REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXIXe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1919

054
R3274
1919
v. 4
151166

Bd.

L'ÉGLISE LIBRE
DANS L'EUROPE LIBRE

I

LES PRÉLUDES DES LIBERTÉS NOUVELLES
L'AUTRICHE ET ROME

Elle aussi, la vieille Église, elle bénéficiera de la libération de l'Europe. Les Empires écroulés pesaient sur elle d'un poids très lourd. Ils se donnaient l'air, parfois, de vouloir la protéger; mais leurs gestes enveloppants lui présentaient des chaînes, et leurs avances expiraient en menaces. Ils eussent aimé qu'elle les aidât à sceller d'autres servitudes, et qu'elle consentît tout d'abord à la sienne. Ayant inhumé, vivante, la catholique Pologne, ils montaient bonne garde, de génération en génération, pour qu'aucun soubresaut de vie ne disjoignît les pierres du sépulcre ; et leurs diplomates fronçaient le sourcil lorsqu'ils voyaient la Papauté pleurer sur la Pologne, se rappelant que devant la tombe de Lazare quelques larmes, jadis, avaient vaincu la mort. C'est pour l'Église une consigne divine d'aller et d'enseigner toutes les nations; mais lorsqu'elle voulait, conformément à cet ordre, s'en aller vers des millions d'âmes slaves, et les enseigner, son chemin s'encombrait d'obstacles, avoués ou déguisés, dont les uns s'opposaient à ses méthodes d'apostolat, et les autres à sa mission même d'apôtre. De ces omnipotences gênantes, il reste aujourd'hui des décombres. On les déblaie : au delà, les routes sont ouvertes; et les

seules barrières avec lesquelles l'Église doive désormais compter sont celles que pourra toujours lui opposer la liberté des âmes individuelles, barrières que Dieu respecte comme il respecte cette liberté.

Les bonnes fortunes politiques surviennent rarement comme une grâce : on ne les recueille en général qu'après les avoir méritées; elles sanctionnent la patience de l'effort et la ténacité des vœux. L'Église romaine n'échappe pas à cette loi. C'est après avoir d'elle-même, par des initiatives lointaines ou récentes, commencé de secouer certains jougs, qu'elle a vu la grande guerre achever de les briser. Les victoires du monde latin et du monde anglo-saxon, la prépondérance du droit et les aspirations vers une paix organisée, ont soudainement rapproché de nous certains horizons vers lesquels de longue date l'Église s'acheminait : elle travaillait, lentement, patiemment, pour de lointains surlendemains, qui, tout d'un coup, vont devenir le présent. Un coup d'œil sur ces discrets préludes nous montrera dans l'Église la première ouvrière de ses propres destinées, et nous éclairera ce qui demeure encore obscur dans les prochaines aurores.

I. — CE QUE L'AUTRICHE AURAIT DÛ ÊTRE : CE QU'ELLE ÉTAIT

Au delà d'Austerlitz, au delà des ruines du vieux Saint-Empire romain germanique, l'Empire des Habsbourg traînait une existence qu'il eût voulue stationnaire, et qu'agitait et qu'ébranlait la marche même de l'histoire. Les archaïques décors dont jusqu'au bout s'enveloppèrent ses destinées perpétuaient l'image pâlie d'un beau rêve : le rêve de la « chrétienté, » le rêve d'un *Imperator pacificus*, planant sur la diversité des peuples, les harmonisant, les unissant.

Une dernière fois, en 1849, peu de temps après l'avènement de François-Joseph, des lèvres ecclésiastiques formulèrent le beau rêve : les évêques réunis à Vienne, dans une lettre solennelle, dénissaient au souverain sa haute mission « de fortifier, de rajeunir, de réunir en une *véritable ligue fraternelle* les divers peuples groupés autour du trône (1). » Tel était le programme tracé par l'Église ; et voici tout de suite, à

(1) *Collectio Lacensis*, V, p. 1334.

l'encontre, la maxime de gouvernement des Habsbourg, telle que l'avait énoncée l'empereur François II :

« Mes peuples, disait-il, sont étrangers les uns aux autres, et c'est tant mieux. Ils ne prennent pas les mêmes maladies en même temps. Je mets des Hongrois en Italie et des Italiens en Hongrie, chacun garde son voisin. Ils ne se comprennent pas et se détestent. De leurs antipathies naît l'ordre, et de leurs haines réciproques la paix générale. »

C'était sa façon, à lui, d'être l'*Imperator pacificus*, et de réaliser dans les faits la resplendissante parole du pape Urbain IV, invitant les empereurs de jadis à « faire asseoir le peuple chrétien dans la beauté de la paix. » Pour que l'Autriche soit bien gouvernée, reprenait sous François-Joseph le comte Taaffe, « il faut que personne ne soit content. » C'est en organisant et en régularisant la guerre intestine entre ses diverses populations, en acceptant le bras du Croate contre la révolte du Magyar et puis en imposant le joug magyar aux épaules croates, en excitant l'Italien contre le Slave et le Slave contre l'Italien, et même, parmi les Slaves, le Croate catholique contre le Serbe orthodoxe; c'est en cultivant savamment et méthodiquement les haines, que la dynastie des Habsbourg prétendait vivre. Montalembert la qualifiait, dès 1832, de « grande prêtresse de l'oppression (1). » Silence aux principes du vieux droit public chrétien, à la notion thomiste de l'ordre, — cette « tranquillité dans la justice, » — à l'aspiration franciscaine vers la paix, cette « unité dans l'amour! » Sous les auspices du sceptre impérial, l'ordre et la paix, tels qu'on les concevait à Vienne, avaient pour base la haine. Avec ses diverses nationalités longuement et fidèlement éprises du même prince, l'Autriche pouvait être le champ d'expériences où les antiques maximes de la chrétienté eussent repris une vertu nouvelle : de cette vieille Europe chrétienne, une et diverse, elle était tout ce qui subsistait; mais, grâce aux procédés gouvernementaux des Habsbourg, cette survivance avait l'aspect d'une caricature.

L'Église est patiente, et ses liturgies continuaient de recommander aux prières cet empereur François-Joseph à qui jadis les évêques de son Empire avaient si vainement formulé la devise d'un grand règne; mais l'Église constatait qu'héritière

(1) Préface au *Livre des Pèlerins Polonais*, p. LXI.

infidèle de la défunte chrétienté, l'Autriche avait cessé de défendre le nom chrétien. On avait en juin 1867 porté la croix devant le Habsbourg, dans les rues de Budapest; et lorsque le jeune souverain qui venait ceindre la couronne de Saint Étienne, s'élançant à cheval sur le monticule où cinquante mottes de terre symbolisaient les cinquante comitats du royaume, avait fendu l'air de son épée dans la direction du Nord et du Sud, de l'Orient et du couchant, ce geste fringant et solennel avait évoqué les gloires d'une Hongrie bientôt millénaire, rempart de l'Europe contre l'Islam. Mais dix ans plus tard ces mêmes Magyars, qui avaient environné de cette pompe quasi sacerdotale cette façon de renouvellement des vœux de la Hongrie, se déchaînaient en faveur du Turc contre les chrétientés slaves des Balkans, et l'année 1877 voyait d'étranges souscriptions s'organiser dans Budapest pour armer d'une épée d'honneur le général de l'Islam qui avait vaincu le prince Milan. Moins de quarante ans se passaient, et l'un des buts de guerre imposés à François-Joseph par Guillaume II était de confirmer l'échec des croisades en maintenant le Grand Turc en possession des Lieux Saints.

Je te retrouve, Autriche! — oui, la voilà, c'est elle! —
Non pas ici, mais là, dans la flotte infidèle.
Parmi les rangs chrétiens en vain on te chercha.
Nous surprenons, honteuse et la tête penchée,
Ton aigle au double front cachée
Sous les crinières d'un pacha.

Ainsi Victor Hugo stigmatisait-il la politique autrichienne, au moment de Navarin. L'aigle au double front, en 1914, avait même cessé d'être honteuse.

Dans les sphères d'Église, où la fidélité des imaginations répond à la longue stabilité des horizons, et où l'on a le temps d'attendre, d'espérer et de durer, certains rêvaient encore d'une Autriche idéale, qui était tout le contraire de l'Autriche réelle; et l'Autriche de François-Joseph bénéficiait encore de l'attachement longanime qu'ils vouaient à cette construction de leur esprit, baptisée du nom d'Autriche. Le gouvernement de Vienne savait profiter de cette équivoque : par de petites habiletés, par des complaisances extérieures, il essayait de mériter à bon marché les compliments officiels de l'Église, et parfois il les

obtenait. Il lui faisait une place étincelante sur la façade de l'État; il l'associait à ses pompes, mais beaucoup moins à ses œuvres. Car dans ses œuvres, l'État autrichien, malgré les efforts sincères de Metternich pour amener une résipiscence, s'inspirait toujours des principes du joséphisme : il était plus religieux dans sa toilette, si l'on ose ainsi dire, que dans sa politique. Mais non plus que l'habit ne fait l'homme, la toilette ne fait l'État.

Joseph II crut autrefois duper ses sujets et duper les catholiques du dehors, lorsqu'il contraignit le pape Pie VI à glisser après coup, dans le texte d'un discours pontifical, une phrase qui célébrait l'insigne dévotion de l'Empereur à l'endroit de Dieu, et lorsque bien vite il fit traduire ce discours en plusieurs langues (1). Dans le secret du tête à tête, il signifiait au Pape qu'on avait trouvé le secret de bien manger et de bien boire malgré les excommunications. Il parlait de supprimer le pouvoir temporel, ou de faire un schisme en Lombardie, ou de convaincre ses peuples qu'on pouvait demeurer catholique sans être romain; et Bernis constatait qu'il ne restait au Pape d'autre ressource que celle d'« obéir avec le moins d'humiliation possible à la loi du plus fort et du plus habile (2). » Mais Joseph II voulait, tout philosophe qu'il fût, que le Pape le célébrât comme un empereur dévot. Il lui fallait, autour de son trône, les prestigieuses fumées d'un encens pontifical : politiquement il en avait besoin, et s'abriterait ensuite derrière elles, comme derrière le voile d'un tabernacle, pour mener à son gré son Église respectueuse et ses peuples respectueux. Ainsi voulait-il emprunter à l'Église elle-même l'ascendant dont il se servirait pour la combattre.

Ces mœurs lui survécurent; la bureaucratie joséphiste prolongea Joseph II. Aux Fêtes-Dieu, chaque année, l'ombre du dais qui abritait l'Eucharistie se projetait sur la silhouette de l'Empereur, qui pieusement suivait; mais en un jour de franchise, — c'était en 1844, — Metternich écrivait à son souverain que tandis que l'Autriche « se trouvait en état de guerre contre la Révolution, » elle était « engagée dans une guerre secrète contre l'Église et son siège central (3). » Les étince-

(1) Schlitter, *Die Reise des Papstes Pius VI nach Wien*, p. 70-75 et 194.

(2) Schlitter, *Pius VI und Joseph II bis zum Abschlusse des Concordats*, p. 79, 80 et 210.

(3) Metternich, *Mémoires*, VII, p. 34.

lantes Fêtes-Dieu qui couvraient aux regards des peuples et parfois de l'Église elle-même, cette guerre secrète, n'avaient même point la vertu d'une trêve de Dieu.

Un laïque, en 1849, à la faveur des souffles révolutionnaires qui rendaient enfin à la pensée catholique, dans les États des Habsbourg, quelque liberté de parole, publia des *Recherches sur la situation religieuse* : c'était la première fois depuis cent ans que paraissait en terre autrichienne une revendication formelle de l'autonomie de l'Église (1). « Dans mon pays je veux être Pape, archevêque, évêque et doyen, » avait dit l'empereur Rodolphe dès le XVIe siècle. — « Il faut considérer le prêtre, avait en mars 1792 décrété l'empereur Léopold II, non seulement comme un prêtre et un citoyen, mais aussi comme un fonctionnaire de l'État dans l'Église. » L'esprit joséphiste, au jour le jour, sanctionnait et systématisait ces maximes augustes. Ses résistances occultes, puis ses manifestations publiques, paralysaient l'effet du Concordat qu'en 1855 François-Joseph signait avec Pie IX, et finalement en obtenaient la brutale abrogation.

L'Église d'Autriche se plaignait : un de ses évêques, Rudigier, dont Rome a plus tard instruit le procès de sainteté, fut même condamné pour s'être plaint trop haut, et puis gracié. Le joséphisme avait des griffes, qui pouvaient même caresser. Il semblait parfois que l'État des Habsbourg, convoquant son Église sur les cimes mêmes du haut desquelles un département ministériel la gouvernait, lui montrât, d'un geste tentateur, les richesses qu'il lui laissait, les honneurs qu'il lui concédait : ces richesses servaient à sa charité, ces honneurs glorifiaient son *Credo* : que demandait-elle de plus? Être libre, peut-être? Mais c'était là un mot que la bureaucratie joséphiste ne comprenait point.

Là-bas, à Rome, la diplomatie autrichienne, s'empressant auprès du Saint-Siège, murmurait aux oreilles d'un Grégoire XVI ou bien à celles d'un Pie IX, en leur montrant, proche d'eux, la frémissante Italie : « Nous sommes solidaires, Très Saint-Père; c'est moi qui vous protège. » Si Rome eût laissé faire, la protection fût bientôt devenue protectorat. Ouvrons la

(1) Sur ce livre d'Ignaz Beidtel, voir la préface d'Alfons Huber à la *Geschichte der oesterreichischen Staatsverwaltung*, du même auteur, I, p. XLIV; — et Clair, *Études religieuses*, juillet 1869, p. 101.

dépêche que recevait de Metternich, en 1831, son représentant auprès de Grégoire XVI :

Plus les intentions de l'Empereur à l'égard du gouvernement pontifical sont bienveillantes, sincères et décidées, plus nous avons le droit de nous faire écouter à Rome sur des mesures pour lesquelles on compte sur notre concours, et qui touchent à des intérêts de la nature la plus délicate et de la portée la plus étendue (1).

Metternich exigeait beaucoup. On ne le sentait qu'à demi content, en 1832, de l'encyclique *Mirari vos* : il aurait voulu « une condamnation plus directe de Lamennais, qu'il appelait un radical politique, et une consécration authentique et formelle des principes de la légitimité (2). » Grégoire XVI, pour lui complaire pleinement, aurait dû modeler la théologie romaine à l'image de la philosophie politique de la Sainte Alliance.

Les débuts de Pie IX réservaient au chancelier de Vienne de bien autres déceptions. « Pas de concessions! criait-il au Pape : vous n'en avez pas le droit; cela ne vous conduirait qu'à une diminution des droits de l'autorité souveraine. » Et voici qu'il apprenait que Pie IX, comme le dira plus tard Lacordaire, « ressuscitait du tombeau de Paul IV, après trois cents ans, les étincelles ensevelies de la liberté italienne, et rallumait d'un bout à l'autre de la péninsule l'espérance et l'ardeur. » Un Pape, donc, « faisait du libéralisme! » Avec rage, Metternich répétait ce mot. « Le Pape et tout ce qui l'entoure, gémissait-il, est aux ordres de la faction. C'est l'élément démocratique qui se fait jour et qui proclame Pie IX comme son génie... Les holocaustes à Pie IX sont une mode qui passera comme toutes les modes. L'enthousiasme du jour salit tout ce qu'il touche, à commencer par le nom qu'il a pris comme drapeau et enseigne (3). »

La Révolution italienne, — pour reprendre un autre mot de Lacordaire, — devait « ne plus vouloir, bientôt, de ce Washington que la Providence avait donné à l'Italie. » Alors l'habile Autriche, exploitant cette tragique répudiation, allait persister quelque temps encore, — c'est toujours Lacordaire qui parle, — à « peser sur l'Italie d'un poids injuste et oppressif, et à peser,

(1) Metternich, *Mémoires*, V, p. 213.
(2) Dudon, *Lamennais et le Saint-Siège*, p. 208.
(3) Metternich, *Mémoires*, VII, p. 435 et 436.

aussi, sur l'Église, en empêchant la papauté de conserver en Italie le caractère qu'elle avait toujours eu et qui la rendait chère à ses habitants (1). » Un mot terrible de Joseph de Maistre : « Cette maison d'Autriche est une grande ennemie du genre humain, et surtout de ses alliés (2), » hantait la pensée de Lacordaire, et mettait à l'angoisse son amour pour la Papauté.

Mais la Papauté que, sous couleur de la traiter en alliée, Vienne eût volontiers dominée comme une cliente, soustrayait aux ingérences autrichiennes son gouvernement spirituel. Aux yeux d'un Metternich, ce n'était pas seulement Pie IX qui « faisait du libéralisme ; » c'étaient tous les catholiques qui, en Belgique, en France, et postérieurement en Allemagne, avaient l'idée de s'associer pour mieux défendre l'Église : cette mode des *Vereine* lui déplaisait souverainement. Prenez garde, disait-il, « ces associations ne sont qu'une copie du gouvernement de la foule par elle-même ; elles représentent les fidèles comme des corporations délibérantes... Les associations poursuivent la plupart du temps un but contraire à la vie de la société politique, et de réunions utiles elles n'ont que la forme... (3). » Rome laissait parler, et puis elle bénissait les associations nouvelles ; et lorsque plus tard, en Prusse rhénane, en Westphalie, en Silésie, ces associations infligeront à Bismarck, au nom de l'Église, la seule défaite que de son vivant Bismarck ait connue, Rome put se réjouir d'avoir autrefois éconduit les suspicions réactionnaires qui se formulaient à Vienne, et qui périodiquement exprimaient à Sa Sainteté les alarmes de l'Apostolique Majesté.

Car « apostolique » elle était : ainsi l'avait, au XVIIIe siècle, décrété Clément XIII, en hommage aux temps épiques, combien lointains! où le royaume de Hongrie était l'un des fronts de la chrétienté. Mais l'Église à laquelle son fondateur fit une loi d'un apostolat universel, ne trouvait en réalité, dans cette souveraineté si glorieusement qualifiée, qu'une bien médiocre auxiliaire. L'apostolat, c'est une flamme ; l'apostolat, c'est une vie ; c'est une idée qui circule, et qui s'adapte, et qui

(1) Lacordaire, *De la liberté de l'Italie et de l'Église*, p. 34 et 35 ; — Lacordaire, lettre à Perreyve, 23 avril 1859 (dans Lecanuet, *Montalembert*, III, p. 205).

(2) J. de Maistre à Vignet des Étoles, 15 août 1794. (*Lettres et opuscules*, I, p. 31.)

(3) Metternich, *Mémoires*, VII, p. 141, et VIII, p. 592 et 593.

se fait toute à tous, une idée qui se dévoue, qui se propose, qui se présente, respectueuse et libre, à l'adhésion des âmes, libres elles-mêmes. Cette flamme pouvait-elle s'allumer, cette vie s'éveiller, cette idée, même, pouvait-elle prendre essor, parmi la stagnation majestueuse, assoupie, que l'État des Habsbourg prétendait imposer à l'Église? Une expansion lui était permise, celle des processions; et c'était à peu près la seule. Pie IX, en 1850, sanctionne en Grande-Bretagne, par le rétablissement d'une hiérarchie épiscopale, les magnifiques progrès du *Credo* catholique; il se trouve en Europe un homme d'État pour se refuser à comprendre, pour regretter, pour voir là, peut-être, une « démarche risquée » : c'est Metternich. Aujourd'hui, écrivait en une autre circonstance une plume qui reflétait sa pensée, celle de Mélanie de Metternich, « il faut plutôt songer à susciter à l'Église de nouveaux défenseurs; quant à convertir les incrédules, c'est à mon avis une tâche inutile et même dangereuse (1). » La vie de l'Église, dans cette conception, n'est qu'un perpétuel *statu quo*. L'apostolat est réputé « inutile; » il est réputé « dangereux. » Et de fait, si le règne de Dieu s'envisage surtout comme une parure somptueuse, hiératique, pour le règne même des Habsbourg, et si les Habsbourg, par une peur naturelle des révolutions, sont surtout désireux d'immobilité, qu'est-il besoin de conversions, de missions, de conquêtes?

L'État autrichien, tout doucement, berçait « son » Église, et parfois l'engourdissait; et l'on s'aperçoit aujourd'hui qu'il y a un grand pays catholique dans lequel la vie des âmes ne s'est jamais épanouie en une sérieuse activité missionnaire, et que ce pays, c'est l'Autriche. Elle laissait à la France, à cette France dont Metternich redoutait si fort le mauvais exemple, le soin d'expédier aux quatre coins du monde des messagers du nom chrétien.

II. — L'ÉGLISE ET LES VIEILLES NATIONALITÉS DANUBIENNES

Mais l'Esprit, qui souffle où il veut, soufflait même en Autriche : trois siècles d'oppression germanique, fortifiée de nos jours par l'alliance de l'oppression magyare, n'avaient pu

(1) Metternich, *Mémoires*, VIII, p. 51 et 323.

étouffer, en un certain nombre d'âmes catholiques, le sentiment des libertés nationales et l'aspiration vers le rayonnement de l'Église. Il y avait de tout parmi elles : des Franciscains et des Jésuites, des chanoines rentés, de pauvres jeunes clercs, quelques évêques.

Valachie, Moldavie, Transylvanie, au début du XVIIIe siècle, étaient en passe d'oublier les ancêtres latins qui, par leur sang, par leurs socs, par leurs tombes, avaient fait de ces terres des terres de « Romanie. » Dans la plaine transylvaine, que les traités de Carlowitz avaient mise sous la domination de Vienne, Saxons luthériens et Magyars calvinistes étaient les maîtres : la timide Église orthodoxe ne les gênait point. Mais en face de ces oppresseurs une voix s'éleva, pour rappeler l'ancienneté des Roumains, et ce que ce sol leur devait, et leur supériorité de nombre, et leurs dons de gouvernement; cette voix, qui réclamait qu'ils fussent reconnus, en Transylvanie, comme « nation politique, » était celle de l'évêque catholique Jean-Innocent Micu, — l'évêque Klein, comme l'on disait dans les bureaux de Vienne, où l'on germanisait son nom, faute de pouvoir germaniser son esprit. Il se dressa devant la Diète transylvaine; au nom même du droit naturel, il plaida pour la nation roumaine. Allons donc! l'interrompait-on, il n'y a pas de nation roumaine, il y a des Roumains, une plèbe roumaine! On parlait d'eux comme d'une propriété; on les proclamait « superstitieux, méchants, fauteurs de désordres, prolifiques, indignes de privilèges nationaux. » On niait qu'ils fussent un peuple : Micu, solennellement, un jour de l'année 1744, les groupant en un *meeting* immense, les baptisa peuple. Vienne se fâcha, le nonce s'interposa pour lui. Quand même, on fit à Micu son procès. Il s'en fut à Rome, où il mourut; et longtemps les Transylvains qui visitaient la ville des Papes montèrent à l'église d'Ara Cœli pour invoquer dans sa sépulture ce tribun mitré (1).

Rome d'ailleurs devenait pour eux un foyer de réveil national. Quand le gouvernement de Vienne envoyait au Collège de la Propagande des clercs de Transylvanie, il les destinait, uniquement, à faire de la théologie. Mais ces clercs trouvaient à Rome d'autres leçons : ils y rencontraient un docteur dont

(1) Jorga, *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, II, p. 78 et suiv.

Vienne avait tort de ne point s'inquiéter, docteur du passé et docteur de l'avenir, aux pieds duquel ils aimaient à s'asseoir : c'était l'empereur Trajan, bataillant et trônant sur les bas-reliefs d'une colonne. « Que de fois ne l'ai-je pas regardée, cette colonne merveilleuse! » s'écriera plus tard un de ces clercs, devenu l'un des premiers historiens roumains, Georges Sincai (1).

Ces écoliers du grand empereur, rentrés chez eux, murmuraient jusqu'au delà des Carpathes, jusqu'aux oreilles des Valaques et des Moldaves, l'éclat du nom de Trajan, et les leçons qui se dégageaient de cette lointaine épopée de pierre. Ils parlaient de ce trophée du nom romain comme d'un trophée du nom roumain. Ils aidaient ainsi la personnalité roumaine à se mieux connaître et à se mieux défendre, et préparaient de longue date la déclaration que l'évêque Sulut, premier métropolitain « catholique uni » de Transylvanie entre 1851 et 1867, devait un jour faire entendre sous le joug même de Budapest. « Dans notre cœur, proclamera Sulut, ainsi que dans le cœur de toute nation envers tous les membres de leur nation, on trouve cette impulsion, ce sens surnaturel, par lequel nous aimons nos frères roumains qui habitent dans les principautés danubiennes ou dans n'importe quelle région du monde (2). »

Durant ces dix-septième et dix-huitième siècles où le latinisme, en Transylvanie, commençait à lutter pour renaître, le slavisme, en Bohême, luttait pour ne point mourir. Le germanisme, en face de lui, faisait parade de force et parade de foi : il se flattait d'avoir vaincu Jean Huss, et s'appuyait sur cette histoire pour inculper d'hérésie le patriotisme bohême. Mais par d'émouvantes fondations, le patriotisme bohême appelait Dieu à la rescousse : il y eut à la cathédrale de Saint-Vit, à Prague, à partir de 1680, deux prêtres officiellement chargés d'implorer de Dieu « le maintien du peuple tchèque; » et pour que leurs prières fussent ferventes et sûres, ces prêtres devaient être des Tchèques, ou bien des Polonais, ou bien des Croates, ou bien des Slovaques. Ainsi l'avait décidé le bon chanoine

(1) Pompiliu Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie* p. 293.

(2) Jorga, *op. cit.*, II, p. 368.

Péchina de Tchéchorad, dont la générosité testamentaire avait créé leurs deux prébendes.

C'était un grand savant en histoire morave que ce chanoine, qui vaillamment écrivait, au milieu du dix-septième siècle : « Nous autres Bohêmes, Moraves, Polonais, Croates, Russes, Vendes et autres frères du même sang, nous avouons tous unanimement pour notre commune origine l'illustre race slave. » Vers la même date, un autre prêtre prophétisait : « L'heure de joie luira après l'heure de tristesse, et la langue tchèque reconquerra la place qui lui appartient. » Celui-là était un jésuite, il s'appelait Bohuslas Balbin. La censure l'espionnait, s'interposait entre ses manuscrits et l'imprimeur. Il regardait le germanisme s'infiltrer en Bohême :

Aucun peuple, notait-il, n'émigre en aussi grand nombre que les Allemands; ils arrivent en bandes, et il paraîtrait naturel qu'ils apprissent notre langue. Pas du tout, ils prétendent nous imposer la leur, ils sont coutumiers du fait. Leurs chances de succès seraient nulles, sans la complicité imprévue de beaucoup de Tchèques, qui les favorisent par ambition, par cupidité ou par vanité et sottise, oubliant la parole de Tacite, que c'est une part de la liberté d'être gouverné par les siens.

Vous trouvez résumées, dans ces lignes fiévreuses, toute l'histoire de la germanisation de la Bohême, telle qu'elle se prolongea pendant deux siècles après Balbin, et jusque sous François-Joseph. A ses oreilles, un de ces enragés Allemands clamait que, si l'on pouvait réunir tous les anciens Tchèques dans un sac, il faudrait les noyer. « Quels admirables pasteurs de peuples vous êtes! ripostait le jésuite. Quel compte n'avez-vous pas à rendre à la patrie et au roi? Des villes, vous avez fait des bourgs; des bourgs, des hameaux; et des villages, un amas de huttes ruinées, où végètent dans la misère des paysans à moitié nus et mourants de faim. » Et son âme se rassérénait en écrivant une apologie de la langue slave, « la seule, en dehors des langues sacrées, qu'emploie le prêtre à l'autel. »

A côté des Jésuites qui traquaient comme des porteurs d'hérésie les livres tchèques du seizième siècle, d'autres Jésuites répandaient par milliers des livres catholiques écrits en tchèque, et préparaient des traductions tchèques des Livres Saints. « Pour nos voisins et même pour beaucoup de nos com-

patriotes, insistait le prêtre Betskowsky, nous sommes du sel dans les yeux et une épine éternelle dans le cœur; mais j'ai confiance dans les saints patrons, qui si souvent sont venus au secours des Tchèques contre leurs ennemis; » et lorsque en 1725 ce prêtre mourut, il laissait une œuvre historique dans laquelle le dix-huitième siècle tchèque put se familiariser avec le passé national (1). Avant que le siècle n'expirât, un autre prêtre, Dobrovsky, ouvrait aux Tchèques d'autres perspectives, non plus dans le temps, mais dans l'espace, en nouant avec les frères slaves de Russie des rapports scientifiques d'où sortit la philologie slave (2).

Que tous les Slaves se connussent et qu'ils se reconnussent, et que peut-être, même, ils ne formassent qu'un peuple, et que ce peuple n'eût plus qu'une seule foi, celle de Rome, voilà la pensée dont se laissait obséder, au milieu du XVIIe siècle, l'imagination laborieuse et tourmentée d'un prêtre croate résidant à Rome, Georges Krijanitch. Il sentait que sa langue était avilie, et s'imposait des « travaux herculéens » pour la réhabiliter, la rajeunir, l'enrichir, et faire du croate un instrument de science. L'œuvre se révélait malaisée. Alors Krijanitch, s'enfonçant en Russie, y promenait un double songe : le songe d'union des Églises, qu'à Rome même il avait ébauché par un docte résumé des controverses orthodoxes; et puis le songe d'un idiome panslave, qui emprunterait au russe, au croate, au slavon, toutes leurs richesses, grandes ou menues. En Russie, il connut les tracasseries, l'exil; mais il ne se découragea ni d'écrire ni de forger une langue pour mieux écrire; et le livre qui s'intitulait la *Politique*, et dans lequel s'essayait cette improvisation linguistique, semblait corroborer par ses lointains échos l'offensive du Tchèque Balbin contre les infiltrations des Allemands. « Ils envahissent nos pays, disait à son tour Krijanitch, sous prétexte d'y apporter les arts de la paix et de la guerre, et ils ne trouvent plus le chemin du retour. » Oui, certes, ils envahissaient, et même ils submergeaient. Krijanitch avait demandé que l'hôpital Saint-Jérôme des Illyriens, qui accueillait à Rome Croates, Dalmates, Bosniaques et

(1) Nous devons beaucoup à l'ouvrage de M. Ernest Denis : *La Bohême depuis la Montagne blanche*, I, p. 361-376.

(2) Louis Léger, *La renaissance tchèque au 19e siècle*, p. 23.

Slavons, reçût aussi les Slovènes de la Carniole et de la Styrie : il n'avait pu l'obtenir. Le flot germanique dont Vienne dirigeait les courants s'étendait en incoercibles nappes sur le pays slovène : et ce fut sans doute l'un des nombreux chagrins de Krijanitch, de redouter qu'un jour la personnalité slovène, à force d'être oubliée, ne perdît elle-même son propre souvenir (1).

Mais cent cinquante ans plus tard, Napoléon, grand éveilleur d'âmes nationales, secoua les Slaves du Sud comme il secouait le reste du monde; et l'un d'entre eux, s'enflammant, célébra dans un même poème le magicien qui venait d'ouvrir une tombe et le peuple qui lentement en sortait.

« Napoléon a dit : Réveille-toi, Illyrie ! Elle s'éveille, elle soupire : Qui me rappelle à la lumière?

O grand héros, est-ce toi qui me réveilles ? Tu me donnes ta main puissante, tu me relèves.

Notre race sera glorifiée, j'ose l'espérer. Un miracle se prépare, je le prédis.

Chez les Slovènes pénètre Napoléon, une génération tout entière s'élance de la terre.

Appuyé d'une main sur la Gaule, je donne l'autre à la Grèce pour la sauver. A la tête de la Grèce est Corinthe, au centre de l'Europe est l'Illyrie. On appelait Corinthe l'œil de la Grèce, l'Illyrie sera le joyau du monde » (2).

Dans cette *Ode à l'Illyrie ressuscitée*, le Habsbourg et le Grand Turc purent lire de futures destinées : elle préparait la Yougo-Slavie, et elle pressentait Navarin. Ce prophète, cet ouvrier d'histoire, était un moine slovène, Vodnik, fondateur depuis 1797 du premier journal populaire qu'eussent connu les Slaves du Sud.

L'Autriche apprit bientôt que le frôlement de nos armes et le lyrisme du moine avaient pour toujours réveillé les Slovènes. En 1814, un petit campagnard qui s'appelait Antoine Slomsek entrait au gymnase de Cilli : il devenait tout de suite un glorieux écolier, et lorsque l'heure fut venue de faire au professeur des compliments de gratitude, le petit garçon parla

(1) Voir l'étude de M. Louis Léger sur Krijanitch, dans *Nouvelles études slaves*.

(2) Louis Léger, *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, p. 429.

slovène. C'était, dans le gymnase, une demi-révolution : les autres enfants lui demandèrent de devenir leur maître. Et plus tard comme prêtre, et puis comme inspecteur scolaire, et enfin comme évêque de Lavant, Slomsek demeura toujours un précieux instituteur de la langue maternelle. Poésies pour enfants et prédications pour adultes, grammaires et cantiques, se succédant sous la signature de Slomsek, attestaient son désir d'alimenter et de revivifier l'âme de tout un peuple. « Personne n'achète des livres slovènes, » lui disaient au début les imprimeurs; et des ordres de Vienne prohibaient l'association qu'il voulait fonder pour propager les bonnes lettres slovènes. Mais il tenait bon, créait en 1846 une grande revue annuelle, écrite en slovène, que modestement il dénommait les *Miettes*, — miettes de pain quotidien, de bon pain bien indigène, présentées à ses diocésains pour leurs lectures de l'année. Il devenait un auteur à la mode, un auteur à succès : les éditeurs se disputaient sa plume. Certains bureaucrates, à Vienne, souhaitaient que sur les bords de la Drave et de la Save le prêtre, en son catéchisme, employât l'allemand; et des Slovènes se rencontraient, prompts à toutes les concessions. Un article sévère les visa, sous le titre : *Blâme aux Slovènes germanisants*; il portait la signature de l'évêque. Ayant lancé cette suprême flèche aux déserteurs de la nation, Slomsek, en 1862, se reposa dans sa tombe (1).

Et bientôt, dans le clergé slovène, sous la physionomie d'un autre prêtre, un barde surgissait : Gregoriec, — c'était son nom, — commémorait, dans une de ses poésies, un certain mercredi des Cendres. Tour à tour, devant l'officiant, les fidèles avaient défilé, présentant au stigmate morose leurs fronts humiliés. Mais un personnage survenait, c'était le peuple slovène, qui ne devait plus, lui, être humilié. Et l'officiant, rejetant soudainement la soucoupe de cendres, s'écriait : « Lève-toi, mon pauvre peuple, jusqu'ici foulé aux pieds dans la poussière : ce n'est pas le jour des cendres qui est ton jour, c'est le jour de la résurrection (2). » Vienne continuait de germaniser, mais ces voix d'Église donnaient l'impression, qu'à certaines heures fatidiques les pierres sépulcrales se lèvent pour les peuples, comme autrefois pour leur Dieu.

L'Autriche de 1860, qui venait de reculer, en Italie, devant

(1) Kosar, *Anton Martin Slomsek, Fürstbischof von Lavant* (Marbourg, 1863).
(2) Léger, *Serbes, Croates et Bulgares*, p. 40.

la fraternité latine, vit se dresser, en plein *Reichsrath*, un interprète magnifique de la fraternité slave, Strossmayer : une bourgade croate, Diakovo, l'avait pour évêque. D'une voix haute, et qui portait, il réclamait l'application du principe fédératif. Il y aurait encore, sans doute, un Empire danubien, si François-Joseph avait écouté... L'âpreté des frottements avec les Magyars, que Strossmayer considéra jusqu'à son dernier jour comme une « race fière, égoïste, et tyrannique au plus haut degré (1), » ne soulevait en son âme aucune idée de vengeance, aucun désir d'installer à son tour une tyrannie : ses lettres pastorales s'inspirèrent toujours de cette pensée, que « nous ne pouvons devenir dignes de la liberté et de la culture qu'en étendant la même liberté à tous ceux avec lesquels nous sommes en contact, à quelque foi ou à quelque race qu'ils appartiennent, et en les laissant partager avec nous le bénéfice de la liberté et de la civilisation. » Il ajoutait avec son autorité d'évêque : « C'est là l'enseignement de la Croix, et la loi de tout groupement humain qui désire être digne des fruits de la Rédemption (2). » Jamais les gouvernants de Vienne et de Bude, dans les plaies du Crucifié saignant pour tous les hommes, n'avaient su déchiffrer cet enseignement-là ; mais Strossmayer avait une âme d'apôtre, qui ne désespérait de convertir personne, pas même eux.

En lui s'incarnait l'idéalisme de 1848 : il ne voulait pas la mort de l'Autriche, mais qu'elle se convertît et qu'elle vécût, — qu'elle vécût en permettant à chacun de ses peuples de vivre sa vie. Il la concevait comme « un grand Etat neutre, fondé sur la vérité, sur la justice, qui préviendrait la collision entre Germains et Slaves, et qui assisterait sincèrement et efficacement les peuples des Balkans dans leurs justes aspirations. » « Je donnerais ma vie, écrira-t-il plus tard à Gladstone, pour sauver ce grand pays, qui a une tâche magnifique à jouer dans la nouvelle situation du monde. » La monarchie dualiste ne comprenait pas; à la diète croate, l'élément magyar, par des procédés factices, s'assurait une prépondérance injuste. Strossmayer, alors, secoua sur ces parodies d'assemblées parlementaires la poussière de ses mules épiscopales. On lui marchandait

(1) Strossmayer à Gladstone, 25 juillet 1892 (Seton Watson, *The South Slav question and the Habsburg monarchy*, p. 444).

(2) Strossmayer à Gladstone. 13 mars 1879 (*loc. cit.*, p. 438).

la possibilité d'être l'avocat politique des Croates : il allait exercer, au milieu d'eux, une sorte de souveraineté intellectuelle, qui s'étendrait jusque chez les frères serbes, et qui propagerait au loin, comme un gage d'avenir, les splendeurs de la vieille culture croate.

Né de parents modestes, il avait connu, dans sa jeunesse, la difficulté de s'instruire : il voulait aplanir aux générations nouvelles l'accès de la science. Lentement victorieuse des malveillances impériales, l'Académie de Zagreb s'ouvrait définitivement en 1867, et puis, en 1874, l'Université de Zagreb. Strossmayer aimait ces deux créations ; il leur dévouait son éloquence, ses revenus, son cœur. Auprès de lui, des équipes de savants besognaient : il y avait là le prêtre Matkovitch, géographe et statisticien, et puis, surtout, l'historien Racki, un chanoine qui piochait comme un bénédictin.

François Racki, jeune prêtre, avait, en 1848, par fraternité de race, compati de loin au martyre de la ville de Prague, œuvre douloureuse de la brutalité germanique : l'acuité de son émoi mit en branle sa vocation. Vocation toute pacifique, d'ailleurs, et qui, non plus que celle de Strossmayer, n'avait rien de systématiquement séditieux. « L'Autriche, demandait un jour Racki, veut-elle déserter le rôle qui lui convient, trahir les Slaves qui la maintiennent, pour la plus grande gloire des Allemands, qui guettent sa ruine? Une semblable politique ne correspond ni aux traditions de la dynastie des Habsbourg ni à ses vrais intérêts, et elle compromet son avenir (1). » Incompris à Vienne, il se retournait vers ses frères ; et partout où il y avait des Slaves, sa science faisait œuvre de patriotisme. Il se fit l'historien des populations yougo-slaves, le défenseur des prétentions croates sur la Dalmatie, l'exégète du droit constitutionnel dont jouissait la Croatie du moyen âge ; et l'on trouvait sur sa table, au soir de sa mort, le brouillon d'un pacte d'alliance, qui devait unir Croatie et Dalmatie, Istrie et Carniole, Herzégovine et Bosnie, en un seul et même peuple. L'histoire yougo-slave, avant lui, était « moins connue des Yougo-slaves eux-mêmes que celle de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre (2) : entre les mains de ce prêtre, elle était devenue,

(1) Vladimir Zagorsky, *François Racki et la renaissance scientifique et politique de la Croatie*, p. 158.
(2) Zagorsky, *op. cit.*, p. 110.

pour la géographie politique elle-même, un puissant agent de transformation; et les publications de l'Académie de Zagreb, qui devaient à la fin du siècle dépasser trois cents volumes, attestaient à l'univers savant que dans ce coin du bassin danubien une science nouvelle était née, éducatrice d'une conscience.

Strossmayer, inaugurant en 1867 cette Académie qui était vraiment la fille de son âme, avait voulu tenir un crucifix dans sa main : c'est à l'ombre de la Croix que la science croate naissait, que la conscience croate renaissait. En vertu même de sa dignité d'homme d'Église, il se réputait préposé à une façon de service national. Il existe de lui une lettre à Gladstone, où le prélat souhaite une place, même modeste, à la table du Congrès de Berlin : « défenseur divinement désigné (1) » de la Bosnie, de l'Herzégovine, il eût voulu parler là, pour elles, au milieu des puissants du monde. Ainsi l'Église réapparaissait, maternellement ambitieuse, auprès de la seconde jeunesse de ces peuples, comme elle avait, dans le haut moyen-âge, veillé sur la première.

N'était-elle pas demeurée, dans les siècles les plus ingrats, la diligente dépositaire de leurs traditions, de leurs chansons, de leurs poèmes? Jusque chez les Dalmates, jusque chez les Bosniaques, des moines avaient surgi, un Kacic au XVIIIe siècle, un Matas au XIXe, d'autres encore (2), pour confier à l'impression ces précieuses reliques orales; et le gouvernement de Vienne, du temps où Schmerling était ministre, avait failli faire aux Franciscains de Dalmatie un fort mauvais parti, parce que leur Père Matas montrait trop de piété pour le passé, et que les élections dalmates s'en ressentaient. Somptueux héritier de tout ce discret labeur, et conscient de ce que son peuple devait à son Église, Strossmayer unifiait en lui l'évêque et le patriote croate, sous le panache de sa devise : « Tout pour la foi et la patrie. »

III. — LIBERTÉ DES PEUPLES ET UNION DES ÉGLISES

« C'est dans les séminaires, résumait en 1867 Émile de Laveleye, que le mouvement des nationalités a puisé cette

(1) Strossmayer à Gladstone, 13 février 1878 (*loc. cit.*, p. 433-436).

(2) Léger, *Serbes, Croates et Bulgares*, p. 47 et 65-71. — *Schemastismus provinciae Sanctissimi Redemptoris in Dalmatia, ordinis Fratrum, pro anno* 1898, p. 36-37 et 46-49.

force d'expansion qui le répand partout dans le bassin du Danube (1). » Tous ces êtres rayonnants, apôtres de l'idée roumaine, de l'idée slovène, de l'idée croate, offraient ce trait commun, qu'au delà même des frontières de leur Église, ils cherchaient, dans les Églises détachées de Rome, des frères de race, auxquels pût s'étendre leur patriotique apostolat. Mais puisque la dislocation des nationalités, puisque leur éparpillement en tronçons dissociés, devait tôt ou tard avoir un terme, pourquoi donc la division des Églises n'aurait-elle pas un terme, elle aussi ? Les pensées d'union, parfois, ont une vertu contagieuse. Et l'on voyait ces artisans des futures unités nationales s'acheminer vers l'idée de l'union des Églises et frayer ainsi les voies, au nom même de leur nationalisme, aux progrès de la confession religieuse qui, de par son essence, dépasse et enveloppe toutes les nations.

Slomsek, en 1851, faisait approuver par Pie IX l'association de prières qu'il avait fondée, sous le patronage des saints Cyrille et Méthode, pour obtenir de Dieu l'unité religieuse du monde slave : il invitait « tous les frères et sœurs séparés, et voulant le bien, » à prier avec ses propres ouailles. Quant à Strossmayer, il n'était pas homme à laisser une prérogative en souffrance ; et comme il joignait à son diocèse de Diakovo une juridiction d'évêque sur la Bosnie et de vicaire apostolique sur la Serbie, il lui semblait voir, dans ces titres mêmes, un appel à jeter des ponts, au nom de l'Église Romaine, vers d'autres Slaves, vers d'autres chrétiens.

De bonne heure, ce plan le hanta. Il discernait qu'un premier pas serait fait vers l'unité religieuse si les Églises slaves unies à Rome obtenaient de Rome le droit d'adopter la liturgie slave. Racki, venu sur les bords du Tibre, en 1857, pour réorganiser l'Institut de Saint-Jérôme, avait l'impression que ce renouveau liturgique serait un jour accepté par le Saint-Siège : deux ans plus tard, d'après les instructions de Strossmayer, il rédigeait pour les congrégations compétentes un mémoire sur la question. L'Académie de Zagreb, encore qu'elle n'eût rien de confessionnel, pouvait, dans la pensée de Racki, aider au rapprochement religieux entre Slaves : il pressentait en elle une intermédiaire providentielle entre l'Orient et

(1) Laveleye, *La Prusse et l'Autriche depuis Sadowa*, II, p. 124.

l'Occident, entre l'Église grecque et l'Église romaine, entre Byzance et le Saint-Empire ; elle saurait « reconnaître, et puis atténuer les conséquences lamentables d'une telle dualité, et réunir en un même amour les fils trop longtemps désunis (1). »

N'avaient-il pas, d'ailleurs, commencé de s'aimer? Dans les années qui suivirent Sadowa, la popularité de Strossmayer en Serbie était immense; son effigie décorait les chaumières, et les paysans disaient : « Ah! si l'Évêque savait, il donnerait de bons conseils à notre prince qui les écouterait! » (2) Ne relevant pas de sa crosse, séparés de Rome, ils mettaient pourtant je ne sais quoi de filial dans ce mot : l'Évêque. Sans céder aux vertiges de l'illusion, sans méconnaître les prodigieuses difficultés de l'action, Strossmayer et Racki concluaient qu'il fallait que les Églises se rapprochassent, et qu'elles se connussent mieux, pour que la notion divine de l'humanité, un seul troupeau sous un seul pasteur, fût un jour réalisée. La souveraineté même qui, dans un discours de Palestine, avait ainsi défini l'humanité, saurait aider, au jour venu, le bon vouloir des Églises, si les Églises s'aidaient elles-mêmes.

Mais ici s'interposait une autre souveraineté, celle de la Majesté apostolique. Dans ces rêves d'union, dans ces visées d'apostolat, tout devait déplaire aux gouvernements de Vienne et de Bude. Les divisions confessionnelles étaient pour eux un avantage politique. « Spéculer sur l'existence de la frontière religieuse, écrivait excellemment M. Charles Loiseau, et la marquer d'un trait plus fort chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion (3) : » telle était leur tactique constante, inflexible. Cela leur agréait et cela les servait, que la diversité des confessions créât un divorce entre les Roumains unis de Transylvanie et les Roumains d'au delà des Carpathes, entre Croates unis et Serbes orthodoxes, entre Slaves d'Autriche et le slavisme russe. Ils aimaient cette perpétuité des barrières, qui pouvait opposer à certains mouvements d'attraction fraternelle un sérieux contrepoids. Telle photographie, sur laquelle le fondateur du parti croate en Dalmatie, Pavlinovic, était représenté les mains dans les mains d'un pope, inquiétait les bureaucrates par son éloquente diffusion : en cette image, on était prompt à voir un

(1) Zagorsky, *op. cit.*, p. 124.
(2) Léger, *Le monde slave*, I, p. 133.
(3) Loiseau, *Le Balkan slave et la crise autrichienne*, p. 208.

symbole de ce que l'État des Habsbourg haïssait le plus, un symbole d'union.

De par la doctrine joséphiste qu'on avait cessé d'arborer en principe, mais qu'en fait on pratiquait toujours, un Strossmayer ne devait être rien de plus qu'un fonctionnaire de l'État dans l'Église : que pouvait penser Vienne, dès lors, de ces aspirations missionnaires, qui se refusaient à capituler devant les suspicions conservatrices de l'État? Strossmayer se permit un jour une affable dépêche à l'adresse d'un comité orthodoxe de Kief, qui fêtait le millénaire des saints Cyrille et Méthode : François-Joseph se fâcha, et fit au prélat la plus violente des algarades; peu s'en fallut que ce geste de fraternité chrétienne ne fût interprété par les exégètes du *Ballplatz* comme une demi-trahison au profit du panslavisme russe. La destinée qui accumula sur François-Joseph tant de tristesses tragiques eut pour lui, semble-t-il, un raffinement de cruauté, en l'acculant à cette politique soupçonneuse, anxieuse, qui volontiers considérait comme une ébauche de sédition l'élan des âmes vers l'entr'aide, vers l'amour, vers l'union. Mais François-Joseph ne se rendit sans doute jamais compte qu'il y avait là, pour lui, quelque chose de cruel.

Strossmayer impénitent ne croyait pas, lui, que ce fût une attitude délinquante, de souhaiter l'union et de prêcher l'amour. « O Slaves, mes frères, écrivait-il en 1880, vous êtes évidemment appelés à accomplir de grandes choses en Asie et en Europe. Mais vous ne parviendrez à remplir votre mission à l'avantage des autres peuples et de vous-mêmes, vous ne mettrez fin aux dissentiments qui vous divisent, que si vous vous réconciliez avec l'Église occidentale en concluant un accord avec elle. » Justement Léon XIII, dans son encyclique sur les saints Cyrille et Méthode, frappait à la porte des âmes slaves; dans son mandement de carême de 1881, Strossmayer commentait :

Nous vivons côte à côte avec des frères du rite oriental. Soyons donc pour eux pleins de charité et de bonté, et souvenons-nous que la preuve la plus éclatante de la vraie foi, c'est la charité pure et bienfaisante, souvenons-nous que la charité est cette force qui domine tout, à laquelle personne ne peut résister. Aimons sincèrement les frères avec lesquels nous vivons, non pas seulement parce qu'ils sont de notre sang et de notre nation, et qu'ils ont le même

avenir que nous, mais parce que leur liturgie est belle et majestueuse et qu'elle a été introduite dans l'Église par saint Basile et saint Chrysostome; parce que sur leurs autels comme sur les nôtres apparaît le Dieu vivant. N'écoutons jamais ceux qui voudraient nous diviser en quelque façon, ceux-là évidemment sont nos ennemis communs. Que les deux saints Cyrille et Méthode nous unissent dans une amitié fraternelle!

Ceux qui « voulaient diviser, » c'était la bureaucratie germanique de Vienne, et c'était le magyarisme germanisé : la politique générale de la monarchie dualiste, sous les dehors édifiants et dévotieux qu'affectait aux jours de fête Sa Majesté, allait faire obstacle aux apostoliques efforts de Léon XIII pour propager à travers l'Orient slave l'idée même de catholicité.

IV. — LE SAINT-SIÈGE ET LE PROTECTORAT BALKANIQUE DE L'AUTRICHE : LÉON XIII ET PIE X

Chez ces peuples avec lesquels voisinait l'imagination de Strossmayer et vers lesquels s'évadait l'imagination de Léon XIII, deux traits apparaissaient ineffaçables, et ces deux traits étaient deux susceptibilités. Ils étaient jalousement attachés à leur liturgie traditionnelle; et jalousement, aussi, à leur fierté nationale. Le catholicisme, c'est moi, disait l'Autriche. Elle affichait la prétention politique de se présenter aux populations serbes, bosniaques, monténégrines, comme la protectrice et la fourrière de la foi romaine; et elle voulait amener l'Église de Rome, dans le bassin du Danube, à ne plus parler à Dieu qu'en latin. Cette Église apparaissait ainsi solidaire d'une puissance étrangère, d'une puissance que le Balkan slave détestait comme une servile satellite du germanisme. Ce fut l'une des idées maîtresses de Léon XIII, de briser cette solidarité. Il estimait, et dès 1881 il disait aux pèlerins slaves amenés par Strossmayer, que Dieu réservait leur race pour de grandes destinées : il semblait que l'Église, d'un geste émancipateur, voulût écarter les obstacles auxquels ces destinées se heurtaient.

Strossmayer eût désiré, au lendemain de l'encyclique sur les saints Cyrille et Méthode, qu'une fois au moins, dans les églises catholiques de Croatie, on célébrât la messe en slavon, pour témoigner aux frères séparés le respect et l'affection de

Rome à l'égard de leur vieille langue liturgique (1). Halte-là ! dit la Hongrie, et Strossmayer dut renoncer à cette joie. Mais en Dalmatie, l'agitation pour la liturgie slave allait croissant : ce « paléoslave, » monument auguste de l'antique culture religieuse et nationale, causait grande peur aux préfets de l'Autriche. Eux et les diplomates multiplièrent les intrigues, mirent les évêques aux prises les uns avec les autres, et les curés aux prises avec les évêques s'appuyèrent sur le nonce Galimberti contre la secrétairerie d'État, pour retarder dans les congrégations romaines les solutions larges et nettes que la politique de Léon XIII eût comportées (2).

Contre les tendances du Pape, l'Autriche se faisait une arme du péril russe. Prenez garde, disait-elle : ces populations chez lesquelles vous laisseriez se réacclimater les rites de l'Orient perdraient le sentiment des diversités qui les séparent des Églises russes ; en les faisant parler à Dieu comme lui parlent les schismatiques, vous les laisseriez s'habituer à penser comme ils pensent. Les colis de missels paléoslaves, que Léon XIII faisait imprimer à ses frais dans les ateliers de la Propagande, et qu'il destinait à certains évêchés de l'autre versant de l'Adriatique, montraient que le Pape demeurait inaccessible aux objections de l'Autriche. Mais sur le trajet même de ces colis, l'Autriche savait mettre des obstacles ; elle avait des artifices pour qu'ils se perdissent, ou bien pour qu'ils ne partissent point ; elle créait des complications épineuses ; elle était, depuis le joséphisme, trop maîtresse de la prière, trop maîtresse du culte, pour permettre que la vieille liturgie slave, même théoriquement protégée par Léon XIII, eût en terre des Habsbourg une vie facile. Elle essayait d'éteindre les sourires de l'Église romaine à l'endroit du monde slave, ou tout au moins d'en obscurcir l'éclat : elle voulait un fossé, là où Léon XIII voulait un pont. Mais la glorieuse lettre *Præclara*, que le Pape, en 1894, adressait aux princes et aux peuples, retentissait à travers l'Europe comme une invite à l'union : entre les maximes de l'Empire apostolique et celles de l'apostolat romain, le contraste prenait rapidement une allure de conflit.

(1) Léger, *La Save, le Danube et le Balkan*, p. 17.

(2) Documents dans Crispolto Crispolti et Guido Aurelli, *La politica di Leone XIII da Luigi Galimberti a Mariano Rampolla*, p. 295 et 475-530.

Rome, à l'écart de l'Autriche et par-dessus l'Autriche, avait commencé de prendre contact, personnellement, directement, avec les États slaves séparés d'elle. Un Concordat se signait dès 1886 entre elle et le Montenegro : Rome, à l'avenir, n'aurait plus besoin de l'Autriche pour défendre vis-à-vis de cette principauté slave les intérêts de la petite communauté catholique. On sentait Vienne en méchante humeur : le Franciscain qui, sous le nouveau régime concordataire, avait accepté l'archevêché d'Antivari, était privé par l'Autriche de la retraite dont il jouissait comme ancien professeur de séminaire en Dalmatie. Mais les Slaves retenaient qu'il y avait désormais, dans un angle du Balkan slave, une Église unie à Rome, et tout en même temps indépendante de l'influence autrichienne, une Église qui, se passant de François-Joseph, ferait ses affaires toutes seules, *farà da se!* Étrange petit archidiocèse! Il n'avait pas de cathédrale, et très peu de sanctuaires : c'est avec un appareil bien pauvre, bien débile, que l'Église romaine faisait sa rentrée dans le monde des États slaves, sans plus souhaiter d'autre protection que le prestige de Léon XIII.

Cette indigence n'effrayait pas le pontife; et depuis longtemps ses regards se tournaient du côté de la Serbie, pour l'ébauche d'une politique concordataire. En 1883, de nombreux ouvriers italiens travaillaient, entre Belgrade et Nisch, à la construction d'une voie ferrée : un Barnabite, Tondini, leur fut envoyé par Strossmayer, pour s'occuper d'eux. On n'entre pas, signifia Khevenhüller, ministre de François-Joseph à Belgrade : en vertu même de son office de représentante des intérêts catholiques, l'Autriche éconduisait ce prêtre et sevrait de Dieu les pauvres âmes italiennes, en terre de Serbie. — Je suis vicaire apostolique de Serbie, ripostait Strossmayer : il exigeait que ce prêtre eût accès auprès de ces humbles. Tondini, finalement, franchissait la frontière serbe, et le roi Milan lui disait : « Un concordat est une nécessité pour la Serbie. Sa dignité exige, depuis qu'elle est érigée en royaume, que le chef spirituel de quinze mille catholiques ne réside pas à l'étranger. » Un an plus tard, Milan tenait le même langage à Strossmayer.

Attention! objectait Khevenhüller à Tondini : « c'est un principe de notre politique, hérité de Schwarzenberg et de Metternich, que nous exercions, du fait de la juridiction d'un évêque autrichien, une sorte de contrôle sur les catholiques de Serbie. »

Et Kalnoky, moitié hautain, moitié plaisant, affirmait à Strossmayer : « Si j'avais entretenu Milan de ce sujet si grave, il eût certainement changé d'avis. » (1) L'idée du concordat serbe demeurait dans l'air : « Je veux nationaliser le catholicisme en Serbie, » confiait Léon XIII au marquis de Reverseaux, qui s'en allait occuper le poste de ministre de France à Belgrade. Plus tard, sous le roi Alexandre, l'idée se précisa, prit corps ; elle se fixa même sur le papier ; mais, un jour, le dossier des pourparlers que M. Vesnitch avait ébauchés avec le cardinal Rampolla disparut de la table royale... Les ennemis du concordat serbe avaient le bras long, et la main preste.

Vienne détestait le cardinal Rampolla ; dès lors que cet homme d'Église poursuivait une politique de libération, Vienne se sentait lésée. Il eût aimé une combinaison diplomatique dans laquelle la France, la Russie et l'Autriche, — une Autriche autrement gouvernée, autrement orientée, — auraient fait contrepoids à la prépondérance de Berlin ; mais la vaincue de Sadowa n'était plus qu'une captive entre les mains de son vainqueur. On eut en 1892 ce spectacle piquant : la chancellerie de François-Joseph polémiquant contre la secrétairerie d'État par l'intermédiaire du juriste allemand Geffcken et d'un anonyme de la *Contemporary Review*, et le Vatican ripostant par une brochure d'un jésuite, le P. Brandi. Geffcken et l'article anglais célébraient l'Autriche comme une sorte d'Eldorado du catholicisme. Mais Léon XIII savait à quoi s'en tenir : les façades ne lui en imposaient point.

Il avait de bons rapports avec François-Joseph : il sentait une immense pitié pour la douleur paternelle qui, dans un télégramme affolé, l'avait pris pour confident de ce mystère lugubre, la mort de l'archiduc Rodolphe ; mais ce pauvre successeur de Charles-Quint ne fit jamais à Léon XIII l'effet d'une « moitié de Dieu. » Les documents successifs par lesquels le Pape invitait les évêques d'Autriche à se réunir périodiquement, les Bénédictins autrichiens à s'unifier, les Franciscains autrichiens à se réformer, sanctionnaient de longues études qui lui avaient révélé certaines tares. A la fin du siècle, sans beaucoup se gêner à l'endroit de cet Empire qui se piquait d'être catholique, le luthéranisme germanique y poussa tout d'un coup des

(1) Loiseau, *Le Balkan slave et la crise autrichienne*, p. 215-219.

pointes insolentes; le mot d'ordre : *Los von Rom!* enleva à l'Église de Léon XIII plus de vingt mille sujets de François-Joseph. De Saxe et de Prusse, des pasteurs survenaient, jaloux d'achever la germanisation de l'Autriche en y portant l'Évangile des Hohenzollern; contre ce qui venait de Berlin, l'Autriche n'avait plus le droit de se protéger (1).

Léon XIII et son secrétaire d'État notaient ces misères de l'Eldorado; l'Autriche avait cessé d'éblouir Rome et cessé, aussi, de l'intimider.

Les rancunes viennoises, au conclave de 1903, éloignèrent la tiare de la tête du cardinal Rampolla; ce fut la dernière victoire remportée par la dynastie des Habsbourg sur l'indépendance de l'Église, quinze ans avant que cette dynastie ne tombât dans le néant. Victoire odieuse, et victoire stérile. Au moment de la mort de Pie VII, Metternich, qui ne raisonnait pas toujours mal, avait écrit au comte Appony, son ministre à Rome : « Une expérience constante a prouvé que l'exclusion formelle et patente que les cours qui sont en possession d'envoyer des ambassadeurs au conclave ont droit de donner à un cardinal déterminé, présente des inconvénients réels, et que presque toujours les dites cours, lorsqu'elles ont usé de ce droit, s'en sont mal trouvées (2). » L'Autriche se trouva mal de l'exclusive de 1903.

Elle vit Pie X, en 1904, soulager la conscience chrétienne par d'énergiques et décisives mesures destinées à protéger les futurs conclaves contre toute récidive du prétendu droit de *veto*. Elle sentit, en 1906, que les résistances passives de l'épiscopat dalmate annulaient certains succès qu'un instant elle avait pu se flatter d'avoir remportés sur la liturgie slave (3). Elle apprit enfin, à la fin de juin 1914, que le cardinal Merry del Val venait de signer avec M. Vesnitch le concordat serbe.

C'était là, pour l'Autriche, un désastre diplomatique; religieusement parlant, elle n'avait plus rien à faire dans les Balkans; Rome lui signifiait son congé. Pour le *Drang nach Osten*, pour cette poussée qu'à travers la trouée balkanique le

(1) Voir dans la *Revue* du 15 mars 1903 notre article : *L'Allemagne en Autriche*.

(2) Metternich, *Mémoires*, IV, p. 60.

(3) Voyez l'article de M. Jacques Zeiller : *Chez les Slaves de l'Illyrie*, dans la *Revue catholique des Églises*, 1908, p. 18-32.

germanisme voulait exercer vers l'Orient, l'Autriche avait reçu de Berlin des instructions, une feuille de route, des subsides; elle prétendait associer à cette équipée toute germanique, dont l'oppression du Balkan slave devait résulter, l'Église romaine elle-même. La foi de Rome, arborée dans cet équipage, risquait d'apparaître comme l'ennemie des Slaves; mais qu'importait à l'Autriche? Les heureux pourparlers du cardinal Merry del Val avec M. Vesnitch honorèrent l'Église en marquant la fin d'une grande équivoque; les Balkans respirèrent, Rome aussi (1).

D'aucuns songeaient avec mélancolie qu'en 1912, sous les regards d'un légat pontifical, l'Autriche avait déroulé, dans les rues de Vienne, les éclatantes manifestations du Congrès eucharistique international; ils se rappelaient ces étincelants cortèges, le contraste entre l'humilité eucharistique et les pompes d'hommage qui saluaient cette humilité; Dieu cheminant, et derrière lui l'Empereur, et puis l'État tout entier; et la vie entière d'une capitale suspendue dans une pause recueillie, pour encadrer un grand acte religieux dans lequel le souverain faisait acte de fidèle. Rome, murmuraient-ils, a-t-elle donc oublié tout cela?

Mais non, Rome se souvenait, d'une mémoire très exacte, qui n'exagérait pas l'importance de ces édifiants événements, et qui ne la dépréciait pas non plus. Elle savait, aussi, que l'urgence de certains problèmes, qui intéressaient la vie spirituelle profonde de toute une partie de la chrétienté, survivait à ces pompes grandioses; puisque l'Autriche, par un mélange de débilité et de sénilité, avait laissé ces problèmes s'exacerber, puisque l'heure était mûre pour les trancher, Rome n'admettait plus qu'aucun d'entre eux demeurât en suspens, pas même celui de la liturgie. Le Concordat stipula que, « dans les paroisses du royaume serbe qui, eu égard à la langue parlée par leurs fidèles, seraient nommément désignées par le Saint-Siège, les catholiques de rite latin pourraient, dans la liturgie sacrée, se servir de la langue paléoslave (2). » L'avenir commençait de sourire aux liturgies du passé. Strossmayer

(1) Le cardinal Marini, dès la fin de 1913, publiait dans le *Bessarione*, p. 523-528, un article qui s'intitulait d'une façon bien suggestive : « L'union des Églises orientales et la formation des nouveaux États balkaniques. »

(2) Sur le Concordat serbe, voyez les *Nouvelles religieuses*, 15 mars 1918, p. 163-167, et *Bessarione*, 1914, p. 260-272.

était mort, Rampolla était mort; mais leur pensée planait.

Cinq semaines plus tard, l'Europe était en feu. « Brillante seconde » de la formidable Allemagne, l'Autriche paraissait encore redoutable. Pour se libérer et libérer les âmes, la force spirituelle du Vatican n'avait pas attendu que cette force temporelle fût à bas.

V. — LE SAINT-SIÈGE ET LA PHILOSOPHIE POLITIQUE DE L'AUTRICHE : BENOÎT XV

On eût pu croire que cinquante et un mois de canonnades, et puis un fracas de trônes qui lourdement et confusément s'ébranlaient, dussent fermer à tout autre bruit les oreilles humaines. On les sentit pourtant, de 1914 à 1918, s'abstraire souvent de ces tragiques vacarmes pour écouter si le Pape parlait, et comment il parlait; et l'attention même avec laquelle elles épiaient les échos du Vatican ressembla parfois à un appel. L'immense fraction de l'humanité que le pangermanisme voulait asservir rendit au Pape cet hommage suprême, de souhaiter entendre sa voix. L'hommage, sur bien des lèvres, avait presque l'air d'une résipiscence.

Lorsque, à Münster et Osnabrück, entre 1645 et 1648, on avait, sur les décombres de la chrétienté, maçonné tant bien que mal une Europe moderne, les représentants d'Innocent X, auxquels déplaisaient certains détails d'architecture, avaient constaté qu'on ne les écoutait point, et qu'à peine acceptait-on qu'ils parlassent. Lorsque, à La Haye, en 1899, on avait consciencieusement travaillé pour faire du xxe siècle un siècle de paix, la collaboration de Léon XIII avait été refusée, et la Papauté mise en quarantaine fut ainsi déchargée de toute responsabilité dans l'un des plus prodigieux avortements qu'ait enregistrés l'histoire. Même représentée par Léon XIII, on affectait de l'exiler des affaires humaines; et, comme avait dit le Psalmiste, « Dieu livrait le monde aux disputes des hommes. » Mais lorsque, en 1914, l'iniquité germanique jeta dans la plus sanglante des « disputes » plus des deux tiers de l'Europe, les questions et les regards dont Rome recommençait d'être l'objet attestaient que certaines préventions séculaires contre l'immixtion du pouvoir romain dans les affaires humaines passaient lentement au rang d'archaïsmes.

L'esprit public, parmi les nations de l'Entente, inclinait plutôt à penser que ce pouvoir était devenu trop lointain, trop distant, qu'il planait de trop haut sur les divisions terrestres, et que, sous peine d'apparaître défaillante, la voix justicière de Dieu devait se rapprocher des hommes, opportunément et importunément, parler haut, parler clair, parler rude, dans le gigantesque conflit qui mettait la force aux prises avec le droit. « Je suis près de vous, répondait en substance le Saint-Siège, et tout près de vous ; je m'efforce de faire le plus de bien possible, sans acception de personnes, sans distinction de nationalités ou de religion. »

Condamnés à mort, grâciés, prisonniers grands blessés rendus à leurs familles, prisonniers malades transférés en Suisse, déportés civils arrachés à leurs geôles, témoignaient qu'au jour le jour le Saint-Siège voulait être bienfaisant, et qu'il y réussissait. Le désir même qu'il avait de multiplier ces menus services, dont le total devenait imposant, apparaissait à Benoît XV comme l'épanouissement normal de son universelle paternité. L'opinion laïque allait-elle se plaindre que la puissance spirituelle fît acte de philanthropie ? Bien des fois on avait dit, depuis deux siècles, que la théocratie avait fait son temps. Mais, par une volte-face singulièrement curieuse, une partie de l'opinion laïque, cessant de prendre ombrage des « ingérences » de l'Église, se montrait émue, maintenant, de ce qu'on appelait ses effacements, et semblait attendre, avec une fièvre chagrine, que les lèvres de Benoît XV ressuscitassent le langage d'un Grégoire VII. Et d'aucuns, qui se réjouissaient peut-être, la veille encore, que Luther eût jadis émoussé les foudres de l'Église romaine, demandaient ce qu'attendait le Pape, pour excommunier les violateurs du droit.

Il aspirait, lui, — sa note du 1er août 1917 en donna la preuve, — à pouvoir un jour être médiateur, pour abréger l'effusion du sang ; et la feuille officielle des palais apostoliques, répondant aux impatiences qui souhaitaient qu'il fît dans le détail acte de juge, objectait que, pour concilier deux parties, le meilleur moyen n'est peut-être pas de condamner tout d'abord l'une d'entre elles... (1). Au surplus, celle des deux parties contre laquelle la conscience humaine réclamait,

(1) Mgr Touchet, *La Paix pontificale*, p. 33.

en plein xxe siècle, une sorte de verdict théocratique, paraissait fort mécontente elle-même de certaines démarches du Saint-Siège.

Il déplaisait à l'Autriche qu'en mai 1915, au moment où elle se targuait d'avoir aboli par le succès de ses armes le nom même de la Serbie, le gouvernement de Benoît XV ratifiât, avec le cabinet Serbe déraciné, ce Concordat que la chancellerie de Vienne avait considéré comme une catastrophe : la pauvre Serbie, expropriée de son sol, mais non de son âme, faisait encore figure d'État, pour le Vatican.

Il déplaisait à l'Allemagne qu'en juillet 1915, au moment même où quelques kilomètres autour de la Panne marquaient les limites de la souveraineté belge, le cardinal Gasparri écrivit officiellement au ministre de Belgique que Benoît XV, réprouvant devant le consistoire du 22 janvier précédent toutes les violations du droit, avait compris sous ce terme l'attentat germanique contre la neutralité belge.

Il déplaisait à l'Allemagne d'apprendre, le 10 septembre 1917, par une autre lettre du même cardinal, que dans la note pontificale du 1er août, l'alinéa où le Pape prévoyait, pour raisons de justice et d'équité, l'éventualité de certaines indemnisations, visait, entre autres cas, celui de la malheureuse Belgique.

Il déplaisait à l'Allemagne, encore, que, dans son allocution consistoriale de Noël 1917, Benoît XV célébrât solennellement la prise de Jérusalem par les armées de l'Entente, qu'il saluât ce fait de guerre comme une rencontre des desseins humains avec le plan divin, qu'il discernât dans les événements de Jérusalem « un langage singulièrement éloquent, » et qu'il parût y lire, — c'est ce qui mettait en courroux la *Gazette de Cologne*, — « une sorte de jugement de Dieu en faveur de l'Angleterre et de la France (1). »

Cependant les diverses opinions nationales, en terres d'Entente, persistaient à réclamer du Vatican qu'il donnât au « Jugement de Dieu » une expression plus décisive et plus tranchante, plus dégagée des complexités coutumières au langage de chancellerie, plus directement accessible aux oreilles profanes, plus susceptible, en un mot, de se passer d'interprétations. Leurs exigences à l'endroit du vicaire de Dieu, chef

(1) *Nouvelles religieuses*, 1er décembre 1918, p. 708.

spirituel de l'humanité chrétienne, demeuraient tenaces et se faisaient sévères; et comme il les décevait en ne prenant pas lui-même l'accent d'un belligérant, le parallélisme qui existait entre les conceptions politiques de l'Entente et celles du Vatican demeurait malencontreusement voilé.

Léon XIII et Pie X avaient empêché que l'Autriche n'exploitât le catholicisme pour les intérêts du germanisme : deux concordats avaient mis bon ordre. Benoît XV survint et certaines de ses suggestions, — faites avec sa manière propre, à laquelle souvent l'on fut inattentif, — furent une secousse pour les maximes d'oppression qui étaient devenues l'assise même de l'Autriche. A l'encontre du germanisme prussien maître de Strasbourg et de Posen, à l'encontre du germanisme autrichien maître de Trieste, de Prague et de Zagreb, l'Entente luttait pour que les peuples asservis fussent affranchis. De son côté, Benoît XV demandait, dès le 28 juillet 1915 : « Pourquoi ne pas peser dès maintenant, avec une sereine conscience, les droits et les justes aspirations des peuples ? Pourquoi ne pas entamer de bonne volonté un échange direct ou indirect de vues ayant pour but de tenir compte, dans la mesure du possible (1), de ces droits et aspirations ? »

Imaginez, en cet été de 1915, Lamennais ressuscitant, regardant l'Europe, constatant que les Puissances qui ont pour elles la justice ne sont encore assurées d'aucune prépondérance de force, et puis écoutant le Pape, et relevant sous la plume papale ces mots chers à son génie : « droits des peuples, aspirations des peuples : » il eût conclu qu'il y avait quelque chose de changé depuis l'heure où il accusait rapidement Grégoire XVI d'être le captif de Metternich; et quant à Metternich, il eût, une fois de plus, inculpé de libéralisme le Vicariat spirituel du Christ. Le temps n'est plus où, suivant le mot de Montalembert, « l'impitoyable diplomatie distribuait les hommes comme de vils bestiaux et vendait la foi des nations au plus offrant (2). »

(1) On insinuerait à tort, croyons-nous, que ces mots : *dans la mesure du possible*, pouvaient marquer une atténuation savante de la pensée pontificale. Ces mots prévoyaient, bien plutôt, les impossibilités effectives auxquelles tôt ou tard on devait se heurter, dans certaines zones mitoyennes, pour régler l'attribution des populations, et qui devaient une fois de plus démontrer que le principe des nationalités, poussé jusqu'à l'extrême, n'est plus qu'une « fausse idée claire, » suivant l'heureuse expression de M. Hauser.

(2) Montalembert, *Œuvres polémiques*, I, p. 123.

La philosophie politique sur laquelle reposait l'État des Habsbourg s'accommodait de ces marchés ; mais les « aspirations » des peuples ont fait prévaloir leurs « droits. » On a dit que l'empereur Charles était prêt à comprendre, à se faire l'architecte d'une Autriche plus fraternelle, plus chrétienne, plus humaine ; c'était trop tard : la monarchie dualiste appartenait à cette catégorie d'agonisants dont la mort précède la conversion.

En octobre 1918, au moment même où allait succomber cette ennemie séculaire des autonomies nationales, Benoît XV acclamait la résurrection de la Pologne, et dans une lettre publique il ajoutait ce vœu, « qu'il fût accordé à toutes les nationalités même non catholiques, précédemment soumises à la Russie, de décider elles-mêmes de leur propre sort, de se développer et de prospérer selon leur génie propre et leurs ressources particulières . » Derechef, encore, on eût aimé que Lamennais fût là, — le Lamennais d'avant la révolte : pressentez-vous avec quelle flamme d'allégresse il eût su répercuter ce message du Père commun pour les nationalités non catholiques, message d'amour, message d'émancipation? A l'heure où l'humanité du XXe siècle, en gestation d'innombrables libertés, tournait un regard pressant, — et très pressé, — vers une dernière souveraineté, celle du Pape, n'aurait-il manqué à Benoît XV, pour être plus pleinement compris, que d'avoir un Lamennais comme interprète, et d'orienter son verbe émancipateur!

Ballanche écrivait jadis à l'auteur des *Paroles d'un croyant :* «Vous avez mis le feu à la cité du présent, avant de vous informer si la cité de l'avenir était prête à recevoir ses nouveaux habitants (1). » Des millions de vies humaines viennent d'édifier cette cité de l'avenir sur des assises de douleur et de sang; elle se dessine, elle s'essaie; tant bien que mal, elle s'agence; le Pape, par son appel au droit des peuples, s'y est naturalisé. Elle ménage à l'Église des conditions de vie nouvelles et des perspectives nouvelles : essayons de voir, et peut-être de prévoir.

GEORGES GOYAU.

(A suivre.)

(1) Dudon, *Lamennais et le Saint-Siège*, p. 316.

LETTRES D'EXIL

II[1]

A Démosthène Ollivier.

4 février 1872.

Je persiste à ne pas croire au triomphe des rouges. Ils obtiendront des minorités menaçantes, non des majorités. Les forces conservatrices, au moment suprême, se relèveront. Il n'y a que la terreur qui pourrait les comprimer et la situation ne la comporte plus. L'état du Midi est exceptionnel; il se modifiera dès que le gouvernement cessera d'être à moitié complice. Quant au fond des choses, ou nous sommes capables de la liberté, et alors on ne s'arrêtera à la monarchie constitutionnelle qu'un moment, si on s'y arrête, et on ira à la République, la forme la plus naturelle et la plus élastique de la liberté; ou nous n'en sommes pas capables, et alors on pourra peut-être aussi passer par la monarchie constitutionnelle, mais on ne s'y arrêtera pas et on ira jusqu'à l'Empire, la forme la plus forte et la plus démocratique de la Dictature. Henri V ne peut être dictateur : il n'inspire pas assez de confiance à la révolution. Les d'Orléans participent de la Légitimité et de la Révolution, mais des deux ils n'ont que les faiblesses. Leur unique chance serait, après s'être emparés du pouvoir, d'en profiter pour prendre une revanche heureuse sur la Prusse : cela les sacrerait. Sans doute il est difficile de prévoir le quand et le

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

comment; mais il est certain qu'à mesure que les affaires reprendront, l'inquiétude et le malaise augmenteront au lieu de diminuer, et que le mot, présage des solutions extrêmes, sortira de toutes les poitrines: « il faut en finir, » et l'on en finira. L'état de misère et de souffrance matérielle rend les peuples plus patients que la prospérité présente ou entrevue. Quant à moi, je m'ancre dans les opinions que je t'exprimais. Cependant je suis d'un esprit libre, et, s'il se trouve enfin quelqu'un d'assez puissant ou d'assez heureux (c'est la même chose en politique) pour faire tourner l'expérience au profit de la liberté, je me réjouirai et je ne résisterai pas à la démonstration.

*A Madame de S***.*

8 mars 1872.

Vous êtes devenue un véritable Montesquieu constitutionnel et vous avoir conquise est pour la république sans républicains une belle victoire. Je ne suis pas du tout dépité de vous voir ainsi. Une de mes règles de conduite les plus constantes est de ne pas troubler la foi et l'espérance chez les autres. Je ne parle pas seulement de la foi et de l'espérance religieuses qui me semblent sacrées quelles qu'elles soient, mais même de la foi et de l'espérance politiques. Je le ferai d'autant moins en cette occasion que mon plus vif désir est que vous ayez raison et moi tort. Le pays relevé, régénéré, remis à son rang par la liberté, quel spectacle pourrait me ravir davantage et quelle blessure personnelle pourrait m'empêcher de bénir, d'admirer, de défendre ceux qui nous le donneraient!

Au milieu de la confusion actuelle, je n'ai qu'à me tenir à l'écart, étudiant, priant, espérant. Le fond de mes idées est encore tel que je l'exprimais dans ma Conclusion du *19 janvier*. Relisez-la. Je veux donc éviter tout ce qui ressemblerait à une opposition de dépit, de rancune ou de parti. S'il m'était possible d'approuver, je le ferais avec joie. Dans ce siècle, à mon avis, il n'y a en politique qu'une gloire à recueillir. Etre un homme de progrès, un démocrate, aimer et servir le peuple, malgré ses injustices et ses crimes, et ne jamais devenir un révolutionnaire, même pour une cause qu'on croit bonne et juste. Pendant un temps, j'ai pensé qu'un homme avait ainsi agi à cause des belles maximes de ses écrits, M. Guizot. Une

étude plus approfondie m'a démontré qu'il avait été un des révolutionnaires les plus ardents sous la Restauration, lors de l'Adresse des 221, et sous Louis-Philippe, lors de l'immorale coalition de 1838. Dès lors, je ne me suis plus étonné de l'approbation qu'il a donnée au coup de main du 4 septembre après avoir soutenu le plébiscite de 1870. L'homme le moins révolutionnaire de ce siècle a été Lamartine. Il n'a péché qu'un jour, à propos du banquet de Paris et il en a fait amende honorable. Le 24 février, lorsqu'il a repoussé la régence chimérique de la Duchesse d'Orléans, il a été prévoyant et non révolutionnaire. Je voudrais mettre mon honneur à ne l'être pas du tout.

A Démosthène Ollivier.

Naples, 12 avril 1872.

Mon cher père,

Ma santé maintenant est parfaite grâce à un régime très sobre et à la bière qui me sauve de la mauvaise eau de Naples. L'air de la mer aussi, je crois, me fait du bien. Je suis à merveille chez Ernest qui est tout à fait charmant. Je pense néanmoins rentrer bientôt à Pollone.

Comme il pleut souvent, pour occuper mon temps je suis allé, il y a quelques jours, aux cours de justice. J'étais conduit par un jeune avocat qui m'a présenté le Nestor du barreau de Naples, le plus renommé de toute l'Italie. Il s'appelle Roberto Savarese. Aussitôt rumeur dans le Palais. Savarese a convoqué autour de moi les principaux avocats, me les a présentés, et tous m'ont conduit aux audiences. Dès que j'entrai, le président se leva et m'invita à siéger parmi les juges, puis l'avocat qui plaidait s'interrompit pour m'adresser un compliment.

Hier, j'ai été à l'Université écouter un cours. Un jeune homme s'est approché et m'a dit : « Est-ce que vous n'êtes pas M. Émile Ollivier ? Je connais bien votre portrait ! » Je n'ai pu nier. Aussitôt le Recteur et les professeurs d'accourir et les élèves de me faire cortège. Ces rencontres, qui m'ont d'abord un peu agacé, m'ont ensuite réconforté le cœur, car tout cela était accompagné de paroles chaleureuses qui m'ont prouvé que, malgré notre défaite, la France et sa cause ont encore en Italie de nombreux amis.

A Monsieur Jean Wallon.

28 mai 1872.

Mon voyage en Italie m'a beaucoup intéressé, et j'ai été surpris, après tant de plates réalités traversées, d'avoir conservé aussi intacte ma faculté de sentir le beau et même d'avoir acquis des intuitions plus délicates et des sensibilités plus fortes. Cela m'a prouvé que rien n'était mort en moi. Découvrir les plaines de l'Italie du haut des Alpes, apercevoir tout à coup la mer bleue du Midi, après avoir poussé une porte se trouver dans Saint-Pierre, entrer dans le Colysée au crépuscule, telles ont été les émotions les plus puissantes de ma jeunesse, ses enivrements dans l'ordre artistique. Je les ai retrouvées non seulement comme alors, mais beaucoup plus intenses et surtout plus attendries. Alors l'explosion joyeuse traduisait mes sentiments; cette fois-ci ils se manifestaient plutôt par des larmes subites montées à mes yeux; non plus par le désir de devenir grand, mais par le désir d'aimer, de devenir bon. Rome surtout m'a rempli le cœur d'une immense miséricorde et a apaisé mes bouillonnements intérieurs plus encore que l'ombre calmante qui tombe de nos hautes montagnes. Je n'ai pas même aperçu les Italiens nouvellement débarqués en parcourant la grande ville du silence et de la mélancolie.

Il y a, du reste, à côté des causes morales, une cause physique qui explique la nature particulière de l'effet produit par Rome. Le sirocco y domine la plupart du temps. Ce vent du désert, rendu humide par son passage sur la mer, n'étant plus comme du temps des anciens Romains, corrigé en route par les souffles rafraîchissants et les senteurs végétales, arrive dans la ville avec toute son activité excitante et assoupissante. Il excite le cerveau, précipite le battement du cœur et en même temps assoupit, appesantit le corps. Il en résulte une vie cérébrale et sensitive très intense unie à une vie matérielle très paresseuse. Comment ne serait-on pas traditionnel, immobile, patient? Je ne serais pas surpris que les Piémontais n'éprouvassent la métamorphose qu'opérait le magicien d'Arioste lorsqu'il endormait en montrant son bouclier, et qu'ils ne finissent par s'endormir sur les marches de Saint-Pierre. Les turbulents y sont si mal à l'aise! Les pacifiques seuls y sont vrai-

ment à leur place. Luther a blasphémé Rome parce qu'il y a simplement passé. S'il y était resté, il aurait subi le charme comme les autres.

Rome m'a paru semblable à une veuve qui pleure son époux. Tous les célèbres monastères aussi m'ont paru bien tristes. Il n'y a plus personne dans la demeure de saint François à Assise. Le beau cloître ouvert sur les montagnes de l'Ombrie n'est plus parcouru que par les visiteurs. Il m'a fallu aller jusqu'à Fiesole pour retrouver mes amis les Franciscains. « *Addio, fratello,* » m'a dit le Frère qui m'accompagnait, lorsque, sans me connaître, il a su que j'étais Français et ami de saint François. Ce n'est que dans ces couvents presque déserts que j'ai recueilli de vraies paroles de tendresse sur nos malheurs. Dépouillés et frappés, ils sont compatissants à ceux qui ont été dépouillés et frappés comme eux. Que Dieu le leur rende! Cet *Addio, fratello,* m'a été jusqu'à l'âme.

A la Princesse Wittgenstein.

22 juin 1872.

Chère princesse,

A mon arrivée ici, j'ai trouvé un certain arriéré d'affaires; enfin le prince Napoléon est venu passer un jour avec moi à Turin : tout cela m'a empêché de vous lire. Ces jours-ci, plus libre, j'ai ouvert vos feuilles (1) et je ne les ai pas abandonnées pendant deux jours, — je suis très frappé de cette lecture. L'idée principale, la distinction entre l'*intensité* et *l'étendue* de la vertu, est neuve et vous la développez magistralement. A tout moment, vous avez des épisodes d'idées fines et charmantes. Ainsi : « Les résignations se suivaient sans autre alternative de triomphe que d'avoir échappé à un péril plus considérable. » C'est ravissant. Le tout est fouillé, réfléchi, original et très abondant de pensées et de points de vue. Le style a une magnifique opulence. Parfois il ne perdrait rien à se préciser ou à moins s'orner d'épithètes : le style des substantifs est moins sonore, mais il est plus entrant; il creuse dans la mémoire comme le ciseau dans la pierre. Je vous renverrai demain ces euillets. Maintenant que vous m'avez mis en goût, ne me

(1) Les épreuves du livre *Causes intérieures de la faiblesse extérieure de l'Église.*

faites pas attendre le reste ; j'y porte, indépendamment de toute affection, un vif intérêt.

Le radicalisme gagne en France. Il est certain que, si les rouges arrivent, leur triomphe ne sera qu'un accident passager ; toutes les forces sociales se concentreront et en viendront à bout. Il est même certain que si les conservateurs étaient convaincus de l'imminence du péril, ils le conjureraient. Ce qui m'inquiète, c'est leur optimisme. Ils sont encore où ils en étaient en 1869, quand je leur montrais la Commune dans l'ombre : « Bah ! le spectre rouge ! nous n'y croyons pas. » Ils l'ont vu ! mais ils l'oublient. Peut-être se raviseront-ils à temps et tout sera sauvé.

A bientôt et de cœur doublement vôtre depuis mon passage à Rome.

A M. Corsi, président de la Section d'Économie politique à l'Académie économique des Georgophiles à Florence.

29 juin 1872.

Très illustre Signor,

Je reçois aujourd'hui seulement l'invitation que vous avez bien voulu m'adresser. Il m'est donc impossible d'assister à votre intéressante discussion. Il appartient à la ville qui a créé le Droit politique moderne, et dont le génie a égalé celui d'Athènes, d'éclairer le problème encore bien confus de l'élection. Mais, en pareille matière, les mœurs publiques font plus que les institutions. Où les mœurs sont anarchiques, aucune institution n'est efficace et la force est le dernier mot obligé de toutes les questions. Où les mœurs sont libérales, les institutions les plus imparfaites se redressent elles-mêmes par le mouvement naturel des choses. L'Angleterre est devenue une nation très libre avec un système électoral pitoyable, et d'autres nations, avec un système préférable, n'ont su qu'osciller de révolutions en révolutions. A mon avis, la première condition d'un système électoral quelconque est la destruction de l'esprit révolutionnaire qui est la négation de l'ordre électoral. Ainsi élevé, le débat demande un livre et je ne puis vous envoyer qu'un remerciement.

Florence est pour mon cœur une seconde patrie et il m'eût été doux d'ajouter un nouveau souvenir aux souvenirs chers que je lui dois déjà.

A la princesse Wittgenstein.

Pollone, décembre 1872.

Je viens de lire votre travail avec la plus sérieuse attention. Je suis tout déçu d'être interrompu au milieu de la peinture si vivante, si spirituelle, si neuve des Congrégations romaines. Ne me tenez pas rigueur de mon retard, et envoyez-moi la suite; maintenant que j'ai repris mes habitudes régulières de travail, je ne vous ferai plus attendre. J'ai écrit en marge quelques observations. Sur le style mon jugement est le même; il a de belles parties de mouvement et de souplesse et de nombre; il est riche, fin, expressif; je le voudrais plus resserré. Il y a tant d'idées et d'observations dans ce que vous écrivez que le remplissage des paroles est inutile. Je suis convaincu que ce que je vous envoie gagnerait à être condensé. Pour le fond, je vous trouve très hardie : c'est du catholicisme mennaisien; vous serez mise à l'index. Vous rajeunissez et fortifiez la thèse libérale, mais vous y abondez. Et le *Syllabus!* Je sais bien qu'en théologie tout s'arrange et se concilie; votre peinture des effets de l'absolutisme est de toute beauté et vous avez su trouver des vues propres en un sujet si exploré. Seulement, la conclusion est que la destruction du pouvoir temporel est un bienfait! Le remède, selon vous, est un 89 spirituel, un affranchissement du prêtre du laïque et de l'Église redevenue la réunion de tous les fidèles et libérée du joug de l'évêque. D'après la loi de retard que vous signalez dans les évolutions romaines, lorsque nous aurons fini nos révolutions terrestres, l'Église commencera les siennes. Votre œuvre m'a beaucoup appris, beaucoup fait penser, et je vous engage vivement à la continuer, en y mettant du mystère toutefois, si vous ne voulez pas être retranchée de la communion des purs et des dévoués (1).

Que vous dirai-je de nos affaires? La Droite et Thiers me font l'effet de ces gondoliers vénitiens qui s'injurient beaucoup de loin et qui radoucissent le ton dès qu'ils se rapprochent. Ils ne sont pas plus vaillants les uns que les autres; Thiers est seulement plus adroit. Cela lui donne des chances. Mais après?

(1) Le livre de la princesse Wittgenstein fut, en effet, mis à l'index.

Triste état que celui dans lequel tout homme se pose cette question : Après? Les dangers du radicalisme sont réels; cependant je les exagère dans mes lettres en France pour exciter à l'action, car je ne puis croire que notre pays se laisse confisquer par une minorité; mais quand je vois la seule force qui puisse vraiment lutter, l'Empire, se condamner à l'insignifiance ou se fondre avec la Droite, j'ai peur, comme lorsque, sachant que le torrent grossit, on apprend que des maladroits sont occupés à défaire les digues. Un des plus nobles cœurs de la Gironde, Gensonné, disait à la Convention : « Quand un peuple a reconquis sa liberté, ce n'est point par la force qu'on le ramène à la tyrannie; les usurpateurs des droits des nations n'ont réussi que par la popularité. » Il ne s'agit ni de tyrannie ni d'usurpation, mais d'organisation des droits de la nation : l'observation demeure juste. César ne s'appuyait pas sur les vieux sénateurs, ni le vieux Côme sur les aristocrates florentins, ni Bonaparte sur les émigrés, à moins qu'ils ne se fissent chambellans. C'est peut-être une tactique. Tandis que Thiers et les radicaux essaient de s'escamoter les uns les autres, Rouher tente d'absorber les monarchistes, qui eux-mêmes espèrent le détruire. Notons les positions et attendons l'issue.

Si je ne vous écris pas avant la nouvelle année, agréez tous mes vœux bien sincères pour vous et pour ceux que vous aimez.

A l'empereur Napoléon III.

28 décembre 1872.

Sire,

Je ne veux pas que cette nouvelle année s'ouvre sans que vous receviez mes vœux et ceux de ma femme pour vous, pour l'Impératrice et pour votre enfant. Que Dieu fasse enfin luire sur votre tête un rayon consolateur!

Je me permettrai cette fois encore une observation de philosophe : les Césars, les Médicis étaient des hommes d'ordre, mais dans le parti populaire, et Napoléon Ier employait les Conventionnels. Négliger, dédaigner les conservateurs serait impolitique. Se fondre en eux, se tapir dans leurs étroites idées serait un suicide. Après tout, la solution définitive viendra du peuple; or, le peuple acceptera des dictateurs démocrates, jamais des dictateurs d'ancien régime.

A Madame Singer.

1er janvier 1873.

Vous recevrez aujourd'hui beaucoup de visites, de compliments, d'embrassades. Ma vie aujourd'hui ressemblera à celle de tous les jours; et après avoir embrassé ma femme et mon petit nino, me voilà à ma table de travail. La belle vallée que je vois d'ordinaire de ma fenêtre est toute voilée ou plutôt comblée par des nuages d'où tombe avec imperturbabilité depuis huit jours une pluie fine; si les arbres sont comme des colonnettes noires, qui n'arrivent pas au plafond de l'édifice, grâce à une température douce pour la saison, les prairies ont encore de la verdure. Je n'entends d'autre bruit que celui du torrent voisin, enflé cette nuit, et qui prépare des terreurs ou des désastres aux riverains du Pô déjà trop gonflé. Le facteur vient d'arriver, et je ne reçois qu'une lettre et une carte. La lettre est de mon père et de mon grand petit Daniel; la carte, d'un monsieur que j'ai vu il y a dix ans, et qui, dit-il, m'est resté dévoué. L'année dernière, j'étais à la même place et je ne comptais pas m'y retrouver de nouveau cette année-ci; peut-être y serai-je encore dans un an. Je suis loin de ma patrie, de ma famille, de nos amis, l'objet d'une animadversion publique que je n'ai pas méritée, entre un passé où je ne retrouve que des douleurs et un avenir auquel je ne demande pas de joies; et cependant je sens à peine en moi cette mélancolie inspirée par la pensée d'un pas décisif de plus fait vers le repos, et contemplant d'un même coup d'œil ce que j'ai perdu et ce qui me reste, les abandons et les fidélités, ce que j'ai souffert et ce que d'autres, meilleurs que moi, ont souffert, je n'élève vers le Dieu, en qui je me sens vivre dans cette solitude, que des paroles d'amour, de bénédiction, de gratitude. Je l'aime pour la protection dont il m'a couvert pendant mon passage au milieu des méchants; je le bénis pour la compagne dont il m'a envoyé le secours; je le remercie pour les amitiés si précieuses qu'il m'a conservées, pour la vôtre, amie de mes mauvais jours plus que de mes jours brillants, pour celle de mon cher confesseur. Pour l'avenir je ne lui demande rien. Il sait ce qui me convient, et de lui j'accepterai tout avec joie, la paix comme le combat, l'obscurité comme la lumière, la justice comme l'ini-

quité; où il me placera je me trouverai bien, et la tâche qu'il mettra entre mes mains sera celle de mon choix; je me confie à lui pour mes chers enfants, et je ne souhaite pour eux que ce qu'il lui plaira de leur envoyer. Je lui demande enfin d'exaucer les vœux de mes amis, les bons vœux, non ceux de leur égoïsme ou de leur vanité. Je recommande à sa pitié ceux qui aiment à s'acharner sur le vaincu, à opprimer le faible, ceux qui poursuivent la vengeance, qui sont sans miséricorde et sans équité, qui altèrent la vérité ou qui ne la recherchent pas; ceux qui se ruent sur un malheur public et l'exploitent longuement au profit de leur fortune et de leur renommée; ceux qui préfèrent leur parti à leur patrie; ceux qui cherchent le bonheur ailleurs que dans le bonheur d'autrui, et la volupté ailleurs que dans les ravissements du devoir.

A vous particulièrement, chère amie, je souhaite plus de santé au corps, moins d'inquiétude dans l'esprit et que, sous tous les autres rapports, vous restiez toujours ce que vous êtes.

A Madame Jovinet, née Oudot.

4 janvier 1873.

Depuis les jours de ma jeunesse, j'ai désiré quelques années de solitude absolue où je puisse m'appartenir et échapper aux fausses amitiés, aux grimaces mondaines pour lesquelles vous savez que j'ai toujours eu fort peu de goût. Quand je suis au printemps, je renvoie mon retour à la vie sociale en hiver. L'hiver venu, je remets au printemps. En vérité, si quelque passion extérieure ne me contraint à partir, je ne réponds pas que je me décide à le faire jamais. Je suis né ascète et contemplateur; le contact des hommes, qui le sait mieux que vous? m'a toujours effarouché plus qu'attiré, et si je n'avais pas été obligé de me produire pour gagner mon pain et celui des miens, il est probable que personne n'aurait entendu parler de moi en bien ou en mal, en dehors d'un tout petit cercle comme celui de Fontenay (1). Mon activité est plus intellectuelle que physique : j'ai autant de peine à me mouvoir dans l'espace matériel que j'ai d'entrain à parcourir l'espace idéal. Imaginez le contentement que j'éprouve le matin en me disant : aujour-

(1) Maison de campagne de la famille Oudot.

d'hui, je ne verrai personne, sauf les êtres qui sont comme un prolongement de moi-même, et le soir en me répétant : il en sera ainsi demain aussi. A Paris, lorsqu'à mon lever, je pensais au dîner en ville qui m'attendait le soir, ma journée était empoisonnée d'avance, et il m'est bien souvent arrivé, quoique je n'aime pas à chagriner les autres, de bien mal recevoir, d'un air rogue, ceux qui arrivaient au milieu de mes méditations. J'en étais désolé après, mais c'était fait.

*A Madame de S***.*

11 janvier 1873.

Je n'ai rien, rien à me reprocher ; je revendiquerai hautement l'honneur de tous mes actes, quand le moment en sera venu, et même, je n'aurai pas besoin de le faire, tant la vérité s'établira d'elle-même par la force des choses. Je me tais parce que je me réserve de me faire un jour, non pas accusateur, mais juge de tous les hommes, grands ou petits, qui profitent de la folie momentanée de la France pour propager la fausseté et satisfaire leurs rancunes, et parce que je considérerais comme une diminution de descendre à me justifier. En France, tout le monde veut être quelque chose, et pour cela il faut l'assentiment et le concours des autres ; je n'ai jamais pensé qu'à être quelqu'un ; pour cela, il n'est besoin de recourir à personne, et l'on est quelqu'un dans une cabane, aussi bien que sur un trône, et dans la disgrâce mieux peut-être que dans la bonne fortune.

Votre lettre m'a été particulièrement douce aujourd'hui, parce qu'elle me trouve dans un grand chagrin : la mort de l'Empereur m'a bouleversé. Je l'aimais profondément et d'autant plus qu'on l'injuriait davantage. C'était une âme supérieure à son siècle : ses erreurs seront réparées et ses bienfaits grandiront. Le peuple qui l'a méconnu vivant l'aimera après sa mort, et la civilisation qu'il a répandue et avancée le bénira. « C'est une des coutumes du Gaulois, dit Jules César, d'être d'autant plus attaché à ses chefs qu'ils sont malheureux. » C'est notre coutume maintenant d'être à leurs pieds quand ils sont puissants et de les trahir, dès qu'ils ne sont plus favorisés par la fortune. Je me suis tenu debout devant l'Empereur puissant, et je suis resté l'ami de l'Empereur vilipendé. Pour

mes enfants, je préfère cette tradition de nos ancêtres à celle de nos contemporains.

A Léonce Dupont.

12 janvier 1873.

Votre lettre me trouve dans la désolation, je ne puis vous exprimer autrement ce que je ressens. J'étais profondément affectionné à l'homme. Son âme était si haute, si noble, si délicate et tellement supérieure à notre siècle de bassesse! Chacun des outrages qu'on lui adressait m'attachait davantage à lui. Jusqu'au dernier jour, nous sommes demeurés en relations, et il m'écrivait encore, il y a quelques semaines, à propos de mon livre.

Le trait caractéristique de son règne sera l'amour du peuple et de l'humanité. Il n'a jamais fait peser sur les fidélités populaires le poids des ingratitudes bourgeoises, ni consenti à délaisser Jacques Bonhomme, parce que les journalistes et les avocats l'insultaient. Aussi le peuple lui fera-t-il une légende et le gardera-t-il vivant dans son cœur. Ici, dans ce village éloigné de tout, sa mort a été un deuil général. N'oubliez pas, dans votre polémique, son caractère démocratique populaire. L'ordre, oui, mais non la réaction, mais non l'ancien régime; le respect de l'Église, non l'asservissement à sa domination; la guerre à l'avocat, au littérateur révolutionnaire, non au plébéien qui souffre. Celui-là, il faut l'aimer, le défendre, l'amnistier, le servir toujours quand même. J'étudie l'histoire de nos révolutions. Elles sont l'œuvre exclusive de bourgeois ambitieux, faméliques, déclassés, non celle du peuple. C'est le peuple qui a créé les Bonaparte, qui les a ressuscités et qui les ressuscitera. Je tremble en voyant la pente sur laquelle s'abandonne le parti bonapartiste. Ce sont les autres qui ont besoin de lui et non lui des autres, s'il reste la forme régulière de la démocratie. Il n'aura de valeur pour personne s'il devient la réaction inintelligente. Dites cela à l'oreille de votre *gendarme* et envoyez-le aux exilés. Ils l'accueilleront bien.

Je n'ai pas le courage de me demander ce que produira sur l'avenir cette mort douloureuse. Je suis tout entier à celui qui n'est plus.

Au prince Napoléon.

13 janvier 1873.

Laissez-moi vous parler en ami dévoué et fidèle. Quelles que soient les dispositions de l'Empereur, acceptez-les. S'il a confirmé la régence à l'Impératrice, déclarez tout haut que vous serez à ses côtés, comme vous l'eussiez été auprès de l'Empereur. Ne soyez pas un sujet de division. Subissez tout, supportez tout pour le moment; votre rôle historique est à ce prix. Vous vous perdez si l'on aperçoit en vous le moindre sentiment personnel. Plus tard, si la politique dévie, vous ferez vos réserves : aujourd'hui, ayez une abnégation sans limites. Si l'on doit sombrer, que cela ne soit pas par vous.

Je suis trop désolé pour vous écrire longuement; mais j'aurais manqué à l'amitié si je ne vous avais écrit ces lignes.

Au Prince impérial.

13 janvier 1873.

Prince,

Quel père vous avez perdu! Je n'oublierai jamais le regard de tendresse passionnée avec lequel il vous couvait au milieu même des réunions les plus officielles.

Vous, ne vous consolez pas! Seulement, que votre douleur se manifeste non par des larmes, mais par une constante et violente préoccupation d'être digne de lui, et de continuer son œuvre. Et que Dieu vous bénisse et vous aide!

La destinée m'a mêlé aux derniers actes de l'Empereur et je l'ai aimé, je le sens au chagrin profond que j'éprouve. Quand vous le voudrez, vous trouverez en moi les sentiments que j'avais voués à celui qui n'est plus.

Veuillez présenter mes hommages à l'Impératrice à laquelle j'ai déjà écrit, et croire à mon dévouement.

A Madame Singer.

Pollone, 21 janvier 1873.

Ma chère amie,

Ne croyez pas qu'un changement quelconque se soit opéré dans ma manière de considérer les choses de ce monde. Je n'en ai jamais été épris et je n'en suis nullement dépris. Je ne me

suis jamais livré à elles, je m'y suis simplement prêté, et je le ferai de nouveau, dès qu'un devoir à remplir me sera offert. Je ne les estime pas plus qu'elles ne valent, mais je ne les déprécie pas non plus au delà de ce qui est sensé. Maudire la vie me paraît aussi étroit que l'exalter; admirer l'humanité est aussi enfantin que la vilipender; la vie a des douceurs, ne serait-ce que celle de la douce lumière, ainsi que disait Iphigénie avant de mourir; elle a aussi des duretés. Le bonheur existe, si on le conçoit ce qu'il doit être : l'acceptation sereine de la destinée quelle qu'elle soit. L'*Imitation* à laquelle vous me renvoyez, ce qui n'est pas une mauvaise pénitence, ne fait souvent que reproduire l'inspiration d'un de nos livres bibliques, et dans sa plus grande partie, elle n'est que le développement doux, miséricordieux, attendri de la terrible parole grondante de Job : *Militia est vita hominis super terram*. La vie de l'homme sur la terre est un combat. Pourquoi ? je l'ignore et je ne le recherche pas. Ma raison m'affirme une cause; elle déduit de cette cause la conception d'un idéal et d'une justice, cela me suffit. La mort m'apparaît partout, sous toutes ses formes, non seulement en moi, mais autour de moi; à chaque minute tout meurt incessamment; et moi-même, je ne vis que par la mort des autres êtres; en respirant, en marchant, en me remuant, en vivant, je tue, jusqu'à ce que les vers que je porte et que je nourris de ma meilleure substance soient devenus assez robustes pour me dévorer. Ce carnage incessant dont j'ai pleine conscience, quoiqu'il soit silencieux, n'est qu'un des côtés de l'œuvre de destruction.

Dans l'histoire aussi, tout n'est que mort : rien n'y dure et les nations comme les individus, ne montent haut, que pour donner au genre humain, avide d'émotions, le spectacle d'une chute plus retentissante. Enfin notre globe lui-même périt graduellement, c'est-à-dire se refroidit; il finira par n'être plus qu'une surface aride et désolée, semblable à la lune autrefois brillante. La mort est donc la vraie souveraine du monde; mais, malgré l'horreur des séparations et leurs inconsolables désespoirs, elle est une souveraine clémente : elle ne détruit pas, elle transforme; elle élève d'un état épuisé à un état nouveau. En réalité, elle est encore la vie, la vie renouvelée, rajeunie. La mort au sens vulgaire n'existe pas : il n'y a qu'un passage obscur d'une existence à une autre. Et comme cette

perpétuelle transformation des êtres s'opère avec ordre, régularité, poids et mesure, j'en conclus que quelqu'un y veille, je ne sais où, je ne sais comment, et je m'écrie : « O mon Dieu, que ton nom est doux! » Et comme je me sens plus fort, plus inspiré, lorsque j'ai proféré ce nom, j'en conclus qu'il répond à une réalité idéale et je me plais à le redire de mon accent le plus vibrant afin que d'autres l'entendant, aient la pensée d'écouter en eux-mêmes si leur cœur ne fait pas effort pour le prononcer!

Je ne me suis pas demandé l'effet que produirait la mort de l'Empereur; je me suis contenté d'en souffrir. Cela a été pour moi un chagrin intense, car je l'aimais profondément. Je serais certainement allé à ses funérailles, si je n'avais été trop loin : je ne serais pas arrivé à temps. Maintenant qu'il n'est plus retenu par son chef, il est probable que le parti bonapartiste va reprendre ses attaques contre moi et vouloir me rendre responsable de ses fautes. Cela ne me fera pas sortir de mon silence pour le moment; et quand le moment de parler sera venu, j'ai entre les mains de quoi confondre toutes les attaques. Je n'ai rien à me reprocher, et j'ai été victime autant que la France. Ma réserve, on le verra plus tard, est une générosité de fidélité au malheur : voilà pourquoi je m'y complais.

Mes études philosophiques portent sur notre histoire contemporaine (89 à 72). Quant à mon discours, j'y ai parfois pensé, je ne l'ai pas écrit. Un mois me suffira : j'attends d'entrevoir prochain le moment de ma réception. Bien entendu, cela dépend de moi, car l'Académie ne m'a fait aucune objection, et c'est moi qui ai demandé le retard. J'espère que ce sera pour l'année prochaine à cette époque.

Je souhaite à Feuillet du succès. Il me semble qu'on a bien abusé du mari, de la femme et de l'amant, et qu'on doit en être saturé. Un jour, je dirai aussi mon mot sur ce sujet, dans mes mémoires auxquels je songe, après mes travaux politiques.

Notre petit Jocelyn grandit et sa mère est toujours le petit voile bleu. Tous les deux, nous sommes vôtres, de tout notre cœur.

Hélas! je ne puis vous envoyer un rayon de soleil, nous n'en avons pas. J'ai reçu votre bonne lettre du 1er janvier.

A Monsieur Léon Saléta.

Pollone, 2 février 1873.

Votre lettre m'est arrivée comme une brise de jeunesse qui m'apportait le parfum des premières années. Vous les rappelez-vous, ces charmantes années pendant lesquelles nous passions des journées entières à discuter en hurlant rue Serpente ou rue Christine? Comme nous sommes restés plus ou moins ce que nous étions alors! Notre pauvre Eugène surtout avait peu changé. Il avait gardé ses dons adorables sans en acquérir d'autres et il était resté l'esprit délicieux qui nous charmait, mais qui ne réussissait à un examen de Droit qu'après plusieurs refus. Il est, au surplus, tout entier dans l'accouplement de ces deux mots : *foi politique*. Un positiviste parlant de sa foi, c'est étrange; mais de sa foi politique, c'est incompréhensible. Avant le positivisme il n'est pas un esprit sensé qui n'ait reconnu que la politique, matière transitoire, relative, était objet d'expérience, d'observation, non de foi. Le propre du positivisme est d'avoir étendu au domaine théologique et métaphysique les procédés d'expérience et d'observation et d'en avoir banni la foi. Un vrai positiviste bafouerait quelqu'un qui lui parlerait de sa *foi chimique*, et il y en a qui parlent de leur foi politique!

Pour moi, j'en suis au point où m'a laissé Auguste Comte après ses conférences du Palais-Royal que j'ai suivies avec soin. Je crois que le positivisme a rendu un grand service à l'esprit humain en substituant, en toutes les matières, à la méthode d'expérience et d'observation qui s'élève, par voie d'analogie ascensionnelle et sérielle, des faits les plus certains à ceux qui le sont moins. Seulement, arrivé à ce dernier échelon je ne m'y arrête pas, j'ouvre mes ailes et j'arrive à Dieu. — Routine! me direz-vous. — Cette routine de l'humanité m'est chère et je m'y tiens.

En politique, ne croyez pas que j'aie la moindre amertume contre n'importe qui et contre n'importe quoi. J'en aurais contre moi-même si j'avais quelque chose à me reprocher. Or, je ne regrette rien de ce que j'ai fait, pas même la guerre, *juste*, défensive, toute d'honneur.

A la Princesse.

10 février.

Qui m'aurait dit, lorsque l'Empereur m'embrassait, avant de partir pour Metz, que je ne le reverrais plus et qu'il mourrait dans l'exil, moi étant dans l'exil? C'est le cas de répéter : Dieu seul est grand. Et quel martyre avant de mourir! Dans aucun cœur humain il n'y a eu la désolation tragique qui a dévasté ce grand cœur dans ces heures de sang, de désordre, d'abandon, d'angoisses, d'attente infernale qui se sont succédé des premiers jours d'août au 4 septembre. Pauvre et cher Empereur! A Paris, malgré moi, on ne l'avait pas voulu comme souverain, à l'armée on le repoussait comme général, et il suivait avec les bagages, s'offrant à la mort qui ne le voulait pas! J'avais l'espérance passionnée, la certitude que sa vie ne se terminerait pas sur ces souvenirs, et voilà que la mort qui ne l'avait pas voulu à Sedan, sur la route de l'exil, le saisit à Chislehurst, sur la route de la patrie!

Si vous l'aviez connu, approché, vous auriez compris cette douleur poignante qui a éclaté de toutes parts. Son premier abord était froid, mais cette froideur était comme celle de la neige étendue sur la terre, elle empêchait la chaleur de se dissiper : aussi le sentait-on dans ses moindres paroles et surtout dans ce regard que les ennemis ont pu trouver terne, qui aux amis était doux et caressant. Je ne crois pas que personne ait eu ou puisse avoir à un tel degré, malgré sa timidité et une véritable modestie, l'air royal, cette majesté paisible et cependant vénérable, cheminant entre la crainte et l'amour. Nul ne m'a fait mieux comprendre quelle véritable force se trouve dans la douceur et quelle autorité dans la bonté. Il aimait qu'on lui dît la vérité et ne la repoussait ni par la morgue ni par les partis pris, car aucun esprit ne fut plus libre de préjugés, et cependant à nul elle ne fut plus difficile à dire lorsqu'elle était pénible, tant il inspirait le désir de lui être agréable, et tant on craignait de contrister un être aussi excellent. Pendant le conseil, il jouait avec une bague qu'il laissait parfois tomber, il écoutait patiemment, puis, par quelques mots, il opinait pour la raison juste, mais sans mettre jamais dans la balance le poids de son autorité. Dans sa tentative libérale, qui eût

réussi sans cette malheureuse guerre, et dont je me glorifierai toujours, il a été d'une loyauté irréprochable. Il m'a secondé paternellement, m'instruisant lui-même des intrigues qu'on tramait contre moi auprès de lui. Nos relations n'étaient pas officielles, elles étaient *intimes*, comme il me l'a écrit lui-même de Châlons, et, en le perdant, j'ai perdu un ami en même temps qu'un souverain.

*A Madame de S***.*

12 février 1873.

Vous vous trompez sur la guerre ; elle était impossible à éviter et ce sont les Prussiens qui en réalité l'ont déclarée ; nous n'avons lancé nous-mêmes une déclaration que pour profiter sans déloyauté des huit à dix jours d'avance que Lebœuf nous promettait. Vous n'êtes pas juste non plus lorsque vous parlez de l'absence de courage de notre armée ; à Wœrth, à Borny, à Gravelotte, elle a été sublime. Si d'abord on n'avait pas renversé notre ministère et surtout empêché le retour de l'Empereur à Paris, puis consommé une révolution devant l'ennemi, rien n'était perdu. Aussi, quoique je sois très disposé à avouer mes fautes, surtout à mon confesseur, je ne regrette aucun de mes actes de 1870 : la paix eût été plus ignominieuse que nos défaites et eût aussi vite précipité l'Empire... Je n'ai d'autre désespoir que celui de la honte que se donne mon pays en désavouant ses sentiments et ses légitimes griefs, et je crois le servir en conservant intacte, pour mon compte et pour le sien, la dignité qu'il a momentanément perdue. Lorsqu'il sera revenu à la raison, il m'en saura gré. Mon cher confesseur n'obtiendra rien de moi sur ce chapitre, et je m'obstine dans l'impénitence la plus finale. Je n'admets pas non plus que nos désastres soient irréparables. Si nous sommes bien gouvernés, avant quinze ans, nous serons plus forts et plus glorieux que nous ne l'étions.

Je suis très touché de ce que vous me dites de l'Empereur, sa légende fera son chemin plus vite que vous ne croyez. Sans doute il a commis des fautes. Mais qui n'en commet pas et qui n'en commettra dans vingt ans de règne ? La plus grave de toutes, l'inqualifiable direction donnée aux opérations militaires ne s'explique que trop maintenant par son état de santé. Quant à

la politique actuelle, elle est ce que la politique a toujours été, si ce n'est pour quelques sages en imperceptible minorité : un conflit violent ou rusé de passions personnelles décorées du beau nom de dévouement, de principes. Seulement, les mobiles qui dans les époques paisibles se déguisent sous l'apprêt des manières se montrent à nu aux moments de trouble.

Vous me demandez comment nous vivons et qui nous voyons. A Pollone, nous ne voyons absolument personne. Chaque jour, je fais ma visite à un pauvre paralytique, dont je crois vous avoir parlé, je suis salué par tout le monde dans la rue, j'échange quelques paroles avec l'un ou avec l'autre, mais chez moi je ne reçois personne. De loin en loin, le sous-préfet, l'évêque de Biella, quelques prêtres du voisinage auxquels j'ai eu l'occasion de rendre un service, le syndic, que j'ai fait décorer viennent me visiter; mais tout cela ne représente pas deux heures de société par mois. Je puis donc dire que nous vivons absolument seuls. Nos émotions, ce sont les lettres de nos amis, qui, naturellement, deviennent chaque mois plus rares à mesure que notre éloignement prolongé nous a fait oublier davantage; nos événements, c'est la nuit bonne ou mauvaise que Jocelyn a passée, le mot italien nouveau qu'il prononce, car il ne dit pas un mot de français, le jeu qu'il a adopté; sa petite voix douce, claire, tendre est notre réjouissance. Thérèse a une petite table à côté de la mienne, devant la fenêtre qui plonge sur la vallée du Pò jusqu'aux Apennins et nos journées s'écoulent ainsi avec tant de rapidité, que je suis tenté de regarder le temps comme un voleur qui dérobe des objets précieux. Cette vie me pénètre de paix, de détachement, à ce point que je suis fertile en raisons pour la prolonger. Me voilà décidé à ne pas l'interrompre avant la fin de l'automne prochain, et qui sait si peut-être alors je ne la prolongerai pas encore. Les mois de mon ministère m'ont dégoûté de la politique plus encore que je ne l'étais, et tant que Dieu le permettra, je m'en tiendrai éloigné. J'écris en ce moment pour mes enfants un discours sur nos révolutions depuis 89 jusqu'en 1872. Lorsque les enquêtes seront terminées j'écrirai d'une manière définitive l'histoire de la guerre, déjà rédigée une fois, puis je finirai le travail de prédilection : *Marie Magdeleine* (1).

(1) Roman, paru en 1895.

A Monsieur de Jonquières.

18 février 1873.

L'article de M. de Laurentie sur la mort de l'Empereur était noble, élevé et respectueux. Seulement, je ne comprends pas pourquoi il conteste le droit de la nation à se constituer son gouvernement, et à se choisir une dynastie. Notre ancienne royauté n'avait pas d'autre origine, et à chaque sacre, excepté à celui de Louis XVI où cela fut retranché malgré Turgot, un héraut s'avançait et demandait au peuple s'il ne s'opposait pas, pour rappeler l'antique investiture nationale. Et il n'est pas un publiciste royaliste qui n'ait reconnu qu'au cas d'extinction de la dynastie, c'est à la nation qu'appartenait le droit d'en choisir une autre. Si je ne craignais pas de faire du pédantisme et d'insister sur un fait certain, je citerais sur ce sujet des pages de Saint-Simon.

Nous sommes littéralement ensevelis dans une neige qui ne cesse de tomber depuis deux jours. Le ciel est brumeux, sombre, bas, la terre au contraire couverte de plusieurs centimètres d'une couverture blanche et lumineuse, et c'est d'elle que semble venir le jour. L'effet est fantastique. On se sent vraiment tout à fait séparé des humains, et rien ne me rappellerait la vie actuelle, si la cloche argentine de Pollone ne m'annonçait qu'on prie pour un malade dangereusement atteint et ce malade est le digne évêque de Biella, Mgr Losana, un ami de mon exil.

A la princesse Wittgenstein.

Pollone, 20 mai 1873.

Ma chère princesse, me voici bien rentré et gardant dans mon cœur le souvenir vivant des heures si douces, si élevées passées avec vous et qui ont ajouté encore à la majesté de Rome.

Toutes les lettres que je reçois de Paris sont à l'épouvante : je partage les craintes sur l'avenir présent, non sur l'avenir définitif; *je suis certain que la France se retrouvera plus forte, plus grande et plus glorieuse qu'elle le fut jamais.* Ce n'est pas seulement mon amour passionné pour elle qui m'inspire ces pré-

visions : elles sont le résultat de mes longues observations. Aucun peuple, et moins que tout autre le peuple allemand, grossier et bas, malgré sa culture analytique beaucoup trop vantée, ne peut nous remplacer à la tête de la civilisation. Nous vivrons donc, et, pour nous, vivre, c'est avoir la suprématie d'un genre quelconque ; nous ne resterons les derniers qu'en cessant d'être.

Je suis moins rassuré sur l'avenir prochain. Le règne de l'aristocratie légitimiste et de la bourgeoisie sont finis et ne recommenceront pas. La Démocratie est et restera la maîtresse. La seule question encore à résoudre est de savoir si elle s'organisera en république ou si elle sera ramenée par les nécessités de l'ordre à un système monarchique entouré de formes nouvelles sans aucune analogie avec celles en usage jusqu'à ce jour. Or la monarchie dans une démocratie ne peut appartenir qu'aux Bonaparte, tant qu'ils ne se seront pas suicidés eux-mêmes ou qu'un homme de génie n'aura pas fondé une nouvelle race populaire. Jusque-là, les Bonaparte seuls peuvent arrêter la république et la remplacer. Les hommes de la majorité étant décidés à ne pas appeler les Bonaparte, quoi qu'ils disent et fassent, ils subiront le radicalisme. Ni la loi contre le suffrage universel, ni la seconde Chambre n'empêcheront rien. Ce sont des digues de paille aussitôt pourries que posées.

En vérité, il me semble que je suis encore autour du petit guéridon chargé de thé et que je cause.

A la Princesse Wittgenstein...

Pollone, 24 mai 1873.

Ma chère princesse,

Voyant les événements se dessiner, j'ai voulu assurer la liberté de mes mouvements en achevant mon Éloge de Lamartine. Je m'y suis mis pendant quinze jours sans débrider et ce matin j'ai écrit la dernière ligne. Ce sera seulement l'affaire de trois quarts d'heure (de lecture), mais le tissu est compact. Il me restera à opérer une dernière revision après que j'aurai laissé quelques semaines passer dessus, et alors je n'y penserai plus.

Je pars dans quelques jours pour Turin, où mon père et Daniel vont arriver. Celui-ci a fait sa première communion. Je

m'en vais maintenant pouvoir juger moi-même de son état physique et intellectuel et arrêter mes résolutions pour l'avenir.

L'avènement de Mac Mahon a produit d'abord une très vive joie parce qu'on le considérait comme un coup de force, ou plutôt comme le prélude du coup de force impatiemment attendu par l'immense majorité du peuple français. Depuis qu'on s'est aperçu qu'il ne s'agit que d'un coup de majorité parlementaire, on est un peu désillusionné. Cependant, le fait du maréchal tenant le pouvoir à la place du petit bourgeois continue à être considéré comme une sauvegarde. Le plan de ce gouvernement est manifeste : rester parlementaire, mais sophistiquer la presse et surtout les élections afin d'obtenir une Chambre orléaniste. Mais, vous le savez, il y a loin de la coupe aux lèvres. Si rien de nouveau ne se passe, je compte en novembre aller à Saint Tropez et en janvier à Paris pour me faire recevoir à l'Académie.

Nous sommes bien affectueusement à vous.

A la princesse Wittgenstein.

Pollone, 7 sept. 73.

... Vous me demandez ce que je pense de la fusion? Dans le pays cela n'a rien changé aux chances du Comte de Chambord : il a contre lui, après comme avant, les trois quarts de la nation, mais dans l'Assemblée ses chances sont accrues. S'il adopte le drapeau tricolore et la Charte, il aura quatre cents voix au moins. S'il reste dans ses idées *blanches*, il n'aura pas de majorité, du moins c'est probable, car lorsqu'une aussi grosse solution dépend de cinquante personnes, il est aisé de les acheter, de les corrompre, etc. Thiers aussi était sûr de sa majorité : on la lui a fait perdre en détachant un de ses plus intimes, par la promesse d'une ambassade. Les meneurs de la fusion parviendront peut-être à obtenir quelques voix de majorité par des moyens semblables; cependant, j'en doute. Mais ce dont je demeure bien convaincu, c'est que, quoi que décide l'Assemblée, l'armée obéira et le pays laissera faire, et qu'il n'y aura aucune résistance : on est trop las. Les difficultés ne commenceront qu'au bout de quelque temps. Il n'y a que le pauvre Empereur qui eût pu entraîner l'armée à dire non et le peuple à se soulever.

Si je ne m'étais pas interdit toute discussion sur mon pays, car le défendre, c'est permettre qu'on l'attaque, ce que je ne puis pas tolérer maintenant, je réfuterais et peut-être j. raillerais votre peinture du caractère français, mais je passe. Soyez convaincue, chère princesse, que vous qui connaissez tant de choses, vous ne connaissez pas assez cette création adorable de Dieu, qu'on appelle la France, et que vous l'avez confondue avec les quelques sots qui prétendent parler pour elle, mais basta! car la plume me brûle et s'échapperait trop.

A Monsieur Philis.

Pollone, 6 octobre 1873.

Cher ami,

L'alliance avec la Démocratie, c'est le fond même de mes pensées. Mais avec les démagogues qui ont trouvé la loi des coalitions une *trahison*, le plébiscite une oppression, la guerre un crime,... et pour arriver à l'impossible avec eux? Cela me trouble. Je n'aime pas non plus la guerre à la religion, sans laquelle il n'y a pas de gouvernement. D'autre part, je reconnais ce qu'a de dangereux une restauration, et de loin je ne suis pas éclairé suffisamment pour juger les questions de conduite. La fusion est-elle vraiment aussi faite qu'on le dit? *L'Univers* ne le ferait pas croire.

Quoique Adelon m'ait dissuadé de rentrer, je me mets en route vendredi et serai à Saint-Tropez le 16 ou le 17.

Savez-vous où en sont les relations de notre ami le prince avec Thiers?

Nous vous envoyons nos meilleures amitiés.

De cœur à vous.

A Mme de S...

La Moutte, 23 octobre 73.

Ma chère amie,

Non, je n'ai pas pris une grosse voix pour vous parler, cela me serait impossible, même de loin; ma grosse voix ne s'adressait qu'à la proposition impertinente que vous me racontiez. Quant à la prétendue opposition qu'on aurait faite à ma réception en novembre, c'est une plaisanterie : personne, ni en haut

ni en bas, n'a le droit de s'opposer à mon entrée à l'Académie. L'Académie elle-même ne le peut pas, à moins de faire un coup d'état contre sa constitution pour m'exclure. Le délai que j'ai subi venait de ma volonté; celui auquel je suis condamné pour quelques mois encore ne provient plus que de l'obligation d'attendre qu'Augier ait écrit son discours de réponse : ce dont il sera empêché, pour quelques semaines, par les soins à donner à une nouvelle comédie. Ainsi si *mon ami* (!) veut s'opposer à mon discours sous prétexte que j'ai été mêlé à la guerre, comme cette raison durera tant que je vivrai, il n'a qu'à proposer mon exclusion pour indignité. Alors nous verrons.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur la fusion. Je suis tout ce mouvement sans me passionner et je me réserve de vous dire ce que j'en pense, lorsque nous nous reverrons. Aujourd'hui je ne veux vous parler que de mon retour. Il s'est accompli à merveille : partout j'ai été reçu avec sympathie et empressement, et tous mes anciens amis accourent fidèles autour de moi. Mais ceci ne m'a pas touché, quoique j'en sois très reconnaissant. Ce qui m'a touché, c'est de me retrouver dans cette solitude où tout est l'œuvre de mes mains et où sur chaque arbre il y a plus de souvenirs que d'oiseaux. J'ai retrouvé tout embelli, grandi, et mes plantations, que je couvrais de mon ombre il y a quatre ans, me couvrent maintenant de la leur. A leur manière, elles m'ont souhaité la bienvenue, et d'une façon si séduisante qu'en dehors des moments pris par les visites, je passe ma journée à les examiner, à mesurer leur taille de l'œil, à toucher leurs feuilles, à les admirer. Du travail, il n'en est plus question et si je n'ai pas de peine à évoquer par la pensée les quelques rares amis dont je voudrais être entouré partout, j'ai quelque difficulté à leur écrire. Ajoutez à tout cela que la pluie a cessé, que le vent s'est apaisé et que nous avons les enchantements du ciel d'Orient. Mon père est bien et Daniel grandit autant que mes arbres. Il monte à cheval, nage et travaille. Je lui ai donné un précepteur de dix-neuf ans, qui est un camarade sérieux plus qu'un maître, et ainsi je pourrai prolonger encore sa vie de liberté et d'épanouissement campagnard. Jocelyn s'acclimate, et quoique son ignorance absolue de la langue française et son petit jargon piémontais lui rendent les communications malaisées, il s'en tire néanmoins. Tout le monde est frappé de son

intelligence, de sa vigueur et de sa sveltesse. Thérèse jouit pleinement de tout cet ensemble de sensations et d'affections. Je vous assure que si on ne nous le rappelait pas, nous oublierions qu'il y a des républicains, des impéralistes et des légitimistes et que demain peut-être nous aurons un roi, je n'ajoute pas une guerre civile, car je n'y crois pas.

Émile Ollivier rentra à Paris en février 1874. Son Éloge de Lamartine, accepté par l'Académie, allait être lu par lui le 5 mars en séance publique, lorsque, pour avoir refusé de retirer un éloge de Napoléon III, il s'en vit interdire la lecture. Un rédacteur du *Gaulois* lui ayant écrit qu'à raison de la décision prise par l'Académie il renonçait à publier un article désobligeant pour l'ancien ministre, Émile Ollivier lui répondit :

A Monsieur ***, *rédacteur du* Gaulois.

Passy, mercredi 4 mars 1874.

Monsieur,

Je vous remercie de votre procédé et je comprends la répugnance que vous éprouvez à discuter ma personne et mes principes, au moment où une décision arbitraire m'enlève la parole parce que je n'ai pas consenti à la prendre sans rendre un affectueux hommage au souverain que j'ai loyalement servi et qui m'a honoré de son affection jusqu'au dernier moment de sa vie; mais je vous prie de dominer ce scrupule, et de publier l'article que vous avez préparé, puisque vous trouvez que l'occupation principale des vaincus doit être de se déchirer entre eux. Seulement, vous me permettrez de n'y point répondre. Plus tard, quand cela deviendra utile, je m'expliquerai sur toutes choses avec mon pays. En ce moment, je crois encore devoir me taire et attendre.

Croyez à mes meilleurs sentiments.

ÉMILE OLLIVIER

POUR MOI SEULE[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

A ce point où j'en suis de mon pauvre récit, il faudrait raconter, je le comprends, ce que furent les premières semaines et les premiers mois de notre mariage, et comme d'abord, en dépit de tout ce que j'avais pu redouter, il me parut bien que j'étais heureuse. Fabien peut-être me répétait un peu trop souvent : « François Landargues t'aimait, n'est-ce pas... il t'aimait? » Et peut-être dans ces moments-là, cette admiration passionnée que je lui inspirais, cette tendresse violente, cet amour emporté prenaient plus de passion, de violence et d'emportement. Mais négligeant tout, oubliant tout, il semblait au long des journées ne plus pouvoir se séparer de moi; la douceur d'être aimée empêchait qu'il me fût possible de connaître nulle autre chose; et quand Fabien commença de reprendre ses visites et d'aller depuis le matin à travers la campagne, il me faut bien me rappeler que j'occupais seulement mes journées à l'attendre et qu'entre tous les bruits du soir aucun ne me plaisait autant que le halètement pressé du petit moteur qui emportait sur les routes et ramenait vers moi sa voiture grise, un peu basse et lourde, pareille à quelque gros cloporte roulé dans la poussière.

... Oui, maintenant sans doute il me faudrait dire tout cela... Mais ce temps dura peu. Ce que Fabien appelait sa raison lui revint aussi rapidement que l'eau des marais recouvre le sable

(1) *Copyright by* André Corthis, 1919.
(2) Voyez la *Revue* du 15 juin.

un instant tiédi et délivré par le soleil et le grand vent, et tout aussitôt, recommençant de me vanter les sèches vertus de sa mère et ne cessant plus de me les donner en exemple, il organisa notre vie selon cette prudence et ces petits calculs qui menaient non seulement ses moindres actes, mais tout ce qu'il pouvait avoir de pensées et de sentiments.

Quoi qu'il demandât cependant, et quoi que valussent ses conseils, il m'était doux encore de n'examiner rien et de lui marquer de l'obéissance, et je m'appliquais à bien considérer qu'il avait raison en toutes choses... Mais peu à peu cette bonne volonté qui comblait tout mon cœur, ce cher aveuglement auquel je m'appliquais, allaient se défaisant malgré tout mon effort... Peu à peu... peu à peu... Ah! pour bien expliquer cela, sans doute faudrait-il avoir lu plus de choses, connaître plus de mots et, dans ce ténébreux et délicat domaine des exigences secrètes et des blessures indéfinies, savoir se conduire avec moins d'inquiétude et de maladresse... C'est un mot, une fois, que l'on voudrait n'avoir pas entendu; l'imprudence, un autre jour, de demander : à quoi penses-tu? et d'apercevoir, quand cette pensée vous est dite dans sa sincérité, tout ce qu'elle a de vulgaire et de déplaisant. Et c'est enfin, après tant de froissements, la révélation plus précise de cette misère d'âme que depuis tant de jours on se défendait si tristement de connaître ou de soupçonner...

L'automne était à son milieu. Les jours de pluie déjà s'emmêlaient aux beaux jours, et, dans la même minute, le souffle qui passait remuait, avec toute l'ardeur des derniers soleils, l'acidité piquante du froid qui allait venir. Comme le soir tombait, le vent du nord commença de tordre et de dresser à la cime de notre acacia les petites feuilles sèches; il secoua durement les portes, glissa aux fentes trop larges des volets et, déjà frissonnante, j'allumai dans ma chambre un grand feu de bois, le premier feu de l'année. La pièce morne aussitôt en fut tout embellie; une âme claire dansait au flanc lourd des vieux meubles; la mélancolie inquiète que je commençais quelquefois de sentir et qui m'avait tenue tout le jour se dissipa; et j'attendais Fabien au coin de ce feu aussi tendrement, je pense, que je l'avais attendu pendant nos semaines amoureuses, à ma fenêtre ouverte sur le beau temps. — Mais il arriva tout agité, et, me racontant sa journée, il m'apprit aussitôt que, passant

devant la Cloche, il y était entré pour rendre visite à la vieille Mme Landargues et qu'elle l'avait fort bien reçu.

Or, cette femme impitoyable, de cœur si orgueilleux et dur dans ses rancunes, pas plus qu'elle n'en prêtait à quoi que ce fût de nos humbles vies, n'avait prêté d'attention à mon mariage. Elle avait eu l'insolence de dire à Fabien qui le lui annonçait : « Ne me parlez pas de ces personnes, je vous prie, si vous désirez rester de mes amis... » Depuis cette parole il ne l'avait pas revue ; il n'avait pas revu François, voyageant en Espagne, avec Julie Bérard, affirmait-on, et qui lui avait envoyé sur sa carte quatre mots exactement de félicitations. Sans doute il se vantait de rencontrer quelquefois au café un certain Romain de Buires, neveu de François par sa mère, et qui, durant ses absences, le suppléait dans la direction des carrières. Il disait, en parlant de ce jeune homme : « Mon ami de Buires... » Mais cela était seulement un peu ridicule. Et je voulais espérer que les Landargues maintenant seraient ignorés de nous comme ils entendaient, avec tant de mépris, que nous le fussions d'eux-mêmes.

Je ne pus donc, en écoutant Fabien, me tenir de m'exclamer. Il me considéra avec une extrême surprise.

— Mais, me dit-il, elle s'est toujours montrée fort aimable à mon égard. Je ne serai pas si sot que de laisser perdre une semblable relation.

Et ce furent, je crois bien, la simplicité, la sincérité avec lesquelles il prononça cette petite phrase qui me firent le plus de mal.

— Et... elle t'a demandé de mes nouvelles ?

Les larmes déjà me montaient aux yeux. Ma voix tremblait.

— Mais non, dit-il toujours simplement et sans ressentir l'offense pour lui plus que pour moi-même. Que veux-tu ? Elle est ainsi. Nous avons parlé, absolument comme autrefois, d'histoire et de médailles. A ce propos, elle m'a conseillé...

— Ah !... criai-je, tu ne comprends donc pas !...

Il haussa les épaules, en déclarant :

— Je comprends que tu penses seulement à tes susceptibilités et que cela est ridicule. Il faut dans la vie avoir plus d'adresse.

Et, sans me laisser rien ajouter, il m'apprit aussitôt que François était revenu d'Espagne, mais fort malade, et que

Fardier l'avait engagé à faire dans les montagnes un séjour qui pouvait être de longue durée. A ce propos, haussant les épaules, il s'emporta contre ce vieil homme dont les Landargues faisaient tant de cas, déclarant ses ordonnances stupides, et qu'il était un vieil âne; les pires malheurs pouvaient bien arriver aux imbéciles capables de se remettre entre ses mains... Et certes, je savais bien qu'il n'aimait pas Fardier, ni Mandel, d'ailleurs, son autre confrère à Lagarde; mais jamais encore il ne m'avait paru mettre dans ses jugements tant d'aigreur brutale et de visible envie. — Enfin, il me quitta pour aller chercher le courrier dans son cabinet et ce départ me fit du bien. Mais les joyeuses flammes de tout à l'heure s'étaient éteintes derrière les hauts chenets rouillés. Une âcre et sifflottante fumée montait des bûches noircies, et, serrant contre ma poitrine mes deux bras croisés, je tremblais dans la pièce sombre, entre les meubles pesants, d'un petit frisson interminable et douloureux.

C'est ce jour-là, oui, ce jour-là, que je revis pour la première fois mon mari tel qu'il n'avait point cessé d'être, avec son cœur courtisan, son imagination petite et pesante, et toute la misère de ses moindres sentiments. Mais que de jours encore il me fallut avant de revenir à la désolante assurance que, bien réellement, il était ainsi! Que de luttes, que de petites certitudes, sans cesse plus nombreuses et pressantes, venant tourner autour de moi, se faisant accepter malgré ma défense et me laissant chacune sa blessure et son tourment! Hélas! il me fallait bien voir maintenant que ce qu'il voulait m'apprendre par tous ses conseils pour la bonne tenue de notre maison, c'était seulement cette méfiance à l'égard des serviteurs, cette âpreté exigeante, cette espèce d'avarice enseignée par sa mère et qu'il entendait bien me faire pratiquer. Ses recommandations au moment où j'allais faire ou recevoir une visite étaient toutes pénétrées de la plus petite et de la plus aigre vanité. Et je ne sais rien de plus lamentable que ses inquiétudes quand, me parlant de lui-même et de ses talents abondants, il enrageait de n'occuper pas à Lagarde la situation qu'il méritait et déclarait qu'il y saurait bien parvenir... Il avait dans sa clientèle quelques bourgeois riches et deux propriétaires importants de la plaine, et sans cesse il rappelait leurs noms, soucieux de leurs plus vagues malaises et si satisfait de les approcher que, volontiers, je le

crois bien, il n'eût accepté d'eux aucun payement. Mais il enrageait d'avoir surtout à soigner de pauvres gens et se montrait avec eux d'une impitoyable âpreté.

Deux fois par semaine avait lieu sa consultation. Alors il fallait qu'un religieux silence occupât la maison. La femme qui nous servait devait mettre un tablier à volants de dentelle comme dans les villes et, dans la salle à manger où attendait l'humble clientèle aux faces brûlées, aux mains noires, inquiète et respectueuse dans ses vêtements du dimanche, il fallait que les quatre pièces d'argenterie que nous possédions fussent bien en évidence au milieu de la table. Moi-même, si je traversais la pièce, je devais retirer le petit tablier gris qu'il m'obligeait de porter sur mes vieilles robes : elles étaient, dans la maison, le seul négligé qu'il tolérât.

— Mais, lui disais-je, que veux-tu que tout cela fasse à ces pauvres gens?

— Cela fait, ripostait-il, qu'ils me croient riche et me permet de les faire payer davantage.

Vainement je m'appliquai à découvrir chez lui la noblesse de quelque bel emportement enthousiaste et généreux. Il n'éprouvait rien que de médiocre et d'étroitement réfléchi. Son honnêteté même était de cette petite qualité craintive et intéressée qui la rend insupportable. Et vainement je voulais forcer mon amour de s'attacher à lui : il n'y trouvait rien qui ne le repoussât. — Alors les heures commencèrent souvent de me sembler trop longues, et plus souvent, les voyant aussi régulièrement se lever, tourner et disparaître, je suffoquais à leur passage comme au passage du grand vent.

Fabien m'avait introduite dans une société supérieure à celle que, par maman, j'avais pu connaître; mais on se visite peu à Lagarde, et les gens y sont de mince intérêt. Je passais donc mes journées dans ma maison, occupée à des rangements d'armoires ou des travaux de couture, mais une mélancolie sourde et continue, une amertume découragée, se mêlaient à tous mes actes et m'enlevaient jusqu'au goût des petites satisfactions que je pouvais avoir. Or je savais depuis l'enfance que ma vie serait humble et toute occupée par de simples besognes; le bonheur que je tenais était dans sa forme bien supérieur à toutes les ambitions que l'on m'avait permis d'avoir; et mon mal ne venait pas de l'ennui ou du besoin des plaisirs.

Les journées d'hiver n'avaient point de gaîté, mais plus mélancoliques encore étaient les longs jours du printemps. Alors j'ouvrais ma fenêtre. L'odeur de la campagne et les bruits de la rue se mêlant autour de moi m'apportaient leur apaisement. Un petit enfant riait. Une carriole sautait sur les pavés aigus. Des femmes, vers le soir, allaient à la fontaine; j'entendais le grincement de la pompe, le ruissellement de l'eau dans les cruches de grès; mais quand je sentais de nouveau toute mon inquiétude, je voyais sur le mur, en face de moi, l'ombre monter peu à peu, comme un chat sournois qui s'étire et qui glisse, car je redoutais maintenant les retours de Fabien et les récits qu'il m'allait faire de sa journée, et tout ce que, durant l'interminable soirée, il remuerait devant moi de petits projets, de petites rancunes et de petites idées...

*
* *

Cependant, maman, chaque matin, quand j'allais la voir, aussi pénétrée que le premier jour quand elle m'avait fait l'annonce merveilleuse de mon mariage, ne cessait pas de me répéter :

— Tu es heureuse.

Et sa conviction était si profonde qu'il me fallait bien répéter avec elle :

— Je suis heureuse.

Mais sa fragile santé ne cessait de s'affaiblir et elle prit mal sur la terrasse un jour de grand vent. La fièvre en quelques heures devint très forte et je vis bien qu'elle allait mourir. Vainement, désespérée, je suppliai Fabien d'appeler en consultation, sinon l'un de ses confrères de Lagarde, du moins quelque docteur de Valence ou de Lyon. Il me déclara que le cas de la malade étant grave peut-être, mais fort simple, il n'avait point à supporter cette humiliation; et maman elle-même me désapprouvait, répétant de sa voix sans force que les soins de son gendre étaient les meilleurs de tous et qu'elle n'en voulait point d'autres. Il me fallut donc laisser ainsi se défaire cette chère vie... Ce fut au petit jour, après une nuit plus tranquille. Guicharde et moi étions seules auprès d'elle. Elle se tourna brusquement dans son lit et nous regarda. Ma sœur, à genoux près du feu, tournait une potion qu'il fallait prendre chaude et dans de la tisane; mais je me préci-

pitai vers ces yeux où l'âme se levait pour la dernière fois.

— Maman!

Elle voulut sourire.

— Garde... dit-elle très bas... garde bien ton bonheur.

Et ce fut fini dans le temps que Guicharde mit à faire dix pas pour venir à côté de moi tomber en pleurant sur ce lit.

Ah! chère morte, comme vous deviez nous rester présente, et comme, dès ce moment et aujourd'hui encore, nous devions sentir que vous étiez toujours là, chaude et gonflée de sang au fond de notre cœur! — Dans notre désespoir nous ne cessions, Guicharde et moi, de parler d'elle. Chacune de nous s'épuisait à rechercher ce que l'autre conservait de souvenirs et d'images. Nous les mêlions en sanglotant; quelquefois aussi avec d'attendris et désolés sourires. Et nous ne pouvions plus nous séparer. Alors Fabien proposa que Guicharde vînt habiter avec nous. Je fus bien touchée qu'il eût ainsi compris notre secret désir. Mais après qu'il eut accepté mes remerciements, il acheva d'expliquer sa pensée.

— Cela me permettra, dit-il, de louer la maison de votre mère. Le rapport en sera petit, mais rien n'est à dédaigner. Ensuite, il sera d'un bon effet que nous n'abandonnions pas ta sœur à sa solitude. Mme Perisse m'a posé hier à ce sujet plusieurs questions qui m'ont bien montré l'opinion générale et clairement indiqué ce qu'il est convenable de faire. Enfin Adélaïde la suivra sûrement. Cette fille est honnête; elle se contente de petits gages et cela nous permettra de réaliser sur le service une intéressante économie.

*
* *

La présence de Guicharde ne devait pas seulement me soutenir dans mon désespoir. Elle me fut bonne aussi dans cette autre peine sourde qui commençait de ne plus me quitter. Un peu vieillie, plus maigre avec des yeux plus beaux, toujours autoritaire, exaltée, douloureuse, elle me réconfortait par cette admiration passionnée, cette envie généreuse et enchantée que ne cessait pas de lui inspirer mon bonheur. Elle trouvait ma maison vaste, mes meubles beaux, mes ressources abondantes; elle trouvait surtout, — et c'est par là qu'elle m'était secourable, — Fabien plein de sagesse, tendre autant qu'on le peut souhaiter et fort remarquable dans ses

moindres paroles; car, satisfaite des apparences, elle ne s'inquiétait jamais d'aller derrière elles chercher ce fond de l'âme qui est la suprême et seule réalité. Elle me dépeignait donc mon mari tel qu'elle savait le voir à travers les tourments de sa solitude et dans la sagesse ou la simplicité de son esprit; je l'écoutais docilement, et ne cessant de me répéter qu'elle avait raison, il m'arrivait d'en être persuadée. Alors je goûtais un grand contentement à reconnaître que de ma sottise seulement, de mon ignorance et des maladresses de mon pauvre jugement venaient toutes les raisons de ma peine, et ranimant ainsi ce misérable amour qui m'était nécessaire, je parvenais quelquefois encore à en tirer un peu de joie.

* * *

Il y avait deux ans que maman était morte quand la vieille Mme Landargues mourut à son tour. Fabien, assez souvent, l'avait revue, mais il n'osait plus m'en parler; il apprit la nouvelle sur la route, un jour, en rentrant de ses visites, et, me l'apportant aussitôt, feignit de ne vouloir me le dire qu'avec ménagement. Quand il vint enfin au bout de ses phrases prudentes et déjà consolatrices, je le regardai tout étonnée :

— Eh! bien, dis-je, elle est morte. D'autres, qui sont meilleurs, vivent moins longtemps. Croyais-tu que j'allais me mettre à pleurer?

Il riposta :

— Quelques larmes seraient décentes : c'était la mère de ton père.

Marchant à travers la chambre, soucieux et la tête basse, il s'interrogeait gravement.

— Je me demande s'il convient que tu paraisses aux obsèques. Elles vont être fort belles.

— Aux obsèques de cette femme!...

— Mon Dieu, dit Fabien, que tu es donc ridicule avec tes surprises et tes exclamations! Tu es de son sang, n'est-ce pas? Et puisque la voici morte, elle ne peut plus s'opposer à ce que tu le proclames un peu plus haut que tu n'as pu le faire jusqu'à présent. Cela ne nuirait ni à toi, ni à moi.

Il comprit cependant que je ne céderais pas, et il en fut mécontent; mais cette mort faisait se lever en lui trop de pen-

sées importantes et agitées pour qu'il s'acharnât sur une seule.

— Soit, condescendit-il, j'assisterai seul à la cérémonie, mais tu dois bien te rendre compte que cette mort forcément changera certaines choses... Je ne parle pas de la fortune. Ton père s'est arrangé assez sottement pour qu'il n'y ait rien à attendre ; je le savais en t'épousant et je ne te reproche rien... Mais il faut profiter de cette circonstance pour bien montrer à tout le monde que la famille Landargues est notre famille, et tu vas me faire le plaisir de préparer ton deuil.

— Mon deuil !

Je m'indignai cette fois jusqu'à la révolte.

— Je ne veux pas... je ne veux pas... Elle nous détestait tous, et je la détestais...

— Oh ! pour cela, dit Fabien venant sur moi et me fixant avec dureté, je tiendrai bon, et d'autant plus que cela ne coûtera pas un sou, puisque tu as encore les robes noires que tu portais pour ta mère.

...Ce n'était pas le premier feu de l'année qui brûlait aujourd'hui dans la cheminée, mais le dernier sans doute, car le temps était doux ; déjà, le matin, par la fenêtre du grenier, j'avais pris à notre acacia quelques fleurs odorantes. Et, considérant ces flammes inutiles, je dis à Fabien, désespérément, comme je le lui avais dit un autre soir :

— Tu ne comprends donc pas !

— Qu'il est irritant, cria-t-il, de s'entendre toujours répéter : Comprends donc ! par une femme qui ne sait jamais rien comprendre !

Il insista de telle sorte, il m'ordonna enfin avec tant de violence d'aller prendre dans l'armoire une de mes robes noires et d'examiner immédiatement quelles réparations pouvaient y être nécessaires, qu'il me fallut bien me soumettre. Et je sus que, dans les jours suivants, il disait à tout le monde en parlant de moi :

— Elle a été très affectée par la mort de sa grand'mère, Mme Landargues.

*
* *

L'étoffe de ma robe était déjà vieille, elle commençait de rougir sous le grand soleil ; cela humiliait Fabien quand il sortait avec moi, et, ne voulant pas faire la dépense de m'ache-

ter une autre robe, qui servirait peu, il me permit au bout de trois mois de quitter le deuil.

J'obéis une fois de plus, simplement et sans ajouter là-dessus aucune parole. Mais les entretiens de Guicharde, l'indulgence satisfaite de ses jugements ne pouvaient plus maintenant m'être d'aucun secours, tandis que, par les longues heures de l'été pesant, assise auprès d'elle, je laissais trop souvent l'aiguille reposer entre mes mains inactives. Toute craquelante de soleil, la maison, pour se défendre, tenait ses volets clos sur les chambres obscures. La sécheresse en cette fin d'août ravageait la terre. Dans les champs, les grands millets à graine noire se desséchaient comme s'ils eussent été touchés par la flamme. Les paysans étaient pris de fièvres subites et quelquefois d'une folie qui les menait sur les routes, hurlants et tournoyants, ou les abattait avec des plaintes animales dans l'herbe roussie des fossés. Un air trop lourd, que ne rafraîchissaient point les nuits éclatantes, ne cessait d'oppresser et de brûler les poumons; et le malaise du corps, se mêlant à celui de l'âme, faisait les journées pleines d'angoisse.

C'est à ce moment que je retrouvai François Landargues un jour, chez Mme Livron à qui j'étais allée rendre visite. Elle n'est point des clientes de Fabien et se contente de lui recommander ses fermiers ou quelques pauvres gens que soutient sa charité; mais il se satisfait de cela, en attendant mieux, et m'enjoint de témoigner à cette vieille dame les plus grands égards.

La maison de Mme Livron, au bas de la côte, possède une terrasse qui est célèbre dans tout le pays. Par-dessus les balustres de pierre blanche et de briques, on voit le Rhône bleu courir et se gonfler. La plaine est au delà avec ses saules gris, ses peupliers souplés, ses herbes pâles, et, quand un souffle de vent passe, courbant dans un même élan la campagne tout entière, frissonnante et couleur d'argent, elle semble courir avec le fleuve et se précipiter dans la mer.

Mme Livron se tenait sur cette terrasse, dans l'ombre épaisse que font six grands platanes mêlant leurs branches et leurs feuilles, avec deux dames amies venues d'Avignon pour la voir; et François Landargues était auprès d'elles. Depuis mon mariage, n'ayant guère cessé de voyager pour ses plaisirs ou sa santé, il vivait loin de Lagarde et je ne l'avais pas revu. Je ne l'avais pas revu depuis le soir d'automne où, près d'un

petit feu de feuilles mortes dont tournoyait vers nous la piquante fumée, il m'avait dit : « A demain! » Et j'avais si bien cessé de penser à lui, après tant de joies vaines et de vaines angoisses, que j'éprouvais seulement à le retrouver un peu de surprise, de l'ennui peut-être, mais nulle autre chose.

Toujours élégant et gardant ce charme irritant qui ne me touchait plus, il avait toutefois beaucoup vieilli. Ses cheveux commençaient de blanchir; il était plus maigre et plus las; et chacun des os de son visage formait, quand il parlait, une luisante et mouvante saillie sous la peau sèche et mince. Ses yeux, plus larges, avaient pris une espèce de fixité fiévreuse et dure. Sa bouche était plus blanche et serrée, et le sourire d'autrefois, qui ne l'avait pas quittée, la tordait aujourd'hui d'une espèce de grimace crispée et continue. A le regarder mieux, il m'effraya presque et je lui trouvai l'air méchant.

M'ayant saluée, il me demanda cérémonieusement de mes nouvelles et répondit à mes questions polies qu'il était extrêmement malade; mais il en avait assez des voyages et ne bougerait plus désormais. A ce moment, Mme Livron s'étant levée pour emmener ses amies jusqu'au bout de la terrasse d'où la vue est plus belle, il vint aussitôt s'asseoir auprès de moi. Et, désinvolte autant que si notre séparation eût daté de la dernière semaine :

— Eh! bien, Alvère, me demanda-t-il, êtes-vous heureuse?

— Très heureuse.

— Ah! remarqua-t-il, vous vous êtes appliquée pour le dire, et cela se voit. Vous ne saurez donc jamais bien dissimuler, ma pauvre enfant. Cependant, vous aurez bientôt trente ans, si je ne me trompe, et vous devriez avoir plus de finesse.

Son ton était bien celui d'autrefois, mais il dédaignait et blessait mieux encore. Et il se fit plus blessant et dédaigneux pour prononcer :

— Votre mari va bien ?

— Très bien.

— Content des affaires? Je veux dire... enfin, oui, content!

— Assez.

— La saison est excellente pour lui. Savez-vous que par cette sécheresse les « launes » se vident, les poissons y meurent et pourrissent dans la vase? Il commence à venir de là des éma-

nations pestilentielles et l'on nous annonce, si ce temps continue, les pires maladies. Voilà de quoi réjouir un médecin qui, comme lui, sait bien entendre son métier.

Ayant insolemment prononcé ce dernier mot, il se tut et commença de me regarder. Mais il vit bien que désormais je n'entendrais plus ce que disait ce regard. Alors, tout irrité, se vengeant aussitôt, et riant d'un petit rire dur qui sautait dans sa gorge :

— J'espère bien que vous avez oublié, — en oubliant tant d'autres choses, — les réflexions que j'ai pu vous faire sur lui. Elles étaient peu indulgentes, si je ne me trompe et je vous en demande pardon... mais je ne pouvais pas prévoir...

Je me levai sans lui répondre et comme Mme Livron me conviait à goûter, je m'approchai avec elle de la petite table où étaient servis, avec du vin muscat et des galettes sèches, les premiers raisins. François Landargues nous suivit, mais il refusa de rien prendre et se retira presque aussitôt.

***

Fabien, quand je revenais de mes visites à Mme Livron, m'interrogeait avec minutie. Il me fallut donc bien lui dire que j'avais rencontré François Landargues et il en parut fort satisfait.

— C'est un heureux hasard, déclara-t-il, très heureux... Romain de Buires que j'ai vu l'autre jour m'avait bien dit qu'il devait revenir, mais je ne pensais pas que ce fût aussi tôt, et je ne pensais surtout pas que tu aurais la chance d'être là le jour même qu'il ferait sa première visite à Mme Livron... Les choses s'arrangent au mieux.

Tirant sa chaise devant la table mise, il ajouta :

— J'avais d'ailleurs prévu tout cela depuis longtemps.

Pendant le repas, il réfléchit et parla peu. Ensuite, renversé dans le fauteuil de paille à dossier dur où il se tenait chaque soir, il continua de se taire. Guicharde, ayant un peu de migraine, dormait déjà. Nous étions seuls. Par la fenêtre entrait cet air brûlant que rien ne pouvait alléger, plus chargé chaque jour de toutes les odeurs malsaines qu'il laissait stagner dans les ruelles étroites; et, dans le bleu nocturne du ciel, où éclatait la lune jaune, se continuait une ardeur sans repos. Fabien souriait longuement aux fumées de sa pipe. Enfin il déclara :

— Tout est bien simple maintenant. Tu vas t'arranger pour revoir François, ce qui n'est pas bien difficile, et tu lui demanderas de venir te rendre visite. Mme Landargues seule empêchait ce rapprochement entre nos familles; mais elle est morte et son intransigeance avec elle. Rien ne s'oppose plus à ce que ton cousin, — le mien par conséquent, fréquente chez nous désormais.

Dans son regard s'affirmait cette volonté bornée et tenace contre quoi toutes mes révoltes étaient inutiles. Je dis simplement :

— Tu te rappelles qu'autrefois...

— Je sais, dit-il, avec quelque impatience, que tu plaisais à François, ce qui est bien naturel, et que vous avez fait ensemble quelques promenades. Mais vous avez été fort convenables et prudents en somme, et je crois bien être la seule personne du pays qui vous ait jamais rencontrés. Tout cela est loin maintenant et ces petites amours ont peu d'importance. Elles s'oublient vite, mais elles laissent généralement derrière elles une sympathie qu'il faut avoir l'intelligence de savoir exploiter. Comprends bien que Fardier est très vieux maintenant et tout au bout de sa course. Mandel intrigue déjà pour le remplacer et non point seulement auprès des Landargues... mais on tient par ceux-là toute la clientèle importante du pays... Eh bien! si nous savons être adroits, ce n'est pas Mandel qui l'emportera, ce sera moi... Comprends cela aussi, et encore...

Il parlait... Je le laissai dire sans plus lui répondre. Mais lasse à la fin et tout irritée :

— Bien... c'est entendu... n'insiste plus. Je demanderai à François de venir ici... je le lui demanderai.

Et certes, je n'entendais point tenir cette promesse. Mais voici que Fabien prit l'habitude chaque soir en rentrant de me chercher par toute la maison avec une grande impatience. Et il me demandait aussitôt :

— Quoi de nouveau?... L'as-tu revu?

Alors, l'exaspération m'empêcha de plus réfléchir. Je ne cherchai point à éviter François Landargues le jour qu'il se retrouva devant moi, et je lui parlai comme il m'était ordonné de le faire. C'était une fois de plus sur la place ronde et près de l'ormeau. Une cloche, à petits coups engourdis et comme

étouffés dans l'air chaud, sonnait la fin de l'office du soir. Des vieilles sortaient de l'église, obscures et chuchotantes, faisant lever la poussière à leurs glissantes semelles. Et le son épais de cette cloche, celui de ces pas traînants, restent mêlés pesamment à l'humiliation qui m'écrasa quand, m'ayant entendue, François posa sur moi son impitoyable regard.

Les calculs de Fabien, son exigence, ma faible révolte et mes soumissions résignées, il pénétrait aussitôt tout cela; il en tirait une gaîté violente et cruelle. Et souhaitant qu'elle me fût évidente, souriant de son méchant sourire, il prit bien soin de laisser d'abord le silence se prolonger entre nous.

— Mais certainement, dit-il enfin, j'irai vous voir... c'est-à-dire...

Il désigna sa maison.

— J'irai quand il vous plaira, vous rendre la visite que vous me devez faire... et que j'attends toujours.

Curieuses, nous épiant, les sombres vieilles rôdaient autour de nous. L'une d'elles, plus hardie, surgit brusquement à nos côtés. Sans doute elle avait pensé ainsi surprendre quelque chose de notre entretien. Mais, s'excusant très humblement, elle dit à François qu'elle voudrait bien lui recommander son fils, désireux de trouver un emploi aux carrières... Il dut lui répondre. Je m'éloignai aussitôt... Et je pus répondre ce soir-là aux pressantes questions de Fabien :

— Je l'ai revu...

— Eh! bien?

— Je ne pense pas qu'il vienne jamais ici.

Alors Fabien s'emporta, déclarant qu'il ne pouvait rien comprendre à ce refus et que j'avais évidemment présenté ma demande avec beaucoup de sottise et de maladresse.

*
* *

Par les journées torrides comme celles que nous subissions alors, il advient quelquefois que l'on voit tout à coup fumer et flamber le foin mis en meule. Le moindre vent qui passe attise cet incendie que n'alluma personne, gonfle, soulève, emporte les brindilles enflammées, et, dangeureusement, les répand au hasard. Ainsi, dans les petites villes resserrées où fermente l'ennui, la calomnie naît sans cause; elle grandit tout à coup, se disperse et retombe, et chacun examine le débris

qui s'est venu poser à sa fenêtre ou sur le banc de son jardin.

Celle qui commença sournoisement de réunir le nom de François et le mien, dut se former aussi de bien peu de chose, peut-être d'un chuchotement de ces vieilles sortant de l'office et qui laissaient au coin de leur bonnet blanc couler un avide regard... Peut-être seulement de cette langueur traînant par toute la ville, inactive et fiévreuse, tant de rêves malsains et de relents décomposés... Toujours est-il que ce mauvais bruit commença de naître et de s'enfler, doucement d'abord, si doucement que l'on n'y pouvait prendre garde. — Un soir, en rentrant, Fabien me demanda presque mécontent :

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais revu Landargues?

— Mais, répondis-je simplement, parce que je ne l'ai pas revu.

— Ah! par exemple! On m'a affirmé que vous étiez passés hier, tous les deux, sur le chemin de la Bastide.

— Et qui donc affirme cela?

— Bernard, le vieux retraité, que j'ai soigné aujourd'hui. Il le tenait du frère de la receveuse des postes.

— Ce n'est qu'une sottise.

Il me crut, et d'ailleurs il n'eût point jugé mauvaise cette rencontre. Mais pourquoi les gens imaginaient-ils de raconter ce qui n'était pas vrai? Cela prouvait qu'ils s'occupaient de nous, et d'une façon maligne, que Fabien n'aimait pas. Et il demeura tout le soir inquiet et étonné.

Il ne tarda point, toutefois, d'oublier cette petite chose comme je l'avais oubliée moi-même; mais il se trouva que la semaine suivante, dans la rue des Licornes que bordent seulement de hauts murs de jardins, je rencontrai de nouveau François Landargues. Il demeurait en ce moment dans sa maison de la place, et, plus malade chaque jour, sans force pour monter bien souvent aux carrières, continuant comme il avait fait pendant ses longues absences d'abandonner à Romain de Buires tout le soin des affaires, il errait dans la ville au soir tombant, promenant ses désœuvrements inquiets et son inquiète fébrilité. Guicharde le croisait ainsi presque chaque jour et notre rencontre une fois de plus n'avait rien que de naturel.

M'ayant aperçue et ne me laissant pas le temps de l'éviter,

il marcha vers moi rapidement et me prit par le bras en me disant bonjour. Je voulus m'écarter ; mais il me serrait avec force. A ce moment, Mlle Tarride ouvrait la petite porte de son jardin ; avec sa bouche toujours ouverte, ses sourcils haut remontés dans son petit front qui se plisse, elle est fort sotte et sans bonté. Elle nous regarda, baissa les yeux aussitôt et fila le long du grand mur.

— Elle emporte la nouvelle, dit François, la nouvelle que nous nous donnons rendez-vous dans les petites rues désertes où ne s'ouvrent point de fenêtres. Grands dieux !... vous aurais-je compromise ?... Mais que dira votre mari ?... Est-il jaloux ?... Alvère, dites-le... ce serait si drôle ! Gourdon jaloux !... Jaloux de moi !... Je me demande vraiment...

Il riait... Soudain il se tut. Une curiosité perverse, un rêve dangereux, s'égaraient dans ses yeux mornes où brûlait la fièvre.

— Vos paroles sont de mauvais goût. Elles me déplaisent, lui dis-je sèchement.

Je le quittai ainsi et, pour ne plus le revoir, prétextant de cette chaleur qui me rendait un peu malade, pendant quelques jours je ne sortis plus de la maison. Mais Guicharde m'apprit que François Landargues, changeant de caprice, était retourné s'installer dans sa maison de la Cloche, et je m'en allais alors quelquefois, avec ma sœur, m'asseoir au soir tombant dans le jardin de la maison Mondragone, qui est ouvert pendant les beaux jours aux habitants de la ville. Dans l'air trop lourd, la bonne odeur verte qui monte des feuillages nocturnes ne parvenait pas à s'exhaler des buis métalliques et des platanes desséchés. Quelques vieilles près de nous se ramassaient sur les bancs. Je pensais quelquefois avoir leur âge. Guicharde, entre ses doigts, tournait de petites feuilles craquelantes et consumées. Nous ne disions rien.

Les quelques amis que nous pouvions avoir étaient partis pour la montagne. La ville était vide. Rien ne paraissait plus traîner de ce méchant bruit qui, mêlant mon nom à celui de François, s'en était allé comme tant d'autres commérages... Pourquoi donc, dans cette grande tranquillité, oppressante et morne, Fabien commença-t-il soudain de se montrer tout plein d'une aigre inquiétude ? Sans doute, il ne pouvait me faire aucun reproche précis, et, paisiblement persuadé qu'il

m'inspirait tout l'amour nécessaire, il ne souffrait point dans sa jalousie; mais en rentrant il m'interrogeait quotidiennement sur l'emploi de ma journée avec une minutie âpre et qui m'eût impatientée si j'avais senti moins de fatigue. Pendant les repas, il parlait à peine. Soudain ses sourcils se contractaient, il baissait la tête; sans raison, son poing tout à coup faisait trembler la table; avant même que nous n'eussions terminé, se levant brusquement, il se mettait à marcher à travers la salle et quelquefois son pied heurtait le sol si fortement que des carreaux, tremblant dans leur alvéole de ciment, montait un petit nuage de poudre rougeâtre et vaporeux.

— Mais qu'a-t-il donc? Que peut-il se passer? demandais-je à Guicharde quand nous étions seules.

Elle s'étonnait et s'effrayait avec moi. L'irritation de Fabien était telle que nous n'osions là-dessus lui dire aucune parole; elle croissait chaque jour. Ses gestes, mesurés d'ordinaire, devenaient brusques et comme incohérents. Il renversait une chaise en voulant l'écarter. Un soir, en se versant à boire, il brisa son verre. Une rage presque haineuse, sournoise cependant et qui savait se contenir, luisait quelquefois dans ses yeux, et son visage se gonflait alors et se tachait de rougeurs enfiévrées.

— Il doit être malade, expliquait Guicharde; la route en ce moment brûle les yeux, et il disait hier qu'en menant sa voiture il avait senti comme un étourdissement.

*
* *

Ma sœur, à Lagarde, s'est fait une amie, une seule, mais qu'elle affectionne. C'est une demoiselle Jeanniot, âgée de près de cinquante ans, fort vive et intelligente, curieuse de tout. De longs bandeaux coulent au long de son visage, qui est lisse et paisible comme celui des saintes en cire. Dans sa vieille maison de la rue Puits-aux-Bœufs, sur la table du vaste et humide salon, une collation est toujours prête pour les visiteurs toujours attendus. Ils sont nombreux, quotidiens, et lui portent des quatre coins de la ville les nouvelles dont elle est avide, mais qu'elle sait ensuite ne répandre que prudemment.

Guicharde, quand elle va la voir, s'y installe pour l'après-

dîner. Or, un jour de ce mauvais été qu'elle était partie ainsi, emportant son ouvrage, elle me revint dès trois heures; et, sous la sueur qui luisait à ses joues, son visage était tout animé d'une indignation qui me surprit. Elle arracha son chapeau et le jeta sur la table; elle battit l'air devant elle de son petit éventail noir, et elle me déclara :

— Ce François Landargues est un misérable.

Je ne fus pas étonnée. Il me semblait maintenant que, depuis quelques jours, dans mon inquiétude, je ne cessais point d'attendre que l'on prononçât ce nom. Je demandai simplement :

— Qu'y a-t-il encore?

Alors, s'asseyant, elle tira sa chaise tout près de moi et me rapporta ce que Mlle Jeanniot connaissait depuis une semaine et s'était aujourd'hui décidée à lui apprendre. Elle le tenait d'un de ses neveux qui fréquentait des amis de Landargues et de Romain de Buires, d'une autre personne encore et d'une troisième. Mais ces petits détails ne sont plus dans mon esprit. Je me rappelle seulement les paroles, et non point le chemin qu'elles avaient dû prendre pour venir jusqu'à moi. Je tenais encore mon aiguille. Toute machinale, regardant bien loin, j'en piquais à petits coups la toile abandonnée sur mes genoux. Et dans la pénombre de la pièce chaude, aux volets clos, j'entendais frémir à mon oreille la voix de Guicharde.

François Landargues se vantait, paraît-il, de mon amour pour lui... L'aventure, laissait-il entendre, était agréable, et il ajouta en riant que Fabien Gourdon n'était ou ne pouvait être un bien dangereux obstacle. Ces calomnies, Mlle Jeanniot l'affirmait, ne dépassaient pas un certain monde où l'on avait le bon goût de les juger indignes et de les arrêter. Elles ne pouvaient me toucher, et l'impudent cynisme de François Landargues était dans toute cette affaire la seule chose dont on se scandalisât.

— C'est un misérable, répétait Guicharde, un misérable et un fou. Comment peut-il parler ainsi?... Pourquoi?...

Mais je continuai de n'être pas étonnée... Je me rappelai ce regard ennuyé de malade et ce que j'y avais vu soudain monter d'animation perverse et de méchanceté grandissante, tandis que François me demandait : « Votre mari est-il jaloux? Jaloux de moi... ce serait si drôle! » Ce serait drôle, en effet,

de savoir ce que deviendraient en un tel cas la soumission et la déférence de ce Fabien Gourdon, dont on pouvait quand on s'appelait M. Landargues, se moquer si bien... Que ferait-il? Tout le jeu était là. Et François jugeait bon d'y amuser ses désœuvrements, se souciant peu que l'insulte m'atteignît, mais prenant grand soin évidemment que tous les propos qu'il tenait vinssent aux oreilles de Fabien. Oui, je comprenais cela... Je comprenais aussi d'autres choses, et quand Guicharde répéta pour la dernière fois peut-être :

— Il est fou! Que dirait Fabien, s'il venait à savoir?

— Mais je crois qu'il le sait, dis-je d'une voix si lente qu'elle paraissait tranquille.

— Allons donc! s'indigna-t-elle.

— Il sait... il sait... et ma voix continuait de traîner parce qu'en disant ces petits mots, je pensais à trop de choses... Je le crois... j'en suis même sûre... Mais il n'osera jamais rien dire à François Landargues... jamais.

— Cependant... murmura-t-elle, plus effrayée peut-être de cette supposition que de toutes les autres...

Mille petits bruits craquelaient le silence. Il semblait que l'on entendît se fendre et grésiller sous le soleil les tuiles du vieux toit.

— Écoute... ce soir même... ce soir... devant lui... je ferai une allusion à toutes ces vilenies... Nous verrons bien...

— Ah!... comme tu voudras.

Guicharde hésitait encore.

— Mais si c'est par moi, cependant, qu'il vient à apprendre... qu'arrivera-t-il?

— Rien... rien... sois tranquille...

— J'ai presque peur.

— Et de quoi donc?

— Je ne sais pas...

— Alors?

De longues minutes passaient entre nos courtes phrases. S'éveillant tout à coup, une colombe, captive dans sa cage d'osier, au mur de la maison voisine, fit rouler dans l'air sa plainte obsédante et qui ne cessa plus... Une angoisse singulière descendait sur nous...

*
* *

Le soir de ce jour-là, commença de se former à l'horizon la buée lourde qui annonce les grands orages de l'automne; et quand nous fûmes à table, Guicharde, pour n'être point tentée de dire tout de suite autre chose, demanda d'abord à Fabien :

— Pensez-vous enfin que nous ayons la pluie ?

— Je n'en sais rien, dit-il.

— Il serait grand temps...

— Évidemment.

Et, coupant son pain, il le fit avec une violence si maladroite qu'il s'entailla le bout du doigt.

— Laisse donc ! ordonna-t-il comme je me levais pour aller chercher un bol et un peu de linge.

Rageusement, il tamponnait la plaie avec sa serviette que couvrirent aussitôt de larges taches de sang. Guicharde était superstitieuse. Elle me regarda, et je vis bien que maintenant, avant de parler, elle hésitait davantage... Cependant elle avait aujourd'hui senti trop d'indignation pour se pouvoir entièrement contenir. Ses gestes peu à peu s'énervaient à leur tour. Au dessert enfin, comme Adélaïde venait de quitter la salle, ayant posé sur la table un grand plat d'amandes fraîches, elle se décida :

— Fabien, dit-elle résolument, savez-vous ce que l'on m'a raconté aujourd'hui ?...

Il parut inquiet et la regarda.

— C'est à propos de François Landargues, continua ma sœur... Il parle de vous, paraît-il.

Aussitôt, le regard de Fabien, qui s'était détourné, revint sur elle; cette fois, il était presque haineux, lourd de violences comme un coup au visage.

— Taisez-vous, cria-t-il. Taisez-vous.

Il se leva, mais il restait debout devant la table; une espèce de frisson le secouait et, tout immobile qu'il fût, il avait l'air de se débattre. Je l'observais tranquillement. Un papillon épais tournait autour de la lampe, et ma pensée comme lui était incertaine et lourde dans cette atmosphère de tourment et d'orage.

— ... Vous êtes renseigné... je le vois. — Et Guicharde maintenant n'était plus prudente, mais se laissait empor-

ter. — Alors que pensez-vous faire? Cela ne peut continuer.

— Taisez-vous, répéta Fabien.

Comme à son tour elle s'était levée, il marcha sur elle; il la prit aux poignets; et sans que, toute effrayée, elle eût prononcé une seule parole :

— Taisez-vous! dit-il une troisième fois, mais très bas, d'une voix rauque et qui s'étranglait. Est-ce que vous perdez la tête? Vous ne le voyez donc pas que, depuis des jours et des jours, je me contiens pour ne pas faire un malheur...

Et, furieusement, il la repoussa. Il n'avait pas lâché sa serviette qui pendait toute sanglante à sa main gauche. Soudain, la chiffonnant avec rage, il la jeta à ses pieds, et son poing serré avait l'air de s'abattre sur un visage exécré. Un instant il tourna sur lui-même, haletant, hésitant, exaspéré. Enfin, claquant les portes, il alla s'enfermer dans son cabinet... et nous écoutions dégringoler les menus gravats, derrière le papier gonflé par la chaleur, le long des vieux murs tout ébranlés par la violence de cette sortie.

— Oh! dit Guicharde, venant se presser contre moi... tu vois bien qu'il fallait avoir peur... Qu'est-ce qui arrivera maintenant? Il avait la mort dans les yeux...

Je demeurai tout indifférente.

— Ne t'inquiète donc pas... Je le connais trop... Ses emportements signifient peu de chose.

Et tranquillement, commençant d'ouvrir quelques amandes, je mis un peu de sel au coin de mon assiette pour qu'elles y prissent plus de goût.

*
* *

Malgré ce beau calme que je pensais avoir, il me fut, après une telle scène, impossible de dormir. N'osant allumer la lampe par crainte de réveiller Fabien, tout anéanti dans son lourd sommeil, j'implorai le secours d'une rumeur au loin qui permît à mon esprit fatigué de se distraire à la suivre. Vainement. Ces nuits de province sont les plus mortes de toutes. Dans la campagne même, le froissement des feuilles, l'aboiement d'un chien, le cri du mulot, la plainte argentée du grillon sous les herbes, mettent, dans ces heures obscures, l'animation secrète des mille petites vies qui s'inquiètent et qui veillent. Mais des pierres et des murs, des grosses portes

bien closes, des lourds volets, ne monte, à travers le silence des rues désertes, qu'un plus pesant silence.

Le subissant jusqu'à m'en sentir étourdie, je laissai donc, sans fermer les yeux, se traîner cette trop longue nuit. Et voici que soudain, deux heures venant de sonner, je fus comme soulagée d'entendre au loin, très loin, un pas qui marchait vite et qui sonnait durement.

Je me dressai pour mieux l'entendre. Amoureux attardé ou travailleur trop matinal? Délaissant un instant mes tourments, je m'amusais à de petites imaginations. Le pas approchait rapidement. A présent il semblait courir... Je n'imaginais plus rien... Une espèce d'angoisse commença de me faire trembler... j'attendais... le pas allait-il venir jusqu'à notre porte?

Il y vint et s'arrêta. Aussitôt le marteau retomba avec force trois fois de suite, et je criai :

— Fabien... Fabien!

Ce n'était pas la première fois que semblable réveil nous surprenait en pleine nuit. Fabien, habitué à ces alertes, eut tout de suite les yeux ouverts, le cerveau lucide.

— Eh bien, dit-il, on vient me chercher pour un malade. Ce n'est pas la peine de crier comme une affolée.

Calme, il alluma la lampe. Tandis qu'il attendait avec une insupportable patience que la petite flamme eût achevé de couronner la mèche ronde, le marteau résonna de nouveau cinq ou six fois, et les coups précipités, ne se détachant pas l'un de l'autre, faisaient un seul roulement bondissant et tragique.

— Vite, Fabien, vite!

— Que tu es ridicule! dit-il simplement.

Il s'habilla, prit le temps d'ouvrir l'armoire pour y prendre un foulard qu'il se noua autour du cou; il sortit enfin, emportant la lampe, et descendit l'escalier tranquillement, tandis que le marteau, sur la porte, recommençait de frapper éperdument. Presque aussitôt, Guicharde, son bougeoir à la main, entra dans ma chambre :

— Ah! me dit-elle, ton mari est descendu enfin. Je croyais qu'il n'entendait pas. Et cependant quel tapage!

Je demandai :

— Il t'a réveillée?

— Je ne dormais pas, dit-elle.

Et elle vint s'asseoir sur mon lit.

Je me penchai vers son épaule; mais, comme mon front allait s'y appuyer, elle tressaillit et se mit debout. Fabien en courant remontait l'escalier. Il ordonna, d'une voix troublée et rauque :

— Mes chaussures... mon manteau... ma casquette... vite.

Je me levai en hâte. Son visage, éclairé seulement par la bougie de Guicharde et tout creusé de grandes ombres, me paraissait redoutable. Tout en me précipitant vers le cabinet de toilette, je demandai :

— Qui est malade?

Il répéta :

— Vite.

Et il s'appuyait tout haletant contre le mur.

— Voulez-vous que j'aille ouvrir la remise? proposa Guicharde.

Déjà il laçait à la diable, ne prenant qu'un crochet sur trois, les grosses chaussures en cuir de bœuf que je venais de lui remettre et qui servaient pour ses courses nocturnes.

— Je ne prends pas la voiture... c'est tout près... ou du moins... pas loin.

Une émotion que je ne pouvais comprendre essouflait sa voix et faisait ses gestes désordonnés. Je demandai encore :

— Qui est malade?

Il me regarda : mais ses yeux un peu fixes ne me voyaient pas. Enfin ses paupières battirent nerveusement et se détournant sans me répondre :

— Ma trousse, dit-il, jetant cet ordre à Guicharde. La petite trousse avec les aiguilles; et la boîte noire qui est dans le placard, derrière le bureau. Voilà la clef.

— La noire? répéta Guicharde prudente, sachant que chacune des quatre boîtes enfermées dans ce placard contenait des produits différents...

— Oui... la noire... vite.

Elle sortit. Je courus derrière elle. En bas, dans le vestibule, la lampe posée sur une petite table éclairait un vieil homme qui se tenait debout, les bras croisés. Bien qu'il y eût là trois chaises toujours prêtes pour ceux qui attendaient, il ne voulait pas s'asseoir tant son impatience était grande, et le talon de son gros soulier paysan ne cessant de battre la dalle, cet homme semblait tout agité d'un tremblement continu qui

le secouait jusqu'aux épaules et jusqu'au bout de ses grandes mains, stupidement pendantes à son côté et comme écartées d'épouvante.

— Pardon, dit Guicharde en passant devant lui, j'ai besoin un instant de la lumière.

Elle prit la lampe pour aller dans le cabinet de Fabien et je demeurai dans l'ombre auprès de cet homme qui tremblait. Mon frisson, comme le sien, ne cessait pas. Et le bruit continu de son talon sur les dalles blessait mes nerfs au point que je crus dire très bas :

— Taisez-vous... oh ! taisez-vous !

Sans doute, je ne prononçai pas ces paroles. Mais je demandai, et ce fut aussi très bas :

— Qui est malade ?

— M. François Landargues, dit l'homme brièvement. Une crise comme jamais... J'ai couru chez M. Fardier... Il était avec un autre malade... loin... dans les Iles... Alors M. Romain m'a dit qu'il fallait venir ici.

Il eut un dernier coup de talon, plus furieux, et commença de marcher vers la porte.

— Ah ! mais qu'il se dépêche, le docteur !... Ces crises-là, on y reste, si c'est pas soigné à temps.

— Il va venir..., dis-je, il vient.

Et je m'en allai vers la lumière qui passait sous la porte du cabinet. J'entrai. Je m'appuyai au bord de la table.

— Guicharde... C'est pour François Landargues qu'on est venu le chercher !...

Elle s'appliquait en ce moment à serrer une courroie qui liait ensemble la boîte noire et la trousse. Elle leva brusquement la tête et l'ardillon de la boucle se mit à danser devant les petits trous ronds percés dans le cuir sans pouvoir entrer dans aucun d'eux.

— Oh !... dit-elle sourdement et tout épouvantée, mais c'est impossible !... c'est une chose impossible !... Pourquoi est-on venu le chercher ?... Il y a d'autres docteurs à Lagarde... Mandel n'habite pas bien loin... Il faut que cet homme aille jusque là. Je vais lui dire.

Et, se précipitant aussitôt, elle heurta Fabien qui venait d'entrer ; il l'avait entendue.

— Qu'est-ce que vous allez dire ? demanda-t-il brutalement,

et de quoi donc vous mêlez-vous? Est-ce que tout est prêt?

Lui-même acheva de boucler la courroie, mais ses mains étaient plus nerveuses encore et maladroites que les mains de Guicharde. Enfin ce fut prêt. Il mit le paquet sous son bras, boutonna précipitamment son manteau et, nous voyant l'une et l'autre tout interdites :

— Qu'est-ce que vous avez, cria-t-il, de quoi vous étonnez-vous? Est-ce que je ne fais pas mon devoir?

La porte du cabinet claqua derrière lui et, aussitôt après, la porte de l'entrée. Je m'appuyai encore à la table et Guicharde était debout de l'autre côté. La lampe qui contenait peu de pétrole commençait de charbonner. Je regardais fixement sa mèche grésillante où se soulevait par moments une pauvre flamme épuisée. Il en venait une odeur atroce qui se mêlait à l'odeur de toutes les drogues et de tous les poisons contenus dans le petit placard dont la porte était restée ouverte.

— Il est sublime! soupira enfin Guicharde avec son exaltation habituelle.

— Qui cela? demandai-je déconcertée.

— Mais ton mari, dit-elle, ton mari.... Et elle avança de trois pas pour venir me secouer. —Tu dors, Alvère? Ne regarde donc pas la lumière de cette façon. Tu seras ensuite tout éblouie.

Elle répéta, joignant et serrant ses mains maigres qui devenaient peu à peu comme des mains de servante, avec une peau rude et de grosses veines en saillie :

— Hier, il détestait cet homme... Je le voyais bien... il l'aurait tué... Et maintenant... parce que c'est son devoir... Il a bien dit cela, et c'est très beau.

Je ne bougeai pas. Alors, elle vint me prendre par le bras.

— Viens... Essayons de dormir un peu... Ah!... j'ai le cœur plus léger! Il me semble que cela va tout arranger... François Landargues fera des excuses... Fabien pardonnera.

Sa vive et simple imagination l'emportait déjà. Elle rentra dans sa chambre et moi dans la mienne. Je me jetai sur mon lit.

Je voulais ne rien redouter... ne rien espérer... ne penser à rien... Cependant, bien plus encore que tout à l'heure, l'ombre était pesante à mon insomnie et j'agitais la main quelquefois comme pour soulever cette ombre de mon visage. Enfin, une

morne vapeur commença de paraître et de s'élargir au cadre de ma fenêtre. Un peu plus tard, une carriole bondit sur les pavés dans un grand tapage de ferraille mal jointe et de pots en métal se heurtant l'un à l'autre. — La laitière de la Bastide... Il est donc six heures... six heures déjà! Pourquoi Fabien n'est-il pas rentré? — La vapeur blanche aux fentes des volets de bois était devenue du soleil et, par toute la rue des Massacres, tous les autres volets claquaient le long des murs. Au-dessous de moi, j'entendais Adélaïde qui tirait les meubles pour balayer la salle. Elle parlait par la fenêtre à des femmes qui passaient; elle disait : « Il fait beau temps. » Je me levai à mon tour.

A ce moment, j'entendis ouvrir avec violence la porte de l'entrée. Elle retomba presque aussitôt, et si lourdement que ce fut bien sûr la muraille elle-même qui l'avait rabattue. Ce fut bref, et celui qui venait d'entrer avait dû se glisser bien précipitamment entre les deux bonds de cette porte claquante. Qu'avait-il à nous dire pour montrer tant de hâte? J'attendais... mais tout de suite la patience me manqua et je criai :

— Fabien!

Il ne me répondit pas, et je fus bien surprise de ne pas l'entendre monter, ce qu'il faisait toujours assez bruyamment. Alors, je demandai à Guicharde qui venait d'ouvrir la fenêtre du palier et restait là comme une chatte, une longue chatte noiraude et maigre, à cligner des yeux dans le soleil matinal :

— Qui est donc entré? Je croyais que c'était Fabien.

— C'est lui, dit-elle, mais il s'est enfermé dans son bureau.

— Enfermé!... pourquoi?

— Je n'en sais rien... Je me demande comment les choses se sont passées?... As-tu dormi un peu?..

— Faut-il des raisins, criait Adélaïde dans la cage de l'escalier. Ils sont à douze sous. Et puis voilà Milo qui vient avec des anguilles. En voudrez-vous?

— Je descends, dit Guicharde, je descends. — Et se tournant vers moi : Paresseuse, dépêche-toi donc de faire ta toilette. Fabien nous racontera, pendant le déjeuner...

Je lui obéis. Des pigeons se promenaient sur le toit. Quand cessait le bruit frais de l'eau ruisselante autour de moi, j'entendais le petit bruit griffu de leurs pattes sèches sur les tuiles desséchées.

— Pourquoi Fabien n'est-il pas monté encore? Que fait-il? — Une buée lourde enveloppait le soleil. Je respirais avec peine, mes mains brûlaient. Enfin, je fus prête avec ma robe de tous les jours, en grosse toile à rayures grises bien serrées, correcte et peu salissante. « Est-il encore dans son cabinet? ». Et dans mon anxieuse curiosité l'idée me vint de le surprendre. Du temps d'un Gourdon qui était notaire, cette même pièce qui faisait aujourd'hui le cabinet de Fabien servait d'étude. Afin de pouvoir surveiller les clercs, on avait aménagé dans l'escalier, au ras de la quinzième marche en descendant, un petit judas qui se trouvait, dans l'étude, percer le mur non loin du plafond. Je sortis de ma chambre et quand j'eus atteint cette quinzième marche, je me mis à genoux sur le bois bien ciré.

Le loquet un peu rouillé, mais fragile, ne grinça pas sous ma main prudente. Et d'abord je sentis une odeur nauséabonde, celle de la lampe qui durant une heure de nuit avait charbonné et fumé dans cette pièce. La fenêtre n'avait pas été ouverte; les volets demeuraient appliqués aux vitres, mais pas très hermétiquement et dans toute cette ombre glissait un jour suffisant pour qu'il me fût possible de distinguer mon mari assis devant sa table et la tête dans ses deux mains. Un des minces rayons qui traversaient la pièce suspendait au-dessus de ces mains ses dansantes poussières, et ces mains, terriblement lumineuses et pâles, étaient la seule chose qui se distinguât bien au-dessus de l'être confus, replié sur soi-même et tout anéanti. Je pensai :

— Il s'est endormi.

Mais ces mains n'étaient point les mains paisibles dans lesquelles un front abandonné cherche son repos. Elles se tordaient, ou plutôt elles s'étaient tordues; elles se pressaient ou plutôt elles avaient dû se presser. Maintenant elles ne bougeaient plus, mais leur crispation immobile, la saillie plus blanche des os à l'angle des doigts repliés exprimaient quelque chose d'effrayant... Et, les ayant bien regardées, je sentis que mes mains se pressaient et se tordaient à leur tour. Je voulais courir, mais je ne pus achever de descendre l'escalier qu'avec une lenteur extrême en m'appuyant à la rampe.

Dans la salle à manger les tasses de grosse faïence étaient disposées sur la nappe à carreaux bleus avec le beurre et le

pain. Cette pièce donnait sur la rue des Massacres. A travers les rideaux d'étamine un peu fanée on voyait passer les marchandes qui criaient la figue et l'amande fraîche, les beaux œufs et les pommes; et Guicharde était là, debout, avec des yeux qui avaient peur et un visage pâle, si pâle! effrayant dans la grande lumière comme étaient effrayantes dans l'ombre de la pièce voisine les mains pâles de mon mari.

Quelle stupeur s'était donc abattue sur la maison tout entière? Mais il me fallait maintenant l'éprouver. Je sentis cette stupeur tournoyer en moi-même. Je compris... Et je crois bien que ma plainte s'éleva et que je tendis en avant mes deux mains ouvertes avant même que Guicharde, me voyant entrer, n'eût prononcé :

— François Landargues est mort cette nuit!

— Il est mort!

Je pus faire le tour de la table et je vins tout près d'elle.

— Guicharde, comment est-il mort?

— Je ne sais pas.

Sa voix passait à peine entre ses lèvres serrées. Mais elle savait... je voyais bien qu'elle savait. Ah! que pouvait-elle savoir?

— Par pitié, dis-le!

A ce moment elle dut s'asseoir, et cette défaillance chez ma forte Guicharde défit ce peu de courage auquel je m'essayais. Je m'affolai tout à fait et je suppliai, penchée sur son épaule :

— Dis-le... dis-le...

— Ah! qu'est-ce que je peux dire? La crise a été d'une gravité exceptionnelle, et peut-être bien qu'il serait mort tout de même. Mais enfin... Le docteur Fardier est arrivé plus tard... un peu plus tard... trop tard... Et peut-être que Fabien s'est trompé de piqûre...

— Exprès!... criai-je, il l'a fait exprès!

Son geste fut vague.

Son geste fut vague, mais il y avait quelque chose de terrible dans la lenteur de ses paroles.

— Mais non... voyons... on dit seulement... maladroit.

— Qui ose parler de cela?... qui donc?

— Mais tout le monde, cria-t-elle, me montrant la rue d'un grand geste et parvenant enfin à sangloter.

*
* *

... Je m'écartai de la fenêtre et j'eus envie de demander que l'on fermât les rideaux. Ces commères avec leurs paniers au bras et les quelques dames dont je distinguais l'ombrelle ou le chapeau ne venaient-elles pas pour s'assembler devant ma porte et la montrer du doigt? La discrétion que mettait Adélaïde à ne point poser le lait sur la table à l'heure habituelle me sembla, tout injurieuse, n'être que son obéissance à l'indignation générale. Sans doute cette fille avait déjà quitté la maison et nous étions seules, Guicharde et moi, seules avec l'homme qui, dans la pièce voisine, serrait ses deux mains sur son front...

— Qu'est-ce que tu crois, toi?... Pour moi, il l'a fait exprès... j'en suis sûre... Il l'a tué exprès... Il l'a tué.

C'est Guicharde, relevée et s'appuyant à moi, qui soufflait ces mots contre ma joue. Oh! ma Guicharde tout à la fois emportée et raisonnable, ne voyant rien que simplement, mais aussi avec violence. La vie l'agitait comme une main dans un bassin étroit fait aller et venir les petites vagues de l'un à l'autre bord. Cette nuit elle trouvait mon mari sublime parce qu'il avait prononcé quelques paroles qui pouvaient le paraître, et maintenant, avec la même passion, elle décidait dans son épouvante :

— Il l'a tué.

— Tu le crois, Guicharde, tu le crois?

Tout bas, je disais à mon tour :

— Il a tué!.. il a tué!.. Fabien Gourdon, le docteur Gourdon mon mari, a tué... Il a *osé* tuer monsieur François Landargues.

Et je demandai encore :

— Tu le crois, Guicharde? tu le crois?

Déjà, regrettant ses paroles, elle recommençait de dire : « Je ne sais pas. » Mais sans plus l'interroger, je lui saisis la main parce que derrière la vitre j'avais vu trois femmes qui s'arrêtaient. Elles me semblaient observer la maison. J'avais peur de leur regard, peur aussi de me sentir trop près de Fabien.

— Allons-nous en!

— Où cela?

— Viens!

Je l'entraînai. Fabien, d'un instant à l'autre, pouvait entrer dans ma chambre, et je ne songeai point à m'y réfugier.

Nous montâmes les deux étages. Tout au fond du vieux grenier des planches recouvertes d'une peinture à la chaux formaient une petite chambre où nous avions relégué quelques meubles qui nous venaient de maman et que Fabien n'avait point jugés dignes d'être vus dans sa maison. Il y avait au-dedans de la porte un pauvre verrou dont les clous ne tenaient plus. Je le poussai cependant. La buée orageuse, plus blanche et lourde que la veille, recommençait de tendre le ciel; par la lucarne sans vitres, dont le volet pendait sur son gond rouillé, entrait et s'amassait dans ce réduit la plus suffocante chaleur.

Guicharde s'assit sur la petite chaise où s'asseyait maman pour apprendre de son oncle Jarny à tenir les livres, et moi sur une caisse qui renfermait ses pauvres robes noires et son dernier chapeau. Nous ne disions plus rien et rien au-dessous de nous ne bougeait dans la maison silencieuse. Vers midi, le marché ayant pris fin, les rumeurs qui nous venaient par-dessus les arbres et les murs, s'en allèrent par tous les chemins de la campagne. Alors, juste au-dessous de nous, le bruit pressé d'un moteur haleta dans ce silence. J'entendis grincer la grosse serrure de notre porte charretière. La trompe gémit à l'angle de la rue.

— Il s'en va, dis-je à Guicharde

— Ah! qu'il s'en aille!

Et nous respirions mieux malgré l'orage qui déjà était sur nous. Il stagna cependant plus de deux heures avant que d'éclater. Voyant le ciel s'assombrir, je murmurais de temps en temps :

— C'est la nuit, déjà la nuit!

— Mais non, disait Guicharde, il est trois heures seulement, il est quatre heures.

Enfin le premier éclair enflamma notre lucarne, et les toits au delà, et tout l'horizon. Le ciel entier croula dans un grondement formidable et prolongé. Les premières gouttes, pesantes, pressées, crépitaient si violemment sur les tuiles, au-dessus de nous, qu'elles semblaient les rompre en éclats. — Je n'aime pas l'orage; quand il vient, je ne puis le supporter qu'en me réfugiant dans les pièces basses de la maison et je demande plus de six fois à Adélaïde si toutes les fenêtres sont bien fermées. Mais, ce jour maudit, je ne pouvais recevoir du dehors et sentir

dans ma chair aucune frayeur. Je ne cessais pas d'entendre un tumulte plus fort que ce bruit que font les nuages; je ne cessais d'être éblouie par une lumière plus effrayante.

— As-tu peur?... demandait Guicharde étonnée de mon calme. Veux-tu descendre?

— Non... non... je n'ai pas peur... nous sommes bien ici.

Mais voici que quelqu'un essaya d'ouvrir notre porte et, n'y parvenant point, la heurta d'un doigt pressé. Alors cette frayeur qui m'empêchait si bien d'être effrayée par l'orage, me mit debout toute haletante. Je criai :

— Va-t'en! va-t'en!

— Mais tu es folle, dit Guicharde... tu es folle, ce n'est pas...

— C'est Adélaïde, cria la jeune voix de notre servante. Voyons, mesdames, est-ce que c'est sérieux de rester là-haut par un temps pareil? Et puis de n'avoir pas mangé de toute la journée?

Elle continuait, après que Guicharde eut ouvert la porte :

— Et pourquoi tant d'affaires... je vous demande un peu!... M. François Lardargues est mort, et après?... Comme on disait tantôt chez Mme Favier l'épicière, c'est des histoires qui arrivent tous les jours aux médecins... Et comme on disait encore : sûr que c'est embêtant pour le docteur Gourdon... vexant, si vous voulez... mais pas plus...

— Pas plus... répéta Guicharde, songeuse.

Et le simple bon sens de ces paroles la réconfortait déjà.

— Elle a raison... elle m'a fait du bien, disait-elle tandis que nous descendions l'escalier derrière Adélaïde. — Cette fille avait montré de l'héroïsme en venant par ce temps nous chercher sous le toit et dans sa frayeur des coups de tonnerre elle dégringolait maintenant trois marches à la fois.

Elle nous avait dressé, dans la cuisine bien close, un petit couvert. Je pris seulement un peu de thé. Mais l'appétit revenait à Guicharde. Les phrases rudes et sensées d'Adélaïde continuaient de la rassurer et il lui devenait peu à peu évident que cette mort de François Landargues était pour tout le monde prévue et naturelle. — Nous avions été bien ridicules de ne pas tout de suite la juger ainsi; et elle me le dit tout bas avant qu'une demi-heure n'eût passé, souriant presque, tant elle commençait à sentir de soulagement.

L'orage s'apaisait. Vers sept heures, nous nous décidâmes à ouvrir les fenêtres et je sortis de la cuisine. Alors je tressaillis

en voyant Fabien dans le vestibule. Sans doute il venait à l'instant de rentrer. Ses vêtements et son visage étaient ruisselants d'eau. Il me demanda précipitamment :

— Qui est venu aujourd'hui ?

— Mais personne... personne.

*
* *

Aussitôt il monta dans notre chambre où je ne voulus pas entrer; Guicharde, cette nuit-là, me garda auprès d'elle. Rassurée à demi, elle voulut me persuader qu'il fallait l'être complètement; et, tout en me démontrant l'absurdité de nos premières angoisses, brisée de fatigue, elle commença de s'endormir. Mais je fermai les yeux à l'aube seulement, et quand je m'éveillai ma sœur n'était plus là.

Elle ne tarda pas à remonter, et je la vis toute animée : elle avait déjeuné en face de Fabien, qui paraissait très ennuyé, mais, jugeait-elle, assez calme en somme, plus calme qu'il n'était depuis bien des jours. Naturellement, elle ne l'avait interrogé sur rien et ils avaient parlé seulement du pain, qui était mal cuit ce matin-là, et d'une planche du buffet que les souris avaient rongée pendant la nuit.

— Il pense comme moi qu'il nous faudrait un chat. Je ne les aime pas, mais dans une maison aussi vieille que celle-ci on ne saurait s'en passer.

Laissant ce sujet, elle me rapporta les nouvelles déjà recueillies par Adélaïde pendant ses courses matinales. Toute la ville naturellement ne s'entretenait que de François Landargues; mais à courir les rues comme ils faisaient depuis la veille, tant de commérages s'étaient déformés. Pour certains, aujourd'hui, Fardier seul se trouvait à la Cloche au moment de cette agonie, et, dans son affolement, il avait fait appeler non seulement Fabien, mais le docteur Mandel. D'autres racontaient comme le père de François était mort, aussi brusquement et presque au même âge. Et l'on s'intéressait surtout à Romain de Buires qui se trouvait recueillir un héritage considérable, et qu'il était vraiment bien chanceux de n'avoir pas attendu plus longtemps.

— Tu vois, me répétait Guicharde, tu vois bien, personne ne songe à ces sottises qui nous avaient, hier, si absurdement effrayées.

Maternelle, et me voyant encore accablée, elle s'était mise à me coiffer comme elle faisait dans mon enfance ; les bras abandonnés sur mes genoux, je regardais dans la glace mon visage si pâle et mes yeux toujours effrayés... Or, tandis que Guicharde fixait la dernière épingle, Adélaïde en courant monta nous dire que le docteur Fardier venait d'arriver et que Fabien s'était enfermé avec lui dans son cabinet.

— Sans doute, dit Guicharde, que rien n'inquiétait plus, ont-ils à régler certains détails.

Et elle me demanda :

— Quand vas-tu descendre ?

— Je ne veux pas voir Fabien... Je ne veux pas.

Il me fallut pourtant en venir là, car, l'angelus de midi ayant sonné, le docteur Fardier sortit de la maison et presqu'aussitôt mon mari m'appela... J'hésitais encore. Il répéta mon nom deux fois d'une voix lourde et sans impatience. Alors je descendis et je le trouvai assis devant son bureau comme je l'avais vu la veille; ses épaules, qui cherchaient l'appui du fauteuil, me parurent plus étroites, et la tête penchait en avant, très pâle et presque pitoyable, avec ses yeux trop ouverts et son regard un peu fixe.

Il chercha plus d'une minute sa première phrase, et puis, ce grand silence entre nous deux le gênant peut-être, il se mit à parler précipitamment.

— D'abord, qu'est-ce que tu as depuis hier? Je ne comprends rien à ton attitude avec moi. Elle est ridicule. Il m'est arrivé un ennui, un malheur si tu veux, mais à quoi nous autres médecins sommes exposés tous les jours. François Landargues était perdu. Je l'ai bien vu en arrivant. Cependant j'ai fait l'impossible pour le sauver. Fardier me le disait encore tout à l'heure... Il me le disait. Il est venu... C'est tout de même un brave homme. Nous avons parlé longtemps. Alors, voilà... Il me trouve malade, très malade. Tu sais comme j'étais nerveux et surmené depuis bien des jours. Il me faut maintenant du repos, et tout de suite... Fardier me conseille de partir pour Avignon, aujourd'hui même.

— Aujourd'hui !...

— Oui, ce soir... Pourquoi es-tu si singulière, avec cette même figure crispée que tu avais hier quand je suis rentré ?... Je ne veux pas supposer que cette mort te désespère. Alors?...

Qu'est-ce que tu as? Pourquoi me regardes-tu comme tu le fais?... A quoi penses-tu?

Son buste, par-dessus la table, se tendait vers moi. Une méfiance effrayée se lisait dans ses yeux. Je tournai la tête.

— A rien... Je ne pense à rien... Alors il faut que tu partes ce soir?...

— Il faut..., répéta-t-il, continuant de m'observer avec inquiétude, il ne faut rien du tout. On me donne un bon conseil... Je le suis.

— C'est bien... — Et dans ma hâte de ne plus être devant lui, je n'ajoutai aucune question. — Je vais tout préparer.

— Attends encore, dit-il, attends. Je voudrais...

Il hésitait; il recommençait de baisser la tête. Sa pâleur était effrayante. Une de ses mains pendait à son côté et tout le sang de l'être semblait s'être réfugié dans cette main inerte et rouge dont se gonflaient toutes les veines. Il hésitait... Et de nouveau ses paroles se précipitèrent fébrilement.

— Il faudrait que tu partes avec moi, Alvère. Ainsi tout le monde comprendrait mieux. Tout le monde serait bien sûr que je suis vraiment malade. Je le suis, d'ailleurs... Je le suis. Cette terrible nuit m'a achevé. Alors, je m'en vais... et toi tu m'accompagnes... pour me soigner. Comme cela, tout est naturel, n'est-ce pas? bien naturel!...

Mais son regard, qui m'interrogeait anxieusement, recommença de s'effrayer, et il répéta, d'une voix sourde :

— Qu'est-ce que tu as?

— Je ne sais pas... — Et comme lui, je parlais très bas. — Je ne sais pas ce qu'il est naturel de faire... Je ne sais pas ce que le monde doit comprendre... Mais je ne partirai pas avec toi... Je ne partirai pas.

— Pourquoi? Pourquoi?...

Je voyais bien que son étroite et tenace volonté était maintenant sans forces et tout incohérente. Je répétai :

— Je ne partirai pas...

Et, sortant de la pièce, j'appelai Adélaïde pour lui donner l'ordre d'aller au grenier chercher les valises. Je voulais m'occuper aussitôt de ce départ, et que Fabien s'en allât au plus vite... Ah! qu'il s'en allât...

*
* *

La chambre, quand j'y entrai, était toute pleine encore de son désordre nocturne. Toute machinale et sans regarder rien, incertaine et brusque, j'allai vers une armoire. Je l'ouvris et commençai d'en tirer un peu de linge. Mais il me fallut bientôt m'asseoir et serrer mes tempes entre mes deux mains...

Il avait tué! il avait tué!... Mes soupçons, d'heure en heure, depuis la veille, n'avaient cessé de me tirer vers cette certitude et j'y atteignais maintenant. Il avait tué!... Peut-être il avait fait le geste terrible, et peut-être seulement, pendant une minute monstrueuse, souhaitant donner la mort, il avait laissé la mort emporter devant lui ce qu'il pouvait défendre. Il avait tué! Je savais... Je savais... Que pouvait valoir là-dessus l'opinion des commères ou celle de Guicharde? Sans doute, il était bon que personne n'eût de soupçons ou ne parût en avoir. Mais cela n'avait pas toute l'importance. Que s'était-il passé, en vérité, non point autour de ce moribond, mais dans cette âme? L'intention, le mouvement secret de l'être qui détermine dans leur forme extérieure et menteuse tous les autres mouvements, qui pouvait le connaître? Fardier lui-même... On dit à quelqu'un : Vous avez commis une erreur. On peut lui dire plus durement : Vous êtes un maladroit!... Mais quand toutes les apparences sont seulement celles de l'erreur et de la maladresse, on ne peut ajouter rien d'autre, rien... si ce n'est encore : « Allez-vous-en... Quittez le pays pour quelque temps, cela vaudra mieux. »

Qui pouvait savoir? Personne. Mais j'étais sûre, moi, j'étais trop sûre! Je me rappelais ses derniers jours, cette souffrance humiliée, cette exaspération contenue, et la dernière scène, et tant d'agitation quand on était venu le chercher dans la nuit pour aller auprès de cet homme. Peut-être à ce moment-là, lui-même avait-il pensé avoir plus de force. Mais brusquement il s'était enfin révolté et ce qu'il avait senti pendant une minute, ce qu'il avait souhaité et résolu, faisait que cette minute-là, désormais, mettait devant lui une ombre qui s'allongerait jusqu'à son propre tombeau.

Je pensais : « Comme je souffrirais, si je l'aimais encore, si j'avais pu l'aimer! » Et l'horreur qui, depuis la veille, tournait autour de moi sans bien oser me toucher encore, se précipitait

brusquement... Je me relevai tout incohérente, marchant à travers cette chambre où, la veille, je n'avais pas voulu entrer... Et je commençai alors de la voir telle qu'elle était dans son bouleversement. Je commençai de voir le lit aux draps froissés, l'oreiller s'écrasant sur le tapis à côté de deux livres pris et rejetés l'un après l'autre, la bougie consumée si profondément que la bobèche de porcelaine avait noirci sous la flamme, et les vêtements aussi, que Fabien portait pendant la course sous l'orage, humides encore, s'affaissant au hasard par terre ou sur les meubles : le paletot de toile grise traînait au pied de la commode; une chaise s'était renversée sous le poids du veston lancé vers elle de trop loin et avec trop de force...

Et, devant tant de désordre, dans l'odeur triste et mouillée de ces vêtements épars, j'imaginai maintenant ce qu'avait dû être cette fuite lamentable à travers la campagne qui ruisselle et s'enflamme, tandis que les yeux s'aveuglent, que les épaules tremblent aux bonds de la machine, que la terre glisse et semble se détourner sous la roue. A quoi donc pensait-il, tandis qu'il continuait de fuir ainsi jusqu'au soir, malgré le temps et malgré le danger? A quoi pensait-il cette nuit, tandis que la bougie brûlait lentement, et après qu'elle s'était éteinte? — Depuis bien longtemps déjà, dans ce détachement qu'il me fallait, hélas! sentir pour lui, j'avais cessé de me demander : A quoi pense-t-il? Mais voici qu'à présent je les cherchais, je les devinais, je les approchais l'une après l'autre, ces terribles pensées... Me forçant d'agir, bien que tous mes gestes fussent vagues et pesants, j'allais maintenant de l'armoire à la valise ouverte, pliant le linge et les vêtements... Et toutes ces pensées de Fabien continuaient de m'étourdir.

Elles se formaient en moi comme elles étaient en lui-même; je les repoussais, je les suppliais, je leur cédais enfin comme il devait le faire. Le souvenir d'une famille honnête, prudente dans ses moindres actes, m'écrasait tout à coup. Je connaissais la stupeur que l'on peut avoir devant soi-même, l'horreur qui ne cessera plus, le remords qui, commençant à se nourrir de vous, mordra chaque jour avec plus de force... Je connaissais tout cela, j'éprouvais tout cela, et de tout cela se préparait quelque chose que j'ignorais encore...

Je m'étais agenouillée pour disposer les objets dans le casier de toile. En me relevant, je vis Fabien qui venait d'entrer dans

la chambre. Aussitôt, j'en voulus sortir. Mais il ne remarqua pas mon geste.

— ... Alors, demanda-t-il de ce ton hésitant qu'il avait à présent... tu ne le veux pas?...

— ...

— Partir avec moi.

Ma certitude de son crime était plus complète encore que tout à l'heure, quand il m'avait pour la première fois adressé cette demande et je ne pouvais lui faire que la même réponse. Pourquoi donc à ce moment me fallut-il lui dire :

— Peut-être...

Aussitôt, je voulus me reprendre :

— C'est-à-dire...

Mais il n'avait voulu entendre que ce semblant de promesse. Une expression de contentement, la première depuis bien des heures, passa sur son visage.

— Oh!... dit-il, soulagé, ce serait tellement mieux, tu comprends.

Et il ne sut que répéter :

— A cause du monde.

— Tais-toi... ne dis rien... n'explique rien... D'ailleurs...

Mais dès ce moment, toujours un peu hagard, plus apaisé cependant, il parla de mon départ avec assurance. Vainement, je me défendais... et ce n'était pas contre lui. Ce quelque chose d'inconnu, à quoi je cédai enfin, me forçait de me soumettre. Je voulais croire toutefois que j'hésitais encore. J'hésitais en préparant mon propre bagage... J'hésitais en donnant à Guicharde mes instructions... Et je crois bien que tout interdite, il me semblait continuer d'hésiter, alors qu'assise en face de Fabien, dans le wagon où nous étions seuls, je voyais déjà les chemins connus et les arbres familiers glisser et me fuir.

Mon mari, au départ du train, avait poussé un grand soupir. Assez calme, mais s'efforçant trop visiblement de l'être, il se tenait très droit et lisait un journal. Et, me détournant de lui, je contemplais cette nuit d'automne qui commençait de traîner sur la campagne. Déjà, elle avait mis leur robe noire aux cyprès bleus, et les brumeux oliviers la retenaient entre leurs branches, et les moutons qui s'en allaient par petits troupeaux serrés, la portaient sur leur dos houleux et gris. Mais les platanes aux grandes feuilles, les peupliers presque nus, et toute

cette broussaille qui s'échevèle au bord des champs, défendaient ce bel or dont ils étaient couverts et gardaient encore leur lumière. Ils cédèrent à leur tour. La nuit les enferma. Elle prit avec eux les maisons de terre jaune et de cailloux, les femmes revenant par les chemins, et les petits enfants jouant devant les portes... Et ne recevant plus ce secours qui me venait des choses, il me fallut alors revenir vers Fabien.

Il tenait toujours son journal devant lui, mais il ne lisait plus bien que l'éclairât la petite ampoule du plafond, jaunâtre et triste. Son buste avait fléchi et s'écrasait ; ses épaules remontaient, son cou se tendait avec une espèce d'angoisse et, par-dessus la feuille qu'ils ne regardaient pas, s'élargissaient les yeux un peu fixes.

— Il revoit François Landargues... il le revoit...

Mais à ce moment son regard rencontrant le mien s'emplit de cette méfiance inquiète que je semblais par instant lui inspirer... Alors, feignant de m'assoupir, je fermai les yeux.

André Corthis.

(La dernière partie au prochain numéro.)

SOUVENIRS DE MON MINISTÈRE

II [1]

APRÈS LA DISSOLUTION DE LA DOUMA

I. — LES DÉBUTS DE M. STOLYPINE

La décision prise par l'Empereur, en même temps qu'il dissolvait la Douma, de remplacer à la tête du Gouvernement M. Goremykine par M. Stolypine, avait été un véritable coup de théâtre, auquel personne, et moins que tout autre M. Goremykine lui-même, ne s'était attendu. Il y fallait voir une inspiration personnelle de Nicolas II, espérant par ce moyen atténuer la fâcheuse impression que le renvoi de l'assemblée devait produire dans le pays. Elle eut le sort de toutes les demi-mesures, c'est-à-dire qu'elle mécontenta tout le monde. Les partis d'opposition, sans en excepter les libéraux modérés, tinrent cet acte pour un coup de force préludant à l'abrogation complète de la charte de 1905; les réactionnaires furent indignés de ce désaveu infligé à M. Goremykine et de la nomination d'un homme entaché à leurs yeux de libéralisme.

Le plus surpris de tous fut M. Stolypine : il s'était sincèrement appliqué, en collaboration avec moi, à préparer les voies à la formation d'un Cabinet de coalition dans lequel il était prêt à prendre une place de second plan sous la direction d'un personnage jouissant de la confiance de la Douma; il ne se considérait nullement comme désigné pour assumer le premier rôle dans le Gouvernement. Mais dans un moment aussi cri-

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

tique, l'hésitation n'était pas permise. Reçu par l'Empereur, dès le lendemain de la dissolution, il considéra comme un devoir d'accepter la lourde tâche qui lui était dévolue. Il posa cependant comme condition le renvoi immédiat de deux ministres, M. Stichinsky et le prince Schirinsky-Schihmatoff, qui s'étaient rendus impossibles par l'excès de leurs tendances réactionnaires; en outre, il se réservait expressément de proposer plus tard à l'Empereur un remaniement plus complet du Cabinet en y adjoignant, conformément à notre plan primitif, des membres de la Douma et du Conseil de l'Empire.

Ce qui compliqua beaucoup la situation, ce fut l'attitude irréfléchie adoptée dans ces graves circonstances par un grand nombre de députés, attitude dont la responsabilité retombe, à mon avis, sur le parti cadet, puisque c'est ce parti qui exerçait une influence prépondérante au sein de la Douma. A cette occasion, — comme, hélas! ils devaient le faire si souvent! — les chefs de ce parti, et en premier lieu M. Milioukoff, se montrèrent des doctrinaires dénués du sens de la réalité et des contingences politiques; c'est de son plein gré que le parti cadet renonça à jouer, à cette occasion, un rôle qui, avec un peu plus de sang-froid de sa part, aurait pu l'amener naturellement au pouvoir.

L'ukase qui prononçait la dissolution annonçait en même temps que la prochaine Douma serait convoquée le 5 mars 1907. En le signant, l'Empereur usait d'un droit appartenant à tout souverain constitutionnel et qui lui était expressément reconnu par la Charte de 1905 : à peine pouvait-on y relever une très légère incorrection, en ce qu'il ne fixait pas la date des nouvelles élections; mais ce n'était là qu'une erreur de forme, et qui fut aussitôt réparée. L'acte du 21 juillet était en lui-même parfaitement constitutionnel; c'était, comme on le fit remarquer dans la presse française, non un 2 décembre, mais un 16 mai. Le simple bon sens indiquait qu'il était tout à l'avantage du parti cadet de l'envisager comme tel : ce parti était sûr de remporter la victoire aux prochaines élections, et s'il avait conservé dans cette crise une attitude calme et réfléchie, il aurait eu toutes les chances de jouer dans la seconde Douma le premier rôle et d'y devenir, en qualité « d'opposition de Sa Majesté, » un parti de gouvernement.

C'est ainsi qu'on envisageait les choses à l'étranger, surtout en Angleterre. Lors de la dissolution, il se trouvait à

Londres une délégation de la Douma venue pour prendre part à la Conférence interparlementaire; c'est en saluant cette délégation que le premier ministre britannique prononça cette phrase qui eut tant de retentissement : « La Douma est morte, vive la Douma! » M. Campbell-Bannerman avait évidemment voulu souligner par ces mots qu'il ne voyait dans la dissolution qu'un acte parfaitement normal et ne portant aucune atteinte à l'existence même de la Douma; mais telle était l'ignorance en matière de droit constitutionnel dans notre milieu gouvernemental, qu'on y considéra cette exclamation comme un défi et une impertinence à l'adresse de l'Empereur. J'eus le plus grand mal à expliquer à mes collègues, et à convaincre l'Empereur lui-même, que M. Campbell-Bannerman n'avait fait que paraphraser, en l'appliquant à la Douma, la vieille formule qui exprimait, dans la France d'avant la Révolution, l'idée de la continuité du principe monarchique : Le Roi est mort, vive le Roi!

Au lieu de suivre l'indication donnée par le Premier Ministre Britannique, les chefs cadets entraînèrent une grande partie des députés à une démarche des plus imprudentes : 190 membres de la Douma se réunirent, sous la présidence de M. Mouromtzoff, en Finlande, et y signèrent le fameux appel au peuple russe connu sous le nom de « manifeste de Wyborg. »

Dans ce manifeste, le Gouvernement était accusé d'avoir frappé la Douma uniquement parce qu'elle avait exigé l'expropriation forcée des terres en faveur des paysans; en même temps, le peuple russe était exhorté à défendre les droits de la représentation nationale en refusant l'impôt et le service militaire et repoussant tout emprunt que le Gouvernement émettrait sans le consentement de la Douma. Le manifeste se terminait par ces mots qui avaient le caractère d'un véritable appel à la révolution : « Pas un copeck au trésor, pas un soldat à l'armée; soyez fermes dans votre refus; tous, comme un seul homme, défendez vos droits, aucune force ne peut tenir devant la volonté inflexible du peuple! Citoyens, dans cette lutte devenue inévitable, vos élus seront avec vous! »

On sait que le manifeste de Wyborg n'eut aucune suite pratique et tomba, pour ainsi dire, à plat dans le pays qui montra dans cette circonstance plus de sens politique que ne lui en supposaient les chefs du parti cadet. Ceux-ci se rendirent certainement compte plus tard de leur erreur et cherchè-

rent à l'expliquer en alléguant que leur but avait été d'empêcher des manifestations révolutionnaires encore plus graves, comme par exemple une levée en masse des paysans dans la région du Volga, etc. Pour ma part, je persiste à croire que cet acte puéril fut tout simplement l'expression de leurs tendances doctrinaires et de leur manque d'expérience politique.

M. Stolypine eut le bon esprit de ne pas prendre l'équipée de Wyborg trop au tragique ; il laissa les signataires du manifeste rentrer tranquillement à Saint-Pétersbourg et n'intenta contre eux des poursuites judiciaires, que pour la forme. Toutefois, ces poursuites eurent pour résultat de rendre inéligibles les principaux chefs cadets et de les empêcher par conséquent de faire partie de la seconde Douma ; M. Milioukoff, qui n'était pas député, n'avait pas signé le manifeste de Wyborg et dut à cette circonstance de n'être pas poursuivi ; un autre grand chef, M. Roditcheff, se trouvait en ce moment avec la délégation de la Douma à Londres et dut à cette circonstance d'échapper au sort de la plupart des membres de l'état-major de son parti.

Tandis que les cadets exhortaient la population à opposer au Gouvernement une « résistance passive, » consistant à refuser l'impôt et le service militaire, les socialistes tentaient de recourir au moyen qui avait si bien réussi en 1905, c'est-à-dire à l'organisation de la grève générale. Pas plus que le manifeste de Wyborg, cette tentative n'eut cette fois de résultat effectif; elle fut rapidement réprimée, et aucun des services publics n'eut à en souffrir sérieusement.

Bien autrement graves furent les révoltes militaires qui se produisirent à cette époque sur différents point de l'Empire.

Déjà, au mois de juin, des troubles avaient eu lieu dans un des régiments de la Garde Impériale, celui de Préobrajensky; ces fâcheux incidents avaient beaucoup ému l'empereur Nicolas, qui avait fait une partie de son apprentissage militaire dans les rangs de ce régiment et le considérait comme particulièrement dévoué à la cause monarchique. On affecta de croire que ce mouvement n'avait pas de caractère politique et s'expliquait par des défauts de commandement auxquels il fut aussitôt remédié; mais, à la fin de juillet et au commencement d'août, éclatèrent coup sur coup à Cronstadt et à Sveaborg, c'est-à-dire aux portes de la capitale, des mutineries où se faisait nettement sentir la propagande révolutionnaire.

Ce fut, j'en ai le souvenir très présent, un moment de vive angoisse pour M. Stolypine : à peine arrivé au pouvoir, il n'avait pas encore eu le temps de se rendre maître de tous ses rouages L'armée russe revenait de Mandchourie ; elle y avait essuyé de graves revers, ce qui affaiblit toujours l'autorité du commandement aux yeux du soldat ; elle avait de plus traversé, pour regagner la Russie, la vaste région de la Sibérie qui avait été profondément troublée par le mouvement révolutionnaire de 1905 ; la majeure partie des soldats appartenait à la classe des paysans et par conséquent était particulièrement accessible à l'agitation entretenue par les socialistes dans les campagnes à propos de la question agraire. Le gouvernement se demandait avec inquiétude si dans une telle armée l'ancien esprit de discipline était resté intact, et si elle ne risquait pas d'être contaminée par la propagande révolutionnaire.

M. Stolypine sortit avec honneur de cette dangereuse épreuve ; les révoltes militaires furent réprimées sans que l'on eût besoin de recourir à une sévérité excessive ; la facilité avec laquelle le gouvernement put s'en rendre maître permit de faire cette heureuse constatation que l'armée russe demeurait fidèle à ses chefs.

C'est à l'occasion de la révolte de Cronstadt que j'eus l'occasion d'observer pour la première fois combien l'empereur Nicolas avait d'empire sur lui-même et comment il savait conserver en toute circonstance une parfaite attitude de calme. Cette faculté qu'il possédait à un degré extraordinaire, de rester complètement maître de lui au milieu des plus tragiques événements, a donné lieu aux interprétations les plus diverses et quelquefois les plus injustes : on a voulu y voir la preuve d'une espèce d'insensibilité congénitale et même d'une atrophie du sens moral. Moi qui ai traversé aux côtés de l'empereur Nicolas plus d'un moment critique, j'ai pu me convaincre de l'absolue fausseté d'un tel jugement, et c'est un point sur lequel j'ai à cœur de rétablir dans sa vérité la physionomie morale du malheureux souverain.

Le jour où la mutinerie atteignit son point culminant, je me trouvais précisément auprès de l'empereur Nicolas, auquel j'étais venu, comme chaque semaine, faire mon rapport sur les affaires de mon département. C'était à Peterhof, au Palais, ou plutôt à la villa impériale, située au bord du Golfe de Finlande

en face de l'île sur laquelle se dresse, à une distance d'une quinzaine de kilomètres, la forteresse de Cronstadt. J'étais assis en face de l'Empereur à une petite table placée dans une baie vitrée donnant sur la mer ; par la fenêtre, on distinguait dans le lointain la ligne des fortifications. Pendant que j'exposais à l'Empereur les différentes affaires en cours, nous entendions distinctement un bruit de canonnade qui semblait de minute en minute gagner en intensité ; l'Empereur m'écoutait attentivement et me posait, selon son habitude, des questions qui prouvaient qu'il s'intéressait aux moindres détails de mon rapport. J'avais beau l'observer à la dérobée, je ne surprenais sur son visage aucune trace d'émotion ; or il ne pouvait ignorer que ce qui se jouait en ce moment à quelques lieues seulement de là, c'était sa couronne : si la forteresse restait aux mains des émeutiers, non seulement la situation de la capitale serait devenue très précaire, mais sa propre sécurité, celle même de sa famille aurait été sérieusement menacée, les canons de Cronstadt pouvant empêcher toute tentative de fuite par mer.

Mon rapport terminé, l'Empereur resta quelques instants à regarder tranquillement par la fenêtre ouverte la ligne de l'horizon. J'étais pour ma part étreint par la plus vive émotion et je ne pus m'empêcher, au risque d'enfreindre les règles de l'étiquette, d'exprimer au souverain mon étonnement et de lui demander la raison de tant de calme. L'Empereur ne parut nullement choqué de mes paroles et du tour interrogatif que je leur avais donné. Mais fixant sur moi son regard, dont on a si souvent décrit l'extraordinaire douceur, il me répondit par ces quelques mots qui sont restés profondément gravés dans ma mémoire :

« Si vous me voyez si peu troublé, c'est que j'ai la ferme, l'absolue croyance que le sort de la Russie, — que mon propre sort et celui de ma famille, — est entre les mains de Dieu qui m'a placé là où je suis. Quoi qu'il arrive, je m'inclinerai devant sa volonté, avec la conscience de n'avoir jamais eu d'autre pensée que celle de servir le pays qu'il m'a confié. »

Le soir même, la révolte était définitivement réprimée ; je sus que l'Empereur avait accueilli cette nouvelle avec la même maîtrise de soi que j'avais constatée quand, quelques heures auparavant, il écoutait avec moi le bruit du canon.

J'ai eu bien souvent, depuis, l'occasion de vérifier l'impres-

sion que j'emportai de cette journée : jamais cette impression ne s'est démentie. Aussi est-ce chez moi une conviction absolue, que la source à laquelle l'empereur Nicolas puisait sa sérénité était un profond sentiment religieux et une foi entière dans le caractère providentiel de sa mission. J'aurai l'occasion d'insister sur ce trait essentiel de son caractère, lorsque je m'essaierai à tracer son portrait; mais je ne puis omettre de noter ici-même l'espèce d'exaltation mystique qui régnait dès cette époque dans l'esprit de Nicolas II et qui ne fit que s'accroître sous l'influence des événements tragiques de son règne et au contact d'une nature féminine encore plus exaltée que la sienne.

J'ai déjà dit que M. Stolypine s'était réservé de proposer à l'Empereur de remanier le Cabinet en y faisant entrer des personnages politiques pris en dehors de la bureaucratie; conformément au plan développé dans le mémoire que j'avais remis à l'Empereur, son intention était de former un gouvernement de coalition dans lequel seraient représentés les principaux partis en présence à l'exception des groupes nettement révolutionnaires; malgré l'attitude adoptée par les cadets, M. Stolypine ne renonçait pas à l'idée de faire entrer dans le Cabinet M. Milioukoff qui était sorti indemne de l'équipée de Wyborg. Dès le lendemain de sa nomination, il se mit à l'œuvre; et tout d'abord il me pria de conserver dans le nouveau Cabinet le poste de ministre des Affaires Étrangères et de continuer à prendre part aux pourparlers engagés avec les personnages qu'il avait en vue pour les différents postes ministériels.

M. Stolypine habitait, à cette époque, aux environs immédiats de Saint-Pétersbourg, une maison de campagne ou « datcha » située dans l'une des îles de l'estuaire de la Néva; cette maison appartenait à l'État et servait de résidence d'été aux ministres de l'Intérieur; elle était d'apparence assez modeste, mais possédait un beau jardin. Ceux qui ont vécu à Saint-Pétersbourg en été connaissent le charme particulier de ces îles de la Néva aux innombrables villas qui se détachent sur un fond de verdure épaisse et se reflètent dans l'eau claire du fleuve. Comme j'étais installé en ville au palais du ministère des Affaires Étrangères, je me rendais chaque soir à la « datcha » de M. Stolypine pour y conférer avec lui et me rencontrer avec les différents personnages politiques qu'il y convo-

quait à tour de rôle; ces conférences duraient quelquefois jusqu'à une heure très avancée de la nuit, et je garde un vivant souvenir de mes courses rapides à travers les îles par les belles nuits claires de juillet. Après une de ces conférences à laquelle il avait pris part, M. Milioukoff, — il ne peut l'avoir oublié, — se trouva sans voiture pour rentrer en ville et accepta l'offre que je lui fis d'une place dans la mienne; il faisait déjà presque jour, nous étions en victoria découverte et tout le long du chemin nous croisions d'autres voitures revenant des nombreux lieux de plaisir situés dans les mêmes parages. Soudain je me rendis compte de l'impression bizarre que pouvait produire la vue du ministre des Affaires Étrangères roulant en voiture vers quatre heures du matin avec le chef d'un parti considéré non seulement comme un parti d'opposition, mais comme ouvertement révolutionnaire. J'en fis la remarque à mon compagnon. Il me répondit que la même idée lui était venue et que nous risquions en effet tous les deux d'être gravement compromis, moi aux yeux des conservateurs, et lui à ceux de l'opposition; nous prîmes le parti de rire de bon cœur de la situation. Cet incident n'eut d'ailleurs pas de suites fâcheuses : aucun des brillants officiers ou des jeunes diplomates étrangers avec lesquels j'échangeai des coups de chapeau, ne reconnut M. Milioukoff.

On sait que la tentative de former un Cabinet de coalition subit un échec complet; après une quinzaine d'entrevues, et en dépit de tous les efforts déployés par M. Stolypine, les différents personnages auxquels il avait eu recours se récusèrent les uns après les autres. De même que le comte Witte, l'année précédente, M. Stolypine se trouva acculé à l'impossibilité d'associer au Gouvernement des hommes politiques étrangers à la bureaucratie et au milieu de la Cour; il se décida à ne pourvoir pour le moment que les deux postes rendus vacants par la retraite de M. Stichinsky et du prince Schirinsky-Schihmatof; il fit appel pour ces postes au prince Boris Wassiltchikoff qui devint ministre de l'Agriculture, et à mon frère, M. Pierre Iswolsky, qui fut nommé procureur général du Saint-Synode, c'est-à-dire ministre des Cultes. En fait, ni l'un ni l'autre n'appartenait à la bureaucratie : le prince Wassiltchikoff, gros propriétaire et maréchal de la Noblesse de Novgorod, était membre élu du Conseil de l'Empire; il n'avait

eu d'attaches avec le monde officiel qu'en qualité de vice-président de la Croix-Rouge, institution placée sous l'autorité directe de l'Impératrice douairière. Quant à mon frère, son milieu était celui de la noblesse provinciale : après de brillantes études universitaires, il s'était spécialisé dans les questions d'enseignement : il venait d'être appelé tout récemment aux fonctions d'adjoint du ministre de l'Instruction publique. Le prince Wassiltchikoff et mon frère passaient pour être des libéraux modérés de la nuance des Octobristes. Dans la pensée de M. Stolypine ces deux nominations ne devaient être que provisoires; malgré l'échec qu'il avait subi et qui lui fut très pénible, il ne renonçait pas à son projet de former un Cabinet de coalition et se réservait d'y revenir plus tard, au moment de la réunion de la seconde Douma.

Quelles furent au juste les causes de l'échec de M. Stolypine? Il pourrait sembler au premier abord que le principe même d'un Cabinet de coalition n'était pas viable et que notre erreur fut de nous obstiner à cette combinaison, au lieu d'adopter d'emblée l'idée d'un Cabinet purement cadet mise en avant, comme on le verra tout à l'heure, *mirabile dictu*, par le général Trépoff. J'ai souvent réfléchi depuis lors à cette alternative : mon opinion n'a pas changé. Je n'ai pas cessé de croire que nous étions, M. Stolypine et moi, dans le vrai. En effet, il ne faut pas oublier qu'à l'époque dont il s'agit, la seule condition d'un Cabinet présidé par M. Stolypine, avec adjonction d'éléments non bureaucratiques, paraissait une innovation dangereuse à l'Empereur qui n'y avait consenti qu'à grand'peine; d'autre part, un pareil Cabinet marquait un grand pas en avant et ouvrait la voie à d'autres progrès dans le sens d'un gouvernement constitutionnel. Au contraire, en essayant de former immédiatement un Cabinet cadet, on était certain d'aller au-devant d'un conflit violent entre le Pouvoir suprême et le nouveau Gouvernement qui aurait commencé par exiger l'application intégrale du programme de son parti, c'est-à-dire des réformes radicales auxquelles l'Empereur n'aurait jamais consenti.

En refusant leur collaboration à M. Stolypine, les libéraux modérés comme le prince Lvoff, le comte Heyden et autres commirent encore une fois une lourde faute et montrèrent combien les partis politiques en Russie, encore à cette époque,

étaient peu mûrs pour le pouvoir. La véritable cause de leur refus semble avoir été celle-ci : la dissolution de la Douma avait produit dans tous les milieux libéraux, même les plus modérés, un vif mécontentement; en se rangeant du côté du pouvoir, à un tel moment, les personnages sollicités craignirent de perdre du coup leur prestige et leur influence dans le pays. M. Stolypine le vit nettement et ce fut la raison qui le poussa à surseoir à l'exécution de son plan jusqu'à la réunion de la deuxième Douma, c'est-à-dire jusqu'à une époque où l'on pouvait espérer voir les passions se calmer et le public rendre justice à la loyauté des intentions du premier ministre.

***

C'est ici que se place le très curieux épisode des négociations entreprises par le général Trépoff pour la formation d'un Cabinet purement cadet; en me décidant à faire pour la première fois et d'une manière complète la lumière sur cet incident, je commence par dire que mon récit pourra contenir certaines erreurs portant sur des détails d'ordre matériel qui me sont restés inconnus; mais je garantis les traits essentiels de l'incident, que je suis seul en ce moment à même de faire connaître.

J'ai déjà dit, et je l'affirme de nouveau, qu'avant la dissolution de la Douma il n'y eut d'autres pourparlers *autorisés* pour la formation d'un nouveau Cabinet que ceux dont nous avions été, M. Stolypine et moi, chargés par l'Empereur et qui furent brusquement arrêtés par l'intervention de M. Goremykine. Or on a raconté que, dès la fin de juin, le général Trépoff avait engagé des négociations pour la formation d'un Ministère cadet; d'autres sont allés jusqu'à prétendre que, la veille même du jour où parut l'ukase de dissolution, les Cadets poussaient la confiance jusqu'à se concerter entre eux pour se partager les portefeuilles ministériels. Ces faits, dont ni M. Stolypine ni moi n'eûmes connaissance, peuvent être matériellement exacts; mais dans ce cas il faut croire que le général Trépoff avait commencé à négocier avec les Cadets non seulement sans l'assentiment, mais à l'insu de l'Empereur.

Au contraire, peu de jours *après* la dissolution, M. Stolypine fut surpris d'apprendre, d'abord par une voie secrète, ensuite de la bouche même de l'Empereur, que le préfet du

palais se déclarait en faveur de la formation d'un Cabinet cadet et qu'il avait à ce sujet des conciliabules avec M. Milioukoff et avec quelques autres membres de son parti.

Cette révélation nous causa, à M. Stolypine et à moi, une véritable consternation. Le général Trépoff était connu pour être le partisan le plus fervent de l'absolutisme : il était impossible de supposer que l'éloquence de M. Milioukoff l'eût converti aux idées radicales du parti cadet. Il était tout aussi inadmissible qu'il eût cédé devant les menaces de ce parti : sa bravoure était au-dessus de tout soupçon; aux jours les plus critiques des troubles révolutionnaires de 1905, il avait fait preuve d'une indomptable énergie, et son ordre du jour aux troupes : « N'épargnez pas les cartouches » était resté célèbre. Comment admettre que ce soldat d'une folle bravoure et dévoué jusqu'au fanatisme à la monarchie absolue, ait eu l'idée de pactiser avec un parti dont le but déclaré était de réduire l'Empereur au rôle d'un monarque constitutionnel?

Il ne nous fallut ni beaucoup de temps ni de grands efforts pour avoir le mot de l'énigme. Mis au pied du mur par M. Stolypine, le général Trépoff ne put faire autrement que de lui révéler une partie de son plan; le reste se devinait facilement.

Voici donc quelle était la vérité. Pour le général Trépoff, resté inébranlablement fidèle au principe de la monarchie absolue, une seule chose était réellement à craindre : la réussite de tout effort tendant à rapprocher l'Empereur des partis libéraux modérés et à consolider l'ordre de choses établi par la charte de 1905. Or, il voyait l'Empereur céder peu à peu aux conseils de M. Stolypine et aux miens : il fallait à tout prix empêcher la formation du Cabinet de coalition dont nous avions pris l'initiative. C'est alors que l'idée lui était venue que le plus sûr moyen de couper court à nos tentatives était de constituer un Cabinet purement cadet : son calcul était d'ailleurs fort simple; un pareil Cabinet ne manquerait point, dès ses premiers pas, d'entrer en conflit violent avec l'Empereur; aussitôt que ce conflit éclaterait, le général Trépoff se faisait fort, avec l'aide des troupes de la capitale, de supprimer le gouvernement cadet et de le remplacer par une dictature militaire dont il serait lui-même le chef. De là à la suppression de la charte de 1905 il n'y avait qu'un pas, et ce pas, le général Trépoff était, sans le moindre doute, fermement résolu à le franchir.

C'est quelques jours après la dissolution de la Douma que le général Trépoff soumit ce plan audacieux à l'Empereur. Nicolas II fut-il tenté de l'adopter et se laissa-t-il aller à donner quelques encouragements au général? Son caractère flottant et sa tendance naturelle à revenir à l'ancien ordre de choses permettent de ne pas écarter absolument cette hypothèse; en tout cas, il eut connaissance des pourparlers engagés par le préfet du palais avec M. Miliòukoff. Mais ceci est non moins certain : en admettant même qu'il eût été séduit tout d'abord par les propositions du général, l'Empereur ne voulut pas les accepter sans avoir consulté M. Stolypine, auquel il ne tarda pas à en parler spontanément. Bien entendu, M. Stolypine se refusa à courir cette aventure et s'y opposa de toutes ses forces : il en résulta entre lui et le général Trépoff une courte lutte dont il sortit entièrement vainqueur. L'Empereur, définitivement convaincu par les arguments de son premier ministre, ordonna au général Trépoff de renoncer à ses projets et de rompre ses pourparlers avec M. Milioukoff; le général dut s'incliner devant la volonté formelle de son maître, mais il en conserva une profonde rancune contre M. Stolypine. A partir de ce moment, les sentiments de l'Empereur à l'égard du préfet du palais se refroidirent visiblement; le général Trépoff en fut vivement affecté, et le choc qu'il en ressentit ne fut peut-être pas étranger à sa mort subite survenue peu de temps après, vers la mi-septembre, pendant que l'Empereur se trouvait avec sa famille à bord de son yacht dans les eaux finlandaises.

Cette fin tragique ne pouvait manquer de donner lieu à beaucoup de rumeurs; on prononça le mot de suicide; une enquête sévère établit que la mort avait été causée par la rupture d'un anévrisme; mais il est plus que probable que la maladie de cœur dont souffrait le général Trépoff fut aggravée par la commotion que lui avaient causée son échec et la perte de la faveur de son maître.

En dévoilant les véritables dessous de l'incident dont on vient de lire le récit, mon but n'est nullement de ternir la mémoire du général Trépoff. Certes, je ne partageais pas ses idées politiques et je blâmais ses méthodes; mais j'ai toujours eu respect et admiration pour son énergie, son courage magnifique et son dévouement sans bornes à la personne du souverain. Dans son projet de coup de force, il n'était guidé que par

sa profonde conviction que le salut de la Russie et l'avenir du principe monarchique exigeaient à tout prix un retour au gouvernement absolu; je crois même que la perspective d'exercer lui-même la dictature ne joua à ses yeux qu'un rôle secondaire.

Est-il exact que M. Milioukoff et les autres chefs cadets aient pris les propositions du général Trépoff au sérieux et se soient crus, grâce à son assistance, à l'instant de toucher au pouvoir? Des écrivains distingués, particulièrement liés avec le parti cadet, l'ont affirmé; j'incline plutôt à croire que M. Milioukoff ne négociait d'un côté avec le général Trépoff, et de l'autre avec M. Stolypine, que pour « amuser le tapis, » en attendant le moment où le triomphe certain de son parti aux prochaines élections ferait de lui l'arbitre de la situation.

Pour ce qui est de l'attitude adoptée à cette occasion par l'Empereur entre le général Trépoff et M. Stolypine, elle est particulièrement typique et peut servir à éclairer bien des épisodes ultérieurs. Facilement influençable par des natures plus fortes que la sienne, surtout lorsque leur action s'exerçait dans le sens de ses naturelles tendances réactionnaires, Nicolas II n'en était pas moins, surtout à l'époque dont il s'agit, accessible aux arguments de ceux qui faisaient appel à son bon sens et à sa loyauté innée. Cela explique que M. Stolypine, doué lui-même d'une forte volonté, non moins que d'un parfait esprit de droiture, n'ait pas eu plus de peine à le détourner de suivre les conseils du général Trépoff. Si plus tard, dans des circonstances particulièrement graves, l'empereur Nicolas s'abandonna définitivement à des influences qui le conduisirent à sa perte, c'est, j'en ai la profonde conviction, qu'il n'avait plus auprès de lui un homme de la valeur morale de M. Stolypine, dont la mort prématurée fut un désastre irréparable.

***

Déçu, mais non découragé, par l'échec infligé à sa tentative de constituer un Cabinet de coalition, M. Stolypine s'était mis résolument à l'œuvre, pour employer de la meilleure manière l'intervalle de sept mois et demi qu'il avait devant lui jusqu'à la réunion de la seconde Douma. Son programme, qui fut rendu public un peu plus tard, dans le courant du mois de septembre, visait un double but : d'un côté, le maintien, ou

plutôt le rétablissement par les moyens les plus énergiques de l'ordre profondément troublé dans les villes et surtout dans les campagnes, — de l'autre, l'élaboration de toute une série de projets de lois destinés à être présentés à la Douma. M. Stolypine tenait essentiellement à éviter la faute commise par le Gouvernement précédent et à ne pas laisser la nouvelle assemblée s'agiter dans le vide et se perdre en déclamations stériles. Lorsqu'ils se réuniraient au Palais de Tauride, les députés devaient trouver devant eux un ensemble de projets de lois dont le but était d'introduire des réformes libérales dans les domaines les plus divers de la vie nationale. Vaste programme qui embrassait toutes les grandes questions d'alors : liberté religieuse, inviolabilité de la personne, égalité civique, amélioration de la situation des ouvriers à l'aide d'assurances de l'État, réforme des autonomies locales ou zemstvos, création de zemstvos dans les parties de l'Empire où ils n'existaient pas (provinces du Nord-Ouest et Provinces baltiques), création de zemstvos et de municipalités en Pologne, transformation de la justice locale, réforme des écoles supérieures et moyennes, impôt sur le revenu, réforme de la police, etc.

En dehors de ce programme, qui aurait suffi à lui seul pour occuper la Douma pendant plusieurs sessions, il y avait à cette époque un certain nombre de questions brûlantes qui réclamaient de la part du Gouvernement des solutions immédiates, je dirais presque : préventives. C'est ainsi qu'il fallait abroger d'urgence certains décrets particulièrement odieux contraires à la liberté religieuse et touchant à la condition des vieux croyants et des juifs; mais ce qui exigeait surtout de promptes mesures, c'était la question agraire qui avait pris un caractère d'extrême acuité.

Pour aller au plus pressé, M. Stolypine résolut d'avoir recours à l'article 78 de la loi constitutionnelle qui donnait au Gouvernement la faculté, pendant la suspension des travaux de la Douma et en cas de circonstances exceptionnelles nécessitant des mesures législatives, de prendre ces mesures par voie de décrets, à la condition de les soumettre à la Douma dans les deux mois qui suivraient la reprise des travaux de cette assemblée.

On a souvent reproché à M. Stolypine le large emploi qu'il a fait de cet article 78 copié sur le fameux article 14 de la Constitution autrichienne; moi-même, par la suite, j'ai jugé

qu'il interprétait cet article d'une manière abusive pour s'en faire une arme contre la Douma et surtout contre le Conseil de l'Empire. Ce fut là, comme on le verra plus tard, une des causes de nos futurs dissentiments, et, finalement, de notre rupture. Mais à l'époque dont je parle, il est exact que le règlement immédiat de la question agraire était exigé par des « circonstances exceptionnelles, » car cette question n'était pas seulement la cause de tous les troubles dans les campagnes, elle était devenue un moyen de surenchères entre les mains des partis révolutionnaires qui s'en servaient pour attirer à eux les masses rurales, en leur promettant des solutions toutes plus radicales et plus utopiques les unes que les autres.

En me demandant de garder dans son Cabinet le poste de ministre des Affaires étrangères, M. Stolypine savait qu'il pouvait entièrement compter sur mon concours pour l'aider à mettre sur pied son programme de réformes et préparer le terrain à la future collaboration du Gouvernement et de la Douma. Malgré le travail considérable qu'exigeaient de moi les affaires de mon département, — je venais de commencer à cette époque les laborieuses négociations qui devaient aboutir un an plus tard aux accords avec l'Angleterre et le Japon, — je prenais une part assidue aux séances du Conseil des ministres dans lesquelles, plusieurs fois par semaine, se discutaient les différents projets de lois en voie d'élaboration. Selon l'habitude invétérée de la bureaucratie russe de travailler surtout la nuit, — on sait combien, en Russie comme en Espagne, on a le goût exagéré des heures tardives, — ces conseils avaient le plus souvent lieu tard dans la soirée et se prolongeaient jusqu'à trois ou quatre heures du matin ; comme, d'autre part, j'avais conservé des habitudes matinales contractées à l'étranger et que je recevais dans la matinée les rapports de mes différents chefs de services, il en résultait que, pendant toute cette période de labeur intense, je ne parvenais pas à me ménager plus de quatre à cinq heures de sommeil par nuit. Ajoutez à cela l'universelle surexcitation causée par les événements et, bientôt après, par la série sans précédents d'attentats terroristes dont il sera question plus loin, vous vous rendrez compte de l'effort physique et de la tension nerveuse qu'exigeait de moi ma tâche journalière. Mais j'étais soutenu dans l'accomplissement de cette tâche par l'intérêt passionné que m'inspirait l'œuvre entreprise par

M. Stolypine, dont j'appréciais tous les jours davantage les sentiments élevés et l'absolu dévouement à la cause qu'il servait.

LES ATTENTATS TERRORISTES

Pendant toute la durée de la première Douma, le parti socialiste révolutionnaire avait suspendu la série des attentats terroristes contre les hauts fonctionnaires de l'Empire et contre les agents de police, qu'il avait organisés sans répit depuis le commencement du mouvement révolutionnaire. Il avait fait paraître, au commencement de l'été, dans les journaux étrangers, une déclaration d'après laquelle, « en présence du fonctionnement de la Douma et en attendant que la situation politique devint claire pour le peuple, il interrompait sa tactique terroriste, sans toutefois cesser ses préparatifs de combat; le Comité Central du parti jugerait à quel moment la tactique révolutionnaire devrait recommencer. » Ce fut la dissolution de la Douma qui donna le signal de la reprise de cette tactique : le parti socialiste-révolutionnaire décida de débuter par un coup particulièrement retentissant.

Donc, le samedi 25 août, vers trois heures de l'après-midi, une explosion formidable détruisit en partie la villa occupée aux îles par M. Stolypine; le premier ministre ne fut pas atteint, mais il y eut une trentaine de morts et autant de blessés, dont plusieurs grièvement : parmi ces derniers se trouvaient deux des enfants de M. Stolypine.

Au moment de l'attentat, je me trouvais en ville, au ministère des Affaires étrangères, où je recevais la visite de M. Hitroff, maître de la Cour du grand-duc Wladimir, venu de la part du grand-duc me consulter sur je ne sais plus quelle question de protocole. La conversation terminée, connaissant le goût artistique de mon visiteur, je l'avais retenu environ une demi-heure pour le consulter sur quelques travaux de décoration intérieure qu'on faisait au palais du Ministère. En me quittant, M. Hitroff devait se rendre à la résidence du premier ministre pour lequel il était également chargé d'une commission par le grand-duc : c'est à cette circonstance fortuite que cet aimable homme, mort peu de temps avant la guerre à Paris où il comptait beaucoup d'amis, dut d'échapper à l'explosion

de la villa de M. Stolypine, où, sans ce retard, il serait arrivé quelques minutes avant la catastrophe.

Prévenu par un coup de téléphone, je sautai dans ma voiture qui attendait à la porte du Ministère, et, une vingtaine de minutes après, j'étais sur le lieu du sinistre. L'horreur du spectacle qui m'y attendait dépasse toute description : le tiers environ de la villa n'existait plus, et si l'effondrement n'avait pas été plus complet, c'était parce que la maison était bâtie en bois; un édifice en pierres ou en briques se serait effondré plus complètement et sa destruction aurait fait encore plus de victimes. Sous l'amoncellement des poutres et des plâtras, s'apercevaient des corps humains, les uns inanimés, d'autres donnant encore des signes de vie; çà et là on pouvait distinguer des lambeaux de vêtements et de chairs ensanglantées. Des cris, des appels retentissaient de tous les côtés; devant la porte d'entrée un amas informe de ferrailles et deux cadavres déchiquetés de chevaux, étaient tout ce qui restait d'une voiture qui, on le verra plus loin, venait d'amener les auteurs de l'attentat. De l'antichambre et des trois pièces du rez-de-chaussée qui précédaient celle où se tenait M. Stolypine, il ne subsistait littéralement rien; mais, comme par miracle, la destruction s'était arrêtée au seuil même du cabinet de travail du premier ministre. Je trouvai celui-ci dans un petit pavillon du jardin de la villa, pâle, mais très calme, entièrement maître de lui, et donnant d'une voix brève des ordres pour le sauvetage des blessés. Parmi eux, on venait de retrouver une de ses filles âgée d'une quinzaine d'années, et son fils unique, garçonnet de quatre ans, que son père avait de ses propres mains retiré d'un amas de plâtras et de débris. M. Stolypine me raconta qu'il allait mettre le pied sur cet amas, lorsqu'il s'aperçut qu'un enfant y était à moitié enseveli et dans cet enfant reconnut son fils. L'enfant n'eut que des blessures sans grande importance; mais l'état de sa sœur était très grave : on venait de lui donner les premiers soins et on attendait avec anxiété l'arrivée du grand chirurgien Pavloff, mandé par téléphone.

Voici, d'après ce que je recueillis sur le lieu même de la catastrophe, ce qui s'était passé exactement.

Le samedi étant le jour de réception de M. Stolypine, l'affluence dans les pièces du rez-de-chaussée de sa villa était par-

ticulièrement nombreuse. En dépit des avertissements qui lui parvenaient, l'informant d'un prochain attentat contre sa personne, M. Stolypine, dont j'ai déjà mentionné le courage, avait tenu à conserver à ses réceptions du samedi leur caractère de réceptions ouvertes : y étaient admises toutes les personnes qui avaient une requête à présenter au ministre, sans qu'elles eussent à montrer ni lettre de convocation, ni document quelconque d'identité : le contrôle était exercé par des agents de la police secrète qui se tenaient dans la première antichambre et dont l'œil expérimenté scrutait les visiteurs à leur arrivée. Dans la seconde antichambre, le général Zamiatine, haut fonctionnaire du Cabinet du ministre, assisté de quelques secrétaires, demandait aux arrivants leur nom et l'objet de leur visite. La troisième pièce, toute en longueur, servait de salle d'attente ; elle était contiguë au cabinet de travail du ministre qui était avec elle à angle droit et donnait sur le jardin. Toutes ces pièces étaient situées au rez-de-chaussée et correspondaient aux chambres occupées à l'étage supérieur, par les enfants de M. Stolypine.

La réception avait commencé à deux heures. Il y avait dans la salle d'attente une quarantaine de personnes des conditions les plus diverses : hauts fonctionnaires, financiers, provinciaux arrivés de la veille dans la capitale, employés retraités ou veuves d'employés sollicitant des pensions ou des secours, jusqu'à des paysans envoyés par leurs communes pour exposer leurs besoins au ministre. A deux heures et demie, un landau de louage amena au perron de la villa trois individus portant l'uniforme militaire ; lorsque ces individus pénétrèrent dans la première antichambre, les agents qui s'y trouvaient postés, s'apercevant probablement de quelque irrégularité dans leur tenue, leur barrèrent la porte qui donnait accès dans la seconde pièce. Soudain arrive de cette pièce le bruit d'une lutte suivi du cri : « Vive la Révolution ! » Au même instant retentissait une effroyable explosion : dans la première antichambre, tout le monde fut tué, y compris les trois criminels dont on ne put même pas identifier les cadavres; dans la seconde, le général Zamiatine fut grièvement blessé et les autres fonctionnaires tués ou blessés ; dans la salle d'attente, le tiers environ des personnes furent tuées, toutes les autres blessées. Ces trois pièces furent complètement détruites, et leur ruine entraîna

l'effondrement des pièces correspondantes à l'étage supérieur; mais grâce à l'élasticité du bois qui formait la charpente de la maison, le reste de l'édifice resta presque complètement intact; la porte qui conduisait de la salle d'attente dans le cabinet de travail du ministre fut arrachée de ses gonds; quant au cabinet lui-même, il ne souffrit presque pas. M. Stolypine, en train de causer avec un visiteur, fut jeté à terre; mais lui et son interlocuteur n'eurent que de légères contusions.

Parmi les morts, se trouvaient un ancien gouverneur de province, un maréchal de noblesse, le colonel Schultz, chef de la police du palais de Tauride et quelques autres personnages d'un rang élevé; mais la plupart des victimes étaient soit des agents inférieurs de la police, soit d'humbles pétitionnaires, parmi lesquels une femme dans un état avancé de grossesse, affreusement éventrée. Telle avait été la force de l'explosion que des arbres longeant la Néva furent déracinés; tous les carreaux des maisons situées sur la rive opposée furent brisés; à des centaines de mètres alentour, on retrouvait des débris de membres humains et des lambeaux d'étoffe ensanglantés.

Des deux enfants de M. Stolypine précipités par l'effondrement de l'étage supérieur et retrouvés dans les décombres, le petit garçon n'avait qu'une fracture simple; mais la fille avait eu les deux pieds complètement broyés et souffrait atrocement. A la première inspection, les médecins s'étaient prononcés pour l'amputation immédiate; mais le docteur Pavloff, sommité chirurgicale, s'y opposa. Grâce à lui, et après plusieurs années de traitement Mlle Stolypine put recouvrer la marche; mais à l'époque dont je parle et pendant de longs mois, on eut l'impression qu'elle resterait sinon mutilée, du moins estropiée pour la vie.

Le soir même de la catastrophe, M. Stolypine se transporta en ville avec sa famille, dans la résidence officielle du Ministre de l'Intérieur; mais quelques jours après, cet édifice étant jugé trop difficile à protéger contre les entreprises des terroristes, il s'établit dans un appartement du Palais d'Hiver, qui, depuis le début du mouvement révolutionnaire, n'avait pas été habité par l'Empereur.

D'habitude, chaque samedi soir, je quittais la ville pour passer le dimanche à Peterhof où la Cour résidait à cette époque : l'Empereur avait mis à ma disposition un apparte-

ment au grand Palais Impérial. Mais M. Stolypine m'ayant prié de me trouver chez lui dans la soirée pour prendre part à une séance extraordinaire du Conseil des Ministres, je remis mon départ au lendemain. Je parlerai plus loin de cette séance qui dura une bonne partie de la nuit et qui eut une si grande influence sur le cours ultérieur des événements. Le lendemain, dimanche, j'arrivai à Peterhof, où je devais déjeuner chez l'Empereur; en descendant du train, je constatai une grande animation sur le quai de la gare : on venait d'emporter le corps du général Minn, commandant du régiment Sémenovsky qui avait joué le rôle principal dans la répression de la révolte de Moscou. Le général avait été tué de plusieurs coups de revolver par une femme. La meurtrière, aussitôt arrêtée, pria les agents de ne pas la bousculer, car elle avait sur elle un engin explosif auquel elle devait avoir recours au cas où le général Minn aurait échappé au revolver. L'engin, en forme de boîte à sardines, fut déposé sur un banc et gardé par deux factionnaires; on constata plus tard qu'il était d'une très grande puissance, et que son explosion aurait produit des ravages effroyables.

A déjeuner, l'Empereur se montra profondément ému de l'attentat contre M. Stolypine et voulut connaître tous les détails de la catastrophe; il témoigna à M. Stolypine et à sa famille la plus vive sollicitude et les combla d'attentions touchantes. Je le répète : témoin de l'attitude de Nicolas II à cette occasion, comme aussi bien dans plusieurs circonstances analogues, je puis certifier l'absolue fausseté des accusations d'après lesquelles il aurait été étrangement insensible aux souffrances d'autrui.

A partir de ce mémorable samedi 25 août, il y eut non seulement à Saint-Pétersbourg, mais dans toutes les régions de la Russie, une série d'attentats terroristes qui se succédèrent, presque sans un jour d'interruption, pendant plusieurs mois. M. Stolypine se montrait d'une bravoure extraordinaire et ne prenait personnellement aucune précaution contre les attentats. Parmi les complots auxquels il échappa, il y en eut un d'une particulière audace. La police arrêta un groupe de terroristes au moment même où ils allaient procéder à une attaque organisée de la façon inédite que voici : une superbe automobile, de marque allemande, peinte en rouge et chargée d'une quantité considérable de matières explosives, devait être

lancée à toute vitesse contre la partie du Palais d'Hiver habitée par le premier ministre : les dégats auraient été formidables.

Pour donner une idée de la crânerie excessive de M. Stolypine, je citerai ici un épisode qui ne se produisit que trois ans plus tard, mais qui me paraît symbolique de toute cette période.

M. Stolypine et plusieurs membres de son cabinet assistaient, aux environs de Saint-Pétersbourg, à des expériences d'aviation, presque les premières qu'on vît en Russie. Elles étaient exécutées par une équipe de pilotes récemment revenus de France où ils avaient fait leur apprentissage. Le premier ministre s'étant approché d'un groupe d'aviateurs, un de ceux-ci l'engagea à monter avec lui sur son appareil; ses camarades appuyèrent vivement cette proposition, déclarant qu'ils se sentiraient tous encouragés par une pareille marque de confiance en leur habileté. M. Stolypine n'eut pas un moment d'hésitation et fit avec le pilote, un officier du nom de Matzievski, un vol qui dura environ une demi-heure. Lorsqu'il redescendit à terre, il trouva toute la police dans le plus grand émoi : quelques jours auparavant, le service de la sûreté avait reçu des informations représentant le lieutenant Matzievski comme affilié à l'une des organisations terroristes les plus dangereuses; M. Stolypine avait eu connaissance de ces renseignements *avant* de se rendre à l'aérodrome; au moment où il consentit à voler avec M. Matzievski, il savait parfaitement à quel singulier compagnon il avait affaire : en quittant l'appareil, il félicita chaudement le pilote et se montra enchanté de l'expérience.

Quelques jours après, cet incident eut un épilogue inattendu : au cours d'un de ses vols, le lieutenant Matzievski tomba d'une très grande hauteur et se tua sur place. La cause de cet accident resta mystérieuse : la chute du pilote n'était probablement pas due à l'état de l'appareil, lequel semblait n'avoir subi, avant de s'écraser sur le sol, aucun dommage. Le service de la sûreté eut la quasi certitude que le lieutenant Matzievski s'était tué volontairement : ce suicide lui avait été imposé par le Comité terroriste, pour avoir laissé échapper l'occasion de tuer M. Stolypine.

Tous ces étranges détails me furent confirmés par M. Stolypine lui-même. Lorsque je lui demandai pourquoi il avait ainsi, sciemment et sans nécessité aucune, risqué sa vie, il réfléchit un moment et me fit cette réponse :

— Je crois bien que ç'a été de ma part un mouvement réflexe : mais je me rappelle aussi avoir fait ce raisonnement : il ne faut pas qu'ils puissent croire que j'ai peur. Du reste, ajouta-t-il, avant de monter dans l'appareil, je regardai dans les yeux le lieutenant Matzievski, et je vis clairement qu'il n'oserait pas : le sportsman épris de son art domina en lui, et l'emporta sur le terroriste.

On sait qu'après avoir échappé à de nombreux attentats, M. Stolypine finit par succomber le 14 septembre 1911 à Kieff, frappé de plusieurs coups de revolver, pendant une représentation théâtrale à laquelle assistaient l'Empereur et toute la cour impériale. Chose curieuse, tout en affrontant avec le plus grand courage et même quelquefois en bravant inutilement le péril, il avait toujours eu le sûr pressentiment qu'il mourrait de mort violente; à plusieurs reprises, il m'entretint de ces pressentiments, sur le ton de la plus entière conviction. En même temps, je me rappelle que ce langage me laissait incrédule parce que moi-même, malgré les avertissements qui me parvenaient d'un prochain attentat contre ma personne, j'éprouvais une sorte de certitude instinctive que je ne serais pas atteint.

Chacun des ministres d'État était individuellement condamné par décision du Comité terroriste central; le service de la sûreté avait quelquefois, — ou prétendait avoir, — des données précises sur la personne chargée d'exécuter tel ou tel ministre : d'après ces renseignements, je devais périr de la main d'une femme connue parmi les terroristes sous le nom de « La Princesse. » Elle m'était signalée comme étant de type oriental, très brune et d'une beauté remarquable. Je m'empresse de dire que je n'ai jamais aperçu l'ombre d'une personne répondant à ce signalement et que je n'ai jamais cru à ce roman policier. « La Princesse, » si elle avait existé, n'aurait pas eu beaucoup de peine à exécuter son projet; n'ayant que peu de confiance dans les mesures de protection que m'offrait le service de la sûreté, je préférais me passer de cette protection et me fier à mon étoile. Cependant, comme les attentats devenaient de plus en plus fréquents et qu'il fallait tout de même prévoir le pire, toutes mes dispositions étaient prises afin que, le cas échéant, les affaires n'eussent à subir aucune interruption du fait de ma disparition : un pli cacheté, déposé sur mon

bureau, contenait toutes les indications nécessaires à mon successeur éventuel pour entrer immédiatement en fonctions à ma place. Cette précaution fut d'ailleurs parfaitement superflue : en dépit des sinistres prédictions de la police secrète, je ne fus en butte à aucune attaque. Je faillis, cependant, être victime d'un attentat dirigé contre le grand-duc Nicolas, futur commandant en chef des armées russes en 1914. C'était en revenant de Tzarskoie Sélo, résidence d'hiver de la cour, où j'étais allé faire mon rapport hebdomadaire à l'Empereur. Le grand-duc Nicolas s'y était également rendu ce jour-là. L'Empereur ayant retenu le grand-duc à dîner, je montai, pour rentrer en ville, dans le train spécial qui l'avait amené et qui retournait à vide. A l'entrée en gare de Saint-Pétersbourg, le train fut brusquement arrêté par le mécanicien qui avait vu un individu déposer un objet sur les rails et s'enfuir : c'était un engin explosif d'une très grande puissance; quelques tours de roues de plus, et non seulement le train, mais une bonne partie de la gare étaient détruits. Cet incident me confirma dans mon fatalisme; en fait, je n'ai jamais eu à regretter de m'être soustrait à la gêne insupportable d'être protégé par une police que M. Stolypine n'a jamais complètement réussi à réformer et dont les agents, — les révélations de M. Bourtzeff sur le double rôle du fameux Azeff l'ont bien prouvé, — n'étaient quelquefois pas moins dangereux que les terroristes avérés. Le meurtre de M. Stolypine parait avoir été commis par un de ces agents qui servaient et trahissaient à tour de rôle, et quelquefois en même temps, la police et les révolutionnaires.

Les terroristes s'attaquaient non seulement aux hauts personnages de l'Empire, ministres, gouverneurs généraux, gouverneurs de province, mais aux fonctionnaires de tous grades et surtout aux agents de police qui étaient littéralement traqués dans les rues et tombaient en nombre toujours croissant. En dehors de ces attentats contre les personnes, il y en eut d'autres contre les caisses publiques, banques, églises, etc.; cela s'appelait des « expropriations » et procurait aux terroristes des sommes considérables : telle l'attaque, en plein jour, d'une voiture transportant, sous escorte de huit cosaques à cheval et de plusieurs agents de police, 600 000 roubles de la douane à la banque d'État.

La seule liste des fonctionnaires supérieurs qui tombè-

rent à cette époque sous les coups des terroristes, est trop longue pour pouvoir être citée en entier : le meurtre du général Minn fut suivi incontinent par ceux du général comte Ignatieff, du général Kozloff, du général von der Launitz, préfet de Saint-Pétersbourg, des gouverneurs de Varsovie, de Samara, de Penza, du commandant de la flotte de la mer Noire, etc.

Les terroristes agissaient avec une extrême audace, faisant d'avance le sacrifice de leur vie; ainsi une femme arrêtée dans la rue où elle guettait le grand-duc Nicolas, portait sur elle une espèce de veste contenant dans sa doublure une quantité considérable de dynamite qu'elle devait faire exploser si le grand-duc échappait au revolver. Je fus personnellement témoin de deux attentats. En premier lieu, le meurtre du général Kozloff tué dans la partie la plus fréquentée du parc de Peterhof, à quelques pas de l'aile du vieux palais où j'avais un appartement : le pauvre général, personnage des plus effacés, fut la victime de sa ressemblance avec le général Trépoff, que le meurtrier croyait viser. Puis ce fut le général von der Launitz, préfet de la capitale, qui tomba tout près de moi, abattu de plusieurs coups de revolver, à l'issue de la cérémonie d'inauguration de l'Institut Pasteur de Saint-Pétersbourg.

Comme je l'ai dit, le Conseil des Ministres qui se tint, le soir même de l'explosion du 25 août, à la résidence de ville du premier ministre, eut une grande importance. M. Stolypine l'ouvrit par un discours des plus énergiques. Il commença par déclarer que l'attentat dont il avait été l'objet et qui l'avait frappé dans ses enfants, ne modifierait en rien sa ligne politique. Son programme restait le même : répression impitoyable de tout désordre et de tout acte révolutionnaire ou terroriste; réalisation, avec le concours de la future Douma, d'un large programme de réformes dans un sens libéral; solution immédiate, par voie de décrets, des problèmes les plus urgents, en premier lieu de la question agraire. D'après lui, nous devions nous attendre à ce que le parti réactionnaire profitât de l'occasion pour pousser l'Empereur à instituer une dictature militaire et même à abolir la charte de 1905 et à revenir au régime du pouvoir absolu. Il s'opposerait de toutes ses forces à un pareil revirement et, plutôt que d'abandonner le terrain constitutionnel et de renoncer à son programme, il était résolu à quitter le pouvoir. Il termina en exprimant

l'espoir que ses collègues s'uniraient pour appuyer de toutes leurs forces sa politique auprès de l'Empereur.

Pendant le temps que dura le discours de M. Stolypine, on ne cessa d'entendre, par toute la maison, un va-et-vient de médecins et d'infirmières : à travers portes et cloisons, parvenaient jusqu'à nous les cris étouffés des enfants blessés que l'on pansait ; M. Stolypine ne s'interrompit pas un instant, sa voix ne trahit aucune émotion : nous fûmes profondément impressionnés par ce stoïcisme.

Malgré les premiers remaniements que lui avait fait subir M. Stolypine, le Cabinet était encore loin d'avoir un caractère homogène. Il y avait parmi nous de francs réactionnaires comme M. Schvanebach, contrôleur de l'Empire ; d'autres, comme M. Schéglovitoff, ministre de la Justice, cachaient assez habilement leurs tendances d'extrême-droite qui ne devaient éclater dans toute leur force que plus tard, quand il fut hors de doute qu'elles étaient agréées en haut lieu. Mais telle fut la force de l'éloquence de M. Stolypine, que le Conseil approuva unanimement ses déclarations et s'engagea à les appuyer auprès de l'Empereur.

Les prévisions de M. Stolypine ne tardèrent pas à se réaliser. Il y eut, au cours des journées qui suivirent l'explosion du 25 août, dans le camp réactionnaire et dans l'entourage intime de l'Empereur, une véritable levée de boucliers contre le premier ministre. On réclamait son remplacement immédiat par un dictateur militaire et l'on manifestait ouvertement l'espoir que ce ne serait qu'un premier pas vers la restauration du pouvoir absolu. La situation rappelait beaucoup celle qui avait suivi en France l'assassinat du Duc de Berry, le 13 février 1820. On sait que cet événement fournit au Duc et à la Duchesse d'Angoulême et au parti « ultra » le prétexte d'une violente campagne contre le duc Decazes, qui s'était proposé, par une politique libérale modérée, « de réconcilier la France avec la monarchie des Bourbons. » Mais, tandis que le roi Louis XVIII, malgré son tendre attachement pour le duc Decazes, finit par sacrifier son favori à la poussée réactionnaire qu'il réprouvait dans son for intérieur, l'empereur Nicolas, dont les sympathies secrètes allaient à l'extrême-droite, eut le mérite de donner raison à M. Stolypine et de le laisser exécuter son programme.

La lutte entre M. Stolypine et ses adversaires fut très vive; les réactionnaires, renonçant à obtenir le renvoi du premier ministre, exigeaient à grands cris l'adoption de mesures d'une extrême rigueur contre les terroristes : arguant de l'insuffisance et des lenteurs de la justice régulière, ils insistaient pour que la police fût investie du droit d'exécuter les criminels sans autre forme de procès et sur la simple constatation du crime. M. Stolypine s'opposait énergiquement à une pareille procédure, dont l'effet aurait été de créer dans l'Empire un état de complète anarchie. Ce point de vue, M. Stolypine devait le défendre même contre quelques-uns des membres de son Cabinet, comme MM. Schvanebach et Schéglovitoff, appuyés par les ministres de la Guerre et de la Marine; d'autre part, la situation créée par les attentats terroristes s'aggravait de jour en jour et exigeait de la part du gouvernement des mesures exceptionnelles. C'est pour trancher ce débat que M. Stolypine fit signer par l'Empereur un décret instituant, dans les régions placées sous le régime de la loi martiale (ce qui était le cas, à cette époque, pour la capitale et pour la plupart des provinces de l'Empire), des conseils de guerre à l'effet de connaître des crimes commis dans ces régions. On a beaucoup reproché à M. Stolypine la création de ces tribunaux copiés sur les « Feldkriegsgerichte » autrichiens; mais il faut se rappeler en présence de quelles exigences il se trouvait. Ce qu'on lui demandait, c'était la suppression de toute procédure légale et la délégation à la police d'une espèce de droit de lynchage. Si de toute évidence, la justice des nouveaux tribunaux était de nature sommaire, c'était tout de même une justice; et, en instituant ces tribunaux, M. Stolypine coupait court aux tentatives du parti réactionnaire qui voulait opposer à la terreur rouge une terreur blanche.

C'est au milieu de l'extrême agitation créée par les événements que je viens de décrire et dans une atmosphère politique surchauffée par les passions des partis, que M. Stolypine dut aborder l'élaboration des réformes qu'il s'était engagé à soumettre au bout de six mois à la Douma. Le Cabinet venait d'être complété par la nomination au poste de ministre du Commerce de M. Filosofoff, homme éclairé et à vues libérales; toutefois il contenait encore des éléments hétérogènes; aussi M. Stolypine était-il obligé de surveiller et de diriger atten-

tivement la préparation des différents projets de lois. Quant à la question agraire, la plus importante de toutes, il s'en était réservé complètement l'étude, et la série d'ukases par lesquels elle fut réglée bientôt après, peut être considérée comme son œuvre absolument personnelle.

Comme j'étais seul parmi les membres du Cabinet à connaître de près le fonctionnement d'un régime constitutionnel et parlementaire, c'est à moi qu'on s'adressait chaque fois qu'il s'agissait de résoudre une difficulté provenant de la nécessité d'adapter la nouvelle législation à l'ordre de choses créé par la charte de 1905. J'acceptais volontiers ce surcroît de travail; mais ce qui, en dehors de mes attributions directes, m'occupait le plus, c'était la question agraire à laquelle je m'étais de tout temps passionnément intéressé : j'avais, à ce sujet, de fréquents et longs entretiens avec M. Stolypine auprès duquel je me faisais le champion convaincu du système de la petite propriété privée.

J'ai raconté comment, grâce à l'étude de la vie sociale et économique dans l'Europe occidentale, j'avais rejeté de bonne heure les théories slavophiles et surtout la néfaste conception du « mir. » Ce fut pour moi une grande satisfaction de constater que M. Stolypine, resté, à d'autres égards, sous l'influence de ces théories, penchait de plus en plus vers la suppression de la propriété communale et vers la création parmi les paysans de la petite propriété individuelle. Pour achever de le convaincre, je lui communiquai des matériaux intéressants relatifs à l'histoire de la réforme agraire en Europe, que j'avais réunis en divers pays, surtout en Danemark, d'où j'avais adressé à ce sujet au gouvernement une série de rapports. En Danemark, le passage du régime communal à celui de la propriété s'était effectué à une époque plus récente que dans le reste de l'Europe, c'est-à-dire dans les dernières années du XVIIIe siècle; ce fut l'œuvre du ministre comte Bernstorff qui commença par appliquer la réforme, à titre d'exemple, aux domaines de la Couronne et à ses propres domaines. En étudiant les documents relatifs à cette question conservés à Copenhague, j'avais remarqué la similitude des conditions agraires qui existaient en Danemark avant la réforme, avec celles qu'on observait en Russie; j'avais été surtout frappé des résultats bienfaisants obtenus avec une rapi-

dité extraordinaire par la réforme du comte Bernstorff; j'avais fait copier plusieurs de ces documents; ces matériaux intéressèrent vivement M. Stolypine, et je me plais à croire qu'ils ne lui furent pas inutiles pour étayer ses propres plans de réforme agraire.

En conférant au paysan russe le droit de propriété individuelle, M. Stolypine créait en même temps pour ce paysan un statut personnel nouveau. Jusque-là, la classe rurale ne jouissait que de droits civiques limités et se trouvait soumise à l'autorité oppressive des communes; la nouvelle législation constituait un véritable acte d'affranchissement : les cours et les tribunaux spéciaux dont relevait cette classe étaient abolis; le paysan était libéré de la responsabilité collective devant l'impôt; il acquérait le droit d'hypothéquer son champ, d'établir des entreprises industrielles, de prendre part, comme propriétaire, aux élections et aux assemblées de zemstvos; bref, les paysans cessaient de former dans l'État une classe à part et devenaient, pour la première fois, de véritables citoyens russes.

Mais si M. Stolypine créait ainsi la petite propriété rurale, d'autre part, il se refusait catégoriquement à porter atteinte à la grande et à la moyenne propriété et repoussait le principe même de l'expropriation forcée des terres, en faveur duquel s'était prononcée la Douma sous l'influence des cadets et des révolutionnaires. La pensée maîtresse de M. Stolypine était de développer dans l'esprit du paysan le respect de la propriété, sentiment que le servage d'abord, le partage des terres en 1861 et le régime du « mir » ensuite, n'avaient guère contribué à lui inculquer. Il est vrai qu'en 1861 les paysans avaient *racheté* les terres qui leur étaient échues; mais ce rachat avait revêtu la forme d'un paiement de redevances annuelles qui ne se distinguait presque en rien d'un impôt foncier. Le souvenir d'avoir *racheté* la terre qu'il possédait s'était donc complètement oblitéré chez le paysan, prompt à écouter ceux qui lui exposaient qu'il devait recevoir gratis le reste des propriétés appartenant à l'ancien seigneur.

Au point de vue économique, la conservation de la grande et de la moyenne propriété apparaissait à M. Stolypine comme la condition essentielle du développement de l'agriculture et du relèvement de la production dans le pays. Une distribution même intégrale de ces terres aux paysans n'aurait apporté à

ceux-ci aucun soulagement réel; le nombre total des grands et moyens propriétaires en Russie ne dépassait guère le chiffre de 130000, et la superficie totale de leurs terres, celui de 66 millions de dessiatines, contre 155 millions de dessiatines appartenant aux paysans (une dessiatine équivaut à peu près à un hectare). Partagée entre les paysans, cette superficie n'aurait ajouté à chacun d'eux qu'une fraction de dessiatine. D'autre part, les grandes et moyennes propriétés étaient des centres de culture et de progrès agricole, et avec leur disparition le rendement des terres ne manquerait pas de diminuer : le système auquel il fallait tendre était évidemment une juste combinaison de la grande, de la moyenne et de la petite propriété, à l'instar de ce qui existe en France.

Pour subvenir au besoin réel de terres qu'éprouvaient les paysans, M. Stolypine avait en vue, d'un côté, l'acquisition par eux, par voie d'achat avec l'aide de la banque spéciale dite « des paysans, » de terres appartenant soit aux « apanages » (propriétés privées de la famille impériale), soit à la Couronne; et de l'autre, le développement d'un large courant d'émigration vers les régions fertiles de la Sibérie, où l'on devait céder aux colons des terres de « Cabinet, » c'est-à-dire appartenant en propre à l'Empereur. Comme première mesure, deux ukases décrétaient la mise en vente immédiate d'environ 10 millions de dessiatines appartenant aux deux premières catégories.

L'ensemble des mesures qui constituaient la réforme agraire de M. Stolypine prit la forme d'une série d'ukases dont le principal, celui qui libérait le paysan du « mir, » portait la date du 25 novembre 1906. Ces ukases, édictés sur la base du fameux article 87, devaient être, conformément à la loi constitutionnelle, soumis à la Douma dans les trois mois qui suivraient sa convocation; la seconde Douma n'ayant eu, comme nous le verrons plus loin, qu'une existence éphémère, c'est à la troisième Douma qu'échut la tâche de leur donner la forme d'une loi définitive.

La réforme agraire de M. Stolypine passa à la Chambre basse presque sans retouches et à une très forte majorité; mais au sein du Conseil de l'Empire elle suscita une énergique opposition et ne fut votée qu'à une voix de majorité, en comptant celles des ministres qui étaient membres de cette assemblée. Or mon frère et moi, dont les voix étaient acquises au projet du

gouvernement, nous avions été nommés par l'Empereur membres du Conseil de l'Empire quelques semaines avant ce vote; c'est donc grâce à nos deux voix que la réforme agraire de M. Stolypine n'y subit pas un échec qui aurait beaucoup compliqué la situation.

Ce qui est curieux, c'est que cette réforme fut combattue à la fois par les deux partis extrêmes de gauche et de droite. Les socialistes la rejetaient au nom de leurs théories communistes. Les réactionnaires y voyaient une infraction aux traditions du passé et un pas vers l'égalisation des classes, donc une mesure essentiellement libérale. Étrange aberration d'un parti qui se proclame conservateur et donne la main aux révolutionnaires pour faire échouer une loi destinée à renforcer le principe de la propriété!

C'est le parti réactionnaire qui avait organisé la résistance à la réforme agraire au sein du Conseil de l'Empire; au moment de la discussion de cette réforme, ce parti s'y trouvait considérablement renforcé, car l'Empereur, cédant à des influences dont il sera question plus loin, n'y laissait systématiquement pénétrer, à titre de membres nommés, que des hommes connus pour leurs tendances réactionnaires; ma nomination et celle de mon frère avaient été à plusieurs reprises refusées par l'Empereur et avaient fini par lui être en quelque sorte arrachées par M. Stolypine.

La réforme agraire de M. Stolypine eut un succès prodigieux, qui dépassa les prévisions les plus optimistes. Le paysan russe, s'il est facilement accessible à une propagande révolutionnaire qui s'adresse à sa passion dominante, celle de la terre, est, par ailleurs, doué d'une intelligence très vive: il n'hésita pas à accueillir des mesures destinées à lui assurer la propriété des terres qu'il cultivait et à lui procurer le moyen d'en acquérir d'autres d'une manière sûre et légale. Sous l'habile et ferme direction de M. Krivoshéine, qui remplaça bientôt le prince Wassiltchikoff au ministère de l'Agriculture, la nouvelle législation, complétée par une extension considérable de l'activité et des moyens de la « Banque des Paysans, » donna des résultats d'une importance et d'une rapidité surprenantes; ils furent tels, qu'à la veille de la révolution de 1917, on pouvait affirmer que la question agraire était en voie d'être résolue et qu'il aurait suffi d'une période relativement courte pour asseoir

de façon définitive le régime agraire en Russie sur des bases solides. Le bouleversement social et économique qui suivit dans les campagnes russes la révolution politique détruisit hélas! ces magnifiques résultats, et nul ne peut prévoir quand et comment la Russie se relèvera du coup qui lui a été porté par ce bouleversement.

Vers la mi-septembre, M. Stolypine fit paraître dans les journaux un long et vigoureux communiqué officiel résumant son programme politique. Tout en annonçant dans ce communiqué l'intention où était le gouvernement de réprimer, par les moyens les plus énergiques, les attentats terroristes et de maintenir à tout prix l'ordre dans le pays, M. Stolypine y déclarait que « le but du gouvernement ne saurait être modifié par les projets des criminels; » « on peut tuer telle ou telle personne, » y était-il dit, « mais il est impossible de tuer l'idée dont le gouvernement s'inspire; les crimes rendent le but final plus difficile à atteindre, mais ce ne sont que des *faits occasionnels*. Le gouvernement opposera la force à la violence : il ne peut suspendre toute réforme et interrompre la vie même du pays pour s'attacher uniquement à la répression de la révolution. Il sait qu'il a devant lui des questions diverses dont les unes seront résolues par la Douma et le Conseil de l'Empire, et d'autres, d'une particulière urgence, comme la question agraire et celle des restrictions religieuses, seront réglées immédiatement. » Suivait l'énumération des projets de loi qui devaient être soumis à la Douma. Le communiqué se terminait par l'importante déclaration que le gouvernement comptait « s'appuyer sur la fraction libérale du pays, qui devait désirer la tranquillité de l'État, et non sa mise en péril. »

Les déclarations de M. Stolypine, — conspuées, comme il s'y fallait attendre, par les partis libéraux-extrêmes et révolutionnaires, — produisirent dans le pays la meilleure impression. Quelques semaines plus tard, devait avoir lieu le premier anniversaire de la charte constitutionnelle de 1905; les alarmistes se plaisaient à prédire, pour cette date, des désordres et des démonstrations hostiles au gouvernement : il n'en fut absolument rien. Si l'on fait abstraction des attentats terroristes qui continuaient sans interruption, mais qui, d'après l'expression de M. Stolypine, n'étaient que « des faits occasionnels, » on sentait grandir dans le pays tout entier une aspiration à l'ordre et à la tran-

quillité, avec un sentiment nouveau de confiance dans l'énergie aussi bien que dans la loyauté du gouvernement.

A l'étranger, surtout en France et en Angleterre, l'opinion publique s'était montrée très sévère pour la dissolution de la Douma et n'avait accordé que peu de confiance aux débuts de M. Stolypine; il était d'autant plus précieux de constater que la presse européenne commençait à rendre justice à l'œuvre de ce ministre. Pour la première fois depuis le début du mouvement révolutionnaire, l'opinion publique européenne semblait mieux impressionnée par la situation en Russie.

Je résolus de profiter de ces circonstances favorables pour faire un voyage à l'étranger : il était d'usage constant pour un ministre des Affaires étrangères nouvellement nommé, de profiter de la première occasion pour visiter la capitale du pays allié, afin de s'y mettre en contact personnel avec les hommes du gouvernement. J'obtins donc de l'Empereur l'autorisation de me rendre à Paris, où je devais être reçu par le Président de la République et m'entretenir avec les membres du Cabinet de M. Sarrien dans lequel M. Bourgeois était ministre des Affaires étrangères, M. Clemenceau ministre de l'Intérieur, et M. Briand ministre des Cultes. Pour éviter de passer par Berlin, j'avais décidé de commencer par me rendre, par une voie détournée, en Bavière, où ma famille, que je n'avais pas vue depuis cinq mois, se trouvait en villégiature sur les bords du lac de Tegernsee; de là, ma femme devait m'accompagner à Paris; mais au retour, conformément à la tradition établie, je ne pouvais m'abstenir de toucher barre à Berlin, où je devais être reçu par l'empereur Guillaume et voir le chancelier prince de Bülow.

(A suivre.)

LE RAPATRIEMENT DE LA TOUR

LES
PASTELS DE SAINT-QUENTIN
AU LOUVRE

I. — LES TRIBULATIONS D'UN MUSÉE DE PROVINCE

Le musée La Tour à Saint-Quentin était un des bijoux de la France. On errait un moment derrière la belle collégiale, dans d'étroites rues bourgeoises, discrètes et surannées, on sonnait à la porte d'un hôtel du second Empire. Un concierge dévot accompagnait le visiteur dans cette demeure silencieuse. Il ouvrait avec précaution les volets des chambres toujours closes...

C'étaient trois chambres peuplées d'apparitions charmantes, une réunion de visages comme sans doute il n'y en a pas une pareille au monde : on eût dit attachée aux murs, fixée par quelque sortilège, une fête de l'autre temps, une assemblée de personnages qui se fussent donné rendez-vous dans ce coin de province pour y continuer leur existence d'ombres. Tout le XVIIIe siècle, ses fantômes et ses grâces, la Cour et l'Opéra, la robe et la finance, les grandes dames et les favorites, les habits de cérémonie et le négligé du chez soi, comme dans le laisser-aller d'une réception d'artiste, société pressée où les derniers venus n'apparaissent qu'en buste; ainsi dans une foule d'invités on n'aperçoit que des rangs de visages. Et tout cela fait d'un souffle, d'une espèce de poussière brillante,

comme la poudre impalpable qui veloute l'aile du papillon, tout cela subtil et précis, formé de quelques traits, de frottis, d'estompages rapides sur quelques pouces carrés d'un papier bleu, dont le fond transparait sous la pâte à peine écrasée du pastel ; tout cela créé on ne sait comment, de cette légère cendre qui est tout ce qui subsiste des beautés d'autrefois et de ce qui fut la vie. Et cette évocation était bien l'œuvre de celui que son temps appelait le « magicien. »

Grande fut donc l'inquiétude en 1914, lorsque les Allemands occupèrent la ville. Que devenaient les pastels, les reliques de La Tour? On savait que les gens du pays, très jaloux de leur bien, n'avaient pas consenti à s'en séparer un moment. Quand on songea enfin à faire le nécessaire, les Allemands étaient là. Il est clair qu'on pouvait tout craindre, depuis la confiscation jusqu'à la destruction pure et simple. Il suffisait que l'intérêt allemand le commandât. Par bonheur, cet intérêt en décida autrement. L'Allemagne, sans jamais désavouer ses crimes, sentait confusément qu'ils lui faisaient du tort. L'espèce humaine conserve beaucoup de préjugés : il fallait bien en tenir compte. Les pastels de La Tour servirent la propagande boche; c'est ce qui les sauva.

On vit en 1917 paraître un in-quarto, édité avec un certain luxe, sous une élégante reliure en toile écrue. Ce volume comprenait, pour un prix de réclame, la suite complète des reproductions du musée, dont un certain nombre en couleurs, avec une introduction et des notices en allemand : le tout mis au jour par les soins du Corps d'armée de Bapaume et dédié au roi de Wurtemberg. Une bande placée sur le volume portait cette annonce édifiante : « La Tour, le peintre de Louis XV. Quatre-vingt-neuf gravures d'après les originaux de Saint-Quentin. Un corps de réserve allemand éditeur d'art français! » Osez dire après cela que les Allemands sont des barbares! Quoi! Vous leur reprochez la cathédrale de Reims : y pensez-vous? puisqu'ils publient les pastels de La Tour. Vous leur parlez de ruines : ils répondent par un catalogue. Quelle preuve plus éclatante qu'ils respectent la beauté et n'ont jamais tiré sur aucune cathédrale?

On vit bien leur délicatesse dans cette même année où paraissait ce beau volume. L'armée allemande pliait bagage et venait se recevoir sur la ligne Hindenburg. Saint-Quentin se

trouvait sur la ligne de feu. Ne fallait-il pas songer à ce que l'artillerie « ennemie » (on comprend qu'il s'agit de l'artillerie anglaise) ferait de la ville et de ses trésors? Il faut plutôt se rappeler ce que fut cette retraite, les arbres sciés, les villes minées, les usines sabotées, l'effroyable et minutieux ravage d'une province : on goûtera mieux l'exquise hypocrisie de ce scrupule. La Tour servit encore à couvrir cette retraite. On voulait pouvoir démentir tout ce mal fait sans nécessité, répondre aux questions par un sauvetage retentissant. Ce fut le rôle de l'Exposition du *Pauvre diable*.

Les magasins du *Pauvre diable*, à Maubeuge, sont une maison de confections, que l'armée allemande avait depuis longtemps réquisitionnée pour son usage. C'est là qu'elle transporta le dépôt des œuvres d'art sauvées des régions libérées. Le musée de Saint-Quentin était resté fermé pendant l'occupation. Peu de visiteurs avaient eu le privilège de l'admirer, et c'est ce qui avait fait craindre que les chefs-d'œuvre n'eussent disparu. L'Empereur pourtant les vit, et les lecteurs de cette *Revue* n'ont pas oublié à ce propos la brillante fantaisie de M. Henri Lavedan (1). A Maubeuge, on serait plus à l'aise. On pourrait admettre plus de monde, faire plus de publicité. On inviterait tous les neutres : on leur montrerait une attendrissante Allemagne, si douce, artiste, chérie des Muses...

Nous savons assez bien ce que fut cette exposition. Les Allemands eux-mêmes ont pris soin de nous en instruire (2). Un officier de réserve, le lieutenant Keller, fut chargé de l'installation. Au lieu d'un grand hall de commerce, on vit une enfilade de petits salons Louis XVI, le salon blanc, le salon rose, le salon vert, où furent placés avec art les ouvrages exposés. Le lieutenant Keller est un excellent tapissier. Le livret de l'exposition ne se lasse pas d'admirer un si bel arrangement. Il fait remarquer que tout le travail fut l'ouvrage de la main-d'œuvre militaire. Nous savions que le soldat allemand est un emballeur de premier ordre.

Le « clou » de l'exposition, c'étaient les pastels de La Tour. Mais ce qu'il y eut de nouveau, ce fut le principe de les replacer

(1) Voir *les Portraits enchantés* dans la *Revue* du 15 mai 1918.

(2) *Das Museum*, Au Pauvre Diable *zu Maubeuge, Ausstellung der aus St-Quentin und Umgebung geretteten Kunstwerken, im Auftrage eines Armee-Oberkommando, herausgegeben von Dr Ehr. von Hadeln, Lieut. d. Res.* Stuttgart, 1917.

dans un cadre de l'époque, parmi des meubles « empruntés » aux châteaux de la région. On ne saurait croire, paraît-il, à quel point les célèbres pastels gagnaient à cette disposition si judicieuse : ce fut une révélation!... En somme, si l'on en croit le rédacteur du livret, il fallait, pour comprendre La Tour, que l'Allemagne s'en mêlât. Qui n'a pas vu La Tour dans les salons du *Pauvre diable* ne pouvait se douter de son véritable talent. Il est fort heureux pour La Tour que les Allemands aient passé par là. Déjà le lieutenant Erhard avait expliqué son génie « avec plus de finesse et de clarté que n'avait su le faire nul érudit français. » Il restait à le présenter au grand public et c'est ce que fit avec tant de succès le lieutenant Keller.

Généreuse Allemagne! Elle veut bien nous apprendre ce que c'est que l'art français; à peine un timide reproche sur notre ingratitude... Ah! si nous la laissions faire! Quel pays que la France, organisée par l'Allemagne! L'exposition du *Pauvre diable* en était un échantillon : c'était le modèle en miniature de ce qu'elle saurait faire, si nous avions un peu le sens de notre intérêt...

Enfin, tout ce maquignonnage n'est plus qu'un souvenir. Aujourd'hui, les pastels de La Tour sont au Louvre. Ils y sont provisoirement, mais enfin ils y sont chez eux, puisqu'on sait que c'est là que la plupart ont été faits. L'Ancien régime logeait ses artistes au Louvre. La vieille Académie y tenait ses Salons. Là, les modèles de La Tour doivent se sentir à l'aise; ils retrouvent entre ces murs vénérables l'écho des exclamations, des enthousiasmes de Diderot. Ils sont presque à la même place où les croqua le crayon léger de Saint-Aubin, à deux pas de la salle admirable qui contient, auprès des Chardin, des Perronneau, des Rosalba, les portraits royaux de Marie Leczinska, de la Dauphine et de Mme de Pompadour.

Profitons donc de cette occasion unique, qui nous montre à la fois plus de cent pastels de La Tour; peut-être se souviendra-t-on encore, à si peu d'années d'intervalle, de quelques autres chefs-d'œuvre de l'artiste, admirés à la vente Doucet, ou bien aux Cent Pastels. On se souviendra en même temps des excellents travaux de Maurice Tourneux, d'Élie Fleury, d'Henry Lapauze, sans oublier ceux de leurs devanciers, les Champfleury, les Charles Desmaze et surtout les Goncourt. C'en sera peut-être assez pour convaincre le lieutenant Erhard que

la critique française ne l'avait pas attendu pour comprendre le maître du pastel, dont il s'obstine à faire le maître du *Rokoko*, s'imaginant sans doute que le « rokoko » est la quintessence de l'esprit français et La Tour un peintre frivole, parce qu'il a peint les portraits d'une société qu'on dit légère. C'est une de ces méprises auxquelles on reconnaît l'Allemand qui parle de la France.

II. — UN PEINTRE FRANÇAIS.

« Vous n'êtes donc pas Français? — Non, Sire, répondait la Tour à Louis XV : je suis Picard, de Saint-Quentin. » Et ne s'avisait-il pas, débutant à Paris, au retour de Londres, dans sa jeunesse, — c'était la mode de l'anglomanie, le temps des *Lettres anglaises* de Voltaire, — de s'annoncer comme « peintre anglais? »

Avec toutes ces prétentions, y compris la manie de se singulariser, il n'y a guère d'homme qui, tout compte fait, qualités et travers, par ses dons supérieurs comme par ses limites, soit plus exactement français. Il suffit de voir son portrait par lui-même, — le plus beau de tous est au Musée d'Amiens, — ou celui de Saint-Quentin, une des œuvres les plus brillantes de Perronneau, pour juger sur la mine cette figure maigre et perçante, le nez facétieux, sensuel, goguenard, cette bouche mince, ce menton sec, tout cet air victorieux et piaffant, auquel s'ajoute, dans le portrait de Perronneau, la recherche d'un habit bleu ouvert sur un gilet orange à broderies d'or. Il est bien évident que cette figure-là n'a jamais été qu'une tête de chez nous, mobile, vive, effrontée, narquoise, claire, étroite, avec un air de contentement et de défi qui sent un peu son parvenu. C'est l'artiste en son beau moment, dans l'éclat de ses succès en tout genre, à peu près vers la quarantaine, quand il est le génie à la mode, la coqueluche des femmes, l'habitué des *lundis* de Mme Geoffrin, et qu'il se donnerait des allures de *dandy*, si le mot était inventé. Ses portraits antérieurs, comme celui de l'*Auteur qui rit*, exagéraient le côté espiègle, rapin et même un peu Scapin. Plus tard, dans ses portraits du Louvre, surtout dans le dernier et le plus émouvant, qui le montre de pleine face, en sarrau bleu, le col dans un vieux foulard de soie déteinte, il est revenu de beaucoup de choses; il a passé l'âge

des turbulences, des vanités, des élégances; il s'est dépouillé, assagi, un peu ratatiné : visage vieilli, grisonnant, fané, qui ne conserve de commun avec les portraits de la jeunesse que la vie du regard, mais combien anxieuse, et celle des lèvres, mais amères et déçues.

Ses biographes ne tarissent pas d'anecdotes sur son compte. De son vivant même, il avait sa légende. C'était une réputation bien établie d'original, ce qui veut souvent dire un homme mal élevé. L'enfant gâté du siècle en profite pour en être un peu l'enfant terrible. Il se plaît à étonner le monde par des impertinences, ce qui lui donne l'attitude d'un homme « franc et vrai. » Comme il faisait le portrait de Louis XV, le roi cherchait fort civilement à l'entretenir de son art : « Vous avez raison, Sire, mais nous n'avons point de marine. » Au Duc de Bourgogne : « Vous vous laissez toujours duper par des fripons, vous autres! » A quelqu'un qui vient de la part de Mme de Pompadour : « Dites à Madame que je ne vais pas peindre en ville. » Il prétendait qu'il n'allait à la cour que pour dire leurs vérités « à ces gens-là ; » mais on le soupçonne, dans ses saillies, d'être surtout un malin qui songe à la galerie et qui soigne son personnage de bourru. Il est fort difficile de le prendre pour un Alceste. D'ailleurs, il se savait tout permis. Voltaire lui écrit : « Mon cher Apelle ; » Jean-Jacques, que son portrait « lui rend en quelque façon l'original respectable. » Des évêques, un cardinal sollicitent l'honneur de le voir peindre. La poste lui apporte des billets de femme : « Mon héros!... Être à vous ou n'être à personne!... » Il a été en France le premier de ces portraitistes dont la vogue n'est égalée que par celle de certains médecins ou de certains confesseurs, et qui tient en effet à ce que chacun attend d'eux quelque chose d'intime, de personnel. Il y a toujours un secret entre le modèle et son peintre. Les femmes savent bien qu'elles n'en ont jamais qu'un. Une société peut avoir plusieurs artistes distingués, qui en essaient le portrait ; elle n'a qu'un portraitiste en qui elle se reconnaisse et qui soit né pour elle, comme elle est faite pour lui.

Le rusé Picard ne l'ignorait pas, et ne se faisait pas faute d'abuser de la situation. On ne finirait pas de conter ses caprices, ses fantaisies, ses rebuffades. L'histoire est fameuse de la séance chez Mme de Pompadour : le peintre demande la

permission de se mettre à l'aise, le voilà qui ôte sa veste, sa perruque, ses jarretières ; au bout d'une heure, survient le roi. La Tour se lève, ramasse ses hardes, salue : « Je reviendrai quand Madame sera seule, » et s'en va grommelant qu'il n'aime pas à être dérangé. Et ce sont ses exigences exorbitantes pour ses ouvrages et des querelles, des brouilles, des procès, des batailles qui d'ailleurs entretiennent le tapage et, loin de décourager les gens, ne font qu'exciter la presse. Il arrive aussi que le client se lasse d'être écorché et que les portraits restent pour compte dans l'atelier du peintre. Mais celui-ci demeure intraitable, préférant perdre sa peine plutôt que de s'avilir. « Mon talent est à moi, » dit-il assez fièrement. Mélange complexe de l'âpreté picarde et de l'honneur artistique. Car ce paysan n'a rien d'un ladre. Il est libéral à ses heures, magnifique, avec des côtés de philanthrope : ce roi de Paris a la marotte d'être, par avance, le Montyon de Saint-Quentin ; il se préoccupe de la vieillesse infirme, des pauvres femmes en couches et il amasse, il thésaurise...

Il serait facile d'ajouter beaucoup de traits à cette physionomie déjà si particulière. On verrait l'homme de plaisir, aux narines frémissantes, au menton de maître, tel que nous le montre le portrait d'Amiens, assénant sur la société un regard de possession, respirant toutes les délices que prodigue le monde à ses élus ; on le verrait par degrés se perdre en bizarreries qui cette fois ne sont plus feintes : on verrait cet homme singulier qui complète son éducation et apprend le latin à cinquante-cinq ans, la cervelle barbouillée de politique et de métaphysique, nourri de Bayle, ayant des systèmes en médecine et en musique, vivant dans son laboratoire entre ses chevalets demi-abandonnés, au milieu de livres de Newton, de clavecins, de télescopes, s'égarer peu à peu dans les nuées « d'une cosmogonie insensée et sublime » et achever de se dissoudre dans la nature dont ses portraits ont embrassé tant de fragments...

Il y a donc peu d'hommes en apparence mieux connus. C'est une de ces figures qui s'enlèvent en pleine lumière. Et l'on composerait de lui, d'après les témoignages, la plus curieuse silhouette d'arriviste et de batailleur, d'excentrique et d'homme à réclame, si l'on ne s'apercevait que cette quantité de notions que nous avons sur son humeur ne nous apprend rien sur le peintre.

En effet, que savons-nous de ses idées premières, de ses années d'apprentissage? Il commence à nous apparaître aux environs de trente-cinq ans, au salon de 1737, et, dès lors, on le suit de triomphe en triomphe à travers les livrets, jusqu'à celui de 1773, le dernier où il exposa. A cette date où il sort de l'ombre, nous savons qu'il a déjà fait quelques portraits, dont celui de Voltaire. Il faut donc qu'à trente ans, dans cette école illustre dont les maîtres sont encore Rigaud et Largillière, le nouveau venu ait eu le temps de se mettre en vedette.

Songez encore qu'il n'est que portraitiste, et qu'en dehors de quelques copies d'après Rubens ou Murillo, datant apparemment de son séjour en Angleterre, on ne connaît de lui ni paysage, ni scène d'histoire, ni tableau de « genre, » pas un seul ouvrage qui n'ait la signification positive d'un portrait. A-t-il fait d'autres essais qui ne nous sont pas parvenus, et sur lesquels il aura gardé le silence? A-t-il au contraire de bonne heure reconnu ses limites, discerné le don supérieur, la faculté unique qui, à défaut de toute imagination, devait le faire si grand, et résolu de renoncer à tout le reste pour se concentrer dans la culture du talent prodigieux qu'il avait pour la ressemblance? Fut-il moins décidé par le raisonnement, qu'emporté par le démon de l'observation et par l'impérieux instinct de son génie? Fut-ce clairvoyance précoce ou fut ce vocation tyrannique? En tout cas il n'y a guère d'exemple, même parmi les portraitistes purs, d'un homme plus enfermé dans une définition, plus délibérément esclave d'un don étroit et merveilleux, et plus nettement cantonné dans un tempérament spécial.

Ajoutez enfin que La Tour s'exprime par le pastel et ne s'est jamais exprimé que par là. Je n'ai pas l'intention de faire l'histoire du pastel : depuis les « crayons » des Clouet, jusqu'aux beaux dessins en couleurs de Dumonstier et de Robert Nanteuil, en passant par les merveilles célèbres d'Holbein et de Cranach, ce n'était pas une nouveauté que l'idée de peindre sans pinceaux, sans huiles, sans vernis, sans tout ce matériel de brosses et d'essences, sans cette *cuisine* compliquée et souvent décevante de la peinture à l'huile. Ce qui était nouveau, c'était d'appliquer ce système, comme l'a fait La Tour, non plus seulement à des études, comme procédé expéditif pour fixer des nuances en vue de l'œuvre définitive ; c'était d'en faire le

substitut ou le rival du langage consacré, et de demander au pastel tous les effets de consistance, de relief et d'illusion que l'art, depuis trois siècles, demande à la peinture.

On a dit que ce délicat, voluptueux La Tour se trouvait incommodé par l'odeur de la peinture. Qui le croira? Mais le pastel venait d'être remis en honneur et de faire fureur, au temps de la jeunesse de La Tour, dans le monde de la Régence. On n'a pas oublié l'étude délicieuse qu'a tracée ici même notre cher Wyzewa (1), de cette Vénitienne qui traversa le Paris de l'agio et de Law, et doucement éclaira les derniers rêves de Watteau. Cette voyageuse était fée. Je n'ai pas à reproduire les louanges hyperboliques qu'elle recueillit sur son passage, le concert des admirations qui portèrent aux nues en son temps la Rosalba Carriera. Aujourd'hui, ces admirations nous paraissent excessives. Et cependant, il y a au Louvre une *Jeune fille au singe*, et quelque part en France une *Comtesse Miari* avec des modelés noyés dans la lumière, et qui sont des ouvrages de la fille du Corrège. J'ignore s'il est vrai que La Tour, d'ailleurs de trente ans moins âgé qu'elle, se soit écrié que jamais il n'épouserait une autre femme. Mais le fait est qu'il avait chez lui deux tableaux d'elle, et que c'est à son exemple qu'il se fit peintre de pastels.

Pourquoi? Parce qu'il convenait à cet original d'avoir un procédé qui ne fût pas celui de tout le monde, et qu'il savait que, pour le public, il est bon de mettre sur sa boutique une enseigne attrayante; peut-être parce que cet autodidacte, qui n'a jamais traîné dans les académies et dont le seul maître fut un graveur, se rend compte qu'il y a, dans le difficile métier de peintre, des mystères qui lui échapperont toujours, faute d'éducation première, et qu'il est trop tard pour apprendre; enfin, qui sait? peut-être par un obscur instinct de son génie qui est celui d'un dessinateur et qui, dans le pastel, lui met en main un instrument avec lequel la peinture même ne cesse jamais d'être encore et toujours un dessin.

On connaît par lui l'anecdote, — la seule qui nous renseigne sur ses origines artistiques, et si honorable pour le vieux maître qui lui donna cette leçon! La Tour, jeune vaurien, arrivant à Paris, bâcle le jour quelques portraits dont le soir il

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1899.

dissipe l'argent; il fait un jour celui de Mme de Boullogne, la femme du peintre de Louis XIV. Boullogne voit le portrait, fait venir l'auteur et le traînant par le collet devant son ouvrage: « Regarde, malheureux, si tu es digne du don que t'a fait la nature! Va-t-en dessiner, si tu veux devenir un homme! »

Mot admirable, qui atteste une si forte tradition de dessin dans cette vieille école française, — le dessin, qui n'est pas seulement, comme l'a dit un autre maître, la « probité de l'art, » mais qui est l'art lui-même, le seul moyen connu pour exprimer la forme, c'est-à-dire pour formuler quoi que ce soit d'existant dans le domaine plastique. Dessiner, dessiner toujours, c'est-à-dire non pas se contenter d'un trait et ne signaler des choses que le contour ou les bords; mais poursuivre la forme au travers de l' « effet, » modeler aussi bien dans l'ombre que dans la lumière, exprimer la surface, le volume, la substance, définir la matière, faire connaître l'objet, s'en emparer, le rendre présent, le retirer enfin du monde des phénomènes et le transporter tout entier dans le langage de l'art.

Ce n'est pas diminuer La Tour que de dire ce qu'il n'est pas. Il n'a jamais été, par exemple, un coloriste raffiné; il ne sait pas suivre, à travers ses différentes métamorphoses, ce qu'on appelle en jargon de peintre les variations du ton local; il a un principe d'ombre qui est le même dans ses tableaux pour les figures et pour les fonds, pour les chairs et pour les étoffes, ce qui est loin de se passer ainsi dans la nature; ses tons, quand il les juxtapose, manquent de cette souplesse intime, de cette échelle de nuances et de valeurs grisâtres qui devraient les relier entre eux et dont les vrais peintres se délectent; il se tient rarement dans la demi-teinte; ses couleurs semblent presque toujours empruntées à des gammes différentes, n'ont pas de principe commun qui les fond et les unifie. Tout ce qui est du dessin, la nature des objets, la copie du réel, le laineux d'un tapis, le pelucheux d'un velours, l'or d'une reliure, le chatoiement d'un satin, les moirures d'un taffetas, tout jusqu'au tulle d'une guipure, est rendu avec une virtuosité qui tient du trompe-l'œil, avec une fidélité qui éblouissait les badauds et faisait écrire à Diderot que le peintre « avait le secret de toutes les manufactures. » Il se plaisait ainsi à émerveiller le public et à inquiéter les peintres, en luttant avec eux de relief et de réalité. Ce sont des prodiges

d'exécution, des triomphes pour le praticien. Y a-t-il dans tous ces tableaux, excepté deux ou trois, comme la *Dauphine Marie-Josèphe* ou le *Xavier de Saxe*, autant de « peinture » que dans la plus humble nature morte de Chardin ?

Il va sans dire d'ailleurs que le *dessin* n'est pas la *ligne*, et qu'on demanderait en vain à La Tour, comme à tout le XVIIIe siècle, une de ces arabesques, une seule de ces trouvailles jaillies de l'âme comme la plus pure mélodie, et qui font de certains portraits d'Ingres ou de l'*Impératrice Joséphine* de Prud'hon, quelque chose de comparable aux jeux les plus divins de la miniature persane. La Tour est étranger à cette recherche du parafe, qui apparente le dessin à ce qu'il y a de plus surnaturel dans les œuvres du génie, et qui d'un art d'imitation fait une création d'immortelle poésie.

A le prendre pour ce qu'il est et pour ce qu'il a voulu faire, c'est-à-dire dans les œuvres qui le représentent le mieux, nous voyons un artiste qui, armé de ses pastels, s'efforce d'égaler le langage des peintres et de se rendre maître du réel. Son ambition est de se poser en rival de l'École et de s'annexer, si je puis dire, toutes les parties de l'art : c'est de produire des ouvrages qui n'aient rien à envier à nul autre en fait de solidité et soutiennent la comparaison avec ceux d'un Rigaud. Il ne néglige rien pour étendre, assouplir, accroître son vocabulaire. On le voit, par exemple, dans le fameux portrait de l'*Abbé Huber*, allumer dans l'ombre une bougie sur un in-folio, et tenter de dérober ses éclairages et son clair-obscur à Rembrandt. Tentative puissante, mais plus curieuse que réussie : le pastel n'a pas la ressource de dessiner *à travers* un milieu coloré, de faire circuler l'air autour des objets, de peindre, comme on dit, l'enveloppe, ce qui revient, en peinture, à peindre *par-dessus* la forme. Le pastel manque ainsi nécessairement de profondeur : il ne peut guère représenter que l'objet tel qu'il est, vu de près, dépouillé d'atmosphère, dénué de ces fluides subtils, de ces impalpables grisailles qui sont le milieu par excellence des relations entre les choses et le domaine du sentiment. La Tour s'en aperçut et ne renouvela plus cet effort. Mais dans les grandes œuvres suivantes son programme s'élargit encore.

Le portrait de la Pompadour, le portrait inachevé de la Dauphine et du duc de Bourgogne, quelques autres portraits

qui ont paru à la vente Doucet ou aux Cent Pastels, comme ceux du *Chevalier de Jars* ou de *Duval de l'Epinoy*, enfin un chef-d'œuvre capital, longtemps conservé au château de Glisolles et dont la place serait au Louvre, le magnifique portrait du *Président de Rieux*, représentent La Tour dans sa manière superbe et dans le plus vaste effort que l'artiste ait fourni pour égaler le pastel aux productions de la peinture et pour élever le portrait à la dignité du « tableau. »

A ceux qui ne voient dans La Tour qu'un pastelliste, un fantaisiste, un peintre aimable des grâces légères du XVIIIe siècle et un spirituel génie du « rococo, » je conseillerais d'aller revoir ces fortes pages. Peut-être sommes-nous dupes ici, et La Tour même un peu victime, de son « musée » de Saint-Quentin, c'est-à-dire des études et des esquisses qui le composent. Il y a beaucoup de choses diverses dans cet ensemble : œuvres inachevées, œuvres refusées par les clients, œuvres rendues à l'auteur per l'héritage d'un ami, et enfin, les fameuses « préparations » auxquelles nous viendrons tout à l'heure. Bref, c'était, on le voit, le fonds d'atelier du peintre, donné par celui-ci, comme on sait, pour être vendu au profit de l'École de dessin dont il dotait sa vie natale; et c'est seulement le *fiasco* de l'essai de vente de 1815 qui fit renoncer à cette opération et convertir, trente ans plus tard, la collection en « musée. »

Mais n'est-ce pas un travers des amateurs contemporains, que le parti pris de préférer l'esquisse à l'œuvre réalisée? C'est un goût qui ne règne pas seulement en peinture; il ne s'étend que trop jusqu'aux œuvres écrites, poussant à publier les notes, les brouillons, les ratures des grands écrivains, non pas comme des curiosités instructives ou des renseignements sur les secrets de leur métier, mais comme des choses précieuses en elles-mêmes et plus sincères, c'est le mot à la mode, que celles qui ont été signées et avouées par l'auteur. Combien les *Pensées* de Pascal ne doivent-elles pas de leur popularité, au milieu des ouvrages de l'époque classique, au fait qu'elles nous sont parvenues à l'état de fragments? En art, ce fétichisme de ce qui est instinctif, c'est-à-dire des traits qu'un auteur donne quand il se néglige, quand il ne s'observe pas et ne se croit pas surveillé, est devenu le fondement de toute une critique, celle de la fameuse école de Morelli.

Telle est notre méfiance présente du raisonnable, tel est

notre dédain pour le travail de l'intelligence et notre superstition du spontané, de l'émotif, que nous en viendrions à donner le *Sacre de Napoléon* pour le moindre portrait de David, ou la *Galerie de Versailles* pour le croquis de Charles le Brun qui représente la Brinvilliers sur sa charrette en place de Grève. L'esquisse, en tout état de cause, a plus d'amateurs que le tableau, et une « préparation » de La Tour, puisque c'est le terme consacré, nous semble *a priori* l'emporter sur le portrait. C'est à ce signe que l'on connaît le connaisseur. Et certes nous le savons, et Chardin le disait, qu'« il faut trente ans de métier pour savoir conserver son esquisse. » J'accorde que La Tour n'est jamais plus lui-même que dans ce qu'on appelle ses « préparations ». Mais le fait est qu'il n'attachait de prix à ses études que pour lui servir de documents, qu'il ne les destinait pas à la publicité, qu'elles n'avaient de sens à ses yeux que pour être dispersées aux enchères et recueillies çà et là, accrochées à un clou dans un *studio* d'artiste, et que c'est hasard s'il en a été autrement et si le XIXe siècle en a fait un musée.

Il ne faut donc les regarder qu'avec précaution, si on ne veut pas retomber dans les malentendus. Il faut oublier un moment nos idées et nos préférences. Il faut se défaire de ce préjugé qu'une œuvre qui n'est pas « faite » vaut toujours mieux qu'une œuvre achevée, et que toute ingérence de l'esprit, tout effort de composition ne fait qu'altérer le naturel et gâter les choses. Il faut oublier ce principe étrange que tout ce qui est « voulu » est artificiel. C'est la négation même du style si, comme disait Péguy, « on ne sait pas ce que c'est qu'un style qui n'est pas volontaire. » J'entends bien que ces idées, que peut-être nous croyons nouvelles, le sont moins qu'on ne pense. C'étaient déjà, en son temps, celles de Diderot (qui d'ailleurs a tout dit et ne regarde pas à une contradiction). Diderot, qui a vu peindre La Tour, s'étonne, se scandalise un peu de sa froideur. Cet homme si remuant, si vif, devant le modèle devient attentif, sérieux. Nulle agitation, nulle fièvre. L'artiste calcule, mesure, pèse : pas un geste inutile, pas une touche hasardée. Il concentre toutes ses forces dans un travail de réflexion. Diderot traduit : « Il ne sent pas. Ce n'est qu'un merveilleux mécanicien. »

Un mécanisme! Voilà les contresens dont est capable le romantisme. Pour nous, qui ne cherchons qu'à comprendre

La Tour, il ne s'agit pas de nos goûts, ni de savoir ce qui dans son œuvre flatte le mieux notre « impressionnisme. » Il est clair qu'il faut le prendre dans sa formule magnifique et ses ambitions les plus hautes. Il s'est mis tout entier dans ces œuvres sévères, dans ces grandes pages méditées qui passent en importance tout ce qu'on aurait pu attendre du pastel, ouvrages qui d'ailleurs sont demeurés sans rivaux et ont découragé tous les imitateurs. La plus célèbre de ces images, la plus populaire à la fois et la plus séduisante, est sans contredit le portrait de *Madame de Pompadour*. Celui du *Président de Rieux* est loin d'avoir le même charme, ni le prestige de séduction que ce radieux chef-d'œuvre tient de la grâce du modèle : je ne doute pas pourtant que ce ne soit là le dernier mot de l'artiste et son œuvre la plus magistrale. C'est la seule qu'il ait exposée sous le nom de « tableau. » Lorsque cet ouvrage incomparable, demeuré jusqu'à ce jour inaccessible, aura pris la place qu'il mérite, beaucoup de nos idées sur l'auteur changeront. La *Pompadour* cessera de paraître une tentative unique; elle n'aura plus d'exceptionnel que la grâce qui l'anime. C'est dans cette série de peintures imposantes qu'on prendra l'habitude de considérer La Tour. On comprendra de quelle somme d'éléments est composé ce qu'il appelait un portrait : cette restitution du cadre, du décor, de toute une existence évoquée par la peinture du « milieu, » bibliothèque d'Oppenord ou de Riesener dans la pénombre, paravent de la Savonnerie, partout des ors qui luisent faiblement dans les fonds, mille objets qui conspirent autour de la figure pour reproduire les conditions de sa vie, agissent en sourdine, orchestrent le motif humain; le majestueux personnage en pied, assis, en robe noire, grande tache de jais moirée et luxueusement austère au milieu du tableau, vraiment grave, parlementaire et judiciaire, la simarre écarlate jetée sur les épaules; l'effet prodigieux de ce rouge pur dans cet ensemble de tonalités assourdies et, dans la plus vive lumière, la tête souriante et fine sous la neige de la perruque. Tout le tableau est admirable. Mais ce qu'il faut admirer le plus, ce n'est pas l'étonnant mérite du praticien, le rendu inouï du détail, les fers d'une reliure, la dentelle d'une manchette, la virtuosité des opérations de la main, le travail incroyable, divers et cependant uni, d'un outil qui jamais ne s'arrête,

exprime chaque objet dans sa forme et dans sa substance et ne se tient pas pour satisfait avant d'avoir tout dit. C'est seulement quand on songe à l'ensemble, à ce qu'un pareil résultat suppose d'effort de construction, quand on pense à ce qu'il peut entrer, dans un pareil tableau, d'intentions supérieures et d'ordres du cerveau, qu'on commence à comprendre le prix d'un tel ouvrage et la signification d'un portrait ainsi conçu. Rien ici ne se rapporte à la « légèreté » et à l' « impressionnisme, » souvent délicieux, de certains maîtres du XVIIIe siècle : c'est ici qu'on mesure l'intervalle qui sépare Perronneau d'un La Tour. Expression du détail, composition, ordre souverain, conduite égale du travail, tout dérive de ces qualités intellectuelles qui sont proprement celles du *dessin*. En vérité, il se trouve que ce fou de La Tour, avec ses brusqueries, ses écarts, ses marottes, son manque de culture, son éducation de hasard, sa totale ignorance et peut-être son mépris de Rome et de la Grèce, il se trouve que ce pastelliste et ce peintre de jolies femmes, que ce moderne qui n'a jamais fait une « académie » ni un morceau d'histoire ou un tableau de la fable, a été en son temps le seul maître « classique. » Il l'a été, comme on pouvait l'être en ce siècle et avec de telles lacunes dans son éducation : il l'a été à force d'être un Français et un dessinateur. Mais ce qui lui appartient et n'est qu'à lui, c'est le *don*, — un don que personne peut-être n'a possédé à ce degré, le don de la vie : — c'est ce pouvoir unique et extraordinaire d'avoir, avec de si médiocres vertus de peintre, en dessinant toujours, avec un instrument qui, après tout, n'est qu'un crayon, produit de ces ouvrages qui font concurrence à la réalité, et arrivent à un effet d'intensité magique, qui touche à l'hallucination.

Entre ces qualités d'ordres divers, de la pensée et de l'instinct, de la volonté et du sentiment, le portrait du *Président de Rieux* marque le plus haut point d'équilibre. C'est le sommet d'un art. Mais La Tour n'avait pas la force qu'il fallait pour maintenir longtemps une si belle harmonie. Bientôt le divorce se prononce entre les vertus de la raison et le génie du « vivant. » La Tour, emporté par son démon, ne sait plus s'arrêter dans les bornes de ce qu'il est permis de formuler aux arts plastiques : il veut fixer la vie elle-même, il tente l'impossible. Dans cette dernière époque, il n'arrive plus à

exprimer que des fragments. Et cette rupture d'un équilibre qu'il ne devait plus jamais retrouver, rupture qui finit par s'achever dans une véritable démence, fut le drame de sa vie.

III. — LE « CAS » LA TOUR.

J'ai parlé du rapport singulier qui existe entre toute société et son portraitiste. J'ai montré en même temps que La Tour était un peintre d'esprit classique, dans un monde qui ne l'était plus guère. D'où vient, dans ces conditions, le succès de La Tour au milieu d'un public peu fait pour le comprendre et qui, le plus souvent, n'appréciait en lui que les côtés secondaires? Peut-être l'accord se fit-il sur une idée nouvelle que le XVIIIe siècle avait de la « nature. »

« *L'auteur qui rit... Mme de..., habillée dans un mantelet polonais, réfléchissant un livre à la main... Portrait de Mlle Salé, habillée comme elle est chez elle.* » Ces titres (le dernier surtout) des tableaux de l'artiste aux livrets des Salons en disent assez sur ce que La Tour apportait de nouveau dans son art. C'était une nuance inédite de familiarité, un air plus naturel, disons d'un seul mot : plus intime. Mlle Salé, la rivale de la Camargo, « habillée comme elle est chez elle... » Rappelez-vous, à Chantilly, pour parler d'œuvres du même ordre, et au reste d'œuvres françaises, le célèbre portrait de la Duclos par Largillière : rappelez-vous cette grosse dame en grand décolleté, en robe bleu de roi, dans le vague costume que le siècle de Louis XIV appelait « à l'antique, » et qui fut celui du théâtre jusqu'au temps de la Clairon, — grasse, épanouie, les yeux au ciel dans sa face dodue, étendant avec grâce des bras désespérés, dans un geste professionnel dont la vérité n'a été surpassée ni par Daumier ni par Degas. La cantatrice est représentée, je crois, dans le rôle d'Ariane. Et ne sont-ce pas encore des « rôles » que nous montre Nattier, toute une société déguisée en personnages du *Grand Cyrus*, en Hébés, en Circés, en Flores, en Pomones, *Mlle de Clermont en Nymphe des eaux de Chantilly?* Faisons ici la part du jeu de société, la part de l'amusement d'esprit et du rébus, chose piquante dans un monde fermé où chacun sait le mot. C'est une sorte de plaisir mondain que nous connaissons encore, et certain bal persan en donnait un exemple, peu de temps avant la guerre. Il faut pourtant

avouer que ce genre de charades suppose une grande part de convention, qu'on admet que le modèle ne sera représenté qu'à demi, sous certaines réserves, et ne se trahira qu'autant qu'il le veut bien. On ne laisse voir que la façade. Quel charme nouveau a ce déshabillé de Mlle Salé, « comme elle est chez elle! »

C'est bien cette intimité qui nous ravit encore dans le *Président de Rieux*, où tout est calculé pour nous montrer dans le magistrat les mœurs, les habitudes d'esprit de l' « honnête homme, » et dans le portrait immortel de Mme de Pompadour, environnée de ces accessoires, de ce fouillis d'objets dont chacun est parlant et raconte les goûts, la personne morale du modèle : les livres favoris, le recueil des eaux-fortes et des pierres gravées (*Pompadour sculpsit*), l'alto jeté sur un divan et dont on croit entendre vibrer le dernier soupir. Je n'aurai garde de refaire la description de cette œuvre illustre, après Sainte-Beuve et les Goncourt. Il suffira de dire que cette « manière » de La Tour fit événement dans l'école : comparez les portraits de la Montespan par Mignard avec ceux de la Pompadour par Boucher, soit le portrait d'Édimbourg, soit celui qui vient d'entrer au Louvre avec la collection Schlichting, — vous comprendrez que dans l'intervalle est venu l'art de La Tour.

Poursuivons la comparaison, la chose en vaut la peine, et sur des exemples précis. C'est sans doute un mince personnage dans l'histoire que le comte Philippe Orry de Vignory, ancien capitaine de dragons qui devint sous Fleury intendant de Soissons, de Lille, du Languedoc et enfin contrôleur général des Finances. Son administration a laissé peu de traces, mais nous avons la bonne fortune que ce ministre ait été peint deux fois dans sa vie et par deux grands artistes, par Hyacinthe Rigaud vers 1735 et dix ans plus tard par La Tour. Le portrait de La Tour est au Louvre. Celui de Rigaud a disparu, mais il en reste une excellente gravure de Lepicié ainsi que deux copies à Versailles. Vous y verrez que le grand siècle avait créé pour son usage un langage magnifique et d'un tour oratoire, un luxe de métaphores, de draperies, de colonnades, tout un vocabulaire de périphrases qui, sans altérer la vérité, la parent, la relèvent et l'ennoblissent. Le ministre est représenté debout, en grand manteau de cérémonie, dont les plis

s'écroulent en cascade somptueuse sur son fauteuil, le visage tourné vers le spectateur, une main appuyée sur la tranche de son portefeuille, tandis que l'autre tend à un invisible comparse une lettre portant la suscription : *Au Roy*. La figure, quel que soit le prix de la physionomie, flotte un peu au milieu de toute cette pompe décorative. La personne se perd dans le faste du personnage. La Tour supprime d'abord toutes ces expressions théâtrales. Il écarte ces fictions d'un héroïsme *passe-partout*, comme des épithètes qui ne conviennent pas au modèle, ne font que l'embarrasser et l'écraser un peu sous la majesté de l'État. Il remplace l'idée du « rôle » par celle de la « fonction. » Ce n'est plus le portrait d'apparat dans le style du panégyrique, c'est l'image de l'homme réel, tel qu'il est tous les jours et qu'on le voit dans son cabinet. Le ministre est assis, en habit noir et culotte noire, dans le costume simple qu'il met pour le travail avant de passer chez le roi; l'habit, négligemment ouvert, bâille, laisse déborder la chemise de batiste. Les jambes chaussées de soie noire sont croisées l'une sur l'autre dans une attitude familière. La physionomie affable est celle de l'homme d'État qui donne audience et dont la tête est occupée ailleurs. Le portefeuille de maroquin bleu, que le ministre tient verticalement sur son genou, le doigt glissé dans la tranche supérieure, afin de pouvoir ouvrir le livre à un endroit précis, indique le personnage dont les minutes sont comptées; l'audience va bientôt finir. Pas un mot, pas un geste de trop : rien que l'essentiel, une figure intelligente qui écoute aimablement distraite, une plaque du Saint-Esprit visible sur l'habit noir, des armes sur le plat du maroquin, un doigt qui marque une page d'un livre, et vous voilà fixés sur la nature de l'individu, sur son rang, son histoire sociale et sa place dans le monde.

Voilà le genre de vérités, de délicates observations qui firent le succès de La Tour. On était las des abstractions, de l'héroïsme, des généralités parfois creuses du Grand Siècle. Les contemporains de Chardin se reconnaissaient dans ces portraits tout proches de la vie. De là tant de belles images que nous a laissées La Tour, de plus ou moins grand format et de l'ordonnance la plus diverse, ayant toutes pour principe cet ingénieux système de commenter la figure par quelque trait qui l'explique : portraits de peintres dans leur atelier, comme le

Restout du Louvre ou l'admirable *Louis de Silvestre*, un de ces chefs-d'œuvre que fait un artiste quand il peint un artiste, l'inventeur *Loriot*, type de chercheur râpé et de maniaque famélique à côté du spectre bizarre de sa nouvelle machine, — et des femmes, la musicienne Mme de Mondonville, en maîtresse de maison qui reçoit, le bonnet à ruches noué sous le menton, se retournant vers ses auditeurs, le coude appuyé sur son clavecin, après le morceau qu'elle vient de chanter: ou cette autre chanteuse du musée de Saint-Quentin, dans son délicieux corsage rose, la main gauche errant sur les touches, l'autre main soutenant la tête, le regard coulé hors du cadre et comme indifférent à la partition ouverte, rêvant à quoi, — est-ce qu'on sait? avec cet œil de chatte, ce joli œil de velours qui sent les planches et qui, dans la nouvelle Mme de la Pouplinière, révèle la Deshayes, la fille de Mimi Dancourt, l'héroïne de ce bon tour de la plaque de cheminée dans l'hôtel de la rue de Richelieu.

Cet art des indications infaillibles, cet art de lire dans la nature et d'y faire lire le spectateur par-dessus son épaule, ce sens immédiat de la vie et ce don de la rendre directement, dans les termes les plus nets et dans la plus lucide prose, font toujours l'intérêt de l'œuvre de La Tour. Arrêtons nous ici un moment pour en prendre une idée d'ensemble.

En général, et quelle que soit l'importance de l'ouvrage, la peinture de La Tour est une peinture « *assise* ». Je veux dire que rien n'y est plus rare que le modèle debout, et alors il n'est presque toujours représenté qu'en buste. Les jambes, dans cet art, sont visiblement considérées comme un organe insignifiant. Je ne vois, dans l'œuvre entière de l'artiste, qu'un exemple d'un personnage dont il ait peint les pieds, et ce sont ceux de la Pompadour : rappelez-vous ces pieds charmants, croisés légèrement l'un sur l'autre et sortant à demi de mules du lilas le plus pâle; rappelez-vous une phrase de Taine sur l'*Ariane* du Vatican, ou simplement le vers de Musset :

Que, quand on voit le pied, la jambe se devine,

et enfin ces paniers énormes où l'on cadenassait les infantes, et ce mot gravement burlesque de je ne sais quel chambellan, « qu'une reine d'Espagne n'a pas de jambes. » Il suffit d'un

trait comme celui-là, d'un bout de mule aperçu au bas d'une jupe de gala, pour faire deviner sous le respect, les atours, la condition de la personne, les charmes de la jolie femme qui ne règne que par ses grâces, et parmi des dehors souverains, celle qui n'est que la favorite...

Cet exemple est le seul. Il en résulte que le corps, dans l'œuvre du portraitiste, ne joue presque aucun rôle. Il arrive cent fois à La Tour de supprimer les mains. C'est bien l'image d'une société de causeurs, celle qui a créé le mobilier le plus orné et le plus accueillant, et porté plus loin qu'aucune autre l'esprit et le talent de la conversation. Il est clair que la vie physique n'a pour les gens de cette école aucune espèce d'importance. Renan n'avouait-il pas encore que la marche lui semblait un reste de barbarie? Différence capitale avec ces admirables portraits de l'école anglaise, avec ces longues jeunes filles de Gainsborough ou de Lawrence, ces belles promeneuses, ces rêveuses sentimentales, errantes, à qui il faut le décor des parcs et des nuages, les verdures agitées des brises et l'idylle des campagnes profondes autour de leur activité ou de leur mélancolie. Un David même, dans le charmant portrait de *Mme Sériziat*, si peu paysagiste qu'il soit, met de l'air et du souffle : un bouquet de fleurs, une robe de linon, un chapeau de jardin évoquent une course dans les champs; le haut d'une gorge aperçue sous le fichu de mousseline rend sensible la forme touchante d'un être bien portant et cette jeune volupté toujours absente, il faut le dire, des œuvres de La Tour.

D'élimination en élimination, il devait arriver que l'artiste, en suivant la pente de son génie, fût amené à ne plus compter, dans la personne, que le visage. C'est par un progrès naturel que, parti des ambitions les plus grandes et du dessein de reproduire le portrait de la figure humaine dans son acception la plus vaste, avec tout l'entourage qui orne et conditionne la vie, il en vient par degrés à réduire ses formats, à en écarter le décor et à se contenter de cette formule abrégée qui de toute la figure ne montre que la tête. Encore ces têtes de la Tour appellent-elles quelques remarques: elles se reconnaissent entre toutes. A quels traits? D'abord, elles sont toujours représentées de face, quelquefois de trois quarts, les yeux presque toujours fixés droit sur le spectateur; aucune n'est de profil. C'est que le profil, — qui a fourni l'occasion de tant de

chefs-d'œuvre aux maîtres ombriens ou toscans du xve siècle, — marque dans la figure le trait qui la différencie, le caractère invariable par où elle s'isole; la face, où ce caractère s'atténue, est le siège des relations humaines ou des organes qui y servent, regard, parole, sourire; l'un est absolu, l'autre sociable; le premier est le signe d'une construction permanente qu'aucune passion n'altère, la seconde est mobile et revêt toutes les nuances de l'expression...

Ces têtes se présentent en pleine clarté. L'essai de clair-obscur qui séduisit les débuts de l'artiste, dans le portrait de l'*Abbé Huber*, il n'y est jamais revenu. On ne voit pas dans son œuvre ces figures captivantes et devinées à demi qui émergent d'un bain d'ombre. La proportion de l'obscur, qui dans les portraits de Reynolds l'emporte de beaucoup sur le clair, et ne laisse souvent en saillie qu'une partie du visage au milieu d'un flot de ténèbres, est réduite par La Tour aux quelques accents inévitables qui résultent de la forme elle-même et sans lesquels il n'y a plus de dessin. Après avoir tant fait pour rendre l'atmosphère, il en vient, en termes de peintre, à supprimer l' « effet. » Cet « effet, » qui est presque tout dans la peinture anglaise, finit par disparaître du programme de ce définisseur si fin de l'expression humaine. Dans les œuvres de sa maturité, je ne vois guère que cet étonnant portrait de *Louis de Sylvestre* où l'éclairage vienne partager à peu près également les parties lumineuses et les parties ombrées : encore s'agit-il là d'un prodigieux exercice de modelé dans l'ombre, de poursuite de la forme par le reflet dans la demi-teinte, gageure d'artiste à laquelle convenait le plus admirablement du monde la laideur corpulente et joviale du modèle. Mais le fait est rare. Dans un vrai La Tour, vous ne trouverez même jamais une coiffure, le chapeau à grands bords dont Rubens et van Dyck parent leurs cavaliers, le heaume surprenant dont Rembrandt surmonte l'*Homme au casque*, ni même la fameuse visière de carton vert dont Chardin, dans le pastel du Louvre, abrite ses yeux aigus sous leurs larges besicles, c'est-à-dire aucun de ces petits artifices dont un peintre se sert pour créer des accidents piquants, amuser l'œil par de l'imprévu et prêter à la forme l'intérêt pittoresque. Impossible, on le voit, d'écarter plus résolument les questions secondaires, de circonscrire plus nettement le sujet d'un portrait et de le réduire avec plus de

rigueur au problème de la forme et de l'expression du visage.

Ce qu'a fait La Tour dans les termes étroits de ce problème, ce sont quelques-unes de ses œuvres les plus mémorables et les plus précieuses, quelques-unes de celles qui méritent le plus haut rang dans l'école française et la soutiennent le mieux au milieu de ses rivales. Ce ne sont plus que quelques bustes, sans accessoires, sur un fond neutre, où rien ne vient distraire l'attention du visage, où le modèle parle lui-même et se confie à nous : portraits d'artistes, d'hommes de théâtre, comme ce pitre étincelant de *Monet*, ou comme l'Arlequin *Manelli;* portraits d'amis, comme ce rugueux bonhomme de *Dachery*, portraits d'écrivains, comme *Duclos*, comme cet aimable d'*Alembert*, avec sa gaieté, son nez rond, son œil à fleur de tête, son expression dévouée de bon chien, — enfin ce pathétique *Jean-Jacques*, le Jean-Jacques encore inédit, le Jean-Jacques musicien du *Devin de village*, le seul portrait de lui que le modèle pût souffrir, avec sa jolie mine inquiète de laquais romanesque épris de la dame du château, sensuel et timide, débile et passionné, dévoré de désirs et de fièvre intérieure, et ce je ne sais quoi de trouble dans son doux regard, trahissant l'angoisse et l'effroi de cette neurasthénie qui devait faire le tourment et l'orgueil de son mélodieux génie... A ce degré, le portrait devient divination, sorcellerie. On entrevoit tout l'homme à travers quelques coups de pastel. La Tour ne se vantait pas quand il disait son mot superbe : « Ils croient que je ne peins que leurs visages, mais je descends à leur insu au fond d'eux-mêmes et je les rapporte au dehors tout entiers. »

Mais à force de vouloir tout mettre dans un portrait, à force de réduire ses ressources et de chercher à faire tenir dans une demi-figure, puis dans le seul visage, ce qu'il avait commencé par décrire dans de grands tableaux chargés de sens et d'accessoires; à force de tout concentrer et d'exprimer dans une formule la complexité du vivant, un caractère, un tempérament, les vingt personnages successifs qu'est le même individu dans une seule journée, l'artiste finit par jeter un défi à la peinture. Il n'y a pas de forme qui révèle avec certitude tous les secrets de l'être intime. Il n'y a pas de dessin qui puisse se rendre maître de la part d'inconnu qui subsiste au fond de nous, de ce monde latent où dorment les passions, et qui parfois étonne si quelque hasard le révèle. Mais La Tour était entraîné par une

logique impitoyable, par ses exigences de dessinateur et son génie de psychologue Cette manie de la perfection nous a coûté de beaux ouvrages. L'artiste n'arriva pas à ruiner son talent, parce qu'on ne détruit pas le don, qui survit à tous les naufrages et à la désorganisation elle même de l'esprit; mais il l'égara dans des recherches impraticables, et finit par y perdre la raison.

C'est vers la soixantaine que commencent d'apparaître les signes de ce désordre funeste. A ce moment La Tour, peut-être déjà malade et afin de changer d'air, ou simplement pour voir chez eux ses maîtres préférés, parcourait la Hollande. C'est le seul voyage qu'il ait fait depuis celui de Londres, près de quarante ans auparavant. En 1766, il se trouvait près d'Utrecht, reçu chez des amis qu'il avait connus à Paris quelques années plus tôt, la famille de Zuylen. Un érudit Genevois, M. Philippe Godet, a publié dans cette *Revue* (1), voici quelque trente ans, des circonstances fort curieuses du séjour de l'artiste aux Pays-Bas. La maison de Zuylen était en effet celle à laquelle appartenait l'aimable jeune fille qui devint Mme de Charrière. La Tour entreprend le portrait de ce gracieux modèle, — portrait retrouvé naguère par le même érudit dans une collection de Genève, — et c'est le futur auteur de *Caliste* qui nous donne les précieux détails qu'on va lire.

N'eût été le charme du vieillard, il paraît que les séances auraient été cruelles. Ne commençait-il pas par s'aviser d'une ressemblance qui tantôt lui rappelait la duchesse de Rohan, tantôt je ne sais quelle autre beauté célèbre? Cette double expression n'était pas aisée à fondre sur une figure. Laissons parler Belle de Zuylen : « Je ne m'ennuie point, écrit-elle, parce qu'il sait causer; il a de l'esprit, a vu bien des choses, connu bien des gens curieux... Mais je lui donne une peine incroyable; quelquefois il lui prend une inquiétude de ne pas réussir qui lui donne la fièvre, car *absolument il veut que le portrait soit moi-même...* »

Tout se termine par un drame : l'éternel mécontent détruit le portrait. Voici l'histoire : « Mon portrait par La Tour a été admirable. Nous pensions toucher à une ressemblance parfaite. Tous les jours nous pensions que ce serait la dernière séance,

(1) Voir la *Revue* du 1er juin 1891.

il n'y avait qu'un rien à ajouter aux yeux. Mais ce rien ne voulait pas venir, on cherchait, on retouchait, ma physionomie changeait sans cesse. Je ne m'impatientais pas, mais le peintre se désolait, et à la fin il a fallu effacer la plus belle peinture du monde, car il n'y avait plus ni ressemblance, ni espoir d'en donner. Cependant il recommence tous les matins et ne me quitte de tout le jour non plus que mon ombre... »

En effet, il ne perd pas courage. Il commence un nouveau portrait : « Depuis deux mois, il en est au second et me peint tous les matins, toute la matinée... J'espère qu'il laissera vivre celui-ci, *car en vérité il vit :* l'effacer serait un meurtre. *Sa manie, c'est d'y vouloir mettre tout ce que je dis, tout ce que je pense et tout ce que je sens, et il se tue...* »

On surprend ici les indices de ce mal étrange, de cette passion de l'inaccessible dont Balzac a fait le sujet du *Chef-d'œuvre inconnu.* Pour cet artiste implacable et jamais satisfait, un portrait devenait la pierre philosophale. Il gémissait de son impuissance et reconnaissait son erreur dans ses moments de lucidité. Ses lettres nous mettent dans le secret de ces tourments, et mieux encore le spectacle de ces pastels du Louvre, ses morceaux de réception à l'Académie, les portraits de *Restout* et de *Dumont le Romain*, deux merveilles de sa jeunesse qu'il a irrémédiablement gâtées. Le maître presque septuagénaire avait entrepris de les remanier, à trente ans d'intervalle. « Après avoir fait cent changements, on me dit : Quel dommage ! » Il ajoute : « Les regrets de l'Académie m'obligent de tâcher de remettre ce portrait à peu près comme il était. Voilà bien du temps perdu et des efforts *in vanum.* » Et ce mot accablé : « *Mieux que bien est terrible !* »

Ses amis assistaient avec pitié à ce délire. Ils plaignaient ce grand praticien, ce puissant tempérament détruit. Diderot, qui voyait s'éteindre cette gloire de sa jeunesse, écrit ces lignes funèbres : « Un peintre célèbre de nos jours emploie les dernières années de sa vie à gâter les chefs-d'œuvre qu'il a produits dans la vigueur de son âge. Je ne sais si les défauts qu'il y remarque sont réels, mais le talent qui les rectifierait, ou il ne l'eut jamais s'il porta les imitations de la nature jusqu'aux dernières limites de l'art, ou s'il le posséda, il le perdit, parce que tout ce qui est de l'homme périt avec l'homme. Il vient un temps où le goût donne des conseils dont on reconnaît la

justesse, mais qu'on n'a plus la force de suivre. » C'est de ce moment sans doute que date le portrait du Louvre dont j'ai parlé, ce portrait d'un La Tour vieilli, vêtu en ouvrier, l'œil fixe sous le front agrandi et les tempes dégradées, ombre de celui qui s'était annoncé par des œuvres si retentissantes, avait connu tant de succès, cueilli tant de sourires. Mais dans la ruine de ses ambitions déçues subsistait cependant le meilleur de son œuvre et, comme on retire des décombres un instrument intact, le peintre sauvait du désastre tout ce qui, dans le pastel, est encore le crayon.

IV. — LE SOURIRE DE LA TOUR

Ce que sont ces fameuses « préparations » de La Tour, gloire du musée de Saint-Quentin, ce sont au juste ses études, les notes dont il se servait pour la peinture de ses tableaux. Il semble avoir rarement fait le tableau définitif en présence du modèle; il se bornait à enlever en une séance la ressemblance, et peignait ensuite à loisir dans son atelier en ajoutant les accessoires et les habits prêtés par le modèle. C'est de cette manière que procédaient la plupart du temps les peintres d'autrefois; tel est le cas en particulier pour les célèbres « crayons » attribués aux Clouet. Ils portent dans les marges des indications de couleurs qui n'auraient pas de sens pour un simple dessin. Il en résulte que le dessin, pris sur le vif, est plus direct, a un accent qui s'efface dans le tableau. D'autre part, nous avons vu que le buste de Belle de Zuylen exigea plus de deux mois de séances du modèle; ce qui n'empêche pas qu'en dehors du portrait de Genève, nous ayons une « étude » qui est à Saint-Quentin.

Ces préparations ne sont donc pas ce qu'on entend par ce mot en langage d'atelier, c'est-à-dire le dessous, l'esquisse d'une œuvre inachevée, et qui serait destinée à être recouverte de peinture. Ce sont des documents, la somme de vérités que l'artiste recueille sur son modèle et reporte sur le tableau. Il y en a donc à peu près de toutes les époques de la vie de La Tour. Quelques-unes représentent des personnages dont le portrait s'est perdu et peuvent parfois servir à le faire reconnaître; d'autres sont des études de portraits qui n'ont pas été exécutés. Il arrive que le même modèle soit représenté plusieurs fois.

Nous avons deux études de Mme de Pompadour. Plusieurs ne sont guère que des esquisses balafrées en quelques coups de crayon, d'autres sont des figures très poussées. On a, à des degrés divers d'avancement, tous les « états » d'une œuvre de La Tour. On suit toutes les étapes du travail de l'artiste.

Ce ne sont plus même des têtes : ce sont de simples masques, souvent sans le support même d'un soupçon de col, presque toujours sans cheveux. L'intérêt se réduit encore d'un degré sur les portraits les plus concis, et se concentre exclusivement sur la physionomie. Mais dans ce domaine La Tour est roi Il lui suffit de cette scène exiguë pour faire éclater son génie. On a pu dire que le décor de la tragédie de Racine, c'était le visage des acteurs. Et en effet, tout le drame et toute la comédie tiennent sur ce théâtre vivant qu'est le visage humain.

C'est ici que La Tour se montre vraiment unique. D'abord, il n'est que dessinateur, il est débarrassé de ce souci de peindre, qui a toujours été son point faible ; débarrassé aussi de ce soin ennuyeux du détail matériel, des chiffons, des rubans, des *échelles, parfaits contentements*, et autres fanfreluches qui mettaient David hors de lui et ne sont que des caprices de la marchande de modes ; débarrassé enfin de toute préoccupation étrangère à son art. Il est à son affaire, qui est d'observer et de définir.

Notez du reste qu'ayant ainsi déblayé son sujet, il ne s'est nullement affranchi du soin de composer. C'est dans ces petits dessins, plus encore que dans les grands tableaux, qu'apparaît le constructeur. Rien ne ressemble moins à des « impressions, » que ces choses légères et qui semblent faites d'une haleine, d'un givre, d'une buée de pastel à peine colorée. Il n'y a peut-être pas dans l'art un ensemble de leçons d'une pareille rigueur sur la « forme », sur ce que c'est qu'un plan, un volume, une arête, un relief : rien de plus solide, de plus ferme et de plus résistant. L'artiste arrive, on ne sait comment, à modeler sans ombres, à dessiner sans bords, à tout écrire dans la lumière, sans aucun artifice visible, sans autres accents que ceux qui résultent du relief particulier de chaque visage, comme si chacun d'eux était une chose et se suffisant par elle-même, portant en elle ce qu'il lui faut de jour, d'atmosphère et de contrastes. Il procède tantôt mystérieusement par les touches les plus moelleuses et les plus suavement fondues,

tantôt par ce modelé à facettes, un peu brusque, martelé et semblable à une ébauche de sculpteur, mais d'une telle nature qu'il semble venir de l'intérieur et comme repoussé du dedans au dehors. Toute l'architecture spéciale de la tête, le front, l'arcade de l'orbite, les magnifiques substructions de la face humaine demeurent puissamment établies et sensibles sous le muscle et sous l'épiderme, avec une certitude à faire le désespoir des peintres et qui arrachait à Gérard, devant un de ces dessins, ce cri d'enthousiasme : « On nous pilerait tous dans un mortier, qu'on ne tirerait pas de nous un seul morceau pareil ! »

De ces têtes, aucune ne ressemble à sa voisine. Toutes diffèrent entre elles, sont des créations distinctes. Rien de plus propre à La Tour que cette variété. Tout le monde sait que la plupart des peintres, même parmi les plus grands, n'ont qu'un petit nombre de types et que toutes leurs créations se ramènent à quatre ou cinq figures. Rubens, dans toute sa vie, n'a guère eu que deux modèles de femme, l'une brune et mince, qui est Isabelle, l'autre blonde et grasse, qui fut Hélène. Chacun de ces grands poètes, de Botticcelli à Raphaël, de Titien à van Dyck, de Poussin à Watteau, porte en lui l'image d'une jeune fille dont il fait le thème de ses songes. Il l'habille tour à tour en princesse, en servante, en Vierge, en Diane chasseresse; elle est toujours diverse suivant le tour de ses rêveries, et cependant toujours la même. Sa forme est dans une œuvre d'artiste l'Éternel Féminin qui passe de strophe en strophe et fait l'unité du poème. Chose curieuse! Les portraitistes n'ont pas échappé à cette loi. Toutes les figures de Mignard, de Nattier, ont un air de famille. Toutes les filles de Lawrence se ressemblent comme des sœurs : même ovale mince, même taille allongée, mêmes lèvres carminées et toujours entr'ouvertes. Seul leur costume change. Ces déesses sont des mannequins.

La Tour, et c'est le signe évident de son génie, seul peut-être parmi tous les amoureux de la femme, n'a eu aucun de ces modèles intimes qui vous distraient des modèles vrais, aucune de ces visions qu'on porte au fond des yeux et qu'on puisse appeler son « type. » Il avait une maîtresse, qu'il semble avoir tendrement chérie, celle qu'il appelait « la Céleste, » et dont il a fait une des rares images de son œuvre qui soient empreintes de ce sentiment qui fait la poésie, — la féerique Mlle Fel. On ne voit pas que ce sentiment se soit jamais inter-

posé entre un autre modèle et lui, pour divertir son regard ou troubler son attention. Ce voluptueux amateur de la beauté féminine n'a jamais été dérangé par l'imagination, n'a jamais su ce qu'était la beauté indépendante d'une certaine personne. Il n'a jamais mêlé aucun idéal au portrait. Il était trop ami de son plaisir pour se plaindre de trouver à toutes une grâce diverse, et à chacune quelque chose d'exquis. Il ne va pas se mettre en peine de corriger la nature. Voyez toutes ses figures de femmes, bourgeoises, danseuses, comédiennes, célèbres ou anonymes, grandes dames ou grisettes : chacune est une figure à part, un petit être totalement différent de tous les autres, avec sa forme de crâne particulière, son ovale particulier, son arc des sourcils original, une attache du nez, une mâchoire personnelles, dont il n'existe pas au monde un second exemplaire, — tout cela régulier? irrégulier? qu'importe? mais toujours vrai, vivant, charmant.

Cette histoire naturelle du visage, ces facultés d'anatomiste et de phrénologiste, ces mérites de dissection et de mensuration, tout cet ordre de curiosités abstraites, intellectuelles, est, en peinture, tout aussi rare, appliqué aux choses de l'amour, que les dissertations psychologiques de Stendhal. C'est un exemple de sécheresse qu'on est bien éloigné d'attendre d'un peintre de jolies femmes. Mais La Tour ne s'arrête pas encore en si beau chemin. Lawrence, à qui j'en reviens toujours parce que ce grand portraitiste est à peu près en tout aux antipodes de notre artiste et le fait comprendre par contraste, Lawrence avait coutume de dire qu'il suffit d'attraper un trait dans un visage pour que la ressemblance y soit. J'ai entendu Rodin (autre portraitiste merveilleux, à la mode de La Tour, de Houdon) commenter cette maxime d'une manière bien fine : en effet, disait-il, tous les traits d'une figure dépendent tellement l'un de l'autre que si vous en saisissez un seul, tout le reste viendra, comme le filet suit quand on tient une maille. Je crois que Rodin parlait ici en Français, avec cet instinct que nous avons du logique et de l'organique et qu'il faisait dire à Lawrence le contraire de sa pensée.

Quoi qu'il en soit, La Tour procède tout autrement que Lawrence. Ce n'est pas un trait, c'en est vingt, ce sont toutes les formes et tous les linéaments d'un visage qu'il parvient à surprendre, à saisir et à rassembler : les sinuosités d'une

lèvre, la petite virgule ou la fossette qu'elle forme avec la joue à l'endroit de la commissure, l'ourlet d'une paupière, la volute d'une narine, ces choses imperceptibles dont se compose l'expression, toutes les pièces de cette machine si complexe qu'est la face humaine sont étudiées une à une, décrites avec une passion de curiosité infatigable. Rarement l'art, depuis la Renaissance, a-t-il été employé ainsi comme instrument de connaissance : mais pour La Tour, il ne s'agit que de connaître l'individuel. Pas une bouche ne s'ouvre, ne se ferme, ne respire comme une autre ; pas une autre ne convient à la joue qui l'avoisine, à l'œil qui la surmonte. Tous ces traits uniques, singuliers, cette accumulation de notes dont chacune est une trouvaille finissent par donner à ces études une animation extraordinaire. Pas une expression de pratique, pas un accent donné de routine. Tout est neuf, inédit, physionomique : si bien que tous ces visages, même les moins gracieux, charment et causent une surprise. On s'étonne de voir tous ces traits prendre du prix, s'agencer et se coordonner entre eux; l'ensemble, après ce travail minutieux de décomposition, se recompose d'éléments tous rares, qui donnent une rareté au visage le plus ingrat et prêtent à la grâce elle-même quelque chose de plus vivant.

Mais ces observations savantes risqueraient fort de déplaire et ne formeraient qu'un recueil assez aride de planches d'anatomie, si à tous ces visages La Tour n'avait prêté le sourire. Le sourire est la chose du monde la plus rare dans l'art. L'art italien, même dans la grâce, est toujours sérieux. Titien ne sourit jamais, non plus que Raphaël ou Rubens. Léonard, dans sa maturité, inventa pour peindre une amie une lueur ambiguë de la paupière et des lèvres, un tressaillement énigmatique qui s'est transmis ensuite à ses autres créatures, et fait qu'on se demande encore ce que peut vouloir dire le sourire de la Joconde. Avant lui, l'artiste inconnu qui sculpta les portails de la plus divine des cathédrales, avait fait flotter sur ses anges ce reflet du ciel de la France qui s'éternise dans le nom du Sourire de Reims : c'était, à Reims comme à Florence, l'expression de la béatitude provenant d'une harmonie, d'un accord retrouvé, de la paix faite avec la nature : c'était le salut de la vie à la beauté de l'univers, le bonheur de ces âges privilégiés des Renaissances, ici plus virginal et plus adoles-

cent, là plus mûr, plus majestueux, plus attendri, plus incertain.

A côté de ces œuvres d'une poésie éternelle, on tremble de placer les souriants ouvrages de La Tour : auprès de ces monuments qui marquent des moments immortels de la pensée humaine, ces petits fragments de La Tour paraissent frêles. Les premiers sont des œuvres de signification universelle, les autres ne valent que pour un instant. Tous les sourires de La Tour sont-ils la monnaie de l'unique sourire de Léonard ou du sourire, — hélas ! à jamais évanoui, — qui était la parure angélique de Reims?

Sans doute, on pourrait dire que le sourire du XVIIIe siècle est une philosophie, qu'il a été la forme qu'une société raffinée a prêtée à l'échange et à la critique des idées. On peut y voir l'expression de l'urbanité suprême qui fit le charme du siècle de la « douceur de vivre. » On peut y voir le détachement désabusé de ces voluptueux qui eurent le sourire sous le couteau de la guillotine... Je crois pourtant qu'il s'agit ici d'une chose toute différente. Il ne s'agit même pas de l'esprit de La Tour : personne n'a moins cherché à se mettre en frais d'esprit, du moins dans ses tableaux, et à ajouter de son fonds ce qui n'était pas dans les choses. S'il en était ainsi, toutes ses figures souriraient de même : nous ne verrions partout que la même grimace stéréotypée, au lieu d'un musée de sourires.

Il y en a d'heureux, il y en a de languissants, il y en a d'espiègles, il y en a de sots. Celui de la Camargo n'est pas celui de la Favart, ni celui de la Puvigné n'est celui de Mlle Fel. Celui-ci retrousse la bouche, celui-là ne fait que l'entr'ouvrir ; un autre n'est qu'une caresse, une idée de sourire, on ne sait quelle grâce plus tendre qui émeut la beauté. Il y a l'éclat de rire niais de la divette professionnelle, et l'épanouissement sain de l'honnête femme. La Tour, qui était homme à systèmes, avait fait cette remarque que l'organisme porte la trace de l'usure produite par le métier et que cette altération d'un membre se répercute dans tous les autres. On ne voit pas que les personnes presque toutes oisives qui étaient ses modèles prêtent à l'expression d'une vérité de ce genre. Leurs têtes, on l'a dit, se passent fort bien de corps. Tout ce qu'elles ont de vie et de tempérament borde les lèvres, éclaire ou assombrit les yeux. C'est autour de ces points prodigieusement mobiles que le peintre concentre toute sa puissance d'observation. Le sou-

rire lui paraît l'émotion habituelle qui fait jouer le mieux les multiples ressorts que lui montre l'analyse. C'est lui qui coordonne tous ces rouages si menus, cette délicate horlogerie que son scalpel démonte : c'est lui qui de tous ces éléments tire une expression émouvante, ce je ne sais quoi de particulier, d'individuel et d'inouï qui représente la personne d'une façon aussi spéciale que fait le timbre de la voix. Le sourire devient un procédé d'artiste pour ramener parmi tant de faits psychologiques l'unité, la souplesse, l'émotion de la vie. Ainsi La Tour, dans cent dessins, a disséqué l'indescriptible, décomposé, recomposé ce qui avait paru le plus inexprimable. Et, dans ce sujet étroit, avec son labeur assidu et cette fièvre qui devait le conduire à la démence, ne rappelle-t-il pas ce vieil enfant octogénaire, ce marchand d'estampes japonaises qui s'appelait lui-même « le vieux fou de dessin » et qui, s'il eût vécu cent ans, serait arrivé à ce résultat que soit un point, soit une ligne, tout ce qu'il ferait serait vivant?

V. — LE RETOUR

Telle est l'œuvre de ce grand classique incomplet, qui cependant fut un maître, aussi singulier en son temps de faible psychologie, que fut l'auteur de *Marianne* et des *Fausses confidences*. Par le genre de ses curiosités, par son génie de dessinateur, par son infatigable enquête sur la nature, par ses investigations sans fin dans le domaine inexploré de l'expression humaine, il a fortement contribué à étendre la valeur du portrait. La peinture des passions se tenait avant lui dans un petit nombre de formules générales, codifiées dans les écoles et qui allaient chaque jour se vidant de leur contenu. La Tour a repris pour son compte d'en récrire un chapitre. Sans doute, chose fort étrange dans ce cerveau systématique, il lui a manqué de savoir généraliser ses observations. Tout ce qu'il a dit n'a qu'une portée strictement individuelle. De tant de merveilleux fragments il n'a pas su, comme le remarquait Barrès dans une des plus belles méditations de sa jeunesse, se composer une vision de l'univers. Il n'a été que le génie de la curiosité. Il laissa pourtant, dans sa province déterminée de l'art, un incomparable répertoire d'études et une collection sans prix de documents humains.

Son œuvre nous est encore imparfaitement connue. Je ne puis entrer dans le détail des mille questions qu'elle soulève. Il n'en existe nulle part un catalogue complet. La belle publication de M. Henry Lapauze ne comporte que la reproduction des œuvres du musée de Saint-Quentin. On n'a jamais songé à réunir et à classer tout ce qui subsiste d'épars chez les particuliers, tout ce qui demeure d'inédit dans vingt demeures de province. L'œuvre capitale de la Tour, le *Président de Rieux*, n'avait encore, il y a deux mois, été vue par aucun des biographes du maître, ni gravée, ni photographiée.

Songez qu'il en va ainsi pour l'œuvre d'un portraitiste devant lequel a posé tout ce qui compte en France au XVIIIe siècle, pour l'œuvre du premier de nos physionomistes, pour une œuvre d'un intérêt historique sans égal. Songez à quelles menaces de destruction est exposé chaque jour, parmi les tremblements qui agitent le monde, tout ce qui nous conserve la mémoire du passé.

Saint-Quentin sur sa noble colline n'est plus qu'un amas de décombres qui se mirent dans la Somme et que domine la carcasse brûlée de sa cathédrale. Les pastels de La Tour, pour cette fois, sont sauvés. Bientôt ils rentreront chez eux, dans la ville reconstruite, et ce jour-là il y aura fête dans la cité renaissante, comme le jour où le peuple reçut son plus fameux enfant, son bienfaiteur revenant au foyer pour mourir, au son du canon et des cloches. La Tour aura encore bien mérité de sa patrie, en l'aidant aujourd'hui à sortir de ses ruines. Mais faudra-t-il attendre une nouvelle catastrophe pour entreprendre ce qui devrait être achevé depuis longtemps, cet inventaire des richesses artistiques de la France, ces *Monumenta Galliae* qui représenteraient ce que notre pays a fait depuis dix siècles pour la beauté du monde? On pourrait commencer par un catalogue de La Tour, qui cette fois ne serait plus l'ouvrage d'un Allemand.

LOUIS GILLET.

LA TROISIÈME BATAILLE DE LA SOMME[1]

La troisième bataille de la Somme, commencée le 8 août 1918, est un élément de cette chaîne de victoires qui se sont nouées l'une à l'autre depuis le 18 juillet jusqu'à la capitulation de l'ennemi en novembre. Mais c'est un élément essentiel. Une préparation qui est un chef-d'œuvre a permis une surprise foudroyante. La défaite des Allemands a été si complète que, ce jour-là, Ludendorff s'est senti irrémédiablement vaincu. Il a déclaré la guerre perdue et il a engagé le gouvernement allemand à faire la paix.

Avant de raconter ces glorieuses journées, traçons le cadre d'opérations où elles se placent.

Le 15 juillet 1918, l'ennemi lance des deux côtés de Reims une offensive qu'il espère décisive. Il saisira tout le cours de la Marne de Château-Thierry à Châlons. De là, il tournera soit au Sud-Est pour tomber dans le dos de l'armée de Verdun, soit au Sud-Ouest pour amorcer l'opération finale sur Paris. Le commandement français a prévu cette double manœuvre, et il a formé de ses réserves deux groupements, dont chacun est opposé à l'un de ces desseins, tandis qu'une troisième masse, sous les profondes hêtraies de la forêt de Villers-Cotterets, est prête à tomber dans le flanc droit de l'ennemi. Le mécanisme joue exactement. Le 15, l'attaque de la Ire armée Fritz von Below et de la IIIe von Einem à l'Est de Reims est arrêtée net, tandis que l'attaque de la VIIe armée von Bœhn à l'Ouest de Reims ne fait qu'un progrès limité et vite contenu. L'insuccès est si éclatant que Fritz von Below est disgracié et remplacé par le général von Mudra. D'autre part, Bœhn, tandis qu'il attaquait par son centre et sa gauche, avait son aile droite

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai 1918.

repliée en crochet défensif, entre la Marne et l'Aisne, de façon à couvrir la droite de l'opération. Ce fut sur ce flanc que tomba le 18 juillet la riposte française exécutée par la 10e armée Mangin au Nord et la 6e armée Degoutte au Sud. L'ennemi surpris et enfoncé dut se replier sur la ligne de l'Aisne et de la Vesle.

L'événement était grave : la manœuvre française du 15 juillet montrait que la parade était enfin trouvée à la tactique offensive employée par les Allemands le 21 mars, le 9 avril et le 27 mai. D'autre part, l'armée allemande, fatiguée par quatre mois d'attaque, avait mis dans ce suprême effort toute son énergie et déjà une part de bluff. Sa défaite allait faire chavirer la balance. Il se peut cependant qu'au début on ne se soit pas rendu compte en Allemagne de l'étendue du désastre. La presse affecta de le considérer comme un accident et annonça une reprise prochaine de l'offensive. Mais les Alliés qui venaient le 18 juillet de reconquérir l'initiative entendaient ne plus la perdre. Le 8 août, l'armée Rawlinson au Nord et l'armée Debeney au Sud frappaient un nouveau coup entre Albert et Montdidier. La troisième bataille de la Somme commençait.

I

Au moment où l'action va s'engager, l'ennemi a en ligne entre Arras et Soissons quatre armées, qui sont du Nord au Sud : la XVIIe (Otto von Below) qui a son extrémité droite devant la crête de Vimy et son extrémité gauche couvrant Albert ; la IIe (von der Marwitz) qui va d'Albert à Moreuil, ou si l'on veut de l'Ancre à l'Avre ; la XVIIIe (von Hutier) qui va de l'Avre à l'Oise, qu'elle atteint devant Ribécourt, sa gauche bordant le cours inférieur du Matz : enfin la IXe (von Eben) entre l'Oise et l'Aisne, qu'elle passe à Fontenoy.

La XVIIe armée allemande a devant elle la 3e armée britannique du général Byng : la IIe a devant elle la 4e armée du général Rawlinson ; la XVIIIe a devant elle deux armées françaises, la 1re du général Debeney, et la 3e du général Humbert ; ces deux armées ont été placées là pendant la bataille de mars : enfin la IXe armée a devant elle la 10e armée française du général Mangin.

La XVIIe armée allemande a, devant Arras, un groupement, dit groupement de Vimy. On sait que, depuis 1916, le groupe-

ment a remplacé le corps d'armée; mais l'état-major est resté le même, et le groupement de Vimy n'est en réalité que l'ancien Ier corps bavarois de réserve, sous les ordres du général von Fasbender. Il a en ligne, au Nord de la Scarpe, la XLVIIIe division de réserve; au Sud de la Scarpe, couvrant la hauteur de Monchy-le-Preux, la CCXIVe; enfin, plus au Sud, sur le terrain ondulé qui s'étend jusqu'au Cojeul, la XXXIXe.

Au groupement de Vimy succède, au Sud, sur les plateaux jusque devant Hébuterne, le groupement Lewarde, qui est l'ancien XVIIIe corps; il a en ligne quatre divisions, qui sont de droite à gauche la XXIe de réserve, la CCXXXIVe, la IIe de réserve de la garde, et la CXIe. Enfin, l'aile gauche de l'armée, qui s'étend jusqu'à l'Ancre à la hauteur d'Aveluy, forme le groupement d'Arras (ancien XIVe corps de réserve) et met en ligne la CLXXXIIIe division, la XVIe de réserve et la IIIe navale. Ainsi de Gavrelle à Aveluy, la XVIIe armée a en ligne 10 divisions. Il y a de plus quatre divisions fraîches à l'arrière, la CLXXXVe, la Ve bavaroise, la Ve bavaroise de réserve et la XXVIe de réserve.

La IIe armée, à cheval sur la Somme, d'Aveluy au Nord à Moreuil au Sud, forme trois groupements, qui sont l'ancien XIVe corps, l'ancien XIe et l'ancien LIe. Elle a en ligne dix divisions également. La CCXXXIIIe, la XXXIVe de réserve et la XXVIIe sont au Nord de la Somme. Cette XXVIIe division, qui tient le plateau entre l'Ancre et la Somme, de Dernancourt à Sailly-Laurette, est une division wurtembergeoise, une division de choc. Puis viennent, au Sud de la Somme, la XLIIIe de réserve, la XIIIe, la XLIe, la CIXe, la CCXXVe, la XIVe bavaroise, et enfin, à l'extrême-gauche, devant les Français, la CXCIIe. Beaucoup de ces divisions sont en secteur depuis longtemps : la CIXe depuis la fin d'avril, la CCXXVe depuis le début de mai, la XLIe et la XIIIe depuis le début de juillet. La XLIIIe de réserve est arrivée fin juillet, et la XIVe bavaroise vient d'arriver. L'armée a de plus à l'arrière sept divisions, CXVIIe, CVIIIe, LIVe, et plus loin CVIIe, XXIe, LIVe et CCXLIIIe.

La XVIIIe armée, de l'Avre à l'Oise, et débordant un peu à gauche et à droite au delà de ces rivières, comprend cinq groupements, qui sont les anciens IIIe, IXe, XVIIe, XXVIe et XXXVIIIe corps. Elle a en ligne onze divisions, XXIVe, Ire de réserve, XXVe de réserve, IIe, XIe, LXXVe de réserve, CCVIe, XVIIe

CCIVe, IIIe bavaroise et CVe. Elle a à l'arrière trois divisions fraîches, Ve de réserve, LXXXIIe de réserve et LXXXIVe, et une fatiguée, la VIe de réserve.

En somme, entre Arras et l'Oise, le front est partagé entre trois armées à peu près égales, qui mettent trente et une divisions en ligne et quinze en réserve.

Le front, après avoir passé la Scarpe entre Fampoux et Rœux, courait d'abord au Sud-Ouest jusque devant Hébuterne, puis au Sud jusqu'à Albert. Il coupait alors l'Ancre à Dernancourt, et creusait un angle dans les lignes alliées, la branche Nord venant d'Albert, la branche Sud se repliant vers Montdidier, la pointe étant dans la région Thennes-Castel. Le front se poursuivait au Sud-Est jusqu'à la trouée où passe la route de Roye à Senlis. Là, tournant à l'Est, il longeait le Matz jusqu'à l'Oise.

Aussitôt que le résultat de l'offensive du 18 juillet fut assuré, le maréchal Foch réunit dans une conférence, le 23 juillet, les chefs des armées française, britannique et américaine et demanda à chacun d'eux de préparer les plans d'offensives locales, à objectifs limités, qui devaient être exécutées le plus rapidement possible. Ces offensives devaient assurer la liberté de certains chemins de fer stratégiques, indispensables pour les opérations décisives. Le but assigné à l'armée britannique fut de dégager la voie Paris-Amiens par une attaque sur le front Albert-Montdidier. Ce premier succès obtenu, l'exploitation dépendrait du délai qui resterait avant l'hiver. Il fallait donc se hâter. La phase des opérations décisives s'ouvrirait ensuite et consisterait en une attaque contre la ligne Saint-Quentin-Cambrai, en direction générale de Maubeuge, conjuguée avec une attaque franco-américaine en direction générale de Mézières. La voie ferrée Mézières-Maubeuge, ainsi attaquée aux deux bouts, était la seule qui pût alimenter le front allemand de Champagne. D'autre part, la prise de Maubeuge menacerait par le Sud la ligne d'opérations de l'armée allemande des Flandres. Sur tout le front l'ennemi se trouverait amené à une retraite générale. — La première phase du plan ainsi exposé va être la bataille du 8 août; la seconde sera celle du 26-28 septembre.

La première opération prévue pour l'armée britannique était donc de refouler l'ennemi en avant d'Amiens, en direc-

tion de l'Est et du Sud-Est, de façon à enlever la ligne Le Quesnel-Mericourt, que le maréchal Haig appelle la ligne des défenses extérieures d'Amiens. La Somme couvrirait le flanc gauche de l'armée. De là l'attaque se porterait immédiatement sur une seconde ligne Chaulnes-Roye. La prise de Chaulnes couperait les communications de l'ennemi dans les régions de Lassigny et de Montdidier. Les troupes françaises, de leur côté, se tiendraient prêtes à presser l'ennemi au Sud-Est de Montdidier (1). Tel est le plan exposé par Sir Douglas Haig. Il s'agit pour les Britanniques, formant l'aile marchante, d'enfoncer von der Marwitz et de venir se placer sur les communications de von Hutier, tandis que les Français attaqueront celui-ci de front. Or von Hutier, qui a derrière lui la coupure de la Somme et du canal Crozat, dispose de relativement peu d'espace pour manœuvrer. S'il est devancé par les Alliés sur cette ligne d'eau, il peut se trouver pris comme dans un sac.

L'opération incombait à la 4e armée britannique. Les instructions relatives à la préparation furent données à son chef, le général Rawlinson, le 13 juillet. Le 28, la 1re armée française du général Debeney, prolongeant à droite l'armée Rawlinson, fut mise sous les ordres de Sir Douglas Haig.

Il s'agissait de renforcer l'armée Rawlinson sans que l'ennemi s'en aperçût, et de masser dans l'angle étroit que font les routes Amiens-Albert et Amiens-Roye trois corps d'armée, le 3e à gauche, le corps australien au centre, le corps canadien à droite. Les bois favorisaient ces mouvements. Les Australiens appuyèrent à droite pour faire place au 3e corps. Quant aux Canadiens, pour dissimuler leur présence en Picardie, on les fit voir en Flandre, devant le Kemmel, où ils furent identifiés par l'ennemi. D'une façon générale, on fit croire aux Allemands qu'ils seraient attaqués en Flandre. On leur montra dans cette région des quartiers généraux, des hôpitaux. Il put savoir que la télégraphie sans fil était très active sur le front de la 1re armée. Enfin ses aviateurs purent observer près de Saint-Pol des exercices d'entraînement de tanks en liaison avec l'infanterie, et durent rapporter qu'il se faisait une concentration de tanks dans cette région.

Pendant ce temps, les derniers préparatifs s'achevaient sur

(1) Sir Douglas Haig's dispatch, 7 janvier 1919, 15.

la Somme. La date de la bataille était fixée au 8 août. Les Canadiens venaient très secrètement prendre place derrière les Australiens, en attendant d'entrer en ligne à leur droite. Les tanks et la cavalerie ne furent rassemblés qu'au dernier moment.

Quand tout fut en place, l'ordre de bataille du général Rawlinson était le suivant : à l'aile droite, en contact avec les Français, le corps canadien, aux ordres du lieutenant-général Sir A.-W. Currie, avait en ligne ses 3e, 1re et 2e divisions canadiennes, avec la 4e en soutien ; au centre, le corps australien, aux ordres du lieutenant-général Sir J. Monash, avait en ligne les 2e et 3e divisions australiennes, les 5e et 4e étant en soutien ; enfin à gauche, au Nord de la Somme, le 3e corps, aux ordres du lieutenant-général Sir R.-H.-K. Butler, avait en ligne les 58e et 18e divisions, la 12e étant en soutien. En arrière, le corps de cavalerie britannique, formé de trois divisions sous les ordres du lieutenant-général Sir C.-T. McM. Kavanagh, devait se concentrer à l'heure de l'attaque à l'Est d'Amiens. Enfin une force mobile composée de deux brigades de mitrailleuses automobiles et d'un bataillon cycliste canadien, sous les ordres du brigadier général, devait exploiter le succès le long de la route Amiens-Roye.

Cette part de bonheur qu'il y a dans toutes les victoires fut accordée aux alliés. Le temps, qui leur avait si souvent nui dans cette guerre, était cette fois très favorable. Les jours qui précédèrent l'action, la pluie empêcha les Allemands d'observer les préparatifs ; les nuits sans lune masquèrent les marches. La veille de l'attaque, le temps se remit au beau. Le matin une brume épaisse servit l'assaillant, comme elle avait servi les Allemands le 21 mars. Au delà de 3 à 400 mètres, on ne voyait plus. L'ennemi ne se doutait de rien. Dans les bois où l'armée se rassemblait, on pouvait craindre qu'il ne fît un barrage de gaz : il ne le fit pas. On pouvait craindre que, toutes les communications des troupes passant par Amiens, cette ville ne fût violemment bombardée ; elle ne le fut pas.

Les Allemands attendaient cependant un choc devant Amiens. Pour en restreindre l'étendue, dans les premiers jours d'août, ils évacuèrent à leur droite les positions qu'ils avaient au Nord d'Albert sur la rive droite de l'Ancre, et à leur gauche la tête de pont qu'ils avaient à l'Ouest de Moreuil. En démontant ainsi deux pièces de leur front, ils réduisaient la zone

d'attaque à la partie restée intacte entre ces deux limites. Enfin, deux jours avant l'attaque, le 6 août, ils exécutèrent un gros coup de main entre l'Ancre et la Somme, à l'Ouest de Morlancourt. L'affaire aurait pu avoir des suites sérieuses. L'ennemi avait pénétré dans les lignes britanniques et fait des prisonniers. Les prisonniers ne parlèrent pas et le secret resta exactement gardé. C'est un des traits de la bataille du 8 août que la surprise a été complète.

L'armée Rawlinson attaquait sur le front compris entre Ville-sous-Corbie au Nord, et le confluent de la Luce et de l'Avre au Sud. La liaison avec l'armée Debeney se faisait le long de la route d'Amiens à Roye par la brigade d'auto-mitrailleuses canadiennes. L'unité d'extrême-gauche de l'armée Debeney, au Sud de cette route, était cette célèbre 42e division, qui sous les ordres du général Grossetti, puis du général Deville, s'était couverte de gloire à Fère-Champenoise, à l'Yser, en Champagne en 1915, à Verdun et sur la Somme en 1916.

II

Le 8 août, à quatre heures trente du matin, dans le grand silence, on entendit un, deux, trois coups de canon ; puis toute l'artillerie britannique ouvrit le feu. Les correspondants de guerre, qui avaient passé la nuit dans le bois de Gentelles, ont conservé le souvenir de cet immense et brusque déchaînement. Les batteries allemandes furent aussitôt dominées, quelques-unes avant même d'être entrées en action. En même temps, les tanks de l'infanterie se portèrent à l'assaut. Le brouillard favorisait leur marche. L'ennemi fut complètement surpris. La ligne des premiers objectifs, Demuin-Marcelcave-Cerisy-Sud de Morlancourt fut rapidement enlevée. Après une halte de deux heures, infanterie, cavalerie et tanks légers, coopérant avec précision, continuèrent l'avance. A la fin du jour, cette avance variait de 10 à 12 kilomètres. La ligne de défense avancée d'Amiens, marquée par un long ravin circulaire entre Morcourt au Nord sur la Somme et le Quesnel au Sud sur la route de Roye, et jalonnée par Harbonnières et Caix, était enlevée sur tout le front. Seul, le village de Quesnel à l'extrême-droite résistait encore et fut emporté dans la nuit. Pour des témoins accoutumés aux affreux champs de bataille labourés et livides

des années précédentes, celui-ci présentait le lendemain un spectacle singulier. Les villages de la première ligne avaient cruellement souffert. Villers-Bretonneux était un monceau de ruines. Mais ceux de la seconde ligne étaient intacts. Les champs avaient l'aspect paisible de la paix. Je me rappelle en arrivant à Caix un vallon charmant planté de peupliers. Le trafic était rétabli partout. Le pont de Demuin ayant été détruit, les camions passaient à gué, dans un éclaboussement d'eau et de soleil. Un motocycliste traversait la rivière, les jambes relevées, sur sa machine trépidante. L'artillerie ennemie réagissait à peine. Elle envoyait seulement des obus lourds sur quelques lieux habités. C'est ainsi qu'il y avait un mauvais passage à la sortie de Lamotte en Santerre. De temps en temps, un obus tombait dans les convois. Les chevaux s'effaraient. On voyait au pied d'un mur un camion détruit et les corps des conducteurs rangés entre les roues. Mais dans l'ensemble, l'immense plateau était calme. Sur une route latérale, on voyait encore des batteries allemandes en position sous le réseau gris de leur camouflage, avec les paniers d'obus. Un tout jeune servant était étendu sur le dos en travers du chemin, les poings crispés.

Au Nord de la Somme, le 3e corps britannique avait eu une plus dure journée. L'ennemi, qui avait fait deux jours plus tôt le coup de main de Morlancourt, était sur ses gardes. Quand on longe la rive septentrionale, par la route qui suit le couloir de la vallée touffue, après avoir traversé Sailly-Laurette, on trouve dans une sorte de cuve le village de Chipilly. Il est adossé à une crête verticale qui l'emmure du côté de l'Est, tandis qu'il est flanqué du Nord par d'autres crêtes et par des bois. L'ensemble constitue une position très forte, où l'ennemi réussit à se maintenir.

Malgré cette résistance à la gauche, la journée avait été une victoire éclatante. L'ennemi laissait dans les mains de l'armée Rawlinson 13 000 prisonniers et 3 à 490 canons. Australiens et Canadiens avaient combattu avec autant d'habileté que d'énergie. La cavalerie, après une série de marches de nuit, avait avancé, le jour de l'action, de 38 kilomètres au delà de ses points de concentration.

Le 9 août, l'armée Rawlinson exploita son succès. L'ennemi, après avoir vivement résisté sur la ligne Beaufort-Framerville, faiblit. La cavalerie britannique travaillait mainte-

nant en avant de l'infanterie. Le 8e hussards, de la 1re division, enlevait Meharicourt. La 2e et la 3e divisions ramassaient aussi des prisonniers et gagnaient du terrain. Le soir, la ligne Bouchois-Rouvroy-Maucourt-Framerville était atteinte. Au Nord de la Somme, le 3e corps, avec la 12e division et un régiment de la 33e américaine, dépassait à droite Chipilly, enlevait au centre la cuvette où est caché Morlancourt, et à gauche de l'Ancre, atteignait Dernancourt.

Le 12 au soir, le front de combat était reporté à la droite britannique sur les vieilles lignes allemandes de la première bataille de la Somme en 1916, Ouest de Damery-Est de Lihons. De là il continuait vers le Nord en passant à l'Est de Proyart et aux lisières Ouest de Bray. L'arrivée sur les anciennes lignes fortifiées marquait une nouvelle phase du combat. L'exploitation du succès initial était finie. L'ennemi trouvait là des points d'appui très forts, sur lesquels les attaques britanniques échouaient le 13. Cependant, les résultats de ces cinq premiers jours étaient magnifiques. Treize divisions d'infanterie britanniques avec un régiment américain, 3 divisions de cavalerie et 400 tanks avaient battu 20 divisions allemandes, et leur avaient enlevé 400 canons et 22000 prisonniers. L'ennemi, culbuté, avait cédé une profondeur de terrain de 20 kilomètres.

III

A l'heure même où les Canadiens attaquaient le 8 août, c'est-à-dire à quatre heures vingt, l'artillerie de la 1re armée française commençait la préparation ; à cinq heures cinq, l'infanterie donnait l'assaut.

L'armée Debeney comprenait de gauche à droite le 31e corps, le 9e, le 10e et le 35e. Le 31e corps dont la zone d'opérations s'étendait jusqu'au Sud de Moreuil, avait deux divisions en première ligne, la 42e à gauche et la 37e à droite. Il en avait deux en seconde ligne, la 126e derrière Berteaucourt, et la 66e derrière Moreuil. Enfin la 153e division était en troisième ligne, avec deux bataillons de chars légers, les seuls qui fussent affectés au corps.

Le corps possédait entre l'Avre et la Luce, dans le bec que forment ces deux rivières, une tête de pont sur la rive droite

de l'Avre, formant un front d'environ 4 kilomètres. Il s'agissait d'abord d'élargir cette tête de pont et de la rendre praticable pour une armée. Les deux divisions en ligne se portèrent face au Sud-Est. La 42e division enleva Mézières, tandis que la 37e prenait pied sur le mouvement de terrain à l'Est du bois de Genouville. Moreuil était débordé. Le soin de le nettoyer fut confié à la 66e division.

A droite du 31e corps se trouvait le 9e, du Sud de Moreuil au Nord d'Hargicourt. Il avait en ligne deux divisions, le long de la rive Ouest de l'Avre, la 15e coloniale à gauche et la 3e à droite, vers Braches. A la faveur du mouvement du 31e corps, ces deux divisions se portèrent à leur tour en avant, à neuf heures du matin, face à l'Est, passèrent l'Avre et enlevèrent par la gauche le bois de Genouville, et le plateau qui le porte, par la droite la Neuville-Sire-Bernard et le plateau qui est au Sud-Est. Ces résultats atteints, le 31e corps et le 9e forment une ligne face au Sud-Est, de Mézières à la Neuville-Sire-Bernard. Ils continuent à avancer et en fin de journée ils occupent la ligne Fresnoy-Plessier-lisières Ouest de Contoire-Hamel.

Le rôle du 9e corps est alors fini. Il disparaît de la ligne de bataille. C'est le 10e corps placé à sa droite qui va le remplacer par le mécanisme suivant. Ce corps avait trois divisions en ligne, la 152e à gauche, la 166e au centre et la 60e à droite, les deux premières derrière le ruisseau des Doms, la dernière devant Montdidier. Ce ruisseau des Doms, par sa vallée marécageuse, est un obstacle. Quand le 9e corps eut élargi la tête de pont de la Neuville-Sire-Bernard, la 152e division, au lieu d'essayer de franchir le ruisseau devant elle, serra sur sa gauche et vint passer par cette tête de pont. Appuyant ainsi vers le Nord, le 10e corps se trouva au contact du 31e, et la zone d'action du corps intermédiaire, c'est-à-dire du 9e, se trouva supprimée. Le progrès de la 152e permit alors à la division à sa droite, la 166e, après avoir serré pareillement à gauche, de tenter le passage de front du ruisseau des Doms, qu'elle força à la hauteur de Gratibus. Ces opérations eurent lieu le 9 au matin.

Cependant l'attaque reprenait à gauche sur le front du 31e corps. Les deux divisions qui restaient en réserve, la 126e et la 153e, dépassèrent les deux divisions qui avaient donné

la veille, et à 11 heures du matin, Hangest fut occupé. En même temps, le général Debeney faisait serrer deux divisions qu'il avait gardées sur la Noye en réserve d'armée, la 46e qui était à Ailly, et la 56e qui était à Épagny. En fin de journée, la situation était la suivante. Hangest occupe le centre d'un vaste plateau horizontal; ce plateau était entièrement occupé, et la ligne de front était à ses lisières Est et Sud. A l'extrême gauche, la 126e avait enlevé Arvillers; la 153e et la 37e tenaient la tête des ravins au Sud d'Hangest. La 152e avait sa gauche sur les crêtes au Nord de Davenescourt, et sa droite à Contoire et à Pierrepont. La 166e avait, après de durs combats, passé le ruisseau des Doms sans pouvoir s'élever sur le plateau qui le borde à l'Est.

L'événement capital, la prise d'Hangest, avait eu lieu, comme nous l'avons vu, le 9 à onze heures du matin. Montdidier se trouvait débordé par le Nord. D'autre part, il était signalé au général Debeney que l'ennemi engageait des réserves. Il jugea que ce fait devait alléger la tâche de son aile droite, qui n'avait pas encore donné, et que le moment était venu de faire donner cette aile au Sud de Montdidier. Elle était formée par le 35e corps qui de Montdidier à Courcelles avait en ligne la 169e division à gauche, et la 133e à droite; la 46e était en réserve. Plus loin en arrière, sur la voie ferrée de Paris à Amiens, se trouvait le 2e corps de cavalerie.

Pour appuyer l'attaque de sa droite, le général Debeney transporta rapidement toute sa masse d'artillerie, qui était jusque-là derrière sa gauche, et le ramena à l'aile opposée.

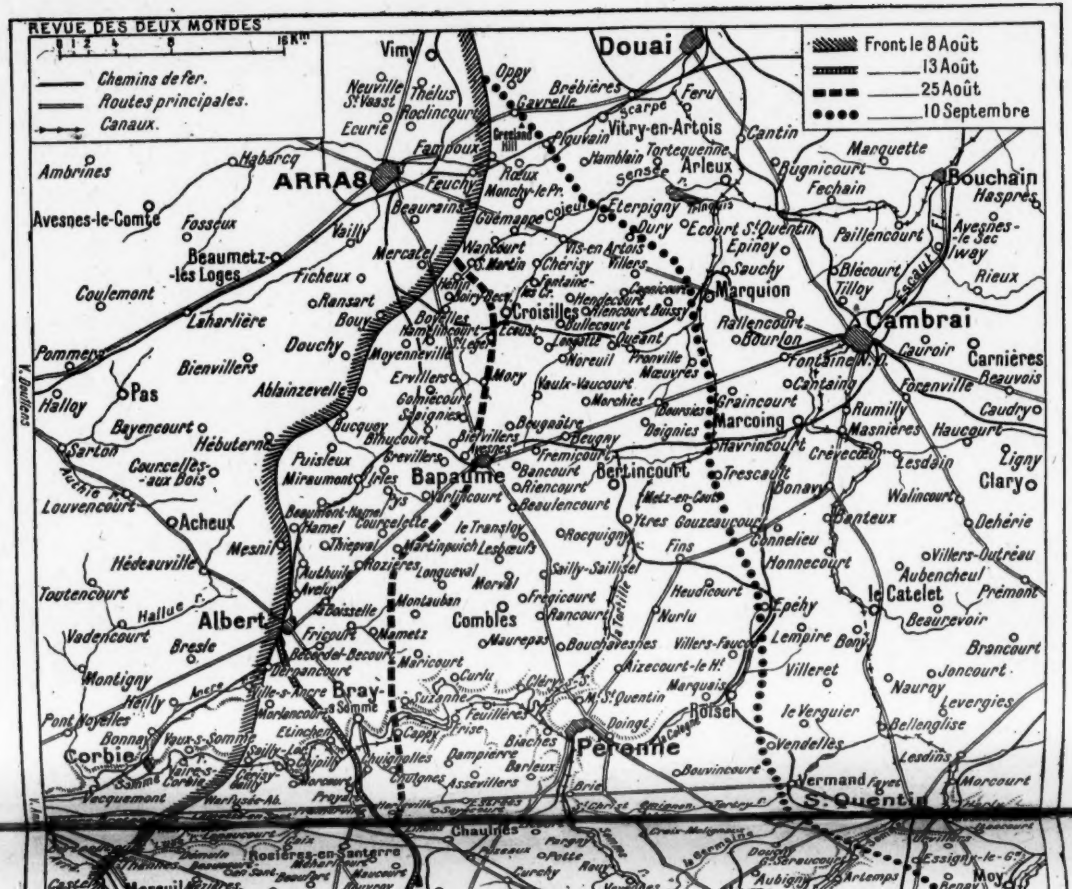
L'ordre d'attaque fut donné à midi. L'attaque eut lieu à quatre heures du soir. Le tir d'artillerie ne fut pas intensifié d'avance, de sorte que là, encore, l'ennemi fut complètement surpris. La principale tâche incombait à la 169e division. De Domfront elle devait pousser en pointe, face au Nord-Est, jusqu'à Faverolles, dans l'Est de Mondidier, et couper la route de Montdidier à Roye qui était la principale voie de retraite de l'ennemi. La 46e division et le 2e corps de cavalerie suivaient pour exploiter le succès. A gauche de la 169e division, la division de droite du 10e corps, la 60e, devait se porter sur Montdidier. A droite, la 133e division devait se porter face à l'Est de façon à masquer le massif de Boulogne-la-Grasse, puissante forteresse naturelle tenue par l'ennemi à 10 kilomètres dans

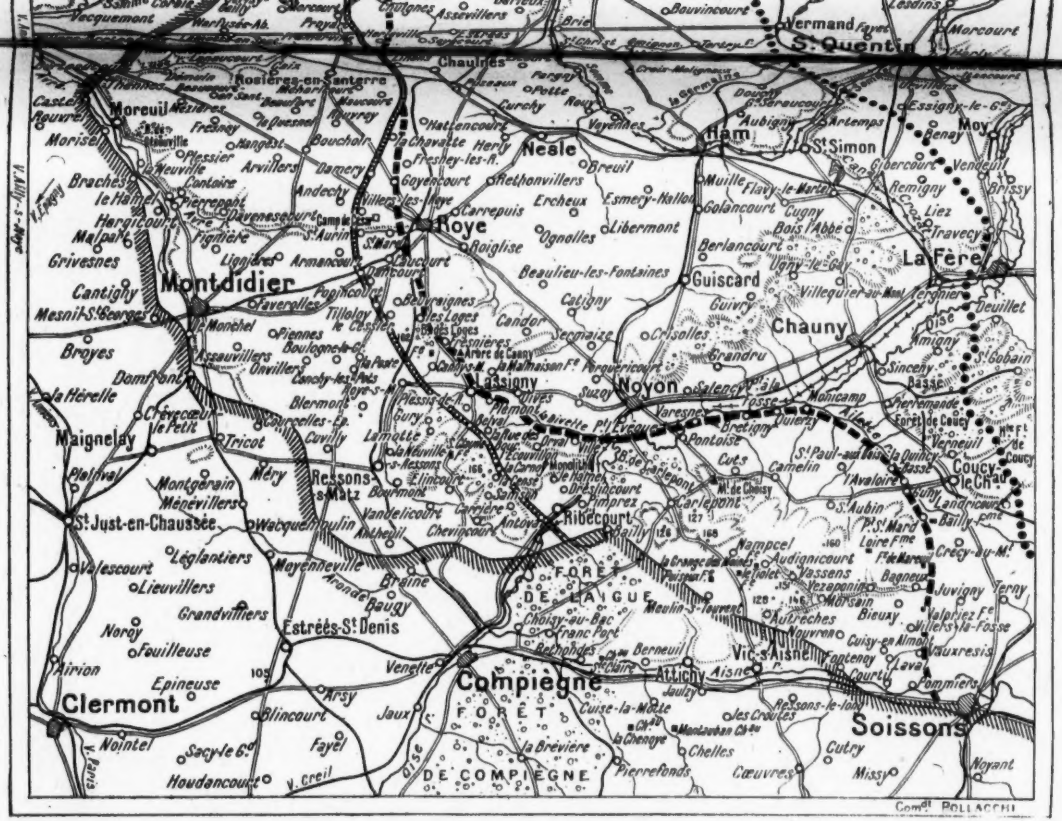
le Sud-Est de Montdidier, — et à couvrir de ce côté le flanc de l'opération.

L'opération réussit complètement. Le 9 au soir, Montdidier était donc débordé du Nord et du Sud, du Nord sur le front Arvillers-Contoire, du Sud sur le front Faverolles-Piennes. Au Nord le 31e corps faisait face au Sud-Est, au Sud le 35e corps faisait face au Nord-Est. Ils marchaient à la rencontre l'un de l'autre, menaçant d'envelopper entièrement l'armée von Hutier. Toutefois cette armée, par sa résistance devant Gratibus, avait pu maintenir libre la route Montdidier Andechy, par où elle réussit à faire sa retraite.

Le 10, la poche que von Hutier formait encore la veille entre Arvillers, Gratibus et Faverolles était vidée, et toute l'armée Debeney se portait en avant, face à l'Est. La phase d'exploitation commençait. A gauche, au 31e corps, la 126e, la 153e et la 37e, après avoir continué leur marche en avant, étaient à leur tour dépassées par les deux divisions de réserve générale, la 47e à gauche et la 56e à droite, qui atteignaient l'Est de Villers-les-Roye, sur le plateau du camp de César. Au centre, au 10e corps, la 166e poussait de Gratibus sur Lignières, puis elle était dépassée à gauche par la 152e qui arrivait à Saint-Auvin, à droite par la 60e qui arrivait devant Daucourt. A droite, au 35e corps, la 133e division, libérée de son rôle d'observation devant Boulogne-la-Grasse, se portait au Nord-Est à Fescamps; là elle était dépasssée à gauche par la 46e division et le 2e corps de cavalerie qui, marchant à l'Est, atteignaient le front Ouest de Popincourt-Est de Tilloloy; elle était dépassée à droite par la 169e, qui arrivait devant le Cessier. Sur cette ligne générale Goyencourt-Cessier, la 1re armée retrouvait les vieilles tranchées édifiées pendant les années de la guerre de position. Elle devait s'arrêter; l'exploitation immédiate était finie et la bataille changeait de caractère.

Telle est cette belle manœuvre de l'armée Debeney. La marche du 31e corps à la gauche permet au 9e placé à sa droite de créer la tête de pont de la Neuville; cette tête de pont permet à son tour le passage de la division de gauche du 10e corps; le passage de cette division permet à la division qui est à droite de passer à Gratibus, et enfin cette avance générale de la gauche de l'armée au nord de Montdidier permet au corps de droite d'attaquer au Sud de la ville. Ce quintuple mouve-


0 1 2 4 8 16 Km
Chemins de fer.
Routes principales.
Canaux.
Front le 8 Août
13 Août
25 Août
10 Septembre
Douai
Vimy
Vitry-en-Artois
Arleux
Bouchain
ARRAS
Avesnes-le-Comte
Beaumetz-les Loges
Croisilles
Marquion
Cambrai
Pas
Bapaume
Bertincourt
Marcoing
Albert
Combles
Bray-sur-Somme
Péronne
Corbie
Vermand
S. Quentin
Chaulnes
Roisel
Epehy
Le Catelet
Clary
Carnières
Bavincourt
Sarton
Courcelles-aux Bois
Louvencourt
Acheux
Mesnil
Hédeauville
Toutencourt
Vadencourt
Bresle
Montigny
Pont Noyelles
Bonnay
Vecquemont
Hallue r.
Ancre r.
Somme r.
Scarpe r.
Sensée r.
Escaut r.
Canal du Nord
Canal de la Sensée
Canal de la Scarpe
Canal de la Somme
Canal de l'Escaut
Canal de la Sensée
Canal de la Deûle
Canal de la Lys
Canal de la Sensée
Canal de la Scarpe



CARTE POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS DE LA TROISIÈME BATAILLE DE LA SOMME (8 AOUT-10 SEPTEMBRE 1918).

ment est exécuté en trente-six heures. Il restera comme un modèle dans les traités de grande tactique.

IV

La manœuvre par déclenchement progressif ne s'était d'ailleurs pas arrêtée aux limites de la 1re armée. Elle s'était étendue à droite à la 3e armée. Cette armée avait en ligne à gauche le 34e corps, de Courcelles à Autheuil, le 15e d'Autheuil à l'Oise, et le 18e à l'Est de l'Oise jusqu'à Moulin-sous-Touvent. — Le 34e corps avait en ligne de gauche à droite, la 129e, la 165e, la 6e et la 121e divisions; le 15e avait en ligne la 74e, la 123e et la 67e; le 18e, la 38e et la 15e. — Il y avait d'autre part en réserve la 70e division à Lieuvillers, la 58e à Fouilloise, toutes deux derrière la gauche, la 5e et la 11e au centre près de Compiègne et la 2e marocaine sur l'Aisne à Rethonde, derrière la droite. — Le 18e corps passa ultérieurement à l'armée Mangin, et l'Oise fit la limite des deux armées.

L'attaque fut déclenchée le 10, à 4 heures 20 du matin, par le 34e corps. A 7 heures, les premiers objectifs étaient atteints. Cuvilly et Ressons étaient dépassés. En fin de journée, le massif de Boulogne-la-Grasse était enlevé; le front passait par Onvillers, Boulogne-la-Grasse, la Poste, Conchy-les-Pots, la station de Roye-sur-Matz, la Neuville, Bourmont, le Plessier, Elincourt et Chevincourt. Tandis que, par sa gauche, l'armée approche des anciennes lignes fortifiées de la guerre de position, par sa droite, elle se moule sur le pied du redoutable massif de Lassigny.

Cependant depuis trois jours que la bataille est engagée, l'ennemi a eu le temps d'appeler ses réserves. Von Hutier commence une défense acharnée, pied à pied. Pendant dix jours, du 11 au 20, des combats pénibles vont se poursuivre sur un terrain difficile, devant des positions fortifiées, sur un vieux champ de bataille, et ces combats seront eux-mêmes menés à la vieille mode de 1916. Le 11, l'ennemi, renforcé de troupes fraîches, commence à réagir vigoureusement contre les deux armées françaises. La 1re armée fait encore quelques progrès. Au Nord de l'Avre, elle arrive à l'Ouest de Villers-les-Roye et repousse une contre-attaque ennemie qui débouchait de ce village. Au Sud de l'Avre, elle enlève Armencourt, le parc de Tilloloy et Tilloloy. — A sa droite, la 3e armée atteint un front jalonné par

le bois allongé au Nord de la Poste, la ferme de Couny, la cote 81, l'Ouest de Gury, les abords de la ferme Saint-Claude, la cote 166, le Nord de Samson, la ferme le Cense, les carrières de Montigny et Authoval. Sur cette dernière partie du front, l'ennemi abandonnait du matériel, des munitions, des armes en grand nombre. La 3e armée avait fait plus de 2 000 prisonniers, pris 30 canons dont une batterie de 150 et 16 minenwerfer lourds. — Quant aux prises de la 1re armée, on les estimait le 12 au soir à 8 500 prisonniers dont 184 officiers, parmi lesquels 3 commandants de régiments; 250 canons, dont 25 de gros calibre, un très grand nombre de minenwerfer, plus de 1 600 mitrailleuses et une énorme quantité de matériel.

Le 12, la résistance de l'ennemi s'accentue encore. Cependant la 3e armée put progresser au Nord de la ferme Saint-Claude et s'emparer de l'Ecouvillon où elle fit des prisonniers. Mais plus à gauche, le bois des Loges, après avoir été pris dans la matinée, fut perdu vers 13 heures à la suite d'une contre-attaque allemande. Enfin sur l'Oise, à l'Ouest de Bailly, l'ennemi évacua les positions qu'il occupait au Nord de cette rivière et se reporta derrière le canal.

Le 13, la 3e armée continua l'attaque sur le massif de Lassigny. Elle attaqua à 11 heures du matin en direction de la ferme d'Attiche d'une part et sur le plateau de Saint-Claude d'autre part. La progression sur Attiche et la ferme Carnoy fut particulièrement pénible, en face d'un ennemi solidement organisé : cependant, en fin de journée, on n'était plus qu'à une centaine de mètres de ces deux points d'appui. Au Nord du plateau de Saint-Claude, on pénétra dans le parc de Plessier et on atteignit la lisière Est de Belval. Enfin, plus à gauche, du côté de Gury, on atteignit les boqueteaux à 800 mètres au Nord-Est de ce village.

Le 14, il n'y a à signaler sur le front des deux armées d'autre événement important que la prise de Ribécourt, à l'extrême-droite. Le 15, dans une autre opération de détail, on enlève les carrières à 2 kilomètres au Nord-Ouest de Ribécourt, la ferme d'Attiche et le Monolithe, malgré une résistance acharnée de l'ennemi et une contre-attaque qu'il déclenche à 14 heures. Dans la soirée, à l'Ouest de Lassigny, à la suite d'un vif combat, l'infanterie s'empare vers minuit de la tranchée médiane du parc du Plessier, dite tranchée des Chasseurs. En même temps,

la 1re armée reprenait l'attaque devant Roye. Elle enlevait en fin de journée le bois de Damery, le bois en Z et le bois de Grally, pendant la nuit du 15 au 16, et le 16 au matin elle enlevait Villers-les-Roye et Saint-Aurin. Plus au Sud, nous réoccupions nos anciennes lignes au Sud d'Armencourt. Dans la journée du 16, la progression continuait; une série d'attaques partielles forçait les résistances successives de l'ennemi sur les organisations à l'Ouest de Roye. Tandis qu'au Nord les Canadiens enlevaient la Chavatte, les lignes françaises étaient poussées aux lisières Est de Goyencourt, à l'Ouest de Saint-Mard et de Laucourt. Nous tenions la route Laucourt-Tilloloy et le petit bois à l'Est de cette route, Tilloloy Le Cessier, la cote 102 à l'Ouest des Loges. Enfin, le village des Loges avait été enlevé par l'aile gauche de la 3e armée, et l'infanterie progressait dans le bois des Loges.

Le 17 au matin, à la 1re armée, le corps du général Vandenberg attaquait Laucourt et échouait sous des feux de barrage et des tirs de mitrailleuses. A sa droite, le corps du général Jacquot attaquait Beuvraignes; par sa droite, il attaquait la partie Sud-Ouest du village, tandis que sa gauche était devant le cimetière. Enfin plus au Sud, la lisière Est du bois des Loges était atteinte, sans qu'il fût possible de pousser au delà. Deux attaques ennemies à 5 heures et à 6 h. 30 sur le Monolithe et la ferme Carnoy étaient repoussées. — Dans la journée, la gauche de la 1re armée, au Nord de l'Avre, occupait les tranchées du camp de César et poussait jusqu'à 500 mètres à l'Ouest de la gare de Roye: au Sud de l'Avre, le centre dépassait la route Laucourt-Tilloloy, tandis que la droite prenait pied dans Beuvraignes, où des combats acharnés se poursuivaient, et occupait les anciennes lignes françaises au Sud du village. Depuis le 16 au matin, la progression dans ce secteur était de plus de 3 kilomètres sur 12, le nombre des prisonniers d'un millier. — Quant à la 3e armée, elle s'emparait par sa gauche de Canny-sur-Matz et de la ferme Laroque et repoussait au centre une troisième attaque à 13 heures sur la ferme Carnoy, tandis que le secteur du massif de Lassigny restait calme.

La nuit suivante était calme, sauf un coup de main ennemi sur le parc du Plessier, repoussé par la division Lardemelle. Les attaques reprenaient le 18 sans succès. On échouait sous les barrages et les tirs de mitrailleuses, devant Saint-Mard et Beu-

vraignes. Plus au Sud, la 3e armée se heurtait aussi, autour de Canny-sur-Matz, à une vive résistance de l'ennemi.

Enfin, le 19 au matin, la 3e armée attaquait sur tout son front à l'Ouest et au Sud de Lassigny. A gauche, le corps Nudant (34e) entrait dans Fresnières. A droite, le corps Fonclare (15e) entrait dans le Hamel. Le 19 au soir, le front passait par le bois des Logettes, la ferme Abavant, Trémière, l'arbre de Canny, la rue des Boucaudes, les carrières Saint-Aubin, la partie Sud des bois de la Cave et d'Orval, le Hamel, les abords sud de Dreslincourt et Pimprez qui était occupé en entier. — De son côté, la 1re armée avait pris dans de vifs combats au Nord de Roye, le bois Fendu, le bois de Braguemont et la ferme Lagrange; au Sud, Beuvraignes avait été enfin enlevé (1), et on avait de même progressé au Sud de cette localité. Mais le fait nouveau, c'est que cette attaque était conjuguée avec une attaque exécutée de l'autre côté de l'Oise par la 10e armée du général Mangin, qui était entrée en scène la veille au soir.

V

Voici donc que la bataille reçoit, le onzième jour de l'action, une nouvelle et importante extension sur la droite. Après la 1re et la 3e armées, la 10e armée attaque entre l'Oise et l'Aisne.

L'ennemi avait parfaitement compris que la bataille engagée, quoiqu'elle n'eût pas encore gagné ce front, lui donnait une importance nouvelle. En effet, s'il était enfoncé entre l'Oise et l'Aisne, toutes les troupes à l'Ouest de l'Oise seraient menacées d'une prise à revers par leur gauche et contraintes de se retirer rapidement. A partir du 8 août, le commandement allemand trouve donc le front entre l'Oise et l'Aisne insuffisamment défendu par les quatre divisions en secteur, et il en intercale deux autres, de sorte qu'il a maintenant en ligne six divisions, CCXXIIIe, Ve de réserve, XVe, CCIIe, CCXXIIe et la LIIIe de réserve. En même temps, il organise sa position en profondeur, avec une zone de couverture formée d'éléments légers, ce qui correspond à la fois au désir de se garer d'une surprise et à celui de réduire ses pertes. Il augmente également la densité

(1) Toutefois, Beuvraignes ne fut conquis définitivement que le 20. — Sur le front de la 3e armée, l'ennemi contre-attaqua dans la nuit du 19 au 20, mais le terrain qu'il avait reconquis lui fut repris le 20.

de son artillerie entre l'Oise et l'Aisne, en la réduisant plus à gauche sur le front Aisne-Vesle, qui ne lui paraît pas menacé. Enfin il recule ses batteries de défense de 2 kilomètres environ. Ces batteries qui sentent l'attaque venir sont très nerveuses sur la partie du front compris entre l'Oise et Morsain. Elles déclenchent tous les jours des tirs de contre-préparation offensive sur la forêt de Laigue. Entre Morsain et l'Aisne, elles restent actives, et à partir du 10 elles exécutent de nombreux réglages. Au contraire, à gauche, sur le front Aisne-Vesle, l'activité tombe après le 10.

En somme, depuis le 10 août, l'ennemi pressent l'attaque de l'armée Mangin, et se prépare à la recevoir. Il se renforce et il s'échelonne. On sait que, depuis plus d'un an déjà, son système de défense est de tenir légèrement une première zone (*Vorfeldzone*) sur laquelle l'assaillant s'épuise, de telle sorte que cet assaillant arriva hors de souffle sur la zone du combat véritable (*Grosskampfzone*). La tactique du général Mangin va être d'enlever, le 17 et le 18, la *Vorfeldzone* dans des actions préliminaires; après un jour d'intervalle, qui sera le 19, il arrivera frais le 20 au combat décisif sur la ligne de résistance principale.

Le 14 août, la situation de la 10e armée était la suivante. Le 18e corps (château de Sainte-Claire) (1) avait en première ligne la 38e division (Choisy-au-Bac) et la 15e (Franc-Port). Il avait en deuxième ligne la 2e division marocaine (Rethondes) et la 132e (la Brevière). — Le 7e corps (la Chenoye) avait en première ligne la 55e division (carrière N. de Berneuil), en deuxième ligne la 48e division (Cuise-Lamotte) et la 17e (Rethondes). Le 30e corps (Montauban) avait en première ligne la 128e division (Jaulzy), en deuxième ligne, la 2e (les Croultes) (2) et la 127e (Vivières). — Enfin, le 1er corps avait en première ligne la 162e (Ressons), la 72e (carrières à l'Ouest de Missy), la 69e (Noyant-Aconin), et en deuxième ligne, la 11e à Cutry.

D'autre part, il existait à l'arrière, en réserve du grand quartier général, un groupement du 3e corps d'armée (Crécy-en-Brie, comprenant la 41e division (Rozoy-en-Multien), la 33e (Touquin) et la 87e à (Dammartin), celle-ci en voie d'embar-

(1) Les noms entre parenthèses sont les postes de commandement.

(2) La 2e marocaine, la 132e et la 2e furent mises ce jour-là même à la disposition de la 10e armée par un télégramme du G. A. R.

quement (1). Ce groupement était rattaché à la 10e armée. La 52e division, en réserve de grand quartier à Neuilly-Saint-Front, était rattachée à la 6e armée, qui était à droite de la 10e. La 64e division, en réserve de grand quartier à Pont-Saint-Maxence, était rattachée à la 3e armée.

A dix heures quinze, au château de Montauban, le général Mangin fit savoir aux commandants de corps et de division, que l'attaque était fixée au 18.

Les objectifs ont été fixés par deux ordres. Le premier qui est du 11 août prévoyait une opération combinée de la 10e et de la 3e armée, qui devaient se porter à la hauteur de Noyon. La 3e armée, à droite (Ouest) de l'Oise, devait refouler l'ennemi sur la Divette, tandis que l'objectif particulier de la 10e armée, à gauche de l'Oise, était d'atteindre le mont de Choisy. C'est une hauteur de 129 mètres, une sorte de bastion avancé qui commande toute la vaste dépression où l'Oise serpente à près de 100 mètres en contre-bas. De cette hauteur, l'armée serait en mesure d'encercler par le Nord le bois de Carlepont, vaste couvert qui occupe tout le fond du coude de l'Oise. Une note du groupe d'armée de réserve, reçue ce jour-là à vingt heures, spécifiait que la gauche de la 10e armée devrait faire sentir son action lorsque l'ennemi aurait été rejeté sur la Divette par la 3e. Son premier objectif serait la ligne mont de Choisy-Cuts-Camelin, c'est-à-dire le pied Nord des plateaux entre l'Aisne et l'Oise. L'occupation de cette ligne rendrait le bois de Carlepont intenable pour l'ennemi. Ce bois serait nettoyé, et l'armée viendrait border l'Oise, en amont de Pontoise, ce qui constituait son second objectif.

Le 15, un second ordre de l'armée élargit singulièrement les objectifs fixés le 11. Ceux-ci doivent désormais être considérés comme un minimum. Il faut gagner aussi loin que possible pour atteindre finalement : le 18e corps, l'Oise et le confluent de l'Ailette, le 7e corps l'Ailette, le 30e corps, la ligne Crécy-Juvigny, le 1er corps le rebord Nord du ravin de Juvigny. Il ne s'agit plus seulement de porter la gauche dans le coude de l'Oise, mais d'avancer sur tout le front entre l'Oise et l'Aisne, en portant le centre sur l'Ailette et la droite jusqu'à la route de Coucy à Soissons.

(1) Elle embarquait à partir de 13 heures à Nanteuil-le-Haudoin, Plessis-Belleville, Dammartin et Mitry-Claye.

Le 16 août, à neuf heures cinquante, le général Mangin fit savoir aux commandants de corps que l'attaque était retardée. Cependant, ce jour-là même, l'armée exécutait une série de coups de main pour s'assurer que la position avancée de l'ennemi était faiblement tenue. Puis dans la soirée, le général Mangin donna l'ordre aux 7e et 30e corps d'exécuter, le 17 août à cinq heures, une opération par surprise pour porter leur ligne sur le plateau au Nord d'Autrèches. L'attaque, déclenchée à cinq heures du matin, réussit ; à huit heures du matin, tous les objectifs étaient atteints. Sur un front de 5 kilomètres, on avait avancé en moyenne de 1 500 mètres.

Cette affaire confirma ce que l'on savait déjà de l'emplacement de la ligne de résistance principale de l'ennemi. Elle devait être située à 3 kilomètres environ en arrière, sur la coupure naturelle formée par le ravin Audignicourt-Vassens. Un observateur en avion avait vu des éléments d'infanterie, peu nombreux, qui venaient occuper des tranchées situées sur les pentes Sud de ce ravin, tandis que des éléments plus importants se dirigeaient vers les bois bordant au Nord ce même ravin. — Après l'affaire, la ligne passait à 500 mètres à l'Est de la ferme Puiseux, au Sud du Thiollet, à la tête du ravin descendant sur Autrèches, aux abords de la cote 151 et de la cote 128. On avait fait 240 prisonniers.

L'ennemi s'attendait à une suite. Dans la nuit du 17 au 18, il exécuta des tirs de contre-préparation sur les tranchées conquises. En effet, le général Mangin avait décidé une seconde attaque de caractère également préliminaire, destinée à compléter la première. Le 17, à quatre heures de l'après-midi, il réunit au château de Montauban les commandants de corps d'armée. Un ordre du même jour annonça que l'armée attaquerait le 18 sur tout le front au Nord de l'Aisne, afin de s'assurer la zone de couverture ennemie. L'attaque serait exécutée par les divisions en secteur. Autrement dit le 18e corps engagerait la 38e et la 15e; le 7e corps la 55e; le 30e corps la 128e; le 1er la 162e.

Après une courte et violente préparation d'artillerie, ces quatre corps engagèrent l'action le 18, à six heures du soir, et atteignirent rapidement leurs objectifs. Sur un front de 15 kilomètres, la progression fut de 1 500 à 2 000 mètres. En fin de journée, le front passait par la croupe 127 (Sud de Carlepont),

le carrefour à 800 mètres au Nord de la cote 168 (Ouest de Nampcel), les lisières Sud de Nampcel, la ferme la Grange des Moines, la cote 146 (Ouest de Morsain) (1), Nouvion-Vingré. Le raccord avec les anciennes lignes se faisait au saillant de Fontenoy. Les pertes avaient été très faibles. L'armée avait fait plus de 2000 prisonniers, dont deux chefs de bataillon.

On était donc arrivé par les deux attaques du 17 et du 18, au contact de la véritable position de défense de l'ennemi. La journée du 19 fut occupée par la préparation de l'attaque sur cette position principale, attaque qui devait avoir lieu le 20. Quand cette position serait enlevée, l'armée avait l'ordre de poursuivre l'ennemi de manière à atteindre la ligne Oise-Ailette-rebords du plateau de Juvigny. Les chars d'assaut devaient appuyer l'attaque sur le front des 18e, 7e et 1er corps.

L'ordre de bataille était le suivant : le 18e corps avait en première ligne la 38e division, la 15e, la 132e et la 2e marocaine ; le 7e corps la 48e et la 55e ; le 30e la 2e et la 128e ; le 1er les 11e, 162e, 72e et 69e. — Deux divisions étaient tenues en réserve d'armée, la 17e qui devait marcher dans le sillage de la 48e et se rassembler le 20 au matin dans la région Attichy-Bétry ; la 127e, qui devait se tenir prête à marcher dans le sillage de la 128e.

L'attaque eut lieu le 20, à 7 heures 10. En fin de journée, on avait atteint le front Pimprez-Carlepont (exclu), Coisnes (exclu), Gizaucourt, Blérancourdelle, abords Ouest de la cote 160, Vezaponin (exclu), Bienay (exclu), les Caves, Cuisy-en-Almont Laval (exclu), Courtil, sucrerie de Pommiers. L'ennemi, malgré une résistance acharnée, avait dû céder le terrain sur une profondeur de 5 kilomètres. On avait fait 8 000 prisonniers et pris plus de 100 canons.

Le général Mangin, en vue d'exploiter ce beau succès, mit en ligne ses deux divisions qui étaient en réserve, la 17e à la disposition du 30e corps, où elle s'intercala entre les 2e et 128e, la 127e à la disposition du 1er corps, où elle s'intercala entre la 11e et la 162e. D'autre part, la 64e division, qui était en réserve de groupe d'armées, fut mise à la disposition de la 10e armée, et devint réserve d'armée.

La nuit fut employée à garder le contact, pousser l'ennemi,

(1) Morsain fut occupé le 19 par le 30e corps. Vassens fut occupé sans combat dans la nuit du 19 au 20.

reconstituer des réserves. Le 21, l'exploitation commença. Au 18e corps, Caisnes est enlevé dans la nuit, le mont de Choisy au jour, puis Cuts, Camelin et le Fresne. On a donc maintenant la totalité des plateaux, et on redescend dans la plaine basse de l'Oise. Les détachements de poursuite arrivent dans la matinée à Pontoise, puis à Varennes ; ils atteignent la ligne Brétigny-Quincy-Monicamp, où ils se heurtent à la résistance de détachements d'arrière-garde ennemis. Autrement dit, ils bordent l'Oise jusqu'au confluent de l'Ailette. Le 7e corps débouche également des plateaux et enlève à leur pied Blérancourt et Saint-Aubin. Le 30e corps est arrêté sur la ligne du plateau à l'Est de la ferme Locre, — ravin de Vezaponin. — A la gauche du 1er corps, la 11e division est arrêtée par les feux de flanc de la région de Bagneux, par les feux de front de la ferme Valpriez. La 127e échoue deux fois dans ses tentatives pour atteindre la chaussée Brunehaut, au Nord-Est de Villers-la-Fosse. La 72e division s'empare de Pommiers et progresse dans le ravin de Vauxrezis jusqu'à la maison de Pau.

Dans la nuit du 21 au 22, la 48e division (7e corps), qui est au centre de l'armée, arrive sur l'Ailette, entre Quincy-Basse et l'Avaloire. Ce coin est immédiatement élargi à gauche et à droite. Le 22, au soir, l'ennemi était rejeté à gauche sur l'Ailette et sur l'Oise, à droite sur les plateaux entre l'Ailette et Soissons. La ligne bordait l'Oise jusqu'à Pont-la-Fosse. On était aux lisières Sud de Brétigny, de Quierzy, de Guny, de Pont-Saint-Mard, tous ces points étant âprement défendus. Plus au Sud, la ligne passait par la ferme Bailly, la creute à 400 mètres au Sud, la ferme Mareuil, Bagneux, Villers-la-Fosse, Vauxrezis et Pommiers, tous ces points étant à nous. Le nombre des canons pris dépassait 200.

En somme, tout s'est passé comme si l'armée, pivotant sur sa droite, avait manœuvré par sa gauche sur l'Oise, puis par son centre sur l'Ailette. Par contre-coup, les positions de l'ennemi à l'Ouest de l'Oise, sur le front de Lassigny, deviennent intenables : la défaite de von Eben sur la rive gauche contraint von Hutier à reculer à son tour sur la rive droite. Le 21, il décolle devant le front de la 3e armée. Lassigny est pris le 21, le Plémont encerclé. On suit l'ennemi pendant la journée du 21 et la nuit suivante. Le 22 au matin, le contour apparent

de sa ligne passait par le bois Sussex, la ferme Saint-Hubert, la ferme de la Malmaison, Cury et sensiblement la Divette jusqu'à son confluent.

Enfin, dans cette journée du 21, tandis que l'ennemi plie devant la 10e armée et recule devant la 3e, un événement capital se passe au Nord du champ de bataille. La 3e armée britannique (Byng) entre en action à gauche de la 4e. Une nouvelle phase commence ainsi à l'aile gauche. Pendant que nos alliés frappent ce nouveau coup, que nous allons maintenant décrire, les opérations s'arrêtent à peu près complètement sur le front français jusqu'au 26. Ce jour-là, la 1re armée fait, à quatre heures quarante-cinq, une opération sur Fresnoy; à treize heures, une autre sur le bois de la Croisette, et, à seize heures, une troisième sur Saint-Mard. Ces trois opérations réussissent. Le 27, à cinq heures du matin, l'ennemi exécute une forte contre-attaque au Sud de Saint-Mard, puis il commence un large mouvement de repli qui s'étend de proche en proche, et qu'il couvre par des mitrailleuses. Laucourt est tourné et occupé à huit heures, Roye est pris à neuf heures.

VI

Tandis que les opérations françaises s'étendaient progressivement vers la droite, la 3e armée s'engageant après la 1re et la 10e après la 3e, les opérations britanniques, par une manœuvre symétrique, s'étendaient progressivement vers la gauche. Nous avons vu la 4e armée britannique attaquer du 8 au 13, jusqu'à ce que sa droite se trouve fixée devant les vieilles tranchées de 1916. Au Nord de la 4e armée, la 3e entrait à son tour en action le 21.

Sir Douglas Haig, exposant les raisons personnelles qu'il a pu avoir, en dehors du plan général d'opérations dicté par le maréchal Foch, d'étendre l'action au Nord de l'Ancre, fait remarquer que le terrain, moins ravagé par les obus que l'ancien champ de bataille de la Somme, rendait l'attaque plus facile; qu'il se trouvait là à l'Est des anciennes tranchées allemandes de 1916, et qu'il n'avait pas à les franchir comme il le devait plus au Sud; que l'ennemi, par l'effet du succès de la 4e armée, se trouvait en saillant; enfin, qu'une victoire entre Arras et Albert, face au Sud-Est, permettait de tourner par le

Nord la ligne de défense ennemie de Péronne, et de faire un large pas vers le grand objectif stratégique Cambrai-Saint-Quentin.

L'attaque fut montée de la façon suivante. Le 21 au matin, une action limitée, sur le terrain au Nord de l'Ancre, devait porter la 3e armée sur la voie ferrée d'Arras à Albert, où l'on pouvait penser que l'ennemi avait sa principale ligne de résistance. Le 22, les troupes et les canons s'avanceraient sur ce front pour se trouver à pied-d'œuvre pour l'attaque décisive, tandis qu'au Sud de l'Ancre l'aile gauche de la 4e armée se porterait en avant. L'action principale serait exécutée le 23 par la 3e armée et l'aile gauche de la 4e, tandis qu'au Sud de la Somme le reste de la 4e armée coopérerait par sa pression. Dès que la IIIe armée aurait obligé l'ennemi à évacuer, sur la route d'Arras à Bapaume, l'éperon de Mercatel, la 1re armée, placée plus au Nord, pourrait à son tour entrer en action. Son aile droite, délivrée de ce flanquement redoutable au Sud, et se couvrant au Nord par la Sensée, pourrait attaquer en direction de Monchy-le-Preux. L'enlèvement de cette position, en débordant l'extrémité droite de la ligne Hindenburg, empêcherait l'ennemi de se recevoir dans cette position célèbre, et le contraindrait à une nouvelle retraite. Enfin, cette extension progressive des attaques vers le Nord, en tenant l'ennemi incertain du point choisi pour l'assaut principal, l'obligerait à diviser ses réserves et à les engager par paquets.

Le 21 août, le 4e et le 6e corps de la 3e armée, sous les ordres des généraux Harper et Haldane, attaquèrent sur un front de 15 kilomètres, au Nord de l'Ancre, sur les plateaux de Miraumont à droite, de Moyenneville à gauche. Le 4e corps engagea en première ligne la 42e division, la division néo-zélandaise et la 37e ; le 6e corps, la 2e et la division de la garde. Ces unités, appuyées par les tanks, enlevèrent les positions avancées de l'ennemi. Elles furent alors dépassées par la 5e division et la 63e au 4e corps, la 3e au 6e corps, et ces troupes atteignirent l'objectif final, c'est-à-dire la voie ferrée. Pendant ce temps, à leur droite, une division du 5e corps, la 21e, nettoyait la rive Nord de l'Ancre dans la région de Beaumont-Hamel. Ainsi les positions d'approche pour la grande attaque du surlendemain étaient atteintes, et 2 000 prisonniers étaient enlevés à l'ennemi. — C'est, comme on le voit, le même

procédé que la 10e armée française avait suivi le 18 et le 20; pour annuler l'effet de la résistance en profondeur, on subdivise l'attaque en deux bonds, séparés par un jour d'intervalle, le premier bond amenant l'assaillant au contact de la position principale.

Le 22, de bon matin, le 3e corps, formant l'aile gauche de la 4e armée, exécutait à son tour une opération partielle entre l'Ancre et la Somme, avec les 47e, 12e et 18e divisions, appuyées à droite et à gauche par la 3e division australienne et par la 38e. La 18e division, passant l'Ancre, tourna et prit Albert par le Sud-Est. La gauche de la 4e armée se trouve ainsi portée à l'Est de la route Albert-Bray. Elle avait fait 2400 prisonniers.

Ainsi les opérations préliminaires avaient réussi. Le moment solennel de l'attaque décisive était arrivé. Le maréchal Haig adressa un ordre à ses troupes, où, après avoir montré l'heureux changement des opérations, il adjurait chaque homme d'agir avec toute l'audace et toute la résolution possibles. Là où l'ennemi céderait, là on augmenterait la pression. Cet appel fut entendu. Les mêmes divisions qui avaient résisté dans la bataille du 21 mars montrèrent, sur le même terrain, le plus magnifique élan offensif. Le 23 août au matin, la bataille commence par une série d'assauts violents sur toute la longueur du front de 53 kilomètres, depuis le point de jonction avec les Français au Nord de Lihons jusqu'à Mercatel.

A quatre heures quarante-cinq, au Sud de la Somme, le corps australien attaquait par la 32e division et la 1re australienne, et enlevait Herleville, Chuignolles et Chuignes, avec 2000 prisonniers. — A la même heure, sur l'Ancre, le 3e corps à droite et le 5e corps à gauche attaquaient dans la région d'Albert, celui-là par sa 18e division, celui-ci par la brigade de droite de la 38e. Les deux hauteurs situées juste à l'Est de la ville, devant la Boisselle, les fameuses collines Tara et Usna, où avait commencé la bataille de 1916, étaient emportées. Plus à gauche, deux compagnies de la brigade de gauche de la 38e division, passant les fonds de l'Ancre à la hauteur de Hamel, se maintenaient tout le jour sur la rive opposée, avec la plus grande bravoure, au pied des collines tragiques de Thiepval. — A différentes heures de la matinée, les autres divisions du 5e corps (17e et 21e), plus à gauche encore celles du 6e corps (2e, 3e, division des gardes, 56e et 52e), enfin plus à gauche encore celles du

4e corps (42e, division néo-zélandaise, 5e et 57e) attaquaient à leur tour sur tout le front au Nord d'Albert, le principal effort étant entre Miraumont et Boiry-Becquerelle.

Le rôle du 5e corps se bornait à envoyer des forces légères sur la rive gauche de l'Ancre, au Nord de Thiepval; mais il ne fallait pas penser à pénétrer profondément ce jour-là dans le couloir de la rivière. Au 6e corps, l'attaque commença dès 4 heures du matin à la 3e division, qui enleva Gommécourt avec 500 prisonniers. C'est un village sur le sommet d'un plateau d'où descendent de toutes parts de longs plans inclinés, champs de tir de la défense; il avait bravé tous les assauts en 1916. Enfin au 4e corps, qui fournissait le gros de l'attaque, le succès fut magnifique. Non seulement la principale ligne de résistance de l'ennemi était brisée, mais les troupes britanniques, pénètrant profondément au delà, prenaient Bihucourt, Ervillers, Boyelles et Boiry-Becquerelle avec 5000 prisonniers et des canons. L'ennemi se désorganisait, donnait des signes de désordre. De plus, cette poussée, en portant nos alliés à cheval sur la route d'Arras à Bapaume, les avançait si fort derrière les troupes allemandes qui, plus au Sud, tenaient encore le plateau de Thiepval, que celles-ci se trouvaient dans une position très aventurée.

A une heure du matin, dans la nuit du 23 au 24, les deux armées britanniques recommencèrent l'attaque. A la 4e armée, la 3e division australienne enleva Bray-sur-Somme, tandis qu'à sa gauche, les divisions du 3e corps, 47e, 12e et 18e, avançaient sur le plateau entre Bray et la Boisselle. A la 3e armée, les divisions victorieuses la veille exploitaient leur succès, tandis que les Allemands reculaient rapidement devant elles. Le 5e corps enlevait le plateau de Thiepval par une belle attaque concentrique, la brigade de droite de la 38e division attaquant de la route Albert-Pozières, la brigade de gauche passant l'Ancre devant Hamel et attaquant de front, les autres divisions appuyant l'action à gauche. Non seulement l'ennemi abandonna le plateau de Thiepval à la 38e division, mais tout l'ancien champ de bataille jusqu'au delà de Courcelette et de Martinpuich. Au 4e corps, la 42e division emporta sur l'Ancre Miraumont qui résistait depuis trois jours, puis plus loin le village de Pys; la 5e division prit Irles et nettoya le bois Loupart avec les Néo-Zélandais; la division néo-zélandaise prit

Grevillers, Avesnes-les-Bapaume, et aida la 37e à enlever Biefvillers. Le 6e corps trouva à sa droite une forte résistance des Allemands à Sapignies et à Mory, mais, au centre, les Gardes prirent Saint-Léger; à gauche la 56e division, après un dur combat, gagnait du terrain devant Croisilles, tandis que la 52e enlevait Hénin sur Cojeul et prenait pied dans Saint-Martin-sur-Cojeul.

Pendant cinq jours la poursuite continua, tandis que la résistance des arrière-gardes ennemies devenait plus énergique, passant à la fin à des contre-attaques. Le 29, la 18e division entrait dans Combles et les Néo-Zélandais dans Bapaume ; plus au Nord, les 56e et 57e divisions, après avoir pénétré jusque dans Riencourt où elles ne pouvaient se maintenir, s'établissaient au contact de la ligne Hindenburg, devant le front Bullecourt-Heudecourt. Ainsi, dans la nuit du 30, la ligne britannique, quittant la Somme à Cléry, passait par Combles, Lesbœufs, Frémicourt, Vraucourt, lisières Ouest d'Ecoust, de Bullecourt et d'Heudecourt.

Le coup porté aux Allemands pendant ces neuf jours au Nord de la Somme avait déjà produit un contre-coup au Sud. Comme au printemps de 1917, le saillant de Roye se trouvait tellement mis en évidence, qu'il eût été dangereux de s'y attarder. Le 26 août, les Allemands évacuèrent la ville, et commencèrent un large repli. Le lendemain, toutes les forces alliées de la Somme au Nord à l'Oise au Sud se portèrent en avant. Le 29 au soir l'infanterie alliée bordait la rive gauche de la Somme de Péronne à Nesle. Cette ville avait été occupée par les Français le 28. A l'aile droite, Noyon était également occupé.

L'ennemi en retraite avait vraisemblablement l'intention de s'arrêter sur les positions ainsi atteintes, et de défendre la ligne de la Somme, dont le coude, à la hauteur de Péronne, est dominé par la forte position du Mont Saint-Quentin. Mais la 2e division australienne enleva cette hauteur par une action hardie. La 5e brigade de cette division, passant la Somme du Sud au Nord à la hauteur de Feuillères sur des ponts improvisés, enleva le 30 août, à dix heures quinze du soir, les tranchées allemandes à l'Est de Cléry, d'où elle pouvait tourner par le Nord-Ouest la position du Mont Saint-Quentin. L'assaut eut lieu le 31, à cinq heures du matin. Malgré une énergique défense, la colline

fut prise, et les retours offensifs de l'ennemi ne purent la reprendre. Le Mont Saint-Quentin une fois pris, Péronne ne pouvait plus être défendue. Les Australiens y entrèrent le 1er septembre.

Pendant que la 2e division australienne attaquait le Mont Saint-Quentin, les divisions placées plus au Nord et formant l'aile gauche de la 4e armée, 3e australienne, 58e, 47e et 18e, attaquaient et enlevaient, le 31 août et le 1er septembre, Bouchavesnes, Raucourt et Frégicourt. Plus au Nord encore, la 3e armée occupait Sailly-Saillisel, Morval, Beaulencourt, Rieucourt-les-Bapaume, et de là s'étendait sur les crêtes de l'Est de Reucourt à l'Est de Longatte. Le 17e corps, entrant en action à la gauche des corps déjà engagés, prenait Bullecourt et Heudecourt, et poussait jusqu'à Rieucourt-les-Cagnicourt, dont il s'emparait.

Ainsi s'achevait, le 1er septembre, la bataille commencée dix jours plus tôt par la 3e et la 4e armées. Sur le front de ces deux armées, 23 divisions britanniques avaient battu 35 divisions allemandes, leur avaient pris 34 000 hommes et 270 canons, et avaient non seulement reconquis tout l'ancien champ de bataille de la Somme, mais en s'établissant sur la ligne Péronne-Vraucourt-Bullecourt, avaient débordé la ligne de défense Nord-Sud que forme la Somme en amont de Péronne. Sans doute le plateau de Nurlu et la ligne de la Tortille permettaient à l'ennemi d'organiser une défense au moins provisoire, à l'abri de laquelle il pourrait gagner la position Hindenburg, c'est-à-dire cette longue ligne Quéant-le-Catelet-Saint-Quentin admirablement fortifiée, à la fois caserne, abri et forteresse, sur laquelle il était évident qu'il essaierait de passer l'hiver. Mais d'autre part la désorganisation de l'armée allemande augmentait. La vaste étendue du front d'attaque, en tenant l'ennemi incertain du point où il serait attaqué, le contraignait à jeter ses réserves par morceaux sur les points où cette attaque se dévoilait. Les liens tactiques des divisions se trouvaient ainsi rompus, et on trouvait des fragments de la même division épars sur des points différents du champ de bataille. Le moral de l'armée allemande baissait. Les arrière-gardes laissées pour protéger la retraite, s'étaient, sur des points importants, rendues en se voyant isolées. Enfin, juste à ce moment d'ébranlement, un nouveau coup de théâtre se produisait, et

l'ennemi recevait un nouveau choc. A gauche de la 3e armée, la 1re armée britannique, commandée par le général Horne, entrait à son tour en action le 26 août.

VII

Avant de raconter cette dernière phase de l'action, jetons un coup d'œil sur l'armée allemande, et voyons comment elle s'est transformée entre le 8 août et le moment où l'armée Horne va attaquer. Le 8 août, l'ennemi avait en ligne 21 divisions; le onzième jour de la bataille, le 18, il avait déjà amené 19 divisions de réserve, dont 16 fraîches, ce qui faisait 40 divisions engagées. Après l'attaque du 21, il est obligé d'étayer tout de suite les 6 divisions attaquées au Sud d'Arras par deux autres qui étaient en train de se refaire : la XLe, qui avait été retirée du front entre l'Aisne et la Marne le 25 juillet, a été jetée au Sud d'Hamelincourt; la LIIe, qui a été retirée du saillant de la Lys, en Flandre, le 19 août, est engagée près de Miraumont. Le 23, une troisième division, la VIe bavaroise de réserve, qui avait été retirée de l'Aisne le 6 août, est jetée en renfort près d'Ervillers. D'autre part, l'attaque, s'étant étendue vers le Nord, a gagné une nouvelle division allemande, la XXXIXe, à l'Est de Marcatel. La bataille engagée le 21 au Sud d'Arras a donc déjà consommé le 23 10 divisions, dont 7 en secteur, et 3 de renfort. A la même date, la bataille entre l'Ancre et l'Oise avait consommé depuis le 8 août 44 divisions; la bataille entre l'Oise et l'Aisne, devant la 10e armée française, a consommé 7 divisions originellement en secteur, plus 6 de renfort, dont 2 fraîches et 4 déjà fatiguées, au total 13 divisions. — Dans l'ensemble, du 8 au 23 août, l'ennemi qui avait en ligne, de la Scarpe à l'Aisne, 37 divisions, a dû les renforcer par 20 divisions fraîches et 10 fatiguées. Il a donc engagé en tout dans la bataille 67 divisions.

Pour apprécier l'énergie de l'action, il faut se rappeler qu'en 1916, pendant les trois mois entiers de la bataille de la Somme, il n'avait dépensé que 90 divisions. Cette fois, quinze jours de bataille lui ont déjà coûté les trois quarts de ce que lui ont coûté les trois mois de lutte de 1916.

Examinons maintenant l'ordre de bataille. On se rappelle que l'ennemi a en ligne la XVIIe armée von Below de la

crête de Vimy à l'Est d'Albert, puis la IIe von der Marwitz de l'Est d'Albert au Nord de Roye, et la XVIIIe von Hutier du Nord de Roye à l'Oise. Vers le 20 août, on constata que la XVIIIe armée avait étendu sa gauche au Sud de l'Oise, en englobant le VIIe corps (von Woyna), puis le IIIe bavarois (von Stein). Elle s'étendait maintenant jusqu'à la route Autrèches-Morsain. Là commençait la IXe armée, avec le XXVIIIe corps de réserve (von Hofmann), puis le XIIIe corps.

Dès la journée du 8 août, on voit apparaître deux divisions de la réserve de von der Marwitz, la CVIIIe et la CXVIIe, tandis que deux divisions en secteur, la XLIIIe et la CIXe, sont retirées à l'arrière. Deux jours plus tard, le 10, von der Marwitz a dû engager au Nord de la Somme, pour défendre le coude de Chepilly, une autre division de sa réserve, la CCXLIIIe ; au Sud de la Somme, il a dû engager la CVIIe et la XXIe, quoiqu'elles fussent des divisions fatiguées ayant moins de quinze jours de repos. La Ve bavaroise est descendue de ses cantonnements qui étaient derrière la XVIIe armée, et s'est engagée au Nord de Chaulnes. A sa gauche, la défense de la ville est complétée par deux divisions également tirées de la réserve générale, la CXIXe et la LXXIXe. La CXVIIe, qui était toute fraîche le 8, a été tellement éprouvée qu'il a fallu la retirer, ainsi que la CCXXVe. A l'aile gauche, la XIVe bavaroise et la CXCIIe sont encore en ligne. Il reste à l'arrière de l'armée 5 divisions épuisées, qui étaient toutes en ligne le 8, et qu'il a fallu retirer.

Von der Marwitz a dû ainsi consolider de six divisions fraîches son centre et sa gauche, de la Somme jusqu'au Nord de Roye, en épuisant toutes ses disponibilités personnelles, en faisant appel à l'armée voisine et au grand quartier. Son voisin von Hutier a beaucoup moins souffert. S'étant dérobé, il a raccourci son front. Il n'a retiré de la ligne aucune des divisions engagées, mais le raccourcissement lui a permis de retirer du Matz la CCIVe, qui va faire partie de sa réserve. Il a pris dans cette réserve la LXXXIIe et l'a mise en ligne à son extrême droite, à la soudure avec von der Marwitz. A gauche de la LXXXIIe, sur la route d'Amiens à Roye, il a mis une division fraîche reçue du grand quartier, la CCXXIe. Les changements de son front se bornent à cela. En somme, il a consolidé sa droite, dans la direction dangereuse de Roye, par deux divisions fraîches, l'une de sa réserve, l'autre de la réserve générale. Ajoutez que cette

aile droite se bat sur les anciennes positions fortifiées pendant trois ans, et qui sont très solides. Elle est donc très forte. — D'autre part, von Hutier a cédé à la IXe armée, à l'Est de l'Oise, une de ses divisions de réserve, la Ve de réserve, mais il a reçu en échange la XIXe. Il a au total derrière ses lignes quatre divisions disponibles, dont trois fraîches, la XIXe, la LXXXIVe et la CCIVe, et une fatiguée, la VIe de réserve. Il est en mesure de voir venir, de parer les coups qui vont lui être portés, et de réagir énergiquement le 11 contre l'armée Humbert qui assaille sa gauche.

A la date du 24 août, la situation de l'ennemi est la suivante. Le groupe de droite de la XVIIe armée, formé par l'ancien Ier corps bavarois de réserve (von Fasbender) et qui est devant Arras, entre la crête de Vimy et le cours du Cojeul, n'a pas encore été atteint par la bataille. Il est toujours établi à cheval sur la Scarpe qu'il traverse à l'Est de Fampoux et de Feuchy, et il tient son front avec très peu de monde : la XLVIIIe division est au Nord de la Scarpe, la CCXIVe au Sud, la XXXIXe entre la route Arras-Cambrai et le Cojeul ; ce sont elles qui vont subir le choc de l'armée Horne le 26, ce sont les mêmes que nous avons vues en ligne le 8 août ; elles ont les mêmes fronts étendus, mais pour la nouvelle bataille, il n'existe plus de réserves derrière elles. La CCXXIe division est maintenant engagée au Nord de Roye, devant Fresnoy ; la CLXXXVe est à Soyecourt, immédiatement au Sud de la chaussée d'Amiens à Vermand.

Au contraire, entre le Cojeul et Bapaume (exactement entre Henin et Biefvillers), le centre de l'armée vient d'être rudement pressé depuis le 21 par l'armée Byng. C'est le front tenu par le XVIIIe corps allemand du général Albrecht. Au 8 août, il comprenait 4 divisions ; il en avait deux en réserve à l'Ouest de Cambrai, la Ve bavaroise et la Ve bavaroise de réserve. Celles-ci ont toutes deux été envoyées au Sud ; la Ve bavaroise est à Vermandovillers, à droite de la CLXXXVe ; la Ve bavaroise de réserve est sur l'Ailette, devant Saint-Paul. Des 4 divisions en ligne le 8 août, 3 se battent encore ; ce sont la XXIe de réserve, la CCXXXIVe, et la IIe de réserve de la garde. Seule, la CXIe, écharpée à Bucquoy, se refait à l'arrière, sur le canal du Nord.

En revanche, 5 divisions fraîches sont venues étayer le groupe, de sorte qu'il y a en ligne 8 divisions, au lieu de 4 ; il a

doublé les forces qui tiennent son front : rien ne peut indiquer plus fortement l'extrême intérêt qu'ont les Allemands à ne pas laisser déborder Bapaume par le Nord, en direction de Cambrai. Ces 5 divisions sont la XXXVIe, venue de l'Aisne, et qui est venue s'insérer à la droite entre la XXIe de réserve et la CCXXXIV^e; — la XXIIIe, une division saxonne, qui est venue de Douai s'insérer à gauche de la CCXXXIV^e; elle est elle-même prolongée à gauche par deux autres divisions de renfort, la XLe (saxonne) et la VIe bavaroise de réserve qui viennent toutes deux du front de l'Aisne; ainsi le centre du groupe est maintenant étayé par 3 divisions nouvelles, de Saint-Léger à Mory. Au Sud de Mory, sur le front de Sapignies, nous retrouvons la IIe division de réserve de la garde, qui était en ligne le 8 août; mais elle est maintenant appuyée à gauche par la IVe bavaroise.

La gauche de l'armée Below est formée sur un troisième groupe, qui est l'ancien XIVe corps de réserve. Il est aligné au Nord de la route de Bapaume à Albert, parallèlement à cette route, qu'il couvre et sur laquelle la droite de l'armée Byng le refoule. Il a déjà perdu la ligne de l'Ancre, et il tient un front La Boisselle-Pys-Grevillers-Biefvillers. Son rôle est très important, car orienté face au Nord-Ouest, il fait un flanc qui couvre toute la droite de la IIe armée von der Marwitz. Il avait le 8, trois divisions en ligne; elles combattent toujours; ce sont la CLXXXIII^e, qui a reculé de Puisieux sur le front Irles-Grevillers; la XVIe de réserve, qui a reculé de Hamel sur Courcelette; la IIIe division navale, qui a reculé d'Aveluy sur la Boisselle. Trois divisions fraîches sont venues le renforcer : la XVIe bavaroise est venue de Flandre, et à l'extrême droite du groupe couvre directement Bapaume, à droite de la CLXXXIII^e; la LIIe est venue de Lille et s'est insérée au centre du groupe entre la CLXXXIII^e et la XVIe de réserve; elle défend la région de Pys; enfin la LXXXIIIe est venue de Douai, et elle s'est insérée à gauche du groupe entre la XVIe de réserve et la IIIe navale, dans la région de Thiepval. Ainsi là encore le nombre des divisions en ligne a été doublé pendant cette quinzaine. En revanche, la XXVIe de réserve, une division wurtembergeoise qui était en réserve, est maintenant hors de cause et se refait derrière la Tortille.

Le centre et la gauche de la XVIIe armée, pour résister au

choc de l'armée Byng, ont donc reçu immédiatement sept divisions nouvelles. Il a fallu également étayer la droite de la IIe armée, qui, entre l'Ancre et la Somme, est vivement pressée par la gauche de Rawlinson, c'est-à-dire par le 3e corps et par la gauche du corps australien. Cette droite de von der Marwitz comprenait le 8, entre l'Ancre et la Somme, c'est-à-dire entre Aveluy et l'Est de Chipilly, trois divisions en ligne; elles y sont encore toutes les trois : la CCXXXIIIe, qui couvrait Albert, a reculé vers l'Est, au Sud de la Boisselle; la LIVe de réserve, une division wurtembergeoise qui tenait l'Ancre à Dernancourt, a été rejetée au delà de Bécordel; la XXVIIe, également wurtembergeoise, et qui tenait la rive nord de la Somme entre Chipilly et Etinehem, a été rejetée au delà de Bray. Mais dans cette région encore, les forces en ligne ont été doublées. Trois divisions nouvelles se sont engagées : la XIIIe est venue s'insérer à droite entre la CCXXXIIIe et la LIVe de réserve, elle couvre Fricourt; la XXVe est venue de Lille et elle s'est insérée au centre, entre la LIVe de réserve et la XXVIIe; enfin, la XLIIIe de réserve, division fatiguée qui était au repos à l'Ouest de Péronne, a été remise en ligne à gauche de la XXVIIe, immédiatement au Nord de la Somme.

Le centre et la gauche de von der Marwitz tiennent le front au Sud de la Somme jusqu'à la Chavatte, à 7 kilomètres au Nord de Roye, avec huit divisions. Les divisions qui étaient en ligne le 8 août, et qui ont eu à supporter le choc ce jour-là ont toutes été relevées : on a jeté à leur place trois divisions que nous avions vues en réserve derrière le front de l'armée, CCLIIIe, XXIe et CVIIe (ces deux dernières fatiguées au 8 août), — puis deux divisions qui étaient en réserve derrière la XVIIe armée, la CLXXXVe et la Ve bavaroise), — enfin trois divisions tirées d'autres secteurs, la XXXVIIIe, le corps alpin et la CXXIe. — Il y a enfin derrière l'armée une masse de 9 divisions au repos, dont trois tout à fait fatiguées, 6 en voie de réfection, aucune fraîche.

La XVIIIe armée, bousculée tour à tour par l'armée Debeney et par l'armée Humbert, a cependant encore en ligne quatre des divisions qui étaient en secteur le 8 août. Après seize jours de lutte, la XXVe de réserve, la IIe et la Ire de réserve forment encore la défense de Roye, tandis que la CVe est toujours le long de l'Oise. Parmi les divisions qui étaient en réserve der-

rière l'armée le 8 août, la LXXXIVe est en ligne, tandis que la LXXXIIe, engagée et mise hors de cause, se refait à l'arrière. Comme divisions nouvelles, la CCXXIe et la LXXIXe de réserve à l'aile droite tiennent le secteur au Nord de Roye, la VIe bavaroise et la LIVe au centre tiennent la région de Fresnières, enfin les CCXXXIe, CCVIIIe et CXCVIIe, à l'aile droite, bordent la Divette. Il y a au repos derrière l'armée, 6 divisions fatiguées, une en voie de réfection, et une fraîche, la seule qui soit signalée entre Arras et l'Oise.

On ne peut manquer d'être frappé de la parcimonie des relèves. Sauf au centre et à la gauche de von der Marwitz, complètement enfoncées le 8 août, presque aucune des divisions en ligne au début de l'action n'a été retirée. On en a ajouté de nouvelles, sans ramener à l'arrière celles qui s'étaient battues. Malgré cette économie, malgré la remise en ligne de divisions fatiguées, il n'y a qu'une seule division fraîche à l'arrière. Rien ne montre mieux la gêne à laquelle l'État-major allemand est déjà réduit.

VIII

Le dernier recul du centre et de la gauche de von Below avait mis sa droite en évidence devant Arras. La 1re armée britannique va essayer à l'Est d'Arras d'enfoncer ce saillant. L'axe d'attaque sera la grande route qui se dirige au Sud-Est et va d'Arras à Cambrai. Il est évident que, si l'affaire réussit, les positions que l'ennemi tient encore à ce moment sur l'ancien champ de bataille de la Somme seront tournées par le Nord. Le général Horne va donc attaquer à cheval sur la route de Cambrai, sa gauche couverte, du côté du Nord, par la ligne Scarpe-Sensée.

L'attaque fut confiée au corps canadien, qui, sous les ordres du lieutenant-général sir A.-W. Currie, formait l'aile droite de l'armée Horne. Il attaqua le 26, à trois heures du matin, avec la 2e et la 3e divisions canadiennes et la 51e, la fameuse division des Highlanders. L'attaque, qui couvrait un front de 9 kilomètres et s'étendait jusqu'au Nord de la Scarpe, réussit brillamment. Au Sud de la route Arras-Cambrai, les villages de Wancourt et de Guémappe; au Nord de la route, la redoutable colline de Monchy-le-Preux, piton isolé qui a partout des vues

et des champs de tir, étaient pris à midi. — Au Nord de la Scarpe, la 51e division avait pris Rœux, et la colline entre Rœux et Gavrelle, dite Greenland Hill.

Au delà des positions conquises par les Canadiens sur la route de Cambrai, le terrain se déroulait devant eux comme une suite de houles, dont on voyait bleuir les crêtes dans la lumière de ces beaux jours d'été. Des fonds les séparaient, où coulaient des rivières. Nos alliés avaient à passer le Cojeul, puis à escalader la crête de Vis-en-Artois, puis à redescendre sur la Sensée, et, après l'avoir passée, à remonter sur un second dos de terrain où se trouvent Dury et Villers-les-Cagnicourt. Ainsi le sol s'élevait et s'abaissait tour à tour, et faisait alterner les murailles avec les fossés.

Dès le second jour, la Sensée était atteinte au Sud de la route et les villages de cette rivière, Cherizy et Vis-en-Artois, étaient pris. Plus à gauche, le bois du Sart, Rœux et Gavrelle étaient conquis. A la fin d'août, la droite avait enlevé les crêtes au Sud de la Sensée. Sur cette rivière, Éterpigny était pris. Au Nord, le terrain entre Sensée et Scarpe était nettoyé jusqu'au vallon où coule le ruisseau de Trinquis. Enfin, au Nord de la Scarpe, Plouvain était occupé.

La 1re armée se trouvait ainsi à distance d'assaut de la grande ligne fortifiée que les Allemands avaient tendue en 1917 devant Douai, de Drocourt au Nord à Quéant au Sud. A Quéant, cette ligne, que l'ennemi appelait la position Wotan, s'embranchait sur la ligne Hindenburg. En la perçant, on tournait la ligne Hindenburg. Tel est le défaut classique des lignes continues.

Le 2 septembre, la ligne Quéant-Drocourt fut brisée, et sa charnière avec la ligne Hindenburg rompue. Ce brillant exploit fut l'œuvre combinée du corps canadien, formant l'aile droite de la 1re armée, et du 17e corps, formant l'aile gauche de la 3e armée. Le corps canadien mit en ligne les 1re et 4e divisions canadiennes et la 4e anglaise. Le 17e corps mit en ligne les 52e, 57e et 63e divisions.

Les Canadiens partirent à l'assaut à cinq heures du matin, sur un front de 7 kilomètres, au Sud du ruisseau de Trinquis. L'infanterie était appuyée par quarante tanks de la 3e brigade, et par une force mobile composée d'auto-mitrailleuses, de cavalerie canadienne et d'autos blindées. A midi, tout le système

de réseaux, de tranchées et de points d'appui formant la ligne Drocourt-Quéant était enlevé. — A droite, le 17e corps avait lancé à la même heure les 52e et 57e divisions, contre le triangle fortifié, au Nord-Ouest de Quéant, par où la ligne Drocourt-Quéant rejoignait la ligne Hindenburg. Au début de l'après-midi, le triangle était emporté, et la 63e division, dépassant les divisions en ligne, commençait à exploiter le succès. Des nids de mitrailleuses dans les villages, dans les bois, sur les contre-pentes de la crête de Dury, résistaient énergiquement. On se battit jusqu'à la nuit. La 63e division avait poussé jusqu'à la voie ferrée à l'Est de Quéant, tandis que derrière elle la 57e, faisant face à droite, menaçait Quéant et Prouville par le Nord.

L'avance dans cette journée était de 5 kilomètres sur la route de Cambrai, jusqu'aux lisières de Buissy. Les villages de Cagnicourt, Villers et Dury étaient emportés. On avait fait 8 000 prisonniers et pris un grand nombre de canons. Pour toute l'offensive depuis le 26 août, menée par dix divisions britanniques contre treize divisions allemandes, le chiffre des prisonniers était de 16 000, celui des canons conquis de 200. Mais surtout on avait remporté ce grand succès stratégique d'obliger l'ennemi à une nouvelle retraite générale. Celle-ci commença dans la nuit du 2 au 3. Toute la XVIIe armée allemande, avec son aile droite écrasée, se retirait devant le front des 3e et 4e armées britanniques, jusqu'à la hauteur de Péronne et allait prendre position derrière le canal du Nord, d'Ytres à Péronne. Le lendemain, la retraite s'étendait vers le Sud; la IIe armée allemande décollait de la rive droite de la Somme au Sud de Péronne et se retirait sur la ligne Vermand-Epehy-Havrincourt. Puis le mouvement de recul s'étendait à la XVIIIe armée, devant le front des Français. Ceux-ci rentraient le 6 dans Ham et dans Chauny et arrivaient sur le canal Crozat le 8.

IX

La poursuite dura jusqu'au 18 et fut désastreuse pour les Allemands. Sur le front britannique, ils durent engager pendant la retraite vingt divisions contre quinze, et subir une perte de 12 000 prisonniers et 100 canons. Mais déjà d'autres

événements se préparaient. Le 12 septembre, sur la Meuse, comme l'ennemi, contraint de raccourcir son front, évacuait le saillant de Saint-Mihiel, la 1re armée américaine, avec des divisions françaises, l'avait pris en flagrant délit et lui avait infligé des pertes. Surtout le maréchal Foch préparait la grande bataille qu'il allait déclencher le 26 septembre, et qui consistait en trois attaques combinées sur Mézières, Maubeuge et Gand. C'est une nouvelle phase d'opérations qui commence.

Résumons celle qui vient de se terminer. Le 8 août, l'armée Rawlinson enfonce l'aile gauche de von der Marwitz. L'armée Debeney enfonce l'aile droite de von Hutier. Le lendemain 9, elle en refoule le centre, et le 10, l'armée Humbert en attaque la gauche. Von Hutier, refusant son centre et sa droite, pivote alors sur sa gauche et vient s'établir sur les anciennes lignes fortifiées devant Roye. Von der Marwitz le prolonge au Nord, en s'établissant de même sur les lignes de l'ancien champ de bataille de la Somme. Ils forment à eux deux un front qui va de l'Ancre au-dessous d'Albert à l'Oise vers Ribécourt, en passant à l'Ouest de Bray, à l'Ouest de Chaulnes et à l'Ouest de Roye. Dans ce terrain creusé de tranchées et martelé de trous d'obus, la guerre de mouvement est impossible. La première phase de l'action est finie.

L'action est alors élargie et reprise aux deux ailes. Le 20, à l'aile droite alliée, entre l'Oise et l'Aisne, l'armée Mangin bouscule l'armée von Eben et le rejette sur l'Ailette. Le 21, à l'aile gauche alliée, entre l'Ancre et Arras, l'armée Byng culbute le centre de l'armée von Below. Tandis que l'opération Mangin est en liaison immédiate avec celle de l'armée Humbert, l'opération Byng ne prolonge pas directement celle de Rawlinson. Il y a entre elles, dans la région d'Albert, un vide de deux lieues, devant la gauche de von Below et la droite de von der Marwitz. Mais il est bien évident que les corps non attaqués, découverts au Nord par la retraite de von Below et au Sud par le recul de la gauche Marwitz après la bataille du 8, seront bien obligés de se retirer. C'est ce qui arrive, et le 25, ils sont alignés sur le front Bapaume-Cappy.

D'autre part, les réserves allemandes se sont accumulées sur les points déjà menacés. En conséquence, le 26, le maréchal Haig étend l'attaque plus loin encore sur sa gauche (Nord) en faisant entrer en jeu cette fois l'armée du général Horne, contre

la droite jusque-là épargnée et assez faiblement constituée de von Below. Il attaque sur la route Arras-Cambrai, remporte une éclatante victoire. L'ennemi, ainsi débordé par le Nord, exécute aussitôt une retraite générale, de la Scarpe à l'Oise. Il évacue tout l'ancien champ de bataille de la Somme, et les anciennes lignes Roye-Lassigny ; il se retire à l'Est de Bapaume, de Combles et sur la ligne Péronne-Noyon qu'il conserve. C'est le second recul général.

Mais les Britanniques continuent leur action, et, le 2 septembre, l'aile droite de Horne et l'aile gauche de Byng crèvent à Quéant la position principale de repli de l'ennemi, la charnière où la ligne Drocourt-Quéant qui couvre Douai, s'embranche sur la ligne Hindenburg qui couvre Cambrai. L'ennemi se décide alors à un troisième repli d'ensemble, qui dure jusqu'au 8 à sa droite, jusqu'au 10 à sa gauche, et qui le ramène sensiblement sur les positions qu'il occupait avant sa grande attaque de mars 1918, c'est-à-dire dans l'ensemble sur la position Hindenburg. Son front passe à peu près par Marquion, Havrincourt, Epéhy, Vermand. Il couvre Saint-Quentin à 7 kilomètres environ, coupe l'Oise en aval de la Fère, et, comme l'hiver précédent, se moule sur la forêt de Saint-Gobain et la Haute forêt de Coucy par Barisis et Quincy-Basse.

Voilà donc les Allemands ramenés à leur lancer; le 15 septembre ils occupent à peu près, entre la Scarpe et l'Oise, les positions qu'ils occupaient le 15 mars. Leur grande offensive, leur offensive suprême sur le front occidental a été reconduite à son point de départ. Mais quel changement! Dans les six mois qu'a duré cette tragédie, l'armée allemande s'est définitivement épuisée. A la date du 24 août, le nombre d'engagements de ses divisions est le suivant. Dans la seconde bataille de la Somme, c'est-à-dire dans l'offensive de mars, elle a engagé 112 divisions, qui toutes étaient fraîches. L'offensive d'avril sur la Lys lui a coûté 51 divisions, dont 41 fraîches, et 10 déjà engagées dans l'offensive de mars. L'attaque du 27 mai qui l'a fait avancer de l'Ailette jusqu'à la Marne, lui a coûté 44 divisions, dont 11 seulement fraîches, et 33 engagées en mars, ou en avril. L'attaque du 9 juin sur Compiègne a été faite par 19 divisions, dont 3 seulement n'avaient pas encore donné dans la bataille. A vrai dire, à partir de ce moment, on peut affirmer que toutes les divisions allemandes capables de figurer dans une

bataille de grand style ont déjà donné depuis le 21 mars. Jusqu'au 24 août on n'en voit plus apparaître que 11 qui n'aient pas encore passé par cette épreuve. L'attaque du 15 juillet est faite par 37 divisions, dont 33 avaient déjà figuré dans la bataille; la riposte française du 18 juillet consomme à l'ennemi 38 divisions, dont 5 seulement sont nouvelles. Enfin dans la bataille du 8 août, l'ennemi a dû mettre en ligne 44 divisions; contre l'attaque de la 10e armée entre l'Oise et l'Aisne, le 20 août, 14; contre l'attaque de la 3e armée britannique le 21, 13. Soit 71 divisions engagées défensivement entre le 8 et le 24 août; elles avaient toutes, sauf 2, été déjà engagées depuis le 21 mars. Contre l'attaque de la 1re armée britannique, le 26 septembre, l'ennemi a engagé 13 divisions.

En somme, depuis le 21 mars jusqu'au 3 septembre, l'ennemi a engagé 182 divisions différentes, c'est-à-dire toute son armée capable de combattre. Le nombre des engagements de divisions, revenant une seconde ou une troisième fois au feu, dans une bataille nouvelle, est de 315. L'armée allemande a donc fourni en six mois 398 engagements de divisions. A ce moment, le maréchal Foch la juge mûre pour l'attaque décisive. Pendant que la bataille d'août se déroule, il monte cette attaque, dont la bataille d'août n'est que la préparation. Il la déclenche enfin le 26 septembre, et, six semaines plus tard, la guerre est finie.

HENRY BIDOU.

REVUE MUSICALE

THÉATRE DE L'OPÉRA : *Le Retour*, drame lyrique en deux actes; paroles et musique de M. Max d'Ollone. — Reprise de *Salammbô*. — *La Tragédie de Salomé*, d'après un conte de M. Robert d'Humières; musique de M. Florent Schmitt. — *Quintette* de M. Gabriel Pierné. — Sonates anciennes.

Le sujet du *Retour* appartient au genre sombre, mystique, hermétique même, en ce sens, que par quelque endroit il nous demeure fermé.

Depuis longtemps attendu par Blanche, par le grand-père et le frère de Blanche, dans « un château que baignaient les mers, » Jean, le héros du *Retour*, est de retour. Il revient honteux et confus, en proie au remords, parce qu'il revient infidèle. Remords exagéré d'une infidélité pardonnable, car la foi qu'il se reproche si fort d'avoir trahie, il ne l'avait en réalité ni reçue ni donnée. Blanche elle-même nous en informe, obscurément. « Jamais il ne m'a dit que je serais sa femme. » Et encore : « Ce n'est pas en cette vie que je l'ai vu pour la première fois, » etc., etc. Il y a déjà pas mal d'imagination, ou d'hallucination, dans l'affaire. Mais ce n'est pas fini. Tandis que le grand-père et le frère se montrent pleins d'indulgence pour l'excusable pécheur, Blanche, à sa vue seule, à la seule approche de sa main, tombe en une morne langueur. Elle est près d'en mourir, lorsqu'un jour, le jour des Trépassés, au bord de la mer, un vieux marin de ses amis lui persuade que Jean, par elle revu, par lui-même rencontré tout à l'heure, si pâle, si triste et si malheureux, n'est pas le Jean d'autrefois, le Jean vivant, mais son fantôme, enfin que ce faux Jean n'est pas un revenu, mais un revenant. Il paraît que le diable, en ce jour, est coutumier de tels sortilèges, à seule fin d'induire en tentation de doute et de désespoir les âmes croyantes, aimantes, lesquelles, pour triompher du maléfice, n'ont qu'à redoubler d'amour et de foi. Redoublant aussitôt, voilà Blanche rassurée, que dis-je,

exaltée, et jusqu'à quelles hauteurs ! Qu'importe à présent que Jean, qui la fuyait, périsse, englouti par la mer en courroux ! Au contraire, comme a dit Molière, « la mort rajuste bien des choses. » Molière l'a dit gaiement et clairement. Il en va de même ici, mais d'une façon plus triste et plus obscure. En extase, et sur le mode tristanesque, Blanche invoque la mer apaisée, le soleil reparu, toute la nature enfin, bienfaisante complice de l'illusion qui la ravit et lui promet le retour de l'aimé, digne enfin de son amour. A moins peut-être que ce retour, au sens purement spirituel, surnaturel, du mot, ne soit accompli par la mort même de Jean, laquelle en serait alors à la fois le moyen et le signe, ou le symbole. Nous ne savons pas très bien, et nous prions humblement le poète de nous pardonner si devant son héroïne, son amante, si peu nôtre, si peu française, l'envie nous prend de fredonner, encore avec Molière :

J'aime mieux ma mie, oh ! gué !
J'aime mieux ma mie !

Nous préférons aussi la musique de M. d'Ollone à son poème, ou du moins, le commencement de cette musique. Il y eut là quelques moments agréables, une promesse de clarté, de discrétion, de « tempérament » ou de tempérance, que la suite n'a pas tenue. Mais patience, et souhaitons d'entendre un jour, à l'Opéra-Comique, le marivaudage verlainien, *Les Uns et les Autres*, musique de M. d'Ollone encore. Cela pourrait bien être quelque chose de charmant.

L'auteur de *Sigurd* et de *Salammbô* détestait cordialement certain critique musical de notre connaissance. Quelqu'un ayant demandé à Henner s'il savait les raisons de cette inimitié, le grand peintre, avec son bon accent et son bon rire d'Alsacien, répondit : « Il paraît que le critique, dans un de ses articles, se serait avisé d'imprimer : « Ce jour-là, M. Reyer eut presque du génie. » Et ce diable de Reyer, lui trouve qu'il en a tout à fait, et tous les jours. »

Il eut peut-être quelque chose d'approchant, le jour, ou les jours qu'il écrivit, d'une écriture inégale d'ailleurs à son inspiration, plus d'une scène de *Sigurd ;* dans *Salammbô*, mainte page du second acte, vraiment belle et baignée de « l'obscure clarté qui tombe » non pas des étoiles, mais de Tanit, Baalet, Rabetna, Anaïtis, Astarté, Derceto, Mylitta, Tiratha, en un mot de la lune, héroïne, autant que Salammbô même, du roman et plus encore de l'opéra carthaginois.

Des cinq actes de *Salammbô*, le second est le meilleur. Par son

caractère religieux et sacerdotal il forme comme un pendant, plus pâle, à l'acte deuxième, liturgique aussi, de Sigurd. Tout ici révèle en Reyer, à défaut d'un grand musicien, un artiste véritable, inspiré, celui que les Boches appellent un « poète des sons, » ou par les sons. Analogues aux cantiques des ministres d'Odin, les litanies des prêtres et prêtresses d'Astarté ne leur sont point inférieures. Je goûte assez l'ensemble de la cérémonie, que domine de haut, tout du haut d'une voix de ténor, la « ballade à la lune » du grand pontife. L'orchestre même, cet orchestre dont Reyer fut loin d'être un maître, est imprégné ici d'un sentiment mystérieux : notes de cor, gammes perlées de harpes, se mêlent à des appels, adoucis et veloutés par la distance, de trompettes sacrées. La musique des scènes qui suivent est belle de cette grâce très sérieuse, très noble, dont Reyer eut souvent l'instinct et trouva l'expression. Elle l'est, plus loin, du trouble étrange, du désir passionné, maladif, qui possède et tourmente jusqu'à l'égarer l'âme de la fille d'Hamilcar. Il y a beaucoup de dignité, de grandeur sereine dans le salut du prêtre, dans tout son dialogue avec son inquiète et nocturne visiteuse, ou pénitente. Chaque réplique, chaque aveu de Salammbô trahit un malaise croissant qui, par degrés, arrive à l'angoisse. La lune, comme bien vous pensez, fait tous les frais de l'entretien. Oh! cette lune! cette lune! « Tanit et le voile, le voile de Tanit ! » Cinq actes d'opéra durant, n'entendre parler que de cela, ne chanter que cela, c'est terrible à la longue. Mais une fois au moins, cette fois, c'est délicieux d'abord et tout à coup c'est magnifique. Tanit, ou la lune, et les ardeurs, lunaires ou lunatiques, de Salammbô ont pour signe sonore, pour « motif, » une phrase d'orchestre élégante, sinueuse, et qui tombe en se déroulant. Au moment où Salammbô, cédant à sa mystique folie, s'élance vers le saint lieu, Mathô, le gigantesque Lybien, paraît sur le seuil, debout, et drapé du voile éblouissant par lui ravi pour elle. La mélodie alors, la même qui tout à l'heure n'était qu'un filet sonore, s'enfle et se précipite en torrent, s'écroule en cataracte. Au-dessus, et très haut, retentit, comme un éclat de tonnerre, la clameur héroïque du barbare. Le son ruisselle ainsi que la lumière. C'est ici le sommet de l'ouvrage. Notre confrère n'avait pas si grand tort : presque du génie, ce jour-là.

« Et ce jour-là, » — si l'on en juge par les trois quarts de l'opéra, — « Et ce jour-là fut court comme une nuit d'été. » Pas si court cependant, qu'il n'ait laissé le temps à Reyer d'écrire encore la rêverie de Salammbô sur la terrasse et ses adieux — un peu mièvres peut-être, un

peu « romance, » mais d'un sentiment délicat, d'un accent mélancolique et d'un style vraiment pur, — aux colombes fuyant le ciel de Carthage. Le monologue est mêlé de récitatif et de chant. L'un et l'autre ont même noblesse triste, même justesse et, çà et là, même intensité d'expression. La mélodie, ou plutôt la libre, très libre mélopée, dessine ici des lignes souples, flottantes, et la parole, accompagnée ou non, peut-être surtout non accompagnée par l'orchestre, y est notée en notes profondes, qui vont au cœur parce qu'elles viennent du cœur. D'autres notes encore, quelques autres, ne sont pas moins touchantes. Vous les trouverez sur ces mots de Matho prosterné devant Salammbô : « *Ne les détourne pas, ces regards radieux.* » Pathétique, forte et tendre à la fois, la cantilène fait dans l'incolore duo du quatrième acte une tache de lumière.

Sigurd, ou *Salammbô*? C'est une question, assez vaine d'ailleurs, de savoir lequel des deux ouvrages est le meilleur. Que si pourtant il fallait répondre, on déciderait peut-être que *Sigurd* est plus inégal, avec des beautés éparses, mais frappantes, avec de rudes à-coups, d'une rudesse un peu brutale, mais primitive et pour ainsi dire ingénue. La musique de *Salammbô* vise ou prétend davantage à la tenue générale et non seulement à l'unité, mais à l'élévation du style. En somme, Reyer a laissé là deux exemplaires authentiques, admirables par endroits, du grand, et même du gros opéra. Quant à Wagner, quoi que jadis on ait pu prétendre, il n'eut jamais rien à voir ici. De mauvais plaisants avaient surnommé Reyer le Wagner du pauvre. Il en serait plutôt le Berlioz. Et encore !

Il avait dit après *Sigurd :* « Là où sera Mme Caron, là sera *Salammbô.* » Et ce fut d'abord à Bruxelles. Il est certain que *Salammbô* n'est plus, ou n'est plus tout à fait, là où n'est plus Mme Caron. La voix de la première Salammbô, sans parler de son interprétation générale, était étrangement pénétrante ; dans celle de l'autre il y a quelque chose de perçant. Nous avons également regretté le ténor Saléza, dont le talent fut insigne et la carrière trop brève. M. Franz lui succède, après d'autres, dans le rôle de *Mathô.* La voix de M. Franz abonde, celle de M. Noté surabonde et M. Ruhlmann conduit l'orchestre avec une sûre énergie.

La Salomé qui parut à l'Opéra ce printemps, après quelques apparitions ailleurs, est, croyons-nous, sur nos scènes lyriques, la quatrième du nom. Elle est seulement dansante. Les trois précédentes, qui chantaient, chantèrent la musique, ou les musiques, — très diverses

— de Massenet (*Hérodiade*), de M. Richard Strauss et de M. Mariotte. Un de nos confrères a pris soin récemment de rappeler que les Évangélistes avaient traité les premiers ce sujet, ajoutant que d'ailleurs ils l'ont manqué, parce qu'ils n'étaient pas artistes.

> « *Segniùs irritant animos demissa per aurem*
> *Quam quæ sunt oculis subjecta...* »

En français : « L'esprit est moins vivement irrité par les choses que les oreilles entendent, que par celles que voient les yeux. » Cela se peut. Et le contraire n'est pas impossible. Enfin il arrive encore que l'un et l'autre sens éprouvent à la fois le même déplaisir, et le communiquent à l'esprit. Et voilà justement l'impression mixte que nous causa le spectacle et l'audition de la *Tragédie de Salomé*.

Le décor, unique, représente, éclairé de lueurs étranges, le palais d'Hérode à Jérusalem, énorme bâtisse badigeonnée de vert et de rouge, d'un rouge et d'un vert à faire crier, ou s'écrier, avec Joad, mais dans un autre sentiment : « Quelle Jérusalem nouvelle ! »

Au premier plan et sur son trône assis, enveloppé d'étoffes somptueuses et retombantes, immobile et le menton appuyé sur la main, Hérode contemple d'un œil concupiscent la fête chorégraphique, et d'abord collective, ordonnée et surveillée par Hérodiade. On dirait, non pas Ubu-Roi, de joyeuse mémoire, mais plutôt un roi hébété. Au fond, le Baptiste regarde aussi, mais d'un tout autre œil et même d'un œil contraire. Puis il se retire et regagne sa prison. Salomé paraît à son tour et danse un voluptueux, un frénétique solo. Le tétrarque s'anime, s'allume et finit par se précipiter sur sa trop séduisante belle-fille. Jean revient et maudit le couple impur. Sa tête est aussitôt demandée, accordée, coupée et présentée sur un plat à la demanderesse. Orage, désordre des éléments et des personnages, signes dans le ciel et sur la terre. Enfin, et là serait, a-t-on dit, la nouveauté dramatique, peut-être symbolique, de l'histoire, on voit se dessiner et se peindre sur la toile de fond comme sur un écran cinématographique, une, deux, trois, quatre, mettons une demi-douzaine de têtes énormes et sanglantes, lesquelles nous parurent moins d'un saint Jean-Baptiste que d'un saint Pierre vieux et fatigué. L'adage « *quot capita, tot sensus* » ne s'applique point ici, car le sentiment de ces chefs nombreux est le même. Il n'est pas beau.

La musique de M. Florent Schmitt passe assez généralement pour puissante. Il ne serait pas impossible que cette puissance, extérieure et seulement apparente, consistât surtout dans le poids, la masse et

le bruit. En tout cas, et d'abord, elle ne réside pas dans les idées ou les thèmes. Ceux-ci nous ont semblé le plus souvent dépourvus d'invention et de caractère, ou du moins de tout autre caractère que la violence et la dureté.

Pas plus que dans l'ordre mélodique, nous ne trouvons ici la puissance dans le domaine orchestral. Oh ! la « polyphonie, » la « polyphonie ! » En voilà un mot dont les musiciens de notre époque abusent terriblement et par lequel ils se flattent peut-être de nous abuser. La polyphonie, telle du moins qu'ils l'entendent et nous la font entendre, c'est le nombre, toujours accrû, des voix ou des parties. Mais le nombre, sans l'ordre, sans le choix, n'est rien, ne produit rien qu'une vaine accumulation et qu'un amas stérile.

Leur polyphonie, c'est une foule, une cohue bruyante ; c'est bien plus et bien pis que des voix nombreuses : c'est toutes les voix, qui « donnent » et qui tonnent ensemble. Désormais elles ne concordent plus, ni ne concourent, ni ne conversent. Parlant toutes en même temps, elles ne sauraient se répondre. Et puis aucune d'entre elles ne se distingue des autres. Pas un instrument ici ne garde sa valeur particulière et son accent personnel. Tout se mêle et se confond. Le goût est passé des proportions et des rapports, du partage, du discernement et de l'équilibre. « Polyphonie, polyphonie ! » Encore une fois, c'est leur « tarte à la crème. » Mais croyez-nous : de la polyphonie véritable, de celle qui consiste dans l'ordonnance et l'économie des éléments et des forces sonores, dans l'exposition et le développement des idées musicales que peuvent échanger, opposer, combiner les « parties » ou les voix diverses, de cette polyphonie, ou de cette symphonie, il y en a cent fois moins dans l'incessant, assommant *tutti* de leurs orchestres innombrables, que dans un quatuor de Haydn ou dans un motet, à quatre parties aussi, de Palestrina.

« La danse n'est pas ce que j'aime, » ou du moins ce que j'aime le mieux. Elle est pourtant aimable et la musique l'aima, l'aimera toujours, comme une sœur. Nous savons, il est vrai, la violence et, si vous voulez, l'horreur tragique de ce sujet de *Salomé*. Tout de même, la danse et la musique de danse demeurent ce qu'elles sont l'une et l'autre, et l'on s'étonne, on regrette que la douceur et l'élégance, la souplesse, la légèreté, le charme enfin, soit totalement exclu d'une musique destinée après tout, si ce n'est avant tout, à l'accompagnement, à l'interprétation, que dis-je, à l'apothéose des mouvements et des attitudes, des grâces et des beautés du corps féminin

En somme, il convient de ranger la partition de M. Florent

Schmitt parmi ces œuvres surabondantes, surchargées, qui ne manquent pas aujourd'hui. Elles nous font parfois éprouver le sentiment, qui nous humilie et nous afflige un peu, de ne plus rien comprendre à la musique et de n'en plus rien aimer.

D'autres, heureusement, en raniment en nous et l'intelligence et l'amour. Les œuvres de M. Gabriel Pierné sont de celles-là.

L'auteur de l'*An Mil*, de la *Croisade des Enfants* et de *Saint-François d'Assise* n'a pas seulement, comme certain personnage d'Alphonse Daudet, une « jolie manière de dire les choses. » Sa dernière composition, un quintette pour piano et instruments à cordes, vient de montrer que la manière forte, et vraiment belle, n'est pas non plus étrangère à l'excellent musicien.

L'audition de son quintette nous a remis, pour la première fois après les quatre années terribles, en présence de cette forme pure et grave de notre art, la musique de chambre, et comme en contact avec elle. Nous y avons pris un plaisir extrême. Médiocre était le local, mais insignes les cinq interprètes, dont l'auteur lui-même, au piano. Et nous reconnûmes, une fois de plus, que l'exécution d'une œuvre instrumentale est généralement très supérieure à celle d'une œuvre lyrique, théâtrale surtout. Il pourrait bien être vrai, de la même vérité générale, et qui souffre des exceptions, que les instrumentistes, non les chanteurs, sont les meilleurs musiciens d'aujourd'hui, et que les maîtres, anciens ou modernes, trouvent en eux leurs plus intelligents et leurs plus fidèles, en même temps que leurs plus modestes serviteurs.

Un quintette, cela n'est pas facile à raconter. Quand vous saurez qu'il se divise en trois parties : « *Moderato molto tranquillo.* — *Sur un rythme de zortzico.* — *Allegro vivo e agitato,* » en serez-vous plus avancés? Apprenez au moins que l'originalité de la première partie consiste dans la « modération » et la « tranquillité » même, les œuvres de ce genre ayant coutume de commencer par un véritable *allegro*. Mais la lenteur, — relative, — et la sérénité du *tempo* n'en diminue en rien la puissance. On dirait, au seuil de l'édifice sonore, d'un vaste et noble portique. Aéré, spacieux, on y respire et l'on y chemine à l'aise. Le goût classique en a réglé l'ordonnance et distribué les plans. « *Ambulant in lege Domini.* » Comprenons, aimons ce mot de l'Écriture. Il définit la vie la meilleure, celle de l'esprit aussi bien que celle de l'âme. Il énonce la loi souveraine, que tous les maîtres, comme le maître par excellence, ont édictée : loi sous laquelle ou dans laquelle on marche, mais d'un pas libre, et qui nous environne, nous enve-

loppe, sans nous opprimer. La polyphonie, la vraie, c'est ici que vous la trouverez. Serrée, et non pas épaisse, l'air et la lumière s'y jouent. Elle se partage entre cinq voix, qui lui suffisent, et dont l'entretien ou le dialogue harmonieux assure sa richesse, sa plénitude et sa variété. Paisible encore une fois, et sereine, il s'en faut cependant qu'une telle musique soit inanimée. Un souffle vigoureux la soutient et par moments l'exalte. Réfléchie, ou rêveuse, active ensuite et même passionnée, elle connaît, diraient les pédants, les deux modes ou les deux états, statique et dynamique, tour à tour. Les thèmes en sont peut-être moins remarquables par l'étendue que par l'intensité. Peu de notes les composent, mais caractéristiques ; plutôt que des formes très développées, de brèves, mais expressives formules, quelque chose comme des appels ou des accents. Aussi bien, chez les anciens et chez les modernes, dans leurs œuvres et leurs chefs-d'œuvre même, les exemples abondent de ces abrégés ou de ces raccourcis. C'en est un, — nous l'avons observé naguère, — que le thème d'Ulysse dans la *Pénélope* de M. Fauré. Et l'*ictus* initial de la symphonie en *ut* mineur, qui n'a que quatre notes, en est un autre, et sans doute le plus sublime de tous.

Il convient d'ajouter que la brièveté des éléments premiers ne compromet jamais ni l'ampleur ni l'unité de ces pages, les plus belles de l'œuvre. Elle n'y introduit également ni raideur ni sécheresse. A des périodes de tension, des moments de relâche et d'abandon succèdent. Ainsi le charme par endroits tempère la force et l'attendrit.

La seconde partie du quintette, un peu longue, a pour unique sujet un motif de *zortzico* (mélodie basque, à cinq temps). Le thème y est moins développé, travaillé, que ramené sans cesse, sous des dehors, avec des atours, des ornements renouvelés à l'infini. L'harmonie, encore plus que le ton et le mode, est l'ouvrière ingénieuse, infatigable, de ce perpétuel renouveau. Quant au dernier morceau, bien que l'ordre ou l'économie générale nous en ait paru plus incertaine et l'élaboration plus difficile à suivre, nous ne le trouvâmes point indigne du premier. Nous en attendions surtout les pages finales, cette *coda*, que les grands maîtres de la symphonie et de la musique de chambre illuminent d'une flamme suprême et transforment parfois en apothéose. La péroraison n'a pas trompé notre espoir. Elle achève et couronne l'ouvrage par un de ces rudes combats, de ces conflits pathétiques où le musicien, aux prises pour la dernière fois avec les formes et les forces sonores, paraît enfin triompher d'elles et leur arracher leur secret.

Nous avons entendu ce quintette une seconde fois au cours d'un « festival » consacré tout entier à des œuvres, diverses par l'âge et par le caractère, de M. Pierné. Rangez décidément ce musicien parmi les premiers musiciens de France, et les plus français. Dès le début de son *Concert Stück* pour harpe et orchestre, on sent qu'il est de ceux, très rares, qui savent, ayant quelque chose à dire, le dire tout de suite et sans avoir l'air de le chercher. Plus se développait le morceau, plus nous goûtions une musique limpide, élégante et légère, qui n'a rien de commun avec celle dont Gounod disait que la cuiller y tient debout. Tandis que Mlle Croiza, de sa belle voix grave, chantait une sorte de *lamento* sacré, qu'on pourrait appeler la *Passion de Reims*, il nous plaisait qu'en un sujet patriotique, et par conséquent dangereux, cette musique encore, mélodique et récitative, sérieuse et profonde, nous émût sans tomber jamais, et justement parce que jamais elle n'y tombe, dans l'emphase et la vulgarité. Elle a même de l'esprit, la musique de M. Pierné. Un petit conte, oh ! tout petit, les *Elfes*, (pour une voix seule, orchestre et chœurs) spirituellement chanté par Mlle Yvonne Brothier, nous rappela que l'auteur du quintette est également celui de la *Coupe Enchantée*, récemment reprise à l'Opéra-Comique. Enfin quelques fragments de la partition composée naguère pour le *Ramuntcho* de Pierre Loti formèrent une « suite d'orchestre » qui mériterait de prendre place, avec les *Scènes alsaciennes* de Massenet, certaines mélodies bretonnes de Bourgault-Ducoudray et la *Rapsodie d'Auvergne* de M. Camille Saint-Saëns, dans une géographie musicale de notre pays.

Le dit festival était donné par l'U. F. A. M., autrement dit, — c'est plus long, mais plus clair, — par l' « Union des femmes artistes musiciennes. » « Dieu ! quel nombreux essaim d'innocentes beautés ! » Les chœurs, sans parler des *soli*, n'étaient que de femmes, et l'orchestre également, presque tout entier, hormis « les cuivres » et « les bois, » réservés au sexe fort. Une flûte pourtant était dame, ou demoiselle. Quant aux cordes, elles ne résonnaient, celles des contre-basses exceptées, que sous de jolis doigts. Cet accord, cet ensemble instrumental, fut mieux, beaucoup mieux que passable, et ne fit pas médiocrement honneur à l'éternel féminin.

Nous recommandons à tous les amis de la musique de chambre, et de la plus belle, une série fort nombreuse de pièces anciennes (XVIIe et XVIIIe siècles), des sonates surtout, pour violoncelle ou violon, mais plutôt pour violoncelle, avec accompagnement de

piano, publiées par l'excellent violoncelliste M. Joseph Salmon (1).

L'édition nouvelle est, après d'autres, un « arrangement. » Mais elle est loin d'en être un comme les autres. On sait quelle était la forme ou la « partition » des sonates de cette époque et de cette espèce. Les maîtres d'alors, mélodistes avant tout, n'en écrivaient que la ligne de chant, au-dessus d'une basse chiffrée que l'accompagnateur au clavecin était chargé de réaliser en accords. Trop souvent les arrangeurs modernes, les Allemands en particulier, se contentèrent d'une « réalisation, » aussi lourde que ce terme lui-même. Il arrivait alors que l'accompagnement, ou, comme on dit en droit, que « l'accessoire » suivait « le principal, » mais ne faisait que le suivre, et de quelle pesante, monotone et fastidieuse démarche ! A cet accessoire, à ces alentours, M. Salmon a souhaité de donner plus d'intérêt et de variété, de communiquer la vie et l'esprit même dont le principal ou le centre était animé. En deux mots, il a voulu, d'œuvres accompagnées, faire des œuvres concertantes. Il y a parfaitement réussi. Aussi bien, il n'est pas impossible qu'à l'origine elles aient été cela. Les virtuoses du clavecin ne devaient pas réduire toujours à des placages d'accords leur collaboration à des chefs-d'œuvre dont assurément ils comprenaient et sentaient la beauté jusqu'à souhaiter qu'elle devînt un peu leur. Et dans une certaine mesure, elle le devenait. Ils la servaient, cette beauté première, en serviteurs fidèles, mais libres. Ils lui consacraient leurs talents de musiciens et d'improvisateurs. Soucieux de l'embellir encore, ils ne l'embellissaient que d'elle-même, n'y ajoutant rien que d'elle-même, d'elle seule, ils n'eussent emprunté. C'est dans la seule pensée des maîtres, dans son propre fonds et sa pure substance, qu'ils prenaient les éléments les mieux faits pour l'accroître et l'enrichir. Un chant leur inspirait des contre-chants, leur dictait des réponses ou des imitations. Peut-être même, au-dessus, au-dessous, autour de la mélodie, afin qu'elle en parût moins austère, leur fantaisie ne craignait pas d'égrener les gammes, les traits, les arpèges, comme autant d'agréments ou de parures sonores.

Telle était leur manière, ou du moins il est permis de le croire. Et M. Salmon, le croyant lui-même, n'en a pas eu d'autre. Originale, un peu hardie parfois, elle est constamment intéressante et presque toujours heureuse. Dans l'ordre harmonique, ou thématique, ou rythmique, s'il arrive qu'à première vue, ou plutôt à première ouïe, un

(1) *Société anonyme des éditions* **Ricordi.**

détail étonne, ou détonne, on en reconnaît bientôt non seulement la légitimité, mais la convenance. « Pourtant, » s'est-on demandé, « que penseraient et diraient les maîtres d'autrefois, s'ils revenaient au monde, en notre monde musical, de cette édition d'aujourd'hui? » A quoi l'un de leurs familiers, qui les connaît et qui les aime, un professeur d'histoire de la musique, aurait, dit-on, répondu : « La première surprise passée, ils conviendraient que, dans leur intérêt même et sinon pour accroître leur gloire, au moins pour la renouveler, il y avait quelque chose à faire, et tout justement ce que l'on a fait. »

Très riche déjà, sans être complet encore, le répertoire ainsi publié par M. Salmon abonde en purs chefs-d'œuvre, les uns connus, et d'autres, beaucoup d'autres, comme leurs auteurs mêmes, ignorés. Il n'y a pas dans l'histoire de la musique italienne de plus magnifique figure que celle du grand seigneur et du grand artiste que fut le compositeur des *Psaumes* et de l'*Arianna*, Benedetto Marcello, Vénitien. L'un de ses biographes a prétendu qu'il était mieux doué pour « l'élévation de la musique vocale » que pour les « simples symphonies instrumentales, dépourvues d'âme. » Impossible de montrer en moins de mots qu'on ne connaît pas les sonates pour violoncelle et qu'à toute la musique instrumentale on ne connaît rien non plus. D'un Marcello ou d'un Porpora, lequel est le plus grand, cela du moins peut faire doute. C'est Porpora que George Sand a choisi, dans le premier volume de *Consuelo*, comme le type, romanesque et légendaire, des maîtres italiens du temps passé. L'histoire nous en apprend autre chose, et notamment que Haendel, à Londres, trouva dans l'artiste napolitain un émule digne de lui. Pour Haendel encore, et toujours à Londres, d'autres Italiens, comme un Ariosti, comme un Buononcini, furent également des rivaux plus d'une fois heureux. On savait à peu près tout cela. Mais que sait-on d'un Sanmartini, par exemple, si ce n'est, — et combien le savent? — que les œuvres de ce maître de chapelle milanais se comptent par milliers, et que Gluck, en Italie, à vingt ans, fut son élève? Enfin, qui donc a fait plus que nommer, ou nommé seulement les Cervetto et les Caporale, et l'Anglais Eccles, et ce Galliard et ce Roland Marais qui, tous les deux, furent nôtres, et qui viennent, pour ainsi dire à l'improviste, nous faire si grand honneur? On n'a guère ouï parler d'eux. Mais quelle surprise, et délicieuse, de les entendre chanter! Oui, leurs œuvres, leurs chefs-d'œuvre à tous, italiens pour la plupart, ne sont que chant. De ce chant, un de nos confrères, italien aussi, donna dernièrement une

définition, mieux encore, une analyse excellente. Nous l'avons présentée alors aux lecteurs de la *Revue* (1). L'occasion paraît bonne d'y revenir. C'est à propos de Bellini et des plus admirables mélodies de *Norma*, des *Puritains* et de la *Somnambule*, que M. Pizzetti a décrit cette forme et comme cette catégorie de la beauté musicale qu'il nomme le « *canto puro.* » Par où d'abord il entend, ce qui va presque sans dire, — une ligne de sons, une seule. Un instrument, d'ailleurs, aussi bien qu'une voix, peut la tracer. Mais alors même qu'un instrument l'exécute, le véritable chant, le *canto puro*, se reconnaît à ce signe, qu'il nous cause l'impression, très forte et très profonde, d'être chanté par une voix humaine. Humanité, d'abord, et de plus, — excusez le néologisme, — « vocalité, » l'un et l'autre caractère peuvent, il est vrai, manquer et manquent en effet à d'innombrables mélodies. Celles-ci, pour n'être pas moins belles, le son alors d'une beauté différente : beauté *que l'on voit*, comme dit M. Pizzetti, tandis que la beauté du *canto puro*, du chant vocal, humain par excellence, est plutôt une beauté que *l'on sent*.

A cette beauté simple et nue, à cette mélodie individuelle et solitaire, M. Pizzetti reconnaît que « l'accompagnement de ses mystérieuses harmonies génératrices » peut ajouter « des lumières et des ombres, un surcroît de relief et de puissance expressive. « Tel est justement l'apport ou l'appoint nouveau qui fait le prix de la présente édition. » « Mais tout de même, » poursuit avec raison M. Pizzetti, « c'est en soi seul, en ses lignes, en ses mouvements, en ses accents, » que la mélodie pure doit « trouver les éléments essentiels de son être et de sa perfection. »

Ancienne, mais toujours jeune, et pour toujours, que cette mélodie-là soit la bienvenue parmi nous. Souscrivons, concourons à son apothéose. Il y a, dit encore, à peu près, notre confrère, il y a la musique qui sonne, mais il y a la musique qui chante. Et, vous le savez, ce n'est pas de celle-ci que notre époque abuse. Alors, comme le conseillait un jour le dernier, jusqu'ici, des grands mélodistes italiens, «*torniamo all' antico.* » Oh ! le délicieux et salutaire retour ! Et pourquoi ne goûterait-on pas autant de joie, plus peut-être, et plus sûre, à découvrir le passé qu'à deviner, à déchiffrer l'avenir : Bénis soient les vieux maîtres, de nous rappeler qu'une ligne sonore, une seule, peut être un chef-d'œuvre, une merveille égale à la plus complexe des symphonies. De la mélodie d'un Ariosti ou d'un

(1) Voyez le numéro du 15 octobre 1918.

Corelli, d'un Porpora ou d'un Marcello, « qui racontera la génération! » Lorsqu'on entend, j'écrirais volontiers lorsqu'on *voit* naître et grandir, ne procédant que de soi-même, ne s'accroissant que de sa propre substance, toujours disciplinée, mais toujours libre, cette noble, cette vivante et chantante créature, quand on assiste au progrès, à l'épanouissement de sa force et de sa beauté, l'on doute parfois si le premier et le dernier miracle de la musique ne serait pas un chant pareil à l'un de ces chants.

La joie et la douleur à tous les degrés, la mélancolie et le rêve même, la gaieté, l'esprit et le rire, il n'est rien en nous, rien de nous qu'ils ne chantent. Depuis les « odes » jusqu'aux « contemplations, » toutes les formes du lyrisme leur sont familières. Et ce lyrisme, impétueux et retenu tour à tour, tantôt se déploie et tantôt se concentre. Égale est la puissance, ou la *virtù*, de ses effusions et de ses raccourcis sonores. Les mélodies les plus brèves ne sont pas ici les moins belles. Toutes le sont tout de suite, dès les premières mesures, dès les premières notes. Éternellement jeunes, d'une éclatante, héroïque jeunesse, elles ont, elles aussi, « des matins triomphants. » Mais les autres, les plus longues, les plus vastes, quelle courbe elles décrivent, et de quelle portée! Lorsque jaillit une phrase, une phrase italienne surtout, et qu'elle s'élève, s'arrondit comme une voûte, comme une coupole sonore et tout entière vibrante, alors on comprend qu'un grand poète de sa race l'ait définie en ces termes : « un cercle qui serait clos, mais qui se dilaterait continuellement, selon le rythme même de la vie universelle (1). » Les grands morts, une fois de plus, viennent de ranimer en nous, autour de nous, cette vie. A la fameuse et sotte question : « Sonate, que me veux-tu? » de telles sonates, après tant d'autres, ou plutôt avant, car elles sont plus anciennes, répondent avec magnificence.

L'éditeur de ces œuvres admirables et leur interprète ne font qu'un. Le virtuose est chez M. Salmon l'égal du musicien. Et l'insigne violoncelliste a bien fait de prendre pour coadjuteur le pianiste de race et de style qu'est M. Marcel Ciampi.

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) Gabriele d'Annunzio (*Le Feu*).

REVUE LITTÉRAIRE

VEUILLOT CRITIQUE LITTÉRAIRE (1)

La critique est premièrement l'art de choisir. Elle sépare les bons et les mauvais livres. Sa besogne ressemble un peu à celle que faisait Alcuin pour Charlemagne, lorsque l'Empereur visitait son école palatine : il rangeait les bons élèves à droite, les mauvais élèves à gauche et les offrait ainsi en deux groupes distincts à l'éloge ou au blâme de Charlemagne. Les élèves qui n'étaient exactement ni bons ni mauvais, qui avaient de gracieuses qualités avec de condamnables défauts, l'histoire ne dit pas où il les mettait. Sans doute, à leur propos, éprouva-t-il quelquefois le sentiment de scrupuleuse inquiétude qui tourmente les critiques doux et honnêtes et les empêche de paraître aussi décidés que tant d'autres. C'est difficile de supprimer toute incertitude à chaque instant, de n'aimer rien dans un livre ou de l'aimer de la première ligne à la dernière. Puis, on n'est pas sûr que ce qu'on aime soit si beau : voire, on n'est pas sûr de l'aimer longtemps. Alors, maints critiques renoncent à juger les livres et, à l'occasion de leur lecture, se bornent à raconter ce qui les amuse ; voilà tout : et c'est une grande faiblesse.

Mais lui, Veuillot, nulle incertitude ne le retarde ; il écrit : « Il y a deux races en ce monde, depuis Abel et Caïn, deux races adverses et ennemies. L'une est faite pour croire, pour respecter, pour aimer, pour adorer, pour porter humblement et vaillamment les jougs du devoir. L'autre, incrédule, haïsseuse, impie, blasphème et raille et ne

(1) *Louis Veuillot et les mauvais maîtres des XVI*e*, XVII*e* et XVIII*e* siècles*, par G. Bontoux. Du même auteur, *Louis Veuillot et les mauvais maîtres de son temps* (Librairie Perrin).

se soumet qu'à la force, pour laquelle elle se sent moins de haine que pour le devoir; race révoltée contre la société humaine autant que contre Dieu. Les livres nés de cette race ne peuvent me plaire, puisque j'appartiens à l'autre. Dans la race dont je suis, il y a des tribus militaires : je suis d'une de ces tribus. » C'est parfaitement net. Deux races, l'une de Caïn, l'autre d'Abel ; je suis de la race d'Abel, croyez-moi : tous les livres de Caïn me font horreur. Mais à quoi reconnaissez-vous qu'un livre est de Caïn ou de ses fils? A l'horreur qu'il me fait.

Vous avez de la chance ! Car il peut arriver qu'un fils de Caïn soit un charmant poète, un fils d'Abel le dernier des rimeurs. Cela s'est vu, comme on voit aussi de bien séduisants visages tromper leur monde sur des âmes dénuées de vertu. Dieu n'a pas voulu nous rendre l'erreur impossible ; et il n'a pas refusé tout le génie, tout le talent et la beauté aux fils de Caïn, ni à ses filles, pour donner ces attraits divers aux fils et aux filles d'Abel. La possibilité de l'erreur fait notre mérite, au cas où nous l'aurons éludée ; autrement, nous sommes punis d'avoir cédé aux apparences.

Les lignes que je viens de citer sont de 1859. Dix ans plus tôt, Veuillot publiait ses *Libres penseurs*, où il traitait sans pitié beaucoup d'écrivains morts ou vivants. L'un de ses amis, le baron de Dumast, l'avait trouvé dur et lui plaida un peu la cause de ses victimes. Veuillot répondit : « Race idiote de Caïn ! Ce n'est pas sur du papier qu'il faudrait écrire, c'est sur leur front avec du vitriol et du fer. Une main viendra, je l'espère bien, plus robuste que la mienne... » Non, cette main, plus robuste que celle de Veuillot, n'est pas venue... « une main emmanchée à un cœur qui les détestera moins et qui les méprisera davantage. Elle les saisira par la nuque et leur écrasera le nez dans leurs ordures. C'est à ce prix qu'ils cesseront de faire tant de mal... Ne vous souvient-il pas de ce propos du bon Joinville qui, voyant les Musulmans ins ıter le camp chrétien, disait à un sien compagnon, quoique ce fût dimanche : *Mon ami, fonçons un peu sur cette chiennaille?* Mais qu'étaient ces Musulmans en comparaison de l'infâme bande pour laquelle vous criez merci ! Point de merci, jour de Dieu ! Je sens les éperons qui me poussent d'eux-mêmes aux talons, mon cheval hennit, mon sabre frémit dans le fourreau. Fonçons sur la chiennaille ! » Voilà comment ce fils d'Abel connaît, devine et, pour ainsi parler, renifle les fils de Caïn.

Des noms ! M. le chanoine Bontoux a recueilli en deux volumes les jugements portés par Veuillot sur les « mauvais maîtres » des

XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles : Luther, Calvin, Rabelais, Montaigne et Shakespeare ; Molière ; Lesage, Buffon et Beaumarchais ; Voltaire, Rousseau, les Encyclopédistes ; et sur les « mauvais maîtres » de son temps : Victor Hugo, Béranger, Byron, Musset, Henri Heine, Lamartine, Eugène Sue, George Sand, Cousin, Guizot, Thiers, Michelet, About, Renan, Sainte-Beuve, etc. Voilà, en somme, la chiennaille contre laquelle fonçait Veuillot le plus volontiers.

On a peine à le suivre. Et, comme il y a, dans sa chiennaille, la plupart des plus beaux noms de la littérature, on vient à se demander s'il n'avait pas la haine de la littérature. En 1860, au château d'Erquy, chez un de ses amis, il trouva une bibliothèque très bien garnie de vieux volumes, « un affreux nid de serpents du XVIIIe siècle, charmants de peau, de dorure, d'impression ; quant au surplus, de quoi pourrir la Bourse. » Il y avait Parny et d'autres poètes ou conteurs qu'il ne nomme pas. Il ne décrit pas davantage ces petits volumes, imprimés fin sur du papier bleuté, si agréables à l'œil et à la main ; la dorure en est plus jolie qu'au premier jour : les vignettes ont une grâce démodée, le style aussi. « Nous en avons fait un beau bûcher, dit Veuillot, pour solenniser la fête de saint Vincent de Paul. » Avait-il la haine de la littérature ? Il l'adorait ! Il écrit un jour à sa sœur : « Tout pour Pierre... » C'est le Pape et la littérature est Pétronille... « Rien pour Pétronille. Seigneur, vous savez si j'ai aimé cette femme-là ! » S'il ne l'avait pas aimée, serait-il un si grand écrivain, si habile et si attentif, non seulement à ses idées, mais encore à ses phrases, à la couleur et à la musique de ses mots?

Il raconte qu'un jour un de ses camarades vint le voir, qui partait pour le tour de France et qui, dans son sac, emportait un livre, *Gil Blas*... Tu lis cela ?... Je le relis : « on y voit quantité de figures plaisantes, tout y est raconté drôlement et la vie y est peinte d'une manière qui amuse et qui instruit. Un seul chapitre de *Gil Blas* me repose ; par ce moyen, je suis seul ou en compagnie comme il me plaît. » Ce n'est pas Veuillot qui parle : c'est le camarade ; mais Veuillot prête la formule, qui est juste et bien aimable. Le camarade et Veuillot, là-dessus, commencent de lire ce *Gil Blas* et ont résolu de n'en prendre qu'à leur gré, comme dit Veuillot : « nous prîmes tout. » Le camarade avait son existence habituelle dans le monde politique : il y eut ainsi bien des remarques de *Gil Blas* qu'il se plut à commenter. Et Veuillot? « Doué de plus de sens littéraire que lui, je commentais à mon tour des saveurs qu'il n'avait pas dégustées... » C'est d'un amateur ; et l'on s'attend que Lesage soit exclu de la chien-

naille ? « *Gil Blas* est un mauvais livre, plein de misanthropie, avec du venin contre la religion. Vivre et penser en dehors de la religion n'est pas possible sans la haïr un peu... » Mais, « la grâce du style, l'observation fine et vraie, » le talent de raconter?... « *Gil Blas* est un livre mal fait. Qu'est-ce qu'un tableau de la vie humaine où ne paraît pas un véritable homme de bien? Ce défaut est radical. L'absence de la vertu préserve le vice du contraste qui fait ressortir sa laideur; le vice n'est pas châtié, le lecteur reste privé de leçon. L'œuvre, dès lors, manque aux conditions fondamentales de la bonne création littéraire : elle n'est pas vraiment honnête. Ce qui n'est pas vraiment honnête n'est pas vraiment beau. » Reste le « charme » de *Gil Blas :* oui; et, pour avoir goûté le charme de *Gil Blas*, Veuillot cessa de lire *Lélia* et fut des années avant de pouvoir revenir à Mme Sand et à son immense faconde.

Si Veuillot n'aimait pas la littérature, les duretés qu'il a pour elle seraient peu intéressantes. Voyez comme il a joliment parlé du *Cid*, qu'en sa jeunesse il préférait : « J'y trouvais, dans le langage, dans la passion, dans l'aventure, une fleur indicible. C'était la même sensation que j'éprouvais en me promenant seul, de grand matin, à travers la campagne où se mêlaient la rosée, le brouillard et le soleil naissant, tandis que mon âme, pleine d'ardeurs et de tristesses confuses, cherchait l'impossible par des chemins inconnus, voulait jouir de tout, voulait sacrifier tout et pleurait également ou d'abandonner Chimène ou d'abandonner l'honneur. » Plus tard, mais on vieillit, les Navarrais, Maures et Castillans l'ont moins ému; et don Rodrigue prompt à exterminer tout seul une armée lui a semblé un peu absurde. Alors il a préféré *Polyeucte*. Il en est content : « Je donne le premier rang à *Polyeucte*, parce que je suis chrétien, et c'est un progrès; autrement, je le donnerais à *Cinna*, et ce serait une décadence. » Oui! mais, d'avoir aimé Chimène, il garde un souvenir de tendresse alarmée. Au temps où, dans Corneille, il préférait *le Cid*, ses préférences, dans Racine, étaient pour *Andromaque* et *Bajazet*. Maintenant qu'il est chrétien, son progrès ne serait-il pas d'aimer *Athalie* davantage? Eh! bien, non; et, si l'on dit que c'est une décadence, il n'y peut rien : c'est *Phèdre* qu'il aime. Il lit encore *Iphigénie :* et, de l'avoir lue, il a « le cœur chargé, les yeux humides. » Bientôt, il « n'osera plus » lire Racine : et c'est à cause de tant d'émoi qui le bouleverse et lui rend l'âme et le cœur déraisonnables. Il estime Boileau, qui est si raisonnable. Mais il l'estime un peu froidement, pour la justesse de son esprit, et l'appelle un homme « qui

n'est pas venu au monde pour consoler ni pour attendrir, » et enfin le trouve extrêmement « pauvre d'élévation et de je ne sais quoi qu'on s'est accoutumé à nommer poésie. » Sa grande amitié fut Mme de Sévigné, dont il avait toujours un volume de lettres sous la main : « Heureux livre! qui ne se compose que de pages charmantes et pures, semblable à une campagne pleine partout d'épais gazons, de grands arbres et d'eaux vives, où l'on s'aventure sans aucune appréhension de rencontrer ni reptiles, ni mares infectes, ni chiens enragés, pas même un seul visage désagréable, puisque cette marquise est toujours là, vive, fine, joyeuse ou attendrie, pour donner un tour plaisant aux importuns et les congédier avant qu'ils ennuient. » Sans doute, elle a « des mots désobligeants, » elle a de « petites erreurs de jugement, » regrettables quelquefois ; mais voyez l'indulgence de Veuillot : « Qu'est-ce que nous pardonnerons, si nous ne pardonnons cela ? » Il le pardonne à elle et ne le pardonne pas à d'autres. Elle se trompe de temps en temps ? Alors, il s'amuse à penser qu'il aurait pu lui tenir tête, lui prouver qu'elle n'aimait pas tant M. Nicole et qu'elle avait beaucoup plus d'esprit que « le bon Coulanges. » Il dit le bon Coulanges et le dit par complaisance pour son amie; mais il n'a pas lu les chansons de Coulanges, probablement : s'il les avait lues, il devrait se fâcher. Et qu'importe ? Rien ne lui gâte son amie : « Ce charme, cette grâce et ce cœur simple, comment ne pas les chérir ? Comment ne pas aimer cet air de raison, de politesse et de bonté? » Ces lignes encore sont jolies : « La grâce et la fleur de l'intelligence, plus délicieuses qu'ailleurs chez Mme de Sévigné, à cause de son perpétuel épanouissement d'honnête joie... » Les mots sont ici pour dire exactement ce qu'on veut dire, et pour noter un fait, et aussi pour rendre, par le son, l'image et enfin la poésie, une impression plus vraie et persuasive qu'une idée. Jamais critique n'a été plus sensible que ne l'est Veuillot quand il aime.

Quand il n'aime pas .. Le voici, fonçant sur la chiennaille.

Il prend la race de Caïn dès le XVIe siècle où elle prélude à ses forfaits. Il considère comme les « fondateurs du langage » Rabelais, Bonaventure Desperriers, Clément Marot et leurs disciples, « beaux diseurs de philosophie et d'érudition, railleurs, chansonniers, plaisants sournois et implacables ; » il loue leurs « pages nettes, vives et élégantes : » il les déteste, « si habiles à réveiller les instincts mauvais du cœur, à les pousser à la révolte contre l'ennemie de toutes les concupiscences, » l'Église. Il écrit : « La littérature proprement dite, en France, n'est pas de bon lieu. Elle est fille du protestantisme, elle

a des origines païennes; le scepticisme, la raillerie, l'impureté sont ses caractères principaux. Origine impure et malheureuse, dont elle s'est toujours ressentie ! » La Bruyère distingue en Rabelais le meilleur et le pire ; Veuillot le trouve « encore ignoble dans les rares instants où il n'est pas obscène et ordurier. » L'on voit, à Versailles, le portrait de Rabelais et, quel assemblage ! auprès du portrait de Luther. Regardez-le : « Jamais la pensée n'a pu sortir majestueusement de ces lèvres d'où le blasphème semble s'exhaler en fumée livide avec une odeur de fromage et de gros vin. » Montaigne, sa douceur ne va-t-elle pas obtenir l'indulgence de Veuillot ? Montaigne, c'est toute « l'espèce philosophique et littéraire. » Il était maire de Bordeaux ; à Bordeaux, il y eut la peste. Que sais-je ? disait-il et que faire ? « Il prit la porte et alla dans sa campagne peindre la peste qui n'y était pas. Ses adjoints le conjurèrent de revenir : serviteur ! Il resta chez lui, ruminant Épictète. » A propos de Montaigne, Veuillot se demande ce qu'est le don d'écrire. Ce don signale un homme que Dieu a destiné à quelque besogne importante : « Cet homme est donc à honorer, comme quiconque est revêtu d'un grade. Mais s'il se dégrade ? s'il manque à sa fonction, ou par trahison formelle, ou par inintelligence ou lâcheté ? Il me parut que la plupart des capitaines de littérature et de philosophie ressemblent à des capitaines de troupe régulière qui se feraient capitaines de brigands. » Voilà Montaigne, ou peu s'en faut, capitaine de brigands.

Au XVIIe siècle, Veuillot ne voit pas beaucoup de chiennaille. Mais il y a Molière. Et, sur le génie de Molière, tout ce que vous voudrez ! Mais enfin Molière « ne répond pas à l'idée qu'on doit se faire d'un homme de bien. » C'est à cause de sa servilité à flatter les passions de Louis XIV ; et puis c'est à cause de *Tartuffe*. Il y a un petit volume de Veuillot, *Molière et Bourdaloue :* et l'on s'attend bien que Veuillot reconnaisse en Bourdaloue des vertus que Molière ne pratiquait pas constamment. Au carême de 1675, Bourdaloue prêcha, devant le Roi, la favorite et la cour, le sermon sur l'impureté. Le Roi fit ses pâques, et Mme de Montespan fut éloignée. Le Roi dit à Bourdaloue : « Mon Père, vous devez être content de moi ; Mme de Montespan est à Clagny. » Et Bourdaloue : « Oui, Sire ; mais Dieu serait plus satisfait si Clagny était à soixante et dix lieues de Versailles ! » Veuillot doute que « le héros des libres penseurs, Molière, recevant du Roi la même parole, eût répondu avec le même courage. » Parbleu ! Et Veuillot n'a pas tort de supposer que Molière n'aurait pas donné au Roi cette leçon ; mais il a tort de le regretter. Ce n'était pas l'affaire de Molière :

c'était bien celle d'un prédicateur. Aussi le Roi s'adressait-il à son prédicateur, non point à son poète comique: le roi n'aimait pas le désordre. Il y a du désordre à vouloir que tout le monde se mêle de toutes choses ; et, n'en déplaise à Veuillot qui n'est pas un homme de désordre, il y a du désordre pourtant à réunir, pour les juger, Molière et Bourdaloue. Veuillot ne peut souffrir *Tartuffe*; il accuse Molière de fourberie, n'admet pas qu'on distingue la vraie et la fausse dévotion : du moins, il n'admet pas que Molière ait bien distingué l'une et l'autre. Molière avait, dit-il, le « parti pris de diffamer la piété : » l'imposteur, c'est Molière. Après cela, glorifiez Molière : vous êtes « de vains et ridicules rhéteurs, esclaves de la popularité du mal; » entassez vos « phrases farcies d'adjectifs pour faire un piédestal de courage à ce flatteur, une couronne de franchise à ce menteur, une renommée de vertu à ce corrupteur. » Veuillot, ce n'est pas bien !

Le siècle des philosophes, c'est là que Veuillot ne manque pas d'ouvrage. Il n'épargne personne... « Une vanité rare, un égoïsme triomphant, des mœurs ignobles à travers beaucoup de pompe, un esprit grossier, une hypocrisie raisonnée, raffinée et persévérante; en un mot, l'un des plus répugnants hypocrites que contienne le Panthéon des libres penseurs, » qui est-ce? M. de Buffon, tout simplement. Et, si Veuillot traite ainsi le malheureux Buffon, c'est qu'il a pris toute son information dans le pamphlet, si amusant d'ailleurs, du frivole Hérault de Séchelles. Et, s'il traite ainsi Buffon, comment va-t-il arranger de bien autres fils de Caïn, Rousseau et Voltaire?

Il vous concède volontiers que ce Voltaire était un écrivain très habile. Mais il lui reproche sa philosophie anticatholique et antifrançaise. Anticatholique, on le sait à merveille. Antifrançaise, il est évident que les badinages de Voltaire relativement à la bataille de Rosbach ne sont pas d'un bon patriote. Et Sainte-Beuve, qui est si dur, implacable même, pour Talleyrand, n'a plus de sévérité pour Voltaire? Talleyrand « peut avoir commis le plus grand crime, puisqu'enfin il abjura son sacerdoce : mais le vil et obstiné coquin, le menteur, le souilleur, le haineux, le lâche, c'est Voltaire. » Bien!... Mais il avait de l'esprit : c'est le moins qu'on lui accorde ?... Veuillot répond, sans plaisanter : « Il est à peu près de foi, par déduction, que les libres penseurs ne peuvent pas avoir complètement ce qui s'appelle de l'esprit. » Mais Voltaire? « Voltaire? Voilà un homme d'esprit, n'est-ce pas, et une réputation incontestée? Voltaire néanmoins est un sot... Voltaire fut un véritable sot, qui travailla, vécut et mourut sotte-

ment. » Les personnes que cette opinion dérouterait sont priées de se rappeler que Tertullien ne craint pas de nommer « sots éternels » Aristote et Platon.

Veuillot, qui exècre Voltaire, le préfère encore à J.-J. Rousseau. Celui-ci : « c'est ma bête noire. Tous mes instincts se piètent contre lui. Il me répugne dans ses raisonnements, dans ses sentiments, dans ses agréments. Ce Rousseau est l'effronterie incarnée, l'ingratitude incarnée, l'emphase incarnée. Il est sale. Il est de cette nature de domestiques qui souillent les maisons. Je n'admire rien de ce qu'il a dit, j'ai le dégoût de tout ce qu'il a fait. Quand il est dans le vrai, j'attends qu'il en sorte. Je ne le plains d'aucun de ses malheurs. Il a couru après toutes ses disgrâces, et toutes sont de légitimes punitions ou de sa bassesse ou de son orgueil. Le vilain être, avec son habit arménien, sa sonde, sa Julie, sa Thérèse, ses pleurs, sa pose, son droit de cité dans Genève, sa noire et méchante folie ! » Eh ! bien, ce n'est pas juste.

Veuillot qui n'épargne pas les morts, voyons-le parmi ses contemporains : c'est là qu'on est injuste le plus facilement.

Que Victor Hugo ait du talent, Veuillot ne dit pas non. Même, il l'appelle « le premier parmi les poètes de ces jours-ci ; » et, s'il ajoute : « qui sont, sous ce rapport, de tristes jours, » une autre fois il reconnaît le génie de Victor Hugo. Certains poèmes des *Contemplations* lui arrachent ce compliment : « Il n'y a pas de plus beaux vers dans la langue française, ni dans la langue chrétienne. » Seulement, Victor Hugo fait d'habitude le pire usage de son génie ; et Veuillot lui reproche cinq défauts ou péchés : l'orgueil, la haine, l'esprit d'anarchie, l'obscénité, le blasphème. Quant à l'obscénité de Victor Hugo, peut-être sait-on par cœur la chanson de Doña Sabine : le roi disait à son neveu que, pour un sourire d'elle, pour un regard, pour un cheveu, il donnerait l'Espagne et le Pérou. Évidemment, ce n'est pas d'un roi très sérieux ; mais enfin, l'on a pu lire et peut-être chanter cette romance avec une étourderie innocente. Veuillot se fâche et crie au scandale : « Or, dit-il, quand M. Hugo *chantait ainsi*, il était père de famille, et nous le savions ! » Conclusion : « Le sentiment que M. Hugo nous inspire ne ressemble en rien à la haine et nous ne lui souhaitons qu'une chose : c'est de faire meilleur usage, pour lui-même et pour la patrie, du don qu'il a reçu de Dieu ; » car « le spectacle est triste au chrétien de voir le génie avorter dans le cœur ingrat de l'homme. » Béranger, poète impie et ordurier, « a fait le mal, sachant qu'il le faisait, voulant le faire. » Il est « le poète de l'orgueil envieux, l'Horace des commis-

voyageurs, le Tyrtée des Catilinas d'arrière-boutique, l'Anacréon des boudoirs-omnibus ; c'est la maison Laffite et toute sa clientèle qui veut l'emporter sur la maison de Bourbon et la maison de Dieu, et qui les diffame grossièrement et méchamment. » La princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin était fanatique d'Hugo et de Lamartine : « c'était un peu moins sale que Béranger. » Musset, « le pauvre charmant Musset, » son *Fantasio* est « une rêverie, mais de la pire espèce ; une rêverie préparée, combinée, machinée, fardée et fatiguée. » Veuillot ne déteste pas Musset continûment : « Quelquefois Musset poussait un cri sublime. L'âme se réveillait un instant, étendait son aile brisée, mais immense, versait une larme, jetait un rayon et de pures étoiles venaient luire encore à ce front souillé. Quelques-unes sont impérissables... » Cependant, « ce Musset est très salissant; il est flandrin, vaurien, goujat même; il fusille la Croix. » Lamartine ? « L'homme qui, après avoir reçu la harpe sainte, en a tiré, au gré de ses flatteurs, des chansons pour Elvire, des outrages pour le Dieu du Sinaï, des blasphèmes contre le Dieu du Calvaire. » Un sceptique, « sous une enveloppe de fade religiosité. » Un sensuel : et, son Elvire ou Frétillon, c'est à peu près la même chose. Un mercanti; car « il a promené partout sa grasse pauvreté, tendu sa sébile au coin de tous les feuilletons, employé toutes les ruses pour obtenir, par cette industrie de la mendicité poétique dont il est le créateur, tout l'or et tout le billon que la compassion et la vanité se peuvent laisser traire. » Sa poésie ? Il « ne raisonne jamais, ne chante même pas : il vocalise. »

Voilà comment Veuillot fonce avec entrain sur la chiennaille. L'ennui, c'est qu'il a mis dans la chiennaille plusieurs écrivains et poètes qu'on n'arrive pas à mépriser ou qu'on admire. L'ennui, c'est qu'il fonce toujours et que jamais il n'éprouve aucune fatigue ou le doux besoin d'un repos durant lequel se calmerait sa fougue et deviendrait plus conciliante un peu sa rude pensée. L'ennui, c'est que la perpétuelle injure, à la fin, cesse de porter coup. L'on dirait que le critique a modifié, par jeu, les habitudes anciennes du langage et qu'il s'amuse à prendre le ton plus haut comme ferait un fantasque musicien. Quand Veuillot vous accuse tel ou tel d'infamie ou de trahison préméditée, l'on entend qu'il n'est pas du même avis que le pauvre garçon et qu'il a deux ou trois objections à lui faire.

Ce n'est pas cela ; et les mots qu'il emploie, il les a choisis sans badinage ou maladresse : car il ne badine pas et il est excellent écrivain. Mais il défend sa cause et il défend la religion. Vous aimez la

littérature et vous lui reprochez de la sacrifier aux besoins de sa polémique : il aime aussi la littérature; mais il préfère sa religion. Vous demandez grâce pour de beaux vers : eh ! de beaux vers où la morale est offensée ne méritent pas l'indulgence; « ou bien il faut nier la morale, qu'il est important d'honorer plus que les beaux vers. » Dites le contraire, osez le dire !... Et, si vous prétendez qu'une telle rigueur a passé de mode et ne convient pas à notre époque si tolérante, Veuillot vous répondra que vous mentez, que notre époque n'est pas si tolérante et précisément ne l'est pas pour les idées auxquelles Veuillot se dévoue. D'ailleurs, il ne réclame aucune tolérance en faveur de ses idées, qui sont « la vérité : » ce qu'il veut, c'est la soumission. Veuillot vous répondra, et d'une voix impérieuse et pathétique : « Nous avons, comme nos pères, une âme à sauver ! » Alors, que répliquerez-vous?

La certitude où est Veuillot de posséder la vérité est admirable et vous incline au respect. Si vous cherchez encore la vérité, vous serez sensible au bonheur de cet homme qui l'a trouvée ; et, bien qu'il vous malmène, vous aimerez son désir de vous amener à son parfait contentement. Si vous êtes venu à la même vérité, il vous fera songer à tant de frivolité qui vous rend tièdes, indignes de votre bonheur, si peu émus de charité apostolique. Vous croyez en Dieu et vous le défendez mal. Vous n'y croyez pas : mais regardez avec envie et sympathie comment se bat le bon soldat du Christ.

Il est beau, quand il refuse toute patience à la *Pucelle* de Voltaire, aux *Confessions* de Jean-Jacques et au Diderot de *la Religieuse*, quand les grands noms des écrivains ne l'empêchent pas de voir la fausseté de leurs doctrines et quand les grâces tant célébrées d'un siècle charmant ne lui dissimulent pas les torts d'un siècle fou : « Mon parti est pris : je m'insurge contre ces cuistres faufilés à des drôlesses... J'honore ce qu'ils ont insulté, je sers ce qu'ils ont haï... J'appartiens à Celui que les rédacteurs du *Siècle* appellent hypocritement le Christ, mais que leur Béranger appelle un Fou, que leur Voltaire appelait l'infâme, et que j'appelle mon Dieu. Dans cet âge pervers qui l'a injurié, qui l'a trahi, qui l'a renié, partout où je vois ses confesseurs et ses martyrs, là sont mes héros : suppliciés par l'injure ou abattus par le fer, ce sont eux que je salue. Quel chrétien ne préférerait la part de ces humbles athlètes frappés aux pieds de Jésus-Christ à toutes les couronnes de leurs vainqueurs? » On peut imaginer une autre joie religieuse, plus discrète, et fière avec un peu plus de réserve, et qui n'ait pas cette exubérance ou, quelquefois, cette insolence magnifique. Mais l'insolence est magnifique, aux endroits mêmes où

Veuillot manque à toute mesure. Il avait toute sa jeunesse et jusqu'à vingt-cinq ans vécu loin de la religion, dans l'ignorance du catholicisme : sa conversion soudaine excita en lui une ardeur extraordinaire et qui jamais ne diminua.

Ce qui me déplaît, je l'avoue, c'est la dureté avec laquelle, trop souvent, il ne craint pas de secouer et d'accabler, au nom de Dieu, les mécréants qui n'ont pas reçu la même révélation que lui et qui durent dans l'état où il a vécu vingt-cinq ans. Il combat leur doctrine : et c'est à merveille, quand la fausseté de leur doctrine lui fait horreur. Mais il n'a aucune pitié de l'erreur où se trouvent ces pauvres gens ; il ne leur attribue aucune bonne foi et les livre pieds et poings liés à la vengeance du Seigneur : voire, il exerce lui-même la représaille divine Voici Lamennais, Hugo et Lamartine : ces trois-là, dit-il, l'Église, la monarchie et la poésie devaient compter sur eux. Or, ces trois-là ont failli à leur destinée : ils appartiennent à « Celui qui venge tout de suite la vérité abandonnée ; » et l'on refuse de les plaindre. Voici Heine allant à la mort dans les plus terribles souffrances : « Durant huit années, Dieu, appesantissant sa main sur sa chair et sur ses os, le tient suspendu au-dessus de l'abîme et lui laisse toute son intelligence pour le considérer et se sauver. La douleur lui arrache des rugissements et des blasphèmes, pas un mot de repentir, pas un appel à la clémence. La miséricorde fut moins offerte à Voltaire et il la refusa moins. » Bref, s'il est damné, tant pis pour lui ! Et voici Rousseau, défunt Rousseau, dans le temps que Genève se permet de lui élever un monument : « Tristes fêtes dont nous n'osons plus rire, quand nous songeons qu'il est une autre vie et que probablement ce malheureux Rousseau, mort dans l'hérésie, sans sacrements et, selon toute apparence, sans repentir, a plus affaire à la justice de Dieu qu'à sa clémence. Hélas ! là où il est maintenant, quel supplice pour lui que toute cette misérable et fausse gloire, s'il est vrai qu'une peine est ajoutée aux peines des maudits à mesure qu'une âme est perdue par eux. » Il me semble que la religion ne commande pas, et défend plutôt, de préjuger ainsi la décision divine, d'épiloguer sur un cas de repentir et de miséricorde, et enfin d'appeler un mort un maudit. Et Veuillot qui, ayant comparé son aventure d'ici-bas — quelle étrange idée ! — à celle de Heine, écrit : « J'ai grand' chance de me tirer mieux d'affaire au jugement dernier, » ce Veuillot, n'allons-nous pas lui reprocher quelque pharisaïsme ?

Eh ! bien, non : ce n'est pas cela. Veuillot n'était pas pharisien, Veuillot de qui Sainte-Beuve a reconnu la bonté, Veuillot qui écrivait

avec une sincérité absolue : « Non, je n'adresse point à Dieu les coupables actions de grâces du pharisien. Je ne me crois pas meilleur que cette foule qui rampe autour de moi, cherchant l'or et la volupté. Les mêmes instincts sont dans mon âme ; ils me pressent, ils me tourmentent. Lorsque, paisible, je regarde avec pitié le triste troupeau qui se rue, à travers la fange, sur l'appât des convoitises humaines, tout à coup mon pied glisse, d'humiliants désirs se soulèvent et me rappellent la boue dont je suis fait. Plusieurs, m'écoutant parler, disent : *Celui-ci gagnera le ciel*. Et moi, je voudrais monter sur une tour et crier d'une telle voix que tous les chrétiens qui sont dans le monde puissent l'entendre : *O mes frères, mes frères, priez pour moi, je vais périr!* Mais, si mon âme est faible, elle a du moins embrassé une loi forte... » Veuillot n'est pas pharisien, parce qu'il n'attribue pas à lui-même, à son génie, à son mérite, le bienfait de la foi qu'il a reçu et qui lui permet de compter qu'il sera sauvé : sa force, il l'attribue à sa croyance.

Or, dit-il, la même croyance est à la disposition de tous les hommes. Dieu l'a offerte et l'offre à tous les hommes. Pourquoi ne l'ont-ils pas tous adoptée ? Veuillot, qui est bon, le déplore ; et Veuillot, que sa fougue anime, rage de voir que la vérité est là toute proche, avec le salut : mais on la néglige. Et pourquoi la néglige-t-on ? C'est qu'il y a, pour détourner les esprits et les perdre, la bande abominable des corrupteurs, mauvais maîtres et apôtres de l'erreur. Il se souvient de son enfance ; il se souvient d'avoir été, dans Paris, un adolescent du peuple et que l'erreur pouvait séduire : « Et nous autres, enfants délaissés d'une société marâtre ; nous qu'elle déposait dans nos langes au coin ténébreux des carrefours, sans nous dire le nom de notre père et sans nous indiquer la route du bien, nous écoutions ces voix que comprenait notre ignorance et qui caressaient les instincts de la mauvaise nature, les seuls qui se fussent développés en nous. Nous disions : Voilà les poètes, voilà les inspirés ! Toute flamme était douce à nos yeux dans l'absence du jour et les vapeurs des marécages obtenaient l'hommage de notre idolâtrie. » A la pensée de ce qu'il a risqué, Veuillot frémit ; toute sa vie, il a senti ce frémissement du péril : et une immense charité l'a porté à vouloir préserver le prochain, d'abord ses frères en roture. Voilà ce qui rend poignantes et belles ses colères : et sa critique, même injuste, n'est pas inutile, si elle avertit les littérateurs et lettrés de prendre garde aux idées qui font dans les âmes de si terribles dégâts.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Enfin, les Alliés ont dit leur dernier mot. Ils l'ont dit le lundi 16 juin vers sept heures du soir. M. Clemenceau l'a déclaré, en sa qualité de Président de la Conférence, à M. le comte de Brockdorff-Rantzau, en conclusion de la lettre d'envoi qui accompagnait la *Réponse des Puissances alliées et associées aux Remarques de la Délégation allemande.* « Pour conclure, les Puissances alliées et associées doivent affirmer clairement que cette lettre et le memorandum qui y est annexé constituent leur dernier mot. » La lettre d'envoi est d'un ton excellent, à la fois vif et ferme, et l'on se féliciterait d'y retrouver le tranchant de tel style connu ou la netteté de tel autre style, tous les deux bien français, si quelque détail (par exemple, l'évaluation des dettes de guerre en livres sterling) ne montrait, jusque dans la version française, qu'elle a été pensée et écrite en anglais.

Les *Remarques de la Délégation allemande* avaient été franchement pensées et écrites en allemand dans cet allemand inimitable et invariable qui, à travers les siècles et les régimes, est demeuré toujours semblable à lui-même, car « la culture » a développé et n'a pas corrigé « la nature. » Le rédacteur anonyme de la *Réponse des Puissances alliées et associées* ne pouvait manquer d'en être frappé. « La protestation de la Délégation allemande, dit-il, prouve que celle-ci méconnaît la position dans laquelle l'Allemagne se trouve aujourd'hui. » A quel point elle méconnaît cette position, l'ignore ou feint de ne pas la sentir, il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir son mémoire, hautain, hargneux, plein d'un orgueil dont une défaite amortie n'a point brisé toute l'insolence, par endroits ingénu et doucereux, par endroits perfide et cynique, mais où partout s'étale une sorte de naïveté dans l'audace qui tour à tour exaspère et désarme, tantôt fait crisper le poing et tantôt casse les bras. Si c'est calcul, et si c'est l'effet psychologique auquel la diplomatie allemande a visé, elle l'a en partie

obtenu. La lettre d'envoi des Alliés a été rédigée le poing crispé; certaines de leurs conditions, dans la forme définitive, paraissent avoir été dictées les bras cassés. Comme la réponse de l'Entente suit généralement l'ordre même des *Remarques* du comte de Brockdorff-Rantzau, nous en relèverons, chemin faisant, des signes chapitre par chapitre.

Mais, d'abord, la lettre d'envoi commence par exposer en termes précis, et qu'on ne saurait imaginer plus vigoureux, « le jugement des Puissances alliées et associées sur la guerre, jugement qui est pratiquement (c'est-à-dire : en fait) celui de la totalité du monde civilisé. » Cet arrêt est aussi sévère qu'il est bref et, quoique bref, fortement motivé. « La guerre qui a éclaté le 1er août 1914 a été le plus grand crime contre l'humanité et la liberté des peuples qu'ait jamais commis consciemment une nation se prétendant civilisée. » Crime conçu, combiné, prémédité, préparé, amené, exécuté avec une profondeur d'hypocrisie incroyable, une persévérance de volonté qui durant de longues années ne s'est pas lassée un instant, guettant et provoquant l'occasion, une scélératesse prodigieusement inventive, une cruauté que rien n'a fléchi ni dégoûté. « Pour atteindre leur but, ils ont (les gouvernants de l'Allemagne), par tous les moyens en leur pouvoir, formé l'esprit de leurs sujets à la doctrine que, dans les affaires internationales, la force est le droit. Ils n'ont jamais cessé de développer les armements de l'Allemagne sur terre et sur mer et de propager l'affirmation mensongère qu'une telle politique était nécessaire, parce que les voisins de l'Allemagne étaient jaloux de sa prospérité et de sa puissance. Ils ont cherché à semer l'hostilité et la suspicion, au lieu de l'amitié, entre les nations. Ils ont développé un système d'espionnage et d'intrigues qui leur a permis de susciter des troubles et des révoltes intérieurs et même de faire des préparatifs secrets d'offensive sur le territoire de leurs voisins, de façon à pouvoir, le moment venu, les écraser avec plus de certitude et de facilité. Ils ont, par des menaces de violence, tenu l'Europe dans un état de fermentation, et, quand ils ont constaté que leurs voisins étaient résolus à résister à leurs desseins arrogants, ils ont décidé de fonder par la force leur prédominance. »

Alors ils ont fait naître ou exploité le conflit serbe, à la suite du meurtre de Sérajévo; et cette guerre qu'ils avaient déchaînée d'une manière astucieuse, en la rendant inévitable, en dépit de tous les efforts d'apaisement et de conciliation, ils l'ont conduite et poursuivie « d'une manière sauvage. » Dès le début, l'Allemagne a doublé son crime d'un second crime, par la violation de la neutralité belge; dans

la suite, ces crimes d'ensemble, ces crimes nationaux, ces crimes de droit public, elle les a multipliés par une foule de crimes privés contre les biens et les personnes. Pillages, incendies, exécutions, dans l'intention avouée et expliquée de répandre la terreur comme une panique et de tirer de l'horreur même un instrument de domination. Ici le tableau se charge de couleur, ou plutôt le simple énoncé des faits l'en charge, par la seule force de la vérité, sans qu'il soit poussé trop au noir. « Ce sont les Allemands qui, les premiers, ont fait usage des gaz toxiques, malgré les épouvantables souffrances qui devaient en résulter. Ce sont eux qui ont pris l'initiative des bombardements par avions et des tirs à longue distance sur des villes, sans raison militaire, avec l'unique objet de diminuer le moral de leurs adversaires, en frappant les femmes et les enfants. Ce sont eux qui ont commencé la campagne sous-marine, défi de pirates au droit international, condamnant ainsi à la mort un grand nombre de passagers et de marins innocents, en plein Océan, loin de tout secours, à la merci des vents et des vagues, et, pis encore, à la merci des équipages de leurs sous-marins. Ce sont eux qui, avec une sauvagerie brutale, ont emmené en esclavage des milliers d'hommes et de femmes dans les pays étrangers. Ce sont eux qui ont permis, à l'égard des prisonniers de guerre qu'ils avaient faits, un traitement barbare devant lequel les peuples les moins civilisés auraient reculé. »

Puis ce raccourci lui-même est comme rassemblé en un trait, en une ligne : « La conduite de l'Allemagne est à peu près sans exemple dans l'histoire de l'Humanité. La terrible responsabilité qui pèse sur elle se résume dans le fait qu'au moins sept millions de morts gisent enterrés en Europe, tandis que plus de vingt millions de vivants témoignent, par leurs blessures et leurs souffrances, du fait que l'Allemagne a voulu, par la guerre, satisfaire sa passion pour la tyrannie. » Puisqu'il s'agit d'un jugement, de ces considérants découle logiquement, nécessairement, le dispositif : « Les Puissances alliées et associées pensent qu'elles manqueraient à ceux qui ont tout donné pour sauver la liberté du monde, si elles consentaient à ne pas voir dans cette guerre un crime contre l'humanité et contre le droit... Donc la justice est la seule base possible pour le règlement des comptes de cette terrible guerre. La justice est ce que la Délégation allemande demande et ce que cette Délégation déclare qu'on a promis à l'Allemagne. La justice, l'Allemagne l'aura. » (Vraiment, ne reconnaît-on pas dans cette phrase rapide, lancée comme un coup

droit, la main et les nerfs de quelqu'un de chez nous? Si celle-là a été traduite de l'anglais, nous devinons le Français qui l'a traduite.) « Mais il faut que ce soit la justice pour tous. Il faut que ce soit la justice pour les morts, pour les blessés, pour les orphelins, pour tous ceux qui sont en deuil, afin que l'Europe soit affranchie du despotisme prussien. Il faut que justice soit rendue aux peuples qui chancellent aujourd'hui sous un fardeau de dettes de guerre s'élevant à plus de 30 milliards de livres sterling, — lisons : 750 milliards de francs, — et qu'ils ont accepté pour sauver la liberté. Il faut que justice soit rendue aux millions d'êtres humains dont la sauvagerie allemande a pillé et détruit les foyers, la terre, les vaisseaux, les biens. »

C'est pour que la justice s'accomplisse, et parce que « la réparation des torts qu'on a causés est l'essence de la justice, » que les Puissances alliées posent en principe, comme condition primordiale du traité, que l'Allemagne « doit entreprendre une œuvre de réparation jusqu'à l'extrême limite de sa capacité. » Réparer non seulement dans et par « les personnes qui sont le plus manifestement responsables de l'agression allemande, ainsi que des actes de barbarie et d'inhumanité qui ont déshonoré du côté allemand la conduite de la guerre, » mais dans et par la nation tout entière.

« L'Allemagne a ruiné les industries, les mines et les usines des pays qui l'avoisinent. Elle les a détruites, non pas pendant la bataille, mais avec le dessein délibéré et calculé de permettre à sa propre industrie de se saisir des marchés de ces pays avant que leur industrie ait pu se relever de la dévastation qu'elle leur avait de gaieté de cœur infligée. L'Allemagne a dépouillé ses voisins de tout ce qu'elle pouvait utiliser ou emporter. Elle a détruit les navires de toutes les nations, en haute mer, là où il n'y avait pas de chance de salut pour les passagers et les équipages. Il n'est que juste que la restitution s'opère et que les peuples ainsi maltraités soient protégés pour un temps contre la concurrence d'une nation dont les industries sont intactes, et ont même été fortifiées par l'outillage volé dans les territoires occupés. Si ce sont là de dures épreuves pour l'Allemagne, c'est l'Allemagne elle-même qui se les est infligées. Quelqu'un doit souffrir des conséquences de la guerre. Qui doit souffrir? L'Allemagne, ou seulement les peuples auxquels l'Allemagne a fait du mal? »

Vainement l'Allemagne plaiderait-elle les circonstances atténuantes. Vainement elle essaierait de distinguer entre l'ancien et le

nouveau gouvernement, entre le *Reich* impérial et le *Reich* républicain-socialiste. « Les Puissances alliées et associées reconnaissent le changement intervenu et s'en félicitent... Mais il ne peut pas affecter le règlement de la guerre elle-même. La révolution allemande fut différée jusqu'à ce que les armées allemandes eussent été battues en campagne, jusqu'à ce que tout espoir de profiter d'une guerre de conquêtes se fut évanoui. Tout le long de la guerre aussi bien qu'avant la guerre, le peuple allemand et ses représentants ont été en faveur de la guerre ; ils ont voté les crédits, ils ont souscrit aux emprunts de guerre, ils ont obéi à tous les ordres de leur gouvernement, si sauvages que fussent ces ordres. Ils ont partagé la responsabilité de la politique de leur gouvernement, car, à tout moment, s'ils l'avaient voulu, ils auraient pu le renverser. » Mais ils ne l'ont jamais voulu. Ce que l'ancien gouvernement voulait, l'Allemagne l'a désiré et en regrette encore l'échec. « Si cette politique du gouvernement allemand avait réussi, le peuple allemand l'aurait acclamée avec autant d'enthousiasme qu'il a salué l'explosion de la guerre. Le peuple allemand ne peut donc pas prétendre que, parce qu'il a changé ses gouvernants, une fois la guerre perdue, la justice veuille qu'il soit soustrait aux conséquences de ses actes de guerre. »

Dans tout le morceau qui précède, on a pu voir que nous citions largement, abondamment ; il serait en effet impossible de mieux dire, ni même de dire autrement. Il n'y a qu'à louer et à reproduire. Par une série de déductions irréfutables, la lettre d'envoi établit que « justice, » dans le cas présent comme dans tous les cas, signifie « réparation » sinon intégrale, au moins « jusqu'à l'extrême limite » de la capacité de réparer, et que « paix de justice » signifie, non pas sans doute paix de vengeance, mais quand même paix de châtiment et d'expiation.

Il n'y a pas à sortir de là, et le raisonnement est invincible. Quelqu'un doit, quelqu'un devra souffrir pour que la paix soit acquise, et que par les réparations nécessaires, la justice soit satisfaite. Mais qui ? L'Allemagne qui a fait souffrir, ou les nations qui ont déjà souffert épouvantablement par elle ? Otons même l'idée de châtiment pour le passé et, pour l'avenir, la pensée de préservation : ne retenons que la pure équité : une paix dont l'Allemagne ne souffrirait pas, qui ne pèserait pas sur elle aussi lourdement que la guerre, par sa faute, par son crime, par ses crimes grands et petits, a pesé sur nous, serait une paix inique, ce qui veut dire exactement inégale, et le contraire absolu d'une paix de justice.

Pourtant, si éloquente et, plus que cela, si péremptoire qu'elle soit, la lettre d'envoi n'est qu'une lettre. Elle démontre, elle établit, elle pose un principe, mais, le principe posé, il reste à l'appliquer, à le faire passer d'abord dans un texte, ensuite dans la vie. Ce ne peut être que par un abus des mots qu'on a imprimé çà et là qu'à cette lettre était annexé un memorandum, qui ne serait autre que la *Réponse des Puissances alliées et associées aux Remarques de la Délégation allemande*; c'est, à coup sûr, et tout à l'opposé, la lettre d'envoi qui est jointe à la Réponse. Plus sûrement encore, par-dessus cette réponse, qu'on nous livre, ce sont les modifications consenties au texte primitif des conditions de paix, qu'on ne nous a pas officiellement livré, qui doivent faire loi. On nous a remis deux enveloppes, l'une, ouverte, dont nous avons sincèrement admiré la belle écriture; l'autre, fermée, dont on nous invite à respecter les cachets. Soit, ne les rompons pas, bien qu'ils soient un peu écornés; mais tâchons de deviner, par transparence, ce que ce pli mystérieux contient. La deuxième édition du traité, revue, amendée, au sens législatif, qui n'implique pas forcément amélioration, — édition dont l'usage n'est pas interdit, —nous y aidera.

En ce qui touche les questions territoriales, les Puissances alliées et associées donnent le pas, dans la lettre d'envoi, à la Pologne, probablement parce qu'elles entendent rattacher étroitement la solution de ces questions à cet autre principe, qu'elles se proposent de prendre pour base du règlement européen : « libérer les peuples opprimés et retracer les frontières nationales autant que possible conformément à la volonté des peuples intéressés, tout en donnant à chaque peuple toutes facilités pour vivre, nationalement et économiquement, une vie indépendante. » Par application de ce principe ou de ces principes, « des dispositions ont été prises pour reconstituer la Pologne en État indépendant, avec un libre et sûr accès à la mer. » Tous les « territoires habités par des populations indubitablement polonaises » ont été reconnus à la Pologne. Tous les territoires habités par une majorité d'Allemands, hormis quelques villes isolées et des colonies établies sur des terres récemment expropriées par la force et situées au milieu de terres indubitablement polonaises, ont été laissés à l'Allemagne. Partout où la volonté du peuple est en doute, un plébiscite a été prévu. La ville de Dantzig recevra la constitution d'une ville libre; ses habitants seront autonomes; ils ne passeront pas sous la domination de la Pologne et ne feront pas partie de l'État polonais. La Pologne obtiendra certains droits éco-

nomiques à Dantzig; la ville même a été retranchée de l'Allemagne parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen possible de fournir ce « libre et sûr accès à la mer » que l'Allemagne avait promis de céder. »

Mais il est aisé de se représenter que l'Allemagne ne pourrait résister à la tentation de jouer sur l'adverbe « indubitablement. » Sa Délégation s'en est fait un devoir. « L'État polonais, gémit-elle, se voit attribuer des portions plus ou moins importantes des provinces prussiennes de la Prusse orientale et occidentale, de la Posnanie, de la Poméranie et de la Silésie, qui ne sont pas indiscutablement habitées par une population polonaise... Sans distinction, on concède à la Pologne des territoires qui en ont été détachés à diverses périodes et sur lesquels elle n'a même jamais exercé sa domination. » Cela serait vrai, avant tout, de la Haute-Silésie. « Depuis 1163, la Haute-Silésie n'a plus aucun contact polonais avec le royaume de Pologne. On ne trouve dans la Haute-Silésie aucune tradition, aucun souvenir polonais. L'habitant de la Haute-Silésie ignore tout de l'antique passé et de l'histoire de la Pologne. » Il ignore peut-être même comment Frédéric II, aussitôt sur le trône, réunit par violence la Silésie à ses États, qui étaient encore misérables. Mais, si cet habitant, qui ne sait rien de ses origines, avait la curiosité de s'informer, il apprendrait que la Silésie, quand « elle n'eut plus de contact polonais, » dépendit, dans la fin du XIIIe siècle et le commencement du XIVe siècle, de la couronne de Bohême; que, dans la fin du XVe siècle, Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'enleva à la Bohême, en même temps que la Moravie et la Lusace; que finalement, en 1526 ou 1527, elle passa, avec la Bohême elle-même, la Lusace et la Moravie, à la maison d'Autriche, de qui le grand Frédéric ne la reçut en 1740-1741 que parce qu'il la lui arracha. En sorte que, si quelque ancien propriétaire pouvait élever sur elle une légitime revendication, ce serait ou la Pologne, ou la Bohême, ou l'Autriche, mais non la Prusse, sauf en vertu de l'insoutenable paradoxe historique d'après lequel elle se prétend l'héritière du Saint-Empire. Dans l'espèce, elle n'hériterait que de ce qu'elle a volé, et « peut-on hériter de ceux qu'on assassine? » L'Allemagne, au titre prussien, si ce n'est au titre impérial, conteste néanmoins à la Pologne tout titre juridique à la revendication de la Silésie, sans en reconnaître aucun à la Bohême, ni à l'Autriche. La seule chose, à son avis, qui ne se périme pas dans l'histoire, c'est le bénéfice de la rapine prussienne. Elle appelle à son secours la statistique électorale, la linguistique, les intérêts

économiques, et cette raison majeure : « L'Allemagne ne saurait se passer de la Haute-Silésie. Au contraire, la Pologne n'en a pas besoin. »

Il y a plus : la Délégation allemande soutient que la Posnanie elle-même n'est pas un territoire de population indiscutablement polonaise. Elle nous enseigne ainsi le pouvoir d'un mot mis hors de sa place. « Indiscutablement ! » Qu'est-ce qui, à ce compte, est indubitablement polonais; quel pays, quelle province est « indiscutablement » quoi que ce soit? Rien, que ce qui est allemand. Ainsi Dantzig et ses environs, la Prusse orientale, la Prusse occidentale, Memel et les cercles qui l'entourent. Tout ce que l'Allemagne veut garder est incontestablement allemand, tout ce qu'elle ne veut pas rendre n'est point incontestablement polonais. Comment renoncerait-elle à ce jeu, puisque, à tous les coups, elle y gagne? Elle y a gagné un plébiscite : « En raison de l'affirmation que la Haute-Silésie, quoique habitée par une majorité de Polonais dans la proportion de 2 à 1 (1 250 000 contre 650 000, d'après le recensement allemand de 1910), désire rester allemande, accorde la lettre d'envoi, — et la *Réponse* est bien plus explicite, — les Puissances consentent à ce que la question de savoir si la Haute-Silésie doit faire partie de l'Allemagne ou de la Pologne soit déterminée par le vote des habitants eux-mêmes. » Au pis-aller, elle y a gagné du charbon : « Afin d'empêcher que l'Allemagne ne soit arbitrairement privée des matières nécessaires à sa vie industrielle, un article a été ajouté au traité, prévoyant que les produits minéraux, y compris le charbon, produits dans toute partie transférée de la Haute-Silésie, pourront être achetés par l'Allemagne aux mêmes conditions que par les Polonais eux-mêmes. » Songez donc ! « La séparation prévue de la majeure partie de ce territoire constitue une violation, que rien ne justifie, de l'organisation géographique et économique de l'Empire allemand. » Pauvre, innocent, inoffensif, intéressant Empire allemand !

En Alsace-Lorraine, Dieu merci, il ne gagne ou ne regagne et ne reprend pas un pied, pas une pierre. La lettre d'envoi est muette sur ce sujet, à quelques récriminations, appuyées de fausse et spéciale érudition « boche, » que l'Allemagne se soit copieusement abandonnée. La *Réponse* se contente de répondre en substance que non seulement la question est résolue, mais qu'elle ne sera pas posée. Sur le bassin houiller de la Sarre, s'il n'est pas fait de concession nouvelle (on se rappelle qu'à la suite d'une des notes séparées de M. le comte de Brockdorff-Rantzau, une concession a naguère été faite, en

ce qui concerne le rachat possible des mines, au bout de quinze ans, dans le cas où la population d'un cercle ou d'un village aurait déclaré vouloir demeurer allemande), la lettre d'envoi, comme la *Réponse* elle-même, entrent en des explications.

« Le territoire, dit la lettre, est transféré non pas sous la souveraineté de la France, mais sous le contrôle de la Société des nations. Une telle solution a l'avantage de n'impliquer aucune annexion, tout en reconnaissant à la France la propriété des mines et en maintenant l'unité économique du bassin, si importante pour les intérêts des habitants. » Et la *Réponse*, après avoir fait ressortir le caractère « de réparation spéciale et exemplaire » pour la destruction des mines françaises du Nord, que les Puissances alliées ont voulu donner au régime institué dans le bassin houiller, vante à son tour l'impartialité de la Commission de gouvernement qu'y délèguera la Société des nations, commission responsable devant elle, et non devant la France : « Pour la première fois depuis l'annexion de ce district à la Prusse et à la Bavière, annexion effectuée par la force, les populations auront un gouvernement résidant sur les lieux et ne connaissant d'autres charges ni d'autres intérêts que le soin de leur bien-être. » Au surplus, « ajoute-t-elle, presque en guise de *post-scriptum*, la Note allemande ne tient compte, à aucun moment, du fait que tout le systeme prévu est temporaire et qu'au bout de quinze ans, les habitants auront, en pleine liberté, le droit de choisir la souveraineté sous laquelle ils désirent vivre. » Voilà pour ce que les Puissances alliées et associées appellent les « avantages » de la solution adoptée : quant à ses inconvénients, ou mieux à ses périls, — car il y en a bien, — elles les passent sous silence. Elles laissent aussi sans réplique les prétentions pseudo-historiques de l'Allemagne, tant sur l'Alsace-Lorraine que sur la Sarre.

« L'Alsace-Lorraine, ose écrire le comte de Brockdorff-Rantzau, soufflé par les Universités d'outre-Rhin, est pour la plus grande partie un vieux pays allemand qui est devenu, il y a plus de mille ans, une partie de l'ancien Empire allemand. Les parties allemandes ont passé, au XVIIe et au XVIIIe siècles, sous la suzeraineté française, principalement par voie de conquête, sans consultation de la population et, la plupart du temps, malgré leur résistance déclarée. » Sur quoi se greffe cette réflexion, où brille une sophistique admirable : « Si, en 1871, lors du rattachement de ces territoires, l'Allemagne a négligé de consulter la population, c'est qu'elle s'y croyait autorisée en raison des procédés antérieurs de la France et de la

parenté de race de la population. Néanmoins, il est reconnu, en vertu des conceptions de droit actuelles, qu'une injustice a été commise en 1871, en négligeant de consulter la population. » Seulement « en vertu des conceptions de droit actuelles, » et seulement « en négligeant de consulter la population ! » La malice est cousue de fil blanc, et ce fil est gros comme un câble. « Trop allemand ! » disait déjà un vieux roi de France.

Pour la Sarre, la Délégation allemande vide son chartrier bourré de pièces truquées. « Depuis plus de mille ans (à dater du traité de Meersen en 870), le territoire de la Sarre est allemand. L'occupation passagère, à la suite d'entreprises guerrières de la France, s'est toujours terminée au bout de peu de temps par la rétrocession de ce pays lors de la conclusion de la paix. Dans un laps de temps de 1048 années, la France n'a même pas occupé ce pays 68 ans. Au premier traité de Paris (1814), une petite partie du territoire actuellement convoité resta incorporée à la France, mais la population intéressée éleva une protestation des plus véhémentes et réclama « sa réintégration dans la patrie allemande, » avec laquelle elle s'apparente « par la langue, les mœurs et la religion. » La Délégation française avait en mains de quoi jeter à terre et réduire en poudre tout cet appareil d'erreurs, de contre-vérités, de demi-vérités ou de vérités tendancieusement interprétées. Il est fâcheux qu'elle ne l'ait pas fait.

Il n'y aura pas de plébiscite dans la partie méridionale du Slesvig, mais le Danemark n'y tenait pas, et même il redoutait un piège. Aux clauses territoriales qui regardent la Belgique, pour Moresnet, Malmédy, Eupen, il n'est rien changé. De même, il n'est rien innové aux clauses coloniales et navales qui, depuis l'ouverture de la Conférence, n'ont pas bougé d'une ligne, sont restées immuables dans toutes leurs syllabes, tous leurs points et toutes leurs virgules. En revanche, des modifications ont été apportées aux clauses militaires, complétées par un « Arrangement » particulier entre les États-Unis d'Amérique, la Belgique, l'Empire britannique, la France, d'une part, et l'Allemagne, d'autre part, « concernant l'occupation militaire des territoires rhénans. » Il en a été apporté aux clauses qui définissent le régime international des fleuves et rivières; aux clauses financières et économiques; aux clauses qui ménagent ou aménagent les réparations; des modifications ou des promesses de modifications ont ouvert ou entr'ouvert à l'Allemagne, dans un avenir non éloigné, que le texte anglais rapproche encore un peu plus : « *in the early future,* » la porte de la Société des Nations. C'est impru-

dent. Quand l'Allemagne sera dans la maison, elle la mettra vite sens dessus dessous. Elle s'entraînera à ce bouleversement dans la Commission créée pour étudier les réparations, et si, comme on le lui permet, elle choisit de faire exécuter elle-même, par de la main-d'œuvre allemande, la restauration des pays dévastés, n'aperçoit-on pas à quelles chicanes, à quelles menaces, à quels dangers d'infiltration, d'invasion sournoise et lente, nous serons exposés? Des changements qu'ont pu subir les clauses financières, nous croyons savoir qu'ils n'ont pas satisfait ceux qui avaient les meilleures raisons de les bien connaître. En résumé, chacune de ces modifications, considérée à part, n'est peut-être pas très grave, mais, au total, ce sont autant d'adoucissements au traité, et la plupart dans celles de ses parties où il était déjà le plus faible, dans ses clauses d'exécution. Il est vrai que, chaque fois qu'il en a été consenti une, la lettre d'envoi fait observer : « Mais les principes sur lesquels repose le traité sont intangibles. » S'il s'agissait de philosopher, ce serait une consolation.

Tel quel, avec « d'importantes concessions pratiques dans l'application, » ce nouveau texte, ce texte définitif, est lui même proclamé intangible. C'est « le dernier mot. » En le remettant le 16 juin à la Délégation allemande, les Puissances alliées et associées donnaient au gouvernement d'Empire cinq jours pour l'accepter ou le rejeter. Prolongé de quarante-huit heures, à la prière du comte Brockdorff-Rantzau, ou de son substitut, qui le trouvait trop court, il expirerait le lundi 23, dans la soirée. Si, quand il a été remis, on nous eût demandé, à la mode du jour : « Signeront-ils? » voici ce que nous nous serions, sans témérité, risqué à prédire : « Ils crieront, ils protesteront, ils jureront qu'ils ne signeront pas, qu'aucun gouvernement allemand ne pourrait prendre sur lui de signer, ou que, s'il avait le triste courage de le prendre sur lui, il tomberait sous le mépris général. Le ministère l'affirmera solennellement à l'Assemblée nationale, qui le confirmera. Serments atroces, anathèmes, prophéties sinistres. Cependant le délai sera écoulé. Le mardi matin, à l'aube, les troupes alliées avanceront. Ce sera une affaire de quelques kilomètres. Là-dessus, Scheidemann s'en ira, et M. Mathias Erzberger ne tardera pas à nous donner de ses nouvelles : « J'arrive. » L'Histoire aime les pendants et les parallèles. La Galerie des Glaces du palais de Versailles, qui a vu l'édification de l'Empire allemand, en verra la démolition. Nous avons eu, en juillet 1870, la dépêche d'Ems; en juin 1919, nous aurons le télégramme de Spa.

L'action, on l'a vu maintenant, s'est déroulée conformément à ce scénario, mais avec plus de rapidité. L'Allemagne a supprimé le prologue. Scheidemann n'a pas attendu le 23 juin, pour donner sa démission. Son ministère s'étant partagé par moitié, — sept voix pour la signature et sept contre, — il s'est effondré. Le président Ebert, après quelques fausses démarches, a appelé au pouvoir le social-démocrate Bauer, derrière qui apparaît, comme suppléant, en réalité comme mentor, l'inévitable Erzberger. Aussitôt, l'Assemblée nationale, consultée, s'est prononcée, par une majorité de 99 voix, pour l'acceptation du traité, évidemment sous conditions et sous réserves. Afin de remplir l'intermède, le comte Brockdorff-Rantzau et ses collaborateurs s'étaient livrés à une besogne de scoliastes, épluchant lettre par lettre les différentes leçons et cherchant, dans les fautes d'impression, des échappatoires. Ils ont été, en se retirant, remplacés par une équipe de casuistes. Mais, en toute vérité, notre dernier mot était dit. M. Clemenceau l'a fait savoir de telle façon qu'il ne pût, ni quant à présent, ni plus tard, y avoir, même pour un Allemand, le moindre prétexte à querelle. Les manigances les plus fines de l'astuce germanique échouaient : dès lors, la paix était signée. Il ne reste qu'à l'exécuter.

Paix signée n'est point, en effet, paix faite, surtout celle-ci, dont nous répétons que, pendant quinze ans, au moins, elle sera continuellement à faire, et qu'elle ne se fera qu'au prix d'une volonté sans défaillance et d'une unité sans fissure. A nous-mêmes, à toutes les Puissances alliées et associées, plus que jamais sont commandées la stabilité et la vigilance. Ne fût-ce qu'à cet égard, la chute, en Italie, du cabinet Orlando-Sonnino est venue tout à fait à contre-temps ; et la destruction, par ses équipages, de la flotte allemande internée à Scapa-Flow, serait pour nous plus qu'une déception, si elle n'était un avertissement. La paix que nous signons est, certes, une paix pleine d'honneur. Mais pourquoi y a-t-il dans le monde, jusque chez les nations victorieuses, moins de joie au jour de la paix qu'il n'y en eu au jour de l'armistice?

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant
RENÉ DOUMIC.

PRIME JEUNESSE[1]

SUITE AU *ROMAN D'UN ENFANT*

UN COURT PRÉLUDE

Avec une obstination puérile et désolée, depuis ma prime jeunesse, je me suis épuisé à vouloir fixer tout ce qui passe, et ce vain effort de chaque jour aura contribué à l'usure de ma vie. J'ai voulu arrêter le temps, reconstituer des aspects effacés, conserver de vieilles demeures, prolonger des arbres à bout de sève, éterniser jusqu'à d'humbles choses qui n'auraient dû être qu'éphémères, mais auxquelles j'ai donné la durée fantômatique des momies et qui à présent m'épouvantent... Oh! quand j'aurai fait ma plongée dans le néant, les mains pieuses chargées d'exécuter mes volontés suprêmes ne se lasseront-elles pas de visiter toutes les cachettes de ma grande maison pour anéantir tant et tant de pauvres reliques, ensevelies dans des tiroirs, des sachets scellés, des coffrets, — reliques de chères mortes qui, après ma disparition, vont être encore plus mortes?... Aujourd'hui, où pour moi tout va finir, je reconnais combien j'ai eu tort de m'entêter à ces luttes inutiles; ne rien garder eût tellement mieux valu, brûler, brûler, puisque le dernier mot appartiendra toujours à l'oubli, à la cendre et aux vers!...

Un peu moins déraisonnable est ce moyen, auquel ont eu recours des milliers d'âmes humaines, dans l'angoisse de finir :

(1) Copyright by Pierre Loti, 1919.

laisser un journal que des survivants liront peut-être... C'est ce que j'ai fait ici, et je prie ceux qui jetteront les yeux sur ce livre, de l'excuser, comme la tentative désespérée d'un de leurs frères qui va sombrer demain dans l'abîme et voudrait, au moins pour un temps, sauver ses plus chers souvenirs.

I

Ce treizième été de ma vie, où s'arrête le livre de mon enfance, me réapparaît, dans le lointain de ma mémoire, comme l'un des plus lumineux de nos beaux étés de France, un de ces étés comme nous en avions autrefois et qui ne se retrouvent plus de nos jours. Septembre finissait dans une splendeur qui semblait inaltérable et l'abondance des fruits dorés devenait telle qu'on ne savait qu'en faire. Au fond du jardin de l'oncle du Midi, chez qui je passais mes vacances, dans ce berceau de treilles muscat où j'avais décidé de ma destinée, les grands papillons à reflet de métal bleu, qui n'avaient plus guère qu'un mois à vivre, s'attardaient posés sur les pampres roussis, pour se pâmer de châleur et de soleil avant de mourir.

Pendant ce temps-là, ma lettre solennelle cheminait vers l'Extrême Asie, adressée à mon frère, à l'île de Poulo-Condor. Jugeant que le sort en était jeté, et que *cela se ferait puisque je l'avais voulu*, je n'y pensais plus; je me livrais aux plus enfantines fantaisies avec les petits Peyral, et, en attendant la fête des vendanges, nous nous grisions tous ensemble de raisins de vigne, comme les guêpes en automne.

J'allais souvent aussi faire de longues promenades dans la montagne en compagnie de ma sœur et de notre grand cousin. Nous ne manquions jamais d'ailleurs d'en rapporter des gerbes de ces délicieuses fleurs sauvages qui abondent dans ce pays en septembre, — et c'était pour composer de hauts bouquets d'une forme un peu surannée qui allaient rejoindre ceux de la veille ou de l'avant-veille dans des « bouquetiers » vieillots, sur les marches en pierres roses du vieil escalier à rampe de fer forgé. Il n'y avait pas dans la maison d'endroit plus frais que ce large escalier si vénérable; on s'y asseyait donc volontiers, on s'y réunissait par les brûlants après-midi d'arrière-saison, et

ces fleurs des champs, toutes ces fleurs étagées, lui donnaient sans cesse l'air d'un reposoir pour procession de Fête-Dieu.

L'un des buts favoris de nos promenades était la petite fontaine de Saint-Michel, située à mi-hauteur d'un coteau que tapissaient d'énormes châtaigniers séculaires : une humble source presque ignorée, qui laissait tomber son filet délicieusement limpide dans un bassin antique et dont l'humidité entretenait sur les pierres proches un tapis de ces fragiles mousses d'eau imitant les feuilles de chêne.

Auprès de cette fontaine, un jour où ils s'étaient assis à l'ombre, ma sœur et le grand cousin, je remarquai, en rôdant alentour, qu'ils se parlaient cette fois très bas et d'un air très sérieux. Le site infiniment tranquille portait aux pensées profondes, sous ces vieux arbres aux massives ramures dont les racines se contournaient autour de nous comme de monstrueux serpents endormis, et, pour ajouter de la mélancolie au recueillement des choses, les feuilles mortes jonchaient déjà la terre.

Je m'occupais là suivant ma coutume à ramasser des fossiles pour mon musée, — débris de coquillages qui vivaient il y a quelques millions d'années dans les mers de la période silurienne, mais que des soulèvements cosmiques avaient jadis éparpillés à fleur de sol et qui avaient pris à la longue les teintes sanguines de la terre du Quercy; je n'avais du reste qu'à choisir, tant ils abondaient parmi la jonchée des feuilles rousses.

Du coin de l'œil, je les observais, les deux qui chuchotaient avec mystère, au bruit de cristal que la fontaine leur faisait si doucement, et tout à coup je les vis se tendre la main avec une gravité étrange; alors il me sembla bien que quelque chose venait de se passer...

En effet le soir, quand nous fûmes de retour dans la vieille maison Louis XIII, ma sœur me prit à part pour me dire : « Mon cher petit, je me suis fiancée aujourd'hui. Tu ne le répéteras pas encore, je te prie, car nous ne nous marierons que l'année prochaine; mais je veux que tu sois le premier à le savoir. » Je me sentis un grand froid au cœur, d'autant plus qu'au mois de juin dernier un événement, — non mentionné, je crois, dans mon précédent livre, — m'avait appris le danger des mariages : ma grande amie Lucette, mon aînée de huit ans, la Lucette de la Limoise, s'était laissé épouser par un officier

de marine qui me l'avait emmenée à la Guyane, et j'avais connu ainsi le premier véritable chagrin de ma vie. Pour toute réponse à la communication qui m'était faite, je me bornai donc à exhaler un de ces gros soupirs comme en ont les enfants et qui en disent plus que toutes leurs paroles. Ma sœur alors me prit dans ses bras, me couvrant de baisers dans un de ces transports de tendresse maternelle que je lui connaissais souvent. « Je donnerais un royaume, mon chéri, dit-elle, un royaume pour un soupir de toi ! » C'était prononcé avec une nuance de drôlerie pour corriger ce que la phrase aurait eu de trop lyrique, mais quand même elle y avait mis tout son cœur, et je vis ses yeux se mouiller d'une larme à la pensée que ce mariage allait peut-être marquer entre nous le commencement des séparations...

Hélas ! De nos jours la petite fontaine Saint-Michel, sous ses châtaigniers centenaires, est demeurée pareille, avec ses fraîches mousses d'eau et sa discrète musique ; mais cet avenir, que les deux fiancés s'étaient là promis l'un à l'autre, a fui comme un songe ; leur jeunesse a passé, leur âge mûr a passé, et aussi leur vieillesse côte à côte ; ils ont connu les enfants de leurs petits-enfants, et depuis quelques années ils dorment ensemble sous les mêmes dalles de cimetière...

II

Aux premiers jours d'octobre, comme les années précédentes, nous repartîmes, ma sœur et moi, pour Rochefort, — où m'attendait la plus délicieuse des surprises. Quand j'entrai dans le salon rouge, impatient de retrouver mon piano, je le vis relégué en un coin obscur, tandis qu'un autre, un beau piano neuf, trônait à sa place. Je compris tout de suite et, dans ma hâte de jouir d'un tel cadeau, je promenai fiévreusement mes doigts sur ce clavier aux sons inconnus. Oh ! quel ravissement ! Cela chantait d'une voix profonde et douce ; tout ce que je jouais là-dessus était comme transfiguré par des fées aux baguettes sonores... Aussitôt me revint en mémoire un passage du *Journal des missions* (je m'occupais beaucoup des missions protestantes en ce temps-là), un passage qui contait l'émerveillement d'un jeune néophyte noir du pays des Bassoutos enten-

dant pour la première fois un de nos missionnaires jouer sur un piano arrivé de la veille : « Ce sont des voix humaines, avait-il dit, mais des voix qui chantent dans de l'eau. »

Des voix dans de l'eau, oui, c'était bien cela, et comme il avait trouvé juste, le jeune sauvage !...

J'avais peine à m'arracher au mystère charmant de ces résonnances, jamais entendues ailleurs. Cependant je finis par me lever d'un bond, pour courir à la recherche de mes parents et tendrement les embrasser. Je n'eus pas longue course à faire du reste, car ils étaient tous deux derrière la porte, venus à pas de loup pour épier ma joie...

C'est sur ce piano que je fus, cette année-là, initié à Chopin, et cela me servit à oublier beaucoup les tristesses du collège, des devoirs, des pensums et de l'hiver.

III

Par ailleurs, sauf l'absence de Lucette, aucun changement dans notre vie de famille, où mon frère n'avait fait qu'une courte apparition, l'an dernier, entre ses exils aux deux bouts du monde. Dès les premières fraîcheurs d'automne, nos soirées du dimanche, les seules où l'on me permettait de veiller, avaient recommencé dans le salon rouge, devant les clairs feux de bois aux longues flammes gaies. Ce cher vieux salon rouge, c'est moi-même, hélas! qui l'ai détruit, il y a une trentaine d'années, trouvant qu'il était par trop démodé *sans cependant l'être assez;* en ce temps-là, il est vrai, les figures chéries qui l'avaient animé pendant mon enfance étaient encore de ce monde et j'avais pu les consulter sur cette transformation; mais, aujourd'hui que toutes ont plongé dans l'abîme des temps révolus, que ne donnerais-je pas pour retrouver seulement le « salon rouge » qui me les rappellerait davantage!... Oh! comment ai-je pu le détruire?... Hélas! puisque c'est fait, au moins que j'essaye d'en prolonger le souvenir en le décrivant un peu.

Assez grand pour donner le soir des recoins d'ombre, il était dans des nuances volontairement sans éclat ; sur ses murs descendaient du haut en bas de larges raies de deux tons de chamois, séparées par des dorures très discrètes; peu d'or, même sur les portes, car mon père tenait à ce que tout fût simple. Les meubles marquaient la fâcheuse période Louis-Philippe,

acajou, velours rouge coupé par des bandes de tapisserie. La « garniture de cheminée, » obligatoire à cette époque, était belle et sévère, bronze et marbre noir, hauts candélabres et grande pendule dont les personnages représentaient une allégorie de la Charité. Les portraits de famille avaient des cadres tous pareils, noir et or, avec des angles cintrés qui leur donnaient quelque chose de presque religieux. Toujours des fleurs fraîches, et cependant une impression d'austérité huguenote se dégageait de l'ensemble; du reste, à une place d'honneur, trônait sur une table une énorme vieille bible du XVIIe, — qui avait servi pendant plus de deux siècles aux lectures à haute voix des ancêtres, le soir, avant l'instant de s'agenouiller tous ensemble, avec même leurs domestiques, pour la prière finale de chaque journée.

Cependant elles n'avaient rien d'austère, nos soirées du dimanche, oh! non, mais plutôt de très gai, dans leur naïveté presque enfantine. Quand tout le monde, en sortant de la salle à manger, s'était assis là en cercle, je commençais par gambader au milieu, malgré mes treize ou quatorze ans, joyeux rien que de me sentir si entouré de ces douces protections, et je pensais : « A présent on va jouer, tout le monde ensemble, et à des choses si amusantes! »

S'amuser, oui, dans le sens innocent et puéril du mot; jouer à ces « petits jeux » que les grandes personnes consentaient soi-disant pour mon plaisir et celui de la petite Marguerite, mais qui au fond les amusaient aussi. Et ce fut, cette année-là comme les autres, ma grand'tante Berthe, la doyenne, qui s'y montra la plus brillante; elle triomphait surtout dans le jeu du « chat derrière une porte, » où elle avait des miaulements parfois amoureux, parfois courroucés, en des tonalités toujours impossibles à prévoir, qui me donnaient des fous-rires à en tomber par terre.

Notre vrai chat (monsieur Souris, déjà plusieurs fois nommé) s'en inquiétait lui-même, de ces miaulements de tante Berthe, qui signifiaient peut-être des imprécations terribles ou des propos inconvenants à force d'être tendres; il dressait l'oreille et la regardait, avec un air de se demander : « Quoi? Quoi?... Mais qu'est-ce qu'elle dit, celle-là, qu'est-ce qui lui prend? »

Au milieu du cercle que formaient les fauteuils et les robes

à crinoline, ce monsieur Souris, dit « la Suprématie, » dormait tout près du feu, en pleine confiance, très allongé, pattes et queue étirées en leur plus grande longueur, à la façon des chats très heureux. De temps en temps je me baissais vers lui pour une caresse, et il avait le réveil très aimable, répondant toujours par un petit « trr! trr! » qui voulait dire : « Oh! c'est toi!... Mon Dieu, quel bonheur d'être au monde, n'est-ce pas? et de vivre dans une maison pareille! » A quoi je répondais, mentalement bien entendu : « Je ne saurais le contester, mon cher Souris; mais tout de même il y a les revers de la médaille; ainsi, tel que tu me vois, je vais être obligé de me lever demain matin avant le jour, à cause d'une horreur de version grecque qui n'a pas encore voulu sortir! » Pour attester son dédain du grec, il se roulait alors avec des tortillements de serpent, les quatre pattes en l'air, étalant sur le beau rouge moelleux du tapis son petit ventre à pelage d'hermine, léché toujours avec tant de soin, qui était ce qu'il avait de plus réussi dans sa personne plutôt disgraciée, — et en général, pour oublier les malheurs qui m'attendaient à l'aube prochaine, je me roulais, moi aussi, à ses côtés. « Oh! — disait tante Berthe en feignant l'indignation, — mais ce sont des manières de bourricots dans les prés! »

J'ai déjà beaucoup parlé de ma grand'tante Berthe (1) et de ma tante Claire (2). Mais, dans ce livre, qui sera comme une sorte de longue épitaphe sur des tombes très vénérées, j'en ai jusqu'à présent omis deux autres, et cela me semble un manquement à leur mémoire, puisqu'elles m'avaient tant chéri.

D'abord tante Corinne, celle qui avait imaginé de m'apporter une distraction bien inédite en me faisant faire de la photographie, chose encore toute nouvelle à cette époque. La plupart de ces épreuves, bien maladroites, existent du reste encore et m'éternisent un peu des reflets de chers visages Tante Corinne, quelle figure candide et jolie elle avait, sous ses papillotes d'un gris clair d'argent, toujours si correctement roulées! Et combien elle était inaltérablement aimable, dans son effacement voulu! Jadis, pour obéir à un mari qui avait fait d'elle une martyre, elle s'était exilée au loin, n'osant plus donner signe de vie, et j'ignorais presque son nom, quand un

(1) De son vrai nom, que je regrette à présent d'avoir changé : tante Lalie.
(2) De son vrai nom : tante Clarisse.

beau jour, vers mes dix ans, devenue veuve, ruinée et seule, elle nous tomba du ciel, — pauvre épave qui se réfugiait près de nous et que j'aimai aussitôt, comme si je l'avais toujours connue. Par crainte d'être une charge, elle avait absolument voulu tenir des écritures dans une maison de commerce, ce qui l'obligeait chaque jour à quitter la maison de bonne heure. Comme je subissais la même obligation matinale à cause du collège, je ne manquais jamais d'aller aussitôt levé gratter du bout des ongles à la porte de sa chambre, ce à quoi elle répondait par un « oui » tendrement affectueux. Or, ce petit grattement de chat était, disait-elle, ce qui l'aidait le plus à supporter les aubes grises de l'hiver, et même ce qui lui devenait le plus cher dans la vie.

Ensuite, il y avait tante Eugénie, notre voisine, la mère de Lucette et la dame de la Limoise, qui ne m'était nullement parente, mais qui faisait partie, elle aussi, du cénacle des anxieuses tendresses groupées autour de moi.

En ce temps-là, on jugeait non sans raison que les femmes âgées gagnent à ne pas se montrer nu-tête; or, ma sœur à part, aucune des figures chéries qui m'entouraient n'était jeune, hélas! Toutes étaient donc coiffées de bonnets de dentelle, avec des coques de ruban ou des fleurs, et ne montraient de leurs cheveux que des papillotes posées sur les tempes et lissées si bien qu'elles semblaient vernies. Quant à ma sœur, dont l'image de jeunesse reste si nettement gravée dans mon souvenir, elle portait deux nattes qui lui descendaient sur les oreilles, et le nœud de ses cheveux, trop compliqué comme l'exigeait la mode alors, était arrangé cependant avec la grâce qu'elle mettait à toutes choses. Les robes, pour ces petites soirées-là, étaient rigoureusement montantes, il va sans dire, et, sous l'effort des crinolines, elles m'amusaient beaucoup en s'enflant soudain comme des ballons dès que les personnes s'asseyaient.

Outre les jeux, il y avait la partie musicale dont j'étais un des premiers sujets avec mon professeur de piano et le violoncelliste qui me donnait des leçons d'accompagnement. Mais chaque fois que je repense à ces modestes et touchantes soirée-de jadis, je réentends la voix très pure de ma sœur chantant, d'une façon naïve peut-être, ces vers magnifiquement sinistres : « Dans la nuit éternelle emportés sans retour, Ne pourrons

nous jamais sur l'Océan des âges, Jeter l'ancre un seul jour? » C'est que ce « Lac, » musique de Niedermeyer, se maintint pendant deux saisons le morceau qui lui fut le plus redemandé par les douces auditrices en papillotes, restées sentimentales à la manière honnête de leur temps; — tellement redemandé que Lucette, avant sa fuite pour la Guyane, avait défini nos soirées, avec sa petite ironie impayable, par cette formule lapidaire : « Le lac, le thé, les tartines. » Pauvre lac, aujourd'hui bien rococo, mais qui n'était pas sans beauté! Oserai-je dire ici que Lamartine m'était déjà antipathique, dès le collège, par sa poserie et son grand profil pompeux; cependant le début incontestablement splendide de ce poème, que je m'étais presque lassé d'accompagner si souvent au piano, avait peut-être amené en moi le premier éveil de mes terreurs en présence de notre course au néant...

A neuf heures et demie, on apportait le thé, — et c'était toujours à ce moment-là que nous arrivait, de la rue silencieuse et déserte, la pauvre voix cassée qui chantait, sur un air si mélancolique : « Gâteaux, gâteaux, mes bons gâteaux tout chauds! » La bonne vieille marchande, entendue ainsi toute mon enfance, passait toujours avec sa même régularité presque inquiétante, presque fatale dirai-je, comme ces coucous qui, pour chanter nos heures fugitives, sortent automatiquement des vieilles pendules.

Il faisait son entrée, le thé, sur le toujours même immense plateau rouge, qui datait de l'Empire; quant aux fameuses tartines, les assiettes en vieux Chine dans lesquelles on les servait tous les dimanches venaient de notre maison de *l'île*, apportées depuis deux siècles par des ascendants inconnus dont les aventures de jadis dans les mers jaunes avaient de tout temps beaucoup surexcité mon imagination.

Sur la fin de la soirée, nous ne tenions plus en place, la petite Marguerite et moi, pris d'un impérieux besoin de mouvement, de galopade à toutes jambes, de course éperdue n'importe où. Nous n'osions plus, nous trouvant trop grands, nous échapper du salon comme les années précédentes pour faire tapage dans la salle à manger, en poursuites folles autour de la table ronde; mais tous les soirs, lorsque nos voisins les D... nous quittaient, emmenant la petite fille, et qu'on allait les conduire jusqu'à la porte, oh! combien l'air froid du

dehors était tentant, et aussi la rue, la longue rue droite, toute silencieuse, toute vide, toute noire entre ses modestes maisons fermées, et où personne ne passait! Alors, chaque fois c'était irrésistible, cette petite Marguerite et moi nous n'étions plus que deux jeunes bêtes captives dont la cage se serait ouverte, nous nous élancions sans but, sans raison, brûlant les pavés, jusqu'à perdre haleine, pour une randonnée délicieuse de trois ou quatre minutes qui nous retrempait de vie...

A mon retour au salon, où je rentrais la poitrine voluptueusement dilatée par l'air vif et parfois glacial, c'était par contraste l'heure très recueillie où mon père ouvrait la grosse bible du XVIIe; il en lisait un court passage, après quoi nous tombions tous à genoux pour la prière finale de la journée.

Dès qu'on s'était relevé, nos bonnes de l'île d'Oléron, qui étaient venues elles aussi se prosterner parmi nous, se hâtaient d'apporter un monumental étouffoir de cuivre rouge, datant des ancêtres, et où généralement mon père tenait à plonger lui-même les bûches encore enflammées : c'était la minute de la retraite sans rémission ; j'embrassais tendrement tout le monde et m'en allais dormir...

Personne, hélas! non, personne ne me reste plus de ce temps heureux, qui lui-même s'efface de ma mémoire, trop encombrée aujourd'hui par les plus éclatantes images de cette terre. Ce fut sans doute un des malheurs de ma vie d'avoir été beaucoup plus jeune que tous les êtres qui m'aimaient et que j'aimais, d'avoir surgi parmi eux comme une sorte de petit Benjamin tardif sur lequel devaient converger fatalement trop de tendresses, — et puis d'être laissé si affreusement seul pour les suprêmes étapes de la route!

IV

Dès le commencement de décembre, ma sœur et moi nous avions, comme jadis, placardé dans la salle à manger des petites affiches exposant nos desiderata pour les étrennes, et cette année-là fut, hélas! la dernière des dernières où nous fîmes encore la fête du premier de l'an et le réveillon de minuit, malgré l'absence de Lucette qui jusqu'alors en avait été l'âme, la gaieté et la fine drôlerie. Parmi tant de choses

qui me furent données ce 1er janvier 1864, il y eut de très beaux livres de voyages illustrés, et c'était l'époque où les images commençaient d'être vraiment artistiques ; les palmiers qui y figuraient, au lieu d'être conventionnels comme dans les livres précédents, avaient été dessinés d'après nature. Des palmiers, il y en avait aussi de photographiés, dans les épreuves transparentes que je reçus pour mon stéréoscope, et ce fut pour moi une révélation soudaine et précise de cette flore tropicale qui jusque-là m'appelait confusément. Oh ! voir des palmiers ! Je rêvais cela, comme naguère, avant mes voyages chez l'oncle du Midi, j'avais rêvé de voir des montagnes. Le palmier d'appartement, qui de nos jours encombre même les loges des concierges, n'était pas venu jusqu'à notre province, et surtout on n'avait pas encore acclimaté, dans notre Sud-Ouest attiédi par les continuels courants du golfe des Antilles, le palmier chamœrops, qui y croît maintenant partout. Oh ! si on avait pu me donner alors une vision anticipée de notre cour de Rochefort, telle qu'elle est aujourd'hui, — avec ses chamœrops de pleine terre, hauts comme de vrais arbres, apportant leur note si nouvelle et si étrange auprès de mon cher petit bassin inchangeable, — j'aurais cru qu'un heureux cataclysme avait déplacé l'axe du monde.

Pour me troubler davantage, des lettres m'arrivaient des *colonies*, des lettres très longues et détaillées tout comme à un grand garçon. C'était Lucette qui me parlait des forêts vierges de la Guyane ; c'était mon frère, qui me contait des promenades à dos d'éléphant, ou des chasses aux oiseaux merveilleux parmi les végétations folles de l'Indo-Chine...

Je le sentais aussi très préoccupé de mon avenir, ce frère toujours si lointain, mais qui m'aimait tant, et ses idées là-dessus me paraissaient plus pratiques que celles de mon père, parce qu'elles étaient plus modernes.

« Il faut pourtant que je te parle un peu de tes études, m'écrivait-il cet hiver-là (1). Dis-moi bien dans ta prochaine lettre, mon bijou chéri *(sic)*, les choses pour lesquelles tu te sens le plus de dispositions. Moi, je tiens toujours pour les mathématiques, tu sais ; c'est à cela que je voudrais surtout te voir mordre ; le latin et surtout le grec, n'y consacre pas trop

(1) La lettre où je lui parlais, à lui le premier, de mes projets de marine, avait dû se croiser avec celle-ci.

de temps. Fais aussi tes efforts pour contenter tes professeurs de dessin et de musique ; tu verras combien ces deux talents te seront agréables plus tard Quant à l'histoire naturelle, je suis heureux que tu t'y intéresses; tu ne te doutes pas de tout ce que je te rapporterai de joli pour ton musée. »

Venait ensuite ce conseil, qui m'avait frappé singulièrement, donné par ce frère dont je n'étais pas sans avoir soupçonné la vie romanesque, passionnée, manquant un peu de sagesse :

« Cher enfant, continue toujours d'être sage, aimable et *pieux; tu ne saurais te persuader combien d'amers regrets tu t'épargneras ainsi...* »

V

Ce quatorzième hiver de ma vie passa, en se traînant un peu, mais enfin il passa. Les premières timides fleurs reparurent aux branches qui avaient semblé mortes, et, le 21 mars, j'allumai, au fond de la cour, mon petit feu de joie traditionnel pour fêter le printemps. L'événement capital en perspective était le mariage de ma sœur avec notre cousin du Midi, fixé aux premiers jours de l'été; je ne cessais d'y penser; certes, je me disais que ce serait très amusant, cette cérémonie, mais combien les lendemains seraient sinistres, car cette grande sœur tant aimée nous quitterait après, et je ne me résignais pas à son départ définitif de la maison, où elle incarnait la vie, le charme et la jeunesse.

Ce printemps donc, le dernier où nous devions la posséder tout à fait, je passai beaucoup de temps auprès d'elle, dans *son atelier* dont je n'ai guère parlé jusqu'ici, bien qu'il ait été un de mes lieux d'élection depuis mon enfance. Son atelier, mon père l'avait fait construire pour elle quelques années plus tôt, jugeant avec raison qu'elle avait assez de talent comme peintre pour trouver là sa voie dans l'avenir, au cas où elle ne se marierait pas. C'était une très grande pièce, haute de plafond, qui donnait par de larges baies sur notre cour et sur les jardins du voisinage. Aux murailles, peintes couleur bronze, étaient accrochées en rang toutes ses *études* de l'atelier Léon Cognet, et quelques copies vraiment remarquables qu'elle avait faites au Louvre; il y avait aussi sur les étagères des plâtres, des

bustes, des moulages de figures antiques. Là, souvent, au milieu d'une petite cour d'amies, d'élèves, de modestes admirateurs et admiratrices, elle trônait avec la plus spirituelle bonne grâce, ne quittant pas sa palette ni son long *bâton* mince, qu'elle tenait d'une façon très élégante dans sa main toute petite. (On était encore à l'époque du « bâton » qu'avaient pratiqué tous les peintres d'autrefois pour s'appuyer le poignet; on ignorait ces *taches* de couleur, boueuses, informes, par lesquelles aujourd'hui on arrive beaucoup plus facilement et plus vite à des semblants d'effets; la peinture était restée honnête, dans le sens attribué par Ingres à un tel mot; c'est pourquoi le bâton semblait toujours nécessaire, pour donner au coup de pinceau sa décision et sa netteté.)

Une des visions d'elle dans son atelier, qui est restée le plus ineffaçable de mon souvenir, date de cette année-là et d'un beau matin de mai, le premier matin où nous était arrivée tout à coup la grande chaleur lumineuse de l'été avec un délirant concert d'hirondelles. Dans cet atelier, je l'attendais en compagnie de notre professeur d'anglais, — car nous prenions ces leçons-là ensemble (d'après la méthode Robertson, en paraphrasant la toujours même histoire d'un certain sultan Mahmoud et de son grand vizir). Elle entra, dans un rayon de soleil, ayant à la main son long bâton qu'elle tenait comme une canne du XVIIIe siècle, et vêtue d'un peignoir genre créole que je ne lui avais encore jamais vu, blanc à grands dessins jaune d'or, pli Wateau, crinoline et quantité de volants. De son regard si fin, souvent un peu moqueur et si drôle, elle nous interrogea tout de suite sur l'effet produit, ayant l'air de nous dire : « Je suis tout de même un peu cocasse, n'est-ce pas, dans mes falbalas de deux sous? » Le fait est que ce costume sensationnel avait été tout simplement taillé dans une vieille cotonnade hindoue dénichée au fond des coffres du grenier. — Mais, au contraire, nous la trouvions charmante, elle nous semblait personnifier l'été, qui justement nous arrivait en même temps qu'elle, et son apparition de ce jour me confirma une fois de plus dans le sentiment qu'elle était une créature à part, que parmi les jeunes filles de notre monde aucune n'aurait jamais son aisance ni sa grâce. Ce qui contribuait sans doute à la distinguer des autres, comme allure générale, c'est qu'elle avait voyagé de très bonne heure, du moins pour son

époque ; elle avait fait des séjours à Paris, et aussi des séjours en Alsace, chez le pasteur de Mulhouse, ami intime de notre famille, d'où elle s'échappait parfois avec des amies protestantes pour visiter les lacs de Suisse, ou pousser une pointe en Allemagne. Elle avait beaucoup étudié et elle écrivait d'une façon délicieuse, avec un esprit étincelant; mon père, très lettré lui-même et poète à ses heures, en était fier, tandis qu'il s'affligeait de me voir toujours irrémédiablement dernier en composition française. Pendant ses absences, qui duraient jusqu'à deux ou trois mois, elle m'écrivait de longues lettres qui me charmaient, surtout ses descriptions du lac de Lucerne dont je me souviens encore. Elle m'adorait et je l'admirais sans réserves, ce qui lui donnait sur mon imagination d'enfant un ascendant suprême. Elle voyait tout, ou elle devinait tout, et, dans ma petite enfance, elle m'avait persuadé sans peine qu'elle était un peu sorcière. Elle a été une des influences qui ont le plus contribué à m'éloigner, jusque dans les moindres détails de la vie, je ne dirai pas de tout ce qui était vulgaire, mais même de ce qui était inélégant.

VI

Je me souviens de ce beau soir d'été où elle me fit appeler pour assister à la répétition générale de sa toilette de mariée. Dans sa chambre, que les jasmins de nos murs emplissaient de la plus suave odeur, je la trouvai assise devant une glace et ajustant sa couronne, tandis que son voile, étendu sur les fauteuils bleus, faisait près d'elle comme un nuage. C'était l'époque où les crinolines, les cages d'acier avaient pris leurs proportions les plus extravagantes, et il me sembla qu'elle émergeait d'une véritable montgolfière de soie blanche. La fenêtre était grande ouverte, on entendait les martinets passer et repasser dans le ciel avec leurs cris de joie, et les mille petites cassolettes des jasmins nous envoyaient un fol excès de parfum.

Étant entré le même soir dans la chambre de ma mère, j'avisai sur une chaise un grand carton de modiste que je ne connaissais pas : « Je parie, maman, dis-je, que c'est ton chapeau pour le mariage ? — Tout juste, mon petit! — Oh! bonne mère, fais-le-moi voir! » Ma mère dépensait sans doute très

peu d'argent pour sa toilette, cependant son goût était si sûr, que tout ce qu'elle avait, même les choses les plus simples, charmait toujours. Je ne lui avais jamais connu que de jolis chapeaux, mais je restai en extase devant celui-ci qui me parut une merveilleuse trouvaille de couleurs. Il avait, bien entendu, la forme disgracieuse qui sévissait cette année-là, avec une « *passe* » très haute et un long « *bavolet;* » mais il était en crêpe vert, d'un délicieux vert céladon très pâle, orné de paquets de roses saumon voilées d'une imperceptible gaze blanche et d'où s'échappaient des plumes, du même vert adorable que le chapeau lui-même... Naturellement j'exigeai qu'elle l'essayât, et je crois que je n'avais encore jamais vu ma bien-aimée maman aussi jolie que là-dessous, avec ses beaux yeux si fins, son visage régulier sans une ride, ses boucles presque sans un fil d'argent. Ce fut d'ailleurs la dernière image de ma mère vraiment jeune qui resta fixée dans ma mémoire.

VII

La dernière semaine avant le mariage de ma sœur avait amené chez nous une agitation très gaie. Des domestiques qui nous avaient quittés naguère pour se marier et s'établir dans « l'île, » s'étaient fait une joie de revenir, pour aider à toutes choses, et le soir, à la cuisine, on ne manquait jamais de danser un *bal de Saintonge* (une vieille danse du pays qui, en Oléron surtout, s'était conservée). Dès que je me rappelais que ma sœur était sur le point de déserter la maison, je me sentais le cœur serré affreusement, mais quand même, j'allais danser moi aussi, bien entendu, avec ce brave monde, et chanter le vieux refrain qui nous faisait sauter tous en rond : « Ah! Ah! à la « pêche aux moules, Je ne veux plus y aller, maman, Les « garçons de Marennes *m'avant* pris mon panier, maman! »

Quand vint le grand jour, ma sœur voulut m'avoir à côté d'elle dans sa voiture, et à côté d'elle aussi au cortège, la tenant par la main. J'étais bien un peu âgé pour figurer ainsi en petit garçon, mais le public nous savait si inséparables l'un de l'autre, que cela parut tout naturel. Frisé ce jour-là avec art, j'avais une veste très ouverte sur un gilet de satin blanc, et des gants « beurre frais, » la teinte à la mode. Sur notre passage,

je recueillis quelques compliments : « Ah! il est gentil! » et j'y fus très sensible, car, à cette époque déjà, mon physique me déplaisait et j'aurais aimé le changer, — ce à quoi je me suis efforcé plus tard avec un enfantillage persistant. Non, je ne me plaisais pas, je n'étais pas du tout « mon type. »

Un vieux usage de notre province voulait que l'on brûlât tous les balais en feu de joie le jour du mariage de la fille de la maison. Après le dîner donc, — car en ce temps-là un dîner de noces était obligatoire, — les domestiques allumèrent au fond de la cour ce feu traditionnel, puis se mirent à danser des rondes autour, et naturellement ce fut irrésistible, la petite Jeanne, la petite Marguerite et moi, nous nous échappâmes du salon pour entrer dans la ronde, en chantant nous aussi à tue-tête le bal de Saintonge.

« Ah! Ah! à la pêche aux moules... » J'étais follement gai, avec de temps en temps une envie soudaine de pleurer à l'idée que ma sœur s'en irait demain; je me sentais très tendre aussi, avec une tendance à me jeter au cou de tout le monde, et voici que, sans m'en apercevoir, je changeais les paroles classiques de la danse : « Ah! Ah! à la pêche aux moules, Sœur va nous « quitter, maman! Les garçons de Marennes, Sœur va nous quitter! » A vrai dire, j'avais bu sensiblement trop de champagne, ainsi que mes deux petites camarades, et ce fut la première des trois fois de ma trop longue existence où l'on me vit un peu gris. (La seconde fois, ce fut à New-York, étant déjà aspirant de marine, à un banquet d'une Société de tempérance où quelques convives étaient tombés sous la table. Et la troisième, ce fut il y a une trentaine d'années, à Constantinople, au redoutable palais d'Yeldiz, la nuit où l'on me présenta au chef des Croyants, dans un kiosque féerique, d'où l'on voyait de loin flamber Stamboul dévoré par un immense incendie. Certain champagne rose très doux m'avait trahi, et quelle ne fut pas mon angoisse quand je crus voir une buée se former tout à coup devant mes yeux pour m'embrumer l'image du « Sultan rouge » qui m'indiquait une chaise à ses côtés!)

« Ah! Ah! à la pêche aux moules... » Plusieurs émissaires nous avaient été délégués, à nous les trois petits qui sautions si bien autour de la flamme, pour nous conjurer de rentrer au salon; mais nous ne voulions rien savoir. Il fallut que la mariée en personne vînt nous prendre par les sentiments pour nous

ramener. Elle y gagna d'être contrainte par sa vieille bonne à danser elle-même un tour de Pêche aux moules, ce à quoi du reste elle se prêta avec la meilleure grâce du monde, en relevant sa traine blanche.

Après qu'elle nous eut époussetés, repeignés, bassiné le front avec de l'eau fraîche, elle se risqua à nous présenter à l'assistance, qui me réclamait pour m'entendre au piano. Ne me sentant pas encore tout à fait d'aplomb, je choisis dans mon répertoire un morceau banal et facile, que je jugeais comme très au-dessous de moi : des variations sur la romance de la *Violette*. Oh! surprise, je jouai avec un brio tout à fait anormal, mais sans faire de fausse note, et il y eut surtout un certain finale « Alla militare » qui me valut un triomphe.

Un peu plus tard, dans la soirée, me sentant calmé, je choisis comme morceau de rappel un Nocturne de Chopin, où je mis toute ma petite âme d'enfant, mais qui n'obtint qu'un succès d'estime. Seules, la mère de Lucette et ma bien-aimée maman à moi, — qui avaient ce soir-là beaucoup de roses dans les dentelles de leurs bonnets, — s'en montrèrent émues : « C'est que tu as vraiment bien joué ça, petit! » me dit l'une d'elles. « Ce n'est pourtant guère de la musique de son âge, » répondit ma mère, en me couvrant d'un regard de mélancolique inquiétude que je revois encore...

VIII

Par une erreur de chronologie, dans le *Roman d'un enfant*, j'ai dit n'être plus revenu passer mes vacances chez l'oncle du Midi depuis l'année où, sous le berceau de treille muscat, au milieu du bourdonnement des guêpes de septembre, j'avais pris ma ferme résolution de me faire marin. Mais si; l'année du mariage de ma sœur, je revins encore dans la vieille petite ville aux remparts gothiques en pierres rouges et aux portes ogivales. Le lendemain de la cérémonie, je partis avec les nouveaux mariés, et ce qui fut cette fois la grande nouveauté de la route, c'est que nous emmenions maman avec nous, ma maman chérie, — qui était la seule personne de notre famille n'ayant jamais quitté notre province aux grands horizons plats et qui rêvait, comme moi naguère, de voir enfin des montagnes.

Je me rappelle à peine l'arrivée là-bas, dans la maison Louis XIII, à la nuit close; mais je retrouve si bien le lever du jour, dans cette chambrette que j'avais déjà occupée pendant trois ou quatre étés! Les bruits dont je m'étais longuement déshabitué m'éveillèrent de bon matin, le jacassement des poules et des canards dans la rue, et surtout pour me donner plus vite la notion précise du lieu, les coups rythmés du métier de Tanou, le tisserand du voisinage, qui travaillait là, comme une sorte d'araignée éternelle, ne cessant jamais d'allonger ses rudes toiles de chanvre. (C'était encore le temps des humbles petits métiers locaux, que le « progrès » a partout remplacés, de nos jours, par l'enfer des usines.)

Les autres années, la joie de mon premier réveil dans cette chambre était de me sentir enfin arrivé dans le pays où mes libres vacances allaient commencer sous le beau ciel bleu. Mais cette fois non, la joie, la vraie joie fut de me dire : « Est-ce vraiment possible? Maman aussi est venue, maman est là! Et je vais pouvoir lui montrer la réalité de ce qu'elle n'a jamais vu, les vallées, les montagnes, l'emmener avec moi partout!... »

En effet, pendant cette saison qui fut radieuse, j'abandonnai beaucoup mes compagnons habituels, la bande des petits Peyral et celle des petits paysans ahuris et dociles, pour me promener avec maman, mais rien que nous deux en partie fine, et je la conduisis, par les sentiers de chèvres qui m'étaient familiers, dans les fourrés épais bordant les rivières ou sur les sommets d'où sa vue ravie dominait les profonds lointains; rien ne me charmait comme de lui faire ainsi, à elle toute seule, les honneurs de tout mon domaine d'imaginaire aventurier. Et ces vacances-là furent, je crois, les plus adorables de ma vie...

Mais, le mois de septembre fini, quand il fallut nous remettre en route tous les deux pour Rochefort, abandonnant ma sœur dans sa résidence nouvelle, mon cœur se déchira affreusement. Je n'avais pas réfléchi que cela surviendrait si vite, que ce serait si définitif et si douloureux : donc, c'en était fait, elle n'habiterait plus sa chambre bleue ni son atelier, nous ne la reverrions plus que de temps à autre en visite, elle ne serait plus *quelqu'un de chez nous*.

IX

A peine de retour à Rochefort, il me fallut, bien entendu, subir la catastrophe prévue d'être remis au collège, et cette rentrée des classes fut pour moi la plus lugubre de toutes. Pour comble, je tombais sous la férule d'un certain « Caïman Vert, » — que d'autres dénommaient aussi la « Guenon de Madagascar, » — un vieillard impitoyable, qui entreprit, sans succès du reste, à coups de devoirs et de pensums, de m'initier au beau langage et à toutes les fleurs de la rhétorique française. Car c'était en Rhétorique que j'entrais, bien que je n'eusse guère les allures ni la mentalité d'un rhétoricien; vainement mon frère, qui approuvait mes projets subversifs, demandait-il dans ses lettres venues de si loin, que l'on me fît passer dans les classes de science, mon pauvre cher père, un peu vieux jeu, tenait à me faire finir d'abord mes « humanités.. »

Les mélancolies de ce quatorzième automne de ma petite existence commencèrent tout de suite de me pénétrer avec une acuité cruelle. Les premiers matins froids, les tombées hâtives des nuits, tout cela que j'avais oublié et qui allait recommencer, me trouvait sans résignation et sans courage. Les ramoneurs savoyards étaient aussi revenus, les mêmes sans doute que les années précédentes, car je reconnaissais leurs voix tristes, et, quand ils passaient sous les fenêtres de ma chambre pendant que je faisais mes devoirs, leur chanson comme une longue plainte : « A ramoner la cheminée, du haut en ba-a-as! » me donnait envie de pleurer. Je percevais par tous mes sens l'approche de cet hiver au collège, qui me faisait l'effet d'un supplice à terminaison infiniment lointaine. Elles semblent du reste très longues à tous les enfants, nos saisons terrestres, quand au contraire, vers le déclin de la vie, elles paraissent si courtes à ceux qui n'en ont plus que très peu en perspective avant la mort.

Et puis vraiment ce Caïman Vert (que d'aucuns préféraient dénommer la Guenon de Madagascar) avait accompli le tour de force de me faire regretter le Grand Singe; pédant et pompeux, il m'était plus exécrable encore; oh! son cours, ses dissertations, ses *fleurs de style*, ses *périodes*, ce que tout cela me

portait sur les nerfs! Et peu à peu, avec mon air de n'y pas toucher, je devenais, sous son règne, le plus redoutable des mauvais gamins de rhétorique. J'excellais à introduire subrepticement dans le poële, les jours de grand froid, des morceaux de gomme élastique, dont la combustion sentait tellement mauvais qu'il fallait se hâter d'ouvrir portes et fenêtres; alors le Caïman Vert, sujet au coryza, avait des éternuements en séries qui ne finissaient plus, ce qui mettait toute la classe dans une joie délirante. Et je n'avais pas mon pareil pour lancer au plafond des boulettes de papier mâché, auxquelles pendaient par un fil des petits morceaux de papier vert découpés en forme de caïman. Je trouvais ça bête, vulgaire et malpropre, les boulettes de papier surtout, mais j'en subissais la tentation irrésistible, et puis, pour tout dire, cela me donnait parmi mes camarades une sympathique popularité que je n'avais encore jamais connue.

Un jour, je cédai même à la tentation d'être ouvertement agressif. On venait d'expliquer je ne sais quel passage de je ne sais quel auteur grec, où revenait souvent le mot *gunê* (femme), et je demandai la parole, — ce qui se faisait en produisant du bout des doigts un léger bruit de castagnettes et en disant : « M'sieu! M'sieu! » (On avait le droit d'interpeller en classe, mais seulement, bien entendu, sur des questions de style ou de linguistique). I ne m'était jamais arrivé de prendre part à ces tournois d'érudition, aussi le Caïman Vert ne céda-t-il qu'avec étonnement et méfiance.

— M'sieu, dis-je, ça doit être de *gunê*, n'est-ce pas, que vient guenon?

A ces mots, celle (la guenon) de Madagascar ne se tint plus de fureur :

— Vous, répondit-elle, vous me ferez deux cents vers pour demain matin!

Et toute la classe avait éclaté d'un rire bruyant, tandis que je baissais les yeux en m'efforçant de prendre un petit air d'innocence pour ne pas aggraver ma situation.

Deux cents vers pour demain matin!... Aïe, aïe, pauvre tante Claire!... Car c'était elle, sans doute, qui les ferait ces deux cents vers-là. Aussitôt rentré à la maison, je montai donc dans sa chambre pour la cajoler un peu et la mettre au travail avant d'aller me promener. Son choix se fixa comme d'habitude

sur la troisième satire de Boileau : « Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère, D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère, etc. » C'était sous l'emprise de cette poésie que sa plume courait le plus vite, car elle la savait par cœur, pour l'avoir déjà maintes fois copiée en pensum.

X

Mon frère, qui était toujours mon conseiller intime et secret, ne semblait pas prendre au tragique mes insuccès en littérature scolaire, et voici, sur son papier mince, jauni par le temps, l'exposé de ses idées là-dessus, tel que je le retrouve dans une de ses lettres de décembre 1864, — mêlé du reste à la description de l'une des pluies torrentielles de là-bas inondant les immenses palmes de son jardin, dans son île basse et baignée d'eau chaude à l'embouchure du Mékong :

« J'y vois à peine pour t'écrire, mon petit frère chéri, tant il fait sombre en ce moment dans ma pauvre case en bambou ; c'est le déluge biblique qui tombe sur notre île de Poulo-Condor. (Cette *case*, comme il l'appelait, je la savais par cœur, tant il me l'avait décrite, avec même des plans à l'appui ; je connaissais aussi bien que lui-même le gîte de Shao, son petit esclave annamite, le gîte de ses chevaux, celui de ses chiens, et le chai où l'on rencontrait toujours des serpents.) Vois-tu, rien chez nous ne ressemble à des orages pareils ; même ceux qui ont le bon esprit de se déchaîner sur la Limoise le jeudi soir, à point pour t'empêcher de rentrer à Rochefort, ne peuvent t'en donner aucune idée ; ce sont des seaux d'eau lancés à tour de bras contre mon toit ; les belles plantes, les belles fleurs de mon jardin sont couchées comme par des coups de cravache ; j'ai autour de ma case des palmes d'au moins cinq mètres de long qui se penchent pour déverser des cascades, et ma chienne Mirette, qui croit à la fin du monde, est venue se blottir toute mouillée entre mes jambes. Je ne te promets pas de te ramener Shao, car il est en train de devenir sacripant ; mais quant à Mirette, celle-là, attends-toi bien à la voir arriver au printemps avec moi, et recommande, je t'en prie, à M. Souris de ne pas lui crever les yeux.

« Je repense à tes places, réitérées et honorables, de 21e sur

22 en narration française, mais je ne m'en inquiète pas trop, pas autant que papa, je l'avoue ; néglige sans crainte les plus belles fleurs de la rhétorique de ton caïman ; écris comme tu penses, aie confiance en tes petits moyens, sois naturel, c'est la meilleure manière de te rapprocher des premières places...

« Maintenant, figure-toi que l'orage est déjà passé ; ici cela ne traîne pas comme en Saintonge, trois ou quatre lambeaux de nuages restent encore là-haut, mais le soleil est revenu aussi torride qu'avant et il fait briller des milliers de perles de cristal sur les feuilles. Si tu pouvais voir comme tout est bien lavé et étincelant ; c'est d'un vert trop vert, que l'on ne connaît pas chez nous ; les fleurs couleur feu d'un certain arbuste tropical qu'on appelle « le Flamboyant » ressemblent à des pièces d'artifice qui éclateraient dans toute cette étonnante verdure, et les grands papillons recommencent déjà à sortir. La bonne sœur de l'hôpital m'a confectionné une papillonnette pour que je puisse t'en attraper.

« Je t'embrasse mille fois sur tes joues bien douces, mon petit frère.

« G... »

XI

Et un hiver de plus s'écoula, pendant lequel je fus sans trêve sous la tyrannie de ce vieux tortionnaire, moitié caïman, moitié guenon, sans doute métis de l'un et de l'autre.

Je ne vivais que dans l'ardent espoir du printemps, qui devait ramener au bercail tous les êtres jeunes, momentanément évadés. Mon frère et Lucette finissaient tous deux leur temps de colonie à peu près à la même époque et devaient nous revenir aux environs du beau mois de mai, et ma sœur avait promis sa visite pour leur retour. Était-ce vraiment possible, que tant de joie allait m'arriver à la fois !... Et je comptais les semaines, presque les heures, dans une impatience toujours croissante.

XII

(Avril 1865).

Vers une heure de l'après-midi, un radieux dimanche d'avril plein de souffles tièdes et de chants d'oiseaux, je rentrais avec

ma mère du service religieux au temple protestant. Suivant la coutume des dimanches d'été où les domestiques ont le droit de sortir, nous nous attendions à ne trouver à la maison que les hirondelles. Cependant, nous aperçûmes dans notre cour, tapissée de fraîches verdures et de fleurs, une petite forme humaine très voilée de deuil, toute noire, courbée et branlante qui semblait hésiter et qui, après avoir fait un pas vers nous, rentra se cacher dans une embrasure. Elle s'approcha enfin, releva son épais voile de crêpe et nous montra la figure de ma grand'tante Victorine, qui habitait le voisinage. Elle avait toujours été vilaine, la pauvre vieille, mais aujourd'hui elle était presque terrible à voir, avec son expression de bête traquée.

« Tiens, vous nous attendiez, ma tante ? lui dit ma mère, déjà presque inquiète. — Oui, ma fille, répondit la vieille Parque. Monte dans ta chambre avec moi, j'ai à te parler. » Ma mère alors eut un sursaut comme si on l'avait poignardée. « Qu'est-ce qu'il y a, demanda-t-elle d'une voix presque dure que je ne lui connaissais pas, qu'est-ce qu'il y a, ma tante ?... *Mon fils est mort?* — Mais je ne t'ai rien dit, ma fille... Je ne t'ai encore rien rien dit, voyons !... Monte avec moi dans ta chambre. »

Ma mère commença de monter comme une blessée, en se tenant des deux mains à la rampe, tandis que je me sauvais, pris d'une sorte de *terreur de savoir*, je me sauvais le plus loin possible, jusqu'au fond de la cour, pour me jeter là, tremblant, sur le banc vert, près de mon cher petit bassin aux pierres moussues. Il faisait adorablement beau et tiède, et les oiseaux, comme si de rien n'était, continuaient de chanter le printemps, dans le doux silence de la maison vide et des jardinets vides alentour. J'avais retrouvé soudain mon âme de petit enfant, et je priais là de toutes mes forces, répétant en moi-même : « Mon Dieu, je t'en supplie, mon Dieu, fais que ce ne soit pas vrai ! Mon Dieu, fais que ce ne soit pas ça ! » Survint ma grand'tante Berthe qui descendait de sa chambre, agitée, le visage contracté. « Est-ce que c'est vrai, tante Berthe ? osai-je tout de même demander. — Eh ! bien oui, mon petit, répondit-elle, en levant les bras, toujours un peu brusque à son ordinaire, eh ! bien oui, que veux-tu, mon pauvre enfant, un malheur est arrivé ! » Sur quoi elle passa son chemin, sans plus

s'arrêter; alors, maintenant que je savais, je partis en courant pour aller retrouver ma mère...

Mais, du bas de l'escalier qui conduisait à sa chambre, j'entendis déjà ses sanglots... Oh! l'entendre pleurer ainsi, elle, je n'avais jamais connu cela ni même imaginé cela, et je ne m'approchai plus qu'à petits pas craintifs; c'était la première fois depuis mon arrivée au monde que le malheur s'abattait sur nous, et j'étais très novice en souffrance.

Ma mère, affaissée dans un fauteuil, avait encore son manteau et son chapeau dont je la vis dénouer les brides avec un geste impatient. Je crois que je jetai un regard de haine à la pauvre vieille Parque innocente qui était assise devant elle, contemplant le mal qu'elle venait de lui faire, et puis je m'assis sur un tabouret à ses pieds, le visage enfoui dans les plis de sa robe, à la manière des tout petits quand ils sont en détresse. Elle, ma mère, avait laissé tomber une main, encore gantée pour la rue, jusqu'à mes cheveux et serrait un peu ma tête contre ses genoux, et moi je ne bougeais pas, je ne pleurais pas, vraiment je n'*avais pas encore fini de comprendre*.

C'est étrange que, à toutes les grandes émotions de ma vie, se sont toujours associés dans ma mémoire de menus objets, d'infimes détails de choses, qui ensuite ne s'en séparent plus. Ainsi la robe que portait ma mère ce jour-là, — et que je ne revis jamais, puisqu'elle prit le deuil jusqu'à la fin de son existence, — je la retrouve aussi nettement que si elle était encore devant moi; c'était une robe que j'avais dénommée sa « robe-musique, » parce que, sur la soie noire du fond, étaient brochés en semis des petits dessins d'une soie verte très brillante qui figuraient absolument des *dièzes;* pendant les longues minutes où mes yeux restèrent fixés de tout près sur ce bas de robe, les petits dièzes verts se sont pour ainsi dire photographiés en moi-même, et je les vois reparaître chaque fois que je repense à cette heure d'épreuve.

Ma grand'mère, mes tantes, qui venaient d'être informées, entrèrent à pas silencieux de fantôme, la figure sillonnée par les larmes, mais n'osant pas parler, et s'assirent en cercle funéraire autour de nous. Le dernier, mon père arriva, portant à la main une enveloppe ouverte et accompagné de mon grand-oncle qui avait été chargé de lui apprendre son malheur. Après que ma mère et lui se furent jetés dans les bras l'un de l'autre,

c'est lui qui rompit le silence; il nous dit que mon frère était mort d'anémie tropicale, à bord du paquebot qui nous le ramenait en France; l'une des lettres contenues dans l'enveloppe déchirée était du prêtre qui l'avait veillé à ses derniers moments, l'autre était l'adieu que mon frère lui-même avait encore eu la force de nous écrire de sa propre main.

Et cet adieu, mon père commença donc de nous le lire :

« Parents chéris, père, mère, frère, sœur, tantes, grand'-mère, vous, toutes mes affections, tout ce que j'aime, recevez mes derniers adieux, mes derniers baisers... »

Mais ici sa voix s'étrangla dans les pleurs, et il se jeta sur un fauteuil, obligé de passer le pauvre papier défraîchi à mon grand-oncle, qui, d'une voix morne, sans inflexions, reprit et continua la phrase commencée :

« ... Mes derniers adieux, mes derniers baisers; en ce moment suprême, il me semble que je vous réunis tous sur mon cœur dans des élans d'ineffable tendresse.

« Grâces à Dieu, au moins puis-je vous écrire, et c'est à ce moment une grande consolation qui compense un peu ce qu'il y a d'affreux à mourir loin de vous.

« Je meurs d'anémie; c'est ma faute, je suis resté un mois de trop à Poulo-Condor; quand je suis arrivé à Saïgon, on a fait ce qu'on a pu; on a pensé que l'air marin allait me remettre, mais c'est trop tard; à présent, c'est cet air qui me tue.

« Je meurs en Dieu, dans la foi et le repentir; mes péchés sont rouges comme le cramoisi, mais il me blanchira; du reste n'a-t-il pas dit : Quiconque croit en moi aura la vie? O Dieu, mon père, oui, je crois en toi, en ton Saint-Esprit, et mes prières ardentes montent vers ton fils afin qu'il intercède pour moi et qu'il m'aide à traverser la sombre vallée de l'ombre de la mort. O Dieu, j'ai péché; mais tu es un père de pardon et d'amour. Aie pitié, Seigneur, reçois-moi comme un de tes enfants, car je crois et quiconque croit sera sauvé.

« O amis chéris, la mort est douce en Dieu; elle se présente à moi sans m'effrayer, je la contemple venir. Car ce n'est point une séparation, ne serons-nous pas tous éternellement réunis?

« Au revoir, mes bien-aimés, à cette patrie d'en haut, à ce séjour des élus... Au revoir, au revoir, c'est une pensée consolante. « Votre « G.

« Ayez bien de la reconnaissance pour l'amiral; il a été paternel pour moi.

« G.

« Tous nos amis, j'y pense bien. »

Je ne crois pas être profanateur en citant cette lettre, maintenant que plus d'un demi-siècle a passé sur le jour d'angoisse où elle fut écrite, sur le jour de deuil où elle nous fut lue. J'en suis du reste seul juge, étant le dernier survivant de ceux à qui elle s'adressait. Il me semble qu'ainsi je la sauve de l'oubli, au moins pour un temps; je préfère que le pauvre petit morceau de papier bleu sur quoi elle fut tracée, et qui risque d'être détruit par quelque accident comme toutes les choses de ce monde, ne soit pas le seul gardien de cet adieu que je trouve admirable et qui peut faire du bien à tant d'âmes inconnues, aux prises avec la mort terrestre. Je me souviens d'ailleurs que ma mère la fit beaucoup lire, en particulier à des prêtres catholiques qui étaient venus lui faire visite de deuil et à qui cette lecture causa une émotion profonde.

C'était aussi un prêtre catholique, aumônier du paquebot l'*Alphée*, qui avait assisté mon frère dans son agonie et qui nous transmit son adieu, en y ajoutant une longue lettre de détails, qui nous fut également lue à haute voix par notre vieil oncle :

« C'est le 10 mars, à trois heures de l'après-midi, deux jours avant notre arrivée à Ceylan, qu'il est mort presque sans souffrir et sans avoir perdu connaissance, si ce n'est aux dernières minutes. Tout en respectant ses croyances protestantes, je l'ai aidé dans ces tristes moments autant que je l'ai pu. Il était plein de courage et de résignation. Il s'était préparé de son mieux, et il me disait qu'à des pensées cruelles avaient succédé des pensées plus sereines. La veille de sa mort, il me faisait lui lire les paroles de rendez-vous céleste que sa mère avait écrites en tête de sa Bible (1)... »

A ce passage, la lecture fut interrompue par un plus grand sanglot de ma pauvre mère, et c'est alors que de chaudes larmes me gagnèrent aussi. Jusque-là, j'avais presque honte de ne pas pleurer...

(1) Chez nous, les protestants, chacun a sa « Bible, » qui contient ensemble l'Ancien et le Nouveau Testament.

Suivaient deux pages de touchantes petites recommandations pour les uns ou les autres, que le bon abbé avait scrupuleusement transcrites, et puis des détails encore, qui rendaient pour nous presque présente cette mort si lointaine, au milieu des eaux chaudes et agitées de la mer équatoriale.

Et, pour finir, ce post-scriptum qui me troubla étrangement :

« Votre cher fils m'a recommandé de vous dire aussi le lieu exact où il aurait été immergé. C'est dans le golfe de Bengale, par 6° 11′ de latitude Nord et 84° 48′ de longitude Est. »

L'immersion ! Je n'avais pas songé d'abord à cette forme de sépulture, à laquelle tant de marins sont destinés !... Oh ! avoir au moins une petite tombe quelque part, près de laquelle il serait possible aux survivants qui vous aimaient de se recueillir et prier ! Sans doute il avait éprouvé le suprême désir de cela, lui-même ; sans doute aussi il lui avait semblé, faute de mieux, qu'il serait peut-être un peu moins perdu pour nous, un peu moins abandonné seul dans l'immensité de la mer, si nous savions *à peu près* dans quels parages des infinis mouvants on l'aurait jeté... Et cependant, qui donc d'entre nous aurait jamais chance de l'entreprendre, ce hasardeux pèlerinage vers le lieu de sa lugubre plongée sans retour !...

. . . . . .

C'est à moi seul que devait échoir ce privilège, quand, vingt ans plus tard, ayant déjà couru tous les océans, je fis ma première apparition dans ce golfe de Bengale que je devais tant sillonner par la suite. L'absurde et folle expédition du Tonkin venait d'être décrétée par l'un des plus néfastes de nos gouvernants ; on envoyait là-bas, pour un but stérile, des milliers d'enfants de France qui ne devaient jamais revenir. Lieutenant de vaisseau à bord d'un de nos cuirassés d'escadre, j'allais prendre part au bombardement de Hué en Annam, et, — comme il n'y a guère sur les eaux qu'un certain nombre de routes que les navires suivent à peu près toujours, bien qu'elles ne soient point jalonnées, — celle que nous suivions devait, certaine nuit, vers trois heures du matin, nous faire passer par le point où l'*Alphée* avait jadis laissé tomber mon frère.

Ce n'était pas moi qui étais de service cette nuit-là, mais un de mes camarades (aujourd'hui amiral), que j'avais chargé de me faire prévenir une heure à l'avance.

Vers deux heures, éveillé donc par un timonier suivant la consigne, quand je sortis de ma chambre étouffante pour monter sur la passerelle, il me sembla que nous naviguions dans un merveilleux feu de Bengale d'une couleur pâle d'aigue-marine; depuis que je m'étais endormi, la mer, en surprise, s'était illuminée de ses plus belles phosphorescences équatoriales, tellement que les étoiles en étaient pâlies; une même lueur tristement douce, qui ne se définissait pas, émanait de toutes choses pour se diffuser partout; on était dans une sorte de buée éclairante, et l'horizon n'avait plus de contours. Rien que tranquillité et silence, on entendait à peine tourner l'hélice, qui faisait l'effet d'amortir son bruit dans de l'huile. Mais, des deux côtés du navire, on voyait passer sous l'eau chaude comme de continuelles fusées de phosphore, — et c'étaient les sillages de gros poissons très rapides, requins ou autres mangeurs de morts, ameutés autour de nous dans l'espoir de quelque proie... Oh! dans ces mêmes parages, au retour des paquebots ramenant les pauvres anémiés de l'Indo-Chine, qui dira combien on leur en a jeté en pâture, de ces chers morts, sacrifiés par la folie criminelle des politiciens colonisateurs...

Sur la passerelle du grand cuirassé noir, qui glissait cette nuit-là comme un fantôme de léviathan au milieu d'un lac imaginaire, nous étions, mon camarade et moi, particulièrement attentifs à la route suivie, que le commandant du reste nous avait autorisés à faire dévier quelque peu, s'il en était besoin pour mon pèlerinage; à toute minute nous marquions le point sur la carte, et c'est vers trois heures du matin en effet que nous passâmes, recueillis et sans parler, au croisement des 6°11' de latitude Nord et des 84°48' de longitude Est.

Certes les vingt ans écoulés depuis la mort de mon frère avaient hélas! beaucoup embrumé son souvenir, — et je savais bien d'ailleurs qu'il ne pouvait plus rien rester, ni ici même, ni près d'ici au milieu de l'imprécision de ces eaux lumineuses, ni en dessous aux insondables profondeurs, non, plus rien nulle part de ce petit fétu dans l'abîme, qu'avait été son corps immergé; la moindre parcelle de son enveloppe terrestre, après avoir subi déjà maintes transformations, s'était depuis longtemps évanouie dans les organismes des coraux, des algues, ou de ces bêtes inconnaissables qui hantent l'obscurité du fond des océans. Mais c'est égal, seulement pour être

passé là, j'avais ressenti l'émotion d'un rapprochement avec lui, j'avais retrouvé même tous les détails de notre première journée de deuil, les yeux effarants de la pauvre vieille Parque annonciatrice, les sanglots de ma mère bien-aimée, jusqu'aux petits dièzes de soie verte sur sa robe, — et surtout la grande beauté sereine de l'inoubliable lettre d'adieu.

. . . . . .

Le surlendemain du jour où la vieille Parque en voiles de crêpe nous avait apporté la sinistre nouvelle, ma sœur et son mari, avertis par dépêche, arrivèrent chez nous, et, comme ils attendaient la naissance d'un petit enfant pour le mois de juin, il fut convenu que ma sœur nous serait laissée jusqu'à cette époque, ce qui nous assurait plus de deux mois à la garder. Elle reprit donc sa chambre de jeune fille, la « chambre bleue, » et sa présence rappela nos printemps d'autrefois, sauf que l'on parlait bas, comme dans une demeure mortuaire, et que tous les vêtements étaient noirs. En mon cœur d'enfant, le deuil de mon frère s'assombrissait au lieu de s'éclaircir, à mesure que je repensais à tant de jolis projets faits pour son retour et qui s'étaient évanouis, à mesure que me pénétrait cette inexorable certitude que je ne le reverrais jamais, jamais plus. La place où de préférence j'allais m'isoler pour penser à lui était, au fond de notre cour tapissée de feuillages et de fleurs, le banc vert, auprès du lac en miniature que lui-même avait arrangé pour moi, au moment de son premier grand départ de marin. C'est là que je le revoyais, que je réentendais le mieux sa voix, que je retrouvais l'expression de ses grands beaux yeux, quand il s'amusait à faire le terrassier, à creuser le sol, à assembler autour du trou profond les lourdes pierres rongées par le temps qu'il avait fait venir des bois de la Limoise. Il avait composé les rives de ce petit bassin comme un site romantique, avec des grottes, des pics, des îlots, et cependant cela échappait à la mièvrerie de ces paysages lilliputiens auxquels se complaisent les Japonais dans leurs jardinets. A propos de la grotte principale, je me rappelle qu'il me disait : « Elle n'est pas bien solide, tu sais; j'ai peur qu'elle ne dure pas jusqu'à mon retour d'Océanie. Mais tu la reconstruiras à ton idée, si elle s'écroule. » A l'époque dont je parle, l'époque de sa mort, elle avait environ huit ans d'existence, et les mousses lui donnaient déjà l'air de vétusté des grottes naturelles; c'est du reste ce

printemps-là, pendant mes rêveries en deuil, que j'ai commencé de lui vouer mon culte un peu fétichiste. — Elle a soixante ans aujourd'hui, cette chère petite chose *qui n'était pas solide;* je l'ai tant soignée, tant fait surveiller pendant mes longues absences, qu'elle a résisté aux gelées des hivers aussi bien qu'aux grandes pluies d'orage des étés, et s'est éternisée comme par miracle.

Elle est devenue pour moi une relique sans prix et, si elle s'éboulait, si seulement les dentelures de son petit porche moussu étaient modifiées, il me semblerait qu'un je ne sais quoi d'essentiel se serait déséquilibré dans ma vie...

XIII

Un jour de ce même avril, pendant que j'étais dans ma chambre sur la rue, péniblement occupé à faire un thème grec pour le Caïman vert (*alias*, la Guenon de Madagascar), je vis s'arrêter devant notre porte un grand camion du chemin de fer contenant plusieurs malles et des caisses en « bois des îles, » scellées toutes de larges cachets à la cire rouge. Aussitôt je compris ce que c'était, et, ne tenant plus en place, j'envoyai promener le devoir grec.

Dès que ces bagages de mon frère furent entrés dans notre cour et déposés à l'ombre sous la grande tonnelle de jasmin de la Virginie, toute la famille assemblée là se mit en devoir de pieusement les ouvrir, ce qui fit couler de silencieuses larmes; ses effets, son linge, son uniforme de grande tenue aux dorures encore toutes fraîches, son violon, ses livres... L'émotion de ma mère fut surtout profonde quand elle retrouva sa bible (1), et moi je demandai aussitôt à voir les paroles qu'elle avait inscrites pour lui à la première page et qu'au moment de sa mort il se faisait relire par l'aumônier de l'*Alphée*.

Ces paroles, je veux les citer ici parce qu'elles attestent si bien cette foi calme et sûre qu'avait ma mère bien-aimée, et dont elle a laissé sur mon âme l'empreinte à peu près indélébile :

(1) Les bibles que nous avions tous en ce temps-là étaient une très fine édition portative imprimée à Londres et enfermée dans une enveloppe de cuir noir.

16 octobre 1858.

« *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon père qui est aux Cieux. Mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon père qui est aux Cieux.* (Mathieu X, 32-33.)

« Que ces paroles sorties de la bouche du Sauveur et tracées ici par la main de ta mère te frappent tout particulièrement, mon fils bien-aimé, et fassent sur toi une salutaire impression ! Que ce livre, je t'en supplie, ne soit pas un livre fermé ! Médites-en chaque jour quelques passages pour t'instruire et te fortifier. Oh ! si je pouvais avoir la certitude que tu deviendras un véritable disciple du Christ, combien ma douleur en me séparant de toi perdrait de son amertume, car, mon fils, je demande moins à Dieu de te revoir sur cette terre de péché que de me retrouver avec toi et tous ceux que nous aimons dans les demeures éternelles et bienheureuses promises aux rachetés.

« Ta mère et ton amie,

« NADINE V. ».

Ce petit livre qui avait déjà tant couru le monde, dans son enveloppe de cuir noir, exhalait une saine et discrète senteur d'herbier, qu'il a conservée encore ; avant de le rendre à ma mère, je découvris, entre les pages de papier très fin, une fleur desséchée, une pervenche rose, en tout pareille à celle qu'il m'avait envoyée dans une de ses lettres d'Océanie, me disant qu'elle avait fleuri à la porte de sa maisonnette tahitienne.

On devinait qu'en présidant à la confection de ses malles, au départ de Saïgon, il craignait déjà de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'à nous, car des petits paquets, des coffrets étaient étiquetés de son écriture. Il y avait entr'autres des boîtes sur lesquelles il avait écrit : « Papillons pour J... » et qui contenaient, pour mon musée, des papillons merveilleux.

De ces caisses qui répandaient une odeur exotique, — cette pénétrante odeur de Chine que je devais tant connaître plus tard, — nous retirâmes aussi de précieux bibelots chinois. Mais j'y fis surtout une trouvaille qui m'enchanta : auprès de

son revolver d'ordonnance, un petit revolver américain, très élégant pour l'époque, qui me fut attribué aussitôt, avec son étui et ses cartouches. Cinq minutes après, je l'avais chargé et passé à ma ceinture, où il fut à poste fixe pendant près de deux ans ; je l'emportais même aux classes du Caïman vert, où je le laissais circuler le long des bancs, caché sous nos cahiers, pour être montré à mes camarades, avec recommandation « *de prendre bien garde à la détente qui était trop aisée et dangereuse.* » Et cela rehaussait ma popularité et mon prestige, toujours un peu chancelants.

Je n'ai pas compris comment mes parents, qui par ailleurs veillaient si bien à écarter de moi tout danger, me permettaient d'avoir du matin au soir une arme chargée à ma ceinture. On aurait pu relever de même, dans leur mode d'éducation, d'autres apparentes inconséquences, — qui après tout étaient peut-être au fond la sagesse même. Ainsi mon frère, dans sa crainte qu'on m'élevât trop en petite fille, ayant exigé depuis trois ans qu'on me fît prendre des leçons d'équitation à l'école de dressage, je montais déjà pas mal, et le directeur avait permis à ses gens de m'emmener avec eux sur les routes à la promenade des chevaux. Quelquefois donc, après m'être longuement amusé à mon théâtre de Peau d'âne, seul ou en compagnie de ma petite camarade Jeanne, à faire défiler dans nos décors de rêve nos poupées en miniature vêtues comme des fées ou des sorcières, il m'arrivait de prendre tout à coup ma cravache et d'aller courir les chemins, monté sur quelque bête incomplètement dressée, en compagnie de grands diables de « piqueux » avec qui j'avais fait amitié, mais qui n'avaient vraiment rien du langage ni des manières de l'hôtel de Rambouillet.

Toutefois, ce printemps-là, pour me distraire de ma tristesse, j'avais l'attente de deux événements annoncés pour le commencement de juin : d'abord le retour de Lucette dont le mari finissait bientôt ses deux ans de Guyane, ensuite la naissance de ce petit enfant de ma sœur, qui me semblait destiné à prendre dans ma vie une place considérable, et dont il me tardait follement de connaître la figure.

XIV

Le 11 juin 1865.

Une dépêche de Saint-Nazaire, où venait d'atterrir le paquebot de la Guyane, annonçait le retour de Lucette pour ce soir!...

Il y avait cependant un voile d'anxiété sur la joie de la retrouver : elle était, paraît-il, si anémiée par le climat de là-bas que sa poitrine s'était prise et qu'il avait fallu faire venir un wagon-lit pour nous la ramener. Mais enfin elle était en France, ce ne serait pas pour elle comme pour mon frère, on la reverrait au moins, et, avec l'air de notre pays, on saurait vite la guérir.

Ce jour-là, j'avais passé mon temps chez elle, très excité par les préparatifs pour sa rentrée au foyer, et dans sa chambre j'avais arrangé en gerbes les plus belles roses de juin. Ce qui était singulier, c'est que ses parents semblaient avoir à mon sujet une consigne secrète, car ils inventaient de nouveaux prétextes pour me retenir chaque fois que je faisais mine de m'en aller...

Quand enfin je revins à la maison vers cinq heures, ma mère, que je rencontrai tout d'abord, avait un air de gaieté que je lui voyais pour la première fois depuis notre deuil : « Monte donc chez ta sœur, me dit-elle, voir une petite personne qui vient de nous arriver et désire t'être présentée! » Naturellement je compris tout de suite. Elle avait dit : une petite personne; donc, une petite nièce, justement ce que je désirais le plus, et je montai quatre à quatre, si intrigué par le minois qu'elle pouvait bien avoir!...

Je fus plutôt déçu, je l'avoue, par cette première présentation de la petite créature à laquelle j'avais tant rêvé d'avance et qui maintenant dormait là sous mes yeux dans son berceau, les poings contre le menton, au milieu de mousselines et de dentelles blanches. Non qu'elle fût vilaine, comme tant de bébés naissants, mais je n'avais encore jamais vu d'enfant d'une heure; cette trop petite tête, ces joues rayées d'imperceptibles plis comme des rides, me causaient un semblant d'effroi, — et je m'éclipsai dès qu'elle se mit à crier avec une voix de petit chat en carton... A vrai dire aussi, j'étais tout à l'attente de

Lucette; l'idée que ce soir je la reverrais ne laissait place en moi pour rien d'autre...

Au beau crépuscule tout en or, j'allai au-devant d'elle avec ses parents, et, quand on entendit le train arriver en gare, toujours plus enfant que mon âge, je me mis à courir avec des sauts de joie le long des wagons, cherchant à quelle portière j'apercevrais sa figure si aimée, et sa main qui me ferait signe...

Mais une apparition presque terrible me glaça sur place... Oh! vraiment, c'était Lucette, ce si blême fantôme aux yeux caves, qui sortait du wagon-lit porté par deux hommes et qui, pour nous parler, n'avait plus qu'un filet de voix rauque, à peine perceptible, une voix sortant comme d'une caverne ou d'un cercueil...

Elle me voulut auprès d'elle dans la voiture qui la ramenait à sa maison, et je me souviens qu'au moment où nous entrions en ville, on entendait sonner le couvre-feu; sa mère alors lui demanda, en essayant de sourire : « Tu la reconnais, dis, notre vieille cloche de Rochefort? » Mais elle ne répondit que par un vague signe de tête et je vis, dans la pénombre, briller deux larmes qui descendaient sur ses pauvres joues creuses.

XV

Elle mourut le lendemain matin...

Jusque-là je n'avais vu d'autre morte que ma vieille grand'-mère, encore l'avais-je à peine aperçue, dans l'obscurité d'épais rideaux qui enveloppaient son lit comme il était d'usage en son temps.

Quand j'entrai, effaré et tremblant, dans la chambre de Lucette, elle était déjà bien arrangée, rigide et blanche, au milieu de fleurs. Le jour resplendissait tellement dehors que, malgré les persiennes fermées, il faisait clair dans cette chambre, trop clair pour cette morte; j'eus le sentiment que cette lumière la détaillait trop, que c'était comme une profanation. Elle n'était cependant pas effrayante à voir, oh! loin de là; au contraire, toute contraction, toute ride de souffrance avait disparu de son visage et jamais elle ne m'avait paru aussi jolie.

Les vitres étaient ouvertes, le vent soufflait, il faisait presque frais pour une matinée de juin. Je vis qu'elle n'était vêtue que d'une chemise en fine batiste entr'ouverte sur sa chair d'un

blanc de cire, et, au premier abord, avant d'avoir eu le temps de penser, je me révoltai de cela : quelle imprudence, avec sa poitrine malade! Mais il faudrait la couvrir, à quoi donc pensait-on? Et puis tout aussitôt, bien entendu, je me rappelai que cela ne faisait rien, puisqu'elle était morte, puisqu'elle n'était plus qu'une pauvre chose perdue, sacrifiée, que l'on allait plonger dans l'obscurité d'un caveau scellé pour l'y laisser pourrir avec d'autres cadavres...

Oh! alors l'angoisse cette fois m'étreignit désespérément... Le « ciel » où je retrouverais son âme, certes j'y croyais bien encore; mais ce qui était là sur ce lit, je l'aimais aussi de tout mon cœur; ça aussi, c'était elle; cette bouche si pâle, entr'ouverte sur les dents par une sorte de sourire figé, c'était la même bouche que, toute mon enfance, j'avais connue si rieuse, riant aux éclats à l'unisson avec moi à propos de mille petites choses dont nous nous amusions follement ensemble... Tout cela, sans secours possible, malgré la foi, malgré les prières, allait commencer de devenir effroyable, dans la nuit noire où on le descendrait demain... Pour la première fois, là devant elle, je me sentis vraiment écrasé par la grande horreur de la mort et je me jetai à genoux, accoudé sur un fauteuil, tenant des deux mains ma tête, pleurant à sanglots...

XVI

Une autre épreuve m'était réservée à la maison : il ne fallait pas dire à ma sœur, trop faible encore pour le supporter, que la petite amie qu'elle aimait tendrement et dont le retour lui avait causé tant de joie était morte si près d'elle, et qu'on l'emporterait au cimetière sans qu'il lui soit possible de la revoir. Or, elle m'attendait pour me questionner beaucoup ; force me fut donc d'inventer des réponses, de prendre un air de gaieté quand j'avais envie de pleurer; et c'est là que je fis ma première école de ce que je devais, hélas! plus d'une fois pratiquer par la suite, refouler des larmes, sourire avec la détresse au cœur.

XVII

Il est étrange que cette mort de Lucette ait laissé sur moi une empreinte que rien n'a pu effacer jusqu'à ce jour, mais

une empreinte qui porte spécialement sur mes songes de la nuit. Cela s'estompe un peu depuis que j'approche du déclin de la vie, mais, pendant plusieurs années, je n'ai guère connu de semaine sans qu'un rêve vînt me la montrer encore vivante, — il est vrai, d'une vie incomplète et fragile. Il est presque inchangeable, ce rêve-là; c'est chaque fois à travers une pénombre sinistre que j'arrive à sa maison, où sa mère, après m'avoir fait un signe de mystère et de silence, me conduit à une chambre d'en haut, et, en entrant, je la revois, elle-même, assise dans un fauteuil; elle n'a pas du tout vieilli, bien qu'il y ait déjà si longtemps que je la croyais morte; elle a repris son teint coloré, elle me sourit, mais elle met un doigt sur sa bouche pour m'indiquer qu'il lui est défendu de dire un mot. Toujours et toujours, encadré et accroché au mur au dessus de sa tête, il y a certain pastel représentant un bouquet de pavots, qu'elle avait terminé avant de partir pour la Guyane. Toujours aussi c'est sa mère qui finit par rompre notre silence : « Tu vois, me dit-elle, nous avons trouvé le moyen de la retenir encore auprès de nous, mais il ne faut pas la faire parler; ça la fatiguerait, tu comprends, parce qu'elle n'a plus de poumons, sa poitrine est vide. »

Quelquefois le rêve s'arrête là. D'autres nuits, je m'approche de son fauteuil et m'aperçois avec un désespoir mêlé de grande terreur qu'elle ne remue plus, que même elle se dessèche à vue d'œil et qu'une couche de poussière est déjà sur elle...

PIERRE LOTI.

(A suivre.)

L'ÉGLISE LIBRE
DANS L'EUROPE LIBRE

II [1]

LES NOUVEAUX HORIZONS

Le 8 novembre 1918, trois jours avant l'armistice, Benoît XV écrivait au cardinal Gasparri : « Nous avons donné récemment pour instruction à notre nonce à Vienne de se mettre en rapports amicaux avec les diverses nationalités de l'État austro-hongrois, qui viennent de se constituer en États indépendants. L'Église, société parfaite, qui a pour unique fin la sanctification des hommes de tous les temps et de tous les pays, de même qu'elle s'adapte aux diverses formes de gouvernement, accepte aussi sans aucune difficulté les légitimes variations territoriales et politiques des peuples. » Ce langage répondait aux traditions du passé romain ; il souriait aux promesses de l'avenir européen.

Et, de fait, l'Église romaine, face à face avec les morceaux de la monarchie dualiste, avec l'Allemagne défigurée, avec la Russie bouleversée, peut regarder, confiante, la scène nouvelle offerte à ses destinées. Elle cherchait le monde slave, elle cherchait l'Orient : le germanisme encombrait les deux routes. La voilà maintenant en façade sur l'immensité slave, aux abords de laquelle la Pologne ressuscitée fait pignon ; et ses prêtres, ses fidèles, sont d'actifs ouvriers de la vie publique dans ces

(1) Voyez la *Revue*, du 1er juillet

jeunes États slaves qui désormais libèrent l'accès des Balkans. Elle s'outille pour l'union des Églises, survivance immortelle de la défunte idée de chrétienté; elle voit à côté d'elle, en dehors de son influence, cette idée même s'essayer à revivre, sous le vocable de Société des Nations; elle observe, elle écoute; elle est prête à relier l'avenir et le passé, dès que le présent le permettra. Et tandis que le souvenir de certaines servitudes lui défend de pleurer sur ce qui est mort, elle peut sourire au monde nouveau, qui parfois, sans le savoir, pense comme elle, et, sans le vouloir encore, parle comme elle.

I. — LES EMPIRES DÉCHUS ET LA LIBERTÉ DE L'ÉGLISE

Le cardinal Manning, qui avait emprunté à la plus stricte théologie romaine sa conception de l'autorité et aux mœurs anglo-saxonnes sa conception de la liberté, considérait la dictature spirituelle de l'État, de quelque forme qu'elle se revêtît, comme l'adversaire par excellence du christianisme : Dieu ne s'était pas fait homme pour qu'un César continuât de se faire pontife.

La dernière guerre a été meurtrière pour le *Césaropapisme :* religieusement parlant, c'est lui le grand vaincu. Il s'épanouissait en Autriche dans ce qui restait du vieil appareil joséphiste; il s'affichait en Prusse dans la personne de Guillaume II, évêque souverain de l'évangélisme national; il possédait dans l'Empire des Tsars une organisation perfectionnée. En Autriche, nous l'avons vu, l'Église avait, d'elle-même, commencé lentement de se libérer; en Allemagne et en Russie, elle devait se montrer plus patiente, pour éviter de plus grands malheurs.

De la Vistule au Pacifique, le Tsarisme prétendait à l'hégémonie sur les âmes : « la fidélité au Tsar, écrivait Michelet, c'est en Russie toute l'éducation religieuse (1). » Il semble bien que les grands romanciers du XIXe siècle attribuaient à l'esprit de l'Évangile, dans la formation de l'âme russe, une part plus grande que la vérité historique ne l'eût comporté; et les saturnales de violence où nous voyons sombrer, là-bas, des cœurs qui se réputaient fraternellement aimants, justifient le pessimisme de Joseph de Maistre, observant jadis que « le

(1) Michelet, *Légendes démocratiques du Nord,* édit. Michel Bréal, p. 485 Paris, 1899.

principe chrétien, en Russie, n'avait pu pénétrer la pâte asiatique, parce qu'il y était faible et défiguré (1). » L'Église officielle de l'Empire des Tsars ignorait en effet, de par son essence même, cette distinction des deux pouvoirs, religieux et civil, qui fut l'apport du Christ, et qui changea la face du monde et l'intimité des âmes. Le christianisme s'appauvrissait ainsi d'une grande part de sa vertu ; et, pour la lui rendre, l'Église romaine ne pouvait rien, ou presque rien, tant que ce formidable édifice politique se tenait en équilibre sur ses débiles et trompeuses assises.

Elle avait en Allemagne, sous Pie IX, vu l'État s'armer contre elle, au nom de la *Kultur ;* et puis, sous Léon XIII, les persécutions brutales avaient cessé. A Jérusalem, à Aix-la-Chapelle, Guillaume de Hohenzollern, sceptique exploiteur de Dieu, recherchait pour sa propre majesté l'imposant décor des sanctuaires; il aimait que du haut de la chaire le spectacle fût commenté. Mais son orgueil demeurait mal satisfait : il gardait le rêve d'exercer un pouvoir dans cette Église dont il n'était pas le fidèle. Sous Pie X, le rêve devint obsession : ce qu'on disait de l'intrépidité du Pape aiguisait chez l'Empereur un raffinement de tentation ; il voulait qu'à l'approche de ses coquetteries cette intrépidité s'émoussât. Ses diplomates, d'ailleurs, étaient à leur poste : l'Allemagne ne pratiquait pas au Vatican la politique d'absentéisme dont certains autres États donnaient l'exemple. Lorsque en 1904 le P. Denifle, archiviste des Palais Apostoliques, s'illustra par ses premières recherches sur Luther, la diplomatie germanique laissa comprendre au Saint-Siège que Guillaume II protégeait de son sceptre cette grande réputation historique. Le futur cardinal Frühwirth, alors général des Frères-Prêcheurs, sourit de ces manœuvres berlinoises contre la liberté de l'histoire ; le Vatican laissa le sceptre s'agiter, et le P. Denifle put continuer ses doctes enquêtes, en dépit des susceptibilités allemandes. Mais bientôt, derechef, le sceptre protecteur se dressa, et ce fut, cette fois, pour défendre Luther contre Pie X lui-même. Le centenaire de saint Charles Borromée avait induit le Pape à publier une encyclique où la Réforme et les premiers réformateurs étaient librement jugés : Guillaume II témoigna qu'il les prenait en sa sainte garde et que

(1) J. de Maistre, *Correspondance diplomatique, 1811-1817*, I, p. 12, Paris, 1860.

cette encyclique l'offensait. Pie X alors dut faire savoir au ministre de Prusse que de sa propre initiative, par des motifs de prudence, il avait donné les instructions nécessaires pour qu'on s'abstînt de publier, dans les chaires et bulletins diocésains de l'Allemagne, l'encyclique incriminée.

Quelque temps après, le gouvernement de Guillaume II faisait excepter l'Allemagne d'une loi qui visait l'Église universelle. Il y allait, aux yeux de Pie X, de la défense même du dogme : le serment antimoderniste, imposé aux membres de l'Église enseignante, en sauvegardait l'intégrité. Mais de par la volonté de la Prusse, il y eut une catégorie d'ecclésiastiques que la Papauté dut libérer de cette exigence, et ce furent ceux-là mêmes qui l'avaient parfois si douloureusement inquiétée; ce furent les professeurs de théologie des universités allemandes. Devant les sommations de la souveraineté berlinoise, il avait donc fallu que Pie X, humiliant sa réputation même d'inflexibilité, voilât les arrêts d'un verdict historique et réduisît les exigences d'une disposition disciplinaire.

La souffrance pour lui fut cruelle. Moins fier pour son Dieu, moins humble pour lui-même, il eût peut-être déguisé ces demi-capitulations sous les dehors d'une combinaison, et concerté cette défaite comme on concerte une habileté. Mais il aimait mieux, lui, avouer que l'Allemagne le faisait souffrir, d'une souffrance qu'il subissait malgré lui. « La nation qui me cause le plus de peine, disait-il au début de 1914, c'est l'Allemagne (1). » L'influence dissolvante du césaropapisme berlinois s'insinuait lentement dans certaines couches profondes du catholicisme allemand; publicistes et fidèles s'accoutumaient doucement à voir Berlin déterminer ce que Rome en Allemagne avait le droit de dire et ce qu'en Allemagne elle avait le devoir de taire. Et Pie X augurait sans doute, en ses derniers jours, qu'avec l'omnipotente souveraineté des bords de la Sprée, l'Église Romaine pourrait connaître de lourds ennuis.

Mais lorsque cinq ans plus tard Benoît XV jette les yeux sur le monde, il cherche du regard les puissances temporelles qui prétendaient, au nom même de la place qu'elles tenaient sur la carte, parler et agir comme si elles avaient effectivement charge d'âmes et droit sur les âmes : la place est vide, elles

(1) René Bazin, *Écho de Paris*, 11 avril 1915.

ne sont plus. Il n'y a plus aujourd'hui de grande Puissance dans laquelle s'incarne, même d'une façon approximative, la conception médiévale du vicariat temporel de Dieu : malgré l'idéal de justice et d'harmonie auquel elle tentait de répondre, elle a fini par péricliter, desservie de siècle en siècle par les abus souvent odieux et toujours puérils qu'exerçaient les vicaires temporels contre l'autonomie du vicaire spirituel.

Cette autonomie voulue par le Christ, et sans laquelle le christianisme ne serait pas, n'a rien à redouter de ces autres Puissances auxquelles la guerre a donné la victoire : entre l'autorité du pouvoir religieux et la liberté docile des consciences individuelles, ces Puissances-là ne s'interposeront point. L'Église préférera toujours, en fait, certains régimes de liberté réciproque des deux pouvoirs, — plus ou moins improprement qualifiés de séparation, — aux oppressives ingérences d'un césarisme spirituel. Théoriquement, à vrai dire, pour que fût réalisé son immuable idéal, il faudrait que l'union religieuse des âmes fût devenue si parfaite que la société civile elle-même ne fît qu'épanouir leur vie collective en s'inspirant, dans son droit public, de leur unanime *Credo* religieux ; et l'Église ne considérera jamais comme l'expression définitive de la vérité sociale ni comme la forme ultime du progrès humain, les doctrines de politique religieuse qui, de par la force des choses, constatent comme un fait l'émiettement des âmes, et qui le ratifient. Mais en même temps que ces doctrines interdisent aux Puissances dont elles sont la charte, d'être ou de paraître les servantes de l'Église, des mœurs politiques s'établissent, qui leur font répudier comme un archaïsme la pensée d'exercer une dictature spirituelle : le péril césaropapiste est balayé.

L'envoi par le gouvernement britannique, en 1914, d'un ambassadeur auprès du Vatican, et la participation cordiale que prennent les autorités civiles des États-Unis à des solennités telles que le jubilé du cardinal Gibbons, attestent que, même sous un régime théorique de séparation, l'État peut connaître l'Église et causer avec elle. Mgr Julien, évêque d'Arras, qui fut à ce jubilé l'un des représentants de la nation française, célébrait à son retour « la chaude atmosphère de liberté, de respect et de sympathie même, qui entoure aux États-Unis les hommes et les choses d'Église, de quelque Église que ce soit. Les Églises et l'État, continuait-il, sont séparés,

mais cela ne les empêche pas de se connaître, de se parler, de s'entr'aider, et cela n'empêche pas non plus le catholicisme américain, — c'est toujours Mgr Julien qui parle, — de devoir « être compté parmi les principales sources de l'idéal dont est faite l'âme d'un grand peuple (1). » Déjà nous avons entendu l'Église chez certains peuples latins, demander la liberté « comme chez les Anglo-Saxons : » l'ascendant nouveau que retirent de la dernière guerre les civilisations anglo-saxonnes, et l'effondrement de tous les Césars qui voulaient jouer au chef religieux, inaugurent une ère durant laquelle le Saint-Siège, plus intégralement libre qu'au temps où certaines Puissances le gênaient, pourra préparer, à la faveur même de cette liberté, un avenir religieux et social plus strictement conforme aux exigences de sa mission et aux aspirations des âmes vers l'unité.

II. — L'ÉGLISE ET LES DROITS DE LA POLOGNE

Sur les décombres accumulés, une autre liberté commence de resplendir, liberté spécialement chère à l'Église : celle de la Pologne. « Dieu, dit Bossuet, remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus. Croyez-vous qu'il ne pourra remuer la Russie, l'Autriche et la Prusse? » Ainsi parlait, il y a plus d'un demi-siècle, l'Oratorien Charles Perraud (2) : l'élue dont il voulait l'enfantement, c'était la Pologne; et d'aucuns sans doute pensèrent que pour prêter à Dieu d'aussi volcaniques desseins, il fallait être un songe-creux. Mais voici que la Russie, l'Autriche, la Prusse, ont été vertigineusement remuées; la grande iniquité commise par le XVIIIe siècle est réparée ; la Pologne revit.

Trois puissants qui s'appelaient l'Empereur, l'Électeur de Brandebourg et le Tsar, regardaient ensemble la Pologne, dès le milieu du XVIIe siècle, avec un esprit de concupiscence dont les Polonais s'inquiétaient : une lettre d'Hugues de Lionne, en 1664, parlait déjà de ces vilains manèges (3). Seul le premier pas coûtait : il fut fait en 1769 par les ministres de Marie-Thérèse, qui firent occuper un comitat. Elle savait quel

(1) Mgr Julien, *Impressions d'Amérique*, p. 18, 19. Boulogne-sur-Mer, 1919.
(2) Henri Perreyve, *La Pologne*, p. 302. Paris, 1865.
(3) Sorel, *La Question d'Orient au XVIIIe siècle*, 2e édit., p. 18. Paris, 1889.

intérêt les papes prenaient au « maintien de l'état politique de la Pologne : » Clément XIII écrivait expressément que « la sécurité et l'intégrité de la religion catholique y étaient unies(1). » Il y avait de l'angoisse dans cette affirmation : il espérait que les gouvernants de Vienne, dont la conscience relevait de son magistère, se laisseraient toucher. D'être touchée, cela ne coûtait guère à Marie-Thérèse : « Elle me paraît avoir les larmes à son commandement, écrivait d'elle le cardinal de Rohan; d'une main elle a le mouchoir pour essuyer ses pleurs, et de l'autre elle saisit le glaive pour être la troisième partageante. » Elle pleurait donc, et sincèrement; mais était-ce toujours sur la Pologne qu'elle pleurait? C'était peut-être, quelquefois, sur le tort que lui faisaient à elle-même les deux autres larrons en voulant s'arroger les meilleures parts. D'avance, elle surchargeait de remords ses descendants : « Longtemps après ma mort, disait-elle, on verra ce qui résulte d'avoir ainsi foulé aux pieds tout ce que, jusqu'à présent, on a tenu pour juste et pour sacré. » Mais elle-même se déchargeait allégrement du péché : « Tant de grands et savants personnages voulaient qu'il en fût ainsi! » Leur avis contrebalançait les objections de l'Église; Marie-Thérèse signait : *Placet*. Son encre séchait, ses yeux aussi (2). Le premier partage était consommé, mettant l'Église en deuil et Voltaire en joie.

Une joie qui devenait épaisse à force d'être mauvaise : il plaisait à Voltaire que les dévots à Notre-Dame de Czenstokova fussent vaincus, et que l'Impératrice du Nord prévalût sur la Madone. Et puis, de Catherine se tournant vers Frédéric : « Je ne sais quand vous vous arrêterez, lui criait-il, mais je sais que l'aigle de Prusse va bien loin... On prétend que c'est vous qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois, parce qu'il y a là du génie. » C'était un amusant paradoxe, de se faire acclamer des salons de Paris comme un liberateur des opprimés, et d'encourager de ses bravos, jusqu'à Berlin, jusqu'à Pétersbourg, les oppresseurs de tout un peuple. Dans la « philanthropique » solitude de Ferney, un esprit malin s'agitait, esprit véritablement tentateur, qui s'en allait, avec toutes sortes de grâces agiles, souffler à l'orient de l'Europe, et qui faisait fête à l'atroce intolérance d'État, installée par les baïonnettes

(1) Montalembert, *Œuvres polémiques*, I, p. 292.
(2) Sorel, *op. cit.*, p. 52, 199, 248. — Perreyve, *op. cit.*, p. 45.

étrangères sur les bords de la Vistule (1). Tel était l'obscurantisme du temps : les hosannahs unanimes dont aujourd'hui la conscience humaine glorifie la Pologne ne se rencontraient alors que sur les lèvres des papes, et très faible en était l'écho.

En trois étapes le crime s'acheva, sous les regards impuissants de l'Église. Contre la Pologne et contre elle, deux des larrons au moins s'accordaient à merveille. Berlin fournissait au tsarisme schismatique d'excellents organisateurs de dictature spirituelle : sous Catherine, c'était un étrange « philosophe » du nom de Bulgari, ancien courtisan de Frédéric II ; sous Alexandre Ier, c'était un certain Stanislas Siestrencewicz, ancien étudiant en théologie calviniste, puis officier prussien, puis homme d'Église, et dont Joseph de Maistre disait : « S'il me fallait absolument toucher la main à cet homme-là, je mettrais un gant de buffle. » Dans le dernier quart du XIXe siècle, c'était Constantin Petrovitch von Kauffmann, passé du protestantisme germanique à l'orthodoxie russe pour devenir l'ouvrier cynique des « conversions forcées (2). » L'esprit de persécution contre Rome, pour se déchaîner en Russie, ramassait en Prusse ses armes les plus sûres et ses agents les plus habiles; l'Autriche, calme et correcte, et publiquement indifférente, laissait faire.

L'Europe, proclamait Gratry, est « en état de péché mortel : » la pécheresse était mal à l'aise, elle se sentait gênée. C'était un équilibre peu confortable, que celui qui reposait sur le maintien d'une iniquité. « Qu'a produit le lamentable partage de la Pologne? demandait Joseph de Maistre. C'est la chemise du Centaure, tous ceux qui l'ont revêtue en sont brûlés (3). » Une contradiction interne troublait toute l'histoire du XIXe siècle : avec une ostentation souvent sincère, on faisait étalage du droit des peuples; mais il existait, à Varsovie, à Posen, un peuple qui toujours vivait et toujours frémissait; et celui-là, on le maintenait inhumé, dût-il devenir cadavre : c'était le peuple de Pologne. Écrasé sous le poids de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, il rappelait à Montalembert « ce géant de la Fable, qu'on avait cru anéantir en l'écrasant sous l'Etna. Loin de l'anéantir, chacune de ses agitations faisait trembler la

(1) Voltaire à Catherine II, 4 juillet 1771, 29 mai 1772; Voltaire à Frédéric II, 16 octobre et 18 novembre 1772.

(2) Lescœur, *L'Église catholique et le gouvernement russe*, Paris, 1903.

(3) J. de Maistre, *Correspondance diplomatique*, I, p. 213.

terre et éclater les volcans. Voilà le symbole parfait de la Pologne, poursuivait Montalembert; chaque mouvement de son cœur héroïque ébranle l'Europe (1). » Cela devait finir par une résurrection : Louis XVIII lui-même, là-dessus, pensait comme Lamennais, et Louis-Philippe comme Michelet (2).

On estimait et on admirait cette âme polonaise, si longuement fidèle à ses propres souffrances, et qui souffrait sans pouvoir mourir ni vouloir mourir. Aux heures critiques des conflits européens, on tâchait même d'avoir l'alliance de cette impuissance auguste; on lui faisait l'honneur de la traiter comme une puissance. L'Europe de 1812 voyait Napoléon et Alexandre se disputer l'adhésion de la Pologne, soucieux qu'ils étaient, l'un et l'autre, d' « enrôler une grande force morale (3). » L'Europe de 1914 entendait la Prusse, l'Autriche, le Tsarisme, faire à la Pologne des avances, qui n'avaient pas toujours la valeur de promesses, mais qui reconnaissaient implicitement son droit à une vie nouvelle, à quelque chose de plus, même, qu'une survie.

« La question de Pologne, c'est la première, la plus éminemment européenne; » c'est Talleyrand qui disait cela, au moment du Congrès de Vienne, et il le disait à Metternich. Malheur pourtant à l'âme polonaise, si elle se permettait de soulever elle-même cette question, en se soulevant! Des prophètes alors surgissaient, et c'étaient des consolateurs; tout enfiévrés par le martyre national, ils annonçaient que le renouveau de la Pologne marquerait un renouveau de l'humanité tout entière. Talleyrand comprenait peu, et Metternich moins encore. « Comme à la résurrection du Christ les sacrifices humains cessèrent sur toute la terre, vaticinait Mickiewicz, à la résurrection de la Pologne, les guerres finiront dans la chrétienté (4). » Ces prophètes trouvaient des croyants; l'idée se propageait qu'en même temps que la Pologne renaîtrait, un grand ordre de choses naîtrait. « Dors, ô ma Pologne, dans ce qu'ils appellent ta tombe; moi, je sais que c'est un berceau. » Il fallait être un Lamennais pour savoir, d'un même mot, agiter et bercer ce tragique sommeil. Le romantisme humani-

(1) Montalembert, Discours du 21 janvier 1847.
(2) Lecanuet, *Montalembert*, I, p. 215. Paris, 1895.
(3) Le mot est d'Albert Vandal.
(4) Mickiewicz, *Question polonaise et opinion italienne*, p. 28.

taire exaltait de cet apocalyptique langage d'innombrables Polonais, dont les arrière-neveux voient aujourd'hui la Pologne sortir de sa tombe et la Société des Nations s'essayer à sortir du chaos. En faisant graviter autour des destinées de la Pologne, — un État dont le *Gotha* se taisait, — les destinées mêmes de l'humanité, leurs imaginations semblaient défier l'histoire. Et les diplomates disaient : Tout cela c'est du rêve. Mais certains rêves sont des idées-forces, qui ne provoquent la réalité d'aujourd'hui que pour dompter celle de demain.

A l'écart de ces audaces, qui s'attaquaient au voile de l'avenir et sans cesse en élargissaient les déchirures, l'Église romaine, elle, se retournait avec gratitude et fierté vers le passé de la Pologne, vers ses longs combats pour le nom chrétien, face à l'Islam, face aux Tartares, face aux païens. « Ramassez une poignée de votre terre, » avait dit le Pape Paul V aux ambassadeurs polonais qui lui demandaient des reliques. Il parlait de la Pologne comme d'un sanctuaire d'héroïsme, dont le sol même était sanctifié... L'Église ne croyait pas que ce sanctuaire pût être à jamais profané. Et le rôle qu'avait joué la Pologne dans l'histoire du passé catholique la rendait non moins digne de revivre, que la mission à laquelle elle se croyait appelée dans les futures évolutions européennes.

Heureuse et malheureuse Pologne! Elle eut le bonheur, au nom de ses malheurs mêmes, de susciter durant tout le XIXe siècle une sorte d'union sacrée entre le catholicisme romain et le libéralisme européen. Elle était leur commune cliente; ils ne discutaient à son sujet que pour chercher l'un et l'autre les moyens de l'aider plus efficacement. Vous êtes trop tièdes pour elle, vous prêtres, criait un jour Edgar Quinet. Et Mgr Dupanloup de lui répondre : « Vous refoulez toujours le clergé derrière l'autel, et vous l'appelez au dehors quand cela vous convient; vous le chargez d'entraves, puis vous lui reprochez de ne pas agir (1). » L'Église, par cette voix éloquente que n'effrayait ni l'idée ni le mot de liberté, demandait à ses adversaires qu'ils la libérassent elle-même, afin qu'elle fût mieux en mesure de libérer la Pologne et de lutter, là comme ailleurs, contre l'œuvre de Voltaire. Ce fut la grande humiliation du XIXe siècle, d'être si unanime, en son for intime, en

(1) *Réponse de Mgr l'évêque d'Orléans à la lettre adressée par M. Quinet au clergé catholique en faveur de la Pologne*, p. 7. Paris, 1863.

faveur de la Pologne, et si maladroit, pourtant, à la secourir. Les cabinets de l'Europe se distrayaient volontiers de ce spectacle désagréable en constatant qu'en définitive l'ordre régnait à Varsovie.

Il y avait cependant un pouvoir qui s'attachait, avec un cruel sentiment d'impuissance, aux détresses polonaises, et qui, lui-même, en éprouvait parfois une détresse : ce pouvoir, c'était le Saint-Siège. Écoutons Grégoire XVI, au consistoire de 1842. Il souffrait depuis dix ans qu'en le menaçant de déporter en Sibérie tous les évêques, la Russie l'eût acculé à leur expédier, dans un bref fameux, des conseils de docilité. Et sans doute, peu après, il avait, par deux notes, exprimé sa plainte au gouvernement du Tsar sur les atteintes portées à leur liberté. Mais le monde avait connu son bref et n'avait pas connu ses notes. Plusieurs années durant, aucun Polonais n'avait pu franchir la frontière pontificale sans un passeport russe : on avait pu croire que le Pape fermait sa porte aux Polonais qui venaient pleurer. Cela encore tracassait le vieux Pontife; et convoquant les cardinaux ses frères, il leur confiait ses tourments, ses douleurs de père.

Ce que nous avons fait sans repos ni relâche, leur disait-il, pour protéger et défendre, dans toutes les régions soumises à la nation russe, les droits inviolables de l'Église catholique, le public n'en a point eu connaissance; dans ces régions surtout, on ne l'a point su; et il est arrrivé, pour ajouter à notre douleur, que, parmi les fidèles qui les habitent en si grand nombre, les ennemis du Saint-Siège ont, par la fraude héréditaire qui les distingue (*avita fraude*), fait prévaloir le bruit que, oublieux de notre ministère sacré, nous couvrions de notre silence les maux si grands dont ils sont accablés, et qu'ainsi nous avions presque abandonné la cause de la religion catholique... Nous sommes presque devenus comme la pierre d'achoppement, comme la pierre de scandale, pour une partie considérable du troupeau du Seigneur.

Les cardinaux écoutaient un Pape; et c'était, tout en même temps, un homme qui parlait, chagrin de sa faiblesse et de s'entendre imputer des faiblesses, tout prêt peut-être à s'accuser si on lui eût dit qu'il avait à s'excuser, et voulant disculper la papauté, disculper Dieu, d'avoir un seul instant manqué à la Pologne. Les promesses que dans une entrevue mémorable il arrachait bientôt à Nicolas Ier, celles que donnait plus tard

à Pie IX le gouvernement d'Alexandre II, demeuraient lettre morte; et devant un autre consistoire où l'on canonisait un martyr, Pie IX, en 1864, faisait à son tour retentir, au nom même de ses responsabilités, l'ampleur de ses protestations.

La Pologne alors était abominablement torturée; en Europe la presse s'agitait, les brochures se multipliaient, mais les souverains se taisaient. Pie IX rompit leur silence :

Je ne veux pas, déclarait-il, être forcé de m'écrier un jour, en présence du juge éternel : *Vae mihi quia tacui!* La fête d'aujourd'hui me rappelle que, de nos jours aussi, il est des martyrs qui meurent et souffrent pour leur foi... Un potentat, qui s'appelle catholique d'Orient, opprime et tue ses sujets catholiques, poussés par ses rigueurs à l'insurrection. Sous prétexte de réprimer cette insurrection, il extirpe le catholicisme, il déporte des populations entières dans les contrées les plus septentrionales, où elles se voient privées de tout secours religieux, et les remplace par des aventuriers d'autres religions. Il persécute et massacre des prêtres, il relègue les évêques, et, tout hétérodoxe qu'il est, il dépouille de sa juridiction un évêque légalement institué... Et que personne ne dise qu'en m'élevant contre le potentat du Nord je fomente la révolution européenne : je sais bien distinguer de la révolution le droit et la liberté raisonnables, et si je proteste contre lui, c'est pour soulager ma conscience. Prions donc le Tout-Puissant d'éclairer le persécuteur du catholicisme et de ne pas abandonner les victimes qui, condamnées par lui, périssent au milieu des déserts glacés sans avoir le moyen de se réconcilier avec Dieu.

Ainsi protestait et priait Pie IX; et devant le Parlement de Turin, un député du nom de Brofferio, connu pour aimer peu les prêtres, avouait très simplement :

Quand je vois un vieillard fatigué, malade, sans ressources, sans armée, sur le bord de sa tombe, maudissant un potentat parce qu'il égorgeait un peuple, je me sens ému dans tout mon être, je me crois reporté au temps de Grégoire VII, je m'incline et j'applaudis.

Serait-il donc vrai que les esprits libéraux du XIXe siècle étaient également prompts à se rebeller contre le spectre de la théocratie, tel que l'avaient forgé les pamphlétaires du XVIIIe, et puis à s'incliner, avec des applaudissements, devant des gestes de théocrate, dès qu'un pape, sous leurs yeux, s'en permettait l'audace?

III. — L'ÉGLISE ET L'AME POLONAISE. — LA RÉSURRECTION.

Soutenue par ces paroles de papes, la Pologne espérait, sans raisons politiques d'espérer. Elle s'apprêtait à souffrir aussi longuement qu'il le faudrait. Elle se réputait une martyre, mais non point une morte. Elle introduisait dans l'usage de ses malheurs la philosophie catholique de la souffrance; elle transformait ses désastres en une vocation. Et plus l'Église regardait souffrir ce peuple, plus elle le sentait sien. Garibaldi pardonnait mal aux Polonais leur catholicisme : « Cessez, leur écrivait-il, de donner à votre lutte héroïque un caractère religieux, qui éloigne de vous les sympathies et provoque contre vous les réactions sanglantes (1). » La Pologne affrontait les réactions sanglantes et gardait son âme.

Montalembert, en 1830, au moment où il songeait à partir pour Varsovie comme volontaire de l'Église et des peuples, avait félicité les Polonais de montrer au monde ce qu'était cette foi catholique que l'on reléguait au tombeau, et ce que le monde pouvait attendre d'elle pour sa liberté. Même aux heures où « le cheval du cosaque baignait ses pieds dans le sang des fils de Sobieski, » ceux-ci demeuraient les témoins de ce que valait et de ce que pouvait la conscience catholique pour la libération des peuples (2). Advînt dès lors que pourrait; ils avaient fait ce que devaient. C'était certes un rôle austère! mais la Pologne l'acceptait, et savait gré à Montalembert de l'en avoir solennellement investi. « La tribune quand vous y montez, lui écrivait plus tard le *Poète anonyme*, se change en une espèce de chaire spirituelle, et je ne sais quel souvenir de l'Église du moyen âge, foudroyant les tyrans et délivrant les nations, apparaît tout à coup à l'âme entraînée (3). »

Et le *Poète anonyme*, commentant à son tour la prédestination de son peuple, la faisait consister à « introduire à force de douleurs l'esprit de l'Évangile dans les choses de ce monde, » à « démontrer aux incrédules et aux Pharisiens de la politique, qui depuis des siècles n'ont cessé de recrucifier le Christ sur toutes les croix de l'histoire, que toute nationalité est chose

(1) Montalembert, *Correspondant*, mai 1864, p. 10.
(2) Lecanuet, *Montalembert*, I, p. 214.
(3) *Œuvres du Poète anonyme de la Pologne*, II, p. 340. Paris, 1869.

impérissable sur la terre » (1). La Pologne était une preuve, elle fournissait une démonstration : sur les lèvres ou sous les plumes qui voulaient l'aider à souffrir, ces mots revenaient sans cesse, et douloureusement elle s'en enchantait, comme d'un titre de noblesse. Le *Poète anonyme* méditait encore :

Pour que le royaume que nous demandons chaque jour à notre père céleste puisse advenir en ce monde, il faut que les hommes, même les ministres, deviennnent de véritables chrétiens. Cela ne peut advenir avant que le principe des existences nationales ait été reconnu comme inviolable, — inviolable par la raison qu'il vient de Dieu. Ainsi la Pologne, tout en accomplissant sa mission slave, en accomplit une autre qui est universelle. Elle apporte une nouvelle vérité politique et sociale à la conscience du genre humain (2).

C'est à ses souffrances mêmes qu'elle devait cette éloquence et cette fécondité ; elle ne disait si haut des choses si profondes que parce qu'elle était provisoirement rayée du chiffre des États. Un peuple est définitivement invincible lorsque chacune de ses défaites successives lui fait l'effet d'une marque d'élection, dont il peut être fier comme d'autres le seraient d'une victoire : l'Église sut proposer à la Pologne cette façon de demeurer une force, et la Pologne l'accepta, avec tout son tempérament, avec toute sa foi.

« Le sang que nous perdons, chantait-elle, relèvera notre patrie, et s'unira à celui de Jésus-Christ (3). » Tout émancipé qu'il fût d'un *Credo*, Mickiewicz, parlant à une mère polonaise, lui disait : « Cours te jeter à deux genoux devant l'image de la Vierge des douleurs ; songe à n'amuser ton enfant qu'avec les instruments de ses supplices futurs (4). » Ainsi les peintres de la Renaissance, faisant errer après des jouets les menottes de l'Enfant-Dieu, mettaient-ils à leur portée, sous ses regards naïvement résignés, une couronne d'épines, une croix, une éponge de fiel. Il y avait chez le petit Polonais, écolier d'une telle discipline, des velléités de Christ, des gestes de Christ, plus prêt encore, parfois, à souffrir qu'à lutter.

(1) *Œuvres du Poète anonyme de la Pologne*, II, p. 343.
(2) *Œuvres du Poète anonyme de la Pologne*, II, p. 354-355.
(3) Leblond, *La Pologne vivante*, p. 278. Paris, 1910.
(4) Montalembert, *Correspondant*, mai 1864, p. 24.

« Vous pouvez nous assassiner, signifiait au prince Gortchakof le comte Zamoyski; mais nous ne nous battrons pas (1). » Adam Czartoryski, la veille de sa mort, conjurait sa patrie :

Ne descends pas de cette hauteur sur laquelle les peuples et les puissants de la terre sont forcés de te respecter. Rejette les tentations de la colère. Souviens-toi qu'il faut plus d'héroïsme pour aller à la mort en découvrant sa poitrine, que pour défendre sa vie le glaive à la main (2).

Fatalisme oriental, indolence slave, ces mots sont bientôt dits : gardons-nous ici d'en abuser. Il fallait quelque chose de plus que de l'indolence ou du fatalisme, quelque chose de plus, même, que des vertus purement passives, pour que sous l'assaut de la fusillade russe la foule polonaise, occupée de prier Dieu, se maintînt à genoux, et pour qu'inoffensive, calmement provocante, elle continuât de chanter : « Rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté (3). » Bismarck, psychologue assez court comme tous les hommes qui jouissent de se sentir forts, voulait qu'à force de battre les Polonais on leur enlevât le goût même de vivre : la question de Pologne se serait ainsi résolue par leur suicide. Il n'apercevait pas qu'au fond même de leur calice de souffrances, mystiquement interprétées, mystiquement exploitées, ces âmes essentiellement catholiques retrouvaient avec une âpre suavité je ne sais quel immortel résidu de joie, — joie de vivre, d'agir et de souffrir. L'optimisme polonais résistait à la cruauté des vexations; il récompensait la fidélité de la Pologne à la conception catholique de la souffrance et de la vie.

En Autriche, l'optimisme polonais survivait aux onéreux cadeaux qu'apportait à ses nouveaux sujets le gouvernement des Habsbourg, « despotisme, défiance, intolérance, » comme les énumérait le *Poète anonyme* (4). Il survivait à la « jacquerie officielle » qui, en 1846, sous l'administration de Metternich, livra les propriétés, personnes et biens, aux convoitises sanguinaires d'une certaine plèbe, pour la consolidation de la dictature autrichienne. « Aujourd'hui, grondait Lacordaire,

(1) Perreyve, *op. cit.*, p. 269.
(2) Perreyve, *op. cit.*, p. 63-67.
(3) Gratry, *La Paix*, p. 158-164. Paris, 1861. — Perreyve, *op. cit.*, p. 273-275.
(4) *Œuvres du Poète anonyme de la Pologne*, II, p. 351.

l'autocratie en est à son 1793; son cœur, si on peut dire qu'elle en a un, s'est révélé devant la terre entière; et si épouvantable que soit cette révélation, elle est une promesse et une récompense pour les générations affranchies de tels ministres (1). » Il était dans la philosophie de l'âme polonaise, de bénir Dieu de l'avoir élue comme instrument occasionnel de cette révélation.

Dans cette Russie dont le peuple, s'il en faut croire Guizot, était « encore plus ardent que l'Empereur à ne pas souffrir que la Pologne échappât à l'Empire, (2) » l'optimisme polonais survivait à la confiscation des Églises uniates, puis à l'usurpation officielle des millions d'âmes uniates, aux déportations d'évêques, de moines et de prêtres, aux interrogatoires qui suscitaient des confesseurs, aux tourments qui sacraient des martyrs, à l'organisation savante des conversions forcées, à la « loi martiale contre la prière, (3) » à la dictature scolaire de la langue russe comme fourrière du schisme; il survivait même, si pénible que fût la déconvenue, à la flagrante violation par la bureaucratie subalterne de certains ukases tardifs de tolérance. Il était dans la philosophie de l'âme polonaise, d'emprunter à tant de persécutions et de déceptions cette leçon, que les intérêts du catholicisme polonais étaient liés intimement à ceux de l'autonomie nationale, et de subir avec une amère prédilection les marques providentielles de cette glorieuse solidarité.

Dans cette Prusse, enfin, où le pangermanisme voulait abolir la race polonaise et le verbe polonais, l'optimisme polonais survivait aux rigueurs du *Kulturkampf*, à l'incarcération des prélats et des prêtres, aux luttes barbares de l'école contre la langue des petits enfants, à l'introduction en terre polonaise d'un flot de colons allemands dont 85 pour 100 étaient des protestants (4), à la politique d'astuce qui, pour mieux implanter le teutonisme, installait le luthéranisme. Il était dans la philosophie de l'âme polonaise, d'induire de ces faits, avec une douloureuse sérénité, que la Prusse frappait le catholicisme pour

(1) Lacordaire à Mme Swetchine, 23 mai 1846. — Lecanuet, *Montalembert*, II, p. 346-349.

(2) Guizot, *Mémoires*, II, p. 274-275. Cf. dans Kucharzewski, *L'Europe et le problème russo-polonais*, p. 43-44, une curieuse citation d'une lettre du ministre d'Angleterre à lord Palmerston en 1832.

(3) Le mot fut dit en 1864 par Eugène Pelletan.

(4) Voir les statistiques données par M. Erzberger lui-même dans son livre : *Der stille Kulturkampf*, p. 14-15 (Hamm, 1912).

mieux atteindre le polonisme, et de trouver dans ce surcroît de malheurs la preuve nouvelle, et cruellement attachante, d'une flatteuse identité.

Ainsi se prolongeait l'immortalité des espérances polonaises : il semblait qu'elle s'étayât sur l'éternité même de l'Église, et qu'elle les enlaçât à des certitudes qui venaient de l'au-delà ; et pareille à « cette sainte du temps des croisades qui, lorsque son époux partait pour la guerre, prenait des habits de veuve pour ne les déposer qu'à son retour, la Pologne estimait que son veuvage ne serait pas éternel. » (1). Henri Lasserre, l'historien de Lourdes, disait d'elle, il y a un demi-siècle, qu'elle ne pouvait parler religion sans réclamer en même temps la vie politique (2). Et comme elle voulait continuer de parler religion, elle aspirait, de plus en plus tenacement, à être libre.

Il n'a pas dépendu des Puissances germaniques qu'une fois encore, en 1918, ces aspirations n'avortassent. L'Autriche, dans l'éphémère traité de Brest, jetait complaisamment à l'Ukraine la vieille province de Chelm, qui en 1875 avait héroïquement souffert pour sa foi polonaise et catholique. Au *Reichsrat* de Vienne, le président du club polonais stigmatisait ce traité, qui s'inspirait, disait-il, de « l'esprit du militarisme prussien et de la fourberie impuissante de la diplomatie autrichienne de la vieille école ; » et devant le *Landtag* de Prusse, le député polonais Korfanty constatait ironiquement : « Il était réservé au gouvernement de Sa Majesté Apostolique, de trafiquer de ce pays catholique, de le livrer à l'orthodoxie russe pour un morceau de pain (3). » Le commissaire de l'hetman ukrainien Skoropatsky, un bon allié de la Prusse, signifiait à l'âme polonaise ses destinées :

La fin de la Pologne est, de toute manière, inévitable : à ma requête, toutes les écoles polonaises ont été fermées, et il viendra une fin aussi pour les prêtres. La force est à nous, car les Allemands sont avec nous... La religion d'État en Ukraine sera notre vieille foi orthodoxe (4).

(1) Montalembert, *Correspondant*, août 1861, p. 826.
(2) Lasserre, *La Pologne et la catholicité*, Paris, 1862.
(3) *Nouvelles religieuses*, 1er mai 1918, p. 282-285.
(4) Lebreton, *Études*, 15 octobre 1918, p. 136.

On ferait venir de Galicie des prêtres catholiques pour les Ukrainiens fidèles à Rome ; mais en principe, le schisme d'État, bousculé dans l'Empire Russe par la chute du Tsarisme, recevait du germanisme la maîtrise officielle de l'Ukraine... Le germanisme se croyait encore, à cette date, le tout prochain vainqueur. Mgr Sapieha, prince évêque de Cracovie, avait fait preuve de prudence et de perspicacité en omettant d'ordonner un *Te Deum* lorsque la Prusse et l'Autriche, avec une mensongère emphase, avaient proclamé l'indépendance de la Pologne; il avait simplement commandé des prières à l'Esprit-Saint pour que son peuple se dirigeât bien (1).

Péniblement victorieuse de ces suprêmes embûches, la « libre et orthodoxe république de Pologne, » — comme autrefois la qualifiaient les Papes, — a fait une belle rentrée dans la vie. L'Église était là, comme il convenait. Benoît XV, expédiant aux évêques de Pologne, en avril 1918, le préfet de la Vaticane, Mgr Ratti, l'avait prévenu qu'il trouverait là-bas « un peuple incomparable pour son dévouement à l'Église Romaine. » Et Mgr Ratti déclarait, au bout de quelques semaines : « J'ai vu moi-même de mes yeux ce que le Pape m'avait annoncé, et plus encore. » Une Puissance est ressuscitée, que la Papauté peut considérer comme une amie; sur le sol même où l'Église était suspecte, ou captive, ou serve, l'Église aujourd'hui respire. La première diète de la souveraineté nouvelle s'est inaugurée le 9 février 1919 par une cérémonie dans la cathédrale de Varsovie, et par la consécration religieuse des locaux parlementaires : l'élément protestant de la diète était présent. La culture catholique, à Varsovie, veut s'emménager somptueusement, dans une université pour laquelle vingt-trois millions sont déjà recueillis. La pourpre est promise aux épaules de l'archevêque par une lettre solennelle de Benoît XV ; et Mgr Ratti, en juin 1919, est élevé aux fonctions de nonce. Après cent cinquante ans de veillée funèbre, l'Église est en allégresse (2).

A la fin du XIVe siècle, la reine Hedwige, « l'étoile de la Pologne, celle qui aimait mieux être douce que puissante, » recommandait à son mari Ladislas Jagellon de pauvres gens persécutés. « Soyez consolée, lui disait Ladislas; je leur ai fait

(1) Fournol, *De la succession d'Autriche*, p. 212. Paris, 1918.

(2) *La Documentation catholique*, 10 mai 1919, p. 463. — *Nouvelles religieuses*, 1er décembre 1918, p. 708. — Lebreton, *Études*, 15 octobre 1918, p. 134-135.

rendre leurs biens. » Et la reine de répondre : « Oui certes, mais qui leur rendra leurs larmes? » Les Polonais, redevenus une nation, ne demandent pas qu'on leur rende leurs larmes; ils acceptent d'avoir été, pendant un siècle et demi, condamnés à pleurer. C'était le vouloir de Dieu, dont l'Église pleurait avec eux; et ce n'est pas vainement qu'ils ont pleuré, puisque aux applaudissements de l'Église s'est vérifié, pour eux et par eux, le mystique verset par lequel Mickiewicz terminait le *Livre des Pèlerins polonais :*

« Ils ont commencé la guerre des peuples, — la guerre générale pour la liberté des peuples. Et Dieu leur accordera de l'achever heureusement. Ainsi soit-il! »

IV. — TRIBUNS D'ÉGLISE DANS LES NATIONALITÉS AFFRANCHIES

Elle s'achève heureusement, cette guerre, pour les autres Slaves que l'Autriche opprimait, Slaves de Bohême et de Styrie, de Carniole et de Carinthie, de Dalmatie et de Bosnie, pour les Roumains de Transylvanie, pour les Italiens de l'Adige et de l'Adriatique. Et partout l'Église prête sa voix à leur joie même de revivre, partout elle prête son aide à leur impatience de réinstaller normalement leur vie.

Près de trois ans durant, dans la monarchie dualiste, les opinions nationales avaient été contraintes de rester muettes : ce fut seulement au début de l'été de 1917 que la réouverture du Parlement leur rendit une tribune. Des prêtres y montèrent, avocats immédiats de leurs nations opprimées, de ces nations que l'on avait malgré elles jetées dans la mêlée, et dont le Habsbourg exigeait que par leur propre sang elles scellassent leur propre servitude. Entre Rome et les consciences tchèques, Vienne, puissance germanisante, s'était tenacement interposée; par son influence souvent tyrannique sur l'épiscopat, elle avait induit certains esprits à confondre la centralisation germanique et l'unité romaine, et créé des malentendus dont souffrait le prestige de Rome et dont résultent, aujourd'hui même, certaines turbulences. Mais les âmes bohêmes se sentaient, tout à la fois, traduites et soulagées, quand elles entendaient l'abbé Isidore Jahradnik proclamer au *Reichsrat :* « Ce Dieu que je sers, punira les coupables; il défendra et protégera mon

peuple, et lui donnera la victoire et la liberté. » Un autre prêtre député, M. Valousek, développait ces espérances devant vingt mille catholiques Moraves, et les appelait à être les architectes d'un État tchéco-slovaque souverain et indépendant (1).

Un club parlementaire yougo-slave se formait : Mgr Korosec, prélat slovène, le présidait. Il répondait à la confiance des âmes et à celle de son club en lisant au Parlement, dès le 30 mai 1917, une déclaration irrévocable, exigeant que toutes les contrées serbes, croates et slovènes, sur lesquelles l'aigle à deux têtes faisait planer ses serres, formassent à l'avenir une démocratie indépendante, unifiée. « Il est deux idées qui ne périront jamais, insistait un autre prélat qui s'était fait une gloire comme défenseur des paysans slovènes, Mgr Krek : que les Serbes et les Croates sont un même peuple, et qu'ils appartiennent ensemble à un organisme d'État auquel ils doivent fatalement appartenir. » Un député croate de l'Istrie, Mgr Spincic, donnait des précisions sur la paix que l'on voulait et que l'on aurait.

Pour arriver à la paix, expliquait il, il faudrait que chaque nation à part, dans ses assemblées distinctes, puisse décider de son sort. Après la guerre il faut rendre à jamais impossible le retour du traitement que certains peuples ont dû subir, entre autres le peuple serbe-croate-slovène. Il ne doit plus exister deux catégories de peuples, les oppresseurs et les opprimés. Le dualisme, tel qu'il est, n'est qu'un malheur pour les Yougo-Slaves; il signifie pour eux la mort et la destruction de leur nation. Par suite du dualisme, les Yougo-Slaves sont, d'une part, à la merci des Allemands, de l'autre, à la merci des Magyars, et, dans certaines régions, à la merci des Allemands et des Magyars réunis. Pendant cette guerre, les Yougo-Slaves ont été plus que jamais opprimés, comme soi-disant traîtres à la patrie. Ils aiment mieux cependant être qualifiés de traîtres à l'État par ceux qui veulent anéantir la nation yougo-slave, que de se constituer, eux, les traîtres de leur nation.

Les accents de ces députés prêtres répercutaient un vaste *referendum*, organisé par le clergé sur un grand nombre de points de la Yougo-Slavie : referendum d'évêques et de curés, referendum de paysans, referendum de femmes. « Je proteste énergiquement, écrivait Mgr Jeglic, prince-évêque de Ljubljana

(1) René Pichon, *Revue des Jeunes*, 10 novembre 1918, p. 536-537.

(Laybach), contre les grandes injustices qu'on a déjà commises envers nous Slovènes, et que les partis pangermanistes nous réservent encore. Je proteste énergiquement contre les violences par lesquelles les Magyars oppriment les peuples qui se trouvent sous leur administration. » Un bruit courait, mais bientôt expirait, d'après lequel le gouvernement de Vienne allait obtenir du Saint-Siège, contre Mgr Jeglic, un procès disciplinaire : les désirs de l'Autriche agonisante, d'exploiter la force spirituelle contre la liberté des peuples, n'aboutissaient qu'à une déception.

Il lui restait du moins des magistrats, des policiers, instruments attardés de sa croulante dictature : elle les lançait à la chasse des prêtres slovènes, et se donnait une dernière fois, aux dépens des prêtres, l'illusion d'être maîtresse en terre de Slovénie. Sous les inculpations les plus fantaisistes, elle les arrachait à leurs presbytères pour les jeter en prison, où elle était moins soucieuse de les faire juger que de les faire souffrir. Confesseurs volontaires de la foi slovène, certains d'entre eux connurent les pires rigueurs. Mgr Korosec, qui en plein parlement déroula ce martyrologe, put parler d'« excès monstrueux, qui rappelaient de loin ceux des bandes chinoises lors de la révolte des Boxers. »

Mais ces brutalités suprêmes d'une Puissance que le désastre guettait n'intimidaient même point les femmes : il s'en trouvait deux cent mille, à la voix du clergé, pour aligner leurs signatures, en sept gros volumes, en faveur des revendications du club yougo-slave. Solennellement, à l'Hôtel de Ville de Ljubljana, Mgr Korosec prenait acte de leur manifestation : « Nous ne céderons pas, criait-il, tant que nous ne serons pas arrivés à notre but. »

« C'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux, reprenait Mgr Kalan, c'est l'anniversaire du jour où dans les rues de Jérusalem on chantait l'*Hosannah* en l'honneur du Sauveur en jetant des fleurs sur son passage. Après cette marche triomphale vint cependant le Vendredi-Saint. Il se peut qu'il en soit de même, pour nous et pour notre grande idée. Mais, dans cette pensée amère, il faut que nous soyons soutenus par la foi qu'après le Vendredi-Saint arrivera irrévocablement le jour de la Résurrection. » Un vicaire de Carinthie, l'abbé Smodej, commentait en termes émouvants la redoutable longueur de ce Vendredi-Saint qui était encore imposé à la Carinthie :

« Là-bas, continuait-il, on ne peut pas manifester comme vous le faites ici; mais notre résurrection, là-bas, sera plus brillante que partout ailleurs. Nous voulons être libres et indépendants, et pour la liberté nous sommes prêts à mourir. » Les catholiques slovènes aimaient que les mêmes lèvres auxquelles ils demandaient de leur parler de Dieu leur parlassent ainsi de leur patrie; ces paroles frémissantes, messagères des prochains renouveaux, étaient déjà des paroles constructrices.

Mêmes émois, mêmes secousses, sous la dure mouvance de Budapest : de nombreux prêtres croates osaient expédier à Vienne, au club parlementaire yougoslave, leurs signatures d'adhésion. Les esclavages les plus fraîchement consolidés, l'esclavage de la Bosnie, celui de l'Herzégovine, s'insurgeaient à leur tour; et comme Vienne régnait toujours dans l'évêché de Serajevo, le clergé, puis les Franciscains, se dérobaient à l'ascendant politique de l'évêché, et acclamaient la future Yougoslavie. Il y eut une bourgade de Bosnie dans laquelle on vit se dresser un moine, comme greffier de la déchéance autrichienne : c'était un Franciscain, Marco Barbaric. « Par ordre, » disait-il, et avec l'approbation des trois « religions » de la localité, la catholique, l'orthodoxe, la musulmane, il signifiait aux oppresseurs viennois leur congé. Il plaisait à Marco Barbaric que son Église, à lui, que ses lèvres, à lui, fussent vis-à-vis de l'Autriche l'organe de toutes les consciences, et qu'elles prêtassent une éloquence à l'unanimité des aspirations civiques, à la fraternité du Slovène, du Croate et du Serbe.

« Quels que soient les points de vue religieux et cultuels, expliquait le journal catholique de Zagreb, on est obligé de reconnaître que le clergé représente le noyau de nos milieux intellectuels nationaux. » L'intelligence indigène, la conscience indigène, s'appuyaient sur lui et s'exprimaient en lui. La monarchie dualiste avait assuré à l'Église l'éclat superficiel des honneurs et la jouissance des biens de la terre; mais c'est à la faveur des souffles de liberté, — j'allais dire : des souffles de révolution, — que l'Église communiait avec la vie profonde des foules. On se rappela longtemps à Zagreb certaine circulaire préfectorale de juin 1897, où l'administration de Sa Majesté le roi de Hongrie était invitée à questionner les instituteurs sur les démarches civiques des prêtres croates : entre l'action sacerdotale et les aspirations populaires, la dictature d'un

pouvoir central étranger, intrus, interposait d'ombrageuses et quotidiennes tracasseries. Mais les années 1917 et 1918 balayaient cette dictature : l'intimité du peuple et du clergé rayonnait désormais sans entrave.

La conférence de Brest, en janvier 1918, édifiait avec une laborieuse malignité son œuvre éphémère, lorsque lui parvint un *Memorandum* troublant : Mgr Korosec, encore, avait tenu la plume, et c'était tout un peuple qui parlait, et qui, vis-à-vis de la prétentieuse et malfaisante conférence, maintenait ses points de vue, ses exigences, l'inflexible intégrité de ses droits. Les vainqueurs d'un jour furent contraints à relire, sous la signature audacieuse du prélat, que « les Yougoslaves revendiquaient une garantie complète, pour les peuples d'Autriche-Hongrie, du droit entier de disposer librement d'eux-mêmes, et qu'on se moquait de ce droit en leur exhibant les constitutions de l'Autriche-Hongrie comme une promesse de libre développement. » Le général Herzmansky, commandant militaire à Gratz, écrivait mélancoliquement dans un rapport officiel, le 5 mai 1918 : « L'excitation vient en partie du clergé slovène, qui reçoit les instructions et l'appui de son évêque; » et le chef militaire, qui commandait à Zagreb, notait de son côté le 4 septembre : « Les tendances yougoslaves ont leur origine parmi le jeune clergé; l'archevêque est considéré comme un yougoslave déclaré (1). »

Peu à peu, l'Autriche changeait de tactique : on la voyait, éperdue, murmurer des ébauches d'autres promesses : les mots d'autonomie, de fédéralisme, étaient chuchotés aux oreilles slaves. « Les Yougoslaves, reprit au *Reichsrat* Mgr Korosec, vous remercient bien civilement; mais M. le baron Hussarek arrive trop tard... Les peuples subjugués en Autriche demandent qu'on ne discute nulle part, — et surtout lors des négociations de la paix, — le sort de la nation yougoslave sans la collaboration de la Yougoslavie entière; ils demandent, en outre, que cette collaboration soit personnellement assurée au congrès de la Paix par les représentants des peuples élus à ces fins, comme une application de la libre disposition des peuples. »

De semaine en semaine, les craquements s'accentuèrent;

(1) Nous empruntons ces textes au précieux recueil de documents que vient de publier un théologien slovène, M. Barac, sous ce titre : *Les Croates et les Slovènes ont été les amis de l'Entente*, p. 68 et 85.

l'Autriche acheva de s'effondrer; et lorsque huit millions de Yougoslaves, définitivement maîtres de leurs destinées, voulurent converser avec la Serbie, converser avec l'Entente, leur messager, en l'automne de 1918, ne fut autre que Mgr Korosec. La vice présidence dans le premier ministère du nouvel État lui fut ensuite décernée (1), par un geste analogue à celui qui, à Prague, introduisait dans le conseil national tchéco-slovaque un directeur de séminaire et plusieurs prêtres. Il est certains conducteurs de peuples, dont la mission s'achève au moment où la terre promise va s'ouvrir : la gratitude yougoslave épargne à ses guides ces pénibles déconvenues; elle associe officiellement Mgr Korosec, et puis, dans les gouvernements régionaux, un certain nombre de prêtres, au travail d'organisation qui doit affermir les libertés publiques.

Au-dessus de ces voix sacerdotales éparses, interprètes élues des volontés populaires, s'élève la voix même de l'épiscopat yougoslave. A la fin de novembre 1918, il se réunissait solennellement à Zagreb; il reconnaissait l'État nouveau; il saluait à l'avance « le pouvoir qui serait définitivement établi selon la volonté du peuple. » Peuple composite, peuple complexe, où les « orthodoxes » voisineraient avec les catholiques : l'épiscopat s'en rendait compte, et tout de suite exprimait son désir de vivre avec les autres confessions « dans les meilleurs rapports d'amour chrétien. » Sans perdre une minute, il esquissait en faveur de la nation nouvelle un geste de sacrifice : persuadé de l'urgence d'une réforme agraire, il se déclarait disposé à demander le consentement du Saint-Siège pour céder, contre un dédommagement équitable, une partie des terres d'Église. Sur l'heure, un premier vœu partait pour Rome : puisque les Yougo-slaves étaient désormais unis, l'épiscopat souhaitait, pour eux tous, d'un bout à l'autre du territoire, le droit de parler à Dieu dans la vieille liturgie slave et de concerter ainsi leurs prières comme une sorte de trait d'union, non seulement avec Dieu, mais avec l'ancien passé slave, dont cette liturgie demeurait la survivance, et avec la foule immense de tous les frères slaves, même séparés. Les marches de l'autel, — de l'autel où l'on voulait recommencer à prier en slave, — deve-

(1) On trouvera dans le volume vivant et informé de M. Charles Rivet : *Chez les Slaves libérés : en Yougoslavie*, p. 40 et suiv. (Paris, 1919), une conversation fort intéressante du vice-président Korosec.

naient ainsi une sorte d'observatoire, d'où s'élargissaient les perspectives sur l'ensemble des destinées de la race slave, en présence même du Dieu qu'on implorait (1).

C'est donc en vain que l'Autriche, par la plume massive du baron Hussarek, ministre de l'Instruction publique, avait, au cours de la guerre, dans un style authentiquement joséphiste, défini le devoir qui s'imposait aux membres de l'épiscopat, de se comporter vraiment en évêques autrichiens. Mgr Endrici, prince-évêque de Trente, suspect de partager le patriotisme italien de ses diocésains, était spécialement favorisé de ces remontrances gouvernementales, qui d'ailleurs finirent, pour lui, par un mandat d'arrêt. « Le fait pour un évêque, lui écrivait-on de Vienne, de se limiter à ses fonctions ecclésiastiques et à une pure objectivité qui laisse se développer un programme de nationalisme extrême sans opposer à ce programme, avec la fermeté la plus pressante, le point de vue autrichien, ne saurait être apprécié et qualifié que comme une attitude incompatible avec la haute position d'un prince de l'Église autrichienne. » Mgr Endrici repoussait cette phraséologie germanique, il repoussait la demande qui lui était faite de démissionner, il repoussait les honneurs et les titres que Vienne lui proposait en échange de sa mitre. Sous les derniers piétinements du joséphisme, l'Église italienne d'Autriche, tout comme l'Église tchéco-slovaque, tout comme l'Église yougoslave, se dérobait à la façon d'un terrain mouvant; elle ne permettait pas d'être maître chez elle, à un État qui n'était même plus maître chez lui.

Il en était de même, en Transylvanie, des Roumains unis à Rome; bien que le Père Lucaci, qui depuis un quart de siècle jouait parmi eux le rôle d'un Wetterlé, eût été contraint par la guerre à s'éloigner d'eux, leurs consciences étaient trop spontanément soumises à certaines disciplines de fierté, pour que la liste de trois noms qu'ils dressaient en vue de la nomination d'un archevêque fût conforme aux souhaits impérieux du comte Tisza. Celui-ci pouvait bien, par de savantes manœuvres, amener les Roumains de l'Église orthodoxe, à la veille même de

(1) Sur le rôle du clergé dans le mouvement national yougo-slave, voir Gauvain, *La question yougo-slave*, p. 83-91; les *Nouvelles religieuses*, 1er et 15 janvier 1919; et l'article très documenté de M. André Gabriac dans la *Revue du clergé français* du 1er février 1919.

leur émancipation politique, à installer à la tête de leur Église un prélat magyarisant; mais les Roumains de l'Église unie gardaient une tenue d'âme contre laquelle le magyarisme ne pouvait prévaloir.

Pour donner aux gouvernements de Vienne et de Pest une ultime satisfaction, ces clergés tchèque et yougoslave, italien et roumain, auraient dû s'immobiliser dans la rigide lisière des réglementations archaïques et dans une servile déférence à l'endroit d'un passé qui leur avait apporté beaucoup d'oppression sous les pompeuses apparences d'un peu de respect. Arrière-garde stationnaire et timide, ils eussent dû laisser évoluer l'histoire, laisser marcher le monde et rester à l'écart, tandis que les peuples, sans eux, progresseraient et vaincraient. Mais il n'était pas dans les destinées de l'Autriche d'imposer à l'Église ce suprême préjudice : les Korosec, les Jeglic, les Endrici furent au contraire des hommes d'avant-garde; leur science d'agir, fécondée, lorsqu'il le fallait, par leur vaillance à souffrir, sut mêler intimement l'Église à ces renouveaux d'espoir national dont leurs diocèses offraient le spectacle, et dont l'Europe allait enregistrer et ratifier le triomphe. A côté de ces peuples qui retrouvaient une jeunesse et une joyeuse fraîcheur de vie, la vieille Église se dressait comme une institutrice et comme une compagne de réveil; elle n'avait jamais cessé d'être avec eux, d'être à eux.

Leurs principes politiques, conformes à cet esprit démocratique que l'historien Procope relevait déjà chez les Slaves du VIe siècle, n'étaient pas pour l'épouvanter : trois quarts de siècle avant Léon XIII, elle avait fait un pape de cet évêque d'Imola, qui écrivait à ses diocésains : « Le gouvernement démocratique ne répugne pas à l'Évangile et exige au contraire ces vertus sublimes qui ne s'acquièrent qu'à l'école de Jésus-Christ; soyez bons chrétiens, et vous serez d'excellents démocrates (1). » Et quant aux aspirations nationales qui triomphaient avec ces principes, les noms, lointains ou récents, des Balbin et des Krijanic, des Micu et des Slomsek, des Strossmayer et des Racki, attestaient que, loin de courtiser aujourd'hui le succès, l'Église ne faisait que prolonger, à l'endroit de ces peuples définitivement victorieux, certains gestes précurseurs.

(1) Comte d'Haussonville, *L'Église romaine et le premier Empire*, I, pièces justificatives.

V. — ROME AUX PORTES DE L'ORIENT

Cette Yougoslavie constituée, cette Pologne ressuscitée, mettent l'Église romaine aux approches de l'Orient. Pour se faire connaître, pour prendre contact, pour avancer en fraternelle visiteuse, elle possède, à la faveur des nouvelles circonstances politiques, à la faveur des concordats qu'elle-même a conclus, une liberté d'allure que le passé lui avait toujours refusée. Il dépend d'elle désormais, et surtout de ses fidèles, qu'à travers les étapes qui devant elle se dessinent, les pas de ses représentants demeurent purs de toute compromission politique.

Tant que l'Autriche était debout, c'était là chose impossible : quoi qu'ils voulussent et quoi qu'ils protestassent, ils apparaissaient bon gré mal gré devant l'opinion balkanique comme les hommes de l'Autriche.

Tant que la Pologne était à terre et que la bureaucratie russe, pénétrant chez elle, revendiquait une à une, aux dépens de l'Église romaine, les âmes qui priaient Dieu dans un autre rite que le rite latin, les Polonais alarmés pouvaient en induire qu'en dehors de leur propre façon de prier, qu'en dehors de leur liturgie latine, il n'y avait pas de salut pour l'âme slave; et, quelles que fussent les déclarations des Papes sur la liberté des rites, la foi romaine, s'incarnant dans le sacerdoce polonais, passait facilement aux yeux des Slaves pour l'ennemie de cette liberté.

Désormais, toutes ces équivoques sont abolies. L'Église n'est point liée au cadavre de l'Autriche. La libre et souveraine Pologne n'a plus à craindre que sur son territoire les autres Slaves qui pratiquent le rite slave soient, à ce titre, brutalement séparés du bercail romain. Entre les clergés polonais, lithuanien, ruthène, la tyrannie s'efforçait d'attiser des haines, que leur commun attachement à Rome ne suffisait pas toujours à assoupir; et lorsque en 1894 Léon XIII invitait les évêques polonais à considérer et à traiter les Ruthènes unis à Rome « comme des frères n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, » il savait tout le premier quelles étaient les forces de division qui tiendraient en échec ces sages conseils. Mais la liberté, désormais, peut et doit ramener avec elle la douceur de

s'entr'aimer; et peut-être nulle part plus qu'en Pologne l'âme humaine n'est-elle accessible à cette douceur, si j'en crois le programme que traçait dès 1413 la diète de Hrodlo. Il s'agissait de sceller, entre Polonais et Lithuaniens, un pacte qui s'appelait l'union d'amour, et la diète disait :

La grâce du salut ne sera accordée qu'à celui qui cherchera son appui dans l'amour. Il n'y a que l'amour qui n'agisse pas en vain. Source de lumières, il éteint les jalousies, affaiblit les rancunes, procure à tous la paix; il réunit ceux qui sont séparés, relève ceux qui sont tombés, efface les inégalités, redresse ce qui est courbé, vient au service de tous, n'offense personne, et offre un abri sûr à quiconque vient se réfugier sous ses ailes : l'amour crée les lois, gouverne le royaume, fonde les villes, mène vers le bien les États de la République.

Lorsque naguère Léon XIII, lorsque aujourd'hui Benoît XV envisagent, sous le nom d'union des Églises, une autre union d'amour, comment n'auraient-ils pas confiance, pour aplanir les aspérités de la tâche, dans les mortifications volontaires du nationalisme polonais, qui célébrait jadis, avec une si fraternelle éloquence, les vertus et les miracles de l'amour?

Profitant des libérations récentes, Rome aspire à se faire connaître de l'Orient européen. Benoît XV, le 1er mai 1917, créait une congrégation spéciale pour les Églises orientales. Le *Motu proprio* par lequel il annonçait cette fondation garantissait aux diverses Églises du monde slave, non moins qu'à celles de l'hellénisme, une sollicitude de plus en plus respectueuse pour l'intégrité de leurs rites et de leurs légitimes traditions. Le Pape s'installait, en personne, à la présidence de cette congrégation nouvelle. « Quand nos Églises d'Orient, expliquait Benoît XV, verront le Pontife suprême veiller en personne sur leurs intérêts, elles ne pourront pas ne pas comprendre qu'il est impossible pour le Saint-Siège de leur donner une plus grande marque d'affection. En outre, nous pouvons espérer que les Latins ne seront pas de nouveau représentés aux chrétiens de l'Orient comme des objets de suspicion, car le présent acte montrera avec un surcroît de clarté que l'Église de Jésus-Christ, parce qu'elle n'est ni latine, ni grecque, ni slave, mais catholique, ne fait aucune distinction entre ses fils, et que tous, qu'ils soient Grecs, Latins, Slaves, ou membres d'autres groupes

nationaux, occupent la même place devant notre Siège apostolique. »

Quelques mois se passaient, et de par la volonté du Pape, un institut pontifical se fondait à Rome, en vue de familiariser avec les points de vue des chrétientés orientales les prêtres occidentaux qui plus tard auraient à prendre contact avec elles. On avait, sous Léon XIII, pour l'étude de ces points de vue, créé à Rome un important périodique : il s'appelait *Bessarione* en souvenir de ce cardinal Bessarion qui, dès le xve siècle, jetait entre Rome et l'Orient certaines arches de pont ; sous la conduite du cardinal Marini, de nombreux techniciens d'histoire, de théologie, de liturgie, apportaient leur collaboration, et leur science précise et subtile donnait aux ambitions de l'Église une direction et un élan. Benoît XV organisait, à côté de ce périodique, une institution d'enseignement ; et faisant appel aux membres mêmes des chrétientés dissidentes, il les invitait à venir dans l'Institut nouveau, pour y connaître la doctrine romaine. « Ils pourront ainsi, écrivait-il le 15 octobre 1917, scruter à fond la vérité, en déposant toute opinion préconçue. Nous voulons en effet que l'enseignement de la doctrine catholique et celui de la doctrine « orthodoxe » soient conduits de front, de façon que chacun, maître de son jugement, puisse voir avec évidence de quelle source l'une et l'autre découlent. »

Il n'y a plus en Russie de bureaucratie spirituelle pour interdire à quelques clercs de là-bas un voyage de curiosité vers cet original Institut ; et les prêtres non unis des chrétientés balkaniques qui céderaient, ne fût-ce que par attrait scientifique, au même désir d'information, ne pourraient plus être accusés, aujourd'hui, de trahir leur patrie pour l'Autriche. De l'Orient vers Rome comme de Rome vers l'Orient, les routes sont plus libres. Les maréchaussées spirituelles ont disparu ; et l'esprit d'universelle paternité qui dictait à Léon XIII sa grandiose lettre *Praeclara*, « aux princes et aux peuples, » recommence de planer (1).

(1) Voir dans *The constructive Quarterly*, juin 1918, l'article de Mgr Batiffol, *Pope Benedict XV and the restoration of unity*.

VI. — ROME ET LES INTERNATIONALISMES NOUVEAUX.

Ainsi Rome, sans impatience, mais sans lenteur, épie-t-elle soucieusement, activement, les répercussions religieuses des révolutions humaines. Il semble que, pour l'heure, ces révolutions ne lui ouvrent aucun autre champ d'activité : elle est tenue à l'écart, dans les reconstructions actuelles du monde. Alors qu'au moyen âge elle fut la mère du droit des gens, la jeune Société des Nations paraît se disposer à l'ignorer. Dans ces divers États qui vont s'associer, le Saint-Siège compte des millions de fidèles : son autorité morale, librement acceptée par eux, pourrait un jour déterminer ces millions de consciences à devenir, dans leurs différentes patries, des auxiliaires de bonne volonté pour les décisions ou pour les vœux que balbutierait la Société des Nations. Les conseils internationaux où tenterait de s'élaborer un peu de justice trouveraient dans la collaboration du Saint-Siège un élément de prestige dont ils pourraient attendre une efficacité.

Un juriste illustre qui, dans l'aréopage de La Haye, posa déjà quelques-unes des assises du monde nouveau, le regretté Louis Renault, cherchait à corriger les mesures d'ostracisme qui exilaient des deux premières conférences la souveraineté de Léon XIII et celle de Pie X.

L'espoir même qu'il fondait, pour la paix du monde, sur la pratique de l'arbitrage international et sur la reconnaissance de certaines sanctions, l'amenait à souhaiter, pour cet arbitrage, un surcroît d'éclat, et pour ces sanctions un surcroît de vertu. On avait là, tout proche, l'ascendant de la Papauté; pourquoi ne le point utiliser? Et Louis Renault constatait qu'elle était évincée... Évincée sans appel, et sans possibilité de résipiscence, si l'on eût accepté, en 1899, la formule d'après laquelle les quarante-six signataires de la convention de La Haye se réservaient le droit de fixer les conditions auxquelles les autres « États » pourraient ultérieurement adhérer à cette grande œuvre internationale. La Papauté n'était plus un « État : » de par ce texte, elle n'était même pas comprise parmi les souverainetés dont les contractants de La Haye pouvaient éventuellement accepter l'adhésion. Louis Renault demanda qu'au mot *États* le mot *puissances* fût substitué. Le

Pape, même sans terres, est toujours considéré comme une puissance : à la faveur d'un simple changement de mot, l'admission éventuelle de la Papauté à la cour d'arbitrage international cessait d'être impossible. Le comte Nigra, qui représentait l'Italie, témoigna galamment qu'il comprenait, et qu'il ne s'opposait point ; la proposition de Louis Renault fut acceptée (1). Pour la fécondité de ces délibérations futures qui s'essaieraient à régler périodiquement les destinées humaines, cela lui paraissait un avantage précieux, que la Papauté pût obtenir tôt ou tard quelque possibilité d'accès.

De lointains précédents pourraient être évoqués, dont jadis elle fut l'instigatrice : Trêve de Dieu, Paix de Dieu, démarches pontificales d'arbitrage ou de médiation, échafaudage architectural de cette « chrétienté » qu'Auguste Comte regardait comme le « chef-d'œuvre politique de la sagesse humaine. » (2) Tous ces souvenirs militent contre les sceptiques du vingtième siècle, prêts à qualifier d'utopie l'effort vers plus de justice. Sur les lèvres des pontifes du moyen âge, certains accents résonnèrent, qui vibrent encore à l'unisson de nos propres rêves. Les succès partiels que ces pontifes recueillirent pourraient être pour la jeune Société des Nations une leçon de confiance et même d'audace. Pourquoi donc n'attendrait-elle des Papes d'autres leçons que ces leçons d'outre-tombe? Pourquoi leur voix n'aurait-elle son audience que lorsqu'elle s'élèverait des profondeurs du passé ?

La Société des Nations veut aviser à la consolidation d'une paix juste et durable. Parmi les suggestions apportées, en voici une à laquelle sa hardiesse même épargnera pour quelque temps au moins le reproche de banalité :

Le point fondamental doit être qu'à la force matérielle des armes soit substituée la force morale du droit; d'où résulte un juste accord de tous pour la diminution simultanée et réciproque des armements, selon des règles et des garanties à établir, dans la mesure nécessaire et suffisante au maintien de l'ordre public en chaque État; et pour la substitution aux armées d'une institution d'arbitrage, avec une haute fonction pacificatrice, selon des règles à concerter et des sanctions à déterminer contre l'État qui se refuserait,

(1) Yves de la Brière, *La Société des Nations, essai historique et juridique*, p. 191-193. Paris, Beauchesne, 1918.

(2) Auguste Comte, *Cours de philosophie positive* (édit. de 1867). V, p. 231.

soit à soumettre les questions internationales à un arbitrage, soit à en accepter les décisions.

Ces lignes furent publiées en août 1917, sur la colline vaticane. Entre le « quatorzième point » ultérieurement défini par le président Wilson et le « point fondamental » ainsi formulé par le Pape, il y a convergence, avec une précision plus impérieuse, plus audacieuse, dans la manière pontificale de dessiner l'avenir (1). Le « quatorzième point » fit du bruit, le « point fondamental » en avait fait beaucoup moins. De telles diversités d'accueil pourraient passer à la longue pour un manque d'équité intellectuelle. D'aucuns diront peut-être, en relisant ce « point fondamental, » ou en le lisant pour la première fois, que ce sont là des idées singulièrement proches de celles du socialisme international. Ce n'est probablement pas pour effrayer beaucoup certains protagonistes de la Société des Nations. Mais l'internationalisme socialiste, qui n'a pas encore fait ses preuves de pouvoir constructeur, aura bien sûrement ses entrées sous quelques-uns des portiques qui s'édifient à Genève : il pourrait y avoir quelque avantage pour la juvénile Société à accueillir et à écouter, en même temps, le « supranationalisme » catholique, d'autant plus soucieux, lui, de reconnaître l'existence et la personnalité des nations, qu'il se rappelle les avoir autrefois baptisées.

Voici consacrée, par la Conférence de la Paix, l'idée d'une législation internationale du travail : l'instrument diplomatique qui fixe les assises du monde futur consigne en l'un de ses chapitres les principes mêmes de cette législation. Le vœu que formulaient, depuis quarante ans, certains groupements de sociologues catholiques, est ainsi comblé : l'entente internationale qui devait, dans leur pensée, « frayer la voie à la lutte contre l'anarchie de la production, » passe tout doucement du domaine de l'idéal dans celui de la réalité. Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis que Léon XIII en personne, dans une lettre au Suisse Gaspard Decurtins, réclamait cette entente (2).

(1) Charles Gonthier, *Le Pape et la Société des Nations*. Lyon, 1919. Une conversation du cardinal Gasparri avec Mgr Touchet, évêque d'Orléans, reproduite dans son livre : *La paix pontificale*, p. 42 et suiv., apporte des précisions nouvelles sur ce « point fondamental. »

(2) Voir dans la *Revue* du 1er août 1903 notre article : *Le Pape Léon XIII*.

On avait écouté sa voix, là où il souhaitait le plus ardemment qu'elle fît impression; et tandis qu'à la Haye, parmi les diplomates, le pape était absent, il dépêchait au contraire un représentant officiel dans les congrès périodiques qu'organisait, depuis le début du XXe siècle, l'*Association internationale pour la protection des travailleurs*. Pour laisser parler le Saint-Siège en matière internationale, des sociologues comme M. Millerand ou des représentants du monde ouvrier comme M. Keufer étaient moins gênés que ne l'étaient les diplomates. Des mémoires techniques, des vœux détaillés, concernant par exemple le travail des femmes ou bien l'emploi du phosphore blanc, étaient transmis au pape, comme à tout autre gouvernement; et parmi les actes du cardinal Merry del Val, on trouverait en 1904 une lettre qu'il adressait au président de l'*Association internationale*, — c'était, cette année-là, un conseiller national de Saint-Gall, — au sujet de ces délicates questions.

Éconduite du jeu de ce monde par la timidité des chancelleries, la papauté y rentrait, sans forcer aucunes portes, pour une besogne d'humaine pitié; elle y était comme ramenée par la poussée même de ces préoccupations sociales que les diplomates de l'année 1919 doivent enfin considérer comme des facteurs d'histoire. Mais puisqu'elle devançait ainsi, depuis le temps de Léon XIII, ces courants nouveaux dont les traités actuels consacrent l'importance politique, il y aurait évidemment quelque illogisme, de la part des puissants, à faire accueil à ces courants et à la maintenir elle-même dans un perpétuel arrière-plan. Et puisque depuis vingt ans elle collaborait officiellement avec les représentants de ceux qu'on appelait encore les humbles, pourquoi donc demeure-t-elle, toute seule, à la porte de certaines délibérations, où ils sont désormais accueillis comme étant à peu près les égaux des puissants?

Craindrait-on, d'aventure, que du jour où la Papauté serait relevée de cette disgrâce dont les chancelleries paraissent l'avoir frappée, elle ne trouvât, dans ce changement même de fortune, une occasion de rappeler au monde ce qu'il y a d'anormal et de troublant dans sa situation territoriale? Mais outre que la mémoire du monde n'a pas à cet égard besoin d'être rafraîchie, il ne serait pas absolument impossible que la rentrée de la Papauté dans le concert des Puissances marquât

l'amortissement de cette pénible dissonance dont nos alliés d'au delà des Alpes sont les premiers à souffrir.

Déjà dans beaucoup d'esprits certaines maximes mûrissent, d'après lesquelles la Société des Nations, pour des intérêts supérieurs, pourrait entourer de certaines limitations de détail, courtoisement concertées, la souveraineté intérieure de chaque État. Entre ce principe général et l'application qui pourrait en être faite sur terre italienne en faveur de la Papauté, il n'y aurait peut-être qu'un pas. On pourrait le franchir de plusieurs façons, soit en garantissant internationalement la liberté du Pape, soit en prenant acte, par une procédure internationale, de la volonté de l'Italie de garantir cette liberté. Du jour où la diplomatie italienne, avec l'agrément préalable du Saint-Siège, envisagerait ainsi quelque élégante solution, les hommes d'État transalpins se réjouiraient sans doute d'avoir fait œuvre esthétique et de constater une fois de plus que certaines restrictions volontaires de souveraineté ont parfois la portée d'un allègement. Le souci de maintenir à Rome une situation discutée, souci que sut exploiter la ruse d'un Bismarck, avait, il y a quarante ans, acheminé l'Italie vers cette Triple Alliance qui, dès les premiers jours de la Grande Guerre, lui parut contraire à son génie, à sa fraternité latine, à son culte du droit, à la voix de son sang. Ce serait pour elle une bonne fortune politique de pouvoir un jour faire constater par la Société des Nations, que le Pape jouirait, dans Rome, de tout ce qu'il aurait déclaré nécessaire pour sa liberté (1). Elle émousserait ainsi ce qui demeure encore épineux dans la question pontificale; et le sens qu'elle a des gestes magnifiques trouverait soudainement une certaine grandeur à convier le pape et la chrétienté à l'établissement d'une *Pax Romana*. Ce nom somptueux fut béni, lorsqu'il désignait l'harmonie que faisait régner la Rome antique parmi les nations soumises; la troisième Rome offrirait au monde une autre vision d'harmonie, en l'appelant à collaborer avec elle pour réaliser le spectacle du Pape libre sous l'égide des nations libres.

GEORGES GOYAU.

(1) Voir l'article du marquis Crispolti dans *Vita e Pensiero* du 20 avril 1919.

POUR MOI SEULE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

Le trajet dura trois longues heures pendant lesquelles je ne prononçai pas une parole. L'arrêt brusque dans les petites gares nocturnes, l'entrée soudaine d'un voyageur, sa sortie bruyante, rien ne pouvait me décider à soulever mes paupières serrées. Fabien, en face de moi, immobile comme moi, gardait le même silence. Mais dès l'entrée dans les faubourgs d'Avignon, avant même que le train n'eût ralenti, il était debout, rassemblant notre bagage; et je savais bien que, pas plus que moi, il n'avait dormi.

La stagnation blanche des lampes électriques occupait seule les avenues désertes et, quand la traversait un frisson métallique, l'ombre des feuilles était la seule que l'on vît tout à coup danser le long des murs. Il était tard, et ce grand orage de la veille avait mis dans l'air les premières fraîcheurs de l'automne. Dans l'hôtel modeste où Fabien me conduisit, on nous servit un pauvre souper de pâté, d'olives et de fromage de chèvre. Les chambres sentaient le savon grossier, le tabac refroidi, l'odeur forte des huiles dont le carrelage rouge était lustré; et toute la médiocrité de ce gîte lamentable nous obligea enfin de prononcer les premières paroles.

Il nous fallait trouver un logement pour y passer ces quelques semaines et nous nous en occupâmes dès le lendemain. Fabien, dans cette ville, avait quelques amis qui nous

(1) *Copyright by* André Corthis, 1919.
(2) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

eussent utilement renseignés. Mais il n'en parlait pas, et, comprenant trop bien qu'il ne voulait pas en ce moment penser à eux, je n'osai les lui rappeler. Tandis qu'il consultait les agences qui sont sur la place de l'Horloge, je m'en allai de mon côté, au hasard des petites rues, si bruyantes et peuplées quand elles touchent au cœur de la ville, et, dès qu'elles s'en éloignent, serrant leurs vieux murs sur de si profonds silences. Et tout étourdie que je fusse encore, recevant de tous mes actes un étonnement qui, dans certaines minutes, allait jusqu'à la stupeur, je sus cependant découvrir dès ce matin-là ce qui nous était nécessaire.

C'était une vieille maison de la rue Trois-Faucons, étroite, avec une porte romane dont le marteau figurait deux serpents enchevêtrant leurs nœuds. Elle appartenait à un antiquaire du nom de Chayère, tenant boutique près de Saint-Agricol et qui avait fait là son dépôt de marchandises. Les pièces, dallées de noir et de blanc, étaient occupées par tout un peuple d'armoires et d'horloges, de tables escaladant des commodes, de fauteuils portant des chaises renversées ; et l'on ne voyait en entrant là qu'un pêle-mêle de panneaux luisants et de dorures fanées, qu'un enchevêtrement de pieds torses ou cambrés, tandis que pendaient des plafonds les petits lustres aux cristaux poussiéreux, et les lampes d'église au flanc desquelles se ternissaient les angelots d'argent ou d'étain. Mais, au premier étage, deux chambres étaient vides, auxquelles attenait une petite cuisine. Elles avaient encore leurs plafonds peints et les carreaux verdâtres de leurs fenêtres d'autrefois, et elles donnaient sur un humide et profond jardin auquel on pouvait descendre du rez-de-chaussée par de longues marches de pierre.

Chayère consentit à nous louer ces chambres, et sut en deux heures les rendre habitables, grâce à quelques meubles qu'il tira de ses réserves. Il y mit un lit Directoire dont la peinture grise s'ornait d'un filet bleu, une table d'acajou assez grande pour que nous y puissions prendre nos repas, une commode faite en Arles, une armoire qui venait d'Aix, des chaises, deux bergères dont la tapisserie crevée laissait échapper un crin noir mêlé de paille. Il accrocha aux fenêtres des rideaux de damas qui, tendus, semblèrent lamés de ciel, tant leur trame avait d'usure et de transparence. Enfin, une femme

qu'il m'indiqua put me fournir un peu de linge et une autre de la vaisselle.

Je travaillai la journée entière avec cet homme, afin que, dès le soir, tout fût en état. Fabien rôdait à travers la ville. Il rentra comme le soir allait venir et, sans rien regarder, alla s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre. Elle était grande ouverte. Une mourante et délicieuse odeur d'automne venait de ce petit jardin si sombre, serré entre de grands murs, où quelques roses achevaient de fleurir. Plus défait et misérable encore que je ne l'avais vu la veille, mais aussi plus aigrement nerveux, Fabien remarqua :

— Cet enclos empoisonne l'humidité et la feuille pourrie. Et le logement doit être assez malsain... Enfin !...

Je murmurai :

— Nous y sommes pour peu de jours.

Il se tut. Un peu plus haut, j'ajoutai :

— N'est-ce pas?

— Mais je n'en sais rien, dit-il, rien...

Je soupirai peut-être, ou je fis un petit geste. Peut-être aussi j'eus simplement l'imprudence de le regarder. Alors cette irritation, qui devenait peu à peu la forme de sa détresse, le tourna vers moi, méfiant de nouveau, presque haineux :

— Et puis, tais-toi, cria-t-il, ne me pose aucune question. Nous sommes ici. C'est bien. Cela suffit. Ne t'inquiète pas d'autre chose. Je ne veux plus entendre parler de rien... de rien. Je te le défends. Pas un mot, tu m'entends... pas une question... Jamais... jamais !... Pas un mot.

Il agitait devant lui sa main fébrile et menaçante :

— Pas un mot... jamais.

Je répétai :

— Non... non... jamais.

Et dès ce moment, je commençai d'observer non seulement au sujet de ce qui avait pu se passer à Lagarde pendant la nuit terrible, mais au sujet de nous-mêmes, de nos moindres pensées, de ce triste voyage, ce silence qu'i exigeait, cet absolu silence... Fabien m'effrayait, mais ce n'était pas de la même façon que la veille, et je ne pouvais m'expliquer pour quelles secrètes raisons il m'était maintenant possible de rester auprès de lui.

*
* *

Il prit tout de suite l'habitude de partir chaque matin dès le réveil pour des marches interminables à travers les faubourgs et dans la campagne. Une femme, à ce moment, venait pour nous servir. Mais elle ne pouvait me donner qu'un petit nombre d'heures ; elle s'en allait avant midi, laissant le repas préparé. Alors, je mettais la nappe, je disposais les plats, j'attendais. Enfin, Fabien rentrait, assez tard et portant sur son visage cette souffrance, cet air d'égarement qui ne cessaient plus d'y paraître. Sans même m'avoir dit bonjour, il s'asseyait à table et se mettait à manger. Mais après les premières bouchées il relevait la tête, m'observait, et je voyais aussitôt la méfiance et l'inquiétude remonter au fond de ses yeux. J'hésitais... Je me demandais longuement ce que je pourrais lui dire... Et je finissais par poser quelques questions qui étaient toujours les mêmes et recevaient les mêmes réponses :

— Tu es allé te promener ?

— Oui.

— Où cela ?

— Devant moi.

— Au bord du Rhône ?

— Je n'en sais rien.

Et le silence recommençait, si pesant que je ne tentais plus même un effort pour le soulever.

Il s'anima seulement la première fois que je reçus une lettre de Guicharde. Ce fut quatre jours après notre arrivée. Dès son entrée dans la chambre, apercevant sur la commode arlésienne la simple enveloppe de papier bleu, reconnaissant l'écriture, Fabien eut un geste brusque. Et tout de suite, avec une impatience fébrile :

— Eh ! bien, demanda-t-il, qu'est-ce qu'elle dit ?

Elle disait peu de chose, sortant à peine et ne voyant personne. Elle espérait que Fabien allait mieux, que ce repos nécessaire après tant de fatigues et d'émotions lui ferait du bien. Elle disait que la maison sans nous lui paraissait grande et vide, qu'elle s'occupait avec Adélaïde de tout bien mettre en ordre afin que nous soyons contents à notre retour. Et elle terminait par de petites phrases où elle avait mis toute la tendresse et tout le dévouement de son cœur.

— C'est tout?... interrompit Fabien comme je lisais ces phrases.

— C'est tout.

— Bien, dit-il, c'est bien.

Mais c'est la seule fois qu'il m'interrogea sur les lettres de Guicharde. Par la suite, s'il en trouvait une dans la boîte et qu'il me la montât, il la jetait sur la table avec quelquefois une indifférence et quelquefois une colère également dédaigneuses, sans jamais plus demander ce que ma sœur pouvait avoir à nous apprendre.

Il repartait aussitôt le repas terminé. Une fois encore, je restais seule. Alors, la pièce mise en ordre, j'allais m'asseoir auprès de la fenêtre. Une angoisse plus violente chaque jour et plus douloureuse m'envahissait, m'absorbait. Et quand j'en revenais, au bout de plus d'une heure, je m'apercevais que, pendant tout ce temps, j'avais rôdé dans les faubourgs et la campagne auprès de Fabien, avec lui, portant ses grands remords et sa grande misère... Et c'est de toute sa lassitude que je me sentais écrasée.

*
* *

Huit jours passèrent ainsi, et chacun aggravait la détresse de Fabien et lui creusait un peu le visage. Un matin, en rentrant, il refusa de s'asseoir à table et alla se jeter sur son lit.

— Je n'en puis plus, dit-il. Je vais tomber malade.

C'était la première fois que devant moi il s'abandonnait ainsi. Je voyais bien cependant qu'il ne me permettrait encore de lui poser aucune question. Mais parce qu'il avait soupiré, je soupirai avec lui.

— Tu t'ennuies trop. Ce désœuvrement est une terrible chose.

Déjà redressé, déjà hostile, il cria presque :

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

— Tu pourrais lire.

— Et quoi donc? Où les prendrais-je, les livres?

— Chez le marchand... Roumanille a beaucoup de choses.

— Tu es folle. Je ne gagne rien en ce moment, et j'irais dépenser l'argent à acheter des livres!

J'avais déjà fait cette proposition et j'avais toujours reçu la même réponse. Je voyais bien qu'il s'obstinait sombrement à

ne rien faire et ne voulait tirer un secours que de ces mornes promenades. Mais pendant ces après-midis solitaires où je ne pouvais m'occuper à rien qu'à le chercher et qu'à le suivre, une âme nouvelle avait dû se former en moi; ma grande patience aujourd'hui ne se laissait point rebuter par ses rudesses. Et je proposai encore, après être allée dans la cuisine chercher l'eau fraîche et le vin :

— Quelquefois..., aujourd'hui par exemple, veux-tu que je sorte avec toi?

— Si ça t'amuse...

Il se décidait tout de même à se lever et à prendre sa place devant le repas servi. Il ajouta :

— Et si tu en as le temps.

— Je le trouverai.

— Mais ne pense pas, déclara-t-il en cassant son œuf, que je vais attendre ici que tu aies tout remis en ordre.

— Je te rejoindrai donc.

— Où cela?

— Où tu voudras.

— Eh bien! dit-il comme résigné, à quatre heures, au petit café qui est près de la porte de l'Oulle.

... Je fus exacte. Et tandis que j'allais vers ce morne rendez-vous, pensant à Fabien comme je ne cessais plus de le faire, et à toute cette horreur de lui-même qui paraissait chaque jour l'accabler avec plus de force, je pensais aussi que ce serait une grande charité que de sourire et de paraître heureuse en l'apercevant... Mais mon visage, au contraire, malgré cet air que je lui voulais donner, dut marquer seulement que tout mon cœur se serrait. — Ce petit café où il m'attendait, tout étroit, misérable, derrière ses fusains maigres et sous sa tente sale, avait sa terrasse envahie par des rouliers de Villeneuve et quelques soldats. De grosses femmes, des filles en cheveux, buvaient auprès d'eux. Et Fabien était là, parmi cette racaille, avec trois soucoupes devant lui, sur la petite table verte, et un verre encore plein. Il le vida d'un trait quand il m'aperçut et me rejoignit aussitôt.

— Mais, lui fis-je remarquer, tu n'as pas payé.

Je m'arrêtais. Il m'entraîna.

— Ne t'inquiète pas. On me connaît. J'ai payé ma note samedi et je payerai à la fin de cette semaine.

Il marchait un peu lourdement et avait pris mon bras pour s'y appuyer.

— Tu as donc l'habitude de venir... dans cet endroit?

— Mais oui, avoua-t-il, quand je suis fatigué de marcher.

Et, aussitôt agressif :

— Ai-je autre chose à faire?

Ayant passé la porte de l'Oulle, nous allions le long du rempart. La poussière de l'été le recouvrait encore, et la première grande pluie, sans parvenir à l'emporter, l'avait seulement délayée un peu et ramassée çà et là en croûtes plus épaisses. La pierre était blanche et les arbres blancs au pied desquels croissait une herbe misérable, tout à la fois boueuse et consumée. Fabien avait lâché mon bras. Silencieux, baissant la tête, il défaisait du bout de sa canne les petites mottes de terre et s'il en manquait quelqu'une, s'impatientant aussitôt, il l'écrasait du talon. De cette manière évidemment, quand il était seul, se passaient ses promenades. Je les imaginais bien ainsi. Mais j'ignorais où le menait ensuite la fatigue, j'ignorais ce cabaret, ces stations hébétées au milieu de la plus basse populace devant le verre rempli et les soucoupes empilées... Or voici que comprenant mieux bien des choses, non pas aujourd'hui seulement, mais me semblait-il, depuis quelque temps, je commençais à comprendre que ce n'était rien d'avoir quitté avec lui notre maison, et rien de consentir à demeurer près de lui. — Et il me semblait être maintenant responsable de cette déchéance nouvelle vers laquelle il s'en allait.

Que faire cependant pour le secourir, puisque, tout replié sur sa grande misère, il ne me permettait pas d'en approcher? Quelle parole, cherchant à l'atteindre profondément, ne lui eût paru injurieuse, et toute pénétrée du terrible soupçon?... Continuant de ne regarder que la terre, il s'arrêtait maintenant à chaque pas, pour écheveler l'herbe courte du bout de son soulier. Jamais son silence ne m'avait semblé si pesant et pour la première fois, au lieu de le subir avec lui, je souhaitai de l'en délivrer.

Alors, le touchant doucement au bras :

— Regarde, dis-je, ces bohémiens.

Au pied du rempart était arrêtée une roulotte misérable, faite de mauvaises planches déteintes, et montée sur deux roues. Lié par une corde à l'arbre le plus proche, un maigre

cheval, grisâtre comme la pierre et desséché comme elle, humait le sol aride avec résignation. Et deux femmes, s'affairant autour d'un feu de broussailles, trempaient des linges dans un petit chaudron où fumait je ne sais quelle mixture aromatique et forte. La plus vieille avait ses cheveux serrés dans un mouchoir rouge et jaune, et l'autre, toute jeune, déformée par une grossesse dont le terme était proche, portait une robe d'indienne à fleurs roses dont les deux volants traînaient dans la poussière.

Elle tordit un des linges entre ses petites mains sales et se dandinant avec peine s'approcha d'un homme qui était couché à quelques pas, le dos soutenu par une caisse et le genou gauche empaqueté de chiffons noirâtres et sanglants. Une grande souffrance convulsait son visage. La jeune femme s'agenouilla près de lui et commença de défaire le grossier pansement.

Fabien, leur jetant un coup d'œil, avait aussitôt détourné la tête, mais je voulais maintenant qu'il s'y intéressât et je lui demandai :

— Que peut avoir ce malheureux ?

— Je n'en sais rien, dit-il avec indifférence.

— Mais elle infectera la plaie en la soignant ainsi.

— C'est leur affaire.

Et comme je m'étais arrêtée, il marcha plus vite. Je dus courir pour le rejoindre, et tout animée soudain d'une idée qui me paraissait bonne.

— Fabien ! si tu voulais examiner ce malheureux... si tu lui donnais un conseil...

Sans répondre, il allait toujours, de son pas rapide. J'insistai, plus pressante, et il me semblait le supplier pour lui-même et non pour cet étranger.

— Il souffre... Si tu voulais essayer de le soulager... avoir pitié !... Ces pauvres gens t'écouteraient, j'en suis sûre... Et puisque tu n'as rien à faire, tu pourrais demain revenir voir si l'homme ne va pas un peu mieux.

Mais comme je le prenais par le bras, voulant l'arrêter et le forcer de retourner vers ces misérables, il se dégagea brusquement. Et, ricanant, les épaules secouées, la bouche mauvaise.

— Alors, proféra-t-il, je ne suis plus bon qu'à soigner les

bohémiens au bord des routes, et les chiens crevant au fond des fossés ! Nulle autre clientèle maintenant ne saurait avoir confiance en moi... C'est cela, n'est-ce pas? que tu veux me faire entendre. Je te remercie...

— Mais, Fabien...

— Laisse-moi tranquille.

Nous continuâmes en silence cette sombre promenade. Nous approchions maintenant du pont Saint-Benezet. C'est le vieux pont de la chanson. Trois de ses arches, il y a bien longtemps, furent emportées par le Rhône. Rompu ainsi au point le plus furieux des eaux, il continue vainement de se tendre vers l'autre rive. Mais il porte en son milieu une petite chapelle, et, comme nous nous étions arrêtés, indécis et las, découragés également de poursuivre cette route et de regagner notre logis, je proposai à Fabien de la visiter.

— Comme tu voudras, dit-il avec indifférence.

Nous entrâmes donc chez le gardien. La chambre qu'il habite, creusée dans le rempart même, ronde et voûtée, fort obscure, sentait l'oignon, le vieux cuir et la fumée de bois; et le bonhomme, installé devant un établi, s'occupait à rapetasser de vieilles chaussures. Il les martelait à petits coups, d'un geste égal et nonchalant, et, soucieux de ne se point fatiguer, sans s'interrompre ni se lever, il nous désigna une clef pendue à la muraille, puis une petite porte au fond de la chambre.

— Vous monterez l'escalier. Il est dur. Prenez garde à tomber en redescendant. Et puis là-haut, ne passez pas le garde-fou qui est après la chapelle. Y en a qui le font. Mais c'est déraisonnable, à cause de la solidité, qui n'est pas sûre.

L'escalier, serré entre deux murailles que veloutaient des plantes aux fleurs minuscules, était roide en effet, mais avait peu de marches, et le vieux pont s'étendait là-haut, dans toute la lumière du déclinant soleil. Point d'autres visiteurs aujourd'hui. Nous étions seuls. Sur les larges dalles où, selon la légende, les belles dames dansaient avec les beaux messieurs, Fabien laissait traîner son pas plus pesant. Il vint s'accouder à la rampe de fer, et je me penchai auprès de lui. Le Rhône en feu roulait un couchant tourmenté. Villeneuve à notre gauche, légère et couleur d'or, attendait magnifiquement que la vînt saisir l'ombre sournoise se préparant au fond des creuses val-

lées. Très loin, Châteauneuf-des-Papes, parmi de sombres verdures, répandait ses maisons rousses comme une poignée de maïs égrené. Et de la cime pierreuse et blonde des collines, de la cime éclatante du mont Ventoux, semblait sortir cette lumière qui se dissolvait dans le ciel, et retombait sur les petites villes éparses, les champs mûrs, la terre dorée.

Il me semblait que mon cœur recevait cette lumière comme la recevaient les choses, et que, comme elles, il en était tout embelli. Ma bonne volonté fut tout à coup plus vivace et meilleure. Je recommençai de m'émouvoir comme je l'avais fait en voyant Fabien dans ce cabaret. Ce que j'avais compris à ce moment, je le comprenais mieux encore. Et, sachant bien maintenant que j'avais le devoir de le sortir de lui-même, je savais aussi que la tâche serait difficile et qu'il ne fallait pas me décourager aussitôt. — La souffrance des êtres n'avait pu le toucher; je voulus essayer de la beauté des choses et, lui montrant le paysage admirable, je murmurai :

— C'est beau.

Mais il secoua les épaules d'un geste excédé et se détournant, alla s'asseoir sur un des bancs creusés dans le mur de la chapelle. Je ne le suivis pas tout de suite. Je regardais encore le ciel et l'eau et, toute soulevée au-dessus de moi-même, il me paraissait à présent que j'étais croyante et que je disais ma prière. C'était la plus belle de toutes; elle se formait dans mon cœur et je n'en connaissais pas les paroles; mais je sentais toute la force qui me venait d'elle. — Que dire à Fabien, qui le secourût un peu?... Que lui dire?... Des feuilles rugueuses frôlaient mes deux mains croisées, et je vis qu'un figuier avait poussé entre les pierres. S'appuyant au contrefort de la troisième arche, qui le gardait un peu du vent, il poussait de fortes branches, et vivace, large, d'un beau gris bleuâtre qui ne se tachait point de jaune, il avait seulement pour se nourrir quelques parcelles de terre que le vent avait amoncelées au joint de deux blocs creusés par les plaies.

— Qu'il a suffi de peu de chose! pensais-je, sans bien entendre moi-même toute cette pensée.

Et je me répétai quelques minutes plus tard :

— Il suffit de peu de chose...

D'autres minutes passèrent encore et j'allai retrouver Fabien dans l'intérieur de la chapelle. Elle est petite et ronde,

sans porte, et regarde le courant qui s'en va vers la mer. Les colonnes de l'autel s'ornent encore de feuillages confus, et çà et là, aux angles de la voûte, autour d'un pilier, des sculptures délicates achèvent de s'effacer et de rentrer dans la pierre Mais Fabien ne s'intéressait point à ces petites formes végétales, célestes ou démoniaques. Les bras croisés, et renversant un peu la tête, il fixait le mur devant lui, avec un air d'hébétude douloureuse. Quand j'entrai, il ne bougea pas. Alors j'allai m'asseoir à son côté. Je posai doucement ma main sur son genou, et je dis très bas :

— Tu es malheureux...

En même temps, je me préparais à supporter sa colère. Mais au contraire, il me regarda presque doucement, tout surpris, non de mes paroles peut-être, mais de ce ton que je leur avais donné; et il avoua, aussi bas, plus bas encore que moi-même :

— Oui.

Aussitôt il prit ma main, la serra nerveusement, la retint dans les siennes. Et ce petit mouvement exprimait toute sa détresse, comme ma courte phrase avait montré toute ma pitié... Rien d'autre. Il n'y eut rien d'autre. Mais il me paraissait que la parole nécessaire avait été dite.

Ensuite, nous nous levâmes pour regagner notre maison; et ce retour, par la porte du Rhône et les vieilles rues qui sont autour du séminaire, continua d'être silencieux; et le repas, près de la fenêtre ouverte sur le sombre jardin, fut silencieux aussi comme les autres soirs. Cependant, une ou deux fois, je retrouvai dans les yeux de Fabien, au lieu de cette méfiance attentive, de cette tressaillante inquiétude, le regard étonné qu'il avait eu dans la chapelle... Et cependant je sentais mon obsédante angoisse se pénétrer de je ne sais quelle satisfaction si profonde qu'elle ressemblait peut-être à de la joie.

*
* *

Il partit le lendemain aussitôt que d'habitude et sans m'avoir parlé davantage. Mais il rentra moins tard, et dès qu'il eut ouvert la porte :

— Tu sais, me dit-il, ils sont partis.

Je lui demandai, bien étonnée, de qui il parlait ainsi. Alors il me répondit de son ton brusque :

— De qui veux-tu que ce soit?... De ces bohémiens...

Et il gagna aussitôt le fauteuil où, tout accablé, il se laissait tomber au retour de ses promenades.

J'avais versé de l'eau dans un petit pot de grès bleu pour y mettre deux roses cueillies dans le jardin de Chayère où je descendais quelquefois. Mais j'oubliai les roses sur la table, et je m'approchai de Fabien.

— Tu es donc retourné là-bas?

Il se taisait.

— Tu t'es rappelé?... tu as eu pitié?...

Il haussa les épaules.

— Je suis passé là par hasard.

Il me parut qu'il mettait une espèce de pudeur à cacher sa pensée, à se défendre de l'avoir eue. Il était repris déjà par sa nervosité et je compris bien qu'il ne fallait pas en ce moment l'interroger d'avantage. Mais après qu'il fut reparti et durant toutes les heures du long après-midi, je ne cessai plus de songer à cette petite bonne intention que j'avais cru deviner en lui.

La femme qui nous servait n'était pas venue et je dus sortir pour acheter moi-même notre souper. J'allais par la rue Haute et la rue Vieux-Sextier. J'entrais dans ces boutiques obscures qui sentent le piment, le bois frais et la morue sèche. Sur le trottoir étroit ou les pavés pointus, je croisais de ces filles d'Avignon dont la taille molle, les longs yeux et la bouche peinte offrent et demandent l'amour au premier qui passe; des bourgeoises aussi, importantes et fortes, suivies de beaucoup d'enfants; des touristes, des étrangers, des Parisiennes agitées, de vieilles Anglaises vêtues de clair, chaussées largement, rêveuses et desséchées. Mais toute cette animation de la cité joyeuse ne parvenait pas à me distraire. Une espèce de recueillement singulier m'empêchait de bien voir autour de moi les gens et les maisons. Et il se continua après que je fus rentrée dans mon logis silencieux. Il me fallut préparer la viande, allumer le feu, descendre chercher l'eau fraîche à la fontaine du jardin. Je m'y attardai un instant. Les grands murs autour de moi rabattaient l'ombre et l'humidité. Il ne venait là que de sombres feuillages, un maigre laurier, des lierres et des buis. Mais je me rappelais ce figuier accroché aux pierres, battu du vent, tirant d'une poignée de terre sa force et sa belle couleur... Je me répétais, comme la veille : « Peu de chose... il suffit, il

a suffi de peu de chose. » Ma méditation s'en allait maintenant par des chemins que je ne connaissais pas, et, par instants, sans que ma pauvre raison en pût rien saisir, un grand éclair me traversait dont je brûlais toute pendant de confuses et magnifiques secondes.

Quand Fabien rentrait, je ne pouvais que me résigner à subir sa présence. Ce soir-là je l'attendis, simplement. Mais je vis bien à son visage crispé qu'il n'éprouvait plus ce semblant d'apaisement qui, la veille, et ce matin encore, rafraîchissait un peu sa sèche douleur. J'essayai de parler; il se tut. Je voulus prendre sa main; il la retira avec impatience. Ma bonne volonté cependant ne pouvait plus se décourager.

***

Lagarde maintenant était loin derrière moi comme ces petites villes que l'on voit bleuir confusément au fond des vieux tableaux. Les lettres de ma Guicharde, presque quotidiennes, ne me semblaient pas venues de là et ce que me disait ma sœur, en dehors de sa tendresse, me demeurait étranger. De tout mon simple passé demeuraient seulement vivantes pour moi les heures les meilleures, et je n'entends point par là les plus heureuses, mais ces heures méditatives, repliées, exigeantes, où l'on sent le tourment soudain d'avoir une âme et le besoin qu'elle s'en aille vers quelque chose de meilleur et de plus beau. J'avais connu beaucoup de ces heures-là pendant mon enfance résignée et ma jeunesse monotone. Elles étaient à la fois ma richesse et mon tourment. Mais le pauvre bagage de ma vie intérieure me permettait seulement de connaître ces exigences et point de les satisfaire.

Ce sel quotidien, qui m'était nécessaire, et que certains trouvent dans la foi en leur religion, et d'autres dans leur seule sagesse, je ne pouvais, dans ma simplicité, le tirer que de l'amour. J'attendais tout de lui, et qu'il fût ma vie même; et parce que l'amour m'avait déçue, je pensais ne plus exister. — Comment aujourd'hui se faisait-il que les plus longues et les plus tristes heures me parussent avoir un goût que je ne connaissais pas? Je ne voyais personne. J'avais à peine le temps de sortir. J'étais tout absorbée par mes besognes de servante. Mes mains s'abîmaient. Il leur vint au pouce et au pli des phalanges de petites raies noirâtres que rien ne pouvait plus

effacer. Et mes cheveux que j'aime parce qu'ils sont épais et doux, coiffés chaque jour trop rapidement, devenaient ternes et cassants; je voyais tout cela, et de la peine que me causait cette apparence de déchoir je tirais une espèce de plaisir fait de je ne sais quoi et dont j'étais avide. Toute ma vie me semblait soulevée d'un grand souffle. — Et cependant je ne faisais rien d'autre que vivre auprès d'un misérable, et commencer seulement d'avoir pitié de lui.

Sa grande souffrance, chaque jour, me devenait plus sensible; et chaque jour j'approchais un peu plus son âme désespérée. C'est surtout quand il était absent et que ses brusqueries ou sa mauvaise humeur n'étaient plus là pour nous séparer. Alors je revivais avec lui la minute abominable. J'étouffais de cette épouvante de lui-même dont il était suffoqué. Je me débattais comme il devait le faire... J'éprouvais comme ce mal tenait à la chair de l'âme et ne se pouvait arracher...

Et puis il rentrait, avec son pauvre visage, et je me désespérais de ne pouvoir pas lui dire que j'avais souffert avec lui. Toujours il semblait redouter mes moindres paroles. Depuis sa défense le premier jour de notre arrivée, il n'avait plus permis qu'il fût entre nous question de Lagarde. Il fronçait les sourcils si je prononçais un nom de là-bas. Hélas! Quel secours pouvais-je lui prêter, tant qu'il exigerait, tant qu'il garderait ce silence? Et l'idée que je devais l'amener à me remettre son secret, ses remords, sa grande misère, se faisait en moi, — hésitante, d'abord, effrayée, — plus calme ensuite, — et si forte enfin, si profonde!... Que ferions-nous de notre vie après qu'il aurait parlé? Que serait l'expiation nécessaire? Je ne savais pas. Cela était plus loin... Mais tout près de moi, au fond de moi, fait du plus passionné et du meilleur de moi-même, il y avait maintenant le désir incessant, il y avait le besoin qu'il me fît cet aveu et qu'il y trouvât un peu d'apaisement.

Je ne pouvais rien dire, je ne pouvais, même par un regard, lui montrer qu'il devait parler et que tout mon cœur était prêt. Mais autour de lui ma vigilance se faisait plus attentive et voulait lui être plus douce. C'étaient de petits soins. C'étaient de petites paroles qui ne touchaient à rien de lui, à rien de moi. Au lieu d'accepter ces terribles silences dans lesquels se passaient tous nos repas, je lui parlais de ce que j'avais vu pendant mes sorties, des gens, des bêtes, des maisons; et

malgré que cela lui fît hausser les épaules, comme je m'efforçais de sourire, il sourit à son tour, une ou deux fois. Enfin, pour qu'il ne retournât plus jamais à ce cabaret de la porte de l'Oulle, je pris l'habitude de sortir avec lui presque chaque après-midi. Et nous allions très loin dans la campagne parce que l'animation des places, la vue des passants, provoquaient aussitôt son irritation.

Au retour, nous tournions longuement dans les ruelles désertes pour éviter les boulevards populeux. Il ne pouvait souffrir que quelqu'un le regardât. Une espèce de méfiance maladive et haineuse à l'égard de tous les êtres semblait le posséder. — Je fus donc bien surprise quand il m'annonça un matin qu'ayant rencontré son ami, M. Fabréjol, il avait accepté l'invitation que nous faisait celui-ci d'aller déjeuner le dimanche suivant dans sa maison de Pampérigouste.

*
* *

De ces Fabréjol, — car ils étaient deux, le père et le fils, — Fabien autrefois aimait à parler, avec ostentation. Quarante ans auparavant, ma belle-mère, faisant son voyage de noce, avait été reçue « en » Avignon par Mme Fabréjol, jeune mariée également. Ces dames, je crois, s'étaient connues au couvent. Et les relations entre les deux familles, cordiales de la part des Fabréjol, empressées de celle des Gourdon, s'étaient poursuivies d'une manière un peu vague, mais persévérante. Maintenant, Mme Fabréjol était morte. Son mari et son fils vivaient en Algérie où ils exploitaient de vastes domaines; mais ils avaient conservé aux portes d'Avignon la maison familiale; ils revenaient s'y installer pour quelques mois tous les deux ou trois ans et y faisaient alors pratiquer des embellissements coûteux et inutiles qui donnaient de leur fortune, disait mon mari, une opinion considérable. — Or nous avions appris, peu de jours avant notre brusque départ, que ces messieurs n'avaient, cette année, pas encore quitté la France; mais, je l'ai dit, Fabien voulait en ce moment oublier tous ses amis, et pas plus qu'un autre nom, dans le petit logis de la rue des Trois-Faucons, le nom des Fabréjol n'avait été rappelé.

Sans doute, aujourd'hui, troublé de la rencontre, maladroit dans ses hésitations et craignant qu'un refus ne parût singulier, il n'avait pas osé se dérober à cette invitation. Il en

souffrait... je le plaignais... Mais je m'aperçus qu'il n'était pas mécontent et, au contraire, tout animé. Il parla ce jour-là plus que d'habitude et ce fut seulement de M. Fabréjol, de ses terres, de sa richesse, des ambitions politiques qu'il avait peut-être et qu'il réaliserait sûrement. Satisfait de petits détails qu'il se rappelait peu à peu, de petites paroles aimables ou polies, il me disait encore combien cet homme fortuné avait toujours eu de considération pour lui, Fabien, et pour ses talents. Il ne pouvait trop se flatter de le connaître... il se réjouissait de l'avoir revu. Et regrettant presque nos douloureux et profonds silences, le retrouvant tel qu'à Lagarde, dans son pauvre personnage, je m'étonnais tristement que les petites misères de son âme fussent à ce point capables de lui faire oublier sa grande misère...

Toute occupée de lui seul, je donnai d'abord peu d'attention à un souvenir que faisaient revivre toutes ses paroles et qui cependant ne m'était pas déplaisant. Trois ans auparavant, les Fabréjol nous avaient rendu visite à Lagarde. Ils venaient choisir des marbres aux carrières de Saint-Jacques pour un petit pavillon que l'on devait élever dans leur jardin à la ressemblance de celui où la reine Jeanne tenait sa cour d'amour dans la cité des Baux. On le voit encore, paraît-il, au bas de la colline, dans un enclos où poussent aujourd'hui le trèfle et le blé. J'ignorais cette reine et son pavillon. C'est Philippe Fabréjol qui me les fit connaître.

Il était venu trop tard au rendez-vous que, leurs affaires conclues, son père lui donnait dans notre maison et, quoique me trouvant seule, il était resté fort longtemps. Nous ne nous étions jamais vus et cependant notre causerie tout de suite s'était faite amicale. Je me rappelais bien ce grand garçon aux beaux traits droits, avec de clairs yeux bleus dans un visage brûlé. Il parlait avec une simplicité agréable, mais sa façon de m'écouter me touchait plus encore que ses paroles. Auprès de lui les mots me venaient sans contrainte; toutes sortes de petites idées dansaient dans mon cerveau plus clair, joyeuses et pressées de se faire connaître. Et je crois bien qu'après son départ j'aurais quelquefois pensé à lui. Mais maman jugea fort inconvenant que, me rencontrant seule, ce jeune homme eût ainsi prolongé sa visite. Elle me le dit avec autant de sévérite qu'elle en pouvait avoir. Et, toute confuse, je laissai aller

volontairement le souvenir de Philippe Fabréjol comme on ouvre les doigts sur une plume un jour de grand vent.

A mesure cependant qu'approchait le dimanche, ces souvenirs confus m'occupaient davantage, et je m'aperçus que ce déjeuner me faisait un certain plaisir. Je ne songeais plus autant à m'étonner que Fabien eût accepté d'y paraître; son animation me parut moins déplaisante; je crois même que je la partageais un peu. — Mais voici que la veille du jour où nous devions nous rendre à Pampérigouste, il recommença d'être tout absorbé en soi-même, et les pensées qui lui venaient au sujet des Fabréjol il cessa de me les dire. La nuit, à travers mon sommeil, il me parut qu'il se levait, marchait dans les chambres, ouvrait la fenêtre. Enfin, au matin, habillé déjà et prêt à partir, ayant réfléchi un long moment tout en dépliant, repliant, et froissant son journal, il me déclara soudain qu'il n'irait pas à Pampérigouste. Et je sentis le remords d'avoir été depuis ces quelques jours moins anxieusement vigilante et attentive à sa peine.

Acceptant aussitôt sa décision sans en paraître surprise et sans lui poser là-dessus aucune question, je reportai dans l'armoire le chapeau que je me préparais à mettre. Il me regarda tout étonné.

— Qu'est-ce que tu fais?... me demanda-t-il. Tu vas être en retard.

— Mais puisque nous n'y allons pas.

— Moi, dit Fabien, pas toi. Tu dois au contraire m'excuser. Tu raconteras que je suis malade.

Et, me donnant les explications que je ne lui demandais pas.

— C'est ce que j'ai déjà répondu l'autre jour à Fabréjol quand il s'est étonné de me voir ici. Mais nous nous sommes séparés rapidement. Aujourd'hui il aurait le temps de m'interroger davantage..

Sa voix était presque confidentielle. Il ajouta plus sourdement :

— Je ne pourrais pas le supporter.

Et il me parut que, dite sur ce ton, cette petite phrase voulait commencer de me laisser entendre les raisons terribles de sa détresse.

— Je comprends, murmurai-je, parlant aussi bas que lui-même, je comprends...

Et je m'effrayais en pensant que maintenant peut-être allait tout entier venir vers moi l'aveu redoutable. Je m'effrayais... et cependant je pensais : « Enfin!... enfin!... » Et je savais bien que tout mon cœur était prêt... Mais Fabien ne sentit pas à ce moment que ma détresse allait au-devant de la sienne et suppliait qu'il la lui remît. Il laissa cette minute passer silencieusement... Et il me répéta ensuite :

— Tu vas être en retard; dépêche-toi. Cela n'aura rien de singulier que tu ailles là-bas toute seule, puisque tu seras reçue par la sœur de Fabréjol. C'est elle qui tient la maison. Tu diras qu'aujourd'hui je me suis senti plus mal. Présente cette excuse adroitement et de façon vraisemblable. Les Fabréjol sont gens à ménager...

Son visage amaigri se contracta. Ses yeux s'assombrirent.

— Et puis, ajouta-t-il, il est inutile qu'ils aillent supposer je ne sais quoi...

Mais ces paroles sans doute lui parurent imprudentes. Et comme s'il eût voulu me défendre d'y réfléchir, tout aussitôt, minutieusement, il commença de m'expliquer quelle sorte de voiture je devrais prendre sur la place de l'Horloge et quel prix il conviendrait de ne pas dépasser sous peine d'être volée. Je voyais bien que toute sa peine, de nouveau, était sur lui, plus pesante et plus acharnée. Malgré ma distraction et mes vagues négligences de ces derniers jours, ayant maintenant pris l'habitude de ne plus guère le quitter, j'aurais bien voulu ne pas l'abandonner aujourd'hui, et je m'inquiétais de sa solitude. Mais je n'osai pas le lui faire entendre.

*
* *

La maison des Fabréjol ne regarde pas Avignon, mais un de ces petits vallons qui se creusent, au sud de Villeneuve, entre les collines. Elle est bâtie à mi-hauteur de la pente assez rapide. Son jardin descend jusqu'au bord d'un étroit ruisseau, puis se relève en face, et la terre rouge où poussent les beaux oliviers nourrit un peu plus haut le houx sauvage et le buis, jusqu'à la région odorante et grise où ne vivent que la pierre nue, le thym et les sèches lavandes.

La route entre dans ce vallon étroit par un petit pont qui, de très haut, domine le ruisseau. C'est à cet endroit que j'aperçus Philippe Fabréjol ; il venait au-devant de la voiture

et j'en descendis aussitôt. Il souriait de son sourire franc et bon. Son visage me parut plus brun encore et ses yeux bleus étaient plus lumineux.

— Comme je suis content de vous voir! dit-il en prenant mes deux mains.

Et ce contentement d'abord, évident et vif, l'empêcha de remarquer que j'étais seule. Il s'en aperçut brusquement, et tout confus de sa distraction, rougit et s'embarrassa si bien dans ses excuses que nous nous mîmes à rire tous les deux. J'expliquai ensuite, selon les instructions de Fabien, que mon mari était malade, point gravement, assez toutefois pour n'avoir pu m'accompagner, ce dont il se désolait. Et nous suivîmes vers la maison l'allée où les châtaigniers et les acacias gardaient assez de feuilles encore pour mettre sur la poussière une ombre dansante.

Il y eut à ce moment entre Philippe Fabréjol et moi un petit silence, et nous dûmes l'un et l'autre l'occuper de la même façon, car en même temps il me demanda :

— Ces beaux voyages dont vous rêviez, madame, avez-vous pu les faire?

Et je lui dis :

— Ce Pavillon de la Reine, l'a-t-on bien élevé, comme vous le souhaitiez, avec son toit en dôme et ses petites sculptures?

Le souvenir de l'heure charmante qui nous avait un jour réunis prenait de singulières et vives précisions. Chacun de nous avait conservé dans sa mémoire toutes les paroles. Il se souvenait de mes petits rêves, je n'avais pas oublié ses beaux projets; et, dans le temps que nous mîmes à atteindre la maison, nous avions repris notre causerie au point même où il nous avait fallu l'abandonner trois ans auparavant.

... Je me rappelle l'entrée dans cette grande maison, aux fenêtres larges ouvertes, et que tant d'arbres pressés autour d'elle et chargés d'un or magnifique semblaient pénétrer de leur rayonnement. Le salon, avec ses meubles provençaux et les verdures bleuâtres qui tapissaient sa haute muraille, était tout rempli de souriants visages. M. Fabréjol et sa sœur Philomène, également enjoués sous leurs lourds cheveux blancs; un couple de leurs amis, les Meynadier, vieux ménage dont quarante ans d'union n'avaient point épuisé la visible ten-

dresse ; et jusqu'à Mme Fabréjol, peinte à trente ans, éclatante et jolie au-dessus des fleurs que l'on renouvelait chaque jour devant son portrait, me firent un de ces accueils par lesquels, soudain, tout le cœur s'épanouit. Une gaîté paisible et profonde, telle que je n'en avais jamais connue, flottait dans cette pièce. Elle m'enveloppa aussitôt. — Elle me pénétra mieux ensuite durant le repas joyeux, dans la claire salle à manger que parfumaient les dernières roses. Et c'était comme un vin doux et sournois dont l'ivresse engourdit avant que l'on n'ait songé à la redouter. M. Fabréjol parlait de ses beaux domaines dans l'Algérie éblouissante et nous conviait tous à l'y aller voir. Les Meynadier, racontant les changements opérés dans leur petite propriété, leur dernier voyage à Paris, leurs projets pour l'hiver, ne pouvaient prononcer une parole qui n'évoquât leur vieux et profond bonheur. Philippe, assis près de moi, me disait quelquefois : « Vous rappelez-vous? » comme si beaucoup de jours et de mois, — au lieu d'une heure seulement, — avaient formé nos communs souvenirs. — Et toute la peine de mon cœur s'en était allée je ne sais où.

Elle se cachait plus loin encore, tandis que Philippe Fabréjol, un peu plus tard, laissant sa tante et leurs hôtes se reposer au salon, m'emmenait voir au fond du vallon le pavillon de la Reine. M. Fabréjol devait nous accompagner, mais un de ses fermiers vint pour lui parler. Nous l'attendîmes quelques instants, puis Philippe décida qu'il nous rejoindrait là-bas, et nous allions maintenant tous les deux à travers le jardin roux et vert qui sentait à la fois l'été mourant et le délicieux automne.

Le chemin descendait entre des troènes et des buis. De trois grands réservoirs qui servaient à l'irrigation du verger, l'eau fuyait à petit bruit vers le profond ruisseau. Philippe Fabréjol m'expliquait que son père avait fait construire ces réservoirs à l'exemple de ceux qui valaient à leurs terres d'Algérie tant d'abondance et de fécondité. Il me parlait des champs, des vignes et des jardins, et me racontait leur libre vie, là-bas, les courses à cheval, les soirées lumineuses devant la maison blanche, la mer que l'on aperçoit au loin, toute petite, pierre précieuse, émail limpide, triangle d'argent bleu ou d'or verdâtre étincelant entre deux collines. Nous avions quitté le chemin et, sur cette pente humide où nous mar-

chions, l'herbe épaisse, fine et très verte, était douce à nos pas.

Elle se continuait ainsi jusqu'au fond du vallon et le pavillon de la Reine était au milieu de ce beau tapis. Je ne pense revoir rien de plus charmant que ce petit temple dont six colonnettes ornées de cannelures et de feuillages portaient légèrement la ronde coupole. Des rosiers tout chargés de leur floraison d'automne passaient leurs branches entre ces colonnes, et les pétales trop mûrs tachaient de safran et de carmin le banc de marbre étroit et poli qui s'incurvait à l'intérieur. Philippe m'y fit asseoir après que j'eus bien tourné tout autour du léger édifice, dans un ravissement puéril et profond ; et laissant alors paraître dans ses yeux bleus une sympathie plus grave soudain et plus attentive :

— Maintenant, me dit-il, parlons un peu de vous, si vous le voulez bien.

Mais quelque douceur que me fît connaître son regard, il m'était plus doux encore en ce moment d'oublier cette créature tourmentée sur laquelle il m'interrogeait, et je ne permettais pas que l'on me ramenât vers elle.

— Non... non... dis-je un peu trop vite et secouant la tête, je ne veux pas.

— Pourquoi donc?

Je me tus. Et c'était là peut-être la plus dangereuse confidence. Philippe Fabréjol n'osa pas me regarder davantage. Mais ayant un long moment réfléchi :

— Vous ne devez pas, murmura-t-il, être très heureuse.

François Landargues, un jour, m'avait dit la même phrase. Hélas!... pouvais-je désormais, pour le comparer à un autre et pour le détester mieux encore, me rappeler François Landargues?... Et toute éperdue d'être ainsi tirée malgré moi vers ce que je ne voulais pas revoir :

— Je ne sais pas... Je ne sais pas... Ne parlons pas de cela.

Il répéta pensivement :

— Et pourquoi donc?

Puis aussitôt, confus de cette insistance :

— Pardonnez-moi. Nous nous sommes vus avant aujourd'hui une fois seulement. Nous ne nous connaissons pas. Et cependant... Il faut que je vous le dise et ce sera mon excuse... souvent, là-bas, par ces beaux soirs dont je vous parlais, à l'heure du repos sur la terrasse d'où l'on voit la mer, il me sem-

blait être en France, dans une ville... une très petite ville, avec de petites rues serrées, farouches, ennuyeuses... J'entrais dans un salon un peu sombre... un peu triste... Et je revoyais là une femme... une jeune femme... Souvent oui... cela m'est arrivé très souvent... C'est singulier, n'est-ce pas?... Le souvenir!... Et nous nous étions vus si brièvement!... Nous n'avions dit que de simples paroles... Mais c'est à cause de cela, comprenez-vous, que je me suis permis de vous demander...

Il ne répéta plus cette demande, mais il m'en fit une autre, après un petit silence :

— Nous allons bientôt repartir. Me permettrez-vous d'aller vous dire adieu? Mon père m'a dit, je crois, que vous logiez dans la rue des Trois-Faucons.

Cette fois encore, puisque dans mon misérable état on ne pouvait rien me dire qui ne me rappelât mon angoisse, j'allais répondre : « Non, il ne faut pas! » parce que j'imaginais Fabien, et sa sauvagerie, et toutes ces blessures qu'il recevrait lui aussi, des moindres paroles... Mais la voix de M. Fabréjol, forte et joyeuse, cria tout près de nous :

— Vous vous êtes installés dans le pavillon : voulez-vous, madame, y tenir la cour d'amour pour les roses et les grenadiers?

Nous retournâmes avec lui vers la maison. Et un peu plus tard, comme la nuit vient vite en automne, il fallut se séparer. Les Meynadier, dont la propriété était voisine, s'en allèrent à pied, un peu lourds, un peu lents, mais se tenant par le bras et se penchant l'un vers l'autre. On tira mon cocher de l'office et mon cheval de l'écurie, et le grinçant équipage me remporta sur les chemins. Ils étaient clairs encore, mais commencèrent bientôt de s'assombrir. El la grande douceur qui demeurait autour de moi et dans laquelle je continuais de vouloir tout oublier se dissipa peu à peu à mesure que je m'éloignais de la maison heureuse. En vain je m'efforçais de la retenir. Quand je cessai de voir, en me retournant, l'ombre plus profonde du vallon entre les collines crépusculaires, je fermai les yeux... et je ne me défendis pas de retourner dans le pavillon de la Reine. J'y étais encore quand les pavés d'Avignon commencèrent de me secouer durement, et je m'obstinais sans doute à n'en pas bouger, tandis qu'ayant quitté ma voiture sur la place, distraite et lente, je gagnais à pied la rue des Trois-Faucons.

Elle est peu passagère et mal éclairée. La maison me parut sombre et l'escalier presque effrayant. J'ouvris la porte et ne vis rien d'abord qu'une ombre plus profonde. « Sans doute, pensai-je, Fabien n'est pas encore rentré. » Mais aussitôt je distinguai sa silhouette immobile dans le cadre de la fenêtre ouverte.

— Eh bien? me demanda-t-il d'une voix morne.

J'interrogeai à mon tour, avant de lui répondre :

— Tu es sorti aujourd'hui?

— Non.

— Qu'est-ce que tu as fait?

— Rien.

... Tout le jour, dans cette chambre, une âme douloureuse, seule en face du plus abominable souvenir, l'avait subi en gémissant, s'était soulevée, débattue et se repliant sur son mal pour essayer de l'étouffer, n'avait pu que s'en pénétrer davantage. Et il n'était besoin pour connaître cela d'avoir entendu aucune confidence. Comme on sentait le bonheur en entrant dans le salon des Fabréjol, on respirait ici l'odeur de l'angoisse. Elle venait à moi; elle me pénétrait; elle m'étourdissait comme un mauvais vin dont on voudrait se détourner et qui vous impose cependant ses malsaines vapeurs. Comme il avait souffert aujourd'hui, et comme pendant ce temps j'étais loin de lui!... Ah! plus loin, n'est-ce pas? que la maison des Fabréjol, plus loin que le royaume des Baux, dont je m'étais plu à entendre parler, plus loin encore que ce pays d'Alger... loin... plus loin. Et tout en allumant la lampe, en préparant la table, en essayant de rendre à la morne chambre un peu de vie, j'avais besoin de dire : Pardonne-moi!

***

Je ne devais pas oublier la tristesse de ce retour après la douce journée. Une fois de plus, le remords de ma négligence me secoua et me fut salutaire. Il réveilla en moi les forces attentives. Il me soutint sur ce chemin difficile que je voulais bien suivre, mais où je défaillais trop souvent. Et je m'applipliquai avec plus de soin à mériter qu'un jour me fût fait l'aveu terrible qui seul pouvait être le commencement du salut.

L'animation fébrile qu'avait donnée à Fabien la rencontre de M. Fabréjol l'avait laissé, en se dissipant, plus abattu. Il ne

m'avait posé que de vagues questions sur ma journée à Pamperigouste, et, pendant ce long dimanche où il n'avait pu regarder que lui-même, son intérêt avait bien réellement fini de se détacher de tout. Mais il semblait maintenant trouver près de moi le peu de contentement qu'il pût connaître encore.

Nos promenades communes étaient devenues pour lui une habitude. Il s'impatientait si je ne pouvais l'accompagner; quand je lui parlais un peu longuement, il me laissait dire, sans m'interrompre aussitôt et sans hausser les épaules. Le matin, quelquefois, il préférait ne pas sortir et tandis que j'aidais notre servante à mettre les deux pièces en ordre, il restait là, inactif et ne me quittant guère des yeux. Il remarqua une fois :

— Tu te fatigues.

Un autre jour, étant sorti, il rentra presque animé et me montrant deux livres épais dont la tranche avait été noircie par la poussière et la couverture bleue jaunie par le soleil :

— Tu vois, dit-il, j'ai suivi ton conseil, je les ai trouvés chez Roumanille. Un peu défraîchis, mais à moitié prix. Ils traitent des antiquités de la région et principalement, figure-toi, des médailles et des poteries.

Et je fus touchée qu'il répétât :

— J'ai suivi ton conseil.

Ce conseil, donné les premiers jours et si mal accueilli, j'avais osé le rappeler la veille, et Fabien l'avait entendu sans colère. La lecture désormais occupa chaque jour une ou deux de ses heures. Il voulait s'y intéresser, prenait même quelques notes, ébauchait ce fameux article que l'on imprimerait à Privas. Et certes, bien souvent, il rejetait le livre, écrasait nerveusement sa plume sur le papier, s'accoudait à la table sans plus rien vouloir faire. Mais cet effort, ce commencement d'effort, me donnait la même joie que j'avais ressentie de sa petite bonne intention, le jour qu'il était retourné pour voir le bohémien blessé. Et la qualité de cette joie était telle que tout mon cœur s'enrichissait à la recevoir.

Je ne sentais plus devant Fabien cette espèce de gêne qui m'empêchait de bien savoir quelles paroles il était bon de prononcer. Elles me venaient maintenant avec abondance ; et lui-même ne me répondait plus sur ce ton bref et lassé qui coupait si promptement tous nos entretiens. Je continuais à ne lui rien

dire de Lagarde, de notre vie passée, ni de lui-même. Je savais qu'il ne l'aurait pas permis encore. J'essayais, au delà de nous, au-dessus de nous, d'atteindre malgré mon ignorance à de petites idées. Il acceptait de les considérer avec moi, il en discutait quelquefois. Rien ne lui était bon que ma présence. Rien ne m'était meilleur que cet humble besoin qu'il avait de moi. Et tout isolés, avec notre grande douleur, dans cet Avignon tumultueux, éclatant, dont la joie depuis tant de siècles fait sonner son carillon à travers la Provence, de jour en jour, d'une façon inconsciente et profonde, nous nous rapprochions l'un de l'autre.

Cependant, je n'avais pas oublié la maison des Fabréjol et malgré ce grand remords, le soir de mon retour, il m'advenait encore de m'y retrouver. Ma tâche, soudain, m'apparaissait vaine et trop difficile. Mes épaules pliaient sous le poids trop lourd, mes mains lâchaient prise. Je glissais dans l'herbe molle d'un vallon où toutes les roses du printemps avaient mis leur bonne odeur ; et je serrais longuement mes paupières sur mes yeux qu'avait trop profondément pénétré le regard de deux yeux bleus.

...Ces yeux étaient près de moi, et je respirais ces roses, un jour que, me trouvant seule rue des Trois-Faucons, j'entendis sur la vieille porte retentir le marteau aux serpents entrelacés. Ce n'était pas Fabien, ce n'était pas Chayère, qui frappait ainsi. Ils avaient leur clef l'un et l'autre et je ne pensai pas un instant que l'un ou l'autre pouvait l'avoir oubliée. Je me levai. Je courus à mon miroir. J'étais tout hésitante et ne savais que faire. Et puis je descendis lentement l'escalier, et je n'avais pas besoin que la porte fût ouverte pour apprendre qui était là.

— Bonjour, madame, dit Philippe Fabréjol de sa belle voix cordiale.

— Bonjour, monsieur.

Je ne le priai pas d'entrer tout de suite... Je savais bien que c'était lui. Je le savais. Mais à présent seulement j'en éprouvais la brusque surprise. Je murmurai :

— Vous êtes venu?...

— Oui, répondit-il, comme je vous l'avais annoncé, pour vous faire mes adieux...

Il regardait ma coiffure un peu défaite, mes manches courtes, mon petit tablier de percale festonnée à carreaux gris;

et ce regard était tel que je n'éprouvai, d'être aussi mal mise, aucune confusion.

— Vous partez déjà!

— Peut-être... Je vais vous raconter.

Et il me demanda :

— Votre mari est là?

— Non.

— Je le pensais bien.

— Qui pouvait vous faire supposer?...

— Le Dieu excellent qui, deux fois déjà dans ma vie, a pris ses précautions pour que je puisse tranquillement causer avec vous.

Sans attendre mon invitation, il franchit le seuil de la maison. Il y avait dans le vestibule trois horloges, deux grands coffres superposés, et quatre bois de fauteuil sans tenture ni rembourrage.

— Que c'est amusant! dit Philippe Fabréjol.

— Nous logeons là-haut...

Mais discret, imaginant bien ce que pouvait être ce logement de fortune, il dit aussitôt :

— Vous allez me recevoir ici, dans un de vos salons. Les meubles n'y manquent pas.

Les fenêtres, ce matin, avaient été entr'ouvertes par les soins de Chayère. Un soleil verdâtre qui, pour descendre jusqu'ici, devait glisser sur les lierres noirs et les sombres lauriers du jardin, s'allongeait à travers les pièces dont toutes les portes avaient été enlevées pour laisser aux plus grands meubles un libre passage. Malgré ce soleil, on respirait, comme dans les églises, l'odeur du dallage humide et de la cire. Philippe Fabréjol me suivit dans ce qui avait dû être la salle à manger. Autour d'un grand retable dont rougissaient les dorures, et en face de lui à l'autre bout de la salle, de vieilles glaces pendues aux murs et se reflétant l'une l'autre, tachetées, troubles, étroites et hautes, ou toutes petites dans leur cadre de bois sombre, multipliaient d'une façon confuse et infinie le singulier désordre et l'encombrement de la pièce, sa pâle lumière, et Philippe auprès de moi. Nous pûmes nous asseoir dans de grands fauteuils, pas trop poussiéreux, venus d'Italie depuis quelque trois cents ans et dont le cuir déchiré était retenu encore par de larges clous rouillés et plats. S'égayant d'abord de tout regarder autour de

lui, mon compagnon me déclara qu'il y avait là quelques pièces assez belles et qu'il irait voir ce Chayère à son magasin. Il m'en demanda l'adresse. Je la lui donnai. Et nous nous attardions à parler de ces meubles et de cet homme... Enfin, Philippe ne sut plus que dire là-dessus. Je me tus aussi. Mais, presque aussitôt, je lui redemandai :

— Vous allez donc partir?...

Il répéta :

— Peut-être.

Et avec son grave regard de l'autre jour, quand nous étions assis dans le pavillon :

— Ce n'est pas encore très sûr. Je crois que j'ai pris ce prétexte pour ne point tarder davantage à vous rendre ma visite. J'avais peur que vous ne retourniez à Lagarde et de ne plus vous revoir. Il faut me pardonner.

— Je vous pardonne.

Et je me mis à rire, voulant lui prouver que je n'attachais à tout cela qu'une petite importance. Mais mon rire était si vibrant qu'il m'étonna moi-même. Ce n'était pas un rire de mondaine plaisanterie, mais un rire véritable, un rire de bonheur. Et ce rire ne me semblait point soulevé par ces paroles : « Il faut me pardonner. » Mais par ces autres paroles dites à propos du prochain départ : « Ce n'est pas encore tout à fait sûr... »

— Merci! dit Philippe. Oui, voyez-vous, j'ai voulu venir, je suis venu...

Il était un peu gêné, car il ne savait exprimer sa pensée qu'avec franchise.

— L'autre jour, dit-il enfin, après avoir un peu cherché ses paroles, j'ai aimé ma journée.

Il ne précisait pas quel était ce jour-là, et je pouvais, me sembla-t-il, n'avoir pas très bien compris.

— Mais vous devez souvent aimer vos journées. Elles sont heureuses.

Il reconnut :

— Sans doute.

Et, sérieux comme il savait l'être quand il réfléchissait profondément :

— Cependant...

Soudain ce fut comme l'autre matin, tandis que nous arri-

vions à la porte de sa maison; la gêne tomba, je cessai d'être contrainte et lui d'être hésitant... et dans la seconde qui passa avant qu'il ne poursuivît sa phrase nous nous étions retrouvés.

— Que penseriez-vous de quelqu'un qui serait tout à fait heureux simplement parce qu'il se porte bien et gagne beaucoup d'argent?

— Vous n'êtes pas heureux seulement pour cela. Votre vie est utile à beaucoup de gens que vous employez, à la France que vous enrichissez. Et puis, cette campagne dont vous me parliez, ces matins dans la montagne, ces grandes courses, ces soirs lumineux. Vivre dans un beau pays et en goûter, comme vous le faites, toute la beauté, c'est une raison d'être heureux qui ne me paraît pas méprisable.

— C'est une des meilleures, mais autre chose encore est nécessaire.

— Cette autre chose, vous devez l'avoir aussi, comme le reste.

J'entendais bien qu'il voulait parler de l'amour; mais tandis que j'imaginais, avec un peu de mélancolie, une femme très belle et qui l'aimait passionnément, il me répondit :

— J'ai cru l'avoir, mais c'est le plus difficile et je m'étais trompé.

Il prononça ces derniers mots très simplement, très sincèrement aussi, et il me parut que, si quelconques fussent-ils, il ne les aurait pas dits à tout le monde. Il continua :

— On se trompe souvent... Je pensais même, — je crois que j'avais le droit de penser, — on se trompe toujours. Mais je crois aussi maintenant que je n'ai plus ce droit. Dans mon jugement sur quelqu'un que je connais cependant bien peu, bien mal, je crois que je ne me trompe pas... Vous me regardez... Vous m'avez compris. Je ne cherche pas d'ailleurs à vous parler par sous-entendus. J'y serais plus maladroit encore que dans ma franchise et ce n'est pas peu dire... Madame, ne faites pas ce petit geste... ne prenez pas ce visage. Nous sommes amis depuis trois ans et l'autre jour je m'en suis aperçu... Depuis l'autre jour...

Je me levai. Et comme si rien n'eût été dit depuis que nous parlions de la vieille maison, de Chayère et de ses meubles :

— Maintenant, proposai-je, je vais vous montrer le jardin.

— Si vous voulez, accepta Philippe Fabréjol.

Et il ne s'irritait pas d'avoir été interrompu parce qu'il savait bien que, malgré tout, il parlerait comme il avait décidé de le faire. Descendant avec moi les longues marches plates, il admira les fleurs de fer qui s'entrelaçaient à la rampe rouillée. Il regarda la fontaine et le mascaron qui rejetait son eau limpide, et les autres mascarons accrochés tout autour à la muraille humide attendant un acheteur, inutiles et n'ayant dans leur bouche large ouverte que la toile tissée par les araignées fileuses. Puis il reprit avec sa fermeté tranquille :

— Depuis l'autre jour je n'ai véritablement pas cessé de penser à vous. Et je me demande d'où vient cela, car je ne crois pas vous aimer encore. Cependant, tout en parlant avec mon père de notre prochain départ et de notre long séjour là-bas, j'ai senti une espèce de tristesse, profonde et brusque. J'en ai cherché la raison, et j'ai compris qu'il me serait pénible, je puis même dire douloureux, de ne plus vous revoir. Pourquoi ?... Je n'en sais rien. Je ne vais pas me mettre à vous parler de vos yeux, ni de votre grâce, ni de cette âme frémissante que l'on sent passer dans les petits mots que vous dites. Je ne tiens pas à vous faire de compliments. Je vous dis simplement : cela est ainsi. Et je suis venu vous demander...

Je compris qu'il me regardait, je le sentis. Mais je baissai la tête, et sans force pour l'interrompre, je contemplai fixement, en bordure de la terre humide, les petits buis irréguliers.

— Je suis venu vous demander : dois-je partir tout de suite... dès la fin de ce mois-ci ?... C'est tout... Je ne vous demande rien d'autre que cette petite indication sur la conduite à suivre. Personnellement, je puis retarder ce départ. Mon père me précéderait là-bas de six ou huit semaines... Pendant ce temps, si vous êtes ici, nous nous rencontrerions quelquefois... et si vous êtes à Lagarde, je puis très souvent y avoir affaire... Alors je crois que nous deviendrions vraiment deux amis... Plus tard, quand enfin je partirai, nous aurions les lettres, qui sont un grand bonheur... Et puis... on ne sait pas... Je reviendrai, et certes sans laisser cette fois passer trois années... On ne sait pas... Il ne faut pas regarder trop loin... C'est aujourd'hui qui nous fait du mal ou qui nous donne de la joie... et c'est aujourd'hui que je vous demande : à quelle date dois-je quitter la France ?... Cela seulement, je ne demande que cela...

Il ne cherchait à prendre ni mon bras, ni ma main. Il parlait lentement. Mais comme il s'était arrêté devant moi, il me fallut bien lever la tête, et laissant une seconde mes yeux se prendre dans les clairs yeux bleus, je fus une fois de plus tout envahie d'une douceur qui m'épouvanta.

— Partez... il faut que vous partiez tout de suite.

— Oh! non, dit en souriant Philippe Fabréjol. Ce n'est pas ainsi que vous devez répondre. C'est très sérieux, puisque vous pouvez me faire vraiment du mal. Il faut réfléchir. Vous réfléchirez huit jours et puis vous me direz...

— Je vous dirai la même chose.

— Je n'en sais rien, déclara-t-il, et vous non plus.

Les murs étaient plus hauts, les lierres plus épais. Nous tournions lentement dans la prison verte. Quand nous nous retrouvâmes devant le large escalier, Philippe Fabréjol me tendit la main.

— Au revoir, madame. Dans huit jours à cette même heure, si elle vous convient, je vous attendrai au musée Calvet. Les salles en sont désertes. Il vient seulement quelques étrangers, et d'ailleurs vous n'aurez qu'une date à me dire.

Il serrait mes doigts, fortement et franchement, et sans pression sournoise. A travers le couloir dallé je le reconduisis jusqu'à la porte de la rue. Une fois encore, au fond des salles ouvertes, les glaces troubles reflétèrent nos silhouettes rapprochées.

— Au revoir, dit-il encore.

Et il ne me rappela pas, en me quittant, ce rendez-vous qu'il me donnait dans huit jours au musée Calvet. Il ne s'inquiéta même pas que je ne lui eusse, là-dessus, donné aucune réponse : il savait bien que rien de tout cela n'était nécessaire.

André Corthis.

(La dernière partie au prochain numéro).

LES MASQUES ET LES VISAGES[1]

UN NOUVEAU PROFIL DE FEMME

AU LOUVRE

BIANCA MARIA SFORZA

Il y est entré pendant la guerre, sans bruit, comme un revenant. On l'avait déjà vu, quelque part, ce profil de jeune femme au teint mat, découpé comme à l'emporte-pièce dans un tissu de couleurs claires et appliqué sur un fond noir, avec une illumination de perles suspendues et de pierres précieuses. Où cela? Dans quelle fête ou réunion mondaine?... On ne se rappelait plus bien... Mais, certainement, on s'était arrêté, déjà, devant elle et, déjà, l'on avait demandé : « Qui est-ce? » Puis, un brouhaha d'événements et de cris avait emporté question et réponse. Des années avaient passé; une génération nouvelle était apparue; d'autres figures sans nombre, superposées, dans nos mémoires, àl'éphémère image du profil aux perles. Enfin, la grande catastrophe était venue, anesthésiant toutes les curiosités qui n'avaient pas pour objet le salut de la patrie. Et voici qu'après bien des années, dans le musée timidement entr'ouvert, la réapparition de ce petit masque oublié ramène en notre esprit le même désir de connaître, et nous nous demandons, à

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril, des 1er et 15 octobre et du 15 novembre 1918.

nouveau : « Y a-t-il une âme derrière ce visage, et laquelle? »

Il s'agit d'un portrait, peint à la fin du xve siècle, par Ambrogio de Predis selon les uns, par Bernardino de' Conti selon les autres, et représentant Bianca Maria Sforza Visconti, femme de l'empereur d'Allemagne Maximilien Ier, lequel portrait se trouve maintenant au Louvre, dans la salle consacrée à la collection Arconati Visconti, touchant la salle Thiers, sous le numéro 5. C'est un des meilleurs morceaux de cette collection si l'on se place au point de vue esthétique et, au point de vue historique, le plus suggestif.

Il est posé de profil gauche, coupant, sans aucune inflexion, avec l'air de regarder attentivement quelque chose en dehors du cadre : — tels les portraits de Béatrice d'Este, au *Pitti* ou à la *Brera*, de l'autre Bianca Sforza, à l'*Ambrosienne*, et de la plupart des Milanaises de cette époque. Le modèle a eu affaire à la même modiste et sort des mains de la même coiffeuse, comme on peut s'en assurer sans quitter le Louvre, si l'on regarde le buste de Béatrice d'Este, qui est au rez-de-chaussée, dans la salle dite de Michel-Ange, et la *Belle Ferronnière*, que les hasards de la guerre ont amenée dans une salle voisine. Les cheveux sont plaqués sur la figure comme un bonnet qui clôt exactement le visage, drapant les tempes, les oreilles, presque toute la tête, depuis le coin des sourcils jusqu'à la nuque blanche, qu'ils laissent nue, et là, subitement rassemblés, ils s'étranglent et tombent derrière le dos en un long boudin rigide, le *cuazzone* des Milanaises.

La seule particularité de cette coiffure est qu'elle est frisée et dentelée sur les bords, et que la mèche détachée de « petits cheveulx branslans doulcement à l'air qui pendent comme petites houpettes de bonne grâce, » selon le conseil de Pietro Bembo, en ses *Asolani*, n'est pas déroulée et ondoyante, comme d'ordinaire, mais projetée et rigide, telle une aigrette renversée. Le front est ceint d'un fil noir, formé par des perles de jais, qui fait le tour du crâne : c'est la *lenza* des Milanaises, que nous appelons « ferronnière. » Sur la tempe, à l'intersection de ce cercle équatorial et de la ligne descendante de la coiffe dorée, une applique de joyaux échelonnés dans l'ordre habituel : en haut, une petite pierre précieuse, sans doute un diamant; au milieu, une grande pierre rouge, oblongue et plate, qui ressemble à un rubis, et, au-dessous, une perle en forme de

poire qui pend... D'autres perles, rondes celles-là, se suivent en un double collier, dont l'un clôt le cou et porte, sur la gorge, au bout d'un fil rigide un médaillon plat, où s'agglomèrent quatre petites croix, et l'autre glisse de la nuque aux seins et tombe dans le cadre. Entre ces deux cercles globuleux et limpides, on voit descendre encore une chaînette d'or, où sont suspendues trois perles poires, qui s'insinuent au-dessous du médaillon doré.

Tout cela s'enroule ou se déroule sur la peau nue, le corsage étant ouvert en carré jusqu'à l'épaule et bordé par de larges galons d'or, ou broderies de feuillage. Cette toilette est exactement celle des Milanaises de la belle époque : la fin du xve siècle. C'est une *camora* largement décolletée devant et derrière, d'un vert bleu et probablement en velours. On voit clairement que la manche est indépendante du « corps » et d'une couleur tranchante, sans doute primitivement « cramoisi, » puis peu à peu devenu orangé rose. Le milieu, qui est le point le plus lumineux du tableau, a été peint en jaune citron, par l'artiste, pour exprimer la décoloration du ton local par la lumière. La manche est rattachée au « corps » par deux nœuds de soie noire aux bouts flottants, non sans laisser gonfler, tout autour de l'épaule, de larges crevés de linge, d'un blanc jauni. La couleur de tout cela n'est sans doute pas la couleur que le peintre a mise et que les contemporains ont vue. Une touffe de feuilles d'oranger, symbole de mariage, peinte sur le fond, est à peine perceptible. Le fond verdâtre ayant poussé au noir, la chair ambrée et rosée des joues, les lèvres décolorées, et le long cou flexible et pâle luisent en pleine ombre, sans éclairage externe visible, comme une lampe. La masse brune de la chevelure tranche trop avec la résille couleur de blé mûr, et avec le *cuazzone* d'un blanc sale et verdâtre qui tombe dans l'ombre, et, sur toute cette harmonie sourde, vibre mal l'accord plaqué du rubis rouge. Mais l'ensemble des rapports nouveaux produits par les mystérieuses évolutions des couleurs est encore assez plaisant.

Tel quel, ce profil avait déjà été visible, une première fois, sur l'autre rive de la Seine, à l'École des Beaux-Arts, lors de l'Exposition des portraits de femmes et d'enfants, qui eut lieu au printemps de 1897. C'était durant ces jours lumineux et tragiques, où, dans la sérénité d'un ciel pur et bleu, montèrent

les fumées d'incendie du Bazar de la Charité. Quelques curieux du passé s'étaient arrêtés là devant; mais les tapageuses splendeurs des peintres anglais, qui se manifestèrent, en coup de foudre, à cette même exposition : les Reynolds, les Lawrence, empêchèrent l'attention de se fixer sur cette peinture comparativement plate, mince et sèche. Les visiteurs, éblouis par la frimousse frisée de *Lady Price* et le bras nu pendant de *mistress Cuthbert*, passèrent vite devant le modeste profil tracé par Ambrogio de Predis. Il n'est pas sûr que Winterhalter, lui-même, avec son *Enfant au gros chien*, n'ait pas davantage arrêté la foule... Et le portrait de Bianca Maria Sforza, rentré dans l'ombre d'une collection privée, demeura enveloppé de tout le prestige d'un mystère qui n'a pas été pénétré.

Ce n'est pas l'identité du modèle qui est mystérieuse, ni son histoire officielle. Elle est attestée par le plus probant des documents : une médaille du cabinet impérial de Vienne, où l'on voit se profiler les deux têtes superposées de l'empereur Maximilien et de Bianca Maria Sforza, son épouse, avec cette inscription : *Maximilianus ro. rex. et. blanca. M. coniges. IV;* l'angle facial de la femme y est sensiblement le même que dans notre portrait. L'identité est corroborée par toutes les autres effigies qu'on a d'elle : un dessin de l'Académie de Venise, où elle est figurée, toujours de profil, sur la même feuille que l'empereur Maximilien; un portrait restauré du musée de Vienne, où l'on voit ce que serait notre figure du Louvre, posée de trois quarts; un portrait tout emperlé de la collection Widener, attribué à Ambrogio de Predis et le portrait de trois quarts peint en Allemagne, par Strigel, plus impératrice que jamais, parée comme une chasse et devenue allemande à plaisir, sans parler de sa statue en bronze, qui est à Innsbruck. Partout, on reconnaît le profil moutonnier tracé ici. Le témoignage des contemporains vient encore confirmer cette apparence : « D'expression très douce, d'une taille élancée, le visage beau et bien formé, très agréable en tous ses autres traits physiques et bien proportionnée, mais grêle, » dit d'elle le peintre Lomazzo, qui écrivait au XVIe siècle. Était-elle vraiment jolie? C'est douteux. Il est vrai, qu'emporté par son lyrisme et aussi par le désir de reconnaître les faveurs du More, le poète toscan Bellincioni, hôte des Sforza, et mauvaise langue s'il en fut, écrivait d'elle :

Bianca di perle, e bella più che 'l sole
Dell' ingegno del padre in sè raccolse
E la bellezza da la madre tolse
Che 'l volto ha di rubin, rose e viole.

Mais nous ne sommes pas tenus de le croire. Notre portrait du Louvre rend très suffisamment justice à son charme, tel qu'il ressort du témoignage de Lomazzo. Nous sommes donc, sans nul doute possible, en présence de Bianca Maria, fille de Galeazzo Maria Sforza, duc de Milan, et de Bona de Savoie, née en 1472, et devenue, par son mariage, impératrice d'Allemagne.

I. — A MILAN

Maintenant, quelle femme était-ce? Regardons-la. Elle reproduit exactement le type « triangulaire court, » que les théoriciens du système planétaire placent sous l'invocation de Vénus et la Lune. Quel que soit le nom, dont la fantaisie d'une science conjecturale veuille la décorer, elle en reproduit tous les caractères : un esprit borné, une nature très sensuelle, timide, molle, flottante, une algue ondoyante au gré des remous de la mer, dans le milieu agité où elle est obligée de vivre, bonne dans la mesure où l'on peut être bon sans comprendre le malheur des autres, dévouée jusqu'au point où le dévouement cesse d'être une simple condescendance et devient un effort, probablement familière et sans morgue : — telle est la définition qu'en donneraient, à première vue, les physionomistes.

Sa vie dément-elle ce diagnostic? Et va-t-elle nous révéler une personnalité beaucoup plus accusée que ce portrait? Pour le savoir, regardons-la vivre. Née en 1472, dans l'immense *Castello* de Milan, Bianca Maria était la fille du duc Galeazzo Maria Sforza, dont nous voyons ici près le museau pointu, fort semblable à celui de son frère Ludovic le More, finement sculpté dans un médaillon, ou *Tondo* de pierre, qui est dans cette salle Arconati Visconti, au-dessus du haut buffet attribué à Hugues Sambin, avec l'inscription : *G. M. S. F. D. M. Quintus*, c'est-à-dire Galeazzo Maria Sforza cinquième duc de Milan. Sa famille était fort nombreuse. Rarement petite fille fut plus amplement pourvue d'oncles et de tantes. On n'en finirait pas de les dénombrer, son père ayant cinq frères légitimes, parmi

lesquels le fameux Ludovic le More, et plusieurs frères naturels, dont on fit des évêques ou des protonotaires; plus, trois sœurs légitimes et une foule d'illégitimes, dont on fit parfois des nonnes. En sorte que, pour l'enfant, lorsqu'on parlait de ses oncles et tantes, le terme « vie religieuse » était presque synonyme de bâtardise.

Avec des ascendants aussi nombreux, elle ne pouvait manquer de compagnons de jeu. D'ailleurs, elle avait deux frères légitimes, Gian Galeazzo, le futur duc de Milan, et Ermès, et une petite sœur, Anna, celle qui devait, avant Lucrèce Borgia, être l'épouse d'Alfonso d'Este. Puis elle possédait beaucoup de sœurs illégitimes, entr'autres, l'héroïne de la famille, la fameuse Catherine Sforza. La plupart de ces personnages, grands ou petits, vivaient au *Castello*, dans la *Corte ducale*, entourés d'un peuple de serviteurs, de gardes et de chambellans, avec un luxe inouï alors en Europe (1). Ce furent des jours lumineux que ceux de cette première enfance, sous le beau ciel de Lombardie, mais où éclatèrent parfois des coups de foudre.

Son premier souvenir, — elle avait quatre ans et demi, — était tragique. C'était le lendemain de Noël, l'an 1476, jour de saint Étienne. Il faisait très froid ce matin-là : une neige épaisse couvrait les rues, le verglas rendait les chevauchées difficiles. Pourtant, on entendait un grand remue-ménage de cavalerie dans les cours du *Castello* : son père se disposait à sortir, avec une suite nombreuse de courtisans et d'ambassadeurs, pour aller entendre la messe à San Stefano, selon son habitude, à cette fête. Mais on tâchait de l'en dissuader à cause du mauvais état de la route et aussi, peut-être, parce qu'on avait des pressentiments. Quelque chose de redoutable se nouait dans l'ombre. Quelques jours auparavant, comme le Duc cheminait dans Milan, trois corbeaux avaient obstinément plané au-dessus de sa tête. On n'avait pu parvenir à les chasser. Puis, une comète était apparue, sur laquelle on ne comptait pas. La Duchesse venait de rêver de malheurs... Qu'est-ce que tout cela pouvait présager? Rien de bon sans doute; mais le Duc ne s'en alarmait pas. Les prophéties, les avertissements sinistres accompagnent les rois de leur naissance à leur mort : ils n'oseraient

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1918. *Autour d'un buste. Béatrice d'Este.*

faire un pas s'ils s'embarrassaient dans l'écheveau des rêves... Quel danger pouvait-il y avoir à s'en aller entendre la messe à San Stefano? Galeazzo Maria n'en voyait guère, pour sa part. Il avait coutume, quand il sortait, de porter, dissimulée sous sa *zornea*, ou pourpoint, une cuirasse ou une cotte de mailles. Vous en verrez le bord, dépassant le col de son vêtement, si vous regardez attentivement, ici même, son médaillon de pierre. Or, ce jour-là, comme on lui présentait cette cuirasse, il la refusa, ne voulant pas, dit-il, « paraître trop gros. » Pourtant, il avait envoyé chercher ses deux petits garçons, Gian Galeazzo et Ermès, et les avait longuement embrassés. Puis il était parti pour San Stefano.

La petite Bianca Maria avait-elle aussi été appelée à cet adieu? L'histoire ne le dit pas. Peut-être le père ne s'était-il pas préoccupé d'elle. En tout cas, elle ne devait pas le revoir. Au moment d'entrer dans l'église, un remous se fit dans la foule très dense, et avant qu'on eût pu voir même se dessiner un geste, le duc tomba, baignant dans son sang, tandis qu'un more de sa suite se ruait sur un des hommes qui l'avaient frappé et l'égorgeait, sans s'expliquer davantage. Conspiration politique, ou vengeance personnelle, le meurtre ne réussit guère à ceux qui l'avaient perpétré, mais la paix lombarde — et même européenne — était pour longtemps compromise. Ce fut le mot du Pape Sixte IV, en apprenant la catastrophe, et il ne devait que trop se réaliser.

Un autre souvenir d'enfance, qui devait avoir marqué dans la mémoire de Bianca, était la venue au palais de son oncle Ludovic le More, parce que cette venue, ou plutôt ce retour, avait tout changé autour d'elle, les lieux et les visages. Un beau jour de novembre 1480, elle avait alors huit ans, on l'avait séparée de sa mère, emmenée avec ses frères Gian Galeazzo et Ermès, de la *Corte ducale*, où elle avait vécu jusque-là, chez son oncle, à la *Rocchetta*. C'était tout auprès, à quelques pas et dans l'enceinte du même *Castello*, mais c'était d'autres appartements et parmi d'autres figures, où régnait en maître Lodovico Maria Sforza, duc de Bari : le More Sa mère venait bien la voir de temps en temps, mais de moins en moins souvent, — et puis elle finit par ne plus venir du tout, étant retournée en Savoie, qui était son pays natal. La petite voyait donc à la fois tomber du ciel un oncle inconnu et partir sa mère pour

des pays sauvages. Qu'est-ce que cela voulait dire et pouvait bien présager?

C'était simplement le dernier acte d'une tragi-comédie, où la duchesse régente, Bona, avait perdu la tête et où son premier ministre avait laissé la sienne. La petite Bianca n'y avait joué aucun rôle, sa destinée n'en devait nullement être modifiée. Si elle s'en apercevait, c'était seulement pour les changements apportés dans son entourage. Voici ce qui était arrivé. Son père, en mourant, avait laissé quantité de frères, qu'on ne voyait plus au *Castello*, depuis sa fin tragique, parce qu'ils étaient mal avec le premier ministre, l'homme qui, sous le nom de la duchesse régente, et du jeune prince héritier Gian Galeazzo, gouvernait l'État : Cico Simonetta, délié politique et vieux serviteur des Sforza, et, s'il faut en croire un document des *Missive ducali*, caricaturiste à ses heures. Ce Cico Simonetta gérait fort bien les affaires de l'État, mais à condition de tenir éloignée toute la famille Sforza et de mater les seigneurs lombards. Il amassait donc sur sa tête les haines des grandes familles de Milan : les Pusterla, les Landriano, les Borromeo et autres. Longtemps, il put les narguer et narguer aussi tous les frères du défunt duc, même le duc de Bari (le More) parce qu'il tenait sous son influence la duchesse régente.

Mais le jour vint, où cette dame pieuse, sotte et mûre et « qui estoit de petit sens, » dit Commynes, s'avisa de tomber amoureuse « d'un jeune homme qui tranchait devant elle, natif de Ferrare, de petite lignée. » C'était un simple valet de chambre du feu duc, qui s'appelait Antonio Tassino. Bientôt, il ne fut bruit, à la Cour et à la ville, que de cette passion. Comme elle prêtait à rire, le vieux Simonetta en fit la remarque à sa souveraine et la gourmanda sur son peu de dignité ducale. De ce jour, il fut perdu. Toute une vie de labeur au service des Sforza ne pesa rien en regard des longues boucles et des beaux yeux du jeune écuyer tranchant. Le More, qui rôdait autour des états de son neveu, sut la chose, perdit toute vergogne, noua des intelligences avec le « maître de l'heure » et s'en vint secrètement à Milan et jusqu'au *Castello*, dont une porte dérobée, une porte du jardin, lui fut ouverte. Il était dans la place, et réconcilié avec sa belle-sœur, avant que le ministre tout-puissant en eût vent.

Quand Cico Simonetta connut enfin l'aventure, il ne put

que gémir. « Prenez garde, dit-il à sa souveraine, j'y laisserai ma tête et vous, avant longtemps, vous perdrez votre trône ! » Vaines paroles aux oreilles d'une veuve enamourée ! Ce que le beau Tassino voulait, elle ne savait plus ne le pas vouloir. Et puis le More était un rude partenaire. Il joua un jeu fort serré. En peu de temps, il fit d'abord arrêter et exiler Cico Simonetta, décapiter ensuite. Puis l'écuyer Tassino ne pouvant plus lui servir de rien, il le renvoya honteusement à Ferrare, d'où il était venu. Bientôt après, il enlevait à la duchesse ses enfants pour les garder avec lui, dans la *Rocchetta*, le « réduit, » où il s'était établi. Quant à elle, privée de son autorité, privée de ses enfants, privée enfin de son amant, elle prit le parti de retourner en Savoie. Mais elle fut arrêtée par les soins de son beau-frère à Abbiategrasso, et retenue dans une demi-captivité, d'où elle poussait de hauts cris, mal entendus par l'Europe et encore moins écoutés.

Toutefois, quelques années après, la jeune Bianca devait voir revenir sa mère. Ce fut à l'occasion de son mariage, événement qui survint un jour, pour de vrai, après avoir été maintes fois un espoir fallacieux. Ce n'est pas qu'elle manquât de prétendants. A deux ans, elle était déjà recherchée, en justes noces, par Philibert Ier duc de Savoie, de sept ans plus âgé qu'elle. La duchesse de Milan, Bona, promettait 100000 ducats de dot quand le jeune prince épouserait sa fille, c'est-à-dire quand elle aurait douze ans accomplis et lui, dix-neuf. Mais le fiancé mourut le 22 avril 1482. Elle n'avait que dix ans. Elle pouvait se refaire une existence. Deux ans après, derechef, on parla de la marier au duc Albert de Bavière, dit le Sage, un des hommes casqués et tout en fer, qui se tiennent debout, la visière levée, à Innsbruck, autour du tombeau de Maximilien. Mais cet Albert le Sage fut trop sage, en effet, pour épouser cette enfant.

On lui offrit ensuite le comte d'Humad, fils naturel de Mathias Corvin, le roi de Hongrie. Elle avait alors quinze ans. Cette fois, c'était sérieux. Elle apportait 100 000 francs en or et 50 000 en choses précieuses, *in jocalibus*, disent les mémoires du temps. En 1489, tout était réglé : elle se disposait à partir, en grand apparat, pour aller trouver son mari, avec une suite de six cents personnes. On se préparait à costumer tout ce monde en « habits longs, » parce que les gens de Hon-

grie abominaient « ces habits courts qu'on porte ici, » dit un contemporain. Il y avait, là, des gentilshommes, des évêques, des protonotaires et des dames, entr'autres *quattro matrone di gravità*, un cortège à éblouir l'Europe et à répandre bien loin aux pays « estranges » le renom du duc de Milan. Pourtant on ne partit pas... Pourquoi ce projet avorta-t-il ? On ne le sait pas. On sait seulement que les prétentions de la jeune fille grandissaient à mesure que les prétendants s'évanouissaient à l'horizon. Un duc de Savoie mort, c'était un roi futur qu'on avait en vue, du moins, un prince qu'on croyait assuré de régner. Le roi défaillant, ce fut un empereur. Toujours dans des pays de montagnes, et caché par des montagnes de plus en plus hautes. Cela faisait l'effet d'une ascension.

Par delà, en effet, le cirque des monts chenus qui bornent le monde derrière les belles têtes pensives des femmes de Léonard de Vinci, au delà des lacs plats et clairs, là où s'enfoncent les chemins recourbés en S, qui enlacent de leurs replis la base des pyramides bleues, au pays des lansquenets et des reîtres, vivait un prince rempli d'immenses espérances — les espérances de Charlemagne, — mais atteint d'une incurable maladie, que ses contemporains appelaient, de l'autre côté des Alpes, *mancamento del dinaro* et de ce côté-ci, « impécuniosité. » — « Grand lansquenet qui estoit le plus pauvre Prince d'Allemagne, » dit un témoin, parce que, explique Commynes, « son père était le plus parfaitement chiche homme, prince que aultre, qui ayt esté de notre temps. » — Au reste, un des plus beaux cavaliers et des plus braves, le plus savant en armes et en lettres, le plus affable et le plus fertile en grandes pensées qu'on pût voir. Il possédait les charmes subtils des enchanteurs, le savait et s'en servait pour dessiner, dans les imaginations des hommes, un Empire comme on n'en aurait jamais vu depuis sept siècles. Pour l'appeler par son nom, c'était le duc d'Autriche, Maximilien de Habsbourg, fils de l'empereur Frédéric et déjà roi des Romains, c'est-à-dire empereur en expectative.

Tous ces titres ne l'empêchaient pas de poursuivre un riche mariage, fût-ce au prix d'une mésalliance. Il n'en était pas à son coup d'essai. Il en avait déjà fait un assez opulent. Quand on se promène dans le palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, ou dans les vignobles de Beaune, si l'on tâte du pied la terre et de la main le marbre, le bronze ou l'or, on éprouve jus-

qu'où le flot de son ambition aurait pu venir et ce qu'il aurait pu submerger. Car la femme qu'il avait épousée, en premières noces, n'était autre que Marie de Bourgogne, fille et unique héritière de Charles le Téméraire. Il n'avait eu qu'à s'en louer. Elle « estoit très honneste dame et liberalle et bien voulue de ses subjectz et luy portaient plus de révérence et de craincte que au mary. Elle aymait fort son mary et estoit de bonne renommée, » dit Commynes. Mais il l'avait perdue, après cinq ans de mariage, et il avait perdu aussi le plus clair de son héritage. Il y avait déjà onze ans de cela et, depuis lors, il méditait un fructueux établissement.

La Bretagne lui aurait convenu assez et, pour y régner, il avait épousé, par procuration, la duchesse Anne. Celle-ci avait même déjà pris le titre de Reine des Romains, lorsque Charles VIII, sur cet échiquier bizarre qu'était la politique au xve siècle, réussit à la souffler au futur empereur et en fit sa femme. D'où, brouille mortelle avec la France. Maximilien se retourna donc assez volontiers vers la fille du duc de Milan, la nièce du More, c'est-à-dire notre Bianca Maria Sforza. Elle n'apportait point de terre, mais de l'or : 300 000 ducats en dot proprement dite, et 100 000 de plus, secrètement, pour assurer à son oncle l'éventuelle investiture du duché de Milan. N'était-ce pas bien cher payer un titre chimérique et une aide plus chimérique encore, quand on songe à toutes les montagnes que les lansquenets de Maximilien devraient traverser, s'il leur fallait jamais venir au secours du nouvel oncle de leur roi? C'est ce que la suite apprendrait sans doute.

En attendant, à la fin de l'année 1493, Milan était tout à la joie d'avoir enfanté une impératrice. On méprisait maintenant les princes et les rois, dont on avait, depuis vingt ans, rêvé de faire des gendres. L'imagination des poètes évoquait les plus grands princes de la Chrétienté, les dépeignait offrant successivement leurs filles à Maximilien, *con gran tesoro e infinite promesse*, mais le Roi des Romains,

Lasciando gli altri sconsolati in doglie
Madonna Biancha tolse per sua moglie.

Naturellement, il ne l'avait jamais vue : l'histoire ne dit même pas qu'il eût, quand il l'épousa, quelque idée de sa figure, comme nous qui connaissons, du moins, son portrait,

et il ne devait pas la voir de sitôt. Telles étaient les inclinations royales de ce temps. Le mariage se célébrait fort bien sans le fiancé. A sa place, on vit arriver, à Milan, le 6 novembre, ses ambassadeurs, Gaspar Melchiorre, évêque de Brixen, et Giovanni Bontempo. Ils furent reçus en grande pompe à l'entrée de la porte orientale, à peu près comme l'eût été l'empereur lui-même, par le jeune duc, Gian Galeazzo, par son frère Ermès et par leur oncle Ludovic le More. Et le dernier jour du mois, c'est-à-dire le 30 novembre, fête de saint André apôtre, eurent lieu les noces les plus somptueuses que l'Italie de la Renaissance se fût offertes jusque-là.

On avait mis, sous un arc de triomphe, la maquette de la colossale statue équestre de Francesco Sforza, par Léonard de Vinci. Les rues menant du Castello au Dôme, lequel commençait à s'élever dans les airs, étaient pavoisées de tapisseries, de tentes, de drapeaux, et de guirlandes de lierre, toutes les fenêtres garnies de têtes curieuses. Partout, l'on voyait étalées, variées et répétées à profusion, les armes des deux époux : l'aigle allemande déployant, en un double éventail, ses ailes déchiquetées en lanières, et la *vipera* ou le *biscione* des Sforza, hérité des Visconti, c'est-à-dire ce gros serpent, à tête de dragon, se tortillant en serpent de paroisse et engloutissant un enfant, que vous verrez dans cette même salle, au Louvre, si vous vous retournez vers la paroi opposée au portrait de Bianca.

Il est là, figuré en un bas-relief de terre cuite peinte, sous le n° 30, avec un casque ducal emplumé d'un magnifique cimier. Quoique ce ne fût pas précisément le symbole des Sforza, qui en avaient une foule d'autres, mieux appropriés à leur caractère, c'était celui dont ils se targuaient le plus volontiers et qu'ils mettaient le plus en évidence, surtout quand il s'agissait de s'apparier aux dynasties anciennes. C'étaient les armes adoptées par Ottone Visconti, au temps de la première croisade, en souvenir d'un combat contre un Sarrasin, lequel portait sur son bouclier cette image d'un gros serpent, un boa, faudrait-il dire, engloutissant un enfant. Les fleurs de lys d'or sur fond bleu, qu'on voit au même bas-relief, ont été ajoutées à ces armoiries par Gian Galeazzo Visconti, à cause de sa parenté avec la maison de France, ou bien de son alliance avec Charles VI.

Tout cela rehaussait, à leurs propres yeux, les Sforza. Ils en

avaient besoin, s'il faut en croire Commynes. Car, dit-il, « le mariage a fort despleu aux princes de l'Empire et à plusieurs àmys dudit roy des Romains, pour n'estre de maison si noble comme il leur semblait qu'il luy appartenoit; car du cousté des Viscontes (dont s'appellent ceulx qui règnent à Milan), — l'auteur veut dire les Visconti prédécesseurs des Sforza, — y a poy noblesse et moins du costé Sphorce, dont estoit filz le duc Francisque de Milan, car il estoit filz d'ung cordonnier d'une petite ville appelée Contignolles (Cotignola). » Aussi, peut-on croire que dans leur frénésie à se rattacher aux Visconti, les Sforza firent flotter ce serpent dévorateur au-dessus de la tête de Bianca, presque à chaque pas qu'elle fit dans la ville.

La fête fut très belle et le cortège fort bien ordonné. Bianca était accompagnée de sa belle-sœur la duchesse de Milan, Isabelle d'Aragon, et de sa jeune tante Béatrice d'Este. Elle passa sur un char triomphal, traînée par quatre chevaux blancs, entourée de chevaliers, parmi lesquels le beau Galeazzo de San Severino, le futur grand écuyer de France, et pour le moment chef suprême des armées ducales, et les ambassadeurs de tous les pays connus alors, y compris la Russie. Aux fenêtres pendaient des tapisseries, telles que, dit un poète :

Non han Barbari, Fiandra e la Turchia.

L'archevêque de Milan, Arcimboldi, chanta la messe solennelle et couronna Bianca. Son oncle, le More, était aux anges et sa mère, Bona, oubliant tous ses maux passés, pleurait de bonheur. Le peuple ne fut pas moins transporté. On dansa dans les rues, on jouta; la nuit, il y eut tant de flammes et de lumières, qu'on eût dit qu'un incendie dévorait la ville. Bref, ce fut un mariage incomparable et unique dans les fastes de la ville, où il ne manqua que le marié. La populace fut peut-être bien un peu déçue de ne pas voir défiler un Empereur, mais on lui montra, pour la dédommager, un crocodile, arrivé récemment, ce qui n'était pas une moindre nouveauté pour elle, ni une plus mince attraction.

Au reste, si nous voulons nous représenter cette cérémonie européenne et quasi mondiale, tout entière déroulée autour de notre profil du Louvre, lisons cette lettre adressée par Béatrice d'Este, peu de jours après, à sa sœur Isabelle, la fameuse marquise de Mantoue :

« Très Illustre Dame et très chère sœur,

« Je vous ai dit il y a quelque temps, que je vous raconterais en détail la triomphante cérémonie qui a eu lieu à Milan, pour le mariage de la sérénissime reine des Romains et j'ai certainement donné ordre au secrétaire de vous envoyer ce compte rendu. Mais puisque vous m'écrivez qu'il ne vous est jamais parvenu, la faute doit en être imputée au secrétaire et vous devez m'excuser pour cette apparente négligence.

« Le dernier jour du mois passé, le mariage a eu lieu et, en prévision de cette solennité, un portique a été élevé devant l'église principale de la cité de Milan, avec des colonnes de chaque côté, soutenant un dais violet brodé de colombes. A l'intérieur de l'église, les bas-côtés étaient tendus de brocart jusqu'au chœur, devant lequel on avait élevé un arc de triomphe sur des piliers massifs. Celui-ci était entièrement peint et on y voyait au milieu une figure du duc Francesco à cheval, vêtu de la robe ducale, et, au-dessus, les armes ducales et celles du roi des Romains. Cet arc de triomphe était de forme carrée et orné de tableaux représentant des solennités antiques. Les insignes impériaux et les armes de mon mari étaient placés sur le côté, en face du maître-autel. Au delà de cet arc, s'élevaient des marches qui conduisaient à une grande estrade élevée devant le maître-autel. A gauche, était une petite tribune, tendue de brocart d'or, où l'on chanta l'Évangile, et à droite, une autre ornée de brocart d'argent, et derrière ces tribunes étaient des sièges rangés avec ordre et drapés pour les conseillers et autres vassaux et les gentilshommes. Aux deux bouts du chœur étaient deux plates-formes élevées, l'une pour les chanteurs, l'autre pour les trompettes et, entre les deux, siégeaient les docteurs en droit et en médecine avec leurs barrettes et leurs manteaux bordés de fourrure, chacun placé selon son rang. L'autel, lui-même, était somptueusement orné des vases d'argent et des images de saints que vous avez vus à la Rocchetta, quand vous êtes venue à Milan.

« La rue conduisant au Dôme était magnifiquement décorée. Les colonnes enguirlandées de lierre se succédaient sur tout le parcours, depuis les remparts du Castello jusqu'au bout de la place et, entre les colonnes, des guirlandes de rameaux portaient des cartouches avec des emblèmes antiques et des bou-

ciers ronds avec les armes impériales et celles de notre maison. Au-dessus de la rue, depuis le Castello jusqu'au Dôme, étaient tendus des draps à la Sforzesca. A beaucoup de portes, les colonnes étaient décorées de lierre et de feuillages verts, en sorte qu'il semblait que l'on fût au mois de mai plutôt qu'en novembre. Des deux côtés de la rue, les murs étaient tendus de satin, sauf les maisons qui ont été récemment ornées de fresques et qui ne sont pas moins belles que des tapisseries.

« Le matin du grand jour, à neuf heures environ, les révérends et magnifiques ambassadeurs du Roi des Romains chevauchèrent jusqu'à l'église, escortés par le marquis Ermès, le comte de Caiazzo, le comte Francesco Sforza, le comte da Melzo et messer Ludovico de Fojano, et prirent place sur la grande estrade, tout contre la petite estrade couverte de drap d'or, à votre gauche en entrant, ceci étant considéré comme le côté le plus honorifique, puisque c'est le côté de l'Évangile. A dix heures, la sérénissime Reine monta dans le char de triomphe que notre très chère Mere, de révérée mémoire, me donna quand j'étais à Ferrare et qui était traîné par quatre chevaux blancs.

« La Reine portait une toilette de satin cramoisi brodée de fil d'or et couverte de pierres précieuses. La traîne était immensément longue et les manches, que leur forme faisait paraître comme deux ailes, produisaient un effet splendide. Sur la tête, elle portait une parure de magnifiques diamants et de perles et, pour ajouter à la solennité de la chose, messer Galeazzo Pallavicino portait la traîne et chacun des comtes Conrado de' Lando et Manfredo Torniello portait une des manches. Devant la mariée, marchaient tous les chambellans, courtisans, « officiers, » gentilshommes, vassaux, et, en dernier lieu, les conseillers. La Reine était assise au milieu du char, la duchesse Isabelle à sa droite, et moi à sa gauche. Ladite duchesse portait une camora de satin cramoisi, avec des cordons d'or tressés par-dessus, comme dans ma camora de toile dont vous devez vous souvenir... Et moi, je portais ma camora de velours pourpre avec le dessin des chaînes exécuté en or massif et en émaux vert et blanc, descendant à 15 centimètres devant et derrière le corsage et sur les épaules. La camora était bordée de toile d'or et je portais, aussi une ceinture de saint

François faite de grosses perles avec un beau rubis taillé sans feuilles comme fermoir.

« De l'autre côté du char, étaient Madonna Fiordelise (fille naturelle du duc Francesco Sforza), Madonna Bianca (fille naturelle de Ludovic le More), épouse de messer Galeazzo, et la femme du comte Francesco Sforza. Derrière, suivaient les ambassadeurs envoyés par sa Très Chrétienne Majesté de France pour honorer ces noces. Ensuite, venaient les envoyés des différents États italiens, selon leur rang, puis le seigneur duc et mon mari à cheval. Derrière, suivaient environ douze chars contenant les plus nobles dames de Milan spécialement choisies pour assister à la solennité, et les dames de la Reine portant toutes le même costume uniforme, c'est-à dire des camoras couleur tan et des manteaux de satin vert clair. Les dames de la duchesse Isabelle et les miennes étaient ensemble dans ces chars. Et lorsque nous gagnâmes le Dôme, dans cet ordre, les boutiques et les fenêtres, tout le long du chemin, étaient tendues de draperies de satin et pleines d'hommes et de femmes, de telle sorte qu'il eût été impossible d'évaluer les foules qui s'entassaient à tous les coins des rues.

« Lorsque nous fûmes arrivés aux portes du Dôme, nous descendîmes des chars et nous avançâmes jusqu'aux marches de l'estrade, où les ambassadeurs du Roi des Romains s'avancèrent eux-mêmes pour recevoir la Reine, qu'ils conduisirent à sa place sur la grande estrade, devant le maître-autel. Alors nous prîmes tous les places qui nous étaient réservées, c'est-à-dire que les ambassadeurs montèrent dans la tribune couverte de toile d'or, la Reine fut conduite à la tribune de brocart d'argent, entre les ambassadeurs français, tandis que derrière eux étaient assis les envoyés des autres puissances, le duc et mon mari, la duchesse et moi. Les autres parents de la mariée occupaient un rang de sièges plus bas, et la partie centrale de la tribune était remplie d'un grand nombre de dames. A côté de la Reine, les conseillers, vassaux, et autres courtisans, « officiers » et chambellans occupaient le reste des sièges. Quant à la foule, l'église, qui est très vaste, ne pouvait pas la contenir tout entière.

« Lorsque nous fûmes tous en place, le très révérend archevêque de Milan fit son entrée en grand costume avec les prêtres de l'ordinaire et commença la célébration de la messe avec la pompe la plus solennelle, au son des trompettes, des flûtes et

des orgues, joint aux voix du chœur de la chapelle, qui réglait son chant sur Monseigneur. A l'Évangile, deux des prêtres de l'ordinaire de la cathédrale offrirent l'encens, l'un aux ambassadeurs du Roi Maximilien et les autres à la Reine, au duc et à la duchesse, à mon mari et à moi, qui étions en face. La Paix fut donnée, lorsque le moment fut venu, par l'évêque de Plaisance, aux représentants du Roi et à nous autres, qui étions dans l'autre tribune, par l'évêque de Côme. Après que la messe eut été célébrée avec la plus grande solennité, la Reine se leva de sa place entre les ambassadeurs du Roi Très Chrétien et accompagnée par le duc et par mon mari, la duchesse Isabelle et moi, et suivie par tous les princes du sang, elle avança vers l'autel.

Les ambassadeurs du Roi Maximilien s'avancèrent de leur côté et tous nous nous tînmes devant l'autel, où Monseigneur l'archevêque célébra le mariage et l'évêque de Brixen remit d'abord l'anneau à la Reine puis, assisté de l'archevêque, plaça la couronne sur sa tête, — ce qui fut salué par de grands éclats de trompettes, sonneries de cloches et coups de canons. La dite couronne était d'or, enrichie de rubis, de perles et de diamants, construite en forme d'arceaux qui se croisent par le milieu et sur le sommet était une image du globe, surmontée d'une petite croix impériale, d'après le modèle donné par les ambassadeurs, selon les instructions du Roi.

« Après quoi, chacun alla en procession aux portes du Dôme, les vassaux ci-dessus désignés portant la traîne et les manches. Ensuite, les femmes, aussi bien que les hommes, montèrent à cheval et un baldacchino de damas blanc doublé d'hermine fut préparé, sous lequel la Reine chevaucha, précédée par les ambassadeurs et toute la Cour, avec le duc et mon mari à leur tête.

« A côté de la Reine chevauchaient les ambassadeurs de son mari le Roi, l'évêque de Brixen étant à sa gauche, en dehors du baldacchino et, de la sorte, le long cortège se mit en mouvement vers le Castello... Le baldacchino fut porté tout le long de la route par les docteurs en robes, comme il a été dit plus haut, et derrière la Reine chevauchaient la duchesse et moi-même, suivies par les parents, les courtisans et les invités, tous à cheval. Ensuite, venaient les dames de la Reine, celles de la duchesse et les miennes, toutes somptueusement vêtues et faisant un

effet splendide, et la plus belle de toutes était la Reine, avec la couronne impériale sur la tête. On ne voyait que brocart d'or et d'argent et les gens les moins bien mis portaient du velours cramoisi, de sorte que les toilettes étaient un coup d'œil merveilleux, sans parler des innombrables chaînes d'or portées par les chevaliers et les autres. Tous les assistants convinrent qu'ils n'avaient jamais vu un si magnifique spectacle et l'ambassadeur de Russie, qui était parmi eux, déclara qu'il n'avait jamais vu une pompe aussi extraordinaire. Le nonce de sa Sainteté le Pape s'exprima de même, aussi bien que l'ambassadeur de France, qui déclara que, quoi qu'il eût assisté au couronnement du Pape et à celui de ses propres roi et reine, il n'avait jamais vu quelque chose de plus splendide. Votre Excellence peut juger, par là, à quel point ces noces ont été plaisantes et glorieuses. Toute la foule poussait des cris de joie et cela jusqu'à ce que nous atteignîmes le Castello de Milan, où le cortège se disloqua et le peuple fut dispersé. J'ai bien des fois regretté votre absence durant toute la cérémonie, et puisque mon désir n'a pu être satisfait, j'ai pensé qu'il serait bon que je vous en écrive le récit de ma propre main.

« En me recommandant à votre Excellence, comme toujours, votre sœur

« *Beatrix Sfortia Vicecomes Estensis Duchissa Bri.* »

Ce ne fut pas seulement une cavalcade qu'on offrit en pâture à la curiosité publique : ce furent les corbeilles de mariage. Les dames de Milan, admises à défiler devant le trousseau de Bianca, qu'on avait exposé, selon l'usage, dans une des salles du *Castello*, ouvrirent de grands yeux en voyant tout ce qu'il contenait. Nous en ferions autant et peut-être croirions-nous être entrés, par mégarde, dans une salle de musée, si nous voyions tout ce que cette petite personne devait traîner derrière elle, à travers les défilés des Alpes Rhétiques, pour se croire convenablement nippée.

Car il n'y avait pas, là, seulement des robes, du linge, des broderies, des bijoux, c'est-à dire dix-huit *camoras* comme celle qu'elle porte ici dans ce portrait : de velours vert avec le volant de satin cramoisi, ou de soie ondée verte avec fleurs de sureau et le volant de velours cramoisi, ou encore de brocart d'or vert, tissé en relief avec des raisins d'argent; puis des

vestiti, ou grands habits de cérémonie; des *sbernias* ou mantelets flottants de brocart d'or, cramoisi, garnis de diverses fourrures ou de soie ondée blanche, *tabi*, avec un volant d'or brodé tout autour, ou de brocart d'or tissé en relief et fourré de zibeline, de chat espagnol, ou doublé de soie légère, *sendale;* d'autres manteaux encore, appelés *tavardette;* des *roboni*, longues tuniques bordées de fourrures et des tuniques à la turque de velours bleu azur, doublées de loup cervier; des crépons et des escoffions d'or, d'argent et de soie, l'or et l'argent étant tressé en nœuds, avec des flots de soie violet foncé et incarnat ou avec des flots de toile verte et de soie cramoisie, ou de soie verte et noire; des escoffions de gazes de diverses couleurs, brodés d'or; des *lenzas*, ou ferronnières d'or, combinées avec de la soie noire ou cramoisie, ou violet foncé; des gorgerettes de gaze brodées d'or, — une d'elles de gaze noire brodée d'or et d'argent avec des flots de soie cramoisie; — des mules avec des broderies d'argent, des bas, des chaussures, des ceintures, dont chacune était un objet de vitrine; puis la lingerie : de la toile de Reims ou de la toile de Cambrai, des taies d'oreillers, avec des broderies compliquées représentant des figures d'hommes et d'animaux, travaillées *subtilissimamente*, dit l'inventaire : un éblouissement de neige et d'or, avec, parfois, d'autres couleurs inattendues; vingt-cinq chemises de toile de Reims garnies de soie noire; des chemises de toile de Cambrai avec des manches longues jusqu'à terre, garnies de nœuds d'or et de soie verte; des peignoirs; des mantilles avec des nœuds d'or; des draps de lit de Cambrai, des *drapamenti* et des *sparaveri* de Cambrai brodés d'or et d'argent; des coussins de brocart d'or et de velours, ronds et carrés; des housses de toile de Reims pour la voiture ou pour la litière; des taies d'oreiller de Reims et, enfin, des boîtes pleines de parfums, — bref, toutes les choses qu'on peut s'attendre à voir dans un trousseau, y compris, — ce qui doit nous donner une haute idée des labeurs présumés de la princesse — 8000 aiguilles, 9000 épingles et six dés d'argent.

Les bijoux, aussi, extraits ce jour-là de la Tour du Trésor, pour former une partie du trousseau, qui fut estimé en bloc 70000 ducats, enflammaient, de leurs feux croisés, les curiosités et les convoitises. Il y avait, là, mainte parure compliquée due aux habiles *orafi* de Milan : des colliers faits d'innombrables

perles; des pendentifs; un *iesus* de diamants, un joyau en forme de *brustia*, une *rosetta* et plusieurs combinaisons de pierres semblables à celles que Bianca porte, en applique sur la tempe, dans notre portrait du Louvre, c'est-à dire : un grand rubis balais plat, un diamant gros, à facettes et une grosse perle pendante, le tout valant 4000 ducats d'or, ou 32000 francs, lesquels avaient une valeur acquisitive infiniment plus grande alors que de nos jours.

Mais tout cela se verrait encore dans un trousseau. Ce qui transformait cette pompe nuptiale en une exposition universelle des arts décoratifs, c'est que les selliers, les gaîniers ou *astucciari*, les « argentiers », ciseleurs et les forgerons y avaient envoyé aussi leurs œuvres: des « selles pour la personne de Sa Majesté » tantôt de velours cramoisi, tantôt de brocart d'argent bleu azur, ou encore de velours vert ou turquin, ou *beretino*, ou de satin turquin, ou de damas turquin, et, auprès des selles, des mors d'argent; d'autres selles, au nombre de douze, de satin bleu azur et douze autres de *panno tramontano* « pour les dames de Sa Majesté, » enfin de gros ustensiles tels qu'un brasiero et de la vaisselle d'argent, vases, plats, aiguières « pour la crédence » ou le buffet; des calices, ciboires et autres vases d'argent, et des ornements sacerdotaux « pour la chapelle » avec bien d'autres objets d'utilité sacrée, tels qu'un *sedelino da aquasancta cum l'asperges*, achevaient de lester cette édifiante corbeille de noces.

C'était bien beau et on peut le croire, même en l'absence de textes qui l'établissent, la plupart des femmes de Milan, ce jour-là, envièrent follement la destinée de leur petite princesse. Pourtant, si elles y avaient songé, la moindre des noces qui se célébraient dans le plus pauvre quartier de la ville, réservait à la mariée ce que ne trouvait pas celle-ci, à son retour de la cérémonie : un mari. Si peu qu'il compte dans un mariage politique, il compte un peu, surtout pour sa femme. Et Bianca ne savait presque rien du sien, sinon, à la vérité, d'admirables images de splendeur. L'homme qu'elle venait d'épouser portait à peu près le costume qu'on donnait alors à Dieu le Père, dans les tableaux de piété. C'était donc un fort honorable établissement. Si haut elle allait se trouver perchée dans l'échelle des êtres, que le monde ne lui paraîtrait plus que comme une petite boule, qu'elle tiendrait dans le

creux de sa main. Nulle femme ne se coifferait jamais d'un diadème aussi lourd, ni aussi éclatant.

Diadème un peu chimérique, il est vrai, mais d'autant plus splendide : « Roi des Romains, Empereur d'Allemagne, » c'étaient alors des titres honorifiques, des symboles, des enseignes de monuments à venir, quelque chose comme l'écriteau placé à l'entrée d'une rue à bâtir, mais qui n'existe pas. A l'horizon de cet Empire, on apercevait confusément des villes immenses et prospères, des cassettes contenant des milliers de florins, des châteaux crénelés garnis de bombardes, des tours pointues, des clochers, des toits descendant en pentes raides, presque à pic, sur des fenêtres innombrables, des boutiques pleines de victuailles et des manufactures serrées autour des hôtels de ville par la ceinture dentelée des remparts : tout ce qu'on voit aux arrière-plans d'Albert Dürer, dans les magnifiques images qu'il nous a laissées de l'Allemagne d'alors. Et l'aigle de Maximilien projetait hautainement, sur ces riches territoires, l'ombre déchiquetée de ses ailes héraldiques. Mais quant à lui, le futur empereur, il lui fallait pour y parvenir, traverser la forêt âpre et rocailleuse, droit, tout en fer, sur son lourd destrier, au milieu de mille monstres et mille ronces hostiles. Les terribles guerres et les difficultés inextricables où il était engagé, tantôt contre les rois, tantôt contre les Papes, tantôt contre les républiques, lui laisseraient-elles jamais le loisir de s'occuper de sa femme? Elle ne le savait guère, ou plutôt elle ne savait rien. Elle ne connaissait ni le mari qu'on venait de lui donner, ni le pays qu'elle allait habiter, ni la langue qu'elle entendrait parler autour d'elle, — moins encore les mœurs, les idées, les traditions de ces ultramontains, de ces « forestiers, » qu'elle devinait puissants et mystérieux dans leurs montagnes, séparés du monde latin par ces crêtes dentelées et bleuissantes qu'elle voyait, comme nous, au fond des tableaux de Léonard, derrière les têtes pensives de ses Dames ou de ses Vierges, fermant l'horizon.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

(A suivre).

LE FRONT DE L'ATLAS

UN
GRAND SEIGNEUR BERBÈRE

III[1]

I. — LA JOURNÉE ORIENTALE

Le cheval de la « cinquième catégorie » que m'a prêté le Dépôt du Génie, s'avance tête basse, à pas comptés, écrasant sous son sabot marqué d'un matricule la terre qui s'effrite en poussière. Il fait 40 degrés à l'ombre. Mais où est l'ombre, Seigneur, dans l'étendue qui flamboie? Tout est vide et brûlé. Sous les paupières fermées les yeux sentent encore le brutal éclat de la lumière et ne peuvent s'entr'ouvrir sans être douloureusement meurtris. Autour de moi les Askris du Pacha s'en vont à la débandade, pieds nus, leurs souliers sur le dos, le fusil en bandoulière, et devisant d'histoires de femmes, comme tous les soldats du monde. Ni le soleil, ni la poussière, ne semblent exister pour eux; depuis hier soir ils n'ont ni bu ni mangé, et bien qu'il soit plus de midi, et que nous marchions depuis l'aube, pas un d'eux ne s'est encore reposé. Toujours du même pas rapide ils continuent de cheminer sous un ciel embrasé, à travers l'étendue aux durs cailloux miroitants. Là sont passées,

(1) Voyez la *Revue* des 1er avril et 15 juin.

il y a des siècles, les immenses hordes berbères qui se jetaient sur l'Espagne. A cette heure, il est aussi malaisé de se représenter, parmi ces solitudes, ces grands passages de guerriers, que d'imaginer ce sol de cailloux et de poussière redevenu verdoyant sous les moissons qui le couvrent au printemps. Et tout l'effet de ce lointain souvenir est de faire paraître plus misérable notre petite troupe perdue.

De loin en loin, comme un lambeau de parc ou de forêt épargné par un incendie qui aurait tout dévoré à l'entour, une magnifique oliveraie, de l'eau, de belles allées d'arbres, de larges perspectives profondes ou bien d'étroits sentiers couverts. Tout cela clos de murs (où n'y a-t il pas de murs en Islam ?) mais de murs roses, croulants, pleins de brèches, de trous, et qui ne semblent là que pour réaliser une harmonie de couleur avec les arbres argentés, ou pour ajouter au paysage le romanesque d'une ruine... Ah! qu'il est agréable de s'arrêter enfin dans un de ces endroits délicieux, de se laisser glisser de la selle brûlante, de courir se laver dans l'eau de la séguia qui court parmi les oliviers! Des vignes géantes grimpent aux arbres ou forment des plafonds de feuilles et de fruits, soutenus par une architecture de roseaux. Là-dessous, des pastèques, des courges, des maïs d'un tendre vert humide. A l'orée de l'oliveraie, ou bien perdue dans les verdures, une ferme-château, une enceinte de terre, presque rose elle aussi, d'où surgit une haute tour carrée qui forme un charmant belvédère et un excellent poste pour fusiller les rôdeurs. A travers l'ombre ensoleillée on voit vaguer des troupeaux, des enfants demi-nus, des femmes qui, même laides ou défaites par l'âge, ont une allure si noble sous leurs misérables draperies! C'est une Italie plus brûlée, de proportions plus larges, et où la vie antique se serait par miracle maintenue ; c'est le monde de Virgile, des Géorgiques, des Églogues, avec un accent plus brutal qui tient sans doute au climat plus ardent, à la réalité même qu'on découvre ici telle qu'elle est, et non plus à travers la rêverie d'un poète de cour exquisement raffiné.

Accompagné de quelques serviteurs, le maître de l'oliveraie vient nous souhaiter la bienvenue et demander au lieutenant qui commande les Askris ce dont il a besoin pour lui, ses hommes et ses bêtes. Quelquefois, de la grande ferme rose on nous apporte du miel, du lait caillé en attendant le repas ;

d'autres fois la collation ne vient pas, et ma foi on est déçu.

Sous les figuiers aux branches retombantes, des cavaliers de tribu, qui s'en vont comme nous rejoindre la harka (1) près du poste de Tanant, prennent le thé à côté de leurs chevaux entravés. Ces cavaliers dans leurs lainages, ces chevaux recouverts de tapis de selle aux multiples couleurs fanées, composent un tableau auquel les peintres de l'Orient ont habitué depuis longtemps nos imaginations et nos yeux; mais dans cette agréable soirée, tous ces poncifs retrouvent leur fraîcheur, et ces choses qui dans la peinture et les livres sont de l'éclat, du pittoresque, de la fantaisie locale, prennent ici un air paisible et des tons presque effacés. Rien de bruyant, rien d'étrange; tout est simple, uni, familier, harmonieusement accordé. Les yeux comme les oreilles jouissent, pour ainsi dire, du silence.

Cependant, depuis la veille nous n'avons encore rien mangé, et il est sept heures du soir. Je regarde avec envie les chevaux et les mulets, plus tôt servis que nous, mâchonner leur paille hachée. Le temps passe, et toujours rien ne sort de la grande kasbah de terre rouge où, je l'espère du moins, les négresses sont penchées sur les tagines (2). Quand les plats seront-ils à point? La cuisine arabe est exquise (si toutefois le beurre n'est pas rance) parce qu'elle se fait à petit feu. On la voudrait, ce soir, moins parfaite.

Huit heures; arrive la lune, et cela distrait un moment cette belle lumière qui tombe en pluie à travers les oliviers. Dans la fraîcheur qui succède à l'accablante chaleur du jour, on glisse à un demi-sommeil qui fait presque oublier la faim. C'est vraiment comme dans un rêve que sur les onze heures du soir, je vois s'avancer des lanternes, une procession de formes blanches qui portent sur leur tête de larges plateaux surmontés par de hauts capuchons pointus. En voici quatre, six, huit, douze qui s'avancent à la file indienne, sous les arbres baignés de lune, graves silencieux, énigmatiques — serviteurs élyséens portant un repas à des ombres. Ils s'arrêtent devant nos tentes, alignent à nos pieds l'interminable suite des plats couverts des capuchons, et attendent debout devant nous pendant qu'on découvre tour à tour la moitié d'un mouton rôti, trois poulets au citron et aux olives, trois autres poulets aux tomates sur les-

(1) Troupe indigène.

(2) Plats de terre qui servent à toute la cuisine marocaine.

quels on a cassé des œufs, un ragoût de mouton avec des aubergines, des courgettes et des piments, trois nouveaux poulets qui disparaissent sous des sortes de crêpes, une montagne de ces raisins noirs, blancs ou roses, qui pendent autour de nous en grappes fabuleuses à leurs architectures de roseaux, un couss-couss garni de viande et de légumes... quoi encore? je ne sais plus... ce festin arrive trop tard : on est vaincu par le sommeil.

Mais la fatigue, mais le chant des crapauds et des grillons, mais la fiévreuse agitation des moustiques, mais le bavardage et la musique des infatigables Askris... comment arriver à dormir au milieu de tout ce tapage qui n'est fait que de petits bruits? Une seconde, pourtant, tout s'apaise, tout se fait silence et oubli. Et voilà que déjà les Askris me réveillent pour jeter bas ma tente et la charger sur les mulets! Instant morose, en pleine nuit encore, sous l'oliveraie qui frissonne. Puis tout à coup, un cri, ou plutôt une courte phrase, fortement psalmodiée, que lancent toujours vers le ciel, au moment du départ, les guerriers marocains, pour appeler sur eux la bénédiction divine : « Que Dieu protège notre journée! Nous demandons cela à notre Seigneur Mohammed! » Dans l'aurore qui commence à poindre, l'impression est magnifique de cette grande clameur religieuse. Et cet appel répété par trois fois, à de courts intervalles, retentit au milieu de la nature étonnée, comme les premières mesures d'une symphonie qui s'appellerait : la journée orientale.

II. — LA RENCONTRE DU GLAOUI

Nous approchions du poste de Tanant. C'est en pleine montagne. Plus d'oliviers; des chênes verts, des genévriers rabougris, de larges massifs d'euphorbe d'un vert de mousse gras et luisant, posés sur la pierraille comme d'énormes tortues vertes; de loin en loin, sur un sommet ou dans le pli d'une étroite vallée, parmi des champs d'orge assez maigres et des vergers d'amandiers, une ferme-château percée de longues meurtrières, avec, aux quatre angles, une tour qui va s'amincissant par le haut...

Déjà on pouvait apercevoir le drapeau flottant sur le bordj, lorsqu'une trompe d'automobile surprit bizarrement nos oreilles

et nous fit garer sur la piste. Une belle limousine arrivait dans la poussière. Derrière les vitres, au fond de la voiture, j'aperçus au passage un personnage vêtu de blanc, la tête entourée de mousselines, d'où s'échappaient deux papillotes blanches qui frisaient le long d'un visage décharné, de couleur sombre, où brillaient des yeux admirables. Les Askris présentèrent les armes. Il nous salua d'une inclination légère, à laquelle les voiles dont il était enveloppé, et aussi l'éclat de ses yeux, donnaient une douceur féminine.

Dans la poussière soulevée par la riche automobile, nous arrivions, une heure plus tard, au poste de Tanant. Il y avait là, rassemblés sur les pentes de la colline, deux ou trois mille piétons et cavaliers. Les piétons demi-nus, vêtus d'une simple chemise relevée à mi-cuisse, la tête découverte ou entourée d'un chiffon poussiéreux; les cavaliers, moins sommairement habillés d'un caleçon tombant aux chevilles, d'un caftan de drap et d'un burnous. A tout moment arrivaient à pied ou à cheval des gens qui rejoignaient la harka, des serviteurs tenant en main les chevaux des personnages importants qui avaient fait la route à mule pour éviter la fatigue; et au milieu des tentes riches ou misérables, l'humble foule des petits ânes galeux, sanglants, pelés, qui portaient dans les couffins les plateaux à thé, les tapis, les bouilloires et les gargoulettes.

Au moment où je pénétrai dans ce camp d'aspect si antique, avec la troupe de mes Askris qui menaient grand tapage de tambours, de clairons et de musettes, la belle limousine sortait du camp poussiéreux après avoir conduit jusqu'à sa tente le personnage aux papillotes. Comme une machine miraculeuse à remonter le temps, la rapide voiture paraissait l'avoir emporté au fond d'un âge très lointain, et déposé sans heurts, le plus simplement du monde, sous une tente de la plaine de Troie. Autour de sa qoubba (1), reconnaissable tout de suite à ses vastes dimensions, s'empressaient des esclaves noirs dont les vêtements élégants, les cordelières de soie, les poignards d'argent ciselé contrastaient avec les djellabas (2) terreuses des piétons de la harka. Il était assis sur un coussin, au milieu des tapis de couleur vive qui couvraient le sol de la tente, le dos

(1) Tente marocaine.
(2) Burnous avec manches.

appuyé contre un divan, égrenant d'une main un chapelet entre ses doigts osseux, de l'autre s'éventant le visage avec un écran de palmier. De près, il était laid, avec un visage émacié, miné par la phtisie, des joues creuses qu'assombrissaient encore des pommettes naturellement très saillantes. Tout un côté de sa moustache était complètement tombé, et ses lèvres assez fortes n'arrivaient pas à cacher de longues dents jaunes et mal plantées. Laid, certes oui, mais plus certainement magnifique avec ses yeux admirables et son allure d'une distinction suprême. Ce n'était pas un vieillard, mais il paraissait très vieux. Quel âge pouvait-il avoir? Un peu plus de cinquante ans, m'a-t-on dit. On lui eût donné bien davantage. Il avait déjà cet âge qui ne tient plus compte des années, et que donne la mort quand elle a marqué quelqu'un... A tout moment des cavaliers importants de la harka pénétraient sous sa tente et le baisaient à l'épaule. C'était Si Madani Glaoui, le Fqih, comme on l'appelle — ce qui veut dire le sage, le lettré, — pauvre titre qu'on donne d'ordinaire aux maîtres d'école, mais qui tire justement de sa simplicité un considérable prestige quand celui qui le porte est le plus grand seigneur de l'Atlas.

*
* *

C'est une espèce sociale tout à fait particulière au Sud du Maroc, ces puissants seigneurs féodaux qui dominent le grand Atlas. A mesure qu'on s'éloigne de la Méditerranée en suivant la crête des montagnes, il semble que les populations berbères deviennent moins farouches, ou du moins plus disposées à se soumettre à l'autorité d'un chef. Tandis qu'au Nord et à l'Est du Maroc, on ne rencontre que des tribus morcelées à l'infini, qui ne se donnent jamais à personne, ou ne se donnent que pour un instant, dans l'espoir du pillage ou par haine de quelque autorité étrangère, dans le Sud au contraire, un petit nombre de grands seigneurs exercent, sur d'immenses espaces, un véritable pouvoir féodal. Cette autorité, quelquefois plus fictive que réelle, varie avec les circonstances, la valeur du caïd, l'éloignement des tribus, et va de la soumission complète, presque de la domesticité, à un vague respect, un pouvoir de parole, suivant l'expression consacrée, c'est-à-dire que le vassal accepte de recevoir un avis, quitte à ne pas le suivre, protège les passants recommandés par son seigneur, et lui envoie

chaque année un présent plutôt qu'un impôt. Sans doute, on retrouve bien ici, comme dans tout le reste de l'Atlas, ces petits conseils locaux, ces parlements de tribu, bavards, défiants et agités, qui constituent essentiellement le gouvernement des Berbères, mais chez ces Berbères du Sud, *les Chleuh*, comme ils se nomment, ces assemblées ont perdu à peu près tout leur prestige.

Comment cela s'est-il fait? Comment s'est établi ce gouvervement oligarchique qui semble répugner si profondément au tempérament de cette race? Peut-être que ces différences entre gens du Nord et du Sud tiennent au caractère du pays qu'ils habitent. Dans les plis enchevêtrés du Riff et du Moyen Atlas, les montagnards trouvent des vallées suffisamment fertiles pour fournir à leurs besoins et où ils peuvent perpétuer, sans souci du reste du monde, leur antique vie anarchique. Mais dans ce Grand Atlas, les vallées sont beaucoup plus rares, et si pauvres qu'il faut aller sans cesse demander sa vie aux campagnes qui entourent Marrakech. Les seigneurs dont les kasbah commandent les passages par lesquels on traverse la montagne, tiennent naturellement à leur merci les populations obligées de passer sous leurs châteaux forts. C'est ainsi que, depuis des siècles, la nécessité et l'habitude ont fini par créer entre ces Chleuh et leurs caïds, des relations de vassal à suzerain faites, comme dans notre moyen âge, d'un mélange difficilement dosable de crainte, de respect et d'amitié.

Ces grands seigneurs eux-mêmes sont attachés au Sultan de la même façon que leurs tribus leur sont soumises, étroitement si le Sultan est fort, d'une manière toute nominale s'il n'a pas le moyen de faire sentir sa puissance. Ils lui paient des redevances, accompagnent ses harkas, lui fournissent des contingents, et, quand il vient à Marrakech, lui présentent l'hommage. Entre eux ils se haïssent, se réconcilient et se brouillent avec une facilité déconcertante, toujours prêts à se trahir, même lorsqu'ils semblent le plus amis et qu'ils s'accablent les uns les autres sous l'excès de la politesse orientale. Les sentiments, au Maroc, ressemblent assez aux constructions, fragiles et toujours prêtes à s'effriter en cendres. C'est le pays de l'écroulement, de l'inconsistant, du précaire, du vent qui emporte sans cesse tous les murs de boue en poussière. L'ambition et la jalousie qui ne cessent jamais de souffler sur ces têtes force-

nées détruisent le sentiment d'hier. Une haine n'a pas plus de solidité qu'une amitié. L'une et l'autre ne se prolongent qu'autant qu'elles semblent utiles : ce n'est pas le cœur, c'est l'intérêt qui en règle la durée... D'un bout à l'autre de l'année, dans ces grands châteaux de l'Atlas, se trament mille perfidies, dont ces seigneurs se gardent des rancunes inexpiables, mais qu'ils savent oublier à l'occasion, et qui animent d'une vie singulièrement romanesque et ancienne ces beaux endroits désolés. Naturellement les tribus épousent leurs querelles, en sorte que, sous cette apparence d'organisation féodale, réapparaît partout et toujours l'éternelle anarchie berbère.

Comme les seigneurs de la vieille France avaient leur hôtel à Paris, ces grands seigneurs du Sud ont leurs maisons à Marrakech, — ces hautes demeures de brique et de pisé qui m'étonnaient, l'autre jour, par leur air d'autorité et de mystérieuse puissance dans l'humilité d'alentour. Que de fois, simple piéton dans la poussière, j'ai vu passer, haut juché sur sa mule, et divinement habillé de mousseline et de soie, un de ces barons de l'Atlas! Ils arrivaient au fond des rues étroites ou bien apparaissaient tout à coup au débouché de quelque tunnel obscur, la tête inclinée pour passer sous le cintre surbaissé. Un ou deux familiers, montés eux aussi sur leurs mules au ventre rebondi, marchaient à côté d'eux, et quelques nègres, l'anneau d'argent à l'oreille, couraient autour de leur monture, la main sur la croupe des bêtes et tenant l'étrier. Je les suivais des yeux avec cette sorte de surprise qu'on a devant un vieux portrait à la fois parlant et secret. Ils vivent, et c'est là le prodige! Ils vont au milieu d'une foule qui a le même âge qu'eux et ne s'étonne point de les voir. Mais, pour moi, ils étaient l'image, conservée par miracle dans ces plis de l'Atlas, d'une existence qu'en Europe nous avons connue, nous aussi, il y a quelque mille ans de cela...

C'est encore un curieux spectacle de les voir réunis chez le Sultan ou chez le général, à l'occasion de quelque cérémonie, ces personnages qui ont passé toute leur existence à se haïr ou à se réconcilier et qui, depuis notre venue, sont obligés de vivre en paix et de se faire bon visage. Affectueusement ils se penchent l'un sur l'autre, ils s'embrassent l'épaule, se parlent en se tenant les mains. Qui pourrait croire qu'une politesse si tendre recouvre tant d'inimitié, de coups de fusils, de sang versé? Et

tandis qu'ils s'accablent de toute cette courtoisie, toujours auprès de vous quelqu'un vous murmure à l'oreille la chronique de ces vies passionnées et violentes, abritées sous la mousseline, qui auraient diverti Stendhal.

Voici le vieil Abd el Malek M'Tougui, dont la famille commande à sa tribu depuis plus de cinq cents ans. Il possède un fief immense dans la région où l'Atlas commence à s'abaisser vers la mer. Vieux paysan septuagénaire, de pure race berbère, sans une goutte de sang noir, la face rougeaude, éczémateuse, les yeux bigles cachés sous des conserves jaunes, un gros nez vermillonné, édenté, cassé, podagre, et se donnant à dessein l'air plus cassé encore, on le voit toujours, même sur sa mule, pousser entre ses longs doigts minces, déformés par la goutte, les grains d'un chapelet sur lesquels il égrène sans doute les souvenirs de ses vicissitudes et de ses variations politiques. Il n'a rien de la gravité qu'on est habitué de rencontrer chez un grand chef musulman; il aime les histoires égrillardes, les écoute ou les raconte avec une extraordinaire mimique de la figure ou des mains; et son air de viveur fatigué, finaud et racé tout ensemble, l'apparente si bien à un vieil habitué de cercle parisien qu'on l'a surnommé « le Baron. » A Marrakech, sa demeure est immense et des plus simples, car il n'a pas le goût du faste. Son grand luxe ce sont ses esclaves que l'on peut toujours admirer en grand nombre à sa porte, tous du plus beau noir, vêtus de blancheurs impeccables, et portant à l'oreille un lourd anneau d'argent de la grandeur d'un bracelet. Dans son château de Bou About, au pied du col par où l'on passe dans la basse vallée du Souss, il a de grosses réserves d'or enterrées dans des jarres vides, et il n'a pas fallu moins qu'un cataclysme comme la guerre mondiale pour que ce paysan, plein de méfiance à l'égard de la monnaie de papier, se décidât à échanger quelque cent mille francs de douros contre les titres de l'emprunt!

Voici le Goundafi, voisin de montagne du M'Tougui et son ennemi le plus intime, gentilhomme à longue barbe blanche, auquel toute une vie passée à disputer son héritage contre de puissants rivaux, a donné l'allure du renard, et dont les yeux inquiets semblent toujours, même en prenant le thé, surveiller à droite et à gauche le rocher ou le buisson d'où peut partir un coup de fusil.

Voici El hadj Thami Glaoui, pacha de Marrakech et frère cadet du Madani, fastueux seigneur qui aime la guerre, les constructions splendides, tous les luxes de son pays et du nôtre, les belles armes, les automobiles, et qui, avec son long visage maigre, ses grands yeux, son air félin, doux et violent tout ensemble, son sourire énigmatique, l'extrême recherche de sa toilette (toujours dans la simplicité, mais d'un goût achevé et d'une élégance unique, car il ne porte rien qui n'ait été tissé spécialement pour lui par les femmes de ses tribus) rappelle assez bizarrement sur cette frontière du Sahara un seigneur du XVIe siècle de France ou d'Italie. Et sans doute la culture de l'esprit est moins riche que celle d'un Borgia ou d'un Ludovic le More, mais il y a beaucoup de poésie chez ce Chleuh qui, dans sa jeunesse, — il approche de la quarantaine, — ne pouvait assister aux chants et aux danses de son pays sans se jeter aussitôt avec passion dans l'improvisation et la ronde. Grand homme d'affaires, à la manière d'Europe et à celle de l'Orient; habile à tirer des ressources de tout ce qui dépend de lui (et c'est Marrakech tout entier, depuis le plus gros bourgeois jusqu'au plus humble artisan, sans en excepter les morts avec les biens qu'ils laissent derrière eux); propriétaire considérable de terres, de maisons, de jardins; très préoccupé de l'idée que ces fortunes féodales sont déjà menacées par l'esprit démocratique que nous amenons avec nous, et se hâtant d'accumuler toutes les richesses possibles afin de demeurer un grand seigneur encore, quand sa puissance politique se trouvera diminuée. Avec cela, grand homme de poudre, guerrier superbe qui sait lâcher, quand cela est nécessaire, ses préoccupations administratives et bourgeoises, pour aller, à la tête de ses harkas, batailler dans l'Atlas, risquer vingt fois sa vie pour notre intérêt et pour le sien, incendier des kasbah, procéder à des justices sommaires. Après quoi, il revient à Marrakech, et de nouveau on le revoit dans son automobile, l'air affable, élégant, ou bien chevauchant sur sa mule entre son musicien égyptien, qui joue pour lui sur le théorbe les dernières nouveautés du Caire, et un de ces personnages à la mine inquiétante qui, dans les Mille et une Nuits, exécutent au fond des ténèbres des besognes que leur maître est toujours censé ignorer.

Il y en a bien d'autres encore de ces féodaux de l'Atlas,

dont il serait plaisant d'esquisser le portrait, si l'on ne craignait d'entrer dans un détail trop local. Mais entre tous ces seigneurs de l'Atlas, l'homme que je vois là sous sa tente, au milieu de ses guerriers, s'élève comme un cèdre brisé au-dessus de la forêt des thuyas.

III. — LE SEIGNEUR DE TÉLOUET

Le château de Si Madani Glaoui se dresse en plein Atlas, au pied du col de Télouët, de l'autre côté des montagnes dont on voit depuis Marrakech étinceler les cimes brillantes à travers la palmeraie. J'y suis monté un jour d'hiver, par la tempête et la neige. Dans un paysage grandiose, d'une désolation infinie, c'est Crozant, c'est Coucy, c'est notre Moyen Age ressuscité par miracle et dressé là, au milieu d'un désert de pierraille, comme en un lointain exil où je venais le retrouver... J'entends encore sous les poternes et dans les couloirs voûtés résonner fantastiquement au fond de ma mémoire le pas de nos chevaux, comme des pas d'il y a mille ans. Je vois encore les femmes, toutes de blanc vêtues, qui nous attendaient en chantant avec des bols de lait, des assiettes de dattes et de longs roseaux surmontés de brillants foulards de soie, s'élancer au-devant du Glaoui pour baiser son genou, tandis qu'il étendait sa main sur les têtes les plus proches, dans ce geste de protection que faisaient chez nous jadis les Évêques et les Rois. Un serviteur les écartait doucement; un autre leur faisait largesse d'une menue monnaie d'argent; et toutes ces princesses barbares, chargées de leurs bijoux de fête, entrechoquaient dans une mêlée confuse leurs bracelets, leurs colliers et leurs diadèmes pour ramasser une pièce de vingt sous... Un cortège d'un très ancien monde, piétons et cavaliers, femmes, enfants, animaux errants, s'engouffrait derrière nous, comme aspiré par le violent courant d'air qui soufflait sous les poternes. Entre les grands murs crénelés, la foule envahissait de vastes cours montueuses qui épousent tout naïvement la forme de la colline, emplissait de son grouillement confus des bâtiments de toute sorte, hangars, greniers, écuries, répandus partout au hasard. Et au-dessus de tout cela, la formidable masse rouge d'un donjon où s'accrochaient des vestiges de neige, faisait paraître étroites et profondes comme des puits ces cours immenses faites pour servir de refuge à tout

un pays menacé, ou bien aux bêtes et aux gens d'une harka de passage.

Tandis que le seigneur du lieu se rendait dans quelque chambre de son impénétrable donjon, je suivais un esclave nègre chargé d'un trousseau d'énormes clefs, qui ouvrait des portes devant moi et les refermait aussitôt, me guidait dans la nuit tombante à travers un labyrinthe de couloirs tantôt voûtés, tantôt à ciel ouvert, montait des escaliers neigeux, ouvrait encore d'autres portes, et m'introduisait enfin dans une chambre étroite et très longue, donnant sur un petit jardin où des cyprès, des choux montés, des abricotiers sans feuilles et des rosiers qui n'avaient que des épines végétaient dans la demi-mort de l'hiver.

La nuit était venue. De hauts chandeliers de cuivre fabriqués à Manchester, où brûlaient des cierges de cire verte, s'alignaient sur les tapis. Des serviteurs, pieds nus et silencieux, découvraient devant moi, les uns après les autres, une longue suite de plats coiffés de leur capuchon de paille, et qu'on était tout surpris de trouver chauds et fumants comme si, dans cet Orient glacé, tout devait être mort et gelé. De hautes glaces dorées reflétaient des esclaves immobiles et quasi monastiques dans leurs longues djellabas rayées de noir; une dizaine de pendules muettes marquaient l'éternité; des fleurs de papier sous des globes étalaient leur grâce sans âge; aux deux bouts de la chambre, des lits de cuivre anglais, surmontés de couronnes, enveloppés de damas et couverts d'une profusion de coussins, attendaient des beautés qui sûrement ne viendraient pas ce soir. Un vent furieux faisait rage sous la porte, à travers les interstices du plafond de bois peint, et aussi par ces stucs ajourés qui laissent si agréablement en été filtrer la lumière sans laisser passer la chaleur. Les grands cierges vacillaient, luttaient contre la rafale et quelquefois s'éteignaient... Ah! que je me sentais perdu dans ce coin de l'immense château-fort, perdu au fond de je ne sais quel conte d'Orient, qui se serait lui-même égaré au milieu de ces montagnes neigeuses.

Soudain la porte s'ouvrit, le vent souffla quelques bougies, et je vis entrer le Glaoui précédé par des esclaves qui portaient des lanternes. Avec sa haute mine, son profil aigu, ses yeux noirs et fiévreux, son burnous dont les pans retombant sur lui

comme des ailes ne laissaient apercevoir qu'un peu de la blancheur du caftan et des babouches jaunes légèrement poudrées de neige, on eût dit un immense oiseau apporté par la rafale. Ensemble, nous refîmes derrière les porteurs de lanternes le long voyage sans cesse retardé par les portes qu'il fallait ouvrir et fermer, à travers les couloirs où de vagues formes accroupies se chauffaient à la braise de petits fourneaux de terre, et les cours, de toute forme et de toutes dimensions, où l'on entrevoyait des centaines de bêtes entravées qui broyaient la paille hachée. De loin nous arrivaient des sons de tambourin mêlés aux flocons de la neige que le vent nous jetait au visage dans les endroits découverts, et à la chaude odeur d'écurie qui était partout répandue. Bientôt, nous entendîmes des chants et des battements de mains qui accompagnaient les tambours; et sur les murailles du donjon, dont le sommet se perdait dans la nuit, je voyais s'agiter avec des mouvements fantastiques le sauvage reflet d'une haute flamme rouge.

Dans la plus grande des cours intérieures flambait un immense brasier, où à chaque instant des serviteurs jetaient une branche de thuya et des genévriers déracinés avec leur motte de terre, qui brûlaient en crépitant et lançaient des jets d'étincelles. Autour de ce bûcher une centaine de femmes, toutes pareillement de blanc vêtues, leur foulard brillant sur la tête, battaient des mains en cadence. A chaque battement de mains, se soulevant sur la pointe des pieds, le ventre porté légèrement en avant, elles se déplaçaient vers la gauche d'une façon presque insensible, en sorte qu'à chaque mouvement de cette lente ronde on voyait une femme surgir de l'ombre et une autre y rentrer, comme les grains d'un chapelet poussé par un doigt invisible. Le feu qui les éclairait en plein montrait cruellement de lourdes faces sans beauté, massives et jaunâtres et fort étrangement décorées. A la place des sourcils épilés, une longue ligne de peinture bleue; sur chaque joue, trois ronds d'un rouge vif, disposés à la façon de trois boules de billard sur les vitres d'un estaminet; et tout au bout du nez, une autre boule, rouge elle aussi, qui semblait se tenir par miracle en équilibre. Enfin, de la lèvre inférieure à l'extrémité du menton, un tatouage qui devait sans doute rappeler un palmier stylisé ou un chandelier à trois branches. Bien laides et comiques, les pauvres! Et pourtant leur ensemble, leur lente danse autour de

ce feu, ces voiles blancs tous pareils où se jouaient subtilement les reflets du brasier, ces foulards multicolores d'une variété harmonieuse, tous ces bijoux semblables, posés aux mêmes places, tous ces mouvements identiques accomplis sur un rythme parfait, et jusqu'à ces tatouages, ces boules rouges et ces fards qui uniformisaient les visages, tout cela composait un spectacle d'une unité surprenante, une beauté collective que l'on ne rencontre guère à ce point de perfection dans nos civilisations d'Europe, où chacun garde le souci de rester toujours lui-même et de jouer son rôle à part... Ce n'était plus Crozant, ce n'était plus Coucy que j'avais sous les yeux. Jamais chez nous, en aucun temps, on n'a connu dans nos villages ces sortes de danses sacrées. Avec ces femmes je m'enfonçais au fond d'âges beaucoup plus lointains. Évidemment les filles de l'ancienne Grèce étaient autrement belles que ces villageoises barbares, mais sans aucun doute ce qui faisait la beauté de leurs panathénées, c'était ce rythme, cette unité qui se manifestait, ce soir, devant moi.

La foule des gens qui remplissait la grande cour en pente, et dont les flammes du brasier éclairaient la masse confuse, semblait hypnotisée par cette musique et cette danse. A tout moment, au travers de la multitude pressée, passaient des serviteurs qui portaient sur leur tête des braseros enflammés ou des moutons qu'ils allaient égorger. Quand on levait les yeux, on voyait dans la nuit rendue plus sombre par l'incandescent éclat du feu, le haut donjon sévère où brillait de la neige, et à la lueur des flammes on s'étonnait de découvrir sur cette bâtisse brutale un détail de décoration, une fleur, une moulure, un rinceau où s'était attardé avec beaucoup de complaisance l'outil d'un artiste rustique, et aussi de petites fenêtres avec des grillages de fer habilement ouvragés qui prenaient au milieu de ces ténèbres sauvages un aspect un peu mièvre de sérail oriental. Et indéfiniment, pendant des heures et des heures, la danse, les chants, les battements de mains, la musique des tambours se poursuivait sans lassitude, sans que rien modifiât jamais les attitudes et les gestes de ces danseuses infatigables, sauf aux moments où des paquets d'étincelles, emportées par le vent, les obligeaient à protéger leur figure avec leurs mains ou bien à secouer sur leurs voiles cette poussière enflammée. Et le brasier lui non plus ne faiblissait jamais, lançant très haut ses flammes

claires qu'on alimentait sans trêve, et brûlant, semblait-il, moins pour éclairer cette danse que pour honorer je ne sais quelle divinité de la nuit...

*
* *

Au pied de ce donjon illuminé dans les ténèbres, j'ai senti tout l'orgueil de ces puissantes maisons féodales qui semblent posées comme un sceau sur le désert environnant, et forcent l'hommage d'une poussière humaine répandue alentour, on ne sait où. Et tout ce que j'ai entendu dire de Si Madani Glaoui l'éclaire d'une lueur moins vive que le feu de ce brasier dans son château de Télouët...

Pendant de longues années obscures, à l'ombre de ces hautes murailles, toute l'ambition de cet homme fut d'étendre sa puissance aux dépens de ses voisins par la violence et l'intrigue. Tribus châtiées, têtes coupées, dures contributions de guerre levées sur les rebelles, c'est la brutale histoire habituelle à ces contrées. Tout cela échappe à la chronique : il n'en reste pas plus de trace que de la fumée d'un fusil, ou que du sang d'un homme assassiné au coin d'un bois.

L'événement le plus notable de ces années déjà lointaines fut le passage à Télouët du Sultan Moulay Hassan, au retour d'une expédition dans le Tafilalet. Il faut se représenter ce que sont ces randonnées à travers le désert et la montagne, au milieu d'âpres régions dénuées de toutes ressources, pour comprendre quelle satisfaction dut éprouver le Sultan, déjà vieux et usé par une dure vie militaire, lorsqu'arrivé à quelques lieues de ce château des Glaoua, il vit venir à lui Si Madani et son jeune frère Thami, amenant avec eux des provisions de toutes sortes, et un grand nombre de chevaux et de mulets pour remplacer les bêtes épuisées de la méhalla (1) chérifienne. Dans la kasbah, la réception fut somptueuse : danses et chants, plantureuses diffas, fêtes nocturnes, toutes pareilles sans doute à celle que j'ai vue l'autre jour à la lueur du brasier. Charmé de cet accueil, le Sultan offrit à son hôte quelques pièces de canon, des fusils et des munitions. Ce qui fit grand effet dans la montagne, où l'imagination berbère, qui grossit toutes choses, n'a cessé depuis ce temps-là de considérer Télouët comme un formidable arsenal. Mais surtout,

(1) Armée d'un sultan.

la visite du Chérif donna au Glaoui le prestige d'un seigneur magnifique et bien en cour, dont la vie n'était pas destinée à s'écouler obscurément entre les murs d'une kasbah montagnarde.

Tant que vécut le grand Moulay Hassan, et, après lui, le vizir Ba Ahmed, rien ne fut changé dans ce Maroc, qui à quelques pas de l'Europe semblait plus lointain que la Chine. Mais avec le règne d'Aziz commencèrent les folies et les prodigalités qui devaient conduire bientôt le vieux Moghreb à la ruine.

Si le jeune Abd el Aziz avait été violent et sanguinaire, à l'exemple de beaucoup de ses ancêtres qui massacrèrent des milliers de leurs sujets avec des raffinements de cruauté inouïs, il eût moins scandalisé qu'en se livrant à des plaisirs innocents mais qui semblaient incompatibles avec la dignité d'un Chérif. Derrière les hauts murs crénelés de ses palais de Marrakech et de Fez, il tirait des feux d'artifice, dont on voyait du dehors s'épanouir les fusées; installait dans les mèchouars (1) un chemin de fer Decauville ; courait à bicyclette avec les femmes de son harem ; faisait de la photographie ; s'amusait des phonographes, des pianos mécaniques, de mille autres fariboles, détraquées avant de servir, que lui vendaient à prix d'or des mercantis européens. Exaspérées par les récits fabuleux qu'on leur faisait des fantaisies du Sultan, quelques tribus se révoltèrent à la voix du Rogui Bou Hamara, un de ces Maîtres de l'Heure, comme il en surgit toujours aux époques troublées du Maroc, — un Maître de l'Heure, c'est-à-dire le mirage de religion et de guerre qui a toujours flotté à l'horizon du bled, et qui prend on ne sait quelle consistance de rêve dans l'idée d'un homme inspiré qui rétablira l'Islam dans sa pureté primitive et fera régner partout la justice.

Le Glaoui accourut à Fez, avec de nombreux contingents, au secours d'Abd el Aziz. L'expédition fut malheureuse. Blessé trois fois, assiégé dans Taza, coupé de la route de Fez, Si Madani se vit contraint pour échapper à un désastre, de se réfugier en Algérie, où nos officiers l'accueillirent et lui procurèrent les moyens de regagner le Maroc par Oran, la mer et Tanger. En revenant à Fez, il espérait que ses services, ses blessures, son habileté dans une situation difficile, allaient

(1) Cours du palais.

avoir leur récompense. Mais il se heurta aux Tazi, riche famille d'origine hébraïque devenue musulmane, qui dirigeait à ce moment toutes les affaires de l'État.

Il suffit d'avoir vu un de ces Tazi cinq minutes — Omar Tazi, par exemple, confident d'Abd el Aziz et organisateur de ses plaisirs — pour se rendre compte aussitôt qu'un Glaoui et un Tazi ne pouvaient pas s'entendre. Omar, gras et blanc de peau, le poil roux, les yeux petits et plissés, la démarche dandinante, un ventre plein d'embonpoint, laisse éclater dans toute sa personne un sentiment rabelaisien et tout sensuel de la vie. Le Glaoui, sombre, ascétique, les yeux brillants, magnifiques de passion, aristocrate dans tous ses gestes et dans sa voix tout ensemble autoritaire et modérée, fait penser à quelque portrait de Philippe de Champaigne ou plutôt du Greco par l'austérité des traits, la couleur terreuse de la peau, l'admirable éclat du regard, la longue et maigre dignité de tout le corps. Dans ces deux personnages s'opposent deux conceptions de l'existence, l'une assez plate et avisée, l'autre très certainement elle aussi remplie d'égoïsme et d'ambition personnelle, mais ardente, follement passionnée, et qui semblait, en apparence du moins, écarter toutes les bassesses et les mesquineries de la vie.

Pendant cinq mois, ce Glaoui plein d'orgueil, habitué à voir les gens de la montagne accourir du plus loin qu'ils l'apercevaient pour lui baiser le genou, dut faire sa cour à ces Tazi. Pendant cinq mois, cet homme amoureux de la puissance et du faste fut humilié de leur luxe écrasant, car ils menaient aussi grand train que le sultan lui-même dans leur palais magnifique, au milieu de leurs innombrables esclaves. Plein de rancune, et n'ayant obtenu, contre de grosses sommes d'argent, qu'une faible partie des avantages qu'il avait espérés, il dut reprendre le chemin de Marrakech.

Il y avait alors, là-bas, comme vice-roi du Sud un des frères d'Abd el Aziz, Moulay Hafid, surnommé « le teigneux, » sobriquet qu'il méritait doublement, à cause de sa malignité et qu'il avait la teigne en effet. Au fond d'un palais délabré, il menait l'existence fort médiocre qui est le lot ordinaire des fils et des frères de sultan. Sans argent et sans influence, c'était un bien petit personnage à côté des grands seigneurs de l'Atlas. Mais son intelligence, son érudition théologique, ses talents de

grammairien, de poète, lui avaient valu quelque prestige parmi les lettrés de la ville, et même auprès du peuple, cette considération qui s'attache toujours en Islam à celui qui peut discourir des choses de la religion — bien qu'il fût peut-être l'homme le moins religieux du Moghreb. Violent, cruel, très jaloux de son frère, il supportait impatiemment sa situation sulbaterne, et entretenait avec soin autour de Marrakech une agitation de tribus qui mettait entre lui et Fez de vastes espaces troublés.

Que dit le Madani à cet homme insatisfait, quand ils se retrouvèrent ensemble dans la chambre misérable, à côté des écuries, où Hafid donnait ses audiences? Quel tableau lui fit-il de Fez, de l'arrogance des Tazi et de la faiblesse d'Aziz?... Pendant près de dix-huit mois, se poursuivit entre ces deux personnages l'intrigue qui, au cours des siècles, s'est tramée tant de fois, à Marrakech, pour renverser le Sultan qui règne à Fez. Mais le détail de ce complot serait très vite fastidieux, sans compter qu'on n'en peut surprendre que des lueurs fugitives dans ce pays du soupçon, du silence et du mensonge.

Ah! ce n'est pas une tâche aisée que d'essayer d'entrevoir, je ne dis pas la vérité, mais l'ombre de la vérité dans une histoire marocaine. Manifestez-vous le désir d'interroger un personnage sur quelque événement auquel il a été mêlé, tout de suite, le plus aimablement du monde, il vous invite à dîner. Les plats succèdent aux plats, les tasses de thé aux tasses de thé; on écoute mille bavardages, mille protestations d'amitié; on se dépense à son tour pour plaire, et le temps passe sans qu'on ait dit un mot du sujet qui vous amène. Bientôt même vous avez le sentiment que vos questions resteraient sans écho, et vous jugez préférable de vous taire, estimant avec raison qu'une curiosité déplacée gâterait un si bon repas. On se sépare donc de son hôte sans lui avoir rien demandé, et lui-même vous laisse partir sans qu'il ait l'air de se souvenir un moment de la raison pour laquelle il vous avait invité... Et puis, comme en tout pays d'Orient, au Maroc, le passé est le passé; ce qui fut hier n'intéresse plus aujourd'hui, et le simple plaisir de savoir est un plaisir inconnu des gens d'ici. Ils semblent toujours vous dire : « Que t'importe, étranger, nos histoires d'autrefois? Nous-mêmes, nous en occupons-nous?

Mange paisiblement ces poulets au citron et aux olives; jouis de l'heure qui fuit, et ne t'inquiète pas de ces choses inutiles... » Ajoutez à cela qu'à tout moment, aux carrefours de la pensée marocaine, on risque de se tromper de chemin. De Tanger au Sénégal la mentalité est la même : on connaît des *caïda*, c'est-à-dire des habitudes, un cérémonial extérieur; mais comment pénétrer les sentiments et les idées? L'esprit de tous ces Marocains, grands seigneurs ou petites gens, ressemble aux oueds de leur pays : ils déçoivent toute prévision. On les voit s'écarter d'une vallée facile, où il semblerait naturel que l'eau dût s'engager, pour aller percer une montagne et courir au milieu de difficultés incroyables. Et sans doute, dans la rivière, comme dans l'esprit maughrabin, il y a une logique cachée; seulement, cette logique le plus souvent nous échappe...

Si Madani n'était pas éloquent, sa voix était embarrassée, comme si ses longues dents, jaunes et mal plantées, le gênaient pour parler. Mais il avait des idées claires, le don de persuader, et une connaissance incomparable de la politique du Sud. Tout son génie oriental se déploya pour rassembler autour d'une pensée commune ces seigneurs de l'Atlas que la jalousie et mille intérêts divisent. Avec Hafid lui-même, il y avait des heures difficiles. Avant même d'avoir réussi, le Teigneux se montrait plein de méfiance pour l'homme qui le poussait au pouvoir. Toujours à court d'argent, il en réclamait sans cesse, car il jugeait inépuisables les ressources du Glaoui. Celui-ci refusait-il? une brouille éclatait entre eux. C'est alors qu'intervenait, pour régler leur différent, le Juif dont j'ai déjà parlé, le bonhomme Ischoua Corcos.

Hafid le mandait au palais, et lui confiait son désir de se réconcilier avec le Madani. Aussitôt le bonhomme faisait seller sa mule, et le voici dans le bled avec son foulard bleu à pois blancs jeté sur sa calotte noire, rencontrant en chemin d'autres juifs, bien misérables ceux-là, qui abandonnaient un instant leurs petits ânes, chargés de poterie ou de charbon de bois, pour venir baiser au genou ce coreligionnaire dont la richesse, et par conséquent l'influence, a quelque chose de légendaire... Le Glaoui habitait alors la kasbah d'Iminzat, sur les premières pentes de l'Atlas, d'où il suivait attentivement tout ce qui se passait en Europe, se faisant traduire au jour le jour les débats de la Chambre et les discours de Jaurès. Il me semble les voir

tous les deux, le grand seigneur et le vieux juif, accroupis sur un matelas, devant un plateau de thé, dans une chambre blanchie à la chaux, simplement décorée de filets de couleur vive : l'un, tout de noir vêtu, les pieds nus dans ses chaussons de laine, sa tabatière à la main; l'autre, habillé de soie et de mousseline brillantes, son éventail entre les doigts; tous les deux faisant entendre les choses plus qu'ils ne les disaient et composant à cette minute, dans ce pays violent, un singulier tableau de mesure et de finesse. L'entretien aboutissait d'ordinaire au prêt d'une somme d'argent que le bonhomme Corcos avançait contre de sûres hypothèques, une récolte d'orge ou de blé, le produit d'un jardin en oranges et en olives.

Un mercredi du mois d'août 1907, dans le petit port perdu qu'était alors Casablanca, quelques ouvriers européens qui travaillaient sur la rade ayant été massacrés, des marins français débarquèrent et s'emparèrent de la ville. Hafid, prévenu aussitôt, se rencontra dans la campagne avec Si Madani, sous un prétexte de chasse. Le vendredi suivant, il convoquait au palais les notables, les personnages religieux et les chefs de tribus sur lesquels on savait pouvoir compter. Lecture fut donnée, d'abord, de quelques lettres, — réelles ou fictives, — où les gens de la côte appelaient Hafid à leur aide. Puis, Si Madani déclara que le fol Abd el Aziz n'était que l'ombre d'un chérif, qu'il était en train de vendre son pays aux Nazaréens, et que, seul, Moulay Hafid pouvait empêcher le Maroc de tomber sous une domination étrangère... Mais dans l'assemblée personne ne tenait à prendre sur lui l'initiative de renverser un sultan. Les notables faisaient remarquer que l'élection du chérif regardait les Oulémas; les Oulémas rejetaient cet honneur sur les cadis, lesquels ne voulaient rien entendre. Alors, tourné vers les partisans en armes qu'il avait amenés et dont la cour était pleine, Si Madani fit un signe; et d'une seule voix, tous ensemble, ils s'écrièrent, en se tournant vers Hafid : « Longue vie à Monseigneur! » formule de salutation qu'on n'emploie que pour les sultans.

Cependant, Moulay Moustapha, premier cadi de Marrakech et beau-frère d'Aziz et d'Hafid, déclarait qu'il ne signerait pas la déchéance d'Abd el Aziz, car il la tenait pour illégale et contraire à la religion. Si Madani se mit alors à l'injurier avec

violence, le traitant de Nazaréen et le menaçant de le tuer s'il refusait de signer plus longtemps. D'autres Glaoua l'avaient saisi par le capuchon du burnous et levaient sur lui leur poignard. Mais lui, sans perdre la tête, s'était jeté sur Hafid et le tenait étroitement embrassé, autant pour se protéger des coups que pour faire porter au chérif la souillure de son sang, si par aventure on le tuait... Par bonheur, il était midi. Le muezzin appelait à la prière. Cela mit fin à la querelle. Tout le monde se rendit à la mosquée attenant au palais. Un des cadis de Marrakech, moins scrupuleux que Moustapha, fit la prière qu'on dit au nom du sultan; mais au lieu du nom d'Aziz, il prononça celui d'Hafid. A la sortie, on développa au-dessus de sa tête le parasol, insigne de la toute-puissance. Et à partir de ce moment il y eut deux sultans au Maroc.

Trois mois plus tard, Hafid et Si Madani Glaoui rentraient à Fez, accompagnés de quarante mille cavaliers. Dans le même temps Abd el Aziz descendait sur Marrakech, avec une forte méhalla, des pièces de canon, et les instructeurs français attachés à son armée. Hafid envoya le Glaoui pour entamer des pourparlers avec lui, car il n'y avait guère apparence qu'on pût arrêter Aziz. Mais alors se produisit un de ces retours de fortune, comme on n'en voit qu'au Maroc.

Tandis que le Glaoui s'avançait, fort préoccupé de la situation de son maître et plus encore de la sienne, il apprit que la méhalla d'Aziz s'était dispersée sans combat. Par quel mystère ces milliers de fantassins, qui hier encore formaient une impressionnante masse guerrière, n'étaient-ils plus qu'une poussière aujourd'hui? C'est demander le secret de ce pays, pourquoi tout y est effritement perpétuel, pourquoi rien n'y est durable, ni les sentiments, ni les choses, ni l'amitié, ni la haine... Un matin, Abd el Aziz avait quitté son camp avec sa méhalla, pour attaquer un parti de quelques cavaliers commandés par le caïd Ayadi. Le Sultan, ses vizirs, et les instructeurs français s'étaient placés derrière les pièces de campagne, pour regarder, comme au spectacle, bombarder les trente ou quarante tentes qui formaient tout le camp de l'ennemi. Sans qu'aucun ordre fût donné, la cavalerie s'élança comme pour entourer les tentes. Quelques coups de fusil furent tirés. Aziz envoya des mokhaznis pour savoir ce qui se passait. Ils par-

tirent bride abattue et revinrent de même, annonçant à la stupeur de tous que la cavalerie était « cassée. » Presque aussitôt, les cavaliers revenaient en débandade, et des balles commençaient de siffler autour du Sultan. Artilleurs et fantassins s'éloignaient en toute hâte ; les vizirs fuyaient sur leurs mules; il ne resta auprès d'Aziz que ses esclaves noirs et les instructeurs français qui démontaient rapidement les pièces pour les charger sur les mulets. Avec le plus grand sang-froid Aziz dit : « Nous sommes trahis ! » Et il donna l'ordre aussitôt de se replier sur le camp. Serrés autour de lui, ses fidèles esclaves le protégaient de leurs corps, et tous les deux cents mètres environ, ils l'enlevaient de son cheval et, toujours au galop, le jetaient sur un cheval frais. Dans le camp, les troupes débandées avaient commencé le pillage, éventrant à coups de crosse les caisses de cartouches, déchirant avec leurs poignards les tentes des vizirs pour rafler tout ce qui pouvait s'y trouver. Aziz rejoignit son afrag (1), fit monter ses femmes sur des mules, et toujours accompagné des instructeurs et de ses nègres, son caftan troué de dix-sept balles, il s'éloigna dans la campagne. La solitude était complète : tous les soldats étaient restés à piller. La nuit venue, le sultan fugitif s'arrêta sous un figuier, fit dresser une sorte de muraille avec des selles et des bâts, afin d'abriter ses femmes, puis revenant s'asseoir sous son arbre, il dit avec sérénité : « Ce matin, j'étais sultan et je nommais les caïds. Ce soir, je suis un homme pareil à tous les autres : c'est Allah qui l'a voulu ! »

Pendant deux mois, Si Madani, installé à Marrakech dans le palais de la Bahia, vécut d'une vie magnifique, agrandissant ses domaines, établissant partout sa famille ; et peut-être à ce moment, au sommet de sa fortune, lui vint-il la pensée de ne pas retourner à Fez et de se créer dans le Sud un pouvoir indépendant. Hafid, naturellement ombrageux, et d'autant plus inquiet qu'il connaissait mieux que personne l'audace de son vizir, le pressait, mais en vain, de revenir auprès de lui. A la fin, le Glaoui s'y décida; et traversant tout le Maroc avec l'escorte d'un véritable sultan, il reparut à Fez, et alla se loger dans la riche demeure des Tazi, qu'il avait confisquée, et où

(1) Tente impériale.

jadis, toute une longue soirée, on l'avait fait attendre au milieu des esclaves, des courants d'air et des mulets.

A partir de ce moment, son histoire est l'éternelle aventure de tous les grands vizirs, dans toutes les histoires arabes. Pendant des mois ou des années, ils nomment les caïds, abaissent les gens ou les élèvent au gré de leur fantaisie. Toutes les ressources du royaume viennent affluer dans leurs mains : ils les distribuent à leurs fidèles, ils enrichissent leur famille, ils gardent beaucoup pour eux-mêmes. Leur faste, leur train de maison fait partie de leur puissance : il faut qu'ils soient magnifiques. Le Sultan épouse leur fille ; ils épousent une fille du Sultan... Et cela dure jusqu'au jour où le maître devient jaloux du vizir ; il trouve son luxe offensant, son autorité trop grande ; il l'accuse de ne plus lui fournir assez d'argent ou d'en retenir trop pour lui-même ; il s'écrie comme Hafid : « Puisse Dieu casser l'échelle qui m'a aidé à monter ! » Alors, c'en est fait du vizir ; ses biens lui sont ravis, ses commandements enlevés, sa famille dépouillée ; il est précipité dans l'ombre, heureux de conserver la vie ou d'échapper à la prison... Ce fut l'histoire du Madani.

Rejeté par son maître, déchu de sa grandeur, abandonné comme on l'est en Orient quand on n'a pas réussi, il vivait fort retiré dans son palais de Marrakech, quand un nouveau maître de l'heure, fils de sorcier, sorcier lui-même, le mahdi El Hiba, apparut sur les confins du désert et du grand Atlas, marcha sur Marrakech et s'y proclama Sultan. Mais le Madani ne croyait plus au succès d'un maître de l'heure ! Durant son séjour à Fez, il s'était bien rendu compte que des rêves comme celui qu'il avait pu former lui-même étaient tout à fait insensés. Le Maroc n'était plus le maître de ses destinées ; et puisqu'il lui fallait subir la protection des étrangers, c'était encore avec la France qu'on pouvait le mieux s'entendre. Il déclina l'offre d'Hiba de devenir son grand vizir ; il intervint pour qu'on ne fît aucun mal aux Français que le Mahdi, le jour même de son arrivée, avait emprisonnés comme otages ; et ce fut lui et son frère Hadj Thami qui, pendant les trois semaines que dura ce règne éphémère, envoya deux fois par jour de quoi nourrir les prisonniers.

Mais voici le grand trait de cette vie, qui rattache à l'histoire de France ce lointain seigneur berbère. Le 2 août 1914,

le général de Lamothe, commandant la région de Marrakech, réunissait tous les seigneurs de l'Atlas, pour leur apprendre que la guerre venait d'être déclarée entre la France et l'Allemagne, et connaître leurs intentions. Minute tragique entre toutes! Il y avait seulement quelques mois que nous étions à Marrakech. Dans la ville, une faible garnison. Autour de nous, un pays inconnu, évidemment hostile, tout dévoué à ces féodaux que nous connaissions de la veille et dont la fidélité était pour le moins incertaine. S'ils se déclaraient contre nous, c'était la moitié du Maroc qu'il fallait abandonner. Tous les émissaires de l'Allemagne les poussaient à la révolte. Nous étions entre leurs mains. A quoi allaient-ils se résoudre?

Si Madani prit le premier la parole, comme il avait fait autrefois, lorsqu'il s'était agi de renverser Abd el Aziz. Il y avait là beaucoup des personnages qu'il avait harangués jadis, tous, cette fois encore, pleins d'inquiétude et hésitants. Son discours ne fut pas long. Cet homme qui se faisait traduire les journaux importants d'Europe, avait une idée très claire des forces qui allaient s'affronter, et il ne lui échappait pas que les risques étaient grands pour nous. Mais la question, — dit-il, — n'était pas de préjuger aujourd'hui quel serait le vainqueur ou le vaincu. En signant le Protectorat, le Maroc avait attaché sa fortune à la nôtre, et l'heure était venue maintenant de montrer sa loyauté... Ces paroles exprimaient-elles les sentiments véritables de tous ceux qui l'écoutaient? Combien parmi ces féodaux prêtaient l'oreille à d'autres voix?... Le ton du Glaoui était si ferme qu'après lui aucun des caïds n'osa demander la parole. Tous, ils acquiescèrent de la tête. Le Glaoui venait de fixer pour toute la durée de la guerre l'attitude des grands seigneurs de l'Atlas.

Le même jour, il convoquait tous les gens de sa parenté qui se trouvaient à Marrakech. Il leur dit sa résolution de demeurer fidèle aux Français. L'un d'eux fit alors remarquer qu'en récompense du service qu'il se disposait à nous rendre, peut-être eût-il pu demander des avantages pour les siens. Alors, de sa voix cotonneuse, toujours un peu embarrassée, Si Madani répondit simplement que, s'il y avait dans sa famille des gens qui n'étaient pas contents, il y avait aussi à Télouët des prisons dont on ne sortait jamais.

IV. — LE DÉPART DE LA HARKA

Ce matin, la harka lève le camp. Dès cinq heures les qoubba sont renversés, les toiles pliées autour des piquets et chargées sur des mulets. Les fantassins, vêtus d'une simple chemise, s'avancent comme des rabatteurs qui poussent devant eux le gibier, chacun portant son fusil et quelque provision : celui-ci un pot de beurre, celui-là un pot de graisse ou de miel; cet autre un étonnant parapluie suspendu en bandoulière. Tout ce monde s'en va à travers une brousse de chênes-verts et de genévriers, dans un pittoresque désordre, au milieu de la poussière rouge. Derrière, les cavaliers, en une longue ligne mouvante, doucement colorée; les étendards avec leurs soies fanées et leurs boules de cuivre ternies; et parmi ces drapeaux et ces montures bondissantes, le Fqih, sur un cheval pommelé, dans ses lainages à raies de soie, avec ses chaussettes bleu ciel, ses babouches blanches, immaculées, engagées dans des étriers niellés d'or, assis sur une selle violette, d'un violet de Parme un peu foncé, toute brodée de soie plus claire. Ses longues papillotes d'argent, et le capuchon de son burnous rabattu sur sa tête faisaient paraître plus sombre encore son visage creusé par une profonde usure. Il tenait toujours à la main son écran de palmier dont il s'éventait doucement. Deux serviteurs montés portaient derrière lui ses carabines, enfermées, comme des fusils de chasse, dans une gaine de maroquin rouge.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années chevauchait à ses côtés. Son visage rappelait par tous ses traits celui du Madani. Mêmes boucles le long du visage, mais brillantes d'un noir bleu; même pommettes saillantes, bien que la figure fût assez pleine; mêmes yeux admirables, mais avec beaucoup moins d'intelligence et de vie. Sur l'un d'eux, la paupière était légèrement retombante; et cet œil un peu voilé, ces boucles, ce teint d'une chaude matité donnaient à cette charmante physionomie de jeune homme quelque chose d'équivoque et de troublant. La belle carabine qu'il portait devant lui, toute droite, la crosse appuyée à la selle, n'effaçait pas ce caractère féminin, dont la douceur contrastait avec les figures assez rudes qu'on voyait autour de lui. On devinait qu'aucune des brutalités de la vie n'avait encore effleuré ce bel adolescent, et qu'il avait toujours

vécu sur des coussins et des tapis, dans un entourage de serviteurs et de femmes. C'était Abd el Malek, le pacha de Demnat, qui, parmi les cent trente enfants du Madani, passe pour être de beaucoup le plus intelligent, et que son père a désigné pour qu'il devienne à sa mort le chef de la maison des Glaoua.

Perdu dans la foule des piétons, mon cheval avançait, comme eux, à travers la brousse d'où montaient des senteurs d'herbes brûlées et ce parfum, plus rare que tous les autres, et que jamais personne ne mettra en flacons : l'odeur du chemin non tracé. Tout ce présent qui s'offrait si naturellement à mes yeux, me rejetait vers un passé qui ne paraît très éloigné que pour l'imagination, car les siècles ont beau s'écouler, la réalité dans ce pays est demeurée toujours la même. Les événements et les spectacles s'y reforment immuablement pareils. Aujourd'hui répète l'image d'un très ancien passé. Voilà dix siècles que, sans y rien changer, ce Maroc poursuit sa vie quotidienne avec la monotonie de l'instinct, dix siècles qu'il se reste fidèle et qu'il s'oublie tous les jours... Au milieu de ces piétons et de ces cavaliers, je pouvais me croire le plus simplement du monde avec une de ces armées que Yousef ben Tachefin ou bien Abd el Moumen conduisaient, il y a si longtemps, sous les murs de Grenade et de Tolède...

Vers onze heures, nous nous arrêtâmes sur un plateau au bas duquel coulait un ruisseau invisible parmi des lauriers-roses en fleurs. Le Fqih mit pied à terre, et tandis qu'on dressait sa tente, il s'assit sur une chaise de jardin, couverte de son tapis de prière, à l'ombre d'un chêne vert rabougri, — seul arbre qu'il y eût sur ce plateau. A l'une des branches pendait, au-dessus de sa tête, dans une gaine de cuir blanc, son Coran attaché par une cordelière de soie. Avec une rapidité surprenante, sa vaste qoubba fut dressée, les tapis étendus, les cruches de terre et les outres disposées sur les trépieds dans le courant d'air de la porte. Tout cela dans le plus grand silence, exécuté par de nombreux serviteurs.

Si vide tout à l'heure, le plateau se peuplait de tentes : tentes de réception pour les hôtes, tente d'Abd el Malek, tente pour servir de mosquée, tentes des principaux cavaliers de la harka, sans parler des abris modestes faits d'une toile jetée sur un petit mur de cailloux, et que rendaient charmants des jon-

chées de lauriers-roses pareilles à des tapis vert sombre semés de fleurs éclatantes.

La harka n'avait pas encore quitté le territoire soumis à l'autorité du Glaoui, et l'on ne tarda guère à voir arriver la « mouna. » Dès trois heures de l'après-midi, dans cet endroit perdu, d'où l'on n'apercevait, si loin que la vue s'étendît, aucune trace d'habitation, commencèrent d'affluer en longues théories des gens de tous les âges, apportant sur leurs têtes les plats couverts des capuchons et à la main des sortes de cabas remplis eux aussi de nourriture. Et il en arrivait cent par ici, deux cents par là, et des centaines et des centaines. D'où surgissaient-ils tous ces gens, dans ce pays qui semblait vide? Où avait-on confectionné ces mets qu'ils portaient en processions si nombreuses?... Cela faisait songer à ces cuisines fabuleuses que fait sortir de terre le prince Riquet à la houppe. Il y en avait qui s'étaient mis à trois pour porter avec des cordes, passées sur leurs épaules, un énorme plateau de couss-couss qui disparaissait sous les œufs durs. A mesure qu'ils arrivaient, ils se rangeaient à distance respectueuse devant la tente du Madani, posaient à terre leur fardeau, enlevaient les capuchons, entr'ouvraient les cabas, attendant que le khalifat (1) du Fqih vînt s'enquérir de la fraction de tribu à laquelle ils appartenaient, estimer d'un coup d'œil l'abondance et la qualité des plats, la générosité du cadeau, et leur indiquer enfin vers quelle partie du camp ils devaient porter leur mouna. Alors, les vastes plateaux reprenaient leur place sur les têtes, et la procession des cabas et des capuchons pointus se dirigeait du côté qui lui avait été assigné. Puis, le dernier os rongé, ils remportaient leur vaisselle et s'en retournaient chez eux, rencontrant en chemin d'autres gens qui arrivaient avec les mêmes couss-couss, les mêmes moutons rôtis ou bouillis, les mêmes poulets, trois par trois, les mêmes semoules, le même beurre rance, les mêmes galettes de pain encore chaud, — déroulement extraordinaire, fantastique, de pauvres gens apportant à manger à d'autres pauvres gens, ou plutôt venant offrir au Glaoui, leur seigneur, le témoignage de leur fidélité.

Dans la qoubba du Fqih, des notables entraient et sortaient, apportant des renseignements sur les dispositions des tribus

(1) Lieutenant et majordome.

où nous allions pénétrer. Sous la tente-mosquée, les chants et les prières des tolbas (1) faisaient un accompagnement continu à cette conversation politico-militaire. Des mendiants venus on ne sait d'où, hommes, femmes, enfants, mêlaient le bruit de leurs implorations aux litanies de la mosquée. Un de ces mendiants, tout à fait nu, s'était même installé à la porte du Madani, et ses cris insupportables dominaient tous les autres bruits, jusqu'au moment où le Fqih lui fit jeter par un nègre un douro pour l'éloigner.

Non loin de la tente de prières, des musiciens et des petits danseurs chleuhs, plus pareils à des femmes qu'à des hommes avec leurs yeux peints, leurs longues robes et leurs ceintures brodées, dansaient au bruit des tambourins, des cithares et des mandores mêlés au bruit de la prière. C'étaient toujours ces danses d'une retenue et d'une modestie équivoque, ces marches lentes accompagnées de brefs tournoiements et de torsions rapides du corps autour des hanches immobiles, ces évolutions compliquées qui cessaient brusquement lorsque le chef de la bande, d'une voix suraiguë, faisait l'invocation à Allah en étendant ses mains ouvertes. Eux aussi, les petits danseurs aux yeux peints tendaient leurs mains trop fines, chargées de bagues, de bracelets et de petites castagnettes de cuivre. Et tout le cercle des assistants, les mains pareillement ouvertes, répétait : *Amen! Amen!*

Le soleil avait déjà disparu. La lune éclairait maintenant la ligne déchiquetée des montagnes. Dans les tentes, sur les tapis ou sur les jonchées de lauriers roses, les gens priaient, prenaient le thé, achevaient leur repas, ou s'amusaient à consulter des épaules de mouton dont on avait raclé la viande, pour juger, d'après une certaine disposition des ombres, si la harka remporterait la victoire... Et c'est ainsi que dans cette nuit d'août on se préparait à combattre dans le camp du Madani.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD.

(A suivre.)

(1) Étudiants en théologie musulmane.

LA
VALEUR MINIÈRE ET INDUSTRIELLE
DE L'ALSACE-LORRAINE

Le retour à la paix, qui nous rend le loisir de la réflexion, nous fait, en même temps, constater l'effroyable profondeur des blessures reçues dans le combat par la France; il nous amène à dresser le funèbre bilan des deuils et des destructions irréparables. Pendant la griserie de la bataille, on n'y pensait que distraitement, on évitait surtout d'y penser. Mais, aujourd'hui, nous sommes bien forcés de regarder la réalité en face. C'est après avoir déposé l'épée que le vainqueur d'un duel, en se sentant fléchir soudain, reconnaît combien de sang il a perdu. Près de deux millions d'hommes manquants, cinq départements ravagés, 182 milliards de dépenses militaires! Que de longues années il nous faudra, non pas pour guérir le mal ou pour l'oublier, mais seulement pour en éprouver moins cuisamment la brûlure! Dans ces heures dont la joie patriotique est douloureuse, nous nous tournons alors vers notre vraie et grande consolation, qui fut d'abord toute sentimentale et qui va devenir matérielle, vers l'Alsace et la Lorraine... Aujourd'hui où le drapeau français flotte sur Strasbourg et sur Metz, où nos frères affranchis sont rendus à la mère-patrie, nous osons envisager un côté de la question, sur lequel nous aurions rougi d'arrêter notre esprit pendant la bataille. Nous commençons à réfléchir que le pays délivré va, dans une certaine mesure, compenser nos misères, aider à notre reconstitution industrielle, combler le gouffre de nos dettes. Jamais aucun de nous ne s'était dit cela un instant, quand nos fils marchaient au feu et à la mort : que la France gagnerait à ce jeu sanglant quelques

tonnes de minerai de fer ou de houille. Ceux qui auraient escompté un tel bénéfice, se seraient, d'ailleurs, étrangement trompés : on le verra assez quand nous étudierons, dans un article ultérieur, la remise en marche de notre machine industrielle et commerciale. Faible, minime, apparaîtra, en définitive, pour les peuples qui, comme le nôtre, ont subi l'invasion et ses horreurs, le gain localisé de la guerre victorieuse, si on le met en regard des pertes subies, même simplement matérielles. Néanmoins, l'avantage que nous tirerons de l'Alsace-Lorraine, — ou plutôt, car il n'y a plus d'Alsace-Lorraine, — le bénéfice que nous apporteront nos départements français reconquis, existe, il est sérieux, et c'est lui que nous nous proposons ici d'apprécier.

Estimation délicate et controversée ! Il arrive parfois à des héritiers de commencer par être gênés et troublés en voyant leur cerveau envahi par l'afflux des soucis, des préoccupations, leur appartement encombré par le désordre des meubles ou des hardes. Français d'hier et Français retrouvés vont avoir à subir ainsi des changements d'orientation pénibles, à modifier leurs habitudes, à rompre des liens, à en nouer d'autres. Après avoir voulu longtemps nier l'évidence, on est obligé aujourd'hui de reconnaître qu'il existe des problèmes alsaciens et leur solution n'a gagné en rien à ne pas être abordée tout de suite dans l'enthousiasme délirant des premiers jours. La période d'accommodation va être d'autant plus difficile à passer que la cicatrisation de blessures demi-séculaires, que la soudure de chairs disjointes s'opère sur des organismes douloureux, tressaillant à tous les contacts, frissonnant devant la crainte des moindres heurts, dans une atmosphère souillée par la poussière de toutes les ruines. Je voudrais, au lieu de me borner à un inventaire satisfait, qui ne serait peut-être pas la partie la plus utile de mon travail, signaler, discuter ces préoccupations, dont quelques-unes ont été violemment, et parfois confusément, abordées à la tribune parlementaire. Cependant une partie de ces discussions trouvera mieux sa place lorsque nous aborderons la reconstitution industrielle des régions envahies. Nous aurons alors à chercher les moyens d'amortir notre passif. Pour le moment, notre but est plutôt d'évaluer l'actif à mettre en regard. C'est ce que nous allons faire en examinant tour à tour les grandes richesses minérales apportées par le retour de

l'Alsace-Lorraine, le fer, le charbon, la potasse, le sel gemme et le pétrole, et en ajoutant quelques mots sur l'industrie des textiles. Nous laisserons de côté d'autres bénéfices moindres de la désannexion, comme les minerais divers, l'agriculture ou la libre utilisation du Rhin.

I. — LES MINERAIS DE FER ET LES USINES MÉTALLURGIQUES

Le sujet qu'il nous faut aborder dans ce paragraphe, c'est la grosse question des minerais lorrains, qui a fait couler, en ces derniers temps, bien des flots d'encre et suscité bien des paroles. Nous-même avons déjà eu l'occasion de l'examiner ici quand nous avons étudié, il y a trois ans, le problème franco-allemand du fer (1), et cela nous permettra d'être bref; mais le point de vue a changé depuis lors et l'on a tellement embrouillé un sujet industriel assez simple par le conflit de la politique et de la stratégie que nous ne pouvons nous borner à rappeler ce travail précédent.

On sait comment la question a été soulevée à la Chambre des députés et traitée le 31 janvier, puis le 14 février 1919, dans des discours, dont quelques débris, échappés aux intempéries, doivent encore couvrir les murs de nos édifices publics. Il s'agissait de savoir pourquoi, au début de la guerre, on avait évacué Briey sans combat et mis volontairement à peu près toute notre industrie du fer entre les mains des Allemands; pourquoi ensuite on n'avait pas bombardé avec intensité nos usines, activement utilisées par l'ennemi contre nous. Je n'ai pas, en ce moment, à discuter les motifs de haute convenance internationale qui ont pu déterminer ou justifier l'évacuation de Briey, ni à examiner dans quelle mesure une offensive de notre part vers Thionville, ou un bombardement par avions, eussent été plus tard réalisables et efficaces. Ce que je retiens seulement des aveux apportés officiellement à la tribune, c'est qu'à beaucoup de nos hommes politiques le rôle économique de la région n'apparaissait encore que sous une forme très vague; ils ne possédaient que des données très imprécises sur la production du fer en France et en Allemagne.

Concluons-en qu'on ne doit jamais se lasser de répéter les

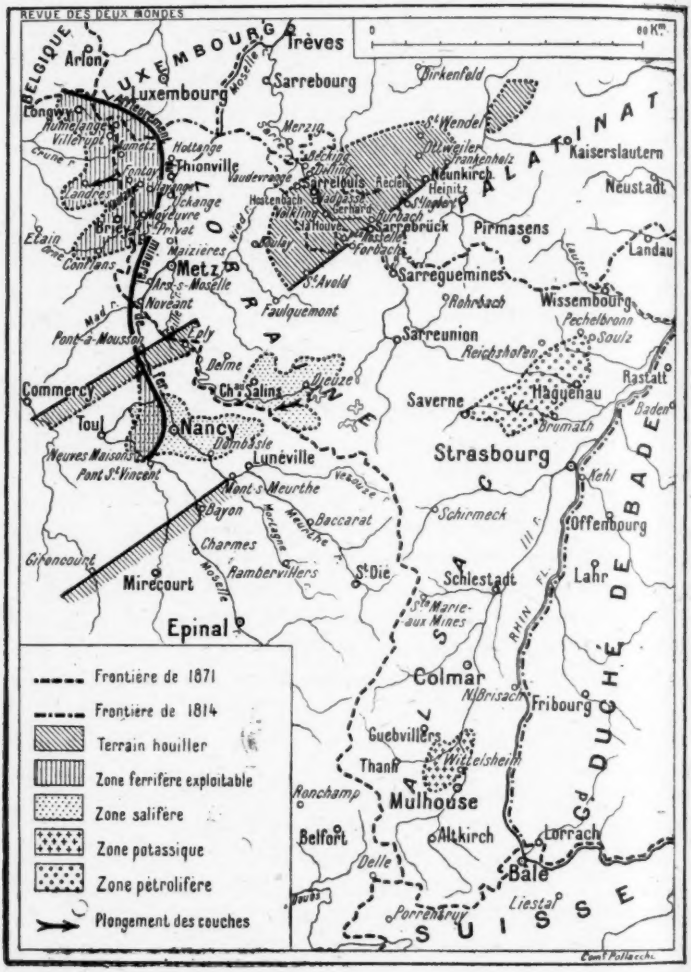
(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1916.

notions économiques et statistiques les plus élémentaires, les plus connues, les plus vulgarisées, celles qui ont déjà été reproduites cent fois dans tous les livres, articles ou conférences traitant le sujet de près ou de loin, en France aussi bien qu'à l'étranger. Nous sommes ainsi amenés à enfoncer une fois de plus des portes que l'on pourrait croire déjà largement ouvertes. Alors que la géologie se trouve entraîner de telles conséquences mondiales, on nous pardonnera de faire un instant de la géologie très élémentaire.

Quiconque a jeté les yeux sur une carte géologique de la France a pu remarquer comment, autour de Paris comme centre, les zones successives des terrains, des étages classés par ordre d'ancienneté, dessinent des courbes concentriques, accolées à l'Est, au Sud et à l'Ouest contre les massifs de l'Ardenne, des Vosges, du Plateau Central et de la Bretagne, dont la figuration sur cette même carte offre un aspect totalement différent. Chacune de ces zones bariolées, où l'on voit se succéder sur la carte trois gammes successives de bleu, de vert et de jaune, représente ce qu'on appelle « l'affleurement » du terrain en question, la bande suivant laquelle ce terrain apparaît à la superficie. Le même terrain fait défaut à l'extérieur de cette courbe bleue ou verte; vers l'intérieur, il existe, mais invisible en profondeur. Cette disparition à la superficie n'empêcherait pas de le retrouver si on le désirait. Un sondage suffisamment profond, foré sur la place de la Concorde, rencontrerait à peu près tous les terrains dont les affleurements sont signalés depuis Paris jusqu'aux Vosges. On peut assimiler la disposition des couches, dans ce qu'on nomme « le Bassin de Paris, » à une série de cuvettes de plus en plus petites, qui furent jadis des surfaces planes, mais qui ont subi un emboutissage et qui s'emboîtent aujourd'hui les unes dans les autres.

Le minerai de fer lorrain appartient à un de ces étages, et, comme tous les autres terrains stériles au milieu desquels il est encastré, il s'enfonce, depuis son affleurement qui jalonne en gros la ligne Longwy, Thionville, Metz, Nancy, de l'Est à l'Ouest, dans le sens de Paris. Plus on va vers l'Ouest, plus il faut donc descendre souterrainement pour le rencontrer et l'exploiter avec des difficultés croissantes, amenées en particulier par l'afflux des eaux. Ajoutons aussitôt que, dans ce terrain, la répartition des principes chimiques utiles ou nuisibles est

variable suivant les points, comme elle l'est toujours dans un terrain quelconque; et tout particulièrement variable est la



CARTE MINIÈRE DU BASSIN DE LA SARRE

teneur en fer, élément essentiel pour nous. Quand on s'éloigne suffisamment vers l'Ouest, cette teneur en fer s'abaisse progressivement assez pour qu'à partir d'une certaine ligne tracée sur

toutes nos cartes géologiques, le minerai de fer perde, dans les conditions de l'industrie actuelle, toute valeur pratique. La zone ferrifère utilisable présente, au maximum, 30 kilomètres de large et s'atrophie par endroits (entre Saint-Privat et Pont-à-Mousson) jusqu'à zéro. De même, on voit varier, suivant les endroits, la proportion de trois corps chimiques accessoires qui exercent une grande influence en métallurgie, la chaux, la silice et le phosphore.

A ce sujet, il convient de rappeler une notion fondamentale, très généralement ignorée, c'est qu'un minerai de fer et un non-minerai ne se distinguent pas l'un de l'autre par une démarcation absolue et tranchée, comme on l'imagine d'ordinaire et comme, sans sortir du monde minéral, nous discernons, en effet, deux minéraux cristallisés dans une collection de l'École des Mines. Il n'y a pas de coupure entre eux, mais seulement des nuances et l'appréciation économique de ces nuances dépend à la fois du temps et de l'espace. Tout caillou quelconque du chemin est, si on le veut bien, un minerai de fer, puisqu'il contiendra toujours du fer (en moyenne 5 pour 100) et puisqu'on pourrait extraire ce fer en y mettant le prix. Mais on ne donne le nom de minerai qu'à ceux de ces cailloux qui fournissent du fer avec bénéfice, étant donnée la situation industrielle du pays où on les rencontre et l'époque où on vit. Ici plus que partout ailleurs, on est en droit de dire : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. »

Le minerai de fer lorrain, auquel on donne le nom de « minette », présente l'aspect d'un grès brunâtre ou verdâtre, plus ou moins rougi à l'air, dans lequel on voit à la loupe d'innombrables petits grains pareils à des œufs, des « oolithes, » grains englobés dans un ciment qui, suivant les points, peut être plus ou moins argileux, calcaire ou siliceux. La teneur en fer moyenne est de 35 à 40 pour 100, avec minimum utilisable de 20 à 26. Une certaine teneur en phosphore, qui n'est plus une gêne aujourd'hui, a été considérée longtemps comme un empêchement absolu. Enfin, j'ajoute, pour fixer les idées, que le prix de vente moyen s'élevait, dans ces dernières années, sur la mine, avant tout transport, pour l'ensemble de la production, à environ 4 fr. 50 ou 5 francs pour la tonne de 1000 kilos: c'est-à-dire qu'il s'agit d'une substance ayant une valeur très faible, malgré les milliards que l'ensemble du gisement repré-

sente : d'une substance ne pouvant pas supporter des frais d'extraction élevés, surtout quand elle est dépréciée par une forte teneur en silice, par une faible teneur en calcaire.

Ces notions sommaires vont nous suffire maintenant pour comprendre l'histoire de cette industrie, qui est mêlée par un lien si intime et parfois si douloureux à notre histoire nationale.

Ce sont naturellement les affleurements ferrugineux qui ont commencé par attirer l'attention sur les minerais de fer lorrains. Sur ces affleurements, il s'était produit un remaniement et une concentration du fer en petits grains gros comme des pois, que l'on a exploités très anciennement, peut-être même avant l'époque gallo-romaine. Puis on a repris vers 1837 et on a travaillé jusque vers 1878 les meilleures parties du gisement originel (les meilleures suivant les idées du temps) celles qui ne contenaient pas de phosphore, et l'on s'est mis, progresssivement mais avec timidité, à s'enfoncer dans le sens de l'Ouest. A la veille de 1870, la production de tout le bassin lorrain ne dépassait guère 300000 tonnes de fonte : le dixième de ce qu'il a donné à la veille de 1914. Ai-je besoin de rappeler une fois de plus ce qui s'est passé en 1871 : quelle importance les Allemands attachaient dès lors à ces minerais, jusqu'à nous concéder un rayon plus large autour de Belfort en échange des affleurements ferrugineux, seule zone alors utilisable ; comment, dès cette époque, nos hommes d'État « dont l'esprit n'avait pas été orienté du côté économique, » ont cédé les mines de Thionville et d'Hayange, sans soupçonner la valeur du cadeau fait à nos ennemis ; comment, fort heureusement pour nous, les conditions industrielles, qui se sont modifiées en 1878 par la découverte de la déphosphoration, ont prêté une valeur nouvelle aux minerais de profondeur restés en notre possession du côté de l'Ouest ; comment enfin deux campagnes de sondages entreprises en 1882-1885, 1894-1896 ont démontré la valeur des minerais relativement profonds situés vers Landres, Briey et Conflans?...

Telle qu'elle est maintenant connue, la zone ferrifère commence au Nord vers Longwy et Mont-Saint-Martin, où elle est à cheval sur les quatre pays de la Belgique, du Luxembourg, de la France et de la Lorraine désannexée. (Je maintiens la distinction entre ces deux derniers pour la clarté du langage.) Puis elle s'étale vers le Sud en prenant sa plus grande largeur à la hauteur de Thionville, d'Entrange vers Landres ou de

Moyeuvre vers Conflans; elle disparaît alors un moment et se montre de nouveau près de Nancy, entre Pont-à-Mousson et Pont-Saint-Vincent. Pour les géologues et les industriels, il y a là plusieurs champs d'exploitation distincts : les trois bassins français de Longwy, Briey et Nancy, les exploitations du Luxembourg et celles d'Alsace-Lorraine. C'est tout cela que les discussions politiques paraissent trop souvent confondre sous le nom, devenu populaire, de Briey, et, dans les affirmations, les calculs, les controverses que l'on porte à la tribune, on a souvent peine à reconnaître si l'orateur parle réellement de Briey, ou s'il confond, sous ce nom, la zone, hier encore allemande, de Rummelange, Hayange et Moyeuvre, ou même s'il y englobe le Luxembourg, Longwy et Nancy.

Pour préciser par des chiffres, on estime que la Lorraine désannexée pouvait tenir en réserve 2 000 millions de tonnes de minerais; Briey et Longwy, 2 300 millions; le Luxembourg, 300; Nancy, 200, et le bassin siliceux de la Crusne (Briey), 500. Ces évaluations avaient été faites par les Allemands, dans la région qui leur appartenait alors, avec plus d'optimisme que par nos ingénieurs français, et il y aurait une légère rectification à apporter en conséquence. Elles suffisent pourtant à montrer combien on a de peine à s'entendre, entre gens de très bonne foi, j'en suis convaincu, qui disent, avec une égale justesse apparente, les uns : « Les Allemands n'avaient aucun besoin de Briey pendant la guerre, » parce qu'ils envisagent seulement ici le véritable bassin de Briey français; les autres : « Les Allemands ne pouvaient se passer de Briey pour nous combattre, » parce qu'ils prennent la partie pour le tout et que Briey, dans leur esprit, signifie « gisement lorrain. »

Il n'est pas douteux que, comme tonnage, les Allemands pouvaient, pendant la guerre, se passer des minerais français. Les 4 millions de tonnes qu'ils tiraient annuellement de France avant 1914 ne leur étaient plus ni indispensables, ni même nécessaires, alors que, ne pouvant plus exporter leur acier, ils étaient amenés à en restreindre notablement la production. De fait, il semble bien que, tout en réduisant leur propre extraction d'au moins un tiers, ils aient continué à tirer de France, durant les hostilités, à peu près ce qu'ils y achetaient auparavant : 14 millions de tonnes en quatre ans. On a donné de ce fait une explication politique : le désir de mettre en évi-

dence leur prise de possession définitive. Il y en a une autre : notre Briey fournit des minerais calcaires de bonne qualité, utiles, avantageux pour les lits de fusion, qui manquent dans la zone d'affleurement annexée par l'Allemagne et que les métallurgistes d'outre-Rhin recherchaient pour les mélanger avec leurs minerais siliceux. De tels minerais calcaires sont également représentés au Luxembourg, mais en quantités insuffisantes. Les Allemands auraient-ils pu y suppléer si nous avions mieux défendu notre frontière? Assurément. Il n'est pas difficile de trouver n'importe où du calcaire qui, ajouté à la charge de minerai siliceux, remplit à peu près le même office lorsqu'il s'agit de fabriquer des munitions à tout prix. Ici encore, on parle deux langues différentes quand on envisage, ou bien l'utilité économique de notre Briey pour les Allemands en temps de paix, alors qu'il s'agit de gagner des centimes sur un prix de revient, ou sa nécessité en temps de guerre. La vérité me paraît être que l'envahissement de nos régions minières lorraines a été pour nous un désastre, non pas parce qu'il a fourni du minerai à nos ennemis, mais parce qu'il nous l'a retiré.

Laissons maintenant de côté ces discussions irritantes pour envisager ce qui, dorénavant, nous importe le plus, la valeur future des minerais que nous venons de récupérer. J'ai déjà donné les chiffres des réserves. Ajoutons-y les chiffres de production annuelle, puisqu'on ne les fera jamais assez connaître. Sur 35 millions de tonnes de minerais de fer produites en 1913 par l'Allemagne et le Luxembourg, le bassin lorrain en fournissait, à lui seul, 27,5; sur 21,7 millions de tonnes extraites par toute la France dans la même année, la partie gardée par nous en fournissait 19,5. Le total de l'extraction annuelle montait à 47 millions de tonnes, le tiers de la production mondiale. On remarquera, entre parenthèses, que notre production restait encore très inférieure à celle de nos ennemis. Mais ces chiffres ne représentaient qu'un point de départ. Pendant les dix dernières années, nous avions doublé notre extraction, et des créations de mines nouvelles allaient bientôt l'accroître dans une proportion comparable.

En résumé, le gisement lorrain, que nous possédons désormais tout entier, constitue, dans l'état actuel de l'industrie sidérurgique, la principale ressource européenne : celle qui

alimentait, pour les quatre cinquièmes, la métallurgie de l'Allemagne comme celle de la France. Et cette prépondérance ne peut que s'accentuer jusqu'au jour où une transformation métallurgique, analogue à la déphosphoration, viendra attribuer une valeur nouvelle à tel ou tel gisement, aujourd'hui méprisé, de Scandinavie, d'Espagne, ou même d'Allemagne et de France.

Telle est la valeur pacifique des minerais que nous rend le retour de l'Alsace et de la Lorraine. Leur valeur militaire ne sera pas moindre pendant quelque temps, et on ne saurait négliger ce côté de la question au moment où nos adversaires la relèvent tête, encouragés dans notre camp par certaines incurables sentimentalités et comptant sur l'inévitable lenteur avec laquelle les frappera le glaive des lois américain quand leur crime nouveau sera accompli. En attendant le jour où « les progrès de la science » permettront à leur flotte d'avions pacifiques, brusquement mobilisés en quelques heures, de venir foudroyer Paris, il leur faudra franchir la frontière par les routes terrestres, en amenant des canons lourds. Or, pour paralyser une telle agression, il existe deux moyens d'ordre économique : les priver de transports et les priver de fer. N'envisageons pas ce qui se passera dans dix ou vingt ans, quand les Allemands auront pu donner à leur métallurgie une orientation nouvelle. L'humanité n'a plus le loisir de prévoir à longue échéance. Actuellement, sans les minerais lorrains, cette métallurgie va se trouver désorganisée, désaxée, incapable d'alimenter une production intensive d'obus, de canons et de tracteurs. Nous tenons là en mains un instrument de pacification provisoire, supérieur à tous les traités.

C'est peut-être ici le lieu de préciser un point qui prêterait aisément à confusion. Je disais tout à l'heure que les minerais calcaires de Briey n'étaient nullement indispensables aux Allemands pendant la guerre. Je déclare maintenant que la privation de tout le bassin lorrain peut contribuer puissamment, pendant quelque temps, à empêcher leurs attaques. N'y a-t-il pas contradiction? On a remarqué, à ce propos, — et, ce semble, avec infiniment de raison, — que l'Allemagne, comme la France, possède dans son propre sol, ou peut se procurer au dehors, des minerais de fer abondants, susceptibles de suppléer aux minerais lorrains.

D'une façon absolue, c'est incontestable et cela rentre dans

une observation que j'ai faite précédemment sur la possibilité de trouver 5 pour 100 de fer dans la première pierre venue ramassée sur le chemin. Notre industrie française vient de donner la preuve la plus évidente que l'on pouvait se passer des minerais lorrains, puisque, dépouillés de Briey et Longwy par l'invasion, réduits dans cette région à la petite production de la région nancéenne, nous avons pu néanmoins soutenir la lutte. Mais avec quel peine et au prix de quels sacrifices, nous le savons! L'Allemagne, qui n'aurait pas, comme nous l'avons eue, la liberté des mers, serait encore bien plus gênée que nous ne l'avons été. D'ailleurs, après ce rappel nécessaire de menaces possibles, je voudrais revenir vite aux conditions pacifiques qui, espérons-le, si on nous laisse prendre les mesures de sécurité nécessaires, seront celles de demain. Or, en temps de paix, bien qu'il n'existe pas non plus de problème technique insoluble, toute modification industrielle reste néanmoins dominée par le prix de revient. La métallurgie allemande, privée du minerai lorrain, réduite aux 8 millions de tonnes qu'elle tire de son propre sol, aux 10 millions qu'elle peut acheter à l'étranger, va être, malgré sa grande richesse en houille, arrêtée dans son expansion formidable. Non seulement, nous devons prendre, à cet égard, une partie de la place commerciale qu'elle occupait dans le monde; mais, en même temps, elle se trouvera amenée à tourner son activité dans un autre sens, à réduire le développement de ses aciéries, de ses ateliers et fabriques où elle travaillait le fer; et le déclin de cette industrie qui, — chacun, je pense, le sait maintenant, — constituait une préparation terrible à la guerre, contribuera à retarder la guerre future.

Bornons-nous maintenant à envisager l'état de paix qui va commencer. Nous rentrons en possession d'une succession paternelle que nous avions un peu perdue de vue et le premier inventaire sommaire nous y montre des minerais, des mines et des usines métallurgiques à peu près intacts; que vaut tout cela? Quel profit allons-nous tirer de tout cela?..

Pour les minerais, j'ai déjà donné des chiffres. Ils éblouissent d'abord. Avec la Lorraine, le massif breton et l'Afrique, nous possédons désormais le plus beau stock de fer européen; nous pouvons devenir les marchands de fer de l'Europe. 5 milliards de tonnes rien qu'en Lorraine, cela représente un siècle d'extrac-

tion à 50 millions de tonnes par an. Il y a cependant des restrictions. Les marchandises que nous possédons, elles sont sous terre. Il faut, pour en tirer parti, les extraire bien vite, les élaborer de notre mieux et les vendre.

« Mais, dira-t-on, ne les vendait-on pas auparavant? Il suffira de nous substituer aux Allemands... Et pourquoi se presser? Le minerai de fer n'est pas une denrée périssable comme du poisson ou des oranges. » Nous substituer aux Allemands? On oublie qu'ils exportaient le fer en rails et en poutrelles et que, pour transformer à bon compte en rails le minerai lorrain, il faudra du charbon dont nous manquons : du charbon dont, à chaque page de notre travail, nous allons rencontrer l'implacable nécessité. Quant à la nécessité de ne pas s'endormir, elle se comprend en deux mots.

Les minerais lorrains sont des minerais pauvres à 35 pour 100, qui se sont fait, sur le marché métallurgique, une place récente. Rien ne nous dit que, demain, par des procédés de traitement nouveaux, par des créations de canaux ou de voies ferrées, des minerais très économiques à 20 pour 100 ne viendront pas leur faire une concurrence fâcheuse. Et je n'ai pas besoin de rappeler cette vérité élémentaire qu'un million de francs extrait aujourd'hui en vaut deux restant en terre pendant quinze ans.

Aussi, quand on nous demande ce que vaut le gisement de fer récupéré, nous sommes obligés de répondre en normands : « Cela dépend. » Voici, en effet, quelques-unes des voies, par lesquelles on peut aborder (et on aborde souvent) ce problème, où le nombre des équations, nous dirait un algébriste, est inférieur à celui des inconnues. Suivant le procédé admis, les résultats, on va le voir, diffèrent dans la proportion du simple au centuple.

Ainsi, j'ai tout à l'heure évalué à 2 milliards de tonnes les réserves de minerais qui nous sont rendues. Le prix de vente moyen était, avant la guerre, de 5 francs la tonne. Si nous multiplions les deux chiffres, nous trouvons 10 milliards pour la valeur créée à notre profit, dix milliards qui entreraient en France sous la forme palpable de numéraire si toute la production était, par un coup de magie, extraite et exportée en quelques mois; dix milliards répartis en salaires, en achats de matériel, de machines et de bois, en impôts, en dividendes;

dix milliards, en échange desquels on voit, pourtant, par l'énumération précédente, qu'il faudra donner des produits, du travail et du temps. Les industriels comptent cela autrement. Le bénéfice net leur importe seul. En supposant que celui-ci soit de 1 ou 2 francs par tonne, on ne trouve déjà plus que 2 ou 4 milliards, au lieu de 10. Mais ce genre d'évaluations, auquel on procède parfois sans sourciller, est vraiment bien singulier. Il est un peu fou de compter comme une valeur présente du minerai que l'on extraira dans vingt, trente ou quarante ans. On devrait, plus rationnellement, se borner à envisager la production réelle qui était de 5 millions de tonnes en 1900, de 21 millions en 1913, qui pourra être bientôt de 30, en déduire le bénéfice annuel du gisement... mettons 60 millions de francs... et lui appliquer un taux normal de capitalisation, de manière à obtenir quelque chose d'analogue au prix de vente des mines, supposées mises à la fois sur le marché. On ne trouverait plus ainsi que 1200 millions.

Toutefois cette manière de procéder serait, elle aussi, à mon sens, très inexacte. Ce qui nous intéresse, nous Français, ce n'est pas seulement le bénéfice direct que ces mines lorraines vont apporter à leurs possesseurs nouveaux, — et encore ne faut-il pas oublier, comme on le fait trop souvent, que certaines d'entre elles appartenaient déjà à de très bons Français; et qu'il faudra prendre quelque part, fût-ce en Allemagne, l'argent pour payer les autres; — ce n'est pas non plus le profit qui en résultera pour nos ouvriers mineurs, puisque nous serons amenés à faire travailler beaucoup d'étrangers et de coloniaux; c'est bien plutôt l'avantage que l'ensemble du pays pourrait en tirer, si on savait, si on pouvait s'organiser pour garder le fer jusqu'à son élaboration complète et définitive, en y incorporant, jusqu'au bout, de la main-d'œuvre française. Une tonne de minerai valant 5 francs la tonne peut donner finalement pour 500 francs d'acier fabriqué en machines. Nous ne parviendrons pas, cela va vans dire, à élaborer en machines de ce prix tout le minerai lorrain; mais il y a là pourtant une considération essentielle qui ne doit pas être perdue de vue et qui nous empêche de conclure...

Si nous passons maintenant à l'industrie d'extraction et d'élaboration qu'alimentent ces minerais, aux mines et aux usines, un premier point attire aussitôt notre attention, c'est que

nous entrons là en possession d'une industrie à peu près intacte, susceptible par conséquent de compenser comme tonnage la destruction systématique de la nôtre, mais orientée dans un sens si différent au point de vue politique et technique qu'elle ne pourra combler nos vides. Toute l'organisation va être à changer ; la propriété devra passer dans d'autres mains ; la fabrication même aura sans doute à subir des modifications profondes. Nous sommes dans la situation d'un navire, où il faudrait reprendre tout l'arrimage et reconstituer les approvisionnements en pleine marche, après une tempête. Si les vivres ont été noyés par un coup de mer, on ne les remplacera pas par des fourrures ou des diamants de plus grand prix et on ne substitue pas davantage des rails à de la tôle pour machines ou pour navires. Avant la guerre de 1870, on se bornait, en Lorraine, à fabriquer un peu de fonte. Les mines séparées de France se sont fatalement tournées vers les houillères de la Sarre et de la Westphalie qui les alimentaient, vers les aciéries des mêmes régions qui finissaient leurs produits. Les Allemands, implantés en Lorraine, qui y ont construit des aciéries, l'ont fait pour le plus grand bénéfice des organisations qu'ils possédaient ailleurs. Nous en profiterons dans la Sarre ; mais, pour ce qui concerne la Westphalie, c'est une œuvre à reprendre, une revision minutieuse à faire.

Les chiffres sont les suivants : sur 21 millions de tonnes de minerais lorrains, 11 étaient transformés en fonte sur place, 3 dans la Sarre, 3 en Westphalie ; 3,5 en Luxembourg. Sur les 3 100 000 tonnes de fonte Thomas obtenues, 2 500 000 étaient converties en acier, dont on produisait ainsi 2 300 000 tonnes : soit pour l'exportation directe, soit à destination des usines complémentaires westphaliennes.

On n'attend pas de moi une description méthodique de cette belle industrie qui nous est restituée dans les deux régions de Thionville et de la Sarre. Voici pourtant, sur le pays de Thionville, quelques indications rapides que nous compléterons pour la Sarre après avoir parlé du charbon.

Quand les Allemands ont occupé la Lorraine en 1870, ils y ont trouvé quarante-huit petits hauts fourneaux dans les usines de Novéant, Ottange, Ars-sur-Moselle, Hayange, Moyeuvre, Styring. Mais nous avons vu que, depuis lors, des deux côtés de la frontière, la production de fonte est devenue vingt fois

plus forte. En ce moment où nous semblons nous réveiller d'un sommeil demi-séculaire, comme l'homme à l'oreille cassée, nous découvrons donc, dans ce coin aimé de la vieille patrie, un spectacle tout différent de celui que nos pères y avaient laissé. Aux hauts fourneaux dont les dimensions ont grandi se sont ajoutés les Bessemer, puis les Martin, puis les laminoirs à rails ou à poutrelles. Quelques-unes de ces grandes usines nouvelles se sont développées, on le sait, sous l'impulsion féconde de Français soumis au joug allemand, comme les Wendel; mais les autres ont été édifiées par des capitaux allemands. Contrairement à l'industrie textile alsacienne qui est restée française, l'industrie métallurgique lorraine est, en grande partie, une récente création allemande et devra, par conséquent, être transférée à des Français.

Commençons par le groupe français Wendel. Ses mines, les plus vastes de toutes, couvrent à elles seules un quart de tout le bassin annexé, soit 9 000 hectares, dont 5 000 acquis avant 1870 et le reste provenant de concessions instituées, sous le régime allemand, au Nord de la Fentsch et au Sud de l'Orne. Ses aciéries de Moyeuvre-Grande et Hayange sont les plus anciennes du pays. Ce groupe produit à lui seul 850 000 tonnes de fonte, 790 000 tonnes de lingots d'acier, soit : 132 000 tonnes de rails, 121 000 tonnes de poutrelles, 220 000 tonnes d'acier marchand, 96 000 tonnes de tôles et larges plats, 43 000 tonnes de fil machine, etc...

En tête des groupes allemands vient, comme production de fonte, la Société de Rombach, avec les usines de Rombach et de Maizières-lès-Metz, qui donne 700 000 tonnes de fonte, 610 000 tonnes de lingots. Puis la Société Aumetz-la-Paix (usines de Fontoy et Knutange) arrive à 640 000. Le groupe Thyssen possède à Hagondange une immense aciérie et compte pour 440 000 tonnes de fonte, 400 000 tonnes de lingots. On peut encore citer le groupe des frères Stumm qui a d'autres installations dans la Sarre et dans le Palatinat et dont l'usine d'Uckange en Lorraine produit 260 000 tonnes de fonte; Rumelange-Saint-Ingbert (125 000 tonnes) ; l'usine Rœchling à Thionville (285 000) ; Dilling, ancienne affaire française de la Sarre (120 000), etc.

Quelques-unes des grandes usines récentes à caractère très allemand, celles d'Hagondange (Thyssen), d'Uckange (Stumm)

et de Roechling se sont établies au Sud de Thionville, sur la Moselle.

II. — LE CHARBON ET LES USINES DE LA SARRE

Si les minerais de fer d'Alsace-Lorraine vont nous apporter un accroissement de richesse considérable et un précieux instrument de paix, les charbons de la Sarre représentent pour nous beaucoup plus encore, la satisfaction partielle d'une très impérieuse nécessité. Là encore, je retrouve une question dont j'ai déjà eu l'occasion de montrer ici l'importance patriotique à une époque où elle paraissait être un peu trop ignorée (1). J'ai essayé de faire voir, en 1915, comment le Bassin de la Sarre, vieille région française arrachée à notre pays exactement un siècle auparavant, nous était indispensable pour remédier en partie à notre malheureuse disette de charbon, que le retour de l'Alsace-Lorraine, avec sa sidérurgie et ses tissages, va encore accroître. Depuis les heures sombres où j'écrivais alors que la récupération de la Sarre devait être notre *delenda Carthago*, l'idée a fait son chemin et, malgré les dures restrictions que nous a imposées la diplomatie américaine, nous occupons aujourd'hui la Sarre comme le reste de l'Alsace-Lorraine, à laquelle ce bassin houiller se rattache naturellement et historiquement. Ce n'est pas une raison parce qu'un rapt est plus ancien pour qu'il soit devenu plus légitime. De tels crimes ne sont jamais couverts par la prescription.

Il convient, d'ailleurs, de ne pas attacher grande importance aux déclamations des publicistes allemands qui trouvent là un prétexte à se déchaîner contre notre « impérialisme annexionniste, » — ce qu'il leur est plus scabreux de tenter pour Thionville. — La blessure dont ils se plaignent si bruyamment leur est, en réalité, beaucoup moins sensible que la perte des minerais de fer annexés et même que la désillusion de ne pouvoir nous ravir les minerais qui nous restaient. Je crois avoir, en effet, assez expliqué que l'Allemagne va manquer de fer, tandis que, sans la Sarre, elle regorgera encore de charbon. La Sarre venait simplement ajouter sa production de 17 millions de

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1915. Voir, sur l'histoire de la Sarre, le beau livre de M. Babelon, *Sarrelouis et Sarrebrück*, 1918, et son article sur *Sarrebrück et la diplomatie prussienne en 1815*, dans la *Revue* du 15 juin 1918.

tonnes (soit 8 millions de tonnes nets après consommation des usines locales) à un tonnage qui atteignait déjà 279 millions et dont l'accroissement était extrêmement rapide. Nos ennemis perdent, en cette occasion, environ le seizième de leur houille, tandis que la perte de Thionville leur enlève les quatre cinquièmes de leur fer. L'un est du superflu, l'autre du nécessaire.

Je ne reviens pas sur le côté historique; mais je voudrais donner de ce pays une description sommaire et en montrer les liens géologiques avec d'autres régions françaises, où nous gardons l'espoir qu'un jour ou l'autre, des gisements, découverts par sondages il y a près de dix ans, pourront enfin être concédés et exploités. La Sarre offre, en effet, cet intérêt que sa production annuelle peut être considérée comme un minimum. Il est rare de rencontrer en Europe une grande richesse minière aussi mal explorée et mal connue. Faut-il en attribuer la faute à l'État allemand qui possède la plus grande partie de ces mines? La principale raison en est-elle que les Allemands, trop riches ailleurs, n'avaient pas grand avantage à augmenter ici leur production? Toujours est-il que les choses vont sans doute changer. Entre les mains de pauvres gens comme nous et avec la hausse sur les prix du charbon qui va partiellement se consolider, il est à prévoir que l'on cherchera davantage à accroître l'extraction, soit dans les zones déjà attaquées, soit dans celles dont on peut par avance supposer l'existence.

Si nous reprenons un instant la carte géologique sur laquelle nous avons tout à l'heure cherché l'emplacement des minerais de fer, nos yeux sont attirés vers un sillon noir dont la direction s'aligne de Sarrebrück vers Mayence dans le sens Nord-Est Sud-Ouest et qui, prolongé au Sud, irait passer à peu près à Commercy, après avoir traversé, entre Metz et Nancy, la zone du fer dans sa partie pauvre. Ce sillon, qui représente le terrain houiller, est adossé, sur son flanc Nord, au grand massif ancien du Hundsruck et de l'Ardenne, au Nord duquel lui fait pendant, avec une direction parallèle, le bassin houiller belge de Charleroi, Liége et Aix-la-Chapelle. Et nous pouvons constater en même temps que, dans l'Est du Plateau central, il existe toute une série de traînées noires, représentatives du terrain à charbon, avec cette même direction Nord-Est, traînées dont les principales sont celles de Blanzy et de Saint-Étienne.

Il y a là une loi géologique importante, qui s'applique à toute

la région comprise entre le Plateau central français et le Harz allemand. Sur cette vaste étendue, quand le terrain houiller se montre, quand les terrains anciens dont il fait partie apparaissent, ce système primaire affecte constamment une direction Nord-Est, dont l'explication, que je me borne à énoncer, est un grand phénomène de plissement remontant au début de la période carbonifère. Par une induction très simple, on en conclut que, là où les mêmes terrains anciens ont été, au contraire, recouverts par un manteau de terrains plus récents, comme cela arrive pour les prolongements du houiller de la Sarre, en Lorraine d'une part et vers le Rhin de l'autre, les sillons houillers, devenus invisibles à la surface, doivent continuer à affecter la même direction profonde ; et cette observation générale, précisée dans chaque cas par des études plus approfondies, a conduit à chercher avec succès par sondages le prolongement des bassins houillers apparents.

C'est ainsi que l'on a trouvé récemment le houiller de la plaine de Lyon. C'est de la même manière qu'on a exploré, de 1903 à 1910, deux sillons houillers cachés dans le sous-sol français en Lorraine : l'un prolongeant celui de la Sarre, qui nous occupe en ce moment, vers Pont-à-Mousson ; l'autre continuant ce qu'on appelle le synclinal de Sarreguemines et de Lunéville vers Gironcourt. Bien des espoirs patriotiques furent alors fondés sur la constatation de cette houille lorraine, si bien située pour alimenter une puissante région industrielle. La houille était, il est vrai, très profonde ; mais les difficultés techniques d'une exploitation ne paraissaient pas insurmontables. Les difficultés politiques l'ont été jusqu'ici.

Pour notre sujet spécial de l'Alsace-Lorraine, c'est le sillon houiller de Sarrebrück qui nous intéresse surtout. Le résultat des sondages français et allemands faits avant la guerre montre, en résumé, que le terrain houiller existe, d'une façon plus ou moins continue, sur 100 kilomètres de long, depuis le Palatinat jusqu'à Pont-à-Mousson, avec une largeur qui dépasse par endroits 20 kilomètres. En superficie (ce qui ne signifie pas en valeur industrielle), c'est l'équivalent du bassin belge et rhénan depuis Charleroi jusqu'à Eschweiler (vers Aix-la-Chapelle). Nous allons voir qu'une faible portion de cet espace constitue la zone d'exploitation actuelle ; mais, en dehors de cette zone exploitée, il y a là des « possibilités » houillères, sur lesquelles

nous devions appeler l'attention ; car elles apportent un appoint sérieux à la valeur déjà reconnue du bassin. Sans aller à si grande distance, il est, du reste, facile de développer les travaux dans le champ d'exploitation déjà mis en valeur, auquel je vais me borner maintenant.

Les « affleurements » houillers, par lesquels les travaux ont tout naturellement commencé, dessinent une ellipse de 40 kilomètres de long sur 15 de large, commençant au Nord à Frankenholtz en Palatinat bavarois et se continuant en Prusse Rhénane pour atteindre et dépasser légèrement la Sarre entre Sarrebrück et Sarrelouis. La Sarre marque, transversalement au grand axe de cette ellipse, un accident géologique, par lequel le houiller est rejeté en profondeur. Néanmoins, de 1853 à 1859, une campagne de sondages, entreprise à l'instigation de l'ingénieur français Jacquot, avait déjà permis de reconnaître son prolongement dans le département de la Moselle, vers Forbach et Saint-Avold, et d'y instituer 11 concessions qui produisent aujourd'hui presque 4 millions de tonnes. Après quoi, vers 1900, pendant la période d'occupation allemande, on a continué les recherches dans le sens Sud-Ouest et institué des concessions nouvelles (sans les exploiter encore), jusqu'à Faulquemont. A partir de là, toujours dans le même sens, l'approfondissement progressif rend la recherche de la houille de moins en moins rémunératrice et les sondages effectués après 1903 à Éply et Pont-à-Mousson sont des ouvrages très profonds, ayant traversé des terrains aquifères. La recherche d'Éply n'a trouvé un faisceau de charbon intéressant qu'entre 1273 et 1487 mètres de profondeur. A Pont-à-Mousson, les couches utiles ont été atteintes seulement entre 819 et 1 287 mètres.

D'autre part, dans le sens Est-Ouest, le sillon houiller de Sarrebrück est limité : à l'Ouest, par le relèvement d'un seuil plus ancien qui le supprime; à l'Est, par une brusque chute d'environ 2 kilomètres, qui le rejette à une profondeur considérée comme inutilisable.

Entre ces limites, les terrains à charbon forment un massif saillant, où les couches de l'étage houiller, épaisses de 2 kilomètres et superposées les unes aux autres en série continue, plongent en moyenne vers le Nord-Ouest avec une faible pente de 30 degrés. J'ajoute encore, à ce propos, que, par une de ces vastes conceptions avec lesquelles nous a familiarisés la géo-

logie moderne, on est conduit à se demander si tout ce massif, épais de 5 kilomètres, n'aurait pas été amené, transporté horizontalement, « charrié » dans un mouvement formidable de l'écorce terrestre, par-dessus un autre terrain houiller plus profond et à allure plus redressée, qui existerait alors dans les grandes profondeurs à Sarrebrück.

Aux confins de la géologie et de l'industrie, le bassin de Sarrebrück présente, à la fois, un avantage et un inconvénient qui doivent être signalés. L'avantage est que ce bassin participe encore aux conditions favorables du bassin franco-belge et se distingue ainsi de tous les bassins houillers situés plus au Sud : soit dans les Vosges, à Ronchamp, soit dans le Plateau central. En deux mots, les terrains houillers situés au Nord ont subi, lors de leur dépôt dans des lagunes, l'action régulatrice de la mer; ceux du Sud se sont formés dans les conditions confuses et inégales qui caractérisent le remplissage d'un lac. Les couches de Sarrebrück, intermédiaires entre ces deux régions et ces deux types, sont encore des couches relativement régulières. Le défaut, c'est que le charbon de Sarrebrück est médiocre et se prête mal à la fabrication du coke : or, c'est, avant tout, de coke que nous avons besoin pour l'extension de notre métallurgie.

Si nous parcourons maintenant le champ d'exploitation du Nord au Sud, en prenant pour guide un travail publié en 1914 par M. Louis Aguillon, nous trouvons d'abord, en Palatinat, une pointe d'environ 5 500 hectares utiles partagés entre 3 exploitations, dont 2 constituent des mines du fisc bavarois et la troisième une entreprise privée : le tout ayant produit, en 1913, 800 000 tonnes.

Puis, en Prusse Rhénane, une surface utile d'environ 100 000 hectares appartient en totalité (sauf la seule concession privée de Hostenbach produisant 200 000 tonnes) au fisc prussien qui, en 1913, en a tiré 12,5 millions de tonnes dans les 12 divisions, techniquement distinctes, entre lesquelles est partagée cette entreprise d'État. C'est là que se trouvent les mines Gerhard, Reden et Heinitz produisant chacune plus de 1 500 000 tonnes. Enfin, le groupe de notre ancienne Moselle occupe 50 000 hectares et a produit, en 1913, sur 3 concessions : 3 800 000 tonnes. La plus importante de ces dernières concessions, celle de Petite Rosselle, appartient aux petits-fils de Wendel (2 400 000 tonnes). Celle de la Houve est également

restée en majeure partie française. Après quoi, on entre en terrain inconnu jusqu'à la zone de Pont-à-Mousson explorée par nos sondages français.

Au total, on admet que la superficie utilisable atteint 220 000 hectares, le double de notre champ houiller dans le Nord et dans le Pas-de-Calais. Dès à présent, j'ai déjà dit que l'extraction dépasse 17 millions de tonnes, mais qu'il serait facile de l'accroître. Dans la partie Nord, exploitée par le fisc prussien, M. Aguillon estime à 90 mètres environ l'épaisseur de houille exploitable, en ne comptant que les couches d'au moins $0^m,70$ de puissance. Une évaluation faite en 1913 pour le Congrès géologique du Canada, en laissant de côté toutes les parties hypothétiques, estime les réserves à 8 milliards de tonnes jusqu'à 1 000 mètres de profondeur; 10 jusqu'à 1 200 mètres; 12,5 jusqu'à 1 500 mètres : profondeur à laquelle se limitent actuellement nos prévisions utiles. 8 milliards de tonnes, c'est le chiffre auquel on estime nos ressources certaines ou probables dans le Bassin du Nord et du Pas-de-Calais. Et d'autres évaluations allemandes envisagent ici, avec plus de mégalomanie, 35 ou même 45 milliards de tonnes à toutes profondeurs.

La qualité de ce charbon est, il est vrai, je viens de le rappeler, défectueuse. On extrait cependant les deux sortes de houilles, dites flambantes et grasses, et l'on a pu fabriquer, en 1913, 1 700 000 tonnes d'assez mauvais coke. Mais, en moyenne, la proportion des cendres est élevée (de 5 à 10 p. 100) et la fabrication de ce coke nécessite des mélanges avec des charbons de Westphalie dont nous avons dû exiger, pour cette raison comme pour beaucoup d'autres, des livraisons annuelles, allant de 27 millions de tonnes au début à 15 millions de tonnes dans dix ans : bien faible compensation pour nos houillères dévastées. En ce qui concerne la très grave question du coke métallurgique, il a été fait récemment des essais scientifiques qui permettraient d'améliorer beaucoup la fabrication de ce produit au moyen de houilles inférieures. La nécessité d'éliminer les cendres n'en accroîtrait pas moins le prix de revient.

Dans la Sarre comme partout, la présence du charbon a provoqué la création de nombreuses usines. Peu de pays ont été aussi complètement transformés par l'invasion industrielle que la vallée de la Sarre et ses abords immédiats. Là, comme sur tant d'autres bassins houillers, la sidérurgie a commencé

autrefois par s'installer en petit pour traiter des minerais de fer du pays (ceux de Forbach, Saint-Avold, Dilling). Mais l'industrie a surtout grandi depuis qu'on a commencé à importer les minerais lorrains. L'on a vu ainsi de puissants groupements allemands, tels que les Rœchling, les Stumm, les Bœcking, les Mannesmann, avoir, à la fois, mines, hauts-fourneaux et usines en Lorraine ou dans le Luxembourg et sur la Sarre.

Finalement, dans ces dernières années, l'industrie du fer mangeait à peu près le quart du charbon produit pour fabriquer sur place 1 370 000 tonnes de fonte et 2 millions de tonnes d'acier. De puissantes usines à fer se sont établies, les unes dans la vallée même de la Sarre à Dilling et Vœlkling; les autres au Nord-Est, à Saint-Ingbert, Hombourg et Neunkirch.

Mais ce n'est pas seulement l'industrie du fer qui consomme le charbon de la Sarre et les chiffres suivants montrent la répartition de la production. Ils accusent, en même temps, la nature des charbons extraits.

En 1913, on a consommé, en chiffres ronds : 4 millions de tonnes pour la sidérurgie ; 3,2 pour la consommation domestique ; 1,5 pour la fabrication du gaz ; autant pour les chemins de fer et tramways; 270 000 pour l'industrie textile ; 200 000 pour l'industrie chimique et le reste pour la papeterie, la verrerie, la sucrerie, l'industrie électrique. Deux grandes centrales électriques, établies sur les mines fiscales à Louisenthal et à Heinitz, fournissent de la force à toute la contrée.

Citons, presque au hasard : dans le groupe de Sarrebrück, Brebach, Forbach et Sarreguemines, les fabriques de produits chimiques et de matières colorantes, celles de draps, de velours et de dentelles, les usines qui traitent les résidus, graisses et chiffons, celles qui produisent des cirages, des colles-fortes et des celluloïdes, les quincailleries, ferblanteries et clouteries ; dans la région de Sarrelouis, les aciéries de Hostenbach et de Dilling, la fabrique de blindages de Dilling, la tréfilerie de Becking, la cristallerie de Wadgasse, la faïenceric de Vaudrevange.

Toutes ces mines et cette industrie représentent un actif important, dont la valeur est d'autant plus grande en ce moment que cette industrie a échappé à la destruction systématique par laquelle nos ennemis se sont efforcés d'anéantir la concurrence française. Dans l'énumération des mines donnée plus haut, on aura remarqué qu'une très forte partie du bas-

sin appartenait hier encore au fisc allemand (prussien ou bavarois). Il a donc été particulièrement simple de faire rentrer dans notre indemnité de guerre « la propriété entière et absolue, franche et quitte de toutes dettes ou charges (avec droit exclusif d'exploitation) des mines de charbon du Bassin de la Sarre. » On regrettera seulement que, d'après le texte du traité, cette propriété soit prévue seulement pour 15 ans, avec rachat possible ensuite à un prix d'expertise. Nous allons assister là, par le fait de la transaction Wilsonienne, à une expérience sociale et ouvrière d'une bien étrange complication. Verrons-nous en outre le domaine français exploiter lui-même? Le fisc allemand a expérimenté cette solution et, malgré ses méthodes de fermeté militarisée, il est arrivé aux résultats les plus fâcheux pour le développement de la production comme pour les bénéfices financiers. Le rendement ouvrier n'excédait pas 229 tonnes par an dans les mines de l'État, quand il était de 260 à la mine privée Hostenbach. Le prix de revient était, dans les mines gouvernementales, supérieur de 16 pour 100 à celui des mines non officielles. Enfin, le bénéfice y atteignait à peine un mark par tonne. La rétrocession à des particuliers donnerait certainement des résultats plus favorables.

Quant aux affaires privées, elles vont suivre le sort des mines domaniales. Nous rappelons que certaines d'entre elles appartiennent déjà à des compatriotes : soit celles qui nous ont été prises en 1871; soit, exemple de fidélité plus remarquable, celles qui ont été ravies en 1815. L'affaire de Dilling (mines et usines) est un curieux exemple de ce dernier cas. Il y a peu d'années, la direction était encore française, les assemblées générales se tenaient en français et, aujourd'hui même, malgré la pression officielle et les efforts insidieux des Allemands pour y prendre pied, près de la moitié des actions (44 pour 100) appartiennent à des Français.

De tels exemples et le nom de Louis XIV, incrusté à jamais dans celui de Sarrelouis, suffiraient, s'il en était besoin, pour répondre à ceux qui, ayant tout oublié, se sont associés à nos ennemis et ont prétendu considérer notre revendication intégrale de la Sarre comme une fantaisie de métallurgistes.

L. De Launay.

(A suivre.)

L'ÉPOPÉE
DES FUSILIERS MARINS[1]

NIEUPORT

Février-Novembre 1915

I

I. — PREMIERS CONTACTS. — LES 5 A 7 DU CANTONNEMENT

Le front n'avait pas subi de grands changements depuis l'échec presque complet de notre première offensive générale du 17 décembre 1914. Seul, Mitry, devant Nieuport, du 15 décembre au 8 janvier 1915, n'avait cessé de gagner du terrain et, par une série de manœuvres heureuses, était parvenu à refouler l'ennemi jusqu'à 5 kilomètres de la ville. Il voulut exploiter ce succès, élargir tout au moins sa base d'opérations en vue d'un mouvement ultérieur sur Ostende, et il combina pour le 28 janvier une double attaque par troupes d'Afrique et cavalerie à pied sur la Grande-Dune et les polders de Lombaertzyde. Bien préparée par l'artillerie, vivement menée par le commandant Jacquot, sous la direction du général de Buyer, mais mal nourrie en effectifs, l'attaque, qui avait très favorablement débuté, changea de face presque tout de suite, et la Grande-Dune, les polders, la route pavée, que nous avions emportés d'un élan, furent perdus en un tournemain. Le bataillon de fusiliers marins (3e du 1er régiment) qui avait été

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er décembre 1915, 1er février 1917, et 1er janvier 1918.

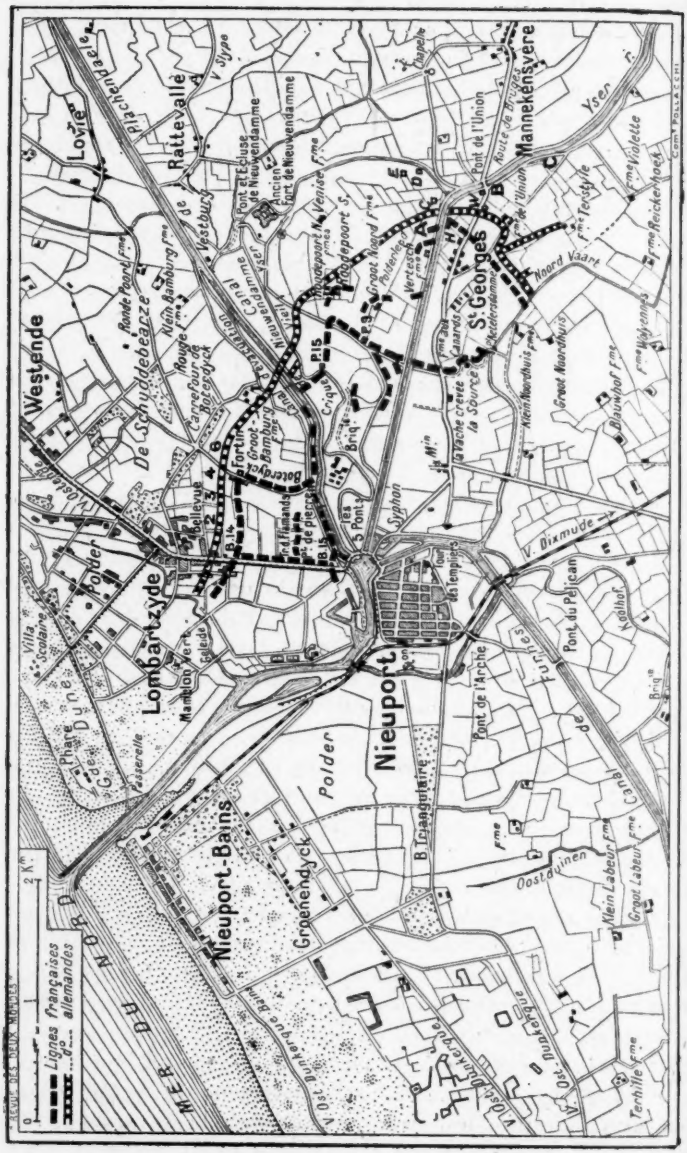
détaché de la brigade, pour servir de soutien aux troupes d'assaut, n'eut pas l'occasion d'intervenir et on se contenta de lui faire prendre à la nuit la relève des tirailleurs très éprouvés. Le reste de la brigade navale demeurait en « rafraîchissement » dans la région Fort-Mardyck-Saint-Pol. Cependant, vers le milieu de la journée du 28, un second bataillon (le 1er du 2e régiment) avait été dirigé d'urgence par autobus sur le Groenendyck dont les dunes avoisinent Nieuport-Bains. Le 1er février, en rentrant à Coxyde, où ils cantonnaient, les deux bataillons avaient la surprise d'y retrouver les autres éléments de la brigade qui venait d'être affectée, à titre définitif, au groupement de Nieuport.

Cette affectation était la conséquence des remaniements apportés par le haut commandement dans le dispositif des troupes du bas Yser. Dès le 29 janvier, au lendemain de l'offensive sur les polders de Lombaertzyde et la Grande-Dune, le général Foch faisait savoir au général Hély d'Oissel qu'il y avait « lieu de prévoir le relèvement » par la 38e division d'une partie des troupes constituant le groupement de Nieuport. La mesure n'affectait en rien le caractère d'une disgrâce à l'endroit de Mitry qui nous avait rendu tant de services en Belgique et dont l'étoile devait reparaître plus brillante encore en Champagne et sur l'Aisne et atteindre tout son éclat dans ces combats autour de Locre (avril 1918) où la fortune le ramenait, au déclin de la guerre, sur le théâtre même de ses premiers succès. Le 31, Mitry fit ses adieux au groupement de Nieuport; le 4 février, il était cité à l'ordre de l'armée; le 5, il passait officiellement ses pouvoirs au général Hély d'Oissel.

C'était un cavalier qui succédait à un cavalier. Le général Hély d'Oissel n'avait que cinquante-cinq ans. La brigade, qui avait été sous ses ordres à Steenstraete, retrouvait en lui une figure familière et aimée. Les officiers surtout se rappelaient avec plaisir ce « cavalier mince, sec, » monté « sur un joli petit cheval arabe » à la fine encolure et chez qui l'homme de sport se combinait harmonieusement avec l'homme d'étude : sorti le premier de l'École de guerre, il s'était rapidement adapté aux formes nouvelles du combat moderne; il vivait dans le contact permanent de ses troupes et ne croyait pas s'abaisser en rédigeant lui-même, à l'occasion, le motif des citations dont elles avaient été l'objet. Il tenait enfin en haute

estime les fusiliers marins et leur chef, qui le savaient. Le jour même où le général de Mitry faisait ses adieux au groupement, l'amiral Ronarc'h recevait l'ordre de diriger sur Oost-Dunkerque « les bataillons restant à Fort-Mardyck et à Saint-Pol, » afin d'être en état de relever, dès le 2 février au matin, les zouaves du commandant Madelon entre la route de Lombaertzyde et le canal de Plaschendaele, et, le 3 au matin, les cavaliers à pied du colonel Hennocque entre ce canal et celui du Noord-Vaart. L'amiral avait fait élection pour son P. C. d'une ferme de la banlieue d'Oost-Dunkerque nommée la Roseraie, dont les locaux n'étaient pas complètement démeublés. Il n'y était qu'à quelques minutes d'auto du général Hély d'Oissel installé à Oost-Dunkerque-Bains et qu'il était allé voir en arrivant. Les deux chefs, après une brève conversation, tombèrent d'accord pour affecter un secteur fixe à la brigade : l'élément qui avait opéré dans le secteur des dunes en fut définitivement retiré et ce secteur, jusqu'aux abords de la route de Nieuport à Lombaertzyde, confié au colonel Capdepont, commandant par intérim la 76e brigade de zouaves.

Le secteur adjacent, qui s'étendait de la route de Lombaertzyde inclus au canal du Noord-Vaart, où commençait le front belge, échut aux marins. L'amiral, sous les ordres de qui il était placé, le laissa divisé comme devant en sous-secteur Nord, qui allait de la route de Lombaertzyde au canal de Plaschendaele et qui fut attribué au 2e régiment, et en sous-secteur Sud, qui allait du canal de Plaschendaele au canal du Noord-Vaart et qui fut attribué au 1er régiment. Quelques Belges, qui devaient bientôt disparaître, et des territoriaux (8e ou 6e bataillon) faisaient la soudure au Boterdyck et à la Briqueterie entre ces deux sous-secteurs, couverts l'un et l'autre par l'artillerie de la 81e D. T. (2 groupes de 4 batteries de 75, chef d'escadron Bouquet) et renforcés d'éléments du génie et de la compagnie autonome de pionniers que l'amiral venait de créer à la brigade. Quatre batteries lourdes de 90, une de 95, deux de 120 et deux de 155, sous les ordres du lieutenant-colonel Denis, coopéraient en outre à la défense générale, mais recevaient directement leurs missions tactiques du colonel Guillemin, commandant l'artillerie du groupement de Nieuport. Enfin, de temps à autre, une grande pièce de marine anglaise, un *long Tom*, monté sur rail et camouflé en charrette de foin,


Westende
Lombartzyde
Nieuport-Bains
Nieuport
Mannekensvere
St Georges
Rattevalle
Polder
Groenendyck
Dune
Phare
Lovie
Pitchenpelle
De Schuddebeerze
Mamelon Vert
Redoute
Fortin
Ancien Fort de Nieuwendamme
Pont et Ecluses de Nieuwendamme
Pont de l'Union
Pont de l'Arche
Pont du Pélican
Pont de la Source
Pont des Templiers
Pont des Ponts
Pont Tournant
Syphon
Tour des Templiers
Gare
Cimetière
Chapelle
Ferme Violette
Ferme Reickenstock
Ferme Torckyle
Ferme Wijsonnis
Ferme Bauwhof
Ferme Labeur
Ferme Terhille
Canal de Furnes
Canal de Dunkerque
Canal de Bergue
Canal de Furnes
Canal de Nieuport
Canal de Mannekensvere
Canal de Ostduinen
Canal de Ostdunkerque
Canal de Ostende

mêlait sa voix d'ouragan à celle des monitors qui bombardaient Middelkerke et Westende. Mais la meilleure défense de la place était la longue et large bande de marécages dont elle s'enveloppait. Encore fallait-il que l'ennemi ne pût l'assécher et ainsi s'expliquait qu'on eût massé sur cette mince presqu'île, dont les écluses réglaient tout le régime de l'inondation, des troupes d'une résistance éprouvée.

Nieuport était, avec Ypres au centre, Arras au Sud, l'une des trois clefs de la Flandre française, l'un des trois sommets de ce triangle idéal où s'inscrivaient Calais et Dunkerque, objectifs éternels de la convoitise allemande. L'ordre était de les défendre à tout prix et de s'en tenir, tout en recherchant l'amélioration et l'élargissement des positions, à cette attitude purement expectante jusqu'au moment où le G. Q. G. jugerait bon de passer à une autre tactique, ce qui ne se produirait certainement pas avant quelques mois. La leçon du 17 décembre avait porté et il commençait à apparaître que la rupture du front allemand, déjà très fortement organisé à cette époque, ne pourrait s'obtenir qu'avec l'aide d'une puissante artillerie dont nous n'avions encore que l'embryon.

L'emploi des troupes de toutes armes du groupement fut réglé en conséquence et on veilla soigneusement à ne point trop le charger. C'est ainsi que, pour la brigade, le nouveau service comportait deux jours seulement de tranchée (le 2e régiment dans le sous-secteur Nord ; le 1er régiment dans le sous-secteur Sud), deux jours de cantonnement de réserve (le 2e régiment aux fermes de Groot et Klein-Labeur, sur la route de Wulpen ; le 1er régiment dans les caves de Nieuport-Ville), quatre jours en cantonnement de repos (le 2e régiment à Coxyde-Ville ; le 1er régiment à Oost-Dunkerque-Ville). Avec cette répartition judicieuse, le commandant Mauros estimait que « la brigade pouvait tenir longtemps, » bien qu'elle éprouvât « chaque jour quelques pertes qui faisaient, à la fin du mois, un total voisin des pertes qu'eût coûtées une offensive. »

Ces pertes étaient surtout sensibles dans le sous-secteur Nord, où le 3e bataillon du 2e régiment avait remplacé les zouaves du commandant Madelon, et spécialement dans le segment de Lombaertzyde, le plus voisin du front allemand. L'avance de notre ligne, au 7 janvier, avait été poussée sur ce point jusqu'à 3 ou 400 mètres du village, à peu près à la hau-

CARTE POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS DE LA DÉFENSE DE NIEUPORT

teur de la borne kilométrique 14, sur le parallèle de la ferme Groot-Bamburg, qui n'était cependant pas à nous, car notre ligne, parvenue au Boterdyck, épousait le remblai jusqu'au Pont-de-Pierre et remontait ensuite le canal d'évacuation qu'elle coupait à un kilomètre de là. C'était un tracé aussi irrégulier que possible, tout en angles droits, conformément à la structure géométrique des routes et des canaux du pays. Cela ne laissait pas d'y rendre les relèves fort délicates, « les boyaux étant impraticables et les chemins d'accès battus par les balles » (commandant Mauros.) De plus, les tranchées, vers Lombaertzyde, n'étaient encore qu'à l'état d'ébauche : « Quelques sacs de place en place, des trous de cent mètres en cent mètres, sans rien pour se dissimuler à la vue, et, en face, tout près, le Boche installé presque confortablement, tirant dans nos vides avec une insistance qui nous valut bien des pertes (1). » Le 3e zouaves n'avait pas eu le temps de s'installer sérieusement sur ce terrain nouvellement conquis par lui : non seulement le plus gros, mais presque la totalité du travail y était à faire. « Tout y est de nos mains, dit un officier (Mérouze), les parapets de sacs, les pare-éclats en bois et terre, les fascines, les planchers de rondins, les fils de fer, les chevaux de frise. » — « Avons-nous assez travaillé, mon Dieu, dans ce sable noyé d'eau, percé de trous d'obus et empuanti de cadavres! écrit un autre jour le même officier. Chaque sac, chaque piquet sont pour moi des souvenirs, et combien de mes Jean Gouin n'ont eu pour sépulture qu'un petit bout de terrain placé un peu en arrière de la tranchée et un peu moins fangeux que le reste! » Seuls, des marins, les plus ingénieux par profession de tous les hommes, les plus accoutumés à tirer parti des moindres espaces, étaient capables d'édifier dans ces marécages un P. C. de compagnie presque attrayant, « une demeure ombreuse portant comme enseigne une belle plaque émaillée : *Pension Marie-Louise*, ramassée quelque part dans Nieuport. » Avec leurs airs « bucoliques, » ces P. C. n'étaient pas beaucoup plus sûrs que les tranchées. Dans celui du commandement Mauros, antérieurement occupé par un commandant de zouaves, un obus de gros calibre avait démoli le pignon, et ses hôtes successifs avaient dû se contenter de la

(1) Carnet du lieutenant de vaisseau Mérouze.

moitié d'habitation qui restait. Grâce aux prodiges d'activité déployés par les marins, ce premier séjour dans les tranchées de Lombaertzyde ne fut pas trop coûteux malgré tout : « un tué et huit blessés par des balles ou des projectiles d'artillerie légère » (commandant Mauros). Le 3 février au soir, suivant l'ordre de roulement, le 3e bataillon du 2e régiment était relevé par le 2e bataillon, à la tête duquel le capitaine de frégate de Belloy de Saint-Liénard avait succédé au capitaine de frégate de Pugliesi-Conti nommé capitaine de vaisseau et chargé, depuis le 1er janvier, de la direction des services. Le bataillon Mauros descendit en réserve, par Nieuport, aux fermes de Gross et Klein-Labeur, sur la route de Wulpen, qu'il laissa au bout de deux jours pour Coxyde-Ville, où il prit son cantonnement de repos.

Dans le sous-secteur Sud, c'était le 3e bataillon du 1er régiment, à peine remis de ses émotions de la Grande-Dune, qui était désigné pour faire la relève des chasseurs : les 10e (capitaine de Monts de Savasse) et 12e (capitaine Dupouey) compagnies aux tranchées ; les 9e (capitaine Béra) et 11e (capitaine de la Fournière) compagnies en cantonnement d'alerte dans les caves de Nieuport-Ville. Les unes et les autres avaient fait leur entrée au brun de nuit dans cette cité vouée aux subversions, onze fois assiégée, onze fois détruite, onze fois resurgie de ses cendres et qui, étant, au cinquième mois, à son douzième bombardement, n'avait déjà plus un toit, une vitre, un chevron.

« Nous partons vers quatre heures de Coxyde-Ville par Oost-Dunkerque-Ville, écrit le docteur L. G., et faisons halte au Bois Triangulaire, situé à un kilomètre de Nieuport. L'endroit n'est pas très sûr. Des balles y sifflent constamment, mais il nous offre un écran relatif et on y attend en silence que la nuit vienne. La longue colonne se remet alors en marche et entre à Nieuport par nuit noire. On nous a fait prendre la file indienne pour éviter la casse, si le bombardement est trop vif. Les hommes doivent se tenir à dix pas l'un de l'autre. Ils observent scrupuleusement la consigne. Mais, de temps à autre, ils se heurtent à une barrière qu'il faut contourner, ils tombent sur des trous de marmites qu'il faut traverser sur une planche. Tant bien que mal on arrive aux Cinq-Ponts, où les compagnies se séparent pour se rendre dans leurs cinq segments respectifs :

Lombaertzyde, Grande-Briqueterie, Nieuwendamme, Yser-Sud, Saint-Georges. Des cantonnements d'alerte ont été préparés dans les caves de Nieuport qui sont encore habitables. Les sections en réserve du 3e bataillon y sont réparties. Tout un peloton loge ainsi avec l'état-major de la 9e compagnie dans la grande cave à quatre compartiments du n° 19 de la rue du Marché. »

C'est dans ces « entreponts improvisés » que nos hommes vont désormais vivre les heures qu'ils ne passeront pas en première ligne ou en cantonnement de repos. Et nul encore parmi eux ne songe à s'en plaindre. Ils admireraient plutôt. Au dehors, ce n'était que ruines, maisons effondrées, éventrées, décapitées, scalpées, réséquées. Tout le luxe, tout le confortable de ces vieux logis bourgeois était descendu à la cave, où les premiers occupants de Nieuport, chasseurs belges et territoriaux français, amis de leurs aises, avaient entassé le meilleur du mobilier et jusqu'à des pianos et des harmoniums. « Cela jure d'être à la cave, écrit l'enseigne Poisson, mais donne l'impression d'un chez soi insolite et un peu mystérieux. » — « Tout s'y trouve, écrit Luc Platt. Nous avons des chaises, un piano. On fait la cuisine sur des cuisinières chauffées au charbon. On s'éclaire avec des bougies fournies par le gouvernement! » Et l'aimable Maurice Faivre dresse un inventaire lyrique du sommier, du tapis, de la suspension, de la glace, du fauteuil Voltaire et de la table de toilette ruisselante de cristaux qui décorent son palais souterrain.

Ces « palais, » par malheur, ne sont pas des plus solides. On les « épontillera » dans la suite avec des rails, des traverses de chemin de fer, etc.; ils défieront ainsi les 77, les 105 et même les 210 : ils ne seront jamais à l'abri des calibres plus forts et, justement, l'ennemi vient d'installer vers Westende (1) « une pièce monstre » nouvellement sortie de chez Krupp, un 305, disent les uns, un 420, disent les autres, qui sont dans la vérité. Cette pièce seule suffirait à rendre Nieuport intenable. Aussi est-il défendu de circuler dans les rues pendant le jour, pour ne pas donner l'éveil au monstre. Mais les marins n'en font qu'à leur tête. Le temps est beau dehors et, si enchanteur que soit le séjour des caves, on aimerait bien se dégourdir un

(1) C'était une erreur : le 420 était installé près de Thourout, un peu avant l'embranchement de Leffinghe.

peu les jambes, visiter la ville, faire « son petit tour de boulevard » (Maurice Faivre). On a compté sans les taubes, dont il rôde toujours quelque couple au-dessus de la ville, et la leçon ne tarde pas. Une escouade de la 3e section de la 9e compagnie avait « cru pouvoir chauffer le café au rez-de-chaussée ; un gros obus tombe dans la pièce, tue un quartier-maître et blesse le second maître Le Glas et cinq hommes de son escouade. » Peu après, un autre obus tombe sur la gendarmerie, traverse les étages, éclate dans la cave et y tue « deux officiers belges avec la presque totalité de la section qui est avec eux ; un troisième officier, debout devant le soupirail, est projeté sans mal sur la chaussée. » Puis c'est le tour de deux badauds de la 9e compagnie, qui sont atteints « dans la rue. » Enfin un nouvel obus de gros calibre, « tombant dans la même maison que ce matin, pénètre dans la cave » et y blesse, — heureusement sans gravité, — les trois derniers survivants de la 9e escouade. « La voilà supprimée de l'effectif (Poisson). »

Comme début, ce n'était pas trop engageant et, pour peu que le 420 de Westende continuât à faire des siennes, le séjour en cantonnement de réserve deviendrait plus dangereux que le séjour aux tranchées. Il s'en fallait pourtant que ces tranchées du sous-secteur Sud, bien qu'un peu moins rudimentaires que celles du sous-secteur Nord, fussent des modèles d'organisation. Du canal de Plaschendaele au Noord-Vaart, notre ligne, presque aussi irrégulière que celle de la route de Lombaertzyde au canal de Plaschendaele, décrivait une série de rentrants et de saillants qui compliquaient plus qu'ils ne servaient la défense. Mais c'était vers Saint-Georges surtout, dans une plaine à peu près complètement inondée et d'où émergeaient seulement les remblais des routes, les digues des canaux et les *clyttes* qui portaient çà et là les bâtiments ruinés d'une ferme, que l'ingéniosité des marins avait à résoudre un problème difficile. Ce qu'on y appelait les tranchées n'était qu'un « pointillage de trous, » un « chapelet de petits gourbis » creusés longitudinalement dans la berge aux endroits où elle était suffisamment résistante. Pour communiquer avec ces gourbis, on n'avait d'autre défilement que la piste en contrebas du remblai et qui était trop souvent interrompue elle-même par l'inondation. Un officier compare justement ces routes à de « longs tentacules » rigides dont les gourbis eussent été les « ventouses. » Les

ventouses terminales étaient seules au contact des Boches; celle à l'Est de la Maison du Passeur était à 80 mètres du poste ennemi correspondant. Derrière ces postes avancés ou plutôt ces sortes de fortins, solidement garnis de mitrailleuses, nos tranchées, faute de place, étaient obligées de s'égrener en profondeur. Il n'y avait que dans les « terres neuves » de Nieuwendamme, autour des Rood-Poort, de la Ferme de Venise, etc., qu'on pouvait descendre sur la plaine. L'inondation y avait respecté d'assez grands espaces, une vaste pampa où l'ennemi s'était retranché et où nous occupions nous-mêmes, en bordure du Polderlied, le tas de gravois qui avait été la ferme Grood-Noord.

La situation de l'ennemi n'était sensiblement pas beaucoup meilleure, il est vrai, sur les bouts de chaussée qu'il occupait dans notre direction, à gauche de l'Yser et du canal de Nieuwendamme. Cela égalisait les chances et les risques. Quelques obus de temps à autre, pour rompre la monotonie des factions; quelques volées de balles, quand un imprudent ou un ignorant s'avisait de s'écarter d'un boyau ou de n'y pas rentrer suffisamment les épaules. C'était tout. L'immense nappe liquide qui s'étendait jusqu'à l'horizon ressemblait à ces étangs salins de la presqu'île guérandaise que quadrillent des « bossis » tirés au cordeau, comme les routes et les digues des Flandres : sur ces eaux plombées, immobiles, sauf aux heures où le mouvement des marées les soulevait imperceptiblement, des cadavres flottaient, outrageusement ballonnés, parmi les joncs et les têtards qui jalonnaient encore çà et là le tracé des anciens canaux d'irrigation. Dans les murailles mêmes des tranchées on trouvait à chaque instant des corps en décomposition, fantassins belges du 7e de ligne tombés lors de la déroute du 22 octobre, fusiliers du *matrosenregiment*, chasseurs, dragons, marins... « Quand on creuse un peu, dit l'enseigne Poisson, il sort un bras, un pied. » C'est bien le « cloaque » si crûment décrit par un témoin, Mme Marguerite Baulu, « glaise triturée par le piétinement, détrempée par l'écume, l'urine, le sang, gadoue bossuée d'un amas informe de douilles, de boîtes de conserves, de vêtements ensanglantés » et d'où s'exhale une puanteur indicible « d'immondices et de débris humains (1). »

(1) Marguerite Baulu : *La Bataille de l'Yser.*

Rien ne bouge, ou rien ne paraît bouger pendant le jour dans ces espaces pestilentiels. Mais nos hommes ne se laissent pas prendre à ces faux semblants : l'ennemi à qui ils ont affaire, ils le savent aux aguets dans ses trous et toujours en quête de quelque nouvelle ruse diabolique. Dès le soir du 5 février, escomptant leur inexpérience, un radeau boche, à la tombée de la nuit, tentait « de venir s'insinuer dans une coupure de la berge » droite de l'Yser tenue par la 11e compagnie. Mais l'enseigne Hillairet veillait : « Une salve a vite fait de faire sauter à terre les occupants, et le radeau (planches et barriques) passe en dérive pour aller s'arrêter plus bas, dans un barrage, » chez les hommes de la compagnie Béra.

Pour tenter des coups pareils, il faut être des marins et nos Jean Gouin en concluent fort sagement qu'ils ont encore devant eux des « collègues » de la marine boche. A tout hasard et par crainte que la tentative ne se reproduise ou ne soit la préface de quelque attaque en force, on double les postes de veille. Mais la nuit se déroule dans le calme, troublée seulement de temps en autre par « le cri plaintif des vanneaux et des courlis qui nichent dans ces marécages, » le chuintement des fusées éclairantes qui montent de l'autre côte du fleuve, épanchant une lumière neigeuse sur la désolation du paysage, ou les coups de marteau qu'on entend du côté des fermes C et D, près du coude de l'Yser, que les Boches travaillent sans doute à organiser. Au matin nous signalerons ces réduits suspects à notre artillerie qui y enverra quelques volées de 75. Un coq, dans une métairie abandonnée, salue le jour; trois porcs, sur un tas de fumier, jouent du groin. Gros sujet de convoitise pour nos hommes! Il faut les empêcher de quitter les « gourbis » pour tenter un investissement du tas de fumier et de ses hôtes. La journée se passe sans incident, comme les précédentes. Peu ou pas de pertes jusqu'à la relève, qui est faite par deux compagnies du 1er bataillon. Et tout serait pour le mieux, dans le plus humide et le plus malodorant des sous-secteurs, si, parvenues à Oostdunkerque, où elles doivent prendre leur cantonnement de repos, les 9e et 10e compagnies, déjà éreintées par une longue marche nocturne dans des terrains détrempés, n'apprenaient que leur cantonnement est changé et qu'on l'a transféré en pleine dune dans les baraquements en planches nouvellement construits par les zouaves.

Mais la nuit est si noire et ces baraquements sont si bien cachés qu'on tourne tout autour pendant une heure avant de les découvrir. « Jean Gouin peste, Jean Gouin ronchonne, » et Jean Gouin n'a pas tout à fait tort. Demain, quand il verra les baraquements, — baptisés camp Gallimart du nom d'un capitaine de zouaves tué à Nieuport, — il ne fera plus la grimace.

Ces baraquements sont en effet fort bien compris. Un plancher incliné, avec de la paille, y sert de couchage. Chaque baraque peut loger une section de 45 à 50 hommes et, pour la mettre à l'abri des obus, il suffira de l' « enterrer » complètement dans le sable. Aussi le général Hély d'Oissel décide-t-il de multiplier ces sortes de cantonnements qui présentent tant d'avantages pratiques : après le camp Gallimard, il y aura le camp Ribaillet, entre le Bois Triangulaire et Oost-Dunkerque, le camp Jeanniot, à côté de Coxyde-Ville, un peu plus tard le camp de Mitry, le camp de Buyer, le camp de Juniac, etc. L'ennemi finira bien par repérer ces camps à l'aide de ses aéros, mais, sauf à Ribaillet, il ne leur causera aucun dommage sérieux. Les baraques d'ailleurs ont été très espacées pour éviter que l'ennemi puisse concentrer sur elles son artillerie. Tous les hommes font l'éloge des nouvelles installations : « C'est propre, c'est chic, écrit Luc Platt. Pas de boue. Et il y a des endroits réservés pour faire la cuisine ! » Une seule chose laisse à désirer : l'eau, qui est rare et peu potable, mais « on va faire des installations pour la filtrer. » Et puis ce n'est plus ici comme à Dixmude et les hommes reçoivent « un bon demi-litre de vin tous les jours. » Comme vivres, « de la viande fraîche, du sucre, des haricots, du thé, » sans compter les « vivres supplémentaires, beurre, sardines, fromage, » que les capitaines prévoyants, comme celui de la 11e compagnie (de la Fournière), s'arrangent pour procurer à leurs hommes. Le « singe » lui-même s'est amélioré : c'est du corned-beef australien, de Sidney : on dirait « du jambon, mais il est salé et donne soif. » La vie, dans ces camps, est ainsi parfaitement supportable. « Quand il fait beau, on peut se rouler sur le sable; quand il pleut, ma foi, on reste à l'abri. » Et d'ailleurs, de 5 à 7 (ou de 6 à 8) heures il est permis de « descendre à terre. » Entendez : de se rendre à Coxyde, le « Trouville » de cette partie du front, pas trop démoli, très suffisamment achalandé,

où l'on trouve « de tout » et même le reste. Il n'est que d'y mettre le prix et de savoir s'expliquer, car « les gens qui vous servent ne vous comprennent pas toujours » et cela donne lieu aux plus drôles de quiproquos : « On rit. Pourquoi ne rirait-on pas, puisqu'on n'a que cela à faire?... »

II. — LA PRISE DU FORTIN DU BOTERDYK

Visiblement, la guerre s'est « stabilisée. » On fait comme elle, et il est impossible désormais de suivre la vie de la brigade jour par jour. Cette vie, du reste, ressemble, à quelques variantes près, à celle que mènent tous nos soldats sur l'immense front qui court de Nieuport aux avancées d'Altkirch. C'est la vie de tranchée, qui ne manque pas au début « d'un certain pittoresque, » mais dont la monotonie finit par lasser assez vite. « Il pleut, il pleut à perpétuité, écrit le 4 mars Maurice Faivre. Il pleut surtout de l'ennui. » C'est qu'on semble « accroché pour longtemps » et qu'on se demande si le prochain hiver ne nous retrouvera pas « montant la garde à la même place. » On en sort à peine pourtant, de l'hiver. Faute de mieux on a vécu dans l'attente du printemps; on s'est dit que la guerre serait « charmante » au prix de ce qu'elle était jusque-là, « quand les violettes fleuriront au bord des tranchées. » Puis il n'est ciel si maussade qu'il ne daigne parfois se dérider. Et, enfin, on s'est aperçu que la monotonie même de cette vie n'allait pas sans certaines compensations. A l'arrière comme en première ligne, on connaît à peu près maintenant « les heures du Boche, » méthodique et régulier « comme un chronomètre, » et l'on met à profit les répits qu'il nous laisse. On connaît aussi ses objectifs qui varient peu. Il est rare par exemple qu'il bombarde Coxyde. Mais il s'en prend assez souvent à Oost-Dunkerque, où le « colonel » du 1er régiment, le chef du 8e bataillon, les 10e et 12e compagnies, les ambulances et les services sont encore installés. Dans l'après-midi du 18 février surtout, le marmitage, « sans doute par pièce de marine, » est « intensif. » Pour la deuxième ou la troisième fois, mais non sans esprit de retour, ce qui reste de la population prend la fuite. Le Boche tape indifféremment sur l'ambulance du 3e bataillon qu'une marmite atteint de plein fouet, n'y faisant qu'un blessé, et sur de « vastes serres qui servent d'écurie » aux

artilleurs, mais dont les chevaux ont été retirés à temps. Au total « casse assez faible. »

C'est bien autre chose à Nieuport. Là, pas un jour, pas une nuit ne se passent sans que la ville reçoive sa ration de projectiles lourds. Si jolie naguère, dorée et comme sacrée par le temps, Nieuport-la-Noble ne mentait pas à son nom ; mais sa noblesse n'était ni d'épée ni de robe. Elle lui venait de la mer qui avait fait sa fortune et qui lui avait ensuite préféré d'autres rivales. Quelques vieilles maisons à redans, le long d'un quai somnolent où flottaient des aromes de goudron et de bois de Norvège, évoquaient encore jusqu'au 15 octobre 1914, avec leurs ancres en fer forgé et les filets enroulés à leurs perches, l'époque de cette prospérité. Nieuport, avant Ostende et Dunkerque, avait été la métropole de la pêche maritime et le grand entrepôt de laines de la Flandre. Il lui plaisait de s'en souvenir. Réduite de ce haut rang à la condition de garde-watteringhe, de portière des écluses flamandes, elle se réfugiait dans son passé et mettait tous ses soins à en préserver les moindres vestiges. Henri Malo nous a rapporté les touchants efforts de M. de Roo, qui fut le dernier bourgmestre de Nieuport, et de M. Dobbelaër, secrétaire communal, pour constituer un musée de souvenirs locaux, identifier les fastueuses pierres tombales des magistrats et des seigneurs de la période espagnole, dégager les anciens remparts de Philippe le Bon et retrouver, sous le badigeon des façades, les chiffres de fer qui formaient comme un registre à ciel ouvert des naissances immobilières de la cité. L'édilité nieuportaise n'avait-elle point poussé le raffinement jusqu'à exiger qu'aucune maison ne fût reconstruite sans qu'on lui en eût soumis les plans et n'obligeait-elle point les entrepreneurs à n'employer que des briques de la plaine maritime taillées d'après les anciens procédés? Tant de piété pour ses origines, un culte si fervent et si minutieux du passé, n'eussent pas manqué d'attendrir un ennemi moins barbare. Mais il semblait qu'ils eussent accru la rage de celui-ci : l'église Notre-Dame, qui avait quelques parties du XIIe siècle, époque où elle fut consacrée par l'évêque de Térouanne, mourait pierre à pierre et son beau chœur ogival était la caverne des vents ; les Halles, décapitées de leur beffroi, le gracieux refuge de l'Abbaye des Dunes, qu'élurent pour résidence les archiducs Albert et Isabelle et dont les fenêtres à meneaux sertissaient des vitraux

aussi vifs que l'émeraude, ne se distinguaient plus des autres pâtés de décombres qui jonchaient les chaussées. Seule la grosse tour carrée des Templiers restait debout dans cet écroulement universel, simple construction de briques comme tous les monuments de Nieuport, mais si épaisse, si massive, si solidement liée, que, bien que l'artillerie allemande s'acharnât sur elle, on se flattait qu'elle résisterait à « tous les chambardements. »

C'était trop sous-estimer la puissance du 420 qui la prenait à partie et dont tous les témoins s'accordent pour reconnaître les « formidables » effets. Le Dr L. G. s'avise un jour de mesurer le cratère ouvert par un de ces 420 dans le pavé de la place de l'Église : il a 6 mètres de profondeur et 12 de diamètre; — 14, dira même l'enseigne Poisson; la « largeur du boulevard Saint-Martin, » renforcera Luc Platt qui conclut : « C'est superbe et terrifiant tout à la fois. »

Terrifiant surtout, car que faire contre le monstre? Dès son départ « le sol tremble à 4 kilomètres de distance. » Quand il approche, traversant « cette énorme caisse de résonnance qu'est la ville morte, » c'est « comme un bruit de chemin de fer lancé à toute vitesse, » un « grincement de rames de métro entrant en gare. » Nos hommes appellent d'ailleurs ce 420 le chemin de fer. Le 24 avril, comme la 11e compagnie quittait ses caves pour prendre la relève, le coup de départ du bolide fit soudain tanguer le sol. C'était dans la Schipstraat. Les hommes n'ont que le temps de se coller à terre. Le bolide enfile la rue, passe sur leurs têtes et va faire explosion 400 mètres plus loin, « au milieu d'une lueur fulgurante, » que suivent « mille sifflements bizarres » produits par les éclats qui retombent. « Je vous assure qu'il n'y a pas de braves à ce moment-là : le silence!... Une lourde colonne de fumée rousse et noire s'avance dans la rue, engloutissant tout; la fumée se dissipe lentement : personne n'est blessé, mais la chaussée est couverte de débris de toutes sortes. Deux maisons sont éventrées à 400 mètres de nous : c'est là qu'est tombé le monstre (1)... » Et la compagnie n'a pas tourné le coin de la rue qu'un nouveau mugissement la rejette contre terre, le cœur suspendu. Ainsi trois fois de suite. Dans une circonstance analogue, le commandant Delage et l'officier des équipages Devisse, revenant des Cinq-Ponts et

(1) Lettre du Q. M. Luc Platt.

surpris par un 420, furent « soufflés tous les deux comme des fétus de paille » et projetés dans la boue de l'autre côté de la rue. C'est une question d'ailleurs de savoir si, quand le 420 se démuselle, il ne vaut pas mieux être à l'air libre que dans une cave. La cave protège contre les éclats, mais on y risque l'ensevelissement. Danger pire que tous les autres et dont la seule pensée cause une sensation d'étouffement prématuré! L'immobilité qu'il faut observer ajoute à l'angoisse, car « quel mouvement se donner dans un espace de quelques pieds carrés? Les Boches tirent toutes les vingt minutes(1) et, après chaque coup, on regarde le réveil, on suit la marche tout à la fois trop lente et trop rapide des aiguilles. Sera-t-elle pour nous, la nouvelle marmite? La voici qui s'annonce. D'abord c'est comme le bruit du vent sous la porte; le bruit devient tempête; la tempête devient foudre. Braoum! Tout saute dans la cave; les lampes manquent de s'éteindre. Et les vingt nouvelles minutes d'angoisse recommencent. L'effet est vraiment démoralisant. Dès que le bombardement commence, chacun se tait. On entendrait voler une mouche, les plus braves se collent dans un coin d'où ils ne bougent plus. Un mois de cette vie et l'on deviendrait fou. »

Cette vie-là pourtant devait durer plus d'un mois et la pièce qui vomissait sur Nieuport ces monstrueux projectiles n'était pas encore à bout de souffle. Un moment, le 12 mars, on crut que les monitors britanniques qui bombardaient Westende l'avaient démontée. Mais le lendemain elle se remettait à rugir. Généralement elle tirait six coups le matin, l'après-midi étant réservé au 210. Mais quelquefois, comme le 26 mars, elle mettait les bouchées doubles et y allait « de sa douzaine » pour rattraper les jours où elle s'était tue...

On s'accoutume à tout, même aux 420 et aux 210. La première impression surmontée, le naturel de nos gens reprit le dessus et Nieuport, la ville morte, la Pompéï du Nord, vit passer à certaines heures dans ses rues d'étranges cortèges de pèlerins : fusiliers caracolant sur des chevaux de carton, d'autres berçant des poupées et d'autres promenant des lapins à roulette ou pressant l'abdomen d'un clown cymbalier. Un magasin de jouets démoli avait fourni ces accessoires. Ils diver-

(1) « A intervalles de 25 à 35 minutes, » dit l'enseigne Poisson.

tirent tout un temps la brigade. Comment laisser passer le mardi gras ou la Mi-Carême et leur seigneur *Malargé* (1) sans les fêter de quelques rasades? Et si, dans les garde-robe des anciens habitants de Nieuport, ces grands fous ont mis la main sur quelque haut de forme pelucheux ou sur quelque antique casaquin à ramage du temps des Orange-Nassau, comment leur défendre de s'en affubler? Luc Platt, dans une de ses lettres, nous montre, en une villa dont le salon « est resté intact, » une escouade de « Jean Gouin » se prélassant « dans des fauteuils rembourrés » et prenant « béatement le café pendant qu'un « collègue » joue sur le piano les airs à la mode d'avant la guerre. » La musique, c'est en effet « la grande distraction » et, pour certains, la suprême et un peu perverse volupté de ce Nieuport en proie à toutes les démences de l'artillerie boche, sans que les plus effroyables explosions interrompent la rêveuse sonate de Mozart dont se grise quelque jeune enseigne mélomane ou les tapageurs accords de cette « diane maritime » que plaque sur le piano d'un immeuble voisin le facétieux quartier-maître Luc Platt :

Tous les marins de la Basse-Bretagne
Sont dégourdis comme des manch's à balai...

On danse même quelquefois. Maurice Faivre, le 26 avril, nous donne le programme d'une de ces soirées nieuportaises : « Polkas et valses, avec intermèdes de chansons et de gigues américaines... Puis, continue-t-il, la nuit a entraîné les invités chez eux et je suis resté seul à « adapter » du Grieg. Il y a des fleurs dans le salon et le piano a le son un peu grêle du piano de Verlaine. La fenêtre fermée laissait venir à moi le parfum des arbres mouillés, car il n'y a plus une vitre... Le bombardement est intense au Nord. »

Finale inattendue! Ces bombardements de Nieuport par 420 et 220, ceux des tranchées de première et deuxième lignes par torpilles, shrapnells, grenades et autres projectiles de modèle perfectionné, où il faut faire une place à part au « saucisson » coupé de 90 centimètres, d'un effet foudroyant; les répliques de notre propre artillerie et de l'artillerie anglaise de haute mer et sur chalands, renforcées en avril par une batterie neuve

(1) Personnification bretonne du carnaval.

de quatre pièces françaises de 100 et trois nouveaux *long Tom* de 240 et de 120; les passages de zeppelins en route pour l'Angleterre, avec retour par Dunkerque, Calais et quelquefois Boulogne; les incursions d'aéros à la recherche de nos pièces et de nos cantonnements et qui les arrosent de bombes, comme celle qui, le 13 février, blessa le commissaire en chef Duvigeant, ou de proclamations, de tracts, de nouvelles démoralisantes, comme celle de la capture de Garros le 20 avril; des prises d'armes ou des revues « à grand orchestre, » comme celle du général Joffre le 3 février et celle du président de la République, le 11 avril, qui, accompagné du général d'Urbal, commandant l'armée de Belgique, parcourut à pied les nouveaux cantonnements; des modifications dans l'équipement des fusiliers, dont les capotes seront d'un « gris bleu qui n'est pas le bleu horizon » (concession à l'amour-propre des marins) et dont les bérets seront remplacés aux tranchées par des « calottes protège-tête métalliques » (28 mars), premier nom officiel des casques Adrian; l'arrivée de contingents nouveaux, comme celui qui débarqua le 6 mars de Lorient et qui permit de donner une cinquième section à une compagnie sur deux (celles qui occupaient le segment de Nieuwendamme, le plus étendu de tout le secteur), et surtout le détachement de 450 hommes qui permit si opportunément, le 5 mai, à la veille d'une terrible offensive ennemie, de reconstituer sous les ordres provisoires du lieutenant de vaisseau, bientôt capitaine de frégate Lefebvre, le 1er bataillon du 1er régiment supprimé le 23 décembre précédent; la relève des troupes belges du canal de Plaschendaele et de la Briqueterie, qui n'ont pu reprendre la tranchée perdue le 24 février et qui demandent qu'on les retire du front des fusiliers, occasion toute trouvée d' « unifier » ce front; enfin la dislocation, à la date du 7 avril, de la VIIIe armée (d'Urbal) et la reconstitution du détachement d'armée de Belgique, dans lequel est compris le groupement de Nieuport, sous les ordres du général Putz, appelé d'Alsace à cet effet, — tels seront, en dehors des actions militaires proprement dites et avec les obsèques des braves tombés au champ d'honneur, les grands événements qui rempliront pour la brigade cette période quelque peu insipide qui va du 2 février au 9 mai 1915.

Si calme malgré tout que soit le front, si peu marquées que

soient notre action et celle des Boches, chaque jour des hommes tombent. Soit au cantonnement de réserve à Nieuport, soit au cours des relèves, soit dans les tranchées, les obus, les bombes, les balles font des victimes. « Il y a quinze jours, à la revue du commandant, note à la date du 7 mars le fusilier Maurice Oury, ma section comptait 62 hommes. Aujourd'hui, nous ne sommes plus que 38. » L'ennemi, par moment, semble pris d'une rage subite et se met, sans cause apparente, à déchaîner toute son artillerie diabolique. Ainsi le 16 février : « La pluie, les balles, les marmites, tout tombe à la fois » (Oury); le 16 avril : 94 obus boches contre 12 des nôtres tombent dans le seul temps que Luc Platt met à écrire une lettre; le 20 avril, où, tant sur Nieuport que sur nos tranchées, l'ennemi fait pleuvoir 2 400 obus; le 25, où il établit à Nieuport, aux Cinq-Ponts, un terrible barrage de feu qui nous fait croire à une attaque imminente. Et rien ne bouge. Passe encore quand c'est nous ou nos alliés qui l'avons provoqué : la bête sort ses griffes et il n'y a rien à dire qu'à « encaisser. » Le 26 février, par exemple, à la Briqueterie, qu'ils occupaient encore, les Belges cherchaient à reprendre une tranchée perdue; nous les soutenions de notre feu. L'ennemi se fâche, riposte, et de quel ton! « Nous avions tous mal à la tête, écrit Maurice Oury, c'était un véritable branle-bas. » De même le 18 avril, où l'on se perd en conjectures sur la raison de la « sarabande de projectiles » à laquelle se livre l'ennemi. Un transfuge nous la donna la nuit suivante : c'était un tir de représaille et l'ennemi voulait venger les 60 hommes, dont un commandant, que notre tir de la veille, de une heure à deux, lui avait mis hors de combat.

Nous-mêmes, on l'a vu, nous n'étions pas sans souffrir cruellement du tir ennemi, et ce n'était pas seulement les hommes et les gradés qui étaient éprouvés. Jusqu'au 14 mars pourtant, les pertes en officiers avaient été faibles : un seul blessé grièvement le 26 janvier, l'enseigne mitrailleur Bellay. Mais, brusquement, une « série rouge » s'ouvrait : l'enseigne de Villeneuve, le lieutenant de vaisseau Langlois, l'enseigne Albert, l'enseigne Buret, l'enseigne Bernard, le lieutenant Huon de Kermadec, blessés à la file les 14, 26, 30 mars, le 5 avril, les 5 et 6 mai. Entre temps, le 17 avril, comme il prenait sa garde à l'avancée de Saint-Georges, l'enseigne mitrailleur Tarrade recevait « un fusant de 77 qui lui arrachait le bras droit et

frappait mortellement un quartier-maître à ses côtés. On presse Tarrade de se laisser emporter au poste de secours sur l'unique brancard disponible.

— Mettez mon quartier-maître dessus, répond-il. Il est plus grièvement touché que moi.

Et lui-même gagne à pied le poste de secours, distant de trois kilomètres, où l'on n'a que le temps de l'opérer, parce qu'il a voulu s'arrêter en route auprès du capitaine le plus proche « pour rendre compte (1) ; » — premier devoir et souci constant de ces grands disciplinés.

Le 1er avril, à l'Yser Sud, était tombé un autre officier mitrailleur, le lieutenant de vaisseau Perroquin, tué d'une balle à la tête tandis qu'il réglait un tir d'artillerie ; le 3, tombait le lieutenant de vaisseau Dupouey, « un saint dans le genre de Cornulier » (docteur Taburet) et dont la perte fut particulièrement ressentie de la brigade, tué lui aussi d'une balle à la tête, au poste 9, dans la nuit, tandis qu'il parcourait ses tranchées pour s'assurer de leur bon fonctionnement ; le 4 mai enfin, toujours d'une balle à la tête, dans ce même Yser Sud où était déjà tombé Perroquin et que les Allemands, sans rime ni raison, s'étaient mis à cribler brusquement de shrapnells, l'enseigne mitrailleur Illiou tombait à son tour, mortellement frappé, tandis qu'il sortait de son gourbi en roulant une cigarette, « pour voir ce qui leur prenait. »

« Ces pertes stériles sont déplorables, » observait avec raison le commandant Mauros. Et la fatigue, la maladie s'ajoutant aux balles et aux obus, la brigade voyait peu à peu disparaître les derniers survivants de Melle et de Dixmude. Le commandant Pugliesi-Conti, qui avait pris la direction des services, les quittait le 5 mars, remplacé par le commandant Mauros, promu lui-même capitaine de vaisseau et remplacé à la tête de son bataillon par le capitaine de frégate d'Ablège de Maupeou ; le commandant de Kerros s'en allait le 5 mai, remplacé par le capitaine de frégate Lefebvre ; le commandant Fauque de Jonquières s'en allait vers le même temps, remplacé par le capitaine de frégate Biffaut ; les lieutenants de vaisseau Lemarchand, Daniel, Pitous, Bonnelli, Ravel, Dordet, l'enseigne de vaisseau Poisson, d'autres, devaient être évacués. A la date du

(1) Claude Prieur : *De Dixmude à Nieuport*. (Nous rappelons que Claude Prieur est le pseudonyme de l'enseigne Poisson.)

5 avril, il ne restait au 1er régiment que 8 officiers de la première formation. « Je crois bien que le 2e en a moins encore, » notait mélancoliquement l'ancien commandant du 3e bataillon.

Mais les nouveaux valaient les anciens. Une émulation d'héroïsme les emportait à « faire aussi bien » que leurs aînés et, s'il se pouvait même, à faire mieux. Ils y parvenaient quelquefois. Pendant trois longs mois, jusqu'au 9 mai, l'histoire de la brigade ne contiendra aucune grande action militaire. On se bornera à l'organisation du front; on perfectionnera les tranchées; on créera une troisième ligne; on multipliera les avant-postes; on travaillera surtout, du 15 mars à la fin d'avril, à la construction de petits fortins et d'abris de mitrailleuses qu'il faudra relier ensuite et qu'on n'occupera d'ailleurs que la nuit. Travail délicat, contrarié perpétuellement, dans le secteur de Saint-Georges, par les batteries de 77, qui nous prennent « de face et de profil, » de Mannekenswere et de Nieuwendamme. Que la relève tarde un peu, comme il faut traverser une zone découverte, tout est à craindre. L'ennemi, du reste, ne se montre pas moins actif que nous. Il travaille d'arrache-pied sur tout son front; il le fouit, le blinde, le bétonne; il rapproche ses avant-postes, et ce sera entre lui et nous, pendant trois mois, une guerre de « chicane » aussi coûteuse d'un côté que de l'autre, pleine de beaux actes, de traits dignes de Plutarque, mais qui obtiendra rarement les honneurs du communiqué. Tantôt, comme aux Roode-Poort, après nous avoir laissés prendre possession des fermes, qu'il a évacuées et dont il a préalablement asséché le polder par une coupure pratiquée dans la digue de l'Yser entre les bornes 15 et 16, l'ennemi les couvrira d'un tel déluge de feu que nous serons finalement contraints de les abandonner; tantôt au contraire, comme à la Ferme aux Canards, c'est nous qui le délogerons, — sans trop de peine, — d'un ouvrage de notre ligne où il s'est subrepticement introduit et qui l'obligerons à se replier sur ses anciennes positions.

La conquête d'un de ces ouvrages, très fortement organisé celui-là et qui nous gênait extrêmement, mérite cependant une mention particulière. On la dut à l'enseigne Jacques Bonnet, de la 12e compagnie (3e bataillon du 2e régiment), qui, depuis plusieurs semaines, en ruminait le plan et n'attendait qu'un moment favorable pour passer à l'exécution. Il s'agissait de

s'emparer par surprise d'une redoute allemande qui faisait saillant dans nos lignes à l'endroit où elles quittaient le Boterdyck pour obliquer vers la route de Nieuport à Lombaertzyde. Bonnet avait entretenu l'amiral de son projet dès le 18 février et lui en avait exposé l'économie. Mais tantôt l'atmosphère, tantôt la nervosité de l'ennemi en avaient fait différer l'exécution qui fut enfin fixée au soir du 11 mars. Proposé deux fois pour la Légion d'honneur, cité une première fois à l'ordre de l'armée le 25 février et, une seconde fois, le 9 mars, pour avoir « placé deux canons de 37 millimètres dans une maison démolie à 10 mètres de la tranchée allemande, l'un au rez-de-chaussée, l'autre à l'étage en plein jour, » avoir « tiré 99 coups dans la tranchée » et avoir « ensuite ramené les deux canons dans nos lignes, » Bonnet réalisait dans toute sa perfection le type du *splendid officer*, tel que l'entendent nos alliés anglais, d'une audace incroyable en même temps que d'une circonspection, d'une habileté et d'une souplesse de mouvement à rendre jaloux les Indiens de Gustave Aymard. Diverses reconnaissances à vue qu'il avait menées sur le fortin du Boterdyck lui en avaient révélé la solide organisation : 5 sentinelles étaient postées à ses abords et 20 hommes y tenaient garnison avec des mitrailleuses. Bonnet poussa une dernière reconnaissance sur le fortin la veille du soir fixé pour l'attaque. Les quinze volontaires qui l'avaient accompagné dans cette reconnaissance étaient les mêmes qui devaient l'accompagner dans son coup de main, pour lequel, expliquait-il plus tard dans une lettre à son père, ils s'étaient offerts « sans qu'on eût besoin de les désigner. » L'amiral, qui s'intéressait tout spécialement à la tentative du jeune officier, avait fait donner par le « colonel » Delage, commandant de la défense, les ordres les plus précis : l'enseigne Bonnet était autorisé à demeurer aux tranchées, après la relève de sa compagnie, « avec le personnel choisi par lui ; » il aurait « la direction de l'opération, » qui serait appuyée par deux sections de la compagnie Gamas (7e du 2e bataillon). « Une de ces sections, ajoutaient les instructions du commandant Delage, sera chargée de l'exécution de l'action elle-même, suivant les instructions que M. Bonnet donnera à son chef; la 2e section sera destinée à servir de renfort. L'action ne devra être exécutée qu'autant que M. Bonnet jugera les circonstances favorables, non seulement à la réussite de

l'occupation, mais à son maintien définitif. Il faudra être prêt à organiser la position sans délai. A cet effet, le personnel prévu pour cette occupation sera complété par 12 pionniers sous la direction du premier maître Jussiaume... » L'artillerie cependant, pour « détourner l'attention de l'ennemi, » devait « taper un point de la tranchée allemande voisin de celui contre lequel aurait lieu le coup de main de Bonnet (1). » Tout étant ainsi disposé et la nuit paraissant suffisamment opaque, l'enseigne donna le signal à ses hommes. Eux et lui ont de longue date l'habitude du rampement. Mais il faut compter avec les fusées éclairantes et ce je ne sais quel instinct mystérieux qui, à certaines heures de danger, fait sur l'esprit l'office d'avertisseur et le met en garde contre toutes les possibilités de l'ombre. Par bonheur, la distance à couvrir était faible : une centaine de mètres. Et l'ennemi, qui nous attendait sur un autre point de sa ligne, fut démonté par l'impétuosité de notre attaque ; ses sentinelles n'eurent pas le temps de donner l'alarme. Il avait là pourtant une troupe d'élite, des « Allemands de la garde prussienne, » dira lui-même Bonnet à son père et qui se défendirent « courageusement. » Les assaillants s'étaient partagés en deux groupes. Le second maître fusilier Thomas (Carentan-Félix) avait sauté le premier dans le fortin avec l'un des groupes ; le quartier-maître Luneau, le même qui, le 14 février précédent, avec l'enseigne Bonnet, avait « installé une pièce à 10 mètres des tranchées allemandes, sous le feu de l'ennemi, coopéré à la destruction de ces tranchées et ramené sa pièce, » y sautait par un autre côté. Quinze contre vingt : la lutte est dure, et l'ennemi s'est ressaisi. Mais Bonnet, par sa seule présence, rétablit l'équilibre. Et, comme l'enseigne de Béarn accourt avec la section de renfort, il a « la chance » d'abattre d'un coup de crosse de son revolver un Boche qui dardait sa baïonnette dans la figure de l'enseigne. A 2 heures du matin, après un « combat court, mais violent » qui nous avait coûté deux tués et un blessé, le fortin était à nous, toute sa garnison exterminée, moins deux hommes qui se rendirent et qu'on ramena prisonniers vers l'arrière.

A la suite de ce beau fait d'armes qui, par exception, obtint les honneurs du communiqué et valut les félicitations écrites de

(1) Carnet du commandant Louis.

l'amiral à l'enseigne Bonnet, celui-ci fut décoré de la Légion d'honneur, le second-maître Thomas et le quartier-maître Luneau de la médaille militaire. La prise du fortin de Boterdyck était en effet d'importance. Elle enlevait aux ennemis le meilleur point d'appui de leur ligne vers Lombaertzyde et sa possession nous rendra les plus précieux services lors de l'attaque du 9 mai. Aussi l'ennemi ne négligea-t-il rien pour le reprendre et, à peine le fortin équipé par les pionniers du maître Jussiaume, nous eûmes à le défendre contre trois assauts forcenés. Dans la nuit du 14 au 15, l'ennemi réussit même, par une attaque à la grenade, « dont une tomba sur la tête du marin Guichaoua et le tua net, » à pénétrer dans ses éléments avancés ; mais le lieutenant de vaisseau Lartigue, qui avait « replié ses hommes à 10 mètres en arrière, » fit ouvrir sur les assaillants un feu de salve qui en tua quatre et tint les autres en respect jusqu'au moment où le second-maître Rosmorduc, qui s'était « offert pour conduire la contre-attaque, » où il déploya « une vigueur et un brio dignes des plus grands éloges (1), » reprit à la baïonnette l'élément perdu. Ne pouvant emporter de vive force la position, l'ennemi tenta de la réduire par le canon. Continuellement le fortin, que l'amiral était venu visiter en plein jour, pour se rendre compte des travaux qu'on y pouvait exécuter et dont la difficulté était extrême (on dut se contenter finalement de le relier par un boyau avec la ligne principale de résistance), était pris sous un feu violent d'artillerie, qui ne laissait pas de nous causer des pertes assez lourdes. Les Allemands, écrira le fusilier Oury, le 29 mars, « ont tellement à cœur que nous leur ayons pris le fortin que, depuis, ils nous envoient des projectiles de toutes sortes : obus de 57, 77, 105 et 120, bombes, torpilles, etc. Ah ! les s...! Dans ma compagnie, l'effectif est réduit à 125 hommes. »

III. — PRÉPARATIFS D'OFFENSIVE

« Ainsi, écrivait le capitaine M..., les semaines, les mois passaient sans événements bien sensationnels. Le Boche malheureusement nous tuait du monde avec une régularité maudite : il se vengeait de certaines affaires qui avaient coûté à son

(1) Motif de sa citation.

amour-propre (affaire du Boterdyck et autres). Et pourtant nous commencions à nous sentir forts et tout le monde avait pris confiance : le Boche n'avait qu'à se présenter pour s'apercevoir que la brigade était « un peu là. » Nous savions que, dans l'offensive du printemps, les lauriers seraient pour d'autres et notre seul espoir était que l'ennemi viendrait à nous qui n'irions pas à lui. Lors de la première attaque des gaz, le 22 avril, nous faillîmes bien être de la fête. On fit ses paquets et puis... ce furent les zouaves, nos voisins, qui partirent et qui eurent la gloire de reprendre Zuydschoote et Lizerne. Cependant notre attente ne fut pas trompée et le 9 mai se leva qui nous paya amplement de toutes nos déceptions. »

C'est ainsi en effet que les choses se passèrent pour une partie de la brigade (celle qui occupait le sous-secteur Nord). Il n'était point sans doute dans les intentions du Grand Quartier général d'employer les fusiliers marins à l'offensive qu'il projetait pour le printemps de 1915 et qui, montée et conduite avec une rigueur de méthode inconnue jusque-là par un chef dont le nom n'était pas encore sorti de l'ombre, nous valut les importants résultats tactiques qu'on connaît. Mais, tout en portant son principal effort sur la charnière d'Arras, le Grand Quartier général, tant pour tromper l'ennemi sur nos intentions que pour l'empêcher de faire des prélèvements sur les autres parties de la ligne, avait alerté les secteurs voisins qui devaient manifester au cours de l'offensive « une certaine activité. »

C'était en vue de cette action locale, pressentie des hommes, que l'amiral faisait pousser, dans la boucle de Saint-Georges, la mise en état du secteur : il cherchait à s'y ménager une plate-forme vers le pont de l'Union, ce qui lui eût permis d'achever le nettoyage de la boucle, déjà fort avancé. L'offensive des gaz, déclenchée de Steenstraete à la Lys, où le XXVIe corps allemand se servit pour la première fois, d'une façon officielle, de nappes de chlore asphyxiant qui paralysaient toute résistance, faillit compromettre ce programme. L'ennemi, par bonheur, « manqua de cran. » Comme il l'avait déjà fait à Saint-Gond et comme il devait le faire à Verdun, à Marcoing, à Montdidier, à Bailleul, sur la Piave, il s'immobilisa brusquement en plein succès, ou prit le pas au lieu d'allonger. Ses troupes, ainsi qu'on l'a supposé, bien que pourvues de masques,

furent-elles incommodées à leur tour par les gaz? L'invention n'était-elle pas assez perfectionnée encore pour que le transport et l'installation des récipients pussent s'effectuer à temps sur de nouvelles lignes? Le haut commandement français (1) fit front, quoi qu'il en soit, avec une remarquable rapidité. Ce fut la première et non la moins brillante de ces opérations de « colmatage » où nous devions passer maîtres au cours de cette guerre. Dès le troisième jour de l'offensive, l'ennemi était arrêté et une lutte pied à pied s'engageait entre lui et nous pour la reprise du terrain qu'il nous avait enlevé. Comme on savait depuis assez longtemps que les Allemands songeaient à employer les gaz, l'antidote avait été cherché et presque tout de suite nos troupes furent pourvues de tampons d'ouate hydrophile qu'elles devaient mouiller au premier signal et s'appliquer sur la bouche avec les bandes de leur pansement individuel. Les fusiliers, dès le 24, reçurent de ces tampons, qu'on remplaça peu après par des masques. La nouvelle de l'attaque allemande par gaz asphyxiant ne les avait pas autrement « impressionnés, » bien que le tapage fût « infernal » dans l'Ouest. « Ici, c'est calme, écrivait Luc Platt le 24 avril. Mais sur notre gauche, vers Ypres, le ciel est rouge d'incendies, et des lueurs fulgurantes jaillissent : ce sont les coups de canon et les obus qui éclatent. Que doivent-ils prendre, ceux qui sont là-bas? Les bruits les plus extraordinaires circulent au sujet de prétendues pertes et de prétendus gains [de nos troupes]. C'est pour occuper l'esprit. » La bataille en effet ne s'étendit pas jusqu'à nous, mais nous en eûmes pourtant le ricochet et, dans l'après-midi même du 24, l'aviation nous prévint que des gros de troupes se dirigeaient vers le pont de l'Union. L'amiral envoya aussitôt le 1er bataillon à Nieuport pour y renforcer, à la Briqueterie et au Boterdyck, le 6e territorial. Il était environ 6 heures du soir. L'attaque semblait proche, car l'ennemi exécutait un violent tir de barrage par 420, 350 et 77 sur Nieuport, les Cinq-Ponts et surtout les ponts Albert et Élisabeth. Mais, à 8 heures, tout cessait et le 1er bataillon revenait à minuit au cantonnement.

On était à peine remis de cette alerte qu'on apprenait que Dunkerque, qui était à plus de 35 kilomètres du front, venait

(1) Général Putz, général d'Urbal, général Foch.

d'être bombardé par du gros calibre. Une pièce lançant des obus à cette distance et tirant, croyait-on, de Slype ou de Westende, cela parut extraordinaire pour l'époque. Nous devions en voir de plus extraordinaires deux ans plus tard, quand la « grosse Bertha » de Crépy-en-Laonnois prit Paris sous son feu. Le pis est que la Sardinerie, où s'était postée la pièce anglaise de 9 pouces, s'embrasait le même jour. On sauvait à grand'peine la pièce et les munitions sous une pluie d'obus incendiaires. En même temps que les deux bataillons (3e, commandant Bruneaux, et 4e, commandant Bonnery) du 4e zouaves, qui avaient été poussés sur Zuydschoote, trois groupes d'artillerie du 32e étaient « partis en vitesse, » appauvrissant d'autant le secteur. Il fallait parer d'urgence à ces vides avec les troupes que nous avions sous la main et auxquelles on dut imposer un supplément de corvée. Le service de la brigade fut donc changé : en attendant la reconstitution du 1er bataillon, qui était en voie d'achèvement, on demanda aux hommes de faire « trois jours de tranchée au lieu de deux, une seule compagnie se tenant dans les caves de Nieuport, tandis que les autres étaient en première ligne » (Poisson).

Le 5 mai enfin, le 1er bataillon du 1er régiment fut rétabli. La brigade, pour la première fois depuis décembre, se trouvait au complet. Et, ce jour-là justement, l'amiral reçut l'ordre de s'entendre avec la 4e D. A. belge, qui préparait une attaque sur les fermes Violette et Terstyle, et d'assurer « sa liaison avec elle en progressant de Saint-Georges vers l'Yser. » Après en avoir conféré avec le général Michel, commandant la division belge, et réglé les conditions du mouvement avec les « colonels » Delage et Paillet, chargés alternativement du commandement des deux secteurs de Nieuport, l'amiral décida donc de « commencer immédiatement sa progression vers l'Est, » progression qui, dans l'état du terrain, ne pouvait s'exécuter que par les digues Nord et Sud de l'Yser inférieur, la route de Bruges et la route légèrement en remblai de Saint-Georges à la ferme de l'Union.

« Le terrain au Nord et au Sud de l'Yser inférieur est inondé et inaccessible jusqu'à la route du pont de l'Union (route de Bruges), dit l'exposé officiel. Entre cette route et la route de la ferme de l'Union, les prairies sont sillonnées de canaux larges et profonds, orientés perpendiculairement aux

routes. De plus, elles sont en partie inondées ou boueuses, en tout cas peu praticables. Au Sud de la route de la ferme de l'Union, le terrain est de même nature, quoiqu'un peu plus asséché, sauf vers la ferme Terstyle, autour de laquelle l'inondation reparaît. Toute la région est nue et plate. »

A ces difficultés d'ordre géologique s'ajoute la formidable organisation défensive du front allemand dans le coude de l'Yser supérieur et sur l'Yser inférieur même jusqu'à quelques mètres de la maison H, la dernière ruine avancée de notre ligne. Comme nous, l'ennemi a « utilisé tous les ressauts du sol, » — digues et remblais de routes; sa ligne principale de résistance étant formée par les deux lignes de l'Yser, il l'a flanquée de trois saillants (A, B, C), qui complètent « admirablement » son système de défense : l'un en aval du coude, l'autre à la tête du pont de l'Union, le troisième à la tête du pont de Terstyle à Mannekenswere. Blockhaus, douves, casemates, murs crénelés, carapaces bétonnées pour mortiers et mitrailleuses, postes d'observation, galeries de bombardement, tranchées avec pavesade et avant-garde de chevaux de frise, champs de barbelés descendant jusque dans l'Yser, rien ne manque à cette organisation défensive et rigidement articulée entre ses ailes flottantes de marécages. Outre les deux ponts de l'Union et de Terstyle, l'ennemi dispose pour la rapidité de ses mouvements de trois passerelles, d'un pont de bateaux et d'un barrage construit obliquement au vieil Yser; devant la maison H., sur la rive gauche et la rive droite de l'Yser, il a coupé les digues par un fossé profond, avec postes d'écoute; il possède un autre de ces postes d'écoute sur la route de Bruges à Saint-Georges, en avant de la ferme W, dont les ruines ont été supérieurement organisées (chevaux de frise, fortin, abri pour mitrailleuses, etc.) et reliées par une défense continue, le long du chemin en remblai, à l'importante ferme de l'Union, crénelée elle aussi et gardée par trois ou quatre lignes d'eau.

Telle est, sommairement décrite, la position qu'il nous faut enlever et qui ne peut être abordée que par l'étroit ruban des digues et des routes qui surplombent l'inondation. Au cours des mois qui précèdent, nous avons subrepticement poussé nos tranchées sur les berges Nord et Sud de l'Yser inférieur, jusqu'à quelques mètres des coupures qu'y a pratiquées l'ennemi; à l'Est du village de Saint-Georges, nos tranchées descendent

jusqu'au Noord-Vaart, à 300 mètres environ de la ligne W-Union et parallèlement à elle; plus bas, dans une zone à demi noyée, les tranchées avancées de la 4e D. A. belge entourent la ferme Reickenhoek, à 400 mètres environ des fermes Violette et Terstyle, auxquelles l'ennemi a donné la même organisation puissante qu'à la ferme W et à la ferme de l'Union. Il y avait, à vrai dire, un assez large « hiatus » entre les deux troupes. Leurs cheminements devaient néanmoins se régler l'un sur l'autre et dans le plus grand silence, afin de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi. Mais il se trouva que celui-ci, juste au même temps, combinait une attaque sur notre front Nord-Est, de la Geleide aux Roode-Poort, c'est-à-dire presque au point où venait expirer la ligne du secteur dans lequel nous comptions attaquer. Toute son attention sans doute était tendue de ce côté et, comme il travaillait d'arrache-pied lui aussi à y avancer ses lignes, il ne remarquait pas que nous en faisions autant de l'autre côté de l'Yser. Situation étrange que celle de ces deux adversaires préparant dans des secteurs contigus une offensive que, sans s'être donné le mot, ils devaient déclencher à la même date, mais avec des fortunes bien différentes!

L'investissement des positions allemandes ne pouvait mieux se faire que par la méthode de progression graduelle qui nous avait donné de si bons résultats à Saint-Georges. Elle comportait le creusement nocturne de boyaux sur chacune des quatre routes menant à la ferme W et à l'Union, « avec, de distance en distance, des tranchées perpendiculaires à la route ou en dehors, toutes les fois que l'assèchement le permettait, chacune de ces tranchées occupée en permanence et pourvue de défenses accessoires (chevaux de frise et barbelé). » Dans la nuit du 5 au 6 mai, des boyaux furent ainsi creusés sur une longueur de 15 mètres environ à partir de nos tranchées avancées : l'un sur la route de Bruges, l'autre sur la route de la ferme de l'Union et contre la route. Dans la nuit du 6 au 7, le gain fut encore plus grand : 25 mètres sur la route de Bruges, 27 sur la route de la ferme de l'Union. La relève des troupes, le soir du 7 au 8, compliquée par le travail de réorganisation des compagnies, qui n'étaient plus qu'à trois sections, gêna un peu le travail, et le gain, cette nuit-là, fut seulement de 4 mètres sur les deux routes. L'ennemi continuait à ne se douter de

rien. C'est à peine si, par habitude, il envoyait de temps à autre quelques volées de shrapnells sur Saint-Georges. Le 8, l'amiral fut prévenu que la 4e D. A. belge qui, elle non plus, les nuits précédentes, ne s'était pas croisé les bras, avait fini de creuser ses tranchées de départ sur Terstyle et Violette et qu'elle était prête à décoller.

« En conséquence, dit l'exposé officiel, l'attaque sur la ferme Terstyle et accessoirement sur la ferme Violette par les Belges, sur W et ferme Union par les marins, est fixée pour la nuit du 9 au 10 mai. L'amiral donne aussitôt l'ordre : 1° de cesser l'avance par le procédé des boyaux; 2° de creuser pendant la nuit des tranchées de départ à mi-distance entre les points atteints par les boyaux et l'objectif; 3° de réunir téléphoniquement ces tranchées aux avancées de Saint-Georges; 4° de continuer la reconnaissance tenace en avant; 5° de définir la mission d'artillerie [une batterie supplémentaire, la 8e du 32e, appartenant au secteur Nord, avait été mise à notre disposition]; 6° de régler le concours demandé à l'artillerie lourde. »

Toutes ces consignes s'exécutèrent de la meilleure façon du monde et comme si nous avions eu affaire à l'ennemi le plus accommodant. Sur la route de Bruges, l'inondation venant battre le pied du remblai, il fallut établir les parallèles de départ en travers de la route elle-même : on creusa deux tranchées (DD') à dix mètres d'intervalle; on les réunit par un boyau et on y laissa une demi-section de la 5e compagnie (lieutenant de vaisseau de Roucy). Sur la route de la ferme de l'Union, qui rejoint à Saint-Georges la route de Bruges, l'espace était plus mesuré et le pavage ajoutait à la difficulté. Mais la plaine, entre le remblai et le Noord-Vaart, n'avait pas complètement disparu sous l'eau : elle présentait des parties solides, notamment à la hauteur des deux tranchées de la route de Bruges où quelques colzas commençaient à verdir. On y ouvrit une tranchée, dite la tranchée Colza, à 50 mètres environ de l'extrémité de nos sapes, et on y laissa une section de la 9e compagnie (lieutenant de vaisseau Béra).

L'attaque avait été décidée pour 9 heures 30 du soir. A cette heure, en mai, la nuit est toute tombée et sa complicité nous était nécessaire pour l'effet de surprise que nous escomptions. Aussi bien une attaque de jour eût-elle été impossible, tant sur la route de Bruges, bloquée des deux côtés par le marécage et

coupée de larges canaux perpendiculaires, que dans la cuvette asséchée qui s'ouvrait à l'Est de la tranchée Colza et qui était coupée elle aussi par trois canaux perpendiculaires à la route de la ferme. Mais, entre temps, s'était produite sur notre flanc gauche une diversion qui aurait tout arrêté, si elle n'avait, par bonheur, comme on le verra plus loin, entièrement tourné à la confusion de l'adversaire.

Dans cette même journée du 9 mai, où nous devions donner l'assaut à leurs positions, les Allemands, dès quatre heures quarante-cinq du matin, déclenchaient sur le secteur de la Geleide, tenu par les zouaves, et sur les segments qui lui faisaient suite jusqu'à la route de Nieuwendamme et qui étaient occupés par les marins, un bombardement d'une violence peu commune et auquel semblaient prendre part des pièces de tous calibres. A onze heures, le feu, dirigé à la fois sur nos tranchées de première ligne et sur Nieuport, les Cinq-Ponts et le Bois Triangulaire, atteignait son « maximum d'intensité. » Saint-Georges, quoiqu'en dehors de l'objectif allemand, recevait sa bonne part de l'averse qui battait tout le terrain, depuis les tranchées à l'Est du village jusqu'au poste de commandement de la Vache-Crevée. Elle nous y démolissait deux mitrailleuses, mais aucun projectile ne tombait sur les tranchées DD' et Colza, creusées pendant la nuit précédente, preuve que l'ennemi ne les avait pas repérées. Vers midi et demi d'ailleurs, le feu diminuait peu à peu sur Saint-Georges, mais gardait toute sa violence sur le reste du front et sur Nieuport; à deux heures de l'après-midi, l'ennemi enjambait ses fils de fer. L'action passait à la droite de l'Yser, avant même que nous eussions pu l'engager sur la gauche, — ou plutôt un autre drame s'ouvrait, de l'issue duquel allait dépendre la continuation de notre propre offensive ou son arrêt.

IV. — L'ATTAQUE ALLEMANDE DU 9 MAI

Abandonnons donc jusqu'à nouvel ordre le segment de Saint-Georges, assez vite négligé par l'ennemi d'ailleurs, et transportons-nous de l'autre côté du fleuve, où notre ligne, partant d'un petit poste au-dessus de la ferme Verstersch, remontait légèrement vers le Nord-Ouest et gagnait ensuite par une série de crochets la route de Nieuport à Lombaertzyde, à gauche

de laquelle les marins de l'amiral Ronarc'h faisaient leur jonction avec les zouaves de la brigade Ancel.

Si notre progression vers les fermes W et de l'Union avait été silencieuse, celle de l'ennemi vers nos tranchées du sous-secteur Nord et de la Geleide ne s'était pas opérée avec moins de discrétion. Rien ne nous faisait croire à une attaque sérieuse. Le 1er mai, à Nieuwendamme, un gradé bon observateur, le second maître de manœuvre Ludovic Le Chevalier, notait : « Dépassé un petit poste, rien d'anormal. » Dans la nuit du 1er au 2 mai, « une patrouille a été prendre un petit drapeau allemand [et déposer] un paquet de journaux à la ferme Groot-Bamburg, » plaisanterie un peu risquée qui sort un moment le Boche de son atonie, mais dont il nous tient pour suffisamment châtiés par quelques volées d'obus sur nos tranchées du Boterdyck où une mitrailleuse est mise hors de combat et deux territoriaux blessés. Le 7, Luc Platt, dans le même segment, constate que tout est calme; » le 8, « les Allemands, qui bombardent la ligne, lancent quelques obus sur le poste, » mais ces obus « tombent assez loin, » et la nuit encore « est calme. »

Le dimanche, par exemple, tout change. Luc Platt songe que le lendemain sera le jour anniversaire (semestriel) du 10 novembre, et qu' « il y a six mois le bombardement sur Dixmude durait depuis deux heures. » Il est dix heures du matin, et il y a deux heures aussi (1) que tonne l'artillerie boche. Mais on est si bien rompu à ces bourrades de l'ennemi chez les anciens de la brigade, qu'on n'y prête plus attention. Et puis, il fait un temps merveilleux : du soleil, un ciel léger, soyeux, « anhydre » (entendez sans la moindre brume), comme on n'en voit pas souvent dans les Flandres. « Le lieutenant (enseigne Frot) nous montre les pellicules des photographies qu'il a prises de nous [dans la tranchée] et nous déjeunons. » Déjeuner gai. « Le lieutenant nous raconte quelques « blagues » du *Borda* et nous dit que, d'ici une dizaine de jours, nous prendrons la tranchée allemande d'en face... » Le tapage pour-

(1) Nous avons vu que le commandant Louis disait : « A partir de quatre heures quarante-cinq. » D'autres carnets (le docteur L. G.) disent : « Depuis neuf heures. » Le lieutenant de vaisseau Mérouze : « Depuis trois heures du matin... » Le véritable bombardement, au moins sur les tranchées et d'après la plupart des témoins, dura exactement trois heures : de dix heures du matin à une heure de l'après-midi.

tant va *crescendo*. C'est par rafales maintenant que les Boches tirent. L'aumônier Pouchard, au plus fort du bombardement, comptera sur Nieuport cent obus à la minute. Tous les calibres donnent en même temps : sur les Cinq-Ponts du 420, du 380, du 250; sur nos tranchées, outre les 57 et les 77 habituels, des shrapnells inédits, « non plus les bonnets de nourrice, » mais des « sacs à charbon, » des « gros verts, » des shrapnells de 150, pêle-mêle dans certains segments avec des torpilles de 100 kilos, qui dansent en l'air « comme des barriques. » Sans attendre davantage, les chefs de section ont fait ramasser les hommes. Il n'y a quasi plus personne aux créneaux; on a emporté jusqu'aux périscopes. Et tout à coup, vers une heure trente de l'après-midi, « un 105 tombe en plein sur le poste, un deuxième, un troisième, une pluie de terre, de débris de bois... Des cris! Ça y est : deux hommes sont enfouis dans un fatras de planches et de sacs. Le lieutenant juge prudent de sortir du gourbi, où nous risquons d'être ensevelis; chacun fait ses malles... Un pauvre « bleu, » arrivé la veille de Lorient, tourne à plat ventre dans le boyau. » Il n'est pas blessé, mais la secousse a été trop forte pour son cerveau. La vue de ce malheureux rend tout son calme au narrateur, qui suit le lieutenant dans la prairie où l'affleurement de l'eau n'a permis aucun travail en profondeur et dont toute la défense consiste en « un épais mur de sacs à terre. » On y replace le périscope, rapporté du gourbi. Le bombardement, près de s'arrêter, précipite sa cadence. « Tandis que les marmites font rage et que la terre saute en gerbes de tous côtés, écrit Luc, je me couche le long du mur de sacs et regarde dans le périscope la tranchée allemande d'en face... Vers la gauche un point gris se déplace, deux, trois, quatre, dix... Alerte! V'là les Boches! Je gueule comme un putois et je fais passer au lieutenant que je les vois arriver. Celui ci vient : « Eh bien! Platt, qu'est-ce qu'il y a? »

La scène qui précède se passait à la 3e section de la compagnie La Fournière, qui occupait vers les Roode-Port la pointe Nord-Est de notre ligne. Et, à la même heure, sur tout le front septentrional de la brigade, des scènes analogues se déroulaient. A l'autre bout du sous-secteur Nord, dans le voisinage des zouaves, le lieutenant de vaisseau Mérouze n'avait que le temps d'évacuer sa « cagna, » ébranlée par les rafales du « fameux 57 de marine, » le plus dangereux des projectiles

boches, « parce qu'on ne l'entend pas arriver. » L'ennemi insistait particulièrement sur cette charnière du secteur des marins et du secteur des zouaves dont il cherchait la rupture par une puissante concentration d'artillerie. Le réseau téléphonique était coupé en vingt endroits; nous ne pouvions plus communiquer avec le P. C. du 3e bataillon que par nos coureurs, qui devaient « circuler en terrain découvert sur un millier de mètres. » Cependant, et comme il s'agit ici d'une lutte purement défensive de notre part, il convient peut-être, avant d'aller plus loin, de préciser la position exacte des diverses compagnies sur la partie du front de la brigade visée par l'attaque allemande.

L'amiral avait en ligne, sur cette partie du front, huit compagnies, dont six de marins et deux du 3e bataillon du 6e régiment territorial, ainsi réparties de l'Est à l'Ouest : 1° la 11e compagnie (capitaine de la Fournière) du 1er régiment, entre la route de Nieuwendamme et le poste 15 du vieil Yser (segment de Nieuwendamme); 2° la 12e compagnie (capitaine Geslin) du 1er régiment, du vieil Yser au canal de Plaschendaele (segment de la Briqueterie); 3° la 12e compagnie (capitaine Reymond) du 2e régiment, entre le canal de Plaschendaele et le canal d'évacuation (segment de Plaschendaele); 4° la 10e compagnie (lieutenant Hoffmann) du 6e territorial, du Pont-de-Pierre au Boterdyck supérieur (segment du Boterdyck Sud); 5° la 10e compagnie (capitaine Deleuze) du 2e régiment, dans le redan et le fortin du Boterdyck (segment du Boterdyck supérieur); 6° la 12e compagnie (lieutenant Landron) du 6e territorial, dont une section se trouvait à droite de la 10e compagnie de marins, deux à gauche, une quatrième à la gauche de la 11e compagnie de marins; 7° la 9e compagnie (capitaine de Rodellec du Porzic) du 2e régiment, à gauche de la 12e compagnie du 6e territorial; 8° la 11e compagnie (capitaine Mérouze) du 2e régiment, entre la 9e compagnie et la route de Lombaertzyde incluse (ces trois compagnies dans le segment de Lombaertzyde).

A 1 heure 30 de l'après-midi, devant le front occupé par ces compagnies dans le sous-secteur Nord et le front occupé par les zouaves de la 76e brigade dans le sous-secteur de la Geleide, l'attaque ennemie s'ébranla sur le rythme habituel à ces sortes d'opérations et qui n'a jamais beaucoup varié : les hommes

issaient de leurs tranchées, baïonnette au canon, par les « chicanes » aménagées dans leurs barbelés, s'étalaient en tirailleurs sur la plaine et fonçaient devant eux au pas gymnastique, la tête baissée, le dos courbé, le fusil dans la main droite et tenu par le milieu. Ils n'adoptèrent une autre formation d'attaque que dans le segment du Boterdyck inférieur. Aussi bien, quoique uniformément vêtus de gris, certains détails de leur équipement révélaient des origines différentes. Dans le segment de Nieuwendamme, par exemple, les troupes d'assaut, qui arboraient le shako de cuir bouilli et qui étaient sorties par sept ou huit coupures de la tranchée entre la digue de Nieuwendamme et le vieil Yser, appartenaient au 3e régiment d'infanterie de marine commandé par le lieutenant-colonel von Berhnud : se portant en avant par essaims d'une dizaine d'hommes, elles procédaient par petits bonds de 10 mètres, à la façon des kanguroos, dont elle avaient le pelage et la taille, et, après chaque bond, fait sous le couvert de leurs mitrailleuses qui tiraient de la maison C (Nord du coude de l'Yser), de la ferme de Nieuwendamme et de la tranchée allemande de départ, elles s'aplatissaient dans le trèfle et n'en bougeaient jusqu'à nouvel ordre. Dans les segments voisins au contraire, l'attaque était montée par des fantassins en casque à pointe qu'on sut être plus tard des éléments de la 44e D. I. R. Mais, fantassins ou soldats de marine, casques à pointe ou shakos, les uns et les autres, « après l'effroyable préparation d'artillerie à laquelle ils venaient de se livrer » (Mérouze), croyaient si fermement nous avoir anéantis qu'ils sortaient de leurs terriers le havresac au dos, la couverture en bandoulière, gonflés de musettes, de cartouchières et de bidons, comme des troupes qui vont prendre la relève d'un secteur. Peut-être, en outre, croyaient-ils notre front fort appauvri par les prélèvements que le général Putz y avait faits le 23 avril. Leur confiance s'en accrut et, quand les officiers leur eurent dit d'emporter des vivres de réserve pour trois jours, ils ne doutèrent plus qu'ils allaient simplement occuper une position déjà conquise ; ils se lancèrent vers nous comme des « somnambules », sans dévier d'une ligne, sans regarder à droite ni à gauche, déployés en plein soleil sur un terrain plat comme un stand où chacun d'eux faisait cible et ne prenait même pas toujours la précaution de se baisser.

Les salves de mousqueterie qui les accueillirent sur tout

notre front et le feu roulant d'artillerie qui s'abattit au même moment sur leurs tranchées furent pour eux des phénomènes inexplicables. Ayant déjà peine à imaginer que nous fussions encore vivants, comment eussent-ils pu concevoir que nous réagissions avec une telle vigueur? Et l'on peut s'étonner en effet que, sur aucun point de notre front, ces huit ou neuf heures de bombardement consécutif n'aient amené de fléchissement, que nulle part la vigilance des fusiliers ne se soit trouvée en défaut ni leur matériel hors de service. Il n'y eut un peu de surprise pour nos troupes que dans le segment de la Briqueterie, où les hommes, dès le premier cri d' « alerte au poste de combat! » s'étaient portés à leurs banquettes de tir et s'apprêtaient à recevoir l'ennemi de la belle façon. Mais rien ne sortait de la tranchée adverse. Et cependant les balles claquaient sur les créneaux; les « moulins à café » tournaient sans discontinuer. L'ennemi approchait manifestement; on sentait son souffle : on ne le voyait pas. Et soudain on l'aperçut qui semblait surgir de la prairie et qui courait, sous la protection d'une mitrailleuse placée sur la digue de Plaschendaele, vers notre tranchée de première ligne, dont les défenses étaient quelque peu endommagées. Par quel tour de sorcellerie avait-il pu se glisser jusque-là sans qu'on le sût? On n'en était pas encore bien informé quand une seconde vague sortit de la prairie, un peu à droite de l'endroit d'où était sortie la première. Chacune des vagues comptait une cinquantaine d'hommes. C'étaient des *feldgrau* qui, dans la nuit précédente, avaient réussi à fouir subrepticement deux ou trois boyaux conduisant de leur tranchée dans la plaine. Ils s'y étaient massés avant l'attaque pour tomber sur nos ailes et nous prendre à revers. Mais le stratagème fut éventé à temps. En moins de cinq minutes, l'enseigne de Lestrange avait brisé la double attaque boche dont les tronçons cherchaient à regagner leurs boyaux de départ en se dissimulant parmi les herbes. Le nettoyage de la prairie avait été si rapide que les deux sections en réserve de la 12e compagnie n'avaient pas eu besoin d'intervenir et que le lieutenant de vaisseau Geslin, pendant la suite de l'attaque et malgré le bombardement d'une extrême violence qui s'abattait sur la Briqueterie, put soutenir de son feu les compagnies voisines, tant vers la route de Nieuwendamme que dans le champ de navets qui s'étendait entre la ferme Bamburg et le Boterdyck.

Dans la première de ces directions, c'était la 11e compagnie du 1er régiment qui avait à supporter le choc. Nous l'avons quittée au moment où Luc Platt mettait au courant l'enseigne Frot du mouvement de la ligne ennemie : l'enseigne l'envoya par le boyau répéter ses explications au capitaine de La Fournière. Mais, le capitaine, qui, « tout en préparant à la mort un de ses hommes grièvement blessé, ne perdait pas la carte et surveillait la tranchée d'en face, » avait déjà vu le mouvement et donné des ordres en conséquence. De ce côté du secteur, entre le poste 15 et le poste 9 et à 3 ou 400 mètres de la ligne ennemie, la tranchée française affectait la forme d'un V renversé. Nous avions essayé de corriger ce défaut en poussant des antennes vers les Roode-Poort; mais cette partie de notre ligne venait seulement d'être organisée; tous les gourbis n'étaient pas encore terminés et l'artillerie allemande eut beau jeu de les démolir. Finalement, nous l'avons vu, la défense était réduite par endroits à un simple mur de sacs de sable, derrière lequel, aussitôt l'ennemi signalé, le capitaine de La Fournière et l'enseigne Frot faisaient mettre la hausse à 250 mètres et commandaient feu à volonté. Vainement l'officier qui chargeait, sabre au clair, à la tête des quatre groupes d'assaillants et qui semblait avoir la direction de l'attaque, un grand diable roux à l'œil dur et au verbe rauque, essaya-t-il d'entraîner ses hommes : disloqué par nos feux, le groupe 4 reflua presque tout de suite; les groupes 2 et 3 poussèrent un peu plus loin. L'officier lui-même, avec les débris du premier groupe, put s'avancer jusqu'à trente mètres de nos fils de fer, se coucha et voulut tenter un dernier bond : le second-maître Cadio l'abattit d'une balle dans la tête. Rien ne bougea plus sur la plaine, où « 80 Boches au moins » mesuraient le sol nouvellement reverdi.

Entre le canal de Plaschendaele et la route de Lombaertzyde où notre front dessinait encore un V formé par les deux canaux (Plaschendaele et d'évacuation) et le remblai du Boterdyck, les Allemands attaquaient en même temps par la levée de terre du canal d'évacuation et par les tranchées de la ferme Groot-Bamburg. Et ce n'était plus cette fois une attaque par essaims. L'ennemi semblait avoir voulu soutenir la plus effrontée des gageures : ses forces atteignaient l'effectif d'un bataillon, et telle était la présomption des assaillants que, sur cette grande

plaine rase, où les navets de l'année précédente achevaient de pourrir, ils s'avançaient en colonne par quatre, comme à l'exercice. C'est tout juste s'ils n'étaient pas précédés de fifres. Ils n'avaient pas ouvert de chicanes dans leurs fils de fer et les enjambaient tranquillement. Sans doute pensaient-ils que sur ce point du front, plus que partout ailleurs, leur artillerie avait écrasé toute résistance et que les territoriaux en particulier n'y avaient pas fait long feu. Mais ces territoriaux appartenaient au recrutement du Nord, moins tassé de charpente et tout aussi solide que le recrutement breton. En outre la 10e compagnie territoriale (lieutenant Hoffmann), qui garnissait le Boterdyck, avait à sa droite la 12e compagnie (lieutenant de vaisseau Reymond) et à sa gauche la 10e compagnie (lieutenant de vaisseau Deleuze) du 2e régiment de marins. Ainsi étayée (surtout de biais, le long des canaux, par la compagnie Reymond), elle ne plierait pas. Puis vraiment ces lourds *feldgrau* pleins d'assurance, ces grandes « andouilles » vaniteuses, comme les appelait Luc Platt, et qui ne prenaient même point la précaution de se déployer en tirailleurs, présentaient une cible trop facile à nos fusils. Les mitrailleuses des marins de la 12e compagnie à la coupure de la digue, les mitrailleuses du 6e territorial au Pont-de-Pierre, se dévoilèrent en même temps; prise en enfilade par leurs feux, « une partie du groupe de droite, dit le rapport officiel, se déploie en toute hâte dans les champs de navets au Sud de Bamburg et y disparaît : le reste regagne précipitamment les tranchées. Le groupe de gauche s'égaille à son tour et disparaît dans les champs et le ruisseau qui longe les tranchées allemandes au Nord du fortin. Tout l'après-midi, les mitrailleuses et les fusils arrosent les différents points de la ligne des tirailleurs allemands dès qu'un mouvement de retraite paraît s'y dessiner. Notre artillerie pendant ce temps balaie le champ de navets. » Rarement l'arrogance teutonne reçut un châtiment plus complet et plus prompt : sur le millier d'assaillants partis à la conquête du Boterdyck, pas un n'arriva seulement à moitié route de l'objectif et beaucoup ne revirent jamais les tranchées de Groot-Bamburg.

Bien qu'il ne semble point que des effectifs aussi imposants aient été massés sur les autres points du front, c'est à gauche du Boterdyck, perpendiculairement à lui et sur la ligne dentelée que faisaient nos tranchées jusqu'au secteur des zouaves

que l'attaque allemande devait porter le principal de son effort, surtout aux deux extrémités de cette ligne, au fortin et sur la route de Nieuport à Lombaertzyde. L'ennemi, à partir du fortin, n'était plus séparé de nous que par un étroit couloir de 150 ou 200 mètres, qui favorisait singulièrement l'action de ses mortiers. Sa ligne de tranchées, légèrement concave jusque-là, se rectifiait à la hauteur du remblai. De ces tranchées (numérotées 1, 6, 4, 3, 2), la première seule, avec la ferme de Groot-Bamburg transformée en blockhaus et les tranchées du canal d'évacuation, avait participé à l'attaque du Boterdyck inférieur. Nos troupes, sur le Boterdyck supérieur et devant Lombaertzyde, allaient avoir affaire aux forces massées dans les tranchées 6, 4, 3, 2. Entre les tranchées 4 et 6, un saillant bétonné de construction récente menaçait directement le fortin et le redan tenus par la 10e compagnie du 2e régiment (lieutenant de vaisseau Deleuze). « Dès le début du bombardement, dit le rapport officiel, la situation dans le fortin du Boterdyck devient difficile ; le bombardement des boyaux en rend impraticable une grande partie. » Or, le fortin pris, tout le redan craque. L'ennemi le sait, qui l'a construit et qui ne peut se consoler de sa perte. Ce n'est qu'une épine dans sa ligne : ce serait une poutre bélière dans la nôtre. L'officier des équipages Laroque, qui le défend avec sa section, à 30 ou 40 mètres du redan, est atteint d'un éclat d'obus. L'enseigne de la Forêt-Divonne, qui le remplace au pied levé, s'affaisse à son tour vers neuf heures et demie. Peu à peu le tir des torpilles s'est allongé jusqu'à « toucher le saillant N.-E. de la tranchée. » A onze heures le bombardement, « fait jusqu'alors d'une quantité énorme de projectiles percutants, se renforce d'une grêle continue de shrapnells gros noirs et gros verts. Pas de dégâts importants à la tranchée » (quatre créneaux démolis seulement) ; mais le fortin est « très abîmé » et un homme de liaison vient prévenir le capitaine qu'il ne peut plus tenir. Deleuze, quoique blessé lui-même au bras droit d'un éclat de torpille, prend son revolver de la main gauche et court au fortin en criant : « Si, si, il tiendra jusqu'au dernier homme ! » Et il ne quitte la place qu'après l'arrivée d'une demi-section de renfort conduite par le maître Grimaud (1). Sabordé, rasé

(1) Conté par le fusilier Le Merrer.

comme un ponton, le fortin en effet « n'amena pas, » bien que les Allemands attaquassent avec une compagnie et demie environ. Mais, dès qu'ils eurent enjambé les tranchées 4 et 6, ils tombèrent sous le feu de nos fusils et de nos mitrailleuses. Leur élan emporta quelques-uns jusqu'au redan où ils s'embrochèrent dans les fils de fer; les autres s'étaient terrés dans les colzas, d'où les nappes de nos balles les empêchaient de se lever. Une nouvelle vague se formait pour reprendre l'attaque quand Deleuze, qui continuait à diriger la défense, le bras en écharpe, et qui avait fait mettre en action son obusier de 58, réussit, par un coup heureux, à ouvrir une brèche dans le saillant ennemi. La brèche démasque un boyau que les fantassins allemands « empruntent pour aller de l'Est à l'Ouest. » Le boyau est coupé. A sept heures trente du soir, « tout péril passé, » Deleuze, qui voulait bien songer enfin à sa blessure, acceptait de gagner l'ambulance et remettait le commandement au capitaine des Ormeaux.

Cet officier lui avait été détaché en soutien par le capitaine de frégate d'Ablèges de Maupeou qui commandait le 3e bataillon dn 2e régiment et qui, réintégré dans les cadres au moment de la mobilisation et à la brigade depuis quelques semaines seulement, semblait en avoir toujours fait partie, tant il s'y trouvait dans son élément. Sa légende l'y avait précédé. Il était Breton, mais de Nantes, où l'on ne naît point de complexion mélancolique, et la vieille marine des Eugène Sue et des La Landelle, insouciante, fantaisiste et casse-cou, parée à l'abordage par tous les temps, revivait en lui dans tout son pittoresque et son imprévu. Ne contait-on pas que, bombardé par des avions boches pendant un déjeuner qu'il offrait à des amis, il avait planté là ses hôtes, couru au prochain parc d'aviation, désert à cette heure et où ne se trouvait qu'un quartier-maître qui essayait un appareil, s'était fait expliquer par lui la manœuvre des bombes, avait fait mettre le moteur en marche, était allé jeter ses bombes sur la ligne ennemie et s'en était revenu, esquissant un pas de gigue, reprendre à table son déjeuner interrompu (1)? C'était son bataillon qui tenait les tranchées dans le segment de Lombaertzyde le matin du 9 mai. Rond et court, les « fauberts » en bataille, au premier signal de

(1) Conté par le chef de bataillon d'infanterie de marine, René Paris de Ballardière.

l'attaque, Maupeou avait bondi de sa cagna et on le voyait qui, peu content de donner les ordres nécessaires pour nourrir notre front, pressait, surveillait et cadençait du geste et de la voix la marche des renforts. Il avait l'art de communiquer son entrain aux autres. Mais lui-même, en l'espèce, n'était que l'agent d'exécution d'une volonté supérieure, bretonne elle aussi, mais du type traditionnel, concentrée, silencieuse, fuyant l'éclat, comme le chef qu'elle habitait et qui cachait ses étoiles sous un éternel pardessus noir de civil. Dès une heure de l'après-midi (13 h.), voyant se dessiner la manœuvre ennemie, l'amiral Ronarc'h avait pris en main la direction de la défense et poussé en avant toutes les réserves dont il disposait : les trois compagnies du camp Ribaillet (6e et 7e du 2e régiment, 1re du 1er régiment) et les deux compagnies des fermes Groot-Labeur (4e et 8e du 1er régiment), étaient successivement dirigées sur les tranchées à l'Ouest de Nieuport, puis sur Nieuport même et remplacées à Ribaillet et à Groot-Labeur par les trois compagnies (1re, 2e, 3e) du 1er régiment, en réserve au camp Gallimart. Ces renforts venaient grossir ceux que nous avions déjà en réserve à Nieuport (8e et 5e compagnies du 2e régiment; 7e compagnie du 1er régiment). Par surcroît de précaution, l'amiral dédoublait le commandement de la défense, confiant au « colonel » Paillet (commandant le 2e régiment, qui était le plus fortement engagé) le commandement du sous-secteur Nord et ne laissant au « colonel » Delage (commandant le 1er régiment) que le commandement du sous-secteur Sud. Le colonel Ancel, qui venait de succéder à la tête de la 76e brigade de zouaves au colonel Capdepont, promu général, prenait des mesures analogues dans son secteur. Le général Hély d'Oissel, de qui dépendaient les deux chefs et qui avait approuvé leurs dispositions, pouvait croire ainsi sa ligne de résistance assurée de la mer au Polderlied. Et il ne se trompait pas en ce qui concernait la partie de cette ligne occupée par les marins : dès une heure et demie (13 h. 30), une section de la 7e compagnie (lieutenant de vaisseau Ven) du 1er régiment débouchait dans le segment de Nieuwendamme (commandant Bertrand), où d'ailleurs elle n'eut pas à intervenir, et, une demi-heure plus tard, au plus fort de l'action, le commandant de Maupeou pouvait encore diriger par le boyau du Boterdyck deux sections de la 5e compagnie du 2e régiment (lieutenant de

vaisseau des Ormeaux) sur la tranchée arrière du fortin, prêtes à contre-attaquer, si ce point délicat de notre ligne était venu à fléchir.

L'admirable résistance du lieutenant de vaisseau Deleuze leur en épargna la peine. Cette inexpugnabilité même du fortin, qui n'était plus qu'une coulée de gravats, mais d'où l'ennemi ne pouvait nous arracher, rendait relativement facile la défense du reste de notre ligne, tout au moins jusqu'à la route de Lombaertzyde, où l'effort allemand devait à nouveau s'acharner. L'artillerie ennemie n'avait pas négligé pour cela les tranchées occupées par la 12e compagnie du 6e territorial et la 9e compagnie du 2e régiment de marins (lieutenant de vaisseau de Rodellec du Porzic). Les torpilles y commencèrent à pleuvoir vers 1 h. 15. L'une d'elles ouvrit même une brèche dans le front des territoriaux, et ce fut l'occasion pour le sergent Drollet et ses hommes qui, sous le feu ennemi et tout en faisant face à l'attaque, se mirent à réparer tranquillement la brèche, de montrer à nos « demoiselles au pompon rouge » les réserves d'héroïsme qui dormaient au cœur de leurs « anciens. » Aussitôt l'attaque allemande déclenchée, le lieutenant de vaisseau de Rodellec avait fait ouvrir le feu. Le tir, « un peu échevelé » d'abord, se régularisa très vite : en quinze minutes la plaine était nettoyée.

CH. LE GOFFIC.

(A suivre.)

L'ACADÉMIE DE METZ

A PROPOS DE SON CENTENAIRE

I. — LA FONDATION D'UNE ACADÉMIE SOUS L'ANCIEN RÉGIME

A Metz, dans le salon du gouverneur militaire, à côté du cabinet de travail où siégeait naguère, en uniforme de feld-maréchal prussien, boutonné jusqu'au menton, la croix de fer accrochée au drap verdâtre de sa tunique, le vieux comte Gottlieb von Haeseler, qui fit son apprentissage de guerre en Lorraine, et qui est sorti tardivement de sa retraite pour soutenir, à Verdun, l'effort désespéré du kronprinz, on voit un beau portrait du maréchal de Belle-Isle, qui fut gouverneur de Metz, deux cents ans après le duc François de Guise, et cent-soixante ans avant le général de Maud'huy.

Le peintre a pris un plaisir évident à célébrer d'un pinceau complaisant et soigneux, en couleurs vives et fraîches, en lignes souples et robustes, ce qu'il y avait de majesté naturelle et de bonne grâce avenante dans la figure de son modèle, l'expression à la fois obligeante et impérieuse du maréchal de Belle-Isle, son air de commandement et de cérémonie, tempéré par l'affabilité persuasive de sa parole et par le rayonnement de sympathie dont s'illumine le regard de ses yeux hardis, volontiers rieurs. On reconnaît, dans cette image véridique, l'optimisme de l'heureux homme qui a fait rentrer la fortune et les honneurs dans la famille du disgracié Fouquet, son aïeul. C'est un vieillard encore désireux de plaire, et qui, sous son ample perruque à l'ancienne mode, garde parmi les élégances du règne de Louis XV, quelques restes imposants des pompes du siècle précédent. C'est avant tout un grand seigneur, à la fois un capitaine et un diplomate, épris de gloire, curieux d'obtenir le surcroît de

renommée, de crédit et d'autorité que procure le prestige des belles-lettres et des beaux-arts. Auteur des *Instructions militaires* paternellement adressées au comte de Gisors, le maréchal duc de Belle-Isle, ministre et secrétaire d'État et des commandements de Sa Majesté, lieutenant-général des duchés de Lorraine et de Bar, chevalier des ordres du Roi et de la Toison d'Or, ne souffrirait pas que, dans l'énumération de ses emplois, charges et dignités, on oubliât son titre de protecteur de l'Académie de Metz.

C'est en effet au temps où le duc de Belle-Isle, pair et maréchal de France, était gouverneur et commandant en chef dans les Trois Évêchés, ayant sous ses ordres les lieutenants-généraux du pays messin, du Verdunois, du Sedanois, du pays toulois et du pays de la Sarre, c'est exactement le lundi, 28 mai 1759, que cette compagnie prit naissance, dans une assemblée tenue « en la grand'salle de la maison de MM. les chanoines réguliers du collège royal de Saint-Louis, » messire Nicolas-François Lançon, chevalier, seigneur de Sainte-Catherine, étant maître-échevin de la ville de Metz. Le procès-verbal de cette mémorable séance, rédigé par M. Dupré de Geneste, écuyer, receveur des domaines du Roi, secrétaire perpétuel de la compagnie naissante, nous apprend que, ce jour-là, cette « société d'étude des sciences et des arts, » fondée sous les auspices du maréchal gouverneur, fut pourvue d'une donation par son généreux protecteur, et « décorée du titre d'Académie royale. » Il ne restait plus, pour confirmer cet établissement, qu'à remplir les dernières formalités, à Paris et à Versailles.

Donc, le mercredi 25 juin 1760, par une belle matinée tout égayée de rayons et d'ombres, deux notaires du Châtelet de Paris, maître Frédéric-Henry Mareschal, et son collègue, maître Claude-François Trutat, suivis d'une escorte de clercs et de garde-notes, quittaient la rue de Condé, où leurs panonceaux respectifs brillaient sous les feux du soleil d'un été splendide. Ils étaient mandés, l'un et l'autre, en l'hôtel du maréchal duc de Belle-Isle, rue de Bourbon, faubourg Saint-Germain, paroisse Saint-Sulpice. Là, un magnifique suisse les fit entrer dans une salle où une nombreuse compagnie les attendait. C'étaient les délégués de la ville de Metz, arrivés de la veille, par le coche des messageries royales. On échangea des saluts fort obligeants. La délégation des Messins était conduite par M. Jean-Pierre Roucour, avocat au Parlement de Metz et syndic de ladite ville, lequel présenta ses compagnons de voyage, en disant leurs noms, — des noms qui figurent encore sur les registres de l'état civil de l'antiqeu

cité lorraine. C'étaient, notamment, MM. Nicolas Thionville, Michel Lalance, Jean Roucelle, François Mary, Étienne Dumont, Nicolas Pacquin, Charles Baudesson, tous conseillers échevins de l'Hôtel de ville de Metz. Ces messieurs avaient pris leur logement, pour la plupart, à l'hôtellerie du Dauphin, rue du Bac, afin d'être plus près de la demeure du maréchal. Lorsque celui-ci, annoncé par un valet poudré, eut pris place dans un fauteuil, au milieu de l'assemblée, maître Trutat donna lecture de l'acte préparé en son étude.

C'est un contrat en bonne et due forme, rédigé sur parchemin, timbré de la généralité de Paris, et d'où il résulte que « très haut et très puissant seigneur Monseigneur Charles-Louis-Auguste Fouquet de Belle-Isle, duc de Gisors, pair et maréchal de France, gouverneur des ville et citadelle de Metz, Pays Messin et Verdunois, commandant en chef dans les Trois Évêchés, lieutenant-général des duchés de Lorraine et de Bar, etc. » reçoit de la ville de Metz une somme de soixante mille livres « en espèces sonnantes, ayant cours », qui lui est due. Mais, le 22 octobre suivant, est fait et passé un acte de donation entre vifs, par lequel cette somme, convertie en une rente annuelle et perpétuelle au denier vingt, doit assurer « à jamais le sort et la gloire » de la « Société d'étude des Sciences et des Arts » de Metz, devenue Académie royale, parce que, depuis trois ans, cette Société d'hommes de lettres « se prépare avec assiduité à rendre utiles au public les fruits de son application. »

Les lettres patentes, données à Versailles au mois de juillet 1760, signées par le roi, contresignées par M. Phélypeaux, comte de Saint-Florentin, secrétaire d'État, scellées du « grand sceau de cire jaune », registrées enfin à Metz, le 28 août de la même année, en cour de Parlement, par les soins de M. de Montholon, premier président, à la requête de M. Le Goullon de Champel, procureur général, définissent en termes précis l'emploi de cette importante donation. Il s'agit d' « exciter l'émulation », et, pour cela, de « fonder annuellement des prix, » de « fournir des jetons destinés à maintenir l'assiduité, » enfin de « subvenir aux dépenses indispensables ».

Le maréchal de Belle-Isle, ne négligeant rien de ce qui pouvait servir à l'accroissement de sa renommée et répondre à la magnificence naturelle de son esprit, fit faire un règlement, revêtu de sa signature et prescrivant que la médaille d'or destinée à servir de prix « portera à perpétuité d'un côté l'effigie de son fondateur » et de l'autre une inscription rappelant tous ses titres. « Les jetons auront de même, à perpétuité, l'effigie du fondateur... »

Le fondateur de l'Académie de Metz était déjà, depuis plus de dix ans, l'un des Quarante de l'Académie française. Il pria quelques-uns de ses confrères parisiens, — notamment le duc de Nivernais, pair de France et grand d'Espagne, qui fut lieutenant-général en Lorraine, et aussi le vieil ami de Mme du Deffand, M. Hénault, président honoraire en la première chambre des Enquêtes, déjà membre de l'Académie royale de Nancy, — d'accepter le titre d'académicien honoraire de Metz. L'Académie des Sciences voulut bien déléguer dans le même honorariat son secrétaire perpétuel, M. de Fouchy, auditeur des Comptes, astronome du roi, et aussi l'un de ses associés libres, le comte de Tressan, lieutenant-général des armées du roi, commandant à Toul, excellent officier qui avait quitté la vallée de Montmorency pour les rives de la Moselle, d'ailleurs chansonnier à ses heures de loisir, et qui a célébré en d'aimables *Souvenirs* les charmes de la vie champêtre. D'autres académiciens de Paris, inaugurant alors la tradition qui fut suivie, depuis cette époque, par Cuvier, François Arago, Rœderer, Lacuée, Lacretelle, Silvestre de Sacy, Émile Michel, Alfred Mézières, ont fait partie de l'Académie de Metz. L'ancienneté de ces relations académiques atteste la profondeur de l'attachement spirituel qui unit la cité messine à la patrie française.

Selon l'exemple donné par le cardinal de Richelieu, lorsqu'il fit d'une modeste réunion de gens de lettres une éclatante institution publique, l'ancien régime n'a jamais cessé de mettre au nombre de ses plus élégantes maximes de gouvernement le dessein de faire servir au bien public, par des voies diverses, l'émulation des compagnies académiques, des sociétés scientifiques ou littéraires que multipliait, sur tout le territoire du royaume de France, le génie inventif des Français. Les historiens ne sauraient manquer de mettre en lumière toute l'importance des services que nous ont rendus ces compagnies, pour le maintien et pour la propagation de notre langue, pour l'encouragement des œuvres de notre intelligence, pour la formation et le progrès de notre esprit national.

Au temps où l'Académie de Metz convoqua, pour la première fois, à son assemblée solennelle, le 17 novembre 1760, toutes les autorités de la ville, l'évêque diocésain, Claude de Rouvroy de Saint-Simon, et l'intendant de la province, M. de Bernage de Vaux, maître des requêtes, avec le primicier de la cathédrale, M. de Majainville, et le maître-échevin, elle entretenait déjà des relations avec l'Académie royale de Bordeaux, par l'intermédiaire d'un de ses correspondants,

le chevalier de Vivens, domicilié à Clairac en Agénois. Parmi les institutions académiques de l'ancienne France, celle de Bordeaux était une des plus florissantes. Le duc de La Force avait fondé, pour cette compagnie, en 1703, un prix consistant, chaque année, en une médaille d'or de trois cents livres. L'Académie de Metz eut aussi pour correspondant M. d'Auffray, membre de l'Académie de Soissons, et le comte de Caraman, qui, malgré ses titres de lieutenant général en Languedoc et de commandant en chef dans la Provence, ne dédaignait pas d'être académicien à Béziers. L'Académie de Châlons-sur-Marne était représentée, sur les registres de Metz, par deux religieux très doctes, dom Jean-François et dom Casbois, prieur de Beaulieu, président de la congrégation de Saint-Vanne. Les Académies royales de Nancy, d'Agen, de la Rochelle, de Dijon, de Pau et de plusieurs autres cités savantes et lettrées se trouvaient en correspondance régulière avec les Messins. Ces institutions académiques formaient, en quelque sorte, l'armature intellectuelle et morale de l'ancienne France. D'un bout à l'autre du territoire français, du Sud au Nord et de l'Est à l'Ouest, c'était un incessant échange de pensées et de notions, une perpétuelle communication de sentiments, où se consolidait sans cesse, dans une constante fraternité de langage, de mœurs et de traditions, la cohésion des diverses provinces dont se composait la patrie commune. L'Académie des Belles-Lettres de Marseille, adoptée par l'Académie française, protégée par le maréchal de Villars, n'eut pas, sur les sujets d'intérêt national, d'autre opinion que l'Académie des Sciences et des Belles-Lettres établie à Lyon en 1710, confirmée par lettres patentes du mois d'août 1724, placée sous la protection du duc de Villeroy, gouverneur et lieutenant-général du Lyonnais, Forez et Beaujolais. Les archives académiques des provinces françaises nous apprennent qu'en 1689, le roi établit à Arles une Académie royale de vingt gentilshommes originaires et habitants de cette ville, « avec pareils privilèges que l'Académie française de Paris. » Le duc de Saint-Aignan, de l'Académie française, en fut le protecteur. Celle de Villefranche-en-Beaujolais, établie en 1679, confirmée par lettres patentes du mois de décembre 1695, fut favorisée de la protection du Duc d'Orléans. Celle de Nîmes fut ouverte en 1682, trois ans avant celle d'Angers. Le roi, par lettres patentes du mois de septembre 1694, érigea les jeux floraux en Académie, sans oublier l'Académie de peinture, de sculpture et d'architecture de Toulouse, dont M. de Lamoignon, chancelier de France, fut le protecteur. A Caen, une Académie fut établie

par lettres patentes du mois de janvier 1706. Enfin, au mois de février de la même année, une compagnie savante fut établie à Montpellier, sous le nom de Société royale des Sciences. Le roi, selon les termes mêmes de la charte de fondation, « l'a mise pour toujours sous sa protection et a voulu qu'elle fît un seul et même corps avec l'Académie des Sciences de Paris. »

On voit que, par la fréquence et par l'importance de ces fondations, presque toutes datées du XVIIe et du XVIIIe siècles, l'encouragement prodigué aux lettres, aux sciences, aux arts par l'organisation de la vie académique, est de règle sous l'ancien régime. Les plus grands personnages, gouverneurs de provinces, maréchaux de France, princes du sang royal rivalisent de bienveillance à l'égard de ces institutions.

L'exemple vient de haut, étant donné par le roi lui-même, qui veut fortifier ces points de décentralisation intelligente, parce qu'il sait que l'unité de la nation administrativement centralisée n'en souffrira pas, et qu'au contraire ce réseau de communications morales, étendu sur tout le royaume, va resserrer sans cesse, de ville en ville et de province en province, les liens de la nationalité française. Les Académies sont protégées. Est-ce à dire que cette protection humilie leur amour-propre, abaisse leur caractère, gêne leurs mouvements, pour les soumettre, sans résistance, à tous les caprices du pouvoir? Au contraire, nous voyons l'Académie de Metz donner souvent les preuves de l'esprit d'indépendance qui n'a jamais cessé d'animer nos compatriotes des bords de la Moselle et de la Seille. Elle résista, pour commencer, à certaines exigences de son fondateur. Elle sut résister, en la forme requise, au maréchal d'Estrées, successeur du maréchal de Belle-Isle dans le gouvernement du pays messin. Elle résista, plus encore, au maréchal de Broglie. Elle résista tant et si bien et se montra si parfaitement capable d'indépendance, qu'après la chute de l'ancien régime, les bolchevistes de la Terreur n'hésitèrent pas à la supprimer par le décret du 14 août 1793, en même temps que l'Académie française.

II. — UNE RÉSURRECTION

S'autorisant de tous les titres de noblesse morale qui s'inscrivent dans ses annales, déjà longues, l'Académie de Metz a voulu célébrer solennellement, sur le sol de la Lorraine délivrée, à la fois le centenaire de sa résurrection et la reprise de ses séances publiques.

Elle ressuscita, en effet, vingt-six ans après sa suppression, le 22 mai 1819, au temps où le comte de Tocqueville, père du futur auteur de la *Démocratie en Amérique*, était préfet de la Moselle, assisté d'un conseil de préfecture dont faisait partie M. de Maud'huy, chevalier de Saint-Louis, ancien député de la Moselle, ancêtre du gouverneur actuel de Metz. Le maire de la ville était un autre parent du général de Maud'huy, M. de Turmel, qui mit à la disposition de l'Académie renaissante la grande salle de l'Hôtel de ville, où nous avons été convoqués pour la cérémonie du 12 juin dernier.

Dans cette cité passionnément française, le présent est uni au passé par une chaîne où l'on ne voit point de solution de continuité, malgré la catastrophe de l'Année terrible, qui aurait ébranlé, détruit un édifice moins solidement enraciné au terroir héréditaire. Le maire actuel, M. Prével, en ouvrant la séance du 12 juin 1919, à côté de M. Mirman, en présence de M. Millerand, non loin de Mgr Pelt, du chanoine Collin, du général Gouraud, semblait tout naturellement reprendre la conversation, en français, au point où l'avait laissée son prédécesseur, le docteur Félix Maréchal, en 1870... Le président de la Compagnie nous a dit simplement : « La séance continue. »

Séance où l'Académie de Metz, en présence d'une délégation des cinq classes de l'Institut de France, a montré comment une compagnie d'hommes d'étude peut, à force de travail silencieux, dans les plus douloureuses circonstances, malgré les plus cruelles difficultés, bien mériter de la patrie.

Dans les années qui ont précédé 1870, elle a continué, sans encombre, son œuvre d'émulation intelligente et de culture française, toujours fidèle à sa vieille devise, *Utilitati publicæ*, groupant pour un travail aussi bienfaisant qu'attrayant l'élite d'une population instinctivement tournée vers les occupations de l'esprit par le goût héréditaire des lettres, des sciences et des arts : présidents et conseillers de la cour d'appel, dignes successeurs des magistrats de l'ancien parlement où siégea le père de Bossuet; chanoines du chapitre cathédral; officiers de l'École d'artillerie, héritiers des traditions de l'ancien « corps royal » auquel appartint le jeune Bonaparte; professeurs du lycée, juges du tribunal civil, ingénieurs des mines ou des ponts et chaussées, fonctionnaires de l'État ou du département, médecins lettrés, avocats diserts, toute une société aujourd'hui disparue, hélas! mais dont les travaux, recueillis dans la collection des *Mémoires* de l'Académie de Metz, ne comprennent pas moins d'une centaine de

volumes (1). Touchant témoignage de piété raisonnée envers la terre natale où reposent les morts et où travaillent les vivants, ce copieux répertoire contient les plus précieux renseignements sur la ville de Metz, sur ses monuments, sur ses origines historiques et légendaires, sur les profondes racines de son patriotisme français.

On dirait, à feuilleter ce testament littéraire et scientifique d'une époque déjà lointaine, qu'un pressentiment secret avait averti ces honnêtes gens, si passionnément appliqués à mettre en lumière tous les aspects de leur chère cité messine, et tous ses titres de noblesse française. Leur enquête fut aussi complète que minutieuse. Pas un coin qui reste inexploré, depuis la porte Serpenoise jusqu'aux bastions de Belle-Croix, et de la place du Change à la tour d'Enfer. Ces chercheurs, curieux de tout ce qui concerne le passé de la Lorraine, ont démontré que c'est un architecte français qui a doté Metz de cette cathédrale dont la nef est légère, aérienne comme celle de Rouen, plus haute que celle d'Amiens. Ils ont prouvé que les marches de Lorraine sont la frontière naturelle de la France sur la rive gauche du Rhin, puisque la voie romaine, qui allait de Langres à Trèves par Toul et Metz, fut, en quelque sorte, l'axe commercial et politique des Gaules. L'un d'eux, M. Charles Robert, a recueilli sur place les vivants souvenirs de ce mémorable siège de 1552, où l'on a vu les meilleurs gentilshommes français, la fleur de notre chevalerie d'Occident, un Montmorency, un Damville, depuis maréchaux de France, deux Bourbons, Louis, prince de Condé, et son frère Jean, comte d'Anguien, un La Rochefoucauld, un La Trémoille, un Bonnivet, un Navailles, deux Mailly, le père et le fils, combattre sous les ordres de François de Lorraine, duc de Guise, pour défendre Metz, « boulevard de la France, » contre une invasion germanique, menée par les lansquenets du kaiser Charles-Quint et par les reîtres du margrave de Brandebourg. Un autre académicien de Metz, le comte Rœderer, ayant reçu, à Paris, de la part des assemblées politiques et des corps académiques, tous les honneurs auxquels pouvait prétendre une ambition justifiée par les plus rares talents et par les plus éminents services, ne voulut pas terminer sa longue et belle carrière sans dédier à ses confrères messins son célèbre *Mémoire* « pour servir à l'histoire de la société polie en France, et particulièrement de l'hôtel de Rambouillet, » afin de marquer, par cette dédicace, les traits de

(1) V. le *Tableau général*, par ordre alphabétique, des *Mémoires* de l'Académie de Metz (1819-1903) rédigé par E. Fleur, agent de la société, 1 vol., Metz, Imprimerie lorraine, 1908.

ressemblance qui rapprochent de l'esprit messin les plus délicates vertus de la politesse française. On sait de quel cœur fidèle le regretté Alfred Mézières affectionnait cette Académie de Metz dont les registres mentionnent si souvent son père, « recteur émérite. » Prisonnier des Allemands en terre lorraine, il est mort dans sa maison de Rehon, sous l'odieuse surveillance de la « Kommandantur. »

Quarante-neuf ans s'étaient écoulés depuis que l'Académie de Metz avait tenu sa dernière séance solennelle. C'était en 1870, à la veille de la catastrophe qui a violemment séparé de la mère-patrie, pendant près d'un demi-siècle, nos Lorrains de Metz et nos Alsaciens de Strasbourg. Pendant quarante-quatre ans d'oppression, l'Académie de Metz, surveillée par la police du Kaiser, avait renoncé à ses séances publiques, afin d'éviter toutes relations officielles avec les autorités allemandes. Elle a travaillé dans une retraite pleine de dignité, se renouvelant par un recrutement silencieux, jusqu'au jour où elle fut supprimée, sans autre forme de procès, par ordre de la « Kommandantur. »

En cette journée du 12 juin 1919, la clarté d'un radieux soleil illumine l'Hôtel de ville, pavoisé d'azur, d'argent et de pourpre par les trois couleurs du drapeau de la France. Les hautes fenêtres de la grande salle ouverte aux effluves d'une belle journée d'été laissent entrer à flots la lumière, qui avive l'éclat des uniformes et fait briller sur le drap bleu horizon des vareuses d'officiers, sur les palmes vertes des habits d'académiciens, sur la soutane des prêtres du diocèse de Metz, le ruban rouge de la Légion d'honneur. C'est le réveil, après un lourd cauchemar. *La Marseillaise* a retenti sur la place d'Armes, saluant les représentants des lettres, des sciences et de l'art français.

L'Académie française a délégué pour cette cérémonie son directeur en exercice, M. Brieux, ainsi que son doyen, M. d'Haussonville, un combattant de l'autre guerre, un Français de haute lignée, dont le patriotisme est solidement enraciné, par ses origines, aux profondeurs mêmes du sol lorrain.

Une des obligations, qui s'imposent à nous au lendemain de la victoire, c'est de rendre justice à toutes les vertus françaises, hier encore, si cruellement méconnues. Notre victoire, obtenue par un héroïque effort qui, sous le feu de l'ennemi, parvint à compenser l'inégalité de certaines organisations matérielles, ne fut jamais, à aucun moment, une improvisation morale. Il y avait, au fond des âmes, une réserve inépuisable d'énergies militantes, ignorées de nos

ennemis et quelquefois de nos amis eux-mêmes. Pendant un demi-siècle de douleur et d'attente, de souvenir fidèle et d'espérance tenace, la France, la vraie France, — celle que ne voient pas les observateurs frivoles et superficiels de nos amusements ou de nos modes, — a souffert en secret, travaillé en silence, accumulant ainsi toutes les ressources de volonté, de patience et de bravoure dont elle sentait qu'elle aurait un jour grand besoin pour sa propre délivrance et pour la libération de l'humanité. Maintenant, de l'intégration de ces valeurs accumulées résulte une victoire que les écrivains français ne laisseront ni contester ni amoindrir.

C'est ce qu'a dit, au nom de l'Académie française, M. Brieux, dont l'exemple personnel nous a fait voir, pendant cette guerre, à quel point un honnête homme de lettres, désireux d'action morale, peut, dans les circonstances difficiles où chacun donne sa mesure en travaillant pour l'utilité publique, faire figure d'homme de bien. Jamais l'auteur de *l'Engrenage* et de *l'Évasion* n'a mieux mérité l'hommage que lui rendait son regretté confrère, le marquis de Ségur, en le recevant sous la Coupole : « Foi, courage et vigueur, telles sont, Monsieur, vos caractéristiques. »

Avec vigueur, avec courage, avec foi, l'orateur de l'Académie française a proclamé sa confiance dans l'avenir de notre nation et dans l'éminente dignité de l'idéal français. De cet idéal, nous avons vu, séance tenante, les plus touchantes manifestations, en écoutant M. le baron de la Chaise, — un jeune officier messin, décoré de la Croix de guerre, — lire son rapport sur les prix de vertu. L'Académie de Metz décerne, en effet, des prix de vertu comme sa grande aînée du palais Mazarin, grâce aux libéralités de quelques généreux donateurs, tels que le baron Charles de Ladoucette et le docteur Herpin. Ses palmarès annuels, depuis la fondation de ces prix, sont pleins d'actes de courage et de dévouement. Aux exemples d'autrefois la vertu lorraine vient d'ajouter, pendant quatre ans de guerre où l'oppression germanique se fit particulièrement cruelle, une page profondément émouvante. En tête de ce nouveau chapitre d'histoire lorraine viennent les noms des dames de Metz qui se sont dévouées à l'entretien des tombes de nos soldats morts en captivité, ainsi qu'à la guérison des blessés dont elles ont adouci les souffrances physiques et les douleurs morales. Les parents qui pleurent au loin sur la disparition d'un fils bien-aimé sauront qu'au cimetière de Chambière les fleurs déposées par des mains délicatement maternelles n'ont jamais cessé d'orner les tertres où des croix de bois

marquent la place du dernier repos de nos soldats prisonniers.

Ceux qui ont eu la joie de voir revenir au logis leurs chers blessés sauront les noms de Mmes de Thury, de Distroff, Charpentier-Moitrier, Maret, Billotte, Thiria, de Mlles Guermont, Thiriet, de Saulcy, Lamort, Breitnacker, Dilschneider, Moerner, Henriette et Marthe Maniguet, parce que toutes ces personnes aussi modestes que vaillantes, ayant été longtemps à la peine, méritent bien d'être à l'honneur. De cet honneur, amplement mérité, ces lauréates semblent toutes confuses. Rien de plus touchant que de les voir hésiter, céder enfin à l'insistance affectueuse d'une assemblée heureuse de les applaudir au moment où sur l'estrade pavoisée des couleurs de la patrie, les autorités françaises rendent l'hommage dû à celles qui, sous l'œil de l'ennemi, au péril de leur liberté ou de leur vie, ont veillé sur nos prisonniers, sur nos blessés. Parmi ces femmes de France, qui, dans la cité captive, ont apporté à ces pauvres gens, meurtris jusqu'au fond de l'âme, non seulement le remède qui guérit le corps, mais aussi le réconfort moral qui permet de mieux supporter les longues heures de souffrance et de solitude, toutes les conditions, tous les âges sont représentés, depuis la cornette de la sœur de charité et la coiffure délicieusement surannée des aïeules, des bonnes dames de Metz que révérait Colette Baudoche, jusqu'au joli bonnet lorrain qui se pose avec tant de grâce sur les cheveux des jeunes filles du pays mosellan. L'une de celles-ci, presque une enfant, s'est signalée par un trait que le rapporteur des prix de vertu a souligné avec une émotion partagée par toute l'assistance. Elle avait réussi, déjouant la surveillance de la police allemande, à garder chez elle un drapeau français. De la fenêtre de sa chambre elle voyait la cour d'un hôpital où languissaient des soldats français, blessés et prisonniers. Ce drapeau, tous les jours, à la même heure, elle venait le montrer, de sa fenêtre, à ces hommes accablés par l'éloignement, par l'exil, par l'affreuse monotonie de leur isolement au milieu des ennemis. Et c'était pour nos blessés, aux jours les plus sombres de la guerre, alors que les mauvaises nouvelles s'aggravaient de toutes les légendes inventées par les Allemands, un signe d'encouragement fidèle, un motif d'espérance invincible, le geste muet de la patrie, qui leur promettait le salut prochain et la victoire certaine.

Une autre petite Lorraine, internée avec sa famille, pendant deux années consécutives, à la citadelle d'Ehrenbreitstein, sauva de la cour martiale et du camp de représailles, en imaginant un stratagème aussi ingénu qu'ingénieux, ses compagnons de captivité, sol-

dats français, coupables d'avoir introduit dans cette citadelle, on ne sait comment, le *Journal de Genève* et des nouvelles de France...

Au cours de cette belle journée de résurrection, qui s'est terminée, comme il convient, par un banquet amical, M. Millerand, membre de l'Institut de France, haut commissaire en Alsace et Lorraine, a résumé le programme des futures occupations de l'Académie de Metz : faire mieux connaître la Lorraine à la France victorieuse ; faire mieux connaître la France à la Lorraine délivrée ; mais surtout faire connaître mieux au monde entier l'ennemi dont nous avons secoué le joug et repoussé l'agression. Il ne faut pas que nous soyons tentés d'oublier la leçon des événements qui viennent de s'accomplir. Les Lorrains, avec les Alsaciens, seront là, pour nous dire que, pendant un demi-siècle, ils ont appris à connaître toute l'hypocrisie et toute l'astuce d'un ennemi aussi perfide que brutal. Ils seront là, pour maintenir chez ceux qui auront la charge de diriger nos affaires publiques une vigilance avisée, sans laquelle nous serions exposés à retomber dans le péril d'hier. A son tour, M. d'Haussonville, songeant, lui aussi, aux travaux pratiques qui vont suivre ces fêtes brillantes, exprime le vœu que l'Académie de Metz, par ses concours littéraires dont la tradition déjà remonte à plus d'un siècle, encourage, avant tout, les jeunes gens de la France nouvelle, stimule les vocations justifiées par le talent, honore et favorise, par ses initiatives locales, l'action spirituelle des Lettres françaises qui sont le commun patrimoine et la parure immortelle de notre nation. Telles sont les occupations vraiment académiques et nationales par où va se resserrer le pacte de réunion de la Lorraine et de l'Alsace avec toute la France.

GASTON DESCHAMPS.

LA JOURNÉE DU 28 JUIN

A VERSAILLES

La Journée du 7 mai à Versailles a été racontée ici-même (1). Voici, plus mémorable encore, l'autre journée, celle du 28 juin 1919, désormais inscrite parmi les plus grandes dates de l'histoire de France. Dans ce décor de Versailles et de la Galerie des Glaces, évocateur d'un passé magnifique, flottait cependant, depuis l'Année terrible, l'ombre d'un deuil national. C'est là que, dans le clair-obscur d'une morne journée d'hiver, le 18 janvier 1871, nos ennemis, dans le brutal enivrement de leurs succès, ont cru pouvoir abolir dix siècles de gloire française. C'est là que maintenant, dans la lumière d'un beau jour d'été, la France a donné rendez-vous aux peuples de l'univers civilisé, pour y faire constater son droit, aux yeux du monde entier, par la signature de l'Allemagne vaincue.

Le Château, avec sa vaste cour, ses statues, les lignes simples et nobles de sa façade, forme le fond d'un tableau dont les premiers plans sont animés par un va-et-vient de troupes en marche. Les représentants des nations alliées qui arrivent à Versailles dans des automobiles pavoisées aux couleurs de leurs drapeaux, écussonnées de cocardes tricolores, passent, avant de franchir la grille, entre deux haies de dragons bleus. Ces jolis cavaliers, presque tous imberbes, en tenue de campagne, avec de jeunes visages roses qu'empreint de précoce gravité la jugulaire du casque d'acier, sont armés de lances dont les banderoles blanches et rouges ont des palpitations d'ailes, au souffle du vent léger, sous le tendre azur d'un ciel très doux. Des compagnies d'infanterie viennent, d'un pas allègre et souple, prendre position, pour le service d'ordre, sur les différents

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin.

points de l'avenue de Paris, de l'avenue de Sceaux, de l'avenue de Saint-Cloud, ou de l'intérieur de la ville de Versailles. La porte des grilles de la cour des Statues s'ouvre à deux battants pour livrer passage à une troupe qui s'avance en uniforme de gala, ornée de panaches, de crinières, d'épaulettes et de bufflèteries dont nos yeux avaient été déshabitués par la simplicité spartiate de la tenue de guerre. Les tambours roulent. Les clairons chantent. La foule admire ces superbes soldats. Toutes les têtes se découvrent au passage du drapeau.

Dans la Cour de Marbre, les plénipotentiaires alliés sont salués par une compagnie qui présente les armes, tandis que clairons et tambours, autour du drapeau, sonnent et battent aux champs. L'introducteur des ambassadeurs les conduit à la Galerie des Glaces par l'escalier d'honneur, où s'alignent deux rangs de gardes immobiles, en hautes bottes vernies et culottes blanches, tuniques à retroussis rouges, casques brillants à crinière, à cimier, à aigrette, sabre au clair.

Ils vont s'asseoir à leurs places respectives, autour des tables réservées aux délégations de l'Entente. On voudrait connaître leurs noms, voir leurs figures. Mais ici les traits individuels s'effacent, se confondent dans l'immensité de la vaste perspective que nous ouvre l'avenir et dans la beauté de l'œuvre collective qui est née d'une noble fraternité d'armes. Les grands soldats qui furent les héroïques ouvriers de cette œuvre et par qui devint possible, en fin de compte, le dénouement auquel nous assistons en ce jour, n'ont obtenu, pour la plupart, qu'une gloire anonyme. Combien, hélas, ont disparu sans laisser même un nom sur une croix de bois! Il n'y aura donc point d'appel nominal ni de titres sonores, jetés au public. Pas d'autres uniformes que les uniformes militaires. On a eu l'heureuse pensée de placer au premier plan des invités un groupe de soldats mutilés. Ils sont là, ces témoins qui sont des martyrs, assis souffrants et pâles, mais quand même radieux, dans l'embrasure d'une haute fenêtre dont la clarté fait voir en plein jour les balafres de leurs visages ravagés. Et l'on n'aurait rien à regretter si les yeux qui le cherchent vainement, apercevaient auprès d'eux l'illustre chef qui les a menés à la victoire.

Un émouvant silence s'établit. La table et les sièges assignés aux délégués allemands sont encore vides. On attend. Et voici que, dans ce silence, sous les yeux de l'assemblée immobile, entrent par la porte du fond deux hommes à lunettes, vêtus de longues redingotes

noires. Précédés par des officiers en khaki ou bleu horizon, qui les guident vers leurs places, ces deux hommes sont suivis de deux ou trois secrétaires de leur délégation, également vêtus de noir.

On sait que ce sont les remplaçants du comte Ulrich von Brockdorff-Rantzau et des doctes professeurs qni formaient sa suite. Tout le personnel féodal et universitaire de l'Allemagne impériale a disparu, au moment de l'échéance. En l'absence de tous ces seigneurs et docteurs, aujourd'hui défaillants, voici M. Hermann Müller, qui est un personnage dans la « Sozialdemokratie. » Il est devenu ministre des Affaires étrangères. De sa carrière politique, peu connue chez nous, le plus mémorable épisode, c'est le voyage qu'il fit à Paris, vers la fin du mois de juillet 1914, afin d'apporter à nos socialistes l'assurance formelle que les « sozialdemokrates » du Reichstag ne voteraient pas les crédits de guerre, demandés par le gouvernement du Kaiser. Ce qui n'empêcha pas, du reste, ces « sozialdemokrates » de voter à l'unanimité ces crédits dans la séance du 4 août... L'autre ministre allemand, M. Bell, assis à la gauche de M. Müller, a encore moins de notoriété que son collègue : c'est un homme très brun, avec une moustache très noire, peu de front, des cheveux noirs et drus, hérissés. Une paire de verres fumés, entourés d'écaille, couvre son regard. Le drap noir de sa redingote fait ressortir vivement, au-dessus de sa cravate noire, la blancheur d'un grand faux-col empesé et raide. Les délégués de l'Empire d'Allemagne ont adopté la tenue d'enterrement.

L'ordre du jour de cette séance, nécessairement brève, ne comporte pas de longs discours. Une seule voix se fera entendre, une voix française, celle de M. Clemenceau, président de notre conseil des ministres et président de la Conférence de la Paix. En quelques mots, sans phrases, cette voix, très claire, très nette, résume et définit la situation. Les délégués allemands sont invités, purement et simplement, à signer le traité, dont le texte est certifié conforme aux deux cents exemplaires qui ont été mis à leur disposition. « Les signatures vont être données, qui vaudront un engagement irrévocable d'accomplir, d'exécuter loyalement et fidèlement, dans leur intégralité, toutes les conditions qui ont été fixées. » L'orateur appuie sur ces mots : *Irrévocable... Loyalement... Fidèlement...* Un interprète s'approche de MM. Müller et Bell, pour leur traduire ces paroles. Sans rien répondre, ils se lèvent, quittent leur place. On les dirige vers la table de la signature. A ce moment, le silence est terrible dans la salle muette. Les plénipotentiaires alliés sont impas-

sibles et graves. Nos mutilés fixent les regards qui brillent dans leurs faces décharnées sur ce couronnement de leur œuvre qui s'achève. Ils sont près de la table, en pleine lumière. C'est sous leurs yeux, qu'aujourd'hui, 28 juin 1919, à trois heures quinze de l'après-midi, les Allemands se courbent pour signer l'aveu de la plus humiliante et de la plus juste défaite qui ait jamais châtié un dessein criminel.

C'est fait. L'injure du 18 janvier 1871 est effacée. Toutes les nations civilisées sont ici, avec nous. Elles vont, à tour de rôle, sceller et signer le pacte d'union morale qui les lie à notre cause, après la lutte d'hier, dans la paix d'aujourd'hui, pour le labeur de demain. Un à un, sans qu'un nom soit prononcé, dans l'ordre et dans le silence qui conviennent à cette heure glorieuse, les plénipotentiaires alliés se lèvent pour inscrire, auprès de la signature de la France, amie, leurs signatures fraternelles.

Et maintenant, c'est le canon, qui annonce aux multitudes accourues sur les places publiques, la fin de nos épreuves, de nos angoisses, de nos agonies par l'avènement de la paix dans le triomphe de la France et de ses fidèles alliés. La Galerie des Glaces vibre à chaque détonation. Chacun de nous pense à l'élan de joie populaire et de fierté nationale qui va succéder à nos inquiétudes et à nos fièvres, tandis que la bonne nouvelle se répand de proche en proche, apportant de la capitale des Français jusqu'au plus humble village un renouveau d'espérance et de force à tout un peuple heureux de trouver enfin sa récompense, c'est-à-dire, après tant de combats, la paix dans la victoire, — après tant de souffrances et de deuils, la consolation dans la liberté.

G. D.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les destins ont trouvé leur voie. Né à Versailles, l'Empire allemand est venu mourir à Versailles. Nous disons : l'Empire avec un Empereur, puisque le *Reich* allemand sans Empereur subsiste. Le 28 juin 1919 est ainsi l'une des grandes journées, peut-être la plus grande de notre histoire. Dans une certaine mesure, il dépend de nous qu'elle soit cette journée suprême ou qu'elle le devienne. Déjà la lumière dont elle est baignée, son atmosphère de gloire et de victoire, en a effacé d'autres, — une autre surtout, une après-midi de janvier 1871, — qui furent abominablement sombres. En cette suite prodigieuse de chutes et de relèvements, d'abîmes et de sommets, dont l'enchaînement hasardeux, mais jamais rompu, forme notre vie nationale, elle nous ramène sur la ligne de faîte.

Tandis que là-bas, aux pieds et comme sous les rayons du Roi-Soleil, devant les représentants de vingt-six peuples assemblés, on introduisait les deux personnages obscurs, longs et tristes qui apportaient la signature de l'Allemagne, obligée de confesser sa défaite, nous feuilletions ici le recueil des illustres traités d'autrefois, et nous y relisions ceux par lesquels s'ouvrit en sa splendeur première le règne incomparable : le « Traité de paix signé à Munster en Wesphalie le 24 octobre 1648, par les Ambassadeurs Plénipotentiaires de leurs Majestés Impériale et Très-Chrétienne, et par les autres Députez Plénipotentiaires des Électeurs, Princes et États du Saint Empire Romain ; » le « Traité de paix entre les couronnes d'Espagne et de France, conclu et arrêté dans l'Isle des Faisans, située dans la rivière de Vidasoa, à demie lieue d'Irum, du côté des Pirénées, le 7 novembre 1659. » L'un de ces traités, aux titres pleins de noblesse, avait fondé pour un siècle et demi le droit public européen, et l'autre, marqué l'apogée de la Monarchie des lys. Et puis, de paix en paix, lentement d'abord, ensuite précipitamment,

l'astre déclinait. Un Bossuet trouvait de quoi méditer sur les Empires, sur les vicissitudes de la fortune qui les élève et les abat. Cet impérissable samedi 28 juin, à Versailles, les lieux mêmes offraient leur témoignage, et, dans le décor magnifique, s'inscrivait la leçon du double spectacle qu'à quarante-huit ans de distance il encadra. Tous les Empires, à travers les âges, se sont ruinés par le « colossal. » Ils meurent d'un délire d'orgueil. Une heure vient où ils perdent le sens de la mesure, et dépassent leur vrai pouvoir. Alors, la Némésis, par qui les dieux font leur géométrie et par qui le monde se tient et se remet en équilibre, les rejette durement au delà de la limite, au-dessous du degré qu'ils n'auraient pas dû franchir. Ils subissent avec plus ou moins de dignité, et si on l'ose dire, plus ou moins d'élégance, cette loi éternelle et universelle : c'est l'épreuve décisive, qui montre la qualité de leurs âmes. La comparaison aura été à l'honneur de l'âme française...

A peine la cérémonie était-elle achevée que la presse en jetait les détails à la curiosité des foules anxieuses de savoir que la paix était signée. Mais les circonstances extérieures, les présences et les absences, la couleur du tapis et la forme de l'encrier, ce qu'on voit de tout près et tout de suite, ce n'est, en quelque sorte, que l'enveloppe, que la couverture du traité. Nous qui avons eu un peu plus de recul, essayons de pénétrer un peu plus avant, et, en cherchant l'esprit sous la lettre, en posant bien dans le milieu allemand l'acte ou le geste de la soumission allemande, de nous assurer si la paix est faite. Nous connaissons assez vaguement la manière dont la nouvelle a été accueillie outre-Rhin : il semble pourtant, d'après des informations concordantes, que l'effet produit ait été surtout un effet de stupeur; de stupeur telle qu'elle revêt l'aspect d'une espèce d'indifférence ou d'inconscience, avec, çà et là, quelque éclat de colère, et partout un arrière-fond de haine et de rancune cachées; point de honte, encore moins de repentir, et encore moins de ferme propos. Les paroles, les pensées, ce qui est dit et ce qui n'est pas dit, ce qui se fait ostensiblement et ce qui se combine secrètement, la conciliation des contraires entre le gouvernement et la révolution, la conspiration muette de ceux qui donnent les ordres et de ceux qui les transgressent, tout nous invite à ne pas trop nous y fier.

Avant de se résoudre à signer, l'Allemagne s'est débattue, et, jusqu'en acceptant, elle s'est efforcée de refuser. Averti par M. Clemenceau que « le moment de la discussion est passé, » que les Puissances alliées et associées « ne peuvent accepter ni recon-

naître aucune modification ou réserve, et se voient forcées d'exiger des représentants de l'Allemagne une déclaration sans équivoque de leur volonté de signer et d'accepter dans son intégralité, ou de refuser de signer et d'accepter ce traité sous sa forme définitive; » que, d'ailleurs, « après la signature, les Puissances tiendront l'Allemagne pour responsable de l'exécution du traité dans toutes ses stipulations, » le nouveau « président du ministère d'Empire, » M. Bauer, tâchait de gagner quarante-huit heures. En présentant, le 22 juin, à l'Assemblée nationale son Cabinet fait à la diable, il avait dit : « Il faut signer. Car le refus de la signature ne signifierait nullement une modification du traité : ce ne serait qu'un court ajournement, attendu que notre force de résistance est brisée. Il n'y a aucun moyen d'obtenir mieux. » Mais il croyait apercevoir une lueur : « Le traité, il est vrai, nous donne une emprise qui ne peut nous être arrachée; c'est la promesse volontaire de l'Entente qu'une revision peut intervenir en tout temps, en vue d'une meilleure accommodation aux circonstances nouvelles qui pourraient surgir. Cette promesse est contenue dans le memorandum de l'Entente du 16 juin. » Aussi, sans beaucoup de subtilité, s'ingéniait-il à élargir le soupirail par lequel cette petite lueur lui paraissait filtrer. Il s'enhardissait jusqu'à formuler par écrit cette proposition : « Dans le délai de deux ans, compté du jour de la signature du traité, les gouvernements alliés et associés soumettront le présent traité, à fin d'examen, au Conseil des Puissances, tel qu'il est institué par la Société des Nations d'après l'article 4. Devant ce Conseil, les plénipotentiaires allemands jouiront des mêmes droits et privilèges que les représentants des autres Puissances contractantes du présent traité. Ce Conseil prendra une décision sur celles des conditions du présent traité qui portent atteinte aux droits de libre disposition du peuple allemand aussi bien que sur la clause par laquelle le libre développement économique de l'Allemagne dans des conditions d'égalité se trouve entravé. » Autant dire que la paix de Versailles ne serait qu'une trêve de deux ans; qu'au bout de deux ans, l'Allemagne pourrait revendiquer de nouveau le Slesvig, la Posnanie, la Silésie, ce qu'elle perd de la Prusse orientale et de la Prusse occidentale, l'Alsace-Lorraine elle-même, sans compter l'Autriche dite allemande, en vertu de ses « droits de libre disposition; » et qu'elle pourrait, d'autre part, en vertu de son « libre développement économique, » réclamer la restitution de ses colonies, une transaction sur les réparations, et la remise de ses dettes. Mais par quoi lui serait-

il impossible de soutenir que sa « libre disposition » est gênée et son « libre développement économique » entravé? Tout eût été gêne et entrave pour son génie fertile en chicanes.

Vraiment, c'était bien la peine que des millions de morts eussent été couchés dans les champs, pour qu'une pareille guerre enfantât une pareille paix; paix précaire de deux années; paix à long terme par ses promesses et à court terme par ses satisfactions, ses réalités ou ses certitudes; et, pendant ces deux années mêmes, paix sous condition suspensive, avec clause résolutoire, toute troublée d'alertes, et dans laquelle l'humanité épuisée ne se serait pas reposée, mais seulement posée, juste le temps de souffler!

Il était urgent de couper court à cette manœuvre désespérée. M. Clemenceau a tranché. Plus de délai, aucune réserve. Le 23 juin, le chargé d'affaires demeuré à Versailles, M. von Haniel, sur l'ordre de son ministre, M. Hermann Müller, annonçait au président de la conférence : « Il est apparu au gouvernement de la République allemande, consterné par la dernière communication des gouvernements alliés et associés, que ceux-ci sont décidés à arracher à l'Allemagne, par la force, l'acceptation des conditions de paix, même de celles qui, sans présenter une signification matérielle, poursuivent le but de ravir au peuple allemand son honneur. (En la personne de son ex-empereur, toujours cher, quoique fugitif, Guillaume II de Hohenzollern.) Ce n'est pas un acte de violence qui peut atteindre l'honneur du peuple allemand. (Excepté ceux qu'il a commis.) Le peuple allemand, après les souffrances effroyables de ces dernières années, n'a aucun moyen de le défendre (son honneur même) par une action extérieure. Cédant à la force supérieure, et sans renoncer pour cela à sa manière de concevoir l'injustice inouïe des conditions de paix, le gouvernement de la République allemande déclare donc qu'il est prêt à accepter et à signer les conditions de paix imposées par les gouvernements alliés et associés. »

C'était le jour et l'heure fixés pour la réponse définitive; le jour même et presque l'heure. On était au lundi 23, à cinq heures du soir : à sept heures, si l'Allemagne n'avait pas cédé, toute la ligne alliée, le long du Rhin, s'ébranlait. Vers six heures, le canon tonna, les cloches sonnèrent. Nous entendîmes ces voix de la joie nationale qui s'étaient tues depuis le 11 novembre, et qui, chez nous, dans nos villes de l'intérieur, n'ont parlé que pour la paix, n'ayant, durant la guerre, parlé que dans nos alarmes. L'Allemagne cédait, et, comme elle ne disait plus qu'elle faisait des réserves, il était naturel d'en déduire

qu'elle cédait sans réserves. Mais prenons garde d'être dupes des mots ou du silence des mots, ne tombons pas dans l'erreur de croire que ce qui n'est pas exprimé n'existe pas. Reprenez la dépêche de M. Müller : l'Allemagne ne dit plus qu'elle fait des réserves, mais elle ne dit pas davantage qu'elle n'en fait plus. Et tout de suite elle a laissé voir que, si sa langue avait failli, si sa main ne s'était pas refusée, sa tête était toujours la même tête obstinée et dure, et son cœur farouche n'était pas touché. Ce que le président du ministère d'Empire Bauer avait dit la veille, dans son discours à l'Assemblée de Weimar, toute l'Allemagne le répétait ou le pensait encore le lendemain : « Aucune signature ne peut enlever sa valeur à une protestation que nous élevons solennellement pour tous les temps à venir. Le gouvernement a renoncé à discuter l'une ou l'autre des conditions parmi le grand nombre de celles qui nous sont imposées et qui sont plus ou moins irréalisables; le traité ne perd pas, par des modifications de détail (les adoucissements que nous avons signalés dans le texte du 16 juin, par rapport au texte du 7 mai), son caractère de destruction... Le gouvernement s'est résolu à faire signer le traité de paix, tout en déclarant sans détour que personne ne peut juger le peuple allemand capable, dans son intime conviction, de souscrire à un traité de paix qui, sans que la population soit consultée, arrache des membres vivants de l'Empire allemand, atteint directement la grandeur de l'Allemagne et impose au peuple allemand des souffrances insupportables. Si néanmoins le gouvernement signe le traité, c'est que la violence le contraint à le faire, et pour épargner au peuple allemand les souffrances indicibles d'une nouvelle guerre, la destruction de son unité nationale, de nouvelles occupations de territoires allemands, une famine effroyable et une détention impitoyable de ses prisonniers. »

En somme, la seule chose que M. Bauer ait déclarée « sans détour, » c'est que l'Allemagne, en signant, entend ne s'engager qu'avec toute sorte de détours. Et, lui, Bauer, il est un socialiste majoritaire, il est un chef de gouvernement. Pour être un homme d'État improvisé, un champignon des couches démocratiques, il ne s'en est pas moins, une fois arrivé au pouvoir, guindé en homme d'État. Mais le chef des socialistes indépendants, s'il est dans la nature des socialistes indépendants d'avoir un chef, Haase, ne tient pas un autre langage : « Même après les concessions qui ont été faites, a-t-il appuyé, le traité de paix ne répond pas à nos principes. Si nous l'acceptons néanmoins, nous le faisons contraints par la force; mais si nous ne pouvons l'exécuter, même en y employant toutes nos

forces, nos adversaires devront se résigner. » La harangue de Haase fut, paraît-il, nerveuse, incisive : il nous y livra son secret, qui, bien qu'il ne fût pas très difficile à connaître, était quand même un secret plein d'horreur : « La révolution mondiale fait des progrès. La poussée est irrésistible, mais elle ne marche pas aussi rapidement que nous le désirons. » Voilà pourquoi l'Allemagne voulait qu'on lui donnât du temps; elle en voulait donner à « la révolution mondiale. » Et voilà sans doute ce que l'Allemagne a compris, lorsque M. Bauer lui a avoué qu'elle ne pouvait plus se défendre « par une action extérieure. »

L'action extérieure, c'était la guerre ouverte, la résistance armée, le lutte pied à pied chez soi. Mais il restait « l'action intérieure chez les autres, » la guerre larvée, la culture de la trahison, la désagrégation du bloc ennemi par la discorde et de chacun de ses éléments par la révolution. Puisqu'on ne pouvait plus gagner, sans promettre de signer, ces bienfaisantes quarante-huit heures dont on attendait le salut, si elles conduisaient au « grand soir, » il fallait tâcher de les gagner, après avoir promis, avant d'avoir signé, comme il faudrait encore tâcher de les gagner, après avoir signé, avant d'avoir exécuté. L'Allemagne, avec des airs de victime innocente, allait se coucher au tombeau, attendant de la révolution sa résurrection. Mais, pour signer, il fallait des signataires, et dans ce gouvernement qui s'était constitué tout exprès sur et pour la signature du traité, dans cette Assemblée nationale qui l'avait approuvée à cent voix de majorité, on ne parvenait pas à en découvrir. Déconcerté pour la première fois de sa vie, et probablement terrorisé, menacé de la corde (cette perspective seule pouvait lui faire perdre son assurance), M. Erzberger lui-même se récusait. Comme par hasard, on s'adressait, pour cette corvée qui, l'on en doit convenir, n'avait rien d'agréable, à deux anciens membres du ministère Scheidemann, M. Giesberts et M. Leinert, qui, tous les deux, avaient voté contre la signature. La raison était bonne : à leur tour, MM. Giesberts et Leinert se sont excusés. C'était encore une après-midi de perdue, et, l'on s'en flattait, de gagnée.

De jour en jour, le jeudi était venu, mais, de Berlin ou de Weimar, à Versailles, rien ni personne ne venait. A la fin, M. Clemenceau s'est fâché, et, brusquant les choses, le Conseil des Quatre fixa la séance au samedi trois heures. Collé au mur, le gouvernement de la République allemande décrocha, un peu trop visiblement dans le magasin de ses accessoires, — mais il n'importe, car il les avait, au préalable, habillés en ministres, et le premier en ministre des Affaires étrangères, — deux personnages qu'il nous plut de tenir pour assez représentatifs,

MM. Hermann Müller et Bell. Si le ministre Hermann Müller n'eût été que le camarade Hermann Müller, il y aurait eu lieu de ne lui faire qu'un médiocre crédit. C'est lui, en effet, qui, en juillet 1914, était venubercer de sa chanson faussement pacifique, paroles et musique de M. de Bethmann-Hollweg, la candide somnolence et les songeries creuses de nos plus éminents socialistes. C'est lui qui les avait joués et bernés, comme jamais hommes, depuis qu'il y a des hommes qui, les uns, trompent et, les autres, sont trompés, ne furent joués et bernés ; lui qui leur avait donné le baiser de Judas ; et quand, après l'armistice, ils l'avaient retrouvé à Berne, ils le lui avaient amèrement reproché. Mais, à présent, il était ministre, ministre des Affaires étrangères, et le portefeuille, dans les affaires d'État, confère (que l'on nous passe ce jeu de mots involontaire) des grâces d'État. Quant à M. Bell, député du Centre, qui, à défaut de M. Erzberger proclamé « indésirable, » figurait dans la délégation la seconde fraction gouvernementale, il n'était que le Schmidt de M. Müller, et, comme lui, du reste, il était ministre. Évidemment, au mois de janvier 1871, la troupe chamarrée des princes ou des généraux était plus reluisante, avec Bismarck et Moltke sur les marches du trône, et le grand-duc de Bade levant la bannière impériale, en criant : « Hourrah pour l'empereur Guillaume ! » Les temps aussi étaient plus heureux, le ciel de l'Allemagne plus brillant. Et l'on manquerait à ce minimum de justice auquel un ennemi même a droit, si l'on ne reconnaissait que MM. Hermann Müller et Bell, en leurs redingotes étriquées, ont mis, à consacrer la capitulation de leur patrie, une simplicité affligée qui n'était pas sans dignité.

Maintenant, ce qui avait été fait à Versailles, en janvier 1871, y a-t-il été défait, en juin 1919 ? L'aigle allemande, qui se tord au plafond de Le Brun, n'a-t-elle plus sur le cœur l'écusson impérial, a-t-elle de nouveau un écusson royal ou national cloué sur chacune des plumes de ses ailes ? — Comment le nier ? L'Allemagne, qui ne sort plus de la Galerie des Glaces Empire universel ni Puissance militaire prépondérante, en sort plus qu'unie, une, et plus une en 1919 qu'elle n'en était sortie en 1871. A cet égard, elle a sauvé ce qu'elle tenait par-dessus tout à sauver, l'unité allemande, qui est l'Allemagne même : l'Allemagne au dessus de tout. En 1871, les Allemagnes étaient encore là, derrière l'Allemagne unie qu'elles consentaient à former. A l'avant-traité de Versailles, du 26 février 1871, étaient parties et signaient les royaumes de Bavière et de Würtemberg, et le grand-duché de Bade. Le moins qu'on eût pu et qu'on

eût dû faire aurait été de les rappeler en 1919, d'autant plus que non seulement l'Assemblée nationale de Weimar, où l'Allemagne tout entière est représentée, mais des Chambres d'États particuliers, la Chambre prussienne, la Chambre bavaroise, prétendent, dit-on, que le traité soit soumis à leur ratification. Ni la Bavière, ni la Prusse elle-même, sinon parce qu'elle a donné sa forme à l'Allemagne, n'ont signé, mais elles ratifieront, ce qui signifie qu'elles discuteront, examineront, ergoteront. Nous aurons ainsi les inconvénients de la division; pourquoi n'en avoir pas saisi les avantages?

Le plus clair et le plus certain, c'est que, de l'autre côté du Rhin, par delà la zone de cinquante kilomètres, la France continue d'avoir en face d'elle, et face à face, l'Allemagne. Il est clair et certain aussi que c'est une Allemagne blessée, et que ce n'est pas une Allemagne apaisée. La France elle-même, en 1871, avec son passé multiséculaire, avec le sentiment profond de sa vieille unité ou de son unité déjà ancienne, lorsqu'elle fut mutilée en sa chair, amputée de deux provinces, ne se réfugia pas et ne se retrancha pas plus vite dans l'idée-force de la revanche. D'origine française, ou anglaise, ou neutre, tous les récits, en cela, s'accordent : « On entend parler de la prochaine guerre d'abord avec la Pologne et plus tard avec la France, lorsque la stabilité financière sera restaurée et les stipulations du traité oubliées, écrit de Coblence un correspondant du *Times*. Si tout ce qu'on entend est vrai, et si toutes les impressions des voyageurs venant de l'intérieur de l'Allemagne et des provinces baltes sont bien fondées, il n'a jamais été plus nécessaire pour les Alliés de surveiller étroitement l'Allemagne. »

J'ai rouvert hier les Discours que Fichte, au lendemain d'Iéna, adressa « à la Nation allemande. » Dans le treizième, celui dont le manuscrit avait été mystérieusement égaré, qu'il refit et par conséquent il pensa deux fois, tout en voulant faire de l'Allemagne le peuple honnête, sincère, désintéressé et pacifique par excellence, le philosophe n'a pas pu tout à fait étouffer le cri du sang : il dénonce par avance tout ce que la plus récente Allemagne a fait : « Un peuple, resté fidèle à sa nature, peut sans doute, si ses frontières deviennent trop étroites, désirer les agrandir par la conquête du pays voisin pour avoir plus d'espace : il en chassera les anciens habitants ; — il peut vouloir échanger un climat triste, dur et stérile, contre un autre plus doux et mieux favorisé : dans ce cas aussi, il en chassera les premiers possesseurs ; — il peut même, s'il dégénère, entreprendre de simples campagnes de pillage sans le moindre désir de

conserver les habitants ou le sol qu'il abandonnera une fois maître de toutes leurs richesses; — il peut enfin emmener les habitants de ce pays pour les utiliser comme esclaves et se les partager... Celui qui limite ses désirs est fatalement anéanti par ceux qui attirent à eux tout ce qu'ils peuvent. Chacun veut, s'il le peut, enlever à son voisin ce qu'il possède; celui-là seul se repose qui ne se sent pas assez fort pour engager la lutte : il la commencera dès qu'il se sentira assez de force. » Naïvement, en en condamnant les excès, Fichte dévoilait, avec une crudité terrible, le caractère permanent et incorrigible de la race : ce fleuve de violence, qui, parfois, contraint par l'obstacle, coule souterrainement, mais qui, dès qu'il a pu le rompre, s'enfle, s'étale, déborde et emporte tout.

Mais nous, comme réplique, n'avons-nous pas à faire quelque Discours à la Nation française? Le premier tiendra dans une phrase, et même dans un mot, tiré de l'Écriture : *Sobrii estote et vigilate.* Veillons. Ne nous endormons pas. Surtout, ne rêvons pas. Ce discours utile, nécessaire, le président de la République, le président du Conseil, le président du Sénat, le président de la Chambre des Députés, l'ont déjà fait. « La paix sera une création continue, » a dit M. Poincaré ; et tout ce que les hauts personnages ont dit, chacun à sa façon, revient à dire ce que nous avons modestement écrit à cette place depuis six semaines : « Nous aurons la paix si nous la faisons jour par jour pendant un nombre indéfini d'années, et cette paix sera ce que jour par jour nous la ferons. » On a fait, au cours de la guerre et des négociations qui l'ont close, une grande dépense d'idéalisme. C'est à merveille, si l'on se rend compte que l'idéal ne prend de consistance que mêlé et en quelque sorte brassé avec la réalité. Introduisons le plus possible d'idéal dans la politique la plus positive. Mais n'oublions pas que, depuis qu'il y a des hommes et des nations, depuis qu'il y a la guerre et la paix, il n'y a jamais eu que deux manières de terminer ou d'éviter la guerre et d'assurer la paix. Tant que la guerre dure, il faut se contenter de vaincre, et ne pas défier la Fortune en lui demandant plus que peut-être elle ne voudra donner. Mais, la guerre finie, lorsque la Fortune ne peut plus changer, il faut aller au bout de la victoire, et se réconcilier l'ennemi par une paix douce, ou le mettre hors d'état de nuire par une paix forte. Toul moyen terme est chimérique, toute *via di mezzo* est funeste. Si l'on s'y est arrêté, on peut bien, de par le monde, proclamer la paix! la paix ! mais il n'y aura pas la paix! Si l'Enfer, d'après le proverbe, est pavé de bonnes intentions, les Limbes, selon

Machiavel, sont peuplés de *uomini da bene*. Les philanthropes auront beau faire : l'humanité ne sera longtemps encore capable que d'une certaine mesure de bien ; et l'Allemagne, d'une mesure moindre que le reste de l'humanité.

Les gouvernements alliés et associés en ont eu l'exacte vision : le pacte de garantie anglo-franco-américain que M. le président Wilson et M. Lloyd George ont contracté avec M. Clemenceau en est la meilleure preuve. C'est le signe que ni la France, ni l'Angleterre, ni les États-Unis n'entrent dans l'avenir les yeux fermés ; et là dedans, en ce qu'il signifie, de quelques restrictions qu'y soit enveloppé le *casus fœderis*, réside sa principale valeur. Veillons, ne dormons pas, ne rêvons pas ! En dehors des questions qui se rattachent directement à la paix allemande, que de problèmes demeurent à résoudre ! La paix, qui est signée, mais qui n'est pas faite avec l'Allemagne, n'est ni signée ni faite avec l'Autriche, avec la Hongrie, avec la Turquie, avec la Bulgarie. L'Occident semble un peu se rasseoir, mais l'Orient fermente, bout et se liquéfie. Il y a la Baltique et l'Adriatique, il y a les Balkans, il y a la Russie et l'Asie-Mineure, il y a la Chine. Plus de vingt fronts de bataille, une longue écorchure du Nord au Sud ; des sensibilités à vif, des ambitions contrariées, des espoirs déçus, et, jusque dans les solutions imposées, des germes de conflits latents. Des serpents pour toutes les Furies. La paix elle-même en est toute couronnée. Ne délions pas, reformons, resserrons le faisceau. L'une, quelle qu'elle soit, des Puissances alliées et associées ne se maintiendra que par toutes les autres. Ce n'est jamais le moment, mais c'est moins que jamais le moment de perdre ses amis. Pour nous, nous n'avons pas le moyen, et nous devons écarter l'occasion, toute raison, tout prétexte, tout risque d'en perdre un seul.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

PRIME JEUNESSE[1]

SUITE AU *ROMAN D'UN ENFANT*

DEUXIÈME PARTIE[2]

XVIII

Depuis quelque temps, je voyais paraître chez nous un vieux monsieur à visage de corbeau dont le haut de forme, toujours mal peigné, avait l'air d'avoir de longues soies, comme qui dirait un chapeau angora. Ma grand'-mère le recevait dans sa chambre et, après chacune de ses visites, elle semblait accablée. C'était, paraît-il, son notaire qui venait lui annoncer des pertes d'argent, à la suite de placements fâcheux qu'il lui avait conseillés, ainsi qu'à sa sœur, ma grand'tante d'Oléron. Comme tous les enfants, je ne me souciais guère de ces questions-là, mais ce qui m'atteignit d'une façon douloureuse fut d'apprendre que nous ne serions bientôt plus propriétaires dans notre île, qu'il faudrait vendre nos derniers lambeaux de vignes et de marais-salants, de même qu'il avait déjà fallu renoncer à cette maison de Saint-Pierre d'où nos ancêtres, à la révocation de l'édit de Nantes, étaient partis pour l'exil. Ce petit désastre contribuait du reste pour sa part à assombrir un peu notre vie familiale.

Toutefois un événement heureux succéda promptement à nos deuils : ma sœur ne nous quitta plus. Son mari vint

(1) *Copyright by* Pierre Loti, 1919.
(2) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

habiter, à environ vingt-deux kilomètres de Rochefort, une petite ville, presque un village, qui s'appelait Fontbruant, près d'une antique forêt de chênes-verts. Leur installation, qui devait être provisoire, dura une douzaine d'années, — ce qui, à l'âge que j'avais alors, représente une période très longue, — et ce Fontbruant fut dans la suite un des lieux de la terre auxquels je m'attachai le plus passionnément.

Près d'une grand'route, où quelques dernières diligences passaient encore en faisant leurs gaies sonnailles de grelots, et à la tête d'un pont jeté sur un ravin plein de sources, ils avaient choisi une adorable vieille maison, aux murs épais comme des remparts, avec deux jardins superposés, plantés de grands arbres et qui communiquaient par un escalier de pierres moussues. J'avais là ma chambre, bien entendu, ma chambre à moi où jamais personne d'autre n'eut le droit de demeurer et où, pendant mes premières années de marine, je devais revenir tant de fois avec une émotion très douce, entre mes longues campagnes.

Alentour, dans un silence de désuétude, dans un calme que nos paysages de France ne connaissent déjà plus, s'étendait un site d'une beauté rare (1), quelque chose comme un reste des vieux temps de la Gaule qui, par miracle, se serait conservé là, oublié des hommes. En plus grand, et par suite en plus sauvage, cela ressemblait beaucoup, comme nature, à certaines parties des bois de la Limoise, et voilà pourquoi sans doute je m'y attachai si vite, m'y retrouvant chez moi. C'était le même sol exquis, où partout affleurait la pierre grise et où ne croissaient que les plantes délicates des lieux secs, les tapis de lichen, les graminées d'une impalpable finesse qui font comme une petite vapeur épandue sur la terre, et les orchidées dont les fleurs ont l'air de mouches en velours grimpant le long d'un brin de roseau. Comme arbres forestiers, c'étaient surtout des chênes-verts dont le feuillage éternel imite celui des oliviers; il y en avait là d'énormes, de ces chênes de notre Sud-Ouest, si lents à se développer mais qui, avec les siècles, finissent par s'arrondir à la manière des banians hindous. Et à l'entrée de cette forêt, qui se maintenait toute l'année du même vert sombre, sommeillait un vieux château de la Renaissance,

(1) Dans un de mes livres intitulé : « Le château de la Belle-au-Bois-dormant, » j'ai essayé de décrire en détail ce site unique.

aux fenêtres toujours fermées depuis plus de cent ans. Je veux aussi noter certain ravin où se passa, l'année d'après, la scène la plus troublante de ma vie d'adolescent; sur une longueur d'un kilomètre ou deux, ce ravin, qui ne tarda pas à devenir mon royaume favori, coupe comme une déchirure le vieux sol pierreux de Saintonge et entretient dans son repli ombreux toute une végétation d'eau, en contraste absolu avec celle des plateaux d'alentour; là, dans la nuit verte, c'est le domaine des mousses merveilleuses, des roseaux grands comme des bambous et des fougères géantes; la grande osmonde en particulier y devient presque arborescente et je ne connais dans nos climats aucun lieu ayant autant que celui-là des aspects de marais tropical. En outre, dans la muraille de rochers qui l'entoure, s'ouvrent en rang des espèces de porches d'église donnant accès à la nuit souterraine : des grottes, festonnées par la fantaisie millénaire des stalactites et dont l'alignement forme comme une petite rue très mystérieuse, aux profondes entrées noires. Oh! quel incomparable champ d'exploration pour un jeune aventurier de quinze ans qui, du matin au soir le revolver à la ceinture, scrutait les fouillis les plus inviolés, en se prenant pour un trappeur du Nouveau-Monde!...

XIX

Il avait été convenu que l'installation à Fontbruant se ferait avec la plus stricte économie, mais cela n'empêcha pas ma sœur d'y apporter, dans l'extrême simplicité, le goût dont elle ne se départait jamais. Ma chambrette, modestement blanchie à la chaux mais si soignée, devait tout son petit charme à deux ou trois riens, une vieille glace au cadre un peu étrange, une vieille étoffe indienne comme tapis de table, un vieux vase de faïence bleue... Sa fenêtre donnait sur le jardin bas et le ravin aux sources et, avant de m'endormir, j'y passais de délicieuses fins de soirées d'été, accoudé sur la pierre massive et fruste de l'appui, écoutant venir à moi le silence ou les bruissements intimes de la forêt de chênes.

Quant à une vaste pièce du rez-de-chaussée que, pour nous amuser, nous appelions le « grand salon », on avait décidé de ne même pas la meubler du tout : quelques chaises de paille, des tables de bois blanc sur lesquelles étaient drapés des cache-

mires d'aïeules, un grand vase où trempaient toujours des fleurs en gerbes délicieuses, rien de plus, et il était aimable quand même, ce « salon, » avec sa large porte, vitrée de petits carreaux à la mode ancienne, par où l'on apercevait, à travers les branches des jasmins et des corcorus de la terrasse, le gai va-et-vient campagnard de la route, les carrioles et les troupeaux. L'épaisseur de ses murailles un peu déjetées, les énormes poutres de son plafond attestaient son grand âge. Sur quelques chevalets, des tableaux, des portraits commencés lui donnaient un aspect d'atelier de peintre, et il y traînait toujours une vague senteur de peinture fraîche, — que j'aimais parce qu'elle était celle de la palette et des pinceaux de ma sœur. Il y faisait toujours frais et on s'y tenait beaucoup, au grand calme, par les après-midi brûlants de l'été.

De telles conceptions de l'ameublement déroutaient les bonnes dames d'alentour, qui possédaient en général des petits salons conventionnels, décorés dans le haut style des tapissiers de Rochefort ou de Saintes; mais elles sentaient là peut-être un je ne sais quoi indéfinissable qui les dépassait. Et je ne puis me rappeler sans sourire cette appréciation, qui me fut énoncée un jour par une vieille paysanne du voisinage : « Vous « creyez que je vois point qu'ol est ine grande dame, votre « sœur! Non, mais vous creyez que je zou vois point! »

XX

Ce Fontbruant devint tout de suite pour nous, il va sans dire, une sorte de succursale de Rochefort; mes parents, ainsi que mes chères vieilles amies tutélaires aux papillotes grises, y allaient ou en revenaient pour un rien, à tour de rôle, et les plus rares fleurs sauvages de la forêt, les plus étonnantes fougères du ravin des grottes approvisionnaient constamment les vases et les corbeilles de notre salon rouge. Quant à tante Claire, qui avait toujours eu un penchant pour le jardinage et la botanique, elle faisait dans les bois des découvertes de bizarres et exquises petites plantes qu'elle enlevait avec leurs racines pour les rapporter chez nous, et toute notre cour se parait par ses soins d'une végétation très agreste. Les plus fragiles capillaires, aux tiges fines comme du crin noir, les capillaires les plus capricieux, qui d'habitude ne poussent qu'aux endroits de

leur fantaisie, elle seule trouvait par miracle le moyen de les acclimater sur les bords de mon bassin, à ma grande joie, — et aujourd'hui encore je fais soigner et je vénère certain nénuphar à fleur blanche du marécage de Fontbruant, qui fut installé par elle au fond de mon petit lac sacré, il y a déjà hélas! plus d'un demi-siècle!... Pauvre nénuphar, toujours solitaire et captif, il a pris rang parmi mes reliques, — ridiculement trop nombreuses, je le sais bien, — en compagnie d'un diclytra qui fut également planté par la main de tante Claire quand j'étais petit enfant et qui, dès que reviennent les tiédeurs de mars, ne manque jamais de reproduire toujours ses pareilles fleurettes roses. Pour nous qui n'avons pas de durée et qui ne devinerons jamais le pourquoi de rien, la presque éternité des plantes frêles ajoute encore à l'immense étonnement douloureux que l'ensemble de la Création nous cause...

XXI

C'est à cette époque-là qu'un changement du tout au tout se fit soudain dans mon existence d'enfant trop choyé, trop absolument heureux, — du moins au point de vue du bonheur matériel. Outre les pertes qu'avait faites ma grand'mère dans l'île, un douloureux désastre survint, et la pauvreté s'abattit un jour sur nous, d'une accablante façon que rien ne pouvait faire prévoir.

Bien que ce soit anticiper sur le cours du temps, je dirai ici que cette période noire dura pour nous près d'une dizaine d'années; et que même, à un moment donné, après que j'eus perdu mon père, après la date à laquelle je compte arrêter ces notes, cela devint de la misère tout à fait.

Mais cette misère, aujourd'hui encore je ne cesse de la bénir; elle aura été pour moi une grande éducatrice, je lui dois sans doute tout ce que j'ai pu faire d'un peu courageux et d'un peu noble; pendant mes années d'aspirant de marine et même d'enseigne de vaisseau, elle a resserré de la façon la plus adorable mes liens avec ces deux saintes en robe de deuil que furent ma mère et ma tante Claire, sa sœur. Chères bienfaisantes fées, dont je voyais de jour en jour les cheveux blanchir, toujours sereines et presque gaies, elles réussirent donc, par leur courage et leur activité de toutes les minutes, à nous

préserver des trop dures privations et à nous conserver les dehors d'une décence très comme il faut.

Oh! précieuse misère, c'est à elle aussi que je dois d'avoir connu plus tard la joie de faire oublier aux deux saintes leurs années de souffrance, la joie de les gâter à mon tour, de les entourer de confort ou même de luxe, — la joie ensuite quand elles eurent terminé leur doux rôle tutélaire, la si triste joie d'orner des plus belles fleurs les petits cortèges qui me les emmenèrent, chacune à son tour, jusqu'à notre caveau familial, aujourd'hui plein d'ossements...

Et maintenant, je ferme cette parenthèse, ouverte sur un avenir qui, durant la période transitoire dont je vais parler, était encore assez lointain.

Au moment où le sort vint nous écraser, je suivais, depuis la rentrée, les classes de *philosophie*, ainsi que cela s'appelait pompeusement à cette époque, mon père désirant toujours me faire passer mon baccalauréat ès lettres avant le baccalauréat ès sciences. On me destinait alors à l'École polytechnique et, après le grand désastre, on essaya de persister, mes parents espérant encore pouvoir, avec beaucoup de restrictions, me mener jusque-là; je m'étais donc tout à fait soumis, en apparence du moins, pour ne pas aggraver leurs peines en insistant pour cette Marine qui, depuis la mort de mon frère, leur faisait tant de peur. Mais, au fond de moi-même, je gardais la conviction que les événements aboutiraient malgré tout à me conduire à l'École Navale; si j'avais été l'oriental que je suis devenu depuis, j'aurais dit : « Mektoub! » ce grand mot du fatalisme musulman qui incite à la sérénité des patiences infinies.

Rien n'avait changé, au début, dans les aspects extérieurs de notre existence, sauf que l'on ne mettait plus de fleurs nulle part, dans les vases ni les corbeilles, même pas les fleurs des bois de Fontbruant qui ne coûtaient rien; comment aurait-on trouvé le courage de les arranger, quand on savait qu'autour de nous, tout n'était plus que *provisoire* et que nous devions d'un jour à l'autre nous résoudre aux pires solutions?... Je crois encore entendre ma mère nous dire, en se tordant les mains : « Oh! ce *provisoire*, au moins que nous en soyons délivrés et que, d'une manière ou d'une autre, cela finisse! »

L'idée qu'il faudrait sans doute en venir à vendre notre chère maison de Rochefort, comme il avait fallu jadis vendre

celle de l'île, oppressait mes heures grises d'hiver, au collège ou dans ma chambre d'enfant qui m'était encore laissée. Oh! voir un jour la lugubre affiche : « A vendre » apposée sur notre mur, et puis se retirer dans quelque logis inconnu, être expulsé de tout ce que j'adorais, de mon petit musée, de notre cour, de mon bassin aux pierres moussues, je croyais bien sentir que ce serait pour moi la mort, et je m'attachais d'autant plus à ces humbles choses, d'une façon excessive, désespérée, presque fétichiste.

Bien entendu, je n'avais même pas eu l'idée cette année-là de préparer ma liste d'étrennes, mais je m'y étais bravement résigné; la suppression de mes professeurs de piano et d'accompagnement ne m'atteignit guère davantage; non, ce qui me toucha surtout, ce fut de renoncer à l'équitation et à mes courses sur les routes en compagnie des piqueurs du dressage. Il me restait mon théâtre de Peau-d'Ane qui ne coûtait pas d'argent; bien que ce fût très enfantin pour un « philosophe, » je continuai de m'y adonner beaucoup, pour me distraire de mes cruelles angoisses, matérialisant ainsi en des décors toujours plus habiles, mes petits rêves de magnificence, de palais, de palmiers et de soleil.

Ai-je besoin de dire que la philosophie, la pauvre philosophie humaine, telle surtout qu'on nous l'enseignait alors, ne m'intéressait pas? J'en eus vite sondé la pitoyable inanité. Celle d'Auguste Comte, qui commençait d'entrer dans le programme scolaire, m'arrêta un moment toutefois; elle me fit mal par son côté desséchant et porta un des premiers coups profonds à mon mysticisme chrétien. De même, la si lapidaire strophe du « Lac » qui me revenait sans cesse, gravée en ma tête à cause de la beauté de sa forme, avait éveillé mes premiers effrois devant la possibilité d'un Néant final :

Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour !

XXII

Au crépuscule d'une journée de février, j'étais à étudier mon piano, avec un peu de froid aux doigts, dans notre salon de Rochefort maintenant chauffé très parcimonieusement;

j'avais repris un morceau classique de mon enfance, délaissé naguère comme trop facile : l'*Orage*, de Steibelt, où la foudre gronde dans les notes basses et où tout-à-coup on entend, au milieu d'une sorte de menuet pastoral, comme tomber les gouttes d'une grande pluie... Un frôlement de soie me fit tourner la tête et je vis ma sœur, entrée sur la pointe du pied dans une élégante toilette noire que je ne lui connaissais pas, la première après ses crêpes de deuil; depuis des mois, du reste, je n'avais plus connu de robe neuve à la maison.

— Oh ! sœur, comme tu es belle aujourd'hui !

— Ça !... C'est ma robe de mariée que j'ai fait teindre et un peu retoucher. — Elle avait répondu à voix brève, comme pressée d'aborder un sujet moins futile. — J'ai à te parler, mon cher petit, dit-elle, à te parler d'une chose bien sérieuse...

Alors je m'arrêtai tremblant, car depuis l'année dernière les mauvaises nouvelles se succédaient chez nous... Quoi donc encore ?...

« Je viens de causer avec papa et maman, continua-t-elle, et ils m'ont chargée de venir t'annoncer que, vu le changement de leur situation, ils ne s'opposeront plus à ce que tu entres à l'École Navale si tu en as toujours le goût, parce que là tu pourras gagner ta vie deux ou trois ans plus tôt qu'à Polytechnique. »

Ah !... Enfin !... Je reçus toutefois la nouvelle sans broncher, tant j'étais depuis longtemps convaincu que cela finirait ainsi, puisque je l'avais si bien décidé en moi-même. Pourtant un petit frisson, moitié de joie moitié de terreur, me passa de la tête aux pieds, en présence de cet avenir de voyages et d'aventures qui pour tout de bon venait de m'être ouvert.

— Dis-leur, répondis-je, dis-leur que oui, bien entendu, je le désire toujours; dès demain s'ils le veulent, je suis prêt à entrer dans le cours de Marine.

— Alors soit, et à la grâce de Dieu, mon chéri !

Après m'avoir embrassé presque solennellement, elle s'en alla, au froufrou excessif de sa pauvre belle robe reteinte, dont l'étoffe sans doute avait été trop raidie par l'apprêt.

Quand elle fut partie, je repris l'*Orage* de Steibelt, par crânerie, pour faire comme si de rien n'était, et cette pluie, qu'imitaient les notes perlées tombant de partout sur l'air de menuet du vieux temps, me fit penser aussitôt à cette ondée tropicale sur les grandes palmes d'un jardin de là-bas, qui

m'avait été décrite l'année précédente par mon frère. Donc, c'était certain, je verrais cela à mon tour, cela et tant d'autres choses encore... Oui, mais ces séparations de deux années, à l'autre bout du monde, ces longs exils pendant lesquels certaines des figures chéries qui m'entouraient et qui étaient déjà vieilles hélas! pourraient mourir... Soudain, je m'aperçus que tout se brouillait devant mes yeux, je ne distinguais plus mes notes, je pleurais...

XXIII

Deux jours après, je quittai la classe de *philosophie* pour entrer dans le cours de Marine, avec ces élèves qui pour la plupart portaient ceinture rouge, affectaient le genre matelot et couvraient leurs cahiers de dessins représentant des navires. Des navires, je n'en dessinais point, moi; jamais, même dans mes plus jeunes années, je n'avais pensé à demander, comme cadeaux, de ces petits modèles de voiliers ou de steamers que l'on donne à presque tous les enfants; non, dans mon futur métier, ce n'était pas précisément ce côté-là qui me captivait, mais la mer, le grand large et surtout, il va sans dire, les rives lointaines des *colonies*, où l'on aborderait sous des palmiers...

Dans quatre ou cinq mois devait avoir lieu le redoutable concours; on n'espérait guère que je serais reçu cette première année, mais admissible seulement, ce qui exigeait déjà pas mal de travail. Et malgré mes flâneries, malgré mes envies de monter à cheval et de courir dans les bois, je plongeai au milieu des spéculations glacées de l'algèbre et de la trigonométrie sphérique; j'y apportai quelque courage et même une sorte d'intérêt mêlé de stupeur, me demandant parfois : Somme toute, qu'est-ce que tout cela? Est-ce réel, est-ce que vraiment cela existe?... Développements à n'en plus finir, aussi stériles que compliqués, de ce petit axiome, déjà factice par lui-même : deux et deux font quatre. N'est-ce pas plutôt nous-mêmes qui créons au fur et à mesure ces vérités mathématiques, du fait seul de les énoncer?... Déjà, dans mon esprit d'enfant, j'avais pressenti une transcendante inanité derrière le déroulement de tant de formules précises; j'avais entrevu comme à travers un nuage ce que plus tard le métaphysicien Henri Poincaré devait exprimer d'une façon géniale.

Une angoisse pesait maintenant sur moi sans trêve, bien que mes parents m'eussent affirmé en dernier ressort qu'ils avaient trouvé enfin un arrangement pour ne pas vendre notre maison héréditaire et qu'ils se borneraient à en louer la plus grande partie; certes, c'était là le point capital, mais rien que cette perspective d'installer des étrangers chez nous me semblait la plus révoltante des profanations. Renoncer à ma chambre d'enfant et m'installer ailleurs, dans une chambre sur la cour, m'était intimement cruel, et ce qui me déchirait plus encore, c'était la pensée qu'il faudrait renoncer à notre salon de famille, — le « salon rouge, » — voir partir les fauteuils sur lesquels des créatures bénies prenaient place en cercle à nos soirées du dimanche, voir enlever mes pianos et décrocher les chers portraits. Oh! pour ce salon, j'avais supplié, supplié les larmes aux yeux, afin que l'on cherchât encore à le sauver, par une combinaison suprême... Cette sorte de faiblesse morale, que j'ai toujours eue, de m'attacher à des lieux, à des objets, aussi déraisonnablement qu'à des êtres, me faisait par trop souffrir, et mon sommeil en était tourmenté chaque nuit.

Cependant le printemps revint et ramena ses toujours pareilles petites griseries; je repris mes jeudis à la Limoise, — une Limoise devenue triste, il est vrai, depuis que Lucette dormait au cimetière. Mes congés plus longs (Pâques, Pentecôte), je les passais à Fontbruant, chez ma sœur, et là je commençais à aimer déjà beaucoup ma chambre presque paysanne, aux épaisses murailles, couvertes des blancheurs immaculées de la chaux.

Enfin, arriva l'époque tant redoutée du concours pour l'École Navale. J'ai un souvenir encore oppressant de la dernière semaine d'effort, où il me semblait que je ne savais plus rien, où je voulais repasser à la fois toutes les matières du programme, ne sachant auxquelles courir, et où me torturait le remords de n'avoir pas travaillé comme j'aurais dû le faire. Le lieu que j'avais alors presque uniquement adopté pour salle d'étude était la chambre de tante Claire. Il est vrai, comme l'enfantillage ne perdait jamais ses droits sur moi, le théâtre de Peau-d'Ane, très agrandi maintenant, était installé près de ma table à écrire, et un décor presque fini, qui m'enchantait, y restait monté à demeure. Cela représentait les jardins de la Fée des Ondes; au fond du tableau, dans une demi-lumière glauque, on

apercevait, au-dessus de rochers chaotiques, un vague soleil rendu imprécis par des gazes vertes tendues sur les petits lointains étranges. (Les sous-marins ne m'avaient pas appris encore que le soleil, vu à travers des couches d'eau marine, au lieu de verdir, s'assombrit dans des rouges sanglants et sinistres.) Aux premiers plans, s'enchevêtrait une extravagante végétation de madrépores, des coraux blancs ou rouges, et il y avait, comme personnages accompagnant la fée, des dauphins et des conques argonautes; pour leur donner des reflets nacrés, à ces figurants-là, je les avais recouverts des élytres d'un vert métallique de certains scarabées qui, l'été dernier, étaient venus s'abattre en nuage, comme les sauterelles du désert, sur les bois de Fontbruant.

C'était un mercredi que le concours devait finir, et chaque jour je répétais à tante Claire cette sorte de refrain plaintif : « Oh! bonne tante, si tu savais combien je voudrais le voir arrivé, ce mercredi soir! »

— Il arrivera, mon pauvre enfant, ton mercredi soir; patience, je te promets qu'il arrivera, finit-elle par me répondre, d'un ton devenu presque solennel, que je ne lui connaissais pas et qui donna tout à coup je ne sais quoi de sibyllin à cette phrase, semblable pourtant aux vérités qu'énonçait M. de la Palice. Il arrivera, oui, ton mercredi soir, et il passera, et il en arrivera d'autres, dans ta vie, des soirs ou des matins, plus désirés encore que celui-là, qui t'auront donné l'illusion de devoir t'apporter des petites délivrances... ou même des grandes..., mais qui sans doute...

Elle s'arrêta et je vis sa figure changer, ses yeux se dilater comme pour regarder dans le lointain de ses souvenirs... Sans avoir eu besoin de finir sa phrase, elle venait de me donner un aperçu, tout nouveau pour moi, du néant de la vie, du néant de l'avenir et de l'espoir; en même temps un indice, un soupçon m'était venu de ce qu'avaient pu être jadis ses déceptions de cœur, et de ce que pouvaient être maintenant les tristesses de son existence enclose, pauvre vieille fille sans joies, qui volontairement s'était sacrifiée pour nous tous!... N'était-elle pas un peu tyrannisée par sa maman, ma grand'mère, pourtant bien bonne, mais qui se faisait soigner comme un bébé? Et tyrannisée aussi par moi, cette pauvre « tante gâteau », ainsi qu'on l'appelait chez nous, par moi qui l'avais

pliée à toutes mes volontés? Avec remords, je jetai un regard circulaire sur sa chambre, vieillotte mais gentille, ornée de tableaux et de glaces qui venaient de notre maison d'autrefois dans *l'île*. Elle était si soigneuse de ces choses, elle aimait tant les voir dans un ordre parfait!... Et moi qui encombrais tout, avec mes cahiers pêle-mêle, mes dictionnaires, mes tables de logarithmes, mon théâtre, mes pinceaux, les retailles de carton de mes décors et mes défilés d'étranges poupées... Pauvre tante Claire!... Pourtant je l'aimais bien, et cette fois fut la première où je me promis que j'allais ranger tout cela bien vite, — et que même, plus tard, quand elle serait morte, je conserverais sa chambre intacte, comme un sanctuaire de son souvenir...

C'est ce que j'ai fait du reste. Voici trente ans bientôt qu'elle nous a quittés, et sa chambre est restée telle que si elle venait d'en sortir pour y revenir demain; dans ses tiroirs, dans ses armoires, elle retrouverait toutes ses petites affaires, devenues pour moi des reliques. Il ne m'arrive d'encombrer cet humble sanctuaire que momentanément, de loin en loin, au retour de mes grands voyages, pour y déposer, en attendant, les objets précieux et fragiles que j'ai rapportés et qui me semblent plus en sûreté qu'ailleurs dans cette chambre toujours close; c'est un peu comme au temps où j'étalais là mes jouets et mes décors, en disant : je te confie tout ça, bonne tante... Puisque j'ai commencé d'empiéter ici sur l'avenir, je vais conter le plus singulier de tous les envahissements de la vieille immuable chambre par d'exotiques bibelots. L'époque des concours de l'École Navale était depuis des années perdue au fond de l'abîme des temps et un autre siècle venait même de commencer; je rentrais de l'expédition de Chine où une chance très rare m'avait fait habiter dans un logis intime de l'Impératrice, et, en arrivant chez moi, j'avais jeté sur le lit de tante Claire des robes, des brocarts lourdement splendides ayant appartenu à cette Souveraine qui fut une sorte de Sémiramis et surtout de Messaline. Quelle étrange destinée avait amené ces rapprochements! Qui donc aurait jamais pu prédire que ces costumes de vieille coquette, ces atours qui avaient dû traîner avec elle dans les plus somptueuses luxures, au fond d'un palais si lointain et si interdit, viendraient s'échouer un jour sur ce modeste lit de sainte et d'ascète!...

XXIV

Ainsi que tante Claire avait su le prophétiser si bien, il arriva en effet, mon mercredi soir! Et j'avais été reconnu admissible, et j'aurais dû me sentir tout à la joie d'être délivré du cauchemar des concours. Mais non, la petite phrase en apparence si simple : « il arrivera et il passera » avait suffi pour tout assombrir. Et puis surtout je retombais dans mes autres angoisses, dont rien ne me distrayait plus : l'obligation de sacrifier ma chambre et ensuite celle, à la fin des vacances, de quitter pour la première fois la maison paternelle, de m'exiler à Paris, car des parents que nous avions là avaient offert de se charger de moi jusqu'à mon entrée à l'École de Brest, et il avait fallu accepter.

Dès le lendemain matin, je n'eus plus d'autre idée que de partir au plus vite pour Fontbruant où m'attendaient mon beau-frère et ma sœur, et de reprendre là ma vie de grand air et mes rêveries en forêt; dans le courant des vacances, j'aurais bien le temps de retourner à Rochefort pour faire moi-même mon douloureux petit déménagement auquel j'attachais une importance extrême. On me laissa partir, bien que mon bagage ne fût pas prêt; il y avait un vague bateau-mouche qui chaque jour appareillait vers deux heures pour remonter la Charente et qui me déposerait à Saint-Savinien, d'où je n'aurais plus qu'une dizaine de kilomètres à faire pour atteindre à pied Fontbruant, par des routes ombragées. Ce fut la voie que, par économie, mes parents choisirent, m'imposant seulement comme condition d'aller dans la matinée faire mes adieux chez le bon vieux grand-oncle médecin, collectionneur d'histoire naturelle.

Dans l'existence, surviennent des heures, des détails qui sembleraient n'avoir qu'une valeur de dernier ordre et qui se gravent minutieusement dans la mémoire, tandis que d'autres, mille fois plus importants, n'y laissent aucune trace. Ainsi je me rappelle, comme si c'était d'hier, ma sortie de la maison, vers onze heures du matin, pour aller faire cette visite d'adieu. On était aux derniers jours de juillet, il y avait grande splendeur de soleil et il faisait une chaleur coloniale. Dans les rues, presque personne, et les rares passants longeaient les murs

pour profiter de quelques étroites bandes d'ombre. Ce matin-là, combien ma ville natale était morne et déserte ! Je ne percevais que la tristesse et la désuétude de ce petit groupement humain, dont je faisais partie par le hasard de ma naissance, mais où tout le monde à peu près m'était indifférent ou inconnu.

Chez mon vieil oncle, même impression, décourageante de vivre; dans son jardin, son vieux perroquet gris à queue rouge somnolait de chaleur, d'un air caduc, sur un perchoir. Dans son cabinet, où je le trouvai lui-même s'amusant à classer ses coquilles, les objets exotiques accrochés aux murs paraissaient plus que jamais poussiéreux et morts. « Alors, te voilà admissible, Mistigri ! » me dit-il, d'un ton plus indifférent que de coutume. (Mistigri ou Mistenflûte étaient les noms d'amitié qu'il me donnait d'ordinaire.) C'est avec détachement que je revoyais ces bibelots « des colonies » qui me captivaient autrefois; puisque je me sentais déjà un peu de la Marine à présent, je savais que l'avenir me réservait de connaître toutes ces choses dans leur pays même, où au moins elles seraient fraîches et vivantes. Et surtout je songeais que plus tard, comme le vieil oncle, je reviendrais finir ma vie à Rochefort, obscur, inutile et déçu, possesseur de quelque cabinet comme le sien, où s'immobiliseraient des oiseaux empaillés, des papillons et des coquillages... — *Il arrivera, ton mercredi soir, il arrivera et il passera...*

XXV

Pour aller prendre le mauvais petit bateau économique de la Charente, je traversai la ville, muette à cette heure-là, et surchauffée par le soleil. J'étais triste, un peu humilié peut-être de ce départ de pauvre, et aussi de mes vêtements de l'an dernier, défraîchis et trop courts; mais ce n'était rien auprès d'une angoisse inexpliquée que je subissais, angoisse comme de désir et d'attente; pour la première fois depuis seize ans que j'existais, j'avais cruellement la perception très nette de m'avancer *seul*, dans la vie éphémère; j'aspirais donc à je ne sais quoi de nouveau et d'inconnu qui me manquait plus que jamais et dont le besoin inassouvi me causait une vraie souffrance...

Deux heures environ pour remonter les eaux tièdes et jaunes de la rivière, en compagnie de pauvres gens de la campagne;

près de deux heures encore pour cheminer à pied par les champs et les bois, et j'arrivai à Fontbruant, où la joie de retrouver ma sœur chassa tout d'abord cette sorte de détresse mystérieuse. Je ne me doutais pas du reste que la fin de cette journée me réservait une apparition délicieusement troublante et révélatrice, dont le vague pressentiment peut-être me possédait depuis la veille.

Le soleil des beaux soirs d'été commençait de décliner; sur un banc à l'ombre des tilleuls de la terrasse, je venais de m'asseoir en compagnie de deux ou trois amis de mon beau-frère, et ils causaient entre hommes de certaine *belle gitane*, farouche et inabordable, dont la petite tribu était depuis deux jours campée à l'entrée de la forêt. Devant nous, une lumière couleur d'or rouge illuminait, comme pour annoncer une fête, la profusion des fleurs, de ces vieilles fleurs de France que l'on appelle *fleurs de curé*, et qui étaient tout le charme de ce jardin d'autrefois, des dahlias roses, des dahlias jaunes, des zinias, des croix de Malte... C'est alors que là-bas le grand portail vert s'ouvrit tout à coup, et une fille audacieuse, qui n'avait même pas daigné sonner, entra comme chez elle.

— Ah! par exemple, dit l'un des hommes présents, le dicton est vrai : quand on parle du loup...

Même d'un peu loin comme elle venait d'apparaître, cette créature inattendue (leur belle gitane évidemment) se révéla pour moi incomparable, et je ne pus me tenir de m'approcher tout près d'elle, avec une irrésistible effronterie, tandis qu'elle offrait des petits paniers en jonc tressé à une rigide servante appelée Bertrade et coiffée du foulard de Gascogne, qui la rembarrait avec mépris. Dix-huit ou vingt ans peut-être, cette bohémienne, un peu plus âgée que moi qui n'en avais que seize; très basanée, couleur des vieilles terres cuites d'Étrurie, avec une peau d'une finesse merveilleuse; sa très pauvre robe en indienne mince, d'une éclatante propreté, moulait presque trop sa jeune gorge de statue qui, là-dessous, se devinait complètement libre; son épaisse chevelure noire était piquée d'épingles de clinquant; elle avait à ses petites oreilles de gros anneaux d'or et autour du cou un fichu de soie rouge. Ce qui fascinait par-dessus tout, c'était ses yeux de profondeur et de nuit, — derrière lesquels, qui sait, il n'y avait peut-être rien, mais où l'on eût dit que se cachait tout le mysticisme sensuel

de l'Inde. Ces yeux-là, je devais les retrouver plus tard chez les bayadères des grands temples hindous, qui sont vêtues de soie et d'or et qui ont la gorge, les bras, même le visage, étincelants de folles pierreries... Sous la rebuffade de la domestique, elle s'en alla, silencieuse et hautaine, comme une reine outragée; mais elle avait certainement compris tout de suite mon admiration étonnée et ardente, car, avant de disparaître, elle retourna deux fois sa petite tête exquise pour me revoir, et, ce qui acheva ma déroute, je sentis très bien que son dernier regard, pour moi tout seul, s'était adouci dans un vague sourire.

XXV

Quand la belle nuit d'étoiles fut tout à fait venue, retiré dans ma chambrette blanche, je restai longtemps, longtemps à ma fenêtre ouverte, accoudé sur l'appui qui était en ces pierres massives des maisons de jadis. Un peu de fraîcheur bienfaisante commençait à monter du jardin bas et des sources, on sentait une odeur de lichen et de branches moussues qui était comme l'haleine des bois endormis; les hiboux s'appelaient par de douces petites notes de flûte et, de temps à autre, du fond de la forêt, arrivait en sourdine le cri glapissant des renards dont la voix ressemble à celle des chacals. Ah! comme je me rappelle encore cette chaude nuit où commença mon envoûtement!... La forêt, la forêt, elle était maintenant animée pour moi par une présence dont je restais uniquement préoccupé. Tout près d'ici sans doute, à un carrefour que l'on venait de m'indiquer, la Gitane s'endormait à cette heure, — sur la mousse, ou bien dans sa roulotte de nomade? seule, ou entre les bras fauves de quelqu'un de sa tribu?...

Sur la fin de cette même nuit, un rêve enchanta mon sommeil. Je me croyais au milieu de bois inextricables, dans l'obscurité, me frayant à grand'peine un passage parmi des broussailles et des roseaux, et j'avais conscience que des êtres imprécis suivaient la même direction que moi à travers le fouillis des branches. Ces compagnons de ma difficile route peu à peu s'indiquèrent comme des bohémiens en fuite et bientôt je la devinai elle-même, la belle Gitane, se débattant à mes côtés contre les lianes qui de plus en plus enlaçaient nos pieds. Quand enfin nous fûmes tombés ensemble dans les joncs

enchevêtrés, je la pris dans mes bras et, à son contact intime, je me sentis faiblir tout à fait pour une sorte de petite mort délicieuse...

XXVI

Dès que le grand soleil matinal eut reparu dans ma chambre si simple et blanche, je désirai follement la revoir, ainsi qu'il arrive toujours pour toute créature qui en rêve vous a donné une pareille illusion voluptueuse, et, ayant passé à ma ceinture mon perpétuel et inutile petit revolver, je m'acheminai de bonne heure vers la forêt.

Approchant du carrefour indiqué, à l'ombre d'énormes chênes-verts, je ne tardai pas à apercevoir trois ou quatre roulottes dételées, et des chevaux qui paissaient l'herbe rase ; par terre, flambait un feu de branches mortes dont la fumée sentait le sauvage, et une vieille femme à tête de sorcière cuisinait là quelque chose dans une marmite. Sans doute les hommes de la petite tribu étaient déjà partis en maraude, car il ne restait autour des voitures que des enfants aux longs yeux d'ombre, — comme les siens, — et elle-même, la Gitane d'hier et de cette nuit, tressait des paniers, assise avec une grâce de jeune déesse sur le vieux sol charmant feutré de lichen, de mousse et de graminées fines. Alors je passai très près, trop près d'elle ; un élan m'entraînait à tout simplement lui dire : « Me voici, tu vois, je suis venu à ton appel souverain de la nuit dernière ; tu penses bien que tout m'est égal à présent dans le monde, hormis toi... »

Mais, bien entendu, je m'éloignai sans lui avoir rien dit, m'étant seulement grisé de son imperceptible et énigmatique sourire, où il y avait à la fois du consentement et de l'ironie.

XXVII

L'envoûtement mutuel dura ainsi cinq ou six jours, sans qu'une parole fût échangée ; comme s'il y avait déjà entre nous un semblant de compromis qui commandait le secret, elle ne revint plus à la maison pour essayer de vendre ses paniers, que pourtant beaucoup de gens du village lui achetaient ; mais, d'aussi loin que nous pouvions nous apercevoir,

nos regards ne se quittaient plus dès qu'ils s'étaient accrochés.

Et enfin, par une après-midi surchauffée d'août, avec une brusquerie stupéfiante, le dénouement inévitable survint, parmi des fouillis de branches et de roseaux pareils à ceux de mon rêve, dans le ravin ombreux des grottes, au milieu d'un essaim de très fines libellules qui semblaient aussi impondérables que des petites plumes et qui, pour la fête de notre hyménée sans doute, s'étaient somptueusement vêtues de pierreries et de gaze d'or, les unes en bleu, les autres en vert. J'étais venu m'installer là, dans la nuit verte, parce que je savais qu'elle y cueillait d'habitude ses joncs; pour me donner contenance, j'avais apporté mes crayons et mon bloc de dessin, et, rien qu'en l'apercevant de loin arriver de son allure souple, par le sentier le long des rochers en muraille, j'avais pressenti la minute suprême qui finirait ma vie d'enfant.

En effet, si ce n'était pas moi qu'elle voulait, pourquoi s'approchait-elle ainsi, cauteleusement, sans me quitter des yeux, mais avec les petits détours d'un chat qui craint d'effaroucher sa proie?... Je commençais de trembler et de ne plus me sentir maître de moi-même; quand enfin elle s'arrêta tout près, tout près, en faisant mine de s'intéresser surtout à mon crayonnage, je m'enhardis jusqu'à prendre sa main, qu'elle laissait pendante, presque à toucher mon carton, — sa petite main moricaude, experte à commettre des vols dans les fermes aussi bien qu'à tresser des roseaux en paniers.

Au lieu de se dérober, et toujours sans rien dire, elle m'attira imperceptiblement comme pour m'indiquer de me lever, — et je me levai, docile, la tête maintenant tout à fait perdue, pris du délicieux grand vertige que je connaissais pour la première fois; debout maintenant devant elle, j'enlaçai sa taille de mes bras, tandis qu'elle passait les siens autour de mon cou. Elle gardait toujours son même sourire de consentement moitié moqueur et son même silence. Jamais encore je n'avais entendu le son de sa voix, quand ma bouche s'appuya éperdument sur la sienne, ce qui fit passer dans tout mon corps comme le tremblement d'une grande fièvre; je crois que nous chancelions tous les deux, l'un cherchant à entraîner l'autre sans trop savoir où, mais l'un et l'autre souhaitant, avec une muette complicité, de trouver quelque recoin plus

inviolable encore, dans ce ravin dont l'enchevêtrement ombreux était pourtant déjà une suffisante cachette.

Le grand secret de la vie et de l'amour me fut donc appris là, devant une de ces entrées de grotte qui ressemblent à des portiques de temple cyclopéen; c'était parmi des scolopendres et des fougères délicates; pour tapisser la terre sur laquelle nous étions étendus, il y avait des mousses de variétés rares et comme choisies; des branchettes de phyllirea formaient des rideaux à notre couche, et au-dessus de nos têtes, les fines petites libellules impondérables, assemblées sans frayeur, jetaient parmi les feuilles leurs étincellements de pierreries...

Qu'est-ce donc qui avait pu l'amener à moi? N'avais-je pas aperçu deux ou trois jeunes hommes de son campement qui me paraissaient beaucoup plus beaux?... Après tout, ils étaient ses frères peut-être... Et puis, sans doute elle avait deviné mes raffinements, qui étonnaient et charmaient sa sauvagerie, de même que ma passion toute sensuelle s'exaltait de ce qu'elle fût la dernière des dernières, fille d'une race de parias, petite gitane voleuse. De ce qu'elle ne fût que cela, notre intime communion n'en devenait pour moi que plus suavement coupable; avec mes scrupules d'alors, je trouvais très criminel, presque sacrilège, — mais si adorablement sacrilège! — de m'être donné tout entier, en esclave, pour lui apporter l'ivresse suprême...

J'ai écrit quelque part, je ne sais où, cette vérité qui, je crois bien, n'était pas neuve : « Les lieux où nous n'avons ni aimé ni souffert ne laissent pas de trace dans notre souvenir. » En revanche, ceux où nos sens ont subi l'incomparable enchantement ne s'oublient jamais plus; ainsi le ravin où s'accomplit mon initiation, ses fougères, ses mousses, le mystère de ses grottes, même jusqu'à ses frêles libellules au corps étincelant, ont gardé, pour le reste de ma vie, une nostalgique attirance...

Libellules très fines, les unes en métal bleu avec des ailes de deuil en velours noir, les autres en métal vert avec des ailes en gaze d'or et des yeux en rubis, depuis combien de centaines de millénaires leurs merveilleuses petites parures se propagent-elles ici, inchangeables? Elles étaient présentes aux premiers temps de notre période géologique; elles ont connu notre ancêtre des cavernes, elles ont vu commencer, sous ces rochers, les imperceptibles suintements calcaires qui mettent

un siècle à donner un millimètre d'épaisseur et qui forment aujourd'hui des voûtes aux énormes piliers gris ; elles sont presque indestructibles, ces petites créatures des étés, qui, au-dessus de notre union d'un jour, sont venues danser leurs danses fantasques et légères... Jusqu'à ce qu'ait sonné mon heure de mourir, elles ne cesseront de me faire penser à la chair ambrée d'une jeune gitane...

XXVIII

Quand je revins à la maison, le soir, quelque chose était à jamais changé en moi, bien que je fusse toujours, en apparence, le même enfant timide. Je marchais sans rien voir, absorbé dans un souvenir unique. J'avais honte, en même temps que j'éprouvais une sorte de fierté nouvelle, avec une envie de conter à ceux que je rencontrais en chemin ma belle aventure enivrante. Au dîner, dans la modeste petite salle à manger dont les fenêtres étaient grandes ouvertes sur le parterre follement fleuri, j'étais gêné par le regard de ma sœur qui m'observait plus que de coutume : « Qu'as-tu, mon cher petit, ce soir ? » finit-elle par dire. — « Moi !... Mais rien, sœur..., » répondis-je, tandis que je sentais le sang me monter aux joues. Et, même à elle, malgré ma confusion profonde, j'étais presque tenté de crier : « Maintenant, je sais toutes choses... Les ultimes secrets de la vie, à présent, ils me sont révélés... »

Ma grande fête d'amour dura un peu plus d'une semaine, pendant laquelle, sous la voûte massive des grottes ou dans la nuit verte de ce ravin plein du mystère des vieux temps géologiques, la gitane ne manqua jamais un de nos rendez-vous. Elle parlait un vague français mêlé d'espagnol et nous échangions à peine quelques mots ; mais peu à peu son sourire d'ironie faisait place à une expression de tendresse toute simple, et je l'en aimais davantage. J'aimais jusqu'à sa petite robe de pauvresse que, vu la chaleur d'août, elle portait sans chemise sur son impeccable gorge basanée ; déjà à cette époque, comme plus tard dans la suite de ma vie, toute élégance, tout charme acquis, ne comptait pour rien à mes yeux auprès de la saine beauté de la forme : c'était là sans doute une revanche de la nature contre l'excès de mes affinements.

XXIX

Les bonnes gens des villages alentour se plaignaient de vols commis dans les fermes, dans les granges, et je ne cessais d'avoir peur que la gendarmerie expulsât la petite tribu nomade.

Un jour en effet je ne vis plus à leur place habituelle, au pied des vieux chênes-verts, les roulottes ni les chevaux; restaient seulement sur le lichen des traces carbonisées indiquant les feux qu'avaient allumés les Bohémiens. Ils avaient dû fuir pendant la nuit, mais par quelle route, vers quel inconnu? et, dès la première minute, je compris l'inanité de toute poursuite; c'était bien la séparation sans recours. Il me sembla d'abord que mon cœur cessait de battre... Je ramassai un des roseaux coupés par elle, qui traînait par terre, et je me mis à errer sans but, dans la forêt, choisissant les fouillis d'épines encore inexplorés, allongeant ma course pour retarder mon retour à la maison. Sur la fin de la journée, je revins malgré moi au ravin d'ombre, où, dans un silence de sanctuaire, les petites libellules, aux toujours mêmes luxueuses parures, dansaient comme si de rien n'était. Là, à une place qui nous avait été familière, je m'assis sur des mousses que nous avions foulées ensemble et, la tête dans mes mains, je pleurai tout à coup à sanglots. — Ces larmes, comme une pluie soudaine, ce n'était pas à sa beauté ni à sa forme qu'elles allaient, oh! non, mais *à l'expression de confiante tendresse qui, les derniers jours, avait paru dans ses yeux...*

XXX

Mes vacances suivaient leur cours, devenu morne et décoloré depuis sa fuite; la forêt, le ravin avaient perdu leur âme, et, par ailleurs, de plus en plus l'approche de mon départ pour Paris m'épouvantait. Cependant, à force de supplications, j'avais gagné mon procès auprès de mes parents, pour notre cher « salon rouge; » ils avaient trouvé une autre combinaison qui leur permettrait de ne pas s'en dessaisir, et de louer quand même une partie de notre demeure héréditaire; c'était donc pour moi une angoisse de moins, de savoir que les portraits de famille ne seraient pas décrochés, que je conserverais là mes

deux pianos et que plus tard peut-être, en des temps moins sombres, nos soirées du dimanche pourraient retrouver leur douce gaieté d'autrefois dans le même cadre tant aimé.

Vers la fin de septembre, je fus mandé à Rochefort : nos locataires de malheur, — un capitaine de frégate et sa femme, — venaient d'entrer plus tôt qu'on ne pensait ; ils avaient cependant respecté ma chambre d'enfant, pour me permettre de la déménager moi-même à ma guise, mais il fallait me hâter.

Quand j'arrivai chez nous le lendemain soir, c'était l'heure du dîner et, pour la première fois, je vis notre couvert mis là-bas, au fond de la cour, dans l'ancien bureau de mon père dont il avait fallu, depuis nos réductions, faire notre salle à manger. Il ne me parut pas triste en lui-même, ce couvert des dépossédés que nous étions, mais tout de suite mes yeux se portèrent avec effroi sur une de ces grandes machines en fonte qu'on appelle fourneau « économique » et qui chauffait là dans un coin. — « Oh! maman, dis-je... ça, est-ce que c'est pour rester? » — « Il le faut, mon pauvre enfant, » répondit-elle sur un ton de résignation si décisive que je ne sus que baisser la tête... Parut alors une de nos anciennes domestiques de l'*île*, qui avait voulu rester avec nous malgré des gages maintenant dérisoires, et qui se mit à cuisiner différentes choses, dans des petites casseroles, sur la machine en fonte... Oh! j'étais préparé à tout, mais pas à cela. Être pauvre, soit! mais en subir à ce point les apparences, prendre ses repas à côté d'un fourneau de cuisine! Non, cela dépassait mes forces !...

Un grand orage d'équinoxe se déchaîna pendant notre dîner, arrachant les pampres jaunis de nos treilles, et la première pluie d'automne se mit à tomber torrentielle, attristant cette fois pour tout de bon les choses. Or, cette salle à manger d'exil, qui était au rez-de-chaussée sur la cour, se trouvait coupée maintenant de tout le reste de la maison par la présence des locataires; mes parents avaient donc imaginé de faire percer un trou dans le plafond d'une petite office voisine et de fixer là une échelle, pour permettre de communiquer par l'intérieur avec nos appartements d'en haut. Quand il fut l'heure de monter nous coucher, la pluie d'orage continuait de cingler les vitres, et c'était vraiment l'occasion d'inaugurer cette petite route nouvelle, à la file, par une trappe.

Les honneurs de grimper la première furent dévolus à ma

grand'tante Berthe, la doyenne, un peu lourde, vu ses quatre-vingts ans bientôt sonnés. Elle n'y fut pas très brillante, et pour compliquer les difficultés de ses débuts, Monsieur Souris, dit la « Suprématie » (mon toujours même chat que je n'avais cessé d'adorer), se fit un devoir de l'accompagner pas à pas, marche par marche, tout le temps dans ses jupes. Mais elle sut y mettre tant de belle humeur et d'impayable drôlerie que le fou rire me prit, le bon fou rire qui triomphe de toute mélancolie. Chère bonne vieille grand'tante Berthe, encore si agréable à regarder, avec son profil de médaille que, pour s'amuser aux dépens d'elle-même, elle appelait, en feignant une fierté comique, son *profil d'Apollon*!... Vraiment je ne trouvai rien de pénible à cette première répétition des petits défilés en cortège, chat compris, que je devais connaître dans cette même échelle pendant plusieurs années, les soirs d'hiver, jusqu'à des temps meilleurs. Non, mais la grande mortification, pour moi insoutenable, c'était ce fourneau de cuisine...

XXXI

Le déménagement de ma chambre m'occupa deux jours, — et combien je me retrouvai là enfant, petit enfant même, malgré mon aventure de jeune homme dans le ravin des grottes! Après beaucoup de tergiversations, mon « musée » fut le lieu sur lequel se fixa mon choix, pour y transporter et *ensevelir* tant de chères petites choses; aucune place dans la maison n'était plus secrète, plus inviolable, ni plus complètement à moi que ce réduit haut perché dont la fenêtre donnait sur les tranquilles lointains désuets du rempart, des prairies et de la rivière. Si je parle longuement de ce « musée, » dont je fis en outre, à partir de ces jours, une sorte de reliquaire, c'est qu'il a vraiment joué un grand rôle dans ma vie, même plus tard dans ma vie d'homme courant le monde, — et qui croirait cela en voyant cet appartement de poupée, dont je touchais déjà de la tête le plafond trop bas!... J'eus vite fait d'arranger, sous l'étagère aux fossiles, toutes les grandes boîtes de mes jouets d'autrefois. Il me fallut beaucoup plus de soins pour le transfert de mes humbles objets précieux, gentilles boîtes à bonbons qui me rappelaient mes premiers de l'an de jadis, gentils bibelots qui dataient de l'enfance de maman, vases ou statuettes en porce-

laine, petites chinoiseries surannées qui venaient de grands oncles navigateurs, etc. Or, dans ce musée, il y avait un modeste bureau-secrétaire pour enfant, qui, sous Louis XVI, avait servi aux toutes premières études de l'une de mes aïeules huguenotes; il m'était sacré comme provenant de l'*île*, et je le jugeai digne de recevoir tout cela dans ses flancs vieillots. Mais il me parut urgent d'en faire d'abord le scrupuleux nettoyage et de coller sur ses étagères, dans ses tiroirs, le plus impeccable papier blanc. Tante Claire, bien entendu, était montée pour m'assister, comme dans toutes mes entreprises, et, sentant que le si proche départ pour Paris jetait pour moi de l'angoisse sur ces puériles installations, elle cherchait de son mieux à me consoler.

Ce Paris, elle l'avait plusieurs fois habité avant ma naissance, chez son oncle, frère de ma grand'mère, qui y était receveur de l'enregistrement; plus tard elle y était souvent revenue pour accompagner ma sœur pendant ses périodes d'études à l'atelier du peintre Léon Cognet, et je voyais bien qu'elle ne le détestait pas. — « Tu as tort d'en faire fi, — me disait-elle, tout en manœuvrant le pinceau pour enduire de colle les feuilles et les bandelettes blanches qu'elle me faisait passer à mesure, — tu as tort d'en faire fi, mon cher; il est plein de choses pour t'intéresser, tu verras! Tiens, par exemple, le Louvre, il te passionnera,... et la musique, et les concerts, tu ne te doutes pas de concerts pareils! » Mais non, elle avait beau dire, j'avais par avance décidé qu'à Paris tout m'ennuierait... Pendant notre patient travail de tapissiers, la fenêtre ouverte laissait entrer le radieux soleil de fin septembre, avec le calme des entours, et avec aussi quelques-unes de ces guêpes ou abeilles qui ont de tout temps affectionné ce lieu de silence, et qui bourdonnaient très affairées autour de nous.

Sur la fin du second jour, quand tout fut arrangé à mon gré, je répandis un peu partout du camphre et des paquets d'herbes aromatiques. Pour compléter ces petits soins funéraires, je recouvris même plusieurs objets avec des mousselines, — des morceaux, que je vois encore, d'une robe en organdi blanc à vieilles fleurs brodées qui venaient de la jeunesse de ma grand'tante Berthe, vers 1805; — ensuite je fis sortir par pitié ces quelques guêpes et abeilles visiteuses, pour ne pas les ensevelir vivantes, et ce fut l'heure de fermer les yeux de mon

« musée » (sa fenêtre, que personne ne rouvrirait plus jusqu'à mon retour.) Quand de là-haut je regardai les lointains familiers pour leur dire adieu, tout commençait déjà de s'illuminer des rayons rouges du soir; je me rappelle qu'à cet instant-là justement, sur la rivière à peine indiquée au milieu des prairies, passait une frégate, une belle frégate annoncée depuis le matin, qui revenait « des colonies, » — et sa vue apporta l'utile diversion à ma tristesse en faisant tout à coup dévier ma pensée vers un avenir probable de voyages et d'aventures... Un dernier regard aux coquillages, classés bien en ordre dans leurs casiers, un dernier regard au papillon « citron-aurore » du domaine de Bories, dont l'éclat jaune était mis en valeur par les merveilleux grands papillons bleus de la Guyane, ses voisins de vitrine, — et enfin, tante Claire et moi, nous fermâmes la porte et nous y mîmes les scellés en collant des bandes de papier tout autour, pour maintenir à l'intérieur ce parfum de sarcophage qui éloigne les mites et autres petits rongeurs attitrés des choses mortes.

Un enfant qui avait de telles précautions et de telles craintes en se préparant à quitter le toit paternel, était vraiment bien peu armé pour la vie, bien peu armé surtout contre le temps et contre la mort...

XXXII

Le lendemain fut le jour d'aller à La Limoise dire adieu à la mère de Lucette qui n'était pas encore rentrée en ville. Elle faisait partie de ce cher cénacle de figures tutélaires, trop nombreuses peut-être autour de moi et trop attentives, qui, pour mon malheur, avaient plus que de raison choyé mon enfance. Je la tutoyais et l'appelais « tante Eugénie; » lors de nos revers, elle était venue offrir de se charger des frais de mon instruction pour me permettre de ne pas quitter Rochefort, et je l'aimais bien.

La campagne, où les vendanges venaient de finir, était ensoleillée et déserte. La vieille Limoise, qui allait bientôt se fermer pour un hiver de plus, dormait tranquillement auprès de ses bois centenaires; les chênes à feuilles annuelles avaient déjà des chevelures jaunies, tandis que les chênes-verts, qui ressemblent à de grands oliviers, découpaient, sur le ciel nos-

talgique des fins d'été, les masses sombres de leur inaltérable verdure. Tante Eugénie vint me conduire le soir, avec la petite Jeanne, jusqu'au tournant du chemin qui mène au village d'Échillais, et me dit, en m'embrassant pour l'adieu : « Allons, c'est fini, fini de tes jeudis de Limoise... Et, tu sais, mon pauvre enfant, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux, pour toi le bon temps est passé, dame! » Hélas! oui, et je ne le savais déjà que trop!...

XXXIII

Mes deux dernières journées furent consacrées à Fontbruant, où ma mère venait de me devancer. On m'avait permis à présent de faire à pied les vingt-deux kilomètres de la route, et c'était par une région en ce temps-là solitaire et charmante, qui n'était pas morcelée, n'appartenait à personne, et que l'on nommait « les communaux. »

Quand je jette les yeux en arrière, sur le long déroulement de ma vie qui s'embrume déjà beaucoup, il y a par places comme des taches lumineuses qui appellent le regard de mon souvenir et au milieu desquelles les moindres détails des choses se dessinent encore avec un relief inaltéré. Ainsi mon retour à Fontbruant ce jour-là, je le retrouve comme si c'était d'hier.

Parti de Rochefort le matin, j'arrivai là-bas à l'heure chaude et morne de midi; j'ouvris doucement le grand portail vert de la maison et j'entrai sans bruit. Personne dans le jardin, une torpeur méridienne, un silence d'été au milieu duquel une petite voix infiniment douce chantait en sourdine, et comme en sommeil... Je ne sais rien au monde de mélancolique autant qu'un chant frêle, sur des notes hautes, s'élevant isolé dans le silence d'un midi que le soleil accable. Cette mélancolie sans nom, qui si mystérieusement nous pénètre, m'avait déjà été plusieurs fois révélée par le cri des sauterelles de la Limoise; elle est la même que devaient me redonner plus tard les vocalises des muezzins au-dessus des villes blanches de l'Islam, aux heures où les maisons ne jettent plus d'ombre sur la terre; la même aussi que je devais retrouver dans les régions tout à fait torrides, en écoutant les petites chansons somnolentes des femmes sénégalaises quand les sables du désert se pâment de chaleur. Aujourd'hui, cela me faisait mal à entendre, d'abord parce qu'il y avait dans l'air on ne sait quoi de languide pour

annoncer l'arrière-saison, ensuite parce que l'angoisse du départ planait pour moi sur ces dernières journées, enfin et surtout parce que cette voix, je l'avais aussitôt reconnue : c'était la chère voix de ma mère, si pure jadis, mais où je percevais pour la première fois quelque chose comme une imperceptible fêlure dans un son de cristal. La chanson aussi m'avait été familière toute ma vie; c'était une berceuse de « l'île » qui avait servi à nous endormir les uns et les autres depuis plusieurs générations. Et la chanson disait :

Passe la Dormette,
Passe vers chez nous,
Pour endormir Ninette,
Jusqu'au point du jour.

Je m'arrêtai un moment pour écouter, immobile, et puis je contournai tout doucement la vieille maison pour me rapprocher de la bien-aimée chanteuse; je l'aperçus à travers des branches sans qu'elle se doutât de mon arrivée, et je m'arrêtai encore pour la regarder. Elle berçait sa petite-fille, le bébé de ma sœur, et faisait les cent pas très lentement, dans une allée étroite, au bord de la terrasse aux grosses pierres anciennes rongées de lichen et de mousse; sur son passage, les corcorus qui tapissaient la lourde muraille la frôlaient un peu de leurs branchettes terminées par leurs fleurs en houppes de soie jaune, et les abeilles, les guêpes qui s'empressaient à faire leurs provisions d'automne, accompagnaient son chant comme d'un discret murmure d'orgue d'église.

Passe la Dormette,
Passe vers chez nous...

Cette Dormette de midi, que la voix appelait, était la même petite fée, bienfaisante aux enfants, qui avait jadis présidé à mes premiers sommeils; la douce incantation qui la priait de venir n'aurait donc pas dû me sembler triste; cependant mon cœur s'endeuilla peu à peu en l'écoutant, à cause de ce silence, de ce chaud et presque morbide soleil, surtout de ce très proche départ; la vieille terrasse me semblait prête à s'endormir comme la toute petite fille que l'on berçait, et pour moi la chanson lente qui planait comme craintivement au-dessus de nous cessa bientôt d'être une berceuse pour devenir une sorte d'élégie, le dernier chant, eût-on dit, le chant de mort de tout

mon cher passé, de mon enfance qui décidément allait finir, et, quand je sortis de derrière les branches pour aller me jeter dans les bras de maman, je n'étais pas loin de pleurer.

XXXIV

La même tache lumineuse dont je viens de parler s'étend aussi, dans ma mémoire, sur les quelques heures que je passai à Rochefort avant de partir et dont je retrouve les moindres détails. Le même beau temps m'avait du reste suivi là, avec le même soleil et le même grand bourdonnement d'ensemble des abeilles sur les fleurs d'arrière-saison ; je me rappelle que certaine muraille de notre cour, tapissée de boussingaultias en guirlandes blanches, rendait comme un léger son d'orgue sous le vol des milliers de petites butineuses empressées ; jamais je n'avais connu chez nous autant de guêpes et d'abeilles.

Mes malles furent vite prêtes; mon trousseau, d'enfant presque pauvre, se composait surtout de costumes soigneusement réparés et agrandis; comme objets très précieux, j'emportais les dernières lettres de Lucette, les dernières lettres de mon frère et sa bible revenue d'Indo-Chine, sur laquelle ma mère venait d'ajouter pour moi :

« Sois, mon enfant chéri, le fidèle dépositaire de ce si précieux souvenir et n'oublie pas un instant le rendez-vous que nous a donné notre bienheureux Georges en laissant cette vie. Veuille, ô mon Dieu, qu'aucun de mes bien-aimés n'y manque, et que je m'y trouve aussi avec eux. »

« NADINE V. »

9 octobre 1866.

Le cœur serré comme s'il se fût agi d'un départ éternel, je fis mes adieux à notre cour ensoleillée et à son lac en miniature ; quand il fut tout à fait l'heure de se rendre à la gare, je gantai avec un respect attendri de pauvres petits gants raccommodés à miracle par ma mère, « rien que pour le voyage, » — avait-elle dit, — et enfin je montai en chemin de fer, — en troisième classe, pour la première fois de ma vie...

PIERRE LOTI.

(A suivre.)

LE
TRAITÉ DU 28 JUIN 1919
LES PRINCIPES ET LES APPLICATIONS

I

Le président Wilson, président de la République des États-Unis, a dit, au banquet solennel de l'Élysée, la veille de la signature du traité : « L'Entente se développera en action. » Cette parole répondait à une autre, non moins frappante, de M. Raymond Poincaré, président de la République française : « La véritable paix ne sortira, si je puis ainsi parler, que d'une création continue, et cette création continue devra surtout être l'œuvre collective des peuples alliés et associés. »

C'est en me plaçant au point de vue adopté par les deux présidents que je voudrais examiner les principes sur lesquels repose le traité et rechercher les modalités futures de son développement dans les faits; car, il sera bon ou mauvais, selon qu'il sera bien ou mal appliqué. Je voudrais donc considérer, non la lettre, mais l'esprit, et, en pénétrant, s'il est possible, jusqu'à son sens profond, rechercher comment il entrera dans les mœurs internationales et comment il aboutira à la large et humaine pacification qu'il s'est proposée.

De cette pensée initiale, il résulte que mon étude présentera une *partie critique* et une *partie constructive :* je voudrais que l'on attendît de connaître celle-ci pour porter un jugement sur

celle-là, car les deux font un tout. Cet exposé a été écrit sous l'impression du moment; mais mieux vaut saisir ces illustres nouveautés sur le vif que d'attendre que leur éclat se soit terni par l'accoutumance. Demain, d'autres actes auront recouvert celui-ci; ce « Livre blanc » ne sera plus qu'un livre; texte et commentaires seront voilés par la poussière des archives. Le traité lui-même ayant été enlevé en six mois, on me pardonnera de n'avoir pris que six semaines pour le lire et le commenter.

Déjà, il y a trois ans, dans deux articles publiés par la *Revue* le 15 juin et le 1er novembre 1916, j'ai étudié les « Problèmes de la Guerre et de la Paix. » C'est à cette étude que je donne une suite aujourd'hui.

Sur la nécessité de fonder une *Société des Nations* et sur certaines précautions à prendre à l'égard de l'Allemagne, les solutions qui me paraissaient désirables sont en conformité avec celles qui ont prévalu à la Conférence. Sur d'autres points, au contraire, et notamment en ce qui concerne le statut présent et futur de l'Allemagne, les principes consacrés par le traité diffèrent de ceux qui m'avaient paru résulter des lois de la nature et des lois de l'histoire.

Il est vrai que le temps a marché. Trois années (et quelles années!) sont un long espace de la vie humaine. La guerre s'est terminée par la victoire des Alliés, mais au prix d'efforts inouïs et de sacrifices immenses. L'intervention des États-Unis de l'Amérique du Nord a été indispensable pour abattre, finalement, le colosse allemand. Que, dans cet intervalle, les points de vue aient changé et que nous ayons dû concéder quelque chose aux réclamations de nos ennemis et aux sentiments de nos nouveaux Alliés, rien ne s'explique mieux.

Cependant, il ne me paraît pas que les raisons permanentes qui avaient fait envisager, par une bonne partie de l'opinion publique française et européenne, des solutions autres, sur certains points, que celles qui ont prévalu, aient perdu toutes leurs forces. Or, si ces forces subsistent, elles agissent. Un jour ou l'autre, nous retrouverons, dans les faits, leur travail souterrain et, plus il aura été négligé ou comprimé, plus une explosion serait à craindre. Il y a donc intérêt à les mettre à nu dès l'origine, à les signaler, à considérer le bien et le mal

qu'elles peuvent produire. Procéder à cet examen, dès maintenant et avant que la suite des événements se soit développée, c'est travailler à une pacification plus haute encore que la paix, à un accord de la logique, de l'histoire et de la nature, plus puissant que les Puissances. Car personne n'a raison contre la raison.

Et c'est pourquoi, ayant à considérer, non plus comme une hypothèse, mais comme un fait acquis, la victoire des alliés, n'ayant plus à dégager des solutions, mais à discuter celles qui sont inscrites en un acte solennel, je reviens à l'étude des principes et je recherche les meilleures conditions de leur application dans l'*Ère nouvelle* qui s'ouvre à la date du 28 juin 1919.

LES PRINCIPES

I. — DIFFICULTÉS DE LA PAIX

Il convient de rappeler, d'abord, les difficultés extraordinaires en présence desquelles se sont trouvés les rédacteurs du traité. Ils avaient un monde à soulever et ils rencontraient, dès le début, des obstacles tels qu'aucune assemblée diplomatique ou politique n'en a jamais connus. Si j'ose dire, l'humanité était sur la table de dissection et il fallait découvrir, dans le mystère de son organisme, une vie nouvelle, tout en conjurant le venin de la maladie dont elle avait failli périr. Si elle n'avait pas eu la chance extraordinaire de voir réunis à son chevet des hommes, des chefs d'État, des ministres, l'honneur des démocraties victorieuses, vraiment grands par le cœur et par l'esprit, supérieurs par l'intelligence et par la volonté, elle ne se serait peut-être jamais tirée d'un tel péril. Les négociations et les délibérations se seraient prolongées indéfiniment. Six mois pour refaire un monde, c'est un délai étonnamment court. En vérité, cette paix a été rédigée et conclue avec une rapidité surprenante, étant donné l'infinie complexité des problèmes qu'elle abordait. Elle a été faite à la moderne et, comme on dit, à la vapeur. Peut-être même se ressent-elle de cette hâte extrême... Mais elle est!

L'armistice improvisé. — La principale des difficultés ren-

contrées par l'aréopage européen tient au fait que la paix a eu à consacrer une victoire interrompue et non achevée. Il y eut surprise, pour tout le monde, quand on apprit que l'armistice était signé. Il a été démontré depuis, par des raisons d'ordre militaire, que si la guerre avait duré quelques semaines ou peut-être seulement quelques jours de plus, les armées ennemies eussent subi un désastre complet, abattant, pour de longues années, la superbe allemande. Telles sont, en effet, les conclusions de l'Étude rédigée d'après les documents du Grand Quartier Général : « On est en droit de dire que la continuation de la lutte eût sérieusement compromis la retraite des armées allemandes de Belgique, que le commandement allemand *ne pouvait plus* conduire à la fois la bataille en cours et la retraite commencée et qu'il était sous la hantise de la nouvelle bataille de Lorraine. En un mot, c'est parce qu'il se sentait acculé à un désastre militaire imminent qu'il a demandé l'armistice... C'est pour éviter ce désastre, pour pouvoir amener sur le sol allemand ses armées en apparence intactes et proclamer qu'elles n'avaient jamais été battues, que le gouvernement se hâta de demander l'armistice et de le signer en acceptant les conditions les plus dures... »

Ces conditions n'eussent-elles pas pu avoir un autre caractère ? Sans être précisément plus dures, n'eussent-elles pas pu prévoir, avec plus de précision et d'autorité, le règlement de certaines difficultés européennes ? C'est la première question qu'il est permis de se poser. Il est impossible, toutefois, de ne pas tenir compte des raisons alléguées pour expliquer la prompte signature de l'armistice, et de la plus forte de toutes, à savoir qu'il ne fallait pas verser une goutte de sang de plus... Sans recourir à de nouveaux combats, un simple atermoiement de quelques jours eût, peut-être, permis d'imposer à l'Allemagne des conditions différentes et qui, comprises dans le texte de l'armistice, eussent immédiatement opéré. Quoi qu'il en soit, on a cru devoir signer rapidement : et c'est pourquoi je dis que la victoire, certainement acquise, n'en a pas moins été, jusqu'à un certain point, interrompue et non achevée.

Dans l'article paru en novembre 1916, je consacrais un chapitre à l'examen des conditions futures de l'armistice, « point de départ de toute négociation. » Cet exposé, plus développé encore, a été soumis, en temps et heure, aux per-

sonnes qualifiées : « L'armistice, disions-nous, n'est pas seulement la suspension d'armes nécessaire ; il est aussi le prélude de la pacification des peuples... Chacun de ses termes décidera d'un chapitre de l'histoire du monde. Et c'est pourquoi il exige de longues et importantes préparations et élaborations... »

L'armistice du 11 novembre 1918 a-t-il été suffisamment « préparé et élaboré? » Tel est le premier point qui reste soumis au jugement de l'histoire et à l'épreuve de l'expérience. Il semble bien que la capitulation soudaine de l'Allemagne a prévenu les gouvernements alliés et que leur diplomatie, chargée de renseigner les chefs militaires, l'a fait un peu hâtivement. On n'a pas su livrer, à temps, aux généraux vainqueurs, un texte soigneusement libellé et « couvrant » l'ensemble des nécessités de l'avenir. On n'a pas vu assez clairement que « ce qui ne serait pas dans l'armistice ne serait pas dans la paix. »

Il faut donc faire la part de l'adroite promptitude avec laquelle les diplomates allemands, se précipitant vers la paix, ont su la cueillir au vol, pour ainsi dire, et sans que les vainqueurs aient eu tout à fait le temps de se rendre compte de la grandeur de leur victoire.

Nécessité de maintenir l'union entre les alliés. — Les mêmes diplomates allemands ont eu non moins d'adresse en se mettant, immédiatement, à l'abri des 14 articles du président Wilson.

Peut-être espéraient-ils tirer, de cette soudaine adhésion, un premier bénéfice qui fût devenu le plus grave de tous les dangers pour les Puissances de l'Entente, à savoir de créer la désunion entre elles. Certains dissentiments qui se sont produits, surtout dans la question de l'Adriatique, prouvent que cette tactique n'était pas sans présenter des chances réelles de succès.

Elle a échoué et elle a trouvé le bloc de l'Entente solide et inaltéré jusqu'à la fin : mais, précisément, pour que ce bloc fût maintenu, la négociation se trouva, en quelque sorte, cernée, avant toute tractation, dans une sorte de pacte tacite entre les deux adversaires, sur la base des 14 articles : et ce fut comme un cercle de Popilius duquel elle ne put sortir.

Les quatorze articles du président Wilson. — Nous

n'avons pas à rappeler ici le texte des 14 articles : tout le monde les a sous les yeux ; il est, cependant, nécessaire de dégager les principes généraux d'où ils découlent.

Ces principes, le président Wilson les a exprimés, avec sa netteté et sa force habituelles, dans les divers discours et messages où sa pensée s'est révélée. Exposant au Congrès les raisons pour lesquelles les États-Unis sont acculés à la guerre, le président dit, dans son discours du 2 avril 1917 : « Notre but, maintenant, est de défendre les principes de paix et de justice dans le monde *contre un égoïste gouvernement autocratique...* Ce qui menace cette paix et cette liberté c'est bien l'existence de gouvernements autocratiques soutenus par une force organisée, dirigée *uniquement par leur volonté et non par celle de leur peuple...* Nous n'avons pas de querelles avec le peuple allemand, mais avec la caste prussienne qui la dirige. Nous n'avons, pour lui, que des sentiments de sympathie et d'amitié. Un accord solide pour la paix ne pourra jamais être maintenu que par *l'association de nations démocratiques...* »

Suivant le développement logique de ces idées, le président dit, le 4 décembre 1917 : « Quand le peuple allemand aura des *porte-parole dignes de foi*, quand ces députés seront prêts à accepter, au nom de leur peuple, l'opinion unanime des nations, etc... Les gouvernants allemands ont pu détruire la paix du monde uniquement parce que le peuple allemand ne pouvait, sous leur tutelle, partager la camaraderie des autres peuples du monde... Il faut *délivrer les peuples de cette autocratie prussienne militaire et économique...* »

C'est dans le message du 8 janvier 1918, que le programme est formulé en ces fameux quatorze articles comme la « base essentielle de la justice internationale. »

Enfin, le président Wilson exprime, dans son Discours au Congrès des États-Unis, le 11 février 1918, les quatre principes de toute discussion de paix : 1° Chaque partie du règlement final doit être essentiellement basée *sur la justice* dans chaque cas spécial, sous réserve des dispositions les plus propres à garantir une paix permanente ; 2° il faut que les peuples et les provinces cessent d'être troqués entre les gouvernements comme de simples vieux meubles ou comme des pièces échangeables *dans le grand jeu, aujourd'hui discrédité à jamais, de l'équilibre des Puissances ;*

3° Il ne doit être fait, dans cette guerre, aucun *règlement territorial qui ne réponde aux intérêts et avantages des populations intéressées* et qui soit une simple cause d'arrangements ou de compromis entre les ambitions d'États rivaux;

4° *Chaque nationalité bien définie devra voir ses aspirations réalisées dans toute la mesure du possible* et de manière à écarter toutes causes ou nouvelles ou anciennes de discorde et d'antagonisme d'où résulteraient à l'avenir de nouveaux dangers pour la paix de l'Europe et du monde.

En restant dans la sphère des principes, on voit que ceux du président Wilson sont dominés par deux idées, deux axiomes ou, si l'on veut, deux articles de foi : — *La justice est inhérente aux aspirations des peuples vivant en démocratie;* — *La paix est attachée au respect de la nationalité.*

Les peuples décident de leur destinée par un vote libre de la génération présente ; — les peuples qui se gouvernent eux-mêmes n'errent pas : tels sont les deux pôles du système wilsonien.

Toutes autres considérations politiques s'effacent devant celles-là ; toute garantie de frontière, d'équilibre, de sécurité, toute combinaison diplomatique ou politique disparaissent devant cette sécurité suprême qu'apportent avec elles la *nationalité* et la *démocratie*. Il suffit de confier la défense de ces principes infaillibles à un organisme supérieur représentant à la fois les nationalités et les démocraties, — et cet organisme sera la Société des Nations, — pour que la paix du monde et le règne de la justice soient assurés.

Je n'entreprends pas de soumettre à une critique philosophique la valeur et l'autorité de ces deux postulats politiques : je les accepte ; car, avant tout, je suis de mon temps (1).

II. — LA VOIX DE LA FRANCE.

Autorité de la France dans les affaires européennes. — Je tiens à faire observer, cependant, que, quelle que fût la haute autorité du président Wilson, quelle que fût la grandeur du service rendu aux Puissances alliées et à l'humanité quand

(1) Cependant, en ce qui concerne, particulièrement, la thèse des *Nationalités*, je prie qu'on se reporte à l'article que j'ai publié dans la *Revue* du 1er novembre 1916.

il porta l'Amérique à intervenir dans la guerre, ses vues, inspirées par un haut idéal américain, — d'où l'absolutisme puritain n'est pas absent, — pouvaient être adaptées par une juste critique aux nécessités de la vie européenne.

J'ai des raisons de penser que, dans la période qui a suivi immédiatement la suspension d'armes, le président Wilson demanda que certaines mesures de précaution fussent prises à l'égard des armées allemandes, mesures qui eussent établi avec plus de force, sans doute, aux yeux du peuple allemand, le fait que ces armées étaient réellement *battues*.

Quoi qu'il en soit et pour rester sur la question des principes, le président Wilson, ainsi que la plupart des hommes politiques modernes dont la carrière se développe dans la discussion, admet la contradiction et sait en profiter. Sa physionomie, pleine de lumière et de franchise, dépeint cette qualité de son esprit et de son cœur. Il parle bien, mais il écoute mieux encore. Penché vers un interlocuteur, son corps souple prend une attitude soudaine de bienveillance naturelle et d'attention non forcée; son visage, sans effacer le sourire, le laisse errer dans l'attente d'un argument qui détermine l'adhésion, et celle-ci se fait spontanément, joyeusement, dans un gracieux mouvement de sympathie et de sociabilité. Si l'objection lui monte aux lèvres, elle se contient, et, quand il faut résumer le débat et conclure, l'esprit impartial et droit de l'honnête homme domine et atténue les divergences, refoule le parti pris et la passion pour arriver à un jugement de modération et d'équité. Le président aime qu'on se donne, mais il sait se donner.

S'il s'est trouvé, parmi les hommes d'État européens, un homme qui, sachant bien ce qu'il voulait, fût décidé à s'expliquer clairement et fortement avec le président Wilson, il a trouvé un esprit non fermé mais ouvert, une volonté non butée mais prête à pénétrer dans les voies qui, par le raisonnement, vont à la raison. Et, précisément, par sympathie et par raison, le président était prêt à écouter la voix de la France.

Nous avons une preuve frappante de cette faculté d'assimilation, naturelle au génie impressionnable du président Wilson, c'est la façon dont il a su se ranger aux préférences de l'Angleterre quand il aborda le débat sur ses propres principes avec les hommes d'État britanniques. Comme on le sait, le président

américain, venant en Europe pour assister aux travaux de la Conférence, toucha barre, d'abord, en Angleterre, et le fait ne contribua pas peu à influer, par la suite, sur les délibérations de Versailles.

Au premier rang des principes proclamés par le président Wilson était inscrit, depuis longtemps, celui de la « liberté des mers ; » c'était un de ceux auxquels la pensée et la politique américaines se trouvaient le plus fortement attachées.

Or, ce principe est contraire aux vues et aux intérêts de l'Angleterre. La contradiction paraissait si grave que l'opinion française elle-même s'en émut et s'employa à avertir le président du danger de cette formule. Malgré tout, il la maintenait encore dans le texte des quatorze articles ; elle y est inscrite dans les termes suivants : « La liberté absolue de la navigation sur mer, en dehors des eaux territoriales, aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix, sauf dans le cas où les mers seraient fermées en tout ou en partie par une action internationale tendant à faire appliquer des accords internationaux. »

A Dieu ne plaise que j'entre, ici, dans cet antique et épineux débat du *mare clausum* ou *mare liberum ;* j'ai toujours pensé qu'il y avait même de sérieux inconvénients à le soulever, à propos d'un traité intéressant surtout les affaires de l'Europe Centrale : l'avoir introduit dans la discussion, c'est une des nombreuses ruses employées par la diplomatie allemande en vue de porter atteinte à l'union des Puissances. Quoi qu'il en soit, dès que le président Wilson se fut abouché avec les hommes d'État anglais, son opinion se transforma. Le principe de la « liberté des mers » n'apparaît plus dans le texte du traité ; avec le consentement des Puissances, l'imposante flotte de l'Angleterre subsiste sans que cette survivance contredise le pacte fondamental de la Société des Nations ; quant aux régions maritimes qui sont l'objet d'accords internationaux, c'est-à-dire, en somme, aux canaux et détroits, comme le canal de Suez, elles ne sont visées que pour développer l'autorité spéciale de l'Angleterre sur ce canal. « *Article 152.* L'Allemagne consent, en ce qui la concerne, au transfert au gouvernement de Sa Majesté britannique des pouvoirs conférés à Sa Majesté impériale le Sultan par la Convention signée à Constantinople, le 29 octobre 1888, relativement à la libre

navigation du canal de Suez. » Tant il est vrai que les hommes d'État anglais avaient su, dans un libre débat, éclairer l'esprit du président Wilson sur l'un des points les plus difficiles d'où dépendait l'union entre les Puissances alliées et associées.

Il en fut de même des réclamations de l'Angleterre au sujet des colonies allemandes. L'article 5 des 14 articles tendait à leur appliquer le principe du *self control :* « Un arrangement librement débattu, dans un esprit large et absolument impartial, de toutes les revendications coloniales, basé sur la stricte observation du principe que, dans le règlement de ces questions de souveraineté, les intérêts des populations en jeu pèseront d'un même poids que les revendications équitables du gouvernement dont le titre est à définir. »

Or, à la suite de ces mêmes délibérations de Londres, l'attribution des colonies allemandes à certaines Puissances possédant d'autres colonies dans les mêmes régions a prévalu sous la réserve, plutôt de forme, que ces terrains ne seront administrés par lesdites Puissances bénéficiaires qu'en vertu d'un *mandat* octroyé par la Société des Nations.

Autre preuve de la facilité de compréhension et d'adaptation du président Wilson : quand on lui apporte de bonnes raisons, il modifie son point de vue et assouplit la rigidité apparente de certaines de ses décisions. Homme de pensée et homme de pratique à la fois, il sait écouter et il sait profiter.

Pourquoi supposer qu'il en eût été autrement quand il s'agissait des destinées de l'Europe continentale et que le président Wilson, ayant quitté l'Angleterre, vint s'installer pour des mois, sur le sol français, vivre de notre vie et s'habituer à entendre « la voix de la France ? » Pourquoi supposer qu'une discussion loyale et complète eût trouvé le président Wilson irréductible ?

De même que l'Angleterre avait une autorité toute spéciale et une politique définitivement arrêtée quand il s'agissait des questions maritimes et coloniales, la France devait avoir des principes arrêtés en ce qui concernait les questions continentales et, notamment, le statut politique et économique de l'Allemagne.

La France tient, de son passé et de ses services, le droit naturel et séculaire d'avoir un avis sur les destinées de l'Europe. Personne ne connaît l'Europe mieux qu'elle ; car, sans la

France, qui domine à la fois les mers, les plaines et les montagnes, il n'y a pas d'Europe.

La lutte séculaire contre les tribus germaniques. — La France a, en plus, une triste et longue expérience de la lutte contre les tribus germaniques. A commencer par les campagnes des Césars sur le Rhin, ce fut toujours la grande affaire de la Gaule et de la France de protéger le monde contre les « invasions des barbares. » Les Champs Catalauniques, Tolbiac, Bouvines, Valmy, la Marne, Verdun, la Somme, c'est toujours la même campagne. La France sait, — elle le sait trop, hélas! — quelles précautions elle est obligée de prendre contre ces terribles ravageurs.

Depuis 1815, la Prusse ayant occupé la puissante tête de pont que lui assure la rive gauche du Rhin, la France a eu le dessous, dans une grande guerre, au grand dam de la civilisation et de la paix universelle. Victorieuse, maintenant, avec l'aide de ses alliés, elle avait bien le droit de parler à ceux-ci clairement et de leur faire connaître le fruit de son expérience et l'urgence de ses nécessités. La France ne peut pas offrir au monde une bataille de la Marne tous les dix ans.

On se trouvait en présence des principes proclamés par le président Wilson. Soit! La France n'est nullement hostile à ces principes : c'est elle qui les a dégagés de la brume des vieilles philosophies. Mais les principes ne sont pas tout. La politique internationale, causée par la géographie et par l'histoire, est chose vivante; elle ne rentre pas fatalement dans les cadres géométriques d'une doctrine.

Pour m'en tenir spécialement à la question des contacts immédiats entre la France et l'Allemagne, la France connaît mieux que qui ce soit au monde, le danger de la conquête prussienne continuant à s'étendre jusqu'à la Moselle. C'est par là qu'elle a été surprise deux fois en un demi-siècle.

Les sécurités indispensables. — Entrant donc dans le cœur du sujet, la France eût pu dire ce qu'elle sait, ce que, seule, elle sait :

« Les Rhénans sont de race celte et de culture romaine. Les Romains, en s'appuyant sur la Gaule, mais en utilisant les service des Germains, firent sur le Rhin un mélange, probable-

ment réfléchi, des deux races. Le nom de « Germains » ne prouve nullement l'existence d'une unité ethnique, c'est un mot gaulois qui veut dire « voisins. » La langue ne crée pas, à elle seule, la nationalité. D'autre part, les peuples du Rhin supérieur furent, de tout temps, les ennemis des peuples du Rhin inférieur, les Bataves, les Frisons, les *Francs*. Ces différences ethnographiques essentielles déterminent toute l'histoire du débat franco-germanique. Les peuples du Rhin n'ont été soumis, et en partie seulement, à la domination prusso-germanique que depuis moins d'un siècle; ils ont, au cours de l'histoire, toujours formé État-tampon entre France et Germanie; ils ont toujours cherché leur appui, du côté de la France, contre la rude domination des ravageurs du Nord. Toutes les fois qu'ils l'ont pu, ils se sont donnés volontairement et rapidement à la France. La conquête germanique septentrionale, et notamment la conquête prussienne, leur a toujours été antagonique et odieuse. »

En posant ainsi la question, la France eût parlé en son nom et elle eût parlé au nom d'une Europe libérée; par sa franchise elle eût éveillé, sans doute, chez des peuples qui ont été longtemps ses alliés ou ses protégés, les Rhénans, les Badois, les Bavarois, les Hanovriens, les Saxons, les Wurtembergeois comme chez les Danois, les Polonais, les Silésiens, des sentiments que la récente conquête bismarckienne a pu endormir mais non étouffer.

Les idées d'indépendance et d'autonomie sont naturelles à tous les peuples; un premier retour de confiance eût suffi à les ranimer. En un mot, le principe de la *liberté* pouvait compléter fort heureusement et efficacement le principe, — interprété à la Bismarck, — de la *nationalité*. Ainsi la discussion se fût engagée par des arguments d'une grande force, sur le fond même du débat.

La France connaît les dessous des affaires européennes; elle ne se laisse pas prendre aux apparences; elle ne croit pas à certaines « camaraderies. » N'était-il pas permis à un avocat de la cause anti-bismarckienne, à un accusateur du peuple félon qui a donné les mains, sinon comme initiateur, du moins comme complice au grand crime international qui venait de se commettre, d'élever la voix, de formuler des réserves et de réclamer des précautions?

III. — LE SOPHISME DU TRAITÉ

*Ce qu'on entend par l'*ALLEMAGNE. — La voix de la France n'a pas été entendue ou la voix de la France n'a pas su convaincre ses alliés : d'où est résulté ce que j'appelle le sophisme du traité.

Ce texte, en effet, est la première consécration, officielle et internationale, de l'unité allemande, telle que l'a conçue la Prusse, telle que Bismarck l'avait réalisée « par le fer et par le sang. »

Encastrée à coup de massue dans les vieux cadres européens, cette unité, de date toute récente, s'est taillé sa place à la mesure d'un soi-disant « État allemand » en *devenir* depuis des siècles, et dont elle s'est proclamée l'héritière. J'ai dit, ailleurs, comment l'affaire a été enlevée par Bismarck dans une intrigue auprès du malheureux roi Louis de Bavière en 1871, à la veille de la cérémonie de Versailles (1). Je n'y reviens pas.

Une « Germanie, » un « État allemand, » une « Allemagne » unie par la main de la Prusse, l'« ALLEMAGNE » enfin, ces différentes appellations s'appliquent à une seule et même personne de droit public, subsistant, soi-disant en Europe, depuis des siècles et qui a, aujourd'hui, droit de vie et de cité, comme une antique famille respectable, parmi les peuples européens.

Or, c'est ce mythe de l'État allemand *à durée séculaire* qui est solennellement consacré, pour la première fois, dans un traité qui a pour objet de flétrir et de venger le crime commis contre la société des peuples par cette respectable famille, l'ALLEMAGNE !

D'un bout à l'autre de l'acte solennel, un seul nom est inscrit comme représentant la partie qui traite avec les Puissances alliées, et c'est celui de l'ALLEMAGNE !

Pas une seule fois les États qui font partie de la « confédération » allemande ne sont visés; on ne se douterait même pas que l'Empire est composé de ces États « confédérés; » pas une seule fois, les noms de la Bavière, de la Saxe, du Wurtemberg

(1) Voir la *Revue* du 1er novembre 1916.

et des autres États ne viennent sous la plume des rédacteurs et, même, quand il s'agit d'un objet intéressant tel ou tel de ces États particuliers, on passe son nom et ses droits sous silence. Ce qui est plus extraordinaire encore, la crainte de porter atteinte à la doctrine d'une Allemagne unie et centralisée est telle, que le nom de la Prusse lui-même n'apparaît pour ainsi dire pas dans l'énorme volume.

Parmi les États particuliers ceux qui avaient une armée, ceux mêmes qui avaient une diplomatie, n'ont pas figuré dans la conclusion d'une guerre qu'ils ont faite, dans la tractation d'une paix où leurs intérêts propres sont engagés. On ne les voit nulle part, ni dans la délibération ni dans le protocole. Aucun d'entre eux n'a eu voix au chapitre; aucun d'entre eux n'a eu la liberté de prendre contact avec les Puissances alliées ou associées, ni d'être, par celles-ci, sous une forme quelconque, directement consulté.

L'État allemand « séculaire » et l'unité bismarckienne. — Ce phénomène diplomatique est tellement extraordinaire qu'il est nécessaire d'y insister.

La délégation allemande, présidée par le comte de Brockdorff-Rantzau, qui a eu pour mission de défendre, à Versailles, la cause de l'Allemagne, a immédiatement saisi la portée de l'avantage qui lui était pour ainsi dire, offert, et c'est en s'appuyant sur ce « principe » qu'elle a édifié toute son argumentation *juridique*. On peut dire que cette réclamation d'une Allemagne unie et intangible devient le « leit-motiv » de sa longue plainte.

Sous le rapport territorial, le projet des Puissances alliées est contraire au droit et aux principes, parce qu'il exige « l'annexion de territoires purement ALLEMANDS et conduit ainsi à l'étouffement de ce qui constitue la NATIONALITÉ ALLEMANDE. »

En s'appuyant sur les mêmes « principes, » la délégation exige que l'ALLEMAGNE « ne soit diminuée d'aucun territoire dont il est incontestablement démontré qu'il fait partie du *patrimoine national* DEPUIS DES SIÈCLES. » Le plaidoyer pour la « plus vieille Allemagne » conclut, par exemple, qu'on ne peut réclamer la séparation de territoires comme la Haute-Silésie qui, DEPUIS 1163, *appartient à l'État allemand;* comme le

bassin de la Sarre, qui, sauf exceptions de courte durée DUES A L'EMPLOI DE LA FORCE DES ARMES (!), *n'a jamais été soumis à une souveraineté non allemande;* — termes ambigus permettant d'éliminer de l'histoire l'intrigue par laquelle, au Congrès de Vienne, la Prusse, et non l'Allemagne, s'est intronisée sur la rive gauche du Rhin et s'est emparé de territoires sur lesquels elle n'avait jamais eu aucun droit.

C'est en vertu de la même thèse que la délégation réclame l'annexion de l'Autriche *comme faisant partie de l'État allemand.* Il faut citer ce monument de logique et d'outrecuidance : « L'article 80 du traité, fait observer Brockdorff-Rantzau, exige la reconnaissance durable de l'indépendance de l'Autriche dans la limite des frontières établies dans le traité de Paix et l'Allemagne n'a jamais eu et n'aura jamais l'intention de modifier par la violence la frontière germano-autrichienne. Mais si la population de l'Autriche-Hongie qui, depuis mille ans, *est unie de la façon la plus étroite par son histoire et sa culture au pays allemand* (l'Autriche unie depuis mille ans à la Prusse!) désire *de nouveau* s'unir avec l'Allemagne en un État unique, union *qui n'a été détruite qu'à une date toute récente par le sort de la guerre* (?), l'Allemagne ne peut pas s'engager à s'opposer aux vœux *de ses frères allemands d'Autriche,* puisque le droit de libre disposition des peuples doit être valable *dans tous les cas et non pas simplement au désavantage de l'Allemagne.* Une autre façon de procéder *serait en contradiction avec les principes du discours du président Wilson au Congrès, le 11 février 1918.* »

Suit la conséquence suprême qui, en vue des revendications de l'avenir, élève le droit allemand contre le droit européen : « Dans le cas où L'ALLEMAGNE peut consentir à des cessions de territoire (comprenez l'Alsace-Lorraine, la Pologne, etc.), ces cessions doivent être précédées au moins d'un plébiscite par communes ! »

Pas de plébiscite *communal,* pas de droit contre l'Allemagne, tel est, pour l'avenir, l'explosif à retardement introduit dans la substance du traité pour le faire sauter au premier choc.

Que répondent les Puissances alliées et associées? Attachées à la chaîne de leurs « principes, » elles discutent

péniblement dans la limite où elle leur laisse quelque liberté. Pour la Haute-Silésie d'abord, on rend les armes à l'objection allemande et on lui donne, ainsi, une grande force : car voilà la Silésie consacrée « *État allemand* » depuis près de mille ans! Pour le bassin de la Sarre, on plaide les circonstances atténuantes : « Le régime proposé pour le territoire du bassin de la Sarre doit durer quinze ans. (Que sont quinze ans en présence de droits *séculaires?*) Cet arrangement a été jugé nécessaire à la fois comme partie du projet général de réparations et comme compensation immédiate et certaine reconnue à la France pour la destruction systématique de ses mines de charbon du Nord. Le territoire est transféré, non pas sous la souveraineté de la France, mais sous le contrôle de la Société des Nations. Une telle solution a l'avantage de n'impliquer aucune annexion, tout en reconnaissant à la France la propriété des mines, etc. » — Voilà ce qui a été remis aux plénipotentiaires allemands sous la signature du président du Conseil français!

Mais, dira-t-on, cette polémique est périmée : les Allemands ont signé sans nouvelles observations. Assurément ; cependant, les termes juridiques avancés au débat et les concessions de principe et de fait subsistent. D'ailleurs le cabinet Bauer, le cabinet de la signature, ne s'en est nullement désintéressé. Il en a pris acte, au contraire. Dans sa communication aux Puissances alliées, datée du 21 juin, il revient avec insistance sur ce qui a été obtenu.

Il nourrit, en quelque sorte, la thèse reconnue de l'unité allemande bismarckienne, comme un serpent au cœur de l'Allemagne et qui s'y réchauffera un jour : « Devant l'attitude des gouvernements alliés et associés, il ne reste au PEUPLE ALLEMAND d'autre possibilité que de faire appel *au droit éternellement immuable à une vie indépendante, droit qui appartient au peuple allemand comme à tous les autres peuples.* Il ne peut espérer d'appui que de la conscience de l'humanité. Aucun peuple, même parmi ceux des Puissances alliées et associées, n'exigera du peuple allemand qu'il accepte, *par l'effet d'une conviction intime*, un instrument de paix qui doit arracher *des membres vivants au corps du peuple allemand sans que la population intéressée soit consultée...* Le gouvernement de la République allemande déclare solennellement que son attitude

doit être comprise en ce sens qu'il cède à la violence afin d'épargner au peuple allemand dans ses indicibles souffrances une nouvelle guerre, *la déchirure de son unité nationale* par l'occupation de nouveaux territoires allemands, etc. »

Et, jusque dans la communication du 23 juin, faisant connaître aux puissances le consentement définitif du dernier gouvernement à la signature, le même *appel au Droit* est itérativement renouvelé : « Cédant à la force supérieure et sans renoncer, pour cela, à sa manière de concevoir l'injustice inouïe des conditions de paix, le gouvernement de la République allemande déclare qu'il est prêt à accepter, etc. »

Cette protestation réitérée et obstinée ne peut, dans la pensée du gouvernement allemand, avoir qu'un objet : c'est d'établir, une fois pour toutes, avec l'assentiment des Puissances, qu'il existe, de toute antiquité, un État allemand se confondant avec l'Empire des Hohenzollern et avec le *Reich*. Cet État allemand est légitime, il a des droits avant tous autres droits sur les territoires de l'Empire bismarckien et, si l'on porte atteinte à ces droits, ou si seulement on les met en doute, c'est « le Droit » lui-même qui est violé.

Le gouvernement allemand ne se demande pas si la Silésie a été annexée par un acte de brigandage ; il ne se demande pas si les populations polonaises ont été arrachées à leur indépendance par un pacte diabolique et si elles ont été traitées, depuis leur annexion, par le fer et par le feu ; il ne se demande pas si les territoires de la rive gauche du Rhin ont été subordonnés au royaume de Prusse par un acte de spoliation diplomatique ; il ne se demande pas si l'Autriche a eu, séculairement, une vie propre antagoniste à celle du prétendu « État allemand ; » il ne se demande pas si la Bavière, la Saxe, le duché de Bade ont été les victimes de la force prussienne après la guerre de 1866 et si leurs peuples, pour être réunis à l'Empire en 1871, ont été ou non consultés. L'unité pleine et entière, globale et sans discrimination possible, de l'Allemagne est supérieure à tout; elle justifie tout. La volonté de Bismarck, en vertu de la fameuse maxime : « La force prime le droit, » a créé un nouveau droit qui efface les légitimités antérieures et l'histoire. Voilà ce que les Puissances ont reconnu sans même s'en émouvoir ! Elles ne l'ont pas discuté, elles l'ont reçu !

Seuls, les Allemands paraissent avoir apprécié la grandeur

et la portée d'une telle adhésion. La *Gazette de Francfort*, au moment où elle conseille de renoncer à toute résistance et de signer quand même, résume son argumentation en une raison, décisive à ses yeux : « En somme, l'unité allemande est sauve, et c'est le principal. »

IV. — L'IMPÉRIALISME POLITIQUE SUBSISTE

Une Allemagne ou des Allemagnes? — Il est impossible d'aborder, ici, la critique historique et constitutionnelle du prétendu droit de l'ALLEMAGNE. Tout le monde sait dans quelles conditions l'unité à la Bismarck a été faite : contre la volonté des peuples, sans l'assentiment d'une Assemblée nationale, sans la sanction d'un Congrès international, après les guerres de 1866 et de 1870, elle a été imposée à l'Allemagne et à l'Europe par la force; inutile d'insister.

L'Empire des Hohenzollern est un fait, rien de plus, il n'a pu subsister au milieu de l'Europe pendant quarante ans que par la puissance de l'armée prussienne et par l'art avec lequel les particularismes subsistants ont été mis dans l'impossibilité de se manifester. Mais, ce qu'il importe de bien établir, c'est l'opinion réelle que l'on avait, en Allemagne même, sur la fragilité de l'édifice. Le prince de Bulow ne cachait pas son sentiment à ce sujet. Apologiste né de la « mission prussienne, » il écrit : « Dans l'histoire de l'Allemagne, l'union nationale est l'exception, *la règle est le particularisme*. Cela est vrai du présent comme du passé. »

Voilà qui est net ; et cela devient tout à fait clair, si on suit le développement de la politique prussienne en Allemagne jusqu'aux temps qui ont précédé immédiatement la guerre.

Le fameux incident de Saverne nous a fait connaître, sur ce point, non seulement l'opinion, mais les sentiments de l'Allemagne. Il apparut, alors et en pleine lumière, qu'au sujet de l'unité bismarckienne, il subsistait, dans le pays, deux courants contraires : celui de l'Allemagne officielle et militaire, s'appuyant sur la volonté de conquête permanente de la Prusse, et celui d'une Allemagne non officielle, s'appuyant sur le sentiment des populations du Centre et du Sud : en un mot, il y avait toujours DEUX ALLEMAGNES. Cette vérité éclata dans toutes les phases de l'incident. Mais elle fut dégagée et affirmée, par les plus hauts person-

nages de l'Empire, dans la séance de la Chambre des Seigneurs de Prusse où l'affaire fut débattue. Heydebrandt, York von Wartembourg ont posé la question : Prusse contre Allemagne. Ils ont dit : « l'armée prussienne est maîtresse en Prusse et la PRUSSE COMMANDE AU RESTE DE L'ALLEMAGNE QUI DOIT OBÉIR. » On peut croire que le chancelier de l'Empire, Bethmann-Hollweg, en raison de sa situation arbitrale, va tenter de pallier l'effet de ces insultantes provocations. Pas du tout : l'unité bismarckienne est en péril; il se lève et la défend; pour une fois, ce servile parle en maître : « *Le dualisme* qui existe entre la Prusse et l'Allemagne (ce sont ses propres paroles) *ne peut pas être nié; il est impossible de le supprimer*... Le développement de l'Empire, avec ses masses populaires, a besoin, pour tous les cas, de l'appui sûr de l'État prussien, *constitué sur un solide fondement militaire* et sur l'alliance indissoluble du peuple et de la dynastie. *Cette mission historique de la Prusse dure encore aujourd'hui et durera bien des années.* » Finalement, un hobereau pur sang, un homme qui parle net et qui sait que ce particularisme ne demande qu'à être fouaillé, le général prussien Rogge, expose brutalement l'état de conquête où le Nord se complaît à l'égard du Sud, et il dit : « De l'Allemagne du Sud souffle un vent anti-prussien. Mais, plus faiblement sont gouvernés les autres États allemands et plus est nécessaire la *mission prussienne*. La Prusse ne doit pas se fondre dans l'Allemagne, comme on le disait jadis. Au contraire, *il faudra encore* BEAUCOUP DE FER PRUSSIEN DANS LE SANG ALLEMAND. »

Tel était, sous les apparences d'une unité acceptée, le véritable régime *constitutionnel* de l'Allemagne jusqu'à la veille de la guerre de 1914.

J'examinerai, tout à l'heure, les conditions du régime actuel; mais, puisqu'il s'agit de « constitution, » il convient de rappeler le mot prononcé, sur l'unité allemande, par l'homme assurément le plus qualifié pour en parler; ce mot est d'hier, 20 juin 1919. Le professeur Preuss, chargé de préparer le projet de constitution du nouvel État allemand, explique, dans la *Deutsche allgemeine Zeitung*, les difficultés qu'il rencontre pour mettre ce projet sur pied. — Il reconnaît « qu'une constitution unitaire eût été la meilleure réponse aux menées séparatistes françaises. » Mais, il ajoute : « Certes, l'efficacité d'un

tel geste aurait été considérable, s'il avait répondu à un mouvement populaire puissant et coordonné qui se serait produit au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest (que de points cardinaux!) Mais, *il fait défaut aujourd'hui, comme il a fait défaut au cours de toute l'histoire allemande.* »

Tel est l'avis de l'Allemagne sur l'unité allemande.

Comment on a traité les particularismes. — L'armistice a été conclu sur des données insuffisantes : la paix aussi, je le crains. Nous avons supposé que l'Allemagne d'hier était une personne vivante et consciente de sa vie selon la leçon enseignée par les professeurs allemands et semée par eux dans l'Univers. L'Allemagne conçue et mise sur pied par Bismarck est-elle réellement cet organisme intangible? Le type est-il fixé? Ne se modifiera-t-il plus? Sous la pression des circonstances et des nécessités ambiantes, ne retournerait-il pas à sa nature primitive?

Sans avoir la prétention de lire dans l'avenir ni dans les cœurs, une observation de simple bon sens peut servir à nous éclairer.

Rien ne réussissant comme le succès, la thèse de l'unité bismarckienne a été en faveur, auprès du peuple allemand, tant qu'elle lui apportait la victoire, la prospérité et la joie. Logiquement, elle doit perdre cette faveur, maintenant qu'il est démontré que ce même système, poussant, par l'extension du militarisme, à la haine et à la guerre universelles, met l'Allemagne au ban des peuples et la condamne à la honte, à la défaite et à la ruine. On s'attachait à l'Empire glorieux et prospère. A l'Empire battu, c'est autre chose.

Déjà cette tendance à la désaffection et au revirement se produit. Sans insister et pour rappeler simplement l'argument qui paraît toucher au cœur le peuple allemand, je citerai ces quelques lignes de la *Münchener Post* : « Quand le peuple saura tout cela, il comprendra enfin pourquoi les vainqueurs sont si durs et si impitoyables. Il fera taire tous ceux qui s'étonnent de la rigueur des conditions de paix; il leur imposera à tous un ton plus modeste et, dans sa sensibilité morale, ce sera cela qui le ramènera dans la voie des bons sentiments et du travail, sur cette voie qu'il suivit *avant le règne de la politique de violence.* »

« *Avant le règne de la politique de violence,* » cela veut dire : avant le système bismarckien. On dirait que l'Allemagne s'apprête à commencer son *meâ culpâ.* Continuera-t-elle? Si elle va jusqu'au bout, c'est une autre Allemagne qui naît, ou plutôt, ce sont *les Allemagnes* qui reprennent la vie et l'existence. Attendons que le phénomène politique se précise et se dégage. Mais, en attendant, prenons, contre le monstre toujours vivant, toutes nos sécurités.

La principale de ces sécurités serait certainement la dissociation de l'Empire bismarckien. Un homme de haut jugement, un américain désintéressé, M. J.-M. Baldwin dit : « Si l'Empire allemand se fragmente en États séparés, ce sera, à tous les points de vue, un gain incalculable (1). » S'il en est ainsi, pourquoi lui avoir donné une nouvelle force, une nouvelle vie par les acceptations étranges du traité?

Sans intervenir dans les affaires intérieures du pays, n'eût-il pas mieux valu, cent fois, aider l'unité bismarkienne à mourir et aider les particularismes traditionnels à revivre?

Quelle contradiction y avait-il entre de telles mesures préparatoires ou préventives et l'application des principes wilsoniens? Ces principes étaient-ils donc contraires à une solution plus souple?

Procédons à ce dernier examen et demandons-nous, pour conclure, quelle est la réponse que l'état actuel de l'Allemagne apporte à ces deux questions : L'Allemagne est-elle une *nationalité?* L'Allemagne est-elle une *démocratie*?

« *Nationalité* » *allemande et* « *démocratie* » *allemande.* — L'Allemagne actuelle est-elle une nationalité? La réponse à cette question est au moins douteuse. On pourrait même dire que les premières données sont en sens contraire. A peine le lien de fer bismarckien se fut-il relâché que *les Allemagnes* reprenaient une première liberté de mouvement, sinon d'action; malgré la force encore subsistante de l'armature bureaucratique, les manifestations locales se produisirent partout aux cris de *Los von Berlin!* Ce ne sont pas seulement les pays ennemis à l'intérieur qui levaient la tête et tentaient de secouer le joug; il ne s'agit pas seulement de l'Alsace-Lorraine,

(1) Voir l'argumentation de M. J.-M. Baldwin, surtout au point de vue économique, dans son livre : *Paroles de guerre d'un américain.* (Alcan, 1919, p. 311.)

de la Pologne, du Sleswig, etc., c'étaient les vieux pays de tradition allemande (mais non prussienne), qui remuaient au fond de leur résignation et se retournaient vers leurs antiques libertés. Un fait solennel et d'une gravité exceptionnelle vient de le prouver : quand s'est posée, devant le Conseil des États allemands, la question de la signature de la paix, on pouvait s'attendre à une violente manifestation d'unité. Or, ce fut tout l'opposé. Les avis ont été nettement partagés et ils ont été partagés ethniquement et géographiquement. Les États de l'Est ont voté *contre la signature*, les États du Centre et du Sud *pour la signature*. N'est-ce pas la confirmation de l'aveu fait par Bethmann-Hollweg : aujourd'hui comme hier, *deux Allemagnes* subsistent? Imaginez qu'en France une pareille question ait été posée et que les votes émis aient été aussi nettement contraires entre pays au Nord et pays au Sud de la Loire : que penserions-nous de l'unité française?

Sur ce grave débat et en vertu même des principes du président Wilson, la voie eût donc pu et dû être ouverte *à une consultation des peuples intéressés*. Encore une fois, il ne s'agissait nullement de dissocier l'Allemagne, mais de lui demander, à elle-même, ce qu'elle pense du régime qu'elle a subi depuis cinquante ans?

Dans la crise qu'elle traverse, tout est possible : pourquoi écarter, d'avance, l'une des possibilités, l'une de celles qui étaient les plus conformes à un arrangement durable des affaires en Allemagne même et dans le monde? Un traité qui eût engagé envers les Puissances, non pas seulement l'*Allemagne*, mais les États particuliers, eût été plus facilement conclu, plus facilement réalisable, plus facilement exécuté. Il nous aurait fourni, d'ores et déjà, des résultats certains. Il eût été, pour l'Allemagne elle-même, une garantie de paix intérieure et, pour tous, la plus simple et la plus normale des sécurités.

Nous ne l'avons pas pensé. Nous avons préféré supposer une vie durable et persistante du régime bismarckien. Soit! Mais ne nous faisons aucune illusion. Cette condescendance ne nous vaut ni assurance ni gratitude pour le présent ou pour l'avenir. Au contraire, une grave menace subsiste et surplombe les affaires du monde. Et il en sera ainsi tant que l'impérialisme politique et unitaire allemand ne sera pas réellement abattu.

Avons-nous affaire, du moins, à une *démocratie* allemande? C'est la deuxième question que nous posions tout à l'heure. Et la réponse me paraît plus incertaine encore.

Tout le monde connaît les circonstances par suite desquelles le pouvoir a passé, en Allemagne, d'Hertling à Max de Bade, de Max de Bade à Ebert et à Scheidemann : le voici, maintenant, entre les mains de Bauer, d'Hermann Müller, de Noske, d'Erzberger. Pour combien de temps? L'Empereur a fui : on ne peut pas dire que la dynastie ait renoncé, ni même que « l'autocratie prussienne » (pour parler comme le président Wilson) ait perdu ses droits. Le mystère plane sur tout cela. On ne sait qu'une chose : c'est que l'Empire allemand a passé la main aux partis avancés, pour laisser, à des personnages de valeur et d'origine médiocres, la charge de signer la paix. Est-ce cela, une démocratie? L'Empire allemand s'est mis volontairement en mue; il s'est revêtu de la teinte du milieu ambiant pour essayer de se sauver : il ne semble pas qu'il y ait autre chose. L'avenir, un prochain avenir, nous apprendra ce que vaut cette « République allemande. »

En tout cas, elle n'est pas, jusqu'ici, ce régime populaire, conscient, sincère et pur de toute tache dont rêvait le président Wilson. Si elle dure, une fois la paix signée, si le parti militaire sur lequel elle est obligée de s'appuyer ne la supprime pas, sa destinée est écrite d'avance, car elle résulte de la nécessité où se trouve cette république, qui n'a que le souffle, de se séparer des partis de gauche et de devenir un *gouvernement d'ordre;* sans une organisation forte, c'est-à-dire à tendance réactionnaire, elle ne pourra franchir le pas où l'Allemagne est engagée. L'Allemagne n'a pas l'habitude de la liberté. Pour qu'elle la prenne, il faut qu'on la lui impose. L'abbé Wetterlé, dans ses fines et sagaces observations sur un peuple qu'il connaît bien, dit : « Les pangermanistes eux-mêmes reconnaissent que le fond du caractère allemand est le servilisme : *diener-natur* (nature de domestiques). De fait, il faut toujours, à ces hommes sans individualité, des seigneurs, et, quand ils n'en ont pas, ils s'en donnent. »

La République allemande cherchera donc « ses seigneurs. » Ne les trouvant pas ailleurs, elle prendra ceux qui viennent de Berlin. Conservatrice, et même militariste par nécessité, — puisqu'elle sera balayée le jour qu'il plaira aux militaires, —

la République d'Ebert a tous les stigmates du pangermanisme. En un mot, elle est bismarckienne.

Comment serait-elle autre?

On a rappelé récemment que le Parlement révolutionnaire à Francfort, en 1848, a été un violent précurseur du pangermanisme, approuvant le bombardement de Prague qui voulait s'affranchir de l'Autriche, proclamant le Mincio frontière *allemande* et réclamant le duché de Sleswig-Holstein ainsi que l'Alsace, vingt ans avant Bismarck! Les livres de Laskine et d'Andler établissent d'une façon irréfutable l'impérialisme des socialistes allemands : « Ceux-là se font une grande illusion qui escomptent le réveil, en Allemagne, de sentiments républicains depuis longtemps disparus... Au reste, la République du citoyen Scheidemann et du citoyen Südekum ne serait ni plus ni moins militariste, ni plus ni moins impérialiste, ni moins pangermaniste que l'Empire de Guillaume II. » Nous dirons, tout à l'heure, pourquoi et en quoi cet impérialisme est plus vigoureusement expansioniste et cent fois plus dangereux même que l'impérialisme à figure militaire qui, du moins, met tout le monde en garde contre lui. La correspondance de Marx et d'Engels prouve, à chaque page, par les confidences de ces augures, « que ces internationalistes sont les premiers des pangermanistes (1). »

Qu'il s'agisse de la lutte suprême pour l'unité bismarckienne ébranlée, au nom d'une « nationalité » allemande encore en suspens, qu'il s'agisse du masque plus ou moins baissé ou levé, selon les circonstances, d'une république démocratique, ce qui est certain, c'est que le *Reich* subsiste, et le *Reich*, c'est l'Empire.

Ce *Reich* se réclame des principes proclamés à Versailles pour consacrer l'existence d'une Allemagne unie faisant barrage au milieu de l'Europe, de la mer du Nord au Danube.

Cette Allemagne, qui est celle de Bismarck, diminuée de certaines bordures ethniques, n'en représente pas moins « l'État allemand » tel que l'a réédifié le chauvinisme exaspéré de la prétendue science germanique ; c'est l'Allemagne des professeurs et des soldats.

(1) Voyez les textes rassemblés dans les ouvrages cités, notamment Edm. Laskine, *L'Internationale et le Pangermanisme*. — Delaire, *Au lendemain de la Victoire*, et, dès avant la guerre, Paul Vergnet, *La France en danger*, p. 95 et suiv.

A défaut d'une nationalité allemande, d'une démocratie allemande, ce qui subsiste certainement, c'est un impérialisme politique allemand. Oui, il est abattu, il est affaibli, il est désarmé. Mais il reprendra des forces. L'histoire marche à grands pas. D'Iéna à la campagne de France, il y a quelques années; entre les « Adieux de Fontainebleau » et le débarquement au golfe Juan, il y a quelques mois.

L'impérialisme militaire allemand a perdu de sa vigueur; nous pouvons admettre même qu'il a perdu de sa confiance en lui-même et, pour le moment, de sa violence agressive. Considérons, cependant, qu'il reste debout au milieu d'une Europe à demi détruite. La Russie n'est plus un contrepoids : qui sait si elle ne deviendra pas, pour l'Allemagne, une réserve et un champ d'exploitation? Les États voisins de l'Allemagne, Pologne, Roumanie, Tchéco-Slovaquie, Serbie, Grèce, vont passer par les crises de l'enfance, de l'adolescence, de la croissance. Les autres voisins, Suède, Norvège, Finlande, Danemark, Hollande, Belgique, Suisse, n'ont pas osé se prononcer. D'ailleurs, ils sont faibles, eux aussi. A supposer qu'ils veuillent lutter, un jour, pour leur indépendance menacée, comment résisteraient-ils à une pression allemande habilement et fortement exercée? Le sort de l'Autriche, de la Hongrie, de la Bulgarie, de la Turquie, hier alliées de l'Allemagne, se décide à peine, et dans quel sens? L'Allemagne a conservé, dans ces pays subalternisés, des intérêts et des partisans.

Il reste, dans l'Europe continentale, la France et l'Italie.

Les devoirs qui s'imposent à ces deux Puissances sont lourds : elles auront à porter le fardeau pour le monde entier, l'une en face de l'Allemagne, l'autre en face de l'Autriche.

Je sais, ni l'Angleterre ni les États-Unis n'abandonneraient, en cas d'agression de la part de l'Allemagne, leurs amis de la veille; un traité les lie, d'ores et déjà, à la France; leurs parlements, du moins, vont en délibérer. Une telle garantie est d'un prix inestimable et je ne la perdrai pas de vue un seul instant dans la partie « constructive » de la présente étude : mais la politique internationale ne se renferme pas toujours dans le dilemme : *guerre ou paix*. Il y a des intérêts, des rivalités, des concurrences, qui ne se règlent pas sur le champ de bataille. Jamais on n'a libellé un texte d'alliance qui puisse parer à tout. Les 60 millions d'Allemands unis qui vont ou su-

bir leur destinée ou s'irriter contre elle ne manquent pas de moyens pour troubler une Europe déjà troublée, pour affaiblir une Europe déjà si faible, pour diviser une Europe déjà si divisée.

N'en auraient-ils pas d'autres, qu'il leur resterait l'arme économique et la propagande révolutionnaire : car l'impérialisme économique et social allemand subsiste et c'est lui, peut-être, qui, dans les circonstances présentes, est le plus à craindre.

V. — L'IMPÉRIALISME ÉCONOMIQUE ET SOCIAL

Impérialisme économique allemand. — Parmi les raisons qui ont dû déterminer le Conseil des *Quatre* à maintenir, sans réserve, l'unité allemande bismarckienne, l'une des principales a été, sans doute, l'avantage de pouvoir exiger, d'un bloc resté puissant, le paiement des réparations de guerre ; le chiffre de ces réparations s'élevant, en raison de la rage de destruction des Allemands, à des sommes inouïes, si l'on avait affaire à une poussière de peuples cette dette formidable eût paru compromise.

Raison assurément des plus sérieuses et d'une réalité autrement pressante et tangible qu'une thèse enseignée et diffusée, comme un dogme, par messieurs les professeurs. Ainsi, l'on en est arrivé à sacrifier beaucoup à l'unité économique allemande et, par suite, à son unité politique.

Mais une conséquence de ces ménagements apparaît aussitôt. En fait, l'Allemagne économique est à peine atteinte. Le sol allemand n'a pas été touché, sauf tout à fait au début de la guerre, dans une partie de la Prusse orientale. L'agriculture, l'industrie, le commerce n'ont perdu que relativement peu : la main-d'œuvre est, il est vrai, diminuée par la mort des hommes, mais l'Allemagne a encore une natalité très abondante, et ses pertes en hommes sont proportionnellement moins dures que celles de ses adversaires. En outre, pas une machine, pas un atelier, pas un outil n'ont été détruits du fait de la guerre. Pas un champ en friche ! Tout au contraire, l'outillage, le cheptel, le mobilier, l'argent des pays envahis, Belgique, France du Nord, Pologne, Serbie, ramassés par la cupidité sont soigneusement cachés et gardés par l'avarice teutonne. Il n'y a

pas un particulier que la guerre n'ait enrichi. La dette extérieure allemande est, de toutes les dettes des belligérants, celle qui s'est le moins accrue. Les usines ont travaillé pendant la guerre et ont accumulé des stocks considérables. En un mot, l'Allemagne économique est prête à « repartir » et, certainement, elle a de l'avance sur plusieurs de ses concurrents anciens, la France, la Belgique, la Pologne, l'Autriche, la Russie, l'Italie.

Ajoutons que la guerre elle-même, malgré les maux qui l'accompagnent d'ordinaire, paraît avoir présenté, pour l'Allemagne du travail, de réels avantages. Sa population s'est habituée à vivre de peu, à tirer de son sol une bonne partie des produits qu'auparavant elle faisait venir de l'étranger; elle s'est ingéniée, dans la période du blocus, à découvrir des procédés nouveaux, notamment en ce qui concerne la chimie des engrais, procédés qui, peut-être, lui permettront d'aborder demain certaines concurrences dans des conditions dont le monde sera surpris.

Il est vrai, ces avantages (tout relatifs, d'ailleurs, car il ne faut rien exagérer) sont handicapés par la perte de plusieurs provinces laborieuses et fertiles, — en premier lieu, l'Alsace-Lorraine, — par la nécessité présente de reconstituer le stock des matières premières, d'améliorer le change, de parer au déficit des moyens de transport maritime, de forcer la porte de l'hostilité universelle fermée au producteur et au marchand allemand. Enfin et surtout, l'Allemagne économique est obligée, si elle veut rentrer dans le concert des grandes affaires mondiales, de supporter le fardeau de ces dettes de la réparation dont sa folie destructrice l'a rendue responsable.

Considérant cette situation dans son ensemble, les Puissances ont pensé sans doute qu'une Allemagne unie, présentait, comme on dit, une *surface* qui seule permettait d'asseoir les combinaisons financières nécessaires pour garantir le paiement des indemnités. Elles ont donc laissé l'Allemagne économique debout.

Mais, il faut bien reconnaître que, malgré toutes les précautions prises au traité, l'unité économique allemande peut prendre, à bref délai, le caractère d'un impérialisme économique. L'histoire de l'Europe sait que le Zollverein est, au milieu de l'Europe, une puissance redoutable. L'Allemagne,

ayant un intérêt commun à agir, va combiner en commun son action : on ne peut l'en empêcher et, malgré les précautions prises par le traité (Partie X. *Clauses économiques*, et notamment par le chapitre III, art. 274 et suiv.), il est probable que l'Allemagne saura tirer parti de l'ensemble des avantages qu'il ne pouvait être question de lui enlever, du moment où l'on s'attardait au principe de son unité.

Une Puissance qui voit disparaître les charges militaires et navales supportées gaillardement pendant quarante ans, une Puissance qui a su soutenir, pendant près de cinq ans, le poids d'une guerre formidable et les conséquences d'un blocus alimentaire et commercial sans précédent, est prête, sans aucun doute, à tirer un parti également inouï de la détente soudaine qui suivra le grand bienfait de la paix.

A moins que le désordre fondamental, déchaîné par elle, si dangereusement, en Russie, ne la gagne (et cela devient de moins en moins probable), l'Allemagne va se remettre aux travaux de la paix avec l'entrain à la fois brutal et docile qu'elle apportait aux travaux de la guerre. L'Allemagne sait les affaires. Demain, nous la trouverons en ligne, sur les marchés du monde, avec son expérience aiguisée de toute son ambition déçue. Et 60 millions de producteurs, décidés à réparer, dans la lutte économique, ce qui a été perdu dans les luttes militaires, ne sont pas une force négligeable.

Cette force n'était pas ignorée de ceux qui ont rédigé l'acte de la paix. Ils l'ont mesurée et, si l'on peut dire, jaugée à fond. Les questions économiques ont été étudiées (personne ne l'ignore) avec le plus grand soin ; un cortège de techniciens accompagnait les négociateurs.

Sûrement, les deux grands impérialismes économiques, l'Anglais et l'Américain, savaient ce qu'ils faisaient et ils ont abordé, en parfaite connaissance de cause, leur grand rival d'hier. S'ils l'ont laissé debout, c'est qu'ils n'ignoraient pas qu'entre gens d'affaires on finit toujours par s'entendre, et ils ont pensé que mieux vaut, tout compte fait, une Allemagne relevée avec laquelle on peut parler, qu'une Allemagne en déliquescence et s'accroupissant sur sa ruine.

L'impérialisme social allemand. — Les considérations éco-

nomiques qui viennent d'être exposées n'auraient pas suffi, que l'on se sentait pressé par les considérations d'ordre social agissant dans le même sens : c'est encore un point qui ne peut être qu'effleuré aujourd'hui. Mais personne n'ignore l'action exercée par tous les partis socialistes sur les gouvernements des Puissances alliées et associées, en vue de les amener et même de les contraindre à « ménager » l'Allemagne.

Il ne fait nul doute que ces gouvernements ont obéi, dans une certaine mesure, les uns et les autres, aux injonctions, souvent brutales, qui les sommaient de se conformer aux programmes internationalistes et marxistes.

La lutte contre le capital est devenue un des articles de foi du gouvernement actuel en Allemagne ; il s'est fait, ainsi, une clientèle internationale à peu de frais. Inutile de citer les appels sans nombre adressés par la voix de la presse ou les conseils perfides insinués par le moyen de la propagande occulte aux partis de la révolution dans tous les pays du monde, depuis l'avènement du nouveau régime soi-disant démocratique en Allemagne. L'organisation défaitiste, remontant aux pires moments de la guerre, s'est adaptée à miracle à ce nouveau jeu. La Révolution marxiste, telle est la conception que les gouvernants actuels de l'Allemagne se font de la Revanche. En un mot, l'impérialisme économique s'est doublé d'un impérialisme social de même origine.

Entente entre les divers impérialismes. — Ainsi, par une circonstance singulière, mais qui n'est pas absolument nouvelle, il s'est trouvé que le capitalisme et ses ennemis agissaient, jusqu'à un certain point, dans le même sens.

Les grandes entreprises financières, les organisations du crédit, les hommes qui font travailler l'argent disaient : « Nous avons besoin d'une Allemagne forte et unie pour sauver le monde de la ruine et éviter la révolution. » Les partis socialistes, les marxistes, les internationalistes et les partisans du grand chambardement disaient : « Nous avons besoin d'une Allemagne forte et compacte, parce que nous comptons sur elle pour mettre à bas le capitalisme. »

Par quels canaux souterrains, ces idées, ces tendances, ces calculs, se sont-ils glissés jusque dans les coulisses de la Confé-

rence, il est impossible de le dire maintenant, mais tout le monde a senti leur action.

En un mot, les grands impérialismes économiques se dressant, dans le monde, sur la ruine des petites entités économiques, se sont donné la main pour obtenir, en faveur de l'Allemagne, des ménagements politiques et commerciaux en vue d'arriver à la reprise des affaires et à l'ordre permettant de réorganiser le crédit.

Et les grands impérialismes sociaux se sont donné la main pour, à la faveur des révolutions russe et allemande, exiger une nouvelle organisation de la Société.

Ordre ou désordre, lequel des deux l'emportera? c'est le secret de demain.

Mais il est évident que, de toutes façons, l'Allemagne gagne à leur concurrence. Si les combinaisons des grands impérialismes économiques l'emportent, elle garde, en se ralliant à eux, son unité politique, financière, commerciale, avec la réalité d'une aide immédiate et l'espoir d'une prompte reconstitution. Le Zollverein voit se rouvrir les marchés du monde, et on l'aborde comme un débiteur qui compte.

Au contraire, si les combinaisons de l'internationalisme l'emportent, l'Allemagne y prend une place prépondérante et ses partis avancés ont, du moins, la joie d'ébranler, chez ses adversaires, les gouvernements bourgeois, si fiers de leur victoire.

Tel est le plan, ou — plus exactement — telles sont les possibilités...

Loin de moi la pensée qu'il s'agisse d'un mal sans remède. J'ai la conviction, au contraire, que le traité contient, ou acquises ou en germe, des solutions permettant de parer à l'un et l'autre danger. Certaines lacunes peuvent être comblées, d'heureuses améliorations peuvent être apportées. Les peuples eux-mêmes sont les meilleurs gardiens de leur propre cause; et je reprends, ici, avec foi, la parole du président Wilson : « L'Entente se développera en action. »

Mais, je crois pouvoir ajouter que cette action doit être combinée avec d'autant plus de soin qu'on a laissé, entre les mains de l'Allemagne, une arme plus redoutable, l'unité bismarckienne.

C'est une situation sur laquelle il n'y a pas lieu de se faire la moindre illusion : puisque cette force existe et subsiste, mieux veut le reconnaître franchement et agir en conséquence.

Dans un prochain article, j'aborderai la partie « constructive » de cette étude.

J'essaierai de dire quelles sont, au point de vue de l'organisation générale européenne, les clauses vraiment efficientes du traité du 28 juin; je rechercherai quelles garanties et quelles améliorations peuvent résulter d'une application sincère et loyale de son texte; enfin, j'envisagerai les sécurités qui résulteront de l'accord entre l'Angleterre, les États-Unis et la France, corollaire indispensable du traité du 28 juin. Ayant indiqué certaines faiblesses, je marquerai les forces contenues dans ces actes pour l'œuvre de « création continue » qui est, maintenant, le devoir actif et collectif des grandes Puissances et qui assurera l'ordre et la paix dans l'univers.

GABRIEL HANOTAUX.

(A suivre.)

POUR MOI SEULE[1]

DERNIÈRE PARTIE[2]

Ce soir-là, quand Fabien rentra, quand il me parla, j'eus l'impression que je ne le voyais pas devant moi, et je ne voyais pas autour de moi la chambre et cet ordre agréable qu'il me plaisait d'y entretenir. J'apercevais seulement, dans l'ombre des platanes, dansante un peu parce qu'un petit souffle venait de se lever entre les feuilles, une jeune fille qui était là, par un matin de juin, avec sa robe à pastilles et son simple chapeau rond. Elle me regardait; elle avait connu le dangereux sourire de François Landargues; elle connaissait la décevante misère qui occupait seule la petite âme de Fabien Gourdon. Et son regard était triste. Mais je me penchais vers elle, je lui disais : l'amour est venu. Et je ne pouvais éprouver rien d'autre que la grande joie dont elle se mettait à trembler.

Ce fut ainsi ce soir-là, et le lendemain, et encore une autre et une autre journée. Cela ne fait qu'un petit nombre d'heures, mais il y tint plus de vie que dans toute la somme de mes pauvres années. J'examinais cette joie qui ne ressemblait à nulle autre, je pressais mes deux mains sur elle, et je les écartais un peu pour la revoir de nouveau. Je lui portais en offrande mes grands désirs et mes petites blessures : et tout le sang de celles-ci, dont elle se nourrissait, la faisait plus éclatante et plus forte.

Délaissant et détestant les coutumières besognes, je ne pouvais plus m'occuper à rien qu'à me pencher sur le jardin où m'avait parlé Philippe Fabréjol; mais toute baignée que je fusse

(1) *Copyright by* André Corthis, 1919.
(2) Voyez la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

à ma fenêtre de son ombre humide et verte, il m'était bientôt nécessaire que ce jardin m'enfermât davantage; il me fallait sentir sous mes pas la terre où Philippe avait marché. Je descendais donc; je regardais à la rampe du vieil escalier les fleurs de fer qui lui avaient plu, et je touchais un peu plus loin les buis lustrés où reposaient mes yeux cependant qu'il disait : « Nous sommes amis depuis très longtemps... » Il disait encore : « Nous revoir quelquefois... » Il disait aussi : « Il y aura les lettres... et puis je reviendrai. » Et comme il l'avait conseillé, sans vouloir regarder plus loin que tous ces bonheurs, je fermais les yeux sur ce qui pouvait advenir de lui et de moi...

Et puis je rentrais dans la salle où, d'abord, nous nous étions assis. Pour que le jour y fût le même, je poussais un peu les volets. Je m'approchais de ces glaces dont l'eau trouble avait en même temps reçu son image et la mienne, tout près, si près que mon visage n'était qu'une forme confuse derrière laquelle une autre forme me semblait apparaître. — Enfin il me fallait bien regagner notre petit appartement; mais que la présence de Fabien m'y était importune! Je ne lui parlais plus de ses livres : je ne m'intéressais plus à ce maladroit article que sur mes instances il commençait d'écrire. J'aurais voulu qu'il sortît chaque matin comme il faisait auparavant. J'aurais voulu qu'il ne me demandât pas, le soir, de l'accompagner dans ses promenades. Je serais partie seule dans la campagne, au bord du fleuve agité, seule!... avec autour de moi, en moi, cette secrète présence...

Quelques jours... Cela dura quelques jours... Un bien petit nombre d'heures. J'avais perdu tous les souvenirs de ma vie étroite et réfléchie. Je ne pensais pas que le mal existât. Je ne redoutais rien. J'attendais tout. Il n'y avait plus de détresse en moi, plus de pitié, pas de remords. La joie, seulement, la joie!

Elle ne se précisait par aucune image. C'était une sorte de frémissement merveilleux et confus. Je ne cessais plus de penser à Philippe Fabréjol et de souhaiter sa présence, et cependant je ne savais pas encore ce que je lui répondrais quand il me faudrait le revoir. Il me parut un matin que j'y réfléchissais tout à coup. Je pensais : « Plus que cinq jours, avant ce jeudi... Dans cinq jours... » Et alors seulement un peu d'inquiétude commença de se mêler à mon profond bonheur.

Il me devint nécessaire de préparer mon courage. Je voulus

voir ce musée Calvet où j'entrerais bientôt pour y rencontrer un jeune homme que je connaissais peu, et pour lui dire, afin qu'il comprît bien que je tenais à lui : « Ce n'est pas tout de suite que vous devez partir... Nous nous reverrons comme vous le demandez. » Et j'y allai, le lendemain, pendant que Fabien, s'intéressant chaque jour un peu plus aux études que je lui avais conseillées, s'était rendu à la bibliothèque pour y examiner certains ouvrages.

J'arrivai donc devant ce musée, j'en franchis la grille, et je dis au gardien que j'étais déjà venue et qu'il pouvait me laisser seule. Dans les salles matinales il n'y avait personne que le soleil couché sur les parquets luisants et le peuple silencieux des visages peints et des figures de pierre. Les uns et les autres m'intimidaient un peu. Et je voulus d'abord essayer de les admirer afin qu'ils ne fussent pas trop surpris de ma présence inattentive. Je les contemplai donc longuement, mais sans bien les voir, et j'allai m'asseoir enfin dans la troisième salle. Alors je ne sais quelles pensées auxquelles je ne commandais pas commencèrent de m'absorber. Comme les formes peintes et les formes de pierre qui m'entouraient, elles étaient là, je voulais les regarder et je n'en distinguais aucune. A tout instant, lassée de cette méditation confuse et que j'imaginais inutile, je voulais me lever pour partir et cependant il m'était impossible de ne pas rester à cette place.

Je m'y attardai si bien que le gardien tout à coup parut au seuil de la porte. Il venait brusquement de se rappeler ma présence et craignait que je ne fusse malade. J'étais bien confuse. Je lui dis qu'en effet j'éprouvais un peu de fatigue, et je m'en allai vite. Ma tête était pesante de toutes les choses qui l'avaient traversée; mais je ne les connaissais pas, et je continuais de ne pas savoir ce qu'il me faudrait dire à Philippe Fabréjol.

Il était tard quand je rentrai. Cependant, Fabien n'était pas là; mais je l'avais oublié; son absence à cette heure ne m'étonna pas; et j'allai tout de suite me pencher à la fenêtre afin de revoir le jardin. Alors, je tressaillis en apercevant mon mari qui s'y promenait lentement. Jamais encore, je crois, il n'y était descendu. Et ma surprise aussitôt se mêla d'irritation. Il observait les fleurs de la rampe qui avaient plu à Philippe. Il contemplait l'eau coulant du mascaron de pierre, il touchait distraitement les petits buis lustrés; et il me paraissait que chacun de ses

regards, chacun de ses gestes, écartait de là les ombres heureuses. J'avais envie de lui crier : « Va-t-en. Tu n'as pas le droit d'être dans ce jardin, tu n'en as pas le droit. » Mais levant la tête, il m'aperçut, poussa une exclamation presque joyeuse et se jeta dans la maison.

J'entendis dans l'escalier son pas précipité. Et voici que je me rappelai la nuit où je l'avais entendu monter ainsi, la nuit où on l'avait appelé près de François Landargues. Avais-je donc oublié cette nuit-là?... Il me semblait brusquement en retrouver le souvenir..., le souvenir aussi du matin qui avait suivi et du premier soir où j'avais revu Fabien, hagard et ruisselant après sa course sous l'orage. Et je crois que d'abord, une seconde, quand il entra, je tournai vers lui ce même visage où montait l'épouvante d'une interrogation qui ne pouvait se formuler.

— Ah ! dit-il sans remarquer rien, te voilà. J'étais inquiet.

— De quoi donc? Que pouvait-il m'arriver?

— Je n'en sais rien... C'est que, vois-tu (et malgré qu'il fût encore près de la porte, à l'autre bout de la pièce, j'avais l'impression physique de sentir toute sa peine trembler et se presser contre mon épaule), vois-tu, maintenant, je ne puis plus me passer de toi.

*
* *

Il avait parlé ainsi. J'avais ainsi cru sentir se réfugier contre moi sa grande détresse. Et j'avais vu monter dans ses yeux une tendresse implorante qui ne s'y était jamais montrée. Mais mon âme la meilleure, qui se fût émue de tout cela, continuait d'être absente, et ce qui avait pu naître durant ces quelques semaines n'existait plus à côté de ce qui était né depuis ces quelques jours.

Je le croyais du moins... je le croyais... Mais pourquoi les ombres heureuses s'en étaient-elles véritablement allées du jardin? Quand je descendis un peu plus tard comme chaque jour pour les y chercher, je ne pus les retrouver. Et je sentais maintenant à leur place rôder cette ombre pesante qui s'attachait à Fabien et qu'il me fallait traîner avec lui.

Notre promenade ce jour-là nous conduisit au delà du Rhône, jusqu'à Villeneuve, si morne, si morte, avec ses rues où pousse l'herbe et ses palais abandonnés. Au retour, comme nous étions las, nous nous assîmes un instant au bord de la

route. Le soir venait. Il faisait presque froid. Autour de nous, parmi la campagne, et devant nous dans Avignon, les lampes s'allumaient au fond des maisons.

Enveloppée dans mon manteau, tout près de Fabien qui se serrait contre moi, je pensais à notre maison qui était là-bas, un peu plus au nord, derrière les collines déjà bien sombres sur le ciel gris. En ce moment Adélaïde avait, elle aussi, allumé la lampe et Guicharde s'asseyait devant la table pour m'écrire une fois de plus : « Quand allez-vous revenir ? » C'est la question que, depuis une semaine, me posaient toutes ses lettres. Elle trouvait le temps long. Elle s'ennuyait. Elle s'étonnait un peu. « Fabien, remarquait-elle, doit avoir pris maintenant tout le repos nécessaire. » Pensant à elle, je pensais à ce foyer dont elle était restée la gardienne. Y reviendrions-nous jamais ? Pourrions-nous y revenir et recommencer de vivre là comme nous y avions vécu après que Fabien m'aurait enfin parlé, quand nous aurions regardé ensemble dans le passé la minute effrayante, et dans l'avenir, tous les jours, tous les mois et les longues années ?...

... Au moment même où je m'interrogeais ainsi, cet avenir et ce passé ne prenaient plus soudain qu'une petite importance. Je les distinguais à peine. Je les écartais de moi. Je rentrais à Lagarde ; j'y retrouvais ma rue obscure, ma maison ennuyeuse, ma chambre triste. Mais Philippe Fabréjol marchait dans la rue pour venir me voir ; mais il entrait dans la maison ; mais je m'enfermais dans la chambre pour lire ses lettres, pour y répondre ; et j'aimais la rue, la chambre, et la maison...

Fabien soudain me toucha doucement le bras. Lui aussi regardait autour de nous les lampes aux fenêtres et sans doute elles l'avaient, lui aussi, ramené vers sa demeure.

— Je ne t'ai pas dit... Hier, j'ai écrit à Fardier.

Il n'avait pas prononcé ce nom depuis notre arrivée à Avignon. Je tressaillis. Je le regardai. Mais l'ombre déjà faisait son visage indistinct.

— Tu lui as écrit... pourquoi ?...

— Pour qu'il me dise.

— Quoi donc ?...

— Ce qui se passe là-bas.

Et s'abandonnant enfin, la tête contre mon épaule :

— Oh !... si tu savais !... Si tu savais !...

Nous étions assis au bord de la route déserte et froide comme deux vagabonds. Notre maison était là-bas, où peut-être nous ne retournerions plus, et toute la vie s'assombrissait autour de nous comme cette campagne où les volets commençaient de se clore l'un après l'autre sur les lumières entrevues. Nous étions comme deux pauvres au bord de la route, seuls, tout seuls, avec ce souvenir, avec cette hantise, avec cette douleur...

Et pour la seconde fois sentant venir vers moi l'aveu redoutable, pour la seconde fois aussi je pensais : enfin !... enfin !... J'attendais, tremblant un peu, pressant l'une contre l'autre mes deux mains qui devenaient froides. Et l'aidant, le soutenant déjà, je murmurais aussi douloureusement, aussi secrètement que lui-même :

— Je sais... je sais...

Mais pas plus que le jour où il ne voulut pas assister au déjeuner des Fabréjol, Fabien ne put aller jusqu'au bout de sa confidence. Un moment après seulement, un long moment, ayant repris un peu de calme, il calcula :

— Fardier me répondra par le retour du courrier. Mais la poste est fort irrégulière en ce moment. Je ne pense pas recevoir sa lettre avant jeudi.

Il soupira profondément. Et sans rien ajouter là-dessus, sans plus vouloir qu'on en parlât :

— Rentrons, dit-il.

La nuit était venue. Il n'y avait pas de lune. Nous marchions lentement, trébuchant sur les cailloux épars, au bord des ornières profondes. C'est lui qui avait pris mon bras, et il s'y appuyait quelquefois.

***

Qu'avait-il demandé ? Qu'allait-on lui répondre ? Que savait Fardier ? Mille imaginations m'envahissaient, confuses et violentes. Je ne savais pas ce qui avait pu se passer à Lagarde, autour de ce mort, depuis notre absence. Je ne savais pas ce que Fabien souhaitait ou redoutait d'apprendre. Mais sur cette route où il tenait mon bras, où nous trébuchions dans l'ombre, où nous étions seuls, j'eus tout à coup la certitude qu'après avoir reçu cette lettre, quoi qu'elle fût, Fabien me dirait tout, qu'il ne pourrait pas ne pas tout me dire. La certitude, et non plus comme tout à l'heure, et non plus comme l'autre matin

où le courage lui manquait pour m'accompagner à Pamparigouste, le vague et anxieux pressentiment. La certitude. Jeudi, ce serait pour jeudi. Et cette fois c'est bien en vérité que le moment était venu de préparer dans mon cœur les paroles nécessaires. Déjà je les sentais venir, hésitantes à la fois et tumultueuses, si simples et cependant presque sacrées, puisqu'elles devaient déterminer l'avenir, tout l'avenir, le mien sans doute, mais surtout celui de cette âme anéantie qu'il me faudrait conduire vers le rachat, vers l'apaisement, vers la vie. Déjà, je m'appliquais à choisir les meilleures. Mais comme, le rempart franchi, nous entrions dans la ville, comme éclataient autour de nous les lumières, le bruit et la joie, je me rappelai que ce même jeudi j'aurais aussi à prononcer d'autres paroles. Que seraient celles-là?... Que seraient-elles?... Peu à peu, je me le demandais plus avidement. Et puis il me parut que parmi ces autres paroles je n'avais pas à choisir et plus à hésiter. Cette espèce de rayonnement que tant de bonnes pensées, tant d'efforts pour me soulever et me soutenir mettaient autour de mon malheur, s'effaçait peu à peu. Il m'apparaissait seulement dans sa simplicité froide et nue comme le globe rouge du soleil d'hiver d'où ne semble tomber sur la misère du monde qu'un froid plus rude et plus déchirant. Maintenant que j'avais la certitude de recevoir cette confession, elle ne savait plus que m'épouvanter; j'avais oublié ce que j'en voulais faire; mais je me rappelais trop bien quelle joie m'était venue et quels bonheurs devaient me venir de Philippe Fabréjol.

Hésiterais-je donc?... Me serait-il encore possible d'hésiter? Pourquoi?... Au nom de quoi?... Les paroles essentielles maintenant n'étaient pas celles qu'entendrait Fabien, mais celles que je dirais à Philippe. Ce sont celles-là seulement qu'il me fallait préparer; c'est à prononcer celles-là que je devais entraîner mon incertain courage. Quatre journées seulement me séparaient du jeudi. Ce fut là ma besogne de ces quatre journées.

Oui, pendant quatre jours, en vérité, je m'occupai seulement de Philippe Fabréjol. Pendant toutes les heures, inlassablement, si bien engourdie par mon rêve que je ne sentais pas s'en aller l'une après l'autre ces heures rapides. Je suivais comme l'autre jour cette rue Joseph-Vernet, où çà et là quelque verdure met son panache entre les pierres sculptées des vieux hôtels. Je franchissais cette grille. J'entrais dans ce musée;

et comme l'autre jour, il y avait là le beau soleil d'automne couché sur les parquets luisants; mais il y avait aussi, près des figures peintes et des figures de marbre, Philippe Fabréjol. Il venait au-devant de moi. Il ne me demandait rien, il me regardait. Je disais simplement : « Ne partez pas. » Et mieux que moi peut-être il comprenait tout ce que laissait entendre cette petite phrase, — et peut-être mieux que lui je savais tout ce qui montait à ce moment au fond de ses yeux.

Pendant toutes les heures... Inlassablement... Fabien ne m'avait plus parlé de la lettre de Fardier et je ne pensais plus qu'il l'attendit. Je retournais dans le jardin, plus humide chaque jour et mieux pénétré par l'automne. Dans le bruit clair de l'eau, dans l'arome des buis, tous les chers souvenirs étaient revenus. Je les regardais, je les respirais. J'en rapportais la bonne odeur sur mes mains qui n'avaient cessé de cueillir et d'écraser quelque feuille...

Le mercredi soir, mieux étourdie encore et tout alanguie, je me laissai, jusqu'au crépuscule, attarder dans ce jardin. Or, comme étant enfin rentrée dans la maison je suivais vers l'escalier le couloir obscur, je vis s'ouvrir, au fond, puis se refermer aussitôt la porte de la rue. Fabien revenait de la bibliothèque. Il ne m'aperçut pas tout de suite et j'entendis que, dans l'ombre, il tâtonnait, cherchant quelque chose. Presque aussitôt il y eut le craquement d'une allumette, et la petite flamme ronde éclaira sa main levée.

Elle éclairait aussi la boîte aux lettres, accrochée derrière la porte. Fabien l'ouvrit avec une telle impatience que la clef fragile, glissant de la serrure, lui resta entre les doigts; il la jeta sur le carreau, plongea sa main dans l'étroite ouverture, et j'entendais grincer contre la paroi de tôle ses ongles chercheurs et nerveux.

— Ah! tu es là, dit-il, quand je fus près de lui. Je regardais... Je pensais que... Mais ce ne peut être que pour demain... Ce sera pour demain...

Une seconde encore la petite flamme qu'il portait nous éclaira l'un et l'autre. Elle s'éteignit. Fabien répéta :

— Demain... sûrement.

Et je m'aperçus que je disais comme lui, avec une inquiétude plus douloureuse maintenant que toute son inquiétude :

— Demain... Ce sera pour demain.

***

Ce fut un jour très clair, encore doux, qui dorait les toits et les clochers de la ville. Dès son réveil, Fabien demanda :

— Le courrier est-il arrivé ?

Il n'avait pas dormi et s'était seulement un peu assoupi vers le matin. Il se leva cependant de bonne heure et une fois habillé, sans rien vouloir manger, commença de marcher fiévreusement à travers les chambres. Souvent, il s'arrêtait tout indécis, me fixant sans me voir ou fixant le mur devant lui. Je m'effrayais alors de retrouver sur son visage cette pâleur, cette altération, cette souffrance crispée qui le décomposaient dans les premiers jours de notre arrivée en Avignon... Et peu à peu, tandis que je l'observais, tandis que j'entendais sur le carreau sonore le martèlement de son pas, insupportable et régulier, l'angoisse énervée de cette attente me gagnait à mon tour. Cette lettre !... allait-elle venir enfin ?... Je n'y avais plus pensé pendant ces deux jours... je croyais bien n'y avoir plus pensé; mais la certitude qui m'était venue là-bas, dans le froid et la nuit, sur la route où nous étions seuls, la certitude qu'après avoir reçu cette lettre il me dirait tout, il ne pourrait pas ne pas tout me dire, je la retrouvais maintenant et si violente, si profonde que, pendant ces deux journées, elle avait dû à mon insu ne pas cesser de vivre et de s'accroître au dedans de moi.

Je n'avais pas la préoccupation de savoir ce que contiendrait cette lettre, et je ne me demandais pas : « Quand il l'aura lue, que va-t-il me dire? » mais seulement : « Combien de temps encore va durer cette attente?... » Comme la fièvre de Fabien, ma fièvre augmentait avec les heures qui passaient. Trois fois pendant cette matinée, il descendit voir si le facteur n'avait rien déposé dans la petite boîte de tôle, et trois fois, je descendis à mon tour. Quand l'un de nous remontait, l'autre l'interrogeait d'un seul mot :

— Rien?

— Rien!

Nous ne nommions pas cette lettre. Ce que chacun de nous attendait qu'elle lui apportât, aucun de nous n'aurait voulu le dire. Et tout en commandant mal à tous les gestes qui témoignaient de notre impatience, nous nous efforcions de dissimuler les causes profondes de cette impatience, presque puérilement...

— Aujourd'hui, me déclara Fabien vers le début de l'après-midi, je ne sortirai pas. Je sens un peu de fatigue...

Il y avait encore trois courriers avant le soir. C'est par l'un de ceux-là que généralement arrivaient les lettres de Guicharde, et je comprenais bien pourquoi il ne voulait pas s'éloigner de la maison... Cependant, sur ma petite pendule posée au coin de la grande cheminée de marbre gris à volutes et à coquilles, mes yeux commençaient de suivre la marche des aiguilles et de regarder, parmi les chiffres peints en bleu, une heure entre toutes les autres, l'heure déjà si prochaine où je devais aujourd'hui, au musée Calvet, retrouver Philippe Fabréjol...

— Et toi, continuait Fabien, me montrant une fois de plus combien ma présence et mon appui lui étaient nécessaires, sortiras-tu?... Je voudrais... Cela me ferait plaisir si tu restais avec moi.

Je crois qu'il avait peur d'être tout seul quand arriverait cette lettre, il en avait peur. Ses yeux le disaient. Une fois de plus, je sentais contre moi trembler sa détresse. Et je savais que le moment allait venir, que le moment était venu de lui dire : « Remets-moi tout ton mal. Je le porterai avec toi. » — Mais il y avait ces chiffres sur la petite pendule... il y avait *ce* chiffre. Et il y avait en moi cette pensée parmi toutes les pensées : « Il va falloir me préparer... il le faut... Je ne puis pas le faire attendre. »

Je me levai. Mais peut-être il était encore trop tôt, et j'allai prendre une autre chaise près de la fenêtre.

— Je puis, dis-je à Fabien, rester avec toi un quart d'heure encore... Ensuite il me faut sortir... absolument... pour quelques achats...

Il demanda :

— Lesquels?

Mais j'oubliai de lui répondre et il ne m'interrogea pas davantage. Il n'osait pas insister : il n'osait pas montrer trop clairement cette crainte qu'il avait d'être seul en ce moment. Mais tout de même, il dit au bout de cinq minutes :

— Pars tout de suite, alors. — Tu reviendras plus tôt. J'aime mieux cela.

Je lui obéis. Déjà je commençais d'être toute machinale, déjà sans doute je savais que dans tout ce qui allait se résoudre ma petite volonté ne servirait pas de grand'chose.

*
* *

La rue Joseph Vernet, avec ses jardins et ses vieux hôtels, la grille, le musée, le gardien qui sourit en me reconnaissant et me demande si je ne vais pas encore être malade aujourd'hui, parce que je suis bien pâle. Tout cela est peut-être réel, aujourd'hui, et peut-être je suis encore dans mon jardin et j'imagine simplement tout cela. Voici les marches qu'il faut gravir. Voici la première salle qui est vide, et la seconde, et la troisième. Philippe Fabréjol, pour que nous y soyons plus tranquilles, doit être allé jusque-là. J'hésite un peu avant d'entrer dans cette troisième salle. Je regarde longtemps une petite nonne de pierre, — du XIVe siècle, dit le cartouche, — à genoux dans les plis lourds de ses voiles, et qui porte le sourire d'une énigmatique extase sur son visage aux yeux baissés. Et je me décide enfin, presque tranquillement.

Philippe Fabréjol n'était pas là. Mais j'entendis à ce moment sonner, au clocher de Saint-Agricol, les trois quarts avant quatre heures. Fabien m'avait forcée de partir trop tôt, où j'avais marché trop vite et Philippe ne pouvait pas être arrivé encore. Je ne m'étonnai pas... Je me rappelai simplement que dans les imaginations délicieuses que je m'étais faite de ce moment, c'est lui qui venait au-devant de moi...

Je m'assis donc pour l'attendre; et ce fut sur ce même banc de vieux bois luisant où, l'autre jour, j'étais restée si longtemps. Les mêmes figures m'observaient. Et les mêmes pensées, je crois, qui m'avaient étourdie à cette place revenaient peu à peu tourner autour de moi. Je continuais de ne pas les bien voir et de ne pas connaître de quoi elles étaient faites. Mais, au lieu de les subir passivement, j'avais l'impression aujourd'hui que je voulais m'en défendre. Les mains croisées au bord de mon genou, regardant quelquefois la robe bleue d'une sainte, ou les arbres obscurs d'un paysage, ou simplement les dessins réguliers du beau parquet luisant, je devais présenter toute l'apparence d'une attente paisible et sans impatience. Et j'avais cependant l'impression de me défendre, de me débattre, d'être écrasée enfin et de tirer de ma soumission je ne sais quel douloureux et magnifique bonheur.

Tout cela me parut durer un temps infini, et tout cela dut être bien court cependant, car le clocher de Saint-Agricol

n'avait pas encore annoncé qu'il fût quatre heures quand Philippe Fabréjol parut au seuil de la salle. Il marcha vers moi d'un pas rapide, serra ma main de cette manière forte et franche qu'il avait, et, sans s'étonner de me voir ni me remercier d'être venue, il s'assit auprès de moi.

L'expression d'une grande joie animait son beau visage, et d'abord, après les premières banales paroles, parce qu'il n'osait pas exprimer cette joie et qu'il n'aurait pas su la dissimuler, il préféra rester silencieux. Je me taisais avec lui. Nous ne nous regardions pas. Et, dans ce silence, je revoyais une fois encore, — une dernière fois, — le Pavillon de la reine Jeanne, les roses défleurissant au bord du banc de marbre, la maison heureuse... Je revoyais le salon dans la rue des Trois-Faucons, et les glaces profondes, et le petit jardin. Et je sentais au-dedans de moi, une fois encore, une dernière fois, la possibilité, l'éblouissement, le frémissement de cette joie...

Enfin Philippe prit ma main. Il la souleva un peu, la pressa contre sa poitrine, et, me forçant par ce petit geste de tourner vers lui mon visage :

— Eh bien?... me demanda-t-il.

— Eh bien!... je vous l'avais dit l'autre jour et je suis venue pour vous le redire.

Je sentis une secousse brève dans la main qui serrait la mienne.

— Répétez-le donc, voulez-vous?

Je me taisais.

— Vous m'avez dit l'autre jour?...

Je me taisais.

— Vous redoutez d'être franche. Pourquoi? Je dois partir maintenant, n'est-ce pas?

— Oui.

Il retint ma main une seconde encore, et puis la laissa doucement aller.

— Pourquoi?

— Il le faut.

— Pourquoi?... demanda-t-il encore. Ne pouvons-nous donc être deux amis... et mieux que cela? Chaque fois que je vous ai vue, il me semblait, — que mes paroles ne vous offensent pas! — il me semblait que vous étiez très seule et que vous en souffriez, et que, malgré toute votre apparence raisonnable, vous

aviez... plus que le désir... le besoin profond de l'amour... d'un amour...

Il hésitait, mais il n'eut pas le loisir de chercher la fin de cette phrase.

— Vous vous trompez... Je ne souffre pas de cette solitude... J'ai l'amour...

Ma voix sourde, profonde, sincère, m'était tout à coup étrangère, et j'avais la curiosité, j'avais l'étonnement, j'avais la stupeur des paroles qu'elle prononçait.

— Oh!... murmura Philippe Fabréjol, pardonnez-moi!

Ses paupières, un peu nerveusement, battirent sur ses yeux bleus dont s'assombrissait la lumière, mais il n'ajouta aucune parole. Au bout d'un petit moment, il se leva et commença d'examiner les tableaux qui se trouvaient dans la salle. Il avait bien l'air de les regarder, car il s'en approchait d'abord, déchiffrait la signature, semblait étudier la matière, et puis se reculait un peu pour mieux les juger. Mais bientôt il revint vers moi, et, calme comme il était toujours, avec son beau regard un peu moins animé et qui restait amical :

— Voyez-vous, dit-il, combien la franchise est préférable à toutes choses? Je croyais que vous étiez libre... Je veux dire... de cœur, ce qui est la vraie liberté, et j'allais, je le pense, devenir amoureux de vous. Mais vous n'êtes pas coquette, et je vous remercie. Une autre aurait pu s'amuser quelque temps de mes trop simples paroles et me rendre bien plus malheureux encore que je ne vais l'être. Vous avez raison. Je partirai tout de suite. Là-bas je saurai bien chasser la sottise de certains rêves s'ils viennent me retrouver. Et à mon retour, dans longtemps, si je vous revois, je vous raconterai si tranquillement mes pensées, toutes mes absurdes pensées, pendant cette semaine où j'ai vécu dans la joie d'attendre votre réponse, que vous en rirez avec moi.

Et je voyais bien qu'il voulait rire tout de suite, avant que ce temps ne fût venu; mais je voyais bien aussi qu'il ne pouvait y parvenir. Il me quitta donc une fois de plus pour s'en aller tourner au fond de la salle autour du sarcophage gallo-romain de Saint Eutrope, évêque d'Orange. Et quand il revint, sa résolution était bien prise de ne plus rien dire que de mondain et de banal.

— Je quitte Avignon dans huit jours. Sans doute n'aurai-je

pas le temps de retourner vous présenter mes hommages. Vous m'excuserez.

— Dans huit jours!...

Je ne sais quel ton j'avais donné à ces trois mots. Philippe me regarda. Alors, je dis très vite :

— Ce sera le douze.

— Oui, le douze.

Il me regarda encore. Il attendait. Puis quand le silence eut atteint les limites extrêmes où il se peut supporter, d'une voix un peu brève, mais sans rancune ni sécheresse :

— Adieu, madame.

Une poignée de main cordiale et longue. Un dernier regard qui se détourne. Un salut. Le pas jeune et ferme s'éloignant à travers les salles désertes. Et puis le silence, le vide... et la soudaine secousse d'une espèce de révolte désespérée :

— Pourquoi est-ce que j'ai fait cela?... Pourquoi ai-je parlé ainsi?... Pourquoi?...

***

Deux dames anglaises entrèrent dans la salle. Elles portaient des voiles à ramages épais sur leurs feutres d'un vert éclatant, et des ceintures de cuir serraient à la taille leurs jaquettes à larges poches. Le gardien les accompagnait. Elles lui posaient mille questions sur le musée, sur ce vieil hôtel où il est installé, sur le docteur Calvet dont il porte le nom, sur Saint Eutrope lui-même, me sembla-t-il. Et sans s'inquiéter de leurs paroles, citant d'autres noms que ceux dont elles s'occupaient, évoquant d'autres personnages, il leur répondait en récitant la tirade machinalement apprise une fois pour toutes. Je les regardais, je les écoutais, je m'attachais ardemment à l'incohérence grotesque de cet entretien. Mais bientôt la présence de ces femmes, leurs voix acides et pressantes me furent insupportables. Et je m'en allai, marchant vite, avec l'impression de fuir et de chercher un refuge.

Je m'en allai à travers les rues, presque au hasard, tournant le dos à la rue des Trois-Faucons, et n'y voulant pas, n'y pouvant pas retourner en ce moment, malgré que cette lettre y fût arrivée peut-être et que l'on m'y attendit... Il me semblait que je ne pourrais accomplir aucune action, prononcer aucune parole avant d'avoir répondu à ce « pourquoi » désespéré que j'avais

presque sangloté tout à l'heure, quand s'était éloigné Philippe Fabréjol. Il me semblait que je ne pourrais pas continuer de vivre avant d'avoir compris.

Une femme, devant moi, monta les marches de Saint-Agricol. Elle était lasse, avec des traits tirés; mais elle regardait avidement le portail étroit de l'église et ses lèvres remuaient déjà sur la prière qu'elle allait dire. J'eus la pensée de la suivre, de me réfugier avec elle derrière ces murs; dans leur ombre, je saurais m'attacher peut-être à la méditation nécessaire. Mais on m'avait mal enseigné quel secours peut se trouver dans les églises. Je n'y pouvais prononcer que de machinales paroles... Et je m'en allai plus loin encore, jusqu'à la porte de l'Oulle, je passai devant ce cabaret où j'avais vu un jour Fabien attablé, et, sortant de la ville, j'atteignis le quai du Rhône où l'herbe poussiéreuse achevait sous le vent d'automne de mourir et de se dessécher.

Alors, je marchai plus lentement. Quand je fus devant le pont Saint-Bénézet, je m'assis tout près de l'eau sur une grosse pierre qui branlait un peu dans la terre détrempée, si près de l'eau que les petites vagues paisibles du bord, quand elles s'allongeaient, venaient doucement toucher le bout de mon soulier.

— Pourquoi ai-je repoussé Philippe Fabréjol? An nom de quoi?... N'était-il pas tout l'amour que je voulais connaître?...

Je croisai mes deux mains sur mon genou. Je voyais en levant la tête le vieux pont aux arches rompues, la chapelle ronde et les plus hautes feuilles de ce figuier qui avait poussé entre les pierres. Je voyais en baissant la tête l'eau paisible à mes pieds et, plus loin de la rive, si furieusement torrentueuse. Et je voyais aussi, entre ces pierres et cette eau, toute ma petite vie devant moi.

Non pas toute ma vie peut-être, mais toutes celles de ses heures qui avaient approché de l'amour. Les plus lointaines, les plus exigeantes, ne contenaient que les beaux rêves de mon adolescence sans gaîté, sans plaisir, sans amies, sans études. Les plus troubles gardaient le souvenir de François Landargues. Les plus douloureuses étaient celles où j'avais compris toute la médiocrité de Fabien Gourdon... Les plus belles...

Quelles étaient celles-là? Je le cherchais encore et j'approchais peut-être de ces régions profondes de l'âme où trop

souvent repose, et tout à coup se réveille, le meilleur de nous-même. Mais je savais mal m'y diriger, et toutes ces pensées qui me tiraient vers elles, je continuais de les distinguer à peine, comme on voit se dorer au soleil matinal la fine pointe des arbres dont la masse reste confuse encore dans la campagne brumeuse. Je revenais à François, aux petits bonheurs, aux petites blessures que j'avais reçus de lui, et tout cela n'était rien. Je revenais à Fabien, à mes désenchantements, et tout cela n'était rien. Et voici que tout cela n'était rien encore que le regard de Philippe Fabréjol et la grande joie sentie à ses côtés, et jusqu'à mon chagrin de tout à l'heure... Mais je revenais aussi à ces jours douloureux vécus auprès de Fabien avec sa hantise, avec ses remords, avec sa détresse... Et je commençai à comprendre que cela était tout.

Cela était tout d'avoir approché profondément cette âme, et d'avoir eu le désir, plus que le désir, la sensation réelle et pesante de porter avec elle tout le fardeau de sa peine. Cela était tout d'avoir cru sentir quelquefois que cette peine encore secrète venait se réfugier et trembler contre moi. Cela était tout... Et mes plus belles heures d'amour je les avais vécues dans le petit logis, seule, tandis qu'il se promenait à travers la ville et qu'il me semblait errer à ses côtés, misérablement. Je les avais vécues quand, ma pitié voulant devenir agissante, j'avais commencé de préparer tout mon cœur pour cet aveu qu'il devait me faire et toute ma force pour supporter cette expiation que nous subirions tous les deux. Je les avais vécues dans tout ce soin que j'avais pris pour obtenir qu'il sortît enfin de lui-même et qu'il osât de nouveau regarder la vie. Et je continuai de les vivre, et j'avais bien parlé selon mon cœur le plus sensible et le plus secret en disant à Philippe Fabréjol : « Je ne souffre pas de cette solitude; j'ai l'amour. »

Une médiocrité trop constante, trop profonde, avait pu malgré moi rebuter ma tendresse. Vainement, pendant les années de notre vie commune, cette tendresse avait cherché en Fabien quelque chose à quoi elle se pût attacher, vainement. Et je pensais alors qu'il m'eût été nécessaire de trouver dans son âme un peu de beauté... Mais il n'y a pas que la beauté d'une âme, qui se puisse chérir. Il y a aussi sa douleur, quand celle-ci est si grande... si grande... que disparaît en elle tout le reste des petits et pauvres sentiments.

Les cloches du soir sonnaient sur Villeneuve et sur Avignon. Cette grande lumière qui m'avait semblé sortir un autre soir de la cime pierreuse et blonde des collines, de la cime éclatante du mont Ventoux, ne descendait pas aujourd'hui sur le brumeux paysage. Mais je la portais au-dedans de moi. Je ne pensais plus à Philippe; je n'avais plus de chagrin... Je ne pouvais souhaiter rien d'autre que ce que j'éprouvais, et qui était plus beau que le bonheur.

Les cloches du soir sonnaient sur les deux rives du Rhône, à « Empire » comme disaient les bateliers et à « Royaume ». Déjà la nuit rapide de novembre commençait de se fondre dans le jour gris. Alors tant de grandes émotions me ramenèrent passionnément à la pensée de cette chambre où Fabien souffrait, où il m'attendait, où je n'aurais pas, aujourd'hui, dû le laisser seul. Et ne pensant plus qu'à lui, comprenant bien que j'avais mis en lui ma vie tout entière, impatiente et avide de le retrouver, je me hâtai si bien sur le chemin du retour que je ne mis pas dix minutes à atteindre cette rue des Trois-Faucons, si sombre le soir, sans boutiques, éclairée seulement par une lampe faible à l'angle de la rue Petite-Fusterie.

***

Je l'imaginais qui m'attendait dans l'ombre, comme ce dimanche où déjà je l'avais abandonné; j'imaginais, dans le cadre plus clair de la fenêtre, la silhouette pesante et repliée... Mais dès que j'eus franchi notre seuil, je m'aperçus qu'un peu de lumière se répandait dans l'escalier, et cela me fit plaisir qu'il eût trouvé le courage d'allumer la lampe. Il avait dû laisser là-haut notre porte ouverte afin de mieux m'entendre, car il me cria aussitôt :

— Viens vite.

Et je montai en courant.

La lampe en effet éclairait la chambre, mais il en avait enlevé l'abat-jour, et dans cette clarté désagréable et nue, son visage m'apparut, un peu rouge, tout luisant et gonflé d'un contentement fébrile qui ne cessait d'en agiter et d'en distendre les traits. Une valise était ouverte sur la table et notre petite malle, avec sa toile grise, occupait la place de la commode arlésienne qui avait été repoussée contre la fenêtre.

— Tu vois, dit Fabien. J'ai commencé immédiatement de

tout préparer. La lettre de Fardier est arrivée depuis une heure. C'est fini. Demain nous retournons à Lagarde.

Je murmurai dans ma stupeur :

— Qu'est-ce qui est fini ?

— Mais la corvée de notre séjour ici, s'exclama-t-il. Tu devais en avoir assez, hein ?... Et moi donc ! Et tout s'arrange, figure-toi... tout s'arrange si bien !... C'est inespéré... quoique pourtant...

Les paroles se pressaient de telle sorte sur ses lèvres qu'il ne pouvait parvenir à les prononcer entièrement. Il balbutiait, riait à demi, devait s'interrompre entre chaque phrase pour respirer avec force. Et devant cet homme si différent de l'homme anxieux et bouleversé que j'avais quitté tout à l'heure, je croyais à présent m'être trompée dans la rue obscure, avoir ouvert une autre porte, être entrée dans une autre maison.

— Qu'est-ce que tu fais ? Cela est impatientant de te voir debout... Assieds-toi, que je te raconte... Voilà... je te dis que c'est inespéré... Inespéré... entendons-nous... En somme, cela m'était bien dû... Avoir eu la malchance, la guigne...

— La malchance ?...

— Que ce Landargues, dit-il, se soit laissé si bêtement mourir entre mes mains. Je t'avais défendu de m'en parler. Cela m'exaspérait... Mais tout de même, est-ce que par hasard tu l'aurais oublié ?

Et dans son contentement il se mit à rire, comme s'il venait là de me poser la plus plaisante question :

— Non... oh ! non.

— Voyons, dit-il, s'asseyant au bord de la malle, et, dans son agitation, se relevant aussitôt... Il faut que je me calme un peu... et puis je vais te raconter... Maintenant, tu comprends, ça m'est bien égal d'en parler, ça me fait même plaisir, puisque tout se trouve tourner au mieux de mes intérêts... Mais que j'ai souffert ! Ah !... ça n'était pas drôle.

Il secouait la tête et soufflait de ses lèvres entr'ouvertes un interminable soupir.

— Tu as souffert...

Quelques minutes avaient suffi, et devant tant de gaîté violente l'image de cette souffrance était partie si loin de moi que je n'y pouvais plus revenir.

— Tu as souffert... Pourquoi ?...

— Tu en as de bonnes, s'exclama-t-il, en recommençant de rire.

— Ah!... oui... Landargues peut-être aurait pu être sauvé... Tu n'as pas...

— J'ai fait tout ce qu'il fallait, proféra-t-il. Tout! J'en suis bien sûr. C'est Fardier qui s'est imaginé de me soutenir le contraire... Ah!... cette scène!... Mais je ne lui en veux plus... puisque...

— Quelle scène?...

— Eh! bien voilà, dit-il, n'hésitant plus devant aucun souvenir, du moment que toute cette aventure se terminait si heureusement, — « au mieux de mes intérêts, » avait-il dit.

Il avait repris sa place au bord de la malle; et il commença de raconter avec une grande animation. La lumière nue de la lampe projetait durement son ombre, et ses gestes vifs palpitaient comme de gros papillons nocturnes à l'angle du plafond.

— Figure-toi... D'abord, j'étais bien satisfait, n'est-ce pas, de ce bon hasard qui m'appelait enfin dans la maison Landargues.

— Tu étais satisfait...!

— Naturellement, dit-il... Oui, je sais... Il y avait les sottises de François à ton sujet, au mien... Que veux-tu!... Cela m'avait ennuyé évidemment... plus qu'ennuyé... Mais je t'assure qu'à ce moment, je ne m'en inquiétais pas beaucoup. J'étais tout bouleversé de cette surprise bien inattendue et je pensais : « Ce brave de Buires!... C'est gentil à lui de m'avoir envoyé chercher au lieu de Mandel... » Et je pensais aussi : « Je tendrai tout de suite la main à Landargues... Je serai très aimable... J'aurai l'air de ne rien savoir de ses bavardages. Cela vaudra mieux. »

« Mais quand je suis arrivé, il avait déjà perdu connaissance, et j'ai vu tout de suite qu'il était bien mal... Oh! je ne m'attendais pas à ce qu'il fût si mal. Cela m'a troublé un peu, naturellement. Malgré ça, je n'ai pas perdu la tête. C'est une absurdité de dire que j'ai perdu la tête. J'ai fait le nécessaire... tout le nécessaire... Romain de Buires était là... et deux domestiques... Ils savent toute la peine que je me suis donnée... Mais ça n'allait pas mieux, au contraire... J'ai commencé à voir qu'il n'en reviendrait pas... Là-dessus, comme il faisait déjà grand jour, voilà que Fardier arrive. Il avait été retenu une partie de la nuit par son malade des Iles.

« Il examine le moribond, écarte tout le monde, m'interroge... Et alors, assez bas, c'est vrai, mais trop haut tout de même, il commence à me dire des choses... des choses très dures..., qu'il fallait faire ceci... et cela... et qu'on aurait pu le sauver peut-être... C'était son avis, je te le répète, ça n'était pas le mien... Mais enfin, il le disait tout de même, et comme... comme il est beaucoup plus vieux que moi, n'est-ce pas, je ne pouvais pas répondre grand'chose... Je recevais donc toutes ces sottises, et du moment que j'étais seul à les entendre, mon Dieu, cela n'avait pas une bien grande importance... Mais tout d'un coup, j'ai pensé que Fardier pouvait aller raconter ça dans toute la ville, et alors j'ai été atterré, écrasé... Je n'en pouvais plus... Je suis rentré à la maison comme un fou. J'ai essayé de réfléchir... Mais il me semblait tout le temps que les gens allaient frapper à ma porte, pour venir me regarder et me rire à la figure... Alors je suis parti... je me suis sauvé dans ma voiture... et j'ai continué de rouler malgré l'orage. Je ne voulais plus rentrer... Je ne voulais plus voir personne de Lagarde... Qu'une pareille histoire me soit arrivée! Pense donc!... Un homme comme moi...

— Oui... un homme comme toi...

— N'est-ce pas?... C'est une humiliation que je ne pouvais pas supporter. J'ai passé une nuit atroce. Je me disais tout le temps : « Si au moins cette histoire m'était arrivée avec un de ces imbéciles de paysans, que personne ne connaît, dans les fermes de la montagne! » Avec ces gens-là, si on a commis une erreur, — je n'en ai commis aucune, moi, note-le bien... je dis : *si*... — on s'en console en se promettant : « La prochaine fois, j'agirai différemment... l'exemple me servira pour un autre... » Et c'est tout. On n'y pense plus... Mais avec François Landargues!... Tout le monde ici ne s'occupant plus que de cette mort, la discutant... chuchotant!... Et ce Fardier... une seule parole de ce Fardier pouvant donner l'apparence de la vérité à toutes les suppositions imbéciles!... Oh!... quelle nuit!... Je devenais fou, je te dis, absolument fou. Au matin, ma résolution était prise : je voulais m'en aller pour quelque temps, me sauver comme j'avais fait la veille sous l'orage, ne plus voir personne de Lagarde... ne pas entendre les gens me dire : « Et alors... ce pauvre M. Landargues?... » Oh!... ça... vois-tu, ça je ne l'aurais pas supporté... Là-dessus, Fardier arrive... Je

croyais qu'il avait l'intention de me faire des excuses... mais il n'a pas été jusque-là... non... Il m'a seulement demandé encore quelques détails sur cette mort...

« J'ai commencé de les lui donner, et puis tout d'un coup je lui ai dit : « D'ailleurs, je m'en vais... J'aime mieux m'en aller. — Et pourquoi donc? » Mais il m'était difficile de lui avouer que j'avais peur de tout ce qu'il pouvait raconter. Alors j'ai dit que j'étais bouleversé par cette affaire, malade, et je t'assure que je ne mentais pas. Il m'a affirmé plusieurs fois que ce n'était pas le moment de partir, qu'il valait mieux rester là... Mais je ne voulais plus rien entendre. Alors je crois que vraiment il a eu pitié de moi... Il m'a parlé moins rudement. Il m'a dit : « Vous n'avez à redouter aucun ennui... mais du moment que vous le voulez absolument... partez... Et partez avec votre femme. Cela sera mieux, puisque nous dirons que vous êtes malade... » J'osais à peine te demander de m'accompagner... tu te rappelles?... J'avais peur que tu ne te moques de moi, toi aussi, comme tout le monde... Enfin, tu t'es décidée... Nous sommes partis.

— Nous sommes partis...

L'ombre de tous ses gestes continuait de faire trembler des ailes pesantes à l'angle du plafond.

— Ce qu'il y a eu d'épouvantable, continua-t-il après un petit silence, ce sont les premiers jours de notre arrivée ici. Je m'en étais allé de mon plein gré, et j'avais l'impression d'avoir été chassé... chassé de mon pays, chassé de ma ville... Il me semblait que là-bas tout le monde ne parlait que de moi, tout le monde ricanait en pensant à moi... Oh! c'était épouvantable... Toi-même... je ne pouvais pas te regarder... Il me semblait tout le temps que tu allais me demander ce qui s'était passé... comme Fardier... Et ça ne te regardait pas... ça ne regardait personne, puisque j'avais fait tout ce que je pouvais... je veux dire tout ce qu'il fallait. Heureusement tu as su te taire... ne me parler de rien... de rien... Je ne voulais pas... Oh! ces journées, ces promenades, avec cette idée, tout le temps, cette idée : « Qu'est-ce que les gens pensent de moi, là-bas?... Qu'est-ce qu'ils en disent?... »

— Cette idée seulement?...

— Hé!... Quelle autre pouvait m'intéresser? J'entendais des chuchotements, des ricanements. J'entendais dire : « Ah! ah!

fameux docteur que le docteur Gourdon ! » Et je me répétais : « C'est moi qui dois endurer ça... Moi ! un homme comme moi!... » Ici même, ici, dans la rue, c'était stupide, mais je me méfiais de tous ceux qui me regardaient... Il me semblait qu'ils avaient tous parlé avec Fardier... Et, tiens, le jour où j'ai rencontré Fabréjol, j'étais content d'abord... parce que c'est une relation bien intéressante... Mais au moment d'aller chez lui, tu l'as bien vu, cela m'a été impossible. Il connaît du monde à Lagarde... Je me suis imaginé qu'il avait reçu des lettres de là-bas... et qu'il allait me poser un tas de questions, sans en avoir l'air bien sûr... mais pour s'amuser, pour voir quelle tête je ferais... C'était un supplice, je te dis... Et tu le comprenais.

— Je ne sais pas si je comprenais très bien.

— Mais si, tu comprenais... Et tu as été très gentille... A la fin, tu étais même arrivée à me distraire un peu. Tu me forçais à penser à autre chose. Je m'ennuyais quand tu n'étais pas là... Mais tout de même... ça ne pouvait pas me suffire. Je trouvais le temps long... Alors, ma foi, je me suis décidé à écrire à Fardier. Et j'avais une peur de sa réponse... une peur!... Ça aussi tu l'as bien vu.

— Je l'ai bien vu.

— Eh! bien, cria-t-il se mettant debout d'un bond, et tout triomphant, elle est venue la réponse, et je vais te la lire... Mais le meilleur est entre les lignes. Fardier me dit : « J'allais justement vous écrire. J'espère que maintenant vous êtes plus calme. Revenez-nous vite. Votre absence est une maladresse. Elle contrarie beaucoup M. de Buires. » Et sais-tu ce que ça veut dire, ça? — Cela veut dire : « Je ne suis qu'un vieil imbécile. » — Sans doute, il n'a pas été bavarder dans tout le pays; maintenant que je suis plus tranquille, que je suis content... je me rends bien compte que c'était une chose impossible... Mais tout de même... tout de même... ce qu'il m'a dit quelqu'un a pu l'entendre... Un domestique... Un mot, il suffit d'un mot, pas même entendu, deviné. Alors Romain de Buires est ennuyé, très ennuyé, que l'on puisse ne pas juger excellent le médecin qu'il a fait lui-même appeler auprès d'un homme dont il était le seul héritier. Il ne veut pas de cela. — Je vois les choses, moi. Je sais les voir. Et j'en lis beaucoup plus qu'on n'en a mis sur le papier, quand Fardier écrit :

« Vous trouverez ici le meilleur accueil. Nous ne cessons, M. de Buires et moi, de dire de vous le plus grand bien. » — Parbleu ! — Et il écrit encore, figure-toi, — tout est là ! — il écrit : (Il se rapprochait de la lampe, dépliait cette lettre. Courbé vers la lumière il cherchait fiévreusement les phrases l'une après l'autre : et le papier ondulait, se froissait avec un petit bruit entre ses mains qui tremblaient de plaisir). Il écrit encore : « Je me fais vieux : vous pourrez commencer de me rendre service auprès de quelques clients. » Comme cela, tu comprends, avec cette preuve de confiance qu'il me donne, que de Buires a demandée sans doute, exigée peut-être, personne ne pourra rien dire... Et ça y est ! Ça n'est pas Mandel qui l'aura, la succession du père Fardier... Ce sera moi !

Laissant la lettre étalée sur sa main gauche, il la frappa de son poing droit triomphalement et avec tant de force que le papier se rompit.

— En fin de compte, il se trouve m'avoir rendu un fameux service en mourant comme il a fait, cet excellent Landargues.

Il répéta :

— La succession de Fardier !

Silencieux un moment, il savoura le bonheur dont il suffoquait, le plus éclatant bonheur qu'il pût concevoir. Mais déjà il s'y accommodait. Le rayonnement de la première surprise disparaissait de son visage. Il réfléchit encore, puis, grave, important, détaché :

— Tout cela d'ailleurs n'a rien que d'assez naturel.

Et il dit pour la troisième fois :

— Un homme comme moi !

*

... Tout occupé de lui-même, il n'avait vu que lui tandis qu'il me parlait. Mais, se remettant peu à peu, il me regarda enfin ; et c'était pour la première fois depuis mon entrée dans la chambre.

— Qu'est-ce que tu as ?... demanda-t-il avec surprise, on dirait...

Mais tout effrayée de ce qu'il allait peut-être remarquer, je me hâtai de l'interrompre :

— Je n'ai rien... Je suis comme toi... contente.

Et je jugeai nécessaire de répéter, d'affirmer avec plus de force :

— Très contente.

— Je le pense bien, riposta-t-il. Tu serais difficile de ne pas l'être.

Et il recommença d'aller et de venir, tournant sur lui-même, repoussant un meuble, ouvrant bruyamment la porte de la pièce voisine, et tout agité d'un rire contenu et satisfait, qui n'écartait pas ses lèvres, mais ne cessait de faire tressauter sur sa poitrine les revers fripés et tachés du vieux veston qu'il portait dans la maison. Ayant tout dit, il cherchait à présent une manière nouvelle de se soulager de sa joie; car elle était de cette grosse espèce à quoi les manifestations extérieures sont nécessaires. Il s'arrêta enfin au milieu de la pièce, réfléchit un moment, les deux mains dans ses poches, et tout à coup :

— Vite, dit-il, mets une autre robe. Nous allons faire un bon dîner.

— Oh! non, suppliai-je, non!... Restons ici.

Mais avant même qu'il n'eût formulé son « pourquoi? » étonné, dans l'espace d'une précise et terrible seconde, j'avais vu ce que serait la soirée dans cette chambre, imaginé le tête-à-tête, entendu les moindres paroles : celles de Fabien, se repétant inlassablement, les miennes, celles qu'il me faudrait répondre... Et je me levai brusquement.

— Oui... tu as raison... c'est une excellente idée... Partons vite. Je vais être prête.

Mais mon premier refus, qui l'avait visiblement choqué, continuait de le préoccuper. Il se rapprocha de moi, il me regarda mieux; et je maudissais cette lampe nue, cette lumière qui, se répandant avec une impitoyable violence, me faisait bien voir son visage dans le convulsif éclat de sa vulgarité heureuse et devait, trop clairement aussi, montrer tout le mien. Il me regarda... et il répéta :

— Pourquoi est-ce que tu as dit non, d'abord?... Et puis pourquoi as-tu cet air... ce drôle d'air... cet air d'être triste?... Dans un moment pareil!... C'est ahurissant!...

C'est vrai!... Pourquoi avais-je l'air triste?.. Et pourquoi l'apparence de cette tristesse n'était-elle rien auprès de la tristesse même qui me pénétrait et de l'amertume dont s'enflaient et crevaient goutte à goutte, au plus profond de mon cœur, les petits flots empoisonnés? — Pourquoi?... Parce que j'avais

maintenant la certitude que mon mari n'était pas un assassin? Car c'était pour cela... seulement pour cela... Je ne savais plus maintenant ce qu'avaient pu être mes craintes... — mes espérances...Je ne savais plus si ma vie se nourrissait depuis quelques semaines d'imaginations absurdes ou des plus profondes et poignantes réalités sentimentales. Le fait seul m'apparaissait dans son évidence, brutal et nu comme la lumière de cette lampe; et ma douleur devant lui ne pouvait être que grotesque ou que monstrueuse. Je le compris... il ne me fut plus possible de comprendre autre chose. Et voulant me défendre de moi-même et de tout ce que j'éprouvais d'effrayant, je criai presque :

— Triste! moi... après ce que tu viens de me dire!... Triste!... ah! par exemple!...

Et voici que, soudain, je me mis à rire. C'était un rire terrible et violent qui ne pouvait plus s'apaiser. Je riais sur Fabien et sur son visage satisfait. Je riais plus encore sur moi-même et sur mes grandes émotions. Et ce rire, qui secouait convulsivement mes épaules, faisait monter à mes yeux des larmes brûlantes, tandis que le spasme du sanglot serrait dans ma gorge son nœud dur et douloureux.

— A la bonne heure, s'exclama Fabien tout épanoui. Vois-tu... j'ai été comme toi d'abord... Le contentement semblait m'abrutir. Je n'ai bien compris qu'au bout d'un instant. Mais alors, dame, j'ai été pris d'une espèce de folie. Comme toi, vois-tu... tout à fait comme toi.

*
* *

... Je ne sais plus le nom de ce restaurant vers lequel nous allions par les petites rues obscures, ni tout ce que Fabien me racontait de sa vieille renommée et des personnages importants de la ville qui ont coutume d'y fréquenter. Mais je me rappelle bien l'entrée dans la salle basse, pleine et chaude, le gros tapage des voix et des vaisselles, l'odeur des nourritures dans laquelle se mêlaient à l'acidité des plats vinaigrés, le relent de l'huile bouillante et le fumet lourd des gibiers. Je me rappelle cette vapeur qui flottait, faite de l'exhalaison des plats et des haleines et de la fumée du tabac, cette vapeur embuant aux murs les grandes glaces encadrées de guirlandes peintes, de fruits, de jeunes femmes coiffées du ruban provençal, et qui noyait également dans son opacité les figures décoratives, aux

couleurs crues, et les visages vivants, enluminés avec violence. Et je me rappelle le soin que prit Fabien de choisir, pour nous y installer, une table qui fût bien en vue, au beau milieu de la salle.

Il appela le garçon et lui donna ses ordres à voix très haute, satisfait de voir que la plupart des dîneurs se retournaient vers lui; et le regard qu'il promena sur tous, quand il fut assis, était un regard triomphal. En ce moment, il était plus heureux encore qu'il n'avait pu l'être en recevant la lettre de Fardier, et plus heureux que tout à l'heure en me faisant son récit haletant de fièvre et de joie. Véritablement son apparence était celle de la résurrection. Il semblait de minute en minute s'épanouir davantage. Il prenait sa revanche de ces quelques semaines pendant lesquelles il avait vécu, terré, caché, se mourant de honte et de peur, à imaginer autour de lui le sourire et la raillerie des hommes; il la prenait avec éclat, sans mesure et presque insolemment.

Je m'étais asssise de façon à tourner le dos à la salle. Parmi tant de visages qui nous entouraient, je ne voyais devant moi que le visage de Fabien; parmi tant de gestes qui s'accomplissaient, je ne voyais que ses gestes. Chacun exprimait l'orgueil, la satisfaction absolue, la suffisance mesquine et profonde. La manière qu'il avait de trancher son pain, d'attirer à lui la salière, de reposer fortement son verre sur la table, révélait, me semblait-il, mieux qu'aucune parole, de quelle étoffe grossière était faite sa joie... Et je pensais que dans la même étoffe avait été taillé et façonné son désespoir, ce désespoir sur lequel je m'étais penchée et dont j'avais nourri ma vie la plus frémissante et la meilleure pendant tant d'heures qui me paraissaient belles.

Je commençais maintenant à me rappeler ces heures-là. Je ne faisais que commencer. Dans cette salle bruyante et chaude, dont l'air s'épaississait d'odeurs désagréables, je les retrouvais l'une après l'autre, ces heures d'angoisse et de tourment, redoutées d'abord et qui peu à peu m'étaient devenues si chères... Je n'avais devant moi que le visage de Fabien, mais quand il avançait ou tournait la tête, ce qui, dans son agitation, lui arrivait à tout moment, un autre visage m'apparaissait dans la glace étroite, gravée d'étoiles mates, qui décorait derrière lui le pilier octogone, un visage pâle, avec des yeux un

peu élargis et fixes. Ces yeux, qui étaient les miens, étaient aussi les yeux de maman que je croyais revoir. Ils contenaient ma vie tout entière, ils l'expliquaient toute. Ils étaient à la fois avides et résignés, exigeants et craintifs. Et je n'avais jamais su voir comme aujourd'hui qu'à leur humilité soumise pouvait se mêler un désarroi infini et qu'ils se troublaient à la fois des plus étroits scrupules et de passionnées inquiétudes.

La tête de Fabien, se tournant et s'agitant, sans repos, me cachait ces yeux un instant, et puis, de nouveau, je les voyais m'apparaître confusément dans l'eau de la glace obscurcie de vapeurs et de fumées. Et ce qui vivait en eux maintenant ce n'était plus que ces dernières semaines, ce n'était que ces dernières heures de mon existence... Un temps bien court, plus vaste cependant que tout le reste des jours où j'avais respiré sur la terre. Je me souvenais... je continuais de me souvenir... Il y avait eu cette nuit à Lagarde... l'horreur de cette nuit. Il y avait eu, mystérieuses, menant mes gestes, dictant mes paroles et cependant comme inconnues à moi-même, ma résolution soudaine de ne pas abandonner Fabien, ma volonté de le suivre. Il y avait eu... Mais tant de choses aboutissaient à une seule... — et c'est une pensée unique à présent qui me torturait, c'est parmi tous ces souvenirs le souvenir d'une seule minute, — il y avait eu, devant cette douleur que je voyais si grande, si absolue, capable d'enrichir de ses tourments l'âme la plus misérable, il y avait eu mon amour, l'élan merveilleux de mon amour. — Et maintenant il y avait cela seulement; la révélation que cette âme n'avait pas changé, la certitude qu'elle ne changerait pas. Il y avait cela... rien que cela.

— Ah! peut-être j'aurais préféré qu'il tuât réellement... qu'il tuât... et qu'il ne fût pas ce qu'il est...

A ce moment Fabien se redressa, et je ne vis plus mes yeux dans la glace; je n'eus plus devant moi que son regard à lui, un peu vague et tout chavirant d'excitation et de plaisir.

— Garçon! appela-t-il. — Et jetant son ordre avant que l'autre ne fût tout près de lui: — du Châteauneuf des Papes... Une bonne bouteille.

Il se pencha vers moi, ricanant et confidentiel :

— Ça va me coûter cher, ce petit dîner... Mais puisque ce sont eux qui paient.

— Qui cela? demandai-je.

— Mais, dit-il, les clients du père Fardier. D'où sors-tu donc?... Depuis une demi-heure, nous ne parlons pas d'autre chose.

Il disait : « nous ne parlons, » sans remarquer qu'avant cette brève question je n'avais encore prononcé aucune parole. Ma distraction, qu'il crut soudaine, l'égaya. Il se servit pour la deuxième fois des cailles placées devant nous, qui dressaient et recroquevillaient sur des croûtons de pain gras leurs petites pattes noires et métalliques, et il reprit cet entretien que je n'entendais pas. Ne cessant de parler et de manger avec une égale abondance, il ne cessait non plus de s'avancer de droite et de gauche, de se dresser, de se pencher, d'observer qui le regardait. Et revoyant à tous moments derrière lui, dans la glace, ces yeux qui me regardaient, je continuais tout éperdue de leur répondre et de les interroger.

— N'eût-il pas mieux valu qu'il tuât réellement... qu'il tuât?... L'être est-il plus avili par l'acte passionné d'une seule minute, que peuvent essayer de racheter tous les repentirs, ou par la continuité paisible de la médiocrité et de la platitude?...

Mais de cette même façon réelle dont je voyais Fabien couper sa viande et se verser du vin rouge, je voyais maintenant que le crime, même s'il eût été commis, n'eût éveillé dans cette âme qu'un ennui, qu'un repentir et que des craintes à sa taille. Et désespérément alors, pour ne plus rien voir de lui ni de moi-même, me détournant moins de ces deux visages dressés devant moi que de l'âme secrète et trop douloureuse à connaître dont s'animait chacun d'eux, je regardais la salle, moi aussi, j'attachais mon attention, toute mon attention, au chapeau extravagant d'une jeune femme, aux remarques faites par nos voisins, deux couples brésiliens, dans le plus divertissant langage, aux courses des garçons glissant prestement au milieu des tables serrées, à la caissière ronde et brune qui paraissait tant s'ennuyer derrière son haut bureau fleuri de roses. Je m'appliquais à écouter jusqu'au petit bruit de la monnaie tombant dans les plateaux de métal, et j'entendais venir de la salle voisine, où trois billards étalaient sous les lampes leurs tapis d'un vert éclatant, le choc léger des boules d'ivoire, les voix des joueurs annonçant les points et quelquefois aussi s'élevant avec violence pour discuter d'un « coulé » douteux ou pour applaudir un coup difficile.

Dans un de ces moments où tous les secours m'étaient bons pour échapper à moi-même, regardant une fois de plus, pour regarder le plus loin qu'il me fût possible, dans cette salle où s'agitaient les joueurs de billard, je vis un homme qui venait sur le seuil, le chapeau sur la tête, boutonnant son pardessus, prêt à sortir, un vieil homme robuste et grand dont l'aimable visage était tout animé sous d'épais cheveux blancs; et je le reconnus brusquement... Alors, me penchant vers Fabien, je me mis tout à coup à répondre à chacune de ses phrases, à lui demander de petits détails, à l'entretenir avec une animation fébrile de toutes ces questions qui l'intéressaient. Il fallait que sa pensée en ce moment s'attachât à moi seule, que son regard se fixât sur moi seule, car je ne voulais pas qu'il vît cet homme à son tour et qu'il le reconnût, je ne le voulais pas... Mais il ne remarqua pas plus mon attention qu'il ne s'était inquiété de mon indifférence. Et malgré mes pressantes paroles, mon visage tendu vers lui, mes yeux qui cherchaient les siens, se tournant de tous les côtés comme il continuait de le faire, il fallut bien qu'il se tournât de ce côté.

Aussitôt une rougeur plus violente monta à son visage déjà empourpré. Il s'exclama; il frappa joyeusement sur la table, et d'une voix forte, à travers tout ce monde, il cria :

— Fabréjol!

Je vis le petit mouvement surpris de M. Fabréjol, je vis son regard se promener de table en table, cherchant avec étonnement qui pouvait l'interpeller ainsi, et je vis son sourire qui n'était peut-être pas seulement de cordialité, tandis qu'ayant aperçu Fabien qui s'était levé et lui faisait de grands gestes, il prenait le parti de venir nous rejoindre. Aussitôt mon mari donna l'ordre que l'on apportât des liqueurs, bouscula nos voisins afin de placer une chaise de plus entre leur table et la nôtre, rappela le garçon pour demander des cigarettes, et attira sur nous de telle sorte l'attention générale que M. Fabréjol me parut un peu gêné.

— Mais je vous en prie, ne cessait-il de répéter, ne vous donnez pas tant de mal... Ne dérangez pas ainsi tout le monde...

— Laissez donc, disait Fabien... laissez!... Ah! mon ami, mon cher ami, je suis si heureux de vous revoir!... Quelle chance que cette rencontre!... Justement, figurez-vous, je quitte Avignon demain.

— Demain déjà ! dit M. Fabréjol.

Il m'avait saluée avec cette cordialité amicale, cette bonté affectueuse et presque paternelle qu'il m'avait témoignées déjà en me recevant chez lui. Et il allait me parler. Fabien ne lui en laissa pas le temps.

— Hé! oui, reprit-il, demain. Je ne pensais pas partir aussi brusquement, mais que voulez-vous? Les malades me réclament... Les confrères aussi. C'est à croire vraiment qu'à Lagarde on ne peut plus vivre, — ni mourir, ajouta-t-il plaisamment, — sans que je sois là. Alors je repars, je sacrifie ma santé... mon repos... Il le faut bien.

— Votre santé, me semble-t-il, est meilleure maintenant, remarqua M. Fabréjol.

— Meilleure, déclara Fabien, oh! certes, et même, aujourd'hui, tout à fait bonne. Ce n'est pas comme le jour où je vous ai rencontré, Fabréjol, — avouez, mon ami, que j'avais une tête à faire peur, — ni comme cet autre jour où j'ai eu le grand regret de ne pouvoir accompagner ma femme à votre déjeuner. Ah! j'ai été vraiment très mal... Mais c'est fini, bien fini... De la chartreuse, Fabréjol, ou de la fine?...

Jamais il n'avait parlé aussi familièrement à M. Fabréjol. Même quand nous étions seuls et qu'il m'entrenait de lui, il le faisait avec plus de déférence. Mais il se sentait aujourd'hui tout magnifique, il était tout hors de lui-même, et je crois bien qu'il n'eût pas imaginé sur la terre entière quelqu'un à qui il ne pût s'égaler.

— L'une et l'autre, ajouta-t-il en débouchant les flacons de liqueurs. Et je vous ferai raison.

— Ni l'une ni l'autre, dit M. Fabréjol couvrant son verre de sa main. Je vous remercie. D'ailleurs je vais être obligé de vous quitter. Il est bien tard. J'ai six kilomètres à faire pour rentrer chez moi. Un vieux cheval, un vieux cocher. Ma sœur qui s'inquiète et veille en m'attendant. Mais j'ai voulu ce soir prendre congé de quelques amis.

— Allons donc !... s'exclama Fabien, vous repartez déjà! Moi qui comptais vous demander de venir nous voir un de ces jours à Lagarde !

Il prononça ces derniers mots avec désinvolture. D'un trait il vida son verre qu'il avait rempli de chartreuse. Et il éprouva le besoin d'ajouter, important et confidentiel :

— Ma situation là-bas, vous savez, est en train de devenir considérable !...

Il répéta, tapotant la table de sa main ouverte, comme pour bien pénétrer de ce mot le marbre lui-même : considérable.

— Je n'en doute pas, dit M. Fabréjol avec politesse. J'ai toujours pensé qu'il en serait ainsi. Et je vous félicite bien sincèrement.

... Autant qu'il m'était en ce moment possible de remarquer quelque chose, je remarquai que le ton de Fabien le surprenait ce soir, et peut-être même l'agaçait un peu. Ce fut vers moi qu'il se tourna pour ajouter :

— J'ai conservé de Lagarde le meilleur souvenir... Et j'aurais eu grand plaisir, madame, à vous y rendre de nouveau visite. Malheureusement, je vous le répète, je pars, ou plutôt nous partons, mon fils et moi.

J'acquiesçai de la tête. Je crois même que je souris. J'avais tremblé en apercevant M. Fabréjol. J'avais souhaité qu'il ne nous vît pas ce soir, qu'il ne vînt pas auprès de nous. Mais je ne savais plus d'où m'était venue cette frayeur ; je ne me représentais pas bien en ce moment ce fils qui devait partir avec lui ; je ne souffrais pas en l'écoutant.

— Philippe, continua M. Fabréjol, était un peu hésitant. Il avait, je crois, l'intention de prolonger son séjour en France d'un ou deux mois. Et sa tante, ma pauvre vieille sœur, en eût été bien heureuse. Mais vous savez comme sont les jeunes gens. Il a maintenant changé d'avis. Et tout à l'heure même, il vient de me déclarer que sa résolution était enfin prise et qu'il préférait m'accompagner.

— Quand partez-vous? demanda Fabien.

— Le douze, dit M. Fabréjol.

— Le douze, répéta mon mari d'une façon machinale.

Ce fut ce petit mot qui réveilla tout. A cause de cette date qu'il avait prononcée au musée Calvet et que j'avais répétée comme Fabien venait de le faire, je revis le musée et Philippe devant moi. J'entendis sa demande et mon refus. J'entendis ma voix sourde et sincère qui prononçait : « J'ai l'amour... » Et voici que de nouveau, comme tout à l'heure, rue des Trois-Faucons, dans la chambre vilainement éclairée par la lumière nue de la lampe, j'éclatai de rire. Et c'était comme tout à l'heure, un rire terrible, violent, qui ne cessait plus de secouer mes

épaules et faisait monter à mes yeux des larmes brûlantes, tandis que le spasme du sanglot serrait dans ma gorge son nœud dur et douloureux.

M. Fabréjol me considérait, étonné ; mais Fabien expliqua avec une grande indulgence :

— Elle est très gaie... Que voulez-vous? — (Et j'avais l'impression précise que chacune de ses paroles serait répétée à Philippe, et chacune de ses paroles me déchirait comme une lame grinçante et froide.) — C'est que la journée d'aujourd'hui a été pour elle une bonne journée.

***

...Sur le toit de tuiles rousses que je vois de ma fenêtre, une fumée voudrait monter, que rabat le grand vent. Elle bouillonne au sortir de la cheminée comme un jet d'eau sans force ; elle se couche et s'échevèle, et, comme le soir va venir, elle est blanche sur le ciel gris. Nous sommes en hiver, maintenant. Nous approchons de la Noël. C'est le temps, à Lagarde, où l'on se rend des visites. J'ai été très occupée à en faire, à en recevoir aussi. Et j'ai dû m'interrompre souvent d'écrire, si souvent que quelquefois je ne savais vraiment plus bien pourquoi j'avais entrepris de conter toutes ces choses...

A quoi bon l'avoir fait? C'est fini d'ailleurs, c'est fini. Je n'ai plus rien à dire. Je fréquente beaucoup de monde maintenant. Cela est naturel. Je donne à goûter et quelquefois à dîner. La situation de Fabien m'impose ces obligations, qui ne sont pas désagréables. Ce dernier soir en Avignon, dont j'ai parlé pour finir, il avait bien raison d'être si content. Tout s'est parfaitement arrangé. Le vieux Fardier a commencé déjà de lui passer la plus grande partie de sa clientèle. Nous le voyons assez souvent. Il dîne ici demain avec Romain de Buires, qui est maintenant tout à fait de nos amis.

Bien entendu, on ne parlera de rien. Je veux dire : on ne parlera pas de toute cette histoire. On n'en parle jamais. Elle est vieille d'ailleurs : un an déjà. Personne n'y pense plus. Moi-même, bien souvent, je crois l'avoir oubliée.

Quelquefois cependant... oui, quelquefois... je me rappelle. Cela me vient tout à coup, d'une manière brusque que rien ne prépare et qui me surprend. Cela me vient quand je suis seule dans ma chambre ou bien assise près de Guicharde à coudre

devant le feu, ou encore, ce qui est plus singulier, quand je fais quelque visite d'importance, au beau milieu d'une conversation, alors que je m'applique à me tenir avec élégance et que je suis toute contente de mon chapeau à plume brune qui vient de Paris, ou de mes gants montant un peu haut et brodés de baguettes noires, à la dernière mode. Je me rappelle...

Il semble que mon cœur tout à coup se réveille et supplie, qu'il grandit et qu'il souffre. Ma gorge se serre. Je ne sais plus que dire. Mes mains deviennent un peu froides. Et si j'ai une glace devant moi, j'y vois aussitôt se lever ces yeux qui me regardèrent tout un soir, du fond de la glace trouble, gravée d'étoiles mates, ces yeux résignés et tout remplis cependant d'inquiètes exigences.

Mais ces moments tourmentés sont assez rares maintenant. Peut-être vont-ils encore le devenir davantage. La vie passe. Elle ordonne. J'ai toujours été pliée à l'obéissance et je ne fais que continuer. J'accepte ce qu'elle entend faire de mon être soumis. Je souris à la forme du visage qu'elle tourne vers moi. Oui, je souris... Je suis heureuse... Pourquoi pas? La considération dont nous entoure tout le pays est chaque jour plus grande. Mon mari chaque jour gagne plus d'argent et la tendresse qu'il me témoigne est raisonnable et fidèle. C'est Guicharde qui a raison. Il ne faut considérer que l'apparence des choses et, quand elle est excellente, il est inutile et peut-être ridicule de rien chercher au delà.

C'est fini. Je vais faire un grand feu avec tous ces feuillets. Le soir vient. Des femmes dans la rue vont à la fontaine. J'entends le grincement de la pompe, le bruit sonore d'une anse retombant contre un seau vide. Et j'entends au-dessous de moi tous les bruits de ma maison. Guicharde met la table avec vivacité; Adélaïde fend du bois dans la souillarde. Tout à l'heure, Fabien va rentrer dans sa voiture grise et basse pareille à quelque gros cloporte roulé dans la poussière.

La vie est régulière, abondante et tranquille. Elle est bonne pour moi en somme. Elle est très bonne. Je suis heureuse. Je puis l'être. Je le serais tout à fait s'il n'y avait pas encore ces moments, tous ces moments où il me semble que je m'éveille, et où je pense que ces minutes paisibles et satisfaites sont peut-être les pires de toutes...

André Corthis.

LES MASQUES ET LES VISAGES

UN NOUVEAU PROFIL DE FEMME

AU LOUVRE

BIANCA MARIA SFORZA

II [1]

II. — A INNSBRUCK

Tout de suite après son mariage, la nouvelle impératrice, qui ne connaissait encore ni son empire, ni son mari, se mit en route vers les montagnes gardiennes et dissimulatrices de tant de trésors. Elle partit pour Côme, acccompagnée d'une suite immense, en grand apparat. Presque toute sa famille lui faisait cortège : d'abord sa mère la duchesse Bona, puis son frère le duc de Milan Gian Galeazzo, déjà marqué des signes d'une fin prématurée, sa belle-sœur Isabelle d'Aragon, destinée, à peu près dès cette époque, à devenir « la plus malheureuse des femmes, » son autre frère Ermès, son oncle Ludovic le More avec Béatrice d'Este, son cousin Francesco Sforza, enfin des amis comme San Severino, Pier Scipione Pallavicino, l'archevêque de Milan, des poètes comme Gasparo Visconti, des diplomates comme le légiste Giasone del Mayno, Baldassare Pusterla surnommé, je ne sais pourquoi, le *fabulator*, et Erasmo Brasca, le fin lettré, qui avait arrangé son mariage avec Maximilien et qu'on lui donnait comme mentor, pour guider ses premiers pas à la Cour pleine d'embûches où elle

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

allait régner, sans parler d'une foule de dames d'honneur et de chambellans.

Tout ce beau monde se déroula lentement, au travers des campagnes lombardes, entre les haies de contadins accourus en foule pour voir passer la royale cavalcade. Le premier soir, on fit halte au village de Meda. Puis on partit pour Côme. Là, l'évêque Antonio Trivulzio, le clergé, la noblesse, les jurisconsultes, les médecins, en grand costume, vinrent prendre la nouvelle Reine et la conduisirent, sous un « baldaquin, » jusqu'au palais qu'elle devait occuper. Le reste de la noce s'égailla dans les maisons seigneuriales de la ville et des environs pour y passer la nuit. Le lendemain, après avoir dit adieu à sa mère, à son frère qu'elle ne devait plus revoir et à sa belle-sœur, à Ludovic le More et à Béatrice d'Este, qui n'allaient pas plus avant que Côme, Bianca, suivie du reste du cortège, s'embarqua sur une galère frétée par les bourgeois de Torno, drapée de tapisseries et de verdure et maniée par quarante rameurs. Un bateau d'escorte pour recevoir les passagers, en cas de tempête, et toute une flottille de barques splendidement peintes et pavoisées l'accompagnaient.

Les voyages, comme tout le reste à cette époque, semblaient faits pour les peintres. Cela n'allait pas vite, cela n'était point sûr, cela n'était même pas confortable : c'était beau. Le moindre des touristes, aujourd'hui, fait à moins de frais sur les lacs d'Italie une randonnée plus facile, plus rapide et plus sûre : le plus grand n'en fait pas une si pittoresque. Les chroniqueurs disent, qu'à ce moment, un rayon de soleil, déchirant le réseau des nuages, toucha l'étendue plate et terne du lac, assoupi depuis plusieurs jours, sous un ciel orageux. Mais ce rayon ne devait pas durer. La traversée alla cependant assez bien jusqu'à Bellagio, situé à la fourche des deux lacs. Là, Bianca descendit et se logea chez un des familiers du More, Marchesino Stanga, dans le palais tout battant neuf qu'il venait d'y faire construire, avec assez de goût, pouvons-nous supposer d'après l'exemple que nous avons, au Louvre, d'un autre de ses palais, celui de Crémone; l'admirable porte de pierre, ciselée, placée au rez-de-chaussée, à l'entrée de la salle Michel-Ange.

Le lendemain matin, l'amphitryon accompagna sa souveraine sur un bateau frété par les gens de Sala, le plus vite de

tous les bateaux du lac. Malheureusement, à peine au large, un vent terrible s'éleva. Le coche d'eau se coucha sous la tempête. Tout menaça de sombrer. Sur ces lacs d'Italie, bordés de hautes montagnes, il semble que le vent n'ayant pas assez d'espace pour se déployer et tournoyant sans trouver une issue, sa fureur s'exaspère de la contrainte où elle est contenue et que l'orage en devienne plus redoutable. Le cortège avait perdu sa belle sérénité. Les hommes tâchaient de dissimuler leur peur sous une fort méchante humeur. Les dames pleuraient toutes leurs larmes et demandaient à Dieu miséricorde. Les bateliers ne savaient à quel saint se vouer. Seul, dans le désarroi universel et la rageuse tempête, le juriste Giasone del Mayno conservait ses esprits et s'en servait pour railler la peur des autres. Une autre cible, désignée à ses sarcasmes et aux malédictions de toute la noble compagnie, était le célèbre Ambrogio da Rosate, l'astrologue du More, qui, après de nombreux calculs et un assidu commerce avec les astres, avait désigné ce jour comme particulièrement propice à une traversée. Enfin, une partie de la flottille put toucher Bellano. Bianca y descendit avec tout son monde et se remit de ses premières émotions sur le flot agité de sa nouvelle vie. On peut croire que les humanistes, nombreux dans le cortège, se consolèrent en confrontant leurs impressions avec celles de leur cher Virgile et que les *caecis undis* et les *gurgite vasto* émaillèrent les descriptions abondantes qu'ils firent de la tempête à leurs auditeurs épouvantés. Le reste de la route devait être bien pire cependant et leurs peines ne faisaient que commencer.

Le 8 décembre, en effet, le cortège nuptial entra dans les montagnes pour gagner Innsbruck par le défilé du Stelvio. Un sentier de mulet, au milieu des neiges, des nuages et des précipices, se déroulant jusqu'à près de 3000 mètres d'altitude : voilà toute la voie triomphale ouverte à la jeune mariée pour rejoindre son époux. Après les rues pavoisées de Milan, c'était dur. Mais pour monter sur le trône de César, par où, quand on a vingt ans, ne passerait-on pas? Derrière les massifs glacés de la Bernina, de l'Ortler, et toute la cohue de géants neigeux qui dominent la vallée du Trafoï, c'était l'exil, c'était le froid, c'était le côtoiement de l'abîme ; mais c'était l'Empire ! Pendant seize mortelles journées de marche, où l'on risquait sa vie à chaque pas, où l'on voyait se raréfier, puis s'arrêter tout à fait et

disparaître toute végétation, toute substance animée, il fallut recommencer l'effort. La jeune souveraine geignait de toute son âme. Brasca la réconfortait de son mieux, en lui jurant tous les matins, au moment de se remettre en selle, qu'on avait passé le plus difficile et que le chemin serait bien meilleur que la veille : — et il était pire ! Alors elle criait à la trahison !

Autour d'elle, on n'était pas plus brave. Il fallut égrener sur la route des dames d'honneur exténuées, notamment Madonna Michela, qui n'avait pu aller plus loin que Gravedona. Enfin, cahin-caha, fourbue, et sans doute affamée, traînant la longue file serpentante et cahotée de ses sommiers, bagages, sacs et coffres remplis de vaisselle, de lingerie et de toilettes, l'impériale noce descendit l'autre versant des Alpes Rhétiques et parvint à toucher, la veille de Noël, le fond du trou d'Innsbruck. La jolie ville groupée le long de l'Inn, un des rêves du tourisme contemporain, par les beaux jours d'été, était à ce moment le cercle glacé de Dante, pour qui venait de Lombardie. La vérité du dicton : « au Tyrol il y a neuf mois d'hiver et trois mois de froid, » allait s'imposer avec force. Enfin on arrivait, et Bianca se consolait sans doute de toutes ses peines en songeant que, dans cette ville et ce palais où tout était préparé pour la recevoir, elle allait trouver son mari.

Elle ne l'y trouva point. Il n'y était nullement venu et ne songeait nullement à y venir. Il avait bien d'autres soucis en tête que de faire la connaissance de sa femme. C'était une manière de grand homme que cet époux fallacieux, et même un homme de génie, si l'on veut, à la façon dont le fut plus tard Charles XII, c'est-à-dire inquiet, instable, paradoxal et prestigieux. Un soldat qui, d'ordinaire, perdait ses batailles; un mari qui perdait ses femmes; un poète qui n'achevait pas ses poèmes; un diplomate qui s'embarrassait lui-même dans les fils savamment tendus pour prendre les autres; un mécène qui manquait d'argent pour payer ses artistes; un chevalier de la Table Ronde, « le dernier chevalier, » disait-on, mais qui, toujours aux prises avec des diètes, des assemblées, des conseils de notables et soumis à des votes, nous paraît tout aussi bien le précurseur de nos souverains parlementaires; enfin un marieur intrépide et un héritier privilégié, quelque chose comme le légataire universel de l'Europe... Et, avec tout cela, une grande figure et qui devait laisser, presque achevée, une grande œuvre :

l'hégémonie de la Maison d'Autriche, et passer à travers les rêves touffus d'Albert Dürer, comme le symbole du monde ancien cheminant vers l'avenir : — tel était Maximilien. Tel, du moins, il nous apparaît aujourd'hui. Penché sur la mosaïque multicolore et multiforme des États, des villes libres, des principautés, des évêchés, des duchés, des républiques, comme sur un *puzzle* prodigieux et cherchant à composer de ces éléments instables et hétéroclites, artistement, minutieusement, et malgré mille gêneurs, le tableau du Saint-Empire, selon un idéal qu'il portait en lui, — c'était l'homme d'un labeur immense et sans fin.

Mais était-ce, là, le mari rêvé par la jeune femme? Ou même un mari tout simplement? Son absence d'Innsbruck au moment où elle y arrivait, après tant de fatigues et de dangers, ne semblait pas d'un excellent augure. Au moins, s'il l'appelait auprès de lui? Mais non, pas le moins du monde! Pas plus qu'il ne songeait à venir à Innsbruck où elle était, il ne parlait de la faire venir à Vienne, où il se trouvait... A sa place, il mandait son familier et son mentor, Erasmo Brasca. A quoi tout cela pouvait-il tendre? C'est la question que se posait le diplomate milanais en recevant cet ordre. Toutefois, il partit tout de suite. Il portait à l'Empereur une lettre autographe de sa souveraine, toute respectueuse et timide, et dont elle était satisfaite, semble-t-il, car elle en envoya copie à son oncle Ludovic le More, en se plaignant de l'absence de son époux. Cette lettre est extraordinaire. Qu'est-ce que, dans ses messages précédents, Maximilien avait bien pu lui dire, ou lui faire dire, pour que, délaissée autant qu'on peut l'être, elle lui écrivît ceci :

Sérénissime Roi et Seigneur mien,

Je me trouve en de telles obligations envers votre Majesté que je demeure stupéfaite de l'amour qu'elle me manifeste. Il ne me serait pas possible d'exprimer la joie qu'en ressent mon âme. Et parce que je ne suis pas capable d'en témoigner assez par écrit, je charge de me suppléer, de vive voix, messer Erasmo Brasca qui peut être cru de votre Majesté, à laquelle je me recommande.

Ex Hyspruch XXVI Decembris 1493. Majestatis Vestre Serva Blanca Maria manu propria.

Nanti de cette missive, Brasca parvint à Vienne le 13 janvier 1494, un peu inquiet. Si c'était de sa faveur personnelle et de son crédit à la Cour impériale, il fut tout de suite rassuré. Le Roi des Romains le combla d'honneurs, le fit sénateur, lui donna ses entrées dans tous les conseils de ses chambellans, — mais ne lui dit mot de la Reine. Avait-il oublié qu'il était marié? Qu'il avait épousé Bianca Maria Sforza Visconti, sœur du duc de Milan et richement dotée, dans le dessein avoué de tirer race? « Voire?... » se dit Brasca et, délibérément, il entra en matière. Il représenta au souverain distrait et distant la solitude où se trouvait la jeune souveraine, la longue attente qui la consumait, la fausseté de la situation et « de peur que les malintentionnés ne se livrassent à des conjectures peu favorables sur la Reine et sur sa famille, » il le supplia de faire venir sa femme à Vienne, ou d'aller la retrouver à Innsbruck.

Maximilien l'écouta d'un air distrait : il songeait à des choses qui lui semblaient bien plus urgentes et de plus de conséquence : notamment aux palabres du More avec le Roi de France, aux menaces de Charles VIII pour l'Italie... Il sonda, là dessus, Brasca. Que manigançait donc son compère? Le subtil Milanais para comme il put cette botte courtoise et revint à la charge. Il ajustait et fourbissait ses meilleurs arguments, mais il n'en eut que faire. Le Roi des Romains n'opposa aucune résistance. Il ne niait pas être marié, ni tenu à de certains devoirs. Il en avait d'autres plus pressants, voilà tout. Il répondit donc « que les recommandations n'étaient pas nécessaires, parce qu'il aimait très cordialement la Sérénissime Reine, comme nul mari ne pouvait aimer mieux sa très chère épouse, et que sur toute autre chose il désirait la voir; seulement, telles étaient les occupations dans lesquelles il s'était trouvé jusqu'ici, qu'il lui avait été impossible de bouger et qu'ayant mené à bonne fin la plupart des affaires en cours, il pensait dans très peu de jours se libérer et arriver à Hispruch. »

Ce « peu de jours » devait vouloir dire deux mois et demi. Vainement, pendant tout l'hiver, la jeune épousée attendit-elle son mari. Ses courtisans, embarrassés et vaguement inquiets, pour tromper son attente, s'employaient de leur mieux à l'amuser par des spectacles. Pour cela, on lui offrit d'abord un brochet, — un brochet monstrueux et légendaire, servi en *zeladia*, c'est-à-dire dans un coulis de viande — et qui fit son entrée en grande

pompe, au son des trompettes, comme un prince et entouré de figurines d'hommes et de femmes faites d'amandes grillées. C'était à son dîner de noces du 29 décembre 1493. De la place d'honneur qu'elle occupait, sous un baldaquin de drap d'or cramoisi, recourbé en capuchon, Bianca vit défiler successivement sur les tables plus de victuailles que Gamache n'en offrit jamais à ses convives, ou que le docteur natif de Tirtéaféura n'en défendit à Sancho Pança : des chapons, des poissons nageant dans une sauce de raifort, un cochon de lait bonifié par des raves en compote, encore des chapons, un cerf de gelée « noire, » deux lions et un porc-épic d'amandes grillées, d'autres chapons, avec des hachis de viande, un pâté, des lasagnes, des poulets, encore des chapons, des massepains et des sucreries, le tout arrosé de vins blancs et rouges et annoncé à son de trompettes, et terminé par un solo de soprano, chanté par une bossue et par des jeux.

Bianca n'était pas seule à jouir de ces blandices. Elle avait trouvé au palais un oncle de son mari, l'archiduc Sigismond, comte de Tyrol, avec sa jeune femme Catherine, qui était jeune et gaie, et elle se divertissait de son mieux avec ces deux princiers personnages, comme on pouvait se divertir à Innsbruck, au cœur de l'hiver, il y a quatre cents ans. On habillait et on déguisait à l'allemande les dames milanaises venues à la suite de la Reine : on faisait peindre, à la manière italienne, les portraits des seigneurs de la cour impériale, par Ambrogio de Predis, le peintre présumé de notre portrait du Louvre, qu'on avait amené en Allemagne. L'échange et le mélange des élégances des deux cours enfantaient, peu à peu, cet aspect composite et fâcheusement opulent qu'on observe dans la plupart des portraits de princesses de cette époque et notamment dans celui de Bianca-Maria, peint quelques années plus tard, par Stigler. Et c'était encore là, quelques heures de gagnées...

Mais l'Empereur ne venait toujours pas... Les hyperboliques louanges dont les courtisans le gratifiaient auprès de sa femme ne la persuadaient peut-être pas entièrement de ses perfections quasi surnaturelles : toujours fallait-il lui reconnaître cette ressemblance avec la divinité qu'il restait invisible... Était-ce, là, seulement l'effet des circonstances? On craignait que ce fût aussi celui d'une conspiration. Les magnats et autres seigneurs, qu'on savait furieux de la mésalliance de Maximilien, n'avaient pu

empêcher le mariage. N'allaient-ils pas réussir à en empêcher, du moins, l'accomplissement et la naissance d'un héritier?

Enfin, la promesse impériale s'accomplit. Notre profil du Louvre se trouva, pour la première fois, en présence du profil de Maximilien, tel que nous le voyons avec sa figure chevaline, son nez busqué, ses longs cheveux tombant en mille boucles et son lourd collier de la Toison d'or, dans le portrait fait par le même Ambrogio de Predis et qui est à Vienne. Le 15 mars, Erasmo Brasca écrit à Ludovic le More, que, le 13, l'époux tant attendu est arrivé à Innsbruck et que, depuis ce jour, il a rempli tous ses devoirs. « Le Sérénissime Roi paraît ne s'occuper d'autre chose que de cajoler la Reine et continuellement il en fait la plus grande démonstration. » Joie au *Castello* de Milan, confusion chez les envieux, les jaloux et les adversaires!...

Quant au bonheur du ménage royal, toutes les hypothèses sont permises et même les moins optimistes peuvent être envisagées. Elles peuvent l'être, parce que la vie de Bianca, pour plus proche que fût maintenant son époux, paraît être demeurée aussi loin de la sienne. On avait marié une dot avec un blason. L'une était versée, l'autre flamboyait de l'éclat le plus flatteur de l'Europe, avec celui du Roi de France. Le but du mariage était donc atteint et, après cela, les félicités sentimentales pouvaient sembler choses aussi futiles et surérogatoires que, dans la toilette de Bianca, les plumes de héron blanc qu'elle envoyait chercher, à grands frais, dans tous les pays du monde.

Pendant qu'elle se paraît des plumes, son mari courait après la bête : les chasses de Maximilien sont célèbres. On en suit le détail dans les tapisseries de Van Orley. Ses quinze cents chiens couvraient d'un tapis mouvant le sol autour de lui, ses faucons obscurcissaient le ciel. Il y oubliait tellement sa femme, qu'il restait jusqu'à vingt jours absent, par monts et par vaux, à courir le sanglier, ou à guetter l'ours ou le chamois. Pécopin finissait bien par revenir auprès de Bauldour, et sans doute ne la trouvait-il pas notablement vieillie. Mais si vingt jours ne marquent pas sur les traits jusqu'à les rendre méconnaissables, peut-être suffisent-ils quelquefois à effacer dans l'âme une velléité de tendresse et de dévouement. Surtout dans une âme aussi molle que celle de Bianca, et aussi peu profonde. Au reste, c'était peut-être cette légèreté qui éloignait le Roi. On ne sait jamais bien, dans ces réactions sentimentales, ce qui est cause

et ce qui est effet. De plus, Maximilien comparait sans cesse Bianca, de Milan, à sa première femme, manie assez fâcheuse chez un veuf, et s'il la trouvait bien aussi jolie que Marie de Bourgogne, il l'estimait fort inférieure en sagesse, et il le disait. Il est vrai qu'il ajoutait philosophiquement : « Elle se fera! »

Au fond, les Milanais étaient bien un peu de son avis. C'est une singulière impératrice qu'ils lui avaient amenée, là. Elle avait des manies fort peu impériales, par exemple, celle de manger sur ses genoux, dans sa chambre, au lieu d'aller dîner avec l'apparat habituel des festins de cette époque. Il fallut que ses mentors, Brasca et Maffeo, lui fissent de respectueuses remontrances pour qu'elle se décidât à plus de morgue. Mais alors elle en avait trop, et une fois dans l'appartement du Roi, prenait un ton impérieux, qui contrastait fort avec son habituelle nonchalance. Surtout elle était gourmande, ou mieux gloutonne, d'une gloutonnerie satisfaite et irréfrénable, qui lui causait des indispositions fréquentes, alarmait ses médecins et faisait l'objet des rapports secrets des diplomates. Ce vice léger, mais apparent, ne rehaussait pas, aux yeux de la Cour, son prestige. Il le diminuait fort aux yeux de son mari, qui attribuait à son régime sa stérilité. Il lui reprochait aussi son trop de dépense, — reproche inattendu chez l'homme dont Machiavel a dit : « Il n'existe et n'a jamais existé, je crois, de prince plus dissipateur : c'est ce qui fait qu'il est toujours dans le besoin et que, quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve, il n'a jamais assez d'argent. » Reproche inattendu, mais logique, car il souffrait d'autant plus du défaut de sa femme qu'il en était affligé lui-même, et qu'ainsi les exagérations de leurs deux caractères s'additionnaient, au lieu de se compenser.

Et Maximilien, lui-même, aurait eu grand besoin d'un pondérateur. S'il faut en croire Machiavel, c'était l'inconstance même. « Aujourd'hui, il veut une chose et ne la veut pas le lendemain. Il refuse de prendre les avis de personne et croit ce que chacun lui dit; il désire ce qu'il ne peut avoir et se dégoûte de ce qu'il pourrait obtenir : de là, les résolutions contraires que je lui vois prendre à chaque instant, » dit le secrétaire florentin. Et il ajoute ce trait qui peint bien « l'homme aux grandes pensées, » plus philosophe que roi : « Dans ses audiences,

il montre beaucoup d'affabilité, mais il ne veut les donner que lorsque cela lui convient. Il n'aime pas que les ambassadeurs viennent lui faire leur cour, à moins qu'il ne les fasse appeler près de lui. Il est extrêmement secret. Il vit dans une agitation continuelle de corps et d'esprit... » Quel partenaire pour la molle et sensuelle enfant que le portrait d'Ambrogio de Predis nous révèle, et qu'un témoin taxe justement de *noncuranza!* Quoi d'étonnant, si le mari prit l'habitude de ne voir sa femme que le soir, à l'heure du repos, et de passer toute la journée à ses occupations, loin d'elle!

Elle s'en consolait comme elle pouvait, avec ses toilettes, ses parfums, son confesseur et ses amies, — une surtout, qui l'avait suivie depuis Milan et qui ne la quittait guère, ni jour ni nuit, semble-t-il. C'était une certaine Violante Caimi, épouse d'un chambellan venu de Milan lui aussi, personne belle, bavarde, insidieuse, sans cesse occupée à nouer des intrigues et qui avait inspiré une tendresse sans bornes à sa jeune souveraine. Parfois, Maximilien avait la surprise d'entendre sa femme soupirer, pendant son sommeil : « Oh! ma Violante! » et la bonhomie de la réveiller pour lui dire : « Je ne suis pas Violante... » C'est qu'il tenait beaucoup moins de place, dans les préoccupations et dans la vie quotidienne de la Reine, que cette jolie et captivante amie : rien d'étonnant qu'il en tînt moins dans ses rêves.

A tout moment, cette place excessive est dénoncée par les représentants, ou mieux, les espions du More. Un jour, Bianca, en veine de subite tendresse, voulut écrire à son oncle une lettre « de sa propre main, » mais voici que, tandis que le secrétaire s'éloignait pour préparer la minute, elle changea subitement d'idée, prétendit qu'elle avait mal à la tête et ordonna qu'on l'écrivît pour elle : elle la signerait seulement. « Ce changement n'a pu venir, selon moi, dit le secrétaire, que de Violante, qui était assise dans un cabinet avec Sa Majesté. »

Ceci encore peut se pardonner, et que sa femme n'écrivît pas assez souvent, ni de sa propre main, à son oncle, c'est ce dont Maximilien se consolait, sans doute, fort aisément. Mais il avait contre la favorite de plus graves griefs. Une fois que la ville de Cologne avait offert à Bianca, comme tribut du Rhin, 2000 florins, Violante trouva le moyen de les lui faire dépenser en un seul jour. Ceci irrita davantage le maître qui, prodigue

lui-même, entendait bien se réserver le monopole de la prodigalité. Enfin, il découvrit qu'elle intriguait avec l'ambassadeur de Naples, Girolamo Venti. Cette fois, c'était de la politique : il se fâcha tout de bon et interdit à sa femme de recevoir dorénavant le diplomate intrigant. Mais Violante était toujours là, et toujours si astucieuse et dominatrice que Brasca, tout net, le déclara : si l'on voulait mettre ordre aux choses de Sa Majesté, il fallait la chasser d'Allemagne avec son mari et « la Reine après huit jours n'y penserait plus, » — ce qui nous édifie sur la profondeur présumée de ses sentiments.

Privée de son amie, elle trouverait, pensait-il sans doute, des consolations dans la parure, la table ou la piété. De fait, elle accablait son oncle de requêtes somptuaires : elle voulait avoir des rangs de perles de la comtesse d'Imola, des parfums en poudre, des aigrettes de héron, qui lui étaient fournies par l'astrologue Ambrogio da Rosate, — auquel, enfin, elle avait trouvé un emploi judicieux, — une *turchina*, une toilette de brocart blanc, un *officioletto*, qu'on ne pouvait trouver ailleurs qu'à Milan, paraît-il. De même, un confesseur... L'Allemagne ne lui avait rien fourni, faut-il croire, de comparable à un certain Capucin, qui avait quitté son couvent de Saint-Ange, à Milan, pour venir voir sa sœur en Allemagne. Elle en avait fait son directeur de conscience. Elle ne voulait plus le laisser partir, tellement il lui agréait « pour sa consolation et son utilité, » et il la mit en « de telles voie et disposition meilleures qu'elle n'avait été depuis longtemps. »

On peut supposer, aussi, qu'en outre de leurs mérites propres, ces bijoux, ces toilettes, ces parfums et ces personnes, même, avaient pour elle ce grand prestige qu'ils venaient de la Lombardie, du pays du soleil, des plaines fertiles et illimitées, des rendez-vous joyeux, des cortiles, des terrasses, de la musique, du langage mélodieux, des fleurs, — pays de son enfance, le plus fastueux et le plus élégant du monde entier, et que le monde entier, s'il fallait en croire le poète, reconnaissait pour tel.

Bel paese è Lombardia
Degno assai, ricco e galante...

chantaient les marchands du lointain et grand royaume de Soria, qui avaient traversé les mers pour venir voir ce que c'était :

Tanta fama è per il mondo
del gran vostro alto Milano
che solcando il mar profondo
siam venuti dal lontano
gran paese soriano
per vedere se cosi sia.
Bel paese è Lombardia.

Quel contraste devait être Innsbruck, enfoui au creux des Alpes, avec ses tristes clochers et ses hautes tours perdus presque toute l'année dans la brume, sa montagne pesante et neigeuse, bouchant hermétiquement l'issue de ses rues, comme pour clore et rabattre le rêve, son peuple de gens parlant une langue barbare et emmitouflés dans d'énormes houppelandes, la nature et les mœurs ensevelissant sous un suaire de plomb tout ce qui, en Italie, s'épanouit et s'offre au soleil!

Et, pourtant, c'est sa bonne étoile qui l'avait conduite là. Innsbruck était un abri sûr, dans ces temps agités, tandis que Milan, exposé aux incursions étrangères, allait être dévasté par les orages. Bientôt, de ce pays enchanté qu'elle regrettait si fort, commencèrent d'arriver de mauvaises nouvelles qui, peu à peu, empirèrent jusqu'à la catastrophe. Ce fut, d'abord, la mort prématurée de son frère, le duc de Milan, Gian Galeazzo, qu'on prétendit avoir été empoisonné par leur oncle, le More. Il était simplement victime de sa gloutonnerie, comme elle devait, un jour, l'être elle-même, que le More avait tout intérêt à voir vivre. En eut-elle un très grand chagrin? On ne sait. La lettre qu'elle écrivit, d'Anvers où elle était allée visiter ses nouveaux États, à son oncle, devenu duc de Milan, ne témoigne d'aucun sentiment bien vif. Elle lui fait son compliment du titre qu'il vient de s'octroyer, — malgré que ce fût au détriment de son petit-neveu à lui, son neveu à elle, — et l'assure qu'il trouvera toujours, chez elle, un appui auprès de Maximilien. En outre, elle lui glisse une prière qui, dans la situation où elle se trouvait, devenait une sorte d'ordre, en faveur des siens, sous cette forme compassée et un peu pharisaïque : « Et, bien que Nous estimions que ce n'est pas trop nécessaire, néanmoins Nous recommandons à Votre Excellence notre illustrissime mère, notre illustrissime frère et les enfants de l'illustrissime seigneur duc notre frère. »

C'était peut-être, là, une simple satisfaction donnée à la

duchesse mère, Bona, qui, de l'exil où elle était retournée, adressait à sa fille des lettres gémissantes et indignées. Ces lettres, à la vérité, ne parvenaient pas toujours à la destinataire. Elles étaient parfois brûlées par les secrétaires, que le More avait prudemment interposés entre sa nièce et le monde extérieur. Mais, à la longue, Bianca finissait bien par savoir que tout n'allait pas pour le mieux entre son oncle et sa mère, et, dans la mesure où le lui permettait son indolence, elle tâchait d'y remédier.

La mort de son frère ne fut que le début d'une série de deuils ou d'alarmes. Les Français, descendus en Italie avec Charles VIII, à la requête du More, semblaient se retourner contre lui et mettre le duché en péril. Puis, arriva la nouvelle que la petite Bianca Giovanna Sforza épouse, à treize ans, du beau Galeazzo de San Severino, venait de s'éteindre et, avec elle, la lumière et la joie de la cour ducale (1). Peu après, la mort foudroyante de Béatrice d'Este achevait d'accabler l' « Enfant de la Fortune, » jusque-là si insolemment heureux. « Nous sommes surtout très chagrins, lui écrivit à ce sujet Maximilien, de penser que vous, que nous aimons tant, vous aurez perdu en elle, non seulement une douce épouse, mais une compagne qui partageait, à un si haut degré avec vous, le fardeau du pouvoir et dissipait vos soucis et allégeait vos peines par sa présence. Quoi qu'elle fût du petit nombre des femmes dignes d'un perpétuel regret et d'un souvenir éternel — (Maximilien pensait assurément en écrivant ceci à sa première femme, Marie de Bourgogne, et l'on ne sait comment Bianca interpréta ce « petit nombre), — cette mort prématurée n'est pas un véritable malheur pour elle car, puisqu'il faut que tous nous mourions un jour, ceux-là sont plus favorisés qui meurent jeunes et qui, après avoir vécu une heureuse jeunesse, ignorent les calamités sans nombre de ce triste monde et les maux de la vieillesse. Votre femme, très favorisée du sort, a eu tout ce qui embellit la vie : aucun don du corps ou de l'esprit, aucun privilège de la beauté, ni de la naissance, ne lui ont manqué. Elle était, à tous les égards, digne d'être votre épouse et de régner sur le pays le plus florissant de l'Italie. Elle vous a laissé les plus aimables enfants, qui vous

(1) Sur Bianca Sforza, fille de Ludovic le More, voyez la *Revue* du 15 novembre 1913.

rappelleront les traits de leur mère disparue et seront la consolation de votre douleur présente, aussi bien que le soutien de vos vieux jours. Et lorsque le moment viendra pour vous de la rejoindre, vous pourrez leur léguer un trône paisible et l'éternel souvenir de votre nom... »

Rien n'était plus spécieux que cette consolation dernière, ni plus aventuré que cette prophétie. Car le More, sauvé une première fois des entreprises du Duc d'Orléans, lors de l'expédition de Charles VIII contre Naples, allait être menacé de nouveau par le même personnage, devenu Roi de France. La seconde expédition française en Italie, avec Milan, cette fois pour objectif et Louis XII pour auteur, le jeta bientôt dans des transes mortelles. Il se tourna vers Maximilien et vers sa nièce et appela au secours... « Je serais reconnaissant que vous fassiez en sorte que la Reine sérénissime me recommande à sa Majesté, car il est temps, maintenant, de témoigner l'amour qu'elle me porte ! » écrivait-il à son envoyé, à Innsbruck, le 7 août 1499.

Malgré toute sa *noncuranza*, Bianca ne pouvait s'empêcher d'éprouver le contraste heureux de sa destinée. La guerre et la révolution grondaient aux plaines lombardes, tandis que le Tyrol demeurait solide comme un roc : — le roc abrupt et giboyeux, qu'on voit remplir la fenêtre, au fond du portrait de Maximilien, par Stigler. Le More et Maximilien se ressemblaient en un point essentiel et c'était là, on peut le croire, la raison de leur sympathie mutuelle. Tous deux étaient des rêveurs et bâtisseurs de monuments chimériques, mais le premier bâtissait sa Babel sur le sable mouvant de l'opinion et des alliances italiennes, le second sur la terre ferme, alors, de la fidélité germanique. L'un ne s'appuyait que sur l'intrigue et l'argent, l'autre comptait pour se protéger sur le solide rempart de ses lansquenets. « A moi, les lansquenets !... » criait éperdument Ludovic le More. Sa nièce faisait de son mieux pour lui en envoyer, en échange des toilettes, des parfums et des plumes qu'elle recevait de Milan. Mais c'était plus difficile.

D'abord, si Maximilien possédait assez de troupes et assez bien en main pour n'avoir lui-même rien à craindre de ses ennemis, il avait tant d'états à défendre, que ses bataillons s'éparpillaient et s'évanouissaient indéfiniment à tous les horizons de son empire : il ne lui en restait jamais pour son allié.

Ses « bonnes villes » lui fournissaient bien des hommes, mais pour fort peu de temps à la fois, en sorte que, grâce aux lenteurs du recrutement, la moitié des effectifs avait déjà quitté le camp, lorsque l'autre moitié venait rejoindre, — ce qui n'excitait pas peu la gaieté de Machiavel. Ainsi, le roi des Romains passait son temps à des concentrations imaginaires d'armées à demi fantômes, pour des expéditions mort-nées.

Pour en lever d'autres, il aurait fallu de l'argent et c'est ce dont il manquait le plus au monde. Les diètes lésinaient tellement avec lui, lorsqu'il réclamait des subsides, qu'il en était réduit parfois à engager non seulement les bijoux, les colliers de perles, mais jusqu'au linge de sa femme. D'ailleurs, il n'était jamais là : toutes les grâces persuasives qu'elle aurait pu déployer en faveur de son oncle demeuraient inopérantes avec un mari si fugace et si insaisissable. Elle ne pouvait guère s'adresser à lui que, comme à Dieu le Père, par des prières lointaines, humbles et monologuées.

Enfin, Maximilien était, de par la nature même de son esprit, la plus lente et la plus décevante des Providences. Ce n'est pas qu'il fût à court d'idées et de stratagèmes! Comme le remarquait l'envoyé de Venise, il en avait d'admirables et pour faire face à toutes les situations : il n'en avait que trop! A peine l'une d'elles recevait-elle son exécution, qu'il en trouvait une meilleure, laquelle remplaçait la première, et ainsi de suite, et toujours, si bien que le temps de l'action avait passé avant qu'il eût rien fait... Entre ces deux songe-creux, c'est une Catherine Sforza qu'il eût fallu, pour mettre de la décision et de l'ordre. Sa sœur ou demi-sœur, Bianca, en était tout à fait incapable et la ruine survint sans qu'on sût exactement pourquoi, quand, ni comment.

Les lansquenets de Maximilien enfin partis au secours de Milan étaient arrivés trop tard. Le More, battu par les Français, trahi par le gouverneur du *Castello*, fuyait avec une poignée de partisans dévoués. Il vint échouer à Innsbruck auprès de sa nièce. Rien de plus lamentable que l'émigration des Princes, les apparences d'une Cour, sans la force d'un État, l'hospitalité imprévue et forcée de l'Étranger, la requête d'un appui qui veut toujours dire invasion et dévastation de sa propre patrie, l'intrigue et la mauvaise humeur des conseillers qu'on n'a pas assez écoutés, des partisans devenus des juges, des courtisans

mués en censeurs. Le More connut tout cela à la Cour de sa nièce et aussi les cabales des réfugiés Milanais contre lui. Les calomnies une fois déchaînées, rien ne les arrêta plus. On alla même jusqu'à prétendre que Bianca lui réclamait son trésor personnel, sauvé du naufrage, comme ayant été formé par son père et son frère à elle. Elle ne cessait, au contraire, de le soutenir. Il tenta une seconde fois la fortune des armes, repartit pour l'Italie avec le concours de Maximilien et ne revint plus. Son second règne n'avait duré que quatre-vingts jours. Après, ce fut la chute définitive, la reddition entre les mains des Français et la captivité au donjon de Loches. Bianca ne pouvait plus rien pour lui, qu'intercéder avec son mari auprès du roi de France, pour que les murs de la prison s'élargissent. Ils le firent avec suite, avec courage, avec obstination..Mais en vain. Le More mourut dans son cachot, entouré de tous les fantômes de sa vie heureuse et passée et peut-être de ses remords. Elle avait recueilli, du moins, les enfants du prisonnier, Massimiliano et Francesco. Elle les éleva et les garda près d'elle jusqu'à sa mort. Elle-même n'avait pas donné d'enfant à son mari. Ses deux jeunes cousins, exilés, lui tinrent donc lieu de famille.

Quant à l'Empereur, il était plus éloigné d'elle que jamais. Toujours par monts et par vaux, dans ses « bonnes villes, » ou dans ses camps, fondant des canons, prononçant des discours, équipant des lansquenets, fomentant des ligues, cherchant de l'argent, méditant des poèmes. Toujours prêt à se battre et à faire battre les gens, plus encore à les marier et par-dessus tout à en hériter, quand la chose semblait possible, le seul endroit où l'on fût à peu près sûr de ne pas le rencontrer, était son foyer conjugal. Les nouvelles qui y parvenaient étaient souvent glorieuses, souvent tragiques, jamais heureuses pour Bianca. Un jour, elle apprenait le mariage de sa belle-fille Marguerite avec Philibert le Beau duc de Savoie, fameux dans l'Histoire de l'Art par son tombeau, à Brou, puis les batailles de l'Empereur au Nord, pour recouvrer le duché de Gueldres, ou au Sud, en Bavière, et le succès de sa grosse artillerie à Kufstein. Ce n'était point, là, des événements à beaucoup divertir la Milanaise. En revanche, la nouvelle que son beau-fils, l'archiduc Philippe, était mort subitement et que la jeune veuve Jéanne était devenue folle ne pouvait qu'assombrir la Cour, à Innsbruck. Tout cela servait pourtant plus ou moins les pro-

jets de Maximilien, et coup sur coup, le bruit se répandait qu'il avait mis la main sur la régence du royaume d'Espagne et qu'enfin il était couronné Empereur, avec le consentement du Pape, à Trente, dans la vieille cathédrale, en grande cérémonie.

Voilà donc Bianca impératrice, en titre cette fois. Elle ne devait pas l'être longtemps. Sa vie approchait de son terme, abrégée par la mauvaise hygiène et les excès de table, que n'avaient cessé de dénoncer les médecins. Son mari ne s'en préoccupait guère : il avait à tirer vengeance de Venise et sa grande affaire, pour l'instant, était de faire passer le col du Brenner à sa grosse artillerie, pour la mener devant Padoue, où il devait rencontrer deux chevaliers selon son cœur : Bayard et La Palisse. Puis, il avait à se débattre devant la Diète d'Augsbourg, pour en tirer quelques subsides ou quelques troupes, qu'elle lui mesurait chichement. Toute l'Europe était intriguée et inquiète des évolutions de ce subtil mégalomane. Pendant ce temps, quelque part, dans un sombre palais d'Espagne, gémissait la veuve de son fils, Jeanne la Folle, et dans un autre pays, grandissait l'enfant prédestiné, le dernier aboutissement de ses rêves, qui devait s'appeler Charles-Quint. Que pouvait peser Bianca, elle qui n'avait même pas su lui donner un fils, en regard de ces lourdes besognes, de ce globe du monde à conquérir et de cet enfant dressé à le tenir dans sa petite main !

Il n'avait pas été là, lors de son arrivée en Allemagne ; il ne fut pas là, lors de son départ, — du suprême départ. Quand elle mourut, à Innsbruck, le 31 décembre 1510, il était à Fribourg-en-Brisgau, occupé à négocier ou à combattre avec toute l'Europe. La disparition de l'Italienne comptait peu. Elle laissait encore moins de vide qu'elle n'avait tenu de place. Il la pleura, cependant, en termes élogieux, mesurés, choisis, la fit pleurer par ordre et prétendit même que sa fille regrettât celle qui, pour elle, n'était qu'une belle-mère, ou en fit au moins le geste décent. Après quoi, il se remit au travail, au *puzzle* de sa vie dirions-nous aujourd'hui : le « remembrement » de l'Empire.

Au reste, si une vision féminine eût pu l'en distraire, c'eût été le souvenir de sa première femme, Marie de Bourgogne. Il n'avait jamais cessé de la regretter et de l'aimer. Elle avait été bien peu de temps sa compagne, mais la compagne de sa jeunesse, du temps où les années comptent double et où les couleurs dont s'illumine la vie sont d'inaltérables couleurs. Il

l'avait épousée par pure politique, comme Bianca, mais il s'était trouvé que cette riche héritière d'un duché beau comme un royaume, possédait une âme ardente et fine comme une pierre précieuse et qui s'alliait à la sienne. Une gravure sur bois, du *Roi Blanc*, ce récit romanesque où il raconte sa propre vie, nous montre le couple royal assis dans un jardin. C'est le jardin clos du Roman de la Rose, celui que chante Hans Sachs, le poète qui devait bientôt prendre son essor à la Cour même du mystérieux empereur. Lui, Maximilien, est emmitouflé dans sa grande robe royale, et couronné de laurier. Elle, Marie, est coiffée du hennin en beaupré, avec des manches longues et étroites laissant pointer tout juste le bout des doigts. Et ces deux amoureux, parmi les fleurs, que font-ils? Ils s'enseignent mutuellement leur langage maternel. Elle lui apprend le français : il lui apprend le vieil allemand. Et le paysage autour d'eux et la jeunesse du cœur en eux-mêmes leur fournissent les thèmes des mots à dire et à traduire, avec ceux aussi qu'aucune langue humaine n'a jamais su traduire, ni ne traduira jamais.

Ah! ce n'est pas avec Bianca qu'il eût inventé pareil passe-temps! Elle offre, avec Marie, sur tous les points, une complète antithèse. Pour en juger, il suffit de les voir toutes les deux, ressuscitées en bronze, debout, autour de son tombeau, sur le parvis de la cathédrale, à Innsbruck. Le visiteur, qui passe entre les deux haies de héros farouches et de dames parées, qui forment autour de l'Empereur cette « mesnie de la mort, » les reconnaît tout à coup. Elles ne sont pas ensemble : Marie de Bourgogne est d'un côté, près d'Élisabeth de Hongrie, Bianca Maria Sforza est de l'autre, entre Marguerite de France et Siegmund de Tyrol. En comparant ces deux figures, on a le sentiment qu'on a passé d'un siècle et d'une civilisation à l'autre. Elles sont contemporaines, pourtant, ou quasi contemporaines. Mais l'une est tournée vers le passé, l'autre vers l'avenir. Marie de Bourgogne porte encore le hennin et le touret de front du moyen âge. Bianca n'est coiffée que de ses cheveux, comme dans le portrait du Louvre, auxquels est seulement ajustée une sorte de couronne. Les « crevés » qui gonflent à ses épaules et aux coudes et les dessins de sa robe de brocart annoncent la Renaissance. La disposition des bijoux l'annonce aussi. C'est l'éphémère toilette d'un jour, qui est soi-

gneusement reproduite, ici, en une matière éternelle, — témoin d'une société où les modes les plus futiles trouvaient un artiste pour les léguer à la postérité, sous une forme indestructible et sacrée et la double protection de l'Art et de la Mort.

Ces deux épouses successives et dissemblables de Maximilien, ce sont les deux aspects contradictoires de sa vie, et de son âme multiple et inquiète. La première, la fille de Charles le Téméraire, c'est le symbole d'un monde caduc, le monde particulariste, fondé sur la force du seigneur et de ses gens d'armes, cherchant à vivre et à conquérir sans se mélanger. La seconde, la nièce du More, c'est le symbole de la politique nouvelle, faite de concessions et d'alliances, la reconstruction des grands états, fondée sur la force encore, mais aussi sur des concessions mutuelles et des intérêts coalisés. L'un de ces deux mondes venait de s'effondrer à Granson et à Morat; l'autre naissait à peine, à travers les ruines du moyen âge. Et lui, Maximilien, plongeant dans le monde ancien par toutes ses racines, tendait curieusement les bras vers les horizons illimités de l'avenir. C'est cette attitude à la Janus qui en fait, pour l'Histoire, une si mystérieuse et si troublante physionomie.

Il est là, lui aussi, dans l'église d'Innsbruck, mais soulevé bien au-dessus de ses deux femmes par sa dignité suprême. Juché sur son tombeau vide, comme sur un trône, la tête coiffée de l'énorme diadème impérial qui porte, sur ses arceaux conjugués, le globe du monde et la Croix rédemptrice, absorbé dans une méditation séculaire et, — comme il convient à l'Empereur qu'il fut, au Pape qu'il eût voulu être, — seul! On n'a pas osé lui donner d'autres compagnes que les Vertus Cardinales. Si l'on évoque, à côté de ce fier cénotaphe, les paisibles figures de la Chartreuse de Pavie : Ludovic le More étendu, dans le repos éternel, auprès de la compagne de sa vie, Béatrice d'Este, on mesure la distance entre les deux races : le duc d'Autriche, empereur d'Allemagne, rattaché par toutes les chaînes de la tradition au monde féodal, solitaire dans la béatification de son pouvoir suprême et de son droit divin, — et le politique des temps nouveaux, fils de parvenu, philosophe de la Renaissance, vaguement orienté vers les conceptions égalitaires de l'humanité : ici le héros d'Albert Dürer, là-bas, l'ami de Léonard de Vinci.

Et, en même temps, on éprouve la ressemblance entre les deux hommes. Ressemblance sur un seul point, mais capital : le désenchantement du connu, la passion des idées nouvelles. Cet empereur d'Allemagne et ce duc de Milan, tous deux formés par les disciplines du xve siècle, éprouvent les nostalgies de l'âme moderne au milieu d'une Europe encore troublée ou satisfaite par ce qui épouvantait ou ce qui émerveillait les foules au moyen âge. Il ne sont pas contemporains des esprits qui régnaient alors : ils sont contemporains des nôtres, avec leurs qualités et avec leurs faiblesses. Les dates, en psychologie historique, n'ont pas l'importance qu'on leur attribue. Ce qui importe, ce n'est pas l'époque où l'on a vécu : c'est celle où l'on aurait voulu vivre. Comme il y a, dans la même maison, des fenêtres exposées au couchant et d'autres exposées au levant, il y a, dans le même siècle, des âmes exposées au Passé et des âmes exposées à l'Avenir. Ludovic le More et Maximilien appartiennent à cette dernière famille, et, aussi, les artistes qu'ils aimaient et dont l'œuvre nous hante dès que nous parlons d'eux : les deux visionnaires de cette fin du xve siècle et des premières années du xvie, ces grandes âmes troublées et troublantes, où chaque génération qui passe croit voir se mirer un peu d'elle-même, de son désir et de son désenchantement : la beauté de la femme, la mainmise de l'homme sur les forces et sa connaissance des secrets de la nature et l'instinct de son néant, l'accès dans le domaine merveilleux de la science, et le recul indéfini de la connaissance parfaite, l'ivresse du Progrès et sa vanité devant le grand problème : — la *Joconde* et la *Melancholia*...

Quant à Bianca, il faut bien le dire, on n'y pense plus... On n'y pense plus du tout ! Ce n'est qu'une molle et inconsistante poupée, dont les hasards de la naissance et du siècle ont fait une impératrice du saint Empire romain. L'Histoire ne l'aperçoit, en regardant à la loupe, que parce qu'elle fut la nièce de Ludovic le More et la femme de Maximilien. C'est un pion entre les mains de ces deux grands joueurs d'échecs, — une « Dame » peut-être, — qu'ils glissent sur le damier de l'Europe, presque aussi inerte et inconsciente du jeu que l'on joue, que ses sœurs d'ébène ou d'ivoire. Une pièce historique, pourtant, parce que la partie où elle figura fut une partie mondiale et l'enjeu si gros que le gain en eut un infini retentisse-

ment. Grâce à elle, ou du moins grâce à son mariage, Ludovic le More fut duc de Milan et Maximilien plus riche et, partant, plus puissant empereur d'Allemagne. Son argent, sinon sa personne, l'aida un peu à faire ce qu'il fit.

Aujourd'hui, de toutes ces constructions savantes et hautaines, il ne reste rien. La chose fondée par Ludovic le More devait durer six ans, la chose fondée par Maximilien, quatre siècles; l'une s'effondrer dans le donjon de Loches, l'autre dans le donjon de Saint-Germain. Au regard du passant, attentif seulement aux forces et aux projets de l'heure présente, ce sont, là, des ruines presque égales et le More fait, dans l'Histoire, une aussi grande figure que Maximilien. Plus grande, peut-être, aux imaginations contemporaines, d'autant que Léonard de Vinci dépasse Albert Dürer. Car ce sont ces faiseurs d'images qui personnifient à nos yeux ces fondateurs d'Empire et les sauvent de l'oubli. On ne prononce leurs noms quelquefois qu'à propos des portraits qu'ils ont commandés à ces maîtres ou des pages décoratives qu'ils leur ont dictées. Et les soldats du Nouveau Monde, dont le flot coule intarissablement dans les salles du Louvre nouvellement ouvertes, lèvent les yeux vers ce profil de femme et parfois l'admirent, un court instant, avec une curiosité amusée, sans se douter que c'est, là, une impératrice d'Allemagne, la première souveraine de l'Autriche, — un symbole du puissant Empire qu'ils sont venus détruire aujourd'hui.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

L'ÉPOPÉE
DES FUSILIERS MARINS [1]

NIEUPORT

Février-Novembre 1915

II

V. — LA CONTRE-ATTAQUE POUR LA REPRISE DU SECTEUR DES ZOUAVES

Sur la charnière de notre front avec le secteur de la Geleide, occupé par le 1er et le 4e zouaves, le bombardement, nous l'avons dit, avait été particulièrement sévère ; nous ne pouvions plus communiquer avec l'arrière que par nos agents de liaison qui opéraient sur un terrain sans le moindre masque et battu d'un bout à l'autre par l'artillerie. Ces difficultés n'étaient pas pour arrêter des hommes tels qu'Henri Danzé, Eugène Diet, Frémery, Van de Weghe ou ce matelot sans spécialité, Robert, qui s'était déjà si magnifiquement conduit à Steenstraete le 17 décembre et que sa citation nous montre « toujours volontaire pour les missions périlleuses, pendant l'attaque du 9 mai, portant 7 ou 8 messages de jour et de nuit et traversant les Cinq-Ponts sous un bombardement des plus violents. » Par eux les P. C. du commandant de Maupeou et du « colonel » Paillet étaient tenus au courant des moindres phases de l'attaque et l'adjudant-major du bataillon, le lieutenant de vaisseau Ferry, « malgré la rupture des communications téléphoniques, » pou-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars, 1er décembre 1915, 1er février 1917, 1er janvier 1918 et 15 juillet 1919.

vait « assurer le ravitaillement en munitions de la ligne et la transmission des ordres. »

Cette vigilance des chefs, la coordination qu'elle imprimait à tous les mouvements de la brigade, ne furent certainement pas étrangères à l'heureuse issue des événements. Mais notre meilleur adjuvant, c'était encore la confiance des hommes. Elle était « illimitée, » dit un officier (Mérouze). L'ennemi, dans ce segment, ne ménageait pourtant pas ses torpilles; les zouaves, surtout à notre gauche, « avaient subi un marmitage effréné. » Leurs tranchées étaient complètement bouleversées et l'ennemi pouvait croire que les nôtres ne faisaient pas meilleure figure. Mais, ce jour-là, décidément, il y avait comme une protection occulte sur les marins : l'artillerie allemande avait trop allongé son tir; ses torpilles tombaient à une quinzaine de mètres en arrière et nos hommes, « tassés à l'abri du parapet » et riant sous cape, escomptaient déjà la déception du Boche qui les croyait « en marmelade » et à qui cette erreur pourrait bien coûter gros.

« A treize heures en effet (1), dit le témoin que nous avons déjà cité, la préparation d'artillerie ennemie s'arrêta tout d'un coup. Nos Jean Gouin bondissent au parapet, gonflés de cartouches (à tel point que nous en rions) et nous n'eûmes plus qu'à maintenir leur impatience et leur mépris du danger. »

L'œil au périscope, le capitaine Mérouze guettait l'ennemi.

— Les voilà, dit-il à ses hommes, quand il vit les Allemands enjamber leurs tranchées, attendez un peu qu'ils aient bien avancé... et puis chacun son gibier!...

Les assaillants, ceux ci debout, ceux-là courbés, fonçaient sur la tranchée française. Un roulement de mousqueterie, quelques moulinets de mitrailleuses, et tout fut dit : la vague boche tomba dans l'herbe. « Nos hommes tiraient les uniformes gris exactement comme des lapins. » Sport enivrant! L'attaque ennemie eût été « liquidée » en cinq minutes, si les choses eussent suivi le même cours à notre gauche dans le secteur de la Geleide. A la jonction de ce secteur, au coude même de la route de Lombaertzyde, l'enseigne de vaisseau Souètre n'avait pas bronché sans doute et soutenait de son mieux, avec sa section, les zouaves de la tranchée voisine. Mais le feu ennemi avait été

(1) 13 heures et demie, disent la plupart des carnets.

si violent sur cette tranchée, les torpilles si bien ajustées, qu'il n'y restait plus que quelques bouts de parapets. En outre, sur cette partie du front, l'ennemi n'était pas obligé, comme au Broterdyck et à Nieuwendamme, de se présenter à découvert. Entre Lombaertzyde et nous, le long de la route, des pans de maisons, des murs et des haies de jardins favorisaient sa progression clandestine. S'avançant à l'abri de ces obstacles, il put tomber sur les tranchées des zouaves et « s'en emparer jusqu'à un point que nous ne pouvions préciser, là-bas, du côté de la mer. » Rassuré sur la suite du combat en ce qui le concernait, Mérouze, ainsi gravement menacé sur son flanc, ordonne à sa première section (enseigne Souêtre) de faire tête aux assaillants. Mais déjà, sans attendre, Souêtre avait mis en action une mitrailleuse abandonnée par les zouaves « pour tâcher de barrer la route de Nieuport aux Allemands qui commençaient à y descendre en colonnes par quatre. » L'infiltration prit d'autres chemins. L'ennemi semblait avoir emporté toute la ligne de la Geleide jusqu'au Mamelon-Vert, où « un terrible corps à corps » s'était engagé entre les zouaves et lui, et nous l'avions maintenant pour « voisin immédiat » de l'autre côté de la route.

« La frontière, explique l'officier dont nous continuons à suivre le récit, était un vague pare-éclats, juste au coin de cette route. Et les maudits Boches continuaient de s'infiltrer par les boyaux et les ruines des maisons. Nous n'avions pas encore à cette époque de tranchées de soutien et, de notre première ligne à Nieuport, sauf vers l'ouvrage des Flamands, s'étendait une plaine uniforme, sans un fossé, sans un boyau. »

Par bonheur, le secteur des zouaves était un peu mieux pourvu : quelques jours auparavant, une ébauche de tranchée de soutien y avait été ouverte « depuis la route de Lombaertzyde jusqu'à une centaine de mètres à gauche. » La compagnie du 4e zouaves qui nous touchait s'était repliée là, décimée, et, « courageusement, » s'efforçait de « contenir le Boche. » Le capitaine Mérouze fit tant bien que mal assurer la liaison entre cette compagnie et la sienne, le long de la route, par l'enseigne Souêtre et quelques hommes déterminés. Cela suffit pour endiguer momentanément le flot, mais non pour empêcher l'ennemi de s'installer dans les tranchées conquises et de les retourner contre nous. S'il recevait des renforts et reprenait son élan, tout le front du 2e régiment était tourné.

Pour éclairer le commandant de Maupeou sur la gravité de la situation, Mérouze lui détacha deux de ses fusiliers, porteurs d'un croquis et d'une explication écrite. Il les avait fait partir l'un après l'autre, afin d'être à peu près sûr qu'un d'entre eux au moins parviendrait à destination : l'unique route conduisant au P. C. du commandant de Maupeou, défoncée par les 380, n'était plus qu'un chapelet de cratères. Les deux hommes avaient reçu la consigne de « passer quand même. » Ils se nommaient Frémery et Van de Weghe. Ils passèrent. Tout de suite la 6e compagnie (lieutenant de vaisseau Le Bigot) partit en soutien des zouaves sur la route de Lombaertzyde et vint occuper les tranchées dites des Flamands (tranchées de 2e ligne creusées à l'Est de la route) où elle établit sa liaison avec la 11e compagnie (1).

En même temps la 8e compagnie du 1er régiment (lieutenant de vaisseau Derrien) venait occuper la tranchée au débouché de Nieuport vers Lambaertzyde. Mais, pour les zouaves, il s'agissait moins de barrer la route à l'ennemi que de le rejeter dans ses tranchées de départ. Ces admirables troupes n'entendaient pas rester sur un échec. Elles voulaient leur revanche et elles l'eurent dès le soir même, aussitôt que la 7e (lieutenant de vaisseau Langlois) et la 8e (lieutenant de vaisseau de Prunières) compagnies du 2e régiment de marins eurent été mises à la disposition des chefs de bataillon Vernois et Prouzergues, du 4e et du 5e zouaves. Les deux compagnies se massèrent dans les tranchées de seconde ligne, et c'est de l'une de ces tranchées qu'en attendant le déclenchement de l'attaque (2) l'enseigne de vaisseau Robert partit seul, en rampant, pour reconnaître un saillant ennemi défendu par une quinzaine d'hommes avec une mitrailleuse (ou un fusil-mitrailleur). Il pousse jusqu'à l'entrée du boyau, y trouve la mitrailleuse française abandonnée par les zouaves et la rapporte sur son dos. Puis, avec deux volontaires, il se jette sur le boyau. Ses deux volontaires sont tués à ses côtés. Robert rentre à plat ventre dans nos lignes, demande des grenades « à tout prix, » repart seul et lance ses

(1) Cette compagnie n'avait cependant là que deux sections et la troisième avait été à tout hasard renforcer la garnison (territoriaux) du Pont-de-Pierre.

(2) Certains rapports disent au contraire que « la tranchée perdue fut réoccupée sans difficulté, sauf en un point faisant saillant et où s'étaient réfugiés une vingtaine d'Allemands avec un fusil-mitrailleur. » Nous avons suivi la version du rapport Langlois.

grenades sur le poste qui est enlevé de l'extérieur à la faveur de cette diversion, avec les sept ou huit Allemands qui n'avaient pas réussi à s'enfuir. Mais Robert, de retour dans la tranchée, tombait terrassé par une congestion cérébrale(1). A 5 heures du soir enfin, sur le terrain déjà plus qu'à demi déblayé par notre 75 et en liaison avec la 17e, la 20e et la 41e compagnie de zouaves et « des détachements de la compagnie Mérouze qui voulait venger ses morts, » les compagnies Langlois et de Prunières se portaient à l'assaut, la baïonnette haute, au cri de : « En avant, vive la France! » L'élan des chéchias et des pompons rouges, « fraternellement mêlés, » avait été si irrésistible que toute la ligne allemande craqua.

— Ils f... le camp, capitaine! criaient les hommes du lieutenant de vaisseau Mérouze, ivres de joie, en voyant cette fuite éperdue des ennemis à leur gauche.

— Mais tirez dedans, ça vaudra mieux, répondait le capitaine.

« Et on tirait; fusils, mitrailleuses, tout marchait et claquait sur les fesses du Boche qui déguerpissait vers ses anciens trous. » Dix-sept minutes, « montre en main, » avaient suffi pour rétablir dans son intégrité l'ancien secteur de la Geleide(2). Nous étions vainqueurs « pour de bon » sur toute la ligne. La plaine au loin, entre l'Yser et Lombaertzyde, était « couverte de cadavres gris. » Il s'y voyait bien aussi quelques-uns des nôtres. Encore le plus gros de nos pertes ne fut-il pas supporté par les compagnies aux tranchées : ce furent surtout les renforts qui souffrirent dans la traversée de Nieuport et des Cinq-Ponts coupés par de formidables barrages d'artillerie. L'amiral lui-même, à trois heures de l'après-midi, manquait d'être tué par un obus de 150 qui éclatait à l'intérieur de son poste et fauchait les pieds de sa chaise. Quarante-deux batteries, dit-on, tiraient en même temps des lignes allemandes et, comme notre artillerie, au début de la journée, ripostait faiblement, l'ennemi en prenait une nouvelle assurance. La vérité est qu'il ne servait à rien de gaspiller nos munitions et que celles-ci

(1) C'est le lieutenant Chaillou, commandant la 20e compagnie, qui « arriva le premier, dit sa citation, dans la tranchée ennemie. »

(2) Presque sans perte pour les marins. Dans la compagnie Langlois : 1 tué, 11 blessés, 2 disparus. Parmi les blessés, l'enseigne de Bearn, qui voulait quand même continuer l'attaque « et n'a consenti, dit le capitaine Langlois, à se retirer que sur mon ordre, en pleurant de rage d'être obligé d'abandonner sa compagnie. »

allaient trouver tout naturellement leur emploi quand les troupes d'assaut sortiraient de leurs terriers. Les rapports officiels constatent à quel point fut raisonnable le calcul du chef d'escadron Bouquet qui commandait l'artillerie de la 81e division. Ils ne tarissent pas d'éloges sur la précision et la sûreté des tirs de barrage exécutés à hauteur des tranchées ennemies, notamment par les capitaines Labisse (du 4e d'artillerie) et Lelièvre (commandant le 1er groupe de l'A. D. 81), tirs qui eurent « pour résultat évident d'empêcher d'autres assaillants de sortir de ces tranchées et d'aider les marins à mettre hors de combat les Allemands terrés dans la plaine, en tout cas de rendre à peu près impossible la retraite des troupes qui avaient échappé au feu d'infanterie. »

Ce que les rapports sont impuissants à rendre, c'est la tenue des fusiliers pendant cette attaque. Tous les carnets, tous les journaux de route, tous les mémoriaux sont unanimes et jamais peut-être le moral de la brigade ne s'éleva aussi haut. Une sorte d'ivresse sacrée, de fureur dionysiaque et vengeresse s'était emparée des hommes : de toutes les tranchées, en même temps que les balles des fusils et des mitrailleuses, partaient les cris, les interjections les plus frénétiques : « *Laba néan! Dao war he gueno!* (Tue-le! Pan sur la g... ! Envoie dedans! Vas-y! *Zou* dans le mille! » Tempête extravagante où collaboraient le rude idiome d'Armorique, l'argot parisien et la galéjade méridionale. « Quelqu'un qui aurait été là, dit le quartier-maître Luc Platt, se serait demandé si nous étions fous. » Ils l'étaient bien un peu à la vérité, mais d'une folie dont la brigade n'avait point encore donné d'exemple, qui n'était pas faite seulement d'exaspération patriotique, d'accès de rage sanguinaire, et qui les secouait d'un rire de Titans, — de Titans miraculeusement échappés à la pulvérisation et, de foudroyés, devenus à leur tour foudroyeurs. Ils rient quand l'attaque boche se déclenche. Ils rient quand elle enjambe ses parapets et s'étale dans la plaine. Ils rient quand les premières « capotes grises » piquent du nez dans la luzerne ou les navets. Et ce rire monte, s'enfle, gagne toute la ligne, à mesure que le drame se déroule. Quand le 75 entre en scène et que la tranchée boche « saute en l'air, » saluée à chaque explosion par les hourras des marins, il atteint presque au paroxysme : « Bravo! Vive la France! On les tient! On leur casse la gueule! » Les derniers Boches tombent. Et « tout le

monde de se tordre, » même les plus pitoyables, les plus humains, des internationalistes de la veille, comme ce pauvre et charmant Luc Platt qui ne peut se retenir de crier son contentement à sa mère : « Je suis content, j'en ai tué un! Chacun le sien. Voilà trop longtemps que la guerre dure. Il faut qu'on les tue. C'est le seul moyen d'en finir. » Ce contentement, cette allégresse, ce rire formidable de justiciers, on les entend dans tous les récits de l'affaire. « Mes hommes étaient si sûrs de la puissance de leurs fusils et de leurs mitrailleuses, dit le capitaine Mérouze, qu'ils riaient de tout leur cœur. » — « Ah! les bons, les braves gosses, les bons et grands enfants, écrit à son tour le lieutenant de vaisseau Ferry, si vous les aviez vus le 9 mai : cette joie! C'est, à la 12e, la face hilare de l'un d'eux : « Ils attaquent, capitaine, ils attaquent! » de l'air de dire : « Ils sont fous, archi-fous! » C'est, après l'action, l'un d'eux : « Hé bé, le Boche, tu viendras encore faire joujou avec Jean Gouin? » C'est, pendant le feu, ce soin de viser, de tirer *à tuer* sans se laisser distraire, ce regret de voir l'attaque brisée net, de ne pas pouvoir en descendre davantage. » Enivrement de la victoire, survivant à la bataille, aux deuils causés par nos pertes et que le commandant de Maupeou traduisait en quatre lignes : « Sur tout mon secteur, malgré morts et blessés, c'est une joie sans pareille : du haut en bas, tout le monde jubilait. On riait dans la tranchée. Aussi cela n'a pas été long. »

En effet, sauf dans le secteur de la Geleide, l'attaque allemande était complètement brisée dès trois heures de l'après-midi sur tout le front, et l'amiral, en conformité des ordres du général Hély d'Oissel, pouvait reprendre son projet d'opération nocturne sur les fermes W et Union. Exaltés par leur succès de la journée, les marins se sentaient de taille à tout emporter. L'ennemi au contraire, démoralisé par son échec, ne pouvait manquer d'offrir une capacité de résistance amoindrie. Enfin, il ne s'attendait pas à ce qu'après une « secousse » pareille, la lutte se ravivât brusquement et que, renversant les rôles, la brigade, d'attaquée, devînt attaquante.

L'élément d'imprévu, de surprise, nécessaire au succès de toutes les offensives, allait ainsi jouer en notre faveur et, dans les fastes de la brigade, la journée du 9 mai devait briller d'un éclat exceptionnel.

VI. — L'ENLÈVEMENT DES FERMES W ET DE L'UNION

C'étaient les 5e et 9e compagnies du 1er régiment qui avaient été désignées pour prendre part à l'attaque sous la direction du lieutenant de vaisseau Ferrat, adjoint au commandant Bertrand.

Le soleil descendait sur Furnes qui lui tendait son bouquet de clochers et, par cette radieuse fin d'après-midi printanier, les compagnies qui montaient aux tranchées d'un pas plus allègre que d'habitude, coupant au travers des colzas en fleurs, avaient des airs de collégiens lâchés en liberté. « Les dunes sont mauves sous le soleil couchant, notait Maurice Faivre, qui était de la fête... Des champs couverts de fleurs de colza sous le blanc des shrapnells, avec les têtes à pompons rouges courant dans les fleurs... Nous étions tous fleuris en arrivant après une heure de course aux tranchées de réserve. » Mais, vers le soir, la légère brume habituelle à ces terres humides commença de se répandre sur le paysage. Elle n'était pas pour desservir nos plans. On attendit cependant que la nuit fût complètement tombée pour entamer la préparation d'artillerie, dont les nouveaux dogmes de l'État-major faisaient le prélude obligatoire de toutes les attaques d'infanterie. Sans prétendre à égaler le fastueux déploiement des préparations ennemies et n'en ayant d'ailleurs pas les moyens, nous ouvrîmes à neuf heures trente du soir un feu très serré et tel que la brigade n'en avait pas encore vu ni entendu : tout l'horizon « flamboyait; » dans les tranchées de réserve, les hommes, de qui l'enthousiasme n'avait fait que croître, s'étaient « mis debout » pour assister à cette « illumination féerique » accompagnée d'un « chahut infernal. » Le tir devait se faire en trois temps, trois « roulements » de dix minutes à un quart d'heure chacun, suivant la méthode qui nous avait réussi à la Grande-Dune, mais avec l'adjonction d'un troisième temps pour tromper l'adversaire. Pendant la préparation, la 5e compagnie (lieutenant de vaisseau de Roucy) se rassemblait sur la route de Bruges, entre les tranchées 8 et D D', prête à marcher sur la ferme W ; le 9e (lieutenant de vaisseau Béra) ralliait le champ de colza, les sections se tenant les unes derrière les autres à plat ventre, prêtes à marcher sur la ferme de l'Union. A la même heure, les Belges devaient se masser dans leurs paral-

lèles de départ pour marcher sur la ferme Terstyle. L'attaque proprement dite commencerait « dès que l'artillerie, qui battait d'abord les fermes, aurait allongé son tir pour établir un barrage entre elles et les renforts ennemis. »

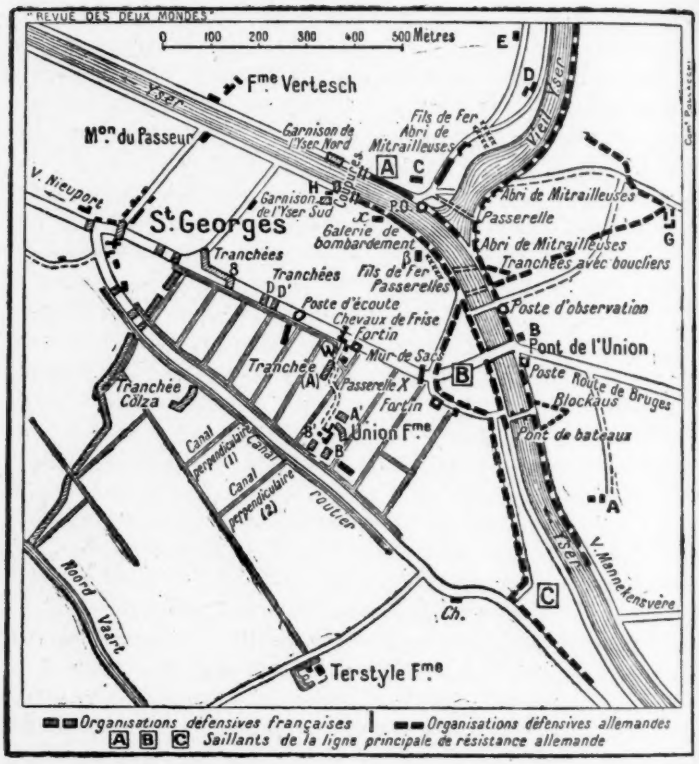
Et, de notre côté du moins, tout s'exécuta conformément au programme : à dix heures trente-cinq du soir, le capitaine de Roucy, dont la compagnie attaquait sur la ferme W, lançait deux de ses sections : la 3e (enseigne de vaisseau Albert) par le bas-côté Sud de la route de Bruges ; la 1re (enseigne de vaisseau Boissat-Mazerat) par la prairie latérale, avec la 2e section pour soutien. Mais, peu après, voyant que l'ennemi ne réagissait d'aucune façon, Roucy fit remonter cette 2e section sur la route où elle se défila d'arbre en arbre. L'ordre était « d'aller rapidement et sans bruit. » La consigne fut si bien observée que, moins de vingt minutes plus tard, l'enseigne Albert entrait avec sa section « sans coup férir » dans le fortin de la ferme W où il trouvait, autour du cadavre encore chaud de leur chef (un *feldwebel* tué par un de nos obus), sept Boches « abrutis par le bombardement » et qui, littéralement affolés de nous voir tomber si vite sur leur ligne, » levèrent les bras en l'air et se rendirent sans résistance. La 1re section arrivait presque aussitôt sur les lieux. Seule, la section de l'enseigne Boissat-Mazerat avait éprouvé quelques difficultés dans sa marche. Le sol de la prairie était « détrempé, » creusé de trous d'obus où l'on trébuchait « presque à chaque pas. » En outre, trois canaux le barraient perpendiculairement : le premier avait pu être franchi sur la passerelle portative dont l'escouade de pionniers, « armée de pinces coupantes, grenades, pelles, pioches de parc, etc., » qui accompagnait chaque compagnie, avait pris la précaution de se munir ; mais cette passerelle se révéla trop courte pour les deux canaux suivants, qui avaient 5 mètres de large et qu'il fallut traverser à la nage. « Tout suants et mouillés, » leurs « capotes pleines de boue, » les hommes devaient encore faire en sorte de ne trahir leur présence par aucun grognement. On s'attendait pendant l'opération à des coups de fusil, peut-être de mitrailleuses, et, dans cette prévision, les deux canons de 37 de notre première ligne avaient été portés aux avant-postes. Ils n'eurent pas à intervenir. C'est que les ruines de la ferme W n'avaient plus de garnison. Fortin et ferme furent immédiatement occupés, retournés et matelassés

de sacs de sable. Roucy cependant envoyait des patrouilles reconnaître le terrain devant lui et à sa droite : une sur la plaine; l'autre vers la tête de pont allemande, qui poussa jusqu'à 250 mètres sans trouver âme qui vive ; et la troisième vers la ferme de l'Union pour chercher la liaison avec la 9e compagnie. Partout le terrain était libre. Et les patrouilles revinrent sans incident.

La 9e compagnie, qui attaquait à la droite de la 5e, ne rencontrait pas une résistance plus sérieuse sur la Ferme de l'Union. A neuf heures et demie du soir, tandis que l'officier des équipages Fichoux se déploie en crochet défensif dans la prairie pour parer à un mouvement de l'ennemi sur notre flanc, la 1re section (capitaine Béra), précédée de quatre éclaireurs, fait un bond et vient avec ses pionniers border le canal perpendiculaire n° 1 en avant du champ de colza; les deux autres sections « décollent » à leur tour et parviennent devant le canal, simple ruisseau à l'ordinaire dont les pluies ont porté la largeur à huit mètres. Les passerelles n'en mesurent que quatre, gros embarras dans la nuit et avec le silence absolu qu'il faut observer. Sur la partie débordée du canal, « on n'a de l'eau que jusqu'aux mollets. » Mais, dans le lit du canal, l'eau atteint 1 m. 80. Reste à savoir où ce lit commence. Un volontaire est demandé pour l'aller reconnaître. Deux se présentent : le quartier-maître Delahaye et le matelot Bohel. Leurs indications permettent d'établir les ponceaux à proximité du point où ils ont plongé et qui est le seul passage un peu critique. Le capitaine Béra, familier des arroyos chinois et taillé lui-même comme un guerrier mandchou, prête la main aux pionniers, dont une partie opère sous la direction de l'officier des équipages Devisse et l'autre sous celle du deuxième maître Lérant. L'obstacle est franchi ; la compagnie en a été quitte pour un simple bain de pied. Deux de ses sections obliquent aussitôt par la prairie vers la route de la ferme, se déploient en tirailleurs le long du ruisseau qui suit cette route, une section en face de la ferme, l'autre un peu en arrière, la troisième demeurant sur le canal perpendiculaire pour protéger la retraite en cas d'échec. A ce moment, une mousqueterie assez vive déchire la nuit, mêlée à des moulinets de mitrailleuse. Le bruit semble venir des batteries de la ferme (1), mais, après observation, on reconnaît qu'il

(1) Le rapport officiel dit même qu'il en vient. C'est une erreur.

vient de Terstyle, que les Belges doivent attaquer en liaison avec nous. Il faut faire vite pour leur donner la main. Les deux sections se lancent en même temps, baïonnette au canon, sur la chaussée qui mène à la ferme : l'une prend à l'Ouest avec



CARTE POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS AUTOUR DES FERMES W ET DE L'UNION

l'officier des équipages Fichoux ; l'autre (maître Leborgne) prend à l'Est avec le capitaine Béra. Mais les ruines sont muettes : la position a été évacuée par l'ennemi ; un traînard est seul resté dans la ferme où on le découvrira deux heures après sous des tas de gravois. Une organisation de fortune est rapidement improvisée avec le millier de sacs à terre apportés par la section de réserve, qui a pris la place des deux premières le long

du canal routier; une section monte vers la ferme W pour établir la liaison avec la 5e compagnie et cueille en chemin un deuxième traînard allemand; des patrouilles sont envoyées en avant et vers Terstyle pour établir la liaison avec les Belges. L'opération était terminée à onze heures quinze et n'avait coûté qu'un seul blessé.

Prévenu de son heureuse issue, qui suivait de quelques minutes celle de la 5e compagnie sur la ferme W, le commandement donnait immédiatement l'ordre au capitaine de Roucy d'occuper tout le front conquis (ligne W-Ferme-Union) et au lieutenant de vaisseau Béra de rentrer dans les tranchées de Saint-Georges, tout en laissant des postes aux tranchées DD' et Colza. Il était inutile, en effet, de chercher plus longtemps la liaison avec les Belges, dont l'attaque sur la ferme Terstyle avait échoué complètement. On parlait de gaz asphyxiants, dont l'ennemi se serait servi pour la première fois dans ce secteur : ce fut du moins la version qu'apporta au capitaine de Roucy, vers minuit et demi, un homme de liaison envoyé par les Belges. Cet échec de nos alliés, dont les conséquences devaient être si funestes pour nous, exigeait une organisation rapide et sérieuse des nouvelles positions que nous venions d'occuper.

Laissant à l'enseigne Boissat-Mazerat le commandement de sa gauche, le capitaine de Roucy se porta personnellement à la ferme de l'Union et travailla d'arrache-pied à l'achèvement de son organisation. Mais, avec les moyens rudimentaires dont il disposait et la courte durée des nuits au mois de mai, l'organisation ne pouvait être que sommaire. En outre, les fermes W et de l'Union étaient « trop en l'air, » soit que le temps eût manqué pour les relier par des boyaux de communication, sur la route de Bruges et le remblai de la ferme de l'Union, avec nos tranchées DD' et Colza, soit plutôt que le commandant Delage n'y eût pas songé ou ne l'eût pas jugé utile, car ce travail, qui aurait pu s'amorcer tout de suite et se continuer les nuits suivantes, ne fut même pas entamé. Tout ce que fit ou put faire le capitaine de Roucy, les deux fermes étant séparées par un canal, fut de creuser une tranchée (A) jusqu'à la passerelle X jetée sur le canal que notre ligne franchissait et après laquelle elle l'avait à dos jusqu'à une demi-lune construite au Nord de la ferme de l'Union. Deux petits fortins en briques de

déblai et sacs de sable BB', flanquèrent cette ferme au Sud et reçurent une escouade. Enfin, devant la ferme W elle-même, on ouvrit une autre tranchée en forme d'arc de cercle, et le fortin de cette ferme fut aménagé pour abriter une section de mitrailleuses avec l'enseigne Rollin.

Assez propres peut-être sur un terrain naturellement organisé (prairies inondées, *watergangs*, ruines de maisons, etc.) à repousser une attaque par troupes d'infanterie, ces défenses étaient malheureusement insuffisantes contre l'artillerie ennemie qui pouvait les prendre à la fois de face par le front de l'Yser, de flanc par l'ouvrage X au Nord et par la ferme Terstyle au Sud. Il n'était même pas à espérer que notre artillerie pût contrebattre, avec ses 75 et ses 120, les batteries rivales, d'un calibre et d'une portée très supérieurs. Mais on ne voyait pour le moment que les résultats de la journée qui étaient bien de nature à gonfler le cœur des hommes. Non seulement la brigade avait repoussé, en lui infligeant de grandes pertes, une forte attaque de l'ennemi, non seulement elle avait « apporté une aide efficace au secteur voisin [des zouaves] pour la reprise de ses tranchées perdues, » mais, dans la soirée du même jour, elle avait enlevé aux Allemands leurs deux principales positions avancées sur la rive gauche de l'Yser, la ferme W et la ferme de l'Union. L'amiral, dans son rapport, était autorisé à se féliciter de cette journée au cours de laquelle « le personnel de la brigade s'était montré tout à fait à la hauteur de la rude et lourde tâche qui lui avait été demandée et s'était brillamment et vaillamment comporté. »

VII. — LE REVERS DE LA MÉDAILLE

La brigade faisait bien de se réjouir quand il en était temps encore et nous allions voir très vite le revers de la médaille. Dès 5 heures du matin, aussitôt la brume dissipée, les Allemands avaient commencé à bombarder la ferme W et la ferme de l'Union, visant de préférence la première et son fortin qui tombaient d'ailleurs plus directement sous leur feu. Néanmoins, de l'aveu du second maître Laniel, ce bombardement tout d'abord ne gêna guère les hommes : « c'était du 57 m/m seulement. » Et le capitaine de Roucy écrira de son côté que, bien que le bombardement eût été très violent, « jusqu'à

5 heures du soir nos pertes n'avaient pas été trop fortes. »

Déjà pourtant, au 57 m/m du début, avait succédé du 135, tiré par salves de trois et dont la précision donnait à réfléchir. Le téléphone est coupé, nos mitrailleuses mises hors de service l'une après l'autre, et le lieutenant de vaisseau Ferrat en est avisé à la Vache-Crevée par un homme de liaison. Il y a un peu d'accalmie vers midi. Mais, vers 4 heures du soir, le vacarme recommence. Notre artillerie tente une timide riposte. Il faut se représenter cette lutte sans analogue sur aucun autre point de notre front, dans des carcasses de fermes à demi submergées par l'inondation, qui ne laisse subsister entre les hachures des canaux que quelques minces langues de terre, tremblantes chaussées où le pied hésite à s'engager. Nul défilement naturel. A chaque instant un obus crève le mince parapet de briques et de gravats dont on a essayé de garantir les pseudo-tranchées ouvertes le long des *watergangs;* un projectile plus puissant défonce ce qui restait du fortin dont les sacs de sable coulent à l'eau, comme des entrailles qui se vident. La position, face au pont de l'Union et sous son feu, serait complètement intenable, si les Boches, nos prédécesseurs, n'y avaient creusé un abri de bombardement. L'enseigne Rollin, qui y avait déjà fait descendre ses blessés, y « entasse » à la hâte ses hommes valides.

« Lui reste près de l'ouverture, dit le lieutenant de vaisseau Cayrol, tant pour mieux surveiller les mouvements de l'ennemi que par simple devoir d'officier, toujours au poste le plus dangereux. C'est à cet endroit qu'il fut frappé à 4 heures du soir, par les éclats d'un obus qui explosa près de lui : trois blessures à la poitrine, une blessure aux deux yeux. »

L'enseigne Rollin était aveugle. Il voulut néanmoins garder son commandement. Du coin de mur où on l'avait adossé, il continuait à donner des ordres et ne pliait pas quand tout avait cédé. Le tir ennemi, qui s'était étendu peu à peu à toute notre ligne, devenait de plus en plus rapide et précis. A 6 heures du soir, dans la tranchée A, où se tenait l'enseigne Boissat-Mazerat avec sa section, « trois gros obus tombent coup sur coup, » couvrant les hommes « de boue, de mitraille et d'eau : » trois éclats atteignent Boisserat-Mazerat aux reins et au cœur dans le moment où, doucement ironique, comme à son habitude, il plaisantait avec ses hommes pour les récon-

forter. Le second-maître Laniel, qui lui a fait un oreiller de ses mains posées sur son genou, l'entend qui murmure : « Un peu de morphine... maman... mourir. » Puis, plus fort : « Et, quand même, vive la France! » On couche le corps dans la tranchée, « la tête sur un havresac. » Les hommes osent « à peine parler, » dans le saisissement que leur cause cette mort d'un de leurs chefs les plus aimés. Jusque-là cependant l'ennemi n'a manifesté son effort qu'à distance et s'est contenté de nous prendre sous le feu de ses canons. On le croit loin encore quand des mitrailleuses, dont les servants, complètement nus, ont passé l'eau à la nage (1), se dévoilent brusquement, tirant sur quelques éclopés des tranchées W et A qui ont tenté de revenir vers nos lignes, et une attaque en forme se déclenche : les « hommes de veille » signalent au capitaine de Roucy et aux chefs de section les infiltrations de l'ennemi qui s'engage le long des canaux et des bas-côtés de la route. Ce qui reste de la garnison « prend son fusil ou celui des camarades blessés; » l'attaque est refoulée, mais on sent qu'elle va rebondir et que ce n'est plus pour les défenseurs des deux fermes qu'une question d'heures, peut-être de minutes, s'ils ne sont pas renforcés.

Malheureusement aucun des hommes de liaison dépêchés au « colonel » Delage n'arrive à destination. Celui-ci s'inquiète de cette absence de nouvelles et prescrit au lieutenant de vaisseau Ferrat d'envoyer à tout hasard aux fermes W et de l'Union une section de renfort avec un officier. Louable précaution. Nos deux derniers officiers venaient de tomber : de Roucy atteint d'une balle dans la poitrine au moment où il quittait son abri « pour préciser certains ordres » et ramener une partie de ses hommes dans la tranchée Colza; l'enseigne Albert atteint moins grièvement dans la tranchée même de la ferme W, qu'il occupait avec sa section. Notre ligne n'était plus garnie que par quelques faibles détachements composés pour la plupart d'invalides : une douzaine d'hommes de la 5e compagnie à la ferme de l'Union avec le second-maître Lamette et une autre section à peu près complète de la même compagnie à la tranchée A

(1) « Par des contre-attaques l'ennemi cherche à reprendre pied, mais ne réussit pas. J'ai vu des mitrailleurs ennemis tout nus pour passer les rivières essayer de rapporter leurs mitrailleuses : aussitôt tués, ils sont remplacés... » (Officier des équipages Devisse.)

avec le maître Donval. Et ces hommes allaient avoir à soutenir une nouvelle attaque allemande qui se déclenchait à dix heures du soir, un peu avant que la section Leborgne (de la compagnie Béra) ne fût arrivée sur les lieux, suivie de deux sections de la 6e compagnie (lieutenant de vaisseau Michel), que le « colonel » Delage, de plus en plus inquiet, s'était décidé à lui adjoindre vers neuf heures quarante-cinq. Les Allemands attaquaient en tirailleurs sur W et sur l'Union. Nos mitrailleuses étaient démontées et, pour recevoir l'ennemi, nous n'avions que nos fusils. L'attaque, cependant, put être contenue jusqu'à l'arrivée des renforts, qui avaient dû traverser un terrible tir de barrage exécuté avec du 77 sur la route de Bruges et la chaussée de l'Union. Sur Saint-Georges, le tir, plus dispersé, bien qu'exécuté avec du 150, n'avait heureusement pas la même efficacité. Béra et Michel prirent aussitôt leurs dispositions : dans la tranchée A, une section de la 9e compagnie, avec le maître Leborgne, fut adjointe à la section du 1er maître Donval; à la ferme de l'Union, une section de la 6e compagnie, avec l'enseigne Goudot, fut adjointe aux quelques hommes de la 5e compagnie qui étaient restés là avec le second maître Lamette. Ces dispositions eurent un effet presque immédiat et, vers onze heures, l'ennemi se désistait complètement. On en profita pour procéder à une relève presque impossible à faire jusqu'alors sous le feu des mitrailleuses allemandes de Terstyle et du pont de l'Union et dont les troupes avaient le plus pressant besoin. Une réserve avait été constituée pour le sous-secteur avec la 1re compagnie du 1er bataillon nouvellement reformé et ce fut elle qui fut chargée de relever les garnisons épuisées de W et de l'Union. Ces malheureuses n'en pouvaient plus : la seule 5e compagnie avait perdu dans la journée « 46 hommes blessés, tués ou disparus » (Lanniel). Sans l'arrêt du feu ennemi, elle en eût sans doute perdu d'autres en descendant des tranchées et faute de cheminements pour traverser dans la nuit cette zone nue, coupée de canaux débordés, où les escouades qui ramenaient avec elles, sur des civières, les corps de leurs officiers tués ou blessés, manquèrent à plusieurs reprises de s'enlizer. Il fallut abandonner ainsi jusqu'à deux heures du matin, au bord d'un arroyo, le corps de Boissat-Mazerat. Le capitaine de Roucy et l'enseigne Albert ne tardaient pas à se remettre de leurs blessures. Mais l'enseigne Rollin, transporté encore

vivant des lisières du pont de l'Union, qu'il avait défendues avec l'héroïsme d'un nouveau Bayard, au poste de secours de Nieuport, devait y mourir le lendemain. La nuit, qui couvrait ses yeux, n'était pas descendue sur son âme qui se dorait des feux d'une aurore éternelle. Peu après s'être confessé à l'abbé Pouchard, il avait reçu la visite du lieutenant de vaisseau Cayrol, commandant la compagnie de mitrailleuses. Rollin le remercia avec un bon sourire, puis, prenant sa voix de chef et, avant de mourir, songeant qu'il avait un devoir à remplir vis-à-vis de ses hommes :

— Commandant, dit-il, je demande que vous félicitiez la 8e section de la compagnie de mitrailleuses pour sa belle tenue au feu dans la journée d'hier.

L'abbé Pouchard, au nom du commandant Cayrol, qu'on venait d'appeler près du capitaine de Roucy, l'assura qu'ainsi serait fait, et, la conscience en règle avec Dieu et avec ses hommes, l'enseigne « sans peur et sans reproche » se remit à son destin...

Dès son arrivée sur les lieux, la 1re compagnie avait occupé les ouvrages avec ses trois sections, puis, avec deux sections de pionniers, elle avait travaillé à la réorganisation du front complètement bouleversé par le bombardement du jour. La 9e et la 6e compagnie avaient été relevées après l'attaque, en même temps que les débris de la compagnie de Roucy; mais la compagnie Michel, en se repliant sur le front de Saint-Georges, avait laissé des petits postes de liaison dans les tranchées D' et Colza.

La journée du 11 fut relativement calme. « L'ennemi, dit le rapport officiel, ne se montre pas. Il lance quelques projectiles sur Saint-Georges. Vers la fin de l'après-midi seulement, les Allemands bombardent avec du 210 et du 150 W et Union. Notre artillerie est impuissante. Nuit assez calme. Bombardement intermittent de Saint-Georges. On pousse le plus possible les travaux d'organisation de W et de la Ferme de l'Union, mais l'état de fatigue de la 1re compagnie oblige le commandant Delage de la relever à une heure du matin par la 6e compagnie (lieutenant de vaisseau Michel) qui occupe W et la ferme avec deux sections ; la 2e section (maître Robic) dans la tranchée sur la route ; une demi-section de la 1re (second maître Lucas) dans les ruines de W et dans un trou avoisinant ces

ruines; l'autre demi-section avec l'enseigne Goudot à la ferme de l'Union. Dans la matinée du 12 mai, les Allemands bombardent par intermittence W et Union et tous les ouvrages avancés de Saint-Georges. Vers treize heures, le bombardement devient intense. Il est exécuté avec tous les calibres. Tir très précis. Les points de chute se groupent à quelques mètres les uns des autres. Ainsi tout l'après-midi. »

Ce fut « terrible, » dit l'officier des équipages Devisse. Et le second maître Boullaire précise : « sur un espace de 400 mètres, nous n'avons pas reçu moins de 4000 obus de tous calibres. Pendant sept heures consécutives, nous sommes restés couchés à plat ventre dans la boue sous cette mitraille qui, malheureusement, faucha une grande partie des défenseurs, » — dont le chef de ces braves et l'un des meilleurs officiers de la brigade, le lieutenant de vaisseau Michel, qu'un coup de 57 à la jambe, qui lui avait coupé l'artère fémorale et fait une trentaine d'autres blessures, obligea, vers quatre heures de l'après-midi, de passer son commandement au 1er maître Robic.

Ce bombardement anormal semblant présager des mouvements d'infanterie, le commandant du sous-secteur fit avancer dans les tranchées Doris et de la Source (entre la Vache-Crevée et Saint-Georges) les deux sections de la 1re et de la 6e compagnies qu'il tenait en réserve. Vers sept heures du soir, le bombardement diminue d'intensité et l'arrosage par shrapnells commence sur tout le terrain entre W, Union et Saint-Georges. A sept heures quinze, une attaque allemande, forte de 250 hommes environ, débouche du pont de l'Union et des berges Nord et Sud de ce pont et s'engouffre sur la route de Bruges, courant vers W. On fait aussitôt jouer le barrage d'artillerie, et la garnison de l'Yser Sud (1re section de la 2e compagnie, enseigne Constantin), ainsi que la section de mitrailleuses de ce poste avancé (enseigne Domenech) ouvrent le feu sur les Allemands à partir du milieu de leur colonne d'attaque, comptant sur les défenseurs du fortin pour anéantir sa tête. Mais de l'ouvrage W part une très faible fusillade. Il fait jour encore. L'enseigne Constantin regarde, étonné (l'Yser Sud a vue sur W), et constate que la garnison du fortin est réduite à quelques marins, blessés pour la plupart. On distingue, en effet, leurs pansements. Plus tard les survivants ajouteront, pour expliquer cette faiblesse de leur mousqueterie, que beau-

coup de fusils étaient brisés ou remplis de terre. C'est ainsi qu'en dépit des pertes que la garnison de l'Yser Sud et les mitrailleuses de l'enseigne Domenech lui avaient fait subir, l'ennemi, refoulé par ses propres mitrailleuses d'ailleurs, quand il faisait mine de reculer, put arriver à la baïonnette, au nombre de 30 ou 40, sur le fortin W et s'en emparer assez facilement. Après avoir fait le tour du fortin, les assaillants cherchent à se rabattre sur les ruines de la ferme W où le premier maître Robic s'obstine encore avec une poignée d'hommes. Trois heures durant, ce gradé indomptable tint l'ennemi en respect par ses salves. Mais l'ennemi avait réussi à installer une mitrailleuse dans le fortin.

— Nous allons nous faire zigouiller, dit un marin à Robic.

— Mon garçon, répond le premier maître, nous sommes précisément ici pour ça.

Tous ses hommes tombent l'un après l'autre. Il n'en reste que trois. Robic est atteint à son tour d'une balle dans la tête. A ce moment-là seulement et par crainte d'être cerné, il consent à se replier sur la ferme de l'Union. Mais son farouche entêtement a permis aux blessés les plus valides de se traîner jusqu'à la tranchée Colza d'où ils sont conduits à l'arrière. L'ennemi céans n'aura pour butin que des mourants ou des morts.

Plus heureuse que le fortin et la ferme W, la ferme de l'Union, attaquée vers la même heure, mais protégée par une ligne d'eau où l'ennemi ne parvenait pas à jeter de passerelle, continuait à résister. Mais nos pertes, là encore, avaient été grandes. L'un des premiers, tout au commencement de l'attaque, vers six heures du soir, l'enseigne Goudot tombait frappé d'une balle en plein cœur; le premier maître Mével était blessé gravement. Blessé aussi, d'une balle au cou, le second maître Boullaire, qui avait pris le commandement de la 4e section et qui le conserva jusqu'au bout malgré sa blessure. Il n'avait plus avec lui qu'une vingtaine d'hommes sur cinquante-cinq fusils, le reste tué, blessé ou enseveli sous les décombres de la ferme. Ce petit carré de défenseurs irréductibles et « qu'un même souffle anime (1) » suffit quelque temps à contenir l'ennemi. Mais il se réduisait de minute en minute et son feu faiblissait sensiblement. Alors, disent les témoins,

(1) Rapport du commandant Lefebvre.

pour faire croire au Boche qu'il a encore devant lui « une force capable de lui tenir tête, » les hommes, « se voyant perdus, » s'avisent d'un stratagème inspiré peut-être du siège de Sidi-Brahim : ils ramassent les baïonnettes des morts et des blessés et les plantent dans la tranchée, « de façon que les pointes dépassent le parapet. » L'ennemi croit que le ralentissement du feu cache une ruse, que les défenseurs ont été renforcés, et s'arrête. Ce temps de répit qu'il nous accorde est mis à profit par le commandement, qui dirige à la tombée de la nuit le second maître Bayon, avec une demi-section de la 6e compagnie, sur la ferme de l'Union, et la consigne de « tenir à tout prix. » Il ne s'agit d'ailleurs que d'une simple avant-garde et, peu après (huit heures), apprenant que tous les officiers du front W-Union sont hors de combat, le « colonel » Delage charge le lieutenant de vaisseau Gamas « d'aller prendre sur place le commandement » de la défense. Gamas, en arrivant à l'Union avec deux sections de la 1re compagnie du 1er régiment, n'y trouve plus qu'une poignée d'hommes dont les munitions mêmes commencent à s'épuiser. Son premier soin est de fortifier nos antennes menacées par la chute du fortin. Cependant, sur le rapport d'un blessé qui arrive des ruines de W et qui prétend qu' « il y a encore là de nos hommes qui tiennent, » il envoie aux renseignements dans cette direction l'enseigne Fouqué, avec une escouade et huit pionniers. Exploration délicate le long d'un arroyo qu'il faut passer sur une planche, à la file indienne. Fouqué n'avance qu'avec précaution. Découvert par une fusée éclairante et reçu à coups de fusil, il craint une méprise et crie : « Ne tirez pas! Nous sommes des Français. » La fusillade redouble et Fouqué, renseigné, se replie par la passerelle, perdant au cours de l'opération le quartier-maître Gamion. Toute notre résistance doit se ramasser pour le moment autour de la ferme de l'Union : il faut empêcher le Boche de franchir le fossé d'eau, qui est notre meilleure sauvegarde contre ses assauts; s'il parvient, malgré tout, à le franchir et à prendre pied dans un élément de nos tranchées, la section Fouqué l'en chassera par une contre-attaque énergique.

Toutes dispositions étant ainsi prises, l'évacuation des blessés vers l'arrière se poursuit régulièrement. Il n'est pas encore question d'abandonner l'Union. De nouveaux renforts viennent même d'arriver de Nieuport : une section de la

1re compagnie, qui touche Saint-Georges à dix heures vingt-cinq; deux de la 5e, qui la suivent vers onze heures. Le bombardement ennemi, qui a repris avec une nouvelle intensité sur les tranchées avancées de Saint-Georges, s'efforce de leur interdire le passage. Et il menace même de compromettre notre ravitaillement. Sans le dévouement du maître Lafouillade qui, vers onze heures du soir, voyant l'hésitation de son escouade, prend les devants et se faufile avec un seul de ses hommes à travers les mailles du barrage pour nous apporter une caisse de cartouches, les munitions auraient fini par manquer. A minuit cependant, le plus gros du péril semblait conjuré; l'ennemi, solidement contenu, ne donnait plus signe de vie. Mais, « en raison, dit le rapport officiel, d'une part, de la situation très critique de la garnison de la ferme de l'Union prise sous les feux de W, de l'Yser, de Terstyle et sans communication d'aucune sorte avec nos tranchées; en raison, d'autre part, des difficultés d'une reprise de W par nuit noire et, en cas de reprise, de l'impossibilité, vu l'heure tardive, de refaire une organisation sérieuse de W-Union, l'amiral décide d'évacuer la ferme de l'Union et de se replier sur les avancées de Saint-Georges, avec des petits postes à DD' et Colza. »

Ce mouvement de décrochage, particulièrement malaisé en terrain plat, dans les grands cônes de clarté blanche que ne cessaient d'épancher sur nous les fusées ennemies, s'opéra sous la protection des mitrailleuses de l'enseigne Domenech et d'une demi-section de la 5e compagnie, commandée par maître Donval. Blessés, matériel, tout fut ramené. Et, à deux heures quinze du matin, le 13, les derniers défenseurs de la ferme W et de l'Union étaient rentrés dans nos lignes. La journée nous avait coûté 72 hommes : 19 tués, dont un officier (Goudot), 29 blessés, dont deux officiers (l'un grièvement : Michel; l'autre légèrement : Fouqué), et 24 disparus. Nos pertes totales du 9 au 13 mai étaient de 57 tués, 204 blessés et 42 disparus.

VIII. — LA GARDE SUR L'YSER

Ce fâcheux lendemain de la triomphale journée du 9 mai n'eut pas de répercussion sur le moral de la brigade. Il suffisait à l'amour-propre des marins que l'ennemi n'eût pas pris

les fermes W et de l'Union et que nous les eussions abandonnées volontairement après les avoir fait sauter. Jusqu'à la dernière minute, l'ennemi avait été tenu en respect et n'avait pu placer une seule passerelle sur le bourbeux fossé d'eau qui le séparait de l'Union ; à la ferme W, les mitrailleuses de l'enseigne Domenech l'avaient empêché de déboucher du fortin. Enfin l'échec des Belges sur les fermes Terstyle et Violette expliquait trop bien que nous n'eussions pu demeurer sur des positions que battait de toute part le feu ennemi, sans qu'il nous fût possible à nous-mêmes de le contrebattre.

La brigade sortait donc à son honneur de l'aventure, qui n'avait pas tourné au gré de ses désirs, mais n'avait porté aucune atteinte à l'affirmation de sa supériorité. Longtemps encore après la journée du 9 mai, le sentiment de cette supériorité demeurait en elle.

« Combien vous trouveriez de changement, si vous reveniez parmi nous, écrivait, le 3 juin 1915, au lieutenant de vaisseau Cantener, le « colonel » Delage, quelle différence dans l'attitude de nos ennemis depuis novembre 1914! Nous avons l'impression qu'il n'y a devant nous aucune force capable de nous résister en pleine campagne. C'est le siège sans conteste et nous sommes les assiégeants, moins par la situation que par le moral. Ce moral, son niveau s'est encore remonté à la suite des attaques furieuses des Allemands, le 9 mai, qui n'ont abouti qu'à leur jeter par terre des milliers d'hommes [lesquels] n'ont même pas pu approcher de nos défenses accessoires. Nous tenons de cette façon un front énorme, ce qui nous interdit toute velléité d'augmentation ; ceci est réservé à d'autres, mais patience! Le moment viendra où nous aurons notre tour. Jean Gouin prendra sa revanche et, les 200 kilomètres faits en retraite, il espère bien les refaire en avant, avec d'autres, consciencieusement jalonnés sur la route. »

Cet espoir ne devait se réaliser qu'en partie et seulement pour le bataillon d'élite constitué, après la dislocation de la brigade, sous les ordres successifs des commandants Lagrenée, de Maupeou, Monnier et Martel et qui prit une part si brillante à l'offensive de l'armée Anthoine, en août et octobre 1917, et à celle de l'armée Mangin, en septembre 1918. Poësele, Driegrachten, Hangard-en-Santerre, le Moulin de Laffaux seront des faits d'armes aussi grands que Melle, Dixmude, Saint-

Georges et la journée du 9 mai. Pour la brigade Ronarc'h, cependant, cette journée, où elle s'est élevée jusqu'à la cime de l'héroïsme, marque la fin de la période proprement offensive, et son histoire n'est plus désormais que celle d'une troupe quelconque chargée à la vérité d'un secteur important du front, mais à qui les circonstances infligent une attitude presque continument passive. « Nous voilà promus factionnaires, » écrit avec une nuance de dépit, un officier. Le mot est juste. C'est la garde sur l'Yser, une garde coupée d'alertes et de brefs corps à corps, de cheminements souterrains et de détentes brusques sur de petits postes avancés qui nous gênent et que nous réussissons quelquefois à neutraliser...

. . . . . .

Cependant le malfaisant cerveau de l'ennemi a enfanté un nouveau monstre, une torpille dont les effets meurtriers « passent tout ce qui s'est vu jusque-là. » Calibre, poids, nature et dose de la charge, tout en est anormal. Une de ces torpilles, le 25 octobre, tombe dans la tranchée sans éclater, broyant de sa masse le second maître de manœuvre Ludovic Le Chevallier. Luc Platt en fait le croquis qu'il envoie à ses parents : « Voyez, leur dit-il, quelle grandeur par rapport aux sacs de terre! C'est un genre d'obus de 240 m/m de diamètre, d'un mètre 10 de long, pesant 105 kilos, » lancé des 2e lignes par des *minnenwerfer* « à recul » et qui monte « très rapidement, très droit, sous un angle d'au moins 60 à 90 degrés. » Parvenue au point culminant de sa parabole, la torpille redescend en chute libre; les 80 kilos de lyddite dont elle est chargée éclatent en touchant le sol et la déflagration est telle que l'on sent le courant d'air à 200 mètres. « On voit, vous entendez, *on voit* l'air se déplacer; des rais de feu, d'au moins 30 à 40 mètres de long, partent du centre d'explosion, pendant qu'un panache de fumée noire s'élève à 20 mètres de haut. C'est fou! »

Par bonheur, sur ces masses énormes, le vent a beaucoup de prise et leur course est assez lente pour qu'on puisse la suivre à l'œil nu. Quoi qu'il en soit, nanti d'un nombre suffisant de ces formidables engins, dont il avait fait des essais restreints au cours des semaines précédentes, l'ennemi décida de procéder à une expérience « en grand » dans le secteur de la Geleide où, par hasard, pendant un regroupement du front, la brigade avait été appelée à remplacer « pour vingt-quatre

heures » une troupe voisine dont on faisait la relève. L'expérience réussissant, il se flattait de déclencher une attaque facile et de pouvoir occuper, l'arme à la bretelle, nos tranchées désorganisées et muettes. Et peu s'en fallut, en effet, que les choses ne se passassent comme il l'avait rêvé.

IX. — LE TORPILLAGE DU MAMELON-VERT

L'ennemi, toujours au courant par ses espions des moindres modifications de notre ligne, savait-il que les fusiliers marins avaient remplacé provisoirement le 8e tirailleurs dans le secteur de la Geleide? Nous-mêmes, en tout cas, croyant qu'il ne s'agissait que d'« une toute petite corvée » supplémentaire, nous ne nous attendions pas à l'ampleur de l'orage qui allait fondre sur nous.

C'étaient la 8e compagnie du 2e régiment (capitaine Derrien), la 9e (capitaine Béra) et la 11e (capitaine de la Fournière) compagnies du 1er régiment qui avaient été désignées pour occuper les tranchées des dunes, la 3e compagnie (capitaine Geslin) du 2e régiment demeurant en réserve avec deux compagnies de territoriaux qui devaient chacune détacher une section en 2e ligne. Le hasard renvoyait encore dans ce secteur, voisin de celui qu'il occupait lors de l'attaque de la Grande-Dune, le capitaine de frégate Bertrand chargé du commandement du groupe et dont le P. C. était au Redan. Les compagnies avaient pris la relève à la nuit, le 31 octobre. Il pleuvait. Il pleuvait d'ailleurs depuis dix jours, depuis « toujours, » dira un gradé, encore sous l'impression de ce climat humide et de cet automne particulièrement pluvieux. Mais on était dans le sable. On retrouvait l'impression de « confort » qu'avaient goûtée si vivement les compagnies du bataillon Bertrand quand, à la fin de janvier, elles étaient montées dans ce secteur en soutien des tirailleurs tunisiens. « Pas de boue » et, malgré la proximité des Boches, qui sont, sur certains points de la ligne, à 30 mètres de nous, une nuit extraordinairement calme, sans canon, sans mousqueterie, à peine dérangée, çà et là, par le sifflement doux et le brusque coup de lumière d'une fusée. On ne s'endort pas cependant. Les hommes prennent le quart à tour de rôle et, montés sur la banquette de tir, fouillent attentivement les ténèbres. On est là comme sur le pont d'un navire, et la mer,

toute proche, dont le ronflement emplit la nuit, ajoute encore à l'illusion. A la 9e compagnie, qui tient le segment central, l'enseigne Dordezon et l'enseigne Bécam se sont entendus pour partager la corvée : Bécam « fera toute la nuit, » Dordezon « fera tout le jour. » A huit heures du matin en effet, Dordezon vient remplacer son collègue. Lui, si allant, si brave, « toujours le mot pour rire dans les circonstances les plus critiques, » il est pâle, nerveux, il a du « vague à l'âme. »

— Et alors, mon vieux Dordezon, ça ne va pas? lui demande l'enseigne Bécam.

— Ma foi, non. Je ne sais pas à quoi ça tient, mais je ne suis pas dans mon assiette.

L'enseigne Bécam devait se rappeler quelques heures plus tard ce bout de dialogue auquel il ne fit point attention sur l'instant. Rien, — si ce n'est la gravité inhérente à cette date du 1er novembre, qui nous incline aux réflexions mélancoliques, — ne pouvait expliquer l'espèce d'indisposition morale de l'enseigne Dordezon. Mais, sur le front, tous les jours ne sont-ils pas des Toussaint? Les Boches avaient suspendu leur pyrotechnie nocturne. Il pleuvait encore, mais doucement, et il n'y avait plus, à remplir le silence, avec le grondement de la mer, que le grésillement de cette petite pluie fine et implacable sur le sable des dunes. L'arrière était aussi calme que l'avant. Derrière, c'était la plaine, toute grise, ouatée de brume; devant, dans les monticules de sable, sous une lumière pâle, c'étaient les tranchées allemandes : des sacs empilés les uns sur les autres, avec quelques fils de fer et des chevaux de frise « comme jetés au hasard. » Dans ce sable croulant, les ouvrages ont « un aspect délabré qui n'est qu'illusoire. » La vérité, qu'on saura plus tard, c'est qu'ils ne sont qu'un trompe-l'œil : les véritables défenses, en ciment armé, s'organisent sous leur rideau. Vers neuf heures la pluie cesse ; de petites brèches d'azur s'ouvrent dans le plafond des nuées. Toujours le même calme. « Pas un coup de fusil. » Le front est si tranquille que les capitaines des trois compagnies n'hésitent pas à donner campos aux permissionnaires dont le tour de roulement est arrivé et qui s'en vont sans incident par les boyaux. La chose réglée, l'enseigne Bécam, avant de se coucher, passe serrer la main au capitaine Béra. On bavarde quelque temps en grillant des cigarettes, puis l'enseigne prend congé, gagne son gîte,

mais il s'est à peine enroulé dans ses couvertures qu'une formidable commotion l'en arrache. Nul doute, c'est une torpille. Il va voir : elle était tombée à une vingtaine de mètres. L'officier mitrailleur des zouaves, qui occupait un gourbi voisin, s'était également réveillé au bruit.

— Vous savez, dit-il à l'enseigne Bécam, maintenant c'est fichu : *ils* vont en envoyer une tous les quarts d'heure pour nous embêter.

L'agrément du Boche, pensa l'enseigne, c'est qu'avec lui on n'a jamais de surprise. Tous les quarts d'heure, en effet, une torpille tombait, tantôt sur la tranchée, tantôt sur les boyaux de communication de la 2e à la 3e ligne. Peu après, ce fut le tour des 125. Vers midi cependant, le calme parut se rétablir. L'ennemi lançait bien encore de temps à autre une torpille, un 125, qui éclatait à l'arrière, dans la plaine grise, avec un bruit « vaseux. » Mais c'était toujours sur la 2e et la 3e lignes qu'il tirait, semblant rechercher de préférence les gourbis et les boyaux de communication. Un côté du gourbi de l'enseigne Bécam s'effondre ainsi sous l'effet d'une explosion voisine. Le capitaine Béra, dont le gourbi est intact, invite son lieutenant à l'y rejoindre. Justement il vient de recevoir les journaux et l'on va « pouvoir se distraire un peu. » Pas longtemps. Vers trois heures un quart, quatre shrapnells « tombent en salve au-dessus de la 2e ligne » du secteur. C'est le signal du déluge, qui s'abat partout à la fois, sur Nieuport, où le capitaine des pionniers Devisse, en se rendant à l'Yser pour examiner un radeau transbordeur, est renversé par un 155 qui lui fauche les deux jambes, sur les Cinq Ponts, sur les chaussées, sur les boyaux, sur les deuxième et troisième lignes et dans les tranchées de la première. Fusants, percutants de 77, de 105, de 125, de 155 pleuvent « par dizaines. » Rapidement, le fusil approvisionné au poing, les hommes se portent sur les banquettes de tir. Presque tout de suite l'enseigne Frot est blessé d'un éclat d'obus qui lui coupe tout le côté droit de la gorge. Un flot de sang jaillit. Mais la trachée artère n'est pas touchée et l'enseigne, qui n'a voulu que personne l'accompagnât, part seul au poste de secours en criant : « Vive la France! Les gars, courage! (1) » Ce n'est là pourtant que le début de la « danse. »

(1) Luc Platt.

On s'entend encore, on voit clair devant soi. Tout va sombrer, quand les torpilles entreront dans le « rigodon. » L'air n'est plus qu'un immense roulement : les cages des boyaux sautent; des éclats passent en sifflant. Le capitaine Béra et l'enseigne Bécam, plongés jusque-là dans leur lecture, commencent à prêter attention.

— Je crois que ça va barder, dit Béra.

— Peuh ! une demi-heure au plus. Attendons, répond Bécam.

Et voilà qu'au dehors retentit le cri d'alerte, qui signale une attaque. Les deux officiers bondissent du gourbi.

— La 1re section en 1re ligne ! crie l'enseigne à ses hommes.

En chemin il apprend que les deux mitrailleuses sont ensevelies et 15 mètres de tranchées « mises à plat » sur le front de la 9e compagnie. Tous les mitrailleurs sont tués et le feu redouble d'intensité, les torpilles alternant avec les 77 et les 155 ou plutôt toute la diabolique artillerie boche donnant à la fois, en même temps que nos 75, qui se sont réveillés et qui tapent sur les tranchées boches. On ne s'entend plus et la fumée est si épaisse qu'elle enveloppe tout. Les hommes sont « perdus dans les nuages de poudre. » Ils ne savent plus sur quoi ils tirent, mais ils tirent « sans relâche ; » même blessés, — tels les matelots sans spécialité Boivin et Costa, — ils n'abandonnent pas les créneaux et continuent de tirer, n'arrêtant leur feu que quand un gradé ou un officier hurle à côté d'eux : « Torpille à gauche, torpille à droite ! Torpille droit devant ! Attention aux deux qui viennent ensemble ! » Et quand le monstrueux engin a éclaté : « Au parapet. Veillez et tirez ! Feu à répétition ! » L'officier des équipages Fichoux se prodigue ainsi au Mamelon-Vert et l'enseigne Dordezon à la 9e compagnie, jusqu'au moment où un éclat d'obus atteint ce dernier de plein front et lui enlève une partie du crâne. Il s'écroule, on le croit mort et on tend son revolver « plein de sang » à l'enseigne Bécam, accouru nu-tête et sans armes. Les dernières paroles du moribond reviennent alors à la mémoire de son collègue : ainsi le pressentiment de l'enseigne Dordezon ne l'a pas trompé et, dans l'aube grise de cette Toussaint tragique, il avait eu l'obscure intuition de la fin qui l'attendait.

Cette mort supposée de leur lieutenant et la violence du bombardement ont quelque peu troublé les hommes chez lesquels l'enseigne Bécam croit remarquer un flottement. Heu-

reusement la fumée qui couvre tout a empêché les Boches de voir les dégâts qu'ils ont faits dans le front de la 9e compagnie ; ils continuent à bombarder « comme des fous » et n'attaquent pas. Bécam a le temps de faire venir de nouvelles mitrailleuses, et la brèche du parapet est réparée vaille que vaille. Pour rassurer complètement ses hommes, à un moment où le ralentissement du feu permet de croire à une attaque prochaine, il saute sur le parapet et crie aux Boches :

— Venez-y donc, tas de salauds!...

Vieux geste renouvelé de celui du commandant Varney, l'Achille des fusiliers, aux premières attaques de Melle, et qui conserve toute sa puissance de suggestion sur les hommes! Jean Gouin rit et serre son fusil avec décision; les Boches peuvent venir : ils seront bien reçus. Mais l'ennemi s'est ravisé ou plutôt, retournant contre nous la ruse qui nous avait si bien servis à la Grande-Dune et à l'Union, il feint d'arrêter son feu, après une demi-heure de bombardement, pour nous engager à regarnir nos tranchées. On croit la « bamboula » terminée. On respire, on se compte. C'est un simple entr'acte. Au bout de dix minutes, les Boches « hissent un pavillon rouge, » et le bombardement des premières lignes reprend, plus violent que jamais, car le bombardement de l'arrière, où l'un de nos dépôts de munitions avait sauté « dans le segment α, » ne s'était pas arrêté un seul instant : les routes, la plaine étaient bouleversées; les obus avaient éventré un cimetière de tirailleurs, dont nos hommes, le soir, devront enjamber les cadavres « étalés parmi les décombres sous la pluie battante. » C'était l'habituel tir de barrage, conçu à la façon d'un isolant, « pour empêcher les renforts d'arriver. » Devant cette formidable consommation de projectiles (plus de 4 000 obus en une demi-heure) et bien que les communications téléphoniques eussent été coupées dès le début du bombardement, tout notre front avait été alerté jusqu'à Coxyde. En même temps l'artillerie du secteur (batterie 2 *bis*, « qui semble tirer bien lentement, » la Rageuse, — nom d'une autre batterie « qui prend en enfilade les tranchées ennemies » — et les 58 des tranchées) se déclenchait à la demande du commandant Bertrand, qui chargeait d'autre part le capitaine Ferrat d'organiser en 1re ligne « l'arrivée des réserves. » Mais les boyaux étaient « obstrués : » une corvée de territoriaux, expédiée d'urgence, réussit tout au moins à dégager le boyau central

par lequel la 3e compagnie en réserve put se porter en soutien des 8e, 9e et 11e compagnies.

Les pertes étaient déjà grandes dans ces compagnies. Plus de blessés heureusement que de tués et, parmi les premiers, le capitaine Béra atteint à l'épaule. Elles n'étaient rien cependant à côté des pertes qu'allait nous faire subir le nouveau bombardement et dont la plus sensible fut celle de l'enseigne Le Hécho, anéanti en 1re ligne avec 5 hommes de sa section dans la tranchée qu'occupait la 8e compagnie à gauche de la route de Lombaertzyde. C'est que, cette fois, les torpilles tombaient par quatre et cinq en même temps. Il devenait impossible de les repérer, au point qu'on dut crier un moment : « Torpilles partout! Sauve qui peut! » Les tranchées n'étaient plus qu'un volcan. Les hommes ne se voyaient même plus au milieu de la fumée; les éclats volaient de tous côtés et retombaient « en pluie » sur les casques bosselés, troués comme des écumoires; un cadavre boche, devant la tranchée de la compagnie La Fournière, « fut projeté sur nos fils de fer et se cassa en deux. » On était « abruti, » dira Luc Platt; on « ne se garait plus, » on tirait machinalement, par une sorte de réflexe, sans voir, sans viser, une seule pensée plantée dans la tête de ces hommes, dominant tout: empêcher les Boches de « sortir. »

« Ils ne sont pas sortis, écrira triomphalement Luc Platt. A 4 h. 15, le dernier obus tombait, » la dernière torpille battait son entrechat et tout rentrait soudain « dans le calme. » Après quelques minutes d'attente, les hommes remisèrent les grenades dont ils s'étaient approvisionnés en prévision de l'attaque. Le jour, — un vrai jour de Vigile des Trépassés, — sombrait dans un crépuscule blafard, noyé de brume. Nos pertes étaient d'une quarantaine d'hommes mis hors de combat, tués ou blessés (1). Toute la nuit, des lignes boches, s'élevèrent des fusées, comme si l'ennemi, qui n'avait pas osé se porter à l'attaque, eût craint de nous voir prendre l'offensive à sa place. Mais la « corvée » des fusiliers touchait à sa fin. A 8 heures du soir, les tirailleurs tunisiens prenaient la relève, et les quatre compagnies de marins, sous une pluie ruisselante, filaient par Nieuport et le Bois Triangulaire, vers leurs cantonnements res-

(1) 80, d'après certains carnets, 35 dont un territorial, d'après le commandant Bertrand, 8 tués et 25 blessés, d'après le commandant Louis, 8 morts et 51 blessés, d'après le commandant Mauros. Nous avons fait une moyenne.

pectifs. A Klein et Groot-Labeur, ils avaient du moins la surprise de trouver les fermes « complètement transformées : » lits de camp « en bois et paille, » comme à Galimard, tables, bancs, avec un bon « jus » servi chaud, qui fut prestement « englouti. » L'alarme était passée. On n'évoquait plus le péril que pour en rire. La scie du jour était : « Torpille à droite! Torpille à gauche! Torpille partout! Sauve qui peut! » On rappelait l'attitude comique ou affolée de tel ou tel : c'est Frouin, de la 2e escouade, au cri de : « Torpille droit devant, sauvez-vous! » dégringolant de son poste d'observation et s'étalant avec la caisse de grenades; c'est un autre de ses camarades « jouant à cache-cache » avec les « barils de choucroute » derrière le pare-éclats; un troisième renversé sur le dos et ramant des bras et des jambes « d'une façon impayable sous le courant d'air d'une torpille; » un quatrième enfin allant « s'aplatir » comme une crêpe, avec le capitaine, « contre la soute aux munitions. »

Mais, si l'on riait en ce moment, il n'en avait pas été de même pendant la danse, où l'énervement, la colère des hommes crispaient âprement leurs mâchoires qui ne se détendaient que pour lâcher à l'adresse des Boches quelque épithète zoologique. Certains de ces hommes étaient pourtant de vieux briscards; ils croyaient tout connaître de la guerre, en avoir épuisé toutes les horreurs : « J'ai vu un bombardement violent le 10 novembre, écrira le lendemain Luc Platt, un sérieux le 9 mai, j'en ai vu un terrible hier : il n'a duré qu'une heure, mais tous nous avions fait le sacrifice suprême, nous avions dit : « c'est fini! »

X. — LA DISLOCATION DE LA BRIGADE

Fini!... Le mot, ici, pouvait être pris dans les deux sens. Les dernières heures de la brigade étaient venues. L'amiral Lacaze avait remplacé au ministère de la marine M. Augagneur : il est rare qu'un ministre accepte autrement que sous bénéfice d'inventaire l'héritage de son prédécesseur et n'en répudie pas au moins quelque clause. A quoi répondraient sans cela les changements de cabinet? La guerre maritime, jusque là guerre d'escadre, prenait une tournure inattendue avec l'entrée en scène des submersibles allemands. Pour lutter efficacement contre cette « poussière sous-marine, » il allait falloir faire

appel à la « poussière navale » de surface, torpilleurs, canonnières, chalutiers, vedettes, etc., dont le nouveau programme ministériel prévoyait la mise en chantier ou l'acquisition immédiate en pays neutres et, tant pour les états-majors que pour le personnel subalterne de ces petites unités, la Marine qui, au début des hostilités, débordée par l'afflux des inscrits, en était réduite à leur chercher des emplois dans les formations territoriales, n'aurait pas trop de tous ses effectifs disponibles et devrait même récupérer une partie de ceux qu'elle avait prêtés à la Guerre.

Telle fut, du moins, la raison alléguée par l'amiral Lacaze devant la commission parlementaire de la Marine pour expliquer une mesure qui causa d'abord quelque « stupeur (1). » Il y en eut d'autres sans doute : l'épuisement de la brigade, pour laquelle son commandant n'avait jamais pu obtenir le mois complet de détente dont elle avait besoin, l'inaptitude d'une race de mouvement et d'essor à la vie de factionnaire qui lui était imposée depuis que le front s'était définitivement cristallisé, peut-être aussi, — mais cette impression, personnelle à quelques vétérans de Melle et de Dixmude, trop portés au regret du passé, était loin d'être partagée par tous, — un certain fléchissement de la « capacité offensive » des fusiliers dû à la médiocrité croissante du recrutement. « La brigade est toujours la brigade, écrivait un officier du premier « jeu, » comme le couteau de Janot, dont on changeait alternativement le manche et la lame, restait toujours un couteau, — et ce n'est plus tout de même la brigade. Les meilleurs outils finissent par s'user. Le nôtre est déjà vieux et, pour le rafistoler proprement, il faudrait d'autres lascars que ceux qu'on nous envoie depuis quelque temps... Je vous le dis à l'oreille : trop de raisonneurs, de geignards, trop de « forcez pas! » comme on appelle par ici ces marins ménagers de leurs précieuses personnes et qui trouvent toujours qu'ils en ont fait assez. » Certains incidents sans gravité assurément, — si l'on n'avait pu craindre qu'ils ne devinssent l'amorce de fraternisations plus complètes, — tels que les échanges de journaux et de tabac, les conversations de tranchée à tranchée, des pactes clandestins pour établir une trève momentanée ou un régime de veille

(1) Expression de M. Le Bail, membre de cette commission.

moins rigoureux, seraient de nature à justifier ce pessimisme. Mais ces incidents, fort rares d'ailleurs et sévèrement réprimés, n'étaient point particuliers à la brigade. Ils ne l'étaient même point à la présente guerre. Tacite rapporte qu'au temps d'Arminius des guerriers germains, la nuit, poussaient leurs chevaux jusqu'au pied des retranchements et promettaient au nom de leur chef à tout déserteur une femme, des terres et cent sesterces par jour. Aucun légionnaire ne se laissait prendre à ces offres insidieuses qui, sous une forme à peine modifiée et à dix-huit siècles de distance, ne trouvaient pas chez nos marins une oreille plus complaisante. L'esprit de la brigade demeurait. Il survivait à toutes les transformations, et les quatre compagnies, qui venaient d'essuyer sans rompre pied, au Mamelon-Vert, le plus terrible torpillage de la campagne, montraient assez que leur capacité de résistance tout au moins n'avait subi aucun fléchissement.

Le 4 novembre, l'amiral traitait à sa table quelques artilleurs de marque dont le colonel Raguin, commandant le 32e d'artillerie, et le chef d'escadron Quinton, commandant le groupe du 118e d'artillerie lourde. Au dessert, coup de téléphone du général Hély d'Oissel : de source officieuse, le général commandant le 36e C. A. annonçait au commandant de la brigade de fusiliers marins qu'il était promu vice-amiral, — et la nouvelle était presque tout de suite confirmée; officiellement il lui mandait que le nouveau ministre de la Marine, qui avait pris pour chef de cabinet le capitaine de vaisseau Schwerer, promu lui-même contre-amiral, l'attendait à Paris dans les 48 heures. L'amiral Ronarc'h passa ses pouvoirs au « colonel » Paillet, rédigea dans la nuit un ordre du jour simple et grave, — où il remerciait en quelques mots les troupes qu'il avait eues pendant quinze mois sous son commandement, — et partit pour Paris le lendemain.

La brigade ne se méprit pas à ce départ. Elle y vit le signe de sa dislocation prochaine et n'en fut pas autrement affectée. Quelques vieux gradés sentimentaux, comme le premier maître Monguérard, s'attendrissaient seuls à la pensée de quitter pour toujours ce grand pays insipide, plus semblable à un théorème agraire qu'à une campagne naturelle et qui, entre ses routes droites et ses digues rectilignes, retournait à la sauvagerie primitive et au marécage sans perdre son aspect linéaire. Le com-

mun des hommes, las d'une stagnation dont personne ne voyait plus la fin, avides d'un changement, quel qu'il fût, ne montraient d'impatience qu'au sujet de la date fixée pour la dislocation : « Il y a assez longtemps que la brigade monte le quart sur l'Yser, écrit le 13 novembre le fusilier Guillou. Il paraît qu'on nous relève, mais quand? « — « Nous attendons toujours le départ, écrit de son côté Luc Platt. On s'agite, on parle, on discute, mais on ne sait rien. » On le saura bientôt et, en attendant, les rumeurs les plus invraisemblables circulent dans les tranchées : le gouvernement prépare de grandes fêtes à Paris pour recevoir la brigade; une permission exceptionnelle d'un mois sera « octroyée » par le général Joffre à tous les fusiliers, qui toucheront en outre la double paie, etc., etc.

Dans l'évocation de ces paradis illusoires, le retour du 10 novembre, premier « anniversaire de Dixmude, » passa presque inaperçu, sauf des rares survivants de cette journée tragique qui assistèrent aux services commémoratifs célébrés dans l'église de Coxyde par le vicaire de la localité et dans la chapelle souterraine de Nieuport par l'abbé Andrieux, aumônier du 2e régiment (1). Le canon, pendant la cérémonie, tonnait sinistrement du côté de la Geleide, puis sur Nieuport et les Cinq-Ponts, au point que l'alerte fut donnée et qu'on crut que les Boches voulaient célébrer aussi à leur manière l'anniversaire de leur coûteuse victoire. Ils recommençaient le lendemain de bonne heure, avec leur gros calibre et sur un objectif plus limité, qui était cette tour massive des Templiers dont on pensait qu'aucune artillerie ne serait venue à bout. Et, cette fois encore, bien que le tir fût « remarquablement bien pointé » et qu'il tombât un obus toutes les deux minutes, ils « ne réussirent qu'à écorner le coin N. E. » de la tour. Nous fîmes quelques pertes ce jour-là et les suivants : l'enseigne Briend, de la compagnie Michel, blessé par un éclat d'obus, le 11 novembre, et le premier maître fusilier Pellen, tué à Saint-Georges-Nord, le 18, par un de ces 57 allemands montés sur auto qui, de temps à autre, la nuit, traversaient l'Yser et se portaient au

(1) « 1er novembre. Demandé au vicaire de Coxyde de dire une messe le 10 pour l'anniversaire du combat de Dixmude à la mémoire des morts de mon bataillon. — 10 novembre. C'est aujourd'hui l'anniversaire de Dixmude. J'ai fait dire une messe à Coxyde pour les morts de mon ancien bataillon et j'ai assisté à la messe de notre aumônier, l'abbé Andrieux, dans la chapelle de Nieuport. » (Commandant Mauros.)

débouché de l'Union pour battre nos tranchées avancées. Pellen se trouvait dans le boyau, à 40 mètres du poste d'écoute aux trois quarts démoli et dont les sacs s'étaient écroulés sur leur garnison. On lui dit : « Il y a des blessés là-bas qui crient. Faut-il y aller? — Non, répond-il, je suis chef de section. C'est à moi d'y aller. » Et il tombe mortellement frappé en travaillant à dégager les hommes ensevelis sous les sacs. L'un de ces hommes était le quartier-maître Le Cam. Fortement contusionné, on l'invitait à se joindre aux autres blessés qu'on ramenait vers nos lignes :

— Et qui gardera le poste d'écoute? demanda Le Cam.

Tel était, jusqu'au bout, le moral de ces hommes, leur sentiment profond du devoir. Aussi, après avoir accueilli avec des transports de joie la nouvelle de leur départ de Belgique, commençaient-ils à ne plus lui trouver la même douceur. Une nostalgie pareille à celle qui les avait pénétrés à leur départ de Dixmude se faisait jour en bien des âmes : « C'est donc fini, la brigade? » Tant d'héroïsme, de sacrifices ignorés ou glorieux, tant de misère vaillamment supportée en commun dans l'espoir d'une revanche prochaine et toujours renvoyée aux calendes, tout cela n'allait plus être que du passé. La guerre continuerait sans les fusiliers. Peut-être même un jour ne saurait-on plus qu'il y avait eu une brigade navale. Jusque-là en effet, exception faite de la compagnie des pontonniers qui devait demeurer sur l'Yser, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Pelle-Desforges, aucune dérogation n'avait été envisagée à l'égard de la brigade dont la dislocation était officiellement annoncée pour le dimanche 21 novembre. On apprit tout à coup que le ministre de la Marine était revenu sur sa décision, peut-être à l'instigation du général Hély d'Oissel, et qu'en plus de la compagnie des pontonniers, un bataillon de fusiliers formé en prélevant 114 hommes par bataillon, la compagnie de pionniers et 8 sections de mitrailleuses, seraient conservés au front de Belgique sous le commandement du capitaine de frégate Lagrenée.

Ce fut un soulagement pour tous. Ainsi quelque chose de la brigade, une parcelle vivante d'elle-même, demeurerait pour garder le drapeau et pour assurer par sa présence la mémoire de l'héroïque collaboration prêtée par la marine aux troupes de terre. Elle prolongerait même cette collaboration et enrichirait

peut-être de nouvelles péripéties l'histoire aux airs de roman d'aventure, la belle histoire fabuleuse des *Demoiselles au pompon rouge*. S'il ne se trouva pas plus de volontaires pour s'enrôler immédiatement dans la nouvelle formation constituée à midi, le 20 novembre, et envoyée tout de suite au repos à Liffenkoke, c'est que la tentation était trop forte et que la plupart des fusiliers croyaient encore « dur comme fer » à la légende du grand « balthazar » parisien, de la double paie et du mois de permission extraordinaire. Mais combien d'autres, comme l'admirable premier maître Monguérard, insensibles à ces séductions, prirent leur parti sur-le-champ et crièrent avec lui : « J'y suis, j'y reste ! »

« Oui, je reste, je dois rester. Le moment est suprême, car, demain nous pouvons recevoir l'ordre de monter à l'abordage... Je pourrais aller me reposer quelques jours parmi les miens que je n'ai pas vus voilà bientôt vingt mois... J'irai plus tard, quand j'aurai mis tous mes hommes à la hauteur de leur tâche, quand gradés et marins seront familiarisés avec tout ce qu'ils ont à faire... Au-dessus de la famille, il y a la France. »

Mais ce grand cœur, qui laissait passer volontairement son tour de permission et prenait pour lui tous les dangers et les fatigues, devançait par la pensée ses jeunes compagnons sur la route de la capitale et pressait son correspondant (1) de ne rien négliger pour leur faire une réception digne de Paris et d'eux-mêmes.

Paris, à coup sûr, n'eût pas demandé mieux. Mais il y fallait l'assentiment des pouvoirs publics. Commencée le 21 novembre, la dislocation de la brigade devait se poursuivre « tous les trois jours en commençant par le deuxième régiment. » Ce fut le bataillon Martel (2e du 2e régiment) qui ouvrit le ban. « A six heures quinze, ce matin, écrit le commandant Mauros, le bataillon Martel a été rassemblé au camp Jeanniot. On lui a lu une lettre du général Hély d'Oissel, puis, à la croisée des routes de Saint-Ildebald, il a défilé devant le drapeau, faisant route sur Adinkerke, où il s'est embarqué pour Paris. »

L'officier supérieur dont le bataillon prenait ainsi congé le premier du front de Belgique ne se doutait pas qu'il serait replacé quelque trois ans plus tard à la tête du détachement

(1) M. Georges Jullien, l'un des plus fidèles et des plus chauds amis de la brigade, puis du bataillon des fusiliers marins, auquel il offrit ses superbes fanions

des fusiliers marins et qu'il aurait l'honneur d'être son dernier et très glorieux commandant. A trois heures de l'après-midi, le même jour, l'amiral se rendait à la Roseraie et y faisait ses adieux à son état-major. Les autres bataillons de la brigade s'embarquèrent les jours suivants, aux heures et dans l'ordre prescrits par le dispositif : le bataillon Biffaut (1er du 2e régiment) le 24 ; le bataillon de Maupeou (3e du 2e régiment) le 27 et, avec lui, l'état-major régimentaire ; le bataillon Lefebvre (2e du 1er régiment) le 30 ; le bataillon Bertrand (3e du 1er régiment) le 3 décembre ; le 1er bataillon du 1er régiment (ancien bataillon Lagrenée dont le chef avait pris le commandement du détachement resté sur l'Yser) le 6 décembre, au lendemain même des obsèques d'un de ses capitaines les plus méritants, du dernier officier de la brigade tombé au champ d'honneur, le lieutenant de vaisseau Blanchin, foudroyé par un obus à Nieuport sur la place de l'Église, tandis qu'il rassemblait ses hommes pour monter aux tranchées.

Ces deux bataillons seuls, grâce à l'initiative d'un journal parisien, qui avait organisé pour eux une matinée de gala, connurent le sourire et les acclamations de la « Ville-Lumière, » bien atteinte d'ailleurs dans son prestige par les restrictions qu'on faisait déjà subir à son éclairage. Les autres bataillons, débarqués par nuit noire à la gare du Nord, conduits sans tambour ni trompette à la caserne de la Pépinière, y étaient consignés jusqu'au lendemain où on les dirigeait, avec la même absence de protocole, sur les stations qui desservaient leurs dépôts respectifs. Les uns et les autres cependant, avant de quitter Paris, furent passés en revue dans la cour de la caserne par le nouveau ministre de la Marine qui les harangua, fleurit quelques capotes et, pour terminer, embrassa l'amiral Ronarc'h. La dernière cérémonie de ce genre, où figurèrent le 1er et le 2e bataillon du 1er régiment, eut lieu le matin du 8 décembre. On y entendit la musique du 230e territorial. Non plus qu'aux précédentes prises d'armes, le public n'y fut admis. Et, après un service solennel célébré à Saint-Augustin par l'abbé Pouchard, aumônier du 1er régiment, en l'honneur des morts de la brigade, tout fut dit : une grande chose avait été.

CHARLES LE GOFFIC.

AUTOUR

DE LA

CORRESPONDANCE DE BOSSUET

II[1]

BOSSUET CHANOINE RÉSIDANT A METZ

I. — BOSSUET DIPLOMATE DE GUERRE

« Bossuet, — écrivait naguère un Messin (2), — appartient à Metz par les premiers efforts et les premiers effets de son zèle, par sa préparation et ses débuts heureux d'orateur et d'apôtre. » Mais ce ne fut pas dans la chaire, on le sait, que sa supériorité s'y produisit d'abord; ce fut dans la moins ecclésiastique des besognes.

Il arrivait à Metz à l'un des moments les plus troubles de l'histoire de France. Non pas seulement parce qu'il y avait encore la guerre étrangère... A elle nos ancêtres étaient faits. C'était l'état chronique. Et, pour le dire en passant, quelle leçon de notre passé, et trop peu admirée sans doute, que la continuité de cet état violent n'empêchât point l'accomplissement normal des autres fonctions de la vie du royaume, — que, notamment, la pensée et l'art suivissent chez nous leur cours comme si de rien n'était! — L'épanouissement du génie français, que l'on croirait volontiers la fleur sereine de la sécurité et de la prospérité matérielle, fut presque perpétuellement accompagné du bruit des batailles, du tumulte des recrutements, des mouve-

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.
(2) Le chanoine Finot, *Mémoires de l'Académie de Metz*, année 1907-1908, p. 365.

ments ou des logements de troupes, quand ce n'était pas de l'invasion. La France littéraire a grandi les armes en main.

Mais en 1651-1652, il y avait, en outre, la guerre civile. A la Fronde parlementaire, vite matée ou amadouée, succédait une vaste tentative de révolution seigneuriale. L'horrible XVIe siècle était encore présent aux mémoires, et ses derniers ressauts, écrasés par le despotisme salutaire de Richelieu, ne dataient que de vingt-cinq ans. Et voici que la sinistre chose semblait devoir renaître. La menace en effrayait tous les bons Français. Bossuet, — et ce que nous savons de ses ancêtres comme de son enfance nous l'expliquerait au besoin, — éprouvait autant que personne ce sentiment. Témoin, à défaut de lettres qui l'expriment, un de ces « sermons-confidences » où, à cette date, avec une belle confiance d'orateur jeune, il pensait tout haut devant des auditeurs qu'il sentait correspondre. Relisez, de ce point de vue, le *Sermon sur la Bonté et la Rigueur de Dieu envers les pécheurs*. C'est le premier, probablement, qu'il ait prêché à Metz, solennellement, dans la Cathédrale, le 21 juillet 1652, trois ou quatre semaines après son arrivée. Or, là, tout de suite, il dit à son auditoire nouveau son émoi. Il le dit avec intensité, avec pathétique, même, — comme l'ont très bien vu ses exégètes littéraires, — avec quelque outrance. Son thème est pris à la Bible : c'est la chute de Jérusalem ; il veut donner aux fidèles messins tout l'enseignement moral permanent qu'elle contient. Mais le noir présent le hante. Jérusalem, n'est-ce pas Metz ? (1) L'autre jour, quand il y débarqua, l'âme préoccupée de l'état de Paris qu'il avait quitté en pleine émeute démagogique, soudoyée par les Princes (2), il a remarqué, pour la première fois peut-être depuis qu'il vient à Metz, les fortes murailles « garnies de plates-formes et batteries, avec de bons remparts, treize bastions, deux ouvrages à corne, » derrière lesquelles s'abrite la ville réputée imprenable. Ces murs ne sont-ils pas pareils à ceux de Jérusalem décrits par l'historien Josèphe ? Qui sait pourtant si, comme ceux-là, ils ne tomberont pas quand viendra les assaillir ce chef de guerre redoutable, ce vain-

(1) Le P. Caussin l'avait déjà dit : « *Sola Lotaringia Hierosolymam calamitate vincit.* » Maynard, *Saint Vincent de Paul*, IV, 73.

(2) Chéruel, *Hist. de France sous le Ministère de Mazarin*, I, p. 197 et suiv. (Émeute du 25 juin 1652, combat de la porte Saint-Antoine, 2 juillet, massacres et incendie à l'hôtel de Ville, 4 juillet).

queur de Rocroy, qui s'apprête à porter son génie et sa gloire française au service de l'Espagne et de l'Empire, — Condé? Qui sait si, dans la vaste enceinte de quatre lieues de tour, la population des Trois Évêchés et de Lorraine qui va se précipiter, comme en un asile, ne se trouvera pas prisonnière, pour sa perte, tout de même que les Juifs dans Jérusalem condamnée? La couleur quasi dantesque, un peu bizarre, de ce beau discours s'éclaire par l'angoisse de l'heure.

Et, en effet, tandis que de Paris à Bordeaux, du Languedoc à la Bretagne, d'Angers à la frontière lorraine la révolte des Grands gronde et gagne, on annonce que l'Archiduc espagnol et Condé, réunis, vont « entrer en France avec des forces considérables. » Dans l'été de 1652, Metz peut se croire, des premières, menacée.

Bientôt Condé surgit au Nord-Est. Décrété de lèse-majesté, il médite, en effet, des desseins mystérieux dont la réalisation violente aurait cette région pour théâtre. Il a toujours rêvé de devenir le héros d'on ne sait quelle épopée d'aventures, le fondateur d'un empire créé par lui, pour lui. Profitant de ce que Turenne reste à Paris à garder le petit roi, et de ce que Mazarin se terre en son gouvernement de Sedan, Condé vient se fortifier dans son domaine à lui, à Clermont-en-Argonne, à Stenay, et, tout de suite, élargit ce domaine en s'emparant de Château-Porcien, de Rethel, de Sainte-Menehould, de Bar-le-Duc, de Mouzon, de Commercy, de Saint-Mihiel. Il paraît en humeur et en mesure de se tailler par l'épée un « royaume d'Austrasie (1). »

Il est vrai que, dès la fin de 1652, une partie de ces villes, prises trop vite, lui échappe. Au milieu de l'année 1653, il cesse de viser Metz qui, du reste, en sa fidélité au roi de France n'a pas bronché.

Mais si elle respire, elle n'est pas pour cela hors d'affaire. Le terrible partisan est encore bien proche. Il a retiré ses troupes en Hainaut, parce qu'il compte, pour les refaire, sur les Espagnols des Pays-Bas, qui rechignent. Or, cette subsistance, c'est pour lui le gros et importun souci; à cette difficulté de ravitaillement il se heurte avec colère, lui, le général de « mouvements, » que les « quartiers » d'hiver impatientent. Et puis,

(1) Duc d'Aumale, *Histoire des Princes de Condé*, t. VI, *passim*. Cf. t. III, 364, Cf. Bourrelly, *Le maréchal de Fabert*.

son armée grossit trop, d'inutiles renforts, — fuyards de Paris ou de la Fronde bordelaise avortée, aventuriers de partout, épées besogneuses, tous gens indésirables qu'il faut nourrir, en plus de ses vieux soldats.

Alors il emploie le procédé classique : il terrorise. « Il excelle à tout détruire derrière lui, gîtes et ressources. » Dans cette cruauté, que les deux belligérants pratiquent, il a la palme : c'est le Duc d'Aumale, son admirateur impartial, qui le déclare avec tristesse : « les moindres billets de M. le Prince témoignent alors d'un extrême acharnement. » Et quand il a sévi, aux villes grandes et petites, — dont il n'a pas voulu ou pas pu faire le siège, et que ces spectacles de férocité tout voisins instruisent de ce qui les attend si elles résistent, — il réclame impérieusement des vivres ou de l'argent.

Metz reçoit cette double sommation. Condé envoie d'abord ses colonnes volantes rançonner les cultivateurs des alentours, enlever les bestiaux, faire des prisonniers jusqu'aux portes de la ville. Il ne laissera les Messins tranquilles, jusqu'à nouvel ordre et pour l'année, que s'ils lui versent dix mille livres, trente mille francs environ, — un lourd tribut en ces années de détresse.

Les Messins acceptèrent le marché. En tout honneur du reste. Ces « sauvegardes » étaient admises. Les gouverneurs militaires des villes frontières des pays belligérants avaient pour les conclure l'agrément de leurs souverains respectifs. Deux ans après, l'insoupçonnable Fabert, à Sedan, négocia avec Condé un accord semblable.

Mais à la fin de l'été de 1653, les exigences de Condé s'accroissent. C'est mille livres de plus qu'exige Jacques Caillet de Chanlot, son secrétaire des commandements, et il veut aussi de nouveaux modes de paiement plus onéreux. Le Conseil des Trois-Ordres qui administrait Metz s'émut. Fut-ce à ce moment que Bossuet y entra comme délégué du Chapitre de la Cathédrale? Déjà, en tout cas, les chanoines l'avaient nommé syndic, convaincus apparemment, dès lors, que « l'intrus » de 1642 n'était pas un inutile. Voici qu'elles se révélaient opportunes et précieuses, ces « belles relations » des familles Bretagne et Bossuet qu'on avait sans doute copieusement reprochées au conseiller Bénigne et à son fils. Quand le duc d'Enghien était gouverneur de Bourgogne, la « robe » de Dijon avait eu avec lui

des rapports pleins de cordialité : présidents, conseillers, avocats, avaient l'honneur de le voir au Palais à l'audience, d'être reçus chez lui, de le recevoir à leur tour. En 1639, il avait soupé chez un Bossuet. Aussi neuf ans après, on le sait, à Paris, le 24 janvier 1648, au soir d'une soutenance de Jacques Bénigne, il avait daigné venir à la Sorbonne, escorté de ses officiers et de valets portant flambeaux, pour assister jusqu'au soir aux premières armes théologiques de son jeune ami dijonnais. Nul ambassadeur, assurément, ne pouvait lui être plus agréable que le nouveau chanoine; et il y paraît, ce semble, dans la lettre courtoise par laquelle, le 12 octobre 1653, Condé, informé du fait que Bossuet et Bancelin viendraient négocier avec ses agents, promettait de se contenter des dix mille livres de l'année précédente. Ce billet n'a rien des rogues missives dont un contemporain nous dit, à cette date précisément, qu'elles « ressemblaient à des ordres de guerre, » lors même qu'elles s'adressaient à la Sérénissime Altesse de l'Archiduc gouverneur des Pays-Bas espagnols.

Seulement, ce ne fut pas au Prince lui-même que Bossuet eut affaire, au château de Stenay, où deux « tambours, » l'un français, l'autre espagnol, l'ont amené avec son compagnon. Ce fut à Chanlot. Et Chanlot, secrétaire dévoué du maître, non seulement défendait les intérêts du Prince plus opiniâtrément que n'eût fait le Prince lui-même, mais il n'oubliait pas les siens propres. Pour se rendre traitable, « M. Chanlot veut un beau présent. » C'est ce que le jeune chanoine explique aux magistrats de Metz, en termes précis, sans indignation. Il se rend bien compte au surplus que, par écrit, on n'aboutit guère. Il n'hésite pas à en appeler de nouveau à Condé et le voilà qui fait un second voyage à Stenay. En quoi il avait quelque mérite. Dans ce pays « en proie » à toutes les armées, les chemins n'étaient pas sûrs; plus d'une fois en ce temps-là, des membres du Parlement en mission furent pris ou tués. Trois ans auparavant, en avril 1650, Bossuet l'avait échappé belle lui-même. Retournant de Toul à Paris, pour y achever son doctorat en théologie, il était tombé, entre Ligny et Bar-le-Duc, dans un parti d'Allemands, et ne s'était échappé qu'avec peine (1).

Revenu à Stenay, il finit par obtenir tout : le chiffre désiré

(1) *Corresp.* t. I, p. 418.

des Messins et le maintien des conditions de paiement antérieures, sans même grossir le « présent » qu'acceptait l'honnête secrétaire. En novembre, c'était réglé. L'ancien petit syndic du collège de Navarre, déjà confirmé orateur, s'avérait homme d'action. Il allait se révéler homme de lutte.

II. — BOSSUET ET LA CONCURRENCE PROTESTANTE

Le Protestantisme a tenu, dans la vie de Bossuet, trop de place, les idées qu'il a exprimées à son sujet, surtout vers la fin de sa vie, sont encore aujourd'hui trop dignes d'attention, pour qu'il n'y ait pas intérêt à noter avec soin leur premier contact. Mieux encore que ses sermons de Metz, — et en tout cas autrement, — ses lettres de Metz nous le montrent.

Quatre d'entre elles parlent des Protestants : la première en date, adressée par lui, en avril 1655, au maréchal de Schomberg, gouverneur de la ville de Metz et du pays messin, en lui dédiant la *Réfutation*, qu'il vient de composer, *du Catéchisme de la Réformation* publié l'année précédente par le ministre protestant messin Paul Ferry; — les trois autres, adressées, en février 1658, soit à saint Vincent de Paul, soit à son confrère Demonchy.

Toutes quatre, disons-le tout de suite, ont le même caractère franchement polémique.

La première est un conseil chaleureux à Schomberg d'agir contre les Protestants : « Je ne vois rien de plus grand en votre personne que... cette inclination généreuse *d'appuyer* la religion, » non seulement « par votre exemple » mais « *par votre autorité.* » « Parmi vos conquêtes, il n'y en a point de plus glorieuses que *celles que nous voyons tous les jours, par lesquelles vous gagnez à Dieu des âmes.* »

Les trois autres lettres sont des dénonciations et des instances, auprès de saint Vincent de Paul, dans le même sens, afin que lui, aussi, il emploie *l'autorité* contre les ennemis de l'Église. C'est d'abord au sujet « d'une chose qui s'est passée » à Metz « depuis quelque temps et sera bientôt portée à la Cour. Une servante catholique, décédée chez un huguenot, marchand considérable, a été étrangement violentée dans sa conscience. » Elle avait fait, « toute sa vie, profession de la religion catholique. » Son maître a prétendu que, « cinq jours avant sa mort,

elle avait changé de religion ; il a écarté le prêtre de son lit de mort..... Vous voyez assez de vous-même, monsieur, quelle est » ici « *l'impudence* de ceux qui, ayant reçu, *par grâce*, du Roi la liberté de conscience dans son État, la ravissent dans leurs maisons à ses sujets leurs serviteurs. *Certainement cela crie vengeance.* » Cependant les Ministres et le Consistoire « soutiennent cette entreprise » et vont à la Cour récriminer contre les plaintes catholiques. « *Je vous supplie, monsieur, d'employer en cette rencontre tous les moyens que vous avez* pour empêcher qu'on n'écoute ces députations *séditieuses* et faire que les choses demeurent dans le cours ordinaire de la justice, selon lequel ils ne peuvent pas éviter d'être châtiés de cet attentat contre les Édits et la liberté des consciences. »

Autre affaire analogue : « Le Roi, ayant accordé à ces Messieurs, *par grâce*, deux pédagogues pour leurs enfants, à condition que ces maîtres seraient catholiques, ils vont demander des gages pour eux » à la Ville. « Cela n'a justice » ni raison, « mais, » comme ils savent qu'apparemment on ne leur accordera pas leur demande, *je me trompe bien fort si leur dessein n'est pas* d'obtenir qu'on leur donne la liberté de payer des maîtres pris dans leur religion. Je ne vous dis pas, monsieur, maintenant ce que vous avez à faire sur ce sujet ; *c'est assez que vous soyez averti...* »

Que ces griefs fussent fondés ou non, nous n'avons pas ici à l'éclaircir. Mais vous voyez le geste et le ton. Ton animé, impérieux : ici et alors, Bossuet est évidemment en plein dans le combat confessionnel local. Il épouse les rancunes, il partage les passions, il les sert, il fait le coup de feu.

Or, cette attitude a de quoi surprendre, comparée au ton de modération relative des sermons et des écrits de cette époque de Metz où il est question des Protestants. Non pas que, là même, la parole du prédicateur soit douce : le ministre Paul Ferry, qu'il traitera plus tard en ami, est alors « ministre d'iniquité; » — non pas que dans la *Réfutation du Catéchisme* de Ferry la critique des inexactitudes ou des mauvais raisonnements de l'adversaire ne soit poussée plus d'une fois sans ménagement. Mais, tout de même, dans les Sermons un accent de fraternité chrétienne, dans la *Réfutation* un air de sérénité philosophique règnent, qui rendent un peu étrange, dans les lettres que je viens de résumer, cette adhésion si vive à des polé-

miques de fait. Il semble que Bossuet homme soit, alors et ici, moins modéré que ne l'est Bossuet controversiste.

Je le crois en effet. Et en regardant autour de lui je crois me l'expliquer,

En regardant d'abord le milieu catholique où il vit. Sans doute son père, le conseiller Bénigne, n'est pas fanatique. En 1655, précisément, le maréchal de Schomberg ayant fait opposition à la réouverture du temple de Courcelles près Metz, il y eut enquête sur les titres en vertu desquels les calvinistes prétendaient exercer leur culte à Courcelles, et, en 1656, de cette enquête un acte de notoriété sortait, « établissant leur possession depuis un temps immémorial. » Cette pièce est signée du père de Bossuet, et ce fut elle qui permit à deux notables du protestantisme messin, Le Duchat et Bancelin, d'obtenir de la Cour l'autorisation refusée par Schomberg (1).

Mais le clergé n'était pas aussi tolérant, le haut clergé du moins, trop cupidement attaché, nous l'avons assez vu et le verrons encore, à ses privilèges et à ses profits, pour ne pas traiter en ennemis ces dissidents qui le diminuent. Tel était le cas de Mgr dom Martin Meurisse, ce suffragant auquel Henri de Verneuil avait confié l'administration de son diocèse, jusqu'en 1642 où Meurisse mourut. Lui, c'est l'anti-huguenot furieux. Lisez plutôt sa significative *Histoire du Progrès et de la Décadence de l'hérésie à Metz*. La *décadence*, il la proclame bien entendu ; mais il confesse aussi la *persistance* du mal. Et il invective les « bêtes puantes, » le « dragon infernal, » et il déplore la nécessité d'État, qui « oblige » les catholiques de Metz « à converser parmi les serpents. » L'honnête Bédacier, qui lui succéda, était moins combatif sans doute ; — mais ceux qui ne désarment point, ce sont les chanoines, confrères de Bossuet ; c'est le *primicier* ou *princier* du chapitre, l'abbé de Coursan : six ans plus tard, il sollicitera l'expulsion pure et simple, de Metz, de « toutes les familles protestantes qui s'y sont établies depuis moins de trente ans. »

Devenu un des chefs du Chapitre, le jeune archidiacre Jacques Bénigne a bien pu être forcé de suivre la troupe belliqueuse des anciens.

D'autant qu'à cette date, sur la même pente, d'autres de ses

(1) Thirion, *Essai sur l'histoire du Protestantisme à Metz.*

fréquentations le poussaient. Il y avait déjà sans doute quelques années, nous l'avons dit, qu'il s'était affilié à cette Compagnie secrète du Saint-Sacrement dont M. Vincent n'était guère moins l'inspirateur qu'il n'était le supérieur et directeur de la *Conférence* des prédicateurs *de Saint-Lazare*. Cette Compagnie, Bossuet la retrouve à Metz; dès 1644, Martin Meurisse n'avait pas manqué d'en doter sa ville. Et, en 1651, le nouveau gouverneur Schomberg s'y laissait agréger. Or, à Metz comme ailleurs, la « Compagnie de M. de Renty » (1) mettait au premier rang de ses pieuses besognes l'assaut contre les protestants. Les années 1656 à 1658 précisément manifestent une recrudescence de son offensive. Par ses soins, la maison de la *Propagation de la Foi*, fondée depuis 1648, se ranime, et grâce à elle, sans doute, de nouvelles religieuses arrivent de Paris en renfort. Dans ces trois années, à Metz, les démonstrations menaçantes contre les protestants se multiplient (2), mais aussi les coups effectifs, suggérés évidemment par la sainte Ligue secrète, préparés et organisés par elle, selon ses habituels procédés. S'inquiétait-on de voir dans les « commandements militaires » des huguenots, et voulait-on commencer par faire destituer le gouverneur du château, d'Ennery? Croyait-on devoir, par des conflits plus ou moins provoqués, réveiller contre les religionnaires l'animosité du public, endormie par la fâcheuse tolérance? Voulait-on empêcher les protestants de profiter de la licence que le jeune Roi vient de leur donner, « imprudemment, » d'avoir des maîtres d'école spéciaux pour eux (maîtres catholiques, du reste)? Voulait-on mettre des entraves à l'achèvement, à l'ouverture, à la fréquentation commode de leur temple, reconstruit par eux à grands frais? Travaillait-on à fermer l'hôpital aux pasteurs, de peur qu'ils n'y exerçassent leur prosélytisme en gênant celui des catholiques? — En toutes ces entreprises de défense ou d'attaque, vous trouveriez, dans les archives messines, ces mémoires juridiques non signés, ces « rapports » documentaires anonymes, qui, par des intermédiaires indirects et sûrs, atteignant les « puissances, » les animaient à se départir d'un trop indulgent laisser faire et leur indiquaient les *moyens*, dis-

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 1er août et 1er septembre 1904.

(2) Predications en 1656, du fougueux jésuite le P. Lescossois, ou du « controverseur » Mauduy qui poursuit en disputant les huguenots dans les rues.

crets, mais radicaux, prompts et pratiques du bon combat.

A ces campagnes, dans quelle mesure Bossuet collabore-t-il? Il prit part surtout, ce semble, au prosélytisme qui visait les familles et les enfants. Quand, en avril 1657, Schomberg obtient enfin, non sans difficultés, de la Cour, des lettres patentes pour la maison des *Nouvelles converties*, c'est Bossuet qui, alors à Paris, les apporte, et qui, en passant à Toul, les fait enregistrer au Parlement. C'est lui aussi qui, en novembre de la même anuée, donne à cette maison, définitivement fondée, des règlements. C'est lui encore, — nous aurons à le rappeler tout à l'heure, — qui prêche à la prise de voile de Claude Maillard, une des sœurs militantes expédiées de Paris à la rescousse par le siège directeur du Saint-Sacrement. C'est lui, enfin, qui, en février 1658, devient supérieur de la maison d'Allix Clerginet. Donc, il est, dans la milice secrète, plus qu'un adhérent platonique : un membre actif. Dans les exhortations d'énergie à Schomberg, dans les appels « excitatifs » à l'intervention parisienne de saint Vincent de Paul, Bossuet membre de la Compagnie du Saint-Sacrement paraît.

Mais ce qu'il faut se rappeler surtout, pour comprendre ce Bossuet initial si combattif, c'est ce que les protestants sont à Metz en ce temps-là.

D'abord, ils sont très nombreux : en 1642, dix mille environ, plus d'un tiers, ce semble, de la population urbaine. Dans les alentours, cent cinquante villages renferment des calvinistes. Les quelques statistiques qui nous restent n'indiquent pas que, dans les quinze années suivantes, ils aient diminué. De 1652 à 1660, ils baptisent, par an, de deux cent quarante à deux cent quatre-vingt-dix enfants; ils font de quarante-cinq à soixante mariages. Un dénombrement de 1684 comptera encore, postérieurement à des émigrations probablement nombreuses, environ quatre cent vingt familles réformées.

Considérable, cet effectif n'est point cantonné, comme alors en quelques villes, par peur ou par honte, en de certains quartiers. Si les calvinistes sont denses principalement sur la paroisse Saint-Maximin, ils sont répandus aussi sur les paroisses Sainte-Croix et Saint-Jacques, Saint-Martin, Saint-Jean, Saint-Victor, Saint-Gorgon. Sur cette dernière, toute petite, il restera, en 1680, deux cent soixante-sept huguenots, hommes et femmes. Il y en a jusque dans ce quartier de la

Cathédrale où Bossuet habite : rue des Prêcheresses, rue des Clercs, rue de Jurue, rue Taison, rue Fournirue, dans ces deux dernières surtout où, en 1684, il subsiste quatre-vingt-dix-neuf familles. En 1652, Bossuet doit trouver tout le temps des protestants sous ses pas.

Ils sont intelligents, actifs et riches. Dans les professions libérales, ils ont plus que leur contingent : « plus de la moitié des médecins et des apothicaires, » — dit un *État présent de l'hérésie*, dressé en 1654 probablement par des informateurs zélés du Saint-Sacrement; — « plus de la moitié des avocats, trois procureurs, un commis au greffe, tous les clercs du greffe. » Ils ont des ingénieurs, des officiers et quatre conseillers au Parlement. En 1684, après les progrès et les succès de la grande persécution, ils conserveront la meilleure part du commerce et de la petite industrie : orfèvres, horlogers, droguistes, armuriers, tonneliers, merciers, chaussetiers, tailleurs, sculpteurs, graveurs en taille-douce, libraires. En 1654, « les deux tiers des changeurs sont religionnaires, » et les changeurs, c'étaient les banquiers. Religionnaires aussi à cette date, « *quasi tous les marchands et les orfèvres* qui sont les plus riches. » Leur richesse s'étale et au centre de la ville et aux faubourgs. C'est un huguenot « qui a fait bâtir la belle maison proche de Saint-Simplice; » ce sont des huguenots qui « ont *bloqué*, » — comme s'exprime, indigné, l'informateur susdit, — la ville de Metz « par leurs châteaux et maisons des champs. »

Nombreux et opulents, ils sont influents. Ils n'ont pas le moins du monde cette humilité découragée qui parfois hâte la disparition des minorités énervées. Sans doute ils voient bien, et ils disent sans hésiter, que la fréquence des mauvais procédés gouvernementaux à leur égard atteste, — malgré quelques égards de forme, trop visiblement intéressés, — une malveillance intime et suivie. Mais de cette malveillance ils n'ont cure. Ils sont forts de leurs droits, qu'ils appuient sur l'Édit de Nantes, par le bienfait duquel, à Metz, durant la première moitié du XVIIe siècle, ils ont vécu paisiblement, — l'historien calviniste Élie Benoist l'avoue, — « dans les choses qui regardent proprement la religion. » Ces droits, ils les font valoir, soit au Parlement, institué à Metz en 1633 pour les Trois-Évêchés, soit dans les corps élus de la Ville. Au temps où Metz était administré par les « Treize, » ils y avaient toujours des représen-

tants. Ils en gardent dans l'Assemblée des Trois Ordres et dans l'Échevinage; « la moitié » en 1654 parmi les Échevins, et qui ne sont pas les moins agissants. Nous avons vu un Bancelin député près du Prince de Condé avec Bossuet. « Les Échevins administrateurs de l'hôpital et des moulins, » les deux receveurs des contributions de la ville et des villages » sont huguenots. La milice du pays est commandée par deux officiers calvinistes.

Que de ces établissements, de ces honneurs et de cette influence ils n'abusent pas parfois, c'est le contraire qui étonnerait. Qu'ils ne soient pas ombrageux et rétifs, il se peut. « Messieurs de la huguenoterie, — disait cette note de police catholique de 1654, — ne veulent plus être appelés *de la Prétendue.* » Ils sont fiers aussi et trop portés à faire, ainsi que l'écrivait l'évêque Martin Meurisse, « bande à part. » Peut-être, à l'occasion, leur prosélytisme est-il provocateur. Le fait dont Bossuet se plaint à M. Vincent avec les circonstances qu'il donne, n'a rien d'invraisemblable. Sûrement enfin, semble-t-il, — et c'est le cas dans tous les milieux étroits, — ils sont volontiers taquins. Dans les rues, « leurs violleurs et flûteurs chantent publiquement les Psaumes, » et « d'aucuns relaps fredonnent par moquerie le *Salve Regina.* » En 1654, de leur paroisse de Courcelles, Schomberg chasse un « petit prédicateur » bénévole, qui « faisait le ministre, » probablement avec les excès de zèle d'une initiative sans mission.

En tout cas, il ne semble point que ces prévarications fussent graves. S'il était vrai, ce que l'évêque Meurisse prétend, que, « dans les métiers où ils sont maîtres, ils maltraitent cruellement les catholiques en les écartant des maîtrises, » il y aurait eu à Metz, dans ce XVIIe siècle où l'orthodoxie catholique se sentait forte de l'appui du pouvoir, des émotions populaires telles qu'il s'en produisit autre part. On n'en voit point. En 1610, Abraham Fabert l'imprimeur n'aurait pas célébré avec tant de ferveur, au sein même de sa ville, « la bénévolence et l'amitié, dont catholiques et protestants s'entr'aident les uns les autres, » autant « que l'humaine société peut le désirer, » si cette bonne volonté protestante dans la France en reconstruction n'avait pas été déjà visible. Durant le cours du siècle, à Metz comme sur presque tous les points de la France, les recommencements tentés par les seigneurs, rompus par Richelieu, de la lutte religieuse, échouent, et le lien

national s'affermit. Le bon sens français n'avait pas mieux demandé que de se résigner en ces matières de culte, à « cette diversité de tons qui flatte l'oreille, — comme disait le bon Fabert, — pourvu que les règles de musique y soient observées. » Et voici justement qu'en 1654, le ministre protestant Paul Ferry, à la fin de son *Catéchisme*, écrivait noblement « Vivons si bien avec tous, qu'il paraisse que [la croyance] seule nous sépare, et que, de même que nous avons nos gouverneurs, nos lois, nos coutumes, notre justice, nos murailles communes avec les catholiques, nous y avons encore nos affections. » Contre cette affirmation de l'union loyale qui régnait à Metz, sans doute nul ne réclamait parmi les laïques sinon les *zelanti* du petit groupe où Bossuet se trouvait enrégimenté.

Pourquoi, d'ailleurs, les gens sages eussent-ils réclamé contre cet apaisement, produit du temps, et qui, s'il ne faisait pas l' « unité », faisait la paix? Les réformés de Metz n'offraient-ils pas aux esprits sérieux un spectacle digne de respect, — celui d'une « erreur » dont la bonne tenue excusait la constance?

Leur fidélité française et monarchique était parfaite : les plus exaltés controverseurs n'osaient même pas la mettre en doute. Leur bonne volonté chrétienne étsit visible; leur valeur spirituelle, imposante.

Ils ont trois temples, un en ville, l'autre à la Horgne, l'autre à Courcelles. Ils ont vingt-deux écoles, à quelques-unes desquelles fréquentent même des enfants catholiques. Ils ont même, en 1634, failli avoir un collège, qui se fût ouvert, sans la résistance acharnée des Jésuites, avec près de cent élèves pour effectif de début. Ils ont cinq pasteurs, dont quatre en ville; deux consistoires, l'un pour la ville, l'autre pour les villages. A chaque pasteur sont attachés plusieurs diacres, chargés du soin des pauvres. Tous ces organes fonctionnent de concert. Composé des quatre ministres et de vingt anciens, le Consistoire se réunit une ou deux fois la semaine. En ville, il y a service tous les deux jours dans chaque temple; on prêche une fois chaque mercredi et vendredi, deux fois chaque dimanche. Les réunions cultuelles sont presque aussi fréquentes au temple qu'à l'Église. La moralité est incontestable. Le Consistoire est une magistrature morale autant que spiri-

tuelle, tribunal d'enquête, de censure et de conciliation tout à la fois. Les scandales semblent rares. Les fidèles sont généreux, — nous verrons tout à l'heure Bossuet le constater. — « Nul pauvre protestant ne mendiait par la ville, dit le biographe de David Ancillon ; dans les assemblées, point d'habits misérables. » « Lorsque, en 1666, écrit au siècle dernier le pasteur Othon Cuvier, le gouvernement demanda aux Consistoires de combien de deniers ils imposaient leurs adhérents, le Consistoire de Metz put répondre fièrement « qu'il n'imposait rien à personne » et qu'encore qu'il fallût rémunérer quatre pasteurs, entretenir ou rebâtir les temples, subvenir aux besoins des pauvres comme à ceux du culte, des écoles locales et des étudiants envoyés aux Académies, « les offrandes volontaires suffisaient. » Parfois même et sans peine, on faisait aux protestants de la vieille France d'extraordinaires libéralités. « Ainsi, en 1661, deux cents livres étaient votées » par le Consistoire « pour le traitement d'un second professeur de théologie au collège calviniste de Die en Dauphiné. » Et un autre jour, à la suite d'un sermon prêché pour les religionnaires persécutés en France, Ancillon recevait mille ducats avant le soir.

Vraiment, quand les cortèges des baptêmes, mariages et enterrements, défilent, en plein jour, et « en grande compagnie » malgré les ordonnances, mais sans aucun scandale, à travers la ville; — quand le pasteur Ferry, qui, originaire du pays, est là depuis cinquante ans, et que secondent son petit-fils Couet du Vivier, puis son gendre Bancelin, — quand ce pasteur, « personnage majestueux, » dit un contemporain, au profil ascétique, passe gravement en robe longue, ou en soutane à manches et à rabat, — le vulgaire le distingue-t-il nettement des prélats ou des prêtres catholiques? Ce « fidèle ministre du saint Évangile, comme il s'intitule, n'égale-t-il pas en prestige les chanoines « les plus accommodés? » Et « l'Église du Christ » qu'il gouverne avec ses collègues, est-elle moins bien ordonnée que l'autre? A-t-elle moins que l'autre figure et substance d'Église?

Or, voilà ce que Bossuet trouve à Metz (1).

(1) Sur toutes ces questions d'histoire messine, outre les anciens ouvrages, de l'évêque Meurisse, du protestant Élie Benoit (*Histoire de l'Édit de Nantes*, t. III), et des Bénédictins (*Histoire de Metz*), on peut consulter l'importante *Histoire*

Et ce spectacle, sans doute, ne répond guère ni à ce qu'on lui avait enseigné aux Écoles, dans les cours de controverse du collège de Navarre, sur le compte du protestantisme, ni même à ce qu'il a entendu ou vu à Paris. Même en avait-t-il vu, des protestants, à Paris, autrement que dissimulés et perdus dans la masse? Était-il allé jamais à Charenton, ou seulement aux « services » clandestins, qui se tenaient dans les chapelles des ambassadeurs étrangers protestants? Avait-t-il causé avec d'autres hérétiques que M. de Ruvigny, ou M. de Turenne, ou M. Conrart, ou autres gens du monde, protestants de cour et de société, sans signes visibles, hérétiques réservés, discrets, émoussés, portant dans les compagnies avec une sorte d'embarras, comme un habit démodé, une croyance qui n'est pas celle du Roi?

Eh! bien, à Metz, au contraire, il voit « l'hérésie » vivante, il la touche et la mesure. Elle se révèle à lui, et non point telle que ses cours ou ses livres de controverse la lui dépeignaient : erreur expirante, branche dont la rupture a épuisé la sève, monstruosité que la France élimine et qui ne demande que le coup de grâce; infime « petit troupeau, » dispersé, discrédité; secte boîteuse n'ayant qu'obstination et qu'impudence, mais point de véritable assurance en soi ni de ressources et de vigueur solide... Il s'en faut de tout. De cette révélation, sa foi n'est pas ébranlée, je le sais bien : car elle est trop fondée en raison. Mais tout de même, l'orgueil naïf de convertisseur qu'il apportait de Paris est déçu. Et comme il a vingt-sept ans, le réflexe immédiat de cette désillusion, ce n'est pas l'acceptation résignée d'une réalité contraire à ses rêves; c'est une sorte de dépit irrité, c'est la tentation de recourir, contre l'ennemi reconnu plus fort, aux moyens de force. Cette vision déconcertante d'un protestantisme inattendu, dont la forte et brillante réalité messine était pour l'Église catholique

du Protestantisme à Metz de Thirion, citée plus haut; Othon Cuvier, notice sur Paul Ferry, dans les *Mémoires de l'Académie de Metz* (1868-1869); les grands ouvrages d'O. Douen et de Paul de Félice; John Viénot, *Bull. hist. du Protestantisme français*, t. LVII (1908;) les publications de R. Allier et les nôtres (spécialement, *Revue des Deux Mondes*, 1904-1910), sur la *Compagnie secrète du Saint Sacrement*; Dietsch, *die evangelische Kirche im Metz*, 1910. Grâce à l'obligeance de M. le pasteur N. Weiss, j'ai tiré de nombreux renseignements, statistiques et anecdotiques, des manuscrits de Paul Ferry et des copies des *Archives départementales de la Moselle*, d'Othon Cuvier, conservées à la Bibliothèque protestante de la rue des Saint-Pères.

une redoutable concurrence, voilà où il faut chercher l'une des causes, et la plus vraie sans doute, de l'attitude polémique par où Bossuet, dans ses rapports avec les protestants, débute.

Plus tard seulement, de cette expérience désagréable, il saura tirer un enseignement : celui d'estimer et de ménager le protestantisme en le combattant ; — celui de chercher ce qui le rapproche de cette Église catholique dont il est la contrefaçon spécieuse ; — celui de le discuter dans ses racines et son essence religieuse plus que dans ses doctrines erronées. — Mais ce changement heureux, nous ne le verrons s'esquisser qu'un tout petit peu dans la période présente ; par exemple, dans une de ces lettres, dont je parlerai tout à l'heure, à la directrice de la Propagation de la Foi de Metz, où il osera représenter à cette professionnelle du prosélytisme, que, dans les plans de Dieu, l'hérésie a sa raison d'être, et que les hérétiques ont en quelque sorte leur place dans l'Église. Mais cette lettre ne sera écrite qu'en 1659. Pour le moment, au commencement de 1658, il est, comme tous ceux de son milieu habituel, tenté de violence et de persécution.

III. — L'INFLUENCE DE SAINT VINCENT DE PAUL

C'est sur un autre point du développement chrétien de Bossuet que nous offrent encore quelques indications précieuses les lettres écrites par lui à saint Vincent de Paul à propos de la mission de Metz.

Il prêchait beaucoup dans ces premières années, on le sait, mais ce que l'on ne sait jamais trop, c'est avec quelle ardeur il accomplissait cette partie du devoir sacerdotal. Qu'il fût un de ces vrais et fervents prédicateurs qui s'inquiètent des effets utiles de leur parole, ce n'est pas là une de ces suppositions optimistes comme s'en est permis trop souvent l'admiration illimitée de quelques-uns de ses biographes. La rédaction même, et jusqu'à l'écriture de ses sermons, dont nous avons tant d'autographes, attestent l'homme qui fait sa besogne de toute son âme, qui veut persuader, qui prétend obtenir des résultats, qui a l'ambition de l'apôtre. — Or, à Metz, après quatre ou cinq ans d'exercice, il ne paraît pas que sur ce point il fût très satisfait. En 1656-1657, fréquemment, il accuse ses auditeurs de tiédeur, de torpeur : ainsi sur la charité due aux pauvres, qui le

préoccupe tellement, il a des explosions de sainte colère : « Quelle insensibilité! quelle dureté! » Voulez-vous donc « attendre que les ennemis de la foi prennent, » eux, « le soin des misérables? » — Assurément il appelait de ses vœux du renfort et la secousse salutaire d'une mission. Nul doute qu'en 1657, quand la Cour vint à Metz, il n'ait été de ceux qui sollicitèrent de la Reine-Mère l'envoi d'une de ces expéditions spirituelles que les Dévots multipliaient pour reconquérir la France à un catholicisme effectif.

Ce fut à M. Vincent qu'Anne d'Autriche fit appel (1). Le choix, à regarder Metz, était excellent. Le saint homme, depuis 1635, avait consacré une large part de son activité au soulagement matériel et moral des provinces ruinées par la guerre. Par un chef-d'œuvre de patiente vaillance et d'ingénieuse obstination, il avait, dans le Nord-Est de la France, réalisé ce miracle : « d'exercer, » comme dit Abelly son biographe, « toutes sortes d'œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, avec ordre, avec sûreté, parmi la terreur et le désordre des armées. A l'égard de peuples entiers, et durant une longue suite d'années, où la Justice et les Lois n'avaient plus de force, il avait fait régner la Charité. » En 1640, au témoignage des Échevins de Metz, il avait sauvé la ville « envahie en dedans, assiégée au dehors par une armée de quatre ou cinq mille pauvres. » Dans les Trois Évêchés, dans la principauté de Sedan, en Lorraine, son nom était populaire. « Il faut que M. Vincent soit lorrain, disait-on, pour être aux pauvres Lorrains si secourable. » A Metz, une première mission de ses prêtres, en 1644, avait été un triomphe : Jean Bouchez, en son si émouvant journal, décrit la conduite que firent les Messins, au départ, jusque dans les vignes du Sablon, à « ces bons ecclésiastiques qui s'étaient comportés moult gentils au service de Dieu et des hommes, et qui si dévotement endoctrinaient les petits enfants. » On pouvait croire que cette fois encore ses envoyés seraient « accueillis comme des anges. »

Ce ne furent pas en 1658, je l'ai dit déjà, des « prêtres de la Mission » proprement dits, mais des « messieurs » de la « Conférence des mardis. » Le jeune Bossuet leur était affilié

(1) Floquet. *Études*, t. I, p. 426-466, L'abbé Maynard, *Saint Vincent de Paul*, t. IV, p. 90-108.

déjà; invité à collaborer avec eux, il accepta d'être leur coopérateur en sous-ordre, « dans les choses, » écrit-il modestement, dont on le jugerait capable. » Il commença par préparer leur venue. Comme M. Vincent avait posé pour règle, que, quand ses prêtres viendraient en un endroit, les stations commencées devraient s'interrompre, Bossuet aide Mgr Bédacier de sa diplomatie pour débarrasser le terrain d'un prédicateur dominicain de la maison de Tours que l'évêque a engagé, pour le Carême, antérieurement à la démarche de la Reine mère, et qui ne veut pas s'en aller, — sans indemnité. — Bossuet se charge de l'entretenir en particulier, mais il conseille à M. Demonchy, délégué de M. Vincent, d'être bien conciliant, pour « éviter quelques murmures du peuple. » D'ailleurs c'est surtout, semble-t-il, de ses bons confrères du Chapitre qu'il se méfie; toujours grincheux, ils n'hésiteraient guère à susciter quelques difficultés à l'évêque, dussent-ils « traverser l'œuvre. » « Je tâcherai de tout mon pouvoir de faire prendre un autre cours aux choses... Je veillerai soigneusement. » — Il aide, en même temps, le lieutenant du Roi à Metz à assurer l'installation matérielle des « Messieurs » de Paris : lits, matelas, draps et couvertures, linge de table, plats et batterie de cuisine. Il négocie avec les cuisiniers de la ville un prix raisonnable pour la nourriture : il marchande : « quarante sols par jour, c'est excessif pour Metz. » — Petits soins qui sur la simplicité de Bossuet nous édifient, et sur son côté d'homme d'affaires, nous instruisent.

Voici maintenant autre chose, dans ces lettres précieuses (1) : voici l'effet que la mission fait sur lui-même. La brave troupe est venue, malgré les inondations qui rendaient, cet hiver-là, les chemins périlleux. La prédication des « messieurs » s'est poursuivie, sous la direction de l'abbé de Chandenier, tout le carême. Bossuet remercie et félicite saint Vincent de Paul. Sans phrases, certes. « Je m'épancherais avec joie sur ce sujet-là,... » dit-il. Mais il ne s'épanche point : M. Vincent n'est-il pas « informé d'ailleurs et par des témoignagnes plus considérables que le sien? » Toutefois le peu qu'il dit, grave-

(1) Que mettra dans tout leur prix le commentaire de l'édition prochaine des œuvres de saint Vincent de Paul, préparée par les Lazaristes. — Voir dans l'édition actuelle des *Lettres* du Saint, t. III. 246 ; t. IV, p. 22 et suivantes; et Bourelly, ouvrage cité.

ment, est très notable. Il dit en quoi consiste son obligation personnelle aux missionnaires qu'il a vus travailler et avec lesquels il a travaillé en union : c'est qu'ils lui ont inspiré le désir de « prendre leur esprit, » de « *chrétiennement* prêcher l'*Évangile*. »

Qu'est-ce à dire? Sans doute c'est la forme, d'abord, que vise cet éloge reconnaissant. État-major de l'armée des missionnaires de M. Vincent, M. de Chandenier et ses collègues ont apparemment parlé comme les simples soldats et comme le saint lui-même : dans une simplicité toute nue, dans l' « horreur » de « se prêcher eux-mêmes, et non pas Jésus-Christ (1). » Des plans très clairs, sobrement divisés, et avec le relief d'une netteté insistante ; — quelques idées fortes, dominant chaque partie, enchaînées non par leurs développements, mais par leurs sommets : — des préceptes précis, analogues aux « ordonnances » quotidiennes d'une retraite ; — de la lumière beaucoup, et, rien qu'à la fin, du sentiment ; — un mélange de doctrine catéchétique et de « direction » très pratique. — Et de fait, telle est bien la méthode didactique, le ton « facile et familier » que, depuis 1658-1659 jusque vers 1661, Bossuet va s'efforcer et réussir à prendre. Judicieusement, on l'a remarqué (Sainte-Beuve) ; abondamment, on l'a prouvé (Eugène Gandar) ; à leur suite, tous les critiques littéraires ont reconnu que cette période de 1658 à 1661 tranche aussi distinctement dans l'histoire de l'éloquence de Bossuet qu'une « couche » dans la série des superpositions terrestres.

Mais « prêcher chrétiennement, » cela s'entend du fond aussi. Cela signifie prêcher avec une exactitude rigoureuse, avec courage, sans atténuations, sans voiles, les enseignements logiques qui découlent du Christ, de son Incarnation, de sa Rédemption. Voilà ce qu'entendent par ce terme, dont ils se servent volontiers, les Jansénistes, depuis Saint-Cyran jusqu'à Quesnel, depuis M. Hamon jusqu'à Nicole. Or, sans doute, — et j'ai hâte de le dire, — il s'en fallait de beaucoup que saint Vincent de Paul permît à ses missionnaires de pactiser avec le Jansénisme, avec ses affirmations dogmatiques, ses préférences cultuelles, et surtout ses graves et dangereuses curiosités. Mais sur la sévérité de la loi, leur permettait-il plus que les Jansénistes de

(1) Ce sont les mots de saint Vincent de Paul en ses lettres ou allocutions. Cf. Maynard, II, 393, 405, etc.

biaiser, de transiger pour le succès ou par douceur humaine, pour épargner ou pour amadouer les pécheurs? Il est très sûr que non. Une « mission, » dans l'idée, dans la haute idée que s'en fait M. Vincent, c'était, pour le fidèle, une saison de pénitence et d'humiliation, — pour les prédicateurs une opération violente et rude; c'était, — rompant le train-train de la vie médiocre, de la routine des pasteurs et de la sécurité des troupeaux somnolents à l'envi, — le rappel à la règle rigide et, barrant la voie large, la croix. Or, que ce soit cela aussi que Bossuet ait admiré, ait aimé dans la parole des envoyés de M. Vincent, ici encore, ceux de ses sermons qui sont contemporains de la Mission de Metz ou immédiatement consécutifs nous incitent à le croire. Lisez le sermon *sur la Satisfaction*, prêché par lui le mardi de la Passion de 1658, vers la fin de cette mission à laquelle il s'associe en disciple, en émule. Sur toutes les questions relatives à la réparation par le pécheur du mal qu'il a fait, partout, c'est le point de vue sévère. On demande si la « satisfaction » est nécessaire? Belle question! Allez la poser aux saints pénitents de la primitive Église! « Il n'en faut point d'autre preuve que leurs exemples. » Avec eux on doit se convaincre « que, pour se relever de la chute où le péché nous a fait tomber, il ne suffit pas de changer sa vie ni de corriger ses mœurs déréglées : il faut réparer. » « Il ne suffit pas de ne plus faire de nouvelles dettes envers la justice divine; il faut payer les anciennes. » Désirer de ne plus pécher, regretter d'avoir péché, c'est bien; mais à ces sentiments doit être liée la volonté de satisfaire : « ces choses sont inséparables. » Si quelques casuistes ont dit que la satisfaction n'est pas nécessaire « de la nécessité du sacrement de pénitence, » la définition que Bossuet donne de ce sacrement en s'inspirant de saint Augustin et de saint Prosper, implique au contraire, la nécessité impérieuse et fondamentale de la satisfaction. Du moment où « le sacrement de la pénitence est un échange mystérieux qui se fait, par la bonté divine, de la peine éternelle en une peine temporelle », la satisfaction, peine temporelle, devient indispensable. Elle est une condition du « compromis. » « La réconciliation ne se fera pas, pécheur, si tu rejettes cette condition. »

Elle ne se fera pas non plus, confesseur, si tu ne l'imposes pas. Et l'austère leçon de Bossuet vise et poursuit le prêtre

comme le fidèle : « Prenez garde, ô confesseurs ! Ce n'est pas moi qui vous parle, c'est le Concile de Trente qui vous avertit ; c'est Dieu même... Déliez, je vous le permets, mais liez, puisque je l'ordonne. Usez de ma miséricorde, mais ne l'abandonnez pas au mépris des hommes par une molle condescendance. » « Ah ! mon Sauveur !... quand je considère votre tête couronnée d'épines, votre chair si cruellement déchirée, je dis aussitôt en moi-même : Quoi ! une courte prière, un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* sont-ils capables de nous crucifier avec vous ? Non. Il faut quelque chose de plus pénible, et c'est pourquoi le sacré Concile avertit sagement les confesseurs qu'ils doivent donner des pénitences proportionnées... En ordonnant des peines très légères pour des péchés très griefs, ils se rendent participants des crimes des autres. O sentence terrible ! Que répondront devant Dieu ces confesseurs lâches ?... C'est vous, diront les pécheurs, qui nous avez damnés, c'est votre pitié inhumaine, c'est votre pernicieuse indulgence. O Seigneur ! faites-nous justice contre ces ignorants médecins..., contre ces lâches conducteurs !... »

Ainsi a parlé Bossuet, non pas, remarquez-le, au temps où il frôla Arnauld à Port-Royal, mais dès le temps où, à Saint-Jean de la Citadelle, à Metz, il faisait sa partie, sous la conduite de MM. de Saint-Lazare, tâchant comme eux de « prêcher chrétiennement. » La lettre du 23 mai 1658, à saint Vincent de Paul, qui nous montre, en quelques mots significatifs, Bossuet prenant conscience de la poussée qu'il vient de subir, marque une espèce de date dans l'évolution consciente de sa pensée religieuse.

IV. — LA SŒUR ALLIX CLERGINET. — LE BOSSUET MYSTIQUE DE TRENTE-DEUX ANS

Parmi les occupations diverses qui remplissaient la vie provinciale de Bossuet, il faut sans nul doute compter la « direction spirituelle. »

Nous en aurions déjà au moins une preuve dans une lettre adressée à Mme de Schomberg, — lettre écrite par Bossuet soit pour le compte de la sœur Allix Clerginet, supérieure de la maison messine de la Propagation de la foi, — soit en son nom propre, car il connaissait lui aussi, on l'a vu, le gouverneur des

Trois Évêchés, et il en était le protégé et l'ami. Mme de Schomberg, veuve déjà depuis quelque temps, non seulement continuait d'être accablée de sa douleur, mais encore, scrupuleuse comme elle l'avait toujours été, elle doutait du « salut » de son mari. La lettre que Bossuet lui écrit, — soit, je le répète qu'il l'ait signée lui-même, soit qu'il ait tenu la plume pour l'humble sœur Allix, embarrassée d'écrire à une grande dame, — cette lettre est moins une consolation amicale qu'une consultation dogmatique et mystique. C'est bien le ton du « directeur, » — de l'homme habitué déjà à être le recours et l'oracle des âmes troublées, le conducteur inspiré à qui elles demandent et qui accorde à leur confiance soumise une force et une lumière. Il relève, il soutient, mais d'une main robuste et impérieuse. Il instruit, avec la décision du représentant de Dieu, de celui qui sait et qui a conscience de savoir « les paroles de la vie éternelle. »

A cette lettre, datée de 1658 par les nouveaux éditeurs, doivent s'ajouter ici, quoiqu'elles soient légèrement postérieures, les lettres intitulées dans les anciennes éditions « *Lettres à une demoiselle de Metz.* » Mieux encore elles nous montrent à quelle maîtrise et assurance il s'était déjà haussé.

Directeur, on le pouvait être, nous le savons, au XVIIe siècle, de plusieurs manières. D'abord, — et le plus souvent sans doute, — pour régler dans le siècle la conduite du fidèle. Tel directeur faisait sa chose de la morale, des difficultés de la vertu, des embarras possibles du devoir, des « cas de conscience; » — tel autre n'avait pas son pareil pour l'aiguillage et le gouvernement des chrétiens et des chrétiennes à travers les problèmes et les intérêts quotidiens, pour l'habileté à les résoudre et régler, en subordination à l'esprit chrétien. C'est de celui-là surtout, on le sait, que se sont égayés jadis les ironistes indévots; — c'était là le directeur envahissant pour qui la tentation était forte de s'insinuer dans les familles, d'y contrôler et ordonner tout, depuis le mariage de la fille jusqu'au renvoi du fermier. Vous vous rappelez La Bruyère.

Bossuet fut-il quelquefois appelé à des fonctions de ce genre? Nous n'en savons rien. Fut-il tenté de ces ingérences? On en peut douter ; j'en indiquerai plus tard les raisons. Mais ce que nous montrent ses lettres de 1659 « à une demoiselle de Metz, » c'est qu'il est, à cette date, le directeur *spirituel*, dans

toute l'exactitude du terme : celui qui guide l'âme chrétienne, pieuse, beaucoup moins dans la vie courante et active que dans la vie intérieure invisible.

Et voici qui mérite d'être souligné plus encore : c'est qu'en cet office, il s'affirme un *mystique*, je veux dire un théologien de l'amour divin trouvé dans « l'oraison ».

C'était, par excellence, une femme d'œuvres que cette Allix Clerginet, laquelle est, selon l'hypothèse absolument vraisemblable de M. l'abbé Levesque, la « demoiselle de Metz » des éditions. Mais c'était aussi une fort dévote personne, chez qui la propagande dérivait d'une concentration mystique, l'action de l'oraison.

Comment elle fut amenée à s'ouvrir à Bossuet du souci qu'elle avait d'attiser en elle-même ce foyer de vie, l'amour de Dieu, — les nouveaux éditeurs de la « Correspondance » l'ont singulièrement bien éclairci.

Le 15 mai 1659, Bossuet, revenu de Paris, — où, depuis quelques semaines, il avait commencé de s'établir, — prêchait à Metz, dans cette maison précisément dont la sœur Allix était supérieure, pour la profession d'une postulante, la sœur Claude Maillard. Il exposait les obligations de la vie religieuse : rompre avec le monde, persévérer dans cette rupture, et puis, enfin, « tâcher d'acquérir la perfection dans la vie solitaire. »

Sur ce dernier point, il disait à peu près ceci : « Il faut croître, ma sœur, » croître spirituellement, « croître jusqu'à la mort. Un bon courage ne se peut prescrire de bornes. La générosité du Christianisme ne doit pas être moindre que l'ambition du monde : monter toujours. » Mais comment monter? Par « la Charité, » par l'amour. Connaissez l'amour « qui opère en vous, ma sœur; il ne demande autre chose que de retourner à sa source; » laissez-le faire; laissez-le emporter en haut votre âme, l'entraîner « par l'impétuosité de sa course jusqu'à tant qu'elle se soit reposée dans le sein du Bien-Aimé. »

Ainsi ce n'était pas seulement à créer une volonté de vertu que tendait sa prédication de perfection, mais à susciter un essor de l'amour.

Ces idées frappèrent la supérieure. Quoi donc! Une modeste religieuse, de culture peu raffinée, dans une congrégation tout active, pouvait-elle concevoir de telles ambitions, écouter ces *Sursum corda*, et s'abandonner à cette « impétuosité » de son cœur?

Ses compagnes et elles n'ont, pourtant, guère de loisir pour la contemplation! Elles recueillent ou attirent à elles des jeunes filles protestantes ou juives; elles les prennent comme pensionnaires; elles leur font l'école... Par leurs rapports soit avec les familles, soit avec les « convertisseurs, » qui recrutent leurs élèves, soit avec les autorités publiques, elles sont en contact constant, parfois même en combat, avec le « siècle. » Elles ne sont point cloîtrées. « Habillées à la mode du temps, » — « robes plissées dont les plis sont rehaussés en un tas au-dessous du dos, » « mouchoirs garnis d'une espèce de fraise, » — elles ne diffèrent guère des femmes laïques de condition médiocre; elles vont et viennent « en ville (1). » Tout cela, est-ce que cela cadre avec les envols mystiques où M. Bossuet les convie? Peuvent-elles sans crainte aspirer aux souveraines tendresses, aux sommets mystérieux où les saints, seuls, ont atteint? Est-ce permis? Est-ce possible? Ce fut ce qu'elle demanda, de vive voix, au jeune prédicateur hardi, qui ouvrait de tels horizons.

Et alors, mis en demeure de justifier ce qu'il avait dit en chaire, Bossuet ne s'en dédit pas. Au contraire. Écoutez plutôt :

« Il faut donc, ma chère fille, que vous désiriez ardemment d'aimer Jésus-Christ. *Je suis pressé* de vous écrire quelque chose touchant ce désir, *dans lequel je fus occupé tout le jour d'hier.* » Ainsi débute la première de ces lettres. C'est la gravité de saint François de Sales, écrivant à sainte Chantal « de la part de Dieu » et quasi comme son secrétaire... C'est l'accent inspiré de « Monsieur Olier » avouant à Marie Rousseau qu'il pense autant à fonder Dieu en elle qu'à fonder Saint-Sulpice.

Or, l'amour divin, qu'est-ce? Un peu vague, peut-être, est la première formule venue sous sa plume : « s'abandonner sans réserve..., se donner tout entier à lui jusqu'à s'y perdre pour n'être plus qu'avec lui. » On a lu cela. Mais le vague ne sera jamais le défaut de Bossuet. Tout de suite après, combien plus de finesse! « Désirer d'aimer, » dira l'âme pieuse, est-ce donc aimer? Eh! oui. « Quiconque aime Jésus-Christ *commence* toujours à l'aimer; il compte pour rien tout ce qu'il a fait pour cela : c'est pourquoi il *désire* toujours... » « Quand l'amour aurait fait, s'il se peut, son dernier effort, c'est dans son extrémité qu'il

(1) *Histoire de Metz par les Bénédictins*, t. III, pp. 289-290.

voudrait recommencer tout; et, pour cela, il ne cesse jamais d'appeler le désir à son secours, désir qui commence toujours et ne finit jamais... *Et c'est ce désir qui rend l'amour infini...* »

— Mais quoi! ne sont-ce pas là des encouragements de pasteur? les Grands Mystiques les contresigneraient-ils? — Assurément. Et pour justifier l'idée de cet amour, sans cesse recommençant, et tirant de son inachèvement même son progrès, à quelle autorité Bossuet va-t-il tout droit? A la plus vieille, à la plus illustre, à la plus sublime, au *Cantique des Cantiques*, à ce texte dont les plus déterminés mystiques autorisent leurs ivresses. Et là, s'installant avec eux (soit qu'il les connût, soit qu'il se trouve les rejoindre), il raconte, comme eux, sans embarras, le beau roman de l'âme éprise, les étapes de son voyage aux cimes, ses poursuites et ses approches du « Bien-Aimé » : — silence initial, puis appels et cris impatients : « Eh! mon bien-aimé, où êtes-vous? Venez, venez, venez, je n'en puis plus; »... — puis « l'invocation à la nature » pour qu'elle aussi appelle, célèbre le Bien-aimé : « Eh! parlez donc » de Lui! « Dites encore! dites encore! »... — Et l'impatience de l'Épouse, qui voudrait que tout lui fît écho, et qui, rudement, « impose silence » à tout ce qui ne l'entretient pas « du Bien-Aimé. « Ah! gêne et enfer de l'amour, d'être contraint de s'expliquer par autre chose que par soi-même et par son propre transport! » Du moins, poursuit Bossuet, exégète de cette psychologie passionnée, « que l'Épouse sache qu'elle est ouïe. » Le Bien-Aimé connaît « non seulement l'amour, mais le désir, non seulement le désir, mais la première pensée du cœur *lorsqu'il va penser un désir.* » « N'ayez donc crainte, vous l'atteindrez, » son cœur à lui, — « cœur toujours veillant qui n'échappe pas à qui le vise de quelque trait de *pur amour.* » — De « pur amour : » notez le mot. Ce Bossuet de 1659 ne serait-il donc qu'un pré-Fénelon qui se serait oublié par la suite?

Non pourtant, et il semble qu'on voie déjà dans ces lettres qu'il est autre. Lisez-les entières : vous comprendrez la raison de la grande place qu'y tient cette idée que « le désir de l'amour, c'est l'amour. » S'il y tient, ce n'est pas pour provoquer aux rêves. C'est, au contraire, pour écarter le vague des rêves, et le tourment dangereux du mieux et du meilleur, et l'ambition malsaine des *états* extraordinaires et suspects... L'amour divin, est-on jamais sûr qu'on l'a? C'est comme la foi. Mais alors faut-il

s'évertuer, se guinder à des efforts qui sont des tours de force dans le vide de la chimère? Non. Vous désirez d'aimer? Alors vous aimez. Allez en paix. Soyez satisfaits. C'est la doctrine de Pascal: « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé (1)... »

Relevez encore, dans les mêmes lettres, dans le même sens, d'autres traits. De ce *Cantique des cantiques* palpitant et bouillant, ne voilà-t-il pas que c'est une sagesse réaliste que Bossuet trouve moyen de faire sortir. Elle voudrait, l'Épouse, l' « âme aimante, » « que tout parlât de son amour; que tout lui fût langue pour en parler, ou plutôt que tout fût cœur... » Que la sœur Clerginet comprenne bien ce langage : il est la poétique hyperbole de la passion. Qu'entendre par là? Tout bonnement la solidarité chrétienne, comme nous dirions aujourd'hui. Cet amour, plus exalté il sera, et plus désireux de se traduire, plus, par conséquent, il sera actif et bienfaisant. Voilà ce que veut dire, « fille de l'Église » que vous êtes, cet appel de l'Épouse aux Filles de Jérusalem, lorsque la Sulamite les prie, si elles rencontrent le Bien-Aimé, de lui porter son message d'amour. Cela veut dire qu'en aimant pour soi on aime pour tous, qu' « on parle pour tous, en parlant pour soi, » et « *pas davantage pour soi* » que pour tous. « Tirez-moi après vous, dit l'Épouse, nous courrons après l'odeur de vos parfums. » Lisez bien le texte, pesez les mots : « Tirez-*moi* et *nous* courrons... Ne me tirez pas tellement que j'aille à vous *moi* toute seule, mais de telle sorte que j'entraîne avec moi toutes les âmes. » Admirons dans cette exégèse ingénieuse la transposition, positiviste, si j'ose dire, des lyrismes de la contemplation unitive. Ce « pur amour » se résout en bon sens. Et voilà un mysticisme qui, en dépit de son apparente exaltation, ne risque pas de s'égarer dans l'individualisme et d'aller s'enfermer dans les petites chapelles où les initiés guyonistes célébreront à huis clos les rites suspects d'un aristocratique et paralysant « pur amour ».

(1) J'ajoute que ces conseils de « grand amour, » d'intensité dévote, un collaborateur docile et admirateur discipliné de saint Vincent de Paul pouvait bien les donner. M. Vincent ne pensait pas différemment. « Il y a plusieurs amours de Dieu, disait-il dans une de ses instructions conservées : l'un petit, faible, imparfait; un autre médiocre; un autre grand; un autre très grand. Et c'est à ce dernier que nous devons buter (viser) (2). »

(2) Les mêmes idées se retrouvent dans une *Méditation sur le commandement d'aimer Dieu*, publiée en 1901 par l'abbé Grisolle.

V. — LA DERNIÈRE LETTRE A UNE DEMOISELLE DE METZ : UNE PROFESSION DE FOI

La dernière des lettres à « une demoiselle de Metz » doit être particulièrement signalée. Entre l'Ascension et la Pentecôte de 1659, Allix Clerginet s'est enhardie à questionner encore le théologien qui anime et règle son âme. Elle n'est pas savante. Elle n'a vécu que de la vie de la charité agissante. Elle a de son mieux servi l'Église. Mais qu'est-ce donc, au fond, que cette Église, dont l'éloquent archidiacre a toujours le nom à la bouche? Que doit-elle en savoir pour qu'aucun doute ne s'insinue en elle dans le milieu de non-catholiques où elle travaille, et où, toujours sur la brèche, elle doit répondre non seulement aux ignorances, mais aux préjugés des nouvelles converties, et parfois éviter leurs pièges et leurs sophismes?

Bossuet reçoit à Paris, où il va se fixer, les questions de sa dirigée. « Un matin, » il se trouve « avec le loisir et une disposition de cœur plus prochaine à la satisfaire. » Il se sent à son égard la confiance affectueuse qu'elle a en lui. Pour cette âme plébéienne, le jeune docteur va faire, sans hésiter, ce qu'il ne fera plus tard que dans les grandes circonstances. Gravement il prend la plume : « J'ai pensé devant Dieu et voici ce qu'il me donne pour vous... Sa volonté soit faite. » Et c'est une longue leçon, pleine de réflexions et d'expériences, dont il la gratifie sur la matière de l'Église, un mémoire éloquent et ému, — encore que gêné en quelques endroits par la teneur, parfois, ce semble, un peu puérile des questions de la mère Allix (1), — mais remarquable par le fond très lié, comme par la quasi solennité de la forme.

Sa conception de l'unité de l'Église, tout en étant très orthodoxe, est fort personnelle. D'abord, par cette expression d' « unité de l'Église, » il veut que l'on entende surtout l'union de la grande Cité chrétienne avec Dieu lui-même, et la fusion entre le cœur chrétien et le cœur de Jésus. Quant à « la composition » de cette Cité, il la voit avec toute la largeur possible.

(1) C'est ainsi qu'il semble qu'elle demandait pourquoi « l'Église est le *corps* de Jésus et en même temps son *épouse;* » en quel sens elle est « *mère* des fidèles si elle n'est que l'*union* de tous les fidèles » et comment cette fécondité se concilie avec l'unité, et cette unité avec la hiérarchie.

L'étreinte de l'Église est immense. Elle enserre toutes les créatures visibles et invisibles; elle embrasse les Anges; elle s'annexe même les créatures rebelles et dévoyées, même les Infidèles et les réprouvés. Elle « enferme tout, » « profite de tout. »

« Quelle sorte de monstre! » dites vous; « quel horrible mélange, » cette église indistincte en son universalité si fort ouverte! Ne dites point cela. De ce mélange l'Église se purifie, « se démêle peu à peu. » Elle « se démêle » collectivement, dans le siècle, par les schismes et les hérésies : la paille s'en va, le bon grain reste. Elle « se démêle » dans les individus, lorsque la séparation du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres se fait dans leur cœur, en attendant que la mort et « le jugement » la confirment. Et c'est la vie de l'Église que ce travail de discernement sur elle-même.

Mais que penser, maintenant, des épreuves, extérieures, intérieures, de l'Église : les persécutions qui la gênent, « le déluge des mauvaises mœurs qui l'inondent et l'erreur, » qui quelquefois « *menace*, » — remarquez le mot, — « *de la couvrir toute?* » Que rien de tout cela ne vous trouble! « Sa sainteté demeure entière » et sa santé, et sa force, parce que Jésus-Christ est fort et fidèle, et qu'il est dans son Église, faisant tout pour elle, parce que l'Église est en lui, faisant tout, souffrant tout, avec lui; et Dieu a bien fait toutes choses.

Seulement, tout cela « c'est par la foi qu'il faut le comprendre... Le Seigneur nous a mis la clef à la main : « Entrez, voyez! » Bossuet, lui, est entré, est resté, et il voit. D'où le ton de cette lettre : à chaque pas le contentement de sa raison récompensée s'échappe en lyrisme : « *Alleluia!* louange à Dieu pour l'Église! *Amen*, ainsi soit-il pour elle, et le même *Amen* pour toutes les âmes que Dieu fait participer à cette conduite!... » « En confiance, que tout notre cœur, toutes nos entrailles, toute la moelle de nos os crient après Jésus-Christ : Venez! Je le crie, et je le crierai sans fin; mais il faut conclure... »

Et il conclut par ce verset du livre des Nombres : « Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob! que tes tentes sont admirables, ô Israël!... » Ce verset, vingt-deux ans plus tard, deviendra, on le sait, le texte du sermon de l'*Unité de l'Église*. Inversement, les définitions de l'autorité pontificale, qu'en 1682, dans un moment de conflit critique entre le Saint-Siège et la France,

Bossuet donnera, avec des circonspections scrupuleuses, ce sont elles qu'il donne déjà ici. Déjà, catéchisant Allix Clerginet, il enseigne que le Souverain Pontife est doté d' « une prérogative d'honneur et de charité, » et comment le Saint-Siège est investi, pour « la proclamation de la foi, » pour la préservation de sa pureté, de l'autorité de la discipline. Et ce que Bossuet proclamera, au temps où il fera de l'histoire, des éclipses fréquentes de la discipline, — à savoir qu'il ne se faut pas scandaliser des lézardes du bâtiment et des réfections nécessaires, — ici déjà, sans hésiter, il le déclare. De même encore, en 1659, à cette humble religieuse, il inculque ce qu'il remontrera, si fréquemment plus tard, et aux ultramontains, et aux religieux et religieuses qui appuient sur eux leur insubordination : à savoir que les Évêques, tous les Évêques, sont les chefs à qui doit se fier et obéir le peuple fidèle ; que « l'ordre épiscopal enferme en soi, avec plénitude, l'esprit de fécondité de l'Église; » « que l'Épiscopat est un, comme toute l'Église est une ; — si « bien que les évêques n'ont ensemble qu'un même troupeau, « où chacun conduit une partie du tout, » de sorte qu'en vérité, « ils sont un tout, » et que « Dieu ne les a partagés que pour la facilité de l'application ; » — de sorte, enfin, que le successeur de Pierre n'est que le pasteur central, si l'on peut dire, « donné par Dieu pour consommer ce tout » et pour « lier en unité » cette dissémination forcée.

Ainsi quelques-unes des idées les plus importantes du Bossuet de l'âge mûr, du « Père » futur de l'Église française, apparaissaient déjà, en 1659, écloses et presque complètement organisées, dans cette quatrième lettre à la directrice de la Propagation de la Foi messine, — comme se révèle, dans les trois premières de ces lettres, son cœur de piété.

VI. — BOSSUET ET LE PAYS LORRAIN

Ces documents nous amènent à l'époque où Bossuet va quitter Metz, sans que rien parmi eux nous renseigne sur sa vie matérielle depuis 1653. Cependant cette vie se continuait active, et point sédentaire. Ses fréquents voyages, il n'y a guère pour nous les apprendre que l'histoire de sa prédication depuis qu'elle a été si soigneusement fouillée (1). Il en fit plusieurs à Paris,

(1) Abbé Lebarq. *Histoire de la prédication de Bossuet.*

un à Dijon. Il allait et venait de Metz à Toul, où il avait, dans l'une et l'autre ville, tant de famille : son père Bénigne, son oncle Bretagne, l'un conseiller, l'autre premier président au Parlement; son frère Claude, chanoine; sa sœur Marguerite, religieuse; son cousin, Jacques Bretagne, doyen du Chapitre. Quand son père Bénigne fut délégué près de l'intendant Colbert au Conseil souverain d'Alsace, il y a chance pour que Jacques Bénigne l'ait visité à Ensisheim. Archidiacre de Sarrebourg pendant environ dix-huit mois, il ne prit, il est vrai, possession que par procureur, mais il est possible qu'ensuite, malgré la difficulté des transports dans ce pays de montagnes et de forêts, malgré celle aussi des rapports spirituels avec une population dont une grande partie ne parlait qu'un patois alsacien, Bossuet y soit allé en inspection. Il est donc assez probable qu'il parcourut en divers sens le territoire des Trois Évêchés, traversa peut-être, le duché de Lorraine, poussa des pointes dans la Lorraine française et en Alsace. Or ces voyages étaient lents. S'il est allé à Sarrebourg par les routes d'étapes, il a passé soit par Courcelles-Chaussy, Longueville, Saint-Avold, Albestroff, Fenestrange, — soit par Juville, Marsal, Moyenvic, Bourdonnais, Héming. Quand il se rendait à Toul, il suivait l'une ou l'autre des rives de la Moselle. — Mais de ce qu'il put apercevoir, durant tous ces déplacements, des gens et des choses, il n'y a nulle trace en ses lettres, ni en ses sermons. On sait seulement par ailleurs, qu'à Toul, il causait de la Grâce et du Cartésianisme avec dom Robert Desgabets.

Aussi bien, même à Metz, aucune des curiosités, que la ville lui présentait quotidiennement, ne paraît lui avoir laissé de souvenir. Lui qui, en sa qualité de membre du Conseil des Trois Ordres, avait l'occasion de s'occuper des travaux publics municipaux, il ne dit pas un mot de ces belles rivières enserrant d'une ceinture ou coupant d'une écharpe la surface presque circulaire de la ville. Ce Dijonnais qui trouvait, autour de la cité lorraine comme autour de sa cité natale, de beaux vignobles et des vignerons laborieux et passionnés, — lui qui avait des vignes dans les revenus de sa prébende, — il n'en souffle pas mot, même dans ceux de ces discours où il passe en revue les formes diverses du travail humain (1). Pas un mot, non plus,

(1) Cf. Ernest Jovy, *Recherches sur Bossuet*, pp. 5, 8, 11, 157, 178, 177

de ces « grands et superbes édifices », de ces belles marques de l'antiquité » dont Abraham Fabert, l'imprimeur, fait, dans son *Voyage du Roi à Metz en 1610* d'enthousiastes descriptions. A la cathédrale, où il prêcha souvent, il n'a ni entendu la Mutte et ses carillons « dont le son va jusqu'aux terres d'Empire; » ni pris garde au baptistère de porphyre. Il a prêché à l'église de la Citadelle, à Saint-Gorgon, à Sainte-Glossinde : vieux temples ayant chacun leur physionomie : il n'y paraît point. Lui qui est déjà et qui redeviendra un humaniste, il n'a pas fait attention aux vestiges lorrains de l'antiquité romaine. Le viaduc de Jouy, avec ses arcades « hautes et superbes, qu'une main artiste a si bien cimentées qu'elles ont résisté à l'injure du temps; » « les grands carreaux de marbre, de jaspe et de pierre ophite, reliques admirables des palais romains, » qu'on trouvait alors, nous dit Fabert, à chaque pas sur le sol messin, — le futur auteur de l'*Histoire Universelle* ne les a pas dû remarquer, car il aurait eu plus tard l'occasion de les alléguer.

Cette absence de certaines impressions est certainement à noter pour sa psychologie. Implique-t-elle une « lacune » de sa mentalité, une complète carence de tout apport des yeux à son esprit ? Il ne le semble point.

Et cela, je ne le dis pas par complaisance pour ces grands bossuétistes d'antan qui tenaient, je ne sais pourquoi, à ce que Bossuet fût « un poète, » voire « un peintre » et qui, faisant en cela le jeu de malins détracteurs, le démontraient avec indiscrétion. Je le dis parce que, tout de même, on trouve chez lui des « choses vues. » Mais on en trouve dans deux cas seulement. D'abord, lorsque ces choses ont un sens moral, et qu'à ce titre elles lui ont inspiré une réflexion et qu'une leçon lui a paru s'en dégager. Dans tel de ses sermons que je citais tout à l'heure, il y a, sur les grabats et les réduits des misérables, des paroles qui prouvent que ce visiteur des pauvres ne les exhortait pas les yeux fermés. D'autre part, dans beaucoup d'autres discours de cette époque, quand il décrit des scènes de l'Ancien ou du Nouveau Testament, la Passion, par exemple, plus d'un critique a signalé des traits d'un pittoresque violent et d'une précision réaliste...

Toutefois, ici encore, l'exception confirme la règle. C'est parce qu'il ne regarde pas souvent, pas volontiers, les choses

matérielles, que, quand il les regarde, il ne voit que les traits gros, voyants, et les saillants reliefs. Ce que son « réalisme » prouve, c'est moins une observation coutumière qu'une accidentelle vision. Avouons qu'il est un de ces hommes pour qui je ne dis pas que le monde extérieur n'existe point, mais qu'il est intermittent, et, surtout, secondaire. Bossuet n'a pour ses phénomènes nulle considération. Dédain très compatible, au surplus, avec l'action, et avec cette acceptation de la vie qui nous a frappés dès sa jeunesse. Oui, il se mêle au monde pour y faire loyalement, sérieusement, cordialement même sa besogne; mais, si le devoir l'intéresse, le décor du devoir le laisse indifférent. Il va voir les obsèques de Richelieu et en conserve, on nous l'a dit, « une impression. » Mais une « impression » spirituelle, une impression de la vanité des grandeurs et des œuvres humaines; je doute qu'il ait gardé du catafalque une image. Il est en contact avec les condottieri de Condé ou de don Juan d'Autriche : il n'en a point vu la trogne et le costume. Il fait réparer à Metz les digues de Wadrineau : il n'a pas pour les grâces sinueuses de la Moselle les yeux d'Ausone. *Praeterit figura hujus mundi :* la figure de ce monde passe ; ce qui reste, ce sont les actes de l'homme de bien, et ses pensées sages et pieuses. Il est toujours très utile, croyons-le, pour comprendre Bossuet, de se rappeler qu'il a voulu être un vrai chrétien.

ALFRED RÉBELLIAU.

(A suivre.

LA VIE CHÈRE

CAUSES ET REMÈDES

La vie chère! Telle est la plainte qui retentit de toutes parts. C'est un mal que chacun constate, dont souffrent les petits et les grands, les pauvres et les riches, et qui nous irrite d'autant plus qu'il s'accentue depuis la paix, au lieu de diminuer. Les témoignages de cet état de choses sont si évidents qu'il est superflu de les énumérer en détail. Dans tous les domaines à peu près, les prix de 1919, comparés à ceux de 1913, présentent un accroissement qui varie selon les cas, mais qui constitue une différence formidable. Ce n'est pas seulement en France que le problème est à l'ordre du jour : chez certains de nos Alliés et même chez quelques neutres, il passionne également l'opinion publique. En Italie, il a atteint un degré aigu. M. Nitti, chef du cabinet, qui, au mois de juin 1919, a remplacé celui que présidait l'honorable M. Orlando, déclarait, en prenant le pouvoir, que la cherté de la vie était ce qui le préoccupait le plus et ce à quoi il chercherait à porter le plus prompt remède. Des émeutes sanglantes ont eu lieu à Florence et dans d'autres villes. Des pillages et des destructions de denrées ne sont pas un moyen de faire baisser les prix d'une façon durable, mais les foules ne raisonnent pas. A la suite de ces troubles, l'autorité municipale a taxé un certain nombre de produits, et là-dessus le peuple de se réjouir, parce que le prix des denrées baissait. Mais quand les magasins auront été vidés, forcera-t-on les marchands à s'approvisionner de nouveau pour vendre à perte? Chez nos ennemis l'anxiété est la même, et, dans un récent discours à l'assemblée de Weimar, M. Erzberger déclarait que, pour obvier aux maux de l'heure présente, il con-

vient de travailler systématiquement à la diminution des prix.

Le renchérissement est un phénomène mondial, qui se manifeste avec une intensité variable dans les divers pays. Il est dû à deux ordres de causes qu'il faut nettement séparer : celles que nous appellerons intrinsèques et celles qui ont leur origine dans les variations de la monnaie. Les premières comprennent la production des biens immobiliers et mobiliers et le transport de ces derniers. Les secondes se résument dans le régime fiduciaire, c'est-à-dire l'ensemble des conditions dans lesquelles se créent et circulent les billets de banque ou d'État. Occupons-nous d'abord de la première partie.

INSUFFISANCE DE LA PRODUCTION ET DES TRANSPORTS

Cherchons à décomposer les éléments du problème et voyons comment il se présente pour les besoins primordiaux : nourriture, vêtement, chauffage, habitation.

La question du logement est particulièrement grave dans la capitale, où la construction de maisons neuves est arrêtée depuis 1914 et où elle ne saurait être reprise rapidement en présence du coût actuel des matériaux et de la main-d'œuvre. Une raison profonde de cette cherté du logement doit être cherchée dans la législation de guerre sur les loyers, qui a bouleversé les notions élémentaires sur lesquelles repose la société. Les propriétaires, mécontents des atteintes répétées portées à leur droit, cherchent à compenser les pertes subies par eux au cours des cinq dernières années en élevant le prix de leurs loyers. D'ailleurs l'affluence de Français et d'étrangers à Paris est telle que la demande d'appartements va croissant, alors que la quantité offerte reste invariable, aussi longtemps que de nouvelles constructions n'auront pu être entreprises.

En ce qui concerne la nourriture, la production indigène a fortement diminué pour des raisons connues de tous. Il est donc indispensable, en attendant que la France fournisse des récoltes égales à celles d'avant-guerre et que son cheptel soit reconstitué, d'avoir recours à l'importation.

Il en est de même pour le chauffage. Avant la destruction d'une partie de nos charbonnages, nous importions 20 millions de tonnes de houille par an. Ce chiffre nous sera encore nécessaire; le bassin de la Sarre ne servira qu'à remplir le

vide produit par l'arrêt, pour plusieurs années, de l'extraction de nos principales mines du Nord. N'oublions pas que la houille est l'aliment indispensable de la plupart des industries et qu'elle entre pour une proportion, qui, dans beaucoup de cas, va jusqu'à 50 pour 100, dans le prix de revient des objets fabriqués.

Pour le vêtement, notre production de fils et de tissus est en énorme diminution. Nos principales fabriques du Nord et de l'Est sont détruites. Dans ce domaine, où nous étions exportateurs, nous sommes temporairement obligés d'importer.

De quelque côté que nous tournions nos regards, nous sommes donc en face de la nécessité d'acheter provisoirement au dehors une partie des objets qui nous sont indispensables. Dans les quatre premiers mois de 1919, nous avons importé pour 8 milliards de francs et exporté seulement pour 1 350 millions de marchandises.

C'est une cause très grave d'augmentation des prix, puisque nous devons consentir un bénéfice souvent considérable aux vendeurs étrangers et supporter les frais de transport depuis le lieu de production jusque chez nous. Or, ces frais ont subi pendant la guerre, notamment en ce qui touche les transports maritimes, des accroissements invraisemblables. Il n'était pas rare de voir le fret s'élever, par comparaison avec les taux d'avant 1914, dans la proportion de 1 à 20, à 25 et davantage. Aujourd'hui, on constate un recul sensible; mais les millions de tonnes qui ont disparu à la suite des torpillages ne sont pas encore remplacées et il s'écoulera quelque temps avant que le commerce mondial ait à sa disposition tous les navires dont il a besoin.

Une autre cause de renchérissement a été la présence sous les drapeaux de millions d'hommes arrachés brusquement à leur activité productrice, les meilleurs, les plus forts, ceux dont le travail était le plus fécond. Du jour au lendemain, ils ont cessé de produire; ceux d'entre eux qui sont restés dans les usines n'y ont créé que des armes et des munitions, c'est-à-dire des instruments de mort et non de vie. Ces mêmes millions d'hommes n'ont pas cessé d'être des consommateurs, et ont consommé plus qu'en temps de paix.

Venus combattre aux côtés des Français, des millions de soldats anglais et américains augmentaient encore le nombre des bouches à nourrir. Une partie de leurs vivres leur était

toutefois envoyée des États-Unis et de la Grande-Bretagne, ce qui diminuait d'autant le prélèvement à opérer sur nos stocks. D'ailleurs, cette cause de renchérissement disparaît rapidement. La presque totalité des troupes alliées aura bientôt quitté notre territoire. D'autre part, notre démobilisation se poursuit : chaque mois, de nouvelles classes regagnent leurs foyers, rentrent aux champs ou à l'usine ; les soldats consommateurs redeviennent des paysans et des ouvriers producteurs.

Ailleurs, le phénomène est moins sensible : la vie est moins chère en Angleterre qu'en France, et cela pour une triple raison : le sol national est resté vierge de toute invasion ; la proportion de la population appelée à servir a été moindre que chez nous ; enfin, les transports maritimes, malgré les torpillages subis par la flotte britannique, sont restés plus abondants et à bien meilleur compte vers les ports du Royaume-Uni que vers les nôtres. L'opinion se préoccupe d'écarter tout ce qui est de nature à faire obstacle au retour à des prix raisonnables. Le journal l'*Economist* poursuit une campagne en ce sens et affirme que le meilleur moyen de réussir est de supprimer les barrières mises pendant la guerre à l'importation. Il demande le renvoi des fonctionnaires improvisés depuis 1914 et qui semblent avoir, du premier coup, adopté tous les défauts des gens du métier. Il va jusqu'à accuser les industriels, temporairement investis de l'autorité publique, d'abuser de leur pouvoir pour s'opposer au rétablissement de la liberté commerciale. Et cependant, les chiffres qui marquent la hausse sont bien plus faibles dans le Royaume-Uni que chez nous : de juillet 1914 à juin 1918, le coût moyen de l'existence ne s'est élevé que de 74 pour 100, alors qu'il triplait chez nous.

En Belgique, où les prix avaient subi une hausse formidable pendant l'occupation allemande, nous assistons, depuis le commencement de l'année, à une baisse continue. Une enquête poursuivie à Bruxelles au mois de juin 1919, démontrait qu'il était possible de se procurer pour vingt francs un ensemble de denrées alimentaires qui en coûtaient cinquante le 1er janvier dernier, c'est-à-dire que la baisse a été de 60 pour 100. Ce résultat a été obtenu grâce au système que M. Jaspar, ministre des Affaires économiques du royaume belge, qualifiait pittoresquement du système de liberté *jusqu'à la corde*. Nos alliés n'ont pas hésité à s'approvisionner au dehors : grâce à des arrivages

de matières premières, ils ont remis en marche un certain nombre de leurs usines et pourront bientôt exporter des produits qui leur permettront d'acquitter aisément le montant de leurs importations.

Il faut que chacun soit pénétré de cette vérité que les prix exagérés sont un mal. Le chancelier de l'échiquier anglais, M. Austen Chamberlain, le proclamait il y a peu de jours : « Aussi longtemps, disait-il, que la hausse des prix continuera, le commerce d'exportation sera en souffrance. » Et cependant les statistiques du premier semestre de 1919 nous apprennent que les exportations du Royaume-Uni ont augmenté de 4 milliards de francs, par rapport à celles de la même période de 1918, alors que les importations n'ont progressé que de la moitié. La balance commerciale du Royaume-Uni s'est améliorée de 1 600 millions de francs.

Nous avons parlé jusqu'ici du ralentissement de la production et de la difficulté des transports qui diminuent l'offre des marchandises. Il convient d'envisager aussi l'augmentation de la demande. Le nombre des consommateurs ne s'est guère réduit, et l'intensité de leurs besoins semble s'être accrue. Les combattants, et rien n'était plus naturel, ont été parfaitement nourris; dans la plupart des cas, ils recevaient au front une alimentation supérieure à celle qu'ils avaient chez eux en temps de paix. L'État ne marchandait point, lorsqu'il s'agissait d'assurer leur bien-être. Des habitudes de dépense facile se sont répandues de haut en bas de l'échelle sociale. De là une diminution de l'offre et une augmentation de la demande, qui, à elles seules, constituent des raisons puissantes de la hausse des prix. Il en est une autre, c'est la multiplication des signes monétaires, la création et la mise en circulation de quantités immenses de papier monnaie.

L'INFLATION FIDUCIAIRE

A la fin de juillet 1919, il circule dans les principaux pays du monde, en billets de banque ou en billets d'État, 250 milliards de francs, c'est-à-dire cinq fois plus qu'en 1913. La quantité de monnaies métalliques n'a cependant pas diminué. Elle s'est même accrue de la partie monnayée de 15 milliards d'or et d'argent extraits des mines pendant la même période. L'une

des premières mesures prises chez les belligérants ayant été de suspendre le remboursement en or des billets et d'interdire la sortie de métaux précieux de leurs frontières, il en était résulté une immobilisation des pièces et des lingots et leur remplacement par des billets. Mais le chiffre de ceux-ci ne tarda pas à dépasser de beaucoup celui des monnaies immobilisées et à exercer sur les prix une influence considérable.

L'action du papier-monnaie doit être examinée avec un soin particulier, à cause de son importance, que personne ne nie, et de la difficulté qu'il y a à déterminer la part exacte de son influence sur les prix. Elle peut n'être que légère au début de l'inflation et devenir prépondérante lorsque les quantités de papier jetées dans la circulation augmentent et que le public commence à se rendre compte des dangers qu'implique le système. Voyons comment les choses se sont passées dans notre pays. En 1914, à la veille de la guerre, la circulation de la Banque de France était d'environ 6 milliards de billets, couverts par une encaisse des trois quarts et pour le reste par un portefeuille d'effets commerciaux. Les avances à l'État se bornaient à 200 millions de francs, somme qui nous paraît aujourd'hui insignifiante, mais qui, à cette époque, semblait le maximum de ce qu'il était judicieux de faire prêter au Trésor par la Banque. A peine les hostilités eurent-elles éclaté, que le ministre des Finances demanda les 3 milliards auxquels une convention secrète lui donnait droit. Depuis lors le chiffre s'est accru, sans interruption. Certains remboursements ont été opérés au moment de l'émission d'emprunts consolidés; mais la marche ascendante n'a pas tardé à reprendre, et, le 14 novembre 1918, au lendemain de l'armistice, le montant des avances consenties directement par la Banque à l'État atteignait 18500 millions. De plus, la Banque avait escompté pour 3500 millions de Bons du Trésor français, correspondant à des avances faites par lui à des gouvernements étrangers, au total 22 milliards. Ce chiffre était élevé, mais personne ne le critiquait. Tant que duraient les hostilités, on considérait que la dette flottante pouvait s'accroître. Du jour où elles cessaient, il fallait changer de méthode. Au lieu de cela, on a poursuivi les mêmes errements. A la date du 31 juillet 1919, l'État doit à la Banque plus de 27 milliards de francs. En 8 mois, le chiffre a grossi de 5 milliards, tandis qu'au cours de quatre ans et demi

de guerre, il ne progressait que de 3 milliards et demi par an. Et voici qu'au mois de juillet le Parlement vote une loi qui porte la circulation à 40 milliards!

On conçoit l'inquiétude qu'inspire un pareil gonflement. A mesure que les milliards s'ajoutent aux milliards, la disproportion s'accuse entre la dette de la Banque vis-à-vis du public, représentée par ses billets, et l'ensemble de son actif autre que sa créance sur l'État! En 1914, cette créance ne s'élevait qu'au trentième de la circulation; aujourd'hui elle en représente les quatre cinquièmes. La situation est radicalement modifiée. Certes, le crédit de l'État est le premier de tous; mais il ne doit pas s'appliquer au régime fiduciaire. Les monnaies métalliques ont leur valeur intrinsèque : la monnaie de papier, pour conserver la sienne, doit être remboursable en métal au gré des porteurs. Aussi longtemps que ceux-ci savent que ce remboursement est assuré, ils accordent leur pleine confiance au billet; ils la lui maintiennent, en temps de guerre, alors même que le nombre en augmente rapidement, parce qu'ils ont la conviction que, une fois la paix signée, il ne croîtra plus, et que l'un des premiers soucis du ministre des Finances sera de préparer le remboursement de sa dette à la Banque.

C'est ce qui s'était passé en 1871. On a souvent cité, et on ne saurait trop citer, l'histoire des relations d'alors entre le Trésor et la Banque. Dès 1873, l'amortissement commençait, et, en 1878, toute la dette, à 80 millions près, était remboursée. Aussi jamais dans l'intervalle le billet n'avait-il été déprécié. On n'en avait plus créé un seul pour les besoins du Trésor à partir de la signature de la paix. Ce souvenir a certainement contribué à maintenir, au cours de la présente guerre, la foi absolue du public dans la valeur du billet de banque; mais il ne faut pas qu'il soit déçu dans son attente et qu'il voie la quantité de papier augmenter au lieu de diminuer. Le crédit est la chose la plus délicate du monde. Il suffirait d'un remboursement très lent à la Banque pour que la signature de celle-ci continuât à valoir de l'or. Mais il faut que le remboursement commence. Autrement nous assisterons à des phénomènes inverses de ceux qui ont marqué les années de guerre. A ce moment, la confiance dans le billet était telle que beaucoup de Français les thésaurisaient à l'égal du métal. Nous dûmes mener une campagne pour faire comprendre à

ceux qui agissaient ainsi qu'ils allaient à l'encontre de leurs propres intérêts et de ceux du pays. Mais, si la situation actuelle s'aggravait, nous verrions les porteurs de billets s'efforcer de s'en défaire en les transformant en autres valeurs mobilières ou immobilières, denrées, marchandises non périssables, biens-fonds, maisons. C'est ce qui se produisit sous la Première Révolution : la nation entière commerçait alors, parce que la monnaie avait cessé de remplir l'une de ses fonctions essentielles, celle d'être le conservatoire de la valeur, et que chacun s'efforçait de se débarrasser d'un signe fiduciaire en l'échangeant contre des choses dont le prix monterait au fur et à mesure que l'assignat se déprécierait. Cette disposition des esprits avait une double conséquence : les marchandises, de plus en plus demandées pour servir à une fin qui n'est pas la leur, ne cessaient de monter ; les détenteurs, au lieu de les revendre, les emmagasinaient, diminuant ainsi les quantités offertes sur le marché et provoquant de ce chef une hausse additionnelle des prix.

Nous n'établissons aucun rapprochement entre le signe monétaire créé par les assemblées d'alors et celui qui nous sert aujourd'hui d'instrument d'échange. Mais il n'est que trop évident qu'il ne faut pas en abuser. Sinon on verrait de plus en plus les Français chercher à fixer la valeur de leur monnaie en l'incarnant dans des objets autres que le papier.

N'ébranlons pas la tradition qui a ancré dans nos esprits la croyance en la fixité de la monnaie. Bien que le pouvoir d'achat de celle-ci ne reste pas invariable au cours des générations qui se succèdent, les modifications qu'il éprouve en temps ordinaire sont lentes, presque insensibles, parce que la production annuelle des métaux précieux ne subit pas, en général, de variations violentes. Lorsque des circonstances extraordinaires amènent au contraire un gonflement brusque du volume monétaire, on constate un dénivellement brutal des prix.

C'est une très grave erreur que de croire que ce déplacement des prix ne présente pas d'inconvénient, sous prétexte qu'une plus grande quantité de monnaie étant mise à la disposition de la communauté, celle-ci peut supporter la majoration du coût des denrées et des services. Les salariés de tout ordre ont beau réclamer une rémunération plus élevée : cette élévation ne saurait être obtenue immédiatement ni surtout suivre une marche rigoureusement parallèle à celle des prix des objets

de consommation. Ceux-ci peuvent varier chaque jour et varient en effet, avec une allure désordonnée, à des époques comme celles où nous sommes. Il est impossible de faire coïncider les déplacements des uns et des autres. D'autre part, les hommes qui vivent du fruit de leur travail rémunéré par un employeur, que cet employeur soit l'État, une société ou un particulier, ne constituent pas la totalité des habitants d'un pays. Tous ceux qui ont un revenu fixe provenant d'un capital placé antérieurement par eux ou leurs auteurs, tous ceux qui vivent d'une pension, ne peuvent augmenter leurs moyens d'existence et se trouvent en face d'un problème angoissant.

Certes la valeur des monnaies métalliques ne reste pas indéfiniment la même. Leur pouvoir d'achat tend à diminuer, à mesure que le stock en grossit dans le monde. Chaque gramme des cent milliards d'or qui reposent aujourd'hui dans les serres des banques d'émission, dans les coffres des particuliers, ou qui circulent dans les rares pays où la guerre n'a pas substitué le papier au métal, n'a plus la valeur qu'avait le même poids de métal jaune il y a un siècle, alors que la quantité d'or détenue par les sociétés humaines était à peine de quelques milliards de francs. Mais cette modification de la puissance d'acquisition de l'or, c'est-à-dire de sa faculté d'échange contre des marchandises, denrées ou services, ne s'est opérée que peu à peu, par degrés insensibles, sauf à certaines époques comme celle de la découverte du Nouveau Monde, où se produisit une brusque rupture d'équilibre entre les divers facteurs de la mise en présence desquels résultait la détermination des prix.

La guerre a amené un débordement de papier monnaie qui a provoqué une crise violente. Aussi les prix ont-ils haussé et continuent-ils à hausser chez les peuples où l'inflation a été la plus forte.

L'ÉTATISME

Un autre facteur de la cherté de la vie, c'est l'intervention de l'État sur des domaines de plus en plus étendus. C'est la manne distribuée à un grand nombre de Français sous forme d'allocations de toute sorte. Justifiées pendant la guerre, celles-ci ont perdu leur raison d'être. D'autre part, le gouvernement persiste à vendre le pain à un cours inférieur au prix de

revient. La différence de quelques centimes par livre se traduit par une charge de plusieurs milliards au budget. C'est là un fardeau écrasant, ignoré de la plupart des Français, dont la grande majorité pourrait s'approvisionner au cours qui résulterait du libre jeu des forces économiques. Le gouvernement a d'ailleurs suivi une politique incohérente. Au début de la guerre, il a taxé le blé à un cours très bas, inférieur au prix de revient. Les paysans ont cessé d'ensemencer. Effrayés de ce résultat, nos ministres, passant d'un extrême à l'autre, ont plus que doublé le prix : afin d'empêcher une diminution de la production, ils ont garanti aux producteurs que leur récolte serait acquise à 75 francs par ce même acheteur, l'État, qui, en 1915, n'offrait que 30 ou 33 francs.

C'était toujours l'intervention avec ses dangers, ses erreurs, ses brutalités, sa prétention de substituer une volonté capricieuse et changeante à l'effet des causes naturelles et de l'activité individuelle. Nous pourrions multiplier les démonstrations des conséquences désastreuses provoquées par cette ingérence des gouvernants dans le domaine de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Nous l'avons subie sans mot dire pendant la guerre, parce que le patriotisme nous commandait le silence et que toutes les forces vives de la nation devaient rester groupées autour des chefs, fût-ce au prix d'énormes sacrifices financiers. Mais aujourd'hui il est temps de faire nos comptes, et d'évaluer les résultats de cinq ans d'étatisme renforcé, non pour récriminer, mais pour faire cesser au plus tôt cette dilapidation des deniers publics. D'ailleurs, si l'intervention de l'État a été nécessaire en temps de guerre, il est loin d'être démontré qu'elle n'aurait pas pu s'exercer dans des conditions moins onéreuses pour la nation.

Même au Parlement, un certain nombre d'esprits clairvoyants commencent à se rendre compte de la menace que l'étatisme fait courir à nos finances. M. Emmanuel Brousse le proclamait en ces termes à la tribune du Palais Bourbon : « Je n'ai cessé de demander qu'on daignât, dans tous les ministères, profiter de la guerre pour réformer les administrations et supprimer les sinécures et les rouages inutiles. Il y a 5000 emplois d'instituteurs ou d'institutrices à supprimer. Nous vivons en 1919 avec la même organisation administrative que sous la Constitution de l'an VIII. Est-ce admissible, avec les pro-

grès du chemin de fer, du téléphone, de l'automobile et bientôt de l'aviation? »

LA HAUSSE DES SALAIRES

La hausse générale des prix entraîne celle des salaires. Jamais il ne s'est produit autant de grèves qu'au cours des mois qui ont suivi l'armistice : dans la mesure où elles étaient provoquées par la difficulté que les ouvriers éprouvaient à assurer leur existence et celle de leurs familles, elles étaient justifiées. Mais dans la plupart des cas, le renchérissement des denrées et de tout ce qui est nécessaire à la vie a été aussi rapide que l'élévation des salaires. L'instabilité des prix passe à l'état chronique : le mal engendre le mal. Plus les marchandises montent, et plus grandissent les exigences des salariés, qui veulent continuer à opérer les mêmes achats qu'avant la hausse et qui demandent une augmentation proportionnelle de la rémunération de leur travail. Cette augmentation leur permet de payer les prix majorés. Les détenteurs des marchandises, voyant leur clientèle disposer de sommes de plus en plus considérables, exagèrent leurs demandes. Ils escomptent des hausses futures et fixent leurs prix de vente en raison, non pas seulement des conditions présentes, mais de ce qu'ils croient devoir être les conditions de demain. Ils conservent par devers eux des stocks de plus en plus considérables, parce qu'ils s'imaginent que la plus-value n'en aura pas de limites et que plus ils accumuleront de marchandises dans leurs magasins, plus ils réaliseront de bénéfices.

Cette vérité que les salaires excessifs ne sont pas le remède au mal se fait jour, même dans les milieux ouvriers. Les typographes l'ont publiquement reconnue. A la séance de la Chambre du 10 juillet 1919, M. Brousse déclarait que le projet de loi attribuant aux personnels civils de l'État de nouvelles avances exceptionnelles de traitement ne résolvait aucune des difficultés de l'heure présente. Lors de la discussion d'un précédent projet du même genre, M. Brousse avait prédit qu'une succession de crédits aggravant les charges des contribuables serait demandée. « On a ainsi provoqué, disait-il, une nouvelle augmentation du coût de l'existence. Il en résultera que les commerçants élèveront leurs prix. Ce sera une chaîne sans

fin, un cercle vicieux dont nous ne sortirons pas. » A ces paroles M. Brousse en ajoutait d'autres, non moins courageuses : « C'est au moment où l'on projette de faire une grève qu'on nous demande des crédits extraordinaires pour ceux-là mêmes qui en très grande partie vont faire cette grève. » Le député André Lefèvre, dans la même séance, a proclamé les mêmes vérités : « Nous assisterons une fois de plus, a-t-il dit, au double phénomène auquel nous avons assisté au cours de la guerre. On réclame de hauts salaires, parce qu'il y a des augmentations de prix ; et après, il y a des augmentations de prix parce qu'il y a de hauts salaires. Cela signifie purement et simplement qu'il y a, dans le public, une trop grande abondance de moyens de paiement. »

Après avoir ainsi mis en lumière les conséquences de l'inflation, M. Lefèvre soulignait la nécessité de se restreindre et de produire : « On n'arrivera à faire baisser le prix des produits fabriqués qu'en produisant beaucoup et en consommant moins. » Ce sont deux axiomes que les travailleurs de tout ordre devraient avoir présents à l'esprit. Le simple bon sens nous avertit qu'après l'effroyable destruction de capital dont notre pays a souffert, il faut le reconstituer. Cette reconstitution ne peut se faire que par l'épargne, et l'épargne ne se crée que par un travail produisant plus que ce que le pays consomme.

LES REMÈDES

Exposer les causes qui ont amené la vie chère, c'est tracer le programme des remèdes qui la feront disparaître ou qui du du moins la ramèneront à un niveau supportable. Parmi celles qui sont nées de la guerre, quelques-unes disparaîtront d'elles-mêmes. La production, ralentie ou supprimée dans beaucoup de branches, va reprendre peu à peu : en premier lieu la production agricole, qui échappe plus que les autres à l'action gouvernementale et qui, grâce à l'énergie de nos cultivateurs, commence déjà à donner des résultats comparables à ceux de l'avant-guerre et qui les dépasseront. Sur ce terrain comme sur d'autres, la routine cédera le pas aux méthodes modernes. Aux phosphates de l'Algérie et de la Tunisie vont s'ajouter les potasses d'Alsace : aucun pays ne sera mieux approvisionné d'engrais que la France.

Le travail de la reconstitution industrielle est plus difficile: il a les honneurs d'un Ministère spécial. Peut-être nos grands chefs d'entreprises se seraient-ils chargés, à eux seuls, de rebâtir leurs usines et de remettre leurs mines en exploitation. Ce qu'ils demandent à l'État, c'est de remplir son rôle en assurant la bonne marche des services publics, dont le désordre provoque des plaintes journalières. Les postes, télégraphes et téléphones fonctionnent plus mal que pendant la guerre : il arrive qu'une lettre mette quarante-huit heures pour franchir un kilomètre dans Paris, et qu'une autre, expédiée en province, ne parvienne à destination qu'au bout de quatre jours. La régie des tabacs a laissé des balles de la précieuse plante se gâter dans les ports, pendant que les fumeurs réclamaient vainement cigarettes et cigares aux bureaux des débitants. Et c'est le moment que certains parlementaires choisissent pour réclamer l'institution de nouveaux monopoles, qui exigeraient de nouveaux fonctionnaires, de nouveaux crédits et qui ne pourraient réaliser de bénéfices qu'en imposant aux consommateurs des prix très supérieurs aux prix actuels! C'est dans la diminution et non dans l'extension des attributions de l'État qu'il faut chercher le premier remède à la vie chère.

La liberté du commerce extérieur, c'est-à-dire celle des importations et des exportations, est le second remède à préconiser. Le spectre du change qu'agitent les adversaires de cette liberté ne doit pas nous empêcher de la décréter : du moment où les importations se feront non plus par l'État, mais par les particuliers, ceux-ci n'auront garde de faire venir des marchandises ressortant à un prix supérieur à celui que leur clientèle est prête à payer. Dans le calcul de ce prix entrera comme élément essentiel celui de la monnaie étrangère nécessaire à l'achat. Plus ce prix s'élèvera et plus se ralentiront les achats au dehors : le change est une soupape de sûreté qui agit automatiquement. D'ailleurs les écarts de prix sont tels entre la France et certains pays que le change élevé n'est pas un obstacle à leur importation chez nous. Le prix des aliments essentiels, des vêtements, est à Londres la moitié de ce qu'il est chez nous. Lors d'une adjudication récente de matériel destiné à l'une de nos compagnies de chemins de fer, les industriels belges ont soumissionné à moitié prix de leurs confrères français.

A vouloir continuer la soi-disant protection de notre

industrie, nous risquons de tarir les sources mêmes de l'activité nationale : car il ne faut pas oublier que beaucoup d'objets importés servent à nos industriels à préparer leurs exportations. C'est ainsi qu'une de nos principales fabriques d'automobiles a besoin, pour terminer ses voitures, de certaines pièces qu'elle ne peut se procurer en France. On les a frappées de droits douaniers si forts qu'elle sera obligée d'élever ses prix de vente à un niveau tel qu'elle devra peut-être renoncer à vendre au dehors. Elle perdra sa clientèle, et le pays des sommes importantes qui eussent amélioré le change.

La politique à suivre a été résumée par un ministre anglais, Sir Auckland Geddes. Des industriels se plaignaient que les États-Unis importassent en Grande-Bretagne du fer, qu'ils livrent à 100 francs de moins par tonne que les métallurgistes du Royaume-Uni. Sir Auckland leur répondit qu'il ne ferait rien pour s'y opposer, « le pays ayant besoin de quantités de fer et d'acier qui dépassent de beaucoup ce que les usines indigènes sont en mesure de lui fournir. »

Mais pour supporter la liberté il faut être fort. Si nous voulons acheter à l'étranger, il est nécessaire que nous lui vendions. Et pour cela il faut que le goût du travail ne diminue pas chez les Français et que des législateurs imprévoyants ne poussent pas les ouvriers à restreindre leur puissance et même leur volonté de production. C'est ce que le ministre du commerce anglais exprimait éloquemment lorsqu'il engageait les ouvriers à chasser, une fois pour toutes, de leur esprit l'idée « fatale et paralysante » de la limitation de production.

Le troisième remède est la limitation des attributions de l'État à ses fonctions, qui se résument en un programme très simple : assurer le libre exercice de l'activité des citoyens, les protéger contre toute attaque venue du dehors et de l'intérieur. En lui retirant les tâches qu'il a assumées au cours de la guerre, et dont il s'acquitte avec l'imperfection que l'on sait, nous supprimerons une des causes les plus néfastes de la vie chère.

Le quatrième remède consistera à purifier la circulation monétaire, à réduire l'inflation, à mettre de l'ordre dans le budget. Si nous exécutons ce programme, nous viendrons à bout des difficultés de l'heure présente. Les hauts prix dont nous avons montré les dangers ont un bon côté; ils stimulent

la production. L'agriculture, qui a rarement vu ses récoltes aussi demandées et à des cours aussi élevés, redouble d'énergie, sauf dans les parties de la Russie où sévit le bolchevisme. L'industrie, en dépit des difficultés d'approvisionnement en charbon et en matières premières, s'efforce d'obtenir le rendement maximum. Il faut distinguer à cet égard la situation des régions que la guerre n'a pas directement atteintes et celle de nos départements envahis : ceux-ci ne pourront pas nous fournir avant longtemps autant de produits métallurgiques et de textiles qu'en 1913. Mais, si nous considérons l'ensemble du globe, nous pensons que le volume de la production ne doit pas tarder à regagner l'ancien niveau.

CONCLUSIONS

Ce qu'il est essentiel de comprendre, c'est que deux ordres de causes agissent sur les prix : la méconnaissance de ce fait peut entraîner des erreurs capitales. Les causes intrinsèques, dues au ralentissement de la production et à la difficulté des transports, sont appelées à perdre graduellement de leur intensité. En dépit des lenteurs apportées à la reconstruction de nos provinces dévastées, en dépit des obstacles que rencontre la remise en état de nos voies ferrées, chaque jour marque un progrès, trop faible au gré de notre légitime impatience, mais incontestable. Il ne faut d'ailleurs pas nous borner à considérer notre seul pays, d'autant que nous sommes obligés de recourir pour longtemps encore aux importations; or, à l'étranger, chez nos Alliés en particulier, qui n'ont pas connu les horreurs de l'invasion, la vie normale reprend avec rapidité et permet d'entrevoir le moment où elle se rapprochera des conditions de l'avant-guerre. Elle n'y reviendra pas entièrement, parce qu'un de ses facteurs a subi des modifications sérieuses, nous voulons parler de la main-d'œuvre, qui est plus chère et moins efficace. Mais, dès que les autres éléments de la production et de la circulation des biens seront redevenus comparables à ce qu'ils étaient avant 1914, nous assisterons à une baisse notable des prix : nous la constatons déjà à l'étranger, pour de nombreux objets. Chez nous-mêmes, c'est une question de temps : combien de mois, d'années faudra-t-il pour refaire ce que la guerre a détruit? Nous ne pouvons le dire; mais ce que nous savons,

c'est que nous nous rapprochons chaque jour du but, quelqu'éloigné qu'il puisse encore paraître. Si nous assistons depuis plusieurs mois, contrairement à l'attente générale qui était parfaitement fondée, à une hausse nouvelle, c'est que d'autres causes ont agi en sens inverse et que leur effet a non seulement paralysé celui des causes qui devaient provoquer la baisse, mais qu'il a été plus puissant et qu'il a déterminé le mouvement contraire. C'est la détérioration de notre monnaie à laquelle nous devons l'imputer; et, comme cette détérioration est due à l'intervention du gouvernement, c'est à la gestion de nos finances que nous devons remonter pour découvrir la source du mal dont nous souffrons.

Les dépenses excessives votées depuis l'armistice ont grossi le fardeau budgétaire de telle façon que l'équilibre a été brusquement rompu. Tous les hommes sensés étaient convaincus que la cessation des hostilités marquerait le retour à un autre état de choses, et en premier lieu la fin des libéralités inconsidérées faites à certaines catégories aux dépens de l'universalité des citoyens. Le Parlement a entendu à cet égard des paroles mémorables, qui n'ont pas seulement stigmatisé les erreurs présentes, mais qui ont fait justice du passé. M. Brousse, le 10 juillet, s'est écrié à la tribune : « C'est cette prodigalité, cet argent follement répandu parmi les sursitaires des usines qui l'ont dépensé sans compter, ces salaires élevés donnés aux mobilisés retirés du front, salaires cumulés souvent avec des allocations injustement distribuées, c'est cet argent gaspillé en achats souvent inutiles et en dépenses fréquemment injustifiées qui a été la cause initiale de la vie chère. »

Cette politique est d'autant plus dangereuse que les mêmes députés et sénateurs qui votent sans sourciller des milliards de crédits ne se résolvent pas aisément à établir des impôts nouveaux ni à augmenter ceux qui existent. Ils font des objections, souvent très sages, aux projets que le gouvernement leur soumet à cet égard : mais alors, ils ne devraient pas approuver des dépenses en face desquelles ils ne créent pas de recettes. C'est une aberration que de croire qu'on équilibre un budget au moyen du papier-monnaie. Celui-ci n'est qu'un emprunt, et de la pire espèce, parce qu'il vicie le système monétaire dans lequel il est introduit en excès. Il a beau sembler ne pas coûter d'intérêt; il fait perdre à la nation des

sommes considérables, par la dépréciation qu'il inflige à tous les instruments de paiement et de circulation, par l'incertitude qu'il jette dans toutes les transactions.

On voit dans quelle relation étroite se trouve la question qui nous occupe avec celle des finances de l'État. Si les hommes qui en sont responsables en avaient été plus ménagers, le Trésor n'aurait pas besoin de recourir chaque jour à l'aide de la Banque et de la contraindre à enfler son émission au delà de la limite raisonnable. Les signes monétaires étant moins abondants, la facilité de dépense en eût été réduite d'autant. D'autre part, les changes n'auraient pas subi la hausse désordonnée qui les caractérise depuis quelques mois, et qui a porté la livre sterling à 31 francs et le dollar à 7 francs. Or le change, ne l'oublions pas, est le grand justicier qui met en évidence les valeurs respectives des diverses monnaies. De naïfs législateurs ont beau s'imaginer qu'ils créent de la richesse en imprimant du papier. Le simple rapprochement des cours que nous venons d'indiquer avec ceux d'avant-guerre est éloquent. Lorsque la circulation de la Banque de France était normale, 5 francs et quelques centimes de notre monnaie équivalaient à 1 dollar américain. Aujourd'hui il en faut 7, c'est-à-dire que nos 35 millions de billets équivalent à 5 et non plus à 7 milliards de dollars, comme ce devrait être le cas si notre monnaie ne s'était pas avilie.

Voilà une démonstration directe de l'exactitude de notre raisonnement, quand nous affirmons que la vie chère est en partie due à l'inflation. Et comme cette cause n'a cessé de grandir alors que les autres ont une tendance à s'atténuer, nous ne nous trompons pas en lui assignant la principale part de responsabilité dans le mal qu'il s'agit de guérir. C'est donc au Palais Bourbon et au Luxembourg que les Français qui souffrent de la disproportion entre leurs ressources et leurs besoins doivent adresser leurs plaintes. Pour y faire droit, il ne s'agit pas d'édicter des augmentations de traitements ou de pensions; il faut arrêter net le pullulement du papier, mettre un terme aux dépenses folles, établir des impôts, émettre les emprunts nécessaires à la liquidation de la guerre, et ramener nos budgets en équilibre. Évidemment tout cela ne saurait s'exécuter en un jour, et, même une fois exécuté, ne fera pas reculer l'ensemble des prix au niveau de 1913. Mais ce serait déjà un

résultat énorme que d'avoir donné au public la sensation d'un arrêt dans la course vertigineuse à la hausse indéfinie.

Parallèlement il faut que chacun restreigne ses dépenses. La guerre a entraîné une destruction de capital dont aucun pays n'a plus souffert que le nôtre. Nos départements les plus riches attendront des années, avant d'être en mesure de fournir le charbon, le blé, le lait, les tissus, les produits chimiques qu'ils donnaient en abondance avant 1914. Ce sera un déficit considérable. Dans la mesure où nous pourrons le couvrir par des récoltes faites ou des produits fabriqués sur d'autres parties de notre territoire, ce sera un moindre mal; mais, pour tout ce dont nous devrons augmenter nos importations, c'est un fardeau additionnel. Efforçons-nous donc d'intensifier la production nationale et de contenir nos consommations dans la limite du nécessaire : nous verrons alors rapidement disparaître les deux fléaux de la vie chère et des prix violemment instables, qui nous font presque oublier par moments que nous sommes vainqueurs.

Faisant abstraction de la force majeure, des destructions de capitaux de toute nature, capital humain, capital immobilier, capital mobilier, amenées par la guerre, nous voyons que toutes les autres causes sont imputables à l'intervention de l'État. C'est lui qui a été le premier instigateur du mal, en accordant aux ouvriers des usines de guerre des salaires excessifs, en concluant des marchés à des taux tellement élevés qu'il a fallu décréter un impôt spécial sur les bénéfices qui en découlaient; c'est lui qui a distribué des milliards à tort et à travers, sans se soucier de savoir au moyen de quelles ressources il les obtiendrait; c'est lui qui, en présence de ses coffres vides, n'a pas trouvé d'autre moyen de les remplir que de contraindre la Banque de France à fabriquer de nouveaux milliards de papier. C'est lui qui est intervenu pour réglementer les importations, les exportations, les transports; c'est lui qui a prétendu déterminer les marchandises que l'on pourrait introduire en France et dresser une liste de proscription contre certaines d'entre elles, et non des moindres; c'est lui qui a relevé les barrières douanières, au moment où nous avons un besoin pressant de beaucoup d'objets fabriqués ou récoltés à l'étranger; c'est lui qui, par ses taxations maladroites ou intempestives, a tantôt ralenti ou arrêté, tantôt surexcité la production.

La guerre, loin d'avoir échappé aux lois économiques, en a démontré la rigoureuse exactitude : tout s'est passé selon les prévisions de la science. Que les hommes d'État écoutent donc ses leçons. Certes la politique a ses nécessités, et il n'est pas possible d'appliquer sans ménagement tous les remèdes dont l'expérience et le raisonnement nous enseignent l'efficacité. Mais une ligne de conduite peut et doit être suivie, qui consiste à retirer le plus vite possible à l'État les innombrables attributions qu'il s'est arrogées en temps de guerre. Le bienfait sera double : le chiffre des fonctionnaires sera diminué et les particuliers déploieront librement une activité fructueuse, là où des agents officiels procèdent avec lenteur, avec hésitation et cherchent à éviter les responsabilités plutôt qu'à obtenir des résultats.

La vie chère est une résultante de bien des éléments divers. On ne saurait la combattre par une méthode unique. Cependant, lorsqu'on a mis en lumière tout ce qui concourt à la provoquer, on a fait un grand pas vers la solution du problème. On distingue alors ce qui peut être réalisé sans délai et ce qui ne peut s'accomplir que progressivement. Mais même pour cette seconde partie, l'effet d'une orientation dans la bonne direction serait instantané. Que les ministres cessent de proposer et les Chambres de voter des dépenses extravagantes; que l'on se hâte d'émettre un emprunt consolidé, que le Trésor ne recoure plus à la Banque et commence à lui rembourser ne fût-ce qu'un milliard par an; que les barrières s'abaissent devant les importations des objets qui nous sont nécessaires; que les Français, laborieux par tempérament, ne se laissent pas détourner de leur penchant naturel par les excitations perfides de meneurs suspects; que nos antiques vertus de travail, d'ordre, d'économie, qui sont l'apanage de l'admirable race de nos paysans, continuent à être pratiquées et par eux et par les ouvriers; que chacun se dise qu'aux devoirs de la guerre ont succédé ceux de la paix, et nous ne tarderons pas à voir renaître dans notre cher et grand pays la prospérité à laquelle lui donne plus que jamais droit l'héroïsme incomparable qu'il a déployé au cours des cinquante-deux mois de la plus atroce guerre que le monde ait connue.

RAPHAËL-GEORGES LÉVY.

REVUE LITTÉRAIRE

LE TRACAS DES BEAUX-ARTS PENDANT LA RÉVOLUTION (1)

Des gens à qui l'on dit et l'on ressasse que leur activité commence les temps nouveaux, délicieux et admirables, il ne faut pas s'attendre qu'ils aient aucune patience à l'égard du passé. On leur dénigre le passé; on leur raconte que les siècles précédents n'étaient que tyrannie et mômerie, que c'est fini de tout cela et qu'ils abolissent les ténèbres. Une œuvre pareille ne saurait s'accomplir avec douceur : on excite leur violence, on éveille leurs instincts énergiques; et, parmi leurs instincts, il y a cette rage de détruire, qui est au fond de l'âme humaine comme un reste de barbarie ancienne ou comme un signe de barbarie perpétuelle. L'amour du passé, le goût des beaux-arts sont des sentiments délicats et fragiles, acquis tardivement, conservés à grand'peine, toujours menacés par les véhémences naturelles. Les amis de l'art et du passé, un lent travail, qui est celui de la civilisation, les a endoctrinés. Voici que l'on défait ce travail : à le défaire, il faut peu de temps; et l'on supprime la doctrine, on la remplace par une autre, soudaine et, en quelque sorte, inaugurale. Bref, il n'est pas étonnant le moins du monde que nos révolutionnaires de 1793 et années environnantes aient démoli ce qu'ils voyaient de vieillerie, belle ou précieuse : ils s'en sont donné à cœur joie. L'étonnant, c'est qu'ils n'aient pas tout démoli.

(1) *Procès-verbaux de la commission temporaire des arts*, publiés et annotés par M. Louis Tuetey, deux volumes de la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France publiés par les soins du ministre de l'Instruction publique* (Imprimerie nationale et librairie Ernest Leroux).

Ils n'ont pas eu le temps. La Révolution, qui les avait lancés, redouta un beau jour leur entrain, qui devenait frénésie : elle tâcha de les contenir. Le 18 août 1793, la Convention, qui avait récemment supprimé les académies et chargé David, Haussmann, Romme et Dyzez d'inventorier ce qu'elles avaient possédé, ordonna que les mêmes commissaires s'occuperaient aussi de « toutes les machines, métiers, instruments et autres objets utiles à l'instruction publique, appartenant à la Nation. » Par un bonheur, ils voulurent bien considérer les objets d'art comme utiles à l'instruction publique. Ils montrèrent de la prudence et une vertu qui, rare à toutes les époques, est plus rare encore aux époques de révolution, la modestie. La besogne était immense et variée. Ils demandèrent qu'on leur adjoignît, en assez grand nombre, des citoyens « versés dans les différentes parties des arts, des sciences et des lettres. » On leur nomma trente-deux camarades et ils constituèrent la Commission des arts, qui tint sa première séance le 1er septembre 1793. M. Louis Tuetey vient de publier, en deux gros volumes in-quarto, les procès-verbaux de cette commission : les procès-verbaux et, en notes, les documents qui en sont le commentaire indispensable. Cette publication fait grand honneur à lui et à l'érudition française : on ne saurait mieux présenter les documents, avec la minutie la meilleure, une exactitude parfaite et le soin d'une clarté qui est une élégance.

La Commission des arts ou Commission temporaire des arts se divisa en sections : section d'histoire naturelle, section de physique, section de mécanique, section de peinture, — et sous cette rubrique on rangeait, avec la peinture, la sculpture et l'architecture, — section de bibliographie, et qui comprenait aussi la géographie, les antiquités et la musique. Les membres de la commission furent bien choisis, dans la troupe des républicains éclairés. Il y eut, dans la section d'histoire naturelle, Cuvier, Lamarck; dans la section de physique, Vauquelin, Berthollet; dans la section de peinture, Fragonard, le paysagiste Le Sueur, Alexandre Lenoir, fondateur du Musée des monuments français; dans la section de bibliographie, Monge, Barbier, l'auteur du *Dictionnaire des anonymes*. Voilà les noms les plus célèbres, auxquels il conviendrait d'ajouter les noms de citoyens qui, sans gloire, ont travaillé avec intelligence et courage, dans les circonstances les plus difficiles.

Le 27 vendémiaire an III ou bien, disons poliment, le 18 octobre 1794, Marie-Joseph Chénier, celui qu'on appela le frère d'Abel Chénier, ce Chénier-là prit à partie, en séance de la Convention, les

membres de la commission des arts. « Il faudra bien, disait l'affreux gaillard, épurer la commission temporaire des arts et y porter comme en triomphe ces artistes célèbres et opprimés qui en avaient été écartés par un rival bassement jaloux. Il faudra écarter cette foule de petits intrigants sans moyens qui cultivent les arts pour les avilir, qui luttaient contre les talents avec la calomnie, qui, sous le règne des triumvirs, obstruaient les avenues du comité de salut public, » etc. En d'autres termes, on n'avait pas mis dans la Commission les amis de Marie-Joseph et il déguisait d'arguments présentables ses rancunes. La Commission ne dissimula point qu'il l'avait offensée. Aussitôt le fougueux Marie-Joseph s'amollit et prodigue des explications qui sont des excuses. En vérité, foi de pusillanime énergumène, vous l'avez mal compris : il n'a jamais eu le projet d'attaquer la commission temporaire des arts; il rend hommage « à l'activité et au mérite de tous ses membres; » c'est beaucoup dire, après ce qu'il a dit? non, « de tous ses membres en général et en particulier. » Mais enfin ces « petits intrigants sans moyens » qu'il a flétris? Il répond « qu'il n'y a que les malveillants qui puissent vouloir diriger contre la commission des arts les traits qu'il a lancés contre eux. » Pourtant? « Cette phrase ne regarde point la commission temporaire des arts. » Qui regarde-t-elle? Ce n'est pas votre affaire ! Et Marie-Joseph promet de monter à la tribune de la Convention pour s'expliquer et prouver la pureté de son cœur. Tout au plus avoue-t-il son regret de ne pas voir siéger à la commission des arts plusieurs artistes fameux et qui lui semblent dignes de cet honneur.

La commission s'était précédemment défendue contre le reproche qu'on lui pouvait adresser de ne pas choisir toujours les citoyens les plus illustres. Elle avait d'abord composé la « classe de chimie, » section de physique, de la façon la plus brillante : Pelletier, Vauquelin, Berthollet, Leblanc. « Mais les trois premiers sont tellement surchargés de travaux que, loin de partager ceux de la commission temporaire, ils n'ont pas même le temps d'assister à ses séances et Leblanc reste seul accablé du fardeau auquel son zèle ne peut pas toujours suffire. » En somme, ce ne sont pas les hommes de génie qui font les meilleurs commissaires : « Pour inventorier et soigner des tableaux, rassembler des instruments ou des morceaux de musique, il faut sans doute les connaissances qui y sont propres; mais ces connaissances sont absolument indépendantes du génie qui a su les produire. On peut même assurer qu'il n'y a aucun rapport nécessaire

entre le talent transcendant et les travaux très ordinaires d'un conservateur éclairé. » C'est le bon sens même. La Commission des arts eut très souvent des idées justes. Et, en définitive, c'était mieux qu'une idée juste, c'était une idée admirable, héroïque même, d'inscrire en son programme, à cette époque de fureur déchaînée, ce mot si bon, si utile et si démodé, malheureusement, de conservateur.

On devine que néanmoins ces conservateurs ont commis plus d'une faute et quelquefois agi tout de même que des vandales. Leurs intentions excellentes ne les dispensaient pas d'être de leur temps et de participer à la toquade universelle. Leur beau rêve serait de « concilier l'intérêt de la République avec la conservation des objets d'art. » Et l'on dirait que c'est facile : ce ne l'est pas. Un jour, l'un des commissaires demande ce qu'on fera de « quelques portraits de personnages proscrits ; » on a trouvé ces portraits dans la maison de l'émigré Juigné : ces portraits seront livrés aux flammes et le comité révolutionnaire de la section dite de l'Unité est chargé du brûlement. Un autre jour, les administrateurs de Port-Brieuc, ci-devant Saint-Brieuc, déclarent qu'ils ont inventorié des tableaux, des croix, des saints, la décoration des ci-devant églises : le tout va servir à la cuite du salpêtre, la République ayant besoin de salpêtre, et non pas d'églises. Un autre jour encore, le secrétaire greffier de la commune adresse à la commission deux médaillons de bronze, l'un qui représente le traître La Fayette et, le second, le traître Bailly : les deux médaillons tout aussitôt sont mutilés, brisés, et les fragments envoyés à la fonte. Le 13 juin 1794, la Commission décide que tous les tableaux et portraits « représentant des individus de la race Capet » seront prochainement réunis dans un même dépôt : alors, on fera leur destruction totale et complète, « afin que la superstition royaliste ne puisse en recueillir un seul. » Un membre, et c'est dommage qu'on ne sache pas le nom de ce garçon, fait observer que ces tableaux ou portraits pourraient, en y regardant bien, « contenir des traits de génie et d'originalité qu'il serait utile de conserver pour l'instruction et les arts : » qu'en dites-vous? La commission, « ferme dans ses principes patriotiques, maintient son arrêté. » La commission, ce 13 juin 1794, avait oublié ses principes conservateurs.

Elle les oubliait de temps en temps. Mais d'habitude elle les appliquait aussi bien que possible et voire avec un louable entêtement. Elle avait à lutter contre les furieux, contre les imbéciles, contre les ignorants : et elle ne se décourageait pas. Elle présidait à

un formidable déménagement : car c'était l'ordre que, de tous les points du royaume, les œuvres d'art fussent amenées à Paris et rassemblées en quelques dépôts. Ce déménagement ne se faisait pas sans anicroches. On enlève, à Saint-Denis, le sarcophage de Dagobert, afin de le mener au dépôt des Petits-Augustins : et, dans le transport, le sarcophage se brise. On trimbale un groupe de Castor et Pollux : « le choc d'une voiture a occasionné une fraction dans ce monument. » La Commission commande que le déménagement des statues soit fait maintenant « sur un traîneau ou sur un binar à châssis de charpente dont les roues ne sont que des moyeux de deux pieds de diamètre, lesquels ayant moins de tirage donnent moins de secousses. » Elle invente un système de tenons et tasseaux, courroies et cordages, doux et bouchonnés de forts tampons de paille. Elle est désolée, quand un accident se produit et elle avise aux meilleurs moyens d'empêcher le vandalisme par imprudence.

Le vandalisme doctrinal est, pour elle, une autre occasion de chagrins et de soucis. La République veut qu'on abolisse les « signes de féodalité, » où qu'on les trouve. Mais on n'y va pas de main morte et ce qu'on abolit, dans un tableau, dans un monument, ce n'est pas les signes de féodalité seulement : c'est le monument et le tableau. Par exemple, au château d'Écouen, devenu hôpital militaire, il y a des vitraux intéressants, mais qui « offrent quelques restes de féodalité et de fanatisme ; » ils sont perdus, ces vitraux, s'ils « blessent l'œil clairvoyant du républicain : » la Commission les fait enlever, pour les sauver. Non loin de Coutances, au château de Thorigny, une galerie contenait plus de trois cents tableaux de toutes grandeurs. L'œil clairvoyant du républicain fut blessé d'y remarquer des fleurs de lys, des couronnes et autres attributs que la main vaillante du républicain se dépêcha de barbouiller. Un habitant de Coutances l'écrit à un peintre parisien : « Crois-tu que l'agent national de la commune m'a soutenu que la loi l'ordonnait, comme signe de féodalité? Je ne te dirai rien de plus : je craindrais de trop affliger un ami des arts! » Le peintre parisien communiqua cette lettre à la Commission des arts, qui invita le Comité d'instruction publique à prendre une mesure générale et urgente. Elle-même rédigeait et distribuait les plus honnêtes conseils, à Paris et dans la province : « Pendant que des personnes recommandables par leur civisme et leur instruction, disait-elle, sont occupées à recenser et conserver des objets qui doivent servir à l'enseignement, il ne faut pas que des citoyens tout à fait étrangers à l'étude des arts se permettent de renverser des monuments dont ils ne

connaissent ni la valeur ni les motifs, sous le prétexte qu'ils croient y voir des emblèmes de superstition, de despotisme ou de féodalité. » Sous prétexte d'abolir des emblèmes de féodalité, les citoyens les plus jaloux d'organiser la défense républicaine détruisent des feuilles d'acanthe ou de lierre, des masques, des chimères ornementales, des lions égyptiens. La Commission rend hommage à leur zèle patriotique; mais elle les supplie de vouloir bien regarder à deux fois : « Tu crois rencontrer l'effigie d'un roi : ici, c'est la statue de Linné, de cet immortel ami de la nature; là, c'est le dieu des bergers; plus loin, c'est une tête de Minerve que tu mutiles. Le trident de Neptune, le caducée de Mercure, le thyrse de Bacchus te semblent être autant de sceptres : et tu les brises! » On dirait d'une plaisanterie; mais ce n'en est pas une : la malheureuse commission des arts, si bien diligente, avait affaire à des idiots en délire. Elle devait aussi ménager la susceptibilité révolutionnaire. Les forcenés abolissaient, avec les signes de féodalité, le reste : si l'on avait pu la soupçonner de conserver, avec les œuvres d'art, les « idées qui doivent être effacées du souvenir de tout Français, » tant pis pour elle et pour la tâche qu'elle avait assumée! Il lui fallut, on aurait tort de ne pas s'en apercevoir, beaucoup de dévouement qui n'allait pas sans risques.

D'abord, elle s'occupa de Paris et des environs. Mais bientôt, par des gens d'ailleurs et par quelques-uns de ses membres qui voyageaient d'aventure, elle apprit ce qui se passait en province : la province était saccagée par le vandalisme. Beaucoup de prétendus « conservateurs » qui avaient été nommés, en divers lieux, pour réunir et inventorier les objets de sciences et arts, les dégradaient et les mutilaient « afin de n'avoir pas à rougir de la nullité ou de l'infériorité de leurs talents. » La Commission résolut d'agir. Elle envoya des commissaires; elle entretint une correspondance très exacte avec les villes et les bourgs. Ce que révèle simplement cette correspondance est effroyable.

La Commission s'était adressée au district de Nogent-sur-Seine, au sujet d'un monument représentant la Trinité, qui provenait de la maison du Paraclet. Et les administrateurs de ce district répondent que le monument n'existe plus. Il est mort ! Les citoyens l'ont détruit, comme tous les objets consacrés au culte catholique. Ils l'ont détruit « par haine pour le fanatisme : » et c'est charmant de voir le sentiment que la haine du fanatisme développe !... A Fréjus, il y avait, paraît-il, « un Cupidon qui a servi pendant longtemps d'Enfant-Jésus : » bel ouvrage, et qui excite l'admiration des voya-

geurs. Mais, d'avoir été Enfant-Jésus, ce Cupidon garde une renommée inquiétante. L'agent national craint, pour ce bibelot qui a si mal-tourné, l'œil clairvoyant des républicains. Il invite la Commission, si Cupidon lui agrée, à « le rappeler à sa première destination » d'Amour; et, pour plus de sûreté, il offre de l'envoyer à Paris. La Commission le remercie et le complimente « du zèle qu'il témoigne à conserver les objets qui peuvent servir à l'instruction : » voilà Cupidon pédagogue; il enseignera ce qu'il sait!...

On avait de mauvaises nouvelles du château d'Écouen. Dufourny, l'un des commissaires, fut envoyé pour procéder à une enquête. Et voici ce qu'il apprit. Au mois de septembre 1792, une « bande de dévastateurs, » commandée par l'ignoble Massé, mit le siège devant le château, une merveille de l'architecture « la plus exquise. » Il n'y avait ni portes, ni obstacles; et les dévastateurs n'avaient qu'à entrer. « Cependant, ces sauvages ont tiré, par désœuvrement et surtout par instinct, plusieurs boulets sur le château. » Après cela, ils entrèrent dans les appartements : tous les personnages dont ils virent les portraits, ils les « supputèrent souverains, princes, princesses ou nobles; » toutes les toiles, ils les taillèrent en lambeaux. La chapelle du château est transformée en salle d'hôpital: cette chapelle a de beaux vitraux : les vitraux ne sont pas inutiles, car « ils servent de but aux forces renaissantes des convalescents, qui y jettent des pierres. » Il y avait dans la cour une Vénus antique : les convalescents l'ont brisée; les convalescents vont bien.

La ville d'Amiens était orgueilleuse autrefois de sa cathédrale, « un des plus vastes et des plus magnifiques temples de l'Europe : » elle n'est plus fière d'une ci-devant cathédrale. « Cet édifice est menacé d'une ruine prochaine, faute d'entretien : » voilà ce que des gens dignes de foi écrivent à la commission des arts. La Commission fait savoir aux administrateurs du district qu'un monument gothique ne se traite pas comme un tas de décombres; et veuillent-ils se méfier : on ne peut rien ôter d'un monument gothique parfait sans le renverser. Ainsi, les « pyramides et obélisques » du dehors, ne les détruisez pas : « leur poids est absolument nécessaire pour augmenter la résistance des contreforts à la poussée des grandes voûtes. » C'est très bien dit; et cette petite phrase montre une juste connaissance de l'architecture gothique. Ce fut dit en pure perte : le district d'Amiens était incorrigible. En 1795, pour la manière qu'il avait de « vandaliser » les tableaux, il mérita de recevoir, du comité d'instruction publique, cette réprimande : « Le Comité ne peut que

fortement improuver la conduite que vous avez tenue. Vous vous êtes entièrement écartés des devoirs que les décrets vous imposent, des avis salutaires et conservatoires que la commission temporaire des arts vous a fait parvenir... » Les administrateurs vendaient à bas prix les tableaux : c'est qu'ils les avaient abandonnés à l'intempérie des saisons ; les uns étaient effacés, les autres lacérés en outre! Un peu plus tard, ce ne fut pas contre ces bonshommes falots que la commission défendit l'art amiénois, mais plus dangereusement contre la commission des revenus nationaux, laquelle demandait les grilles en fer, les cuivres et tous les plombs servant de couverture à la ci-devant cathédrale. On avait besoin de métaux, pour la défense de la République : à tel argument, que répondre? La Commission des arts ne se laissa pas intimider. Elle observa que les ateliers d'Amiens ne manquaient pas de métaux : ils en étaient encombrés, au point de ne savoir qu'en faire et de les exposer à la rouille. Elle ajoutait, avec un digne accent de colère : « Le besoin de métaux fût-il aussi réel qu'il est imaginaire, ne pensez-vous pas comme nous, citoyens, que ceux de la cathédrale devraient être au moins les derniers dont il faudrait faire le sacrifice?... On ne peut en vérité se défendre de mettre un peu de chaleur dans ses réponses, quand on a sous les yeux des propositions aussi absurdes que celles qu'on fait tous les jours. Mais ces Vandales oublient donc que les métaux qu'ils demandent décorent la plus belle basilique gothique de l'Europe; que prétendre enlever les grilles et les cuivres de ce magnifique édifice, c'est déshonorer et briser l'accord de sa décoration intérieure; que vouloir arracher les plombs de ses couvertures, c'est faire périr au bout de six mois une des plus riches propriétés de la République; qu'enfin cette entreprise effrontée imprimerait au nom français une blessure dont la Nation resterait éternellement couverte! » Bonne diatribe, et adroite : on ne s'adresse pas seulement à cet amour des arts qui est un sentiment si faible dans les foules et dans l'âme de leurs députés, mais bien au sentiment de vanité patriotique, alors en éveil. C'était embarrasser les patriotes et les engager à la méditation.

Une autre municipalité qui fut sévèrement chapitrée est celle de Strasbourg. Elle avait logé ses cochons à côté de la bibliothèque : il en résultait une odeur si horrible que les livres en étaient infectés. A Verdun, les administrateurs se virent contraints à un pénible aveu : tout ce que possédaient jadis de beaux monuments la cathédrale, les Bénédictins de Saint-Vanne et les Capucins, avait été mutilé, brisé, détruit ou vendu à vil prix par un serrurier, d'ailleurs officier muni-

cipal de Verdun. La commission s'informa. Le serrurier, nommé Carrache, n'était pas le seul criminel : la municipalité, en corps, avec les citoyens sous les armes, avait brûlé « en grande pompe » les tapisseries, les livres et tous les objets provenant de la cathédrale; elle avait forcé l'évêque constitutionnel Jean-Baptiste Aubry à danser autour du bûcher; « après quoi, l'on s'est livré à une orgie de vandales. » La commission fera poursuivre les auteurs de ces délits. Elle ne peut les poursuivre elle-même; elle n'a pas qualité judiciaire. Mais elle continue son enquête, afin de fournir aux autorités les preuves incontestables. Elle apprend que le bibliothécaire avait livré au commandant de l'artillerie sept voitures de vieux livres et comptes d'église. La municipalité, la société populaire et la force armée chantaient à qui mieux mieux des hymnes et l'on jouait une musique de guerre. Pendant que les flammes dévoraient livres et ornements religieux, on jetait dans ce foyer des statues et des œuvres d'art. Ce qui s'est passé là n'est pas une rareté. Dans le district d'Altkirch, on a brûlé toutes les bibliothèques. A Bressuire, « la guerre civile a tout et absolument tout détruit : les livres, les tableaux, les sculptures sont devenus la proie des flammes; il ne reste, dans le district de Bressuire, que des cendres et des décombres. » A Clermont-Ferrand, ce fut Couthon qui présida aux dévastations : les énergumènes brisaient tout et « jetaient en triomphe » les débris autour de ce misérable.

La commission pria les administrateurs de Nîmes de rédiger leur inventaire. Ils répondirent que « le vandalisme de l'infâme Robespierre avait détruit pas mal de choses; le reste, la cruauté de l'infâme Robespierre avait su le faire détruire : les particuliers qui possédaient une collection de gravures ou de tableaux, craignant « que l'ignorance ou la barbarie n'en prissent prétexte pour les conduire à l'échafaud, » s'étaient avisés d'incendier leurs trésors. Il y a encore des livres, à Nîmes : ce n'est, disent les administrateurs, qu'un « ramas de livres ascétiques, de jurisprudence ou polémique et controverse : » enfin, cela ne leur paraît bon « qu'à s'unir sous le pilon du cartonnier; » ce n'était pas la peine de flétrir « le vandalisme de l'infâme Robespierre ! » Les Marseillais n'ont pas été nonchalants. A la porte de la ci-devant abbaye Saint-Victor, il y avait un tombeau païen, de marbre blanc, conservé à merveille. Un « vandale se disant bourreau des Grands-Carmes » y remarqua une figure de femme et soupçonna que c'était l'image d'une sainte : « il porta sur cette tête le marteau destructeur et, sans les représentations des garde-magasins des fourrages, sa rage n'aurait épargné aucun des restes de l'antiquité qui

ornent encore cet édifice ancien. » Les partisans de ce bourreau des Grands-Carmes, ayant trouvé, dans la maison d'un condamné, une momie d'Égypte, la brisèrent en mille pièces. Pourquoi? Ils avaient pris cette momie égyptienne, hélas! pour de saintes reliques!

A Salins, les officiers municipaux avaient décroché tous les tableaux d'églises et ils les faisaient laver, lessiver jusqu'à ce que disparût la couleur, toute la couleur. Que voulaient-ils? De la toile!... Le district de Rouen ne rédigea pas son inventaire et, tout simplement, fit savoir qu'il ne possédait rien. La Commission des arts, un peu surprise, envoya le citoyen Beljambe chercher là-bas la vérité. Il écrivit bientôt à ses collègues : « J'ai presque ri de la naïveté avec laquelle l'agent du district déclare qu'il n'y a dans cette commune aucuns objets d'arts ni de sciences; je ne soupçonne pas sa mauvaise foi : je le crois ignorant. » Et Beljambe énumère ce qu'il a vu à la cathédrale, à Saint-Ouen, aux Capucins, à l'Oratoire, aux Augustins, ailleurs encore. Ce qui l'a le plus séduit, c'est, au Palais de justice, un « vigoureux » plafond de Jouvenet. « Ce morceau, dit-il, est très recommandable, non seulement par la fierté de son exécution, mais par l'anecdote dont il est l'objet. » L'anecdote, la voici. A la moitié de son ouvrage, le peintre eut la main droite paralysée : de la main gauche, il continua de peindre. Conclusion de Beljambe : « La ci-devant province de Normandie contient un très grand nombre d'abbayes, de couvents, châteaux, où il y aurait une immense récolte à faire. » Tout ignorant qu'il fût ou qu'il pût être, l'agent du district ne devait pas ignorer cela, que Beljambe a si promptement aperçu. Peut-être ce malin Normand s'est-il moqué de la Commission des arts, s'est-il méfié de la « récolte » qu'on ferait dans son pays; peut-être ce bonhomme, dont la naïveté, sincère ou non, réveille la gaieté de Beljambe, a-t-il été, en cette affaire, le seul « conservateur » authentique : on n'en sait rien.

La Commission des arts, telle que nous la voyons travailler, fit constamment de grands efforts pour sauver l'art de la France et pour supprimer la fureur du vandalisme révolutionnaire. Elle n'épargnait point sa peine; en somme, elle a obtenu quelques résultats et elle a répandu de bonnes idées. Elle disait : « Il est digne d'une nation libre et triomphante de joindre à cette intrépidité qui renverse et détruit, la bienveillance active qui encourage et conserve, et de jeter au milieu du tumulte de la guerre un regard consolateur sur les arts dont le génie doit éterniser le souvenir de nos victoires. » Seulement, l'amour des arts et le goût de conserver le passé ne sont pas des sen-

timents que l'on enseigne aux foules agitées. Puis les foules étaient menées, le plus souvent, par des furieux. Enfin, les âmes étaient dans le pire désordre, où elles ne retrouvaient plus leurs habitudes, leur meilleur usage et leur ancienne éducation.

Cette espèce d'absurdité qui tourmentait à peu près tout le monde se voit dans un épisode auquel la Commission des arts fut mêlée. Le 22 septembre 1793, « on parle, dit le procès-verbal, du corps de Turenne et on arrête qu'il sera conservé. » Le corps de Turenne était à Saint-Denis : on détruisait la plupart des monuments de la basilique ; mais on avait, pour Turenne, un peu d'aménité. Bref, le corps de Turenne sera conservé : où et comment? Voilà ce qu'on eut décidé le 25 novembre : « Le citoyen Thillaye est chargé de recueillir la momie de Turenne qui est encore dans la ci-devant église de Saint-Denis. Il la fera transporter au Muséum avec les autres morceaux qui méritent d'être conservés. » C'est joliment dit, n'est-ce pas? Et le corps de Turenne sera traité comme un objet d'art? Mais non : comme un objet d'enseignement ! Il s'agissait de savoir, au Muséum, par quels procédés ingénieux et dignes de curiosité scientifique ce cadavre du maréchal avait été momifié. Le projet semble avoir étonné diverses personnes, si bien que l'on s'adressa au ministre de l'intérieur, qui répondit : « Je ne crois pas que je puisse, quoique sous le rapport de l'instruction, autoriser le dépôt au Muséum d'un corps ainsi exhumé. » Il a raison ; mais son argument prête à rire, ou à pleurer : « L'art des embaumements, qui pouvait intéresser l'orgueil des rois, n'occupera point des républicains, qui ne sont jaloux de transmettre à la postérité que leurs vertus. » Cependant Thillaye n'avait pas attendu la réponse du ministre et, fier de son activité, il avait exhumé Turenne, il l'avait porté au Muséum : il dut le rapporter à Saint-Denis, les premiers jours de décembre 1793. La Commission fut assez mortifiée ; elle garda son intention, secrètement. L'année suivante, au mois de novembre, « Jolain, expert, fut par elle autorisé à transporter au Muséum d'histoire naturelle la momie de Turenne. » Don Quichotte, quand il s'est fait un beau sabre de bois, l'essaye contre un rocher : le sabre se casse. Don Quichotte s'en fait un autre et, cette fois, néglige avec soin de l'essayer. Semblablement, la Commission négligea, cette fois, de consulter le ministre. Le 20 novembre, Thillaye fut « invité à surveiller le transport de la momie de Turenne à Paris : » c'est la troisième fois que Turenne voyage avec ce Thillaye imprévu. Le 30 novembre, Thillaye « dépose le récépissé de

Lucas, concierge des galeries du Muséum d'histoire naturelle, à qui a été remis le corps embaumé de Turenne, retiré de l'église de Franciade ». Car Franciade est le nom récemment républicain de Saint-Denis. La « momie » de Turenne demeura hors de sa tombe, dans l'amphithéâtre du Jardin des Plantes jusqu'à l'an VII. Elle n'avait pas fini d'être ainsi trimballée : le 16 avril 1799, le directoire exécutif ordonna de la placer au Musée des Monuments français. Là, elle eut pour gardien cet Alexandre Lenoir, un assez brave homme et l'un des véritables sauveteurs de l'art pendant les années de folie. D'ailleurs, Lenoir n'admirait pas extrêmement ce cadavre célèbre; il a écrit : « Turenne, dont on a tant vanté la momie, était moins conservé que Henri IV; les formes étaient plus aplaties, la peau plus sèche et plus ridée; cependant, à travers cette masse informe, en ma qualité d'artiste... » Eh! Lenoir, on ne dit pas ça!.. « j'ai reconnu les formes de sa figure. » Son pensionnaire, au bout du compte, lui paraît un peu surfait.

Or, on n'avait pas l'horreur de Turenne; on voulait bien ne pas le considérer comme un séide des tyrans : et même on lui eût volontiers attribué quelques vertus républicaines.

Cette désinvolture à l'égard de la mort est un indice et marque l'esprit d'une époque. Ces gens qui n'avaient pas le respect de la mort et de l'histoire, comment donc auraient-ils épargné, dans leur terrible remuement, les œuvres d'art? Les œuvres d'art sont du passé; toutes sont du passé : les vieilles et les plus jeunes qui dernièrement ont résumé une méditation séculaire. Les anciennes œuvres d'art méritent l'amitié pour leur beauté sans doute, et pour le témoignage qu'elles donnent de temps lointains et abolis. Les nouvelles œuvres d'art ne sont pas toute nouveauté : elles continuent le rêve ancien; les plus belles sont du passé qui renaît sous des apparences variées. Les unes et les autres, on ne les comprend et on ne les aime pas, si l'on n'a pas le goût de chercher en elles ce qui est mort et ce qui dure dans l'âme humaine. Le vandalisme est une maladie de l'intelligence, un défaut de mémoire, un état de singulière étourderie. Il y a des moments où l'humanité perd la conscience de soi, oublie ce qu'elle était, ce qu'elle est aussi. Elle ressemble alors à ces nigauds de singes qui, par distraction, laissent tomber ce qu'ils tenaient dans leurs mains précieusement.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE SCIENTIFIQUE

QUELQUES PROGRÈS GUERRIERS DE L'AÉRONAUTIQUE ET DE L'AÉROLOGIE

Les perfectionnements apportés par la physique à l'art de la guerre ont été particulièrement nombreux et remarquables dans cette branche nouvelle de la tactique qui a découlé de la navigation aérienne.

J'en voudrais donner quelques exemples qui seront forcément sporadiques, car pour être complet, il faudrait parcourir, sans en rien négliger, tout le champ de l'aéronautique et l'espace m'est beaucoup trop limité pour y pouvoir songer.

On sait que si les ballons dirigeables et surtout les Zeppelins ont fait à peu près faillite dans la guerre terrestre pour les raisons que j'ai données naguère ici même, il n'en a pas été tout à fait de même dans la guerre navale. Non seulement les dirigeables ont rendu, — surtout d'abord à nos ennemis, il faut le reconnaître, — des services signalés, comme éclaireurs lointains (notamment lors de la bataille du Jutland), mais nous les avons employés avec grand succès dans la chasse aux sous-marins.

Les grands dirigeables rigides construits récemment par l'Amirauté anglaise dont le rayon d'action dépasse 6000 kilomètres et la charge utile une cinquantaine de tonnes ont d'autre part donné dès leurs essais des résultats tels qu'on peut se demander dès maintenant si dans l'aéronautique pacifique de demain, — et contrairement à une prophétie maintes fois faite et qui pourrait bien subir le sort de beaucoup de prophéties — le ballon ne supplantera pas l'aéroplane.

Cela pourra être dû en grande partie à l'utilisation imprévue et récente de l' « hélium » en aéronautique. Je m'explique. On sait que la cause principale qui a arrêté naguère les progrès des ballons dirigeables a été le risque continuel d'incendie et d'explosion qu'ils couraient à cause de l'hydrogène qui les gonfle. Cet hydrogène, par

toute ouverture accidentelle de l'enveloppe, par les joints nombreux et forcément imparfaits et aussi par simple diffusion à travers les parois de l'enveloppe (on sait que la diffusion des gaz est d'autant plus intense qu'ils sont plus légers) s'échappe toujours plus ou moins du ballon et forme avec l'air ambiant un mélange détonant. La présence des moteurs dans les dirigeables y rend ce danger encore plus grand que dans les ballons ordinaires : mais ceux-ci ne sont pas non plus à l'abri de ces risques, soit par suite d'une imprudence, soit simplement par suite des effluves et décharges électriques de l'atmosphère. Les accidents ainsi causés ne se comptent plus. L'emploi des balles explosives et incendiaires et des fusées et projectiles spéciaux contre aéronefs a naturellement pendant la guerre multiplié ces risques.

Afin d'y remédier, les techniciens militaires et navals des États-Unis ont étudié le moyen de rendre les ballons ininflammables. Ce moyen venait d'être mis au point et allait être appliqué à la construction de dirigeables d'un type tout nouveau destinés à bombarder Berlin, lorsque l'armistice fut signé. Il n'y a plus d'inconvénient à parler de cette invention longtemps tenue secrète.

Elle consiste à gonfler les ballons non plus avec de l'hydrogène mais avec de l'*hélium*. Celui-ci est, après l'hydrogène (qui pèse à la même pression environ 15 fois moins que l'air) le plus léger des gaz connus; bien que deux fois plus lourd que l'hydrogène il est près de *huit fois* plus léger que l'air. C'est dire que sa force ascensionnelle est considérable. *Il n'est pas inflammable* et son mélange à l'air atmosphérique n'est aucunement détonant. Si on n'avait jamais songé à employer l'hélium au gonflement des ballons c'est qu'il était un gaz *très rare*. Découvert d'abord dans le soleil (de là son nom) au moyen de l'analyse spectrale par l'illustre astronome anglais sir Norman Lockyer, il ne fut trouvé que bien plus tard, vers la fin du XIXe siècle, sur la terre et en particulier dans le gaz de certaines sources thermales et dans certains minéraux. Il existe aussi dans l'air, mais en quantité infinitésimale (un peu plus d'un millionième du volume).

Les inventions des techniciens anglais et américains ont consisté précisément à découvrir, en Amérique surtout, des sources nouvelles de ce gaz et à l'en extraire à grand rendement par des procédés industriels et économiques. En particulier on a trouvé dans le Texas un puits débitant 7 000 000 mètres cubes par jour d'un gaz qui contient environ 1 pour 100 d'hélium. La séparation de l'hélium se fait par la liquéfaction de l'air dont on sépare ensuite les constituants par distillation fractionnée. Les Américains ont construit

dans ce dessein 3 usines dont l'une utilise le procédé de liquéfaction de l'air de Linde, l'autre le procédé de Norton, l'autre celui de notre compatriote Georges Claude dont on retrouve le génie inventif dans presque tous les secteurs des inventions de guerre.

Par ces procédés, le prix du mètre cube d'hélium a pu être tellement abaissé qu'il est maintenant à peine la vingt-millième partie de ce qu'il était avant la guerre et que l'emploi en grand de ce gaz rare, ou plutôt ci-devant rare, est devenu possible.

Il ne faut d'ailleurs pas oublier que nous possédons aussi en France des sources d'hélium assez abondantes et encore inexploitées. En particulier le professeur Moureu a signalé la présence de l'hélium dans un grand nombre de nos sources thermales; les belles recherches de ce savant ont montré notamment que les gaz de la source thermale de Maizières (Côte-d'Or) contiennent environ 5 pour 100 d'hélium ; ceux de Santenay (Côte-d'Or) 10 pour 100; ceux de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire) 2 pour 100.

Quoi qu'il en soit, le gonflement des ballons à l'hélium est devenu possible et facile. Primitivement destiné surtout à éviter aux aéronefs les risques de guerre, il aura sur la navigation aérienne de demain une influence énorme. En effet, d'abord il permet de placer les moteurs à *l'intérieur même* des dirigeables : c'est ainsi qu'avaient été conçus les modèles destinés à bombarder Berlin. Or cette disposition réduit dans des proportions énormes la résistance de l'air à l'avancement, multiplie d'autant la force portante, la vitesse et le rayon d'action des aéronefs. En outre l'ininflammabilité de l'hélium permettra de le chauffer à l'intérieur même des ballons, grâce précisément aux moteurs, et par conséquent de lui donner en le dilatant une force ascensionnelle bien plus grande encore et de compenser ainsi son poids supérieur à celui de l'hydrogène. Les aéronefs construits ainsi participeront donc à la fois de la Montgolfière et du ballon.

A bref délai sans doute des dirigeables gonflés à l'hélium sillonneront le ciel, doués de bien plus de rapidité et de puissance que leurs aînés, mais surtout d'une sécurité sans égale qui leur assure un immense avenir.

N'y a-t-il pas quelque chose de bien fait pour émouvoir le philosophe dans l'histoire de ce gaz qu'un astronome perdu dans sa tour d'ivoire découvre au fond de cette petite étoile, le soleil, gaz dont personne pendant longtemps ne soupçonne l'existence dans l'air même que nous respirons, et qui un beau jour se trouve apporter à la guerre, puis à la paix, un outil de merveilleux pouvoir?

*
* *

Dans un ordre d'idées voisin, je ne saurais passer sous silence les beaux résultats obtenus depuis la guerre dans le problème du vol des avions aux hautes altitudes. Ces résultats sont dus pour une large part aux travaux d'un Francais, l'éminent ingénieur Rateau que l'Académie des Sciences a récemment élu.

En temps de guerre, l'intérêt qu'il y avait pour les avions à pouvoir voler aussi haut que possible était évident. On assurait mieux ainsi l'invisibilité de l'avion, son invulnérabilité aux tirs de défense. En outre, dans le combat d'avion contre avion ou aéronef, il est clair que l'avantage était nettement du côté de l'engin qui pouvait survoler son adversaire sans subir le même risque. Enfin, il y avait un autre avantage très grand (et qui subsiste dans l'aviation de paix), à pouvoir voler très haut : c'est que plus un avion vole haut, plus le rayon dans lequel il peut atterrir ou amérir par vol plané en cas de panne, d'arrêt du moteur, est étendu. D'où augmentation considérable de la sécurité et de l'élasticité d'emploi de l'avion.

Mais ce n'est pas tout et voici l'essentiel : en s'élevant dans l'atmosphère la densité de l'air diminue assez vite, et partant la résistance de l'air. J'ai déjà indiqué ici même des chiffres édifiants à cet égard. La diminution de la résistance de l'air avec l'altitude est précisément le phénomène qui, utilisé par les Allemands, leur a permis de réaliser les portées énormes et presque incroyables... un moment, des canons qui bombardèrent Paris. Eh bien! l'avion n'est lui aussi qu'un projectile traversant l'air, et de même qu'aux hautes altitudes et à vitesse initiale égale un obus va bien plus vite, bien plus loin, bien plus longtemps, de même fera l'avion. Autrement dit et *toutes choses égales* d'ailleurs, un avion aura une vitesse et partant un rayon utile considérablement augmenté s'il peut voler très haut, et plus il pourra voler haut, plus il en sera ainsi. Ceci montre d'abord que les « records » d'altitude que se disputent en ce moment les aviateurs n'ont pas seulement un intérêt purement sportif, mais qu'il s'y attache aussi des conséquences extrêmement pratiques. Mais pour que l'augmentation de vitesse d'un avion avec l'altitude soit possible, il faut, comme je le disais, que toutes choses soient égales d'ailleurs; c'est-à-dire il faut que les moteurs marchent à même rendement. Or, il n'en est pas ainsi.

Tout d'abord, la force portante de l'air, la poussée sustentatrice diminue elle aussi avec l'altitude puisqu'elle est précisément fonc-

tion de la densité et de la résistance aérienne. Pour que l'avion possède très haut les mêmes qualités portantes que très bas, il faut que la poussée de l'air soit augmentée quand on s'élève. Augmenter la surface des ailes à mesure qu'on s'élève, il n'y faut pas encore pratiquement songer bien que cela ait été proposé.

En revanche, comme la poussée de l'air dépend (je l'ai déjà expliqué ici même) de l'angle d'incidence, de l'angle d'attaque des surfaces portantes, on peut obtenir le résultat cherché en augmentant l'angle d'attaque des ailes avec l'altitude. De là sont nés les avions à incidence variable dont on peut mécaniquement changer l'inclinaison des ailes, et dont le maniement a donné d'excellents résultats entre les mains de pilotes habiles, mais exige de leur part une finesse exceptionnelle et qui, pour ce motif, n'ont pas été adoptés par l'armée.

Il y a enfin un dernier moyen, c'est d'augmenter la vitesse; c'est ainsi que l'accroissement de la vitesse avec l'altitude se trouve être non seulement une conséquence possible de la raréfaction de l'air, mais en même temps une condition nécessaire de la conservation des qualités utilisables de l'avion.

Je ne dirai qu'un mot en passant du problème ardu et d'ailleurs secondaire en l'espèce de la variation du rendement de l'hélice avec l'altitude. Il est clair que l'angle d'attaque optimum des pas de l'hélice n'est pas le même dans des atmosphères de densités différentes et que, par conséquent, idéalement, les avions qui montent très haut devraient avoir des hélices à angle d'attaque et à pas variable. Mais ce point-là est en réalité bien moins important que celui dont je vais parler maintenant.

***

On sait que dans les moteurs à explosion, le mouvement est produit par l'explosion d'un mélange d'air et de vapeur d'essence. Il faut une certaine quantité à peu près constante d'air et plus exactement d'oxygène pour assurer la combustion d'un gramme d'essence.

L'air nécessaire au moteur est aspiré par lui, et les moteurs sont construits pour que cette aspiration ne soit ni trop forte ni trop faible, de manière à assurer le mélange d'air et d'essence en proportions exactement convenables et correspondant à la combustion totale de l'essence, sans résidu d'air, de manière à avoir le meilleur rendement. Or quand la densité de l'air diminue, son aspiration et sa compression par le moteur se font moins bien, le mélange gazeux devient proportionnellement moins riche en air, trop chargé en essence,

les explosions sont incomplètes, la puissance du moteur diminue.

Le calcul montre que la puissance du moteur diminue ainsi avec l'altitude à peu près proportionnellement à la pression atmosphérique. C'est ainsi, pour prendre un exemple, que la pression atmosphérique n'étant à 10 000 mètres d'altitude que le quart environ de ce qu'elle est au niveau du sol, la puissance d'un moteur d'avion donné ne sera plus que le quart de sa valeur à 10 000 mètres de haut. Voilà la principale pierre d'achoppement du vol des avions aux hautes altitudes. Je ne note que pour mémoire quelques autres petits inconvénients de la hauteur, telle que la diminution de la température qui, elle aussi, est défavorable à la marche des moteurs, à cause de l'allumage moins aisé, de la viscosité diminuée ou même parfois de la congélation des huiles, à cause aussi de la vaporisation moins facile de l'essence. Des dispositifs simples arrivent à réduire beaucoup ces petits inconvénients.

Quant à la question primordiale de l'abaissement de la puissance du moteur avec la densité de l'air, elle a été résolue tout récemment de façon magistrale par l'ingénieur Rateau et ses collaborateurs, notamment M. Bastion. Le procédé mis au point par eux consiste à alimenter le moteur aux hautes altitudes avec de l'air comprimé, de manière à rétablir des conditions physico-chimiques de fonctionnement du moteur analogues à celles qui existaient au sol.

Étant donné qu'à 10 000 mètres d'altitude la pression est environ le quart de la valeur au niveau du sol, il faudra donc réaliser un dispositif fournissant au moteur 4 fois plus d'air (en volume) à 10 000 mètres que près du sol.

C'est ce que réalise commodément, avec beaucoup de simplicité et d'élégance, l'appareil mis au point par MM. Rateau et Bastien et qu'ils ont appelé *turbo-compresseur*. Le principe en est fort ingénieux : il consiste à utiliser les gaz d'échappement, les gaz brûlés et chauds qui s'échappent du moteur, pour faire tourner une petite turbine intercalée sur leur trajet dans la tuyauterie qui dégage ces gaz dans l'atmosphère. Cette petite turbine porte un léger arbre métallique portant lui-même une roue à palettes qui aspire et refoule dans un tuyau voisin de l'air extérieur amené par une tubulure.

Cette roue aspiratrice à palettes peut tourner ainsi que la turbine à laquelle elle est liée à une vitesse d'environ 20 000 tours par minute. Il est clair que la quantité d'air aspirée ainsi est, à une altitude donnée, proportionnelle à la vitesse du turbo-compresseur. Cet air est refoulé et comprimé par l'appareil vers le carburateur, et

tout le problème est de l'y comprimer à une pression et à une température qui soient à peu près celle de l'air au niveau du sol, et qui, par conséquent, assurent au moteur des conditions de fonctionnement constantes et indépendantes de l'altitude.

Rien n'est plus facile, et le pilote varie à volonté la vitesse du turbo-compresseur simplement par le jeu d'une simple vanne qui y admet une proportion plus ou moins grande des gaz d'échappement du moteur. A chaque altitude (donnée par le baromètre) correspond un degré d'ouverture de cette vanne, et on conçoit même que le dispositif puisse être rendu absolument automatique.

J'ajoute que l'air aspiré étant assez fortement échauffé par sa compression dans le turbo-moteur (on sait que la compression échauffe les gaz) on le fait passer par un radiateur qui le ramène à la température normale et qui est placé sur la tubulure conduisant l'air comprimé du turbo-compresseur au moteur.

Il va sans dire que la réalisation pratique de ce dispositif a été délicate; elle a nécessité beaucoup d'ingéniosité pour aboutir à des organes suffisamment légers. En particulier il a fallu utiliser des métaux spéciaux pour que la turbine pût résister à la très haute température des gaz d'échappement qui la font tourner.

Les résultats obtenus n'ont pas déçu les espérances. Non seulement le turbo-compresseur assure le vol aux hautes altitudes, mais il permet, — par une conséquence qu'on entrevoit immédiatement, — de les atteindre beaucoup plus vite. C'est ainsi qu'un avion donné monte en 20 minutes à 5 000 mètres avec le turbo-compresseur alors qu'il lui fallait auparavant 30 minutes.

La « suralimentation » aérienne des moteurs d'avion aux hautes altitudes ouvre de vastes espoirs à la navigation aérienne et non pas seulement aux avions, mais aussi aux dirigeables, car il est clair que tout ce qui vient d'être dit des moteurs d'avions, s'applique également à ceux des ballons. C'est, en tout cas, grâce au turbo-moteur que nous pouvons espérer de voir bientôt des avions dépasser aux hautes altitudes toutes les vitesses connues, et atteindre avant longtemps, sans doute, des vitesses de 500 kilomètres à l'heure. Ce jour-là la traversée aérienne des océans ne sera plus qu'un jeu; un jeu aussi le tour du monde tout entier et qui, à cette allure, se fera, sous nos latitudes, non plus en 80 jours mais en 80 heures.

***

Et puisque, par la pensée, — qui reste, en dépit de tout, le plus

léger et le plus rapide des aéronefs, — nous sommes dans les hautes régions de l'atmosphère, je voudrais indiquer brièvement comment la météorologie a apporté aussi une aide précieuse à la technique militaire, qui, — par un choc en retour assez fréquent en ces matières, — a suggéré des progrès météorologiques importants.

L'artillerie d'abord a dû des progrès importants de son tir à la météorologie : la trajectoire des obus dépend essentiellement de la température, de la densité des diverses couches d'air et de la vitesse des vents qui y règnent. Des différences de plusieurs hectomètres en portée et en direction peuvent être produites par ces causes si on n'en tient pas compte. Mais il y a plus. On sait que dans les obus fusants le départ du coup allume un petit cordon de poudre situé dans la fusée et de telle sorte qu'il provoque l'éclatement de l'obus à une distance donnée du canon. Or ce petit cordon de poudre brûle plus ou moins vite suivant la pression barométrique. Il peut se produire de ce fait des écarts de portée dépassant un kilomètre entre la distance pour laquelle l'obus a été débouché et celle où il éclate réellement. Enfin, la vitesse initiale de l'obus, produite, comme on sait, par la combustion de la charge de poudre propulsive, dépend essentiellement de la température ambiante.

Pour toutes ces raisons, et en ce qui concerne l'aviation il y avait des raisons analogues, la connaissance continue des éléments météorologiques a été une des nécessités les plus nettes de la dernière guerre. En ce qui concerne la température, la pression, l'humidité dans les diverses couches de l'atmosphère, on a opéré classiquement par des sondages aérologiques faits notamment au moyen de ballons captifs ou de cerf-volants portant des baromètres et thermomètres inscripteurs.

Pour le vent, l'importance des déterminations est plus grande encore, d'abord parce que le vent agit énormément sur la portée de la direction des trajectoires de tir, ensuite parce qu'il est l'élément fondamental dont la connaissance est nécessaire à l'aviation. Les vents d'intensité suffisante pour doubler ou au contraire annuler la vitesse normale d'un avion par rapport au sol ne sont pas rares aux altitudes moyennes.

Pour déterminer le vent à un instant donné dans les diverses couches de l'atmosphère, on a beaucoup utilisé les ballons pilotes. Ce sont de petits ballonnets en caoutchouc ou en papier gonflés à l'hydrogène et de telle sorte que leur force ascensionnelle soit d'une valeur donnée. On lâche le ballon pilote à un instant convenu.

Deux observateurs munis de lunettes, ou plutôt de théodolites, placés à une certaine distance l'un de l'autre et communiquant par téléphone, visent simultanément le ballonnet. A chaque instant, par une triangulation, — analogue à celle qui sert dans le tir contre avions ou plus prosaïquement à celle que les arpenteurs utilisent couramment, — on détermine ainsi la position du ballonnet dans l'espace. Sa vitesse et sa direction aux diverses altitudes, et partant celles du vent, s'en déduisent immédiatement.

Le sondage aérologique avec deux théodolites, tel qu'il vient d'être décrit est théoriquement parfait, mais il est assez compliqué, car les deux observateurs doivent combiner leurs opérations dont le résultat n'est pas immédiatement connu.

Aussi l'a-t-on souvent remplacé par le sondage à un seul théodolite, qui est pratiquement presque aussi précis, et beaucoup plus simple. Il consiste à lâcher un ballonnet à un instant donné et à le suivre avec un théodolite en relevant périodiquement (par exemple toutes les minutes) l'inclinaison et l'orientation horizontale (ou, comme on dit entre astronomes, l'azimuth) de la lunette, ce que des cercles gradués vertical et horizontal permettent de faire facilement. On part de l'hypothèse dont la pratique a démontré l'exactitude approximative, qu'un ballon-pilote lâché librement monte verticalement avec une vitesse sensiblement constante et qu'on connaît d'ailleurs, le ballonnet ayant été, à cet effet, soigneusement lesté et pesé avant le lâcher par le procédé décrit ci-dessus. On connaît donc à chaque minute l'altitude du ballonnet. On connaît donc l'un des côtés du triangle rectangle que forme le ballonnet, sa projection sur le sol et le théodolite, et on connaît aussi, par ce dernier, l'angle opposé à ce côté. Dans ces conditions, rien n'est plus facile que de calculer immédiatement l'autre côté de l'angle droit de ce triangle ; on a ainsi de minute en minute la vitesse et la direction du vent aux diverses altitudes successives du ballonnet.

Ces procédés ont donné de précieux résultats aux armées. Ils ne sont malheureusement applicables que si le ballonnet est visible dans la lunette, c'est-à-dire jamais la nuit, et s'il y a des nuages au-dessous du ballonnet.

Dans ces derniers cas, on a utilisé d'autres procédés fort ingénieux, notamment celui-ci : un anémomètre est porté à très haute altitude par un ballon captif ou un cerf-volant. Le câble de retenue de celui-ci comporte deux fils électriques qui permettent à chaque instant, grâce à un système de contacts électriques produits à chaque

tour de la girouette anémométrique, de connaître au sol la vitesse de cette girouette. Ce procédé a été ingénieusement perfectionné par M. Rothé, aujourd'hui professeur à l'Université de Strasbourg. Le perfectionnement a pour effet de supprimer un des deux fils électriques du câble. L'invention de M. Rothé consiste à employer, pour transmettre au sol les indications de l'anémomètre, non plus un courant électrique, mais les ondes de la T. S. F. A chaque tour l'anémomètre, par un contact électrique, émet une étincelle hertzienne dont les ondes sont transmises au sol par le fil unique du câble de retenue jouant le rôle d'antenne.

***

Enfin, un procédé fort curieux a été employé par notre armée, qui permet les sondages jusqu'à des altitudes bien supérieures à celles des méthodes précédentes, et qui est utilisable par tous les temps, et de jour et de nuit. Ce procédé, qui a été décrit tout récemment à l'Académie des Sciences par le général Bourgeois, directeur du Service géographique de l'armée, constitue une ingénieuse application du repérage par le son. On se souvient de la description sommaire que j'ai faite ici de cette invention française qui permet de repérer les canons au moyen des observations du son faites en trois stations, par les recoupements des hyperboles construits sur la carte au moyen de ces observations.

Eh! bien, de même qu'on peut repérer par le son la position et la direction d'un canon invisible, de même on peut repérer par le son la position dans l'espace d'un ballonnet portant des pétards qui éclatent à des intervalles de temps convenables.

La trajectoire du ballonnet est ainsi déterminée et jalonnée dans l'atmosphère par les observations sonores et on en déduit facilement la vitesse et la direction du vent à toutes les altitudes franchies par le ballon. Les résultats obtenus par ce procédé ont été précieux et sont riches d'avenir.

Ainsi le repérage par le son, cette invention française dont l'histoire étrange sera écrite quelque jour et qui, sans être tombée du ciel, a dû peut-être son origine à l'astronomie, remonte en quelque sorte à son point de départ. Et par elle l'étude du ciel, du moins de ce petit ciel bas où ne règne qu'Éole, pourra faire quelque progrès.

CHARLES NORDMANN.

LE JOUR DU TRIOMPHE

14 juillet.

Ce jour, attendu si longtemps, ce jour que nous n'avons jamais cessé d'apercevoir dans nos rêves d'avenir, même aux plus sombres heures de cette terrible guerre, ce jour de gloire est arrivé.

L'Arc de Triomphe, tout doré par les feux de l'aurore naissante, offre au soleil levant ses grandes lignes monumentales et le magnifique appareil de ses pierres héroïques. Paris matinal envoie de tous côtés, vers cette porte de gloire, les innombrables foules de tous ses quartiers et de tous ses faubourgs. Du fond des plus lointaines provinces, les trains bondés ont fait affluer sur notre capitale une population diverse et compacte où nos divers accents de terroir s'harmonisent dans l'unanimité du patriotisme français. Combien de braves gens, ne trouvant point de place dans les hôtels pleins à craquer, ont pris le parti de passer la nuit à la belle étoile! Ce fut d'ailleurs la meilleure façon de retenir les premières places pour assister au défilé triomphal. On voit des spectateurs patients qui sont là depuis la veille, et qui, pour un empire, ne quitteraient pas le rang où ils ont installé leurs sièges pliants, leurs couvertures, tout près de la barrière. On les regarde d'un œil d'envie. Des familles entières, groupées autour d'un panier de provisions, prennent, pour se réconforter, après une nuit fraîche, leur petit déjeuner du matin. Les arbres des Champs-Élysées supportent des grappes humaines, accrochées aux branches les plus hautes, qui plient et quelquefois rompent sous le poids. Sur la ferraille des canons allemands, entassés en pyramides, grimpent des gamins prompts à l'escalade. Et sans cesse le flot des nouveaux arrivants multiplie les difficultés qu'éprouve le service d'ordre à endiguer un pareil courant. A certains moments, la chaussée est submergée

par des remous de foule. N'importe. A l'instant voulu, et sans que les dragons à cheval, lance au poing, aient besoin d'insister, chacun aura repris sa place, et l'avenue, dégagée de toute intrusion, sera complètement libre, pour le retour des vainqueurs.

On les attend avec impatience mais sans fièvre, sans tumulte, avec cette sagesse volontaire que le public, chez nous, sait s'imposer par une discipline consentie. On se dit qu'ils sont là, qu'ils vont venir, et cette fois pour rester parmi nous, ayant fini leur héroïque ouvrage. Mais combien de frères d'armes, hélas! ils ont laissés, sur l'immense champ de bataille, au cours de la lutte tragique, et si longue, où les vicissitudes d'une guerre sans précédent ont suscité des vertus sans exemples! Ceux que la France pleure ne seront pas oubliés. Une vision superbement évocatrice de gloire et de douleur fait planer sur toute la magnificence de cette fête, dans la splendeur de ce matin d'été, leur présence invisible et réelle. C'est à eux d'abord que sont dus les honneurs de cette journée dont leur sacrifice a préparé le lumineux avènement. Aussi la célébration du culte que la France et la civilisation universelle doivent rendre à leur mémoire sacrée va précéder le défilé de leurs compagnons de victoire. Sur le monument votif qui est dédié à leur immortel souvenir, auprès de l'Arc de Triomphe, on lit ces mots, gravés en lettres d'or : *Aux morts pour la patrie*. C'est par eux que se manifeste, en ce jour de reconnaissance nationale et de solennelles actions de grâces, la vertu miraculeuse du sacrifice. C'est à eux que vont nos plus chères pensées, nos meilleures tendresses, les élans de nos cœurs animés d'une invincible espérance. En l'honneur de nos soldats, tombés au champ de gloire, la garde assemblée autour du monument funéraire présente les armes. On entend la sonnerie des clairons, le roulement des tambours, éveillant sous la voûte triomphale les échos de l'appel qui, au moment du départ, a convoqué le ban et l'arrière-ban des braves. Alors, au nom de la nation, le Président de la République, descendant les degrés de sa tribune, traversant à pied le rond-point de l'Étoile, offre aux bien-aimés que nous voyons avec les yeux de l'âme une gerbe de fleurs épanouies, des couronnes, des palmes, tribut symbolique, où se résume en images consolatrices la fierté de notre douleur. Geste plus éloquent, dans sa muette simplicité, que les paroles humaines. Rite traditionnel, aussi ancien que notre culte des morts et que notre espérance d'immortalité glorieuse, et dont l'accomplissement, à cette heure, en ce lieu, confère, tout de suite, une gravité religieuse à cette fête de la Victoire.

La Victoire, en chantant, peut maintenant apparaître sans risquer de raviver par l'éclat de ses fanfares l'intime blessure des cœurs affligés. Les trois couleurs sont hissées au sommet de l'Arc de Triomphe, dans un ciel bleu dont la limpidité rayonnante fait vibrer l'azur, l'argent et la pourpre de notre drapeau. On voit briller au-dessus de la haute corniche le jaillissement d'une fusée. Le canon tonne. C'est le signal du défilé. On a voulu qu'après les morts, la première place fût donnée aux grands blessés, aux mutilés, à des hommes qui, pendant toute leur vie, conserveront dans leur chair crucifiée les stigmates du douloureux calvaire qu'ils ont noblement gravi. Un colonel aveugle marche en avant, soutenu et guidé par deux simples soldats, ses camarades de combat et ses rivaux de gloire. D'autres viennent ensuite, beaucoup d'autres... Combien? On ne sait. Un millier, peut-être. Ce n'est qu'une « délégation » des mutilés de France, si nombreux, hélas! que la journée entière ne suffirait pas à les faire passer tous sous l'Arc de Triomphe.

Les trompettes de la garde annoncent les maréchaux de France, que précède un escadron de magnifiques cavaliers en casques chevelus, sabre au clair. Le maréchal Foch, commandant en chef des armées alliées, apparaît, sous la voussure de la porte de gloire. Le grand capitaine à qui nous devons la libération de notre territoire envahi, conserve, pour ce beau jour, la simplicité de la tenue de campagne. Tel il était, l'an dernier, à pareille époque, au moment où il préparait en son quartier général les opérations décisives et foudroyantes, tel il nous apparaît, aujourd'hui, dans le décor d'histoire et de légende, où rayonne, comme éclairée en dedans par le reflet intérieur d'une grande âme, sa figure empreinte d'une mâle résolution et d'une sereine gravité. Il s'avance au pas de sa monture, déjà pareil, dans l'immortalité commençante, à une statue équestre. Auprès de lui chevauche l'autre grand chef, celui qui a écrit, à force de circonspection intrépide, les premiers chapitres de l'épopée dont voici la définitive conclusion. Le maréchal Joffre a mérité, lui aussi, les honneurs du triomphe. Il est celui qui, par la première victoire de la Marne, arrêta les Allemands en marche sur Paris.

Tous deux, ces grands chefs dont Plutarque eût aimé à raconter les vies parallèles dans sa biographie des hommes illustres, tous deux, réunis par une émouvante fraternité d'armes, acclamés ensemble par l'unanimité de la reconnaissance publique, ils représentent la diversité harmonieuse des vertus françaises, la ténacité unie à la fougue, l'élan joint à la patience, l'action rapide qui achève et

par des remous de foule. N'importe. A l'instant voulu, et sans que les dragons à cheval, lance au poing, aient besoin d'insister, chacun aura repris sa place, et l'avenue, dégagée de toute intrusion, sera complètement libre, pour le retour des vainqueurs.

On les attend avec impatience mais sans fièvre, sans tumulte, avec cette sagesse volontaire que le public, chez nous, sait s'imposer par une discipline consentie. On se dit qu'ils sont là, qu'ils vont venir, et cette fois pour rester parmi nous, ayant fini leur héroïque ouvrage. Mais combien de frères d'armes, hélas! ils ont laissés, sur l'immense champ de bataille, au cours de la lutte tragique, et si longue, où les vicissitudes d'une guerre sans précédent ont suscité des vertus sans exemples! Ceux que la France pleure ne seront pas oubliés. Une vision superbement évocatrice de gloire et de douleur fait planer sur toute la magnificence de cette fête, dans la splendeur de ce matin d'été, leur présence invisible et réelle. C'est à eux d'abord que sont dus les honneurs de cette journée dont leur sacrifice a préparé le lumineux avènement. Aussi la célébration du culte que la France et la civilisation universelle doivent rendre à leur mémoire sacrée va précéder le défilé de leurs compagnons de victoire. Sur le monument votif qui est dédié à leur immortel souvenir, auprès de l'Arc de Triomphe, on lit ces mots, gravés en lettres d'or : *Aux morts pour la patrie*. C'est par eux que se manifeste, en ce jour de reconnaissance nationale et de solennelles actions de grâces, la vertu miraculeuse du sacrifice. C'est à eux que vont nos plus chères pensées, nos meilleures tendresses, les élans de nos cœurs animés d'une invincible espérance. En l'honneur de nos soldats, tombés au champ de gloire, la garde assemblée autour du monument funéraire présente les armes. On entend la sonnerie des clairons, le roulement des tambours, éveillant sous la voûte triomphale les échos de l'appel qui, au moment du départ, a convoqué le ban et l'arrière-ban des braves. Alors, au nom de la nation, le Président de la République, descendant les degrés de sa tribune, traversant à pied le rond-point de l'Étoile, offre aux bien-aimés que nous voyons avec les yeux de l'âme une gerbe de fleurs épanouies, des couronnes, des palmes, tribut symbolique, où se résume en images consolatrices la fierté de notre douleur. Geste plus éloquent, dans sa muette simplicité, que les paroles humaines. Rite traditionnel, aussi ancien que notre culte des morts et que notre espérance d'immortalité glorieuse, et dont l'accomplissement, à cette heure, en ce lieu, confère, tout de suite, une gravité religieuse à cette fête de la Victoire.

La Victoire, en chantant, peut maintenant apparaître sans risquer de raviver par l'éclat de ses fanfares l'intime blessure des cœurs affligés. Les trois couleurs sont hissées au sommet de l'Arc de Triomphe, dans un ciel bleu dont la limpidité rayonnante fait vibrer l'azur, l'argent et la pourpre de notre drapeau. On voit briller au-dessus de la haute corniche le jaillissement d'une fusée. Le canon tonne. C'est le signal du défilé. On a voulu qu'après les morts, la première place fût donnée aux grands blessés, aux mutilés, à des hommes qui, pendant toute leur vie, conserveront dans leur chair crucifiée les stigmates du douloureux calvaire qu'ils ont noblement gravi. Un colonel aveugle marche en avant, soutenu et guidé par deux simples soldats, ses camarades de combat et ses rivaux de gloire. D'autres viennent ensuite, beaucoup d'autres... Combien? On ne sait. Un millier, peut-être. Ce n'est qu'une « délégation » des mutilés de France, si nombreux, hélas! que la journée entière ne suffirait pas à les faire passer tous sous l'Arc de Triomphe.

Les trompettes de la garde annoncent les maréchaux de France, que précède un escadron de magnifiques cavaliers en casques chevelus, sabre au clair. Le maréchal Foch, commandant en chef des armées alliées, apparaît, sous la voussure de la porte de gloire. Le grand capitaine à qui nous devons la libération de notre territoire envahi, conserve, pour ce beau jour, la simplicité de la tenue de campagne. Tel il était, l'an dernier, à pareille époque, au moment où il préparait en son quartier général les opérations décisives et foudroyantes, tel il nous apparaît, aujourd'hui, dans le décor d'histoire et de légende, où rayonne, comme éclairée en dedans par le reflet intérieur d'une grande âme, sa figure empreinte d'une mâle résolution et d'une sereine gravité. Il s'avance au pas de sa monture, déjà pareil, dans l'immortalité commençante, à une statue équestre. Auprès de lui chevauche l'autre grand chef, celui qui a écrit, à force de circonspection intrépide, les premiers chapitres de l'épopée dont voici la définitive conclusion. Le maréchal Joffre a mérité, lui aussi, les honneurs du triomphe. Il est celui qui, par la première victoire de la Marne, arrêta les Allemands en marche sur Paris.

Tous deux, ces grands chefs dont Plutarque eût aimé à raconter les vies parallèles dans sa biographie des hommes illustres, tous deux, réunis par une émouvante fraternité d'armes, acclamés ensemble par l'unanimité de la reconnaissance publique, ils représentent la diversité harmonieuse des vertus françaises, la ténacité unie à la fougue, l'élan joint à la patience, l'action rapide qui achève et

justifie les lentes préparations. Ils tiennent de la main droite le bâton de commandement, étoilé d'or. Et le premier usage qu'ils font de cet insigne de la dignité suprême, c'est de l'abaisser en un geste de salut, infiniment respectueux et tendre, devant le monument des morts.

Ils s'éloignent, suivis d'un état-major étincelant. Le cortège triomphal, qui vient par l'avenue de la Grande-Armée, va, entre deux rangées de spectateurs innombrables, sous des millions d'yeux extasiés, au milieu des applaudissements enthousiastes de tout un peuple, parcourir l'avenue des Champs-Élysées, traverser la place de la Concorde et sentir partout, sur nos boulevards pavoisés, dans nos rues jonchées de fleurs la généreuse et puissante pulsation du cœur de Paris.

Voici nos alliés. Les Américains, en uniforme khaki, coiffés de leur casque de tranchée à forme plate, incliné sur l'oreille, jugulaire au menton, marchent d'un pas accéléré par la vive allégresse d'une musique entraînante. Le général Pershing, suivi de son fanion d'écarlate aux étoiles d'argent, est solide en selle, sur un alezan vigoureux et souple. Son profil énergique, sous la visière de cuir fauve, donne une impression de force intense, disciplinée par une constante maîtrise de soi. Il salue le monument des morts. On acclame au passage les délégations de l'armée américaine, les drapeaux qui là-bas, au delà des flots de l'Atlantique, chez nos amis des États-Unis, vont raconter aux générations à venir l'histoire de la croisade d'Occident.

La Belgique est représentée au défilé triomphal par le général Gillain et par quarante-huit drapeaux. Le martyrologe de la noble nation qu'une conception cornélienne du devoir et de l'honneur a jetée tout de suite en pleine bataille contre un ennemi félon est présent à l'esprit de tous. Les soldats du roi Albert, chevalier sans peur et sans reproche, sont particulièrement chers à nos cœurs.

C'est toute l'histoire de la guerre qui se déroule devant nos yeux, chapitre par chapitre, sous les couleurs des drapeaux frissonnants. On entend des officiers démobilisés, repris par la nostalgie des cantonnements, expliquer à leurs voisins, au passage du maréchal sir Douglas Haig, les opérations victorieuses des troupes britanniques, ayant pour mission d'avancer entre l'Escaut et la Sambre, pour rejeter les armées ennemies sur le massif des Ardennes... Les drapeaux de nos alliés d'outre-Manche sont rehaussés de tons délicats et de couleurs somptueuses, chaque régiment d'infanterie, de cavalerie ou d'artillerie du Royaume-Uni et des dominions britanniques ayant ses enseignes distinctives, ses armoiries, comme autrefois les régiments

de notre ancienne armée. On applaudit le costume pittoresque des *Highlanders* d'Écosse, admirables soldats, comparables à nos alpins, et dont l'allure est rythmée par les chevrotements aigus d'une cornemuse pareille à notre biniou breton. Les hardis chasseurs du Somerset, les *rifles* des régiments d'York, de Lincoln, de Liverpool, de Dorset, les grenadiers du Northumberland, les fantassins du comté de Lancastre, tous les bons *Tommies*, célébrés par Kipling, ont leur part d'acclamations.

Une musique alerte, vivement cadencée. Le drapeau vert, blanc et rouge, avec l'écusson de Savoie. C'est un détachement du 2e corps de l'armée italienne qui, pendant la campagne de 1918, prit une part active aux opérations de la bataille de Champagne. On fait un accueil fraternel aux couleurs de l'Italie, présentées par les porte-drapeaux des brigades d'infanterie de Naples, de Brescia, de Salerne, que suivent les enseignes de deux régiments d'artillerie de campagne et d'un groupe de bataillons d'assaut.

Un étendard d'argent, irradié de pourpre par les rayons d'un disque solaire, accompagne les Japonais. Un beau détachement de l'armée hellénique, arborant le drapeau bleu, croisé de blanc, est accueilli par les cris de « Vive Venizelos ! Vive la Grèce ! » L'aigle blanc de Pologne, les enseignes de la République portugaise et du royaume de Siam, la bannière de saint Wenceslas, portée fièrement par les Tchéco-Slovaques en béret bleu, nous apportent tour à tour le touchant témoignage des amitiés groupées autour de nous, dans la guerre et dans la paix. Le jeune colonel qui conduit les Roumains montre un profil antique sous son casque de légionnaire du temps de Trajan. On salue le drapeau d'azur, d'or et de pourpre qui, chez nos alliés de Roumanie, a plané sur tant de misères, volontairement subies, courageusement acceptées. La Serbie décimée, ravagée par sept années de guerre, d'oppression, de famines, de dévastations, nous a envoyé, pour occuper la place qu'elle a méritée largement dans ce triomphe, une élite d'officiers et de soldats qui inclinent pieusement devant nos morts leurs drapeaux déchirés et leurs armes victorieuses.

Un temps d'arrêt. Un intervalle de silence. Les généraux, les délégations, les compagnies d'honneur, les drapeaux des armées françaises vont passer sous l'Arc de Triomphe. Quelle émotion nous étreint, à la vue de nos trois couleurs, toutes vibrantes et rayonnantes dans le matin clair ! L'Arc ensoleillé resplendit comme un tabernacle dans une auréole. Et voici que, dans le silence pathé-

tique, en cet instant de grand souvenir et d'espérance infinie, tous les tambours d'une division d'infanterie, s'avançant sous la porte triomphale, roulent ensemble, tous les clairons sonnent. Et c'est comme un grondement de tonnerre, traversé par des cris de joie, tandis qu'aux accents de *Sambre-et-Meuse* apparaît, sous l'Arc de Triomphe, sur un grand cheval blanc, le maréchal Pétain, tel que nous l'avons vu lors de son entrée à Metz, vêtu de bleu horizon, comme les « poilus » qu'il commande, évoquant dans la mémoire des foules les heures critiques où, avec le général Nivelle que la reconnaissance du pays ne saurait oublier, il défendait Verdun et infligeait le plus dur des échecs au kronprinz devant la citadelle imprenable.

L'ordre du défilé appelle ensuite le général de Castelnau, celui qu'on voudrait saluer du titre de maréchal de France. Ici l'opinion populaire se prononce en public, à haute et intelligible voix, avec une franchise exempte de toute précaution oratoire. Si cette voix est écoutée, le décret de nomination paraîtra demain au *Journal Officiel*. L'instinct moral des foules va tout droit aux solutions simples et justes. On ne comprend pas que le défenseur du Grand-Couronné, l'homme de guerre qui a sauvé Nancy, arrêté la ruée allemande sur notre frontière de l'Est, préservé Reims, conseillé l'expédition de Salonique et prévu les événements décisifs du front d'Orient, n'ait pas obtenu la récompense due à ses mérites.

L'attitude de la foule, en présence de nos soldats, de nos enfants, devenus des hommes assez grands, assez beaux pour être dignes de passer sous l'Arc de Triomphe, répond en tous points à la solennité de cette cérémonie. C'est un enthousiasme raisonné, recueilli, qui ne s'exprime qu'à bon escient, évite les manifestations inutiles et sait, à l'occasion, nuancer les gestes et les paroles avec un goût très renseigné.

Voici le général Debeney, le libérateur de Saint Quentin; le général Degoutte, qui, dans la contre-offensive du 18 juillet de l'année dernière, a dirigé l'effort de notre 6e armée; le général Hirschauer, gouverneur de Strasbourg... Le général Humbert, le svelte et juvénile commandant de la 3e armée, manie en parfait cavalier une jolie bête nerveuse et fine. Voici Gouraud, venu de son quartier général de Colmar. Sa haute et mince silhouette, la manche pendante de sa vareuse khaki, son visage sérieux et doux sont accueillis avec une admiration où se mêle quelque chose d'affectueux. Du haut de la tribune réservée aux délégations d'Alsace et de Lorraine, les Alsaciennes, agitant leurs mouchoirs blancs, lui font une gracieuse ovation. Parmi ce cortège de généraux, il n'en est pas un seul qui n'ait

inscrit au livre de la guerre une page mémorable. Le général Mangin, récemment promu à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, est acclamé au moment où il passe dans l'héroïque chevauchée, l'épée nue, le visage ferme et comme tendu par une indomptable volonté, le regard dirigé vers la voie triomphale. On salue en lui le chef d'armée qui, du 18 juillet au 26 octobre 1918, sans interruption, a su, par une série d'actions offensives, aboutir à la libération de Soissons, de Laon, et forcer l'ennemi à une retraite qui fut le commencement de la grande victoire. Il occupe aujourd'hui Mayence et surveille le Rhin.

Voici le drapeau du régiment colonial du Maroc, décoré de la médaille militaire. Ce régiment, composé de Français de toute la France, a pris part à toutes les batailles, depuis le commencement jusqu'à la fin de la grande guerre. Le drapeau des chasseurs à pied, escorté par une compagnie du 6e bataillon, est le drapeau d'Isly, de Sidi-Brahim, de Sébastopol, de Solférino, de Saint-Blaise, de Metzeral, des bois du Linge et des plaines de Belgique. Il porte à sa hampe la médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur. La croix du drapeau, c'est la consécration suprême pour un régiment. C'est un surcroît de fierté pour tous ceux, officiers ou soldats, qui ont l'honneur de lui appartenir. Le 20e corps, que Foch commandait au moment de la déclaration de guerre, et qui eut successivement pour chefs les généraux Balfourier, Berdoulat, Paulinier, présente plusieurs drapeaux décorés de l'étoile des braves. Les zouaves qui ont battu la garde prussienne dans les marais de Saint-Gond, les tirailleurs du bois de Cumières, de Villers-Bretonneux, de Sorny, de Vauxaillon, les coloniaux de Craonne et du Moulin d'Herpy, défenseurs de Reims, passent avec leurs drapeaux parés de la plus belle gloire.

En l'absence de Franchet d'Esperey, retenu à Constantinople par les multiples conséquences de la victoire, les délégations de l'armée d'Orient sont conduites par le général Guillaumat, qui fut son prédécesseur à Salonique.

— Vive Fonck! crie la foule, en voyant passer le porte-drapeau de l'aviation.

Et l'on fête celui qui est le plus aimé de nos « as, » depuis que Guynemer n'est plus.

Le fanion du général Poeymirau, qui revient de Meknès, rappelle qu'il y eut au Maroc sous la haute direction du général Lyautey, une guerre difficile et glorieuse, un « front de l'Atlas. »

La musique des équipages de la flotte précède l'amiral Ronarc'h, qui s'avance à pied, en tête de la garde du drapeau des fusiliers-marins de Nieuport, de Dixmude, de Hangard-en-Santerre.

Fanfare. Ce sont les étendards de nos régiments d'artillerie, ornés de la fourragère aux couleurs de la croix de guerre, de la médaille militaire ou de la Légion d'honneur. Les batteries montées, les batteries lourdes, les batteries de montagne sont acclamées. Le 75 et le 155 court défilent sous des yeux qui savent la part que nos artilleurs ont prise à la grande œuvre de la victoire. Une sonnerie de trompettes, dont les notes stridentes sont répercutées par les voûtes sonores de l'Arc de Triomphe, annonce les cavaliers de Saumur et les étendards des chasseurs d'Afrique, des hussards, des chasseurs à cheval, des spahis, des goumiers algériens et marocains, des dragons, des cuirassiers qui souvent et longtemps, au cours de cette guerre, ont combattu à pied dans la tranchée.

Enfin, après tous ces tableaux d'histoire, pareils aux groupes d'un bas-relief antique ou aux strophes d'une ode triomphale, voici une vision qui mêle aux souvenirs des plus anciennes guerres les récentes inventions de la science moderne. C'est le défilé des chars d'assaut, avec leurs fanions. Tel de nos jeunes porte-fanions s'appuie sur sa hampe avec un geste de triomphateur antique. Le général Estienne commande ce détachement, entouré d'une escorte choisie parmi les combattants qui, par l'avance irrésistible de leurs « tanks, » ont broyé les fils de fer barbelés et ouvert par la rupture des lignes allemandes le chemin de la victoire.

Et, maintenant que tous les drapeaux, toutes les épées, toutes les âmes, en ce triomphe, ont salué les morts et donné aux vivants, par l'évocation des plus hauts exemples, un renouveau de force morale pour le labeur de demain, mettons-nous à l'œuvre, tous, afin que soit digne de cette victoire la paix conquise par une merveilleuse émulation de vertus françaises. Si les yeux qui ont vu cela ne gardaient pas intacte l'impression de ces heures bénies et splendides, ils n'auraient plus qu'à se clore à la lumière du jour, car ils ne verront plus jamais rien d'aussi beau.

GASTON DESCHAMPS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Ce fut très beau, très simple et très grand. Un cénotaphe avait, toute la nuit, figuré le séjour des morts sous la porte de gloire. Au matin, les vivants, chefs et soldats, y passèrent, derrière d'innombrables drapeaux déchiquetés. Ce qu'il y a de meilleur dans l'âme de vingt peuples faisait comme une atmosphère très pure autour des troupes qui défilaient et de la foule qui les acclamait, les baignait, pour ainsi dire, les trempait en commun dans la flamme et dans la lumière. Une sorte de familiarité, de camaraderie admirative, renouait le lien, réveillait la parenté, et, subitement chauffée à blanc, fondait ensemble l'armée et la nation. L'unité de sentiment était telle en cette minute que malheur eût pris à quiconque eût paru nourrir la pensée folle et impie de la troubler. Les cœurs étaient pleins d'une joie grave; chaque Français fêtait avec tous les Français la France remontée au faîte; suivant, sans le savoir, le précepte du poète, il aimait, dans ce spectacle qu'il n'avait encore jamais vu, ce que jamais il ne verrait deux fois, et la police de ces millions de curieux fut facile. Mais, aujourd'hui, l'unique spectacle est d'hier; ce n'est plus qu'un souvenir unique. Gardons-le précieusement, car une vertu y réside. Pour l'esprit comme pour les yeux, l'Arc de Triomphe est au sommet d'une allée blanche, où flottent des banderoles aux couleurs vives, tout entouré de victoires d'or. Les troupes arrivent rang par rang, se suivent, s'écoulent, et l'on frémit à voir tous ces jeunes hommes, tous ces hommes mûrs, si vite mûris, qui reviennent des terres de l'épouvante. Dans le fond, par delà la haute voûte, c'était la guerre et la mort. Il semble, dès qu'ils ont franchi le seuil sacré, qu'ils rentrent dans la vie et dans la paix. Ils y rentrent en masse, après cinq années qui les ont rendus probablement assez différents de ce que nous sommes, peut-être tout différents de ce

que jusqu'alors ils avaient été et comme étrangers à eux-mêmes : qu'est-ce qu'ils apportent au monde ?

Et d'abord, dans la paix et pour la vie, qu'avons-nous à leur offrir? Mais, premièrement, à l'instant même où ils rentrent, la paix que nous leur offrons est-elle complète et sûre ? Avec l'Allemagne, le traité a été signé à Versailles le 28 juin. Il a été ratifié le 8 juillet par l'Assemblée d'Empire à Weimar, et notification en a été envoyée le même jour par le président Ebert à M. Clemenceau, en sa qualité de président de la Conférence. Le 20 juillet, à Saint-Germain, le secrétaire général de la Conférence a remis au « chancelier » Renner le deuxième fascicule du traité avec l'Autriche; l'analyse officielle qu'on nous en a donnée ne nous permet pas de dire s'il est définitif et si c'est le dernier. Telle qu'elle est rédigée, ou du moins tel qu'on nous en laisse apercevoir le contenu, la partie III, sous la rubrique *Italie*, nous en ferait un peu douter.

Nous nous demandons, après avoir lu le résumé, en attendant que nous ayons le texte, si les grosses questions de frontières, — pour parler avec précision, si la question du bassin de Klagenfurt, entre les Autrichiens et les Yougo-Slaves; si, surtout, la question de Fiume, entre les Yougo-Slaves et les Italiens, — sont réglées. On nous dit bien, à propos de la Partie II, que : « les frontières entre l'Autriche, d'une part, la Hongrie et la Tchéco-Slovaquie, d'autre part, ont été modifiées de façon à englober dans les limites de l'Autriche des territoires habités par des populations de langue allemande; » que : « une tête de pont a été instituée au Sud de Presbourg, sur la rive droite du Danube (pour assurer à la Tchéco-Slovaquie des communications et un débouché vers le Sud); » et que : « une légère rectification a été faite (aux dépens des Tchéco-Slovaques) dans la région de Gmünd. » Au sujet même de la Partie III, *Italie*, on nous fait connaître « les conditions dans lesquelles les anciens ressortissants autrichiens acquerront la nationalité italienne. » On nous apprend que, « sous réserve des dispositions de la Partie IX (*Clauses financières*), le Gouvernement italien est subrogé dans tous les droits de l'État autrichien, sur toutes les lignes de chemins de fer gérées par l'administration des chemins de fer dudit État sur les territoires transférés à l'Italie. » On ajoute que « le matériel roulant italien saisi par l'Autriche au début des hostilités sera restitué, » ce qui encouragera les voyageurs : et, ce qui ravira d'aise les amis des monuments, qu' « aucune somme ne sera due par l'Italie, du chef de son entrée en possession du palais de Venise à Rome. » Mais c'est

tout ce qu'on nous dit, ou ce serait tout, si ce qu'on ne dit pas n'en disait davantage, en établissant une distinction entre « les anciens territoires autrichiens attribués à l'Italie dès maintenant » et ceux qui lui seront attribués « en vertu des délimitations de frontières auxquelles il sera ultérieurement procédé. » Dans l'espèce, il ne s'agit pas seulement de distinguer, sur la carte, par un trait plein ou par un pointillé. Au moins n'est-ce pas le pointillé ordinaire. D'un point à l'autre de celui-ci, il y a, on ne veut pas dire un abîme, mais toute une série de fossés. Rien n'indique qu'ils aient été encore ou comblés ou sautés.

Les Turcs, qu'on avait fait venir de Stamboul pour les promener de Vaucresson à Jouy-en-Josas, ont été renvoyés chez eux, incertains de retourner vraiment « chez eux » et d'avoir vraiment un « chez soi. » Nous ne savons pas quand on les rappellera. En revanche, les logements des Bulgares ont été retenus dans un autre coin de la banlieue parisienne, et l'on a eu l'idée ingénieuse de charger l'Italie d'arbitrer le différend qui, en Macédoine et en Thrace, subsiste entre eux et les Grecs. Au total, une paix sur quatre est signée et ratifiée. Une autre est à la signature. La troisième et la quatrième sont toujours en préparation. Mais, elle-même, la paix signée et ratifiée est-elle une paix parfaite, au sens de « tout à fait » faite ? Comment n'être pas frappé, et inquiet, presque effrayé de ce qui y manque : alors que toute l'Europe a été engagée dans la guerre, une moitié de l'Europe, celle par laquelle cette guerre a commencé, est absente de la paix. Dans le traité de Versailles et ses annexes, la Russie n'apparaît qu'en quelques courts paragraphes des articles 116 et 117 du Traité : « L'Allemagne reconnaît et s'engage à respecter, comme permanente et inaliénable, l'indépendance de tous les territoires qui faisaient partie de l'ancien Empire de Russie au 1er août 1914. » — « L'Allemagne reconnaît définitivement l'annulation des traités de Brest-Litovsk, ainsi que de tous autres accords ou conventions passés par elle avec le gouvernement maximaliste en Russie. Les Puissances alliées et associées réservent expressément les droits de la Russie à obtenir de l'Allemagne toutes restitutions et réparations basées sur les principes du présent Traité. — L'Allemagne s'engage à reconnaître la pleine valeur de tous les traités ou arrangements que les Puissances alliées et associées passeraient avec les États qui se sont constitués ou se constitueront sur tout ou partie des territoires de l'ancien Empire de Russie, tel qu'il existait au 1er août 1914, et à reconnaître les frontières de ces États, telles qu'elles seront ainsi fixées. »

Là-dessus, le comte Brockdorff-Rantzau avait fait observer (*Remarques de la Délégation allemande sur les conditions de la paix*) : « Le gouvernement allemand ne revendique aucun territoire qui, le 1er août 1914, faisait partie de l'Empire russe d'alors. Pour ce qui est de la question de l'organisation comme État, spécialement de l'indépendance des différents territoires autrefois russes, le gouvernement allemand y voit une question d'ordre intérieur qui regarde ces territoires eux-mêmes, question dans laquelle il n'a pas l'intention d'intervenir. Quant aux traités de paix de Brest-Litovsk, et à leurs actes additionnels, le gouvernement allemand y a déjà renoncé par l'article 15 de la Convention d'armistice. L'Allemagne ne saurait admettre un droit qu'aurait la Russie à être rétablie et dédommagée par l'Allemagne. Quant aux traités et aux conventions entre les Puissances alliées et les États qui se sont formés ou sont en train de se former sur le territoire de l'ancien Empire russe, le gouvernement allemand ne saurait les reconnaître que lorsqu'il aura pris connaissance du contenu desdites conventions et aura acquis la conviction que la reconnaissance de ces conventions ne lui sera pas rendue impossible, soit par ses relations antérieures avec la Russie ou avec telles parties de l'ancien Empire russe, soit par son désir de vivre en paix et amitié avec tous ses voisins de l'Est. La même remarque s'applique à la reconnaissance des frontières de ces États. »

La *Réponse des Puissances alliées et associées aux Remarques de la Délégation allemande* expédie vite l'argument : « Les Puissances alliées et associées, se contente-t-elle de répliquer, estiment qu'aucune des réserves ou des observations présentées par la Délégation allemande au sujet de la Russie ne nécessite le moindre changement aux clauses du Traité y afférentes. » Pas un mot de plus. Pourtant, il y avait une Russie, et pourtant il faut qu'il y en ait une. Dans les textes, les choses en sont restées là. Et dans les faits, voici où elles en sont.

Du fond du golfe de Bothnie à la Mer-Noire, à la mer d'Azov et à la mer Caspienne, l'Europe est coupée par une ligne de feu. Ligne non pas droite, mais brisée, qui, par endroits, se double ou se triple. On a tôt fait de parler des « États qui se sont formés ou sont en train de se former sur le territoire de l'ancien Empire russe. » Mais, la Pologne exceptée, combien de ces États peuvent être considérés comme formés? Est-il certain qu'il soit de l'intérêt général, et que ce soit servir la cause de la paix européenne, de désirer que tant de petits États se forment? Sans résoudre la question, et même sans la

poser, pour le moment, c'est, du Nord au Sud du territoire de l'ancien Empire russe, une mêlée de tous contre tous. Rien que sur la frontière occidentale de la Russie, que de points de friction entre Finlandais, Suédois et Russes, entre Esthoniens, Lettons et Allemands, entre Polonais et Lithuaniens, entre Polonais et Oukrainiens, entre Roumains et Russes en Bessarabie ; à l'Est de cette première ligne, entre Russes de Lenine ou de Trotsky et Russes de Koltchak, de Denikine et de cent autres jusqu'aux montagnes du Caucase et jusqu'aux plaines de la Sibérie ; à l'Ouest, entre Polonais et Allemands en Posnanie, entre Polonais et Tchéco-Slovaques en Haute-Silésie et dans la Silésie de Teschen ; entre Polonais et Ruthènes en Galicie, entre Magyars et Roumains en Transylvanie, entre Roumains et Serbes dans le Banat ; comme complication à la fois interne et externe, le bolchevisme hongrois correspondant au bolchevisme moscovite ; plus à l'Ouest encore, en arrière-garde ou, par rapport à nous, en avant-garde, des difficultés, des chicanes entre Autrichiens et Yougo-Slaves sur la Save et la Drave, entre Yougo-Slaves et Italiens à Fiume et en Dalmatie, entre Italiens et Albanais vers Valona, entre Italiens et Grecs en Épire, entre Grecs, Serbes et Bulgares en Roumélie ; et ce n'est que la minuscule Europe. Mais, jusqu'aux confins les plus reculés de la profonde Asie, les races s'affrontent et les peuplades s'agitent. Grecs et Italiens disputent aux Turcs et se disputent entre eux Smyrne et Aïdin dans l'Asie antérieure, comme le Japon et la Chine, en Extrême-Orient, se disputent le Chan-toung. La Perse, l'Afghanistan, le Nord de l'Inde, la Mésopotamie, la Syrie, l'Arabie, le monde musulman asiatique en général, sont des foyers embrasés, sur lesquels soufflent implacablement des bouches que nous connaissons bien. Par l'Égypte et la Tripolitaine, le bouillonnement pourrait gagner l'Afrique.

Mais, sans verser dans le pessimisme et sans vouloir prévoir les malheurs de si loin, tenons-nous en à la paix signée et déjà ratifiée par la partie qui a succombé, à la paix avec l'Allemagne. Paix signée, répétons-le, mais non paix parfaite, ni même paix faite : paix qui sera à faire jour par jour, pendant quinze ans. Nous avons résumé notre jugement sur elle en disant que les conditions en sont dures, mais que les clauses d'exécution en sont faibles. Le tout est donc de savoir comment l'Allemagne l'exécutera, comment, dès à présent, elle s'apprête à l'exécuter. Ce n'est pas montrer à son égard une méfiance exagérée que de ne présumer ni sa bonne foi ni sa bonne volonté. En dehors même de sa diathèse psychologique, qui fait

qu'elle est l'éternelle Allemagne, nous avons, sur les dispositions de l'Allemagne actuelle, des indications positives. Il y a ce qu'on voit, ce qu'on ne peut pas ne pas voir : nos soldats injuriés, attaqués dans les rues de Berlin et ailleurs, l'un d'eux lâchement assassiné ; et, quoique le plus tragique, ce n'est peut-être pas le pire symptôme. Nous n'avions que trop raison, l'autre quinzaine, de rappeler les *Discours* de Fichte *à la Nation allemande*. Un de nos amis, qui fut jadis élève de l'Université de Bonn, a eu récemment l'occasion de revoir plusieurs de ses anciens maîtres. Tous, et même ceux dont on vantait ou dont on suspectait, avant la guerre, le libéralisme plus ou moins sincèrement teinté d'internationalisme, lui ont tenu un langage d'une franchise brutale. L'orgueil national regimbe : ils nient que l'Allemagne ait été militairement vaincue. Toutefois, il leur faut bien avouer (les conditions de la paix sont là pour la prouver) la défaite de l'Empire, trahi, prétendent-ils, et miné au dedans par la révolution. « C'est entendu, ajoutent-ils, vous nous avez « eus ; » mais demain ce sera à notre tour de vous « avoir. » Nous n'aurons pas pour cela grand'chose à faire, nous allons continuer à avoir des enfants et vous à n'en avoir pas. Notre revanche sortira tout naturellement du nombre. » Ils ne se donnent pas un long répit, et ne nous font pas un long crédit : cinq ans, dix ans, quinze ans au plus. Ce ne sont pas seulement les professeurs qui pensent et qui parlent ainsi : ce thème, qui va être développé dans les chaires, s'étale dans les journaux et alimente les conversations : il n'est pas exempt de rancune ni de rodomontade. Mais réfléchissons à la force qu'il va prendre, chez le plus crédule et le plus systématique des peuples, quand il sera érigé en système, et quand ce sera bien mériter de la patrie et se faire bien voir du gouvernement que de l'enseigner, pour les uns, et, pour les autres, d'y adhérer. Telle est l'Allemagne, à l'issue de la guerre à laquelle on avait assigné pour objet de détruire ce qu'on se représentait à tort comme l'impérialisme des Hohenzollern, le pangermanisme des Junkers, le militarisme prussien, et qui était en réalité le caractère allemand, que l'Allemagne conservera, entretiendra, ranimera, tant qu'une Allemagne persévèrera dans son être.

Or, l'Allemagne persévère : c'est notre faute, notre très grande faute : « Et l'Allemagne, d'autre part. » Sans doute n'avons-nous péché que par soumission. A force de méditer sur cette erreur et ses conséquences possibles, nous croyons avoir réussi à reconstituer la manière dont elle a dû se produire. Au début, une politique s'est affirmée que nous appellerons la politique française, notre politique

traditionnelle ; celle de tous les siècles et de tous les régimes : point d'Allemagne, des Allemagnes. C'était la politique des garanties, avec cette garantie suprême : on ne pourrait plus être assailli par une Allemagne qui n'existerait plus qu'à l'état d'Allemagnes rompues et dispersées. Et puis il s'est dessiné, dans la Conférence, une autre politique, que nous ne savons au juste comment nommer, et qui était essentiellement la politique des réparations. On a dit à nos délégués : « Il vous importe, si vous voulez relever vos ruines, qu'il y ait une Allemagne riche, qui ne peut être qu'une Allemagne unie. Ce sera évidemment une Allemagne forte, mais contre elle, dans l'hypothèse où ce serait encore une Allemagne agressive, nous vous offrons notre alliance durable et vous promettons notre appui. Pour n'être pas une garantie militaire, inscrite sur la carte et sur le terrain, ce n'en est pas moins une garantie solide. » Nous imaginons volontiers que nos plénipotentiaires auraient préféré les deux sûretés, qui valaient mieux qu'une : mais, amicalement, on les a mis en demeure d'opter. Ainsi ont-ils été amenés à renoncer à la frontière de 1814, c'est-à-dire à la restitution de Landau et de Sarrelouis en toute souveraineté, à la frontière militaire du Rhin, c'est-à-dire à l'occupation permanente des têtes de pont sur la rive droite ; et ainsi conduits à traiter avec « l'Allemagne, d'autre part. » Mais, en acceptant, il y avait un minimum de précautions à observer. Nous craignons qu'on n'en ait un peu négligé une, et nous hésiterions à signaler ce péril virtuel du traité, si la presse française et la presse allemande n'y avaient également fait allusion, et si, par-dessus tout, ce devait être une vaine critique parce qu'il ne serait plus temps d'y parer. Heureusement, la diplomatie la plus classique elle-même ne se croit pas si infaillible qu'elle ne se soit ménagé des moyens d'effacer ses erreurs, et jusque dans ce traité, qui devait inaugurer un nouveau style, abondent les annexes, les arrangements et protocoles additionnels. On se tirerait de tout embarras pour l'avenir en en prévoyant un de plus.

Partant de ce principe que l'Allemagne était et demeurerait une, on a admis les représentants du Reich fédératif à stipuler au nom de tous les États confédérés, et on l'a dit expressément : « Agissant au nom de l'Empire allemand et au nom de tous les États qui le composent et de chacun d'eux en particulier. » Par là, on a cru se couvrir contre toute surprise et contestation ; et l'on se serait couvert, en effet, si les six plénipotentiaires allemands, dont trois étaient des ministres d'Empire, avaient été habilités par les États confédérés à

agir au nom de chacun d'eux. S'ils l'ont été, la vérification des pouvoirs l'a montré, mais, sinon, il ne suffit pas de l'avoir écrit pour leur avoir conféré valablement un pouvoir qu'ils n'avaient pas reçu. Il est à remarquer, en outre, que, comme le mandat est incertain, le mandant lui-même reste vague. Tous les autres délégués représentent une personne nommée et définie, un chef d'État, souverain ou président de République : « le Président des États-Unis d'Amérique; Sa Majesté le roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande et des territoires britanniques au delà des mers, empereur des Indes ; le Président de la République française, » etc... vingt-sept sur vingt-huit. Pour une seule Puissance contractante, aucune forme de gouvernement n'est désignée, aucune personne revêtue d'une autorité définie n'est nommée; on n'a pas osé dire : « le Président de la République allemande; » il est dit de la façon la plus indéterminée : « l'Allemagne. » Si nous le notons, ce n'est pas scrupule de pure forme, et l'on va voir immédiatement pourquoi.

« L'Allemagne » consent, par le traité du 28 juin, plusieurs cessions territoriales. Mais, des territoires cédés, il n'y en a qu'un qui fût terre d'Empire, — *Reichsland*, — l'Alsace-Lorraine. Tous les autres étaient rattachés à des États particuliers; le Moresnet prussien et les cercles d'Eupen et de Malmédy, cédés à la Belgique; les parties de la Haute-Silésie, de la Posnanie, de la Prusse occidentale et de la Prusse orientale, du Slesvig, cédées, avec ou sans condition de plébiscite, à la Tchéco-Slovaquie, à la Pologne, aux Principales Puissances alliées et associées (région de Memel), à la ville libre de Dantzig, au Danemark, appartenaient, non en commun à l'Allemagne, mais en propre à la Prusse. Laissons de côté le bassin de la Sarre, pour lequel on pourrait objecter qu'il n'y a pas cession actuelle, mais simplement cession éventuelle, à terme, dans quinze ans, — encore qu'il y ait transfert, à la Commission investie par la Société des Nations, des « pouvoirs de gouvernement appartenant antérieurement à l'Empire allemand, à la Prusse, et à la Bavière » (*paragraphe 19 de l'annexe.*) — Le bassin de la Sarre relevait tout ensemble de la Prusse, à cause de la Prusse rhénane, et de la Bavière, à cause du Palatinat bavarois. De plus, il y avait quelques enclaves badoises sur la rive gauche du Rhin, en Alsace même. Tout cela était à la Prusse, à la Bavière, au grand-duché de Bade; rien de cela n'était à l'Empire allemand; tout cela était « en Allemagne; » rien de cela n'était « à l'Allemagne. »

Un précepte de droit bien établi, c'est que « nul ne peut céder ce qui ne lui appartient pas. » Assurément on finirait par découvrir

dans les Universités germaniques quelque sophiste qui se mettrait en peine de prouver le contraire ; et ce serait aussi savant, aussi subtil qu'un Allemand et de l'allemand puissent l'être. L'illustre professeur Laband l'a essayé. La raison qui veut, d'après lui, que l'Empire, à la suite d'une guerre perdue, puisse céder, dans un traité de paix, des parties de territoire d'un État confédéré sans l'assentiment de cet État, c'est que lui refuser ce droit, « ce serait donner à l'État particulier la liberté d'entraîner l'Empire tout entier dans son propre malheur et d'en causer la décadence et la ruine. » Nous reconnaissons ce jurisconsulte, c'est celui des *Animaux malades de la peste :*

L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.

Mais, riposte le docteur Preuss, « nécessité politique n'est pas raison de droit. » Et justement, c'est une affaire de droit constitutionnel : justement le droit constitutionnel n'est pas muet ; justement, le docteur Preuss est l'auteur de la Constitution provisoire qui, depuis le mois de février, régit le *Reich* allemand. Mais justement cette Constitution affirme, en son article 4 : « La délimitation du domaine d'un État ne peut être modifiée qu'avec son assentiment, » comme, déjà, la Constitution prussienne du 31 mars 1850, article 2, déclarait : « Les frontières de l'État prussien ne peuvent être modifiées que par une loi. » Le texte est donc formel, catégorique, impératif. Il ne laisse aucune faculté de ne pas faire. Il impose une obligation de faire. Nous en concluons que la ratification du traité par l'Assemblée nationale était nécessaire, mais, à elle seule, n'est pas suffisante, et que la ratification par les Chambres prussiennes, bavaroises, badoises, à elle seule, ne serait peut-être pas suffisante, mais est nécessaire. Ne le fût-elle pas « juridiquement, » — et l'on peut soutenir qu'elle l'est, — elle le serait encore « politiquement. » Ce serait la pire des imprudences que de laisser ou d'offrir à des Allemands un prétexte à querelles, que de courir le risque d'ouvrir à l'Allemagne une échappatoire ; et c'est assez qu'il puisse y avoir doute, pour que la ratification par la Prusse, la Bavière, et Bade en même temps que par le *Reich*, ne soit pas une précaution inutile. L'échange des instruments de ratification fournira une occasion toute trouvée de la prendre, peut-être un peu tard ; mais mieux vaudra tard que jamais.

Le traité de paix a, comme toute œuvre humaine, ses qualités et ses défauts ; disons davantage : il a les qualités de ses défauts. Il n'est pas présentement achevé, et c'est un défaut, mais c'est aussi une

qualité, parce que, devant valoir par son exécution, il peut et pourra longtemps, dans le détail, être mis au point. Longtemps, certes; la liste des délais qu'il ouvre ne remplit pas moins de treize ou quatorze pages du plus grand format, et la liste des Commissions qu'il institue serait à peu près de la même longueur. Ce sont bien des affaires. Nous gardons la ferme confiance que l'on en viendra à bout; mais nous n'en sommes pas au bout. D'ici là, il s'agit de vivre, de revivre. La paix ne nous rendrait rien, si elle ne nous rendait la vie. Pour vivre, il faut travailler; mais pour travailler, il faut deux choses : il faut le vouloir et le pouvoir. C'est à merveille que le gouvernement se tourne vers le pays, et lui dise : Travaille! Mais le pays pourrait se retourner vers le gouvernement et lui crier : Gouverne! Administre! Rassure!

Pour travailler (et nous prions de croire qu'il nous serait facile de mettre un fait sous chacun de ces mots), il faudrait pouvoir reconstruire, acheter, importer, transporter des machines, des métiers, des matériaux, des matières premières. Il faudrait que la journée de travail ne fût pas arbitrairement réduite, quand on ne dispose que d'une main-d'œuvre déplorablement diminuée et d'un outillage arriéré ou détérioré. Il faudrait que des grèves insensées ou criminelles ne vinssent point par surcroît rogner un temps de travail déjà avarement mesuré, et augmenter, au delà de toute mesure, le total des heures chômées. C'est laisser entendre ce qu'il faudrait; mais, plutôt que de le laisser entendre, pourquoi ne pas le dire tout net? Il nous faut un gouvernement.

L'exigence, la plus malaisée à satisfaire, du traité de paix, c'est qu'il suppose ce phénomène devenu très rare en France dans les dernières années : l'existence d'un gouvernement qui gouverne. Changer de ministres n'est pas toujours la bonne méthode pour en avoir un : M. Clemenceau doit en être, plus que personne, persuadé. Mais, à tout prix, il en faut un : il faut, à tout prix, que la volonté de vivre du pays ne se heurte pas et ne se brise pas à une sorte d'impuissance diffuse de la puissance publique; pour vivre ou revivre dans la paix, la France est prête à supporter toutes les dictatures, hors une seule, la dictature de l'incapacité.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

rra
; la
ua-
u'il
des
ut;
vre,
dait
faut
que
lais
er :

e de
ons-
ers,
e de
que
age
mi-
déjà
otal
ais,
i? Il

c'est
les
rne.
r en
adé.
é de
'im-
vivre
ures,

PRIME JEUNESSE[1]

SUITE AU *ROMAN D'UN ENFANT*

DERNIÈRE PARTIE [2]

XXXIV

Au quartier latin, un petit logis d'étudiant, haut perché, d'où la vue donnait sur le clocher de Saint-Étienne-du-Mont et dominait toute une stupéfiante assemblée de tuyaux de poêle. C'était triste à pleurer, et même d'une propreté insuffisante, pour moi qui étais habitué à des chambrettes si parfaitement soignées et si blanches; il y avait une armoire à glace en acajou qui me faisait presque peur; elle avait dû être vendue et revendue à qui sait combien d'encans de misère et semblait sortir d'une bataille; je ne cessais de penser à tout ce qu'elle avait dû être condamnée à refléter de lamentable, et je ne lui confiais mes affaires qu'à contre-cœur, après les avoir enveloppées de papier pour éviter les contacts.

J'étais là dans une sorte de pension demi-libre où je suivais comme externe les cours du lycée Henri IV, et, pour compagnons, j'avais surtout des jeunes Levantins, fils de familles riches ou même princières de là-bas, qui faisaient des études fantaisistes et, avant tout, la fête.

Mes oncles de Paris qui s'étaient chargés de moi m'accueillaient avec affection, sans réussir toutefois à me réchauffer un

(1) Copyright by Pierre Loti, 1919.
(2) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

peu le cœur. Ils m'avaient fait habiller d'une manière assez élégante, ce à quoi j'étais très sensible, mais j'avais serré avec des soins pieux mes anciens vêtements de Rochefort, agrandis, remis à neuf sous la direction de ma mère, et je me faisais un devoir de les porter encore de temps à autre au lieu de les mettre au rebut; quant aux petits gants qu'elle m'avait raccommodés elle-même « pour le voyage, » ai-je besoin de dire qu'ils étaient passés au nombre de mes reliques sacrées.

Le jeudi et le dimanche, j'avais la permission de minuit comme un grand jeune homme. Mais je travaillais surtout, car j'étais à limite pour l'École navale; si par malheur j'avais manqué le Borda, mes parents ne m'auraient jamais laissé m'engager comme matelot, — et alors je frémissais d'une terreur glacée en songeant à quelque avenir de bureaucrate dans une « administration. »

Au milieu de Paris, j'étais un peu comme ces jeunes sauvages que l'on amène de leurs forêts et qui dédaignent même de s'étonner. Rien ne m'émerveillait, si ce n'est pourtant le Louvre, et l'Opéra où l'on m'avait conduit dès la première semaine pour me faire entendre *les Huguenots*.

Mes camarades Levantins, — Arméniens, Grecs ou Bulgares, — m'étaient tous antipathiques; ils se faisaient des escroqueries entre eux et, au cours de leurs querelles, se jetaient à la figure des abominations que, dans les temps, leurs parents auraient commises. Je vivais donc très seul, n'admettant qu'un pauvre petit Turc, mystique et doux, mais qui mourut d'une pneumonie, aux premiers froids de novembre. Dans ma chambre hostile, assis à ma table devant ma fenêtre, aux crépuscules brumeux d'automne, je me laissais souvent hypnotiser par cette peuplade de tuyaux de poêle, à la fois lugubre et comique, surtout si nouvelle pour moi qui n'en avais jamais tant vu. Ils commençaient de lancer leurs premières fumées de la saison; ils avaient tous comme des petites têtes, des petits bonnets, des petits chapeaux ornés d'espèces d'oreilles pour les faire tourner; au moindre vent, ils s'agitaient avec des mouvements de Guignol, en jetant parfois de vagues cris grinçants que j'entendais à travers mes vitres. A mesure que la nuit tombait, ils prenaient à mes yeux une demi-vie fantastique, ils me faisaient l'effet d'une troupe de diablotins surgissant des toits et étirant leurs longs cous grêles pour regarder plus loin; quand je

somnolais d'ennui sur des calculs de trigonométrie, des enchaînements de formules abstraites, pour un peu ils m'auraient effrayé... Et puis, tout ce qui devait se passer de terre à terre et de maussade autour de moi, trop près de moi, devant les feux de ces cheminées ou de ces poêles!... Vraiment toutes ces vies de labeur et de souffrance agglomérées, pressées dans mon voisinage, m'enlevaient mon peu d'air respirable, et, d'instinct, j'avais envie de m'évader n'importe où dans la campagne, dans les champs, parmi les arbres...

XXXV

Un cousin germain de ma mère habitait Paris, sur l'autre rive. Sa femme, qui ressemblait beaucoup de visage à Mme de Sévigné, accentuait encore son effet en disposant comme des oreilles d'épagneul, à la manière Grand Siècle, ses admirables boucles blondes; elle n'avait du reste que ce défaut-là et celui d'être poétesse, à part quoi elle était intelligente et bonne, et m'affectionnait, celle-ci encore, comme un véritable neveu. Une fois par semaine, elle donnait un thé aux membres d'une certaine « Union des poètes, » dont elle faisait elle-même partie. Oh! le singulier petit monde que j'ai connu là, presque chaque jeudi soir! A tour de rôle, les invités se levaient et prenaient une pose pour nous communiquer leurs plus récents produits. A peine achevaient-ils, que c'était une ovation bruyante; tout le monde les entourait, en criant, en se pâmant d'extase, et, à mon avis, il n'y avait jamais de quoi devenir épileptique comme ça. Habitué que j'étais à ces plus calmes soirées de province où après une audition, fût-elle même remarquable, l'assistance se borne à un discret chuchotement approbateur, je me demandais : mais qu'est-ce qu'ils ont, mais qu'est-ce qui leur prend? Chaque fois, dès que les auditeurs flairaient l'approche de la strophe finale, leur figure se contractait comme sous l'effort d'un pénible travail interne; visiblement ils élaboraient des phrases transcendantes pour définir à haute voix leur admiration. Pauvres gens, besogneux pour la plupart et tous névrosés, en mal d'impuissance et d'obscurité!...

Le seul que j'écoutais avec une certaine attention était un jeune homme pâli qui se composait une tête fatale; il était aussi un neveu de la maison, du côté de la tante aux belles

boucles blondes; il s'appelait Léon Dierx et devint par la suite le « *prince des poètes.* »

Dès le premier soir, je fus prié de me mettre au piano et je leur jouai un menuet difficile, assez peu connu. Le piano était excellent, avec des sons qui se prolongeaient comme ceux d'une voix, et je sentis tout de suite que l'on m'écoutait, de sorte que je jouai bien; — alors ce fut du délire, d'autant plus que l'on me savait neveu du bon chocolat tout chaud et des bonnes sandwichs impatiemment attendues; les poètes, avec ces longs cheveux qui étaient encore à cette époque le symptôme extérieur de leur genre de maladie, s'approchèrent en affectant des mines extasiées : — « Oh! monsieur, c'est un poème que vous venez de nous jouer là! » — « Oh! monsieur,... mais toute la poésie pastorale du XVIIIe siècle s'est échappée de vos jeunes doigts! » — « Tu as fait florès, mon cher, » me dit la maîtresse de la maison, assez satisfaite du succès de son jeune parent provincial. Et moi, je saluais, d'un petit air timide et cafard, étouffant une envie de rire et me demandant si je n'étais pas tombé là dans l'une des cellules, les moins dangereuses assurément, mais non les moins cocasses, de cet immense asile pour hystériques, où j'étais venu finir mes études.

XXXVI

J'ai parlé de ces instants de ma vie qui, dans les lointains déjà enténébrés de ma mémoire, s'éclairent encore avec autant de netteté que si la gerbe lumineuse d'un projecteur, traversant de la nuit lourde, venait se concentrer sur eux. Eh! bien, sur toute cette année de préparation à l'École Navale que je passai à Paris, pas une de ces taches lumineuses ne se projette pour moi nulle part; certains souvenirs, je les retrouve par un effort de volonté, mais presque tous les autres sont tellement perdus que j'arrive à peine à les reconstituer. Pour que les choses se gravent dans ma tête, il faut que, de près ou de loin, s'y mêle un peu de tendresse, et, en fait de vraie tendresse, dans ce Paris, non, je n'en sentais plus autour de moi aucune. C'est alors que, pour échapper au présent morose, et pour me replonger davantage dans mon cher passé, — qui n'était pourtant que d'hier, — j'entrepris d'écrire quelque chose comme des mémoires. Toutefois ce nouveau manuscrit, inauguré

en novembre, un dimanche de pluie, n'affecta plus la forme d'un rouleau sans fin, d'apparence cabalistique, uniquement couvert de cryptographie, comme naguère mon premier essai dans le genre ; non, ce fut un petit cahier tout simplement cousu, mais d'aspect mystérieux quand même, car, pour rester facile à dissimuler, il était en un papier « pelure d'oignon » extrêmement mince et garni de pattes de mouche à peine lisibles à force d'être fines. Je serais mort de confusion si quelqu'un avait pu y jeter les yeux. Tel fut donc le commencement de ce journal de ma vie, qui forme, hélas! aujourd'hui plus de deux cents volumes... Cependant, je n'y notais encore presque jamais des choses journalières qui m'intéressaient trop peu, mais seulement des choses d'autrefois, pour les empêcher de me fuir tout à fait, et la place que j'y donnais à la Limoise prouve l'importance du rôle que ce coin du monde a joué dans mon enfance.

Pauvre petit cahier, d'une légèreté à peine pondérable, qui pendant quelques années voyagea avec moi sur les mers, si soigneusement caché sous d'étranges bibelots, sous des oiseaux empaillés ou des amulettes de sauvages, dans des caisses en bois des îles faites par mes matelots, pauvre petit cahier, il est devenu très difficile à déchiffrer ; l'encre a jauni, tout s'enchevêtre à cause de la transparence des feuilles et, par places, beaucoup de ma cryptographie première manière s'y retrouve encore.

Voici textuellement un des chapitres du début :

La Limoise!... Ce nom seul réveille en moi tout un monde d'idées. Ce sont des bois de chênes antiques, une végétation à part qui semble faite pour l'ardeur des midis d'été. C'est le pays des marjolaines, du lichen et du serpolet, des lézards, du soleil et des cigales. Pays un peu fantastique la nuit, où beaucoup de hiboux chantent, où les chauves-souris et les phalènes vous poursuivent jusque dans la vieille maison, pour tournoyer autour de la flamme des chandelles, ou bien pour coller leurs ailes sur les murs blancs.

Pays où la lune se lève rouge et énorme pour commencer sa mystérieuse promenade au-dessus de la cime des bois et de la plaine de bruyères, pays où d'effrayants orages grondent la nuit, où, dans les soirées radieuses, les étoiles, surtout la Polaire que regardait toujours ma bien-aimée sœur Lucette, s'allument plus brillantes qu'ailleurs, au bruit persistant d'une innombrable peuplade de grillons. La Limoise, terre très saintongeaise, très pastorale, presque druidique, qui devait être telle il y a deux mille ans.

La Limoise, elle a même son parfum particulier, parfum d'aromates que l'on y respire partout. La Limoise !...

Avec les yeux prodigieusement clairs que j'avais en ce temps-là, de telles petites choses s'écrivaient en lettres microscopiques, et c'était presque toujours entre chien et loup, quand, sur les toits d'alentour, je voyais, dans la brume de l'automne parisien, tous ces obsédants petits gnomes, qui étaient des tuyaux de poêle, se trémousser au vent. Il m'aida beaucoup, ce pauvre petit cahier, à vaincre de longs ennuis.

Bien entendu, je ne m'étais pas fait suivre de Peau d'Ane, mais j'avais apporté ma boîte de couleurs, qui était aussi un de mes recours et, de souvenir, je peignais surtout des paysages de Saintonge, avec toujours une exagération de bleu méridional dans les ciels. Je fréquentais aussi le Louvre, qui me charmait comme l'avait prévu tante Claire; c'était un lieu providentiel pour mes flâneries d'enfant plutôt sage, et surtout d'enfant pauvre, trop bien habillé pour sa bourse plate, se reprochant même de dépenser au café le peu d'argent de poche que ses cousins lui donnaient.

J'avais aussi mon piano, qui m'était une diversion précieuse. On m'avait confié à un excellent professeur qui, s'intéressant à ce qu'il appelait ma « qualité de son, » m'apprenait surtout à *faire chanter mes doigts*. J'avais conscience de mes progrès, et la seule joie qu'ils me causaient était de songer : dans un avenir de quelques mois, qui finira bien tout de même par arriver, comme est arrivé le fameux mercredi soir prophétisé par tante Claire, je me retrouverai à Rochefort dans notre salon conservé avec tant de peine; ce sera aux grandes chaleurs de juillet, on l'aura maintenu dans son habituelle pénombre de l'été qui le rend plus sonore; j'y ferai venir maman auprès de moi, nous deux tout seuls; je lui jouerai mes nouveaux morceaux à ma nouvelle manière, et combien elle va être charmée !...

XXXVII

Dans une brasserie du quartier où mes camarades m'entraînaient cependant parfois, je rencontrai, en novembre, une fille déjà trop mûre pour mon âge, mais encore délicieusement

jolie, qui se figura m'aimer avec tendresse pendant deux ou trois mois. Comme élégance, elle était à peu près ce qui se faisait de mieux au boulevard Saint-Michel. Et puis, de quel monde était-elle donc tombée, pour être si peu vulgaire? Nous nous consacrions les journées du jeudi, quelquefois même les soirées, quand je pouvais échapper à l' « Union des Poètes. » Amie de hasard, elle m'aidait tout de même un peu, ainsi que le petit cahier clandestin, à moins souffrir de mon intime solitude; les choses ne se gâtaient entre nous que lorsqu'elle voulait affecter des allures maternelles; alors, non, cela n'allait plus; après avoir joué les amoureuses, vouloir jouer les mamans, c'était à mes yeux une révoltante profanation du rôle; sa manie de m'interroger sur ma famille me déplaisait beaucoup aussi, et je lui répondais alors durement : « De famille, je t'ai déjà dit que je n'en ai pas; je suis seul au monde, là! »

XXXVIII

Je reprends le mystérieux petit cahier et, à une date de ce même novembre parisien, j'y trouve ceci :

Un soir d'il y a bien longtemps, je me rendais comme de coutume à la Limoise, pour y passer la journée du lendemain jeudi. Mon père m'avait conduit sur l'autre rive de la Charente jusqu'à cette lande appelée les Chaumes (1) et nous attendions là le bon vieux M. D... qui devait venir au-devant de moi pour me prendre et m'amener chez lui. C'était l'heure du coucher du soleil, — oh! il y a plus de dix années de cela et j'étais encore bien petit enfant. — De loin, dans cette plaine aride des Chaumes, j'aperçus le vieillard qui venait à nous, s'appuyant sur sa canne; il me parut beaucoup plus grand que ce n'était naturel, et il me fit peur. Je ne fus tout à fait rassuré que quand je lui eus parlé. Un orage effroyable commençait d'emplir le ciel de ses nuages cuivrés et il y avait en l'air des zigzags de feu qui couraient dans tous les sens. Cela réveillait en moi comme des souvenirs indécis de choses que j'aurais connues plusieurs siècles auparavant. On venait de m'initier quelque peu aux Druides, ces primitifs habitants de la Saintonge; au fond d'un bois de chênes des

(1) Hélas! depuis ce temps-là, on a construit sur la Charente un transbordeur laid comme une tour Eiffel, et ces Chaumes, si solitaires jadis, se trouvant ainsi beaucoup plus reliés à la ville, n'ont pas tardé à s'encombrer de maisons et de guinguettes.

environs, j'avais vu un de leurs autels, et je me dis que le pays devait avoir ce soir-là le même aspect que de leur temps.

Une fois entré à la Limoise, au crépuscule, je fus particulièrement frappé par l'aspect de ce grand salon de campagne que le tonnerre faisait trembler jusqu'en ses vieilles fondations. A cause de la torride chaleur, les fenêtres étaient encore ouvertes, malgré les premières gouttes de pluie ; le vent d'orage faisait s'agiter dans l'obscurité les longs rideaux blancs qui parfois s'envolaient jusqu'au plafond. Nous étions seuls, Lucette et moi, et nous avions peur tous deux; le sentiment « elmique » de forme effrayante s'était emparé de moi avec une puissance inaccoutumée, comme si l'être ou la chose qui le produisait s'approchait de nous jusqu'à nous frôler. (Je n'ai jamais su d'où ce mot *elmique* avait pu me venir; c'est en rêve qu'il avait été prononcé à mon oreille par quelque fantôme et pour moi il était le seul pouvant désigner le je ne sais quoi inexprimable caché la nuit au fond des bois de la Limoise). J'avais apporté de Rochefort, pour y apprendre une leçon le lendemain, un petit livre de morceaux choisis dans lequel, à la lueur des éclairs, nous nous amusions, Lucette et moi, à lire des passages interrompus, en nous penchant bien près, nos fronts l'un contre l'autre. Mais tout en lisant, je regardais aussi dehors, je pensais avec inquiétude que, derrière le vieux mur très bas de l'enclos, il y avait tout de suite les bois de chênes et la plaine de bruyères, éclairés par l'orage. Le souvenir des Druides surtout vint me faire frissonner; je me les représentai réveillés tous par ce grand bruit du tonnerre et courant comme des fous entre les arbres, avec de longues robes blanches que le vent tourmentait autant que ces rideaux du salon; ils devaient sortir de partout, se multiplier, nous cerner de toutes parts, et à chaque éclair je tremblais de voir une de leurs sombres figures apparaître là tout près, dans le jardin...

Sur ce même cahier clandestin aux feuilles si minces, j'inscrivais aussi des fragments des lectures qui m'avaient le plus frappé, et je suis confondu de les retrouver aujourd'hui : j'avais oublié que le choix en était si étrange! Des passages de livres de cabale, traduits de l'hébreu, ou de livres des Rose-Croix du XVIIe siècle allemand, des citations de Trismégiste IV, ou de Jamblique, etc...

Les intelligences célestes se font voir et se communiquent plus volontiers dans le silence et la solitude. On aura donc pour les attendre un cabinet secret, etc. (Les clavicules du rabbi Salomon, chap. III).

Il importe que, nous qui cherchons à atteindre les hauteurs sublimes, nous nous efforcions d'abord de laisser derrière nous les affections charnelles, la fragilité des sens, les appétits qui viennent de la matière (Tritémius).

Enfin j'y trouve aussi, dans une page écrite en cryptographie, la première mention de *ce gardien qui veille au seuil de la Connaissance*, de ce gardien terrifiant auquel je devais être davantage initié bien des années plus tard, dans la Maison des Sages, à Bénarès : *Cernis custodia qualis vestibulo sedeat? Facies quæ limina servet?* (Vois-tu quel gardien est assis à l'entrée? Quelle figure terrible veille sur le seuil?)...

XXXIX

Vers la fin d'un de ces jeudis que je consacrais maintenant tous à mon amie, l'étoile des brasseries du quartier Latin, une scène survint entre nous deux ; et ce fut comme toujours, à propos de sa manie de me poser des questions intimes sur mon passé : « Pas de famille, pas de famille, disait-elle, mais tout de même tu as toujours bien eu une mère? » — « Non, je t'ai déjà dit que non! » répondis-je, avec une dureté cassante, comme si, rien qu'en prononçant ce mot-là, elle m'avait outragé. — « Vraiment, reprit-elle, en baissant la tête... Enfin oui, va, j'ai compris..., tu ne veux même pas que je touche à ça! » Et son regard, qui se releva lentement sur moi, avait une expression à la fois si humiliée et si torturée, qu'il me pénétra cette fois jusqu'au fond de l'âme. Je partis parce que l'heure me pressait, mais je me promis bien d'être plus doux jeudi prochain, et ses pauvres yeux de soumission et de détresse me poursuivirent, au milieu de la foule joyeuse des étudiants, dans le glacial crépuscule du boulevard Saint-Michel. Je croyais sentir qu'elle avait eu sans doute une famille pas trop dégradée, un jeune frère peut-être qui l'avait fait souffrir et que je lui rappelais, ou même un fils qui, à la rigueur, aurait pu être de mon âge... En somme, son obstination à vouloir connaître un peu de ma vie n'était qu'une preuve d'affection assez profonde, et je n'aurais pas dû être si hautain.

Le jeudi suivant, quand je me présentai, à l'heure convenue, personne ne vint m'ouvrir. M'entendant sonner avec insistance,

une jeune dinde qui demeurait sur le même palier entr'ouvrit sa porte :

« Ah! c'est vous? — dit-elle avec un air de connivence qui m'agaça. — C'est vous, son petit ami de cœur? Alors vous ne saviez pas? On l'a emportée d'urgence à l'hôpital hier au soir, pour une opération à l'intestin... Cela pressait, paraît-il. »

Je m'en allai vraiment triste, comme si pour tout de bon je l'aimais un peu, — et, de ce fait, la Deuxième Ballade de Chopin, que je jouai ce même soir à l' « Union des Poètes, » a toujours gardé pour moi quelque chose de son souvenir.

Le jeudi suivant, j'appris qu'elle était morte sous le bistouri. Il y avait de cela huit jours passés; donc elle n'était déjà plus rien qu'une effroyable chose sous la terre, — ou bien, ce qui m'aurait encore davantage serré le cœur, peut-être n'était-elle plus que des morceaux momifiés, étalés comme pièces de dissection sur des tables de laboratoire... Pauvre femme! En somme, pendant plus de trois mois de mon exil, elle m'avait donné avec élan tout, tout ce qu'elle possédait au monde, sa forme encore admirable, ses si jolis yeux et l'expression tendre de son sourire; en retour, je l'avais cruellement blessée, mais voici que son dernier regard, de reproche silencieux, l'avait tout à coup ennoblie dans ma mémoire... C'est pourquoi je veux dire ici son nom : Paule. Cela me révolte bien un peu de l'inscrire, ce nom, dans ces notes où j'en ai cité d'autres si vénérés, mais ce sera comme la pieuse petite visite d'adieu que je n'ai même pas pu faire à sa fosse, puisque je n'ai jamais su dans quel trou anonyme on l'avait enfouie, sans doute en un coin lugubre de quelque cimetière de miséreux.

XL

Le Paris de ce temps-là n'était pas encore tout à fait l'asile d'aliénés qu'il est devenu de nos jours; la fièvre de vitesse et de bruit y sévissait moins intolérablement et, pour arriver à se faire écraser dans les rues par les débonnaires voitures à chevaux, il fallait y mettre vraiment de la bonne volonté. Mais c'est égal, cela m'oppressait de sentir nuit et jour autour de moi une si compacte agglomération humaine, tant de milliers de souffles haletants, un tel amas de convoitises et de souffrances. Et puis tout me paraissait factice dans ce monde tré-

pidant. D'ailleurs l'esprit qu'avaient les Parisiens en général m'était antipathique, surtout celui des garçons de mon âge, bourrés de lectures et de jugements superficiels tout faits; ils tranchaient de haut les questions, avec une aisance qui à première vue me démontait et qui à la réflexion me faisait sourire; presque tous me semblaient des petits vieillards, nous parlions rarement la même langue, et je ne me liais guère avec eux. Non, plutôt je m'isolais dans le rêve de ma province natale, dans la nostalgie de mes plages de l'île et de mes bois de chênes-verts. Pour moi le seul incident notable de la semaine était l'arrivée du courrier qui m'apportait les lettres de mon père, de ma mère et de ma sœur. Lettres de plusieurs pages, comme on prenait le temps d'en écrire alors, elles me racontaient — et souvent avec l'esprit le plus fin, la grâce la plus touchante — mille choses de chez nous et répandaient dans ma triste chambre un peu de l'air de la maison. Celles de mon père, — écrites toujours de son impeccable écriture droite qui était courante sous sa plume mais qui semblait une soigneuse calligraphie, — contenaient de précieux conseils sur différents sujets, conseils qui paraîtraient, hélas! un peu surannés de nos jours, mais qui seraient encore agréables à lire, tant ils étaient spirituellement donnés. Toutes ces lettres, alors si pleines de vie, on pense bien que j'ai eu le tort de les conserver... Et après moi, où iront-elles?

XLI

Cependant un événement auquel j'attachai une importance extrême marqua pour moi la fin du brumeux hiver : on décida que je ferais ma première communion à Pâques; je venais d'accomplir ma dix-septième année, et, chez nous les protestants, c'est l'âge. Je commençai donc à suivre le catéchisme au temple de l'Oratoire du Louvre. Mais, dès les premiers jours, trop de précisions, trop de dogmes rebutèrent ma foi déjà chancelante; le milieu d'ailleurs ne cadrait pas, le quartier latin était trop près, et en outre mes cousins de Paris, qui appartenaient à une branche catholique de ma famille et qui étaient surtout athées, traitaient la chose avec une sorte de dédain qui me déconcertait. Je restais encore assez croyant pour me sentir épouvanté des menaces de l'Évangile contre

ceux qui s'approchent indignement de la Sainte Table; j'écrivis donc à mes parents des lettres suppliantes pour leur demander de tout remettre à une autre année, de m'autoriser à recevoir la communion plus tard des mains de certain vieux pasteur à cheveux blancs, dans notre île, dans le vénérable petit temple de Saint-Pierre d'Oléron que sanctifiaient pour moi tant de prières ancestrales. Mais ils crurent devoir persister et il fallut me soumettre. Ils avaient raison en somme, car pendant les trois années suivantes je serais à l'École Navale, du moins il fallait l'espérer, et, si je ne profitais de mon séjour près de l'Oratoire du Louvre, cela me repousserait beaucoup trop loin.

Quand vint le jour de Pâques, j'avais l'âme en détresse. Personne d'ailleurs ne m'accompagnerait au temple; j'étais seul, complètement seul pour cette solennité où tous les autres enfants sont toujours si entourés, même par les parents les plus incrédules. Toute la matinée, enfermé dans ma triste chambre, j'essayai vainement de me recueillir et de prier; je relus mon évangile selon Saint Jean, celui des quatre que je préférais, je relus la copie qui ne me quittait jamais de la lettre de rendez-vous céleste écrite par mon frère au moment de sa mort dans le golfe de Bengale. Mais non, mon cœur restait glacé.

A l'heure de m'habiller pour aller au temple, je crus devoir mettre ce que j'avais de mieux, un élégant costume de printemps que mes cousins venaient de me faire faire : veston court en velours noir, et pantalon collant; avec cela, *col Shakspeare* rabattu à longues pointes et gants couleur « sang de bœuf ». Mais quand mon image me fut renvoyée par mon odieuse armoire à glace, — dont l'acajou me faisait toujours l'effet d'avoir été ainsi éraillé et bossué au cours d'un passé honteux, — je fus consterné; il m'apparut que j'étais le type de ce que l'on appelait en ce temps-là un petit crevé, de ce que l'on a plus tard appelé un petit gommeux ou un petit je ne sais quoi encore. Et c'était vraiment moi ce garçon, ex-ami de cœur d'une fille de brasserie, qui allais me présenter à la Sainte Table!.. En toute hâte, car l'heure pressait, je changeai de vêtements, je repris un de mes costumes d'hiver d'apparence plus modeste, et, toujours seul comme un abandonné, je partis enfin pour le temple où j'arrivai presque en retard.

Cette première communion, sur laquelle j'avais fondé tant d'espoir, ne fut en somme qu'une simple formalité accomplie avec respect et rien de plus. Après la cérémonie, quand je me retrouvai dans la rue de Rivoli, perdu au milieu de la foule endimanchée et bruyante, j'avais dans le cœur cette impression de vide affreux que, tant d'années après, je devais retrouver plus définitive encore à Jérusalem, la nuit que, trop orgueilleusement sans doute, j'avais voulu passer, seul sous les étoiles d'Orient et sous les oliviers millénaires, au jardin de Gethsémani...

XLII

Trop livré à moi-même, je ne travaillais vraiment pas assez; cela ne me venait que par grands à-coups, en même temps que des terreurs de manquer la Marine et de sombrer dans un lamentable avenir; mais ces beaux zèles étaient sans durée.

Quand le printemps arriva peu à peu, répandant sur Paris sa tiédeur et sa lumière nouvelle, un de mes camarades me persuada d'aller passer un dimanche avec lui dans les bois des alentours.

Je me méfiais de ces bois-là, et combien j'avais raison! Trop d'arbres du Nord, des bouleaux, des sapins qui me donnaient froid à regarder. Ensuite il y manquait ce charme intime du sol qui pour moi passe avant tout, ce charme des vieux sols primitifs et jamais dérangés depuis que le monde est monde, comme en certains coins de la Limoise ou de Fontbruant; il y manquait ces petites plantes exquises qui ne se risquent à pousser qu'après des siècles de tranquillité et de silence. Sur cette terre d'ici, tant de fois piétinée, retournée, dénivelée par les hommes, ne croissaient guère que ces plantes communes et de vulgaire aspect, — plantes d'avant-garde, dirai-je, — que la nature se hâte d'envoyer en attendant mieux, pour tapisser coûte que coûte les remblais qui n'ont pas de passé. Et puis, pas de vrais hameaux, mais des villas pour boutiquiers, des guinguettes; pas de paysans non plus, mais des gens de banlieue. On ne m'y reprit point le dimanche suivant, à cette campagne parisienne; je lui préférais encore les Champs-Élysées ou le jardin des Tuileries.

XLIII

En mai, je tombai tout à coup très amoureux de l'Impératrice. (C'est un accident qui arrivait à beaucoup d'hommes de ce temps-là). Elle allait souvent du côté du Champ-de-Mars, pour inaugurer différentes choses, et je perdais des heures de travail à attendre le passage de sa voiture, très obscurément confondu parmi la foule. A demi couchée dans son landau, qui avait une autre allure que les autos des princes de notre époque, elle était idéale à voir passer, et aucun profil de femme n'était comparable au sien. Pendant la fin de mon séjour à Paris, son image suffit à me préserver complètement des filles que mes camarades fréquentaient.

Dans ces notes, où j'ai déjà ouvert tant de parenthèses sur l'avenir, je puis bien parler aussi de ma présentation à cette souveraine qui n'eut lieu que trente années plus tard, après sa déchéance effroyable. A l'Hôtel Continental, le hasard m'avait fait habiter tout auprès de son appartement de louage, et elle avait bien voulu m'accorder gracieusement une audience. Mon émotion fut grande quand je la revis là, devant moi, belle toujours, mais si changée, dans son éternelle robe de deuil en laine noire. Jadis, qui m'eût dit qu'il me serait donné un jour de baiser cette main, alors si inaccessible pour moi et que j'avais tant de fois regardée de loin, à peine distincte au milieu des dentelles du costume d'apparat et passant si vite, au grand trot des chevaux magnifiques! Dans ce simple salon d'hôtel, Sa Majesté était assise à contre-jour près d'une fenêtre et son profil de septuagénaire, resté charmant, se détachait en ombre sur le jardin des Tuileries, sur les plates-bandes de fleurs qui remplaçaient aujourd'hui son palais d'Impératrice. Elle daigna sourire avec une bienveillance amusée, quand je lui contai discrètement les enthousiasmes du pauvre petit lycéen d'autrefois perdu dans la foule pour l'apercevoir...

XLIV

On m'envoya passer mes vacances de Pâques en pleine campagne aux environs de Dreux, chez un ingénieur très huguenot, ami de ma famille, et là, un jour de pluie, j'écrivis sur le petit

cahier confidentiel qui ne me quittait jamais, ces souvenirs de Limoise, trop imprégnés d'exagération enfantine :

Cela se passait à la Limoise quand j'avais huit ou neuf ans. Il devait être midi, en juillet, par une chaleur torride. La vieille maison grise, fermée contre le soleil, semblait assoupie sous ses arbres. J'étais au rez-de-chaussée, dans la « chambre blanche, » avec Lucette qui lisait, et l'envie de courir me prit: j'entr'ouvris donc la porte du jardin qui laissa entrer dans notre pénombre un violent rayon de lumière, et puis je la refermai sur moi et me trouvai dehors au milieu de toute la silencieuse splendeur de ce midi d'été. Je baissai mon chapeau de paille sur mes yeux et, malgré la chaleur de fournaise, je m'engageai dans une allée bordée de hautes lavandes pour aller m'asseoir là-bas sous un très petit berceau de treille que nous affectionnions, Lucette et moi, d'une façon particulière. Il s'adossait au mur d'enceinte, un peu croulant et hanté en cet endroit par une peuplade de lézards d'un gris roux; bien des années avant notre naissance sans doute, il avait été construit avec des bois maintenant tout jaunis de lichen; auprès, fleurissaient en juin des vieux lys de France, et le reste de l'été, ces délicieuses roses-de-tous-les-mois, aujourd'hui démodées.

C'est surtout aux environs de midi que l'on respire dans ce jardin le parfum aromatique, qui est l'*odeur de la Limoise* et qui ne peut avoir d'autre nom; on y devine mieux qu'à toute autre heure les solitudes pastorales qui l'entourent et, au silence qui y règne, se mêlent des petits bruissements de sauterelles agitant leurs élytres ou de cigales se promenant parmi des feuilles sèches, « Tu sens la Limoise, petit! » me disait toujours tante Berthe, en flairant mes vêtements quand je revenais d'ici...

Assis sur le banc vermoulu, je regardais les guêpes, les mouches de toutes couleurs qui tournoyaient dans l'air étouffant, et peu à peu je me sentais envahir par le sentiment *elmique;* j'aspirais à l'objet vague, ou à l'être qui m'inspirait ce sentiment là et qui m'appelait au fond des bois, mais dont l'approche me causait pourtant de la frayeur. Je tendis tous les ressorts de mon intelligence pour essayer de comprendre de quoi, ou de qui me venait cet appel mystérieux; et puis je commençai toujours par grimper sur le mur, pour regarder au-dehors, interroger les profondeurs silencieuses de la campagne, et là je sentis que je m'étais déjà rapproché de ce que je cherchais. Le pays que j'avais sous les yeux du haut de ce mur n'était cependant pas nouveau pour moi, mais jamais ses aspects ne m'avaient tant frappé. Les chênes-verts des bois dormaient; le ciel était d'un bleu violent et profond, et sur les lointains on voyait remuer des réseaux de vapeurs tremblotantes comme il s'en forme au-dessus des brasiers.

Lentement, je descendis de mon mur, mais de l'autre côté, du côté de la campagne, — et décidément je m'échappai.

Je traversai d'abord sans m'arrêter la première futaie de chênes pour aller m'enfoncer dans un autre bois un peu plus lointain, en pleine brousse, écartant les ajoncs et les bruyères; je dérangeais en passant tout un petit monde grisé de chaleur, qui faisait la sieste, des sauterelles roses ou bleues, de grosses mantes vertes qui s'abattaient affolées sur moi; je faisais fuir des serpents et de gros lézards; un hibou, épouvanté d'une visite si inaccoutumée, s'éleva lourdement de son vol soyeux pour retomber bientôt, étourdi par trop de lumière. Je jouissais de me dire que personne ne me savait là, si loin, à cette heure accablante, et qu'on devait s'inquiéter de moi, m'appeler, me chercher.

Enfin j'arrivai à une clairière, où je m'arrêtai saisi de recueillement et d'extase, tant le lieu me parut idéalement sauvage; de sombres chênes-verts l'entouraient de toutes parts; il y avait des buissons d'églantines roses chargés de fleurs, des chèvrefeuilles, des touffes d'ancolies, et je cueillis des orchidées blanches qui embaumaient; par terre, c'était un tapis sans doute inviolé de lichen et de mousse. On sentait l'odeur des marjolaines, du thym, du serpolet, surchauffés par le soleil méridien, et je faisais lever quantité de papillons, les uns aux larges ailes noires, les autres tout petits d'un bleu céleste... C'était ainsi que je m'étais imaginé les campagnes de la Gaule primitive, aux étés d'autrefois, au temps de ces Druides, dont j'allais parfois visiter avec Lucette les autels d'énormes pierres, restés dans un bois du voisinage. J'étais en proie à ce sentiment *elmique*, dans lequel les Druides devaient bien entrer pour leur part. Jamais encore je ne m'étais senti si près de cet être ou de cette chose que je n'ai jamais su définir; je cédais tout entier à la fascination et à la terreur de sa présence; mais qu'est-ce que cela pouvait bien être? Était-ce simplement ce que les Latins appelaient *Horror nemorum*? Je ne le crois pas, puisque dans d'autres bois bien plus profonds que ceux-ci, je n'ai jamais éprouvé rien de pareil. Non, le sentiment *elmique* a jeté sur ce coin de terre un charme que lui seul possède et que je suis seul à comprendre...

Dans cette clairière enchantée il me semblait en outre que j'avais pénétré comme un intrus, à une heure défendue, dans un sanctuaire, que j'avais violé le mystère de quelque fête de la Nature, et j'eus peur, grand peur tout à coup d'être seul, — mais cette peur était délicieuse... Sans l'éducation si chrétienne que j'ai reçue, je crois que j'aurais été le plus farouche des sauvages, j'aurais adoré les divinités terribles des solitudes et des forêts, ou peut-être le Soleil. (*Sic*).

C'était sans doute aussi par opposition, par contraste avec

ces campagnes plus froides où je passais mes pluvieuses vacances, que mes souvenirs de Limoise s'exagéraient un peu pour moi dans la lumière et les chaudes couleurs.

XLV

Il est étonnant que j'aie à peine gardé le souvenir de mon examen pour l'École Navale, qui fut cependant, sur la fin de juillet, l'événement capital de ma vie ; c'est sans doute parce que j'avais beaucoup travaillé les derniers jours, et que, dès la première séance, j'avais senti que cela s'annonçait bien, que je serais reçu ; le plus redouté des examinateurs avait dit du reste à un de ses complices, en me désignant : « Il comprend, celui-là ; des lacunes, c'est vrai, mais il comprend. » Les concours se passaient rue de Lille, dans un grand local silencieux, tandis que partout ailleurs, au soleil d'été, l'Exposition universelle de 1867 menait dans Paris son bruit de foire.

Mon départ pour rentrer à Rochefort s'est aussi presque effacé de mon souvenir. Il me semble que je ne songeai même pas à prendre congé de ces différents petits Levantins, mes compagnons d'exil ; tous m'étaient quelconques. Et moi qui ai si souvent connu des serrements de cœur à quitter des logis de passage, habités seulement quelques jours dans différents pays de la Terre, je crois que je n'eus même pas l'idée de me retourner pour un regard d'adieu, en franchissant une dernière fois le seuil de cette chambre d'étudiant, d'où j'avais contemplé pendant les longues heures hivernales le clocher de Saint-Étienne-du-Mont, ou les trémoussements de marionnette de tous ces tuyaux de poêle, assemblés au-dessus des maisons besogneuses et moroses.

Au contraire, combien je me rappelle nettement mon arrivée en gare de Rochefort, au beau matin clair ! Mes parents et ma sœur étaient venus au-devant de moi, et, comme c'était ma première absence un peu longue, rien ne m'avait préparé à l'impression triste, — tant de fois éprouvée ensuite dans ma vie, — de les trouver vieillis. Maman, dans ses voiles noirs qu'elle ne voulait plus quitter, avait ses chères boucles bien plus grises que l'année dernière ; la notion de notre pauvreté nouvelle me fut aussi donnée dès l'abord, quand je reconnus, sur le chapeau que ma sœur portait ce matin-là, des fleurs et

des plumes de l'un des derniers qu'avait eus ma mère avant son deuil.

Paris ne m'avait ni émerveillé, ni étonné ; non, mais ce fut mon petit Rochefort qui m'étonna beaucoup ; je me le rappelais autrement, je n'en revenais plus de voir ses maisonnettes si basses et ses rues si tranquilles, avec cet air de village. Mon retour à la maison familiale m'emplit d'une émotion à la fois poignante et douce ; cette avenue de feuilles et de fleurs, que notre longue cour n'avait pas cessé d'être, me parut adorable, et dès que je fus redescendu d'une joyeuse grimpade aux chambres du second étage où j'étais allé tendrement embrasser ma grand'mère et mes tantes, j'y revins pour m'asseoir à l'ombre sur le banc vert, près de mon petit bassin au rivage romantique. C'est alors que M. Souris, surnommé la Suprématie, s'approcha lentement de moi, non pas avec ces manifestations pétulantes des chiens qui retrouvent leur maître, mais avec cette discrétion, cette allure circonspecte qui sont toujours dans la manière des chats ; visiblement il se demandait : « Est-ce que nous ne nous sommes pas connus jadis, toi et moi ? Tu ressembles à l'enfant prodigue qui nous avait quittés depuis si longtemps ; est-ce que par hasard tu serais lui, qui, après être allé se promener trop loin comme il m'arrive parfois, se serait perdu, mais nous revient ? » Et il sembla ravi quand je l'embrassai.

Cette paix, ce silence me reposaient et m'enchantaient. Et puis c'était fini de la préoccupation des examens : quelle délivrance ! En attendant cet inconnu charmeur qui s'appellerait le *Borda*, la navigation, les voyages, plus rien à faire qu'à flâner et rêver dans tous les recoins de la maison et des bois d'alentour, pendant deux délicieux mois d'été !...

La chère maison, elle n'était plus triste comme avant mon départ. Depuis notre grand désastre, pendant mon année d'absence, les choses s'étaient « tassées, » comme on dit en marine ; on s'était résigné, on commençait à s'habituer aux dures restrictions nécessaires ; un peu de gaieté même était revenu à l'occasion de mon retour, et on avait recommencé à mettre dans le salon de belles fleurs, apportées sans frais du jardin de Fontbruant. (Hélas ! deux ans plus tard, nous devions descendre encore un terrible échelon vers la pauvreté, la presque misère ; mais, pour le moment, on ne le prévoyait pas encore.)

En comparaison de ma chambre de Paris, celle d'ici, la nouvelle que j'avais pourtant acceptée à regret, me parut accueillante, raffinée, presque adorable, surtout avec ce magnifique rosier noisette-des-prés, qui encadrait la fenêtre d'une guirlande de ses roses; il est vrai, pour m'y rendre, j'avais eu la malchance de croiser dans l'escalier nos locataires; mais la rencontre avait été moins terrible que je n'aurais cru, tant ils s'étaient montrés aimables et discrets.

Je n'avais pas tardé à m'apercevoir que tante Claire était devenue plus que jamais la providence de la maison; les clefs de ma malle s'étant perdues en route, c'était elle qui sans peine l'avait ouverte avec un crochet très habile. Depuis un an, elle s'était perfectionnée comme jardinier et improvisée comme menuisier, tapissier et même serrurier. Ses outils, qui lui venaient de notre ancienne maison de l'île, comme tout ce qu'elle possédait, me la rappellent encore avec une acuité souvent douloureuse, et, pour moi, elle est évoquée surtout par son petit marteau emmanché de bois des colonies, qui avait fait tant de gentille besogne et que je ne touche qu'avec vénération.

Après le déjeuner, auquel ne manquait aucune de mes chères vieilles amies en papillotes, un de mes premiers soins fut d'aller me rendre compte de l'état de mon musée, et, pour cette inspection, j'emmenai bien entendu tante Claire. Nous descellâmes la porte, en arrachant les bandelettes de papier collées au moment de mon départ, et nous fûmes saisis en entrant par une odeur d'oiseaux empaillés, de camphre, d'aromates; en somme, ça sentait assez tristement la mort là-dedans, mais la mort soignée et proprette, comme à l'ouverture d'un sarcophage de momie. Le papillon citron-aurore, que je cherchai des yeux avant toutes choses, était resté aussi éclatant, entre les grands bleus de la Guyane; rien n'avait bougé nulle part, et ce petit réduit, — qui dans l'avenir devait si souvent conserver, des années de suite, son immobilité d'hypogée, pendant que je courrais le monde, — ce minuscule réduit avait fidèlement rempli son rôle de reliquaire enfantin pour pauvres petites choses sacrées. Je me hâtai de desceller aussi la fenêtre, afin de laisser pénétrer de l'air vivant et aussi de revoir les lointains de la plaine d'herbages où notre rivière serpente; alors, des abeilles, des guêpes, qui sans doute se sou-

venaient, entrèrent aussitôt en dansant, comme pendant les premiers étés de ma vie.

Ensuite, à la grande chaleur du milieu du jour, vint cet instant que j'avais désiré depuis des mois, celui de rouvrir mon piano, et là, avec maman, nous deux seuls, de lui jouer un peu de mon répertoire nouveau, à ma manière nouvelle. Tout se passa exactement comme je l'avais rêvé; une fraîcheur, exquise après la fournaise du dehors, avait été maintenue, comme aux étés d'autrefois, dans notre salon rouge laissé en pénombre et dont aucun bruit ne troublait la sonorité propice. Pendant toute mon absence, on avait laissé dormir ce piano dont j'aurais reconnu entre mille les délicieux sons veloutés, chantants comme ceux d'une voix humaine.

Ce fut une des fois où je me sentis le plus intimidé devant ma mère chérie, tant je désirais que *ce fût bien;* donc, pour commencer par une chose facile que j'étais sûr de jouer d'une façon impeccable, je mis sur le pupitre un morceau de Mozart, des variations d'une charmante naïveté sur l'air *Lison dormait...* A ce moment, on entendit, dans la rue accablée de soleil, trottiner une marchande de je ne sais quel laitage, qui s'annonçait comme jadis en jetant des cris plaintifs de hibou : une vieille connaissance encore, cette bonne femme-là, et qui aurait manqué à ma fête d'arrivée si elle avait omis de venir : depuis mes premières années, son cri étrange, à ces mêmes heures, se mêlait toujours aux silences des après-midi d'été, de même que celui de la vieille marchande de gâteaux aux silences des nuits d'hiver.

A peine avais-je joué la première page de *Lison dormait,* que la porte, entrebâillée sur le corridor, s'ouvrit un peu plus, poussée par une faible pression extérieure, et M. Souris fit une entrée hésitante, marchant sur ses pattes de velours et me regardant en plein dans les yeux avec ses prunelles tout à coup dilatées. Je venais de le laisser endormi à l'ombre, tout au fond de la cour, sous des chèvrefeuilles; mais il avait entendu ce son de mon piano, depuis longtemps oublié, et il était accouru pour se rendre compte; évidemment il achevait de m'identifier, et, dès qu'il eut une certitude, il sauta sur mon épaule à sa manière d'autrefois.

— Oh! maman, dis-je, permets-moi de m'arrêter un peu; il faut bien que je le caresse, tu comprends; vois comme il me reconnaît!

Quand maman l'eut installé sur ses genoux pour le faire tenir tranquille, je me replongeai dans les variations vieillottes et jolies; mais je ne voyais là qu'une sorte d'entrée en matière, propre à me dégourdir les doigts; c'était trop gentil et mièvre, ce n'était pas de la musique pour moi. Il me tardait d'en venir à des choses plus tourmentées, plus insondables; je pris donc l'*Appassionata* de Beethoven et cette merveille appelée l'*Aurore*, qui devient si ennuyeuse pour peu qu'elle soit médiocrement jouée. Ma mère alors fut émue et ravie.

— Je savais bien que tu aurais du talent, mon chéri! me dit-elle en me serrant dans ses bras...

Vraiment cette journée de retour était tout à fait bonne.

XLVI

Le lendemain fut le jour d'aller faire ma visite d'arrivée à tante Eugénie, qui habitait la Limoise comme tous les étés, jusqu'aux premières mélancolies d'automne, et, quand le soleil commença de décliner, je partis d'un pied joyeux pour faire les cinq kilomètres de la route.

Aussitôt la Charente franchie dans une barque, dès que je me retrouvai sur le plateau pierreux de la rive sud, dans la plaine des Chaumes, je me grisai de l'odeur du thym, du serpolet et des marjolaines. Il était l'heure de dîner quand j'arrivai à la Limoise, mais malgré cela, avant de me mettre à table dans la si vieille salle à manger aux épaisses murailles, je demandai la permission d'aller seul en courant jusqu'à l'entrée des bois, que j'avais trop hâte de revoir.

Le soleil se couchait quand je pénétrai sous ces chênes vieux de plusieurs siècles, un soleil rouge comme braise, qui était agrandi et ovalisé par la réfraction des épaisses vapeurs chaudes du soir, un énorme soleil déjà très bas que l'on apercevait à travers la futaie et qui semblait descendre au ras du sol pour incendier les bruyères. Quel silence et quelle paix, dans ce lieu toujours pareil que je revoyais avec un sentiment presque religieux! Avoir quitté hier Paris, le tapage des boulevards, et me retrouver ici tout à coup, au milieu de mes rêves d'enfance!... L'émotion fut pour moi si poignante que je la notai le lendemain sur mon cahier secret, mais je n'ose reproduire ce passage, écrit avec tant d'exagération et même tant de

lyrisme que les plus indulgents de mes amis inconnus ne pourraient s'empêcher de sourire...

Après dîner, au chaud crépuscule, quand déjà les chauves-souris tournoyaient, nous allâmes, tante Eugénie et moi, en pensant à Lucette, nous asseoir dans le jardin sur un banc de pierre abrité et embaumé par un vieux jasmin tout en fleurs. A ce moment l'angelus se mit à tinter là-bas au clocher roman du village d'Echillais, et le son de cette cloche, à lui seul, était évocateur de tout un passé; de plus, juste en face de nous, s'alluma l'étoile Polaire, l'étoile de Lucette, — l'étoile que pendant son mortel séjour à la Guyane nous nous étions entendus, elle et moi, pour regarder ensemble à la même heure et qui ce soir surgissait là tout à coup comme pour mieux la rappeler à mon souvenir...

L'étoile Polaire, pendant mon enfance je la considérais comme l'un des signes les plus éternellement immuables du ciel, pouvant même peut-être communiquer un peu de sa durée à l'affection de Lucette pour moi; mais maintenant hélas! je commençais de trop bien savoir qu'elle n'était que l'un quelconque de ces monstrueux et inconcevables bolides de feu, en chute vertigineuse au milieu du désordre, du terrifiant tohubohu des mondes !... L'étoile Polaire, plus tard pendant mes nuits de veille sur des navires, je devais plus d'une fois l'interroger, avec nos instruments de précision, pour vérifier ma route à travers l'immensité des eaux... L'étoile Polaire, souvent, au cours de mes longs voyages, je devais la voir tomber peu à peu au-dessous de l'horizon et m'abandonner, tandis que surgiraient du côté opposé la Croix du Sud et les deux grandes nébuleuses australes, souveraines dans le ciel de l'autre hémisphère... Mais ici ce soir, vue de ce berceau de jasmin, dans le calme de ce jardin de la Limoise, elle était tranquillement redevenue pour moi un très petit feu allumé à sa toujours même place, une gentille et fidèle petite lueur de ver luisant : l'étoile de Lucette !...

XLVII

D'après des renseignements pris en haut lieu par nos cousins de Paris, il était de plus en plus certain que je serais reçu à l'École navale. Donc, aucune inquiétude de ce côté-là,

et mon avenir semblait assuré. Notre pauvreté actuelle, encore acceptable et d'ailleurs très courageusement acceptée, avait eu surtout pour résultat de resserrer davantage les liens de la famille, dans un commun effort vers un minimum de privations; on s'était décidé à vendre un peu d'argenterie, une miniature de Fragonard, etc. Du fond des vieux coffres jadis rapportés de l'île, on avait exhumé des cachemires qui, teints en noir, avaient fourni des robes presques jolies. Un peu de gaieté reparaissait sur les visages des chères vieilles dames en papillotes et en crinoline, un peu de cette foncière gaieté qui témoigne d'une conscience nette et d'un caractère aimable, et que les épreuves n'ont que momentanément le pouvoir d'abattre.

Quant à la fille de ma sœur, ce bébé pour qui, l'année dernière, on implorait, par une vieille chanson, le passage de la bienfaisante Dormette, elle était devenue cette année une petite personnalité qui courait partout dans le jardin et qui avait déjà des boucles blondes; elle représentait parmi nous un joyeux petit élément nouveau, une sorte de rajeunissement pour les aïeules et les grand'tantes.

Maintenant que je faisais couramment à pied, par le raccourci des communaux, les vingt et quelques kilomètres entre notre maison et celle de ma sœur, j'allais de l'une à l'autre à tout propos. Ces vacances en somme me paraissaient devoir être courtes; dès que j'étais à Fontbruant, je m'inquiétais de perdre des journées de mon séjour à Rochefort, et vice versa.

La forêt des chênes-verts et le ravin ombreux de la Gitane me charmaient encore plus intimement, aujourd'hui que les moindres rochers, les moindres arbres, les moindres roseaux m'étaient familiers, et dans mes promenades je continuais d'emporter, par tradition, mon revolver d'autrefois, bien que cela me parût un peu puéril de l'avoir ainsi toujours à ma ceinture.

Enfin un jour de septembre, à Fontbruant, comme je revenais d'une de mes longues explorations habituelles dans le marais aux grottes et aux libellules, mon beau-frère, du plus loin qu'il m'aperçut, agita gaiement en signe d'appel un journal déplié qu'il tenait à la main : c'était le *Moniteur* qui donnait la liste des candidats reçus à l'École navale, et j'y figurais avec le numéro 40 sur quatre-vingts et quelques. Je ne me souviens

pas d'en avoir eu beaucoup d'émotion, tant je m'y attendais avec certitude, mais quand même, c'était mon sort définitivement fixé, c'était l'avenir de voyages et d'aventures qui s'ouvrait devant mes dix-sept ans avides d'inconnu!...

XLVIII

Comme il s'agissait cette fois d'un plus grand départ que celui de l'an dernier pour Paris, à la fin de septembre on m'envoya dans « *l'île* » faire mes adieux à mes tantes de Saint-Pierre d'Oléron que je n'avais pas vues depuis plus d'une année. Je m'en allai par la « canonnière » qui devait aborder à Boyard, d'où je n'aurais plus que cinq ou six kilomètres à faire à pied pour arriver à destination. Cette canonnière (1) qui avait de tout temps joué un rôle dans notre vie de famille, était un petit bateau de guerre qui, trois fois par semaine, partait de l'arsenal pour aller ravitailler les postes des îles et les navires de la rade; on y donnait passage aux « civils » du pays, et nos domestiques, qui étaient toujours des originaires d'Oléron, en usaient fréquemment pour aller et venir; elle me déposa sur cette plage de Boyard qui est de sable fin et de coquilles délicates, et qui jamais ne s'agite parce qu'elle regarde le continent, par opposition avec les plages de la côte ouest de l'île, la « côte sauvage, » qui regardent le grand large et sont battues par une mer terrible.

Entre des vignes déjà dorées et des marais semés de ces gros tas de sel qui, en automne, simulent des tentes de campements, je m'acheminai vers Saint-Pierre en suivant des petites routes tranquilles, où l'on respirait une brise saline, parfumée par les œillets roses et les immortelles des sables. Je traversai le village de Sauzelle, connu dans l'île pour ses sorciers, dont les maisonnettes sont blanchies comme celles des Arabes et où des aloès de pleine terre, grands comme ceux d'Algérie, poussent dans les jardinets. Enfin, j'arrivai à notre vieille petite ville de Saint-Pierre (2), qui a ceci de particulier et d'isolant, c'est

(1) Cette canonnière, qui était un des organes essentiels de la vie de notre port, a été supprimée, il y aura bientôt dix ans, par l'entêtement absurde de certain ministre de la Marine, le même qui sabota toute la défense de nos côtes — et fut enfermé depuis dans une maison de fous.

(2) Dans le *Roman d'un enfant*, j'ai parlé de ce Saint-Pierre, mais pas assez pour la place importante qu'il a occupée dans mes premiers souvenirs.

d'être dans une île, mais au milieu des terres, par conséquent sans baigneurs ni touristes, vivant comme jadis de son humble vie régionale, grâce au sel de ses marais et aux raisins de ses vignes; par cette chaude soirée, elle semblait dormir sous son suaire de chaux blanche, et des fleurs, des œillets, des giroflées formaient plates-bandes, le long de ses rues désuètes, au pied de tous les murs, suivant l'usage de l'île (1).

Notre antique demeure familiale avait été depuis longtemps vendue, hélas! et ce n'est plus là que je trouvai mes tantes pauvres, mais dans une plus modeste maison du voisinage. Ma grand'tante Clarisse, quatre-vingts ans, sœur de ma grand'mère et ruinée définitivement comme elle, m'attendait dans l'un de ses toujours mêmes fauteuils Louis XIV en tapisserie, les plus luxueux débris qu'elle possédât encore de l'aisance ancienne; assise le buste droit, dans une attitude de douairière, ayant ses éternelles coques de satin blanc à son bonnet, que, pour sortir, elle recouvrait d'un cabriolet de satin noir, elle représentait bien elle aussi, comme ma grand'mère, le type de la vieille dame huguenote; d'effroyables et dramatiques malheurs avaient à jamais durci son visage, mais on voyait encore combien elle avait été jolie; du reste ses yeux, demeurés noirs comme la nuit, suffisaient à témoigner que jadis les Maures d'Espagne avaient envahi notre île... Près d'elle se tenaient ses deux filles, mes tantes à la mode de Bretagne, déjà d'une soixantaine d'années et les cheveux très gris, mais qui cependant se coiffaient d'une manière moins archaïque.

Leur intérieur de quasi misère avait des meubles Louis XIV ou Louis XV, on ne peut plus simples pour leurs époques, mais qui venaient tous de notre famille, et rien de moderne ne détonnait nulle part; aussi les chambres de leur maison m'inspiraient-elles un respect charmé, comme des recoins intacts des temps révolus.

Le bruit de mon arrivée s'étant vite répandu dans le quartier, je vis bientôt venir de bonnes vieilles gens en costume de l'île, qui avaient été des vignerons, des saulniers, des saulnières de mes grands-parents et qui m'appelaient encore « notre petit maître; » je reçus même une visiteuse à bâton, une certaine vieille Augère, pour moi très vénérable parce qu'elle

(1) Depuis une dizaine d'années, pour se donner un air plus ville, Saint-Pierre a renoncé à la coutume charmante des bandes de fleurs le long des murs.

avait été la nourrice de maman, et qui, pour me faire honneur, avait mis la plus haute de ses coiffes blanches, montées sur des carcasses en fil de laiton : tout un petit monde non évolué depuis très longtemps, paisible, honnête, respectueux et débonnaire, que je ne devais plus jamais revoir...

Pour finir la journée, au crépuscule, j'allai dire adieu à notre antique maison familiale, habitée aujourd'hui par le pasteur protestant et où je me sentais encore un peu *chez nous*. Sous les couches de chaux amoncelées depuis deux ou trois siècles, ses murailles, son large porche au cintre de pierre avaient perdu leurs saillies comme les demeures arabes d'autrefois, et elle se maintenait immuable, telle qu'au jour où mes ancêtres en étaient partis pour leur douloureux exil en Hollande, à la Révocation de l'Édit de Nantes. On me laissa errer seul dans le grand jardin enclos de murs, où des buis centenaires bordaient les allées, et, tout au fond, dans le bois où dorment nos aïeux huguenots qui furent exclus des cimetières catholiques : c'est là surtout que je m'attardai dans le silence, en méditation profonde, et j'y sentis comme un appel, un reproche de ces ascendants inconnus, persécutés jadis pour la foi qui commençait de chanceler beaucoup dans mon âme.

Le lendemain, qui tombait un dimanche, j'allai au temple avec mes tantes. Les robes de soie noire qu'elles avaient mises, peut-être les dernières robes de soie qu'elles possédaient, m'émurent d'une tendre pitié, parce que la couleur tournait déjà un peu au rouge, et je m'attendais à voir la pauvre étoffe élimée, à bout d'usage, se fendre sur les cercles de leurs crinolines.

Ce petit temple de Saint-Pierre n'avait pas cessé d'être un lieu sacré pour moi. Rebâti vers 1830, sur un terrain qu'avait donné l'un de mes arrière-grands-oncles, il était tout blanc de chaux, cela va sans dire, et infiniment simple ; à l'intérieur, le bois de ses rangées de bancs à dossier et sa chaire pour le prêche étaient cirés avec un soin minutieux, et une grosse Bible posait sur sa sainte table. C'était là que ma mère avait eu ses pieuses rêveries de jeune fille, là qu'elle s'était mariée, là que le pasteur actuel avait baptisé ma sœur, là aussi que j'aurais pu faire ma première communion avec le plus de recueillement, surtout avec le moins de crainte, et enfin c'était

encore le lieu du monde où je me sentais le plus près du Dieu de mon enfance.

Devant un auditoire où dominaient les hautes coiffes (1), y compris celle de la bonne Augère venue avec son bâton, le pasteur à cheveux blancs nous lut et nous développa des passages de l'incomparable « Sermon sur la montagne, » et tout mon petit passé d'enfant mystique s'éveilla soudain pour m'envahir le cœur ; aussitôt je retrouvai, très rayonnants dans mon souvenir, le rendez-vous céleste que mon frère nous avait donné à tous, sa lettre d'agonie qu'éclairait une si triomphante certitude, et les paroles d'espoir écrites par notre mère sur sa Bible. Oh! notre mère!... Ne jamais la perdre; après la mort, la revoir, revivre nous tous auprès d'elle pour l'éternité!... Le Christ nous avait promis cela, et, si je pouvais obtenir cette radieuse assurance, rien ne m'épouvanterait plus! Alors je me mis à prier comme un illuminé ; je suppliai Dieu de me pardonner mes fautes, déjà si graves à mes yeux, de me pardonner surtout la manière distraite et indigne dont j'avais fait ma première communion à Paris, à l'oratoire du Louvre, — et puis, comme ma prière empruntait quelque chose d'un peu solennel à l'approche imminente de mon premier départ de marin, je lui demandai aussi de me bénir dans cette aventureuse carrière qui allait devenir la mienne... A ce moment, par les petites fenêtres cintrées du temple, le clair soleil d'été, — qui, au milieu de l'effroyable vide bleu tournait imperturbablement comme depuis des millénaires sans nombre, — commença soudain d'envoyer ses rayons sur la chaux des murs, inondant les fidèles, toutes les humbles coiffes, d'une lueur de fête, et ce fut pour mon imagination encore enfantine comme une douce et souriante réponse ; je me sentis exaucé, pardonné, affranchi du péché, des séparations et de la mort...

Au cours des quelques années qui suivirent, il m'est bien arrivé encore d'avoir des élans vers le Christ, aux heures où il m'a fallu regarder de tout près la *Reine des épouvantements*; mais ce fut ce dimanche-là, dans ce temple de village, qu'une véritable prière chrétienne jaillit de mon âme pour la dernière des dernières fois.

(1) Ces coiffes si seyantes ont, hélas! presque complètement disparu. Les femmes d'Oléron n'hésitent plus à s'enlaidir avec ces pitoyables chapeaux, rebuts des Grands Magasins de Paris, qui apportent jusque dans les villages une note burlesque de mardi-gras.

XLIX

Quitter la maison paternelle me parut cependant moins douloureux que l'an dernier, d'abord parce que c'était mon second départ, et puis surtout j'étais pour ainsi dire anesthésié par la pensée de tout l'inconnu qui m'attendait en mer.

Au commencement d'octobre nous fîmes le voyage de Brest, tous ensemble, les huit enfants de Rochefort reçus à l'École Navale cette année-là, et un officier de marine, père de l'un de nous, prit charge de nous surveiller en route. Le chemin de fer Sud de Bretagne n'existait pas encore, et ce fut par le petit bateau à vapeur de la rivière de Châteaulin que nous arrivâmes là-bas, le soir du second jour, au crépuscule, pour accoster aux pieds de la colossale muraille de granit qui soutient au-dessus de la mer l'esplanade du Cours Dajot. Dans la rivière encaissée par laquelle nous étions venus, entre des collines tapissées de bruyères violettes ou roses, j'avais déjà remarqué le caractère, tout nouveau pour moi, de cette Bretagne qui devait exercer ensuite un charme croissant sur mon imagination pendant une douzaine de belles années, mais qui plus tard me laissa tellement déçu... Je me rappelle aussi que je fus frappé par l'aspect majestueux et morose de ce quartier de Brest auquel nous abordions; le silence régnait au pied des hautes maisons mornes et grises; à cette tombée d'une nuit d'octobre, il faisait triste et humide dans les allées d'ormeaux séculaires du cours Dajot, où languissait sur son socle une vieille nymphe démodée, en marbre blanc rongé par les continuelles pluies bretonnes. J'eus tout de suite conscience d'arriver dans une région plus dépourvue que la mienne de ce soleil que j'adorais déjà d'un amour presque païen. Et puis, au lieu de nos pierres blanches, tout ce granit, toujours ce dur granit de l'Armorique entassé avec profusion partout! Oh! combien les choses d'ici étaient différentes de celles de mon pays!

Le lendemain donc, je fis ma première entrée dans le grand et sombre arsenal de Brest, vallée de granit, — toujours ce granit, — déjà si étroite par elle-même et si encombrée de matériel de combat, où l'on se sent de partout écrasé par le monde de ces pierres bleuâtres, tant les ateliers, les magasins

de la marine s'étagent lourdement les uns par-dessus les autres Dans des passages surplombés où traînaient des canons, des obus, des câbles de navires, plusieurs corvées de matelots s'empressaient à transporter de lourdes choses, et tout ce lieu, — où je devais plus tard m'empresser moi-même à des armements de navires, — me parut sévère et un peu terrible, malgré le beau temps qu'il faisait, ce jour-là par hasard, et la douce pâleur du soleil d'octobre.

On nous mena dans une salle à murailles massives, parfumée au goudron maritime, où nous guettaient des adjudants, qui nous donnèrent d'abord des « numéros » pour remplacer nos noms, et puis se mirent à nous costumer en marins. C'était la première fois que je me sentais définitivement seul au milieu d'inconnus, en même temps que c'était mon premier contact avec cette classe de durs serviteurs de la Flotte, — qui depuis ce temps-là s'est gâtée, hélas! comme toutes choses, au souffle du modernisme, mais qui de nos jours pourtant se compose encore en majeure partie d'hommes merveilleux par leur dévouement, leur endurance, leur loyauté, leur courage et leur cœur. Dans le fond, ils avaient l'air plutôt paternel et bon enfant, sous leur masque de *range-à bord*, mais c'est égal, avec eux on subissait déjà l'emprise de la discipline militaire, et je compris d'un seul coup que je n'étais plus libre, moi qui n'avais même pas connu le petit numérotage des lycées ni leur discipline pour rire : — « Numéro 112, appelaient-ils, venez ici essayer une autre vareuse... Allons, pressez-vous, numéro 93! » Elles étaient rudes à la peau, les chemises qu'ils nous offraient, et, par-dessus de grossiers costumes en laine bleue, ils nous firent endosser des complets de toile à voile plus raides que du carton, qui sentaient le filin neuf. Comme des néophytes qui viennent de prononcer leurs vœux dans un monastère, nous abandonnions là, en même temps que nos noms, tous nos vêtements, tous nos objets personnels; je n'avais gardé que ma bible, avec les quelques dernières lettres de mon frère et de Lucette, que les bons adjudants rébarbatifs me permirent de serrer dans ma chemise rugueuse.

Quand nos toilettes de bataille furent finies, on nous embarqua tous sur la canonnière de l'École, qui se mit péniblement en route parmi des amarres tendues, des bouées, des entraves de toutes sortes, mais qui bientôt s'échappa de la

vallée de granit, — et alors la grande rade magnifique s'ouvrit devant notre route, calme, luisante au soleil doux, et d'un bleu déjà un peu doré par les ors du soir. Sur ce petit bateau qui nous emportait vers notre destinée nouvelle, nous étions un peu plus de quatre-vingts, enfants de mondes souvent très divers, d'aspirations et de goûts sans doute contradictoires, qui allions pendant deux laborieuses années nous heurter parfois, ou bien nous affectionner, et nous nous dévisagions les uns les autres interrogativement; je devais sembler l'un des plus jeunes, avec un reste de naïveté enfantine dans le regard, et cependant j'étais, de tous, je crois bien, celui qui avait déjà le plus vécu par le cœur, par le rêve et par la souffrance...

L'heure avait pour moi quelque chose d'infiniment solennel, et j'ouvrais tout grands mes yeux. Il faisait beau, mais beau, invraisemblablement beau pour une après-midi d'octobre à Brest, comme si cette rade avait voulu nous leurrer d'un premier sourire d'accueil, — cette rade immense sur laquelle nous allions peiner pendant deux années au milieu des tourmentes d'Ouest, dans les froides rafales, dans la pluie fouettante et les embruns. Trois vaisseaux, qui me paraissaient gigantesques, trônaient à peu près seuls, là-bas, sur le miroir immobile de la mer; lequel des trois serait ce Borda auquel je songeais depuis mon enfance avec tant de désir et aussi tant d'effroi? Mais l'image qui, je ne sais pourquoi, me frappait le plus, était cette sortie vers *le large*, ces deux petits promontoires qui se faisaient face de chaque côté de *la passe*, l'un surmonté d'une tour de phare droite comme une bougie plantée dans un rocher, le tout se profilant sur le beau jaune-orange de l'horizon ; cette image-là, elle s'est tellement gravée dans ma tête, que c'est elle encore que je revois le plus facilement aujourd'hui, avec sa lumière et sa couleur de ce soir d'arrivée.

Les trois grands vaisseaux, je demandai timidement à un matelot de me les nommer : le plus proche était l'*Inflexible*, l'École des Mousses ; le second, ce *Borda* qui nous attendait ; le plus lointain, la *Bretagne*, l'École des Novices. C'étaient encore un peu des vaisseaux d'autrefois, du temps héroïque de la marine à voiles; de très majestueux vaisseaux, qui avaient gardé leurs mâtures; ils étaient peints de larges bandes alternées, noires et blanches, pour délimiter nettement leurs *trois*

ponts superposés, et combien peu ils ressemblaient à ces affreuses machines d'un gris vaseux, noyées, sournoises, infernales, que sont nos cuirassés actuels! Ces mâtures surtout les différenciaient; ils élevaient, dans le ciel nostalgique de la tranquille soirée, ces échafaudages de mâts et de vergues qui sont presque abolis en nos temps de ferrailles tristes, mais qui constituaient cependant pour les jeunes hommes de si incomparables écoles d'agilité, de santé et de force!

Le *Borda!* Nous arrivions, nous le touchions presque, et le soleil devenu rouge faisait luire gaiement la peinture toute fraîche de sa poupe monumentale, qui était à la mode ancienne, avec de belles cariatides penchées au-dessus de l'eau pour soutenir le balcon du commandant avec leurs bras musculeux.

Notre canonnière, après avoir exécuté une courbe habile que je ne savais pas encore comprendre, vint s'arrêter sans heurt à une échelle dont les marches étaient de bois soigneusement blanchi et dont les cuivres étincelaient. Des matelots étaient là, qui attendaient notre accostage pour nous lancer des amarres, de ces matelots comme il y en avait naguère et comme il y en a de moins en moins aujourd'hui; de plus, on avait dû les choisir parmi les lestes et les braves pour mieux nous entraîner et nous servir d'exemple.

Assez émus tous d'arriver enfin là, nous grimpâmes alors quatre à quatre, en petite troupe impétueuse, nous bousculant un peu, pour nous enfourner plus vite dans les flancs du cloître flottant. C'était une batterie d'aspect plutôt rude, mais vaste et claire, très accueillante, où l'air marin entrait par les sabords et qui exhalait discrètement la saine odeur des navires de guerre tenus très propres : ça sentait le sapin gratté, ça sentait les cordes goudronnées, ça sentait le sel, les algues et la mer.

L

La cérémonie de notre premier couchage à bord fut ce qui nous donna la plus vive impression d'entrer dans une vie tout à fait nouvelle, austère et dure sans doute, mais captivante quand même. C'est la cérémonie qui s'appelle le *branlebas* du soir et qui, à bord des vaisseaux de guerre, est toujours à

grand spectacle, avec commandements, alignements, défilés, coups de sifflet, sonneries de clairon et roulements de tambour.

Après que ce fut terminé et qu'on nous eut mis bien en rang des deux côtés de la longue batterie où nous allions dormir, nous nous vîmes envahis par une troupe de matelots apportant sur leurs épaules des monceaux de longues choses grises en toile à voile, qui étaient nos hamacs. Ils nous les apportaient parce que c'était la première fois, et qu'il fallait bien nous enseigner la manière de les suspendre et de monter dedans; mais demain, bien entendu, nous ferions ça nous-mêmes. Toutes ces longues choses grises, ce fut un travail de les débrouiller et de les mettre chacune à sa place ; cela fit pas mal de bruit, tous ces gros anneaux de fer, qui se cognaient et s'accrochaient à autant de crocs de fer plantés dans les poutres énormes; cependant nous parlions plutôt bas, à cause d'un certain respect inspiré par ce lieu et par les canons proches. Ne sachant pas encore nos noms, nous nous appelions par nos numéros, en nous disant « vous » comme c'est l'usage de l'école : — « C'est vous, n'est-ce pas, 92, qui êtes mon voisin de droite? » — « Non, je crois que c'est 96. » (Pauvre 96, une épidémie l'emporta l'année suivante; mais 92, aujourd'hui amiral à chevelure grise, est resté pendant toute ma longue carrière un de mes meilleurs amis.) Nous avions tous de seize à dix-sept ans; eux, les matelots, nos instructeurs et nos grands aînés, devaient en avoir de vingt à vingt-cinq, mais ils étaient encore les plus enfants de la bande, et rien que leur voisinage amusait nos précoces complications, nous retrempait déjà de bienfaisante simplicité. Ils se permettaient de rire un peu, avec nous, de nos gaucheries de novices, mais si discrètement, si gentiment, avec une nuance de retenue à la pensée que nous serions plus tard leurs officiers; ils avaient d'ailleurs presque tous cet accent breton, avec lequel je faisais connaissance, et qui donnait à leurs moindres paroles une certaine candeur, en même temps qu'une certaine drôlerie.

On pense bien quelle forte affaire ce fut de démêler pour la première fois et de suspendre à leur place précise tous ces hamacs, avec leurs boucles, leurs réseaux de cordelettes et leurs « rabans de pieds; » mais ce n'était rien encore auprès de l'opération plus délicate de monter nous insinuer là-dedans.

Déshabillés maintenant tous, nous regardions avec une certaine inquiétude ces choses vacillantes, haut pendues, qui fuyaient et se dérobaient sous la moindre pression, et là surtout il fallut prier les bons matelots de nous indiquer la manière. En somme, rien de plus simple : pour s'enlever du sol, un petit bond, pas trop fort, bien calculé, un petit coup de reins, et ça y était!...

Quand nous fûmes tous couchés, les matelots s'en allèrent, toujours gaiement, et il ne resta plus dans la vaste batterie que deux hommes debout, les deux factionnaires en armes, qui, se relayant jusqu'au matin, devaient nous garder; avec de grandes précautions pour marcher sans bruit, ils commencèrent donc leurs cent pas monotones. On eût dit qu'elle était vide à présent, la si longue batterie, et cependant nous étions tous là, mais comme escamotés au plafond, comme ensevelis dans nos gaines oscillantes en toile à voile, étiquetées chacune d'un large numéro bleu. Dans le demi-silence qui suivit, la cloche du bord se mit à sonner, assez loin là-haut sur le pont supérieur, — et nous fûmes initiés à ces coups doubles alternant avec des coups simples qui, depuis les vieux temps des flottes, indiquent l'heure aux marins d'une façon conventionnelle; dès qu'elle eut fini de tinter, cette cloche du *Borda*, deux jolies voix naïves s'élevèrent dans les lointains du grand vaisseau, se répondant l'une à l'autre : les voix des matelots de vigie qui doivent, suivant l'usage immémorial, chanter chaque fois que l'heure sonne, pour prouver à tous qu'ils font bien leur quart, qu'ils ne dorment pas, qu'ils veillent bien : « Bon quart, tribord! » chantait l'un, « Bon quart, babord! » répondait l'autre, sur les mêmes notes traînantes, empreintes des mélancolies nocturnes d'autrefois sur les vastes rades qui ne connaissaient ni paquebots, ni sirènes au son déchirant. « Bon quart, tribord! » chantait l'un, « Bon quart, babord! » répondait l'autre, — et les sonorités, que donne à l'atmosphère le voisinage des grandes surfaces d'eau calme, prolongeaient leurs jeunes voix.

Après ce chant des vigies, la parole fut à la mer, dans le silence enfin tout à fait établi, — à la mer souveraine de tout, qui, par cette soirée d'une sérénité rare, ne bruissait qu'en sourdine, comme si elle avait eu d'abord l'intention de se faire oublier. Elle ne rendait qu'une sorte de susurrement d'en-

semble, qui montait de toutes parts le long des parois du vaisseau; elle s'indiquait seulement par les milliers de petits clapotis discrets qui sont comme ses pulsations, les nuits de très beau temps...

Et voici ce que la mer nous disait à voix si basse : « Je suis là tout de même, mes petits enfants! C'est moi qui vous porte comme autant de frêles plumes, autant de négligeables riens; c'est moi qui imperceptiblement vous balance... Oui, je suis là, profonde et infinie, en dessous, alentour, partout... Ah! vous êtes venus, mes petits enfants, vous prendre à mes pièges; à présent je vous tiens, et, vous verrez, c'est pour la vie!... Remarquez comme je me suis faite cajoleuse et douce, à votre arrivée... Oh! je ne serai peut-être pas comme ça toujours, vous savez... On se retrouvera, on se retrouvera... C'est moi qui, à mes heures, fais danser la danse d'agonie aux navires; c'est moi qui, depuis les origines du monde, secoue sur leurs assises tous les granits de l'Armor... Mais, pour votre premier soir, allons, dormez bien... Pour cette première fois, mes petits enfants, bonne nuit... »

. . . . . .

Bon quart, tribord! Bon quart, babord!... Quand sonna la demi-heure suivante, je crois bien que la plupart d'entre nous n'entendirent même plus le chant des hommes de vigie chargés de veiller sur notre repos. Confiants tous en la mer, heureux de nous être livrés à elle, amusés de l'écouter et même ravis, nous perdîmes bientôt conscience de toutes choses, dans la symphonie de ses myriades de légers clapotis berceurs...

PIERRE LOTI.

LE

TRAITÉ DU 28 JUIN 1919

II [1]

COMMENT IL SERA APPLIQUÉ

Dans un premier article, je me suis efforcé de dégager les principes du traité du 28 juin 1919 et de montrer comment ils se sont imprégnés, pour ainsi dire, du sophisme bismarckien. Acceptant la conception d'un « État allemand » séculaire, ancêtre de l'Empire militariste des Guillaume, ils l'ont prolongée, comme une ombre funeste, sur le cours futur de l'histoire.

Les dangers du système, je les ai signalés franchement et, en premier lieu, la survivance d'un pangermanisme sinon militaire, du moins politique, économique et social. J'ai mis en garde ceux qui veilleront à l'application du traité contre ces dangereuses conséquences. Mais, j'ai indiqué, en terminant, que le traité lui-même, dans celles de ses parties qui échappent à un système arbitraire, offre des ressources pour lutter contre les périls qu'il n'a peut-être pas suffisamment conjurés.

Le traité sera bon ou mauvais, ai-je dit en commençant, selon qu'il sera bien ou mal appliqué.

Ce sont donc les méthodes de l'application que je veux étudier aujourd'hui. Il est bien entendu qu'elles ne peuvent

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

résulter que d'une interprétation loyale et sincère du traité, tel qu'il est conçu et écrit. Loin de moi la pensée de chercher, dans une argumentation captieuse, un moyen quelconque de porter atteinte aux engagements pris, de bonne foi, par les Puissances envers l'Allemagne; ce qui est écrit est écrit, ce qui est juré est juré. Les Puissances alliées et associées sont d'honnêtes personnes : pas un de leurs citoyens qui ne se considère comme lié par la parole des gouvernements Et c'est, précisément, parce que nous voulons tous rester fidèles à la foi jurée, qu'il nous convient de rechercher, dans le traité, les interprétations les plus favorables à une pacification durable et, je dirai même, dans un certain sens, les plus favorables à ceux qui, hier encore, étaient nos plus acharnés ennemis.

I. — L'ALLEMAGNE DIMINUÉE

Le danger du traité vient de ce qu'il laisse, au milieu de l'Europe, une Allemagne impérialiste debout. Mais, ce serait fermer les yeux à la lumière de ne pas reconnaître à quel point elle est, malgré tout, diminuée.

Ce que l'Allemagne a perdu. — L'Allemagne bismarckienne est diminuée, avant tout, dans son principe : et cela est plus important même que la perte de l'argent et des territoires. L'Allemagne va s'apercevoir qu'il en coûte de raisonner faux. J'ai parlé avec assez de franchise des principes du président Wilson pour ne pas reconnaître combien leur idéal si noble, — peut-être un peu absolu, — est écrasant pour la conception bismarckienne et pangermaniste de la vie internationale.

Les Puissances ont prouvé que le Droit prime la Force. Elles ont établi, par la puissance des armes, que la Justice a le dernier mot. Grande surprise pour ces professeurs !

Toute la littérature de la kultur est effacée d'un revers de manche. Triste bibliothèque périmée! Depuis Treitschke et St. Chamberlain jusqu'à Naumann et Scheidemann, ils ne valent plus un denier. Il faut que l'Allemagne change de pensée, et, pendant que cette mue s'accomplira, elle sera, certainement, très affaiblie. C'est une bonne manière de la vaincre, de laisser sa vanité se dégonfler et sa conscience se creuser.

Réduit à ses propres forces, sous son toit ébranlé, l'Alle-

mand « d'après guerre » doit prendre un autre personnage. Le temps qu'il mettra à se transformer nous donnera quelque répit. Le professeur allemand souffrira, le militaire allemand, le bureaucrate et tout ce qui a dirigé l'Allemagne souffrira. Ils ont été de mauvais bergers, ils souffriront de la détresse du troupeau. Mais, surtout, le marchand souffrira.

La leçon la plus forte que l'Allemand ait reçue, ce n'est pas la défaite (il n'y croit qu'à moitié), c'est le sentiment qu'il a de la haine universelle. Cette hostilité qui le surveille, cette odeur où il sait qu'on le reconnaît et qui l'isole, il s'en rend compte pour la première fois. La barrière morale tendue ainsi autour de lui, comme une quarantaine, constitue une très sérieuse garantie. L'Univers est en garde, il ne se laissera plus prendre à certaines « camaraderies. » La justice n'est pas seulement forte; elle est jalouse; son flambeau suivra longtemps le coupable.

Qui donc, demain, se souviendra, avec fierté, du temps de Guillaume II? Qui donc plastronnera comme il a plastronné? Qui donc se vantera des revues casquées d'or, des manteaux à la Lohengrin, des défilés au pas de parade, des « Allemagne au-dessus de tout, » et des statues de bois clouées de fer? Dieux! comme tout cela est vieux, renfoncé dans le passé des Burgraves et du Walhalla!

Les journaux ont raconté que le gouvernement provisoire allemand avait mis la main sur la garde robe de l'Empereur Guillaume, se composant de 494 uniformes variés : ces uniformes sont à la défroque. Défroque aussi le « gantelet de fer, » « la poudre sèche, » « l'épée aiguisée. » Burgraves, « l'inoubliable aïeul » et le « bon vieux Dieu! » Certains axiomes paraissent maintenant contestables, par exemple : « Sûre est la paix qui repose derrière le bouclier et sous l'épée du Michel Allemand (discours de Guillaume II aux Brandebourgeois, 3 fév. 1899). — Ou bien : « Le militarisme allemand représente, en fait, le suprême degré de l'évolution accomplie jusqu'à ce jour par la civilisation » (Ostwald). Un Kuhlmann n'écrirait plus (ce qu'il pense, d'ailleurs, toujours) : « J'ai mené une lutte à mort *contre les principes*. Ils sont justifiés en morale, non en politique. Ici, il s'agit du but à atteindre, non des moyens. »

La victoire des Puissances et le triomphe de la justice, les rédacteurs du traité les ont consacrés dans les faits en détachant de l'Allemagne-prussienne les pays à nationalité non-

germanique nettement caractérisée, l'Alsace-Lorraine, le Sleswig, la Pologne, la Haute-Silésie (sauf plébiscite) et enfin les colonies allemandes. Ainsi les bordures stratégiques, les glacis protecteurs dont la conquête germano-prussienne s'étaient entourés sont tombés.

Le retour de l'Alsace-Lorraine à la mère-patrie n'est pas seulement une haute leçon de justice et une satisfaction pour la conscience humaine, c'est un retour à l'équilibre dans l'aménagement général de l'Europe. Il s'en faut de beaucoup que la France y fût seule intéressée. L'aptitude née de ces peuples est de servir à l'union. En France, ils apaisent; en Allemagne, ils irritent : l'expérience est faite. L'Allemagne elle-même le sait; elle avouera, tôt ou tard, que cette œuvre de justice sert à sa propre libération et à son relèvement.

Une telle consécration est une récompense et une justification pour les peuples fermes, à conscience fidèle et forte. Et c'est une satisfaction incomparable pour l'âge qui, ayant subi le désastre, voit s'accomplir la réparation. Pendant un demi-siècle, tous les Français n'ont eu qu'une pensée : ils ont attendu et préparé l'heure de la « justice immanente. » Cette foi indomptable, ce patriotisme persévérant furent de tous. Le silence même était force. Historiquement, la réincorporation justifie la parole de M. Thiers, historien en même temps qu'homme d'État : « Gardons nos ressources et notre volonté : quant à la terre, elle se reprend. »

Pour le bassin de la Sarre, une espèce de bail charbonnier d'une durée de quinze années apporte, à la revendication d'une frontière française, une solution bâtarde et lui donne un aspect mercantile assez inattendu. C'est le mot de Louis XV retourné : « Je ne traite pas en marchand, mais en roi. »

C'est vrai, l'Allemagne est écartée, *militairement*, de la rive gauche du Rhin et même éloignée de cinquante kilomètres sur la rive droite. Elle ne peut prendre aucune mesure offensive ou défensive dans cette région. Précaution, mais non garantie. L'Allemagne, unie et forte, avec ses 70 millions d'habitants, pourra tout de même, dans quelques années, franchir le Rhin et déboucher au cœur de la France, de même qu'elle l'a fait en 1870 et en 1914, sans rencontrer, avant nos anciennes frontières, d'obstacle militaire. Perspective bien inquiétante! On a attribué à Kuhlmann ce mot : « Avant quelques années,

nous serons à Paris dans une situation très confortable. »

Ces clauses dissimulent mal l'erreur la plus grave du grand acte international (du moment où l'Allemagne bismarckienne restait debout) : on a dénié à la France les garanties stratégiques réclamées par ses chefs militaires ! J'ai dit, ailleurs, comment, à mon avis, la rive gauche du Rhin, arrachée au Congrès de Vienne par un véritable chantage diplomatique, devait être détachée de la Prusse et j'ai rappelé comment la nature et l'histoire traçaient comme limite entre la France et la Germanie, le fleuve Rhin ou, tout au moins, les fameuses lignes de Kaiserslautern. L'Allemagne, restant unie au milieu de l'Europe détruite, toutes les précautions devaient être prises ; il fallait supprimer la forteresse agressive que s'étaient attribuée, en vue de nouveaux méfaits, les conquérants de Berlin. On ne l'a pas voulu ; un calcul à longue portée et un travail souterrain l'ont empêché... Je ne doute pas, quant à moi, que — les dernières fumées de la bataille une fois dissipées, — l'histoire ne reprenne son cours.

Limitées à la séparation des bordures ethniques non germaniques et à un désarmement partiel, les décisions du traité n'en représentent pas moins, pour l'Allemagne, un grave affaiblissement. Le Reich, privé des conquêtes savamment combinées pour le « couvrir, » s'appauvrit de leur séparation. Il s'était habitué à exploiter ces terres et ces populations, à terroriser et à coloniser ces *marches*. Une œuvre séculaire d'anéantissement des races locales était combinée par les lois, l'administration, le maniement des esprits et des mœurs. On avait déterminé les têtes de ligne et les voies de pénétration en vue d'une exploitation économique à longue échéance : en Pologne, en Alsace-Lorraine le plan abominable se découvrait au grand jour. On avait sondé (parfois sans le dire) ces richesses adventices pour les exploiter savamment. Tout était préparé pour satisfaire les convoitises d'un maigre pays par la main-mise sur ces sols féconds. L'Allemagne, qui condense volontiers ses appétits en maximes, réalisait la formule de ses philosophes : « La vie est un agrandissement d'espace. »

Il faut, maintenant, renoncer à ce commerce ; le corsaire perd ses esclaves, le féodal ses serfs; il doit songer à vivre sur ui-même, au lieu de le faire aux dépens des autres.

Les pays que l'Allemagne avait conquis disposeront, désormais, de leur fortune, de leur travail, de leurs moyens d'action. Ils rentrent au giron qui les a nourris. Le supplément de forces qu'ils apportaient à l'entreprise économique allemande, ils le rendent à leur mère-patrie ; le fléau de la balance du commerce va se replacer dans sa position originelle. La Pologne reprend son labeur, singulièrement accru par le développement industriel et agricole de ces dernières années. L'Alsace-Lorraine rapporte à la France les richesses que la France y avait créées.

Fin de la politique mondiale. — Par la suppression de l'Empire colonial allemand, ce n'est pas seulement le système bismarckien qui est atteint ; le système de Guillaume II et de Bulow s'écroule. Ce dernier se vantait d'être l'initiateur de la « Politique mondiale »; dans son livre, publié avec un tact vraiment allemand, à la veille de la guerre, il disait : « En la personne de l'empereur Guillaume II, la nation trouva un guide qui, avec un coup d'œil clair et une volonté ferme, marcha de l'avant dans la voie nouvelle ; c'est avec lui que nous avons foulé la route de la politique mondiale... « La tâche de notre génération, ai-je dit en qualité de chancelier de l'Empire, le 14 novembre 1906, est, en même temps, de conserver notre position continentale, base de notre position mondiale, de cultiver nos intérêts d'outre-mer, de poursuivre une politique mondiale réfléchie, sensée, sagement limitée... » A l'origine, on entendit des voix critiquer ces tendances nouvelles, comme une déviation hors des routes sûres de la politique continentale de Bismarck. « Si l'évolution des choses exige, disais-je alors, que nous dépassions le but poursuivi par Bismarck, nous avons le devoir de le faire. »

Bulow était très fier de cette trouvaille. En fait, c'est « sa » politique mondiale qui a perdu l'Allemagne. Bismarck savait très bien que « le rat de terre » ne devait pas quitter son élément ; il avait discerné que la coalition redoutable à son œuvre serait celle de l'Angleterre et des Puissances continentales. Et, encore, n'avait-il pas prévu que la témérité de ses successeurs irait fomenter, contre l'Allemagne, domestiquée par la Prusse, l'alliance combinée des États-Unis et du Japon !

L'affaire du Maroc fut un symbole : Tanger, Casablanca-

Agadir, sont « les pas sur le sable » qui ont conduit Guillaume à sa destinée.

L'Allemagne, dans l'affaire du Congo, avait, de nouveau, frappé la France au cœur. Le monde sentit, dès lors, que les grands événements se préparaient. La France consentit à une nouvelle diminution en se jurant que c'était la dernière. Tous ceux qui ont trempé dans cette fatidique affaire du Maroc se sont écroulés. Où est Bulow? Où sont ses complices? Le Maroc, symbole de la « politique mondiale, » est libéré!

Voilà ce que des phrases sonores, accompagnées de la musique du tambourinaire casqué, ont rapporté à l'Allemagne. La « grande flotte » qui devait conquérir « l'Empire des Eaux » n'a même pas pu s'engager, une fois, à fond, sur son propre élément.

Si cette issue de l'entreprise mondiale, si cette destinée des ambitions maritimes de la Prusse n'avertit pas l'Allemagne, comme Bismarck l'avait avertie, du moins la perte matérielle des colonies allemandes lui ouvrira peut-être les yeux. Qu'elle se dise bien qu'il en sera ainsi toutes les fois qu'elle se livrera à ce genre d'opérations « au long cours. » Chaque peuple a son aptitude, son travail et sa destinée. L'Allemagne a payé pour s'instruire. De vastes territoires, de larges espérances, de lourds sacrifices... et rien! A la suite de cette aventure, l'Allemagne n'a même plus, sur la mer, la volonté de nuire!

Le problème financier. — Erzberger. — On ne peut entreprendre de parcourir le champ des conséquences de la défaite allemande ouvert par le traité. Limitons-nous donc à la question la plus aiguë, à celle qui, au fond, embrasse toutes les autres, la question financière. Non pas qu'il s'agisse d'entrer, ici, dans le détail des chiffres; mais la sanction financière peut et doit être envisagée dans ses effets politiques.

Le problème territorial étant réglé par la force des armes et par la loi de l'occupation, la peine financière consacre la première réalisation du châtiment et, par conséquent, du retour sur soi-même et de la pénitence. L'accroissement des charges publiques rend sensible, au plus ignorant, l'erreur des peuples qui se sont laissé mal gouverner; c'est l'application la plus immédiate du *quidquid delirant reges plectuntur Achivi.*

Erzberger a saisi ce joint vital et, pour prendre, d'abord

la direction des esprits, il s'est réservé le portefeuille des finances.

Je ne résiste pas à la tentation de m'arrêter un instant devant cette figure singulière qui vient de s'attribuer une si étrange influence sur l'histoire de l'Allemagne et qui, — s'il ne lui arrive quelque accident au cours de sa carrière risquée, — la gardera peut-être pendant quelque temps.

L'abbé Wetterlé (1) nous l'a dépeint, gros, gras, suffisant, truffé d'ambitions et de convoitises, roulant dans les couloirs du Reichstag, en heurt ou en accommodement avec tous les partis, se glissant malgré son poids, s'insinuant malgré sa carrure, astucieux, résolu, imaginatif, instruit, avec de la bonhomie, du savoir-faire, une audace cynique, « un sourire répugnant, » et, malgré tout cela, un certain genre d'autorité. En un mot, l'Allemand « bilatéral, » l'Allemand du Centre qui a pactisé, qui s'est rallié, qui a subi, tout en jugeant et en détestant. Erzberger est un de ces responsables qui ont fait tourner la grave résistance des Windthorst à la capitulation pour des profits économiques où s'est enlisé le catholicisme rhénan, l'homme de l'évolution racontée dans l'ouvrage de M. Goyau; en un mot le *centre* devenu *ventre*, l'Allemand fouaillé qui s'est engraissé de toutes les hontes bues... Tors et retors. Hélas! — les choses humaines ne sont pas belles, — la destinée a voulu passer sur cette poutre, où le pied glisse.

Donc, ce Erzberger a parfaitement reconnu que, à cette heure des grandes transformations en Allemagne, tout dépendait du problème financier.

Pour la clarté de l'exposé, il faut citer ici les élucubrations de ce comparse, usurpant soudain les premiers rôles. On y trouvera, à la fois, l'intelligence et la fourberie de l'homme. Après avoir fait un tableau de la situation de l'Empire en vue de l'œuvre de la restauration : d'une part la défaite et l'appauvrissement, d'autre part la richesse excessive et même un accroissement du bien-être résultant de la guerre, il signale le « danger » et le « remède. »

Le danger, c'est l'anarchie et le bolchevisme; le remède, « le moyen de salut, c'est la socialisation. » Mais, entendons-nous : comme la socialisation peut devenir elle-même un dan-

(1) *Les Coulisses du Reichstag*, p. 131.

ger, il convient de la corriger et de l'adapter, comme vous voudrez, par une bonne réforme financière.

Et voici la muscade qui file, sous les doigts du prestidigitateur. Il sent, il sait que sa félonie ne peut se sauver que par le salut de l'unité bismarckienne; il jette donc, à ses adversaires et à ses accusateurs, cet os à ronger ou plutôt ce morceau, le seul substantiel, qu'il prétend avoir arraché au désastre : *l'Unité :*

« Pour obtenir l'Unité allemande, un nouveau système d'organisation fiscale est nécessaire.

« Les recettes de l'Empire doivent être augmentées de 100 pour 100 à l'égard des impôts actuels; celles des États particuliers de 100 pour 100 également.

« Les rapports entre l'Empire et les États particuliers sont, actuellement, *plus étroits qu'auparavant;* car, tous sont, maintenant, *obligés en commun envers la contre-partie contractante, depuis la conclusion de la paix.* »

Donc, ce qui compense tant de pertes et tant de sacrifices, c'est l'Unité régénérée par l'étroite union dans la dette commune et dans le malheur commun, c'est l'engagement de tous, *qui engage, en même temps, la contre-partie.* Le système financier issu de la guerre est le lien suprême du système économique et politique.

Ce plan *de réorganisation par la centralisation,* — qui accable surtout les États particuliers, — est offert à l'Allemagne comme le moyen de salut déposé dans les arcanes du traité. La dette est une chaîne indestructible; l'impérialisme économique allemand, cherchant de l'œil les autres impérialismes économiques, leur propose de s'unir contre le bolchevisme et le fédéralisme. Il s'agit, comme on le voit, d'une socialisation truquée, — peut-être aussi d'une centralisation truquée, — car l'homme a plus d'un tour dans son sac. Pour le moment, le plan de cet éphémère se résume ainsi : l'Unité financière, instrument suprême de l'Unité!

Voici donc les premières données sur lesquelles il est permis de tabler pour l'application initiale du traité :

Abaissement de la suprématie allemande;

Perte du prestige allemand;

Diminution du territoire allemand;

Anéantissement de la « politique mondiale ; »
Affaiblissement économique ;
Charges financières.

Parmi toutes ces causes de faiblesse, les personnages de transition se réclament de l'Unité et, *s'appuyant sur le texte du traité*, s'efforcent de la renforcer.

II. — COMMENT L'ALLEMAGNE APPLIQUERA LE TRAITÉ DE PAIX. LES CONFÉDÉRATIONS.

Les paroles d'Erzberger ne sont pas paroles d'Évangile. Il a beaucoup à racheter et ses palinodies n'intéressent que les comptes qu'il devra rendre, un jour, à la vengeance des choses. C'est la fuite du lièvre : ses tours et détours ne le sauveront pas.

L'Allemagne et l'Europe après la guerre. — Voyons les faits de plus haut. Comment les peuples allemands, dans la liberté que le traité leur a laissée, collaboreront-ils à l'œuvre de restauration de l'ordre européen que le militarisme des Guillaume a troublé?

La situation spéciale de l'Allemagne tient à ce fait géographique qu'elle fait barrage au milieu de l'Europe, *in centro Europæ*. Or, cette situation lui a donné, trop souvent, au cours de l'histoire, la tentation de la monarchie universelle (1).

Ou l'Allemagne verse dans l'impérialisme et le militarisme, et elle devient odieuse au monde ;

Ou bien, comprenant les périls auxquels cette tentation l'expose, elle se modère et s'arrange de façon à ne pas séparer sa vie de la vie normale européenne.

Tel est le dilemme.

La bonne adaptation de l'Allemagne à son rôle d'intermédiaire et même de lien peut dépendre de l'Europe, comme cela est arrivé, plusieurs fois, au cours de l'histoire ; elle peut être aussi obtenue par la volonté réfléchie de l'Allemagne elle-même par l'action de l'Allemagne sur elle-même.

Évidemment, le concours des deux éléments, — l'Allemagne et l'Europe, — serait préférable. C'est un des désavantages du

(1) Circulaire de d'Avaux et de Servien, du 5 avril 1644.

traité d'avoir fait la part de l'Europe trop petite ; on a cru plus équitable de faire la part de l'Allemagne très large. Nous verrons si l'Allemagne se montrera digne de cette confiance.

La confédération germanique. — Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de l'Allemagne, elle apparaît à l'état de confédération. Cette solution antique du problème territorial et politique n'était pas due au hasard. La Germanie est naturellement composite. Elle a une partie continentale et une partie maritime ; elle a des devoirs divers et des tendances divergentes, selon que telle ou telle de ses provinces regarde le Nord, le Sud, l'Est ou l'Ouest. Les races elles-mêmes ne descendent pas d'une seule souche : les Slaves et les Celtes occupent, en proportions importantes, ses territoires près d'autres races d'origine germanique. Sans nous attarder à ces considérations, qu'il suffise de rappeler la permanence du dualisme prussien et autrichien, du dualisme prussien et « allemand, » au cœur même de la Germanie, jusqu'à la guerre de 1914.

Le fait est indiscutable, il est patent.

Or, le militarisme prussien a entrepris de faire, autour de la couronne des Hohenzollern, une unité qui devait, un jour ou l'autre, englober toute l'Allemagne et, finalement, s'imposer au reste du monde comme monarchie universelle, ou « Puissance mondiale, » selon le vocabulaire nouveau. La question est de savoir si cette vue est toujours celle de l'Allemagne et si, se détournant de l'Europe et du monde, elle liera à jamais son sort à celui du militarisme prussien.

L'heure est arrivée où l'Allemagne doit choisir entre l'un ou l'autre de ces contacts, ou mieux de ces contrats, qui décideront de son avenir, régleront son sort futur et le sort commun de la civilisation européenne. La doctrine de guerre vient de la Prusse ; la doctrine de paix vient du reste du monde. Entre Guillaume II et le président Wilson, il faut prendre parti. C'est Ormuzd et Ahrimane.

Le traité signé, il n'appartient plus à personne de poser ce cas de conscience devant le peuple allemand ; libre de sa décision, qu'il choisisse ! mais c'est son propre intérêt qui lui impose le choix.

L'Allemagne et la Prusse. — La Prusse, abandonnée à elle-

même, a, vis-à-vis de l'Europe et du monde, des sujets de guerre permanents : pour des raisons que je vais rappeler rapidement, elle est fatalement *hostile*.

Cette politique prussienne traditionnelle, tous les hommes d'État autorisés l'ont caractérisée avec une précision telle qu'il faut ou une grande ignorance ou une confiance par trop béate en des protestations à peine voilées, pour s'y laisser tromper. Un des complices et des confidents de la Prusse, Metternich, l'a définie en ces termes, dès 1801 : « La Prusse, invariablement fidèle à ses vues et à ses principes, a gagné, dans les dix dernières années, une prépondérance marquée. Soutenant son rôle d'affranchissement de tous les devoirs de la morale politique, exploitant les malheurs des autres pays, *sans avoir égard à ses obligations ni à ses promesses*, forte des nombreuses acquisitions qu'elle a faites, la Prusse se trouve placée depuis quelques années au rang des Puissances de premier ordre. »

Le principe de cette politique a été dégagé, au milieu du siècle dernier, avec une perspicacité singulière, par un diplomate français, M. Lefebvre : « Telle qu'elle est aujourd'hui, dit-il, la Prusse est le plus grand obstacle à une paix durable sur le continent, parce que *c'est la Puissance la plus mécontente* de sa position présente et qu'elle fera tout pour la changer. *Tout est faux en elle, excepté un sentiment universel actif qui domine sa population plus encore que son cabinet...* c'est l'impossibilité d'être ce qu'elle est et *l'obligation d'avancer ou de rétrograder.* »

Qui ne reconnaîtrait, à ces traits permanents, la politique d'un Bismarck et même, à une échelle tout autre, celle d'un Bulow? « S'accroître ou périr, » « Puissance mondiale ou décadence, » telle est la formule que celui-ci donne comme raison et comme excuse à la « politique mondiale. » Et c'est toute la philosophie de la dernière guerre.

La Prusse ne peut pas vivre en paix avec l'Europe si elle est forte, c'est-à-dire si l'Allemagne la suit, voilà la vérité. Les raisons de cette fatalité agressive, je les dirai très rapidement :

La pauvreté du sol prussien a produit l'étrange survivance en Europe du Junker, l'insatiable agrarien-hobereau; en ce moment même, nous le voyons s'appliquer à reprendre, par les dessous, l'édifice démocratique improvisé par la défaite.

Le voisinage étroit de la Pologne et de la Prusse orientale entretient une chicane avec les peuples slaves que, *pas une*

seule fois, la Prusse n'a essayé de régler autrement que par la force.

La configuration des mers prussiennes a créé un conflit presque insoluble avec les Puissances maritimes du Nord : l'Angleterre sera toujours, à une époque ou à l'autre, la protectrice du Danemark et des Duchés et, si elle abandonne Heligoland, elle s'en repentira.

La sage et prévoyante organisation de la vieille Allemagne, — de « l'Allemagne avant la Prusse, » — avait pourvu à ce risque fatal en proclamant les grandes places maritimes allemandes « villes libres ». Je regrette infiniment de ne pouvoir donner ici, même en quelques lignes, un raccourci de l'histoire des Villes Hanséatiques : on y verrait à quel point elles furent, pendant des siècles, un puissant organe d'articulation de l'Allemagne à l'Europe. Une Prusse dominatrice de l'Allemagne et des villes hanséatiques ne pouvait avoir d'autre devise que celle de Guillaume II : « Notre Empire est sur les eaux. » Mais Guillaume n'avait pas assez de ressources intellectuelles pour s'apercevoir, qu'en affichant à son pavillon cette fatalité de sa race, il précipitait sa course à l'abîme.

Faut-il insister, enfin, sur cette autre disposition, cent fois relevée, à savoir que la ligne de hauteurs formant la crête du toit européen divise l'Allemagne en deux pentes opposées? Les eaux coulent au Nord et elles coulent au Sud, se dispersant vers des mers qui n'ont entre elles aucune communication et ne créant pas harmonie. Les grands fleuves, le Rhin et le Danube, ne sont allemands que sur une partie de leur cours; leurs embouchures dépendent de souverainetés étrangères. Si les populations allemandes ne s'arrangent avec les populations voisines, il faut qu'un jour ou l'autre, elles leur cherchent querelle et entreprennent de les dominer.

Sur cet immense territoire, ainsi compartimenté, les caractères des vieilles tribus germaniques n'ont pu s'effacer ni se ramener à un type commun. Je me contenterai de citer, à ce sujet, les paroles très précises du prince Clovis de Hohenlohe, élève de Bismarck, lui aussi chancelier de l'Empire, et, parmi les Allemands de ce temps, l'un des plus avertis et avisés :

« Qu'en France et en Italie, où le caractère national est plus uniforme et moins individualiste, un même régime soit applicable aux rapports sociaux et politiques, cela s'explique. En

Allemagne, subsistent encore, comme au temps de Charlemagne, des distinctions très nettes entre les différentes races. Les Wurtembergeois ont conservé jusqu'ici le caractère de l'Alaman et du Suève, et les Bavarois celui du Boyard. On distingue encore les Francs de l'Allemagne centrale à leur vivacité et, parmi les populations de la Westphalie et du Hanovre, les Saxons à leur caractère mesuré et vaillant. *Ainsi, ce que l'on convient d'appeler le particularisme a ses racines profondes dans le caractère national allemand et ce n'est pas par des théories qu'on s'en affranchira* » (1).

Ces instincts profonds, l'âme sociale les révèle, en Allemagne, comme elle le fait partout et toujours, par la diversité des aspirations religieuses.

Ne croyez pas que la Guerre de Trente ans soit un fait accidentel dans l'histoire de l'Allemagne ; c'est, au contraire, le fait normal : car les divisions, les haines religieuses ne sont rien autre chose que la saillie vers le ciel des grands discords de la race. La religion du Sud veut dominer la religion du Nord, et réciproquement. L'influence de la chapelle luthérienne des rois de Prusse sur la politique prussienne a été cent fois démontrée (2). Toute tentative d'union des Églises, tout essai de tolérance mutuelle a échoué. Je ne vois rien de plus probant, à ce point de vue, que la vie entière de Frédéric-Guillaume III, véritable prototype de Guillaume II : l'échec de l'évangélisme et de l'hermésianisme, les persécutions contre les catholiques, la succession des kulturkampf, tout prouve que la vie religieuse commune est impossible. Le centre catholique n'a racheté sa vie, — comme nous le disions d'Erzberger, — qu'en vendant son âme. Aujourd'hui, il redresse la tête, et la crise est rouverte.

Par ses frontières, par ses montagnes, par ses fleuves, par son ciel même, l'Allemagne est divisée. Elle est divisée à l'intérieur et elle ne peut s'unir que sous une autorité de fer qui devient fatalement une menace à l'extérieur.

Pour avoir la paix au dehors et la paix au dedans, il faut que l'Allemagne se désenchaîne de la Prusse. A elle de juger.

(1) *Mémoires du prince Clovis de Hohenlohe*, t. I, p. 186.

(2) V. R. Lote, *Du Christianisme au Germanisme*, IIIe partie. *Vers le Germanisme*, p. 229 et suiv.

Mais ce ne sera pas autrement qu'elle se rattachera au reste du monde. Est-elle une Allemagne, est-elle une Prusse? Faut-il que, maintenant encore, selon le mot du général Rogge, « beaucoup de fer prussien soit poussé de force dans le sang allemand? » En deux mots, Berlin ou Weimar, voilà toute la question. Il suffit de rappeler le verdict de l'histoire : l'Allemagne sera particulariste et fédéraliste ou elle ne sera pas.

De la Confédération. — Il semble que la carrière de Bismarck, en aveuglant la conscience de l'humanité, ait, en même temps, altéré la qualité de son intelligence et de son jugement dans les choses de la politique. Après que ce Méphistophelès moustachu eut proclamé la primauté de la Force sur le Droit, toutes les règles parurent abolies; les résultats des longues et sagaces observations et expériences antérieures furent jetés au panier.

Bismarck entendait arriver à son but par tous les moyens : le but atteint, tous les moyens parurent bons. L'Unité par la Nationalité, tel était son système : on rejeta les autres.

Mais la Nationalité et l'Unité ne se superposent pas exactement : le conflit permanent était institué. Les convoitises prussiennes l'avaient abordé de front par trois grandes guerres; elles le prolongeaient savamment sous le nom de « Paix armée. »

L'expérience des siècles avait, pourtant, dégagé d'autres solutions. On savait que, de même qu'il existe une morale internationale, de même il existe une modération, une mesure, une prudence internationales, qui, ne poussant rien à l'extrême, cherchent avant tout, entre les peuples, les solutions qui, ménageant les sentiments et les intérêts, aboutissent, non au conflit, mais à l'apaisement. La sagesse des Nations inscrivait sur ses tablettes que les pays à populations trop nombreuses et trop diverses doivent s'arranger pour laisser, dans leur voisinage et jusque dans leur sein, une certaine autonomie aux petits États; on avait trouvé des formes intermédiaires mariant l'Unité à la Nationalité, formes assez strictes pour donner satisfaction à l'appel du sang et du sentiment, assez souples et flottantes pour ne pas servir de chaîne au despotisme ou de fers à l'esclavage.

L'Allemagne « au centre de l'Europe, » ce n'était pas seu-

lement un pays confédéré, c'était la confédération type, la confédération modèle, le « Saint-Empire de la Paix. » Et cette constitution de l'Allemagne apparaissait comme l'un de ces règlements raisonnables du problème de la juxtaposition des races.

En général, le système de la Confédération était considéré comme excellent et les techniciens de la politique l'envisageaient comme une solution enviable.

Machiavel avait dégagé son caractère pacifiste et anti-impérialiste : « Si, dit-il, le moyen des confédérations est, en lui-même, un obstacle à des conquêtes, il en résulte deux avantages : le premier, c'est d'avoir rarement la guerre, le second, la facilité de conserver ce que l'on peut avoir acquis... L'expérience nous apprend, d'ailleurs, que cette espèce de corps politique a des bornes. Il se compose de la réunion de douze ou quatorze États, tout au plus. »

Montesquieu, qui contemplait d'un œil si dégagé les lois et es coutumes régissant le monde politique, écrivait : « Il y a une grande apparence que les hommes auraient été obligés, à la fin, de vivre sous le gouvernement d'un seul s'ils n'avaient imaginé une manière de constitution qui a tous les avantages intérieurs du gouvernement républicain et la force extérieure (pour la défensive, comme il va l'expliquer) du monarchique. Je parle de la République fédérative... Cette sorte de République, capable de résister à la force extérieure, peut se maintenir dans sa grandeur sans que l'intérieur se corrompe. La forme de cette société prévient tous les inconvénients... » On voit que Montesquieu ne s'en tient pas à constater les avantages du système fédératif : il le propose comme un idéal.

Et c'est, finalement, le couronnement de l'œuvre philosophique du XVIIIe siècle. La polémique de Jean-Jacques Rousseau n'a pas d'autre sens que d'ouvrir les voies à un système fédératif, soit national soit international. Il écrit, dans son *Gouvernement de Pologne* (chap. IV), cette phrase qui résume son effort : « Appliquez-vous à étendre et à perfectionner le système des gouvernements confédératifs, le seul qui réunisse les avantages des grands et des petits États. » Jean-Jacques fut, comme on le sait, un des prophètes de la Société des Nations. Il fit, avec insistance, l'éloge de l'abbé de Saint-Pierre. Le livre auquel il mit la main jusqu'à la mort et connu sous le nom de

« Manuscrit de Genève, » est intitulé : *De la Société du genre humain.*

Une expérience décisive du Fédéralisme se produisit à la fin du XVIIIe siècle, coïncidant avec l'avènement de la liberté politique et de la démocratie. Il s'agit de cette constitution des États-Unis dont les principes, discutés dans le fameux livre du *Fédéraliste*, ramasse, pour ainsi dire, l'expérience et les réflexions du siècle et aboutit à un compromis, sagement délibéré, entre l'Unité d'un Empire et la localisation de la vie sociale et administrative. Ni l'exemple de l'Allemagne ni les préceptes de Montesquieu et de Jean-Jacques Rousseau n'étaient absents de l'esprit des Madison et des Jefferson, quand ils choisissaient les matériaux de l'admirable édifice qu'ils élevaient (1).

Il est assez surprenant que ce système de la Confédération ne soit pas apparu aux négociateurs de 1919, comme la solution des vastes débats politiques et internationaux engagés à la suite de l'échec des impérialismes européens.

Que ce soit en Russie, que ce soit dans les Balkans, que ce soit en Autriche (et, à mon avis, en Allemagne), le système fédératif est le seul qui permette d'aboutir à des solutions équitables, raisonnables, conformes au Droit et aux nécessités de l'existence.

Dans les cas complexes où les intérêts et les sentiments sont aux prises, où la nationalité est en lutte avec la géographie et avec l'histoire, où les races s'irritent les unes contre les autres et ne trouvent pas leur équilibre, le système fédératif est le seul, peut-être, qui puisse les articuler entre elles. La paix par une confédération bien équilibrée satisfait, à la fois, la démocratie et la liberté... Mais, nous avons oublié tout cela.

Pour reléguer, décidément, dans le passé le système bismarckien qui a mis le feu à l'Europe, il eût fallu lui substituer un principe élevé, une conception-mère. Le système fédératif répond aux besoins du temps; les peuples sont en marche vers

(1) On peut consulter, à ce sujet, outre : le *Fédéraliste (Commentaire de la Constitution des Etats-Unis)*, par A. Hamilton, J. Jay et J. Madison, traduit par G. Jay et Esmein, Paris, 1902, l'ouvrage du président Wilson : *Le Gouvernement congressionnel, Étude sur la politique américaine*, paru en 1884. Édit. Boucard et Jèze. Et, comme résumant le débat actuel : J.-B. Scott : *Notes de James Madison sur les débats de la Convention Fédérale de 1787 et leur relation à une plus parfaite Société des Nations*. Trad. par de Lapradelle, édit. Bossard, 1919.

lui. Que ne l'a-t-on proclamé et pourquoi n'avoir pas prononcé, dans la mesure qui incombe au règlement de ces grandes crises, le *Compelle intrare*?

Pour agir sur les masses, et par les masses, les solutions les plus simples sont les meilleures. La seule manière d'éviter les malentendus et les heurts aux répercussions infinies, c'est que tout le monde comprenne.

Par une sorte de ménagement pour un système immoral, violent, arbitraire, qui n'a d'autre moyen d'action que son principe même, c'est-à-dire le recours sans fin à la violence et la guerre à renouvellements, on n'a pas osé même rappeler à l'Allemagne qu'elle était composée d'États confédérés. L'Allemagne étant ainsi encouragée à l'oublier elle-même, cela ne faciliterait pas les choses.

Ce serait bien mal comprendre le sens de ces observations que d'y voir le projet de porter une atteinte quelconque à la volonté des peuples allemands. Mais, ils sont asservis par une longue entreprise de conquête, déshabitués de l'initiative et du courage politiques, accablés par une défaite dont la plupart n'ont pas encore compris les causes. Quand se mettront-ils à penser par eux mêmes? Nul ne le sait. Quand parviendront-ils à secouer le joug intellectuel qui a pesé sur eux depuis près d'un siècle? Nul ne le sait... C'est leur affaire, dira-t-on. Oui; mais, c'est aussi l'affaire de l'Europe et du monde. Et c'est pourquoi il n'était pas inutile de penser à l'intérêt des Allemands en tant qu'il est lié à l'intérêt des autres et, tout au moins, avec l'autorité du traité, de leur indiquer le but.

Certaines tentatives des particularismes locaux, celles du docteur Dorten, celles de M. Haase, de M. Ulhrich, se sont produites; mais ce n'est pas tant de ce côté que je tourne les yeux. Non. C'est vers Weimar. A Weimar se fait entendre la voix de l'Allemagne. Or, Weimar discute ce principe du particularisme dont le traité s'est détourné avec une si étrange affectation.

Il me semble intéressant d'indiquer le point où en sont les deux thèses opposées, celle du particularisme et celle de l'unité dans le grand débat qui divise, en ce moment, l'Allemagne elle-même.

D'une part, le professeur Goëtz, dans une brochure sur la

Démocratie allemande, plaide, avec beaucoup de mesure, la cause du particularisme :

La démocratie allemande prouvera dans l'avenir si elle a une juste compréhension de l'individualité de chaque peuple allemand. Le particularisme n'est pas une force retardatrice. Au contraire : le développement de l'administration moderne, la culture allemande sont dus à l'intensité de la vie privée des États; le développement de l'Empire n'a été possible que par leur développement. Bismarck avait si bien compris les impondérables de la vie particulière des États qu'il leur a réservé leurs droits propres, tout en leur permettant la réunion à l'Empire. Cette révolution accomplie, l'État unique semble certainement le plus rationnel, comme assurant la gérance du gouvernement le plus économique. Mais le fédéralisme reste indispensable à la démocratie bourgeoise. Veillons à ce que tout ne converge pas vers un point unique comme Paris... Les tout petits États peuvent disparaître; mais les grands doivent subsister et avoir droit de décision surtout en ce qui concerne les questions de culture. La suprématie de la Prusse aurait plus d'inconvénients que d'avantages etc...

Dans le même sens, le projet de constitution (article 18) autorisait la formation de nouveaux groupements ou États. C'était un pas fait vers la Confédération.

En revanche, le président du ministère prussien, docteur Hirsch, oppose la thèse de la suprématie nécessaire de la Prusse. Voici son argumentation :

L'article 18 du projet de constitution permet la formation de nouveaux groupements ou États. Si cet article est voté et si la majorité le considère comme d'intérêt général, le péril est grand pour la Prusse et pour l'Empire. L'auteur du projet dit qu'une République de 40 millions d'habitants dans un État de 70 est une impossibilité et un danger, au cas où un désaccord surgirait entre eux sur des points de politique générale... Depuis le 9 novembre, la Prusse, plus qu'aucun autre État, a prouvé qu'elle sait faire des sacrifices dans l'intérêt général et en vue de l'unité nationale. La Prusse est aussi démocratisée que le reste de l'Empire. Il n'existe pas plus de roi de Prusse que d'empereur d'Allemagne... Le but à atteindre ne peut être obtenu si l'on anéantit la Prusse. Seule une Prusse organisée permettra la fondation d'une République unitaire. Si l'Assemblée de Weimar permet la fondation d'une République de Haute-Silésie, elle sera suivie de la formation d'une République rhénane westphalienne et d'une République de Hanovre. La Prusse serait réduite à l'impuissance; l'épine dorsale de l'Empire disparaîtrait par la formation de

quatre ou cinq États, impuissants eux mêmes. Le cri de « Los von Preussen » serait bientôt suivi du cri : « Los von Reich. » Donc l'Assemblée doit rejeter toute formation de nouveaux États dans l'intérêt même de la République.

A l'heure où j'écris, il semble que la discussion doive aboutir à un compromis : la création de nouveaux États ou la déclaration de certains particularismes pourrait se produire, sauf consultation des peuples intéressés et sous l'approbation d'une loi d'Empire. La Constitution reste unitaire, et, par là, elle maintient l'impérialisme; mais les particularismes ont relevé la tête (1).

Le principe de l'unité bismarckienne subsiste, mais ébranlé.

Le Matin a raconté (9 janvier 1919) qu'il avait interviewé le comte Hertling, trois jours avant sa mort. L'ancien chancelier d'Empire aurait insisté sur l'hostilité de Munich, Stuttgard et Cologne contre la Prusse qui, elle-même, ajoutait-il, ne constitue pas un bloc ethnique homogène. Le comte Hertling conclut : « Si les idées actuelles suivent leur cours, le nom de la Prusse disparaîtra de la carte de l'Europe. »

Comme les choses eussent été facilitées si les Puissances alliées, devinant un accord possible avec les sentiments du pays, eussent poussé l'Allemagne dans les voies d'une Confédération contraire à l'unitarisme bismarckien! C'était lui offrir un moyen honorable et pratique de s'adapter à leur vie nouvelle et de s'articuler à l'Europe. L'Allemagne bismarckienne une fois condamnée sans appel, ces peuples se fussent retrouvés en présence de leurs instincts primitifs et de leurs intérêts immédiats. Il n'est pas un d'entre eux qui n'ait une affinité quelconque avec les pays limitrophes. La plasticité de ces races est notoire. Entre voisins, la trame de la vie et des affaires se serait reprise. Les fleuves redevenaient des véhicules non seulement du trafic, mais de l'association et de l'union. L'attraction des différentes mers se faisait sentir dans chacun des bassins qu'elles commandent. Les frontières res-

(1) « Dans la journée du 7 juillet, la Diète bavaroise a adopté une loi constitutionnelle fondamentale provisoire d'après laquelle la Bavière est proclamée un État libre (*Freistaat*). Le gouvernement a immédiatement donné l'ordre à toutes les autorités d'employer ce terme dans les actes officiels. L'importance de cette décision vient de ce qu'elle est en contradiction formelle avec le projet de constitution voté à Weimar. Elle témoigne donc de la résistance de la Diète bavaroise aux tendances centralisatrices de l'Assemblée de Weimar. »

taient des garanties sans être des obstacles. Une Allemagne plus souple renaissait, et l'on pouvait entrevoir le temps où elle redeviendrait, comme au moyen âge, le lien et le nœud d'une Europe organisée.

III. — COMMENT LES PUISSANCES ALLIÉES APPLIQUERONT LE TRAITÉ

En l'absence d'une conception d'ensemble sur l'organisation future de l'Europe, le traité a sanctionné des solutions qui, précisément parce qu'elles sont très hautes et très larges (je parle de la « Société des Nations, ») ne s'adaptent pas aux événements actuels, ni aux applications de détail et de transition. Il a bien fallu reconnaître que l'organisme mondial ne pouvait entrer en fonctions tout de suite : or, c'est le *tout de suite* qui importe. Des déterminations graves vont être prises pour longtemps, l'orientation va se décider, des habitudes et des « plis » en résulteront qui seront peut-être difficiles à corriger.

Une certaine forme de garanties et des moyens d'action immédiats étaient nécessaires : on les a rencontrés dans un procédé emprunté, en somme, à la vieille politique, l'alliance entre les grandes Puissances.

L'Alliance. — Le Pouvoir exécutif de la victoire. — Parmi les Puissances signataires du traité, trois ont conclu entre elles un projet d'alliance les unissant « dans le cas de tout acte non provoqué d'agression dirigé par l'Allemagne contre la France. » Cette alliance est surtout conservatrice du traité. C'est une « Sainte Alliance » des trois plus grandes démocraties du monde. Elle était indispensable.

Il fallait un « pouvoir exécutif » des volontés des Puissances victorieuses, pour que ces volontés entrassent dans la pratique et dans l'application (1). Sans quoi, le traité n'eût été qu'une manifestation verbale avec sanction platonique par une autorité désarmée. On nous avait promis des *garanties* contre une agression nouvelle de l'Allemagne : garanties territoriales et garanties d'alliance, les deux étaient nécessaires. Elles ne s'excluent pas l'une l'autre, et nous étions en droit de les

(1) Sur la nécessité de ce « pouvoir exécutif » composé des grandes Puissances, voir mon article dans la *Revue* du 15 novembre 1916, p. 49 et suiv.

réclamer toutes deux. Mais, puisqu'on nous déniait, — sans qu'ait été dit pourquoi, — les garanties territoriales, du moins sentit-on la nécessité absolue, sous peine de faillir à la victoire commune, de nous offrir l'alliance.

D'ailleurs, l'œuvre de la paix en elle-même est loin d'être terminée. Si le traité avec l'Allemagne a été signé (et même ratifié par la principale partie intéressée), les autres actes internationaux qui doivent achever le statut général européen sont à peine ébauchés; rien de fait en ce qui concerne la question autrichienne avec ses infinies complications; rien de fait en ce qui concerne les Balkans et l'Orient musulman ; rien de fait en ce qui concerne les questions asiatiques, puisque la Chine elle-même n'a pas signé au traité. Plus les délais se prolongent, plus les difficultés se compliquent. Il faudra faire sentir, de temps en temps (par exemple au sujet d'incidents comme ceux d'Aïdin ou de Mitau), la force permanente de la victoire. L'alliance des trois est donc une nécessité au point de vue de l'achèvement de la pacification générale et des paix particulières qui ne sont pas scellées. On ne rentre pas chez soi avec la besogne aux trois quarts inachevée.

Mais la triple alliance était plus nécessaire et plus urgente encore au point de vue de l'application du traité avec l'Allemagne. Sans garantie de frontières, la France restait dangereusement exposée. A moins de manquer à leur signature et disons-le franchement, à leurs plus hauts intérêts matériels et moraux, les deux grandes Puissances qui avaient combattu à ses côtés ne pouvaient se désintéresser de la suite des grandes affaires européennes.

Il a fallu que cette nécessité fût ressentie bien profondément pour que le président Wilson s'écartât spontanément de la doctrine de Monroë et des conseils contenus dans la fameuse lettre de Washington au sujet de la politique extérieure des États-Unis. Il s'est engagé fermement. Son intention est de peser de tout son poids auprès du Parlement et du peuple américain pour que cet engagement soit tenu. Espérons qu'il réussira, puisque, sans cela, nos « garanties » deviendraient à peu près illusoires.

Les faits, d'ailleurs, se chargeront de prouver à quel point l'alliance est nécessaire (1). Pour ne parler que du traité avec

(1) Voir, ci dessous, le discours si important de M. Lansing.

l'Allemagne, les modalités de l'application sont d'une gravité telle qu'une victoire « debout » et en armes est la seule qui puisse les assurer.

Quel rôle, donc, les trois pays alliés vont-ils, en raison du traité, jouer à l'égard de l'Allemagne, de ses alliés et de l'Europe nouvelle qui s'ébauche sous leurs auspices? — Nous supposons, bien entendu, le traité d'alliance ratifié par les Parlements.

L'Alliance et l'Allemagne. — Je ne doute pas que l'Allemagne n'ait, dans sa très grande majorité, la volonté actuelle d'exécuter le traité, y compris ses clauses les plus dures. Cependant, ses protestations désespérées ont eu, certainement, pour objet, de réserver ce qu'elle présente comme son *droit* et par conséquent de laisser la porte ouverte, le cas échéant, à une résistance, ne fût-elle que passive. On a plaidé l'impossibilité matérielle d'exécuter les clauses financières du traité. Où cela nous mènera-t-il avec le temps? Ni le traité de paix ni l'alliance n'ont prévu de sanction. Ont-ils prévu les difficultés sans nombre d'où pourrait naître un conflit? On est en droit de s'attendre, surtout en Prusse, à un sabotage plus ou moins instinctif ou conjuré de la paix. Il n'y a qu'une façon certaine de l'empêcher : être là et, au premier geste, mettre la main sur les récalcitrants. *Principiis obsta.*

L'alliance a donc, tout d'abord, un rôle de haute police à l'égard de gens qui (nous l'ont-ils assez répété?) ne croient qu'à la force et qui ne reculeraient devant rien s'ils pensaient que les sanctions seraient lentes à venir. L'alliance des Trois garde, sur les prolongements futurs du traité, l'autorité et l'ascendant de la victoire. Elle pèse ainsi sur l'Allemagne et elle pèse sur l'Europe : car ces deux devoirs politiques ne peuvent être séparés.

L'Alliance et l'Europe. — Il suffit d'énumérer les diverses grandes affaires européennes visées dans le traité et sur lesquelles une action continue de l'union des Alliés, quoiqu'elle ne soit visée, à notre connaissance, nulle part, est, de toute évidence, nécessaire.

La Russie est toujours, en pleine Europe, à l'état d'outlaw. Combien de temps la laissera-t-on se débattre dans ces affres? Voilà Lénine qui offre, dit-on, son alliance à l'Allemagne. Cela

nous touche bien un peu. Pense-t-on que des phrases embarrassées et des consécrations inopérantes suffiront pour régler ce qu'il y a d'européen dans le problème slave? Vous êtes las? Oui. Mais la destinée ne se lasse pas. Ce serait trop beau si le malheur se reposait un seul jour.

La dénivellation que la rupture du bloc russe a produite au centre de l'Europe peut amener le glissement du système fondé par le traité de paix si les trois Puissances ne se calent pas vigoureusement les unes les autres. Le traité d'alliance ne vise que l'agression « non provoquée » de l'Allemagne : mais elle a tant de façons de se produire !.. Gare à la Russie!

Aux bords de l'abîme russe, le traité du 28 juin a mis une rampe, un garde-fou, c'est la Pologne restaurée. En réparant « le plus grand crime de l'histoire, » les Puissances alliées ont manifesté avec éclat la haute et lointaine portée de leur action. Elles ont été véritablement créatrices. Mais, justement parce qu'elles ont voulu cela, et de grand cœur, elles ont, maintenant, à protéger cette enfance contre les voisins ambitieux qui voudraient bien l'étouffer dès le berceau. L'Allemagne est en état d'agression permanente surtout de ce côté : c'est peut-être la partie de sa défaite qui lui est le plus pénible. La Prusse a reçu une flèche en plein cœur. Les conquêtes de Bismarck, passe : mais celles de Frédéric II! A la première défaillance de l'alliance, le monde de ce côté penchera. On peut dire que le respect de l'autonomie polonaise sera l'étiage de la fidélité de l'Allemagne à ses engagements.

On sera bien obligé d'étendre ce réseau de précautions aux petits États européens qui ont vaincu avec nous. Car, enfin, ils constituent l'Europe, maintenant. Par l'effet du traité, l'Allemagne reste debout, géante, au milieu d'une poussière de peuples. Ceux qu'aux temps déjà lointains des séances de la Conférence, on qualifiait de « pays aux intérêts limités, » ne limitent pas à leur gré les périls qu'ils courent. La Grèce, la Roumanie, la Serbie ont lutté avec un courage héroïque contre l'hégémonie allemande et austro-hongroise : ce serait une singulière conception des solidarités de l'histoire de les laisser dans le marais, après les avoir appelés à l'aide pour sortir du bourbier. Une Roumanie forte est un besoin formel de l'Europe. Une organisation sérieuse de l'alliance est nécessaire sur la Mer-Noire, dans l'Orient balkanique. Puisque, en face de cette

Allemagne consolidée dans son union, *il n'y a plus que de petits pays*, ces petits pays doivent être soutenus énergiquement par l'attention vigilante et soupçonneuse des *Grands*.

Il y a bien des façons d'envahir la Belgique. La brave Belgique le sait : elle secoue sa neutralité. Que lui offre-t-on à la place, si ce n'est pas une alliance conjuguée avec la Triple Alliance des Puissances?

L'Allemagne, ayant toujours professé que les petits États sont appelés à disparaître, est prête à faire le geste qui les supprimera. Quelles garanties si je ne sais quel Zollverein, tramé en pleine paix, et sans « agression » apparente, agglomérait, autour de l'Allemagne nouvelle, des intérêts mal satisfaits et errants? La constellation des petits États est encore dans l'orbite de l'Alliance; mais, à leur égard, il faut choisir : soit l'attraction, soit le contraire. Tâche extrêmement délicate et qui demande tous les soins d'une diplomatie unie et vigilante. En attendant que la Société des Nations soit en mesure de protéger les petits États menacés, le pacte de l'alliance doit les aider. La meilleure façon d'empêcher les événements graves ou douloureux de se produire c'est que ces faibles sachent et qu'on sache qu'ils peuvent compter sur nous.

Les devoirs de la France. — Parmi ces devoirs des Puissances, comment ne considérerions-nous pas, en particulier, les devoirs de la France? Notamment à l'égard de la Pologne, de la Belgique et des petits États en général, la France a une mission spéciale. Ils ont eu, de tous temps, les yeux fixés sur elle : comment, dans la crise présente, détournerait-elle les siens?

C'est vrai, nos moyens et nos ressources sont bornés; la France a tendu les ressorts de son action au maximum; elle a besoin de se recueillir et de se reposer. Mais, du moins, avons-nous un rôle à prendre, c'est de nous présenter comme les avocats et défenseurs de nos amis plus faibles auprès du Conseil de nos plus puissants amis. La France est, en Europe, la première qui vibrerait à la moindre secousse ébranlant le continent. Tout résonne et retentit en elle. Elle a charge d'âmes : ces fardeaux séculaires ne sont pas de ceux qu'on peut déposer à un détour du chemin.

Joseph de Maistre dit : « Il y a, dans la puissance des Français, il y a dans leur caractère, il y a dans leur langue

surtout, une certaine force prosélytique qui passe l'imagination. La nation n'est qu'une vaste *propagande*... » A quel point ce mot est vrai, les derniers événements l'ont prouvé. La Marne, Verdun, la victoire finale de Marne-et-Meuse ne sont que les dernières strophes puissantes de cette propagande ailée. Quand le monde perdait presque le souffle, aux spasmes les plus douloureux de la grande lutte, il prenait, une fois de plus, le rythme de la respiration française. Ces émotions ne s'apaisent jamais ; elles s'amplifient, au contraire, et se propagent, comme les ondes, par la distance et le temps.

L'action française n'est pas faite seulement de retentissement et d'éclat : elle tient à un effort persistant et *juste*. Nos hommes politiques, Henri IV, Richelieu, Mazarin, Lyonne, Vergennes, Talleyrand, Thiers, Gambetta, brillent surtout par la mesure et le tact : le génie persuasif français est fait de tout cela et l'unité française elle-même s'est formée ainsi : les provinces nouvelles étaient si adroitement ménagées dans leurs intérêts, dans leurs privilèges, dans leurs sentiments, dans leurs susceptibilités, qu'à peine avaient-elles « fait retour à la couronne » (comme le mot lui-même est honorable !) elles se donnaient, — et pour toujours. La Lorraine, l'Alsace étaient, parmi les régions françaises, les plus récemment fondues dans le royaume : en étaient-elles les moins fidèles?

La France a toujours eu ce genre de rayonnement. Il vient de ceci, surtout, *qu'elle veut le bien*.

La propagande française va s'exercer de même et dans les mêmes conditions sur ses adversaires et, à plus forte raison, sur ses amis. C'est le moyen d'action le plus efficace, peut être, que le traité lui ait laissé. Et c'est par là qu'elle peut tant sur les modalités de l'exécution.

La France est en situation de s'approcher des peuples vaincus en leur présentant d'une main, l'ordre, et, de l'autre, la liberté ! Contre le bolchevisme, l'ordre français apparait, en Europe, comme une sauvegarde. Et contre le despotisme, soit d'en haut soit d'en bas, soit des dynastes ou des féodaux, soit du marxisme et de l'internationalisme, la liberté française est un *palladium*.

Auprès des peuples que la grandeur de leur chute a déconcertés, la « propagande française » agira donc, non parce qu'elle

sera dirigée par quelques savantes combinaisons machiavéliques, mais parce qu'elle se développera selon un instinct populaire, fait d'équité et de désintéressement.

Si l'on veut se rendre compte de la façon dont ces dons naturels à la France opèrent, j'évoquerai l'attitude de notre opinion en face du problème russe. Dans la ruine de la Russie, des milliards français paraissent, pour le moment du moins, en péril. Cette dette était l'épargne et l'avoir du plus grand nombre et même des plus pauvres. Entend-on des plaintes, des voix s'élever? Ces « capitalistes » tant foulés (qui sont, pourtant, des électeurs), font-ils, de leur perte, un objet de revendication? Mettent-ils les gouvernements en demeure? Incriminent-ils la politique des Puissances qui les laisse, sans réconfort, dans leur misère? Non; ils se taisent, ils attendent. Ils savent que le problème est plus haut et ils se disent que, si la Russie est sauvée, le reste viendra par surcroît. La France a à cœur le sort des populations slaves, parce qu'elle a reconnu en elles une force de contrepoids et d'équilibre. Telle est sa véritable pensée, non de lucre, mais de politique. Au temps où on fondait l'alliance, elle sentait, pensait et agissait pour ce motif *universel :* elle répandait son or pour travailler, d'avance, au salut de l'Europe; et elle y travaillait, en effet, efficacement. Pour ces mêmes raisons, il ne plairait pas à la France que les populations slaves oublient, mais, moins encore, qu'on les oubliât. Elle sait que les violences révolutionnaires n'ont qu'un temps et qu'entre amis, on se retrouve. Elle donnera donc tout ce qu'elle pourra donner de son temps, de sa peine et de son or (s'il lui en revient) pour le salut de l'équilibre européen par le contrepoids slave. Elle sait que, malgré tout, le calvaire russe a servi à notre rédemption.

Il en est de même pour les relations avec l'Italie. Quand le traité décidant du sort de l'Autriche sera signé, la quatrième grande Puissance, l'Italie, entrera, sans doute, dans l'alliance. Si on ne lui faisait pas place, on commettrait une faute énorme. Car, sans l'Italie, l'Europe est tragiquement amputée. Dans le midi européen et sur les ruines de l'Empire austro-hongrois, l'Italie est la gardienne-née de la civilisation. Les deux sœurs latines enserrent le germanisme; mais le cercle n'est complet, vers l'Occident, que si leur union l'achève. La faute qui les séparerait serait si lourde qu'il n'est pas possible qu'elle soit commise :

c'est déjà trop qu'on l'ait laissée entrevoir comme possible.

Vues de loin, les choses doivent apparaître ce qu'elles sont aux yeux du président Wilson. Deux grandes Puissances restent, seules, debout, sur le continent européen, s'appuyant sur l'Angleterre dans son île, pour accomplir les œuvres de la victoire qui sont, maintenant, les œuvres de l'alliance. L'Italie, présente à la victoire, ne peut pas être absente de l'alliance.

L'Alliance et les États-Unis. — Cette cause, encore, il appartient à la France de la défendre auprès de ses amis des États-Unis. Ce n'est rien exagérer de dire que la France est particulièrement chère au cœur de l'Amérique : il s'agit d'une amitié d'enfance et d'une confraternité des premières armes. Cela ne se retrouve pas. Or, l'alliance américaine se superposant à l'Entente cordiale franco-anglaise, voilà le fait nouveau qui transforme la situation mondiale et qui lui donne un appui incomparable pendant la période des réalisations.

Ce n'est pas une petite affaire d'avoir le concours de l'Amérique et ce n'était pas une petite affaire de l'obtenir. Longtemps avant la guerre, j'ai dit et écrit que l'Europe ne viendrait pas à bout de la guerre sans l'intervention américaine; je dis, maintenant, que nous ne viendrons pas à bout de la paix sans la présence américaine. Il est vrai, il y a, en Amérique même, des difficultés, d'ordre surtout politique et parlementaire; mais s'il y a difficulté, il y a aussi espoir, sérieux espoir. Le président Wilson a signé. Il plaide lui-même, avec chaleur, avec conviction, la cause qu'il n'a pas cherchée, mais que la fatalité des choses lui a imposée. Il la gagnera. Maintenant que les hommes qui ont vu la France à l'œuvre sont rentrés chez eux, cette cause, la grande cause européenne, ne peut pas manquer de rétablir cette unanimité américaine qui a décidé de la guerre et qui, maintenant, doit décider de la paix. Il n'est pas possible de tourner soudain le dos au dévouement, au sacrifice, à la civilisation, au bien, et de dire, comme Pilate : « Je m'en lave les mains ! »

L'Amérique est là, présente parmi nous : nous gardons ses morts et nous gardons sa gloire. L'alliance l'engage et, l'alliance même viendrait à manquer, que les cœurs battraient toujours.

A la veille du jour où il quittait la France, M. Lansing

nous a laissé, comme un legs politique, le discours qu'il a prononcé au banquet du comité France-Amérique. C'est un acte de solidarité où le pacte de paix et le pacte d'alliance sont, en quelque sorte, condensés. Voici en quels termes cet homme froid, ce pilote des navigations périlleuses, parle de l'œuvre commune de la France et de l'Amérique en Europe :

« Dans ces jours de lutte où la cause de la liberté était en danger, nous avons appris à nous connaître et à nous admirer mutuellement comme soldats. Nous avons appris la valeur de la France, l'indomptable volonté des Etats-Unis, la puissance irrésistible de tout le groupe des nations unies... Ce n'est pas dans un esprit de reproche et de plainte que je dis qu'auparavant nous ne nous connaissions pas assez. Nous nous contentions de souvenirs sentimentaux et nous n'avions pas cherché à donner à notre union une force plus grande en appréciant mieux les qualités qui forment notre caractère national et à rapprocher davantage nos existences. Voilà ce que nous avons à faire, maintenant, *pour porter ensemble le fardeau de la paix comme nous avons porté ensemble le fardeau de la guerre... Ensemble, la France et les États-Unis, avec les nations qui se tenaient à côté de nous dans la grande guerre,* doivent faire face à l'avenir avec tous ses périls et toutes ses difficultés. Personne ne doit hésiter, personne ne doit reculer devant ces graves responsabilités. Nous devons envisager l'avenir avec le même esprit de dévouement *et la même unité de but qui inspiraient nos intrépides armées...* Le plus grand de nos devoirs reste à accomplir. C'est *dans un esprit de coopération* beaucoup plus intime qu'il doit se développer... »

Ces paroles du représentant de la République américaine, la vigueur avec laquelle il invective les représentants de la « petite Amérique, » tout nous prouve que la nécessité qui s'impose à nos amis de ne pas *s'absenter* de l'Europe triomphera de certaines résistances des partis. Les « Républicains » seraient aux affaires qu'ils feraient comme les amis du Président Wilson. Nous comptons sur *tous* les Américains.

Du rôle de la diplomatie. — Voici donc que le travail de réalisation du traité se découvre comme une campagne prolongée. Le sang ne coulera plus (nous devons l'espérer) ; mais, en attendant la véritable paix, l'alliance entreprendra cette « œuvre

collective » d'adaptation qui finira, le temps aidant, par établir *le Droit*, c'est-à-dire par obtenir le consentement des parties.

Cette œuvre est éminemment l'œuvre de la diplomatie. On l'a beaucoup accablée hier : on va tout lui confier demain. Je le reconnais, elle n'est pas entrée dans la phase nouvelle des grandes affaires européennes par la bonne porte : elle n'a su ni se délivrer du passé ni envisager franchement l'avenir. Si elle eût été prête au moment où on lui demandait de dicter les conditions de l'armistice, elle eût établi plus solidement les bases de la paix. Elle s'est laissé surprendre. Sans doute, timide comme elle l'est, elle n'avait pas « réalisé » pleinement la victoire. Et puis, le fantôme de l'œuvre bismarckienne encombrait ses avenues : elle n'a pas su le dissiper à temps.

Aujourd'hui, elle va prendre confiance, sans doute. Qu'elle regarde seulement : elle verra bien que le bloc allemand n'est pas si solide. Cette matière en fermentation lui est livrée : qu'elle la travaille ; qu'elle la travaille avec ses ressources qui sont grandes, mais surtout avec les ressources des peuples qui sont immenses.

Il n'est pas un pays de l'Allemagne qui ne doive être traité en particulier et comme *un cas* méritant les soins les plus attentifs. Précisément parce que l'Allemagne est de formation complexe, il faut, à ses maux et à ses misères, des remèdes différents. Le *cas* prussien est, de toute évidence, différent du *cas* hanovrien, bavarois, etc. La Prusse, c'est le foyer : il faut qu'elle se sente isolée et que ses humeurs se résorbent au contact des réalités de la vie. Elle en souffrira dans son orgueil. Mais qu'y faire? Tant qu'il lui restera une graine d'ambition, elle la sèmera sur le monde.

Aux autres pays germaniques on eût pu appliquer, dès le début, le régime de la séparation, soit en signant avec eux un armistice séparé, soit en les appelant à prendre une part directe aux négociations : on ne l'a pas fait. Mais, pour demain, et quand il s'agira des finances, du commerce, de l'industrie, des importations et des exportations, qui empêche de le faire?

On dirait que nous sommes sur le point d'attribuer un traitement de faveur à l'Autriche : pourquoi pas à certaines régions de l'Allemagne, si c'est notre intérêt de les ménager?...

Puisque l'Allemagne se divise, naturellement, selon le régime de ses montagnes, de ses fleuves, de ses mers, pourquoi

ne pas tenter d'accrocher à l'Europe chacune de ses parties différentes selon la pente des eaux et le débouché des produits? L'Allemagne centrale et occidentale dévale vers nous : attirons-la. L'Allemagne méridionale a ses débouchés par le Danube : laissons-la se lier à la confédération danubienne. Que la Belgique, la Hollande, le Danemark, les États scandinaves, et, au-dessus de tous, l'Angleterre exercent aussi leur attraction.

Ainsi ce « centre de l'Europe » s'habituera à respirer, à agir, à vivre avec l'Europe. C'est tout ce que nous lui demandons. Qui songe à revenir à la Confédération du Rhin?

La Confédération germanique se satisfera elle-même et satisfera tout le monde, si elle échappe, une bonne fois, à la centralisation militaire et politique. Puisque nous n'avons pu faire cette confédération par le traité, faisons-la par les conséquences du traité et par l'adhésion volontaire de cette partie de l'Allemagne qui veut en finir avec les causes de sa ruine et rayer de son avenir l'hostilité de l'univers.

Telle serait l'heureuse et sage application du traité. Il appartient à l'alliance d'y veiller. Je sais qu'elle ne prévoit, jusqu'ici, que la défense de la France en cas d'agression « non provoquée » de l'Allemagne. Mais la meilleure des défensives est celle qui écarte les conflits. L'alliance ne serait vraiment excellente que si elle n'avait aucune occasion de s'appliquer.

Pour arriver à ce résultat, il reste à conjuguer la bonne volonté des Puissances victorieuses avec la plus haute, la plus généreuse et, sans doute, la plus efficace des réalisations comprises dans le traité : l'établissement de la Société des Nations.

IV. — LA SOCIÉTÉ DES NATIONS ET LA PAIX

Dès juillet 1907, j'ai appelé de mes vœux la fondation d'une Société des Nations; je demandais la convocation solennelle des ÉTATS GÉNÉRAUX DU MONDE (1). En novembre 1916, je réclamais instamment cette création comme l'issue pratique et immédiate de la grande Guerre : « La Société des peuples serait la clef de voûte de l'Europe organisée (2). »

(1) Voir la *Politique de l'Équilibre*, La Conférence de La Haye, p. 29.
(2) Voir la *Revue* du 1er novembre 1916, p. 50.

Une telle aspiration parut alors prématurée. Le président Wilson a dit, en décembre 1918 : « Au début de cette guerre, l'idée d'une Ligue des Nations était considérée avec une certaine indulgence comme venant des savants renfermés dans leur cabinet de travail. On en parlait comme d'une de ces choses qu'on devait classer dans une catégorie que moi, ancien universitaire, j'ai toujours trouvée irritante : on l'appelait *académique*, comme si c'était une condamnation signifiant quelque chose à quoi l'on doit toujours penser mais qu'on ne peut jamais atteindre... »

L'opinion et les gouvernements au sujet de la Société des Nations. — Mais les partisans de la Société des Nations reçurent un concours, imprévu dans ces proportions, et vraiment formidable du courant de l'opinion. Le mot prononcé, les écluses s'ouvrirent. Auprès de l'opinion, en effet, le système avait son suprême recours : celle-ci avait parfaitement saisi que c'était de sa cause qu'il s'agissait. Après la faillite de la politique bismarckienne et du pouvoir autocratique, les démocraties entendaient faire leurs affaires elles-mêmes.

Je résume les raisons du mouvement qui emporta tout :

D'abord, une lame de fond : la vieille plainte de l'humanité au sujet de la guerre ; le sentiment que cette guerre-ci avait été trop cruelle pour ne pas être la dernière. Grâce à la publicité moderne et à l'inquisition pénétrante de la presse, on avait découvert immédiatement l'origine du mal, à savoir le complot avéré de certains gouvernements traqués dans leurs privilèges, préparant sournoisement la catastrophe et déchaînant la mort pour vivre. L'heure était venue de projeter la lumière sur les coins obscurs, pour que de pareilles horreurs ne se renouvelassent pas.

On avait aussi un sentiment très net : celui de la faiblesse de chaque nation quand elle n'a d'autres armes que le juste. Avec les moyens d'agression modernes, un bandit déterminé peut surprendre et ligoter sa victime, avant qu'elle ait eu le temps de se mettre debout et de saisir ses armes. Contre le tigre en chasse et qui rôde, il n'y a qu'une force, l'union. La civilisation et la paix appartiennent à tous : à tous il appartient de les défendre.

En troisième lieu, un grand progrès était déjà acquis dans

le sens des ententes internationales; les peuples s'étaient habitués à traiter beaucoup de leurs grandes affaires en commun : monnaies, postes, transports, câbles, commerce, hygiène, finances, emprunts, réglementations des conditions de la guerre, puis des conditions de la paix, enfin traités d'arbitrage, conférences de La Haye, cour de La Haye, etc., etc... « L'histoire européenne était, depuis un siècle, en marche vers cet idéal ; si elle reprenait sa route aussitôt la fin des hostilités, la guerre actuelle découvrirait son sens profond... Une secousse formidable déchirait la terre, mais c'était pour jeter les bases de l'ordre futur. »

Enfin, on en était arrivé à la conviction, éminemment moderne et « parlementaire, » que les difficultés humaines s'arrangent à être « parlées, » que tout le monde a plus d'esprit que M. de Voltaire, et que la publicité, avec la pénétrante curiosité de la presse, est capable de résoudre les problèmes les plus complexes mieux que les augures et les pontifes qualifiés.

En un mot, l'opinion, « reine du monde, » voulait prendre en mains le gouvernement de l'humanité.

Une fois cette décision prise par elle, les cabinets n'avaient plus qu'à se laisser conduire.

Cependant, ils ne réagirent pas tous de la même façon.

L'opinion américaine et la Société des Nations. — Le président Wilson fut, tout de suite, parmi les plus ardents. Dès qu'il eut arrêté sa résolution de demander au peuple américain le renouvellement de son mandat pour déclarer l'intervention de l'Amérique dans la guerre (septembre 1916), il avait indiqué « la nécessité, pour les nations du monde, de s'unir afin de se garantir mutuellement que tout ce qui serait susceptible de troubler la vie du monde serait soumis au tribunal de l'opinion mondiale avant de recevoir un commencement d'exécution. » Il ne s'agissait encore que d'une procédure.

Mais l'idée se précisa ; elle s'affirma, le 22 janvier 1917, dans le discours prononcé au Sénat « sur les Conditions d'une Paix permanente » : « Dans toute discussion de la paix qui doit mettre fin à la présente guerre, on peut poser en principe que cette paix doit s'accompagner de l'institution bien définie de quelque force collective, laquelle rendra virtuellement impossible que pareille catastrophe nous accable jamais de nou-

veau ». Cette fois, c'est bien *la force collective*, sinon l'organisation de cette force.

Peu à peu la conviction du président Wilson se développe; les moyens pratiques sont mis sur le chantier. Une telle vision d'un avenir meilleur est d'autant plus remarquable chez cet homme d'État, absorbé, d'ailleurs, par tant et de si graves soucis, que c'est l'Amérique qui, par tradition, par habitude d'esprit, par foi en sa puissance et son isolement, a, peut-être, les plus sérieuses raisons de ne pas chercher au dehors l'union qu'elle trouve en elle-même.

Nous ne pouvons pas ne pas tenir compte des arguments apportés à l'appui de la thèse des opposants américains et qui sont résumés dans ce passage d'un discours de M. Lodge prononcé à New-York, le 21 décembre 1918 : « La tentative d'établir actuellement une Ligue des Nations avec les pouvoirs pour appliquer ses décisions ne pourrait que contrarier l'établissement de la paix. Si elle réussissait et si le résultat était soumis au Sénat, elle pourrait compromettre le traité de Paix et nécessiter des amendements. Sommes-nous disposés à permettre qu'une Société des Nations, par un vote de majorité, ordonne aux troupes et à la flotte des États-Unis de partir en guerre à moins que nous ne l'ayons décidé? »

Mais, contre ce sentiment, presque inné chez presque tous les Américains, d'une sorte « d'insularité continentale », le président Wilson avait agi avec une énergie croissante à partir du moment où il eut pris son parti. Sur ce sujet, il a toujours parlé de haut, *ex cathedra*. Ce fut un apostolat.

Aussi, dès qu'il arriva en Europe pour prendre part aux travaux de la Paix, il mit le projet sur la table et il en traita comme de sa chose propre. Cependant, sur ce point, ainsi que sur les autres sujets qui devaient être abordés par la Conférence, il se mit préalablement en contact avec le gouvernement anglais.

L'opinion anglaise. — Le gouvernement anglais est, de tous les gouvernements, celui qui connaît le mieux la force de l'opinion et qui sait le mieux à la fois lui obéir et la diriger. L'action politique de l'Angleterre est toute *publicité*.

Il ne me semble pas qu'aucun homme d'État anglais important ait lancé l'idée de la Société des Nations avant la fin de l'année 1916. Elle fut accueillie, d'abord, plutôt assez froidement,

Cependant, l'opinion se prononçait ; elle trouva son écho, au début de l'année 1917, dans une proposition de lord Bryce et d'un groupe qu'il présidait, proposition destinée « à empêcher les guerres futures. » Dès ce jour, la grande pensée des hommes publics anglais est d'établir un *moratorium* des conflits pour retarder, le cas échéant, l'explosion des hostilités. La *British League of Nations Society* publia son « Projet pour une Ligue des Nations » en août 1917. La « Ligue américaine pour la Paix, » ayant aussi précisé sa pensée, la comparaison entre les deux systèmes nous éclaire sur les résultats auxquels on était arrivé dans les pays anglo-saxons : « Le programme américain est moins impérieux que celui de la Ligue britannique ; car il passe sous silence l'*obligation contractuelle* de faire exécuter les décisions du tribunal arbitral. Il ne contient également aucun article correspondant à l'article 4 du programme britannique qui transforme la Ligue des Nations en une *alliance* contre tout État, ne faisant pas partie de la Ligue, qui attaquerait un membre de la Ligue (1). »

A partir de ce moment, le projet de Ligue prend corps devant le public anglais. A la fin de 1917, M. Balfour a désigné une « Commission de la Ligue des Nations, » chargée d'étudier un programme. Le « rapport général » de cette Commission est daté du 20 mars 1918, le « rapport final » du 3 juillet 1918. Les hommes d'État les plus considérables se prononcent. Le vicomte Grey publie son « Mémoire sur la Ligue des Nations » en juin 1918. Lord Robert Cecil, qui avait déjà soutenu, à diverses reprises, l'idée de la Ligue, précise ses idées dans son « Discours prononcé devant l'Université de Birmingham, le 13 novembre 1918. »

Le gouvernement britannique, tout en donnant son adhésion de principe, se tient sur la réserve : il attend la conclusion du débat engagé entre les opinions et les gouvernements alliés. M. Balfour dit à la Chambre des Communes, le 2 août 1918 : « Cette discussion démontre la grande unanimité qui existe en faveur d'une organisation quelconque à l'aide de laquelle les horreurs infligées actuellement au monde pourraient être épargnées à nos enfants. *Cependant, aucun moyen pratique par lequel cet objectif pourrait être atteint, n'a été avancé jusqu'ici...*

(1) Commission britannique de la Ligue des Nations ; *Rapport final* à M. Balfour, 3 juillet 1918.

C'est seulement en remportant la victoire dans cette guerre que l'on pourra empêcher les guerres à venir et que l'on pourra espérer faire naître en Europe et dans le reste du monde, un état de choses qui, se conformant aux principes de moralité et de progrès intellectuel général, pourra être rendu permanent grâce au mécanisme de l'association... »

Le même jour, M. Lloyd George fait une déclaration empreinte d'un haut sentiment réaliste et d'une fermeté diplomatique remarquable : « On discute beaucoup relativement à une Société des Nations et je suis personnellement de ceux qui y croient. *Il existe déjà deux Sociétés des Nations :* la première, c'est l'Empire britannique ; la seconde, c'est la grande alliance entre les Puissances centrales. Quelle que soit la décision à laquelle nous aboutissions, il faut qu'elle nous permette de marcher la main dans la main avec *les deux grandes Sociétés des Nations* dont nous faisons partie... »

Cela veut dire que le Premier britannique rejetait toute immixtion dans les affaires de l'Empire et qu'il considérait l'alliance entre les puissances centrales, comme un « pouvoir exécutif, » pour le moment indispensable. Sur ces bases, l'opinion britannique se consolidait et Lloyd George pouvait, devant la Conférence de la Paix, adhérer au projet du président Wilson et déposer son propre projet de désarmement, sans verser dans les dangereuses illusions des groupements pacifistes.

Cependant, il semble qu'une certaine partie de l'opinion publique anglaise, à la veille de la Conférence, ait fait un pas de plus, et qu'elle ait envisagé l'idée d'un organisme actif ayant quelque fonction de souveraineté. Tel est, du moins, le programme du général Smuts publié le 10 janvier 1919 : « Il est nécessaire de considérer la Ligue des Nations, non seulement comme une institution qui évitera les guerres à l'avenir, mais comme un organe de vie paisible de civilisation, comme la fondation *d'un nouveau système international...* La vraie ligne de conduite à adopter *serait d'investir la Ligue des Nations du droit de reversion* en ce qui concerne les Empires russe, autrichien et turc dont les peuples sont, maintenant, *incapables de se gouverner eux-mêmes...* De nouveaux États européens seront créés. La Ligue des Nations aurait l'autorité et le contrôle sur tous. »

Ainsi, l'on voit apparaître l'idée de Super-État.

Voilà donc les deux systèmes dans leurs extrêmes : Lodge

demande à l'Amérique de rester chez elle et de ne s'engager dans aucune action permanente internationale. Smuts attribuerait volontiers à la Société des Nations la mission de gouverner, du moins à titre temporaire, la plus grande partie de l'Europe.

Cette divergence fondamentale s'affirmait, comme il arrive si souvent, sur une question d'ordre du jour. La *Westminster Gazette* du 27 janvier 1919 posait, comme d'un de ses correspondants de Paris, la question en ces termes : La Société des Nations sera-t-elle le péristyle de l'édifice de la paix ou n'en sera-t-elle que le couronnement, *le toit*? En un mot, commencera-t-on par la Société des Nations, ou finira-t-on par elle?

L'opinion de la France. — On voit l'intérêt qui s'attachait, dans ces conditions, à l'opinion de la France. Elle pouvait faire pencher la balance : soit laisser l'édifice en l'air, soit le fonder sur la terre.

La France fut, comme on sait, lente à se prononcer.

L'idée de la Société des Nations, acceptée par une partie très énergique de l'opinion, fut combattue non moins énergiquement et, je le reconnais, pour des raisons d'un grand poids. On craignait d'affaiblir le ressort de la guerre en ouvrant, trop tôt, les perspectives de la paix. Le projet lui-même était considéré comme peu pratique, chimérique, irréalisable. On se refusait à en aborder l'étude, sans se dire qu'un jour ou l'autre il faudrait bien s'y mettre. Ainsi, on laissait échapper l'occasion de prendre en mains l'affaire et de dégager une solution marquée au sceau de l'esprit français : tact, mesure, équité, bon sens.

La France, qui est la plus exposée parmi les grandes Puissances, avait le plus d'intérêt à organiser un système durable de protection contre les maux de la guerre : l'opinion publique l'avait profondément senti. Mais, au gouvernement, on hésitait. Cependant, pour donner satisfaction à une aspiration si légitime, une commission chargée d'étudier la question de la Société des Nations fut réunie au quai d'Orsay sur l'initiative de M. Pichon et sous la présidence de M. Léon Bourgeois.

M. Léon Bourgeois, dont le rôle aux Conférences de La Haye avait été si éclatant, dirigea avec une réelle maîtrise les travaux de cette commission et ceux de l' « Association française

pour la Société des Nations. » Un rapport mûrement délibéré était prêt en juin 1918. Il devint la base des résolutions du Gouvernement français, mais sans provoquer, de sa part, un sentiment nettement déclaré.

M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, répondait, le 29 décembre 1918, à M. Bracke qui l'interrogeait, à la Chambre, sur la résolution du Gouvernement au sujet de la Société des Nations : « M. Bracke nous a questionnés sur la Société des Nations, en invoquant le texte du président Wilson. Je réponds à M. Bracke que nous avons accepté le principe de la Société des Nations, que nous travaillerons très sincèrement à sa réalisation effective et qu'elle ne rencontrera aucun obstacle, bien loin de là, de notre côté. » Ce n'était pas très chaud.

M. Clemenceau précisait, en ces termes, la pensée du cabinet :

« Tout le monde a dit avec raison : il ne faut pas que cela puisse recommencer. Je le crois bien ! Mais, comment?

« Il y avait un vieux système qui paraît condamné aujourd'hui et auquel je ne crains pas de dire que je reste, en partie, fidèle en ce moment : les pays organisaient leur défense : c'est très prosaïque !

« Ils tâchaient d'avoir de bonnes frontières et ils s'armaient... Ce système aujourd'hui paraît condamné par de très hautes autorités. Je ferai cependant observer que si l'équilibre qui s'est spontanément produit pendant la guerre avait existé auparavant, si, par exemple, l'Angleterre, l'Amérique, la France et l'Italie étaient tombées d'accord pour dire que quiconque attaquerait l'une d'entre elles attaquait tout le monde, la guerre n'aurait pas eu lieu. Il y avait donc ce système des alliances auquel je ne renonce pas, je vous le dis tout net, et c'est ma pensée directrice... J'accepterai, d'ailleurs, toute garantie supplémentaire (il s'agit visiblement de la Société des Nations) qui nous sera fournie. »

En un mot, le gouvernement français laissait l'organisation de la Société des Nations dans la catégorie de l'idéal. Il réclamait surtout, « en allant à la Conférence, » deux garanties qui lui paraissaient indispensables, une frontière sûre (c'est-à-dire le Rhin) et une alliance entre les peuples menacés par l'Allemagne.

Ces vues précises et réalistes n'entraient pas exactement dans le système du président Wilson et, encore moins, dans celui de M. Lloyd George.

M. Léon Bourgeois fut désigné comme délégué de la France pour la Société des Nations à la Conférence de la Paix. Mais il se trouva en présence d'un projet dont les grandes lignes étaient arrêtées et qui combinait les vues anglaises et américaines. Son effort principal se porta sur un amendement soumettant au contrôle de la Société des Nations les armements des Puissances. Cet amendement fut rejeté par la Conférence de la Paix. Il sera repris par le gouvernement français devant la Société des Nations elle-même.

L'Allemagne et la Société des Nations. — L'examen des différents points de vue des gouvernements alliés ne prendra tout son intérêt que si on les compare au point de vue allemand. Car la véritable pacification ne peut naître que d'un accord des intérêts, des sentiments et des convictions. Le président Wilson et les publicistes anglais ont répété avec raison que la Société des Nations n'avait de chances de succès que si tous les peuples se trouvaient, un jour, réunis en une *force unique*. Seule, cette force serait réellement supérieure à « l'équilibre des Puissances » ou au « concert européen » auxquels on paraît avoir définitivement renoncé.

Cependant, si l'on voyait s'introduire, dans la Société des Nations, un esprit de discorde, d'intrigue et de trouble, mieux vaudrait, assurément, délaisser une nouveauté devenue, à son tour, dangereuse, et en revenir aux anciennes pratiques, si désuètes soient-elles : le péristyle s'écroulerait et interdirait l'accès à l'édifice lui-même, c'est-à-dire à la Paix.

L'Allemagne, depuis qu'elle est battue, est prise d'un ardent désir de faire partie de la Société des Nations. Quant à ses véritables sentiments, nous n'avons, pour nous renseigner à leur sujet, qu'un document vraiment digne d'attention : c'est le Mémoire émanant du ministre des Finances actuel, M. Erzberger lui-même. Ce mémoire a été publié le 21 septembre 1918. Quelles que soient les modifications qui aient pu se produire en une pensée aussi versatile, il est deux points, dans ce mémoire, qui, sous le couvert d'une adhésion générale au principe de la Société des Nations, caractérisent fortement les dispositions de l'Allemagne.

Erzberger entend, d'abord, que la Société des Nations réalise un *accord économique avec clause de la nation la plus favorisée*

et réglementation de la distribution des *matières premières* entre les membres de la Société. La Société prendrait, ainsi, le caractère d'un Zollverein.

En outre, il réclame « la liberté des mers, » le droit de blocus étant réservé à la seule Société des Nations. A ce point de vue, la Société des Nations apparaîtrait, surtout, comme une coalition de tous les peuples contre cette autre « Société des Nations » dont parlait M. Lloyd George, — l'Empire britannique.

Je sais : Erzberger ministre des Finances de la République allemande n'est pas le même homme que l'Erzberger agent de la propagande impériale. Mais rien ne nous prouve que celui-ci ait été désavoué par celui-là. Les idées restent au fond de l'esprit qui les a conçues... *alta mente repostum.*

Tant que l'Allemagne n'aura pas donné des preuves formelles de sa sincère adhésion, non seulement aux principes démocratiques, mais à l'œuvre confraternelle qui est celle de la Société des Nations, elle doit en être exclue. Car quel mal n'y pourrait-elle pas faire ? Forte comme elle l'est, elle pèserait d'un poids si lourd dans les délibérations !

Et voilà que réapparaît une autre conséquence de ce que j'ai appelé le sophisme du traité : avec une Allemagne unie, le mécanisme de la Société des Nations est fortement grippé. Il en serait différemment si nous avions affaire aux États particuliers : une Allemagne confédérée entrerait normalement dans le jeu d'une Europe organisée.

Ce qu'il faut attendre de la Société des Nations. — La Société des Nations ne prendra, sans doute, en mains les affaires du monde qu'après que les traités qui doivent mettre fin à la Grande Guerre auront été signés et ratifiés. Elle sera le principal instrument de cette « œuvre collective des peuples » d'où naîtra la véritable pacification.

Je crois fermement que les 26 articles — et aussi ceux qui sont consacrés au contrôle international du travail — ouvrent un avenir nouveau à la civilisation et à l'humanité. C'est une *Ère nouvelle* qui commence.

Je n'entrerai pas dans un exposé détaillé du système adopté par le traité. Nous sommes en présence d'un essai d'ores et déjà fortement critiqué, notamment en Amérique, et la Société elle-même prendra, sans doute, sur elle d'amender, s'il

y a lieu, sa propre constitution. Quand elle se sera mise en mouvement, on verra si les engrenages fonctionnent bien ou mal. Le moteur est en place, et c'est le principal.

Je dirai, cependant, quel est, entre les deux systèmes qui sont en présence (le Super-État ou le simple conseil de délibération et de surveillance), celui qui a mes préférences.

Les raisons qui ont amené le général Smuts à prévoir, comme prochaine, l'administration internationale de certains peuples par la Société des Nations, sont faciles à reconnaître. Le désordre est si profond dans diverses parties de l'Europe et les nationalités naissantes sont si faibles qu'on peut se demander si ces pays pourront prendre le dessus sur les misères ou les faiblesses qui les mettent dans une sorte d'impossibilité de se gouverner eux-mêmes.

Malgré tout, il est préférable, à mon avis, de les laisser faire, — tout en les soutenant. La pire des inerties est celle qui compte sur autrui ; tous les fardeaux sont lourds, même celui qu'impose la bienveillance. Pour que les patries existent, il faut qu'elles agissent.

Rien ne le prouve mieux que la guerre actuelle, tous les peuples sont *patriotes*. Aucun d'entre eux, si faible soit-il, qui ne se sente fier de son sang, de sa race, de son passé, de son avenir. L'internationalisme n'a trouvé son heure ni au cours ni au lendemain de cette lutte ardente pour la libération et pour les frontières. Serbes, Polonais, Tchéco-slovaques, Roumains, Grecs, Italiens, Français, Anglais, Américains, tous ont combattu pour leur patrie, et elle est, pour chacun d'eux, « le plus beau et le plus fier pays du monde. » Le bolchevisme s'est abaissé, il est vrai, devant la conception traîtresse du marxisme allemand : la révolution a aboli l'ordre, mais non la patrie, et celle-ci se retrouve dès qu'il s'agit de ses frontières et de son avenir. L'internationalisme-marxisme est la conception allemande d'une tyrannie économique et sociale ; s'il n'est pas cela, il n'est qu'une simple abstraction. Dans les deux cas, il est dangereux et la propagande qui le répand ne fait que prolonger des crises sans issue.

C'est donc, à mon avis, avec la plus haute sagesse que les fondateurs de la Société des Nations se sont gardés de donner à celle-ci même les apparences d'un Super-État, plus ou moins antagoniste des patries. On pourrait penser qu'ils ont fait un pas de trop en réservant, à la Société des Nations, une sorte

de souveraineté (d'ailleurs mal définie) sur les colonies à « mandat. » J'eusse préféré le régime, connu et parfaitement délimité, du protectorat.

Ce que nous apportent les 26 articles fondant la Société des Nations, c'est une délibération permanente et en commun, sur le pied d'égalité, de tous les États, petits et grands, animés de sentiments sincèrement humains et déterminés à ne plus laisser se produire de guerres nouvelles. Je salue, comme l'un des plus grands progrès accomplis dans l'histoire du monde, le paragraphe 2 de l'article Ier : « Tout État, Dominion ou colonie qui se gouverne librement et qui n'est pas désigné dans l'annexe, peut devenir membre de la Société si son admission est prononcée par les deux tiers de l'assemblée, pourvu qu'il donne des garanties effectives de son intention sincère d'observer ses engagements internationaux et qu'il accepte le règlement établi par la Société en ce qui concerne ses forces et ses armements militaires, navals et aériens. »

La grande famille des États existe désormais.

Par dessus tout, j'ai confiance dans la réunion des cent vieillards, — cardinaux de cette nouvelle Église, — qui la représenteront et qui, dans leur sagesse, *parleront* les affaires du monde.

Le reste est de forme.

Que ces vieillards parlent donc, mais devant tout le monde; qu'ils parlent haut et que l'on sache ce qu'ils disent!

Pas de secrets, pas de coins obscurs. L'opinion est reine. Sa lumière assainit, sa force purifie. Par elle, le mal peut être empêché et, sans elle, le bien ne peut se produire.

Toutes les forces morales de l'univers, groupées autour de ce Collège incomparable, travailleront ensemble à cette double tâche. Qu'on les convoque et qu'on n'en oublie aucune!

La patience, la longanimité, la prévoyance sont les vertus des vieillards. Leur faiblesse dompte la force. Quand ils auront reçu le signe suprême d'une consécration unanime, ils agiront contre la guerre avec une prudence, une dextérité et une autorité qui la retarderont d'abord. Et ce sera le premier bienfait. Les Anglais appellent ce progrès le *moratorium* de la guerre. Le temps donné par ce sursis, permettra de délibérer, de réfléchir, de faire la lumière. Toute trame obscure sera déchirée. Alors,

le monde respirera. Quand il se sera déshabitué de la violence, il ne pourra plus en supporter l'idée.

Quel cannibalisme atroce entretiendrait, dans le secret, au sein d'un peuple, une fourberie de préparatifs qui, dévoilés, le vouerait à une lutte inégale contre la vindicte universelle?

A ce point de vue, je regrette profondément que l'amendement de M. Léon Bourgeois n'ait pas été voté : c'était une pierre de touche. Quelles influences, quels arguments ont pu l'écarter? Cela aussi doit être élucidé.

Permanence, contrôle, discussion libre, publicité, unanimité, lumière, telles sont les garanties essentielles. Elles figurent dans les 26 articles. Qu'on les applique, et la Société des Nations corrigera, par son seul fonctionnement, les erreurs et les fautes du traité. Il suffit qu'elle marche... *Incessu patuit Dea...*

Le traité du 28 juin a laissé debout une Allemagne unie : c'est sa faiblesse. Il a érigé la Société des Nations : c'est sa force. L'alliance entre les grandes nations maintient le pouvoir exécutif de la victoire : et c'est le pont qui permettra de gagner les temps nouveaux.

Le traité du 28 juin est une œuvre humaine. Il s'est fait de transactions, de concessions et d'imperfections. Mais il s'est voulu lui-même meilleur en créant l'instrument de son propre perfectionnement. Je pense, quant à moi, que l'histoire enregistrera, comme un jugement, l'apologie que vient d'en présenter le Président Wilson : « Un nouveau rôle et une nouvelle responsabilité incombent à tous les peuples. Le rideau est levé, la destinée se découvre. Ce qui s'est passé n'est l'œuvre d'aucun plan conçu par nous. C'est la main de Dieu qui nous a conduits dans cette voie. Nous ne pouvons plus revenir en arrière... »

Donc, en avant! Les peuples qui ont le plus souffert sauront faire encore un sacrifice, celui d'une partie de leurs aspirations et de leur droit au Bien et à l'Humanité.

GABRIEL HANOTAUX.

LA
BATAILLE DE FRANCE

(21 mars — 11 novembre 1918)

I

« Vous avez gagné la plus grande bataille de l'histoire. » (Ordre du jour du maréchal Foch du 12 novembre 1918.

I. — LA BATAILLE

« La plus grande bataille de l'histoire, » proclamait le chef au moment où elle se terminait. Nul n'était tenté de le démentir alors, le vaincu l'était moins que personne, qui en consentant une capitulation sans précédent dans l'Histoire, donnait à la gigantesque lutte l'épilogue attendu.

Tout fut grand en ce tournoi, d'une grandeur que jusque là aucune des plus illustres batailles n'avait atteinte : les circonstances où il s'engageait, corps à corps terrible après une guerre sans trêve de quarante-quatre mois; l'arène où il s'allait livrer, des dunes de la Mer du Nord à la vallée de la Moselle, front de cent lieues où le feu ne s'éteindra point; les forces jetées dans la mêlée, six millions d'hommes appartenant à six nations; les moyens mis en œuvre, résultats de quatre ans d'inventions et de perfectionnements en l'art d'écraser l'adversaire; la longueur et le nombre des passes d'armes qui, se succédant d'abord, bientôt s'enchevêtrant, ne furent finalement plus qu'une furieuse ruée contre un ennemi jusqu'au bout opiniâtre; la passion surhumaine que non seule-

ment les deux partis, mais encore les spectateurs frémissants, — le monde remué aux moelles, — y apportèrent ; l'enjeu de la lutte qui était, après une guerre sans merci, l'extrême du triomphe ou de la défaite, oui, tout fut d'une grandeur insolite. Mais on put voir que si grand que soit un événement, il y a quelque chose de plus grand encore : l'âme d'un chef, car à la taille de l'événement, on allait mesurer celle de l'homme qui, appuyé sur d'admirables soldats, le maîtrisa et le conduisit.

Du 21 mars, 4 heures 10, — où sur le front des 3e et 5e armées britanniques commença le *trommelfeuer* préparatoire à la formidable attaque allemande, — au 11 novembre, 11 heures, — où la capitulation ayant été signée par les représentants de l'Allemagne, le feu, sur un front tout entier en marche, cessa de la Belgique à la Lorraine, la bataille aura, sans notable interruption, duré 235 jours. Elle aura tenu entre les dernières neiges d'un hiver et les premières d'un autre.

Après s'être, au gré de l'assaillant allemand, déplacée de la Picardie aux Flandres, aux plateaux de l'Aisne, aux hauteurs de l'Oise, à la plaine de Champagne, aux rives de la Marne, la lutte s'était élargie, quand, saisissant soudain l'initiative des opérations, un grand chef français avait entendu arracher la décision à un ennemi encore redoutable qu'il pressait de toutes parts. Le champ de bataille s'était alors étendu du centre du front, qui était la région d'entre Marne et Aisne, à toutes ses parties ; de la Mer du Nord aux rives de la Meuse (et les champs de Moselle allaient s'allumer), le feu courut, cernant un ennemi bientôt aux abois. Ce front, si longtemps désespérément stable, s'était mis en mouvement, enserrant en un cercle tous les jours plus menaçant, l'adversaire déconfit en plus de vingt rencontres.

Alors, — et c'est ce qui achève de donner à cette bataille de France son caractère de grandeur, — il apparut qu'en quelques semaines, Foch et ses armées remontaient le cours de l'histoire.

La Bataille de France semble une synthèse tout d'abord de l'énorme guerre à laquelle elle allait mettre fin. Tous les noms qui, depuis 1914, avaient successivement rempli nos communiqués, ceux de la Marne et ceux des Flandres de 1914, ceux d'Artois et ceux de Champagne de 1915, ceux de Verdun et ceux de la Somme de 1916, ceux de l'Aisne et ceux de l'Oise de 1917, on les vit reparaître ; mais les caractères en parurent

changés : car ceux qui, à force de traîner en tant de *communiqués*, avaient presque lassé l'attention, apparaissaient maintenant illuminés par la victoire en marche qui bientôt les semait derrière elle. Ainsi, de la forêt d'Houthulst à la hernie de Saint-Mihiel, des villages de la Somme aux bois de l'Argonne, des collines d'Artois aux rives de la Suippe, Foch, poussant en avant ses armées ivres d'une joie sacrée, les jetait vers ces plaines de Belgique, et bientôt ces champs de Lorraine qui avaient vu nos premiers échecs : car, ayant rompu le cercle fatal, nos armées couraient à Anvers, Liége, Mons, Charleroi, Arlon, Virton, Morhange. Et tandis que la guerre de 1914 ainsi se refaisait, les soldats de Gouraud, chassant les Allemands de Sedan, semblaient y déchirer la capitulation qui, le 2 septembre 1870, avait préparé notre ruine.

Et quand l'épilogue de ce drame énorme eut été la rentrée en Alsace et Lorraine de la France acclamée, la réapparition dans la vallée de la Sarre des arrière-neveux de Vauban, la réinstallation sur le Rhin du drapeau de 1792, il parut bien que la bataille qui, du fond de l'abime où paraissaient nous plonger nos défaites du 21 mars et du 27 mai, nous avait portés à nos frontières naturelles reconquises, achevait de revêtir, par cette magnifique apothéose, le caractère que l'histoire lui reconnaîtra et que Foch, dès le 12 novembre, proclamait devant ses troupes. C'est « la plus grande bataille de l'histoire. »

***

On ne raconte point, au lendemain du jour où elle s'est terminée, pareille lutte en ses détails. Pendant sept mois et demi, six millions d'hommes s'affrontèrent; ils s'affrontèrent sur un champ de bataille de 400 kilomètres; cent combats se livrèrent; à parler juste, cette bataille de 235 jours est une suite, puis un agrégat de batailles. Ce fut un fourmillement d'armées. Il s'en faut qu'on puisse aujourd'hui entrer dans le détail de ces actions; beaucoup sont encore mal connues. Si, cédant à la tentation d'aller chercher, à côté du cerveau du chef, l'âme du combattant, on entreprenait de descendre jusqu'à l'action de tel bataillon engagé, ou même de tel régiment, ou même de telle division, on s'exposerait, — dans le désir d'être juste, — à être injuste, car le bilan n'est pas encore fait, que seuls, peut-être, nos petits-enfants pourront établir. Et puis

il faut, pour savoir quelles difficultés furent vaincues par tel ou au contraire aplanies devant lui, connaître mieux que nous ne le pouvons aujourd'hui, les desseins conçus, les ordres reçus, les fautes commises, les sentiments éprouvés *de l'autre côté de la barricade :* pour raconter une bataille, il faut savoir où en étaient, à tel et tel moment de la lutte, les nerfs, les muscles et le cœur des deux lutteurs. On ne peut avoir sur l'ennemi, — ou peu s'en faut, — pour l'heure, que des *renseignements.* Avant d'écrire l'histoire de la mêlée, il faudra qu'on ait remplacé ces renseignements par des précisions.

Mais la bataille de 1918 ne fut pas une mêlée confuse. De grands stratèges, de part et d'autre, la dirigèrent. De grandes pensées s'y appliquèrent. De grands desseins tentèrent de se réaliser. Vue de haut, la lutte prend bien promptement l'aspect d'un duel très serré entre deux armées, deux états-majors, deux chefs : duel savant où l'on ne rompit souvent que pour mieux parer, où l'on se tâta longtemps pour se toucher à l'endroit sensible, où la *feinte* prépara la *botte* et où, soudain, l'on vit l'un des maîtres, par une série ininterrompue d'assauts, acculer l'autre et le tenir sous le poignard de miséricorde. A travers cette forêt de fusils, de mitrailleuses, de canons, on sent deux lames qui se croisent. Et ce sont simplement les phases de ce duel que l'on peut essayer de reconstituer. Parlons bref : il ne s'agit que de dégager *les grandes lignes de la bataille.* Un historien doit jusqu'à nouvel ordre s'interdire tout autre dessein parce qu'il n'y a présentement que les grandes lignes qui puissent se tracer sans crainte d'erreur.

En ces grandes passes, ce qui, dans la main du grand chef, constitue par excellence l'instrument, c'est l'unité *Armée.* Lorsqu'essayant de reconstituer la bataille de la Marne de 1914, je ne prétendais déjà en établir que les grandes lignes, ce sont les *Armées* que j'ai presque exclusivement voulu voir manœuvrer. Sous un Joffre, un Galliéni, un Maunoury, un French, un Franchet d'Esperey, un Foch, un Langle de Cary, un Sarrail sont les seuls acteurs que j'aie entendu mettre en scène. Il en sera de même aujourd'hui. Seulement ce ne sont plus six armées qui, de notre côté, sont engagées, mais quatorze; le théâtre ne tient plus entre Senlis et Verdun, il s'étend à toute la France du Nord-Est, de la Mer à la Meuse; l'action n'a pas duré six jours, mais sept mois. Et même en se

tenant sur les sommets, il faudra demander à qui lira cette série d'articles une attention un peu soutenue. Et pour que cette attention lui soit rendue un peu moins difficile, il importe de *situer* tout d'abord la bataille dans l'espace et le temps, dire au préalable, à grands traits, quel était le champ de bataille et en quelles circonstances s'allait engager l'action, quels étaient les forces en présence et les desseins des états-majors. Les faits qui suivront en paraîtront, je l'espère, un peu plus clairs.

II. — LE CHAMP DE BATAILLE

A la fin de 1917, le front dessinait, de Nieuport à la frontière suisse, une série de grandes lignes brisées, si présentes encore au lecteur, que je suis autorisé à ne les évoquer que très brièvement. Des dunes de la mer du Nord au saillant d'Ypres, la petite armée belge tenait, depuis quatre ans, derrière le talus historique du chemin de fer de Nieuport à Dixmude et le canal de l'Yser. Ypres, plus au Sud, tenu par nos alliés britanniques, était le centre d'un saillant qui, à travers diverses vicissitudes, s'était maintenu comme une sorte de bastion avancé de la courtine qui, de Dunkerque à Calais, couvrait le littoral.

Les troupes britanniques, dans l'été de 1917, avaient, au prix de lourdes pertes, en reconquérant les crêtes à l'Est d'Ypres, « donné de l'air » à cette place forte improvisée. Mais elles n'avaient pu faire plus. C'est que, en face de cette partie du front, les Allemands avaient, eux aussi, transformé en forteresse cette forêt d'Houthulst qui suffisait à gêner toute offensive partant du front adverse. Si, assis sur les crêtes du Nord et de l'Est d'Ypres et, au Sud, sur la ligne des Monts, l'Anglais semblait interdire l'accès des ports du Pas-de-Calais, l'Allemand, de son côté, paraissait, — après l'assaut finalement vain de 1917, — enlever aux Alliés tout espoir de ramener par les armes le roi Albert non seulement à Bruxelles, mais même à Gand. L'arène que depuis des siècles offre cette plaine de Flandre aux armées de l'Europe, — je renvoie à ce que j'en ai écrit ailleurs (1), — semblait décidément fermée aux armées alliées. Il paraît bien que, forts de la plus récente épreuve, les

(1) Voir la *Revue* du 1er août 1917.

Allemands se trouvaient, de ce fait, rassurés sur le flanc droit de leur dispositif occidental. A la vérité, l'État-major britannique pouvait également se croire assuré de couvrir contre toute attaque les abords du détroit; je me rappelle quelle impression de force m'avait, en 1917, laissé le mont Kemmel, dominant la plaine flamande de ses cent coudées. Au Sud, la Lys formait fossé et, depuis août 1917, les Anglais la tenaient derechef jusqu'à Warneton.

Cette rivière pouvait cependant être pour l'Allemand un couloir tentant vers le Pas-de-Calais. Si, ayant fait crouler la ligne entre Warneton et La Bassée par un coup droit sur Armentières, il s'engageait dans la vallée, le bastion d'Ypres, pris à revers, paraissait devoir crouler; et rien ne semblait, dès lors, couvrir Cassel, Hazebrouck, Aire et, plus en arrière, les villes de la côte. En revanche, si les Alliés étaient en mesure de s'engager en forces sur la Lys en aval de Warneton, vers Wervicq et Courtrai, la forte agglomération de Lille-Tourcoing-Roubaix, depuis 1914 entre les mains de l'Allemand, devait être par lui abandonnée, et, par ailleurs, la route de Gand ouverte. D'où l'intérêt de cette partie du front, théâtre, depuis quatre ans, de tant de combats et où nous verrons, presque aux deux périodes extrêmes de notre grande bataille, — avril et octobre, — du fait des Allemands, puis du nôtre, le feu se rallumer.

Du Sud de la Bassée aux environs d'Arras, le front tenu par les Anglais semblait préservé de toute mésaventure. Nous avions, en mai et septembre 1915, puis nos alliés britanniques en 1917, payé de flots de sang la conquête des crêtes qui couvraient Arras au Nord et à l'Est. Pour nous, cette partie du front pouvait être un tremplin d'où s'élancer, pour menacer, à Douai et à Cambrai, deux nœuds importants de communications; la récente attaque des Anglais sur Cambrai avait, de ce côté, alerté l'ennemi.

C'était moins l'Artois que la Picardie que celui-ci couvait d'un regard de proie. Nous l'avions, en 1916, chassé du pays de la Somme et il avait dû, devant la menace d'une redoutable attaque sur ses flancs, achever, en mars 1917, d'évacuer la poche où il était engagé. Il avait alors reculé son front de façon très notable vers l'Est, entre Marcoing et La Fère. Mais il avait installé sa défense sur cette redoutable *position Hindenburg* que je serai amené à décrire et qui, sans cesse fortifiée et

refortifiée depuis un an, lui paraissait interdire au plus audacieux adversaire l'approche de la haute vallée de l'Oise; *grosso modo* (il en sera plus tard reparlé), la position était, en cette partie du front, parallèle à la route de Cambrai à La Fère par le Catelet et Saint-Quentin. C'était, cette « ligne Hindenburg, » baptisée de tous les noms de la mythologie wagnérienne, de Siegfried à Wotan, l'inviolable barrière qui, de loin, interdisait à toute offensive alliée les approches même du massif d'Ardennes. Il paraissait d'ailleurs à l'État-major allemand impossible que pareille offensive pût jamais atteindre pareil objectif. Derrière la ligne Hindenburg, c'était, en effet, sur une profondeur de plus de 150 kilomètres, une suite d'obstacles naturels qui, utilisés par le génie allemand (j'y reviendrai à la veille du grand assaut de septembre 1918), semblaient bien devoir constituer d'infranchissables obstacles; rivières, hauteurs, forêts, des limites de la Picardie aux premières pentes ardennaises, se multiplient et se magnifient; nous le verrons mieux en suivant plus tard, vers le massif d'Ardennes, nos troupes victorieuses; chaque obstacle abattu ou franchi marquera un important succès. Mais dans les premiers jours de 1918, l'Allemand nous voit si peu engagés dans ce dédale que, tout au contraire, nous l'allons dire sous peu, il médite de faire de la « ligne Hindenburg » non plus une défense formidable, mais un tremplin d'où bondir sur nos lignes entre Somme et Oise.

Le massif de Saint-Gobain où se coudait la ligne, était, entre La Fère, Laon et Anisy-le-Château, le bastion d'angle du mur, qu'en 1917, nous avions pu investir sans le faire sauter. Nous étions alors parvenus à nous rendre maîtres des plateaux entre Aisne et Ailette et, de ce fait, approcher Laon : l'Aisne avait cessé d'être le fossé de cette première enceinte qui rendait, avant avril 1917, inaccessible cette montagne de Laon, une des clés de voûte du système allemand. Le flanc ennemi en restait pressé et c'était menace constante. Ces plateaux de l'Aisne constituent, — j'ai essayé de le démontrer ici (1), — le mur principal élevé par la nature en avant de l'Ile de France : qui s'en est rendu maître, menace ou couvre la capitale. Nous avions réoccupé le mur; il était essentiel aux Allemands, pour investir derechef, et de loin, Paris, de le ressaisir; mais muni de troupes

(1) Les Batailles de l'Aisne, *Revue* du 15 août 1918.

solides et nombreuses, un tel mur semblait inattaquable. On comprend que les Allemands aient pensé le tourner à l'Ouest en mars, avant que de l'enlever, démuni par les circonstances, en mai 1918. A la vérité, ils le pouvaient aussi tourner vers l'Est; l'échec de nos attaques d'avril 1917 au Nord de Reims laissait l'adversaire maître de la trouée de Juvincourt; à l'Est de Craonne, Reims, resté sous son feu et presque sous sa main, pouvait, semblait-il, être assez facilement emporté; mais derrière, se dressait, autre défense lointaine de l'Ile de France, la montagne de Reims que nous avions ressaisie au soir de la Marne. Par ailleurs, la prise du massif de Moronvillers, plus à l'Est, par la 4e armée française en avril-mai 1917, nous avait assuré une position redoutable à qui essaierait de forcer l'Ile de France par le Nord-Est. On était autorisé à penser, aux premiers jours de 1918, que, décidés à l'offensive, les Allemands la déclencheraient dans cette région. Ils n'y songeront qu'à l'été de 1918.

Telle chose était d'autant plus probable, que la possession des Monts de Champagne devait, à l'heure où, à notre tour, l'offensive nous serait permise et peut-être imposée, favoriser une nouvelle offensive de Champagne. De ce côté, nous étions, depuis nos attaques de septembre 1915, en face du fossé creusé par la Py, derrière lequel l'Arnes, puis la Retourne constituent des lignes d'eau parallèles, tandis que plus à l'Est la Dormoise en dessine une autre. Il n'en va pas moins que le vieux plan de 1915, la marche d'armées en direction de Vouziers et de Rethel, pouvait ressusciter de ses cendres. Ainsi l'Ardenne était-elle abordable par le Sud, si la « ligne Hindenburg » nous paraissait constituer à l'ouest du massif un mur inviolable — et la « Ligne » ainsi tournée. L'opération eût été relativement facile, si nous n'eussions été, depuis quatre ans, dans la région meusienne, par l'occupation du nord de l'Argonne par l'ennemi, d'une part, et, de l'autre, par l'existence du saillant de Saint-Mihiel, entravés dans nos gestes.

En résumé, — et il fallait bien tracer cette esquisse avant tout exposé des faits, — le front de France, tel qu'il se présentait dans les premiers jours de 1918, offrait aux deux Armées opposées de très grandes chances d'opérations heureuses. Sans doute, l'Allemand, des dunes flamandes aux rives de la Meuse, entamait si profondément la France du Nord-Est que, bien

plus facilement qu'en août 1914, il se pouvait porter vers le Bassin Parisien ou le Pas-de-Calais; depuis près de quatre ans, la frontière, si l'on peut dire, entre l'Allemagne et la France était de telle façon avancée, que l'Allemand, en certains points, se trouvait à moins de trente lieues de Paris. Sans doute aussi avait-il dû, pendant les trois années qui avaient suivi sa défaite sur la Marne, abandonner de notables morceaux de terrain et nos opérations de la Somme et de l'Aisne avaient-elles notamment éloigné la menace, pendant de si longs mois, suspendue sur Paris. Par ailleurs, la dernière bataille des Flandres semblait avoir décidément fermé à l'Allemand l'accès de la mer, tandis que le camp de Verdun, reconstitué en son intégrité, de l'automne de 1915 à l'été de 1917, le contenait à l'est de l'énorme champ de bataille. De ce fait, les Alliés avaient recouvré, des collines d'Ypres aux Hauts de Meuse, en passant par les hauteurs de la Somme, les plateaux de l'Aisne et les « Monts » de Champagne, non seulement une forte ligne de défense, mais des positions excellentes pour le jour où l'offensive générale serait par eux reprise.

Mais une position, si elle vaut beaucoup par elle-même, n'a cependant qu'une valeur toujours relative. Que signifie une place forte sans défenseurs? La géographie n'est qu'un des facteurs de l'histoire. La condition de la victoire et la cause de la défaite ne sont pas exclusivement dans l'excellence des positions, elles dépendent avant tout du génie du chef, mais, pour une grande partie, résident dans la force des effectifs, à la condition de donner au mot *force* tout son sens; j'entends son acception morale comme son acception matérielle. Le problème se résolvait donc en une question tout à la fois de forces matérielles et de forces morales. Et c'est pourquoi, ayant, pour l'intelligence des grands événements qui vont se dérouler, ébauché rapidement l'aspect du champ de bataille, il nous faut parler des circonstances où s'allait engager la lutte.

Retenons simplement que, suivant que les forces de l'un ou de l'autre belligérant, utilisées par la science stratégique des grands chefs, rompraient le front de l'adversaire, chacun des deux partis était en position de mettre le vaincu dans la situation la plus périlleuse. Car si les Alliés étaient, le cercle étant rompu, contraints de combattre le dos à la mer ou le dos à Paris, — je reviendrai sur ces points, — et ainsi gênés dans

la parade stratégique par les plus angoissantes préoccupations, en revanche, la forme enveloppante du front leur permettait éventuellement contre l'ennemi ébranlé, chassé de ses lignes récentes ou anciennes, la plus belle manœuvre que stratège eût eu à concevoir et à mener à bien ; car maîtres des couloirs convergents de l'Escaut, de l'Oise, de la Meuse et de la Moselle, ils pouvaient, en y engageant leurs armées, ramener l'ennemi à ce massif d'Ardennes qu'il ne pourrait alors défendre qu'au risque d'un effroyable désastre. Il fallait, pour que ce rêve, caressé depuis 1914, se réalisât, que le grand chef, audacieux et averti tout à la fois, se trouvât dans l'heure même où le renversement des situations lui permettrait d'utiliser jusqu'à leur extrême rendement forces nouvelles et nouveaux moyens.

III. — LES ADVERSAIRES

Forces et moyens semblaient, dans les premiers jours de 1918, incontestablement supérieurs du côté de notre adversaire. Un événement, d'une incalculable portée, venait de se produire, qui l'autorisait à reporter sur le front occidental la presque totalité de ses forces combattantes et de son redoutable matériel. Le 20 décembre 1917, avait été signé, à Brest-Litovsk, entre les représentants de la Révolution russe et ceux de l'Empire allemand, un armistice qui, le 9 février, s'allait transformer en traité de paix. Notre première alliée nous abandonnait. Sans attendre que la Russie rouge, — d'ailleurs précédée par l'Ukraine elle-même, — capitulât à Brest-Litovsk, l'Allemagne avait commencé à transférer sur le front de France ses divisions de Russie; les premiers transports s'étaient faits en novembre. Ils se précipitèrent en décembre et janvier; en février, plus de la moitié de l'armée allemande de Russie avait rallié le front occidental. De novembre 1917 à avril 1918, 64 divisions allaient ainsi venir grossir l'armée impériale de France déjà forte de 141 divisions. De ce fait, la supériorité numérique passait à nos ennemis sur les forces alliées qui à ces 205 divisions n'en pouvaient opposer que 177. Par ailleurs, toutes les ressources matérielles accumulées sur le front de Russie allaient, transportées sur le nôtre, augmenter l'effet déjà redoutable de ce nouvel afflux de forces.

L'armée française supportait depuis trois ans et demi le

poids principal de la guerre ; ses pertes avaient été immenses ; il devenait difficile de les réparer, et la crise des cadres aggravait celle des effectifs. Nous comptions 99 divisions sur le front, mais ce front à défendre était de 560 kilomètres. L'armée britannique venait de s'user en partie dans la pénible bataille des Flandres de 1917 ; elle occupait avec 60 divisions (dont deux portugaises), un front de 200 kilomètres. Douze divisions belges en tenaient un de 8 lieues.

Depuis quelques mois, à la vérité, les armées alliées se grossissaient de régiments américains. A l'heure où la révolution, se déchaînant à Petrograd, allait avoir pour conséquence presque immédiate l'affaissement du front russe, nous avions acquis un nouvel allié ; les États-Unis, après tant d'hésitations, s'étaient, le 3 février 1917, décidés à entrer dans la lice à nos côtés. Le 12 juin 1917, le général Pershing avait débarqué en France avec quelques régiments et, depuis cette date, chaque semaine, les bateaux de l'Union déversaient sur notre sol personnel et matériel. A la veille de l'attaque allemande, quatre divisions étaient en France et l'on pouvait prévoir que, les transports s'accélérant, une armée américaine forte d'un million d'hommes serait, avant l'hiver de 1918-1919, engagée dans les combats. Mais en serait-on encore à se battre dans l'hiver de 1918-1919?

L'Allemagne ne le pensait point. Elle était en droit d'envisager l'année 1918 comme la plus favorable à une action heureusement décisive. Les Russes nous abandonnaient ; les Américains à peine arrivaient. L'Allemagne a toujours eu une tendance à sous-estimer l'adversaire : outre qu'elle pensait troubler par les attaques de ses sous-marins les « arrivages de Yankees, » ceux-ci ne constitueraient point, matériellement parlant, avant l'été de 1918, un appoint sérieux, et cet appoint resterait longtemps de qualité inférieure : elle accueillait par des ricanements ces bataillons de « marchands de porc salé » qui osaient se venir mesurer avec l'« incomparable *Feldgrau.* » En fait, elle était autorisée à tenir l'aide américaine pour négligeable, — militairement parlant, — avant l'automne 1918. Or elle pensait en avoir alors fini depuis longtemps.

L'infériorité du nombre semblait lui livrer l'adversaire.

***

Elle comptait sans l'âme du soldat qui, depuis le premier jour, n'avait pas faibli. Élevé au commandement suprême de l'armée française à l'heure où un nuage paraissait assombrir les cœurs, le général Pétain avait mis tous ses soins à refaire le moral de ses troupes ; cœur frémissant lui-même sous une apparence froide, esprit sagace servi par un clair regard, il avait mieux fait que comprendre la situation, il l'avait *sentie :* il avait entendu que le raffermissement de la discipline fût assuré par le rassérènement des âmes ; des offensives heureuses, soigneusement préparées et menées avec ce mélange de prudence et de fermeté qui le caractérisent, en août au Nord de Verdun, en octobre sur le Chemin des Dames, avaient rendu à nos hommes l'impression qu'on pouvait toujours « avoir le Boche ; » une véritable entreprise de restauration morale avait, d'autre part, donné de si heureux résultats que jamais peut-être le soldat français n'avait montré une âme plus haute, une conscience plus nette de son devoir, un esprit de sacrifice plus complet, et, par surcroît, une bonne humeur plus alerte au service d'une bonne cause. C'était une arme bien trempée que Pétain avait en main et si l'on mesurait une armée à la qualité plus qu'à la quantité, nous n'avions jamais été si riches.

De son côté, sous le chef tenace et résolu qu'était le maréchal Douglas Haig, le soldat anglais s'était singulièrement *fait* depuis deux ans. Dédaigneux du péril, solide et opiniâtre, il était devenu combattant redoutable : moins personnellement *débrouillard* que son frère d'armes français, il se montrait d'une solidité magnifique ; à la condition d'être conduit, il était prêt à aller où le chef le conduirait, à y rester ou à y revenir et c'était dès lors bien affaire de commandement que ces beaux bataillons tinssent ou ne tinssent pas ; — d'ailleurs, lorsque ses chefs le jetaient à l'assaut, capable, nous le verrons du reste, des plus singuliers exploits.

Les Américains allaient, eux aussi, faire preuve des plus belles qualités combatives ; mais leur eussent-ils rendu justice, nos ennemis étaient, je le répète, autorisés à ne considérer comme ennemis pour l'heure redoutables que les Français et les Britanniques.

Il ne les redoutaient pas extrêmement. En tout cas, ils pensaient les vaincre et même les écraser à coup sûr. L'Allemagne, un instant troublée, après le suprême échec de l'entreprise de Verdun, avait, depuis la chute de la Russie, retrouvé toute son altière férocité. Celle-ci s'était, de monstrueuse façon, trahie à Brest-Litovsk. Le maréchal von Hindenburg, imposé à l'Empereur par une popularité inouïe, était devenu, le 3 septembre 1916, chef d'État-major général et sous le couvert de cette popularité tous les jours grossissante, l'État-major était devenu le vrai maître de l'État. En ce gros et grand homme à la tête puissante et quelque peu brutale, à la carrure massive et robuste, d'ailleurs solide et beau soldat, l'Allemagne se reconnaissait, l'Allemagne bismarckienne, amoureuse de la force. Le Gouvernement avait, en fait, abdiqué entre les mains de l'État-major. Celui-ci promettait la victoire et, pour gage de cette promesse, étalait les « incomparables campagnes » des années passées; la Belgique « punie, » la France foulée, la Serbie écrasée, la Roumanie « châtiée, » la Russie écroulée; l'Angleterre serait maintenant chassée des mers par les sous-marins; la France, qui n'avait pu briser le cercle de fer où Hindenburg avait enfermé ses armées, allait connaître le pire destin; l'Anglais rejeté à la mer, le Français isolé demanderait grâce. Le pangermanisme se déchaînait derechef, plus impudent, plus brutal que jamais, prétentieux jusqu'à l'extravagance. L'âme du moindre savetier saxon, du plus petit paysan poméranien s'en trouvait momentanément exaltée jusqu'au lyrisme. Une vague d'orgueil soulevait, recouvrait, submergeait tout.

Telle disposition jetait l'armée germanique à la fournaise dans une mentalité de vainqueur. Et la nation presque tout entière partageait cet état d'âme. Mais cette mentalité cachait à la nation elle-même, à l'armée elle-même, ce qui était au fond de l'âme de l'Allemagne : une sorte de « désespoir » dans l'assurance de vaincre. Ce qu'on espérait de la victoire, dans une sorte d'angoisse, ce n'était plus, au premier chef, la gloire; ce n'était plus, au premier rang, le profit : c'était la paix, la paix ardemment, passionnément désirée. Plus qu'en aucun pays, on avait, en Allemagne, faim et soif de la paix; on l'avait promise solennellement chaque année, pour Pâques, pour la Toussaint, pour Noël; on l'avait crue, à chaque échéance, d'au-

tant plus sûre que Wolff accumulait les nouvelles triomphales, voilant les revers, grossissant les succès, enflant les victoires. Cette fois, c'était chose certaine, il fallait que chacun « serrât les dents, » suivant l'expression que j'ai retrouvée en tant de lettres allemandes de ce début de 1918. Ç'allait être, en mars, « *la vraie bataille,* » mais les « Français et les Anglais allaient recevoir *une telle raclée* que leur grande gueule ne s'ouvrirait plus » (Sattrum, 12 décembre 1917) On se rassurait en s'exagérant les chances; elles étaient telles qu'il ne faudrait pas un mois pour que tout croulât devant le *Feldgrau :* « Les cloches de Pâques sonneront la Paix, » disait le kronprinz de Prusse à ses soldats. Mais un doute subsistait malgré tout : on allait à la victoire comme à un abîme; il fallait en finir. « Quand, — écrit-on de Berlin le 2 février 1918, — quand commencera-t-elle, *l'offensive désespérée?* » C'est l'esprit de maintes lettres.

Qui n'aperçoit dans ce mot révélateur le danger caché? Le moral, si surexcité qu'il soit, survivra-t-il au premier échec, même s'il n'est simplement que l'arrêt de cette offensive « désespérée? » Nous verrons la déception qui soudain met, dès avril, l'âme de l'Allemagne en détresse, sans que la victoire du 27 mai parvienne à la relever. Que sera-ce à l'heure où commenceront les grandes défaites? Tandis que, en mars, en mai, après les deux terribles coups portés sur la Somme et sur l'Aisne, la nation française, d'ailleurs guidée dans les voies droites par ses chefs, un Raymond Poincaré, un Georges Clemenceau, tiendra ferme dans le plus effroyable péril, on verra, moins de trois mois après, la nation allemande, et l'armée même, fléchir, puis défaillir devant la seule menace d'un désastre, devant la seule perspective d'une invasion. Lorsque, le 21 mars, se déclenche l'offensive allemande, la force morale des deux partis en présence, en dépit de l'exaltation des guerriers allemands, n'est point égale, mais, tout au contraire des forces matérielles, c'est dans notre camp qu'est la supériorité.

IV. — LA STRATÉGIE ET LA TACTIQUE DE LUDENDORFF

Une telle situation ne se pouvait dénoncer dans les premiers jours. En ce début de bataille, la supériorité matérielle était trop considérable pour ne point prévaloir. Elle se fortifiait pour l'heure de la tactique adoptée par les chefs alle-

mands, la tactique de la surprise brutale, et d'une faute immense commise par notre coalition, l'absence de commandement unique.

L'armée allemande avait un chef nominal, le maréchal de Hindenburg dont j'ai essayé d'esquisser, plus haut, la forte physionomie; mais sous ce chef plus prestigieux que génial, elle était en réalité dans la main de fer du quartier-maître général de Ludendorff.

Quelques années avant la guerre, le jeune colonel jouait déjà dans l'État-major un rôle important. Élevé à l'école de Bernhardi, cet officier de fer était un pangermaniste surexcité. Le *Deutschland über alles* le possédait et le soulevait. Officier distingué, il débordait dès lors de son rôle et poussant aux grandes audaces, conseillait la politique; lorsque, le 10 mars 1913, un rapport anonyme était parvenu au Haut Commandement où étaient suggérés — au nom du droit de l'Allemagne à tout oser — les plus magnifiques attentats, violation de la Belgique, soulèvement de l'Islam, préparation de la révolution russe, chacun avait su qu'il était l'œuvre du brillant chef de section au Grand État-major général. Ce rapport dénote une grande envergure dans l'esprit d'entreprise, une absence rare de scrupules, une sorte d'illuminisme appuyé sur la brutalité, et, par ailleurs, une psychologie des peuples assez rudimentaire. De ce jour, notre service des renseignements avait signalé le jeune colonel comme à surveiller. On dit que ses qualités militaires et son fanatisme pangermanique avaient amené ses chefs à fermer les yeux sur des frasques de joueur, conséquences d'un tempérament effréné. Au physique, la physionomie-type d'un beau soldat prussien, la figure longue, aux méplats accusés, l'œil clair, dur, insolent, le front intelligent et osseux, et sous la moustache courte, la bouche en coup de sabre du vieux Moltke, toute contractée par un immense orgueil. Au moral en effet un orgueil incommensurable, cet orgueil qui peut être merveilleux atout ou fatal défaut, suivant le cas, et sera l'un et l'autre pour cet homme-là.

Chef d'État-major, en Russie, d'Hindenburg, — qu'il semble avoir *inventé*, — il paraît avoir été le vrai inspirateur de toutes les manœuvres dont la patrie reconnaissante faisait mérite au vieux chef. Il a suivi celui-ci, en 1916, à l'État-major général dont il est devenu le vrai chef, celui de l'Armée, celui

de la Nation, car il y a du dictateur chez ce soldat. Dès le début de 1918, l'Allemagne reconnaissante appelle Hindenburg et Ludendorff *les Dioscures* — les jumeaux. — En réalité Ludendorff a la barre en main.

Il est assez difficile encore de juger du rôle qu'il a joué. Il semble bien, cependant, que, des plans stratégiques aux méthodes tactiques, tout soit issu de ce cerveau, d'autant que stratégie et tactique allaient se révéler parentes, et l'une et l'autre si conformes au caractère du quartier-maître général, incommode, très capable et très confiant en sa capacité, rude et roide, que l'on est autorisé dès aujourd'hui à lui en attribuer la paternité. Elles s'inspiraient l'une et l'autre de la *manœuvre du coup de poing*.

Celle-ci est assez simple : le maximum de forces et d'effets sur un point donné, puis, la déchirure très largement produite, le rabattement à droite ou à gauche, ou, si les circonstances s'y prêtent, le rabattement à droite et à gauche. Ludendorff ne paraît pas avoir su ou pu changer de plan stratégique ni de méthode tactique, même lorsqu'après mai 1918, il sut stratégie et tactique pénétrées par son adversaire et par conséquent exposées à la parade. C'est le genre prussien ; les stratèges d'outre-Rhin qui, nous l'avons trop souvent appris à nos dépens, peuvent être de redoutables adversaires, ont presque toujours présenté le même défaut : ils manquent de souplesse ou tout au moins de rapidité dans les conceptions nouvelles qu'à tout instant impose la guerre. Le Prussien d'Iéna fut en grande partie battu parce que, nourri de la méthode frédéricienne, il n'avait point su s'adapter, même après son échec de 1792, à la méthode de combat qu'avaient inaugurée les soldats de la Révolution et que Bonaparte avait portée à la perfection. Et je ne sais ce qu'un Moltke lui-même eût donné, en 1870, en face d'un Foch. La manœuvre apparaît tout d'abord à un cerveau prussien tenir dans le coup brutal; s'il frappe un point faible, si, ayant porté son coup, il trouve une armée facile à démonter et un adversaire incapable de parer le second coup en manœuvrant, la méthode se justifie; mais si l'adversaire sait se dérober au second coup, s'effacer soudain pour que celui-ci tombe dans le vide, rebondir à la riposte, se jeter sur le flanc du lutteur déjà fatigué, l'environner de manœuvres, l'étourdir de combinaisons et l'assaillir de toute part, le géant prussien,

incapable de modifier en quelques jours sa lourde méthode, chancelle et hésite; s'il recule, fût-ce d'une semelle, il est perdu, car il ne sait pas, lui, le jeu de l'escrime, mais seulement celui du coup de poing; et que vaut un poing en face d'une épée qui cherche partout le défaut?

Ce serait méconnaître cependant un Ludendorff que de voir en lui simplement un brutal éminent. Son éminence réside en l'audace qui, chez lui, double la brutalité. On lui reproche aujourd'hui, — on se rappelle la lettre de Scheidemann, — d'avoir été « un aventureux. » Il est réputé « aventureux » parce que « l'aventure » a mal tourné, mais il est certain qu'il était un oseur. S'il s'engageait, fort, nous l'avons vu, d'une supériorité d'effectifs et de moyens qui justifiait son audace, celle-ci n'en restait pas moins fort grande; cette supériorité, en effet, n'était que momentanée; si la bataille se prolongeant au delà d'un, de deux, de trois mois, la résistance de l'ennemi avait pour conséquences des pertes analogues à celles que l'armée allemande avait connues devant Verdun, l'Allemagne voyait fondre ses réserves; et si l'adversaire, d'autre part, avait su, en ces trois mois, ménager ses réserves à lui, les avait pu grossir d'un appoint qui, en l'espèce, pouvait, — l'Amérique accélérant ses envois d'hommes, — être sinon exactement calculé, du moins parfaitement prévu, si, pressant encore ses fabrications d'armes et de munitions, cet adversaire acquérait, en cours de bataille, l'égalité, puis la supériorité des moyens, les victoires à la Pyrrhus du début acheminaient le vainqueur à une effroyable déconfiture.

Or, si Ludendorff pouvait ignorer ou sous-estimer l'aide américaine, s'il était autorisé à croire Français et Anglais, plus qu'ils ne l'étaient, sur les boulets, il devait être mieux renseigné sur sa propre armée; il savait que, jetant la totalité de ses 205 divisions contre nos 177, il jouait là le va-tout de l'Allemagne qui, ne pouvant compter sur ses Alliés pour la renforcer notablement, allait engager, dès 1918, sa plus jeune classe après laquelle il faudrait appeler qui? des enfants de 18 et 17 ans. Mais Ludendorff était joueur, — on sait qu'il l'est en effet et qu'il lui en a coûté jadis, — et, joueur, comptait sur la fortune. Il comptait aussi sur sa tactique, ce qui excuse une stratégie audacieuse.

*
* *

Le plan était d'attaquer au point le plus faible de l'ennemi avec le maximum de force. Ce maximum de force, un Ludendorff ne le demande pas seulement à de gros effectifs et à un matériel magnifique; il le demande surtout à la surprise. Et il faut bien s'arrêter à cette tactique puisque, seule, elle explique les événements qui marquent la première phase de la bataille, et fait très bien comprendre de quelle façon, pénétrée par nos chefs et la parade trouvée, elle échouera finalement. Pour la faire connaître, le mieux est de s'en rapporter à celui-là même qui, après trois mois d'expérience, en aura précisément trouvé la parade.

« La méthode d'attaque allemande, écrira, le 16 juin, le général Foch à ses lieutenants, est caractérisée par la surprise, la violence, la rapidité de l'exécution, la manœuvre, la profondeur de la pénétration cherchée.

I. — La *surprise* est obtenue par la *brièveté de la préparation d'artillerie* (3 à 4 heures) et par la *mise en place, au dernier moment*, des unités *d'attaque*, les marches d'approche de ces unités étant effectuées de nuit et par voie de terre.

Jusqu'à la nuit qui précède l'attaque, rien n'est donc changé à l'apparence habituelle du front; le calme y règne; les unités en ligne sont les mêmes.

L'attaque a toujours lieu au point du jour, l'infanterie étant précédée d'un barrage comprenant une forte proportion d'obus fumigènes; par l'effet d'un nuage ainsi produit, nos fantassins et même nos artilleurs n'aperçoivent l'ennemi que quand il est à quelques mètres d'eux.

II. — La *violence* est réalisée par *l'intensité du bombardement*, tous les calibres et toutes les espèces d'obus étant employés simultanément sur une profondeur de 4 à 5 kilomètres, et par *l'attaque en masse de l'infanterie* qui, pendant la préparation d'artillerie, se rassemble à 2 ou 300 mètres des premières lignes à enlever.

Dès qu'elle a enlevé la première position, elle s'échelonne en profondeur, se détend, les unités de tête se portent au plus vite sur les objectifs successifs qui leur ont été désignés, n'ayant à se préoccuper ni de la protection de leurs flancs, ni du nettoyage de leurs arrières qui sont assurés par d'autres unités.

La désignation d'objectifs successifs n'implique aucun temps d'arrêt sur ces objectifs qui jalonnent simplement la direction à suivre.

III. — Pendant son mouvement en avant, l'infanterie est protégée d'abord par le barrage roulant d'artillerie, puis par l'artillerie et les *minenwerfer* d'accompagnement. Elle fait d'ailleurs un large usage de ses propres feux et surtout de ses mitrailleuses légères.

Si une unité d'infanterie se heurte à une résistance qu'elle ne peut vaincre par ses propres moyens, elle s'arrête et est immédiatement dépassée par les unités qui l'encadrent, celles-ci étant chargées de faire tomber, en le débordant, le point d'appui qui reste.

IV. — Les Allemands affectent généralement leurs meilleures unités à la partie centrale du front d'attaque, de manière à se donner toutes les chances de produire, dans cette partie centrale, une progression rapide et profonde.

La *manœuvre* consiste ensuite à élargir rapidement la brêche ainsi faite, puis à attaquer sur les flancs de cette brêche.

L'attaque de front est d'ailleurs poursuivie en même temps que se développent les attaques de flanc.

V. — La *profondeur de pénétration* est obtenue par la marche rapide et résolue des troupes sur des objectifs déterminés à l'avance et situés à grande distance. Elle a pour effet de désorganiser promptement une défense qui n'est pas entièrement constituée, en lui enlevant, dans ces objectifs, les points essentiels de son organisation... »

Nous avons là un admirable résumé — sans aucune lacune — de la tactique qui, le 21 mars, va se révéler, se confirmera en Flandre en avril, sur le Chemin des Dames en mai, pour échouer en partie sur les collines de l'Oise en juin et presque totalement en juillet, la parade ayant alors été trouvée, sur le front de Champagne.

Qu'elle dût nous surprendre, rien de plus compréhensible.

Depuis trois ans, la guerre de siège avait paru abolir le facteur surprise et rendre par ailleurs en partie inefficace le facteur manœuvre : les travaux préalables qu'exigent la préparation d'une attaque à grand renfort de matériel sur un front bastionné où elle se devait déclencher, signalaient à l'adversaire la région où il devait porter ses réserves et, si ces travaux

n'avaient suffi à le fixer à ce sujet, la « préparation d'artillerie, » longue parfois de trois, six et même huit jours, était propre à lui indiquer très précisément le point menacé. Par ailleurs, la facilité que l'aviation avait donnée aux états-majors de surveiller les allées et venues des troupes adverses paraissait avoir achevé d'abolir la possibilité du secret.

Les Allemands avaient pu, au cours de ce colossal *Kriegspiel* qu'avait été la manœuvre de Riga, expérimenter la méthode sur laquelle ils comptaient maintenant. Cette opération avait été « la répétition générale » faite, sans grands risques, devant l'armée russe en mauvais arroi, de la manœuvre qu'on allait tenter, et la preuve en est que le chef choisi pour l'exécuter tout d'abord sur le front d'occident était celui-là même qui l'avait conduite en Russie, ce von Hutier, spécialiste du coup de poing rapide et du défoncement par surprise. Le secret assuré par les marches de nuit ou sous couvert des bois, par l'interdiction de toute correspondance postale et par l'ignorance où les officiers les plus haut gradés étaient laissés jusqu'au bout du point à attaquer, la préparation d'artillerie serait effroyable, mais courte et destinée, — par l'emploi des obus toxiques, lacrymogènes et stupéfiants, — à paralyser les défenseurs plus qu'à écraser le terrain, car on comptait avancer vite et pour ce. il fallait renoncer à se créer à soi-même, en défonçant le sol, les difficultés que venaient de connaître, lors de leur avance en Flandre, nos Alliés anglais. Ainsi tomberait la première ligne et nous savons, par la note de l'homme le mieux informé qui fût, ce qui suivrait. L'essentiel était que, par l'incessant afflux des forces fraîches, la brutalité restât constamment égale à elle-même. Ainsi l'*Einbruch* (enfoncement) serait transformé en *Durchbruch* (rupture). Et c'est alors que la stratégie, — après la tactique, — se révélerait.

***

Cette stratégie relève, je l'ai dit, de la même mentalité que la tactique que nous venons de définir. Elle n'a aucun rapport avec la *manœuvre* telle que des cerveaux ingénieux la peuvent concevoir et telle que le colonel Foch l'avait si nettement définie (1). Point de mouvements savants, d'attaques de flanc,

(1) Lieutenant-Colonel Foch. *Des principes de la guerre*, p. 279-281.

de feintes et de diversions en cours de bataille, d'opérations convergentes ou parallèles simultanées. Non! une série de formidables coups et de rabattements. Si le coup n'a pas donné tout son effet, un second coup, toujours isolé, sur un autre point du front, un troisième si le second n'a pas rendu, un quatrième ailleurs, un cinquième ailleurs encore. C'est évidemment la stratégie de Ludendorff; il ne la modifiera pas et si, l'offensive passant à l'adversaire, il voit celui-ci *manœuvrer* cette fois ses armées, l'attaquer sur ses flancs, l'assaillir en trois, quatre et cinq points du front à la fois, le bousculer sans arrêt et le menacer d'encerclement, il perdra pied, incapable de faire front à une manœuvre qui lui est si étrangère et, de découragement, sera le premier à solliciter, à imposer la demande d'armistice.

Qu'en frappant à la soudure des armées française et britannique, — le front de la Somme à l'Oise, — il ait, en mars, entendu avant toutes choses dissocier les deux armées alliées, les séparer, rejeter les Anglais à droite, les Français, s'ils intervenaient, à gauche, cela n'est pas douteux. Il est non moins douteux que, primitivement, si la manœuvre réussissait, on dût l'exploiter *en direction de la mer*. Si, la première ligne enfoncée, la ligne Noyon-Guiscard-Ham-Péronne tombait à son tour, puis la ligne Lassigny-Roye-Chaulnes, puis la ligne Montdidier-Rozières-Braye-Albert, Amiens était menacé et, avec la ville, l'un des nœuds de communication capitaux, disons le mot, le nœud capital par où la France se liait à l'Angleterre. Une seconde opération conduirait à Abbeville. Si, par hasard, on était arrêté entre Montdidier et Amiens, on menacerait par un second coup, une autre partie du Pas-de-Calais, Calais, Boulogne, et ce sera le coup sur le front de la Lys. Si les armées françaises ont pu intervenir, garder leur liaison avec les britanniques, il faudra, momentanément, renoncer à la mer, aller occuper les Français ou les épuiser sur un autre point, — et ce sera l'attaque du Chemin des Dames. C'est là que déviera la manœuvre allemande : pour avoir réussi au delà de toute espérance, la formidable attaque dépassera son but de grosse diversion. Le *Nach Paris* qui a, en août 1914, scandé et soutenu la marche des armées impériales, reviendra à trop de lèvres. Le kronprinz de Prusse fera prévaloir contre la vraie manœuvre, — celle de Ludendorff, — le rêve dynastique, le rêve de gloire:

la prise de Paris, après celle de Châlons, de Reims, de Compiègne et s'enfoncera dans le destin. Alors s'étant enferré lui-même, s'étant engagé dans la poche profonde, l'ayant encore approfondie, — je reviendrai sur chacun de ces événements, — il y sera soudain saisi par la main de Foch et, le 18 juillet, la fortune changera de cours — et ce sera le renversement de la bataille.

V. — LA MARCHE DE LA BATAILLE

Mais, au début de mars, Ludendorff semble le maître du destin. Il sait où il attaquera ; il sait qu'il enfoncera parce que lui, l'unique chef, derrière le large masque d'Hindenburg, va se trouver en face de deux armées et de deux chefs. Voilà peut-être où est sa plus grande force, sa plus grande chance, tant il est vrai que, dans la guerre, la victoire est le plus souvent faite de la faute d'un adversaire. Et voilà, partant, où Ludendorff est justifié de s'être cru à coup sûr vainqueur.

« La situation très spéciale des armées alliées en France, a-t-on déjà écrit (1), favorisait les desseins de l'État-major allemand. On sait que, sans parler du secteur relativement fort restreint confié aux vaillantes troupes belges, ce front était tenu par deux armées distinctes, — deux grands quartiers généraux, certes liés par une entente cordiale dans l'Entente cordiale, mais absolument indépendants l'un de l'autre, régissaient les opérations du front occidental. De la mer du Nord à Barisis-au-Bois (au pied du massif de Saint-Gobain), l'armée britannique occupait, depuis quelque mois, une partie importante du front de France, tandis que de cette petite localité à l'Alsace, les Français continuaient à en tenir la plus grande partie, mais le partage de la ligne s'était réglé de telle façon que celle-ci en devenait quelque peu vulnérable; outre que l'unité de commandement, réclamée par de bons esprits, à qui l'événement allait, de si éclatante façon, donner raison, n'avait pu être finalement établie, l'entente avait abouti moins à un concordat nouveau qu'au maintien d'un *statu quo* un peu brutal : chaque armée s'en tiendrait si rigoureusement à la

(1) Voir : X... La Bataille de France, dans la *Revue* du 15 juillet 1918. J'userai assez largement, en ce premier article, de cette étude très détaillée de la bataille de mars, que j'ai des raisons personnelles de croire bien informée.

zone qu'elle couvrait que les divisions mises en réserve en vue d'une attaque possible par l'une et l'autre des deux nations ne pouvaient stationner, les françaises dans la zone arrière anglaise, les anglaises dans la zone arrière française. Aucun chef suprême n'ayant, par ailleurs, qualité pour donner d'ordres aux deux États-majors, ceux-ci avaient la libre disposition de leurs réserves et, encore que l'un et l'autre fussent résolus, le cas échéant, à se secourir, l'ennemi pouvait espérer qu'une telle situation, en cas d'une attaque brutale suivie d'un prompt succès sur l'un et l'autre points du front, compliquerait encore les mesures susceptibles d'y parer. Enfin, si unies que fussent les deux armées, elles n'en étaient pas moins *juxtaposées* et il n'est point besoin de s'appeler Hindenburg pour savoir que le point de soudure est plus qu'aucun autre point vulnérable, où s'accolent deux grandes armées indépendantes l'une de l'autre, obéissant à des chefs différents, ne parlant pas la même langue, ne possédant point le même esprit et, en dépit de la relative unification des règles de combat, ne pratiquant pas les mêmes méthodes. »

Ni unité de commandement, ni, conséquemment, amalgame des forces : partant, gêne dans l'emploi des réserves de l'Entente aux endroits utiles, en face d'un commandement unique allemand. Voilà peut-être ce qu'il y avait de plus grave dans la situation. Qu'on me permette de dire que nous étions nombreux en France à prévoir la nocivité de cet ordre dispersé et à en demander la fin. Mais les tentatives faites à la fin de 1917 pour y porter remède avaient échoué et Ludendorff était, en conséquence, parfaitement autorisé à croire qu'à toutes les infériorités qu'il nous connaissait, celle-là s'ajoutait, — la pire peut-être. Son tort fut de ne pas admettre qu'on y pourrait si promptement remédier et que l'homme surgirait au moment où la nécessité imposerait impérieusement la fonction.

*
* *

Nous verrons l'homme surgir et d'une main si prompte s'emparer de la barre. Alors nous dirons ce qu'était Foch, ses principes, la façon dont il les devait appliquer dans l'énorme bataille. J'ai hâte, après ce préambule nécessaire, de passer aux faits.

Ils se groupent en cinq grands chapitres.

La première phase de la bataille est constituée par les offensives allemandes jusqu'au 15 juillet : offensive de la Somme du 21 mars, offensive des Flandres du 8 avril, offensive de l'Aisne du 27 mai, offensive de l'Oise du 9 juin.

La seconde bataille de la Marne — 15 juillet-6 août — constitue une seconde phase, celle où, ayant en partie repoussé la cinquième attaque exécutée par les Allemands à l'Est et à l'Ouest de Reims, nous passons à l'offensive de flanc, le 18 juillet, et parvenons à rejeter l'ennemi de la Marne sur la Vesle.

Alors commence la troisième phase, — le 8 août, — par l'offensive prise par les armées franco-britanniques dans la région de la Somme et de l'Oise, qui, s'élargissant de semaine en semaine jusqu'à englober six armées, aboutit à ramener l'ennemi à son point de départ du 21 mars devant la ligne Hindenburg, le 18 septembre, cependant que, chassés de l'énorme poche creusée au printemps, les Allemands sont contraints de replier leur ligne sur maints points du front et que l'armée américaine, les expulsant du saillant de Saint-Mihiel, va rendre à nos armées toute liberté d'action de la Suippe à la Moselle. Ainsi se trouvera exécuté le plan que nous aurons vu Foch exposer à ses lieutenants dès le 24 juillet.

Le 26 septembre commence, avec l'attaque par les Alliés de la fameuse ligne « Hindenburg, » la quatrième phase, prévue depuis des semaines par Foch et déjà inscrite dans son inoubliable directive du 3 septembre. Tandis que la ligne Hindenburg est entamée et, vers le 5 octobre, sera rompue de toute part, l'ennemi, défoncé à son centre, a été attaqué sur ses deux ailes, à sa droite en Flandre par le groupe d'armées franco-anglo-belges aux ordres du roi Albert, entre la Suippe et la Meuse, à sa gauche, par les armées françaises et américaines. On voit se dessiner nettement le plan d'enveloppement que Foch va préciser dans sa directive du 19 octobre.

A cette date, tout s'ébranle, à la voix du chef ; c'est l'attaque concentrique de toutes les armées, si menaçante dès ses débuts que déjà l'ennemi parle d'armistice. Foch talonne ses troupes le 27 octobre, car il entend bien que cet armistice ne soit qu'une capitulation. Alors le cercle des armées se resserre, les armées convergeant toutes vers la région d'Ardennes. Déjà se prépare l'attaque à l'Est de la Moselle, destinée à élargir encore la magnifique opération d'encerclement, tandis que le groupe

d'armées des Flandres, ayant atteint la frontière de Hollande, menace le flanc droit de l'ennemi. Celui-ci vient solliciter l'armistice qui se signe le 11 novembre à l'heure même où, de toutes parts, nos soldats, râflant matériel énorme et nombreux prisonniers, et achevant de libérer le territoire de France, sentent passer le souffle de la Victoire à laquelle, dans les jours de revers extrêmes, ils n'ont cessé d'avoir foi.

Ainsi les armées alliées auront en moins de huit mois, au milieu d'une série d'épreuves inouïes et au prix d'un effort prodigieux, passé des revers les plus angoissants à la plus magnifique victoire. Ce ne sera ni effet du hasard, ni rencontre de circonstances. Rarement campagne aura été à ce point *conduite*. Et c'est bien ce qui rend si particulièrement passionnantes la marche et l'issue de la bataille qui, s'engageant dans le désordre, née de notre anarchie, le 21 mars, sera en voie de s'achever, comme la plus grandiose manœuvre qui se fût vue, le 11 novembre 1918.

VI. — L'OFFENSIVE ALLEMANDE DU 21 MARS

Le 21 mars, à quatre heures quarante, sur les 90 kilomètres qui s'étendent de la Scarpe au Nord à l'Oise au Sud, une canonnade d'une violence insolite éclatait sur le front allemand; elle s'enfla d'heure en heure durant cinq heures; à neuf heures dix, l'infanterie se jeta à l'assaut; déjà, traversant, à la faveur du brouillard, le *no man's land*, elle était parvenue à quelques mètres des lignes anglaises.

C'était le début de la grande bataille de France. Les armées Marwitz et Hutier, — IIe et XVIIIe armées allemandes, — se jetaient sur les armées Byng et Gough, 3e et 5e armées britanniques (1).

Le front d'attaque s'étendait exactement, pour l'armée Marwitz, de Fontaine-lès-Croisilles (Nord de Croisilles) à Demicourt (Ouest de Marcoing); celui de Hutier, — près de trois fois plus large, — de Demicourt à Fargniers (Ouest de La Fère). Contre les 4 divisions de Byng, Marwitz lançait 10 divisions;

(1) La 5e armée britannique (général div. H. de la P. Gough) tenait le front du Sud de Barisis au Nord de Gouzeaucourt (67 kilomètres) avec les 3e, 18e et 19e corps. La 3e armée (général Sir J. H. G. Byng), le front du Nord de Gouzeaucourt au Sud de Gavrelle avec les 5e, 19e et 17e corps.

mais l'énorme armée était celle de Hutier, 27 divisions lancées contre les 10 de l'armée Gough.

Derrière les positions anglaises, nous savons quels objectifs visaient les assaillants : on espérait en quelques jours déchirer par un maître coup le front britannique, et Hutier, opérant avec les forces considérables que je viens de dire, bousculerait la droite de Gough de telle façon que, la rejetant de Fargniers sur Chauny, puis au delà de la ligne de Noyon-Ham, il la séparerait violemment de la gauche française. Forçant ainsi, sur un front de 90 kilomètres, les lignes de Picardie, élargissant l'attaque au Nord en direction d'Arras et Bapaume, au Sud en direction de Chauny et Noyon, les Allemands espéraient atteindre la ligne Breteuil-Amiens-Doullens, après s'être rendus maîtres des vallées de l'Ancre, de la Somme et de l'Oise. Nous savons qu'au delà de cet objectif déjà lointain, ils comptaient, — ce serait sans doute l'affaire d'une seconde offensive, — atteindre la mer dans la région d'Abbeville ; un flanc défensif rapidement organisé sur les collines de la rive gauche de l'Oise, du Sud de Chauny au Sud de Lassigny, le massif de Boulogne-Orvillers et la région au Sud de Montdidier, empêcherait les Français de troubler cette seconde opération. L'essentiel pour l'heure était de rejeter les Anglais vers le Nord-Ouest, dans le Santerre ; ainsi se creuserait entre les armées alliées un trou où, d'Amiens à Maignelay-Montdidier, l'énorme armée Hutier s'engouffrerait. Puis le rabattement à droite achèverait, Amiens étant enlevé et peut-être Arras, la déconfiture de l'armée britannique.

Nos alliés attendaient l'attaque, ayant créé trois positions successives à des distances considérables l'une de l'autre, mais ils la redoutaient plus au Nord qu'au Sud ; le maréchal Haig écrit qu'il s'attendait à « recevoir la plus puissante attaque ennemie entre la Sensée et la route de Bapaume-Cambrai, » par conséquent sur le front Byng. Le Sud de la ligne, — droite de l'armée Gough, — semblait devoir être couvert par les marais de l'Oise ; on ne l'avait donc que très légèrement gardé. Or, le temps ayant été dans les premières semaines de mars exceptionnellement sec, les terrains marécageux s'étaient rapidement solidifiés : or, 6 divisions allemandes étaient, dans cette région peu défendue, lâchées contre une seule division britannique. Disons d'ailleurs que 64 divisions allemandes allaient

être, du premier jour de la bataille, jetées dans la bataille. « Ce nombre, ajoute sans plus le maréchal Haig, dépassait considérablement le total des divisions britanniques *en France*. »

CARTE POUR SUIVRE L'OFFENSIVE ALLEMANDE DU 21 MARS

L'armée Gough, sur sa droite, allait combattre un contre six.

Il en résulta que nos alliés opposèrent une résistance inégale. L'armée Byng accueillit l'ennemi avec une telle résolution, qu'à peine fut-elle ébranlée, encore que les soldats combat-

tissent un contre trois. En fin de journée, c'est tout juste si les Allemands avaient pu, entre Fontaine-lès-Croisilles et Demicourt, conquérir les premières positions et une bien légère poche se trouvait creusée, de ce fait, au Nord de la ligne attaquée.

Mais, au Sud, l'armée Gough, après avoir vaillamment disputé les premières lignes, avait cédé sous la poussée. Le brouillard s'était fait complice de l'ennemi. Jusqu'à treize heures, il avait empêché de voir à 50 mètres devant soi. « Les mitrailleuses et pièces avancées disposées pour balayer cette zone de leurs feux, écrit le maréchal Haig, furent presque entièrement réduites à l'impuissance. Aussi les détachements qui tenaient les positions d'avant-postes furent submergés ou entourés et bien souvent avant d'avoir pu se rendre compte de l'attaque ennemie. » Ces détachements assaillis à l'improviste se défendirent avec une bravoure si magnifique que le chef n'hésite pas à déclarer que cette résistance, prolongée dans les conditions où elle se produisait, « peut être comptée parmi les actions les plus héroïques de l'histoire de l'armée britannique. »

Mais c'étaient des résistances isolées peu propres à arrêter, à plus forte raison à briser l'assaut. Dès midi, la prise de Roussoy (Sud-Ouest de Catelet) entamait déjà la deuxième position. L'ennemi poussait dans cette déchirure qui s'agrandissait, atteignait sur 3 lieues de front, 6 à 8 kilomètres de profondeur. Le Vergnier et Epehy furent âprement disputés, mais finalement perdus. Aidée là encore par l'assèchement des marais, l'infanterie allemande avait, cependant, franchi l'Oise et le canal au Nord de la Fère et au Sud de Saint-Quentin et pénétré dans la zone entre Essigny et Benay, en direction de Ham et par conséquent de la Somme. De toute part, la position de bataille était entamée; elle croulait bientôt et le flot en submergeait les débris.

Reculant de la ligne Epehy (Ouest de Catelet) Holnon-Liez-Fargniers, les soldats de Gough ne se pouvaient fixer. Dès le 21, Gough avait décidé de replier sa droite (le 3e corps) derrière le canal Crozat, ce qui impliquait le retrait de la droite du 18e corps sur la ligne du canal de la Somme. Les ponts furent, sur les deux barrières d'eau, trop hâtivement détruits pour qu'elles en restassent longtemps infranchissables.

Dès le 22, au matin, le brouillard étant derechef fort épais, la lutte reprit avec une violence accrue. L'ennemi franchit le canal Crozat et, après une lutte des plus âpres, enleva Tergnier. Le centre de Gough reculant encore dans la région de Templeux-le-Guérard, la droite et la gauche étaient également enfoncées. A l'Ouest de Saint-Quentin, une furieuse bataille se livrait. Une attaque violente de l'ennemi entre Villeveque et Boucly amenait le refoulement de nos Alliés sur Pœuilly. L'ennemi avait créé une brèche; il l'agrandit en poussant à la rive Sud de l'Omignon; s'y engouffrant, — suivant la méthode Ludendorff, — les bataillons ennemis enlevaient, vers Vaux et Beauvois, la troisième position après laquelle il se fallait battre en rase campagne. La ligne Ham-Péronne était ainsi, après quarante-huit heures de combats, déjà directement menacée. Le pis était que les réserves de l'armée Gough étaient épuisées. Le général crut donc devoir retirer son armée sur la position formant tête de pont à l'Est de la Somme. Le 18e corps se repliant sur la Somme au Sud de Voyennes (Nord de Ham), le 19e s'efforcerait de défendre la grande tête de pont de Péronne. Quelques heures après, on y devait déjà renoncer.

L'armée Byng continuant à faire bonne contenance dans la région de Croisilles, la 5e avait en réalité perdu pied. L'avance allemande était telle, le 22, que Chauny, Noyon, Roye, Nesle, Chaulnes étant menacés, Péronne et Ham tombaient entre les mains de l'ennemi. La droite de Gough semblait dissociée; la vaillance même avec laquelle elle avait vainement essayé de résister, avait eu pour conséquence une rupture de toutes les liaisons : les divisions se cherchaient, les ordres de l'armée ne leur parvenaient plus. La ligne Chauny-Noyon-Lassigny risquait maintenant d'être rapidement perdue, et c'était le chemin de Paris ouvert, c'était en tous cas la liaison rompue entre la droite britannique et la gauche des armées françaises.

Il fallait de toute nécessité que celles-ci intervinssent.

VII. — L'INTERVENTION FRANÇAISE

Dès le 21, Pétain avait alerté ses réserves. Dans l'hypothèse de l'attaque, le Grand Quartier Général français avait préparé plusieurs plans d'intervention. A toutes fins utiles, des divisions avaient été, au Sud de Compiègne, mises en réserve, sous les

ordres du général Pellé, commandant le 5e corps, tandis qu'un état-major d'armée, — celui de la 3e armée (Humbert), — et un état-major de groupe d'armées (Fayolle), placés hors du front, étaient prêts à prendre la direction d'une bataille française sur l'Oise. Le général Debeney, commandant la 1re armée à Toul, avait été prévenu qu'il aurait éventuellement à abandonner son secteur en d'autres mains, et des services rapides de transports étaient prêts à fonctionner, destinés à porter aux points utiles les divisions enlevées, suivant les hypothèses d'attaque envisagées, sur tel ou tel point du front de l'Est. C'est ainsi qu'en quelques heures, on allait voir apparaître sur la ligne de bataille les casques bleus de France et, que, en quelques jours, vingt divisions françaises viendraient, de Noyon à Amiens, relever ou remplacer nos Alliés épuisés. La seule surprise fut qu'il fallût intervenir si vite et dans des conditions si désavantageuses.

Pétain s'était, dès les premières heures, entendu avec Douglas Haig sur l'opportunité d'une intervention précipitée, — fût-elle de fortune. Les trois divisions de Pellé étaient jetées vers la région Noyon-Chauny, tandis que la 125e, gauche de la 6e armée française, était avisée qu'elle se devait tenir prête à renforcer le 5e corps britannique, droite de Gough, avant que celui-ci ne fût complètement hors de combat. Le général Humbert, sur la laconique dépêche : « Réalisez hypothèse A, » allait porter son Quartier Général à Montdidier et prendre en main le commandement des forces françaises.

Les ordres avaient été expédiés le 21, au soir. Pellé, arrivant à Noyon, le 22, y trouvait la situation si empirée qu'elle exigeait l'intervention, dans la journée même, des troupes françaises. La 125e division, qui était à pied-d'œuvre, était poussée vers Chauny et, le 23, les trois divisions de Pellé débarquant, quelque peu démunies de leur artillerie, se jetaient courageusement entre le canal Crozat, franchi par les Allemands, et les bois de Frières, de Genlis et de l'Hôpital. Les troupes, lancées à la hâte dans une mêlée assez confuse, pouvaient retarder l'inondation, non l'endiguer. Le 23, au soir, elles se battaient du Sud de Tergnier au Nord de Guiscard, mais avec le seul dessein d'enrayer pour quelques heures les progrès de l'ennemi. Humbert, en prenant le commandement, donnait l'ordre de tenir à tout prix. On précipitait, cependant, d'autres divisions

vers la ligne de bataille, — incertaine. Elles formeraient bientôt l'armée dont l'état-major était déjà au travail.

Le général Humbert, soldat énergique et opiniâtre, combatif et agressif, — c'est l'homme de Mondement, — paraissait envisager d'un œil parfaitement calme une situation cependant si compromise. La 5e armée britannique continuait à rompre et à se replier dans la direction Nord-Ouest, où la poussait Hutier. La ceinture d'eau, qui couvrait encore le 22 la région, était tout entière aux mains de l'ennemi : le canal Crozat, le canal de la Somme jusqu'à Ham. Si les renforts arrivent, si Humbert, qui, pour défendre l'Oise, a un excellent bras droit, Pellé, a maintenant, pour disputer la trouée de Montdidier, son bras gauche, le général Robillot, les troupes arrivent fort démunies. Mais partout, de Fayolle qui, — attendant Debeney et son armée, — prend, avec la sérénité souriante qui lui est coutumière, le commandement suprême des 3e et 1re armées, aux plus modestes soldats, la consigne courait : tenir, tenir.

En fait, « tenir, » pour l'heure, voulait dire : « Ne céder qu'à toute extrémité, » car il était difficile de prendre un pied solide sur un terrain si ébranlé. Mais tandis que les troupes de Pellé défendraient le massif boisé de la Cave et de Beaugies qui couvre Noyon, une ligne de défense s'organiserait en arrière sur les collines de l'Oise, interdirait à l'invasion ce massif de Thiescourt, — la « Petite Suisse, » — des bastions, de l'Ile-de-France, et ainsi endiguerait en direction de Paris le raz de marée allemand. Dès le 24, tout en s'acharnant à fermer à l'ennemi l'accès de Noyon et de Lassigny, — qu'il savait cependant d'avance perdus, — le général Pellé paraissait sûr d'opposer une résistance sans défaillance au Sud de ces cités.

A sa gauche, à la vérité, la situation était plus mauvaise. Le 5e corps britannique avait cédé, au Nord, sur la ligne de la Somme que l'ennemi avait franchie à Béthencourt, Pargny et Epinancourt; le flot allemand allait déferler vers la ligne Roye-Chaulnes-Lassigny, en direction de Montdidier. Robillot est, par Humbert, jeté au-devant du flot, car un trou s'est produit là, vers Nesle, dans la ligne anglaise : un régiment français y est précipité et l'ennemi arrêté. Mais la bataille restait confuse, incertaine, tissu dont à tout instant la maille se rompait, mêlée où il fallait sans cesse aveugler une voie

d'eau, fût-ce, faute d'infanterie, avec des groupements de fortune, groupes de cyclistes, éléments de cavalerie et jusqu'avec les escadrilles d'avions appelées ainsi à un rôle tout nouveau.

La « Semaine sainte » commençait ; elle allait être la semaine du salut, mais après quel calvaire ! Pellé, après avoir retardé deux jours le flot allemand, était acculé à Noyon ; le 25, la ville fut abandonnée ; les bois de la Cave et de l'Hôpital enfin emportés par l'ennemi, la position n'était plus tenable. Mais passant avec ses divisions à travers la ville en flammes, le commandant du 5e corps installait sa défense sur les collines du Sud, du Mont Renaud au Plémont. La droite de l'armée Humbert était assise enfin et les plus furieuses attaques ne l'ébranleraient pas.

A gauche, la situation était moins assurée, — il s'en fallait. De la région de Roye à celle de Guiscard, rien ne permettait aux troupes françaises si hâtivement débarquées de s'accrocher pour tenir. L'Allemand, ayant franchi la Somme, se trouvait maintenant dans une poche énorme où aucun obstacle naturel ne pouvait être utilisé contre lui jusqu'au petit cours d'eau qu'est l'Avre inférieure et au médiocre massif de Boulogne-la-Grasse. Autour de Nesle, on ne se battait que pour enrayer la marche trop rapide de l'ennemi. Par surcroît, la droite de la 5e armée britannique maintenant appuyait vers le Santerre. Il nous fallait boucher le vide qui, de ce fait, se produisait de Roye à Lassigny en avant de Montdidier. Or les divisions françaises étirées sur un front énorme, étaient sans cesse exposées à se rompre sous les attaques de l'ennemi dont l'énergie, décuplée par le succès, ne semblait guère décroître. Rien de plus angoissant que cette heure du 25 au soir ; si Montdidier était pris et la trouée agrandie, c'était sur l'Ile-de-France une menace redoutable. C'est ce soir-là qu'Humbert lançait à ses troupes l'appel qui est resté célèbre : « Vous défendez le cœur de la France. »

*
* *

Les troupes s'épuisaient vite à des combats mal engagés. L'important était de mettre de l'ordre dans toute cette bataille entre Oise et Somme en attendant qu'on en mît, par une grande résolution, dans toute cette bataille de France commençante.

Tandis qu'à Doullens, l'unité de commandement allait, nous l'allons voir, s'instituer ou tout au moins s'ébaucher, au Grand Quartier général français, Pétain organisait la défense sur le terrain que, du Sud de Noyon à Moreuil, la relève de nos alliés par les troupes françaises livrait à son activité. Debeney arrivait à Maignelay : Fayolle allait, de ce fait, avoir ses deux armées. « La mission du G. A. R. (groupe des armées de réserve) est *d'assurer et de rétablir* la situation au Sud du parallèle de Péronne sur la ligne Péronne-Noyon... La 1re armée (Debeney) ou prolongera la gauche de la 3e armée pour la relier à la droite britannique si celle-ci continue à tenir, ou renforcera et étayera la 3e armée, soit en occupant à l'avance les positions de repli, soit en contre-attaquant. » C'étaient les premiers ordres partis de Compiègne. Le 26, une instruction très ferme définit le rôle de Fayolle : « La première mission du G. A. R. est de fermer aux Allemands la route de Paris et de couvrir Amiens. La direction d'Amiens sera couverte au Nord de la Somme par les armées britanniques aux ordres du maréchal Haig qui tiendra à tout prix la ligne Bray-sur-Somme-Albert ; au Sud de la Somme, par le G. A. R. sous vos ordres, en maintenant la liaison avec les forces du maréchal Haig à Bray et avec le G. A. N. (groupe d'armées du Nord-Franchet d'Esperey) sur l'Oise. » — Et tandis que les ordres se succédaient brefs et nets, Pétain faisait appel au soldat : « Cramponnez-vous au terrain ! Tenez ferme ! Les camarades arrivent. »

Ils arrivaient d'Alsace, de Lorraine, de Champagne, grossissant l'armée Humbert, constituant l'armée Debeney. Et le 26, l'Allemand se heurtait à la droite d'Humbert et était arrêté. Si, à gauche, Roye devait être abandonné après des combats héroïques, on parvenait à tenir sur l'Avre.

Mais, fatalement, cette ligne encore faible devait céder, car Pellé repoussant, le 27, tous les assauts au Sud de Noyon et de Lassigny, le flot, rencontrant là une digue, devait naturellement refluer plus à l'Ouest. Il roulait vers Montdidier ; nos hommes, le 27, combattirent en ce jour, un contre six. Ils défendirent les bois de Tilloloy et de Marquivillers avec un acharnement qui ne fut point perdu : l'ennemi allait arriver à Montdidier, mais hors de souffle et saigné aux quatre veines, et, derrière Montdidier, l'armée de Debeney se soudant enfin à l'armée Humbert, la brèche se fermerait.

Debeney en effet avait enfin son armée; il était venu remplir l'espace que le repli du 18e corps britannique laissait entre la région de Montdidier et celle de Moreuil. Le ruisseau des Trois Doms coulant du Sud au Nord, de Montdidier à Hamel, l'Avre, se coudant vers le Nord et courant vers Moreuil, constitueraient le cas échéant une ligne de défense; mais Debeney entendait qu'on se battît en avant et poussait ses divisions. Cet ancien professeur de l'École de Guerre, nous le verrons se révéler un des premiers manœuvriers de notre armée. Pour l'heure, cet homme, fortement charpenté, à la figure pensive et un peu tourmentée, est rempli d'une énergie empreinte d'âpreté. Il la communiquera à ses divisionnaires : « Tenir comme des teignes, » criera l'un d'eux à ses colonels. Debeney contresignerait le mot, d'ailleurs inspiré de ses ordres.

La liaison a été tout d'abord, le 27, assurée avec les Anglais. Les circonstances imposant cet amalgame qu'on nous refusait depuis longtemps, le 18e corps britannique est même un instant mis sous les ordres de Debeney. Celui-ci prend ainsi le commandement de toutes les troupes couvrant Amiens jusqu'à la Somme. Mais, à sa droite, la prise de Montdidier a creusé un trou. Debeney le signale à Fayolle avec une raideur qui laisse deviner son angoisse : « Il y a un trou de 15 kilomètres entre les deux armées où il n'y a personne. Je demande au général Fayolle de faire prendre des troupes et de les faire porter au Nord du Ployron pour s'opposer au moins au passage de la cavalerie. » Au Nord, l'ennemi gagnait si rapidement, qu'un officier de l'état-major Debeney, envoyé en reconnaissance à Davenescourt, tomba dans un parti allemand. On se battait partout, ne reculant qu'après avoir infligé à l'adversaire des pertes qui le retardaient dans sa marche vers Amiens comme il avait été, trois jours avant, retardé dans sa marche sur Noyon. Fayolle avait expédié des troupes dans la région du Sud-Ouest de Montdidier. La défense de cette partie du champ de bataille s'asseyait. Et il était temps, car une ruée allemande se préparait pour le 28, destinée à tout emporter.

Au Nord, les troupes de la 5e armée britannique n'avaient cessé de se replier depuis le 23 au soir. « Les divisions et brigades, écrit le maréchal Haig, avaient, dans les fréquents replis, perdu contact entre elles et, sous la pression de l'ennemi, le mouvement de retraite continuait. » Le 24, dans la matinée,

les Allemands avaient atteint Saillisel, Rancourt et Clery et on avait dû, après avoir évacué Bertincourt, replier le 3e corps. Ce repli se faisait à la vérité sans aucune panique. « Les unités, écrit le grand chef, se repliaient froidement quand elles se voyaient tournées et menacées d'être coupées, mais en bien des endroits, elles livraient des combats furieux et toutes les fois que l'ennemi tentait une attaque de front, le repoussaient avec pertes. » Une brèche s'étant produite près de Combles, on avait dû abandonner la ligne Combles-Bapaume et se replier sur la ligne générale Barentin-Le Sars-Grevillers-Ervillers. La Somme ayant été franchie par l'ennemi, celui-ci, le 24 encore, avait rompu la liaison entre deux divisions et élargi la brèche à Pargny. Le 25 mars, c'était l'Ancre qui était franchie par les Allemands. La droite du 4e corps, refoulée, ayant dû abandonner Grevillers et, d'autre part, les troupes ayant entre Grevillers et Montauban perdu toute liaison, s'étaient repliées sur la rivière, élargissant la brèche entre le 5e et le 4e corps. L'ennemi menaçant le flanc du 4e corps, gauche de Gough, Byng qui venait de prendre le commandement de toutes les troupes au Nord de la Somme, dut faire encore replier celles-ci vers la ligne de l'Ancre. Mais déjà la rivière était franchie par les Allemands au Nord de Miraumont : le 4e corps se repliait alors vers la ligne Bucquoy-Ablainzeville, tandis qu'à droite, le reste des divisions gagnait la ligne Bray-sur-Somme-Albert. Au Sud de la Somme, une nouvelle brèche s'étant ouverte entre le 18e et le 19e corps, l'ennemi était entré à Nesle ; les Allemands ayant franchi le canal de Libermont, le 19e corps avait été refoulé en direction de Chaulnes. La situation étant devenue mauvaise au Sud de Barleux, il fallait encore ramener les troupes sur la ligne générale Hattencourt-Estrées-Frise. Elles étaient à ce point épuisées et les réserves nulles, qu'il fallait former un détachement de fortune, le détachement Carrey, dernière réserve, hasardeuse réserve, derrière les malheureux soldats de Gough repliés sur la ligne Le Quesnoy-Rosières et Proyart, se reliant aux soldats de Byng à Bray-sur-Somme. Et, le 26, on avait dû encore abandonner, entre Ancre et Somme, presque tout le champ de bataille de 1916 et Albert, précieux nœud de communications. Nos alliés alors s'arrêtaient. L'étude de cette retraite permettra de mettre en lumière l'héroïsme déployé par ces soldats désencadrés, sans cesse isolés, sans

cesse tournés, assaillis par des forces écrasantes et qui essayèrent de faire front, par une valeur magnifique, à la fortune adverse.

Il n'en allait pas moins que c'était une poche de près de 50 kilomètres qui, de repli en repli, s'était, depuis le 21, creusée, où 30 divisions allemandes déchaînées attaquaient furieusement, cherchant partout les trous, les agrandissant, élargissant leurs gains, profitant de tous *les défauts* et, s'acharnant particulièrement sur les troupes britanniques; celles-ci semblaient avoir à ce point perdu pied que le maréchal Haig lui-même, songeant à un autre repli, estimait qu'Amiens ne pouvait être sauvé qu'en « concentrant immédiatement à cheval sur la Somme... au moins 30 divisions françaises; » quant à l'armée britannique, elle continuerait à se retirer « couvrant les ports du Pas-de-Calais. » « Tout délai, dans la décision relative au plan ci-dessus, ajoutait-il, peut rendre la situation critique. »

VIII. — LA CONFÉRENCE DE DOULLENS

Elle était extrêmement critique. La bataille durait depuis sept jours; plus que la force de la nouvelle tactique allemande, elle faisait éclater aux yeux de tous l'effroyable tort que causait aux armées alliées l'absence de commandement unique. C'était parce que l'armée britannique n'était, le 21 mars, que juxtaposée à l'armée française que, d'un maître coup, Hutier avait pu s'enfoncer vers Noyon. C'était parce que les ordres étaient alors partis du Grand Quartier de Montreuil, comme du Grand Quartier de Compiègne, que, en dépit de l'accord établi par le téléphone entre Haig et Pétain, la bataille avait trois jours si dangereusement flotté. Il avait fallu des trésors d'énergie et d'ingéniosité pour que, dix fois brisée, la liaison se rétablît entre la droite de Gough et la gauche française; le 26, elle était encore mal assurée.

La bataille était devenue, du côté des Alliés, une bataille franco-anglaise. Elle allait continuer. Amiens était menacé, dont Debeney couvrait les approches Sud-Est, Gough les approches Nord-Est. Or Amiens perdu, c'était une terrible aventure. Et Amiens pris, la bataille pouvait continuer encore en direction d'Abbeville; mais à voir les furieuses attaques contre les collines de l'Oise, à voir se précipiter vers la trouée de Mont-

didier les masses allemandes, d'aucuns en arrivaient à penser que, tentés par l'occasion, les Allemands pourraient bien céder à l'attraction magnétique de Paris. En revanche, il n'était pas impossible que s'il était arrêté sur le chemin d'Abbeville, sur le chemin de Paris, l'ennemi portât brusquement ses attaques sur un autre point du front anglais, sur le front des Flandres, par exemple. Que son attaque visât l'armée française ou l'armée britannique, Paris ou la mer, c'était affaire de l'Entente entière, et suivant un cas ou l'autre, — ou un autre encore, — les réserves françaises ou britanniques devaient être rapidement portées sur le point menacé. Qui réglerait, qui coordonnerait, qui dirigerait ces opérations? Ce ne pouvait être encore deux états-majors, deux chefs. Ceux-ci, dans le moment présent, pouvaient si bien avoir des préoccupations différentes, qu'ils en concevaient précisément de divergentes, l'un pensant avant tout à couvrir le détroit et l'autre Paris. Qui, en cas de conflit, les départagerait?

Le 26 mars, le général Pétain partait pour Doullens où il comptait se rencontrer avec le maréchal Haig. Le président Poincaré qui, dans cette redoutable crise, comme dans les précédentes, préconisait les résolutions d'État, y courut, accompagné de l'infatigable Georges Clemenceau, président du Conseil, du ministre Loucheur et du général Foch, tous résolus à faire prévaloir enfin la seule mesure qui pût, en cette minute d'extrême péril, sauver la situation. Ils y rencontrèrent, outre les deux généraux en chef, lord Milner, ministre de la guerre de l'Empire. Il n'est pas encore permis de rapporter ici les termes où s'engagea et se poursuivit l'entretien. L'histoire dira quels services rendirent, à cette heure, la claire intelligence et la parole si pleine d'autorité du Président de la République, la communicative ardeur de Georges Clemenceau, la fermeté d'esprit et la largeur de vues du général Foch, l'abnégation résolue du général Pétain, l'esprit de conciliation généreuse qui, de la part de lord Milner et du maréchal Haig, facilita toutes choses.

La nécessité, à la vérité, était encore plus éloquente que les hommes; elle imposait impérieusement l'institution d'un Commandant en chef des troupes alliées; si des préjugés fatals continuaient à prévaloir quelque temps, au moins fallait-il, à défaut d'un généralissime, un *coordinateur supérieur*. Un nom s'im-

posa. Nul n'avait oublié avec quel mélange d'énergie, d'ingéniosité, de clairvoyance et de cordialité le général Foch avait, dans la bataille des Flandres de 1914, su jouer entre les armées française, anglaise et belge ce rôle de coordinateur.

A deux heures de l'après-midi, — heure solennelle dans l'histoire de cette guerre, — MM. Clemenceau et Milner, au nom de leurs gouvernements respectifs, et du cordial consentement des deux généraux en chef, signaient l'ordre suivant : « Le général Foch est chargé par les gouvernements britannique et français, *de coordonner l'action des armées alliées sur le front ouest*. Il s'entendra à cet effet avec les généraux en chef qui sont invités à lui fournir tous les renseignements nécessaires. »

Ce n'était encore qu'une mission bien limitée et mal précisée. Elle ne vaudrait que par l'activité que son titulaire déploierait à la remplir, que par la façon dont, à défaut d'une autorité mal définie, il imposerait son action. Jamais il ne fut plus vrai de dire que l'homme ferait la fonction. Mais c'était parce qu'on connaissait l'homme, qu'on pouvait dès cette heure attendre beaucoup de ce qui n'était encore qu'un compromis avec la nécessité.

Nous aurons à revenir sur la manière dont Foch, — l'affaire actuelle liquidée, — concevra la bataille dont elle n'est que le prélude tragique. Mais son rôle va prendre immédiatement un tel relief et, par la suite, sa personnalité être si constamment au premier plan des événements, — disons mieux, — elle va à ce point devenir l'âme des événements, qu'il faut bien s'arrêter ici, même en plein drame, pour dire ce qu'était l'homme et partant quelle portée donnait à son entrée en scène cette puissante et si originale personnalité.

IX. — FOCH

Un Ferdinand Foch n'était point de ceux que la guerre avait *révélés*. Bien avant qu'elle éclatât, il était, tout au moins dans les milieux militaires, revêtu d'un légitime prestige. En matière d'art stratégique, l'ancien professeur d'histoire militaire, de stratégie et de tactique appliquée, l'ancien commandant de l'École de guerre, l'auteur des deux célèbres traités *De la conduite de la guerre*, des *Principes de la guerre* était, par tous

ses anciens chefs, camarades et élèves, désigné comme devant jouer dans la guerre future un rôle éminent. La politique l'avait retardé, mais n'avait pu longtemps prévaloir contre une autorité peu discutable. Lorsque, le 20 août 1913, il avait reçu le commandement du 20e corps, à Nancy, chacun s'était senti rassuré à savoir à la place qu'il fallait, l'homme qu'il fallait. Beaucoup déjà l'eussent dès cette heure placé plus haut. Les circonstances allaient l'y porter.

Ce n'était cependant pas un pontife que ce maître : disons mieux, il en était franchement l'opposé. Ce qui a toujours frappé ceux qui l'ont approché, c'est cette rondeur ironique dont s'enveloppe une volonté de fer. Ce Pyrénéen n'a gardé du Midi, — car il n'est point parleur, — qu'une finesse mordante qui a résisté aux heures les plus assombrissantes; il accueillera les grands revers de la guerre avec cette tranquillité d'esprit, avec ce même sourire narquois et ce plissement des paupières dont jadis il saluait ses propres disgrâces et où tient le vers du fabuliste « Mais attendons la fin! » Il ne *se frappe* point, pas plus qu'il ne *s'emballe*, — force est d'employer les mots familiers pour peindre un homme si peu solennel; mais s'il ne *se frappe* ni ne *s'emballe*, ce n'est point philosophie, c'est foi dans des principes mûrement acquis. Il a des principes; il en a fait un livre; ils sont fermes, clairs, assis; assis sur quoi? Sur le bon sens et la culture.

C'est une intelligence acérée; je ne crois point qu'il y ait chez lui excès d'imagination, mais un magnifique sens critique, — dans l'acception la plus féconde du mot; — car plus qu'homme du monde, il sait apercevoir dans les plans qu'on lui propose le meilleur, c'est-à-dire en apparence le plus simple; c'est qu'à ses yeux, comme à ceux de son grand maître, Napoléon, la stratégie est « art simple et tout d'exécution; » « affaire de bon sens, » dit Foch. L'important est que le bon sens soit garé de toute défaillance par le sang-froid. Or, s'il a le sang chaud en son privé, il possède sur le champ de bataille un parfait sang-froid. Au surplus, ce champ de bataille, il le considère comme le principal conseiller; il écrit quelque part : « Le commandement... *illuminé par la vue du champ de bataille*. » Il n'est pas de champ de bataille, si étendu qu'il fût, qui ne l'ait ainsi « illuminé. » Mais il est « illuminé » sans être un instant aveuglé par cette forte lumière. Il garde à travers les grandes crises

l'air d'un chimiste qui, connaissant ses formules, voit avec un intérêt particulier, mais sans aucun étonnement, ces formules se concrétiser en phénomènes au fond de sa cornue ou de son éprouvette. Il se pose nettement la question. Il a raconté comment Verdy du Vernois s'est, sur le champ de bataille de Nachod, écrié : « Au diable l'histoire et les principes! Après tout, de *quoi s'agit-il?* » Il a adopté la formule. « De *quoi s'agit-il?* » se dit-il à lui-même, et la vérité sort de ses voiles parce qu'il la déshabille de son œil gris si perçant.

Mais tout de même, il a commencé, comme Verdy du Vernois, par consulter l'histoire et les principes. Car c'est, à ses yeux, la source de la science. Peu d'officiers se sont donné une culture si forte et tout à la fois si étendue. A causer avec lui, on a l'impression d'un enragé liseur, mais d'un liseur qui fait sienne toute chose lue et a, depuis le collège, « fait marcher son cerveau. » Il n'y a pas d'homme en France qui, à l'heure présente, connaisse mieux « ses auteurs, » de Frédéric à Napoléon et de Clausevitz à de Bracke, mais s'il cite imperturbablement sa *correspondance de l'Empereur*, il étend beaucoup plus loin sa science et connaît *la politique* autant que *la mathématique*. Pourquoi? Parce que la culture est la condition essentielle de l'envergure et qu'en élargissant sa science, on élargit ses pensées. Un Foch voit clair et vite parce qu'il a beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu. « La réalité du champ de bataille, a-t-il écrit, est qu'on n'y étudie pas : simplement on fait ce que l'on *peut* avec ce que l'on *sait*. Dès lors pour y pouvoir un peu, *il faut savoir beaucoup et bien*. » Avant que le champ de bataille s'ouvrît, il savait « beaucoup et bien. »

D'ailleurs point de pédantisme militaire; pour développer ses facultés, il y faut l'exercice; sans doute faut-il « avoir fait ses *humanités militaires*, » mais, ajoute-il, « étudié et résolu des cas concrets. » Toujours le : *De quoi s'agit-il?*

Par dessus tout cela et pour « *l'animer*, » — un mot qu'il aime employer parce qu'il est lui-même toute vie et toute animation, — une volonté, une conscience, une foi.

« *Victoire égale... volonté.* » — « La victoire va toujours à ceux qui la méritent par la plus grande force de volonté. » — « Une bataille gagnée, c'est une bataille où l'on ne veut pas s'avouer vaincu. » La volonté, elle est dans la mâchoire qui alourdit, mais renforce d'énergie cette forte tête, dans la voûte

du front, le sourcil contracté; le reste de la physionomie est tout intelligence; mais la volonté y a mis une marque qui, à certaines heures, couvre tout. Elle est capable de tout à ces heures où elle se bande et, par exemple, d'imposer à lui-même un travail surhumain, une activité inlassable, des efforts prodigieux. Il la fait passer jusque dans sa parole et, de l'interlocuteur d'abord récalcitrant, il obtient tout parce qu'il *veut*.

La conscience paraît aussi forte : elle fait le chef, j'entends la conscience exacte des responsabilités de sa charge. « Ce sont les généraux et non pas les soldats qui gagnent les batailles, a écrit le colonel Foch... un général battu est un chef disqualifié. » Si le chef est conscient de cette vérité, il lui faut accepter avec l'honneur toute la charge. « Ces décisions, il faut les prendre avant qu'elles soient imposées, *ces responsabilités, il faut aller au-devant d'elles...* » Ce qu'il professe, il le pratique : il est de ces « *natures supérieures avides de responsabilités* » dont il a parlé ailleurs. Le chef prend ses responsabilités; il ne se croit point tenu pour cela de se murer dans ses plans. « Commander n'a jamais voulu dire être mystérieux, mais bien communiquer au moins aux exécutants en son ordre immédiat *la pensée qui anime la direction.* » Aussi bien entend-il ne se point enfermer dans un cénacle. L'action personnelle lui a toujours paru la condition essentielle du commandement. Il y est revenu dix fois. « *L'action personnelle* qui, pour se manifester, réclame le tempérament du chef (don de la nature), l'aptitude au commandement, la puissance d'entraînement que l'école ne fournit pas, » il l'a plus qu'aucun chef mise en pratique. Depuis 1914, il a toujours donné et, pendant la bataille de sept mois qui se va dérouler, il donnera à ses subordonnés l'impression de sa *présence réelle* derrière eux. « Que dirait-on, a-t-il encore écrit, d'un chef d'orchestre qui, après avoir indiqué le morceau à jouer se tiendrait au loin derrière son orchestre, abandonnant aux exécutants le soin de partir et de s'accorder quand et comment ils l'entendraient? » Il veut que ses exécutants aient les yeux fixés sur le chef d'orchestre; il veut que leur regard soit confiant, bienveillant, cordial. Il fait tenir la discipline non dans une *soumission* aux vues, mais dans une cordiale *entente :* « Qu'on entre franchement dans la pensée, dans les vues du chef qui a ordonné et qu'on prenne tous les moyens humainement praticables pour lui donner

satisfaction. » Cette conscience s'adresse aux consciences. La victoire ne peut être faite que de l'accord.

Enfin une foi. Il a parlé un jour des croyants. « Ceux-là sont heureux qui sont nés croyants, mais ils sont rares... » Il est de ces « rares » « heureux ». Il a la foi. Il croit à une force supérieure, il croit aux forces morales, il croit à la guerre, il croit au génie, il croit à la France. En un mot, il croit. En 1870, il a essayé, à dix-neuf ans, de se battre, n'a pu qu'endosser l'uniforme sans aller au feu; il est entré à l'École polytechnique avec l'idée fixe qu'il appartenait à sa génération de laver la honte; pas un instant, cette foi n'a failli; il attendra cinquante ans; il a la même foi, à soixante-six ans qu'à vingt. Il a foi surtout dans le soldat français, il l'aime, il l'admire. « Nous avons un combattant, un soldat incontestablement supérieur à celui d'Outre-Vosges par ses qualités de race : activité, intelligence, entrain, impressionnabilité, dévouement, sentiment national. » Il compte sur lui avant tout — à une condition, c'est qu'on ait cultivé son moral : « *Victoire égale supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu.* » Sa bataille de 1918 sera tout entière un acte de foi dans la supériorité finale des forces morales, un acte de foi dans le soldat français, un acte de foi dans la fortune du pays. Peut-être sa foi a-t-elle été chercher plus haut encore son appui.

Telle quelle, c'est une âme d'un métal peu ordinaire que celle-là. Et elle était maîtresse du corps. Si Turenne morigène sa « carcasse, » Foch, sans aucun scrupule, la surmène. Je l'ai ailleurs montré faisant, dans la bataille des Flandres de 1914, l'apprentissage de ce rôle de *coordinateur* qui va s'étendre et se magnifier, se muer en commandement suprême. Tout Foch tient dans ce tableau et c'est pourquoi je n'ai pas de scrupule à en détacher quelques traits :

« Il avait peu d'effectifs, il y suppléa par des combinaisons. Car il est d'esprit ingénieux — et puis il a, à soixante-cinq ans, l'activité d'un jeune capitaine. Ce diable d'homme eut bientôt le don d'*ubiquité*. On le trouvait partout, usant ses *pneus* et la route, mais ne paraissant guère s'user. Courant d'un quartier général à un autre, de « chez Castelnau » « chez d'Urbal, » de « chez Maud'huy, » « chez French, » regardant, interrogeant, comprenant, reprenant des plans, en faisant un avec les morceaux d'un autre, toujours prêt à boucher les voies d'eau, ren-

dant spontanément, à l'heure critique, à l'allié en mauvais arroi, le service qu'il fallait, grandissant tous les jours en autorité, se faisant entendre des généraux, ses subordonnés, la veille encore ses supérieurs, du maréchal anglais, du souverain belge, il ne conseillait pas seulement, il persuadait — et il persuadait parce que, devant sa démonstration un peu brusque, l'allié n'apercevait pas seulement une forte pensée, un cerveau ingénieux, mais une âme cordiale, désintéressée, tout entière vouée à la grande entreprise commune. » Reprenant ce portrait en 1917, j'ajoutais : « Ainsi est-il resté à Paris trois ans de guerre. Il n'a rien de solennel ni de composé; il reste vif, presque pétulant. Sa pensée continue à s'exprimer en termes imprévus, en paroles pittoresques; elle continue surtout à se poser sur tout, à tout envelopper. Le geste reste sa grande ressource.. Ce n'est pas un type à la Tite Live; il ne discourt point suivant les règles. Tout parle en lui, le front, l'œil, les rides, les mains, mais la bouche ne laisse échapper que des mots par fusées, et cependant il persuade en démontrant. Lorsqu'on lui aura donné le bâton de maréchal, il s'en servira pour dessiner, à grands gestes, un plan sur l'horizon. »

Il n'a pas encore en mars 1918 son bâton de maréchal, mais il a dans les mains le sort du monde, car c'est ce qui se débat en ce tournoi final. La grandeur écrasante de ce rôle, pas un instant, ne saurait l'écraser. Il reste exactement l'homme que j'ai essayé de peindre en 1914; la bataille de France de 1918, c'est la bataille des Flandres, magnifiée : un ennemi — supérieur en nombre — à maintenir jusqu'à ce qu'on le puisse assaillir et refouler, des alliés à mettre d'accord en leur donnant avant tout l'impression du but commun à atteindre, des ressources à *inventer*, des troupes à transporter brusquement d'un point à un autre, des trous à boucher en une heure, des trésors d'ingéniosité au service des grands principes immuables. Seulement l'ennemi n'est plus une armée, mais treize; le théâtre n'est plus la Flandre, mais la France; les alliés ne sont plus trois, mais cinq; les armées à manœuvrer ne sont plus quatre, mais quatorze. Tout est changé, Foch seul reste le même.

Un principe domine sa stratégie : point de *batailles de lignes*, « forme inférieure si nous la comparons à la *bataille manœuvre* qui fait appel à la haute action du généralissime, à l'aptitude manœuvrière, à l'emploi judicieux et combiné, à la

valeur de toutes les forces, tendant à la concentration des efforts et des masses sur un point choisi, épargnant pour cela partout ailleurs; qui reste jusqu'au bout une combinaison, — due à ce commandement, — de combats différents par leur intensité, mais orientés tous dans un même sens, pour produire une résultante finale ; l'*action voulue, résolue et soudaine de masses agissant en surprise.* »

En ces lignes de 1897 tient toute sa bataille de 1918.

La bataille manœuvre — partant, *l'offensive.* La bataille défensive, il faut bien la subir parfois, il ne s'y faut point résigner. « C'est le duel dans lequel un des combattants ne fait que parer. L'idée ne viendrait à personne que, par ce jeu, il pût avoir raison de son ennemi. Au contraire, et malgré la plus grande habileté, il s'expose tôt ou tard, à être atteint, à succomber sous un des coups de celui-ci, même le plus faible. » Conséquence : subir parfois la bataille défensive, mais « toute bataille défensive devra.... se terminer par une action offensive, une riposte, une contre-attaque victorieuse — ou il n'y a pas de résultats. » Quant à ceux qui croient « remporter la victoire sans bataille » il les accueillait, dès 1897, d'un haussement d'épaules.

Il se faut battre pour être vainqueur. Il ne se faut point battre éperdument. « Infléchir les opérations *à la demande des circonstances* qui se révèlent à chaque pas pour faire progresser sa stratégie de résultat en résultat d'un pas lent et sûr, mais toujours dans la direction visée, vers l'objectif assigné à tous les efforts, à la suite de l'examen préalable de la situation générale, militaire et politique. » D'autre part, ne se laisser hypnotiser par aucune courte vue : « ne pas morceler la défense du pays et celle de Paris, des côtes, du Cotentin, de la Provence, etc.; car la sécurité de tous ces points résultera de la réunion des forces sur un point central d'où elles pourront agir offensivement contre l'armée d'invasion... » Et puis attaquer. « *En stratégie comme en tactique, on attaque.* » « Mais, ajoute-t-il, l'attaque n'est pas simple; elle s'accompagne constamment d'une manœuvre visant en stratégie la ligne de communication de l'adversaire, en tactique l'enveloppement d'une aile ennemie pour la détruire. » Et, dès 1897 encore, il a prévu qu'il faudrait faire un long crédit à la manœuvre, car la guerre moderne transforme « la bataille manœuvre de l'époque napo-

léonienne en bataille opération de plusieurs jours. » Mais, au fond, c'est le même génie qu'il y faut appliquer : Si vous êtes réduits à la défense, préparez, cependant, l'attaque ; vous êtes les plus faibles, raison de plus ; la manœuvre est l'arme du faible et vous ne pouvez manœuvrer qu'en prenant l'initiative, donc l'offensive. Pour être à tout instant prêt à ressaisir cette initiative, se faire des réserves ; pour ce, même attaqué, même menacé, même déconfit, « économiser les forces » pour la riposte, car c'est « grâce à l'économie des forces qu'il (le chef) peut quand il le veut déclencher l'*attaque décisive.* » A cette attaque il faut « appliquer la masse, donc la faire et la réserver. » Car « *la réserve, c'est la massue... soigneusement entretenue* pour exécuter le seul acte de la bataille dont on attend un résultat, l'attaque décisive ; c'est la réserve ménagée avec la plus absolue parcimonie pour que l'outil soit aussi fort, le coup aussi violent que possible. »

La difficulté est que l'on ne peut « manœuvrer *à priori* contre un ennemi libre de ses mouvements. » Donc « *commencer par le saisir.* » Cette condition préalable réalisée, on a l'occasion de placer une manœuvre à coup sûr, à effet certain. « Donc, conclut-il ailleurs, vigueur, rapidité, violence, exclusion de tout temps d'arrêt prolongé et pour cela poussée rapide de troupes par derrière pour entraîner celles en avant. » Car « pour décider l'ennemi à battre en retraite, il faut l'achever en marchant sur lui ; pour conquérir la position, pour prendre sa place, *il faut y aller.* »

On a déjà sans doute vu des théoriciens exposer excellemment les principes de l'art qu'ils ont étudié ; on a vu aussi des praticiens exécuter, sans principes affichés, un chef-d'œuvre. Mais qu'il ait été donné à un maître de l'art de démontrer à la face du monde le bien fondé de ses principes, d'appliquer en un cas concret, — unique dans les fastes, — les formules enseignées dans la chaire de l'École et de remporter, par la simple mise en action de sa théorie, la plus grande victoire de l'histoire, voilà qui a de quoi passionner les témoins du duel.

Et nous allons voir que ce cas singulier et magnifique est celui de Foch. Quand il prend, le 26 mars 1918, les rênes — jusque-là un peu flottantes et éparses — du commandement, c'est d'une main singulièrement préparée ; si elle ne tremble pas, c'est qu'une intelligence grave s'appuie sur des principes

mûris et une volonté d'acier sur une foi absolue dans la victoire, — si chacun s'efforce de la mériter.

X. — LES PREMIERS ORDRES DE FOCH

Un tel homme et dans de telles circonstances n'attend pas une heure pour se poser le : *De quoi s'agit-il?* se mettre en face de la situation, la juger, essayer de la maîtriser. Au fait, il la peut juger d'autant plus rapidement qu'à peine il a besoin de s'initier à quelques détails; il la connaît, car ce n'est pas au fond de la retraite qu'on l'est allé chercher. Chef d'état-major général, vrai inspirateur des délibérations du Conseil interallié de Versailles, instruit mieux que personne du fort et du faible de chacun, il a entre les mains les éléments d'information générale; la promptitude d'esprit dont, en tant de circonstances, il a donné la preuve, achève de l'habiliter, en quelques heures, à écouter, comprendre, juger, conseiller, diriger. Les instructions de Pétain du 24, la note de Haig du 25, lui indiquent nettement la façon dont les deux grands chefs conçoivent la situation : Haig entend avant tout, mû par un légitime souci, couvrir les ports du Pas-de-Calais, seuil de l'Angleterre; Pétain, tout en insistant sur la nécessité de maintenir la liaison avec l'armée britannique, est — non moins légitimement — soucieux de « maintenir solide l'armature de l'ensemble des armées françaises, » de ne pas laisser couper ses armées engagées du reste de nos forces. Or, les deux idées s'excluent : il les faut concilier. Si les armées britanniques continuent à se replier au Nord-Ouest d'Amiens, Debeney se devra étirer démesurément à sa gauche et si les Français couvrent seuls Amiens, ce sera en risquant de faire craquer leur ligne au Sud de Montdidier. Un Foch cherche immédiatement la solution simple : pour le moment, tenir où chacun se trouve; les troupes françaises et britanniques couvriront Amiens; pour ce, les troupes engagées seront maintenues sur place *à tout prix;* sous cette protection, les troupes envoyées en renfort achèveront leurs débarquements et seront employées d'abord à consolider la 5e armée britannique, ensuite (voici où, pour la première fois, apparaît ce qui sera le constant souci de Foch pendant quatre mois), à constituer une « masse de manœuvre » dans des conditions à préciser. Ce qui, avant tout,

importe, c'est que l'on ne lâche plus de terrain : « Il n'y a plus un mètre du sol de France à perdre, » écrit-il, le 27, à Pétain qui est plus qu'homme du monde prêt à l'entendre. Il faut arrêter l'ennemi « là où il est. » « Pour cela organiser rapidement un front défensif solide et préparer en arrière des réserves de manœuvre puissantes en prélevant résolument sur tout le front. » Les troupes engagées doivent donc s'organiser pour tenir *à tout prix* et *durer* sur place.

C'est ce que, depuis vingt-quatre heures, se fiant plus à son action personnelle qu'aux meilleures plumes, il est allé lui-même rappeler à chacun; car voici le Foch des Flandres qui reparaît; qu'on ne dise point qu'il a trois années, — et quelles années! — de plus; l'existence de ce sexagénaire va, pendant sept mois et plus, tenir du prodige. Sachant, dès que son *alter ego*, le général Weygand, est installé à son Quartier Général, qu'il peut sans crainte s'en évader, on le verra courir les quartiers généraux, les postes de commandement, reparaître une heure à son propre quartier général, en repartir pour Paris, soudain paraître dans les Flandres, soudain en Champagne, et plus la bataille avancera, plus on lui devra attribuer le don d'ubiquité. Et comme il a raison! Persuasif à sa manière, faisant accepter la sévérité de certaines critiques ou la rigueur de certains ordres par le ton familier, cordial, un peu goguenard, au besoin par le geste expressif dont il les souligne, il ne laisse jamais derrière lui un interlocuteur que convaincu.

Ainsi a-t-il, dès le 26, une heure après son investiture, couru à Dury où il a vu Gough et l'a enfin fixé, en lui mettant, si l'on peut dire, les deux mains sur les épaules, — très énergiquement : « *19e corps. Tenir à tout prix* sur le front La Neuville-les-Braye-Chignolles-Rosières-en-Santerre-Rouvroy-en-Santerre; — *18e corps. Tenir à tout prix* sur le front Rouvroy-en-Santerre-Guerbigny. » Attendre la relève avant que de reculer un homme, que de se replier d'un pas. A Dury, il a vu également le chef d'état-major de Fayolle, le général Barthélemy. Il lui a remis une courte note d'un style pressant : « Maintenir à tout prix au Sud de la Somme la position actuellement occupée par la 5e armée britannique de La Neuville-lès-Braye à Rouvroy et à Guerbigny. Soutenir, puis relever le plus tôt possible la 5e armée britannique au Sud de la Somme... » Après avoir téléphoné à Debeney l'instruction sur la conduite à tenir, il

se décide à l'aller rejoindre à Maignelay : « Tenir à tout prix où il se trouve, en se reliant aux Anglais vers Rouvroy. » Il a reparu à Paris à 10 heures du soir, adressé de là à Pétain la lettre où il lui transmet « les idées dont il poursuit l'application le long de sa route, » est reparti pour Clermont où il a vu Humbert et Fayolle : la consigne, — toujours la même, — tenir où on est, s'y organiser solidement, exiger des troupes le maximum d'efforts, y engager la responsabilité des chefs. On relèvera le 18e corps britannique au Sud de la Somme pour qu'il aille, au Nord, étayer le 19e, qui ainsi sera fixé. A midi, il est de nouveau à Dury où il faut encore immobiliser Gough : le général Mesple, qui commande le groupement de gauche de la 1re armée française, assurera la liaison, étaiera la gauche britannique, mais Gough y coopérera. Et de « chez Gough » il court à Beauquesne « chez Byng » qui, lui, n'a qu'à persister dans son attitude, car depuis six jours, il n'a pas reculé de deux kilomètres et tient bon.

Voici le chef rentré à Dury; il y apprend la chute de Montdidier, repart pour Clermont afin d'être à portée des événements, y reçoit, le 28, Pétain et Fayolle, expédie à Haig avis que, la bataille de Montdidier retenant la droite de Debeney, il faut encore que Goug maintienne, le temps nécessaire, au Sud de la Somme, le 18e corps. Il voit Clemenceau, dont il obtient que soient rappelés d'Italie l'état-major et quelques divisions de la 10e armée française, voit Pershing qui lui vient offrir le concours immédiat des divisions américaines. Il se rend à Abbeville où il reçoit le maréchal Haig : « Entrevue des plus faciles, naturelle, cordiale. » « Nous sommes en pleine bataille, a-t-il dit au maréchal, l'ennemi est arrêté, mais peut renouveler ses entreprises. Nous n'avons : 1° qu'à maintenir là où elles sont les troupes engagées, coûte que coûte, sans songer à relever les grandes unités (telles que la 5e armée), mais à les reconstituer sur place; 2° à réunir nos réserves en arrière à mesure qu'elles arrivent. » Haig a accepté ces principes, remercié pour le renvoi à la 5e armée des éléments anglais restés mêlés, sur l'Oise, à la 3e armée française. Le programme adopté a été : « 1° arrêter l'ennemi de l'Oise à Arras... ; 2° rassembler les réserves en arrière des troupes aussi engagées que possible... »

Enfin, l'infatigable général rentre à Beauvais où il installe

provisoirement son quartier général. En trois jours, il a vu « tout son monde, » confessé les uns, encouragé les autres, grondé sans brutalité et loué sans excès, tarabusté et encouragé, — au demeurant fortifié chacun, tant il met de belle assurance jusque dans les craintes exprimées et de bonhomie cordiale dans les critiques, — parfois vertes, — formulées.

Il ne pouvait cependant que préparer les gens à finir le moins mal possible une bataille mal engagée et aux trois quarts perdue. Si, pour le 31 mars, l'ennemi était tenu en respect sur l'Oise, la trouée de Montdidier reformée en arrière de la ville, la ligne de l'Avre maintenue, le Santerre conservé par les Anglais, Amiens sauvé, — on devait s'estimer heureux.

XI. — L'OFFENSIVE ARRÊTÉE

Sur le front de l'Oise, nous le savons, l'ennemi avait été, le 27, arrêté; du Mont Renaud au Plémont, le général Pellé l'avait tenu en échec, et si Montdidier avait, à la gauche de l'armée Humbert, succombé, des barrages de fortune, bientôt fortifiés sur l'intervention de Debeney, aveuglaient tant bien que mal la voie. Déjà Humbert, dont la nature est essentiellement agressive, préparait, pour le 28, une contre-offensive : Robillot était chargé de contre-attaquer sur Orvillers-Sorel et Boulogne-la-Grasse; si cette réaction ne donnait point tous les résultats attendus, elle affirmait assez évidemment notre vitalité pour que l'ennemi en restât décontenancé.

Entre Montdidier et Moreuil, Debeney supportait au contraire un assaut sans précédent. Il semble qu'à la nouvelle de la prise de Montdidier, toute l'armée de von Hutier ait reflué vers la région que celui-ci était autorisé à croire ouverte; un curieux graphique montre les divisions allemandes en route pour les directions opposées, en direction d'Amiens, de Doullens et même d'Arras, rebroussant soudain chemin en infléchissant leur route pour s'aller toutes ruer sur le front de Montdidier à Hangest-en-Santerre : quatorze divisions sont ainsi jetées, vrai torrent qui va tenter de submerger les troupes de Debeney. Celui-ci compte bien qu'on aura, derrière l'Avre, une excellente ligne de repli, mais il écrit : « Il ne peut être question de passer sur la rive gauche de l'Avre. » Le plateau en avant de la rivière doit être tenu aussi longtemps que possible.

Le premier choc est terrible. De Mesnil-Saint-Georges (Sud-Ouest de Montdidier) à Hangest, l'ennemi semble d'abord tout emporter; mais sur toute la ligne nos soldats reprennent ce qui a été perdu. Au Nord, à la vérité, les Allemands occupent Guillaucourt, descendent dans les bois de la vallée de la Luce, repoussent les éléments anglais occupant Cayeux, semblent menacer la gauche du groupement Mesple. Et cependant notre ligne est maintenue sur la rive droite de l'Avre.

Et pendant cette journée, les renforts arrivent. Debeney voit vraiment se constituer une armée. Il en dirige sur Moreuil de solides éléments : il a raison, car, le 29, l'Allemand attaque sur ce point. Nous sommes assaillis devant Mézières, les Anglais à Demuin; Moreuil est menacé, notre ligne reportée à l'Avre de ce côté, mais à droite c'est nous qui attaquons sur Framicourt et Courtemanche et, en fin de journée, nous tenons bon. Le moral de la troupe s'en ressentait. Quel souvenir je garde de cet après-midi du *Vendredi saint, 29!* Courant à Amiens, c'était avec une angoisse que dissipait peu à peu le spectacle des troupes allant à la bataille. Dans cette affreuse mêlée, le moral était, du haut en bas, excellent. Le matin, j'avais entendu le général Fayolle dire joyeusement à Mangin, accourant avec son corps d'armée : « Vous voilà! Eh bien! nous chanterons donc, après cette terrible semaine sainte, l'*Alleluia* dans la cathédrale d'Amiens, le jour de Pâques! »

Pour cela, il fallait que la journée de samedi se passât sans accrocs graves. Or, ce jour-là, 30, ce fut un dernier assaut, terrible et général : le front Humbert, le front Debeney furent également assaillis, car, semblant donner raison à qui attribuait à l'ennemi le dessein de s'ouvrir les routes de Paris, celui-ci, laissant la bataille s'affaisser au Nord de la Somme, transférait tout son effort sur les deux branches de l'équerre dont le sommet était maintenant au Sud de Montdidier. Sur le front Humbert, c'était contre le Plémont et ses alentours (notamment Plessis de Roye), contre le massif de Boulogne-la-Grasse, contre les positions au Sud de Montdidier et sur celui de Debeney, de Mesnil-Saint-Georges à Autvillers, de furieuses attaques. On tint bon : le Plémont brava tous les assauts. (« Ce Plémont de sinistre mémoire — *Berüchtigte Berg* — contre lequel est venu se briser — *zerschellen* — l'élan du 30 mars, » devait écrire, quelques semaines après, le général comman-

dant la 2e division bavaroise); le parc de Plessis perdu fut repris; les troupes du général Robillot, ramenées aux lisières de Rouance, d'Orvillers-Sorel, de Burmont, réagirent et barrèrent la route; du Montchel à Autvillers, à Mesnil-Saint-Georges, à Fontaine-sous-Montdidier, à Grivesnes, à Autvillers, trois, quatre, parfois cinq attaques furent repoussées. Et si on perdait Moreuil, — ce fut l'unique gain notable de la journée pour l'Allemand, — la ligne se reformait derrière l'Avre. Le soir du 30, l'ennemi, que les renseignements représentaient comme « désorganisé par les combats acharnés, » le parut en effet le 31, jour de Pâques. Il n'y eut, ce jour-là, que quelques attaques locales : entré à Grivesnes, l'Allemand en était expulsé; entré à Hangard, il en est expulsé. En fait, il était muré dans sa conquête.

Lorsque, les 4 et 5 avril, il relançait à l'assaut de ces mêmes points ce qui lui restait de meilleures troupes, notamment le 2e régiment de la Garde, il emportait d'assez maigres gains et était arrêté, — pour toujours, — au pied des hauteurs de la rive gauche de l'Avre.

Ayant, par ailleurs, attaqué en masse, le 28, la crête de Vimy, au Sud-Est d'Arras, il avait vu son assaut écrasé par les soldats britanniques. Et ce 2 avril encore un assaut au Nord de la Somme depuis Dernancourt jusqu'à Bucquoy avait eu le même sort.

Lorsque les 6, 7, 8 avril, on vit qu'il n'attaquait plus, on était autorisé à tenir la grande bataille engagée le 21 mars pour close. Mais dès le 5 avril, Debeney, félicitant ses troupes épuisées de la résistance opposée, avait néanmoins raison d'ajouter : « La grande bataille est *commencée.* » Car nul ne pouvait douter qu'elle ne se réveillât ailleurs.

XII. — LE BILAN DE LA PREMIÈRE PASSE

Au moment où Foch avait saisi la bataille, il lui était apparu clairement, en dépit de certaines apparences, que, pour le moment, elle ne se livrait plus que « pour Amiens. » Tout son souci avait été, pour l'heure, de couvrir la ville. Le 30 mars, il avait adressé à Pétain et à Haig sa première directive générale : «... La tâche des armées alliées dans la bataille actuelle reste avant tout d'arrêter l'ennemi, en maintenant une liaison

étroite entre les armées britanniques et françaises, notamment *par la possession, puis par la libre disposition d'Amiens.* »

Les derniers combats, du 30 mars au 5 avril, semblaient avoir réalisé la première partie du plan; on allait garder la *possession* d'Amiens. Par là l'ennemi n'avait pu réaliser jusqu'au bout le dessein qu'il formait, lorsque le 21 mars, il lançait contre le front anglais ses divisions : sans doute avait-il pu creuser une poche, profonde en certains points de près de 60 kilomètres, fait tomber les lignes de la Somme, occupé l'énorme plateau entre Somme, Oise et Avre, reporté son front à une lieue d'Arras, à trois lieues d'Amiens; mais échouant *in extremis* dans son dessein il n'avait pu occuper, avec Amiens, le nœud de voies de terre, de fer et d'eau qui rendait si précieuse aux deux partis la possession de la grande ville picarde.

Peut-être s'y serait-il résigné s'il avait du moins réalisé ce qui paraît avoir été l'objet essentiel de l'attaque, la séparation des deux armées alliées; après avoir failli dix fois y arriver, il n'y était point parvenu. En poussant au combat divisions sur divisions, une, puis deux armées françaises, le général Pétain avait sans cesse bouché les trous qui, entre Chauny et Guiscard, entre Noyon et Roye, entre Roye et Chaulnes, entre Montdidier et Rosières s'étaient produits entre la gauche française, — sans cesse en mouvement vers le Nord-Est, — et la droite britannique se repliant vers l'Ancre. Lorsque l'intention du maréchal Haig avait paru de reporter nettement toute sa 5e armée au Nord de la Somme, un ordre du général Foch, intervenant avec une autre autorité, avait lié les deux armées et, en fin de bataille, elles restaient liées en effet.

Il n'en allait pas moins que les résultats acquis par les assaillants, s'ils n'étaient point ceux qu'ils escomptaient le 21 mars, restaient considérables. L'ennemi avait réalisé vers Montdidier une avance qui le mettait à 80 kilomètres de Paris et à moins de 60 d'Abbeville; qu'il entendît poursuivre son opération vers le littoral ou, ainsi qu'il paraissait en avoir eu quelque velléité, la diriger sur le bassin parisien, il était en situation de le faire, en face de positions défensives hâtivement organisées et qui, s'il ne perdait pas de temps et répétait l'attaque brutale du 21 mars, pourraient, semblait-il, résister moins encore que la ligne de défense que, ce jour-là, il avait si rapidement renversée. S'il n'avait pu emporter ni même

encercler Amiens, il tenait sous son feu le nœud de communications que représentait cette ville et notamment la voie ferrée de Paris-Calais. Si donc il déclenchait vers l'Artois, vers la Flandre une nouvelle offensive, si, ayant porté vers le Nord ses attaques, il les reportait brusquement sur le Sud, les mouvements de rocade de nos réserves en étaient singulièrement gênés. L'avance réalisée augmentant le front à défendre de 50 kilomètres, diminuait par là les réserves des Alliés quand déjà l'un d'eux — l'Anglais — sortait de la bataille avec des pertes considérables. Par ailleurs, ces réserves étaient, par la situation créée, nécessairement immobilisées en grande partie pour couvrir Amiens si nettement menacé et la direction de Paris dont les routes devaient être maintenant l'objet d'une constante surveillance. Dorénavant les Alliés combattaient le dos à la mer et à l'Ile-de-France, ramenés à la situation à laquelle avait mis fin la bataille de la Somme de 1916 et même à pire.

Cette situation sollicitait l'attention du général Foch. Nous savons déjà qu'il était dans ses principes que la meilleure défensive réside dans l'offensive. Dans la circonstance, pareille opinion se fortifiait de la nécessité d'abolir le plus promptement possible les pires conséquences de la bataille. Celle-ci n'était pas finie, qu'il envisageait la perspective d'une offensive qui dégagerait Amiens et nous rendrait « la libre disposition » de la voie ferrée. A travers toutes les vicissitudes de la bataille, il gardera cette idée fixe, immuable, inébranlable ; après chaque offensive de l'ennemi, il la remettra à l'étude : se tenir prêt à prendre l'offensive et particulièrement reconquérir la liberté de nos communications avec le Nord.

La première condition était « la constitution de fortes réserves de manœuvre. » Elles seraient à deux fins : car si elles nous rendaient, le cas échéant, capables d'attaquer, elles nous permettraient, au pire, de répondre à l'attaque ennemie où qu'elle se produisît. « Pour constituer cette masse de manœuvre aussi fortement et rapidement que possible, les prélèvements devaient être faits *résolument* sur les fronts non attaqués. Toutes les mesures devaient être prises en conséquence.

Le 3 avril, — la bataille touchant à sa fin, — il revenait à ces principes dans sa directive 2. Il entendait y préciser le rôle des armées française et britannique pour la suite des opéra-

tions. La première devait s'efforcer d'attaquer le plus tôt possible dans la région de Montdidier, en vue d'éloigner l'ennemi de la voie ferrée Saint-Just-Breteuil-Amiens; la seconde, maintenant une attitude défensive sur le front Albert-Arras, attaquerait de même à cheval sur la Somme, de la Luce à l'Ancre, en vue d'éloigner les Allemands du nœud de chemin de fer d'Amiens. Il était peu discutable « qu'une offensive sur et au Sud de la Somme était la meilleure parade à l'offensive de l'ennemi possible au Nord de cette rivière. »

Supposant alors que les Allemands poursuivraient avant peu leur dessein en direction d'Abbeville, il redoutait en effet une attaque entre Amiens et Arras. Et tout en attirant l'attention du maréchal Haig sur cette éventualité, il continuait à nourrir le projet de prévenir l'événement en attaquant lui-même au Sud. Pour ce, il s'assurait de nouvelles forces. Dès le 28 mars, l'état-major de la 5e armée (général Micheler) avait été retiré du front de Reims que s'étaient partagé les 6e et 4e armées et porté à Méru dans l'Oise où il pouvait devenir le noyau d'une armée nouvelle. Par ailleurs, un autre état-major d'armée, — l'un des plus remarquables sous l'un de nos chefs les plus éminents, — arrivait de bien plus loin : c'était celui de la 10e armée. Ayant quitté Vicence le 31 mars, le général Maistre débarquait à Gournay-en-Bray le 3 avril, à la disposition directe du général Foch. Celui-ci le destinait à former en arrière du front anglais, avec ses divisions, une de ces masses de manœuvre dont l'intervention pourrait immédiatement se produire. Car tous les jours davantage, le général Foch entendait que la conséquence de l'unification du commandement fût la fusion des forces alliées. En toutes circonstances, il recommandait une étroite liaison, mais elle ne pouvait suffire à le contenter.

Son autorité venait d'être confirmée, précisée et augmentée. Sans recevoir encore le titre de général en chef (il ne lui sera accordé que le 14 avril), il se voyait confié non plus un rôle de simple « coordination, » mais la « direction stratégique des opérations militaires. » Sans doute, la conférence de Beauvais du 3 avril laissait-elle à chacun des généraux en chef anglais, français et américain, « dans sa plénitude la conduite tactique de son armée » et « le droit d'en appeler à son gouvernement si, dans son opinion, son armée se trouvait mise en danger

par toute instruction du général Foch. » Ces dernières précautions ne pouvaient diminuer sensiblement l'importance de l'acte qui venait de compléter le geste de Doullens.

Et puisque de la terrible épreuve que venait de traverser l'Entente, l'unité de commandement était née, on peut dire que nous n'avions pas payé trop cher un tel résultat. Les bénéfices qui, sous peu, en sortiraient pour les armées alliées et qui iraient en se magnifiant, devaient justifier amplement ceux qui allaient disant : « A quelque chose malheur a été bon. »

Les armées de l'Entente avaient désormais un chef et, quelles épreuves qu'elles dussent connaître encore, elles étaient assurées d'être, dans les mauvais comme dans les beaux jours, *conduites*. Ludendorff trouvait un adversaire — et de taille.

Je vis à cette époque le général Foch à Beauvais : dans la salle de l'Hôtel de Ville où il était plus campé qu'installé, ce n'était certes pas le mouvement qu'on pouvait s'attendre à trouver autour d'un chef de cette importance. Une poignée d'officiers travaillaient silencieusement sous la direction du général Weygand, — le fidèle chef d'état-major qui, du Grand-Couronné de Nancy, avait partout suivi le Grand Soldat, l'avait de façon précieuse secondé et qui était accouru reprendre près de lui son rôle de bras droit. Aucun apparat : le moindre colonel allemand eût fait dix fois plus de tapage. Le général lui-même, je le retrouvai tel que je l'avais toujours vu, dans sa tenue gris-bleu, roulant sur ses jambes un peu courtes et fortement arquées par l'équitation, sa forte tête aux cheveux courts sabrée de rides et bronzée par la guerre, le regard clair, parfois malicieux sous les paupières plissées, la rude moustache grisonnante jaunie par le tabac et cette bouche qui peut prendre en quelques minutes tant d'expressions diverses, de la plus mâle vigueur à l'ironique bonhomie. Son geste restait prodigieusement prompt, prodigieusement expressif; sa main, comme à l'ordinaire, tranchait sa propre phrase ou suppléait au propos. Je le trouvai calme et, à sa coutume, un peu narquois, sans aucune morgue. Il me mena à la carte où, en teintes diverses, s'écrivait l'histoire de la bataille finissante. Il m'en expliqua les phases. Et puis : « Voilà ! C'est le passé ! De quoi s'agissait-il ? Arrêter à tout prix. » Et il fit le geste des bras qui s'écartent lentement : soudain la poche se creusa à mes yeux.

« Et ensuite tenir ferme. C'est maintenant ! » Et ses deux mains plongèrent énergiquement vers le sol en un geste qui eût arrêté l'Univers. « Et enfin — ce sera pour plus tard — ça ! » Et, ses bras de nouveau ouverts, il rapprocha les poings pour étreindre l'ennemi aventuré. J'ai conté alors le propos. Aujourd'hui, il semble forgé, tant ce devait être « ça ! » un jour, — un peu plus lointain que peut-être on ne le pensait alors.

Déjà, en effet, se confirmant tous les jours davantage dans ses projets de contre-offensive, le grand chef songeait à passer en quelques jours à l'exécution. Haig, sur son ordre, s'abouchait avec Fayolle, afin que fût promptement montée, au sud et à l'Est d'Amiens, la commune offensive de la 1re armée française et de la 5e armée britannique passée aux ordres de l'habile général Rawlinson. Le 8 avril, à Breteuil, cette offensive était décidée et réglée. En revenant de Breteuil, le maréchal Haig apprenait que son front de Flandre avait été attaqué, défoncé, et tout était remis en question.

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

LE

SECRET DE MISS HENDERSON[1]

PREMIÈRE PARTIE

I

Deux paysans débouchèrent du sentier qui menait à la ferme de Great End. Le plus âgé, Peter Halsey, était un vieillard de haute taille : d'abondants cheveux gris s'échappaient en désordre de son chapeau aux larges bords. Son dos commençait à se voûter, son pas s'était alourdi; mais on voyait qu'il avait dû être, en son temps, un homme magnifique. En parfait contraste avec lui, son compagnon, Joseph Batts, trapu, court et d'épaisse encolure, évoquait irrésistiblement l'idée d'un gnome.

C'était par une belle après-midi de juillet. Cinq heures et demie venaient de sonner à l'horloge du village, mais il n'était au soleil que quatre heures et demie. L'air était brûlant : l'aridité du sol, la poussière qui s'accumulait sur la route et blanchissait les haies témoignaient d'une longue sécheresse.

— La pluie ne veut donc pas tomber ! grommela Peter Halsey, en s'arrêtant devant une grille entr'ouverte sur un champ d'avoine. La terre en a un furieux besoin.

— Sûr et certain, opina l'autre. Et m'est avis que M. Shenstone aurait mieux fait de lire la prière pour la pluie dimanche dernier, plutôt que de nous endormir à nous parler de nos péchés !

— Nos péchés ! M. Shenstone en a plein la bouche. Moi, je

(1) *Copyright by* Mrs Humphry Ward, 1919.

pense plutôt aux péchés des Allemands! Sans eux, mon Tom n'aurait pas perdu la main droite.

— Et Jim ne serait pas menacé de partir en novembre prochain. Tout ça, c'est la faute aux Boches.

Halsey hocha la tête en signe d'assentiment, puis il dit :

— A propos, Batts, sais-tu par qui la ferme de Great End est louée? Par une femme!

— Par une femme! répéta Batts. Eh bien, nous vivons à une drôle d'époque! Voilà maintenant que les femmes se mêlent de louer des fermes et de mettre les hommes à la porte!

— Et de voter!... Ça, c'est le comble!

— Je vous demande un peu ce qu'une femme peut comprendre à la politique! s'écria Batts en ricanant. Et que sais-tu de cette femme qui a loué Great End?

— M. Shenstone m'a dit qu'elle sortait d'un collège où elle a appris la culture.

Batts émit un grognement significatif.

— Un collège! Comme si la culture s'apprenait au collège!

— Paraît aussi qu'elle a vécu sur une ferme près de Brighton. Et pas moins, M. Shenstone dit qu'elle est dans les nouvelles idées. Moi, ça m'est égal, pourvu qu'elle paie de bons salaires.

— Il faudra bien : au jour d'aujourd'hui, les maîtres n'ont plus le choix.

Cette réflexion amena une expression de contentement sur leurs rudes visages. Ils s'épanouissaient à la pensée du changement qui s'était fait depuis quelque temps dans leur situation et, à part eux, comparaient les jours d'avant la guerre avec le moment présent. Ils se rappelaient tous deux une époque où ils ne gagnaient que quinze à seize shillings par semaine. Puis, un peu avant la guerre, les salaires avaient atteint dix-huit shillings, et même une livre. Et aujourd'hui le Board des salaires de Brookshire avait fixé un minimum de trente-trois shillings par semaine avec journée de neuf heures! Il y avait bien la vie chère; mais elle diminuerait un jour ou l'autre, tandis que les salaires ne baisseraient pas. Bien sûr, ils souhaitaient la fin de la guerre : leurs fils étaient au front; ils avaient pour eux une juste affection; ils seraient heureux de leur retour : tout de même, il fallait convenir que la guerre a du bon! N'étaient-ils pas tous deux plus estimés, plus consi-

dérés qu'auparavant? Et c'était cette considération, plus encore que le confort matériel dont ils jouissaient maintenant, qui dilatait leurs cœurs.

Comme ils atteignaient les premières maisons d'Ipscombe, ils aperçurent une carriole qui venait à eux.

— Justement, dit Halsey, voici la nouvelle fermière de Great End. Webb est allé la chercher à la gare.

Au passage de la carriole, ils aperçurent, assise très droite derrière Jonathan Webb, une jeune femme qui les regardait bien en face. Ce fut une brève impression de beauté et de fraîcheur, l'apparition rapide de deux yeux brillant d'un sombre éclat dans un visage encadré de cheveux bruns.

C'était en effet la nouvelle fermière, Rachel Henderson. De toute son attention, elle examinait le paysage, avec ce sentiment d'ardente curiosité que nous avons tous pour un nouveau décor où va s'encadrer notre existence. Cette vallée qui s'ouvrait à l'abri de ces pentes boisées, c'est là qu'elle allait vivre, là qu'elle allait enfin, après maints hasards, posséder un home, un foyer bien à elle. Cette évocation du passé mit à ses lèvres, joliment dessinées mais un peu fortes, un pli d'amertume.

Maintenant la carriole traversait les champs qui bientôt seraient les siens. D'un regard de connaisseur, elle évaluait les récoltes : elle avait donné de ces champs un bon prix, mais ils le valaient.

Le vieux cheval avançait toujours, cahin, caha. Comme elle passait devant une rangée de tilleuls qui bordait la route, miss Henderson sentit venir à elle une bouffée d'air parfumé qu'elle huma délicieusement.

— Pourquoi faut-il, songea-t-elle avec mélancolie, qu'une odeur aussi exquise soit si vite évanouie?

Plaisir et déception. Elle se rappela : tout enfant, dans le Sussex, chez son oncle, il lui arrivait d'enfouir son visage dans les branches des tilleuls en fleurs, — passionnément, goulûment, — à la recherche d'une sensation toujours plus intense. Mais vainement s'efforçait-elle d'étreindre, avec une espèce de violence, les odorants pétales : elle ne parvenait pas à contenter son désir. Elle enviait les abeilles, repues et satisfaites parmi les fleurs... Pourquoi ce souvenir lui revenait-il en ce moment? Hélas! n'était-ce pas l'image de toute sa vie?

Mais il n'y fallait plus penser ; désormais, un monde nouveau s'ouvrait devant elle; le passé était le passé et il était bien fini. Elle se redressa dans la sensation de sa force et la fierté de sa jeunesse prête à l'espérance. Et une pensée de gratitude lui vint, au souvenir de ces trois mille livres que son oncle Robert lui avait laissées avec tant d'à propos! Elle n'aurait jamais cru qu'un peu d'argent pût suffire à transformer aussi radicalement une existence. Et elle songea avec reconnaissance au vieux célibataire, frère de sa mère, qui s'était souvenu d'elle d'une façon si imprévue. Grâce à lui, elle avait pu suivre des cours, louer cette ferme et garder encore le petit capital nécessaire pour l'exploitation.

A un détour de la route, la ferme apparut tassée au bas de la colline, où elle se détachait sur un fond de bois épais. Rachel ne put s'empêcher de sentir son cœur se serrer. Quel isolement! Aujourd'hui, sous le ciel de juillet, derrière la nappe ensoleillée d'un beau champ d'avoine, la ferme, toute délabrée qu'elle fût, ne manquait pas d'un certain pittoresque. Mais Rachel se la représentait telle qu'elle devait être en hiver, lorsque les arbres sont sans feuilles, la route solitaire, les pâturages et les labours couverts de neige. Aussi loin que la vue s'étendait, pas une maison, pas une chaumière, rien que la monotonie de la plaine désolée.

Un homme sortit de la ferme et se dirigea vers elle.

— Voilà M. Hastings, le régisseur, dit le vieux Jonathan Webb, tournant vers Rachel son visage ridé aux pommettes d'un rouge vif.

Hastings salua miss Henderson, et s'excusa auprès d'elle du mauvais état où elle allait trouver les bâtiments. Mais on avait tant de peine à faire exécuter les moindres travaux! Les ouvriers exigeaient des salaires exorbitants...

A ces doléances miss Henderson répondit qu'elle ne pouvait attendre : il fallait achever les travaux, à tout prix; si le propriétaire, le colonel Shepherd estimait les salaires exagérés, eh bien, elle se chargerait de la différence! Il fallait qu'elle pût emménager dans le courant du mois d'août.

Hastings la considéra avec étonnement. Il n'était guère habitué à être bousculé ainsi, encore moins à traiter avec une personne qui consentait à payer plutôt que de voir ses projets interminablement retardés. Il murmura qu'on pourrait sans

doute activer les travaux, et la pria de venir visiter la ferme.

Donc, guidée par le régisseur, Rachel remonta une pente caillouteuse et pénétra par une grille délabrée dans la cour de la ferme. A gauche une longue rangée d'étables découvertes, des écuries et des granges, un grand hangar contenant une vieille charrette brisée et enfin la maison d'habitation vis-à-vis des granges. Ce n'était guère qu'un grand cottage, bâti à la mode d'il y a quarante ans. La grille donnant accès à la cour de la ferme séparait la maison des étables.

Au rez-de-chaussée, une grande salle s'étendait dans toute la longueur du bâtiment. Deux fenêtres immenses se faisant vis-à-vis occupaient presque en entier les parois latérales. Cela devait être glacial en hiver. Et on n'aurait guère l'impression d'être chez soi! Déjà miss Henderson imaginait des tas de visages curieux collés aux vitres...

Un étroit couloir séparait cette grande salle de la cuisine et de l'office. Au premier étage se trouvaient deux bonnes chambres à coucher : une petite pièce sur appentis servait de buanderie. Par les fenêtres, on apercevait un bout de jardin négligé et un verger inculte.

Rachel Henderson avait apporté quelques échantillons de tentures et de papier. Elle les remit à Hastings, en lui donnant des instructions minutieuses. Elle achèterait des rideaux de vitrage qui cacheraient la nudité des grandes fenêtres, et d'épais rideaux de serge que l'on pourrait fermer hermétiquement en hiver. Il faudrait passer les parquets au brou de noix. Un grand tapis d'un rouge sombre s'harmoniserait avec la teinte légèrement bleutée des murs. Elle songea avec satisfaction aux quelques meubles anciens qu'elle avait confiés à la garde d'une amie, en ville; un vieux dressoir, une table de chêne, des chaises qui feraient bien dans la pièce du bas. Quant aux chambres à coucher, la plus grande, donnant au Midi, serait celle de Janet Leighton. Elle se réservait la chambre du Nord, et, déjà, en imagination, elle voyait les deux pièces simplement meublées, mais claires et gaies.

Rachel visita ensuite les dépendances, toujours accompagnée de Hastings; en femme initiée à tous les progrès modernes, elle découvrit une foule de petites améliorations à apporter dans l'agencement général de la ferme et auxquelles le régisseur n'aurait jamais songé. Celui-ci jugea que la nouvelle locataire

était une personne des plus entendues. Et dans son honnêteté de brave homme, peut-être un peu lourdaud, il revint sur les préventions qu'il avait eues d'abord à son égard. Sans s'en douter, il subissait l'attrait que miss Henderson exerçait sur tous : la beauté de sa nouvelle patronne était pour beaucoup dans la sympathie qu'Hastings se découvrait pour elle. Ce qui frappait dans le visage de Rachel, c'étaient les yeux, de larges yeux bruns aux sombres pupilles qui brillaient, profondément enchâssés sous d'épais sourcils. Ils contrastaient curieusement avec l'ensemble de sa physionomie, aimable, douce et volontiers rieuse. Sa taille élancée, plutôt que frêle, son élégance robuste, l'assurance de sa démarche, son air de santé généreuse, comme aussi le hâle du teint et quelques taches de rousseur qui piquaient la fine carnation des joues, révélaient la femme habituée à la vie au grand air et à l'exercice physique. A poursuivre l'examen, vous deviniez une sensibilité très vive, une nature tendre et passionnée. Un sourire d'imperceptible ironie errait habituellement sur ses lèvres charnues. Et soudain, vous étiez surpris de voir, par une brève échappée, passer sur tout le visage une expression tragique.

Miss Henderson revint vers la maison.

— Je vous serai obligé de presser les travaux, fit-elle. Il faut que nous puissions emménager d'ici quinze jours. Nous y sommes bien résolues, mon amie et associée, miss Leighton, et moi. Vous me retiendrez les deux laboureurs dont vous m'avez parlé, continua-t-elle. Ils ont soixante ans, dites-vous? J'attends d'autre part deux jeunes filles de la *Land Army*. Cela fera compensation. Nous arriverons ainsi tant bien que mal à rentrer la moisson. Miss Leighton et moi en faisons notre affaire.

Son regard embrassa le champ de blé qui flambait dans l'or du soleil. Tout à coup une pensée lui vint qui la fit sourire :

— J'y pense, master Hastings, vous trouvez sans doute un peu bizarre que des femmes se mêlent de culture?

— Bizarre, bien sûr que non, miss Henderson; je dis seulement que c'est une chose nouvelle.

— Vous verrez que ce sera bientôt la chose du monde la plus ordinaire.

Il eut un geste de détachement très philosophique.

— Pour moi, je n'y vois pas d'objections. Ce qui est sûr,

c'est qu'il n'y aura pas assez d'hommes pour suffire à toute la besogne après la guerre.

Elle le regarda avec intérêt :

— Vous avez des enfants aux armées?

— Il m'en reste un. L'autre a été tué, le mois passé, comme il allait avoir un congé de trois mois. Avant la guerre, il était chef forestier chez lord Ridley (il indiqua les pentes boisées de la colline). On lui avait accordé une permission pour venir surveiller la coupe de ces bois.

— Ces bois vont-ils donc être abattus ? interrogea miss Henderson, inquiète.

— Il y en a déjà une bonne moitié de réquisitionnée. Voilà longtemps que des Canadiens ont installé une grande scierie de l'autre côté de la colline. Ils vont, sous peu, se rapprocher d'ici.

En entendant parler de Canadiens, miss Henderson eut un léger frisson. Puis elle resta quelque temps à regarder en silence les bois qui s'étageaient sur la colline.

— Je n'aime pas à savoir trop de gens à traîner aux alentours de la ferme! murmura-t-elle enfin à voix basse.

Bientôt elle congédia Hastings, non sans être convenue avec lui qu'elle le garderait comme régisseur. Restée seule, elle fit quelques pas : elle semblait absorbée par une intime préoccupation. Sous le hangar, à l'extrémité Est de la maison s'apercevait la margelle d'un puits. Un faible scintillement indiquait le niveau de l'eau qui, en raison de l'extrême sécheresse, était très bas. Hastings avait dit à Rachel que ce puits était fort profond, — au moins cent cinquante pieds, — et que l'eau n'y tarissait en aucune saison. Assise sur le rebord de briques, elle tint longuement ses regards fixés sur cette mince ligne qui apparaissait en clair au fond du puits. Déjà le crépuscule descendait sur la ferme, et le vent du soir soufflait par rafales à travers le hangar. Dehors, Rachel entendit le vieux Jonathan qui toussait et le vieux cheval qui piaffait, chacun lui signifiant à sa manière qu'elle l'avait fait attendre assez longtemps.

Pourtant elle demeurait toujours assise, comme repliée sur elle-même, au bord du puits. Tout à coup elle arracha ses gants et fouilla dans le sac de cuir suspendu à son poignet. Elle y trouva ce qu'elle cherchait : un petit objet qui brilla entre ses doigts. Elle parut réfléchir un instant; puis, d'un mouvement rapide, s'étant penchée au-dessus du puits, elle le

laissa tomber : on entendit le bruit mat d'une chute dans l'eau.

Rachel Henderson se redressa :

— Voilà qui est fini, prononça-t elle à voix haute.

Fini ! Et pourtant, sur la route qui la ramenait à Londres, des pensées ne cessèrent de l'accompagner, qui revenaient toutes à ce qu'elle déclarait si bien fini, à des scènes, à des personnes qu'elle avait décidé d'oublier, et qu'elle avait, une fois pour toutes et formellement, congédiées par le petit geste qu'elle venait d'accomplir sur la margelle du puits.

II

Rachel Henderson et Janet Leighton étaient installées à Great End. Depuis huit jours, elles peinaient du matin au soir. La moisson battait son plein. Par cette belle soirée d'août, dans le champ de blé attenant à la cour de la ferme, la moissonneuse abattait méthodiquement le dernier carré de blé d'où fuyaient éperdus des lapins qu'on accueillait à coups de fusil. L'éclat doré des blés mûrs enveloppait de splendeur cette scène si simple.

Rachel Henderson s'était jetée, accablée de fatigue, sur une chaise longue près de la fenêtre grande ouverte. Elle était dans cet état de lassitude où le repos devient une infinie jouissance. Il y avait longtemps qu'elle n'avait connu comme aujourd'hui le plaisir de l'activité physique goûté dans sa plénitude. Et voilà que le souvenir lui revenait de journées semblables passées dans un décor lointain ; elle revoyait les vastes espaces embrasés par un soleil aveuglant, les puissantes moissonneuses deux fois plus grandes que celle qui était en action dans le champ voisin. Ce souvenir l'importuna : elle fit effort pour l'écarter. Elle ne souhaitait rien que dormir, rien que s'ensevelir dans un sommeil sans rêves, qui reposerait ses muscles fatigués jusqu'à la venue délicieuse du matin, où de nouveau elle se retrouverait dans les champs à diriger son équipe de travailleurs de la terre.

— Le vicaire ! annonça Janet en apercevant la mince silhouette de M. Shenstone qui traversait les champs dans la direction de Great End, tout en ruminant le sermon qu'il préparait pour la prochaine fête de la moisson.

Rachel eut un geste d'énervement.

— Quelle contrariété! dit-elle. Vraiment, on ne devrait permettre à personne de faire des visites après six heures du soir.

Elle disparut et monta vivement dans sa chambre où Janet l'entendit ouvrir et refermer les tiroirs de sa commode. Janet sourit malicieusement; plus d'une fois déjà elle s'était aperçue que la coquetterie était le péché mignon de son amie; elle le lui pardonnait, parce que Rachel était belle et jeune, de cinq ans moins âgée qu'elle; surtout elles en étaient encore à cette première phase de l'amitié où l'on aime jusqu'aux défauts de l'amie nouvelle.

— Avec cet air de franchise et ces manières ouvertes, comme elle se livre peu! Son commerce quotidien est charmant; mais au fond je ne la connais pas; elle reste pour moi une énigme.

Et elle se rappelait la façon dont elles s'étaient liées. Leur histoire tenait en deux mots. Elles s'étaient rencontrées au collège où elles avaient suivi les mêmes cours, et elles s'étaient plu tout de suite. Janet Leighton était à peu près seule au monde. Rachel avait, disait-elle, un frère au Canada, un autre dans l'Afrique du Sud, sans préjudice de quelques vagues cousins, les enfants de l'oncle qui lui avait légué trois mille livres. Attirées l'une vers l'autre, elles avaient décidé, d'associer leurs deux solitudes au sortir du collège. Rachel, étant la capitaliste, eut le choix de la ferme et la direction de l'entreprise. Janet était la ménagère de Great End; elle s'occupait aussi de la basse-cour et de la laiterie. C'était une personne de trente-deux ans, grande et mince, nullement jolie et qui portait lunettes. Mais derrière ces lunettes brillait un clair regard, honnête et bon, pétillant d'une gaieté qui chez Janet Leighton prenait ordinairement la forme d'un humour bien britannique. Elle n'enviait jamais leurs succès à d'autres femmes mieux faites pour plaire, et se trouvait parfaitement contente de son sort.

Elle descendit les marches du perron pour aller à la rencontre du vicaire et le fit entrer dans la grande salle arrangée en salon.

— Comme vous avez transformé cette pièce! dit-il. Quand je pense à l'abandon où cette maison est restée pendant des années! Et ce n'était pas seulement affaire de hasard. Croiriez-vous qu'elle passe dans le village pour être une maison hantée? On n'a jamais pu décider personne à y coucher! Après tout peut-être aurais-je mieux fait de ne pas vous en parler.

— Pourquoi donc? Je vous assure que je ne crains pas les revenants, répondit Janet en riant. Ni Rachel non plus, que je sache. Nous avons plutôt peur des rats! Je n'ai jamais vu d'aussi gros rats que dans la cour de cette ferme; ce sont eux qui troublent nos nuits.

Le vicaire entama l'histoire du revenant qui, était, en réalité, une affaire de braconnage tout à fait quelconque. Cela remontait à l'hiver de 1866. Cette année-là, un vieux garde-chasse du colonel Shepherd avait été attaqué dans les bois par des braconniers. Atteint d'une balle et mortellement blessé, il avait réussi à se traîner jusqu'aux abords de la ferme. Les traces de sang relevées sur la colline conduisaient au hangar où on retrouva son cadavre. Les soupçons se portèrent sur divers individus, notamment un laboureur de la ferme de Great End ; faute de preuves, on le laissa partir pour le Canada, l'année qui suivit le meurtre, et on n'eut plus jamais de ses nouvelles. Depuis lors, le fantôme irrité du garde-chasse reparaissait à intervalles, sans doute pour réclamer vengeance...

Il achevait ce récit du fantastique le plus vulgaire, lorsque Rachel fit son entrée. Elle avait pris le temps de se recoiffer et passé une blouse bleue par-dessus le costume khaki qu'elle avait adopté pour les travaux de la ferme; sa belle tête couronnée d'une épaisse chevelure brune, son visage aux contours arrondis, dont la carnation faisait penser à une rose en plein épanouissement, étaient mis en valeur par les plis simples de la blouse de toile bleue. Elle semblait encore toute baignée par la chaude atmosphère des blés mûrs. Un ami des classiques n'eût pas manqué de la comparer à une nymphe du cortège de Demeter : l'arc et la corne d'abondance auraient très bien fait, suspendus à son cou hâlé et à ses superbes épaules. Mais le vicaire, pour le moment, n'était pas du tout aux classiques! Il faisait des efforts méritoires pour exprimer des sentiments de sympathie intelligente et d'approbation pour ce remarquable besoin d'activité que manifestaient les femmes, pour les sphères nouvelles où elles s'engageaient. Les travaux de la campagne en particulier lui semblaient parfaitement leur convenir. Il dit avoir croisé trois jeunes filles dans les champs; il en avait reconnu deux pour être du village, mais la troisième?... Une étrangère sans doute?

— Elle vient de Ralstone, dit Rachel.

— C'est là qu'est situé le nouveau camp des bûcherons. Vous devriez aller le visiter, miss Henderson.

— De si beaux bois! se peut-il qu'on soit à la veille de les abattre? Quel massacre!

— Nous sommes tous de votre avis! Mais c'est la guerre... Nous souffrons tous de la guerre... J'ai fait des pieds et des mains pour partir. L'évêque n'a pas voulu en entendre parler.

Et il se mit à expliquer, avec une complaisance un peu appuyée, les démarches qu'il avait faites pour obtenir le poste de chapelain aux armées. Sa mauvaise santé, le manque de clergé dans la région lui avaient été objectés.

Rachel avait à peine ouvert la bouche : l'aimable empressement du vicaire ne parvenait pas à dégeler sa froideur. Miss Leighton tâcha de ranimer la conversation. Elle déclara que, pour son compte, elle serait enchantée de visiter le camp des bûcherons : tout le monde sait que les Canadiens sont des forestiers hors ligne...

Le regard du vicaire se fixa sur Rachel :

— Connaissez-vous le Canada, miss Henderson?

Rachel fronça légèrement les sourcils avant de répondre.

— J'y suis allée, j'y ai même vécu quelque temps dans une ferme des prairies.

— Alors tout doit vous sembler bien mesquin ici, dit le vicaire sur un ton de comique apitoiement.

Il en fut encore pour ses frais. Miss Henderson retomba dans son mutisme. Le vicaire commençait à sentir une certaine gêne : il prit son chapeau.

— Usez de moi si je puis vous être de quelque utilité, dit-il obligeamment en se tournant vers Janet Leighton. Puisque vous faites la moisson, je serai ravi de vous y aider : je n'ai que mes deux bras : ils sont à votre disposition.

Il s'était levé pour prendre congé. Il se ravisa :

— J'oubliais de vous signaler qu'un banc est réservé aux personnes de la ferme : c'est vers le milieu de l'église.

— Nous n'allons pas à l'église, repartit sèchement Rachel.

Le vicaire se fit conciliant :

— Peut-être n'appartenez-vous pas à l'Église anglicane?

— Mais si, moi du moins. Miss Leighton appartient à l'Église unitaire.

A cet instant, un éclair de malice brilla dans ses yeux, et, pour la première fois, elle sourit.

— Vous allez nous prendre pour d'affreuses païennes, M. Shenstone.

Le vicaire songea seulement qu'il n'avait jamais vu un sourire transformer aussi agréablement un visage. Rachel accompagna son visiteur jusqu'à la grille : était-ce la même personne qui venait de lui faire un si glacial accueil? Au silence de tout à l'heure avait succédé une volubilité charmante. Rachel l'invita à venir le lendemain les aider à la moisson ; elle lui posa diverses questions sur le village et ses habitants; même elle daigna fixer un jour où elle irait avec son amie prendre le thé à la cure avec Miss Shenstone. Le jeune vicaire rayonnait, transporté d'aise par ce changement imprévu : arrivé à la grille, il ne pouvait se décider à s'en aller. Il fallut que Rachel le congédiât d'un petit signe de tête aussi gracieux que péremptoire.

Janet Leighton suivait de loin cette scène qui l'amusait prodigieusement. Elle le constatait une fois de plus: si mal disposée qu'elle fût, Rachel ne pouvait se résigner à rester longtemps sans chercher à plaire. Comment concilier cette amabilité naturelle avec ses brusques sursauts d'humeur noire? Qu'y avait-il eu dans son passé? Et elle revoyait cette soirée au collège, où elles avaient décidé de s'associer. Tout à coup, Rachel s'était campée devant elle, les mains jointes derrière le dos, la tête fièrement redressée, et elle avait déclaré à brûle-pourpoint :

— Avant de nous engager, Janet, je tiens à vous prévenir : je ne suis pas comme vous une personne sans complication et de tout repos. Mon passé n'est pas, comme le vôtre, uni et limpide. Je ne vous raconterai pas l'histoire de ma vie, parce que je ne veux la raconter à personne : et puis, tout cela maintenant est fini, bien fini. Toutefois, si, après cet aveu, vous ne voulez plus de notre association, je trouverai votre scrupule tout naturel.

Mais Janet n'avait éprouvé aucun scrupule à devenir l'associée de Rachel après cet aveu, qui du reste n'en était pas un. Et jusqu'ici, elle n'avait pas eu à s'en repentir.

En s'en revenant, Rachel se dirigea vers le champ où se faisait la moisson. Elle revit les rangées de gerbes dispo-

sées par les moissonneuses qui venaient de quitter leur travail. Rachel écouta le bruit de pas de la dernière équipe qui s'éloignait et le joyeux bavardage qui lui arrivait assourdi dans l'air du soir. Le jour baissait rapidement; ses derniers feux baignaient d'un or plus pâle gerbes et chaumes, pour s'en aller mourir dans la masse sombre des bois.

Rachel contempla longuement ce tableau champêtre : elle en jouissait avec cette ardeur d'impressions qu'elle apportait à toutes choses. Elle était de celles qui ne ressentent rien à demi : chez elle, le pouls de la vie battait toujours avec une énergie, avec une passion qui l'étonnait elle-même. Son labeur nouveau l'intéressait puissamment : elle voulait y réussir; elle désirait aussi beaucoup de choses vagues, des bonheurs qu'elle n'avait pas connus jusque-là, par sa propre faute, sans doute, mais auxquels elle n'avait pas renoncé et que peut-être la destinée tenait pour elle en réserve dans le mystérieux avenir.

Et elle songeait que la moisson, cette année-là, était magnifique. Elle était entrée dans l'agriculture au meilleur moment possible : l'Angleterre était décidée à faire un grand effort agricole : c'était pour elle une question de vie ou de mort.

Cependant, les deux filles de ferme, Betty Rolfe et Jenny Harberton, avaient donné à boire au bétail. Tout était prêt pour la nuit : debout sur les marches de la ferme, Janet fit tinter une sonnette annonçant que le souper allait être servi. Bientôt les deux « patronnes » et leurs employées étaient réunies autour de la table dans la cuisine, qui servait en même temps de salle à manger. La scène était typique d'une Angleterre nouvelle. Des femmes gouvernaient, des femmes servaient, et toutes, elles avançaient semblablement par des chemins nouveaux vers de plus larges destinées.

Janet se rappela tout à coup une lettre qu'elle venait de recevoir, et la tirant de sa poche, elle demanda :

— Devinez qui dirige les bûcheronnes du camp de Ralstone!... Mrs Fergusson, cette Irlandaise qui était au collège en même temps que nous. Elle m'écrit qu'elle y est déjà installée, avec une équipe de trente femmes. Elle insiste pour que nous allions la voir.

Rachel témoigna peu d'empressement à accepter cette invitation...

— C'est bien loin d'ici, fit-elle.

— Le camp se compose d'une centaine de Canadiens, reprit Janet, de quelques prisonniers Allemands, et de ces trente femmes. Mrs Fergusson nous engage à choisir un jour de semaine, afin que nous les trouvions au travail.

— Ne pourriez-vous pas y aller sans moi ?

— Sans doute, mais je pensais que vous seriez curieuse de voir par vous-même ce débouché nouveau qui s'ouvre au labeur des femmes... Ce n'est pas la présence des prisonniers qui vous effraie ?

— Certes non.

— Alors... c'est à cause des Canadiens que vous refusez ? demanda Janet, avec intention.

Rachel parut d'abord un peu embarrassée :

— Peut-être... Vous ignorez, Janet, que je n'ai pas été précisément heureuse au Canada...

Mais elle eut bientôt pris son parti :

— D'ailleurs, conclut-elle, je ne refuse pas : j'irai, la moisson finie.

Sur ces mots, elle quitta la pièce : Janet la vit passer lentement dans la pénombre entre les gerbes de blé. Dans l'éclat de sa belle jeunesse épanouie, elle semblait la personnification elle-même de la moisson.

Un peu plus tard, c'était quelques minutes avant dix heures, Betty et Jenny rentrèrent sans bruit, après un dernier coup d'œil jeté aux étables. Elles prirent place auprès de Janet qui les attendait pour la lecture de la Bible : elle était, comme on le sait, Unitarienne et d'un ardent mysticisme. Elle lut quelques versets du sixième chapitre de saint Jean : « Et en vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle... Je suis le Pain de Vie. Je suis ce pain vivant qui est descendu du ciel... Les paroles que je vous dis sont Esprit et Vie... » Refermant le livre, Janet, en quelques phrases très simples, commenta les paroles du Christ ; elle en dégagea la nourriture spirituelle ; elle reprit les mots du texte sacré : Amour... Pureté... Comme elle parlait encore, la porte s'ouvrit et Rachel entra. Le cœur de Janet battit un peu plus fort lorsqu'elle aperçut Rachel, mais elle cacha son trouble. Elle acheva ce qu'elle avait à dire, tandis que ses regards se portaient tantôt sur ses auditrices et tantôt, par la fenêtre ouverte, sur le grand champ de blé, où commençait de briller la faucille de la lune.

Dehors, le Pain terrestre ; à l'intérieur, le Pain de Vie ; — ces deux idées se confondaient dans l'âme de Jenny et y apportaient une plénitude de joie.

Plus tard, longtemps après que tous les autres habitants de la ferme se furent endormis, Rachel Henderson était encore éveillée. Assise sur son lit, elle songeait. Par la fenêtre grande ouverte, elle apercevait la colline couronnée de bois sombres. On entendait les appels des hiboux ; de temps en temps une brise légère se levait qui faisait bruire les feuilles d'un chêne dans la cour de la ferme. Rachel réfléchissait à ce que Janet avait dit sur les paroles du Christ, — ce qu'elle avait dit de la Pureté... de l'Amour. Combien de fois avait-elle entendu son père lire ce chapitre et le commenter ! — son père, clergyman de l'Église Anglicane et missionnaire dans l'Ouest Canadien. Rachel l'avait perdu il y avait trois ans, ainsi que sa mère, morte deux mois auparavant : tous deux étaient partis au moment où elle avait le plus besoin de leur aide. Comme ils lui avaient manqué ! Et maintenant elle se demandait s'il ne valait pas mieux qu'ils fussent morts, — avant ! Qu'est-ce que son père penserait d'elle, s'il savait ? Estimerait-il qu'elle était libre, ou l'enchaînerait-il à l'austérité de ses principes ? Non, elle ne pouvait douter qu'il la tînt pour libre, comme elle avait la conviction de l'être. Son sein se souleva sous l'ardeur de sa protestation. L'orage avait passé sur elle, et elle se rendait fort bien compte que son rôle n'avait pas été uniquement celui de l'innocente victime ; mais aujourd'hui, la vie s'ouvrait de nouveau devant elle ; son cœur et ses sens réclamaient avidement le bonheur dont elle avait été si abominablement frustrée. Sa conscience, aussi bien, était en éveil. Elle avait à recouvrer son estime personnelle, et à oublier le passé !

Le travail !... Là était pour le moment la solution. Beaucoup de travail, avec l'aide de cette chère Janet Leighton, à l'âme si pure, aux ambitions si modestes, à l'idéal si élevé... Et, s'accrochant à cette pensée, Rachel Henderson s'endormit d'un sommeil d'enfant.

III

Les deux amies étaient parvenues à une crête d'où l'on découvrait une large étendue de pays. Au Nord on apercevait

une plaine qui groupait tous les aspects si variés de la campagne anglaise : champs cultivés, bois, hameau, église, légères ondulations et dépressions de terrain, et ces petits clos entourés de haies qui différencient totalement les Midlands anglais de telles autres campagnes, par exemple, de la plaine champenoise. Au midi, la vue s'étendait sur une ligne de collines couvertes de forêts. La vallée qui s'étendait aux pieds des deux jeunes femmes, offrait le spectacle d'une vive animation. Un camp de bûcherons y avait été installé, au milieu duquel circulait un Decauville. Au flanc des collines gisaient en grand nombre des arbres abattus l'hiver précédent. Leurs branchages couverts de feuilles mortes mettaient un ton de pourpre foncée aux bords du ravin qu'encerclait la partie encore intacte de la forêt. Et partout, dans les espaces dénudés, de fines mousses, des herbes délicates avaient poussé, donnant l'impresssion d'un émail incrusté d'une multitude de fleurs sauvages.

— Regardez! s'écria Rachel.

Un des arbres abattus venait de s'ébranler; on entendit un sifflement, comme s'il se fût agi d'un long serpent : il se mit en mouvement et dégringola le long de la pente jusqu'à un poste de bûcherons. Bientôt un wagonnet sur lequel étaient déjà empilés des troncs d'arbres apparut et commença de glisser sur le Decauville, surveillé sur le parcours par des hommes que désignait assez leur uniforme terreux marqué dans le dos de taches rouges.

— Les prisonniers allemands! dit Janet. Et elle songea à une lettre qu'elle avait reçue le matin même de son frère qui combattait avec les troupes britanniques à l'est de Reims : « Les misérables! Quelle dévastation ils ont accomplie dans ce beau pays!... Tout est saccagé, ruiné, démoli!... Partout le pillage et la dévastation méthodiques!...Comment ferons-nous après la guerre pour vivre dans le même monde que ces gens-là? »

Maintenant elles distinguaient le camp des Canadiens où elles n'avaient plus qu'à descendre par un chemin en lacets. Déjà, elles percevaient le bruit du moteur et le sifflement des scies qui s'emparaient des arbres, les coupaient et les débranchaient en un clin d'œil, prêts à être chargés sur les wagonnets. On était en plein travail, Canadiens, minces et bronzés, prisonniers allemands, femmes en culottes de cuir...

Tout à coup, celles-ci aperçurent les visiteuses; l'une d'elles, vêtue comme ses compagnes de la tunique et des culottes de cuir, mais portant l'insigne verte du commandement sur son uniforme khaki, se détacha du groupe. Janet reconnut leur ancienne camarade de collège, Mrs Fergusson, qui venait à leur rencontre, les mains tendues.

— Quelle joie de se revoir!

Et, leur faisant les honneurs de l'installation :

— Convenez qu'on voit de drôles de choses, de nos jours. C'est nouveau comme scène, n'est-ce pas? Ah! la vie bouge!

Tout en marchant aux côtés de ses invitées, Mrs Fergusson leur expliquait le genre de travail qui leur était confié, définissait la tâche de chacun. Puis elle dit :

— Maintenant, suivez-moi. Je vais vous présenter le commandant du camp, un Américain. Il vient du Maine, mais il a travaillé dans les forêts du Canada, où il dirigeait plusieurs scieries. Il y a environ un an, il s'est engagé à recruter une équipe parmi les forestiers avec qui il avait travaillé dans la province de Québec, des garçons splendides.

Élevant la voix, elle appela :

— Capitaine Ellesborough!

Aussitôt, un jeune officier américain apparut, se frayant un passage à travers les troncs d'arbres abattus. Il fit le salut militaire aux deux visiteuses, qu'il examina d'un rapide regard. Rachel fut frappée par la beauté de visage du jeune homme, par la limpidité de ses yeux d'un bleu un peu pâle, qui paraissaient plus brillants dans son visage hâlé, par la finesse de contours de sa bouche et de son menton volontaire. Avec des épaules et une carrure d'athlète, il donnait une impression de souplesse autant que de vigueur, l'élégance dans la force. Il s'offrit à faire visiter le camp. Laissant Janet et Mrs Fergusson en arrière, Rachel se mit à gravir lentement la colline, à côté de lui.

Avec une parfaite aisance, il expliquait comment il était venu en France, lors de l'entrée en guerre de l'Amérique, et qu'il avait été envoyé ici pour diriger cette entreprise, mais qu'il ne comptait pas y rester :

— Je veux aller où l'on se bat. J'ai la promesse d'une nomination très prochaine.

De son côté, Rachel, étonnée elle-même de se sentir si vite en

confiance, disait sa vie à la ferme, ses projets d'avenir. Tandis qu'elle parlait, il remarquait quelque chose d'amer en elle, — une note de désillusion, — qui contrastait avec la douceur de ses traits, la fleur de ses joues pleines, et l'éclat de ses grands yeux rêveurs. Il se sentit étrangement remué par quelques-uns de ses propos. Elle ne se cachait pas d'être très attirée par les perspectives qui s'ouvraient à la femme moderne. Ce fut l'occasion pour eux d'entamer une discussion sur la place que les femmes étaient en train de conquérir dans le monde : le jeune homme soutenait la thèse conservatrice, tandis que Rachel se plaçait à un point de vue hardi, presque révolutionnaire. Tout d'abord, il éprouva de l'éloignement pour certaines opinions de sa compagne, aussi bien que pour la façon dont elle les exprimait, citant Wells et Bernard Shaw dont il avait horreur. Idéaliste et sentimental, de ceux qui ont toujours sur eux un volume de vers, cela le chagrinait de la voir entraînée par cette vague de révolte morale et sociale qui passait sur le monde : sans doute s'était-elle aussi affranchie de la religion. Non, ce type de femme ne lui plaisait guère. Il croyait que la société allait retourner aux idées traditionnelles. Et voilà que, leur conversation se prolongeant, il se sentit revenir sur cette première impression. A côté des hardiesses, un peu inconsidérées, il découvrit dans le langage de sa compagne d'autres aspects, infiniment plus attirants. C'était un curieux mélange : tantôt elle lui paraissait par trop féministe, tantôt il la devinait très féminine. Lui, de son côté, la heurtait parfois par sa rudesse : l'instant d'après, il lui paraissait charmant. Bientôtils négligèrent les phrases de convenance et les banalités d'usage. Une intimité déjà s'était établie entre eux : les minutes passaient comme en rêve.

Quelqu'un eut bientôt fait de s'en apercevoir. Ce fut Janet Leighton. Décidément le fait d'être l'ennemie avérée de l'homme ne vous rend pas absolument hostile à sa compagnie ! Aussi, lorsqu'il fut l'heure du départ, elle eut soin de prendre la bride du poney qui les avait amenées et de laisser Rachel et Ellesborough la suivre à quelque distance, sans pour cela s'interdire de jeter quelquefois un regard en arrière : alors elle voyait le capitaine cueillir des fleurs sauvages au bord de la route et Rachel les épingler à son chapeau. Rachel était jeune, elle était belle ; il était inévitable qu'elle se mariât un jour ou l'autre. Il y

avait bien ce mystérieux passé. Bah ! Sans doute quelque amourette dont un véritable amoure flacerait jusqu'au souvenir. Janet se dit que son association avec Rachel serait sans doute de courte durée. Elle s'y attendait et sa sérénité n'en fut pas troublée.

Les deux jeunes gens étaient de plus en plus absorbés l'un par l'autre. Ils ne cessaient de se découvrir de nouveaux motifs de sympathie. Ellesborough était à demi amusé, à demi touché par le mélange de puérilité et de maturité qu'il découvrait en Rachel. Mais d'où venait qu'elle évitait avec un soin visible de parler du Canada? Pour lui, il était un enthousiaste du Canada; il croyait à son avenir, ce qui n'est peut-être pas très commun parmi les Américains. Il ne tarissait pas sur l'infini mystérieux des forêts canadiennes et sur la belle vie de liberté qu'on peut y mener, en hiver comme au printemps. Sans s'en apercevoir, ils atteignirent le plateau qui dominait la plaine du côté du Nord. Le soleil brillait triomphalement, vainqueur des nuages, et dardait ses rayons directement sur la moisson, une moisson telle que l'Angleterre n'en avait pas eu de pareille depuis un siècle. Des champs nouvellement gagnés à la culture s'étendaient en tous sens : tout entier, ce sol de l'Angleterre avait répondu joyeusement à l'appel de la charrue.

— Voilà un résultat inattendu de la guerre! fit remarquer Ellesborough. Ce n'est pas là ce que voulait l'ennemi. Mais au-dessus de lui, il y avait Dieu.

Rachel lui tendit la main. Elle était comme transfigurée dans la lumière, et le vent rabattait ses beaux cheveux qui mettaient une auréole autour de son visage.

— Miss Henderson, demanda-t-il avec timidité, serais-je indiscret en allant vous rendre votre visite? J'aimerais beaucoup vous voir dans le cadre de Great End.

Elle acquiesça avec un sourire.

— Venez la semaine prochaine. J'ai encore trois champs à rentrer, les meilleurs. A ce moment, nous aurons terminé : et même, une partie du blé sera déjà battue. Je serai plus libre. Je suis sûre que Great End vous plaira.

Et elle prit sa course pour rattraper Janet qui était déjà loin. Ellesborough la suivit longuement du regard. Quand il reprit le chemin du camp, il avait conscience que la journée qui finissait venait de lui ouvrir une nouvelle porte dans la Maison de la Vie.

IV

Ellesborough attendit avec impatience que le moment fût venu de se présenter à la ferme de Great End. Lorsque la semaine se fut écoulée, il partit un soir sur sa motocyclette. Il n'était encore que sept heures suivant l'heure d'été, et le soleil était bien au-dessus des bois vers l'Ouest. Sur sa route, il voyait s'achever les travaux de la moisson : ici on battait le blé sur place ; là on chargeait les dernières charrettes, partout dans les champs dénudés, on voyait les silhouettes des glaneurs projetant de grandes ombres sur le tapis or et pourpre des chaumes. Le charme de ce jardin qu'est l'Angleterre, d'un aspect si soigné, si fini, comparé à son propre pays, n'était pas encore épuisé pour Ellesborough. Les parterres fleuris des cottages, le dessin des haies et des plantations mesurées le ravissait, à la manière des peintures minutieuses de certains primitifs florentins.

C'était un de ces hommes sur qui une éducation de famille, à la fois douce et austère, a mis son empreinte ineffaçable. Il aimait tendrement son père, — vieux médecin de campagne, — sa mère, encore jolie malgré la soixantaine, ses deux sœurs non mariées. Ils appartenaient à une de ces vieilles souches de l'Église unitaire, nombreuses encore dans la Nouvelle Angleterre, où elles sont connues pour l'élévation de leur idéal et l'honnêteté de leurs mœurs. Les anciennes traditions puritaines s'y conservent, tout particulièrement en ce qui concerne les rapports de l'homme et de la femme. S'il est exact, ainsi que les Américains se plaisent à l'affirmer, que l'ancienne conception du mariage se modifie profondément dans certaines parties de leur grande communauté, évoluant vers une liberté qu'on ne soupçonnait pas il y a une cinquantaine d'années, les Ellesborough ne pouvaient être accusés de pencher de ce côté. Ils se tenaient fermement à l'ancienne manière. Ellesborough avait beaucoup voyagé; il s'était initié à d'autres conceptions de la vie; mais, dans le fond, il était resté un fils de sa race. Il avait au plus haut degré le respect de la femme. Il la croyait meilleure que l'homme, parce que c'était le cas dans son cercle familial; il avait des opinions non moins arrêtées sur le rôle qui revient à la femme dans la

société et sur la protection qui lui est due en raison de sa faiblesse physique. C'est avec ces dispositions qu'il aspirait de toutes ses forces à un mariage, où il voulait vraiment trouver la compagne de son esprit et de son cœur. A trente-deux ans, il n'avait pas encore aimé.

Bientôt il distingua les bâtiments de Great End. Le carré de la ferme, avec sa grange datant du XVIe siècle, et qui laissait apercevoir par ses portes grandes ouvertes le blé engrangé, lui apparut avec cette sorte de prestige qui, pour l'Américain intelligent, pare tout ce que l'Angleterre du moyen âge ou du règne d'Élisabeth a légué à l'Angleterre d'aujourd'hui. L'Américain est convaincu qu'il sait établir les plans d'une ville moderne et la bâtir beaucoup mieux qu'un Anglais, — plus rapidement en tout cas! Mais les mousses et les tuiles d'une vieille grange de Brookshire, cela dépasse ses moyens.

Ellesborough traversa le champ où de grandes meules de foin s'alignaient en ordre parfait. Et cette ferme, si bien entretenue, était dirigée, exploitée par des femmes! Introduit dans le salon, il admira combien miss Henderson avait de goût! Le joli papier bleu, le tapis neuf, les photographies ornant les murs, les fleurs, tout lui plaisait. Il examina les tableaux et les livres, se rendant fort bien compte qu'il y prenait un intérêt qui n'était pas ordinaire. Tout lui parlait dans cette pièce, jusqu'au moindre détail d'ameublement. En apercevant un livre ouvert sur la table, il eut un sourire. C'était un récit de guerre qu'il avait recommandé à la maîtresse de céans!

Rachel venait à peine de rentrer des champs, où elle avait passé toute la journée près de la batteuse. Debout devant sa glace, elle s'amusait à retrouver des brins de paille emmêlés dans ses cheveux; elle sentait courir encore dans ses veines le plaisir qu'elle avait éprouvé toute la journée à aller et venir au milieu des chaumes. Elle respirait ce contentement, qui ajoute encore à la beauté.

Elle avait songé souvent à Ellesborough depuis leur rencontre. Même elle avait conçu un peu de dépit qu'il eût si scrupuleusement respecté le délai qu'elle lui avait fixé : c'est pour cela sans doute qu'elle mettait peu de hâte à achever sa toilette. Elle avait passé une robe noire légère qui atténuait l'éclat de son visage et de ses cheveux, tout en faisant valoir la blancheur et la finesse de sa peau à l'échancrure du corsage.

Au moment d'attacher une fine chaîne d'or autour de son beau cou hâlé, elle rejeta brusquement le bijou, comme si un souvenir venait tout à coup de lui traverser l'esprit. Elle choisit un long sautoir de perles bleues, qui rehaussa la simplicité de sa robe.

Tout en mettant à sa toilette ce soin savant, elle songeait. Avait-elle agi sagement en entourant son passé d'un si complet mystère? Il faudrait bien que les habitants d'Ipscombe apprissent, un jour ou l'autre, ce qu'elle avait laissé derrière elle au Canada. Et tout à coup la pensée des explications interminables, des détails où il faudrait entrer, de l'horrible humiliation qu'entraînerait tout rappel des laideurs qu'elle avait résolument rejetées, éveilla en Rachel un dégoût immense.

— Oui, j'ai eu raison! se dit-elle avec véhémence. J'ai eu tout à fait raison.

Et elle se détourna de la glace où elle avait inspecté sa toilette avec une violence d'oiseau sauvage à l'instant de prendre son vol.

Elle trouva au salon le vicaire et sa sœur qui avaient été priés à souper. Ellesborough se joindrait à eux et partagerait leur repas. Betty et Jenny, effrayées à l'idée de se trouver avec tant et de si beau monde, demandèrent la permission de dîner à l'office. Mais Janet, en bonne démocrate, ne voulut pas y consentir. Elle déclara qu'il y avait de la place pour tout le monde et que, tant qu'elle vivrait, il n'y aurait qu'une table à Great End! Si le vicaire et miss Shenstone y voyaient quelque inconvénient, tant pis pour eux!

Bientôt la petite salle à manger fut remplie d'une joyeuse compagnie : les deux fermières, dans leurs modestes atours, les aides en uniforme de travail, le jeune vicaire, sa sœur, Ellesborough, en tenue khaki. Assis à côté de Janet, le vicaire ne pouvait détacher ses yeux de la vision extraordinairement séduisante qu'il avait en face de lui, en la personne de miss Henderson. Déjà, la sœur du vicaire avait conçu certains doutes sur la nature de l'intérêt d'ailleurs évident que son frère prenait à la moisson de Great End. Lui-même évitait de se demander ce qu'il souhaitait, ce qu'il espérait. Mais ce qu'il savait de science certaine, c'est que nulle femme au monde n'avait jamais troublé son âme paisible autant que miss Henderson. Tous ces derniers jours, il n'avait cessé de penser à

elle. La regarder, droite et gracieuse, lançant des gerbes de blé dans la charrette, où, aidé d'un laboureur, il les recevait et les disposait ; avoir le droit de reconduire la charrette jusqu'à la ferme, où elle le remerciait d'un sourire ; se tenir à ses côtés tandis qu'elle regardait avec orgueil sa nouvelle moissonneuse, traînée par trois beaux chevaux attelés de front, parcourir la plus grande pièce, où les épis mûrs tombaient, comme ils tombaient, autrefois, sous la faux des moissonneurs qu'Hœphœstos avait représentés en or sur le bouclier d'Achille ; tout cela avait transformé la vie du vicaire en une merveilleuse idylle. Il lui semblait que tout un monde de sensations, qu'il n'avait connues jusque-là que par les livres, venait tout à coup de prendre forme pour lui et d'entrer dans la réalité. Ses souvenirs d'Oxford refleurirent ; il souhaita relire Théocrite et Virgile ; et c'était une fantaisie qui jamais, au grand jamais, ne lui était venue, depuis le jour où, prêt à quitter le collège, il avait emballé ses livres pour les renvoyer chez lui !

De tout ce qui précède on conclura que les craintes de miss Shenstone n'étaient pas sans motif et que la tranquillité d'esprit du vicaire était en grand risque. De plus, certaines préventions lui étaient devenues tout à fait étrangères : et, par exemple, que miss Leighton fut Unitarienne, cela lui était devenu complètement indifférent.

— J'imagine que vous avez été très occupé, dit Rachel à Ellesborough avec une pointe d'ironie, lorsque tout le monde se fut assis.

Et comme il protestait que rien ne s'était produit d'extraordinaire dans le train de son existence quotidienne.

— Chacun sait, fit-elle, que la route est longue du camp de Ralstone à Great End...

Le jeune homme s'excusa : il avait voulu attendre que la moisson fût terminée, il avait craint d'être importun... Puis, coupant court aux explications, il annonça son prochain départ : on le prenait dans l'aviation, il partirait dans un mois.

Ses yeux brillaient de contentement. Rachel en fut un peu piquée. Certes elle approuvait l'ardeur belliqueuse de l'Américain ; mais quand même, il aurait bien pu exprimer quelque regret de la quitter. Le vicaire saisit l'occasion pour saluer de phrases enthousiastes l'arrivée ininterrompue des contingents américains. C'était l'événement de ce mois d'août. Ellesborough

répondit sur le même ton : il décrivit le grand convoi avec lequel il était venu, — et cette marche stupéfiante, incroyable, à travers trois mille milles de terre et de mer, — grâce à laquelle quinze mille hommes pouvaient débarquer journellement en Angleterre et en France, — la fleur de la jeunesse américaine qui accourait au secours de la civilisation menacée. Il parlait bien, sans timidité comme sans forfanterie, avec des phrases d'un pittoresque sobre.

Rachel secoua la tête d'un petit air de défi, et se tournant vers Ellesborough :

— Voilà quatre ans que nous supportons la guerre, les Français et nous. C'est bien votre tour...

— Eh bien donc, nous voici! répondit Ellesborough avec un empressement tout chevaleresque.

Quand on sortit de table, il faisait une chaude soirée. Pas un nuage à l'horizon. La lande, où les bois se détachaient en taches sombres, s'étendait, pâle et silencieuse, sous un ciel parsemé d'étoiles.

Ellesborough était auprès de Rachel; il lui demanda :

— Puis-je espérer que vous m'écrirez quelquefois, miss Henderson?

— C'est que, fit-elle, je suis une si mauvaise correspondante!

Et elle affecta de se rapprocher du vicaire qui se désolait de l'avoir eue si peu à lui pendant toute cette soirée, et qui trouvait que les attentions qu'il avait prodiguées à Miss Leighton étaient vraiment peu récompensées. Elle avait deviné son dépit, elle se mit en devoir de le calmer. Elle y réussit sans beaucoup de peine; si bien que, lorsqu'il prit congé d'elle à la grille de la ferme, le pasteur Shenstone se demandait si de sa vie il s'était senti l'âme aussi légère.

Alors Rachel se tourna vers Ellesborough :

— Si nous faisions quelques pas sur la colline?...

Ils sortirent par une porte de côté, traversèrent les champs et se trouvèrent bientôt sur la vieille route, envahie par l'herbe, qui montait en pente douce vers les bois. Rachel avait jeté sur sa tête une écharpe blanche, qui encadrait adorablement son visage. Ce soir-là, elle avait décidé de mettre toutes voiles dehors, en femme résolue à plaire. Se sentant encouragé, Ellesborough parla de lui, de ses parents et de ses amis, et

aussi des idées et des ambitions avec lesquelles il avait débarqué en Europe; ses projets restaient pour le moment en souffrance : il les reprendrait aussitôt après la guerre. Il voulait se consacrer à la sylviculture en grand; il y avait tant à faire pour préserver et développer les forêts d'Amérique volontairement gâchées! Il combinerait ainsi les affaires et le patriotisme; il avait chance de faire fortune tout en servant l'intérêt public. Il parlait avec une ardeur à laquelle Rachel se laissait gagner; elle trouvait un charme à son léger accent étranger; elle aimait son mâle profil qui se découpait contre le ciel; l'attrait physique de ce beau garçon agissait sur elle. Brusquement, il s'interrompit pour dire :

— Je suis fou de faire tous ces beaux projets! Je pars bientôt pour le front. Qui sait? Une balle m'y attend peut-être.

— Ne parlez pas ainsi, fit-elle avec une émotion qu'elle n'eut pas le temps de réprimer.

— Il la remercia d'une pression de main.

— Aussi bien, fit-il, je n'ai aucune envie de mourir. Je veux vivre... Et même je veux me marier.

Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton de badinage, mais quand même avec un léger tremblement dans la voix. Qu'avait-elle compris? Ce fut avec une grâce malicieuse qu'elle répliqua : elle se mit à rire.

— Eh bien, mais, cela ne doit pas être très difficile.

Ils se turent. Quand ils furent arrivés au faîte de la colline, Rachel, fatiguée, s'assit sur un tronc d'arbre. Elle désigna du geste à son compagnon la route qu'ils venaient de suivre.

— Constatez, dit-elle, que nous n'avons pas vu le revenant.

Et, d'elle-même, au grand étonnement d'Ellesborough, elle raconta tout au long la fameuse histoire dont elle était parvenue à reconstituer les détails. La surprise du jeune homme ne fit qu'augmenter, quand il crut deviner que cette légende locale exerçait sur une personne telle que Rachel une fascination morbide.

— Il s'est traîné le long de ce sentier, disait-elle. C'était par une âpre nuit d'hiver. On suivit sa trace aux taches de sang qui menaient jusqu'à mon hangar. Les gens du village prétendent qu'on entend encore parfois un bruit de pas et des gémissements. Eh! bien, le croiriez-vous? C'est absurde, et pourtant je me prends parfois à regretter que cela se soit passé à ma ferme.

Il ne put s'empêcher de s'égayer de la naïveté avec laquelle elle confessait cette vaine terreur. Il plaisanta :

— Au moins, ne vous plaignez pas ! c'est très distingué d'avoir un revenant chez soi.

Mais elle n'était décidément pas de cet avis et n'avait aucune envie de plaisanter.

— Moquez-vous de moi, fit-elle. J'ai peur de ce revenant... D'ailleurs, vous me croyez courageuse, parce que vous voyez que je ne crains pas le travail à la ferme. Détrompez-vous ! J'ai souvent d'étranges appréhensions, terreurs, qui sait ? peut-être des pressentiments.

Il y avait dans sa voix un accent singulier qui le frappa. Mais lorsqu'il essaya de la pousser davantage pour découvrir ce qu'elle voulait dire, elle refusa de s'expliquer. Il remarqua qu'elle ramenait souvent la conversation sur elle-même et puis soudain elle s'interrompait. C'étaient des indications suffisantes pour l'inquiéter, non pour qu'il en pût tirer rien de précis. Lorsqu'ils furent de retour à la ferme, il s'aperçut qu'il lui avait à grands traits fait l'histoire de sa vie, mais qu'elle n'avait presque pas parlé de la sienne. Et pourtant combien cette promenade les avait rapprochés l'un de l'autre !

Au moment de la quitter, près de la petite porte, il renouvela la demande qu'il avait faite en arrivant :

— Cela me ferait tant de plaisir, si vous m'écriviez lorsque je serai en France !...

Et, cette fois, ce fut sans aucune hésitation qu'elle répondit :

— Je vous écrirai, je vous le promets. Seulement, nous n'en sommes pas encore là : nous nous reverrons, avant votre départ.

— Certainement ! dit-il d'une voix joyeuse. J'ai encore un mois à passer en Angleterre. Vous verrez, je vous fatiguerai de mes assiduités...

Quelques instants plus tard, elle se retrouva dans sa petite chambre, écoutant le bruit de la motocyclette qui s'éloignait. Elle sentait s'élever en elle un grand tumulte.

— Est-ce possible que mon cœur recommence à vivre ? Et lui ? Il m'aime, ou il va m'aimer... Mais s'il savait !

*
* *

Ce même jour de septembre, une femme, pauvrement

vêtue, tenant par la main une petite fille, descendit à la gare de Millesborough. Un homme l'attendait sur le quai : la singularité de ses allures avait attiré sur lui l'attention des employés.

— Vu de loin, on le prendrait pour un lord! Mais de près, c'est autre chose, avait dit le chef de gare.

— Je ne donnerais pas un *bob* de tout son accoutrement, répliqua le contrôleur des billets. Mais vous avez raison : de loin, il trompe son monde.

Cependant, l'individu en question ayant pris une partie des valises et des paquets apportés par la femme, ils sortirent de la gare.

— Je te préviens qu'il faudra te contenter de ce que j'ai pu trouver, dit l'homme avec brusquerie lorsqu'ils approchèrent des premières maisons de la ville. Ça n'est pas commode de se loger ici. C'est la faute aux imbéciles comme toi qui ont peur des raids.

— Tu sais bien que nous ne pouvions passer un second hiver pareil au dernier, à cause de Nina, dit la femme d'une voix douloureuse.

Mais, sotte que tu es, il n'y aura plus de raids cet hiver. Je te l'ai déjà dit cent fois! Enfin, puisque tu n'as pas voulu me croire, il a bien fallu faire comme tu voulais. J'ai réussi à te trouver deux petites chambres : nos moyens ne me permettent pas de faire mieux.

La femme ne répondit pas, et ils se perdirent bientôt dans la nuit.

MARY-A. WARD.

Traduit de l'anglais par MARC LOGÉ.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

QUAND J'ÉTAIS FORÇAT
EN ALLEMAGNE

Le 13 septembre 1916, je fus condamné, par le Conseil de guerre allemand siégeant à Gand, à douze années de travaux forcés, comme coupable de *Kriegsverrat* (trahison pendant l'état de guerre). Mon crime consistait, en réalité, à avoir rédigé des publications patriotiques, notamment les brochures : *L'Allemagne acculée* et *Pourquoi nous vaincrons*, et un petit journal clandestin : *L'Antiprussien*. Le 6 octobre, je partis pour l'Allemagne. Après quelques jours passés à Aix-la-Chapelle, je fus interné au bagne de Werden; plus tard, on m'expédia à celui de Cassel. Les pages qui suivent se rapportent à mon séjour dans ces deux prisons.

AU BAGNE DE WERDEN

Mon impression, en franchissant le seuil du bagne de Werden, le soir du 12 octobre 1916, fut plutôt bonne. Werden est une ancienne abbaye bénédictine. Une magnifique façade Louis XIV rappelle sa splendeur déchue. Un hall d'entrée vaste, bien chauffé, d'aspect familial, ayant conservé quelque chose de la physionomie monastique d'autrefois, prédispose favorablement le nouvel arrivant. Comme hôtes nouveaux, nous sommes quatre Belges, le Père dominicain Nuyens, l'imprimeur De Scheemaecker, tous deux condamnés en même temps que moi, un ouvrier limbourgeois du nom de Van Assche et moi-même; il y a en plus deux Allemands, forçats de droit commun.

Des gardiens en uniforme nous accueillent avec une bienveillance relative. L'un d'eux, un petit vieux à barbe blanche,

me dit que nous ne serons pas ici bien longtemps : « trois semaines au plus, » affirme-t-il d'un ton de protection. Un autre nous apporte une terrine de soupe fumante et nous invite à nous restaurer. Mais ce ne sont là que des préliminaires, et ce qui suit est moins alléchant. La porte du hall s'ouvre; un surveillant nous invite à le suivre. Nous nous engageons à sa suite dans un large couloir, mais pour le quitter aussitôt et enfiler un étroit boyau, sorte de fissure s'ouvrant entre deux murailles. Une de celles-ci est percée de portes basses. Ce sont nos cellules. On nous enferme à double tour, et nous voilà plongés dans une obscurité presque complète. Il s'agit maintenant d'organiser notre chambrée pour la nuit. Par terre sont étendues de minces galettes et de mauvaises couvertures. Nous nous en accommodons comme nous pouvons. Quant à dormir il n'en est pas question.

***

Le lendemain, lever à six heures, au signal de la cloche. Il fait encore tout noir. Notre porte s'entrebâille. Toilette sommaire. Ablutions plus sommaires encore; une cruche d'eau et un seau d'une propreté que je ne pourrais même pas qualifier de douteuse, c'est tout le mobilier de notre chambre.

On nous apporte une tranche de pain aigre et un bol d'une soupe mal odorante. J'avale quelques bouchées de pain. Nous tâchons de mettre un peu d'ordre dans notre taudis, tout cela à tâtons et en nous bousculant les uns les autres.

Voici le jour. Si notre cellule n'est pas belle, au moins sa laideur est-elle pittoresque. Des murs qui n'ont plus de couleur, maculés de traînées brunes ou noirâtres. Une toute petite fenêtre perdue dans la hauteur, garnie de barreaux, taillée dans l'épaisseur d'une maçonnerie à défier les siècles. La cellule a la largeur d'un lit; elle est deux fois plus longue qu'elle n'est large. Même au grand jour, il y règne une demi-obscurité.

Huit heures. Une clef grince dans la serrure. « *Heraus!* » nous crie une voix. Et nous voilà de nouveau défilant dans les corridors. On nous conduit dans une petite salle basse, encombrée de vêtements, de chaussures. Un fonctionnaire est là, à l'air grave et gourmé : c'est le *Hausvater*, un membre important du personnel, à ce qu'il paraît. Belle tête régulière, grande barbe noire aux ondulations soyeuses, nez droit, teint

mat, le vrai type colonais, frère des rois mages de Stefan Lochner, solennels et pleins d'onction dans leurs cadres d'or gaufré. Mais l'œil est faux et sans bonté : le Prussien perce sous le Rhénan. En présence du Hausvater, nous procédons au dépouillement suprême. On nous prend tous nos vêtements. Un forçat ne peut rien garder en propre. J'obtiens, toutefois, de conserver ma brosse à dents et mon chapelet. La livrée de la maison comporte une chemise et un caleçon de toile grossière, un gilet sans manches et un pantalon également en toile, d'une tonalité rouge brique, une blouse de chanvre; des souliers à semelles de bois et des chaussettes de coton; comme couvre-chef, une casquette de bure brune. La plupart de ces objets n'ont sans doute jamais été lavés. Le gilet et le pantalon, notamment, sont dans un état de malpropreté répugnante; quant à la chemise, elle est toute déchirée, et sa couleur, gris tirant sur le noir, n'est pas faite pour m'inspirer confiance. Mais l'heure n'est pas aux atermoiements et le mieux, ici, dès l'entrée, est d'abdiquer, une fois pour toutes, ses goûts et ses dégoûts. Cette résolution une fois prise, on se résout, beaucoup plus aisément qu'on ne l'eût cru possible, à tous les sacrifices matériels dont l'existence est comme tissée.

L'uniforme endossé, nous passons par le coiffeur de l'établissement. Déjà, à Aix-la-Chapelle, on nous avait débarrassés de nos chevelures et de nos moustaches, ornements déplacés dans un bagne. A Werden, on recommença l'opération de plus près. On me remit ensuite en cellule, et j'occupai, cette fois, un logement séparé.

***

Me voilà donc forçat, forçat pour de bon, ayant rompu toute attache avec le monde extérieur, simple numéro dans un bagne. Le bagne! notion vague jusqu'ici, entrevue à travers quelques romans ou des récits d'une crédibilité discutable! Et maintenant, c'est la réalité, c'est ma vie d'aujourd'hui, de demain. Je me demande par instants si je ne suis pas l'objet d'un rêve, si c'est bien moi, en chair et en os, qui suis là, rasé comme un genou, vêtu de toile des pieds à la tête, confondu dans un vaste établissement pénitenciaire. Je me promène de long en large, tel un lion en cage, entre les murs sordides de mon étroite chambrette. Ma pensée se reporte vers les miens,

quittés presque sans adieu, vers les innombrables Belges emprisonnés, martyrisés, voire fusillés, à cause de leur fidélité au drapeau. Et voici que ma présence dans cette cellule, et ces barreaux étroits, et ces hardes crasseuses, et ce cadre sinistre qui sera désormais celui de ma vie, tout cela prend un sens. Tout cela, c'est la résistance belge, c'est notre protestation constamment maintenue, sans cesse renouvelée contre le crime de l'Allemagne, violatrice de notre droit. Tout cela, c'est notre faiblesse, mais c'est aussi notre grandeur et notre force. Chaque nouvel attentat de notre ennemie, chaque nouvelle proscription vient accroître le patrimoine de haine voué par notre pays à la barbarie teutonne. Chaque nouvel acte de résistance d'un Belge encourage d'autres Belges à faire preuve de la même résistance. L'emprisonnement est devenu la meilleure des propagandes anti-allemandes. « Nous sommes les belligérants de l'intérieur, » me disait un jour l'illustre cardinal Mercier, définissant, avec l'autorité qui s'attache à sa parole, le rôle des Belges restés au pays pendant la guerre. Dès lors, nous, les hôtes des prisons allemandes, les victimes du bon combat mené de ce côté du front, ne bénéficions-nous pas un peu des mêmes mérites que nos soldats faits prisonniers sur le champ de bataille? Et si notre sacrifice, à la différence du leur, est imposé de vive force et, le plus souvent, sans gloire, ne participe-t-il pas, du moins, de cette vertu expiatrice qui est dans toute souffrance généreusement acceptée?

***

Mes deux premières journées ont été coupées par diverses formalités. Inscriptions multiples au secrétariat, où siège un forçat belge, chargé de la comptabilité de la maison. Ce dernier m'apprend que tout l'argent trouvé sur moi à Aix-la-Chapelle a été saisi et que la direction de Werden prélève sur les sommes enlevées un mark par jour pour « frais d'entretien. » Visite chez le contre-maître en chef, qui, à son tour, inscrit mon nom sur un registre, sans me dire d'ailleurs à quelle besogne je vais être employé. Comparution chez le directeur de la prison, qui s'informe du motif de ma condamnation : un cas grave, dit-il, dénotant des intentions particulièrement criminelles.

En sortant de chez le directeur, je rencontre De Schee-

maecker. Nous échangeons quelques mots à la dérobée : mon pauvre camarade me raconte qu'il a été occupé tout un après-midi, côte à côte avec les deux Allemands entrés ici avec nous, à nettoyer au papier de sable des ustensiles hygiéniques. Il a dû, pour sa part, en frotter une douzaine. Voilà comment le pays qui se proclame le plus civilisé du monde traite ceux qui sont coupables d'avoir servi leur patrie. C'est cela qu'ils appellent « mater notre esprit de révolte. »

Nous terminons par la visite du médecin, « une brute alcoolisée, » m'a annoncé le Belge employé au secrétariat. La visite a lieu dans une des salles de l'infirmerie. Avant d'entrer, on nous fait mettre en chemise. Un surveillant, aidé du médecin, nous fait subir un interrogatoire sommaire. Cet aimable homme veut, à toute force, savoir pour quel crime je suis ici. « Ah! ah! vous avez fait de la propagande patriotique! Vous avez travaillé à mettre l'Allemagne par terre *(kaput)!* Et vous avez reçu douze ans pour cela! C'est beaucoup trop peu. » On nous appelle chez le médecin. Cette fois, la chemise même est de trop. Ensemble, dans le couloir qui précède l'infirmerie, nous dépouillons la harde infecte qui nous tient lieu de linge de corps, et, tour à tour, nous comparaissons devant la Faculté. Un petit homme rouge, couperosé, à tête de bouledogue. L'examen, cette fois, est encore plus rapide. Je demande au médecin l'autorisation de pouvoir porter quelques-uns des vêtements de dessous que j'ai apportés avec moi.

— Vous avez, me répond-il, à vous contenter des vêtements de la prison. Le règlement est le même pour tous.

— Je me permets de vous faire observer qu'à l'entrée de la saison froide, il est dangereux de quitter les vêtements chauds auxquels on est habitué. Je suis certain, à ce régime-là, de tomber malade.

— Vous êtes ici au bagne et vous n'avez rien à réclamer.

— Je le sais, mais vous conviendrez avec moi qu'il vaut mieux prévenir une maladie que de se soigner quand il est trop tard.

— Taisez-vous. Si vous tombez malade, il y a ici un lazaret pour vous soigner. Et si vous mourez, nous avons un cimetière pour vous enterrer. Ah! ah! Monsieur se croit ici chez ses amis, les Anglais ou les Français. Monsieur oublie qu'il est un forçat, un criminel. Sachez, une fois pour toutes, que vous

êtes ici chez les barbares prussiens. Ah! vous apprendrez à nous connaître, nous, les barbares!

Et, en disant ces derniers mots, cet homme, qui devrait être le défenseur et le soutien des prisonniers, s'échauffe; son œil s'allume; tous ses traits respirent la haine, à moins que ce ne soit la satisfaction de pouvoir décharger sa bile sur un ennemi sans défense.

Je n'ai pas insisté et suis rentré dans ma tanière.

Le soir même, j'occupais ma cellule définitive.

***

Le lendemain était un dimanche, jour de messe obligatoire. Car tout le monde, en ce pays de règlements et de discipline, doit avoir une religion, surtout en prison, et est tenu d'en pratiquer les rites extérieurs.

La messe en commun me fournit l'occasion d'apercevoir pour la première fois mes nouveaux camarades, des Belges arrivés ici avant moi. Je parviens à serrer furtivement la main à quelques-uns d'entre eux. Ah! le réconfort de cette poignée de main échangée sous la livrée du forçat, du « bagnard, » comme on dit ici! La douceur de cette rencontre avec des compatriotes qui souffrent les mêmes tourments et que soutiennent les mêmes convictions! Et quelle joie, surtout, de constater la fière mine de ces Belges, forçats du devoir! On se figurait les dompter : sous le bourgeron de toile bise, leur échine s'est maintenue droite; ils ont conservé le port de tête et le regard de l'homme libre. On croyait les arracher à leur pays : dans les prisons de l'Allemagne, la patrie belge se reconstitue.

***

Après trois jours d'attente, j'ai enfin obtenu du travail. Un petit gnome au poil hirsute, veston sale et chapeau bossué, est venu m'apporter ma besogne : je suis colleur de sacs en papier. Le métier est facile et laisse à l'esprit beaucoup plus de liberté que celui d'écrivain, que je pratiquais jadis. Après quelques minutes d'apprentissage, je suis déjà un ouvrier passable, sinon expéditif. Au bout d'une semaine, je suis arrivé à terminer 1 200 sacs; les ouvriers expérimentés en font jusque 1 000 par jour.

La journée de travail est de douze heures environ, avec interruption d'une demi-heure pour le dîner et de trois quarts d'heure pour la promenade. Ceux qui ne produisent pas assez sont privés d'une partie de leur nourriture. Au demeurant, ce métier est une ressource précieuse dans ma vie désœuvrée. Sans compagnons, sans livres, sans possibilité de me livrer à une occupation intellectuelle quelconque, — je n'ai pas seulement un crayon à ma disposition, — je suis heureux de ce travail manuel qui remplit mes journées. Tout en promenant le pinceau sur les feuilles de papier jaune, je médite, je prie, je laisse ma pensée s'envoler vers les êtres chers laissés au pays, je tâche de me mettre dans la peau d'un véritable ouvrier, obligé de pratiquer ce même genre de travail pour gagner sa vie et celle de ses enfants.

Werden est une grande usine encore plus qu'une prison. Du matin au soir, cellules, couloirs, cours et ateliers sont pleins d'une activité trépidante. L'air retentit du bruit fait par les travailleurs du fer et du bois. En dessous de ma cellule fonctionne un atelier pour la fabrication du papier. Seuls, les ouvriers amateurs, comme moi, sont occupés au collage des sacs. Les autres font des meubles, des moulures pour encadrements, des caisses de munitions. Un certain nombre fabriquent des grenades.

Mais Werden est autre chose encore qu'une usine, et l'impression dominante, ici, est peut-être celle de vie monastique. Le cadre, tout d'abord. On a eu beau transformer, moderniser la vieille abbaye : on n'a pas réussi à lui enlever son cachet. Nos cellules sont les anciennes habitations des moines, dont elles ont conservé les parquets de chêne, les gros murs, les petites fenêtres carrées. Les couloirs qui s'enchevêtrent à l'intérieur ne sont autres que les cloîtres du moyen âge. Dans plusieurs des salles servant d'atelier, on remarque encore de vieilles sculptures. Mais c'est surtout le préau où nous faisons notre promenade quotidienne qui a conservé l'aspect cénobitique. Hauts bâtiments conventuels, d'architecture sévère, d'appareil fruste. Un promenoir pavé règne à l'entour. Au centre, un jardin aux parterres symétriques, que relient entre eux de petites allées tracées au cordeau. Dans les parterres poussent des dahlias, des tournesols, des touffes de soucis et de pensées. Du préau, on aperçoit le campanile de la vieille église.

Il ne manque que les moines pour compléter l'illusion. Et ne sont-ce pas eux qui s'approchent, en deux longues files muettes, la tête nue ou coiffée de bure brune, le corps perdu dans de longues houppelandes blanchâtres, clopinant avec peine sur leurs semelles de bois? Plût au ciel que ce fût vrai! Mais non, c'est l'apacherie boche qui défile; c'est ma « station » qui fait sa sortie de trois heures. De loin, on les eût pris pour une troupe d'anachorètes; de près, quelle cour des miracles! Nous sommes une quarantaine : dix à douze « politiques, » tous les autres Allemands. Les politiques ont un air de famille, qui les fait aisément reconnaître. Il y a parmi nous, outre le Père Nuyens, trois prêtres, dont le vénérable chanoine Leclerc, doyen de Tourcoing. Ce sont gens charmants et qui, même sous leurs hardes sordides, ne dépareraient pas la vision monastique de tantôt.

Quant aux Allemands, ils forment certes la plus belle collection qui se puisse imaginer d'échantillons de l'armée du vice. J'ai noté quelques types particulièrement caractéristiques. Voici le rôdeur de barrières : haute stature, dos légèrement voûté, crâne développé, teint jaune, bouche énorme, lippe inférieure sensuelle, retombant sur un large menton en galoche; l'œil en amande luit d'un sourire hardi, provocant. Un autre, qui paraît tout jeune, malingre, au teint trop blanc, se fait remarquer par l'étroitesse du front, la bouche fine au dessin étrangement sinueux, l'œil faux, d'un blanc laiteux : quelque alcoolique ou névrosé. Plusieurs intellectuels, et qui ont gardé à travers leur veulerie la marque d'un passé meilleur; parmi eux, un prêtre, en qui est resté quelque chose de l'onction du prêtre, curieux mélange d'humilité et de bassesse. Un bel homme à la barbe et aux cheveux d'un noir de jais. Sa peine touche à sa fin et il a obtenu, comme tous les forçats qui en sont à leurs trois derniers mois de captivité, de ne plus devoir passer par l'égalitaire tondeuse. Dimanche dernier, il était assis à côté de moi à la messe; il m'a exhibé les tatouages dont ses bras sont couverts, danseuses, cœurs percés de flèches, etc.; dans la cour, il fait à peu près ce qu'il veut, se promène hors des rangs. C'est l'homme à femmes, l'homme des cabarets borgnes et des rixes au couteau. Je me souviens aussi de tristes vieillards, pauvres loques humaines, au masque lassé, au regard éteint. L'un d'eux surtout m'est resté présent à

la mémoire : type d'hébété ou de demi-idiot, bouche ignoble, l'œil mauvais, le corps flasque. Il était autorisé, de même que les malades, à se promener dans le jardin de notre préau. Je le vois encore, arpentant tout seul, d'un pas toujours le même, un chemin entourant un petit parc rond.

Et c'est chaque jour même spectacle ; mêmes théories de pauvres hères en blouses sales et pantalons rougeâtres, se promenant à cinq pas de distance les uns des autres, dans la pénombre des hautes murailles de pierre grise ; même promiscuité des condamnés politiques avec les chevaliers de l'assassinat et de la cambriole. Allemands et politiques sont partout confondus, à la promenade, à l'église, au bain. Aucune distinction n'est faite entre nous, sauf qu'à la promenade un certain nombre de forçats boches portent des surcots de gros drap brun, tandis que les politiques n'ont jamais que leurs vêtements de toile, même quand il fait le plus froid.

Instinctivement, cependant, mes camarades et moi nous nous retrouvons à l'heure où nous devons nous mettre en rangs. Nous réussissons le plus souvent à entrer ensemble au préau et l'on nous permet de nous promener dans la même file. Alors, des conversations s'échangent à la dérobée. Quand on se juge suffisamment éloigné du surveillant, les rangs se rapprochent, des billets se glissent furtivement d'une main dans une autre. Les tournesols qui occupent le milieu de la cour facilitent ce commerce. Le surveillant, pour nous mieux voir, se juche généralement sur une borne et change souvent de place, mais il arrive toujours un moment où le feuillage des tournesols et des dahlias nous dérobe plus ou moins à sa vue. Parfois, l'un de nous voit tomber à ses pieds un morceau de journal, lancé d'une fenêtre amie ; l'heureux destinataire s'empresse de le ramasser et de le dissimuler sous sa blouse. Rentré en cellule, on lit l'article clandestinement introduit, le plus souvent une coupure sans valeur, vieille de plusieurs jours ; le lendemain, on le passe à son voisin de promenade. Du monde extérieur nous ne savons rien ; la guerre, la politique et ses intrigues, tout s'abolit pour nous ; nous vivons de « canards ; » les derniers arrivés font l'éducation des anciens.

*
* *

Vie monastique, ai-je dit, en parlant du cadre de notre exis-

tence. Mais c'est bien plus encore l'existence même que nous menons ici qui me confirme dans cette impression cénobitique.

L'abdication totale de notre liberté, de nos goûts, le complet renoncement à tout ce qui faisait le charme et paraissait être le complément indispensable de la vie d'autrefois, ces traits caractéristiques de la vie claustrale sont également les traits dominants de notre existence de forçats. Ajoutez-y l'austérité du régime : nourriture grossière, solitude et silence presque continuels, travail manuel, forte discipline. Ajoutez surtout les compensations et les consolations que procure la vie religieuse. Ah! les bonnes méditations, les salutaires retours sur soi-même de ces longues journées en cellule! Jamais je n'ai senti, comme dans cette étroite réclusion, s'élargir mon domaine moral. On nous a pris notre liberté matérielle, mais l'autre, celle de l'esprit, celle des convictions et des aspirations intimes, nous est restée; que dis-je? elle s'est augmentée en nous à mesure que se resserrait notre captivité. Sur ce terrain sacré, l'ennemi ne saurait avoir prise; il nous appartient tout entier, et, sous la livrée du forçat, nous nous sentons plus libres que la race d'esclaves qui nous opprime.

***

Si l'âme est en paix à Werden, le corps, en revanche, y est soumis à rude épreuve. J'ai parlé plus haut de la promiscuité avec les forçats allemands. Sur une population de 730 internés, nous sommes seulement vingt-cinq prisonniers politiques, éparpillés dans trois stations différentes; dans une de ces stations, les prisonniers travaillent en atelier et sont logés dans un dortoir commun. Les contacts entre politiques et Allemands sont donc fréquents. Nous sommes littéralement noyés dans cette énorme population de criminels patentés, et il en résulte une impression très forte de déracinement et d'isolement.

De cela, cependant, je ne souffre pas trop, pas plus que je ne souffrirais du voisinage d'une ménagerie ambulante. Il n'y a qu'une circonstance où la promiscuité avec les Allemands soit vraiment intolérable. C'est lorsque notre « station » se rend au bain. Ce qu'on entend ici par « bain » consiste dans une maigre douche d'eau tiède administrée dans une petite étuve à moitié obscure, aux murs maculés, à l'atmosphère fétide. On se rend là une fois par semaine, par groupe

de dix ou douze prisonniers. Les baigneurs, parmi lesquels on coudoie fréquemment des forçats boches, sont séparés les uns des autres par de crasseux rideaux de toile brune. Toute l'opération du bain, y compris le déshabillage et le rhabillage, doit être terminée en quelques minutes. Au signal du surveillant, on enfile ses vêtements avant d'avoir eu le temps de s'essuyer, ou bien on se sauve à moitié nu...

*
* *

On se fait à la solitude, au silence, au travail, encore qu'à la longue celui-ci doive paraître abrutissant. Le petit contremaître râpé qui m'apporte le papier et la colle destinés à la confection de mes sacs ne me fait jamais de remarques et je jouis dans ma cellule d'une liberté relative.

Ce dont je souffre le plus, c'est de l'insuffisance de la nourriture et surtout du froid. Nos repas se composent invariablement de brouets visqueux ou aqueux, légumes cuits à l'eau, assaisonnés parfois d'une graisse suspecte, invraisemblables bouillabaisses de poires sauvages, de figues et de choucroute. Deux tranches par jour d'un pain gluant, dont la vue seule suffirait à ôter l'appétit. Une fois par semaine, une portion de pommes de terre accommodées au vinaigre et un petit poisson. Au début, je touchais à peine à cette peu engageante cuisine. J'ai fini par m'y accoutumer, mais la plupart des politiques meurent de faim à ce régime.

Quant au froid, nous en pâtissons tous. Bien que l'automne, cette année, soit particulièrement rigoureux, nos cellules ne sont presque pas chauffées. La nuit, je grelotte sous mes deux couvertures de coton. Si je le pouvais, je dormirais tout habillé, mais cela est contraire au règlement des prisons allemandes, et tous les soirs, au moment du coucher, c'est-à-dire à six heures et demie, chacun doit déposer ses hardes, à l'exception de la chemise et du caleçon, à la porte de sa cellule. J'ai essayé de tricher, en dissimulant dans un coin le pantalon ou le gilet, mais la fraude a été découverte presque chaque fois. Certaines nuits, le froid est si vif qu'il est impossible de fermer l'œil. Le jour, la situation est encore pire. Nos habits de toile constituent une protection absolument insuffisante contre la rigueur de la température en cette saison. Et toujours pas moyen d'obtenir un vêtement plus chaud. Seuls, un certain

nombre d'Allemands jouissent de ce privilège. Quant aux politiques, qu'ils prennent bronchites ou rhumatismes, on n'en a cure. Pour nous protéger un peu du froid, nous enroulons autour de nous nos draps de lit. A la fin de mon séjour, je m'étais confectionné avec le papier de mes sacs des plastrons matelassés. Mais tout cela ne m'empêchait pas, à certains moments, d'avoir le sang comme figé dans les veines.

Grâce à Dieu, je n'ai pas subi longtemps ce régime, ayant pu quitter Werden avant l'hiver. Mais je crois bien que si j'avais dû y prolonger mon séjour, pendant quelques mois de plus, j'aurais fini par aller goûter du cimetière si gracieusement mis à ma disposition par la Faculté... J'ai su depuis, par des Français et des Belges qui m'ont succédé à Werden, que l'hiver de 1916-1917 y avait été terrible. La nourriture, après mon départ, a encore considérablement baissé de qualité, et, en dépit de froids extraordinairement rigoureux, les prisonniers politiques n'ont eu jusqu'en février que leurs vêtements de toile.

Pour allonger un peu un régime devenu manifestement insuffisant, un assez grand nombre de détenus finirent par manger la colle destinée aux sacs. La plupart d'entre ces derniers tombèrent malades. En janvier 1917, il n'y eut pas moins de vingt morts sur une population qui atteignait à ce moment huit cents prisonniers; pendant la première semaine de février, il y en eut dix-sept. Presque toutes ces morts, au dire de témoins dignes de foi, furent causées par la faim ou le froid, quelques-unes par l'ingestion de doses trop fortes de colle.

*
* *

Heureusement, Werden n'était, pour la plupart des condamnés politiques, qu'une étape, destinée à les mater, en attendant qu'on les admît à un régime moins sévère. Après quelques mois, on les envoyait à Munster, à Rheinbach ou à Cassel, pour achever leur peine. Ils s'y trouvaient également au bagne, mais séparés des détenus allemands, et ils y jouissaient de diverses faveurs.

Ce fut ainsi qu'on vint nous annoncer un jour que nous partions pour le bagne de Cassel. La joie fut grande parmi nous. On nous remit, la veille du départ, en vue du trajet, des tuniques de bure et des souliers de cuir. Le lendemain

matin, on nous enchaîna étroitement, deux à deux, et, sous la conduite du Hausvater et de deux surveillants, nous nous mîmes en route, à vingt-cinq, tandis qu'il faisait encore nuit noire, et gagnâmes la petite gare de Werden. Ce voyage restera un des bons souvenirs de ma vie d'Allemagne. Jamais je n'en ai fait de plus gai. La sensation de l'air libre, au sortir de notre réclusion, la faculté de parler, de rire, mais surtout la perspective d'un régime meilleur mettaient en joie les plus difficiles à dérider. Nos chaînes ajoutaient un élément de plus au pittoresque du voyage.

Ce fut dans ce même équipage, marchant deux à deux, toujours escortés de nos trois gardes-chiourme, que nous traversâmes dans toute son étendue la ville de Cassel. Le bagne est situé à trois quarts d'heure de la ville, en pleine campagne, sur une hauteur. C'est la prison cellulaire classique : cinq grands corps de bâtiment à quatre étages, disposés en étoile et percés d'innombrables fenêtres : énorme masse rébarbative, se découpant en tache sinistre sur le ciel pâle. A midi précis, nous étions devant l'entrée de la prison, une porte monumentale en style de forteresse, flanquée de tourelles crénelées. Une poterne de fer s'ouvre pour nous laisser passer dans une cour entourée de hautes murailles. Nos surveillants nous rangent sur deux files, et le Hausvater, toujours solennel, nous remet aux mains d'un personnage à barbe grise, en uniforme souillé. Un nouveau chapitre de ma vie de prisonnier a commencé.

AUTRE BAGNE : CASSEL

Cassel, c'est le type du bagne moderne. Quatre ailes y sont réservées aux prisonniers, la cinquième est occupée par les bureaux et la chapelle. A l'intersection des cinq corps de bâtiment, une centrale, d'où l'on a vue sur toutes les cellules.

L'impression, en entrant, est lugubre. Un large corridor obscur, au plafond bas. Le fonctionnaire à barbe grise qui nous a accueillis et qui exerce les fonctions de surveillant en chef, — en allemand *Oberaufseher*, — nous mène vers l'intérieur. Un interprète belge, un Gantois, portant la blouse du forçat, nous explique, en un français mêlé de flamand, qu'on va nous donner à manger et qu'ensuite on nous remettra les habits de la maison. On nous conduit en cellule. Nous avalons à la hâte

un bol de soupe. Puis on nous fait passer par le vestiaire. Ils sont là, les « habits de la maison. » Même uniforme qu'à Werden, mais, en plus, une tunique d'étoffe. Heureusement, ces vêtements sont propres. Seul, le linge est crasseux, pire qu'à Werden, s'il se peut.

Le Hausvater fait son apparition. Type de sous-officier prussien. Haute taille. Tête carrée, coupée d'une forte moustache grisonnante. Œil froid, expression dure, démarche roide.

Devant lui nous abandonnons notre défroque de Werden. Nous endossons le nouvel uniforme. On nous assigne nos cellules définitives. Nous voilà redevenus forçats comme devant.

*
* *

Mon nouveau logis n'est pas gai. Une fenêtre assez grande, commençant à un mètre et demi du sol, mais ne donnant presque pas de jour, car ma cellule est située à l'intersection de deux ailes, et j'ai, tout juste en face de moi, un grand bâtiment qui ne me laisse pas entrevoir le plus petit bout de ciel.

Mais j'entends par ma fenêtre un bruit de voix. Des conversations s'engagent. Nul doute, ce sont mes nouveaux voisins, — car on a mis dans une autre aile mes camarades de Werden, — qui ont trouvé moyen de correspondre entre eux. Je voudrais me joindre à leur colloque, mais, seule, la partie supérieure de ma fenêtre s'ouvre ; quant aux carreaux inférieurs, ils sont en verre dépoli : aussi m'est-il impossible soit de voir, soit de me faire entendre. Heureusement, du bâtiment d'en face on se rend compte de mon embarras. « C'est par en bas qu'il faut ouvrir, me crie-t-on ; le carreau du centre est mobile ; seuls, les surveillants en ont la clef, mais une clef de boîte à sardines fait jouer la serrure aussi aisément que le passe-partout du garde-chiourme. » Je découvre dans un coin l'instrument en question. Quelques essais infructueux et voilà ma fenêtre large ouverte. Je me hisse sur mon escabeau et jouis du spectacle. En face de moi toutes les fenêtres sont ouvertes de la même façon que la mienne. Un buste émerge de chacune d'elles. Tout le monde est en costume de forçat, mais les têtes s'agrémentent de chevelures et de barbes. La conversation est générale et des plus animées. C'est comme cela tous les jours, me dit-on. Et tout de suite, on me met au courant. Cassel, me raconte un obligeant voisin, compte en ce moment 650

détenus, dont plus de 200 politiques. La plupart sont des Belges. Les politiques habitent les étages supérieurs des deux ailes centrales et sont presque complètement séparés des condamnés boches; ceux-ci occupent tout le reste de l'établissement.

Il règne entre les pensionnaires politiques de Cassel un véritable esprit de solidarité. On me sait nouveau venu, dénué de tout, sans occupation, et c'est, parmi mes voisins, à qui me viendra en aide. Tel m'envoie de quoi écrire; tel autre me procure des journaux, car on peut, ici, s'abonner à la presse allemande et on la reçoit très régulièrement. Un troisième me fait parvenir du lait, de la viande, du pain. Un modeste ouvrier m'offre tout un colis de vivres; j'ai peine à l'empêcher de se priver pour moi. Les Allemands voient de très mauvais œil ces commerces charitables, mais ne réussissent pas à les empêcher. Le service intérieur de la prison, dans les ailes qui nous sont réservées, est confié à des prisonniers politiques, les « calfats, » pour me servir du terme consacré : ce sont les intermédiaires tout trouvés pour faire nos courses.

*
* *

Le travail ici n'a rien d'accablant. Après une semaine de *farniente*, un contremaître est venu m'apporter de la besogne : des pantoufles d'enfants dans lesquelles il s'agit de coller des doublures en flanelle. Ouvrage peu compliqué, mais sale, à cause de la colle gélatineuse dont il faut constamment s'enduire les doigts. Je me promets d'en faire le moins possible et tiens consciencieusement ma promesse. Après quatre semaines j'ai collé des doublures dans trois paires, et je plains les petits boches qui seront condamnés à chausser les pantoufles capitonnées par mes soins. Le *werkmeister* vient, une ou deux fois par semaine, contrôler mon travail. « Vous faites trop peu, me dit-il, beaucoup trop peu. » — « C'est possible, lui dis-je avec le plus grand sérieux, mais j'aime mieux faire bien que beaucoup. Vous ne voudriez pas que je vous remette de l'ouvrage mal fait. » Lui, alors, s'approche de mes informes essais, tâte l'intérieur tout plissé de mes pantoufles, puis, l'air navré : « Vous ne ferez jamais qu'un mauvais ouvrier, » déclare-t-il, en secouant la tête.

Comme à Werden, les détenus doivent conserver entre eux, à

la promenade, une distance de cinq mètres et ils sont contraints au silence le plus rigoureux. J'essaie, de temps à autre, d'entamer une conversation, mais les deux surveillants de service ne nous quittent pas des yeux et rappellent à l'ordre quiconque fait mine de s'entretenir avec son voisin. Pour un mot prononcé à mi-voix, pour n'avoir pas conservé assez religieusement l'*abstand* de cinq mètres prescrit par le règlement, ou avoir légèrement dévié de l'alignement, nous sommes houspillés, injuriés. Tantôt on nous reproche de marcher trop vite, tantôt d'avancer trop lentement, tantôt de rentrer d'une manière trop précipitée, tantôt de tarder trop quand la cloche a annoncé la fin de la promenade. Et ce ne sont pas seulement des reproches, mais des invectives grossières, de stupides mises en pénitence, parfois des voies de fait. Pour avoir dit quelques mots à un voisin, je me suis vu bien souvent reléguer dans un coin de la cour, tête au mur, pendant le restant de la promenade.

Puis ce sont, à tout bout de champ, des visites dans les cellules pour vérifier l'état des barreaux de la fenêtre, pour inspecter la propreté, pour s'assurer que le lit, les draps, les couvertures sont pliés suivant les prescriptions du règlement, que la vaisselle est à sa place dans l'armoire. Puis encore, ces messieurs prétendent savoir ce que vous faites, s'enquièrent de la manière dont nous utilisons notre temps. Pour activer notre zèle, on nous annonce, une fois par semaine, la visite du directeur. Alors, chacun d'astiquer sa cellule, de faire reluire seau, bassin, vaisselle, de frotter parquet et carreaux de vitres avec la brosse à trois poils qui est ici un de nos principaux attributs. La journée se passe dans l'attente; le soir on donne un dernier coup de brosse, car la poussière s'amalgame chaque jour par grosses couches grises dans les cellules, et il faut que tout soit en ordre pour la tournée du grand personnage. Mais celui-ci ne vient pas et l'on s'aperçoit, un peu tard, que le surveillant nous a donné une fausse alerte.

D'une manière générale, le personnel nous traite avec la sévérité la plus brutale et ne fait aucune distinction entre nous et des malfaiteurs. Dès qu'on nous prend en défaut, ce sont aussitôt des cris, des objurgations, des menaces. A Werden, la prison retentissait du bruit des marteaux, des scies, des enclumes. Ici, ce sont des cris, des cris du matin au soir, cris de l'Oberaufseher, — l' « Ober, » comme nous le désignions

entre nous, — contre les surveillants et les contremaîtres, cris des gardiens contre les détenus, pendant le travail, pendant les mouvements, dans les couloirs. Un billet surpris, une conversation échangée d'une fenêtre à l'autre valent une interdiction de fumer pendant un mois, ou une journée de cachot. Avoir fumé en dehors des trois jours de la semaine où cette douceur est tolérée se paie également d'un séjour au cachot.

*
* *

A Cassel, tout comme à Werden, le froid et la faim étaient nos grands ennemis.

Enfermés presque tout le jour dans nos cellules, sans vêtements chauds, sans feu, bien souvent, même au cœur de l'hiver, la plupart d'entre nous étaient gelés, transis.

Quant à la nourriture, elle était encore plus insuffisante, plus médiocre que dans ma première résidence. De mois en mois on diminuait nos maigres pitances et nos soupes devenaient plus aqueuses. Si encore ce qu'on nous donnait avait été mangeable ! mais la plupart du temps la soupe était tout simplement écœurante et son odeur suffisait à soulever le cœur. Il y avait, notamment, une certaine soupe au poisson, dont on nous servait trois et jusque quatre rations par semaine et qui était bien le brouet le plus abominable qui se puisse imaginer. Cette soupe restera célèbre parmi les hôtes des prisons allemandes. Quand elle figurait au menu, nous en étions prévenus dès la veille, tant étaient puissants les effluves que dégageait dans toute la prison la préparation des moules ou des petits poissons avariés dont se composait cette mixture. Et il y avait des malheureux qui avalaient cette horreur avec avidité !

Les semaines, les mois s'écoulent, et l'on s'acclimate à la vie du bagne. Quelques douceurs viennent tempérer ce qu'elle a de trop dur. Les détenus munis d'une garde-robe suffisante ont été autorisés à porter leurs vêtements personnels et à prendre dans leur cellule une partie de leurs bagages. Les colis de vivres ont commencé à arriver de Suisse, de France, de Hollande. La poste, enfin, m'a apporté des nouvelles de chez moi, et la pensée que dans la Belgique occupée, tout comme dans les prisons de l'Allemagne, rien ne parvient à abattre les courages ni à faire fléchir l'esprit de résistance, nous est d'un réconfort infini.

D'autre part, il commence à régner parmi le personnel de la prison, un ton plus adouci, des mœurs plus tolérantes.

Il faut distinguer ici entre le haut personnel et les surveillants. Rien à faire avec les fonctionnaires importants. Tous s'entendent à nous éconduire. Tel nous renvoie sans nous écouter. Tel autre, — c'est le cas le plus fréquent et tout à fait caractéristique de la manière boche, — s'esquive en rejetant sur un collègue la responsabilité d'une décision qu'il ne veut pas prendre. Tous excellent à se réfugier derrière le règlement, quitte à ne pas l'appliquer quand il nous est favorable. Ainsi, au lieu d'une heure de promenade, à quoi nous avons droit, on ne nous accorde que trente à quarante minutes, et encore pas tous les jours. On nous refuse de faire venir nos repas du dehors, bien que le règlement nous y autorise. En revanche, quand on peut appliquer le règlement contre nous, on ne s'en fait pas faute.

Ce sont ici les plus pauvres qui sont le plus mal partagés. Ainsi, le règlement autorise les politiques à fumer, trois fois par semaine, cigares et cigarettes, et le secrétaire, qui tient commerce de tabac, s'entend à nous vendre chèrement les cigares de sa boutique. Mais à ceux qui n'ont pas les moyens de se payer ces articles de luxe la direction confisque leurs pipes. De même pour les vêtements. L'administration, se prévalant toujours du règlement, n'autorise les détenus à porter leurs habits que s'ils ont au moins deux costumes complets et assez d'argent pour faire laver leur linge. Les pauvres sont, par le fait même, exclus du bénéfice de la mesure. On ne leur permet même pas, — j'ai reçu à ce sujet des doléances nombreuses, — de retirer de leurs bagages le moindre vêtement chaud. Un Français du nom de Boitelet, souffrant de la poitrine, demande au Hausvater la permission de prendre dans ses bagages un gilet de laine. Il insiste sur la rigueur extraordinaire de la température (on était en février 1917), sur son mauvais état de santé. La demande est traduite en allemand par un Luxembourgeois, appelé comme interprète. Le Hausvater refuse d'y faire droit, sous prétexte que Boitelet ne porte pas ses vêtements et son linge personnels. Le pauvre homme insiste d'une voix éteinte : il se sent bien mal, dit-il. Nouveau refus. Quinze jours plus tard Boitelet était mort.

Avec les surveillants, il en va tout autrement. Ici aussi, il

faut établir des catégories. Il y a les bons. Il y a les mauvais. Il y a les corruptibles. Dans l'ensemble, toutefois, les dispositions à l'égard des politiques sont devenues meilleures qu'au début.

Dès janvier 1917 je note, dans le monde des gardiens, des symptômes de malaise, de mécontentement. Ils commencent à nous faire des confidences. Ils en ont assez de la guerre, disent-ils. Ils regimbent contre le Kaiser et contre les grands chefs. La considération qui, chez eux, l'emporte sur tout le reste, c'est qu'ils ont faim. Le fait est que la plupart d'entre eux sont terriblement maigres. Quand, par hasard, notre brouet contient quelques fèves ou quelques raclures de viande, ils le considèrent d'un œil d'envie. « Fameuse soupe, me dit l'un d'eux, un jour que l'ordinaire était un peu plus engageant que d'habitude : je voudrais bien avoir la pareille chez moi. » Un autre, à qui je demande s'il a des fils à la guerre, me répond qu'il en a un. « Et il va bien? » lui dis-je. « *Il a faim*, » soupire-t-il. — Plus misérables encore sont les forçats allemands. Nous les rencontrons assez souvent. La plupart sont effrayants, maigres, à demi voûtés. Peau du visage tendue, teint vert, lèvres violettes, pommettes rouges et saillantes, ils offrent tous les symptômes de la tuberculose. A la fin de 1916, cinq de ces malheureux sont morts en dix jours de temps.

Il commence à régner entre les politiques une certaine vie sociale. De plus en plus, on se voit, on se parle, on apprend à se connaître. On s'occupe des pauvres, des malades; on s'efforce de leur venir en aide. Ce n'est pas facile, car les Allemands nous contrecarrent. La direction a interdit à l'un de nous de faire circuler parmi les prisonniers les plus aisés une liste de souscription en faveur des malheureux. Il est même strictement défendu d'envoyer des douceurs à un indigent, voire à un malade. On le fait cependant, car la misère commence à devenir grande. Beaucoup de mes camarades sont dénués de toute ressource et les plus fortunés d'entre nous se voient, de plus en plus, assaillis de demandes de secours.

A quelques-uns, nous travaillons également à soutenir le moral de nos camarades. Il s'est fondé à cet effet une petite feuille clandestine et hebdomadaire, qui jouit parmi les politiques du plus grand succès. Notre journal paraît une fois par

semaine, en deux exemplaires manuscrits, un pour chacune des ailes occupées par les politiques. Ses rédacteurs, ce sont les journalistes de fortune, les critiques militaires en chambre, les caricaturistes et les poètes d'occasion qui veulent bien s'engager à apporter chaque semaine une parole de réconfort à leurs compatriotes. Pas de comité de rédaction. Les collaborateurs du journal ne se voient jamais; la plupart ne se connaissent même pas. Les articles sont envoyés à l'un d'entre nous, pour la mise en pages et pour les deux copies du journal. Celui-ci est ensuite confié aux calfats, qui le font circuler de cellule en cellule, en le glissant par la fente qui existe entre la porte et la muraille.

*
* *

Et ainsi le temps passe. Pour résister à la dépression, pour faire preuve de vaillance en face de l'ennemi qui nous observe, pour s'élever au-dessus des privations et des tracas qui sont le pain quotidien du forçat, les énergies se tendent, les volontés s'arc-boutent. « Je ne regrette rien et, si je le pouvais, je recommencerais; et je ne demande qu'une chose, c'est que nos alliés aillent jusqu'au bout : » voilà ce que disaient, voilà ce que pensaient même les plus éprouvés. L'espoir du lendemain, le sentiment du devoir accompli, le caractère méritoire de l'épreuve, la conscience d'une vie spirituelle plus haute et d'une liberté intérieure contre laquelle tous les gardes-chiourme du monde ne sauraient prévaloir, voilà ce qui nous soutenait, voilà ce qui nous permettait d'envisager sans effroi une continuation encore longue de notre captivité.

LE MARTYRE DES HUMBLES

C'est pour certains d'entre nous que cette vie a été un martyre. Je veux parler des humbles, des indigents. J'ai déjà insisté sur ce point, mais je dois y revenir, car ce n'est qu'après quelques mois de séjour à Cassel que j'ai commencé à voir clair dans bien des choses qui, tout d'abord, ne m'étaient apparues que confusément. Or donc, un des traits caractéristiques du régime de Cassel, c'est la différence faite entre les gens aisés, les « intellectuels, » — et les pauvres : ouvriers, culti-

vateurs, gagne-petit, qui forment la grande masse de la population politique.

L'administration est loin de porter dans son cœur les représentants de la classe aisée, mais parfois elle les respecte, — on a dans ce pays le sens des hiérarchies sociales, — et, en général, elle les redoute. Nous sommes gens à ménager, du moins à laisser en paix. Du moment que nous n'enfreignons pas le règlement d'une manière trop publique, on ne s'occupe pas de nous. Nous faisons dans nos cellules à peu près ce qui nous plaît. De travail peu ou point. Contremaîtres et surveillants paraissent s'entendre pour fermer les yeux. Il en est tout autrement de nos camarades plus modestes. Ceux-ci, il faut qu'ils produisent. Tailleurs, savetiers, menuisiers, calfats, on a l'œil sur eux : l'inspection ne les lâche pas d'une semelle. Beaucoup d'entre eux sont employés à des travaux en dehors de la prison, travaux des champs, construction d'une usine pour la fabrication de munitions, établissement d'un chemin de fer électrique. Pour ceux-ci surtout, il s'agit de peiner dur. Levés à cinq heures ou cinq heures et demie, ils ne rentrent souvent à la prison que le soir à huit ou neuf heures. Ils partent par la pluie, le gel, la boue, travaillent la journée entière, exposés aux intempéries de l'air, aux injures des surveillants. Ceux-ci sont choisis parmi les plus sévères de la prison. Ils s'ingénient à humilier, à bafouer nos camarades. Tel d'entre eux, un nommé Jäger, réputé pour sa haine contre tout ce qui est Belge ou Français, va jusqu'à frapper ces malheureux pour quelques paroles échangées; un autre, appelé Koch, qui ne le cède en rien au premier pour la méchanceté, fait à tout bout de champ le geste de fusiller les travailleurs politiques. Pour un rien, on les envoie au cachot. J'ai vu des vieillards débiles, à bout de forces après un travail exténuant, punis de trois ou quatre jours de cage parce qu'ils se déclaraient incapables de continuer à se traîner aux champs.

Le soir venu, ces pauvres gens réintègrent leurs cellules exténués, souvent trempés et glacés, et n'ont même pas les moyens de changer de linge ou de vêtements. A la hâte, ils avalent le potage à base d'eau claire qui est censé devoir les refaire de leurs fatigues et se jettent sur leur mince grabat. Le plus dur, cependant, dans ces travaux du dehors, c'est que nos malheureux camarades s'y trouvent en promiscuité continuelle

avec des forçats allemands. Ils partent ensemble le matin, travaillent et prennent leur repas côte à côte, et c'est encore avec des bandits allemands qu'ils passent la nuit en cellule. Un nouvel arrivage de prisonniers, — des internés de Werden, — a porté le nombre des politiques à 370, le nombre total des détenus à 730. Comme il n'y a guère que 450 cellules utilisables, il a donc fallu loger un grand nombre de prisonniers à trois : c'est le cas pour presque tous mes voisins. Mais, seuls, les travailleurs du dehors sont astreints à cohabiter avec des Allemands. Il y a parmi eux une forte proportion de tout jeunes gens et, dans beaucoup de cas, un politique est logé avec deux Boches. A noter, d'autre part, qu'à ces malheureux sont réservées les cellules les plus froides, les plus malsaines de la prison, construites en sous-sol. Détail révoltant, c'est un ouvrier belge qui a été investi, pour ces cellules, des fonctions de calfat et à qui incombe, par conséquent, le service des nombreux forçats allemands habitant cette station : ceux-ci s'entendent, d'ailleurs, à lui embellir l'existence, et ce sont de véritables trous à porcs que le pauvre garçon a charge de nettoyer chaque matin après le départ de ces hôtes de choix.

Il ne faudrait pas conclure de là que, seuls, les petits sont brutalisés. Nous le sommes tous et il n'est personne parmi nous qui puisse se croire à l'abri du cachot. Il y a des choses que la direction ne passe à personne, en particulier tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une tentative d'insubordination ou de révolte. Puis, il y a des détenus réputés suspects, qu'on punit à tort et à travers, des surveillants indécrottables et que l'administration prétend ne pas désavouer.

Moi-même, j'ai fait mes deux jours de cage comme auteur supposé d'un pamphlet, d'ailleurs insipide, qui avait circulé parmi les prisonniers de mon aile. La vérité était que le factum avait séjourné dans ma cellule et que, par suite d'une indiscrétion, ce détail était parvenu à la connaissance de l'administration. Le lendemain, je suis appelé devant une espèce de tribunal composé du directeur, du Hausvater et du surveillant en chef. Bien entendu, on ne m'interroge pas; on se borne à me déclarer que, puisque les papiers viennent de chez moi, j'en suis l'auteur. J'ai beau protester de mon innocence et, sans désigner les noms des vrais coupables, faire remarquer que ces inepties ne s'accordent guère avec mes opinions bien

connues: on ne m'écoute pas et on m'envoie au cachot. Un trou à moitié souterrain, de la même dimension que les cellules; mais d'énormes barreaux de fer placés à un mètre de la fenêtre et à un mètre de la porte et occupant toute la hauteur de la cellule réduisent l'espace habitable à cinq mètres carrés. Les murs ne sont pas crépis, mais ont dû être chaulés à une époque reculée; la brique paraît à nu. Un des côtés de ma cage est occupé par un grabat de bois, avec une planche comme oreiller. Dans un coin, un seau rouillé, à moitié détraqué. Une cruche et une écuelle de fer complètent ce décor de mélodrame. Pendant deux jours j'ai arpenté mes cinq mètres. Les nuits surtout m'ont paru manquer de confort. A tout prendre, je n'ai nullement regretté mon séjour : grâce à lui j'ai pu ajouter à mes souvenirs de bagne un chapitre qui me manquait.

***

Mais, je le répète, ce qui est, pour un nombre restreint de privilégiés, impression rare, est, pour la grande masse des petits, le pain quotidien. Et j'ajouterai que, pour beaucoup de ces petits, la peine du cachot est appliquée avec des raffinements de cruauté qui déconcertent.

J'ai reçu pas mal de doléances sur ces terribles séjours aux arrêts, en particulier sur le supplice des fers, qu'on applique aux prisonniers coupables d'infractions graves. Je n'en retiendrai qu'une, celle d'un chef-porion de Marcinelle, Antoine Wees. Homme énergique, doublé d'un ardent patriote, Wees ne se bornait pas à se plaindre de ses souffrances à ses camarades : il ne craignait pas de dénoncer en haut lieu les abus dont ses compatriotes et lui-même étaient chaque jour victimes. La lettre suivante, qui fut adressée par Wees à l'Empereur d'Allemagne le 2 août 1917, décrit cette lamentable situation d'une manière émouvante.

La lettre commence par raconter les misères de tout genre que j'ai déjà fait connaître : traitements brutaux, travail prolongé, alimentation défectueuse, cohabitation des prisonniers politiques avec les forçats boches. Puis Wees continue ainsi :

« Cette situation abominable était sans issue. Nul espoir de la voir s'améliorer. L'esprit et le corps affaiblis, je perdis patience, et je me décidai à fuir, préférant la mort rapide mais honorable par la

balle d'une sentinelle à la mort lente et ignominieuse qui nous attend ici. Je me procurai des habits civils, je les cachai sous mes vêtements de forçat, prêt à profiter de la première occasion propice.

Mais, dénoncé par un détenu, avant même d'avoir commencé l'exécution de mon projet, je fus bousculé, frappé, pris à la gorge, ramené au bagne et mis aux fers, aux arrêts de rigueur. Et voici le supplice. Les bras sont écartés, pris dans une barre de 60 centimètres, les chevilles dans de gros anneaux, de lourdes chaînes allant des pieds à une ceinture de fer, sans compter les cuirs et courroies qui immobilisent les mouvements. Je ne pouvais, dans ma cage, que faire de petits pas avec peine, et pourtant autrefois j'étais robuste. Même assis ou couché, les douleurs sont intolérables. Nuit et jour le supplice dure sans interruption. Pour manger on ne m'enlevait aucun lien, et quand je faisais les quelques pas nécessaires pour prendre ma soupe claire à portion réduite, j'en renversais la presque totalité.

A mes souffrances de corps se joignirent les souffrances de l'estomac et les affres de la faim. Plusieurs fois je n'évitai la syncope que par un effort de volonté. Ce supplice est si terrible qu'un jeune Allemand, détenu de droit commun, puni de la même peine, pour un cas analogue, tomba malade et on le délivra de ses liens au bout de six jours. Mais c'est un criminel. Pour un prisonnier politique on n'eut pas la même commisération et on me laissa onze jours dans cette situation. Pendant mon supplice, je ne trouvai un peu de pitié que dans le regard de mon gardien; quant à ses paroles, certainement consolantes, je ne pouvais les comprendre, ne connaissant pas la langue allemande. Du peu qu'il a pu faire je lui suis reconnaissant.

Mes poignets et chevilles étaient ulcérés, mon corps couvert de pustules; mes pieds saignaient. Le médecin vint. Je croyais qu'il venait remplir le devoir d'humanité que son métier lui commande. Hélas non! C'est en curieux qu'il pénétra dans mon cachot, accompagné de deux amis, officiers comme lui : c'était pour me montrer à ses camarades comme on fait d'une bête fauve. Il leur dit, en riant méchamment : « C'est un Français. » Il faisait erreur : je suis belge. Et tous les trois aussitôt de rire aux éclats. Les quolibets qu'ils me lancèrent, je ne les compris qu'à l'intonation moqueuse. Cette pénible scène me fut moralement atroce. Je n'aurais jamais cru que des hommes instruits, des chrétiens peut-être, officiers de l'armée de Votre Majesté, ayant l'honneur de porter une épée, pussent être animés de sentiments assez lâches, assez vils et assez bas, pour venir assister au martyre d'un prisonnier de guerre réduit à l'impuissance!

Je sortis enfin, mais c'était pour comparaître au jugement du directeur, qui, me dit-il, pour n'avoir pas autrefois, avant ma tentative de fuite, porté mes plaintes à sa connaissance (et comment

l'aurais-je fait puisqu'il ne reçoit pas les politiques?) me condamnait à cinq jours de nouveaux arrêts dans les mêmes conditions. Malgré mes plaies, ulcères et boutons, je n'ai pas demandé la visite du médecin. A quoi bon? Pour qu'il me donne encore cinq jours de cachot, d'après son tarif réservé aux politiques? Je fis constater ma situation par mes camarades, qui pourront en témoigner. Voilà ma lamentable histoire, Sire... »

J'ai pu contrôler la parfaite exactitude de la plupart des affirmations qui précèdent. J'ai eu en mains l'appareil de torture qui a servi à martyriser notre compatriote et tiens de la bouche d'un surveillant qu'il pèse 21 kilos. Quant aux plaies de ses poignets et de ses chevilles, Antoine Wees n'a pas besoin de témoins pour attester qu'ils les ont vues. Il m'a montré ses pauvres membres blessés après sa sortie du cachot; il me les a fait voir quatre mois plus tard. La marque des fers y est imprimée pour toujours. Les membres ont été atteints jusqu'à l'os.

***

Si ces avanies, ces châtiments brutalement appliqués nous indignent, les prisonniers qui en étaient victimes en souffraient pourtant moins qu'on ne pourrait croire. Ils courbaient la tête sous l'insulte; ils acceptaient avec un stoïcisme étonnant durs travaux, injures, promiscuité avec des criminels, séjours au cachot. C'est que, pour eux, il y avait une question plus importante et qui primait tout le reste : cette « question de vie » qui s'était déjà posée pour les détenus de Werden. Vers elle allaient leurs préoccupations, leurs angoisses. Le reste n'avait, aux yeux de la plupart, qu'une importance secondaire.

Depuis janvier 1917 l'état sanitaire du plus grand nombre des prisonniers de Cassel est devenu inquiétant. Jusqu'en août il n'a fait qu'empirer. Nos pauvres camarades baissent à vue d'œil; pas n'est besoin de l'œil d'un médecin pour s'en assurer. Les dos se voûtent; les visages se creusent; les regards perdent leur éclat. J'ai rencontré l'ouvrier Van Assche, qui est arrivé ici de Werden en même temps que moi, un colosse, aux épaules herculéennes : je ne l'ai pas reconnu, tant il avait fondu. Je ne sais qui il faut plaindre le plus, des jeunes dont l'appétit vorace n'est jamais contenté, ou des vieux, auxquels font défaut les soins les plus élémentaires. On continue à souf-

frir du froid. Pendant l'hiver si rigoureux de 1916-1917, c'est à peine si nous avons été chauffés. Par les froids les plus intenses, en décembre, en janvier, en février, la chaufferie ne donnait presque pas de chaleur et cessait de fonctionner à partir de midi. A certains jours, alors que le thermomètre marquait 28 degrés au-dessous de zéro, on n'a pas fait de feu du tout. Bien que très chaudement couvert, j'ai beaucoup pâti pendant toute la durée de ce terrible hiver. Mais qu'ont dû être les souffrances de ceux qui n'avaient pour se protéger du froid que les vêtements de toile de la prison et à qui l'on refusait systématiquement d'user de leurs objets personnels?

Le grand tourment des malheureux n'est pourtant pas encore le froid mais la faim. L'insuffisance et la mauvaise qualité de la nourriture font chaque jour davantage sentir leurs effets et, loin de s'en préoccuper, l'administration rogne de plus en plus sur nos maigres rations.

A partir de janvier on nous a supprimé les pommes de terre et la morue. En avril et en mai, on a réduit à deux reprises notre ration de pain. Nous ne recevons plus maintenant que deux minces tranches par jour d'un pain aigre et gluant, dans la composition duquel il ne doit, à coup sûr, entrer que bien peu de farine, mais où certains de mes compagnons ont trouvé des vers. Quant aux soupes, elles se composent presque invariablement soit de rutabaga conservé, parfois à moitié gâté, d'un goût affreusement amer, soit de l'horrible mixture à base de poisson mal odorant que j'ai décrite plus haut : on nous sert maintenant ce dernier mets jusque quatre fois par semaine.

Certains d'entre nous ne laissent même pas pénétrer ces horreurs dans leur cellule. Pour les pauvres, alors, c'est jour d'aubaine. Ils se lancent, eux, comme la pauvreté sur le monde, sur ces soupes qui provoquent des nausées chez leurs camarades plus délicats. Il leur arrive de consommer six à sept litres en un jour de ces brouets d'eau claire et de produits avariés. Résultat : beaucoup se rendent plus malades que s'ils se contentaient de la ration officielle. Dilatations de l'estomac, pieds gonflés, empoisonnements, abcès deviennent choses courantes. Quant aux Allemands, ils sont encore plus mal partagés. De ma fenêtre, j'en vois, pendant la promenade, tandis que le surveillant a le dos tourné, ramasser, dans les tas de détritus

amoncelés dans la cour, des boîtes à sardines vides et lécher avidement l'huile qui y est restée. D'autres font main basse sur des croûtes de pain moisi, des pelures de pommes, qu'ils trouvent sous nos fenêtres. J'ai vu de ces malheureux, véritables cadavres ambulants, dévorer des chenilles, des escargots. A ce régime les plus endurants sont condamnés à la mort lente.

Heureusement nous avions nos colis, et quelques-uns d'entre nous en recevaient de grandes quantités. Mais les vols suivaient la même proportion ascendante et c'étaient les pauvres, hélas! qui en étaient le plus fréquemment victimes. Combien de fois j'ai vu de ces malheureux se présenter aux bureaux du secrétaire pour recevoir un colis inscrit à leur nom et se retirer avec une boîte éventrée ou complètement vide! On nous volait au camp de Cassel, où la censure militaire examinait les colis avant d'en autoriser l'expédition chez nous. On nous volait surtout à la prison. Par un abus intolérable, c'étaient deux forçats allemands, hommes de confiance de la direction et attachés aux bureaux du secrétaire, qui étaient chargés de la manutention des colis, eux qui les recevaient, les déballaient, les classaient, les remettaient aux destinataires. L'un de ces individus avait subi quatorze condamnations pour faux; l'autre était un voleur de profession. Comment veut-on que pareils hommes, tentés par la faim et tout naturellement disposés à nous traiter en ennemis, n'aient pas abusé de la délicate mission qui leur était confiée? Le service des colis resta confié à ces bandits jusqu'au jour où un hasard fit découvrir dans la cellule de l'un d'eux tout un magasin de vivres volés à des prisonniers politiques.

Restait la charité. C'est, assurément, grâce à elle qu'il n'y a pas eu dans nos rangs un nombre beaucoup plus considérable de morts. Charité des riches; charité, infiniment plus touchante, des pauvres entre eux. J'ai rencontré, parmi ces derniers, quelques âmes d'élite, ne se plaignant jamais, toujours préoccupées de soulager, aux dépens de leur propre indigence, quelque infortune plus criante que la leur. Mais la charité ne suffisait pas à parer à toutes les misères. Et souvent celles qui auraient mérité le plus d'être secourues, les plus ignorées, les plus fières, les plus dignes, étaient précisément celles qui échappaient à son action.

*
* *

Ce que j'ai à dire des malades est encore plus triste.

Le médecin est une brute sans cœur. C'est de plus un négligent et un ignorant. Il ne vient que trois jours par semaine donner ses soins à une population de plus de 700 hommes, dont l'état débile et les prédispositions maladives lui sont connues. Le reste du temps il est remplacé par son assistant, un surveillant du nom de Rouck, un méchant homme qui nous déteste et qui a perpétuellement le sarcasme ou l'invective à la bouche. Pour être examiné par le médecin, il faut se faire inscrire la veille et se rendre à la salle de la visite : on attend son tour dans le hall de la centrale, debout, la face au mur, pendant une heure, deux heures ou davantage. Les prisonniers malades en cellule ne sont jamais visités ; quel que soit leur état, il faut qu'ils se rendent à la visite.

A la plupart de ces malades il faudrait des fortifiants, un régime alimentaire plus nourrissant, du repos. En règle générale, pareilles demandes sont impitoyablement écartées. C'est à peine si les malades sérieusement atteints réussissent à obtenir les remèdes qui leur sont indispensables. La pharmacie manque des produits les plus élémentaires. Bien souvent, surtout s'il s'agit de remèdes un peu coûteux, on déclare aux malades qu'ils n'ont qu'à s'en procurer à leurs frais.

La visite est quelque chose d'inénarrable. La moitié du temps le médecin se borne à examiner distraitement ses clients ou à les renvoyer sans les avoir seulement écoutés, surtout si leur casier judiciaire est lourdement chargé. L'aimable Rouck a la spécialité de ponctuer ces renvois de quelque grosse bouffonnerie destinée à terroriser la galerie. Quelques malades sont traités sur-le-champ : tel est le cas des porteurs d'abcès. Ces derniers sont nombreux : raison de plus pour aller vite en besogne. Sans prévenir le patient, le médecin le renverse sur une chaise-longue, lui fait une incision de deux ou trois centimètres, puis, — tous ces détails m'ont été confirmés de vingt sources différentes, — écartant les lèvres de la plaie béante, il les coupe avec des ciseaux. Cette boucherie terminée, la plaie est antiseptisée tant bien que mal et bandée par les soins de l'ineffable Rouck, et le patient, plus mort que vif, est renvoyé dans sa cellule. A partir de ce moment, il n'a qu'à se tirer

d'affaire par ses propres moyens. Plus personne ne s'occupera de lui. S'il croit avoir besoin d'un pansement, il s'inscrira pour la prochaine visite.

Les suites de ce traitement barbare? affaiblissement général; plaies démesurées, parfois purulentes, ayant grand'peine à se refermer, alors qu'il eût suffi d'une simple ponction pour faire disparaître l'abcès; dans certains cas, complications graves. Deux faits seulement entre beaucoup d'autres.

De Muyter, un jeune Flamand entré à Cassel plein de santé, est opéré d'un abcès dans les conditions que je viens de dire. Il souffre sans se plaindre. A quoi bon, pour retomber entre les mains d'un médecin qui ne s'occupe de ses malades que pour les brutaliser? Son état empire. Par bonheur, l'aumônier vient le voir. Il juge De Muyter dangereusement malade, signale immédiatement son cas au docteur. Celui-ci, à titre exeptionnel et sur les vives instances de l'aumônier, se rend dans la cellule occupée par De Muyter dans les sous-sols ; il reconnaît, en présence de l'aumônier, que l'intéressé est en danger de mort, mais se refuse toutefois à lui donner ses soins dans sa cellule : cela est contraire au règlement et De Muyter n'a qu'à se rendre, comme un autre, à la visite. L'aumônier administre à De Muyter les derniers sacrements. Après quoi le pauvre garçon, presque mourant, est forcé de monter de son souterrain jusqu'à la salle de visite. Debout il attend que son tour soit venu, debout il subit l'examen médical. Le soir même il était mort.

Un Bruxellois, M. Merjay, arrive de Werden, en février 1917, avec un petit abcès à la hanche. Comme il ne souffrait guère, il n'avait rien dit de son mal au médecin de Werden, se défiant, avec quelque raison, de la sollicitude de ce personnage et préférant attendre son transfert à Cassel pour se faire soigner. Notre Esculape le reçoit et procède avec lui comme avec tous les autres. Brusquement, sans le prévenir, il entaille mon pauvre camarade sur une longueur de quatre centimètres, enlève tout l'abcès en deux coups de ciseaux et, par le même moyen, rectifie les lèvres de la plaie. Merjay souffre atrocement. Les pansements qu'on lui fait sont médiocres. Il entre dans un état de faiblesse inquiétant. Le médecin, à qui il demande un régime fortifiant et qui sait qu'il est arrivé de Werden dénué de tout, lui répond qu'il n'a qu'à faire venir des colis. Après plusieurs semaines la

plaie n'était pas encore cicatrisée, quand arrive à la prison l'ordre d'envoyer sur-le-champ Merjay à Charleroi pour un nouveau procès. Le malheureux est interné à la prison de Charleroi. Pendant quatre semaines, il séjourne dans un cachot infect, souterrain, sans être entendu par le Conseil de guerre, sans livres, sans occupations. Il ne sait du monde extérieur que ce détail atroce : dans un autre cachot de la prison se trouve son vieux père, impliqué dans le même procès que lui, une grave affaire d'espionnage. Un peu plus tard, il apprendra que le vieillard, condamné à mort, est tombé sous les balles allemandes. Pendant ce temps, la plaie de mon camarade s'envenime. Il demande le médecin de la prison : après un examen sommaire, le médecin déclare la chose sans importance; il ne procède même pas à un pansement. La gangrène se met dans la plaie, qui maintenant suppure abondamment et dégage une odeur insupportable. Malgré tout, on ne soigne pas encore le pauvre garçon. Bien plus, pendant ces quatre semaines, il n'a pas pu changer de linge une seule fois et il ne lui a même pas été possible de se déshabiller. Plus fort encore : un beau jour, sous prétexte qu'il pourrait lui prendre envie de se pendre, on lui enlève ses bretelles, les lacets de ses souliers; on va jusqu'à vouloir lui retirer le bandage tout détrempé de pus qui est passé autour de son corps. Devant cette dernière cruauté le surveillant s'arrête, toutefois, et, mû par un sentiment de pitié, il remet à Merjay un vieux morceau de drap de lit, de quoi étancher un peu l'écoulement de sa plaie. Ce fut le seul adoucissement apporté à ce long martyre. Sur ces entrefaites arrivent des ordres nouveaux. Sans que le malheureux eût été entendu une seule fois par le tribunal de Charleroi, on décida de le renvoyer à Cassel. Il y débarqua dans un état pitoyable. Le médecin le vit, jugea immédiatement le cas grave : le même jour, il expédiait Merjay à l'hôpital civil de Cassel. Là enfin il fut opéré comme il le fallait et reçut les soins que réclamait son état. Sa vigoureuse constitution le sauva, par une espèce de miracle.

Il y a pire encore dans les annales médicales de Cassel, c'est ce qui se passe à l'infirmerie de la prison.

La plus grande appréhension qu'ait un prisonnier politique, c'est d'être envoyé en cet endroit qui devrait, semble-t-il, favoriser la guérison des malades. J'y ai pénétré une fois, à la

demande de l'aumônier, pour aller voir un Anglais, ancien camarade de Werden, qui s'y mourait de la tuberculose. J'ai rapporté de ma visite une impression d'horreur. Murs peints en vert sombre, maculés de taches sinistres, parquet poudreux, literies infectes. Le mobilier, dans la salle où je suis entré, se compose d'une petite table bancale ayant perdu sa couleur, de deux escabeaux, d'un fauteuil de malade qui n'a conservé que son bourrage et auquel une épaisse couche de crasse a communiqué une couleur grise uniforme. L'entretien de cette salle dénote une méconnaissance absolue des principes les plus élémentaires de l'hygiène. De la poussière, du désordre partout. Trois lits ou, plutôt, trois grabats dont le style rappelle celui de nos cellules. Deux d'entre eux sont occupés par des forçats allemands. Sur le troisième est couché mon Anglais, le visage ravagé par la maladie, baigné de sueur, le corps recouvert d'une chemise repoussante de saleté, émergeant à moitié des draps grossiers et des couvertures en lambeaux qui sont l'ordinaire de tous les prisonniers, malades et bien portants. Au chevet du moribond, sur un escabeau, quelques boîtes de conserve, un peu de lait condensé provenant d'un colis. Pour le service de l'infirmerie, pour tenir compagnie à ce malheureux qui, dans quelques jours au plus, va mourir loin de son pays, loin des siens, deux Allemands, forçats comme ses compagnons de lit. Et voilà le sort qui attend tous les prisonniers politiques trop malades pour pouvoir rester en cellule!

On comprend qu'ils ne s'y rendent qu'avec terreur. Dans l'esprit de la plupart des humbles, le lazaret c'est la mort. Ils savent qu'ils n'y auront pas les soins nécessaires. Sauf dans des cas exceptionnels, ils continueront à y recevoir l'écœurante nourriture de la prison. Ils n'y trouveront d'autre part, ni confort, ni dévouement. Mais ce qui les y attend, et ils le savent aussi, c'est la promiscuité dégradante avec des criminels, ce sont les sarcasmes et les mauvais traitements qu'ils auront à subir de la part de ces étranges compagnons de chambrée, c'est la jalousie féroce et l'inhumanité des calfats allemands du lazaret, les seuls infirmiers que la sollicitude de l'administration ait préposés au service des politiques malades.

Qui ne se souvient de la lamentable histoire d'un Français du nom de Romain? A moitié mort de faim, épuisé par un travail prolongé, réduit à l'état de squelette, Romain se pré-

sente à la visite du médecin. On l'envoie au lazaret. « Rien de bien sérieux, déclare Rouck; dans quinze jours il dansera. » Le soir même Romain est atteint d'une crise. Il appelle. Personne ne vient. Il hurle pour avoir du secours. Il hurle la nuit entière. Pas un infirmier, pas un gardien ne se dérange. Du dehors une voix seulement s'est fait entendre : « Taisez-vous, lui a-t-on crié, ou nous vous ferons votre affaire. » Romain a cessé de crier : son « affaire » était faite. Le lendemain on l'a trouvé mort sur son grabat. Je tiens ces détails d'un autre politique interné dans une salle voisine.

Faut-il s'étonner, en présence d'une situation pareille, si, en moins d'une année, il s'est produit ici — uniquement d'ailleurs du côté allemand — quatre tentatives de suicide?

LES ÉCURIES D'AUGIAS

Après le drame, la comédie. La peinture de notre existence au bagne de Cassel ne serait pas complète si, après en avoir décrit les côtés poignants, je ne rappelais pas les souvenirs plaisants ou même agréables qui, pour beaucoup d'entre nous, y resteront attachés.

Ce qui, dans le domaine matériel, a surtout contribué à nous rendre supportable la vie au bagne, c'est l'invraisemblable incurie qui régnait à Cassel, c'est l'absolue infériorité de la direction, c'est le fait que la direction elle-même était débordée par un personnel médiocre, sans valeur morale ni expérience, et, par dessus tout, accessible aux suggestions de la faim. Il nous a fallu du temps pour nous rendre compte de cet état de choses en désaccord si manifeste avec ce qu'on nous avait toujours dit de l'organisation et de la méthode prussiennes; mais une fois que nous y avons vu clair, nous étions sauvés.

Je n'en finirais pas si je voulais noter tous les traits qui, certains jours, donnèrent au bagne de Cassel la physionomie d'une prison de vaudeville. Une fois, ce sont de fausses clefs exécutées à la forge sur le modèle du passe-partout d'un de nos gardes-chiourme. Une autre fois, c'est un appareil de photographie acheté en ville par l'un de mes camarades, et qui permet à notre ami de prendre une centaine de clichés, dans nos cellules, dans les couloirs de la prison, à la chapelle, dans les bureaux de la centrale. Tous nous nous plaçons devant l'objectif, isolés ou

par groupes. Le contremaître en chef de l'établissement sollicita lui-même la faveur d'avoir son portrait fait par un prisonnier politique. Un surveillant de confiance emportait chez lui les clichés, au fur et à mesure qu'ils étaient développés; c'était lui également qui gardait dans sa maison la précieuse mais compromettante collection de notre petite feuille clandestine.

Mais notre plus bel exploit a été d'introduire à Cassel, à partir de mai 1917, les journaux français. L'Allemagne, jusque-là, avait pu se croire victorieuse ; elle conservait du moins les apparences de la victoire. Par une espèce de coquetterie, elle laissait pénétrer chez elle la presse des Alliés. Telle feuille qu'on eût couverte d'or dans la Belgique occupée, traînait sur les tables des cafés d'Outre-Rhin. Un jour, le werkmeister de la fabrication de pantoufles, un nommé Martin, devenu un de nos serviteurs les mieux stylés, arrive triomphant chez l'un de nous. Il apporte avec lui un numéro du *Temps*. Il se fait fort, dit-il, de nous procurer ce journal régulièrement, à raison de 50 pfennigs par exemplaire. On pense si l'offre fut acceptée d'enthousiasme. A partir de ce moment, nous eûmes le *Temps* cinq ou six fois par semaine. Le journal nous arrivait avec un retard de deux ou trois jours seulement. On se le passait de cellule en cellule ; on le lisait avec un respect presque religieux. Cela dura six mois. A ce moment, l'arrêt, puis l'échec complet de l'offensive autrichienne en Vénétie venant refroidir les espérances allemandes, la circulation de la presse française s'en ressentit. Seules, désormais, purent recevoir les journaux étrangers les personnes expressément désignées par la kommandantur. Il nous fut, comme bien on pense, impossible d'être compris parmi ces privilégiés et force nous fut de renoncer à notre lecture favorite. Nous remplaçâmes le *Temps* par les journaux socialistes allemands. Le moment allait venir où le *Vorwærts* ne le céderait pas en intérêt aux feuilles françaises.

On sera peut-être tenté de s'étonner qu'un pareil régime ait pu prendre naissance dans une prison. Il y a quelque chose de plus extraordinaire, c'est que ce régime ait pu se maintenir. En effet, à côté du petit personnel, aisément corruptible, il y avait le personnel supérieur, d'accès plus difficile, mal disposé pour les condamnés politiques, toujours prêt à nous prendre en défaut, à appliquer, à renforcer le règlement.

De ce haut personnel il nous a fallu faire le siège. Ç'a été la

partie la moins aisée de notre tâche. Ici encore, cependant, nous avons obtenu des résultats, sinon complets, du moins appréciables.

Toute l'administration, à Cassel, reposait sur quatre hommes: le surveillant en chef et le Hausvater, l'un et l'autre d'opinion socialiste, et ne s'en cachant pas; le directeur et le secrétaire, animés de convictions pangermanistes, et qui ne s'en cachaient pas davantage. Auprès de ces quatre hommes, il suffisait de mettre en pratique le « Divide et impera. » Tout les séparait. Pour tenir l'ordre dans la prison, ils n'avaient ni ligne de conduite arrêtée, ni chef digne de ce nom, ni auxiliaires méritant confiance. C'était à nous de profiter de la situation. Il s'agissait d'exploiter la jalousie, les tiraillements existant entre les deux partis en présence. Il s'agissait d'exciter les socialistes contre les pangermanistes, de s'introduire dans les bonnes grâces de l'un, de se faire craindre de l'autre, de gagner celui-ci, de rouler celui-là. Il s'agissait surtout d'opposer à l'impéritie et à la négligence de cette administration de contrebande la force d'inertie, qui était notre grande force à nous.

C'est ce que nous avons fait avec un succès chaque jour grandissant. Nous connaissions tous les rouages de la machine, Nous savions qu'à la base de toute l'organisation il y avait deux traits dominants : brutalité et incurie. La brutalité, nous en prenions notre parti; quant à l'incurie, elle nous permettait d'opérer des merveilles. Grâce à elle, notre vie, pendant la dernière année de mon séjour à Cassel, était devenue supportable.

C'était tout un monde que notre prison, avec ses passions, ses coteries, ses petites intrigues, ses rumeurs et ses courants d'opinion nettement tranchés, bruyamment manifestés. Rien ne se passait dans la prison qui ne fût aussitôt connu, commenté, interprété et souvent dénaturé. Bruits de la maison, bruits du dehors, bruits faux, bruits vrais, suppositions qu'on transformait en affirmations, probabilités qui devenaient des certitudes, tout cela pénétrait dans nos cellules, tout cela était introduit chez nous par les calfats, les porteurs de journaux, les surveillants, tout cela alimentait et façonnait l'opinion publique. La presse clandestine, de son côté, contribuait à répandre les idées, les rumeurs. Parfois des conflits naissaient, des propos aigres doux s'échangeaient. D'une station à une

autre circulaient des correspondances virulentes, d'où la politique n'était pas toujours exclue. A lire ces polémiques, je me croyais parfois rentré dans la libre Belgique, la Belgique d'avant la guerre...

D'une manière générale, cependant, l'entente entre les prisonniers était bonne, et bon aussi notre moral. Les plaintes étaient rares parmi nous. Les petits, en particulier, supportaient avec une étonnante vaillance la dure vie qui leur était faite. Cette vaillance, ils la conservèrent jusqu'au bout. A aucun moment, même lorsque l'horizon politique apparaissait le plus sombre, le courage ne vint à leur manquer, ni la foi dans le triomphe final de notre cause.

*
* *

Au printemps de 1918, un grand nombre de Belges furent envoyés à la prison de Vilvorde. Moi-même, à la fin de l'été, je fus expédié à celle de Siegburg. Ce fut là que vint me surprendre, trois jours avant la signature de l'armistice, la nouvelle de ma libération.

Ce fut la révolution allemande qui nous ouvrit les portes du bagne.

Le vendredi 8 novembre, à l'heure de la promenade, nous vîmes pénétrer dans la cour de la prison des soldats et des marins en tenue, porteurs de cocardes rouges. « Vous êtes libres! nous crièrent-ils. Nous sommes les marins de Kiel. Nous faisons le tour des prisons prussiennes pour délivrer tout ce qui s'y trouve. »

Mes camarades et moi, nous ne pûmes, tout d'abord, pas en croire nos oreilles. L'annonce de la liberté surgissant ainsi brusquement devant nous, nous causa, pour commencer, plus d'ahurissement que de joie, et nous ne savions trop à quel parti nous résoudre. Mais notre hésitation fut de courte durée. Nos libérateurs nous apprirent qu'ils avaient forcé l'entrée de la prison à coups de mitrailleuses. Nos cellules étaient ouvertes, ajoutèrent-ils, le personnel maté et un train spécial vers la Belgique serait mis à notre disposition à Cologne, par la révolution, maîtresse de toute la région rhénane.

Nous rentrâmes aussitôt dans nos cellules, pour y faire notre petit bagage. Les surveillants qui, le matin encore, nous traitaient comme des criminels, — à Siegburg ils étaient parti-

culièrement brutaux, — nous regardaient passer effondrés, sans mot dire. L'un d'eux fut précipité du haut d'un escalier par une bande d'ouvriers flamands. Le directeur de la prison fut rossé comme plâtre et ne dut son salut qu'à des gardiens qu'il fit placer, revolver au poing, devant son bureau. Pendant une heure, dans cette immense prison, généralement silencieuse, ce fut un branlebas dont rien ne saurait donner une idée. Les condamnés allemands avaient été relâchés en même temps que les politiques, et, tandis que ceux-ci faisaient leurs préparatifs de départ, ceux-là pillaient et mettaient l'établissement à sac.

Deux heures après notre délivrance, nous quittions la prison de Siegburg. Nous prenions le train pour Cologne et, de là, pour Liége, et, le 9 novembre au soir, nous franchissions la frontière belge, au milieu d'un enthousiasme et de manifestations de joie que je n'ai pas besoin de décrire.

Nous étions heureux de notre liberté reconquise, heureux de saluer cette patrie pour laquelle nous avions lutté et souffert, heureux, surtout, de la savoir libérée et triomphante, sortie de l'effroyable lutte, pure de toute défaillance et s'imposant à l'admiration du monde par le prestige de sa grandeur morale.

VERHAEGEN.

VERSAILLES EN 1870-1871

La ville de Louis XIV a eu à notre époque ce privilège de voir se dérouler dans ses murs les grands événements qui, à quarante-huit années de distance, ont ouvert et fermé une période de l'histoire de l'Europe. Le 28 juin dernier, les héritiers de l'Empire allemand ont contresigné son arrêt de mort dans cette même Galerie des Glaces où il avait été proclamé. Évoquer, à propos de cette cérémonie symbolique, le tableau que des témoignages allemands nous présentent de la vie de Versailles pendant l'occupation de 1870-1871 (1), ce n'est pas seulement poursuivre une satisfaction patriotique et un facile effet de contraste entre nos tristesses d'autrefois et nos revanches d'aujourd'hui. C'est aussi rechercher si, entre les unes et les autres, il n'existe pas un autre lien que la succession chronologique, et si les conditions dans lesquelles les Hohenzollern ont pris la couronne impériale ne peuvent servir à expliquer comment ils n'ont pas pu la conserver; c'est demander à l'histoire des dernières années, avec un de ses spectacles les plus saisissants, la plus instructive de ses leçons.

I

Ce fut la journée du 19 septembre 1870 qui apporta la première aux Versaillais les images de la guerre et les douleurs de l'invasion. Au bruit du canon du combat de Châtillon, livré à leurs portes, de longues colonnes de troupes, suivies d'interminables

(1) Voir notamment *Versailles und die Hauptquartiere*, par le peintre Anton von Werner (dans l'ouvrage collectif: *Krieg und Sieg*, Berlin, 1895). Cf. le *Comte de Bismarck et sa suite pendant la Guerre de France*, par Moritz Busch (Trad. française, 1879); *Briefe des Grafen Paul Hatzfeldt an seiner Frau* (Leipzig, 1907) et von Pfeil, *Vor Vierzig Jahren* (Schweidnitz, 1910).

convois, débouchaient du plateau de Vélizy, faisaient retentir les rues désertes de leurs pas cadencés et s'engouffraient dans les bois de Ville d'Avray, dont elles allaient occuper les hauteurs : c'étaient les troupes de la IIIe armée, commandée par le Prince Royal et chargée d'investir le front Ouest de Paris. Cette première prise de possession n'était que le prélude de l'occupation définitive, consacrée quelques jours plus tard par l'arrivée du Grand-Quartier général. Le 5 octobre, à la tombée de la nuit, le Roi Guillaume faisait son entrée à Versailles par l'avenue de Paris, entre deux haies de soldats prussiens et bavarois, et se rendait à la Préfecture, où le saluaient les acclamations de 300 officiers massés devant les grilles. Le soir, une retraite aux flambeaux défilait sous ses fenêtres et, la semaine suivante, ses principaux fonctionnaires civils et militaires venaient le rejoindre dans sa nouvelle résidence.

Le séjour de ces États-majors et de cette armée donna désormais à la ville un aspect d'animation matérielle qu'elle devait conserver jusqu'à la fin du siège de Paris. Sur les avenues et dans les rues, un mouvement continuel d'estafettes, d'escortes et de cavaliers aux uniformes multicolores; dans les lieux publics, une affluence toujours renouvelée de soldats venus en permission des avant-postes, avides de se refaire des fatigues de la tranchée. remplissant les restaurants du bruit de leurs mâchoires et de leurs conversations; au Château, les salles basses transformées en ambulance, la terrasse en promenoir pour les convalescents, la cour en parc d'artillerie dont les canons encadraient la statue de Louis XIV; le grondement continuel du canon accompagnant en sourdine les sonneries de trompette, les brefs commandements et les piaffements de chevaux qui forment l'harmonie habituelle des villes de garnison ; la parade en musique tous les matins devant la Préfecture, et parfois, le dimanche, le jeu des grandes eaux dans le Parc, devant une assistance exclusivement militaire ; les jours où Paris tentait une sortie, une agitation fébrile des troupes, des alertes en grande hâte : telles furent les scènes auxquelles la population versaillaise dut assister pendant près de six mois et dont son patriotisme cherchait en vain à fuir le spectacle.

Dans la foule anonyme des envahisseurs, quelques hauts personnages s'imposaient par leur rang à l'attention publique. C'étaient en première ligne le Roi, le Prince Royal, le Chan-

celier de la Confédération du Nord et le chef du Grand-Quartier général. — L'orgueil allemand avait d'abord caressé le rêve de loger le premier dans la demeure même de Louis XIV. La crainte des microbes plus encore que le sentiment des proportions fit renoncer à ce dessein : le Palais avait donné asile à des typhiques dont on redoutait la contagion pour la précieuse personne du souverain. Celui-ci alla donc remplacer son fils à la Préfecture, où une compagnie de garde signalait sa présence. Il n'en sortait que pour des excursions aux avant-postes et ne se montrait guère que le dimanche, pour assister au service divin célébré à la chapelle du Château; il donnait, à la sortie, une courte audience à ses généraux et, si le temps s'y prêtait, promenait ensuite sa dignité compassée dans les allées du Parc, où il aimait à interroger familièrement les blessés.

En quittant la Préfecture, le Prince Royal était allé s'installer dans une spacieuse villa privée, appelée « les Ombrages, » entourée d'un beau parc et située entre la gare et le plateau de Satory. Fidèle aux habitudes de sociabilité qui le distinguaient, il y tenait une espèce de cour militaire, recevait volontiers et, après les repas, s'entretenait avec ses hôtes bottés dans le grand salon du rez-de-chaussée, que la ferveur religieuse de la propriétaire avait tapissé de versets de la Bible, gravés sur les boiseries blanches des parois. Avec sa haute stature, sa mâle prestance et ses yeux bleus, il apparaissait à ses admirateurs allemands comme le type achevé de la beauté germanique. Il présentait à cet égard un contraste frappant avec son chef d'État-major Blumenthal, auquel son œil vif, sa barbe broussailleuse, son air narquois et son habituelle causticité prêtaient l'apparence d'un vieil employé frondeur, fort redouté pour ses reparties.

L'élégant hôtel moderne, que Mme Jessé possédait au n° 14 de la rue de Provence, abritait le comte de Bismarck, avec les quelques personnages de sa suite ou plutôt de sa domesticité diplomatique. C'est dans une petite chambre du premier étage qu'il allait, pendant tout l'hiver, travailler inlassablement à faire un Empire et une paix, traiter avec l'Europe pour empêcher son intervention, avec la France pour la réduire à merci, avec les princes allemands pour les soumettre à l'hégémonie prussienne. Entre temps, il se délassait de ses continuelles préoccupations, de ses longues veilles et de ses fréquentes insomnies par de copieuses ripailles, qui fournissaient à ses familiers l'oc-

casion de s'extasier tour à tour sur les capacités de son esprit et sur la complaisance de son estomac. En retour, il les payait de leur admiration par ces étonnants « propos de table, » dont le volume de son secrétaire, le docteur Busch, ne nous permet plus d'ignorer le moindre détail, et dont on a souvent reproduit les savoureuses boutades, sans en relever peut-être suffisamment la pauvreté d'idées.

Non loin de là, au n° 38 de la paisible et rectiligne rue Neuve, l'ironie du sort avait assigné pour logis au « maître de la guerre » un pavillon de style XVIIIe siècle, offert autrefois, si l'on en croyait la légende, par Louis XV, à l'une de ses éphémères favorites. La façade, donnant sur un petit jardin, en était ornée d'un balcon au-dessus duquel s'encastrait dans le mur un buste de la première propriétaire. Moltke avait installé ses bureaux au rez-de-chaussée et trouvait dans le salon du premier une solitude favorable à l'élaboration de ces plans de campagne dont on a pu remarquer que la valeur décroissait au cours de la guerre dans la mesure de leur degré d'improvisation. Ses visiteurs allemands, que ses portraits avaient rendus familiers avec sa face ridée de moine militaire, s'étonnaient de l'air de jeunesse un peu factice que lui donnaient son teint rose et sa perruque blond clair. A le fréquenter, ils n'éprouvaient pas une moindre surprise de voir « le grand silencieux » montrer à l'occasion une singulière loquacité, surtout quand la conversation tombait sur ses collègues français. S'il s'exprimait en termes sévères ou ironiques sur les maréchaux de l'Empire, il semblait tenir en particulière estime son adversaire du jour, le général Trochu, dont il avait lu et aimait à citer les ouvrages.

La curiosité se partageait entre ces grands chefs de la politique et de la guerre et d'autres hôtes de marque que les officiers désignaient par l'appellation générique de « second échelon » et les soldats par le sobriquet méprisant de « muguets d'armée *(Armeebühler)*. » C'étaient les membres des familles régnantes allemandes que leur importance éloignait des combats, mais qui tenaient à s'en rapprocher pour en partager l'honneur sans les risques. Dispersées dans les villas de maître réquisitionnées à leur usage, ces Altesses prudentes et décoratives se réunissaient le soir à l'Hôtel des Réservoirs, autour d'une table voisine de celle que présidait Moltke.

Pour compléter ce dénombrement, il faudrait encore y faire figurer, à titre de « troisième échelon, » tous les auxiliaires civils qu'une chancellerie et un État-major traînent toujours à leur suite : fournisseurs en quête de marchés et correspondants de guerre en quête de nouvelles; agents de la police secrète, sous les ordres du fameux docteur Stieber; conseillers officieux, tels que le député Bamberger, qui apportait à Bismarck l'expérience d'un long séjour à Paris; collaborateurs d'un préfet prussien, M. de Brauchitch, chargé d'administrer le département de Seine-et-Oise ; enfin, membres de missions diplomatiques ou militaires étrangères, qu'attirait à Versailles la présence du Chancelier ou le désir d'étudier les méthodes de guerre prussiennes.

Tout ce personnel officiel, réuni pour le service de la même cause, se trouvait divisé par des luttes d'influence plus ardentes souvent que les combats quotidiens livrés aux avant-postes. Les plus persistantes étaient celles qui mettaient aux prises les éléments civil et militaire. Il n'était pas de jour où Bismarck ne se plaignit d'être traité en mineur par les « demi-dieux » de l'État-major, laissé dans l'ignorance des événements de la guerre, réduit à se renseigner auprès des princes ou même des journalistes anglais. Cet antagonisme latent faillit tourner en conflit ouvert à propos du bombardement de Paris. Le Chancelier y voyait le seul moyen de hâter la capitulation, et de prévenir ainsi par un fait accompli une intervention étrangère dont la menace ne cessa de l'obséder; Moltke et Blumenthal, suspectés bien à tort par lui d'obéir à des influences de cour, estimaient au contraire que les avantages de l'opération n'en balanceraient pas les frais, qu'elle rencontrerait de grosses difficultés matérielles et qu'elle soulèverait des protestations européennes sans avancer la date d'une décision militaire que la famine amènerait à coup sûr. Cette controverse devait se prolonger jusqu'au milieu de décembre.

Entre les deux partis opposés, les princes récoltaient à la fois les mépris des fonctionnaires civils, qui les traitaient de gêneurs, et des militaires, qui les considéraient comme des « embusqués. » Enfin, la concorde était loin de régner dans le haut commandement lui-même. Moltke ne supportait qu'en grommelant la présence à Versailles du Ministre de la Guerre Roon, dont il assurait que la place était à Berlin. Blumenthal,

qu'on lui opposait parfois comme un rival, aimait à exercer une verve sarcastique qui n'épargnait personne. Il la tournait d'abord contre la prose officielle du Grand-Quartier général et n'était jamais plus heureux que lorsqu'il racontait avoir reçu, au cours d'une promenade, une volée d'obus d'un fort que le communiqué de la veille représentait comme « réduit au silence. » La nouvelle que son collègue Manteuffel dirigeait une armée contre Garibaldi lui inspira cette comparaison irrévérencieuse : « Quel beau spectacle ! Ce sera comme dans les combats de lions des journaux pour rire, où les deux adversaires se dévorent l'un l'autre jusqu'à la queue ! » Pas plus que d'autres, comme on le voit, l'armée allemande n'était protégée contre les discordes et les compétitions personnelles par la rigueur de la discipline.

Un seul sentiment semblait réunir dans un culte commun des hommes que séparaient d'ardentes rivalités de métier : c'était cette passion de rapine qui caractérise la race, et à laquelle le séjour dans une résidence telle que Versailles offrait une magnifique carrière. Dès le début de l'occupation, les riches villas des environs avaient été soumises à un pillage en règle ou à une destruction systématique. Dans la ville même, plus ménagée, on vit, entre autres exemples, des généraux et des princes s'offrir mutuellement comme cadeaux de Noël des objets d'art volés dans l'incendie du palais de Saint-Cloud ; le chef de la police, Stieber, emballer pour la Prusse la pendule, les vases et les statues qui ornaient son appartement ; enfin, la municipalité réclamer vainement au Chancelier lui-même, lors de son départ, le service damassé qu'elle avait mis à sa disposition. L'Allemagne officielle n'avait pas manqué cette occasion d'affirmer sa fidélité à ses traditions.

II

Versailles devait présenter au cours de la guerre un autre genre d'intérêt que l'animation extérieure de ses rues. La résidence du Roi devint naturellement le siège des pourparlers qui aboutirent à sa proclamation comme Empereur d'Allemagne. Si le souvenir, maintenant effacé par de glorieuses réparations, en est resté longtemps douloureux aux Français, le récit en offre aussi des constatations satisfaisantes pour leur pa-

triotisme. Ils peuvent y apprendre que la constitution de l'unité germanique a été loin de représenter, comme ils seraient tentés de le croire, l'expression spontanée des vœux de tout un peuple, la suite logique de victoires remportées en commun, le résultat d'un immense élan de sacrifices à la cause nationale. Dans les témoignages contemporains allemands, elle apparaît au contraire comme l'œuvre personnelle et artificielle de Bismarck, fondée sur l'intrigue et la ruse, poursuivie à travers les résistances et les marchandages de l'égoïsme, sujette à des retours qui faillirent la compromettre jusqu'au dernier moment, affectée d'une faiblesse originelle qui la destinait à demeurer précaire. Elle permet de saisir sur le vif l'application de cette politique de chantage qui trouva plus tard son chef-d'œuvre dans l'accession de l'Italie à la Triple Alliance et par laquelle le Chancelier excellait à se faire offrir ce qu'il exigeait de ses partenaires, à leur présenter comme une concession ce qu'il leur imposait comme une nécessité. Pour amener les princes allemands à se ranger sous la loi des Hohenzollern, ce n'est pas à l'intérêt supérieur de la patrie commune qu'il devait faire appel, mais à leurs jalousies réciproques et à leurs rivalités particularistes : il ne parvint donc à unifier son pays que par les moyens et les sentiments qui l'avaient si longtemps tenu divisé. L'emploi de cette tactique se remarque au cours des trois phases par lesquelles il fit passer la fondation de l'Empire, — soit quand il en posa le principe (septembre 1870), — soit quand il en débattit la constitution (novembre), — soit enfin quand il en arrêta la forme et le titre (décembre).

L'unité germanique représentait dans sa pensée l'un des buts principaux de la guerre et devait en être la conclusion nécessaire. Au début de 1870, elle n'existait encore que sous la forme incomplète d'une confédération restreinte, comprenant les États situés au Nord du Mein, placée sous la présidence du roi de Prusse, et à laquelle les quatre États du Sud, restés isolés, n'étaient unis que par des alliances militaires conclues pour le temps de guerre. C'était ce lien temporaire qu'il s'agissait de transformer en subordination permanente à la Prusse. Le Grand-Duc de Bade s'y montrait disposé parce qu'il était le gendre de Guillaume Ier et celui de Hesse s'y résignait en raison de sa faiblesse. Mais la catholique Bavière et le démocratique Wurtemberg répugnaient à toute idée d'aliéner une

partie de leur indépendance entre les mains d'une puissance conquérante, protestante et absolutiste. Cet intraitable particularisme était surtout vivace à Munich où le Roi, très allemand de sentiments, tenait encore plus à la plénitude de ses privilèges souverains et où le premier ministre Bray, diplomate de la vieille école, suivait une politique exclusivement bavaroise, c'est-à-dire d'équilibre entre la Prusse et l'Autriche.

Bismarck dirigea ses efforts contre le principal centre de résistance à ses projets dès que la bataille de Sedan lui eut paru décider du sort de la lutte et des destinées de l'Allemagne. Pour ne pas éveiller les susceptibilités des Bavarois, il voulut éviter l'apparence même d'une pression à leur égard et les amener à ses vues par un moyen indirect. A son instigation, le Roi de Saxe et le gouvernement badois proposèrent presque en même temps, par des déclarations publiques, de réunir dans une organisation commune tous les États allemands en guerre avec la France.

En présence d'un mouvement unitaire qui leur paraissait irrésistible, les ministres de Louis II crurent habile d'en prendre la tête pour le contenir dans de justes limites, et demandèrent à Bismarck d'envoyer à Munich un fonctionnaire de sa chancellerie, Delbrück, leur exposer ses vues sur les conditions de l'union du Nord et du Sud. Ce dernier avait pour instructions de ne rien brusquer ; au cours de son séjour (22-26 septembre), il se borna à développer un programme qui consistait dans l'accession pure et simple de la Bavière à la Confédération du Nord, avec la même situation que les petits États. Cette solution simpliste eut pour effet immédiat de provoquer chez ses interlocuteurs un mouvement de recul qu'il fut le seul à ne pas apercevoir. Il revint de Munich fort satisfait de lui-même et plein d'illusions sur le succès d'une mission qui représentait en réalité une tentative inutile et une perte de temps.

Aussi bien ces premiers travaux d'approche n'étaient-ils que le prélude de la partie décisive que Bismarck comptait jouer et gagner à Versailles, dans un congrès des princes ou au moins de leurs représentants. Mais comment y amener les Bavarois, effrayés déjà du programme maximum soumis par Delbrück à leurs méditations ? Pour y parvenir, il se servit du Wurtemberg, comme précédemment de Bade et de la Saxe. A Stuttgard, un changement ministériel venait de porter au pouvoir le baron

de Mittnacht, dont les sentiments particularistes étaient tempérés par cette conviction que pour son pays l'indépendance sans protection représentait une situation intenable. Il se laissa persuader sans peine que le meilleur moyen d'en sortir était d'aller examiner à Versailles sous quelle forme pourrait être réalisée l'union du Nord et du Sud. Sa décision fut aussitôt communiquée, pour avis, aux membres du cabinet bavarois (13 octobre) dans une lettre où Bismarck leur demandait négligemment s'ils ne jugeraient pas à propos de l'imiter, mais sans paraître attacher d'importance à leur réponse. Plus impressionnés par cette indifférence affectée que par une invitation pressante, ils l'attribuèrent aux intrigues des Wurtembergeois, désireux de se tailler, en leur absence et à leur détriment, une situation privilégiée dans l'Allemagne réorganisée et ne virent d'autre moyen de parer le coup que d'accourir en hâte à Versailles (23 octobre) ; Mittnacht les y avait précédés et ils devaient y être rejoints par les Badois et les Hessois.

Bismarck avait donc réussi à réunir auprès de lui les ministres des quatre États du Sud dans l'intention publiquement annoncée d'établir les bases d'une grande Confédération allemande. Mais ce premier succès moral devait se retourner contre lui, s'il n'arrivait pas à les faire souscrire à ses conditions. Ce fut contre les représentants de la Bavière et du Wurtemberg, les plus rebelles à ses projets, qu'il tourna d'abord toutes les ressources de sa diplomatie. Il s'efforça de traiter séparément avec les uns et les autres, de manière à prévenir leur entente, et d'exciter leurs jalousies mutuelles pour provoquer entre eux une sorte de surenchère dans leurs concessions au principe unitaire. L'emploi de cette méthode, dans laquelle il était passé maître, ne répondit pas cette fois à ses espérances et faillit échouer contre d'insurmontables préventions.

La Bavière se déroba la première. Son représentant, Bray, était arrivé à Versailles, au dire d'un de ses collègues, avec la mine d'un enfant qui s'avance pour recevoir une gifle. » Pressé de faire connaître les idées de son maître sur la future constitution de l'Allemagne, il les exposa avec une clarté qui cette fois ne laissait rien à désirer, sous la double forme d'un programme négatif et d'un programme positif. Ce qu'il repoussait, c'était l'entrée de la Bavière dans les cadres de la Confédération du Nord ; ce qu'il acceptait pour elle, c'était

simplement la reconnaissance de la suzeraineté de la Prusse et du titre impérial, dont l'attribution alternerait d'ailleurs à l'avenir entre les maisons de Hohenzollern et de Wittelsbach; mais elle aurait gardé un gouvernement entièrement séparé, de sorte que cette conception aboutissait en somme à celle d'un Empire dualiste. Sur ces bases toute entente était impossible avec Bismarck. Par un curieux choc en retour, cette attitude intransigeante entraîna la défection du Wurtemberg, où un parti de cour, inspiré par la reine Olga, protestait contre la politique de concessions précédemment suivie et adressait même une discrète demande d'assistance à la Russie.

La situation parut quelques jours assez tendue pour amener une rupture. D'une part, Bray, après une longue conversation où Bismarck avait vainement tenté de le rendre plus accommodant, annonçait son intention de retourner à Munich sans avoir rien conclu. D'autre part, le Kronprinz, irrité de ces résistances inattendues au projet d'Empire, ne parlait de rien moins que de mettre les dissidents à la raison par la force (16 novembre). — Tout s'arrangea pourtant au moment même où tout semblait compromis. Non seulement Bray contremanda son départ, mais il se relâcha peu à peu de ses exigences et, de concessions en concessions, fut amené à signer (23 novembre) le contrat d'union de son pays avec la Confédération du Nord : la Bavière y entrait, comme le proposait Bismarck, au même titre que les autres états, mais avec des avantages fiscaux militaires et diplomatiques qui lui assuraient une situation privilégiée par rapport à eux. Entraînés par cet exemple et intimidés par les menaces du Chancelier, les Wurtembergeois s'exécutèrent deux jours après (25) à des conditions analogues.

Ce revirement inattendu a été trop soudain dans ses effets pour ne pas être resté un peu mystérieux dans ses causes. Comment les diplomates du Sud ont-ils été conduits, dès la fin de novembre, à souscrire à des clauses qu'ils déclaraient inacceptables au début du mois? Il y a là une énigme propre à exercer la sagacité des historiens allemands. L'un d'eux, M. de Ruville, a hasardé pour la résoudre une hypothèse que les restitutions à exiger de l'Allemagne vaincue permettront sans doute de transformer maintenant en certitude (1). Au moment même où les

(1) Von Ruville, *Bayern und die Wiederaufrichtung des deutschen Reichs* (Berlin, 1909; trad. française de M. P. Albin.) Les conclusions de l'auteur ont été

négociations avec Bray arrivaient à leur crise décisive, Bismarck prenait connaissance d'un lot de papiers d'État « trouvés » à Cerçay, dans le château de l'ancien ministre Rouher, et aussitôt envoyés à Versailles. Selon toute vraisemblance, ils contenaient, entre autres pièces intéressantes, une série de lettres adressées précédemment au Gouvernement français par les ministres du Sud, alors que ceux-ci, incertains encore de leurs destinées futures, cherchaient à Paris un appui contre l'ambition prussienne. Quel effet n'aurait pas produit sur le patriotisme germanique, exalté en 1870 par les passions de la guerre, la publication de documents dont les auteurs apparaissaient en posture de suppliants vis-à-vis de l'ennemi héréditaire! Pour briser leur résistance à ses projets, il aurait donc suffi à Bismarck de mettre sa discrétion au prix de leur complaisance, et de leur faire comprendre qu'il possédait les moyens de les perdre dans l'opinion, s'ils n'abandonnaient pas leur intransigeance.

Le soir même du jour où il avait conclu avec les Bavarois, il se faisait apporter un verre de champagne, et s'écriait d'un ton de triomphe, en présence de ses familiers: « L'unité allemande est faite et l'Empereur aussi! » Assertion un peu prématurée et que devait démentir, quelques jours plus tard (2 décembre), cet involontaire aveu : « Nous sommes assis sur la pointe d'un paratonnerre; si nous perdons l'équilibre que j'ai eu tant de peine à établir, nous dégringolons immédiatement. » Pour que cet équilibre fût durable, il fallait, après avoir signé les traités, surmonter les répugnances que le Roi de Bavière, les parlements locaux, et même le Roi de Prusse, paraissaient, pour des raisons diverses, éprouver à les ratifier.

Le premier y voyait une limitation de sa souveraineté, mais aussi une reconnaissance de cette idée impériale au prestige de laquelle il était loin d'être insensible; cette faiblesse allait être habilement exploitée pour l'amener à composition. Il avait envoyé à Versailles (25 novembre) son écuyer Holnstein pour le renseigner sur la marche des négociations en cours. Ce fut un jeu pour Bismarck que d'abuser l'inexpérience de ce diplomate improvisé. Il lui représenta que la suzeraineté de Guillaume Ier serait moins pénible à l'amour-propre royal, si ce dernier portait le titre d'Empereur; qu'il appartenait à Louis II, souverain

combattues par Küntzel dans *Bismarck und Bayern in der Zeit der Reichsgründung* (Francfort 1910).

le plus considérable de l'Allemagne, de le lui offrir par une lettre officielle; qu'à son défaut le Roi de Saxe était tout prêt à prendre cette initiative et à en recueillir les bénéfices. Le Chancelier poussa la complaisance jusqu'à résumer ses arguments dans une note rédigée de manière à servir de canevas à la lettre demandée, et qui contenait une phrase d'adhésion implicite aux stipulations du traité. Sans apercevoir le piège, Holnstein recueillit le précieux papier et l'emporta en toute hâte à Hohenschwangau, où son maître était allé fuir pour un temps les contingences terrestres. Il le trouva en proie à l'un de ses accès de mélancolie habituels, tourmenté par de violentes rages de dents, incapable de réagir contre une pression sérieuse. Louis II se laissa d'autant plus aisément persuader qu'il redoutait pardessus tout de se laisser devancer par le Roi de Saxe. Il se borna donc à recopier sous la forme d'une lettre, que Holnstein rapporta en toute diligence à Versailles, le brouillon qui lui avait été si obligeamment préparé. Dès le 3 décembre, le prince Luitpold de Bavière remettait à Guillaume Ier l'autographe royal. Avec une dextérité, qui cette fois touchait à la prestidigitation, Bismarck avait donc réussi à transformer en promoteur de l'Empire le principal adversaire de l'unité.

Il ne pouvait songer à employer de pareils artifices pour surmonter les résistances que rencontrait la signature des traités au sein de certains parlements. Les concessions par lesquelles il avait cru devoir acheter l'assentiment de la Bavière paraissaient excessives aux unitaires de Berlin, insuffisantes aux particularistes de Munich. Il sembla craindre un instant que les uns ou les autres ne remissent tout en question, en repoussant ou simplement en modifiant les textes soumis à leur approbation. Ces inquiétudes s'apaisèrent au bout de quelques jours. Sous l'entraînement de l'opinion publique, les membres du Reichstag du Nord se décidèrent les premiers (10 décembre) et envoyèrent un des leurs, Lasker, à Versailles pour offrir la couronne impériale au Roi Guillaume. La lutte fut plus vive en Bavière où le parti « patriote, » c'est-à-dire catholique et particulariste, dominant dans la seconde Chambre, tenta un effort désespéré contre la suprématie éventuelle d'un Empereur protestant. Il réussit à retarder jusqu'au 21 janvier la ratification définitive du traité, qui n'obtint que 102 voix contre 48. La majorité requise pour les changements constitutionnels étant

des deux tiers, il eût suffi d'un déplacement de deux suffrages pour que le vote restât sans effet pratique. On voit par là combien étaient fragiles les fondements de l'édifice politique si péniblement échafaudé à Versailles.

Il ne restait plus pour le couronner qu'à obtenir l'adhésion du principal intéressé : elle devait jusqu'au dernier moment rester douteuse et incomplète. Défini par Bismarck comme « un des particularistes les plus décidés parmi les princes allemands, » Guillaume Ier mettait au-dessus de tout son titre héréditaire de Roi de Prusse; il ne le croyait nullement grandi par l'adjonction d'une dignité qui, dans les circonstances actuelles, lui paraissait plus honoraire encore qu'honorifique, et qui évoquait à son esprit le souvenir des plus tristes périodes de l'histoire d'Allemagne : « Voilà un bel honneur que je dois à M. Lasker! » s'était-il écrié en apprenant la prochaine arrivée de la délégation du Reichstag. Pour le faire renoncer à ce rôle d'opposant à sa propre élévation, Bismarck dut dépenser des trésors de persuasion, lui représenter quel prestige le titre d'Empereur exerçait sur les masses et lui demander finalement s'il trouvait plus reluisant celui de « Président de la Confédération, » dont il était déjà investi.

Guillaume semblait résigné, sinon convaincu, quand une autre querelle de mots vint réveiller toutes ses répugnances. Il comptait être Empereur d'Allemagne comme il était Roi de Prusse; mais le Reichstag avait sagement substitué à cette dénomination celle d'*Empereur allemand*, parce qu'elle pouvait soulever les protestations des petits États, en paraissant impliquer un droit de souveraineté sur les territoires non prussiens. Pour tenter de lui faire accepter ce qu'il regardait comme une diminution, il fallut que Bismarck cherchât des arguments dans la philologie historique, invoquât des précédents, citât les exemples de l'*Imperator Romanus* et du tsar russe. Insensible à cet étalage d'érudition, Guillaume mettait une sorte de point d'honneur à déclarer, jusqu'à la veille du jour fixé pour sa proclamation solennelle, qu'il serait Empereur d'Allemagne et rien d'autre.

III

Cette cérémonie, retardée par la lenteur des pourparlers dont elle fut le résultat, avait été ajournée jusqu'au 18 janvier,

pour coïncider avec le 170e anniversaire du couronnement de l'Électeur de Brandebourg comme Roi de Prusse. Les relations officielles nous la représentent sous les apparences d'une scène d'apothéose, popularisée en Allemagne par le célèbre tableau d'un témoin oculaire, le peintre Anton ver Werner. On y voit, dans le cadre imposant de la Galerie des Glaces, le nouvel Empereur, immobile sur une estrade, abrité sous une voûte de drapeaux, entouré de son fils et des princes allemands, rangés autour de lui dans une ordonnance un peu théâtrale; à ses pieds, une foule empanachée de généraux et d'officiers, Bismarck et Moltke en tête, qui d'un seul mouvement tendent le bras dans sa direction en signe d'hommage, avec ces poses convenues que David prête à ses personnages dans son tableau de la Distribution des aigles. Tout dans cette composition semble calculé pour produire l'illusion d'un irrésistible mouvement d'enthousiasme, d'un élan unanime des cœurs vers l'homme dans lequel s'incarnent l'image de la patrie enfin unifiée et la réalisation d'un idéal séculaire.

La solennité eut une physionomie toute différente, au témoignage même de l'artiste qui en a fixé sur la toile la version officielle. D'après ses Souvenirs, comme d'après d'autres récits, elle se déroula dans une atmosphère assez maussade, laissa aux assistants une impression de froideur et de contrainte et ne leur parut point entièrement en rapport avec la grandeur de l'événement qu'elle était destinée à consacrer.

Les dispositions du héros de la fête contribuèrent d'abord à lui donner ce caractère. Il garda jusqu'au bout son attitude un peu boudeuse d'Empereur malgré lui; la veille même de sa proclamation, il avouait dans son journal en considérer la perspective comme une pénible épreuve, à laquelle il songea un instant à se soustraire par l'abdication. Il avait en même temps l'esprit obsédé par les graves nouvelles militaires qui lui parvenaient de l'Est. Depuis trois jours (15-17 janvier,) l'armée improvisée de Werder, rangée en mince cordon le long de la Lisaine, résistait péniblement aux assauts des troupes de Bourbaki. Cette dernière barrière forcée, c'était Belfort débloqué, l'Alsace délivrée, et peut-être le nouvel Empire apportant l'invasion à l'Allemagne comme don de joyeux avènement! Le Roi éprouvait à ce sujet une anxiété qui se trahissait dans ses conversations et que ne parvint pas à dissiper entièrement

un télégramme rassurant de Werder, reçu dans la matinée.

Pas plus que les événements, la nature ne semblait favoriser la cérémonie projetée. D'après le programme primitif, le Kronprinz devait venir prendre son père à la Préfecture, d'où un somptueux cortège de cavalerie se dirigerait vers le Château, encadré par le décor de l'Avenue de Paris. Le mauvais temps fit renoncer à cette pompeuse mise en scène. Ce fut dans son modeste équipage de campagne, précédé de quelques gendarmes, que le Roi traversa vers midi la Place d'Armes, déparée à ce moment par l'accumulation de fourgons et même de troupeaux d'approvisionnement. Reçu au haut de l'Escalier des Princes par son fils et par le groupe des Altesses, il pénétra avec sa suite dans la Galerie des Glaces, où l'attendait un imposant appareil militaire. 5 à 600 officiers, représentant tous les corps de l'armée d'investissement de Paris, étaient rangés le long de la paroi opposée au Parc. En face, entre deux fenêtres, se dressait un autel de campagne drapé de rouge, encadré de détachements de porte-drapeaux. Sur l'un des petits côtés, on avait élevé une estrade à trois marches, provisoirement inoccupée. Quelques fracs de diplomates ou de parlementaires tranchaient seuls sur l'éclat varié des uniformes.

Le Roi et les princes se rangèrent en demi-cercle autour de l'autel pour assister d'abord à un service divin. L'exécution de cantiques par les chorales régimentaires précéda une courte allocution du pasteur Rogge, prédicateur de la cour et aumônier divisionnaire. C'était ce même orateur qui, quelques jours avant, avait mis son auditoire en garde contre une compassion déplacée envers les victimes civiles du bombardement de Paris. Il se contenta cette fois de paraphraser d'après les circonstances le psaume 21, inscrit à la liturgie du jour, et de jeter en passant un anathème rétrospectif à l'ambition de Louis XIV. Cette évocation ne parut pas suffire à éveiller l'intérêt d'une assemblée qui attendait avec impatience un autre spectacle.

Après un dernier choral d'actions de grâces, le moment décisif était arrivé. Guillaume se dirigea vers le fond de la Galerie, monta sur l'estrade, où le suivirent les drapeaux, groupa les princes autour de lui, et d'une voix forte leur exprima brièvement, avec ses remerciements pour l'offre qu'ils lui avaient adressée, sa résolution d'y accéder en acceptant la dignité impériale. Puis il passa la parole à son Chancelier pour

lire une proclamation aux peuples de l'Allemagne, un peu plus développée que son discours, mais également lourde, encombrée de termes abstraits et de formules officielles, sans accent et sans flamme; elle se terminait par cet engagement, auquel les événements ultérieurs prêtent aujourd'hui une singulière saveur, de « travailler à accroître l'Empire, non dans le sens de la conquête, mais sur le terrain de la culture, de la liberté et de la morale. » Le morceau fit une impression d'autant plus médiocre que Bismarck ne possédait pas les qualités de diseur nécessaires pour le mettre en valeur. Dans la circonstance, l'émotion étranglait sa voix, habituellement rauque, et imprimait tour à tour à son débit une précipitation confuse ou une régularité mécanique.

Il ne restait plus qu'à consacrer le nouvel Empereur par une acclamation solennelle. C'était au Grand-Duc de Bade, seul souverain régnant présent dans la salle, qu'en appartenait l'initiative. Mais de quel titre allait-il saluer Guillaume Ier? Son embarras était d'autant plus cruel qu'avant la cérémonie il avait inutilement tenté un dernier effort pour lui faire accepter celui d'Empereur allemand. N'osant pas aller à l'encontre de la résolution du Reichstag, il se tira d'affaire en souhaitant d'une voix forte : « Longue vie à Sa Majesté l'Empereur Guillaume le Victorieux! » La formule était ingénieuse mais découvrait la faiblesse originelle du nouvel Empire, dont la proclamation reposait sur l'équivoque, comme la fondation sur le chantage. Dans l'entraînement du moment, les assistants ne parurent pas d'ailleurs remarquer la forme un peu insolite de l'appel adressé à leur loyalisme; heureux de donner enfin carrière à une émotion qui, depuis le début de la solennité, cherchait une occasion de se manifester, ils poussèrent de toute la force de leurs poumons trois *Hoch !* retentissants, auxquels ils entendirent bientôt répondre comme un écho les hurrahs des troupes massées dans les cours. Ce fut le seul moment dramatique de la cérémonie; l'effet en fut encore accru quand on vit le Kronprinz, pour rendre hommage à la nouvelle dignité dont son père était revêtu, se pencher pour lui baiser la main comme à son suzerain. Ce geste, imité aussitôt par les autres princes, reportait les esprits à bien des siècles en arrière.

Si l'enthousiasme parut à ce moment unanime et impressionnant, il ne devait avoir que la durée d'un éclair. Il fut presque

aussitôt refroidi par une interminable parade qui eût été plus à sa place dans une fête de cour que dans une manifestation nationale : on vit les nombreux officiers présents défiler par régiments devant l'Empereur, auquel ils adressaient en passant une révérence protocolaire. Au moment enfin où se terminait la cérémonie aux sons entraînants de la *Marche de Hohenfriedberg*, un incident assez déplaisant, quoique peu remarqué, vint en représenter l'épilogue et la moralité. En descendant de son estrade pour se mêler à l'assistance, Guillaume Ier alla tendre la main aux généraux de Hartmann et de Blumenthal qui se tenaient aux derniers rangs, en affectant de ne pas apercevoir Bismarck, debout pourtant devant lui. Il ne pouvait encore lui pardonner la renonciation forcée au titre d'Empereur d'Allemagne ! Comme plus tard son petit-fils, il inaugurait sa carrière impériale par un acte d'ingratitude envers l'homme auquel il devait la grandeur de sa maison.

Le sentiment de malaise moral qui avait percé à travers toutes ces pompes extérieures se traduisit encore dans la soirée par quelques épisodes caractéristiques. Tandis que les soldats dépensaient dans les tavernes le thaler qu'ils avaient reçu comme don de joyeux avènement, et que leurs officiers se réunissaient en une colossale beuverie à l'*Hôtel de France*, les *Réservoirs* recevaient leur clientèle habituelle de princes, encore revêtus de leurs uniformes de gala et un peu mélancoliques cette fois à la pensée que, depuis le matin, ils avaient un maître. L'un d'eux, le jeune Georges de Schwarzbourg, arrivé en retard, traduisit l'impression générale en leur lançant, tandis qu'il défaisait sa cuirasse, cette sonore apostrophe : « Eh bien ! qu'en pensez-vous, *vassaux?* » Cette boutade donna lieu à une série de commentaires que le principal témoin de la scène déclare ne pas oser reproduire. — A la même heure, Guillaume Ier, invité à un thé intime chez son fils, le trouva dans un coin du salon fort occupé à montrer à quelques officiers un croquis jeté sur une feuille de papier. Il s'approche d'eux, s'informe de ce qui attire leurs regards, et apprend que le dessin représente les armes de l'ancien Empire allemand, destinées à redevenir l'écusson du nouveau. On attendait de lui de nouvelles questions, un geste d'intérêt, ou au moins de curiosité. Il se contenta de répondre par un « Ah ! » bien sec, et tourna les talons d'un air de suprême indifférence. On ne put s'em-

pêcher de trouver qu'il avait le triomphe trop modeste.

Au terme de cette journée historique, un nouvel Empire militaire était donc né, dont la constitution avait duré cinq mois, et dont la menace devait peser pendant près d'un demi-siècle sur l'Europe et la France. Jamais, comme on vient de le voir, enfantement ne parut plus laborieux, ni création politique plus artificielle; jamais les procédés favoris de la politique bismarckienne, l'imposture, le chantage et l'intimidation ne s'étalèrent avec plus d'impudeur qu'au cours de cette campagne diplomatique, dirigée non plus contre des étrangers, mais contre des compatriotes, et destinée à transformer une alliance d'états souverains en une servitude imposée à tous au profit d'un seul. Les erreurs morales de l'ouvrier devaient faire la faiblesse cachée de l'œuvre. L'édifice dont il avait hâtivement improvisé la somptueuse façade à Versailles ne reposait pas sur des fondements assez profonds et recélait trop de vices de construction pour opposer une résistance suffisante aux chocs extérieurs qui en éprouveraient la solidité. Ce n'est donc point un caprice du hasard, ni une ironie de l'histoire, ni une pensée raffinée de revanche qui ont désigné la Galerie des Glaces pour la signature du traité où s'est abîmée la grandeur de l'Empire allemand. La logique des expiations voulait que les mêmes lieux fussent témoins de son élévation et de son écroulement, car les circonstances de l'une expliquent à l'avance et annoncent en grande partie la soudaineté de l'autre. En ce sens, les journées triomphantes qu'a connues Versailles, au cours de cet été peuvent être considérées, non seulement comme la rançon, mais encore comme la conséquence lointaine des événements qui s'y sont déroulés en 1870, pendant les tristes mois de l'occupation prussienne.

ALBERT PINGAUD.

REVUE SCIENTIFIQUE

ÉCOUTE SOUS-MARINE; ÉCOUTE SOUTERRAINE

Dans l'intéressant petit volume qu'il vient de consacrer aux applications de la physique à la guerre (1) et qui constitue un excellent et clair exposé de ces problèmes nouveaux, M. Vigneron déclare avec raison et montre que « l'action réciproque que l'art de la guerre et la physique ont de tout temps exercée l'un sur l'autre, — toute découverte nouvelle étant immédiatement appliquée à l'art militaire, — a été plus directe et plus riche pendant ces quatre dernières années qu'à aucune autre époque. »

Rien de plus exact que cette affirmation, comme mes lecteurs ont pu en juger par les diverses applications physiques que j'ai eu l'occasion d'exposer ici-même.

Il est en particulier une branche de la physique singulièrement délaissée par les spécialistes depuis une vingtaine d'années et un peu reléguée des laboratoires dans les livres classiques, — et à laquelle la grande guerre a donné un renouveau tout à fait remarquable. Je veux parler de l'acoustique.

Cela provient évidemment de ce que, — ainsi que je l'ai explique naguère ici, à propos du son du canon, — on s'est pendant cette guerre appliqué à dissimuler, à cacher, à masquer, à défiler soigneusement les combattants et leurs engins. Il s'en est suivi que généralement le champ de bataille semblait de prime abord désert et inhabité. Mais comme on n'a pas encore trouvé le moyen de défiler les ondes sonores qui, à cause de leur longueur très supérieure à celle des ondes lumineuses, tournent comme les ondes hertziennes

(1) « Les applications de la physique pendant la guerre, » par H. Vigneron. Masson et Cie, éditeurs.

les petits obstacles naturels ou artificiels qu'elles rencontrent, il s'en est suivi que si la zone du combat était un désert apparent, c'était un désert fort bruyant, où toutes les détonations des armes à feu au départ, des projectiles explosifs à l'arrivée, des mines, etc., marquaient à grand fracas leur meurtrière existence.

C'est ainsi qu'on a été amené à repérer, — comme je l'ai expliqué, — les canons invisibles au moyen du son. Mais à cette application de l'acoustique à la tactique, — qui fut, je crois, la première en date dans cette guerre, — ne s'est pas bornée l'utilisation, pour des fins militaires, des phénomènes sonores.

En dehors des bouches à feu situées au niveau même du sol ou à peu près, on a eu à repérer aussi des engins dont les uns se trouvaient très au-dessous de ce niveau, les autres au-dessus. Parmi les premiers, on peut citer sur terre les mines et tous les travaux qui s'y rattachent, et en mer les sous-marins. Il est clair qu'ici plus encore peut-être que pour les canons placés au sol, qui peuvent, en dépit de toutes les précautions, être repérés parfois visuellement, les ondes sonores offrent à peu près le seul espoir d'investigation. Dans le cas des sous-marins, la mer, — qui est comme on sait complètement opaque sous une épaisseur de quelques mètres, — la terre, dans le cas des mines terrestres, défilent en effet naturellement et masquent à la vue, en tout état de cause, les engins en question.

C'est ainsi que sont nés et se sont perfectionnés depuis quatre ans les curieux procédés de l'*écoute souterraine* et de l'*écoute sous-marine*.

« Frappe, mais écoute, » disait le héros antique. On pourrait, semble-t-il, paraphraser ce mot à l'usage des combattants de la dernière guerre — ce qui ne veut pas dire, hélas! la dernière des guerres. — Il semble bien que la technique du combat moderne ou du moins sa caractéristique la plus nouvelle puisse se résumer aujourd'hui ainsi : « Ecoute pour mieux frapper, et pour ne pas être frappé. »

Voyons d'abord, ou plutôt esquissons, ce qui a été fait dans le domaine sous-marin. On sait que la recherche des submersibles en plongée a paru un moment un problème insoluble. Finalement, grâce à la science et à la ténacité des savants alliés, d'ingénieuses solutions ont fini par lui être trouvées qui ont grandement contribué à la faillite de la guerre sous-marine allemande, c'est-à-dire à la victoire elle-même.

Parmi les solutions sur lesquelles le voile a été légèrement soulevé, l'une des plus intéressantes est celle qu'a réalisée l'ingénieur

américain Elias Ries. Cet inventeur avait construit dès avant la guerre des appareils acoustiques qui, placés sur les ponts des navires, étaient destinés à les renseigner, même en temps de brouillard épais, sur la présence d'autres navires ou d'icebergs dans le voisinage. L'appareil détecteur de sous-marins d'Elias Ries est construit sur le même principe. Il consiste à placer à la proue du navire qui porte l'appareil une tringle mobile et orientable dans tous les sens, et qui porte l'instrument d'écoute. Celui-ci consiste en un tube creux portant à chaque extrémité un mégaphone, c'est-à-dire un téléphone très sensible. Les deux mégaphones peuvent être orientés de manière à être parallèles ou au contraire de manière que leurs directions convergent vers un point éloigné comme les deux lunettes d'un télémètre. Autrement dit, et si j'ose employer cette image, l'ensemble de l'appareil peut se déplacer dans tous les sens par rapport à la proue du navire de même que la tête d'un cheval peut se déplacer par rapport à son corps, et les deux mégaphones peuvent se déplacer par rapport à l'appareil de même que les oreilles du cheval peuvent se déplacer par rapport à sa tête.

Au milieu du tube portant les deux mégaphones et entre eux (au milieu du front du cheval, pour poursuivre ma comparaison) se trouve un projecteur de sons, une sorte de phare acoustique qui envoie dans l'eau des sons produits par un mécanisme simple, par une sorte de sirène. Quand ces ondes sonores ont une direction telle qu'elles soient réfléchies normalement par un obstacle sous-marin, elles reviennent dans leur direction de départ et sont reçues par les deux mégaphones qui les transmettent à un opérateur acoustique ou à un appareil enregistreur placé à l'intérieur du navire. Il est clair d'ailleurs que le son réfléchi sera à son maximum d'intensité lorsque les deux mégaphones convergeront vers le point d'où il est réfléchi ; en effet, à ce moment les mégaphones offriront la plus grande surface possible à ce son dont la direction leur sera exactement perpendiculaire.

Le problème consiste donc d'abord à déplacer par tâtonnement l'appareil jusqu'à ce que les sons émis par lui soient réfléchis et reçus aux mégaphones. L'opérateur déplacera à cet effet l'appareil dans tous les sens, de même qu'on déplace en tous sens un projecteur dans la recherche nocturne des avions. Puis lorsqu'on reçoit un son réfléchi, c'est-à-dire lorsque l'ensemble de l'appareil est tourné dans la direction d'un obstacle sous-marin, on déplace les mégaphones seuls jusqu'à ce que l'intensité du son reçu soit maxima. On 2 alors la direction de l'obstacle sous-marin et aussi sa distance, qui

est donnée par l'angle que forment les deux mégaphones, angle lisible sur un cercle gradué et qui est analogue à l'angle des deux lunettes d'un télémètre optique. Cet appareil constitue d'ailleurs vraiment une sorte de télémètre acoustique.

L'instrument est construit de telle sorte que l'opérateur ne soit pas gêné par le bruit du projecteur de son. A cette fin, celui-ci et les mégaphones sont alternativement déconnectés de la cabine de réception. De la sorte, le temps est subdivisé, si j'ose dire, en un très grand nombre de petites tranches alternées, pendant la moitié desquelles le projecteur de son fonctionne, tandis que, pendant les autres, c'est le récepteur acoustique qui est en action.

On a d'ailleurs trouvé avantageux d'employer dans l'appareil des vibrations acoustiques d'une fréquence plus élevée que celles qui sont sensibles à l'oreille. Ces vibrations très rapides et reçues par des microphones électriques spéciaux se transmettent mieux sous l'eau et sont plus aisées à séparer des vibrations parasites, telles que celles des moteurs du bateau. Je dois signaler en passant, — me réservant d'y revenir quelque jour, — que, dans un ordre d'idées voisin, et précisément à propos de l'écoute sous-marine, M. Langevin, professeur au Collège de France, a été amené à étudier des radiations intermédiaires, par leur longueur d'onde, entre les rayons infra-rouges et les ondes hertziennes et qui ont révélé des propriétés fort curieuses.

L'appareil d'Elias Ries, que nous venons de décrire sommairement, a donné des résultats extraordinaires dans le repérage des sous-marins. Il est clair d'ailleurs que cet appareil aura bien d'autres applications et que, notamment, il permet littéralement de « voir acoustiquement » sous l'eau, et de connaître en particulier, à chaque instant, la distance qui sépare le navire du fond de la mer. Connaissance précieuse pour l'océanographie et indispensable pour la sécurité de la navigation.

Il convient de remarquer d'ailleurs que l'emploi de projecteurs de sons sous-marins a déjà depuis longtemps des applications provenant de ce que le son se transmet sous l'eau à des distances bien plus grandes que dans l'air et d'ailleurs avec une vitesse bien supérieure (près de cinq fois plus grande). En particulier, les « phares acoustiques sous-marins, » dans lesquels une cloche immergée et mise périodiquement en vibration permet aux navires munis de microphones spéciaux de se guider en cas de brouillard, ont eu de longue date un utile et pacifique usage.

D'autres détecteurs de sons sous-marins ont été mis au point par les autorités américaines, qui avaient attelé à ce problème quelques-uns de leurs physiciens les plus éminents et notamment les professeurs Coolidge et Langmuir. Un certain secret a été gardé jusqu'ici sur ces dispositifs. Ce qu'on en peut dire, c'est qu'ils ont donné des résultats remarquables, soit qu'on arrête périodiquement les machines du navire qui les porte de façon à éviter les sons parasites et gênants, soit que, dans le même dessein, le détecteur soit remorqué à une certaine distance du navire au moyen d'un câble qui, en même temps, en transmet électriquement les indications.

Les appareils américains permettent dans les conditions les plus favorables de repérer acoustiquement sous l'eau jusqu'à une distance dépassant 15 milles. Pratiquement et en moyenne leur rayon d'action est d'environ 5 milles. Jusqu'à cette distance, on arrive si bien à identifier et à différencier les ondes de diverses natures et de diverses origines, qu'on est parvenu même par ce moyen à reconnaître par leur nom certains navires qui avaient été préalablement étudiés à cet égard. C'est ainsi que dans des expériences de nuit faites à Boston en septembre et octobre 1917 on est arrivé à reconnaître parfaitement par ce procédé les différents navires entrant dans le port.

Les détecteurs américains ont été adaptés même à certains sous-marins; et on cite le cas de submersibles américains poursuivant et suivant de près un sous-marin allemand immergé pendant de longues heures et des centaines de milles, simplement au moyen des écouteurs dont le premier était muni.

Dans la lutte courtoise, dans la noble émulation qui a mis aux prises les savants et marins alliés à la recherche de procédés efficaces contre les sous-marins ennemis, ceux de France ne sont pas restés inférieurs à leurs camarades anglo-saxons. En particulier, des résultats excellents pour nous et fort dommageables à l'ennemi ont été obtenus au moyen de l'appareil d'écoute sous-marine, de l'hydrophone — comme dit clairement et simplement un heureux néologisme — inventé par le capitaine de corvette Walser, de la marine française. — Son principe est nettement différent de celui des appareils américains et non moins ingénieux. Je le résumerai rapidement d'après la description qu'en a donnée M. Émile Vedel.

La propriété utilisée dans l'appareil Walser est la réfraction que subissent les ondes sonores en passant d'un milieu dans un autre, par exemple de l'eau dans l'air, et qui est analogue à la réfraction lumineuse qui fait paraître brisé un bâton à moitié plongé dans l'eau.

Les rayons lumineux en passant de l'air dans le verre subissent ainsi une réfraction, une déviation, et c'est l'utilisation de ce phénomène qui permet de concentrer ces rayons au moyen de lentilles de verre. M. Walser s'est proposé pareillement de réaliser une sorte de lentille acoustique qui utilise le changement de direction, la réfraction que subissent les ondes sonores sous-marines en pénétrant dans la coque du navire écouteur. Il y est parvenu en juxtaposant de nombreuses petites plaques vibrantes — analogues à celles des microphones — et qui obturent des trous percés sur une calotte sphérique en tôle qui remplace une partie correspondante de la coque du navire.

Cette calotte sphérique avec ses trous multiples munis de plaques vibrantes ressemble un peu à l'œil à facettes multiples de certains insectes, et cela non seulement par sa forme, mais aussi par son fonctionnement.

En fait l'expérience montre que les sons venant d'une direction donnée sont concentrés en un point donné à l'intérieur de la coque, par cette sorte d'œil acoustique à facettes. L'expérience montre aussi que les points de concentration, ou comme on dit les foyers correspondant à des sons venant de directions très différentes, sont tous situés à peu près sur un cercle. Dans ces conditions un cornet acoustique assujetti à l'intérieur de la coque à se déplacer sur ce cercle, et que l'opérateur meut à volonté, fournira à l'oreille de celui-ci un son d'intensité maxima lorsqu'il sera au foyer correspondant à la direction du son reçu.

Dans la pratique, chaque navire écouteur est muni de deux de ces hydrophones, placés symétriquement, à babord et à tribord, sur la partie inférieure de la coque. L'opérateur dont les oreilles sont reliées par des tubes aux deux cornets acoustiques correspondants, déplace simultanément au moyen d'un mécanisme simple, les deux cornets jusqu'à obtenir l'audition la plus intense. La direction du son dont on recherche l'origine s'en déduit immédiatement. Quant à la distance de la source sonore, elle est déterminée, soit empiriquement d'après l'intensité du son, soit plus exactement par des recoupements.

Cet appareil a rendu de précieux services dans la chasse aux sous-marins ; son principal avantage paraît être qu'il permet de passer mathématiquement au-dessus d'un sous-marin, ce qui rend possible de le bombarder, ou plutôt, comme disent maintenant les marins, de le « grenader » à coup sûr.

L'invention du capitaine de corvette Walser continuera d'être utile dans la paix retrouvée. Elle permettra aux navires d'éviter par temps

brumeux et la nuit les collisions avec d'autres navires, d'utiliser avec plus de précision que naguère les indications des signaux sous-marins sonores; enfin, elle pourra servir même aux baleiniers puisque l'expérience récente a montré que les grands cétacés immergés émettent des vibrations analogues à celles des sous-marins.

Bien d'autres inventions françaises ont été réalisées dans le domaine de l'écoute sous-marine. Je n'ai pas le loisir de les exposer aujourd'hui. Qu'on me permette de signaler pourtant l'ingénieuse trouvaille d'un jeune compositeur, M. André Bloch, prix de Rome de musique, qui a mis au point, sous le nom d'« écouteur-isolateur, » un casque d'écoute permettant de s'isoler de tous les bruits parasites, et qui a rendu de précieux services à la marine. La musique produisant des engins nouveaux de combat, voilà une curieuse contrepartie à la pacifique légende d'Orphée.

***

La lutte souterraine n'a pas été dans cette guerre moins vive que la sous-marine. On a décrit maintes fois cette lutte de taupes que les belligérants menèrent pendant quatre ans, et où les avantages tactiques furent le plus souvent à celui qui savait le mieux surprendre son adversaire. Dans la préparation des attaques l'emploi des mines souterraines n'a guère eu un rôle moins important que l'artillerie.

On sait que quand les sapeurs creusent une galerie destinée à faire sauter au moment voulu une tranchée ou un ouvrage ennemi, ou simplement à y pénétrer, l'ennemi qui est à l'affût cherche à empêcher le travail, soit en creusant une contre-mine, soit en établissant un *camouflet*, c'est-à-dire en forant dans la direction de l'assaillant un trou qu'on chargera d'explosif et qui détruira la galerie en construction en ensevelissant les travailleurs.

Dans la guerre de mines, l'avantage est donc évidemment à celui qui connaîtra le mieux les intentions de l'adversaire, ses heures de travail, la position, l'état d'avancement de ses galeries. Il faudra le faire sauter, pour avoir le meilleur résultat, le plus près possible du moment et de l'endroit où il se disposait lui-même à vous faire sauter. Dans cette lutte infernale, il s'agit de devancer l'adversaire, mais parfois de quelques minutes seulement.

On conçoit, dans ces conditions, l'importance de ce que j'appellerai le repérage souterrain. Or, c'est par l'audition, — les combattants étant ici aveugles comme des taupes, — que se peut faire ce repérage. A cet effet, et, pour se protéger, les sapeurs qui visitent une

galerie, font latéralement à celle-ci des amorces de galeries, des « rameaux » dans lesquels un observateur, munis d'appareils d'écoute, essaie de surprendre les travaux adverses. Parfois même, comme l'indique M. Vigneron dans son ouvrage, on augmente le rayon d'action du poste d'écoute en forant tout autour des trous de 10 à 20 mètres de profondeur, au fond desquels on dispose des microphones reliés à l'opérateur et qui, comme des tentacules, étendent la zone de protection. Les microphones ont été, en effet, très employés dans la guerre de mines. On a employé aussi beaucoup d'autres appareils fonctionnant de même, électriquement. Par exemple, on a utilisé des dispositifs instables où le moindre ébranlement du sol déterminait une variation de résistance électrique dans un circuit, laquelle se manifestait dans un téléphone.

Mais les appareils les plus simples, ceux qui dans la lutte souterraine ont rendu les plus grands services, sont sans doute les appareils purement mécaniques, ne comportant aucun dispositif électrique.

Mais avant d'aller plus loin, je voudrais signaler — parce qu'il se rattache en quelque sorte aux appareils d'écoute électrique — le curieux engin imaginé par M. le professeur Gutton pour le repérage des obus enterrés et non éclatés. Son principe repose sur un phénomène électrique bien connu et qui a depuis longtemps permis de fabriquer l'ingénieux instrument qui s'appelle la *balance d'induction de Hughes*. Dans cet appareil un courant d'induction est produit dans des bobines électriques accolées de telle sorte qu'elles se neutralisent et qu'un téléphone placé sur le circuit ne fait entendre aucun son. Si on approche de l'appareil un morceau de métal, la symétrie du champ électromagnétique est rompue et on entend dans le téléphone un craquement caractéristique.

Cet instrument a été appliqué en chirurgie de guerre au repérage des projectiles métalliques inclus dans les tissus, et c'est pareillement en lui donnant une forme appropriée que M. Gutton a pu l'appliquer à la recherche des projectiles enterrés, recherche dont on conçoit l'importance dans les régions dévastées.

Dans cette application, l'appareil est porté sur le terrain par un homme qui se déplace tandis qu'un autre a aux oreilles les écouteurs téléphoniques. Il a fallu d'ailleurs donner à l'appareil une sensibilité limitée pour qu'il ne réagisse qu'aux masses métalliques d'une certaine importance et qui ne sont pas trop profondément enfouies. Autrement on décèlerait le moindre morceau de ferraille ou même

des obus enterrés trop profondément pour être dangereux, ce qui entraînerait des fouilles inutiles.

On compte qu'il faut environ trois heures à peine par appareil pour explorer complètement un hectare.

Pour en revenir aux écouteurs souterrains ne comportant aucun dispositif électrique, on en a réalisé de toutes sortes. On les range sous le nom générique de « géophones, » qui est le pendant d' « hydrophones. » Il ne faut pas médire de ces néologismes cursifs, commodes et pittoresques que la guerre a introduits dans la langue. Ils y resteront d'abord parce que, comme nous allons voir, la paix leur réserve de nouvelles utilités : ils y resteront surtout parce que ces mots nouveaux correspondaient à des choses nouvelles, et qu'ils ne peuvent pas plus être expulsés de la langue où ils ont conquis droit de cité, que ne pourrait par exemple, la locomotive, bien qu'on n'en trouve pas trace dans Voltaire.

Les géophones, — ces appareils à ausculter la terre, ces stéthoscopes du sol, si j'ose ainsi parler, — sont très nombreux et reposent sur des principes très divers. Mais ils utilisent tous la propriété qu'a la terre comme tous les milieux liquides et solides de transmettre le son, et d'une manière générale toutes les vibrations, avec beaucoup plus d'intensité que l'air.

Les principaux géophones reposent à peu près sur la même conception que les sismographes, instruments qui enregistrent comme on sait, les tremblements de terre même faibles et éloignés. Autrement dit, les géophones enregistrent toutes les vibrations mécaniques, c'est-à-dire ont une zone d'action bien plus étendue que les microphones, puisque ceux-ci ne sont sensibles qu'aux sons et qu'un petit nombre seulement des vibrations mécaniques se traduisent en sons.

Ainsi que chacun sait, les sismographes comportent comme organe essentiel une masse assez lourde suspendue légèrement et qui, en vertu de son inertie, reste pratiquement immobile, lorsque le sol voisin est perturbé par un tremblement de terre. C'est même cette inertie qui fait que les maisons ne suivent pas les mouvements du sol et se disloquent lorsqu'arrive un séisme. Ayant donc un point en mouvement (le sol) et un point stationnaire (la masse suspendue), le sismologiste peut connaître, au moyen d'une plume solidaire de la masse et qui se déplace sur un cylindre enregistreur solidaire du sol, la durée et l'amplitude des vibrations terrestres.

Le géophone fait de même. Imaginons par exemple un réservoir plein d'eau ou de mercure, placé sur le sol et dont une paroi est

constituée par une membrane flexible reliée par un tube léger à un cornet acoustique. La moindre vibration du sol en vertu de l'inertie du liquide sera transmise à l'oreille en comprimant l'air du tube acoustique, et sera nettement perçue. L'expérience montre qu'un dispositif de ce genre permet de percevoir les bruits et mouvements produits dans le sol à des distances considérables. En particulier, les coups de pioche des mineurs creusant une galerie font à l'oreille, et à des distances incroyables, l'impression de véritables chocs.

On a varié naturellement à l'infini la disposition et la matière des géophones. L'un des plus usités qui a été réalisé en France et qui est maintenant couramment employé par les bureaux des mines aux États-Unis, est constitué par une boîte ronde étanche à l'air dans laquelle est suspendue une masse de plomb. La boîte est fermée par deux membranes de mica. Un trou relie l'appareil par le moyen d'un tube acoustique à un stéthoscope. Si l'appareil est placé sur le sol et qu'il se produise un déplacement, une vibration dans le voisinage, celui-ci est transmis à la boîte du géophone. La masse de plomb reste relativement immobile entre les deux disques de mica. Il y a donc un déplacement relatif de la boîte et de la masse de plomb incluse; l'air contenu dans la boîte subit donc des compressions et raréfactions qui sont transmises à l'oreille par l'intermédiaire du tube de caoutchouc et du stéthoscope.

Une des particularités de l'appareil est la facilité avec laquelle l'opérateur peut reconnaître, lorsque ses deux oreilles sont reliées à deux géophones, quel est le son qui lui parvient le premier. Lorsque les deux géophones ne transmettent qu'un même bruit, on a en général l'impresion que l'intensité de la sensation est très différente aux deux oreilles. En déplaçant les deux géophones l'un par rapport à l'autre, il arrive un moment où l'impression produite sur les deux oreilles paraît égale. La direction d'où vient le son est alors, — l'expérience l'a prouvé, — exactement perpendiculaire à la direction joignant les deux géophones. On peut donc par ce procédé déceler non seulement l'existence d'un ébranlement souterrain mais aussi la direction d'où il provient. Si donc deux opérateurs sont placés à une certaine distance l'un de l'autre avec chacun deux géophones, le recoupement des deux directions fournies permettra de localiser exactement dans le sol l'origine de l'ébranlement. C'est ainsi qu'on est arrivé à faire la carte rigoureusement exacte et, point par point, des travaux de mines ennemies. N'est-ce pas merveilleux?

On conçoit quel appoint un pareil instrument peut apporter aux

travaux pacifiques des mines, et qu'il permet notamment de localiser immédiatement tout ouvrier enseveli et partant de lui porter secours.

Une des particularités de l'instrument est qu'il est sensible non seulement aux vibrations, mais aux variations des vibrations. C'est ainsi qu'il est facile, grâce à lui, de connaître et de reconnaître l'origine d'un son souterrain, et de savoir par, exemple, s'il provient d'une pioche, d'un marteau, d'une explosion, d'une flamme, d'un écoulement d'eau ou de toute autre origine. Les limites d'emploi, le rayon d'action du géophone sont considérables. Le bruit d'une pioche frappant du charbon bitumineux est aisément entendu à travers une épaisseur interposée de 250 mètres de terre et de charbon. Un marteau concassant le charbon est entendu à une distance encore plus grande et avec une netteté suffisante pour déterminer sa direction; et l'explosion d'une trentaine de grammes de dynamite peut être perçue à environ 800 mètres à travers le sol.

Une autre particularité curieuse du géophone est que la présence de chambres et galeries sur le trajet des vibrations a peu d'influence sur la perception de celles-ci. L'instrument permet de localiser, du sol même, les ouvriers qui travaillent dans la mine à des dizaines de mètres de profondeur. Mais cette propriété dépend beaucoup de circonstances atmosphériques et elle peut, en particulier, être gênée par le vent. Non seulement le géophone permet de surveiller les travaux miniers, mais grâce à lui on peut maintenant réunir, à coup sûr, deux galeries qu'on veut faire converger, ce qui ne se faisait jamais naguère sans de grandes difficultés et de coûteux travaux. Certains ingénieurs estiment que l'appareil permettra d'éviter dans l'avenir beaucoup de catastrophes causées par le grisou. On a récemment dans une mine des États-Unis localisé nettement un incendie qui s'était produit à une quinzaine de mètres de profondeur; les flammes se dénotaient par un bruit caractéristique d'appel d'air auquel se mêlait le bruit des morceaux de rocs détachés par le feu.

Les Peaux-Rouges de Fenimore Cooper repéraient leurs ennemis à des distances incroyables en collant simplement leur oreille contre le sol. Le géophone a modernisé et singulièrement amplifié cette ruse de sauvages. Le fil, le fameux fil qui guida si opportunément Ariane à travers les galeries ténébreuses du Labyrinthe, et sur la nature duquel les historiens ne sont pas du tout d'accord, n'était peut-être, après tout, qu'un géophone complaisamment prêté par Jupiter.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Cette fin de juillet et ce commencement d'août ont apporté à la Chronique, plutôt ou plus tôt qu'à l'Histoire, leur contingent d'incidents, sinon d'événements, dont on ne peut pas dire qu'ils soient menus ni négligeables, mais qui sont pourtant secondaires par rapport au grand fait autour duquel tournent et dont dépendent toutes les affaires du monde entier : le fait de la Paix succédant, si c'est vraiment la paix, à une guerre universelle de cinq ans. Où en est le bolchevisme, ce nouveau fléau des sociétés, qui existe ou menace, déclaré ou larvé, un peu partout? En Russie, il sévit toujours, mais il semble que, très redoutable encore, il tende pourtant à y perdre de sa virulence. On entend moins parler de Lenine et de Trotsky, qui doivent être assez occupés à se défendre. Tchitcherine n'inonde plus la terre de ses rayons chargés de messages. Si les troupes de Koltchak ont paru tenues en échec, Denikine, en revanche, fait des progrès. L'immense empire est comme une mer agitée d'un flux et d'un reflux incessants; les vagues, parfois apaisées, plus souvent gonflées en tempête, viennent en battre successivement tous les bords. Elles accourent, s'éloignent, de nouveau s'éloignent et de nouveau accourent; mais il est permis de croire qu'à chaque fois elles emportent un peu du limon bolcheviste pour découvrir le roc solide, et que l'écume qui s'écroule est bien l'écume dont l'honneur russe était souillé. Dans le Nord, sur les rivages de la Baltique, règne encore une grande incertitude. En Livonie, en Courlande, en Esthonie, le général allemand von der Goltz se livre à des manigances suspectes. Au lieu d'évacuer, il s'infiltre, et, au lieu d'emmener, d'embarquer ses soldats, il les dissémine parmi la population, à laquelle il prépare ainsi des cadres pour une besogne que, de loin ou de près, la main allemande dirigera.

Cependant, l'armée anglaise, quant à elle, se prépare à évacuer

pour de bon, sous la protection de la flotte; quand elle se sera retirée d'Arkangel, et si elle se retire aussi des rives de la Caspienne, il y aura en Russie une place de moins occupée par l'ordre, une place de plus exposée au désordre. Déjà la politique des Puissances alliées et associées n'y a été que trop abstentionniste. Elles n'ont peut-être pas vu très clairement, ni su très exactement, ni voulu très fermement ce qu'elles voulaient y faire. Elles n'ont guère vu, su, voulu que ce qu'elles ne voulaient pas, et, toute révérence gardée envers des hommes d'État qui viennent de rendre à l'humanité de signalés services, peut-être ont-ils été un peu à court de connaissances ou de renseignements. Ou peut-être encore se sont-ils rendu compte qu'ils avaient des idées, des desseins, des volontés différentes ou contradictoires. Une vue d'ensemble eût dû dominer toute leur conduite, et elle était, dans tous les cas, nécessaire pour les décider. Veut-on ou ne veut-on pas une Russie forte, qui ne peut être qu'une grande Russie, qui ne peut être qu'une Russie non point obligatoirement unifiée sous un seul gouvernement central, lequel, absolutiste ou démagogique, ressemblerait beaucoup au tsarisme, mais une Russie unie et que de justes autonomies n'auraient pas réduite en morceaux? Tout le monde le veut-il, ou quelqu'un n'en veut-il pas, et, si quelqu'un n'en veut pas, quelle qu'en soit la raison, que veut-il? Dans la paix qui, tant bien que mal, est faite pour l'Occident de l'Europe, la Russie apparaît en Orient comme un trou énorme, presque comme un abîme ouvert.

La Hongrie, aujourd'hui, se félicite de la chute de Bela Kuhn. Par cet ancien *famulus* de Lenine, le bolchevisme russe l'avait *soviétisée*. Chose curieuse, que le premier État pourri par la contagion ait été l'un de ceux qui avaient le droit de se vanter de la vie d'État la plus longue, la plus active, la plus dense et la plus intense; mais il est vrai que la guerre l'avait miné, disjoint et déchiré. Comment et à quelles fins, par quelles complicités intérieures, et par quels calculs tout ensemble compliqués et puérils, le bolchevisme, à Budapest, (nous ne disons pas le bolchevisme magyar, et nous ne devrions pas dire le bolchevisme russe; c'est un phénomène, nettement caractérisé, que produit, spontanément ou par réflexe, un même peuple chez toutes les nations) par quelles secrètes ententes, donc, et quels discrets effacements le bolchevisme a-t-il été, à Budapest, introduit et colporté? Il y a là une petite énigme, qui n'est pas un bien grand mystère. L'intéressant, et l'important, est qu'après avoir, pendant plusieurs mois, usé autant qu'il a pu de sa malfaisance personnelle,

aidée des leçons de son maître, Bela Kuhn, figure sinistre et grotesque, face de Pierrot assassin, l'a eu complètement usée. Il a voulu voler de ses propres ailes, s'est grisé de son omnipotence, n'a plus daigné rien entendre, si bien que, las de le morigérer en vain et de le rappeler aux bonnes méthodes, l'inventeur du système s'est fâché, l'a lâché, et voilà le disciple, aussi maladroit que présomptueux, tombé à plat. Il a pris la fuite, a essayé de franchir la frontière voisine, mais il y a été arrêté, interné dans un camp. Un de ses camarades de tyrannie, un de ses compagnons de détresse, son ministre Szamuely, a mieux aimé une autre fin, et s'est suicidé. L'Autriche, qui avait pu apprécier les présents de Moscou et de Budapest, les a énergiquement repoussés; ses difficultés lui suffisent; elle n'éprouve pas le besoin d'y ajouter.

Au surplus, son « chancelier » Karl Renner ne manœuvre pas mal. Il a de la souplesse et du doigté : il a, dans sa bonhomie ronde, de la finesse, et, à la différence d'un corps prussien, son épine dorsale est bien articulée. Il s'est fort opportunément débarrassé de son ministre des Affaires étrangères Bauer (car ils en avaient un aussi à Vienne) qui, dès le premier jour, avait montré un zèle intempérant pour la réunion de l'Autriche de langue allemande à l'Allemagne du *Reich*. Si ce beau feu s'était refroidi, c'est que la carte à payer s'annonçait comme effrayante, et que l'Autriche tenait avant tout à n'en pas supporter plus que sa part. Mais le Dr Bauer avait déjà retenu les sièges de ses compatriotes et marqué sa place sur les bancs de l'Assemblée de Weimar. Au surplus, en regardant avec plaisir opérer M. Renner, ne nous faisons point sur son compte d'illusions exagérées. Dans ses effusions télégraphiquement amicales avec le ministre d'Empire Müller, premier signataire allemand du Traité de Versailles, il y a autre chose que des compliments; et ce qui y est le plus est ce qui n'est pas écrit. Soyons sûrs que, sans être grand déchiffreur de cryptogrammes, M. Müller a su lire entre les lignes. A l'heure où elle a été expédiée, cette dépêche est, sous un témoignage d'affection à un coreligionnaire politique, une déclaration d'amour et un serment de fidélité à l'Allemagne. Qu'on ne trouve pas moins sous ces mots innocents et dans ces phases banales. Le *gemuth* viennois est, en l'espèce, l'autre visage de la ruse allemande. Laissons venir, mais ne nous livrons pas. Et que la politesse de notre sourire ne couvre que l'inflexibilité de notre résolution, au delà des concessions utiles et possibles.

Malgré des tentatives répétées, le bolchevisme semble n'avoir pas

réussi à empoisonner la Roumanie. Il l'a léchée de sa langue perfide, en Transylvanie, en Bessarabie ; mais la santé robuste d'un pays qui, martyr et héros, a été successivement purifié par la défaite et retrempé par la victoire, a réagi, et ce pays sauvé, qui touche à la récompense de son sacrifice, a rejeté le venin. Ramenée une première fois et maintenue d'autorité derrière la Tisza, l'armée roumaine, qui s'y est vu attaquer, a fait un nouveau bond, et elle vient d'entrer à Budapest. Tandis qu'elle a le pied sur l'une des têtes de l'hydre, va-t-on lui permettre de l'écraser? Elle ne demande rien, que de n'être pas paralysée. Mais c'est toujours la même question, la même en Hongrie qu'en Russie. Les Puissances alliées et associées, là aussi, savent-elles ce qu'elles veulent? Veulent-elles quelque chose? Veulent-elles une seule chose? Sont-elles toutes, à présent, convaincues que le bolchevisme n'est pas une théorie dont il est amusant ou instructif de suivre l'application, un exercice académique, l'expérience sans danger d'une forme inédite de gouvernement, qui prête à la méditation et au commentaire; mais qu'au contraire, lorsqu'on le rencontre, lorsque, provoqué par lui, harcelé chez soi, on lui a sauté à la gorge, et on le tient bien, il faut le tuer?

L'Allemagne, qui a sécrété le virus dans ses organes en décomposition, qui l'a répandu au dehors pour ses fins monstrueuses, et qui n'avait pu se garder tout à fait de l'infection en manipulant les bouillons de culture; l'Allemagne, pour qui il a été un moyen de corrompre la paix, après avoir été un moyen de corrompre la guerre; l'Allemagne elle-même, en un effort qui n'a pas été très violent, l'a vomi, aussitôt qu'elle s'est aperçue qu'il allait s'attaquer à elle. Où parle-t-on maintenant de bolchevisme en Allemagne, et, si l'on en parle encore quelque part, où y croit-on, surtout où le pratique-t-on? Il n'est plus, et sans doute il n'a jamais été, qu'un article d'exportation. Le reste était comédie : on feignait l'épouvante, pour épouvanter. « Ne me forcez pas à être plus malade que je ne le suis; sinon, je vous communique cette peste, et vous en mourrez ! » Le Traité signé, la paix conclue, et une paix que, quoi qu'elle en ait dit, elle attendait plus dure (la preuve en est dans la facilité, à peine déguisée, avec laquelle elle l'a acceptée), l'Allemagne n'a plus qu'une pensée, se redresser vite, se relever vite, et, pour se relever travailler. A coup sûr, le peuple allemand, comme tous les peuples, a senti passer ce qu'on a appelé « la vague de paresse, » et qui n'est peut-être que la fatigue d'une tension excessive et l'effet de la rupture des habitudes. Il a ses grèves, ses chômages multipliés, ses

journées écourtées, ses sabotages, sa résistance ou son indiscipline perlées ; encore n'est-ce pas ou n'est-ce plus bien certain ; il en a moins que d'autres, il en a de moins en moins, il n'en a que de capables seulement de nuire à autrui. Mais, sous cette forme atténuée, il sait qu'il a fait jaillir des germes tout autour de lui, et que leur malfaisance peut être aidée. Il n'ignore pas les inquiétudes de l'Angleterre, et — à qui les cacherions-nous ? — nos embarras. Il renoue les fils par lesquels son influence délétère se glissait à l'intérieur de chaque nation. L'Internationale se reforme, qui, par ses origines du moins, par sa direction et son inspiration, était essentiellement allemande. Ce n'est pas exactement le bolchevisme, et même c'en est peut-être le dérivatif, pourvu que ce n'en soit point le véhicule, mais il n'y a, en prenant les choses au mieux, qu'une différence de degré, la différence de civilisation entre l'Orient et l'Occident. Quoi qu'il arrive, il est probable que nous n'aurons pas le bolchevisme révolutionnaire et sanglant ; mais gardons-nous bien et tout de suite, si nous ne voulons pas avoir une espèce de bolchevisme filtré, un bolchevisme légal et fiscal.

Pour le moment, tandis que les peuples cherchent péniblement leurs nouvelles voies vers le travail qui réparerait leurs ruines, les Parlements sont tout à la ratification du Traité. L'Allemagne la première l'a ratifié presque sur-le-champ, dès le 8 juillet, comme pour s'en décharger la poitrine. Les nations victorieuses n'ont pas apporté autant d'empressement, peut-être parce qu'il n'en est pas une seule qui soit complètement satisfaite ; et justement, le temps que les Chambres et leurs Commissions mettent ici et là, à en examiner les clauses, donne jusqu'à un certain point la mesure de leur satisfaction. Si l'on discute, si l'on réclame des explications, c'est qu'on espérait mieux ou qu'on attendait autre chose. Aux États-Unis, le Président Wilson n'a pas été reçu en triomphateur ; il ne l'a été en prophète que comme les prophètes sont reçus d'ordinaire en leur pays. Le Sénat américain qui, au contraire de ce qui se passe en France, a le droit d'amendement en matière de traité de paix, a manifesté d'abord son intention de ne pas ratifier le texte tel qu'on le lui soumettait, sans grande hâte d'ailleurs. Dans ce traité lui-même, plusieurs articles du Pacte de la Société des Nations éveillaient ses scrupules, et lui donnaient de l'ombrage, l'article 10 notamment : « Les membres de la Société s'engagent à respecter et à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société. En cas

d'agression, de menace ou de danger d'agression, le Conseil avise aux moyens d'assurer l'exécution de cette obligation. » Et, le premier paragraphe de l'article 11 renforçant l'article 10 : « Il est expressément déclaré que toute guerre ou menace de guerre, qu'elle affecte directement ou non l'un des membres de la Société, intéresse la Société tout entière, et que celle-ci doit prendre les mesures propres à sauvegarder efficacement la paix des nations... » Les sévères gardiens de la tradition pure se désolaient d'y voir un manquement aux principes, et comme un accroc non seulement à la « doctrine » de Monroe, mais au testament de Washington.

Quoi donc ! A la moindre menace de guerre, qui ne les affecterait même pas directement, comme membres de la Société blessée dans un autre de ses membres, non pas même en cas d'agression déclarée et effectuée, mais dès la première menace ou le premier danger d'agression, les États-Unis seraient engagés, non seulement à respecter, — ce qui est aisé pour qui n'est pas l'agresseur, — mais à maintenir, — ce qui peut être la guerre, — « l'intégrité territoriale présente » de tous les membres de la Société. Comme suite à cet engagement, la Confédération pouvait être à toute heure exposée à faire franchir l'Océan par des millions d'hommes, au mépris des sages conseils de Monroe, qui, en lui réservant tout un continent, pensait avoir ouvert un assez vaste champ à son activité, et, par corollaire, lui avait fermé tous les autres ; au mépris aussi des recommandations du fondateur de la République américaine, qui avait averti ses successeurs dans les temps à venir de se garder des alliances, susceptibles d'entraîner en des aventures. Même durant la paix, pour être assuré de pouvoir, à une échéance toujours incertaine, faire honneur à sa parole, il allait falloir entretenir une armée permanente, détourner des occupations fécondes tant de bras qui pourraient être employés avec plus de profit, et, conséquence plus grave, transformer moralement la nation. Ainsi s'achèverait dans le militarisme cette croisade pour l'idéal.

Avec le grossissement que mettent les partis dans tout ce qu'ils touchent, tels étaient les reproches que les adversaires du Président Wilson adressaient à son œuvre. Au reste, si le Pacte de la Société des Nations engage les États-Unis, comme membres de la Société, envers tout autre membre, victime soit d'une agression, soit même d'une simple menace, pourquoi cet accord particulier avec la France, cette garantie spéciale qui lui était donnée, de concert avec la Grande-Bretagne, par traité séparé, signé, lui aussi, à Versailles, le même

jour, 28 juin? On s'en souvient : ce jour-là, lorsque la cérémonie officielle fut terminée, et qu'ils eurent fait dans le parc, à travers la foule qui les serrait à les écraser, une courte promenade, MM. Wilson, Lloyd George, et Clemenceau rentrèrent s'enfermer dans une salle du château : ils en sortirent avec un traité d'alliance à trois, traité de garantie des États-Unis et de la Grande-Bretagne à la France, en cas d'agression non provoquée de l'Allemagne. Mais ou bien le pacte général de la Société des Nations est efficace, et ce traité particulier était superflu, ou bien ce traité était nécessaire, et le pacte est inutile. Ou l'un des deux n'engage réellement à rien, ou l'un des deux engage trop, et peut-être les deux.

Les sénateurs républicains qui désapprouvent la politique du Président Wilson ont déposé motion sur motion, réclamant pièces, documents et procès-verbaux qu'on leur refusait. Les journaux ont dit couramment qu'il n'y aurait pas dans le Sénat américain une majorité pour la ratification, qu'elle ne réunirait pas les deux tiers exigés, qu'il s'en manquerait de plusieurs voix; par conséquent, ni le Pacte de la Société des Nations ne serait homologué tel quel, ni sans doute le traité séparé avec la France validé par le consentement du Sénat. On annonçait que M. Wilson, usant d'un procédé auquel les Présidents, avant lui, avaient souvent eu recours, et dont lui-même s'est souvent servi avec art et avec succès, allait entreprendre dans le pays toute une campagne de discours afin de décrocher, par la pesée de l'opinion rangée derrière lui, les suffrages des récalcitrants. Il partirait le 15 août, et la tournée oratoire durerait deux ou trois semaines. C'était au moins un grand retard. Les conversations de la Maison-Blanche semblaient avoir laissé chacun sur ses positions, et, du reste, ceux qui en redoutaient le charme s'étaient dérobés. Longtemps la fin fut regardée comme douteuse. Maintenant les choses paraissent en train de s'arranger. Il se pourrait même qu'elles allassent beaucoup plus vite qu'on ne l'aurait cru. Et l'on ne serait pas étonné que le Traité séparé fût voté sans trop de peine, avant même que M. Wilson fût revenu, ou même parti, s'il différait son départ.

Reste le Pacte de la Société des Nations, et par suite le Traité passé par les vingt-sept Puissances avec l'Allemagne. Mais « un premier procès-verbal de dépôt des ratifications sera dressé (et la ratification sera par là même acquise) dès que le Traité aura été ratifié par l'Allemagne d'une part, et par trois des Principales Puissances alliées et associées d'autre part. Pour l'Allemagne, c'est fait; et c'est fait aussi

pour la Grande-Bretagne. Pour la France, ce sera fait d'ici à la fin du mois. Selon leur disposition, les uns sourient et les autres se scandalisent de ce que les Commissions chargées d'examiner le traité tiennent séance sur séance et le retournent sous tous ses aspects. « A quoi bon? se demande-t-on, puisqu'elles n'y peuvent rien changer. » Il est vrai, ni elles ni les Chambres ne peuvent que l'adopter ou le repousser en bloc. Mais jamais travail parlementaire, s'il est mené à bien, dans l'esprit qu'il faut, n'aura été moins vain, car jamais traité n'aura autant valu par son application. Nous l'avons dit dès la première lecture : c'est une paix forte, dont la faiblesse est dans les clauses destinées à la faire exécuter ; c'est une paix à conditions rigoureuses, avec des garanties insuffisantes. La rédaction n'en est pas toujours très claire ; pensé et écrit en deux langues, le Traité s'exprime parfois en un style incertain. Il y a des lacunes, il y a des obscurités. Pour éclairer celles-ci et combler celles-là, il était bon d'allumer une lanterne et d'apporter des matériaux. En l'étudiant de près, en le critiquant, au bon sens du mot, on peut faire voir à ses auteurs eux-mêmes ce qu'il importe qu'ils y voient, et qu'ils y avaient mis, fort heureusement, mais qui se cachait un peu.

Qu'il soit d'une plasticité extrême, avec tous ses délais et toutes ses Commissions de délimitation, de gouvernement, de contrôle, avec ses indemnités qui ne seront fixées qu'en 1921, payées que beaucoup plus tard, avec ses réparations en argent, en marchandises, en nature, qu'il demeure comme inachevé et comme dentelé de pierres d'attente, nous l'avons dit et nous le répétons. Et nous répétons que c'est à la fois un de ses défauts et une de ses qualités : défaut, si on le prend pour une lettre morte ; qualité, si l'on en profite pour y insuffler de la vie. Point n'est besoin de sortir de ses termes ni de les forcer ; il n'est que d'empêcher de se perdre et d'en exprimer tout ce qu'il contient. La preuve qu'il est plastique et qu'il vaudra ce que vaudra son exécution, c'est que déjà, un mois à peine après qu'il est signé, on se propose de le modifier ; mais il est dommage que les modifications auxquelles on pense soient encore des adoucissements, et des adoucissements aux clauses d'exécution, qui, telles qu'elles étaient et sans qu'on y touchât, n'étaient que trop faibles. Le raisonnement qu'on s'est défendu de faire pour la Russie, inversement on l'a fait pour l'Allemagne. Si l'on veut que l'Allemagne paie, il faut qu'elle soit riche ; pour qu'elle soit riche, il faut qu'elle reprenne son commerce ; pour qu'elle le reprenne, il faut qu'elle rentre dans la Société des Nations, d'où on l'avait exclue pour ses crimes. On l'avait mise

solennellement au ban de l'humanité, quand elle torpillait les navires sans regarder s'ils ne portaient pas le pavillon écartelé de la croix de Genève ; quand, sans pitié, elle envoyait par le fond équipages et passagers inoffensifs, parfois blessés, médecins, infirmiers et sœurs de charité, quand elle fusillait sans remords les capitaines qui avaient fait leur devoir et les femmes, admirables jusqu'à la sainteté, qui avaient rempli leur apostolat. On divisait alors l'espèce humaine en deux parties qui semblaient irréconciliables : le genre humain d'un côté, l'Allemand de l'autre. *Germanus homini lupus.*

Maintenant on ne pense plus qu'à concilier l'inconciliable. Sans doute, l'heure du soldat passée, il faut bien que l'heure du marchand revienne. Mais nous, nous pensons encore qu'il n'y a qu'une minute que cette heure a sonné : que l'invasion de la Belgique, il y a cinq ans ; que Verdun, il y a quatre ans ; que Reims, Laon, Saint-Quentin, il n'y a qu'un an ; que le meurtre, le rapt, l'incendie, le pillage, la dévastation de nos champs, la profanation de tous nos foyers urbains, l'assassinat de tous nos dieux rustiques, c'était hier. Tandis qu'on fait son principal souci de mettre l'Allemagne en mesure de produire et, pour qu'elle produise, de la ravitailler en vivres et en matières premières, nous pouvons encore contempler dans nos usines, systématiquement et méthodiquement détruites, sous des monceaux de briques qui, hier, en étaient les murs, des amas de ferraille qui, hier, en étaient les métiers et les machines. Certes, ce n'est pas un cadeau qu'on veut faire à l'Allemagne, et tout ce qu'on lui fournit ainsi, elle le paiera ; elle le paiera par privilège et hors rang, même avant les réparations : mais comment paierait-elle les réparations, si elle ne produisait pas, comment produirait-elle si elle ne travaillait pas, comment travaillerait-elle si elle n'était pas nourrie, et n'avait pas de quoi travailler ? Punir l'Allemagne trop rudement et trop longtemps serait se punir. C'est le cercle vicieux dont on ne sort que par la vertu, car le pardon des injures est une vertu. En construisant le nouveau temple de la Paix, la Société des Nations, on avait juré que l'Allemagne s'y présenterait en chemise, pieds nus, la hart au col, un lourd cierge à la main, comme autrefois les pénitents. On ne la fait guère attendre au jubé. Est-on sûr seulement qu'elle soit pénitente ?

Le débat sur le Traité de paix devant le Parlement britannique a révélé cet état d'esprit. On se rappelle que le Labour Party, dans la Conférence de Southport, avait décidé à l'unanimité de « poursuivre une campagne vigoureuse pour les revisions immédiates de stipula-

tions dures du Traité qui vont à l'encontre des engagements pris au nom des gouvernements alliés lors de la conclusion de l'armistice. » La presse « travailliste » avait insisté ; cette campagne vigoureuse, elle l'avait faite : « Le devoir du Parti parlementaire est clair, avait-elle dit. D'un bout à l'autre de l'Europe, les démocraties condamnent unanimement le Traité de Versailles. La paix future du monde dépend de la revision complète de cet arrangement par les démocraties elles-mêmes. (*Démocraties* est pris ici pour « classes ouvrières, » qui est pris pour « un certain nombre d'ouvriers socialistes et syndicalistes : » c'est l'habituelle confusion de langage du Parti). Aujourd'hui, un geste de solidarité avec le prolétariat européen est impérieusement demandé. Et le geste le plus efficace en même temps que le plus dramatique pour le Parti travailliste, sera d'élever sa protestation, de proclamer sa foi, puis de quitter la Chambre, laissant aux impérialistes le soin d'approuver la paix impérialiste. »

M. Barnes, ministre sans portefeuille, a répondu aux reproches adressés, dans la Chambre des Communes, aux Puissances alliées et associées d'avoir eu la main trop lourde au chapitre des indemnités, en laissant entrevoir la possibilité de réduire ces exigences d'accord avec les Allemands eux-mêmes et « en proportion de la bonne volonté que l'Allemagne montrerait dans la bonne exécution du Traité... Si l'Allemagne continue à faire preuve du même bon esprit qui apparaît dans les discours de ses hommes d'État en ce moment, un arrangement serait possible, ainsi que son admission rapide dans la famille heureuse de la Ligue des Nations. » M. Barnes, à la vérité, est « travailliste, » mais il est ministre, et il a été l'un des représentants et plénipotentiaires de Sa Majesté le Roi du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande à la Conférence de Paris : « le Très Honorable George Nicoll Barnes, M. P., Ministre sans portefeuille. » On était donc fondé à en conclure : « L'opinion officielle anglaise considère les demandes d'indemnités et de réparations inscrites actuellement au Traité comme un maximum susceptible de réduction ; » d'autant plus que tous les orateurs, à l'envi, ont fait entrevoir des modifications, des atténuations futures, et que « ceux qui parlaient au nom du gouvernement n'ont pas été les derniers à le faire. »

La consécration n'a pas tardé. On a rendu public, ou, pour être précis, le Gouvernement britannique a fait distribuer aux membres du Parlement le texte anglais de la déclaration signée par MM. Wilson, Clemenceau et Lloyd George, le 16 juin, c'est-à-dire le jour même où les Puissances alliées et associées ont fait remettre à

la Délégation allemande le second texte du Traité, édulcoré par rapport à celui du 7 mai, et qui en est devenu, par la signature, le texte définitif. Les dispositions qu'annonçait M. Barnes n'étaient pas, on le voit, nouvelles et ne trouvaient pas leurs motifs dans une attitude sage et loyale de l'Allemagne. On peut dire que c'étaient des prédispositions. Un des griefs qui ont été, non sans raison, élevés contre le Traité, c'est que, la période d'occupation du territoire de la rive gauche du Rhin n'y étant prévue que pour quinze ans au plus, avec cette concession que telle zone pourra être évacuée au bout de cinq ans, telle autre au bout de dix ans cette occupation militaire, qui ira en se réduisant, ne couvre pas toute la durée des obligations contractées par l'Allemagne, durée beaucoup plus longue, peut-être cinquante ans, trente-six au moins.

Les Trois répliquent à l'objection qu'ils avaient devancée, par ce motif, tiré non de la conduite de l'Allemagne, mais de l'intérêt, ou mieux de l'un des intérêts des Puissances alliées et associées, que les dépenses entraînées par l'occupation impliquent une réduction équivalente de la somme disponible pour les réparations ; si donc, avant l'expiration du délai de quinze années, l'Allemagne avait satisfait aux obligations du traité, « les troupes d'occupation devraient être retirées immédiatement. » C'est du moins ce que disait l'article 431 du Traité lui-même, qui ne disait que cela. Mais, entre eux, le président Wilson, M. Lloyd George et M. Clemenceau avaient dit plus : « Si l'Allemagne, à une date plus rapprochée (plus rapprochée que quoi? que l'expiration du délai de quinze années ou que l'accomplissement des obligations ?), si l'Allemagne a donné des preuves de sa bonne volonté et des garanties satisfaisantes... » — deux choses, donc, des preuves et des garanties : il ne s'agit plus pour l'Allemagne d'avoir exécuté, mais seulement de montrer qu'elle exécutera, — alors « les Puissances alliées et associées seront prêtes à conclure un arrangement entre elles pour mettre fin plus tôt à la période d'occupation. »

Ainsi nous sommes pris, nous Français, entre les mâchoires de l'étau d'une double nécessité ; nous avons, entre deux intérêts capitaux et vitaux, un choix qui peut être tragique. Nous avons besoin que nos ruines soient relevées, mais nous avons besoin aussi que notre territoire soit protégé. Lorsque nous réclamions, pour des raisons dont la force n'a été ni égalée ni détruite, la frontière militaire du Rhin (et nous l'avons réclamée jusqu'au milieu de mars, le Gouvernement en accord absolu de pensée et d'expression avec son expert militaire), nous obéissions à la seconde nécessité, qui, par

ordre d'importance, était, et tout bien pesé, demeure pour nous la première. A quoi, en effet, nous servirait-il de rebâtir et de remeubler notre maison, si nous n'en tenons pas les portes, si nous n'en avons pas les clefs, si elle est ouverte à tous les passants, et aux pires passants, aux larrons et aux maraudeurs? On essayait de nous en consoler, on nous disait : « Nous n'avons point la frontière militaire, c'est-à-dire la garde permanente et perpétuelle du Rhin; cette sûreté positive, l'occupation, à demeure, des têtes de pont de la rive droite; mais nous avons du moins, à perpétuité, une sûreté négative : la « démilitarisation » de la rive gauche et d'une zone de 50 kilomètres à l'Est du fleuve; et un commencement de sûreté positive : l'occupation, pendant quinze ans, des territoires de la rive gauche et des têtes de pont sur la rive droite du Rhin; occupation qui, non interrompue, pourra se prolonger et, même interrompue, pourra se reprendre. Pendant ces quinze années, les millions d'hommes qui en Allemagne ont fait la guerre, auront disparu, vieilli, dépassé l'âge militaire; le *Reich* n'aura plus que ses forces de police, ses 100 000 professionnels. A supposer que ce soient, comme certains le craignent, les cadres d'une nouvelle armée, il n'y aura, dans quinze ans, rien à mettre dedans que des recrues dont l'Allemagne n'est pas autorisée à faire l'instruction. »

Voilà ce qu'on disait, ce qu'on dit encore. Mais il reste que l'occupation militaire pourra, si l'Allemagne a satisfait à ses obligations, avant l'expiration de ce délai même de quinze années, « prendre fin « immédiatement; » et que si, « à une date plus rapprochée, » elle a donné « des preuves de sa bonne volonté, » elle pourra prendre fin « plus tôt. » Il reste, en conséquence, que dans quinze ans au plus tard, avant quinze ans selon toutes probabilités, bien avant, il y a des chances, nous nous retrouverons dans notre maison mal close, dans nos frontières mauvaises ou médiocres, face à face avec l'Allemagne plus unie, plus concentrée, plus homogène que jamais, n'ayant de fossé, pour nous séparer d'elle, que de Huningue à Lauterbourg, rien que sur la longueur de l'Alsace. Or, quinze années, c'est également le délai dans lequel se posera, par voie de plébiscite, la question du bassin de la Sarre.

Au lieu d'une frontière militaire, nous avons deux traités d'alliance; l'un avec l'Angleterre, qui est ratifié, l'autre avec les États-Unis. M. Lloyd George, l'autre jour, à la Chambre des Communes, discutant le point contesté de « l'efficacité de la Société des Nations, » a dit : « Non, ce n'est pas par manque de confiance dans

l'efficacité de la Société des Nations que la France a demandé une garantie supplémentaire. » Nous aimons à croire que la formule est inexacte, et qu'on nous a offert cette garantie supplémentaire sans que nous l'ayons demandée. C'est dans l'ancien droit public de l'Europe, c'est, par exemple, dans le Corps helvétique, qu'il y avait, à côté des États alliés, des États protégés. La France, dans toute son histoire, n'a connu, quant à elle, que des alliances : elle a donné toujours autant et souvent plus qu'elle n'a reçu. Cette fois encore, elle n'a demandé qu'à pourvoir elle-même à sa sûreté, qu'elle plaçait premièrement en elle-même. A défaut de la frontière militaire qu'avec persistance eussent voulue pour elle ses chefs d'armée les plus qualifiés, son gouvernement s'est contenté pour elle d'une occupation précaire de quinze ans, avec les alliances. Mais les États-Unis sont bien loin, l'Allemagne est bien près, et l'espace de quinze années est bien court. Au moins, qu'on ne l'abrège point.

Tout se passe comme si l'on s'était persuadé, dans le Conseil suprême, que l'Allemand allait changer de nature, en même temps que de régime, et qu'ayant effacé les antiques iniquités, ayant tâché de n'en pas commettre de nouvelles, le Traité n'avait laissé, ni dans l'âme des hommes, ni dans la forme des choses, aucun germe de futures discordes. Éternelle illusion : depuis la première guerre, l'humanité s'est bercée de l'espoir que ce serait la dernière guerre, et rien ne lui a coûté plus de sang.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant :

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIXe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-DEUXIÈME VOLUME

JUILLET — AOÛT

Livraison du 1er Juillet.

Pages.

L'Église libre dans l'Europe libre. — I, par M. Georges GOYAU. 5

Lettres d'exil (1870-1874). — II, par Émile OLLIVIER. 37

Pour moi seule, deuxième partie, par André CORTHIS. 62

Souvenirs de mon ministère. — II. *Après la première Douma. — Attentats terroristes*, par M. A. ISWOLSKY. 100

Les Pastels de Saint-Quentin au Louvre, par M. Louis GILLET. 132

La Troisième bataille de la Somme *(Aout-septembre 1918)*, par M. Henry BIDOU 164

Revue musicale. — *Musique de théâtre et musique de chambre*, par M. Camille BELLAIGUE 204

Revue littéraire. — *Veuillot critique littéraire*, par M. André BEAUNIER 217

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 229

Livraison du 15 Juillet.

Prime Jeunesse, première partie, par Pierre LOTI, de l'Académie française 241

L'Église libre dans l'Europe libre. — II, par M. Georges GOYAU. 277

Pour moi seule, troisième partie, par André CORTHIS. 311

Un nouveau profil de femme au Louvre. — *Bianca Maria Sforza*, par M. Robert DE LA SIZERANNE. 341

Le Front de l'Atlas. — III. *Un grand seigneur berbère*, par MM. Jérome et Jean THARAUD. 362

Pages.

LA VALEUR MINIÈRE ET INDUSTRIELLE DE L'ALSACE-LORRAINE. — I, par M. LOUIS DE LAUNAY, de l'Académie des Sciences 390

L'ÉPOPÉE DES FUSILIERS MARINS. — *NIEUPORT (1915)*. — I, par M. CHARLES LE GOFFIC 413

L'ACADÉMIE DE METZ. — *A PROPOS DE SON CENTENAIRE*, par M. GASTON DESCHAMPS 435

LA JOURNÉE DU 28 JUIN 1919 A VERSAILLES, par G. D. 467

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques 471

Livraison du 1er Août.

PRIME JEUNESSE, deuxième partie, par PIERRE LOTI, de l'Académie française 481

LE TRAITÉ DU 28 JUIN 1919. — I. *LES PRINCIPES*, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française 509

POUR MOI SEULE, dernière partie, par ANDRÉ CORTHIS 540

UN NOUVEAU PROFIL DE FEMME AU LOUVRE. — *BIANCA MARIA SFORZA*, par M. ROBERT DE LA SIZERANNE 573

L'ÉPOPÉE DES FUSILIERS MARINS. — *NIEUPORT (1915)*. — II, par M. CHARLES LE GOFFIC 594

LA CORRESPONDANCE DE BOSSUET. — II. *BOSSUET CHANOINE RÉSIDANT A METZ*, par M. ALFRED RÉBELLIAU, de l'Institut 630

LA VIE CHÈRE. — *LES CAUSES ET LES REMÈDES*, par M. RAPHAËL-GEORGES LÉVY, de l'Institut 662

REVUE LITTÉRAIRE. — *LES BEAUX-ARTS PENDANT LA RÉVOLUTION*, par M. ANDRÉ BEAUNIER 681

REVUE SCIENTIFIQUE. — *QUELQUES PROGRÈS DE L'AÉRONAUTIQUE*, par M. CHARLES NORDMANN 693

LE JOUR DU TRIOMPHE, par M. GASTON DESCHAMPS 703

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. CHARLES BENOIST, de l'Institut 711

Livraison du 15 Août.

PRIME JEUNESSE, dernière partie, par PIERRE LOTI, de l'Académie française. 721

LE TRAITÉ DU 28 JUIN 1919. — II. *COMMENT IL SERA APPLIQUÉ*, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française 755

LA BATAILLE DE FRANCE *(MARS-NOVEMBRE 1918)*. — I. *LE DÉBUT DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE*, par M. LOUIS MADELIN 798

LE SECRET DE MISS HENDERSON, première partie, par Mrs HUMPHRY WARD. 854

QUAND J'ÉTAIS FORÇAT EN ALLEMAGNE, par M. le Baron P. VERHAEGEN. . . 881

VERSAILLES EN 1870-1871, par M. ALBERT PINGAUD 917

REVUE SCIENTIFIQUE. — *ÉCOUTE SOUS-MARINE; ÉCOUTE SOUTERRAINE*, par M. CHARLES NORDMANN 935

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques 946

Paris. — Typographie PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 84907.